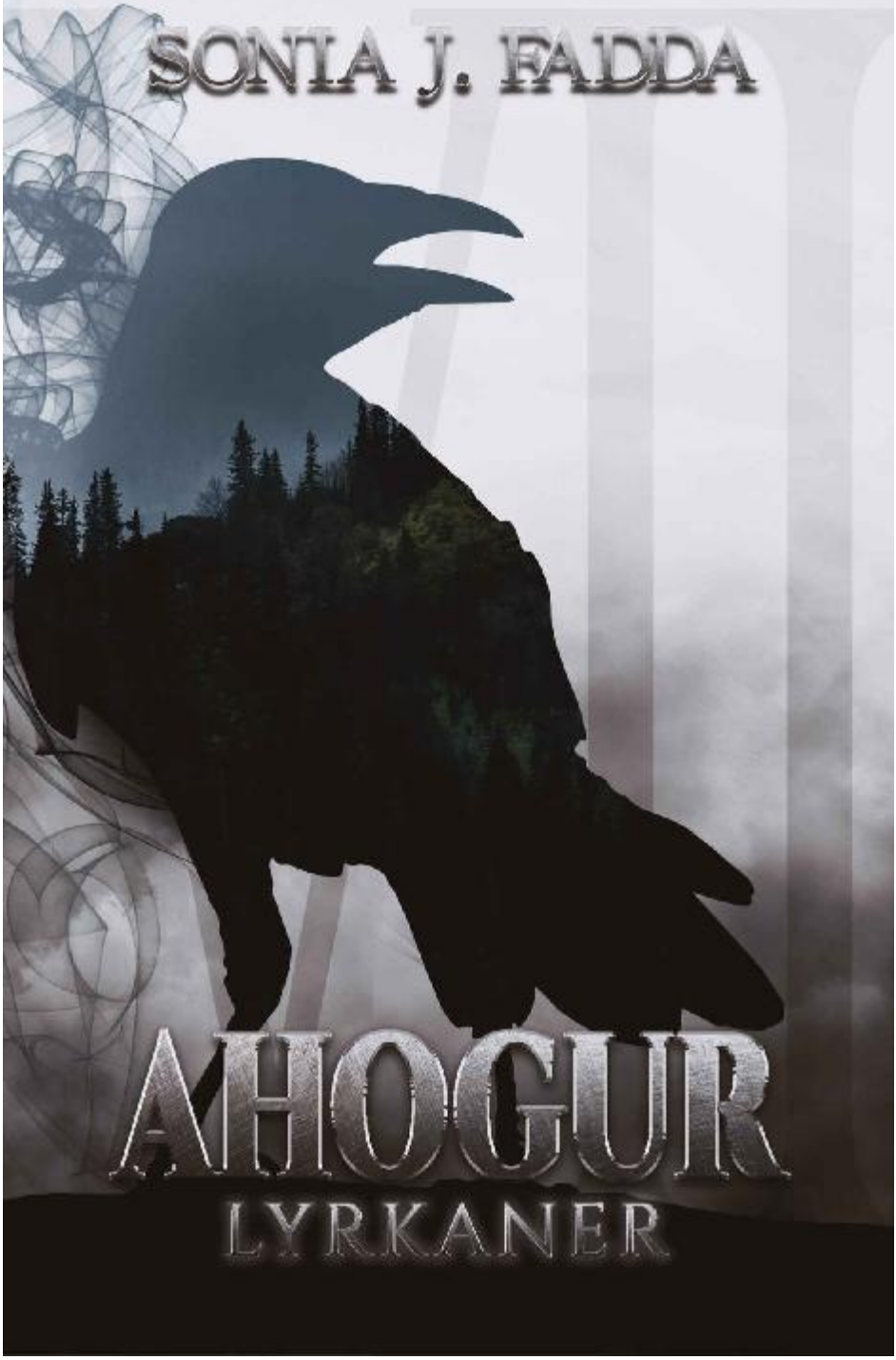
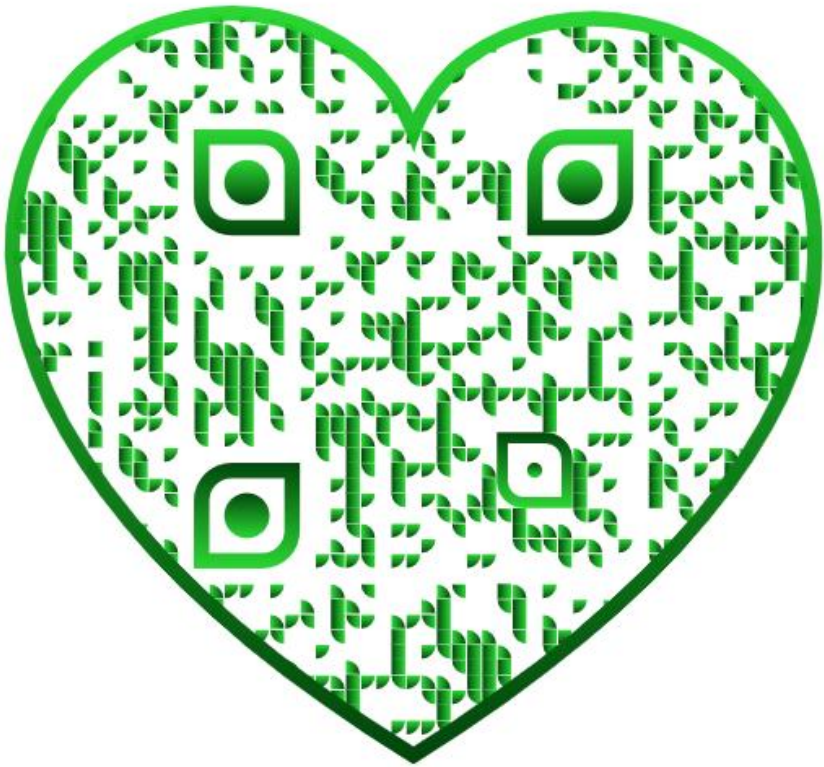
SONIA J. FADDA



AHOGUR

LYRKANER



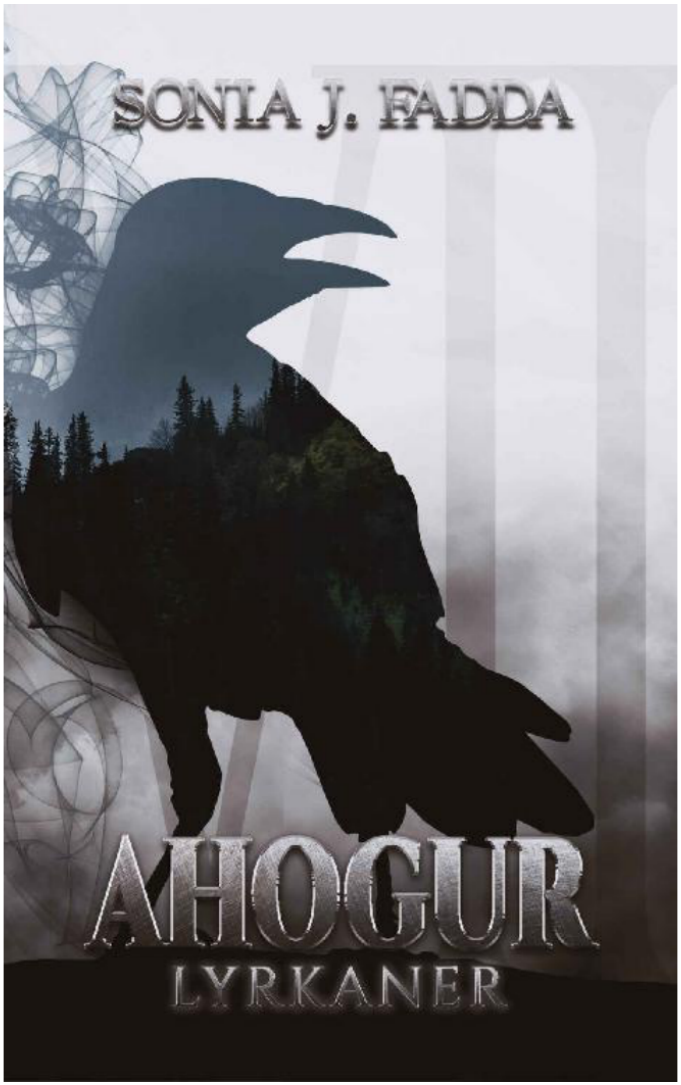

SONIA J. FADDA
AHOGUR
LYRKANER

Table des matières

Lyrkaner
- Chapitre premier :
- Chapitre 2 :
- Chapitre 3 :
- Chapitre 4 :
- Chapitre 5 :
- Chapitre 6 :
- Chapitre 7 :
- Chapitre 8 :
- Chapitre 9 :
- Chapitre 10 :
- Chapitre 11 :
- Chapitre 12 :
- Chapitre 13 :
- Chapitre 14 :
- Chapitre 15 :
- Chapitre 16 :
- Chapitre 17 :
- Chapitre 18 :
- Chapitre 19 :
- Chapitre 20 :
- Chapitre 21 :
- Chapitre 22 :
- Chapitre 23 :
- Chapitre 24 :
- Chapitre 25 :
- Chapitre 26 :
- Chapitre 27 :
- Chapitre 28 :
- Chapitre 29 :
- Chapitre 30 :
- Chapitre 31 :
- Chapitre 32 :
- Chapitre 33 :
- Chapitre 34 :
- Chapitre 35 :
- Chapitre 36 :
- Chapitre 37 :
- Chapitre 38 :
- Chapitre 39 :
- Chapitre 40 :

Chapitre 41 :
Chapitre 42 :
Chapitre 43 :
Chapitre 44 :
Chapitre 45 :
Chapitre 46 :
Chapitre 47 :
Chapitre 48 :
Chapitre 49 :
ÉPILOGUE

AHOGUR

Tome VII

Lyrkaner

Sonia J. Fadda

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. ».

Tous droits réservés

ISBN de la version papier : 9798730025066

Avant-propos

Ce livre est le septième et dernier tome de la saga. Si vous êtes arrivé(e) jusqu'ici c'est que, sans doute, vous vous êtes attaché(e) à Solène, Angus et leur histoire mouvementée. Leur création les ayant ancrés dans ma vie au quotidien, je ne peux imaginer qu'à l'avenir, je poursuive mon existence sans revenir vers le monde d'Ahogur. La fin que j'ai choisie après de nombreux atermoiements laisse une porte ouverte vers de nouvelles aventures. Aussi, soyez rassuré(e), ceci est la fin d'une histoire mais pas la fin de l'Histoire…

Chapitre premier :

L’éternel retour.

Cette nuit-là aurait pu être de celles, idéales, dont on se souvient un vague sourire aux lèvres. Une nuit passée dans les bras de celui ou celle qu’on aime, étroitement blottis au creux d’un lit moelleux. Mais bien que je sois dans les bras de l’homme que j’aimais, bien que nous soyons bercés par le roulis tranquille de la voiture qui nous ramenait vers Torwin, la situation n’avait rien de romantique ou d’attendrissant. Car cette voiture était une geôle sur roues, rien de moins. On nous avait retiré nos armes et nous étions là, assis sur le sol de bois souillé tels deux condamnés désabusés. Nous ne l’étions pas encore cependant. Pas encore condamnés, mais déjà sérieusement suspectés d’avoir causé la mort de deux des trois piliers du royaume d’Ereeven. Les sages. Rien que ça. Ceux par qui tout se décidait au plus haut niveau de l’état. Assassinés comme de simples quidams au sein même de leurs résidences pourtant surveillées par les meilleurs soldats du pays. Des Ereehaxs triés sur le volet, totalement dévoués à la protection des “Aubes”… Auprès des victimes, des objets opportunément retrouvés nous mettaient en cause sans détour. Des objets en Ereeus, cette si noble matière, tellement onéreuse que la couronne elle-même n’en possédait que très peu. Ce matériau si rare dont nous étions parés lorsque nous avions rencontré la noblesse à la cérémonie des ancêtres. Nous, les derniers Ereehators du royaume, uniques descendants directs de ceux qui avaient été accusés de tous les maux par le passé. Quels meilleurs suspects aurait-on pu trouver dans pareille situation ? J’imaginais sans peine l’image de renégats assoiffés de vengeance que nos accusateurs dépeindraient au peuple. Après tout, les Ereehators n’avaient-ils pas été éradiqués à cause de leur nature malveillante ? C’est du moins cette idée qui avait permis au Premier ministre et à ses sbires d’assassiner méthodiquement une lignée déjà amoindrie. Et si à l’époque, personne n’avait osé s’interposer, il en allait différemment désormais. Il ne restait peut-être que deux Ereehators, mais ils n’étaient pas de la même trempe que ceux qui s’étaient laissé exterminer. Loin s’en faut. Et la différence

majeure ne tenait pas seulement à notre nature Première. Peu de gens connaissaient nos capacités. Non, la véritable différence qui jouait en notre faveur était le soutien indéfectible de Xander Lockreen, chef des espions royaux, et bien sûr, celui de son beau-père, le roi lui-même. On eut pu difficilement espérer meilleur soutien dans une telle situation. Mais quelque chose de l'ordre de l'instinct m'empêchait d'avoir une totale confiance en notre souverain. Je n'oubliais pas que lors des massacres d'Ereehator, il n'avait pas usé de tous ses moyens pour protéger mes parents. Il les savait pourtant innocents à l'époque. Il n'avait fait que faciliter la fuite de ma mère. J'avais beau savoir que son statut de souverain alors nouvellement couronné ne lui donnait pas encore les pleins pouvoirs… J'en gardais une ombre d'amertume au cœur. Reste que nous allions devoir placer toute notre confiance en lui quand viendrait le moment de défendre notre innocence au palais. Et cela ne me serait pas si facile. Car si je croyais sans détour à la loyauté de notre ami Xander, la raison d'État pouvait toujours enrayer la bonne volonté de Sa Majesté Njalmar Le Bon…

— Angus ne tarda pas à remarquer mon air maussade. Mais sans doute avait-il perçu mes craintes par le pouvoir des Lorks qui unifiait nos émotions. Il passa un bras autour de mes épaules et m'attira contre lui en soupirant : « Ne te tracasse pas trop ma douce… Tout va bien se passer. Nous nous sortirons de ce mauvais pas, comme toujours !

— Te voilà bien optimiste tout à coup !

— C'est pour compenser ton pessimisme. ». Je pouffais de rire alors qu'il ajoutait : « Je te l'ai dit : nous avons les registres, les courriers, et nos amis Ereehaxs pour prouver nos dires. Le reste n'est qu'affaire d'éloquence.

— Tu parles sérieusement ? D'éloquence ?!

— Nous verrons bien ! ». Il avait son petit air de renard, sourire de biais, et je ne pouvais y résister. Je lui rendis ce sourire en me pelotonnant contre son torse. Je percevais cependant une certaine tension en lui. Une incertitude qu'il aurait souhaité me cacher. En vain…

— Bercée par le roulis du chariot-cage, je finis par réussir à me détendre. Les effluves de cèdre émanant de mon bienaimé y étaient pour beaucoup. Je somnolais légèrement, le visage dans son cou. Je m'étais résignée… Nous étions restés ainsi silencieux un long moment, quand je sentis tout son corps se crisper progressivement. Je me

redressais un peu pour le découvrir figé dans une profonde réflexion. Son regard bleu rivé droit devant lui, comme s'il scrutait quelque chose dans les profondes ténèbres qui nous entouraient. Deux soldats à pied suivaient la voiture-cage, flambeaux en main, mais Angus semblait regarder bien au-delà de la lumière qu'ils diffusaient. En suivant son regard, je ne vis rien du tout. Dans un murmure, je lui demandais : « Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu vu ? ». Il eut une ou deux secondes de flottement avant de me répondre, toujours aussi tendu : « Rien… Je n'ai rien vu. J'entends quelque chose.

— Quoi ? ». Il ébaucha un geste pour m'intimer le silence puis pencha la tête en avant, pour mieux se concentrer sur ce qu'il entendait. Sourcils froncés, papillonnant des paupières, il souffla : « J'ai l'impression que… ça se rapproche… ça nous suit depuis quelques minutes… ». J'aurais été bien en peine d'entendre quoi que ce soit de précis avec le bruit que rendait le chariot, mêlé au cliquetis des armes et armures des hommes autour de nous. Je n'avais pas les capacités auditives de mon époux, mais j'en avais d'autres. Je me redressais pour respirer profondément l'air ambiant. Le flairer plutôt, levant le nez au plus haut, yeux clos. Je ne tardais pas à reconnaître certaines des odeurs peu ragoûtantes qui nous entouraient. Vieille urine et vomissure sur le bois humide de la cage, sueur masculine, huile à enduire les lames, bois brûlé et vagues relents de crottin de cheval. En respirant plus lentement, je perçus une très légère fragrance de vétiver et de cire capillaire. Le Maréchal Ostee'n sans doute. Puis un effluve vint me picoter l'intérieur des narines au point que je dus me pincer le nez un instant pour les apaiser. Angus s'enquit aussitôt : « Tu as senti quelque chose d'inhabituel ?

— Oui, je crois bien que oui… ». Je m'avançais un peu dans la cage, à genoux, le nez toujours au vent et l'odeur irritante se fit plus forte. Je ne parvenais cependant pas à l'identifier sur le moment, même si elle me semblait presque familière. Ce n'était pas un parfum agréable, c'était un relent tenace, presque acide. Quelque chose d'à la fois âcre et gras, quelque chose que j'avais déjà senti, longtemps auparavant. Et plus l'odeur se faisait présente, plus j'avais la conviction de la connaître. Je dus fermer les yeux pour me concentrer et quand je les rouvrais, je me surpris à distinguer des lueurs mouvantes dans l'obscurité. Au premier regard, Angus comprit : « Tu cherches des auras ?

— Non je… Enfin, ce n'était pas mon intention mais… je crois que j'en vois, oui. ». Il prit une profonde inspiration puis ferma brièvement les yeux à son tour. Quand il les rouvrit, il vit lui aussi ces formes lumineuses évoluant dans les ténèbres des bois alentour. Nous nous

relevâmes comme un seul homme pour mieux observer ce qui se déplaçait souplement de part et d'autre de la route sans émettre le moindre bruit. Je m'agrippais aux barreaux de la cage pour mieux suivre des yeux une lumière plus intense que les autres. Comme une longue flamme orangée zigzaguant entre les arbres, elle semblait suivre la progression de notre cortège. Un soldat se trouvant de mon côté du chariot suivit mon regard pour scruter l'obscurité épaisse de la nuit. J'avais involontairement éveillé son intérêt, il grogna : « Quoi ? Que regardez-vous ? ». Je reculais en bredouillant : « Rien… rien du tout. ». Il s'écarta un peu de la voiture pour jeter un œil plus acéré vers les arbres et, en moins d'une seconde, je vis deux lueurs pâles fondre sur lui. Il n'émit pas le moindre cri quand elles le happèrent littéralement. Son armure et ses armes ne rendirent aucun son, aucun cliquetis quand il disparut derrière un énorme tronc. Cela avait été si rapide que j'en restais pétrifiée de surprise. Les autres soldats n'avaient rien remarqué, j'avais été la seule à assister à la scène. Je murmurais, sans me retourner : « Angus… De ce côté… ». Il s'approcha et vit la grande flamme orange aux contours vaporeux : « Mais qu'est-ce donc ? Je n'arrive pas à identifier cet animal… C'est le plus grand de ce groupe, et il y en a une dizaine au moins !

— Ce n'est pas un animal.

— Tu penses que c'est quoi au juste ?

— Je n'en sais rien. Mais ce n'est pas un animal… ». Il m'adressa un regard perplexe mais je restais figée, les yeux rivés sur cette aura orangée. J'avais le sentiment inexplicable que l'être à qui elle appartenait nous voyait lui aussi. Ou plus précisément qu'il nous regardait. Tout en se tenant aux barreaux de la geôle, Angus prit ma main : « Je ne perçois plus aucun son, ce n'est pas normal. Toute créature qui se déplacerait dans ces bois aussi lestement devrait m'être audible…

— Ils viennent d'emporter un des hommes qui marchait à côté de nous. Sans le moindre bruit. ». Sourcils froissés, il se retourna vers l'autre côté de la cage, puis souffla : « Solène… Regarde derrière… ». Je tournais mon visage vers la route à l'arrière du chariot et vis, non sans une certaine crainte, les flambeaux des deux soldats fermant la marche. Ils gisaient au sol. Plus aucune trace des hommes les ayant eus en main depuis notre départ… Mais notre équipage avançait toujours. À un rythme tranquille, presque serein. Le cocher et son acolyte devaient sans doute somnoler sur leur siège, rien n'avait alerté les soldats du Maréchal. En regardant les flambeaux sur le sol s'éloigner peu à peu, je vis deux auras s'en approcher juste avant qu'ils

ne s'éteignent. Elles rejoignirent aussitôt après leurs semblables qui cheminaient toujours autour de nous. Nous étions désormais pour le moins tendus, toute notre attention fixée sur la plus grande des auras, ainsi que sur la poignée de soldats restants. Angus me murmura : « J'ignore ce dont il s'agit mais nous devons nous tenir prêts à nous charger… Les chevaux ne sont même pas nerveux, c'est étrange… ». J'allais lui répondre quand le ballet des lumières parut s'accélérer. Angus eut un léger tressautement : « Ça y est ! Je les entends ! ». L'odeur un peu écœurante que j'avais perçue plus tôt se fit prégnante. Brusquement des souvenirs confus me revinrent en mémoire. La chasse, les pièges, les peaux que je tannais, ces peaux qui sentaient parfois si fort, cette odeur que j'avais mis des années à tolérer sans grimace. C'était cela. Tout l'air était embaumé de cette odeur ! Un cri étouffé se fit entendre, aussitôt suivi d'un autre, puis une voix tonna : « ON NOUS ATTAQUE ! ». Le chariot continua d'avancer jusqu'à la hauteur du Maréchal, désormais entouré de trois de ses hommes. L'un d'eux stoppa l'attelage tandis qu'un autre aboyait : « MONTREZ-VOUS ! ». Ostee'n lui-même grogna : « Une embuscade de lâches… ». Et il darda sur nous un regard plein de mépris. Sans doute pensait-il que quelqu'un cherchait à nous libérer. Et bien qu'ils aient tous tiré leurs épées, bien qu'ils soient prêts à en découdre courageusement, aucun des hommes du Maréchal n'eut le temps de réagir quand des ombres furtives vinrent les arracher à leurs montures. Presque sans bruit là encore… Et quand le ministre des armées se retrouva seul, tendu comme un arc, je pus sentir que l'odeur de sa transpiration se faisait plus aigre. La terreur l'envahissait. Angus s'exclama : « Nous pouvons vous aider !

— SILENCE ! ». Ostee'n frappa notre cage d'un revers d'épée qui nous fit reculer. Il m'apparaissait évident que nous ne tarderions pas à le voir disparaître et cela m'aurait presque réjouie. Mais un absent de plus dans notre sillage ne plaiderait guère en notre faveur. Et quand la grande aura orange s'approcha de lui prestement, je ne pus retenir un cri : « NON ! PAS LUI ! ». La lueur se figea, ainsi que toutes les autres évoluant alentour. Elle savait désormais que je pouvais la voir. Un frisson glacé me parcourut l'échine quand elle s'approcha lentement de notre prison sur roues. Je réprimais un mouvement de recul en bredouillant : « Non… Ne le… Ne le prenez pas… Ou bien c'est nous qu'on accusera… encore. ». La lumière s'approcha encore, Angus murmura, mâchoire crispée : « Il est temps de nous charger…

— Non, attends… ». Je ne m'expliquais pas pourquoi mais j'avais la conviction de pouvoir raisonner cette mystérieuse créature. Pour le moins nerveuse et incertaine, je papillonnais des yeux et perdis un peu de ma concentration. Je ne voyais plus son aura, mais je pus

nettement voir son étrange main attraper un barreau de notre cage. Elle semblait faite de racines et de branches étroitement entremêlées, comme tressées. Ses doigts, d'une longueur et d'une finesse impressionnantes, s'enroulèrent autour de l'acier noirci dans un léger craquement. Je ne reculais pas et cherchais à capter son regard dans l'obscurité sans y parvenir. Dans un frémissement, un bruissement de feuillage, une autre créature ramassa un flambeau et s'approcha du chariot. Je compris enfin d'où venait cette odeur de peau mal tannée que j'avais reconnue… Cet être qui portait la torche en était partiellement recouvert. Des peaux de carnassiers pour la plupart, comme accrochées grossièrement aux branchages constituant son corps. Comme s'il avait voulu le dissimuler sans y parvenir réellement. Ce corps de forme quasiment humaine bien que de haute taille. Quasiment… Car quand mon regard remonta vers la tête de cette créature, je compris à quoi nous avions affaire. Un Teslin. Une très ancienne race forestière disparue — en principe — depuis fort longtemps du royaume Ereevin. Un de ces êtres hybrides faisant le lien entre le végétal et l'animal. Un corps de branches, de lianes et de lichens surmonté d'une tête de cervidé au pelage d'un gris vert unique. Les mâles portaient des bois aux vertus prétendument bénéfiques. Réduits en poudre, ils soignaient, croyait-on, l'impuissance. Et cela avait été la cause principale de la disparition de cette espèce, chassée impitoyablement jusqu'à l'extinction. On savait au final peu de choses sur les Teslins. Les naturalistes rédigeant les bestiaires avaient rarement pu les observer dans leur milieu naturel. On savait qu'ils vivaient en groupe dans les forêts les plus profondes, et que leur présence en Ereeven coïncidait avec l'arrivée des Premiers. On les suspectait d'avoir leur propre langue car capables d'émettre des sons gutturaux, mais personne n'avait percé le secret de leur langage. Peut-être personne ne s'était-il simplement penché sur la question, tous les livres disant la même chose à leur sujet : ils n'étaient que des créatures mi-plantes mi-cervidés sans grand intérêt scientifique. Mais aucun de ces livres n'avait jamais mentionné le fait que les Teslins puissent attaquer et capturer qui que ce soit…

Quand je tournais mon visage vers le plus grand d'entre eux, celui dont l'aura avait cette teinte orangée, j'étais toujours aussi nerveuse. Lui aussi était couvert de peaux de bêtes. Je reconnus celle d'un loup sur ses épaules. Un pelage brun et touffu autour de son cou puissant de cerf. Sa tête large était couronnée de grands andouillers tortueux dont les extrémités, telles des pointes de lance, semblaient viser le ciel noir au-dessus de nous. Il me fixa de ses larges yeux luisants, tant et si bien que j'eus l'impression qu'il me scrutait l'âme. Il émanait de cette

créature une force sans nom. Impressionnée et incapable de savoir s'il comprenait notre langue, je tentais cependant d'une voix mal assurée : « Je vous en prie maître Teslin… Ne prenez pas cet homme… Ayez pitié… ». Il ne cilla pas, mais je vis ses narines me humer brièvement. Il s'approcha encore, au point que son mufle se trouva entre deux barreaux et je pus sentir son souffle chaud sur mon visage. Ma peau se couvrit de chair de poule mais je n'avais pas vraiment peur. Le charisme animal du Teslin me troublait d'une façon que je ne saurais décrire. Ses prunelles sombres scrutaient profondément les miennes sans témoigner de la moindre émotion. Ses oreilles pointues eurent plusieurs mouvements rapides juste avant qu'il ne recule. Ses semblables parurent alors aussi indécis que nous jusqu'à ce qu'il fasse un geste vers eux. Ses longs doigts de lianes s'agitèrent un très court instant et dans un silence surnaturel, tous ses compagnons disparurent. Seul demeura auprès de lui celui qui tenait le flambeau. Il le suivit pas à pas jusqu'à la porte de notre cage où celui que j'identifiais alors comme le chef du groupe, arracha d'un geste sec la chaîne qui nous retenait prisonniers. Là les deux Teslins reculèrent, Angus me murmura : « Tiens-toi prête à te charger malgré tout. ». Et nous sortîmes tous deux de notre geôle. Je mis pied à terre devant le grand cervidé et réalisais instantanément combien il était encore plus grand que ce qu'il m'avait semblé. Il dépassait Angus d'une tête et la hauteur de ses bois accentuait encore sa taille. Je lui fis face en bredouillant un merci. Pour toute réponse, il leva une main devant mon visage et pointa un de ses étranges doigts vers mes yeux dans un geste lent et souple. Puis il écarta un peu la peau de bête qu'il portait en travers de la poitrine et je découvris un médaillon de cuivre enchevêtré dans les racines de son corps. Un pendentif rond comme une pièce — et à peine plus gros — avec, en son centre une gemme illuminée. Elle luisait d'un éclat bleu similaire à celui que pouvait émettre Angus. Machinalement, je tendais la main pour toucher le médaillon mais une poigne de lianes m'arrêta en entourant ses doigts autour de mon poignet. Il n'y avait eu aucune brutalité dans son geste, mais c'en fut trop pour mon Bienaimé qui se chargea aussitôt. Je l'arrêtais quand il fit un pas pour me défaire de l'étreinte du Teslin : « Non, attends, il n'y a pas de mal ! ». La créature m'avait lâchée dès qu'elle avait vu la lumière d'Angus, son regard était désormais rivé sur lui. Ses oreilles et celles de son compagnon témoignaient de leur stupéfaction, dressées vers mon époux tandis qu'ils s'avançaient tous deux vers lui. Il y eut un moment particulièrement étrange où Angus, tendu comme un arc, s'immobilisa pendant que les deux Teslins l'examinaient sous toutes les coutures, tournant autour de lui en s'échangeant des gestes rapides. Ils se parlaient ainsi, j'en étais désormais convaincue. Ils se parlaient par signes, pas seulement avec

leurs mains, leurs oreilles elles aussi semblaient mises à contribution. Ainsi que des mimiques labiales et des froncements de naseaux. C'était si évident que j'éprouvais une certaine amertume à me dire que les naturalistes n'avaient jamais jugé le mode de langage de ces créatures intéressant. Il l'était pourtant, ô combien ! Le Maréchal, toujours raide sur son cheval vint briser la magie de l'instant en aboyant : « Torkenbold ! Tuez-les ! Ils ont pris mes hommes ! ». Je vis les traits de mon bienaimé s'assombrir quand il lui répondit, sans se retourner : « Et vous, vous nous avez pris nos armes, je vous le rappelle.

— Et bien quoi ?! Vous luisez comme un lampion ! Foudroyez-les ou que sais-je ! ». Le grand Teslin fit face à Angus et lui montra son médaillon. Mais cette fois, il parut attendre que ce dernier interagisse avec le bijou. Incertain, mon époux pointa un doigt vers le pendentif. Le cervidé eut un froncement de naseaux qui me fit dire doucement : « Je crois qu'il veut que tu le touches… La pierre…

— Je le crois aussi… Elle rayonne de la même énergie que moi. Faiblement mais… ». Il ne termina pas sa phrase et posa l'index sur la gemme. Le grand Teslin se raidit de tout son être en fermant les yeux. Des sons discrets de craquements, comme lorsqu'on marche sur des branchages, des feuillages secs se firent entendre. J'adressais un regard plein de questions à mon bienaimé qui balbutia : « Je sens l'Ihra qui… circule… Ce médaillon… il est en train de… se charger. ». Il ôta aussi son doigt de la pierre qui brillait désormais intensément. Le grand Teslin vacilla un peu et son compagnon dut le soutenir. Il émit ce qui ressemblait à un grognement, assez proche du raclement de gorge puis s'ébroua, comme s'il voulait chasser un puissant frisson. Je rejoignais mon bienaimé pour faire face aux deux créatures et je vis un éclat nouveau briller dans les yeux de leur chef. Éclat que j'identifiais alors comme une forme de joie. Il tendit la main vers Angus pour la poser à plat sur son torse. Il respirait plus fort, comme rempli d'une nouvelle vitalité tout animale. Il nous fit plusieurs signes que nous ne pouvions comprendre avant que son semblable ne laisse tomber la torche au sol. Nos yeux suivirent machinalement le flambeau et quand nous relevâmes la tête, les Teslins avaient disparu. Pendant une seconde, nos regards fouillèrent la nuit épaisse par réflexe. Nous savions tous deux qu'il n'y avait plus rien à y voir, que les créatures étaient sûrement déjà loin. Le timbre voilé de colère et de peur du Maréchal ne tarda pas à nous ramener à la réalité : « J'exige que vous m'expliquiez ce qui vient de se passer ici ! Ces simagrées avec ces animaux… Cette lumière que vous dégagez ! ». Angus lâcha un profond soupir, il avait un vague sourire amer en se retournant vers le ministre dont le cheval piétinait nerveusement. De la vapeur bleue s'échappait de sa bouche tandis qu'il lui disait d'un

ton las : « Avec tout le respect qui vous est dû messire… Cette lumière, c'est précisément celle que tout Ereevin chérit. Celle d'Ereeven.

— Billevesée ! Me prenez-vous pour un idiot, Torkenbold ?!

— Pas encore, non. Auriez-vous oublié que les Ereehators sont capables de capter l'énergie de la terre ?

— Justement non, je ne l'ai pas oublié. ». À notre grande surprise à tous les deux, il mit brusquement pied à terre. En se réajustant, il avança vers Angus d'un air mauvais : « Et je n'ai pas oublié non plus qu'une machine est nécessaire à cet exercice. ». Ils s'affrontèrent brièvement du regard et, avant que mon bienaimé ne dise quoi que ce soit, le Maréchal posa une main sur son épaule. Je me figeais, dans l'expectative. L'homme frissonna puissamment, l'expression de son visage changea pour passer de la colère à la stupéfaction. Il interrogea Angus des yeux, ce dernier lui dit d'un ton calme : « Vous devez souffrir atrocement n'est-ce pas ? Surtout pour uriner… ». Le ministre ôta vivement sa main en reculant : « Quoi ? Mais qu'est-ce que… qu'est-ce que vous racontez ?!

— Je vous parle de cette brûlure chaque matin… De ces coliques qui vous plient en deux et qu'aucune décoction d'herboriste n'arrive à apaiser. De cette appréhension qui vous taraude dès que vous buvez le moindre liquide… *Vais-je encore pisser de l'acide après ça ?* Voilà de quoi je vous parle Messire… ». Le haut-dignitaire blêmit, eut un geste nerveux pour se recoiffer alors que ce n'était pas nécessaire. Je fis un pas vers lui, adoptant le ton le plus bienveillant possible pour dire : « C'est bien l'énergie d'Ereeven qui fait luire mon époux ainsi. Elle lui donne la capacité de voir les maux des gens par un simple contact physique. Et en posant votre main sur…

— J'avais compris ! Inutile de… De me parler comme à un enfant ! ». Un peu vexée d'être aussi sèchement rabrouée, je poursuivais néanmoins : « Très bien. Pour ce qui est des Teslins, nous sommes aussi perplexes que vous.

— Des Teslins ! Je n'avais plus entendu parler de ces choses depuis… Bien longtemps ! Et je m'en satisfaisais ! Tudieu ! Où sont mes hommes ?! ». Il semblait sincèrement peiné par la perte de ses soldats. Car il était évident qu'il avait posé cette question en sachant très bien que ces malheureux n'étaient plus de ce monde. C'était quelque chose que je ressentais aussi, sans trop me l'expliquer. Il n'y avait plus aucune trace d'eux, mais ils n'étaient plus en vie. Nous n'avions, de toute façon, aucun moyen de nous en assurer. Leurs

esprits se manifesteraient là où se trouvaient désormais leurs dépouilles et… les Teslins les avaient visiblement emportées avec eux. Le ministre Ostee'n pesta encore un peu tandis qu'Angus l'observait, bras croisés, sans dire un mot. Je m'étonnais qu'il ne se débarrasse pas de son Ihra : « Tu devrais peut-être… ». Il eut un mouvement de menton vers le Maréchal qui se remettait en selle en grommelant. J'y répondais dans un murmure : « Tu veux le soigner ?

— Je ne sais pas trop. Je ne suis pas certain qu'il le mérite mais… sa gratitude pourrait nous servir.

— Sa gratitude ? Ce vieux faisan endimanché préférerait sans doute se couper un bras plutôt que… ». L'intéressé approcha en disant dans une intonation autoritaire : « Vous marcherez donc. Récupérez vos armes et ces flambeaux. Vous ouvrirez la marche. ». Angus chassa instantanément son énergie et grimpa sur le chariot pour sortir nos armes du coffre où avaient été assis les cochers. Quand il redescendit pour me donner les miennes, il pouffa discrètement : « Tu as raison. En l'occurrence, ce n'est pas un bras qu'il se coupe. Plutôt la queue. ». Je ne pus réprimer un sourire amusé. Quelques instants plus tard, nous marchions côte à côte sur la route, torche en main, étrange escorte captive d'un haut dignitaire Ereevin…

— La nuit était encore assez douce et nous eûmes tôt fait de prendre un rythme de marche soutenu. Angus m'adressait parfois des regards un peu inquiets que je faisais mine de ne pas voir. Vint un moment où il ne put s'empêcher de me demander à mi-voix : « Tu tiendras jusqu'à Torwin ? Tu n'es pas fatiguée ?

— Mais oui. Je suis enceinte, pas malade. Et si tout ce qu'Ofélius nous a dit est vrai, je suis présentement en meilleure forme que toi.

— Je sais mais… Je crois que je n'arriverai jamais à intégrer cette idée.

— Laquelle ? Celle qu'une femme Ereehator enceinte soit plus solide que lorsqu'elle ne l'est pas ? Ou bien que… Je ne suis plus humaine ? Tout comme toi d'ailleurs…

— Les deux. ». Nous échangeâmes un sourire complice et j'ajoutais : « Mais rassure-toi, je me sens vraiment bien. Je pourrais courir jusqu'au château royal tant je suis impatiente de dissiper toutes ces suspicions stupides ! ». Alors qu'il allait me répondre, le ministre m'interpella : « Dame Torkenbold ! Approchez un moment ! ». Pas de

“je vous prie” ou de “s’il vous plaît” le statut d’Ostee’n lui conférait le droit d’être impoli en toute légitimité. Le mien, celui du suspect, se résumant à obtempérer, je ralentis mon pas en ravalant une frustration certaine. Le ministre des armées resta droit sur sa selle, dans cette posture hautaine propre à la noblesse quand il me dit : « Avez-vous les mêmes capacités que votre époux ? J’imagine que oui… ». Je n’avais pas plus envie de lui répondre que de simplement le regarder. Je voulais juste continuer à ignorer sa présence méprisante. J’affectais pourtant un sourire poli en répondant : « Vous imaginez bien, Messire.

— Ah ! Rien de bien utile à l’armée Ereevine alors ! Il doit être écrit quelque part que notre peuple ne comptera plus jamais de guerriers légendaires ! À quoi bon capter l’énergie sans machine, si c’est encore pour jouer les rebouteux ! Quelle misère !

— Oui… c’est bien triste. Mais les Ereehaxs suffisent bien à décourager tout adversaire de nous attaquer n’est-ce pas ?

— Certes ! La sainte garde d’Ereeven, rien de moins ! Les autres lignées font davantage partie du décorum ! Je me suis réjoui comme tout le monde du retour des Ereehators mais je me vois navré de vous le dire Madame… votre lignée n’a jamais servi à grand-chose d’un point de vue tactique.

— Vous dites vrai Messire ! Je suis de cet avis ! Et c’est bien triste car si les Ereehators avaient été des guerriers eux aussi… Ils ne se seraient pas laissé massacrer sans réagir. ». Il se raidit et m’adressa un bref regard étrange. Comme s’il savait très bien qui avait orchestré la chasse à l’Ereehator et qu’il se demandait ce que je savais moi, exactement. Je le regardais droit dans les yeux en ajoutant paisiblement : « Même si, pour autant, personne ne leur serait venu en aide non plus, j’en suis convaincue… ». Il ne soutint pas mon regard, toussota, puis lâcha avec morgue : « Retournez auprès de votre époux maintenant. ». Je m’inclinais vaguement avant d’obéir. Quand je rejoignis Angus, il avait son petit sourire de biais et me dit tout bas : « Tu es une vipère Solène Torkenbold… J’adore ça. ». Je réprimais un éclat de rire en me félicitant d’avoir réussi à mettre mal à l’aise le grand maréchal Talès Ostee’n. Même si cela n’avait duré qu’un court instant. Une victoire restait une victoire, quelle que soit son importance.

Chapitre 2 :

Entre deux eaux.

Quand l'aube se leva enfin, nous pûmes apercevoir les contours de Torwin en contrebas de la colline où nous cheminions. Un soleil timide filtrait au travers des brumes matinales, déposant un voile doré sur toute la campagne environnante. La nature s'éveilla lentement sous nos yeux, d'abord les chants d'oiseaux puis le frémissement des arbres ondulants sous une légère brise. Mille et une senteurs flottaient dans l'air et je ne tardais pas à m'en griser. À moins d'une centaine de mètres devant nous, un groupe de chevreuils traversa la route en petits bonds joyeux. Quelque chose en moi se réanima au même rythme que toute cette campagne grouillante de vie autour de nous. Quelque chose d'à la fois fort et léger. La conviction que tout allait s'arranger. Au-delà du simple espoir, la certitude que la vérité triompherait quoi qu'il en soit… Nous fîmes une pause en arrivant au premier embranchement avant l'entrée de la ville. Le Maréchal devant satisfaire un besoin naturel qui lui faisait perler au front, de grosses gouttes d'appréhension. Il hésita un très court instant avant de nous laisser seuls auprès de sa monture. Mais il n'avait guère le choix, son système urinaire malade lui faisait souffrir le martyre. Il s'isola entre deux arbres, derrière de hauts buissons touffus tandis qu'Angus me disait : « Les cristaux d'urine… Il paraît que la douleur est infernale.

— J'ai lu quelque chose à ce sujet dans un livre d'alchimie. On les utilise pour certaines potions…

— Vraiment ?! C'est pour le moins dégoûtant !

— Il semblerait que ce soit un remède très efficace contre la calvitie.

— Je ne suis pas mécontent de ne pas perdre mes cheveux !

— Oui, mais si cela devait venir, je crois que je préfèrerais que tu sois chauve plutôt que tu aies une haleine de pot de chambre ! ». Il s'esclaffa et vint déposer un petit baiser sur ma bouche. Je le retenais par le pourpoint pour faire durer ce baiser, nos langues ne tardèrent

pas à se retrouver. Un gémissement de douleur mal contenu nous interrompit, le ministre des armées venant visiblement de parvenir à expulser quelques ingrédients alchimiques de son organisme. Quand il revint vers nous, il claudiquait en s'épongeant le front avec son grand mouchoir blanc brodé d'or. Je ne ressentais aucune pitié pour lui, et à la mine presque réjouie de mon époux, il était facile de deviner que lui non plus. Cependant, quand Ostee'n s'appuya contre son cheval en respirant péniblement, Angus lui proposa : « Voulez-vous que je vous aide Messire ? ». L'homme frissonna en soufflant d'une voix éteinte par la douleur : « Non. Je vais… J'ai besoin d'un instant pour… ». Il ne termina pas sa phrase, se concentrant sur sa contenance. J'étais à deux pas derrière lui et je pouvais sentir nettement une odeur de sang mâtinée d'urine. Ce n'était pas ragoûtant évidemment, mais je pouvais sans peine imaginer quelle douleur venait d'être la sienne. Quand il parvint à remonter en selle, ce fut avec précaution et de nombreux rictus incontrôlables. Mais dès que nous reprîmes la route, il grommela : « Nous allons prendre le pont Variasys, ainsi nous serons plus vite au château. ». Il disait vrai et nous ne fîmes aucun commentaire, nous contentant d'ouvrir la marche devant son cheval comme de braves petits soldats que nous n'étions pas. De l'autre côté du pont, de vrais soldats — une douzaine ! — saluèrent le Maréchal. Ce dernier en réquisitionna quatre pour nous escorter. Il ne leur fit néanmoins pas confisquer nos armes cette fois. J'hésitais à prendre ceci pour une marque de confiance toute relative. Ou pour un moment de faiblesse dû à son état de santé. À mon air interrogateur, Angus eut un haussement de sourcil dubitatif… En traversant Torwin, j'eus l'impression de trouver ses rues plus peuplées qu'à l'ordinaire. Si bien que les soldats devaient aboyer aux gens de s'écarter pour que nous puissions avancer. Et en observant tous ces visages autour de nous, je leur trouvais des mines pour le moins tristes. Effrayés, désorientés pour certains. Il flottait dans l'air bien des fragrances plus ou moins désagréables, mais celles du vieux sang et des blessures revenaient régulièrement. En passant devant un temple aux portes largement ouvertes, je vis de nombreuses personnes étendues à même le sol, des hommes en robe — certainement des prêtres du dernier culte en vogue — allant et venant à leur chevet. Angus me dit à mi-voix : « Le retour des créatures anciennes va nous donner beaucoup plus de travail que prévu.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai entendu de nombreuses personnes parler entre elles depuis que nous sommes entrés dans Torwin. Tous ces gens… Ils viennent de la campagne, des villages environnants. Il y a eu beaucoup d'attaques apparemment… Des loups, des panthères, et toutes sortes de créatures

dont le peuple a oublié le nom.

— Ils sont venus se réfugier ici…

— Oui. Il nous faudra leur faire savoir que nous pouvons les soigner. Nous n'aurons jamais trop de soutien… ». Ce n'est qu'en cet instant que je réalisais à quel point la réapparition de certaines espèces en terres humaines n'avait rien d'anecdotique. Il en allait de même en Ereeven et sur ce territoire, les créatures avaient toujours été plus impressionnantes qu'ailleurs. Et d'après ce que m'en avaient appris les livres, elles l'étaient autant en taille qu'en férocité. Après des décennies — parfois des siècles — d'une vie plutôt tranquille, les Ereevins allaient devoir réapprendre à craindre la menace de la nature. Cette nature qui, pour certaines espèces, était présente sur ces territoires depuis bien avant eux. La cohabitation promettait d'être pour le moins difficile. Si toutefois ces êtres ressurgis du passé se trouvaient désormais présents en grand nombre. Je l'ignorais alors, mais un pressentiment aussi funeste qu'inexplicable m'invitait à le penser…

— Quand nous entrâmes enfin dans la cour de garde du château royal, de nombreux soldats, Ereehaxs purs ou simple métis, s'y agitaient en tous sens. Les plus gradés accueillirent le ministre avec les égards dus à son rang tandis qu'il distribuait quelques ordres à la volée en mettant pied à terre. Le premier fut de nous désarmer et je reconnus un des deux Ereehaxs qui vinrent vers nous. Cheveux rouges et yeux bleu presque blanc : Yvar ! Son expression fermée de militaire aux ordres se mua en une toute autre, à la limite de la stupéfaction. Il ne nous dit pas un mot cependant, détournant le regard pour ne pas avoir à affronter le nôtre tandis que nous lui donnions nos épées. Je pouvais sans peine imaginer la gêne qui était la sienne alors, lui avec qui nous avions festoyé et que nous avions accueilli sous notre toit. Le ministre s'éloigna sans cesser de s'entretenir avec ses hommes. Il semblait ne plus du tout se soucier de notre sort, certain qu'il était que les soldats du roi n'avaient rien à craindre de nous, pauvres Ereehators, à peine capables de soigner une verrue ou un cor au pied. Dès qu'il s'engouffra dans le château, Yvar se détendit et nous dit à voix basse, l'air inquiet : « Mais enfin ? Pourquoi doit-on vous mettre en cellule ? ». Angus lui sourit : « Ne vous en faites pas, tout ceci n'est qu'un malentendu. Et nous sommes justement ici pour le dissiper.

— Le commandant Lochrey'n est au courant ?

— Oui. Il ne saurait tarder, je pense.

— Dans ce cas… Je dois…

— Faites Yvar, ne soyez pas gêné d'obéir aux ordres de votre chef. ». L'Ereehax détourna cependant encore le regard quand il nous conduisit jusqu'aux geôles du château. Je m'étonnais qu'on ne nous mène pas dans les souterrains et notre ami me dit : « Non, on ne met plus personne dans les anciens cachots depuis bien longtemps ! C'est plein de fantômes là-dedans ! Ceci dit, cela ferait sans doute les pieds des criminels qu'on y enfermerait mais ce sont les hommes, les soldats, qui ne veulent plus descendre là-bas. Enfin, les sangs purs, les métis eux, ne remarquent jamais rien…

— C'est bien normal. Ils ne peuvent pas les entendre. Leur part humaine les en empêche.

— C'est quelque chose que je leur envierais presque ! Nous sommes arrivés. ». De part et d'autre d'un large couloir au plafond bas et voûté étaient alignées des cages de fer à larges barreaux. Un peu de paille souillée pourrissait çà et là sur les pavés du sol. Cela aurait pu être l'archétype d'une prison mais je sentais l'odeur très légère d'ail et d'épices flotter là comme un souvenir. Yvar nous fit entrer dans la première des cages, à peine éclairée par la lumière pâle du jour tombant d'un soupirail au ras du plafond. Il semblait plus que confus d'avoir à accomplir cette tâche, dès qu'il eut fermé la grille de fer à clé, il soupira : « Je vais guetter le retour de mon commandant… qu'il sache au plus tôt où vous êtes. ». Angus hocha la tête en signe d'assentiment et l'Ereehax à cheveux rouges ne tarda pas à nous quitter. Mon bienaimé le suivit des yeux alors que j'observais notre geôle avec attention. Des barreaux certes larges, mais rongés par la rouille en de nombreux endroits. Je soupirais : « Ereeven ne doit pas enfermer grand monde… Pas grand monde de vraiment dangereux en fait. Un Orthon un peu colérique pourrait facilement briser cette cage.

— Je ne pense pas que nous soyons réellement dans la prison officielle. C'est plutôt un endroit de transit avant un jugement… Cela dit, tu n'as pas tort, il n'y a même pas un garde pour nous avoir à l'œil…

— De deux choses l'une…

— Quoi ?

— Soit ils sont mauvais en matière de répression, soit notre cas ne nécessite pas qu'on soit sous surveillance étroite. Je choisis cette

dernière option… Pourquoi nous surveilleraient-ils ? Ils ont pris nos armes et n'ont aucune idée de nos capacités.

— Qu'il en soit ainsi le plus longtemps possible. Moins il y aura de personnes au courant et moins il y aura de méfiance à notre encontre… Alors que… ». Son expression soucieuse s'éclaircit subitement tandis qu'il se tournait vers moi pour poser ses mains sur ma taille. En approchant son visage à une distance de frôlement, il me dit d'une voix de plus en plus basse : « Ils devraient se méfier de toi surtout…

— Et seulement de moi ? Je n'ai pas fait carrière dans le secret et l'assassinat moi, messire Torkenbold. ». J'enroulais mes bras à son cou et cherchais à l'embrasser mais il esquiva ce baiser en disant, l'œil brillant : « Tu aurais été redoutable… Irrésistible.

— Tu me résistes pourtant… ». Il esquiva un autre baiser, s'amusant ostensiblement de mes tentatives. Je finis par affecter une mine exagérément boudeuse et il prit ma bouche en pouffant : « Oh pauvre petite chatte ! ». S'en suivit un long baiser qui s'interrompit quand les mains d'Angus s'égarèrent un peu trop sur mon postérieur. Je lui soufflais à l'oreille : « Sois sage, Xander pourrait débouler d'un instant à l'autre. ». Il s'écarta en se passant la main sur le visage : « Celui-là, pour une fois que je suis impatient de le voir arriver ! Il va se faire attendre ! ». Il s'appuya des coudes sur les barreaux avant de s'apercevoir que je m'asseyais au sol : « Tu ne te sens pas bien ?

— Si, si, ça va… Mais j'en ai plein les bottes. Je te rappelle que nous avons marché la moitié de la nuit !

— C'est vrai. Je n'en ressens aucune fatigue pour ma part mais… ». Il vint s'asseoir auprès de moi, je m'installais aussitôt entre ses bras, la tête contre sa poitrine en soupirant d'aise. Je ne me sentais pas vraiment fatiguée en vérité, je voulais simplement me poser pour réfléchir sereinement aux évènements de la nuit passée. Cette créature énorme dans le tunnel, les Teslins, le Maréchal. Tout semblait s'accélérer. Et ce, depuis des jours, des semaines. J'avais la sensation de l'imminence de quelque chose sans réussir à savoir quoi. À sa respiration calme, je devinais qu'Angus lui aussi était perdu dans ses réflexions. Ses doigts courraient machinalement dans ma chevelure jusqu'à dénouer ma tresse sans même y penser. Une mèche me tomba devant les yeux, je me redressais un peu pour la ramener en arrière. Mon bienaimé posa alors une main sur ma joue : « Tu es sûre que tu te vas bien ? Que VOUS allez bien ? ». Je lui souris et pris sa main pour la poser sur mon ventre : « Tant que nous sommes ensemble, tous les

trois. Je me sens parfaitement bien. ». Il me sourit en retour puis, regardant sa main, il demanda : « Toujours pas d'agitation là-dedans ?

— Toujours pas. Mais selon Ofélius, ça ne devrait plus tarder. Nous entrons dans… comment a-t-il dit déjà ? La période de présence ? Je crois que c'est ça. Ton fils ne devrait plus tarder à nous faire signe.

— Je ne veux pas rater ça ! ». Il se pencha pour dire : « Tu entends Flynn ? Attends-moi pour…

— Flynn ?! Tu recommences avec ce prénom ridicule ?!

— Tu en as trouvé un autre ? ». J'ouvrais la bouche en cherchant un autre prénom mais rien ne vint, je bredouillais : « Non mais je… je vais… j'en trouverai un bien plus… joli ! ». Nous partîmes d'un même petit rire ponctué par un bref baiser puis Angus retrouva un peu de sérieux : « Je suis content que tu ne sois pas aussi anxieuse à l'idée de comparaître devant…

— Comparaître ? Nous ne sommes encore accusés de rien que je sache. Seulement suspectés.

— C'est vrai. ». Il me sembla qu'en cet instant, il n'éprouvait pas le même optimisme que moi. Il s'efforça de me sourire cependant, craignant sans doute de m'affoler inutilement. Nous nous installâmes le mieux possible et je finis, comme souvent, par m'endormir au creux de ses bras. Ma dernière pensée cohérente fut pour notre enfant, me disait que Flynn, finalement, n'était pas un prénom si laid que cela…

La vibration de la voix d'Angus dans sa poitrine m'éveilla un peu plus tard. Et en levant les yeux, je découvris Xander et Yvar devant la porte de notre cage. Lockreen avait l'air contrarié quand il me dit : « Ah Soley'n, veuillez excuser ce… traitement ! Ostee'n est un vieux bouc prétentieux qui a dû s'asseoir sur une lance quand il est entré à l'académie ! Et elle a dû rester fichée dans son auguste fondement depuis ! ». Yvar ouvrit la porte tandis que nous nous relevions. Xander nous invita à rejoindre son cabinet et grommela durant tout le trajet à travers le château. Parfois en nous parlant, mais souvent pour lui-même, sans desserrer les dents. Il nous apprit que le roi et ses ministres avaient prévu de nous recevoir en audience ce jour même. Il n'avait pu s'entretenir que brièvement avec son royal beau-père et en ressortait on ne peut plus frustré. Quand nous fûmes enfin à l'abri des murs de son bureau, il nous expliqua que l'audience prévue ne faisait pas office de tribunal. Mais il fallait cependant y faire preuve de

diplomatie et respecter le rang des ministres autant que celui du souverain : « Ces gens-là sont aussi pointilleux que prétentieux. Quand on sait les prendre, on peut faire entendre son point de vue assez facilement mais en cas d'attaque frontale, ils rentreront dans leur coquille tels les mollusques qu'ils sont ! Il faudra faire dans le feutré, l'humilité… ». Angus réprima un petit rire : « Ma foi… Comme pour la noblesse humaine. Différent pays, mêmes assemblées… Mais nous n'avions pas l'intention de jouer les fiers-à-bras de toute façon…

— Vous connaissant Torkenbold, je sais bien que non. Mais je crois que vous rappeler ces choses me rassure, moi, avant tout. ». Il eut un regard hésitant vers moi, un regard que je saisis au vol : « Eh bien quoi ? C'est de ma part que vous craignez un débordement ? ». Il roula vaguement des yeux avant de souffler : « Non, bien sûr que non. ». Angus ricana juste avant que je n'ajoute : « Je sais me tenir Xander. Je ne dirais rien, je resterai en retrait comme la douce et sage épouse que je suis. ». Le visage de l'Ereehax s'éclaira d'un large sourire alors qu'il pouffait : « Vous ?! Sage et douce ?! ». Il se mit à rire et mon bienaimé en fit autant. En levant les yeux au ciel, je leur accordais : « Très bien ! Je ferai semblant tout du moins ! Je fais très bien semblant quand je le veux ! ». Nouvel éclat de rire de Lockreen qui s'exclama en pointant Angus du doigt : « Mauvaise nouvelle pour vous ça, mon vieux ! ». Ce dernier haussa les sourcils en soupirant d'un air las : « Vous êtes décidément désopilant… ». Deux coups frappés à la porte mirent fin à l'hilarité de notre ami qui ouvrit en toussotant. Bart entra, la mine soucieuse. Il s'efforça de nous sourire en nous saluant mais ne se perdit guère en mondanités, il annonça à son commandant et ami : « Ils sont prêts mais ils ne veulent pas les recevoir tout de suite. Le roi est d'accord pour que tu les accompagnes…

— Et que je me porte garant de leur sincérité ?

— Il ne m'a rien dit à ce sujet. Mais je ne pense pas que tu auras à engager ta parole d'Ereehax devant le conseil… ». Là, il tourna son regard bleu clair vers nous pour ajouter : « Notre souverain vous tient tous les deux en très haute estime et il ne croit pas une seconde que vous soyez coupables. Il a longuement plaidé votre cause auprès des ministres, croyez-moi. ». Il y avait une certaine fierté en lui en cet instant. Sa blondeur et son visage aux traits si fins lui donnaient des airs d'enfant. Un enfant en admiration devant son père. En l'occurrence il s'agissait de son roi mais finalement, pour un Ereehax, la nuance était mince tant leur loyauté envers la couronne frisait l'instinct. Je ne pus que lui sourire alors qu'Angus restait de marbre en disant : « Cela sera-t-il suffisant ? Xander ?

— Je pense que oui. Nous parlons du soutien de notre souverain, pas de celui d'un petit notable de Torwin. Ayez confiance Torkenbold. Si tant est que vous en soyez capable… ». Il le gratifia d'un petit clin d'œil et renvoya Bart à son office avant même que j'aie eu le temps de lui demander des nouvelles de Ian. J'étais un peu déçue mais Lockreen nous invita à patienter en sortant une carafe et des verres d'un discret petit placard. Une fois ces verres emplis d'un vin liquoreux et odorant, une nouvelle conversation portant sur les travers de la noblesse commença entre Angus et Xander. Je m'installais dans un fauteuil sous une fenêtre entrouverte et les écoutais d'une oreille distante. En avalant la première gorgée de vin, je sus que je ne m'enivrerai guère, même si je finissais le flacon. C'était un nectar léger contrairement à ce qu'annonçait sa robe veloutée. Et il en était aussi bien ainsi. Il nous fallait garder l'esprit clair pour faire face au conseil royal. Rendre des comptes à un roi et ses ministres ne faisait pas partie des choses que j'aurais pu imaginer. Ou prévoir de longue date. Mon esprit se mit à divaguer mollement, des images de Galimey'r me passèrent en tête. Son air sec et hautain. Puis le visage buriné du sculpteur de jouet prit sa place. Ce petit homme frêle… Il y aurait sans doute eu tant de choses à apprendre de lui. Un sage, sans nul doute. Il ne dégageait rien de malfaisant ou de dangereux, pourquoi avait-il été tué ? Qui donc avait pu s'en prendre à un vieillard inoffensif qui… Soudain, quelque chose me revint en mémoire. Jehann Fortay's avait pu se dissimuler à nos regards quand nous étions venus le questionner sur le marché. Ses capacités d'Ereehagen lui permettaient de disparaître aux yeux du monde. Un pouvoir particulièrement utile quand on veut sauver sa vie ! Pourquoi ne l'avait-il pas utilisé pour échapper à son, ou ses agresseurs ? Peut-être l'avait-il fait… Et peut-être… Cela n'avait-il pas suffi à dissimuler sa présence… Quelque chose ne tournait pas rond. Ofélius, de par sa nature spectrale avait pu voir le sage quand nous n'en étions plus capables. Le meurtrier serait donc un spectre ? Cela expliquerait pourquoi et comment il avait pu s'introduire dans la tour, pourtant bien gardée, des trois aubes. Une pointe d'excitation naquit au creux de mes entrailles, j'interpellais Lockreen et Angus : « Je crois que j'ai compris pourquoi et comment les deux sages ont été tués ! ». Ils me dévisagèrent, surpris. Je me redressais aussitôt pour leur expliquer, non sans un certain empressement : « Xander, la tour des Aubes est gardée par les meilleurs Ereehaxs n'est-ce pas ?

— Oui, enfin, les meilleurs de lignée pure…

— Et ils ne peuvent voir les spectres, ils ne peuvent que les entendre ?

— Oui, oui mais je ne…

— Qui mieux qu'un spectre aurait pu s'introduire dans la tour sans être vu ?

— Mais pourquoi un spectre s'en serait-il pris aux sages ?

— Je l'ignore mais… Je ne vois que cette hypothèse pour expliquer la facilité avec laquelle l'agresseur a pu entrer — et sortir — de la tour sans éveiller la moindre méfiance de la garde. Et nous savons qu'un esprit peut manipuler des objets donc, des armes. ». Le regard de Lockreen erra autour de lui tandis qu'il réfléchissait. Angus se caressa lentement la barbe avant de finir par me dire : « Ma foi, ta théorie pourrait être la bonne si tu n'oubliais pas un détail important. Le lien spectral.

— Le lien spectral ? De quoi parles-tu ?

— Un spectre rouge est toujours lié à quelque chose ou quelqu'un. Ofélius est lié à nous par exemple. Et pour ce qui en est dit dans codex, les esprits malveillants sont toujours rattachés à quelque chose, souvent un lieu… Dans ce cas, comment un spectre aurait-il rompre ce lien pour se rendre dans la tour ?

— Peut-être en… possédant un animal ?

— À mon avis, Ofélius est le seul esprit assez ancien et puissant en Ereeven capable de faire ce genre de chose. ». Il n'avait pas tort. Il fallait connaître les enseignements Nécromantiques pour pratiquer la possession animale. Ma théorie s'effilochait jusqu'à ce que Xander dise, l'air grave : « Mais cet esprit, ce spectre pourrait… venir d'ailleurs ? ». Une possibilité teintée d'évidence. J'aurais donné cher pour avoir le Nécromancien sous la main en cette seconde, je demandais à mon époux : « Crois-tu que nous puissions l'invoquer maintenant ? Il y a des questions qui…

— Pas sous sa forme actuelle. Si nous l'invoquons, son esprit sera arraché de force au chat et il lui faudra attendre le coucher du soleil pour être à nouveau capable de se matérialiser. Et le chat mourra bien sûr.

— Comment sais-tu tout cela ? Il te l'a dit ?

— Il m'en a vaguement parlé mais j'avais lu quelque chose au sujet de la possession dans le Codex. Quelque chose qui ne faisait que confirmer ses dires. ». Je me levais prestement en ruminant ma frustration. Alors que je me postais machinalement devant une fenêtre aux vitraux plombés, le fil de mes réflexions se fit plus chaotique. Trop

de choses m'encombraient l'esprit, et mon entêtement à vouloir toutes les lier entre elles ne faisait qu'y ajouter de la confusion. En m'accoudant des deux bras sur le large rebord de pierre, je n'arrivais plus à défroncer les sourcils. Mon regard nerveux erra sur les alentours au-dehors. Des tours pâles, des myriades de fenêtres en forme d'ogive, une petite cour où d'élégantes colonnes s'habillaient de plantes grimpantes à fleurs mauves… Je n'y trouvais aucune beauté. Tout me parut d'une fadeur sans nom. Une amertume étrange monta lentement en moi. Je regardais les soldats aller et venir dans cette cour avec une impression que je n'avais jamais connue jusque-là. Je les voyais comme des gens totalement étrangers à mon monde. Et bien sûr, ils l'étaient puisque je ne les connaissais pas personnellement. Mais ce sentiment allait au-delà d'une probable relation amicale. Je les voyais comme des êtres d'ailleurs, comme si nous n'avions absolument rien en commun. C'était moi l'étrangère et ce pays n'était pas le mien. Je n'avais rien en commun avec ces soldats, ces Ereehaxs, ce château, ce pays… C'était l'impression qui m'habitait alors et je ne comprenais pas pourquoi. Peut-on se sentir étranger dans son propre pays ? Celui de ses parents, de ses ancêtres, de sa race ? Ces pensées commençaient à m'angoisser quand Angus vint poser une main sur mon épaule : « Ma douce ? Je te sens troublée…

— Non je… Mon esprit fait des nœuds, je crois.

— Je crois que je peux comprendre ça. ». Il m'attira contre lui pour déposer un baiser sur mon front dans un soupir : « Cette attente n'est pas propice à garder la tête froide… ». Xander quitta son fauteuil pour approcher en disant : « Je vais vous faire monter une collation et j'en profiterai pour tenter de voir le roi entre deux portes… Et puis, un peu d'intimité vous fera du bien, l'audience ne devrait plus tarder à présent… ». Il allait tourner les talons quand Angus le retint : « Xander ?

— Oui ? ». Mon bienaimé lui tendit la main, ils se la serrèrent brièvement sans ajouter un mot. Pour la première fois, je percevais entre eux une confiance et un respect nouveaux. Je ne pus ignorer cependant que la mine de notre ami s'était assombrie quand il quitta la pièce. Comme si son bel optimisme avait disparu…

Nous patientâmes encore presque deux heures dans le bureau de l'Ereehax royal. On nous y servit un copieux repas auquel nous touchâmes à peine. Il y avait pourtant là de quoi mettre l'eau à la bouche : viande de bœuf confite au miel, légumes grillés, pâté de

lapin, diverses pâtisseries et petits pains encore chauds. Et une carafe de Claret frais, bien entendu ! En temps normal, nous aurions probablement fait honneur à tout ceci mais notre appétit était gâté. Je dus me forcer pour avaler un petit gâteau fourré à la cerise. Je le noyais juste après dans un grand verre de vin avalé d'une traite. Angus goûta à tout sans réellement entamer quoi que ce soit. Il s'évertuait à me parler de choses légères, c'était sa façon à lui d'essayer de me préserver. Mais ça ne marchait pas vraiment. Je le lui laissais croire, dans le même élan de préservation que le sien. Il ne voulait pas que je me fasse de soucis et je ne voulais pas qu'il s'en fasse pour moi. Mais quelle que soit la discussion que nous entamions, elle nous ramenait à quelque chose de contrariant. Quand nous discutâmes de Magotte et ses petits, nous pensions à Zirc. Je dis quelques mots à propos de Rose et Lucas, il fut vite question du danger qu'ils encouraient désormais à vivre en terres humaines, infestées par les monstres. Et de non moins grands périls menaçant Sylvaine et les autres lors de leur retour vers Ereeven. Le thème du retour nous amena à parler d'Assira et Alraz, forcés de prendre les chemins de traverse pour retourner chez eux. Des chemins encore plus dangereux que les routes normalement fréquentées… Tout ce dont nous pouvions parler nous ramenait invariablement à un danger morbide. À la crainte de perdre un être cher, encore et toujours. C'était tellement systématique que cela aurait pu en être risible… Mais nous n'avions pas envie de rire. Une pensée plus sombre que toutes les autres me hanta soudain. Nous étions assis face à face dans deux fauteuils devant la petite cheminée quand je lâchais du bout des lèvres, le regard dans le vague : « Angus, crois-tu qu'il soit possible que tout ceci ne tienne qu'à nous ? Notre présence ?

— Que veux-tu dire au juste ?

— Je ne sais pas trop en fait. C'est comme si… comme si le danger, la mort, nous collait à la peau. Et tous ceux qui nous sont proches en sont comme… contaminés. ». Il se figea en me dévisageant d'un air absent pendant une seconde. Puis il baissa les yeux pour saisir un torchon et s'essuyer les mains. J'aurais juré qu'en cet instant, il pensait exactement comme moi. Mais il toussota, et me répondit en se redressant : « Les choses ne fonctionnent pas comme ça Solène. Les malédictions, les mauvais sorts et toutes ces foutaises. Ce n'est que cela : de la foutaise.

— Je te signale que nous avons tout un codex de foutaises au manoir tout de même.

— Ce n'est pas la même chose. La vérité c'est que nous vivons une époque dangereuse. Violente. Les gens que nous côtoyons, que nous

aimons ne sont pas les seuls en ce monde à risquer la mort à tous les coins de rue, ou de forêt ! Ce n'est pas lié à notre présence mais à ce monde en lui-même. Et nous n'en sommes qu'une part infime.

— Une part de violence…

— Et une part d'amour. ». Il marqua une pause, plongea intensément son regard dans le mien avant d'ajouter : « L'un ne va pas sans l'autre. C'est ce qui maintient l'équilibre. À nous de choisir les bonnes réponses pour toutes les mauvaises questions que nous pose ce monde… ». J'eus la sensation qu'en cette seconde, nous habitions réellement le même lieu de pensée. Je ressentais la force de sa conviction aussi nettement que si elle provenait de mon propre esprit. Je lâchais dans un souffle, presque par réflexe : « Je t'aime Angus. ». Un sourire vint illuminer son visage grave, il retint un petit rire : « En voilà une bonne réponse ! ». Je souris à mon tour en voyant ses yeux briller tandis qu'il ajoutait : « C'est même la meilleure de toutes. ». Il tendit la main au-dessus de la table, mais avant que j'aie eu le temps de la lui prendre, la porte du bureau s'ouvrit sur Xander et Bart. L'heure était venue de nous présenter devant le conseil royal. Un petit tressaillement dans mon estomac se fit sentir, témoignant de la faiblesse soudaine de mon optimisme. Bart déposa un grand sac de toile sur le bureau de son supérieur en disant : « Vos armes vous attendront ici. Autant d'Ereeus réuni, cela pourrait attiser les tentations. Et seuls les Ereehaxs sont autorisés à porter une épée en salle du conseil… ». Il avait prononcé ces derniers mots avec un je-ne-sais-quoi de désolé dans le ton. Xander nous invita à sortir d'un geste, il était sans nul doute aussi impatient que nous d'en finir avec toute cette histoire…

La salle du conseil était attenante à celle du couronnement, il nous fallut arpenter de longs corridors pour nous y rendre. Nous y marchions encadrés par nos deux amis mais deux autres soldats armés fermaient la marche. À mesure que nous avancions, je me sentais de plus en plus accusée, plutôt que simplement suspectée d'un crime. Angus le sentit, il prit ma main pour la porter à sa bouche. Quand je tournais les yeux vers lui, il eut un tressautement de sourcils et parut soudain presque perturbé. Je l'interrogeais du regard, il dit à Xander : « Lockreen, est-ce que ceci pourrait être un problème ? ». Je vis le même air aussi surpris que contrarié sur le visage de l'Ereehax quand il se tourna vers moi. Il prit une seconde de réflexion avant de soupirer : « J'espère que non. ». Mon bienaimé me dit alors : « Tes pupilles sont illuminées. ». Je portais machinalement une main devant

mon visage, dans la pénombre du couloir, la lumière éclaira le bout de mes doigts. Je bredouillais : « Ce n'est pas… c'est le bébé qui…

— Je le sais ma douce, je le sais bien… ». Il m'attira sous son bras pour embrasser mes cheveux en soupirant. Le fait de n'avoir aucun contrôle sur cette manifestation de la présence de mon enfant m'agaçait de plus en plus. Faire face à une assemblée avec des yeux lumineux pouvait possiblement en effrayer les participants. Il m'allait falloir faire preuve d'une humilité extrême pour tenter de rassurer les ministres… Nous traversâmes une énième petite cour arborée où quelques nobles richement vêtus se promenaient. Tous leurs regards ne manquèrent pas de se tourner vers nous et les bavardages allèrent bon train, à mon plus grand agacement. Mais devant une haute et large double porte de bois ciselé, nous nous arrêtâmes enfin. Xander envoya un des deux soldats nous annoncer et peu après, nous entrions… De taille plus modeste que celle du couronnement, la salle du conseil n'en était pas moins impressionnante. La première chose que je vis fut le sol, pavé de marbre gris-bleu poli comme un miroir. Je gardais le visage baissé mais au son que rendaient nos bottes sur le sol, à leur écho, je devinais une grande hauteur sous plafond. Une multitude d'odeurs me vint aux narines, divers types de tabac, de la nourriture froide, un feu de bois et quelques effluves que je devinais d'ordre cosmétique. Je restais un peu en retrait bien qu'à côté d'Angus, osant à peine jeter quelques coups d'œil furtifs autour de moi. Quand nous nous arrêtâmes au milieu de la pièce et que Xander amorça sa génuflexion, nous en fîmes autant. Un bruissement de lourde étoffe et un bruit de pas tranquille se rapprochant précédèrent la voix grave de Njalmar le bon : « Ravi de vous voir de retour en Ereeven… ». Une main gantée de cuir pourpre et doré se tendit sous mon nez : « Dame Soley'n, relevez-vous je vous prie… ». Je me saisis de cette main tendue et me relevais en conservant les yeux au sol. Le roi la garda captive puis ajouta d'un ton calme : « Allons, ne soyez pas si affligée, il ne s'agit là que d'une audience, pas d'un tribunal. Vous n'êtes accusée de rien, vous pouvez marcher la tête de haute. ». Furtif vent de panique dans ma tête. Le monarque voulait donc que je me redresse, et pire que de montrer mes pupilles lumineuses, un refus n'était pas envisageable. Un peu oppressée, je relevais lentement le menton et portais mon regard droit vers celui de Njalmar. Il eut un tressautement de sourcils lui aussi. Mais je vis une lueur d'intérêt passer dans ses prunelles cuivrées. Je dus m'éclaircir la voix avant de dire : « Je vous prie de m'excuser, votre Majesté, cette lumière dans mes yeux est indépendante de ma volonté. ». Des bruits confus se firent entendre autour de nous et je pus enfin voir la longue table de bois massif où les ministres se tenaient. En cet instant, certains

s'étaient levés et d'autres se penchaient pour mieux voir ce qui éclairait mes yeux. Ils se murmuraient des choses, leurs chuchotements ajoutaient à mon malaise. Le roi me surprit en s'approchant pour me demander à voix basse : « Seriez-vous souffrante ? ». Je choisis la vérité pour toute réponse : « Non sire, je suis… enceinte. ». La surprise passa furtivement sur son visage et je ne sais s'il fit réellement le lien entre mon état et l'éclat de mes prunelles, mais il m'offrit son bras en disant, d'un ton toujours égal : « C'est une excellente nouvelle, recevez mes félicitations. ». Je glissais une main sur son avant-bras brocardé de soie et d'or sans trop savoir comment réagir. Il invita Angus à se relever en m'entraînant vers la longue table où siégeaient les ministres. J'y retrouvais Talès Ostee'n, l'air toujours aussi sévère et hautain, mais les visages des autres m'étaient inconnus. Le roi fit distraitement les présentations : « Je ne vous présente pas le grand Maréchal Ostee'n puisque vous avez fait la route de retour ensemble… ». Le ministre des armées hocha vaguement la tête pour nous saluer sans cesser de triturer les poils de sa barbe jaune poussin. Il affichait un détachement particulièrement bien feint. Dans un des grands fauteuils à sa gauche, un homme assez chétif croisa les mains au-dessus d'une pile de documents et nous regarda d'un air hagard, comme si la voix du roi le tirait d'une réflexion intense : « à la gauche du Maréchal, Vilar Caspey'n, vénérable ministre des Finances royales. ». Malgré une calvitie très avancée sur le haut du crâne, Caspey'n portait les cheveux très longs, des cheveux verts comme l'herbe des champs au printemps. S'il avait été humain, je lui aurais donné une soixantaine d'années, bien que son nez retroussé et ses yeux ronds lui gardent un je-ne-sais-quoi de juvénile. Il nous salua d'un mouvement de tête lui aussi, puis fit mine de se pencher à nouveau sur ses documents. Debout non loin de lui, une femme d'une grande élégance nous observait avec intérêt. Elle portait une longue robe dans les tons vert pâle et blancs piquetée de perles dorées et de rubans flavescents. Son visage étroit aux traits réguliers était à peine marqué de quelques rides qui n'enlevaient rien à sa grande beauté. Un gracieux chignon savamment dressé sur le haut de sa tête mettait en valeur son port altier. Je me surpris à découvrir combien une chevelure blonde pouvait grisonner avec grâce. Elle nous sourit aimablement quand Njalmar nous dit : « Et voici notre estimée ministre des eaux et forêts, j'ai nommé la délicieuse Lysandre Auristey'm. ». Nous nous inclinâmes aussi respectueusement devant elle que nous l'avions fait pour les autres, mais elle fut la seule à ébaucher une révérence à notre encontre. Cette femme d'un âge indéfinissable respirait la sérénité, sa simple vision m'apaisa momentanément. Très momentanément en fait. Car juste après, en bout de table, je découvrais un homme qui ne dégageait que sévérité et froideur. Il se leva néanmoins à notre

approche. Je crus percevoir un rien d'hésitation dans la voix du roi quand il dit : « Et enfin, l'instigateur de cette audience officielle, messire Allister Sankaa'r, éminent ministre de la Justice historique. ». Il s'inclina poliment et j'eus le loisir de percevoir tout ce qu'il représentait de danger pour nous. Physiquement, il aurait sans doute pu être qualifié de bel homme mais son statut m'empêchait sans doute de le voir comme tel. Aussi grand et robuste qu'Angus, ses cheveux violets coupés courts et son visage aux angles virils parfaitement glabres ; il dégageait une force, une inflexibilité indéniable. Quand il nous parla, il me sonda de ses yeux mauves : « Quelle est donc cette capacité que je ne connaissais pas ? ». Sa voix cassée me surprit. Elle jurait un peu avec le charisme de cet homme. Angus répondit aussitôt, posément : « C'est assez rare, il semble que la grossesse de mon épouse soit la cause de ces illuminations oculaires inopinées.

— Ah oui ? Je n'avais jamais entendu parler de cela. J'avais pourtant quelques Ereehators dans ma propre famille.

— Pour tout vous dire, nous non plus.

— Ma foi… la nature a ses caprices… ». Le roi interrompit cet embryon de conversation en nous annonçant : « Le nouveau premier ministre nous rejoindra sous peu. Nous procèderons sans lui quoi qu'il en soit puisqu'il n'a pas encore reçu le sceau royal qui officialise sa fonction. ». Un nouveau premier ministre ? Le faciès agonisant de Godrey'n me passa en tête, je ne pus retenir un regard vers Xander qui se tenait en retrait derrière nous. Il ne réagit pas et bientôt, on nous invita à nous asseoir…

Chapitre 3 :

Audience.

Tous les membres du conseil royal étaient assis du même côté de la table et nous leur faisions face, dans deux grands fauteuils de bois, côte à côte. Le roi, juste en face de nous, attendit que chacun se soit assis, eut un regard pour chaque ministre, puis ses yeux orange aux reflets métalliques se fixèrent sur nous tandis qu'il disait : « Mes seigneurs… Je vous rappelle le caractère informatif de cette audience. Le royaume d'Ereeven est ébranlé. Deux des sages sont morts. Ils étaient les fondements mêmes de ce pays. S'ils s'étaient éteints de leur belle mort, nous ne serions pas réunis ici en cet instant… Ils ont été assassinés. Le peuple d'Ereeven n'a pas été tenu au courant pour des raisons qu'il est aisé de comprendre. Les sages sont vénérés depuis des siècles, nous craignons pour l'équilibre du royaume. Je vous demanderai donc, quelle que soit l'issue de cette audience, de garder le silence sur le drame que nous vivons. ». Angus opina du chef, je l'imitais aussitôt. Njalmar poursuivit : « Comme a dû vous l'expliquer messire Lochrey'n, les circonstances dans lesquelles sont morts les sages restent très floues. Il demeure néanmoins que les objets retrouvés sur les dépouilles vous mettent directement en cause. ». Il marqua une pause, un soldat vint déposer une petite boîte sur la table devant nous. Juste après, un autre posait précautionneusement une longue épée auprès de la boîte. Mon regard fut alors captivé par cette arme. Par son pommeau argenté, en forme de tête de corbeau. L'épée des Mansey's. Le roi ouvrit la boîte et en sortit ma tiare d'Ereeus. Il l'examina brièvement avant de la poser devant lui : « Toute personne s'étant trouvé dans la salle du couronnement le jour de la cérémonie des ancêtres reconnaîtrait ceci… ». Je pouvais sentir les regards des ministres nous jaugeant et je luttais pour ne pas me ratatiner piteusement dans mon fauteuil. Et, une fois encore, la voix d'Angus me rendit confiance : « Loin de nous l'idée de nier que cette tiare nous appartient, votre majesté. Mais concernant l'épée des Mansey's… Depuis notre retour en Ereeven, elle n'a jamais été en notre possession. Jusqu'ici, nous ne l'avions vue qu'en peinture dans la demeure familiale, sur l'île de Brët. Et bien évidemment, je tiens à votre disposition tous les registres et les courriers attestant de chacun

des retours de possessions que…

— Oui, oui, bien entendu, mais tous les documents du monde peuvent être aisément être falsifiés. L'omission d'une ligne sur un registre, la destruction d'une lettre, tout ceci s'est déjà vu. ». La voix nasillarde de Vilar Caspey'n m'avait surprise et la teneur de son intervention, elle, me sidérait. Angus ne parut pas plus perturbé que cela, il s'attendait à ce genre d'argumentation. Il répondit posément : « Certes, mais les nobles personnes ayant écrit ces courriers pourraient sans doute attester de leurs contenus. Je pense même qu'elles se feraient un devoir de témoigner en ce sens. Ne serait-ce que pour prouver qu'elles ont fidèlement suivi l'ordre royal de restitution des biens Ereehators.

— Sans doute… Faites-moi parvenir tous ces documents au plus tôt cependant, si je dois obtenir confirmation de ce qu'ils stipulent, je convoquerai qui de droit, le cas échéant.

— Il en sera fait selon votre demande Excellence. ». Njalmar observa le ministre des Finances d'un air sombre, puis il parut prendre un court instant de réflexion avant de nous demander : « Vous étiez donc en terres humaines ces dernières semaines ? Pour quelle raison ? ». Là où j'aurais certainement hésité à répondre, mon bienaimé paraissait parfaitement à son aise : « Pour raison familiale en fait, Votre Majesté. Vous n'êtes pas sans savoir que mon épouse ici présente a été recueillie et élevée en contrées humaines. Elle y a ses racines de cœur et nous nous devions d'aller annoncer à son père adoptif l'heureux évènement à venir. ». Ce fut au tour du ministre de la Justice Historique d'interrompre ce nouvel échange avec le souverain : « J'ai eu vent de cette histoire, vous avez donc été élevée par un demi-Orthon dame Soley'n, c'est bien cela ? Un ancien ressortissant Ereevin lui-même adopté, n'est-ce pas ? ». Je voulus répondre du tac au tac, mais ma voix soudain éteinte me surprit : « Effectivement…

— Je vous demande pardon ? ». Il avait un petit sourire presque moqueur, je montais d'un ton : « J'ai dit effectivement… votre Excellence…

— Pardonnez ma question qui pourrait sembler hors de propos mais… pourquoi votre père adoptif n'est-il pas resté en Ereeven ? ». Je ne saurais l'expliquer, mais j'eus alors la conviction que cet homme connaissait tout de l'histoire de mon père. Qu'il savait tout et qu'il voulait utiliser son passé contre nous. Car après tout, comment faire confiance à une femme élevée par quelqu'un qui avait fui son pays après avoir tué deux étrangers ? En affectant du mieux que je le

pouvais une innocence quasi virginale, je répondis : « Il est à moitié humain de par sa mère. Il voulait retrouver ses racines. Si les Orthons n'exécraient pas le métissage, il aurait aussi bien pu s'installer dans les îles mais…

— À moitié humain, à moitié Orthon, de nationalité Ereevine… Curieux mélange d'appartenances. Mais en ce qui vous concerne dame Torkenbold, qu'en est-il ? ». C'était une question piège, j'aurais pu le jurer. Mais je ne saisissais pas, cependant, où se trouvait la fausse trappe. Je détournais brièvement le regard en répondant : « Mes parents étaient de purs Ereevins comme vous le savez…

— Mais vous avez grandi en terres humaines. Votre époux parle de "racines de cœur", êtes-vous donc plus humaine qu'Ereevine ? ». Pendant une demi-seconde, j'aurais voulu pouvoir m'illuminer totalement pour lui montrer quelle était ma véritable nature. Juste pour me délecter de sa mine stupéfaite. Je me contentais de répondre, en plantant mon regard partiellement lumineux dans le sien : « D'après vous votre Excellence ? ». Il soutint mon regard en ébauchant un vague sourire amer tandis quand j'ajoutais : « J'ai prêté allégeance à notre roi lors de la cérémonie des ancêtres. De plus, j'ai combattu en contrées humaines au nom d'Ereeven. Messire Lochrey'n et ses hommes peuvent en attester. ». Xander fit un pas pour se rapprocher de la table en confirmant : « J'en atteste présentement. Les seigneurs Torkenbold nous ont sauvé la mise à maintes reprises et nous avons occis nombre d'Orthons côte à côte en terres humaines, ralentissant ainsi la progression de l'ennemi jusqu'à l'arrivée du gros de nos troupes. ». Sankaa'r se redressa et darda ses yeux mauves sur l'Ereehax en rétorquant : « Ah oui ? Vous avez ralenti la progression de l'ennemi ? Rien que cela ? Combien étiez-vous donc ? Un régiment dont je n'aurais pas connaissance ? ». Mon estomac se mit à faire des nœuds. Si Xander disait toute la vérité, nos capacités d'Ereehators Premiers seraient mises au jour et cela ne ferait que compliquer les choses. Je sentis chez lui une tension furtive mais il répondit, le plus naturellement du monde : « Votre Excellence nous n'étions que trois Ereehaxs de lignée pure, avec les capacités que cela sous-entend. Les Torkenbold, de leur côté, sont de redoutables bretteurs. Les barbares n'étaient pas à la hauteur. ». Le ministre haussa un sourcil et soupira, en se laissant aller contre le dossier de son fauteuil : « Bien entendu… ». Je crus la parenthèse close mais il revint à la charge de sa voix cassée : « Cependant dame Torkenbold, vous n'avez pas répondu à ma question : vous sentez-vous plus Ereevine qu'humaine ? ». Angus ne cillait pas, Xander non plus, mais tous les regards autour de moi me brûlaient comme autant de tisonniers rougis. Je pris une courte inspiration avant de répondre posément : « Ereevine, votre Excellence.

Profondément Ereevine. ». Je n'aurais su dire pourquoi, mais quelque chose me brûla le cœur alors que je prononçais ces mots. Sans doute parce qu'ils sonnaient faux en mon esprit. Et aussi parce que Allister Sankaa'r, ministre de la Justice Historique, m'observait comme une bête de foire. J'avais la sensation qu'il ne croyait pas un traître mot de cette réponse. Il parut néanmoins s'en satisfaire et porta son attention sur Angus : « Et vous Messire Torkenbold ? Pour ce que j'en sais, il semble que vous soyez sorti de nulle part vous aussi !

— Allister. ». Le roi, sans hausser le ton, venait de rappeler son ministre à l'ordre. Ce dernier en parut un peu agacé et il ajouta : « Ah ! J'oubliais le sceau du secret ! C'est parfois si pratique… ». Je ne comprenais pas à quoi il faisait allusion, Njalmar vint à mon secours en disant : « Je n'ai nul besoin de vous rappeler à tous que les membres de mon cabinet secret n'ont de comptes à rendre qu'à ma personne ? ». Aucune réaction de la part d'Angus, mais un éclat de satisfaction dans le regard de Xander me rassura un peu. Apparemment, Njalmar avait bombardé mon époux espion royal, le mettant ainsi à l'abri de certaines questions. Mais pas toutes. Et le ministre de la Justice le savait : « Très bien, messire Torkenbold, puisque notre bienaimé souverain a placé toute sa confiance en vous jusqu'à vous intégrer à son cabinet personnel… C'est donc que vous avez une certaine expérience en cette… profession ? ». La moustache rousse feu de Njalmar frétilla d'agacement, il darda son regard cuivré sur le ministre. Coup d'œil de biais au roi, presque une marque de défi, puis Sankaa'r ajouta : « Ceci n'est pas vraiment une question, juste une supputation mais j'aimerais avoir votre point de vue de professionnel sur la situation actuelle. ». Il se leva, et, comme s'il était seul dans la pièce avec Angus, il se mit à déambuler lentement autour de la table en disant : « Imaginez un peu, la scène est assez simple : on trouve le premier sage massacré d'étrange façon et juste auprès de lui, un bijou appartenant à votre épouse. Puis, peu de temps après, le second est embroché sur l'épée de feu votre beau-père ! Avouez que tous les indices pointent vers vous… ». Angus l'avait suivi des yeux sans broncher. Il prit une inspiration mesurée avant de répondre : « Excellence, comme vous l'avez très justement deviné, j'ai une certaine expérience dans la pratique du secret et de la raison d'État. ». Il marqua une pause et ne s'adressa ensuite plus seulement à Sankaa'r mais à tous les membres du conseil : « Je suis bien évidemment dans une posture qui ne peut apparaître impartiale à vos yeux mais… s'il suffisait de disposer un objet auprès d'un cadavre pour indiquer qui est l'auteur du crime, il y aurait des champs de gibets à perte de vue un peu partout dans le monde. En l'occurrence, mon épouse et moi-même n'étions pas en Ereeven au moment des faits. Nous résidions au

château de Pierre Fendue en terres humaines. Nous avons profité de ce séjour pour venir en aide aux habitants du village voisin dans la reconstruction de leurs maisons. Nous avons été rejoints par Dame Isylvey'n An'bleyd et le sieur Georges Arbeer maître d'armes et intendant de son état. Le châtelain, les villageois, et toutes les personnes que je viens de citer témoigneront volontiers de notre présence auprès d'eux au moment même des crimes. Et je pense que Messire Lochrey'n et ses hommes, ainsi que son Excellence le grand Maréchal Ostee'n ici présent, en attesteront également. ». Tandis que mon époux dévidait son laïus, Allister Sankaa'r continuait de marcher tranquillement autour de nous. Bras croisés, vague sourire aux lèvres, reposant par instant son menton lisse sur son poing fermé. Il me sembla qu'il attendait le bon moment pour intervenir, avancer un argument qui mettrait la parole d'Angus en doute. Ce dernier ajouta, en guise de conclusion : « Je comprends cependant que la disparition de deux des aubes sacrées d'Ereeven représente un séisme au sein de l'état, et que la tentation de vouloir trouver un coupable au plus vite soit grande. Si l'occasion m'est donnée de participer à l'enquête, j'en serais honoré, croyez-le. Car Ereeven est mon pays. Celui où je souhaite voir grandir mes enfants et prospérer ma lignée, tout comme vous... et je ne peux croire qu'il ne soit le royaume de la justice et de la vérité. ». Le ministre de la justice Historique s'immobilisa pour jauger Angus de son regard mauve. Mais mon époux ne cilla pas, il lui offrit l'expression à la fois grave et sereine de son visage. Sur ceux des autres membres du conseil, je lus différentes formes de troubles, allant d'une certaine joie à de la gêne évidente. Le roi, lui, paraissait satisfait, j'aurais presque pu déceler un rien de sourire sous sa moustache et sa longue barbe rousse. Xander s'approcha du ministre de la Justice et, croisant les bras à son tour, lui demanda, d'un ton où l'on devinait une once de défi : « Je ferai quérir les différents témoins cités dès que votre Excellence m'en donnera l'ordre. ». Sankaa'r retourna vers son siège en toussotant : « Oui... Je souhaiterais entendre Dame An'bleyd et le sieur Arbeer au plus tôt. ». Lockreen me gratifia d'un furtif clin d'œil tandis que le ministre ajoutait : « Et je souhaiterais également que vous retourniez en terres humaines pour interroger le châtelain et les villageois... Si notre bon souverain y concède bien entendu ? ». Renvoyer Xander et ses hommes sur les routes était une petite revanche un peu mesquine pour Sankaa'r, mais elle se justifiait, de par les circonstances. Njalmar inclina la tête pour signifier son assentiment. L'Ereehax eut un bref regard sombre pour le ministre alors que le roi disait : « Je pense que nous en avons suffisamment entendu pour aujourd'hui... ». La voix au timbre doux de Lysandre Auristey'm surprit toute l'assemblée : « Un moment, sire... si vous le permettez...

— Je vous en prie Dame Lysandre…

— Il me semble qu'il vaudrait mieux envoyer un autre détachement en contrées humaines et affecter vos hommes à une tâche tout aussi importante : celle de rechercher qui avait en sa possession l'épée des Mansey's.

— Ma foi… Vous n'avez pas tort. Sire Xander, vous vous chargerez de sélectionner les hommes du détachement qui se rendra en terres humaines, puis vous vous attèlerez à cette tâche. Je souhaite que toute la lumière soit faite au plus vite sur cette histoire. ». Le monarque se leva d'un air las et ajouta : « Vous tiendrez Son Excellence Sankaa'r au fait de la moindre de vos découvertes, de façon directe. ». Je ne saisissais pas exactement la formulation de cet ordre. Le ministre de la Justice Historique releva un sourcil, seul signe discret de son étonnement. Puis il adressa aussitôt un sourire à Xander qui resta stoïque. Le roi conclut enfin : « Messire Torkenbold et Dame Soley'n, je pense que nous nous reverrons sous peu. Vous comprendrez qu'étant donné les circonstances, il ne vous est plus permis de quitter votre logis sans mon aval. Des Ereehaxs resteront à votre disposition si vous deviez m'adresser la moindre demande. ». Là, les choses étaient claires. Nous étions désormais assignés à résidence sous la surveillance de soldats royaux. Njalmar dit encore quelques mots à ses ministres puis il quitta la pièce. Nous nous étions tous inclinés avec révérence et dès qu'il fut sorti, la plupart des ministres le suivirent, empruntant tous la même porte basse sans dire le moindre mot. Sankaa'r lui, prit le temps de tous nous regarder d'un air satisfait, bien que plutôt glacial. Et ce n'est que quand un soldat referma la petite porte derrière lui que Xander vint nous dire à mi-voix : « Nous nous en sortons bien. Vous avez été parfait Torkenbold, le couplet sur le royaume de la justice et de la vérité, bien joué.

— Ce n'était pas un jeu. Je le pense réellement. Il n'y a qu'en Ereeven que nous pouvons espérer élever nos enfants sereinement. Enfin, à peu près sereinement…

— Je comprends. En contrées humaines, un bébé luminescent ne serait pas du meilleur effet ! ». Notre ami tentait d'alléger l'atmosphère mais même pour lui, ce n'était pas évident. Il toussota avant d'ajouter : « Venez, retournons dans mon cabinet, il est temps de récupérer vos armes. Soley'n, vous voir sans le moindre objet mortel est presque plus inquiétant que vous voir armée jusqu'aux dents ! ». Je roulais des yeux en m'efforçant de sourire et nous quittâmes la salle du conseil pour reprendre les couloirs étroits du château. Dans la première petite cour que nous traversâmes, Bart et Egon nous

attendaient, l'air grave. Revoir leurs visages familiers me réchauffa néanmoins le cœur. Xander leur résuma l'audience et ils eurent tôt fait de retrouver le sourire. Tandis que nous marchions, toujours suivis de deux gardes armés, Egon me proposa son bras que je pris volontiers. Angus et Xander convenaient de la façon de transmettre nos registres au ministre. Je ne pouvais qu'apprécier la légèreté de ton d'Egon qui me dit, presque à voix basse : « à un moment, je me suis imaginé que vous alliez tous les faire cramer comme des gigots un jour de foire… ». Je pouffais silencieusement et il ajouta, un large sourire aux lèvres : « Ça n'aurait pas été une grosse perte pour moi ! Tous ces pitres engoncés dans leurs soieries ! Je parle des ministres hein !

— Oui, je m'en doute…

— Le Sankaa'r, quel serpent celui-là ! Il n'a jamais digéré de ne pas avoir été choisi pour diriger le cabinet secret du roi !

— Comment cela ?

— Le roi avait le choix entre lui et Xander.

— Oh… Malheureusement, il semblerait qu'il doive lui rendre des comptes à présent. ». Lockreen, qui n'avait rien ignoré de notre conversation intervint alors : « Oui, mais c'est une bonne nouvelle pour vous. Si Njalmar veut que nous rendions compte de l'avancée de notre enquête directement à Sankaa'r, c'est qu'il est convaincu de votre innocence. Il sait que quoi que nous découvrions, vous ne serez pas en cause. Il ne prendrait pas un tel risque s'il ne vous croyait pas totalement. ». C'était l'évidence même, je m'en sentis un peu rassurée. Ce n'était plus une supputation, le roi nous croyait bel et bien. Egon me donna un petit coup d'épaule en souriant : « Njalmar le bon ne se trompe jamais sur personne. ». Nous nous engageâmes tous dans un long corridor rectiligne, je marchais toujours au bras du roux quand Bart vint se placer sur mon côté gauche pour me demander d'un ton léger : « Et ce petit alors ? À part vous allumer les pupilles comme des chandelles, s'est-il manifesté ?

— Pas encore, mais ça ne saurait tarder pour ce que nous en savons. Mais dites-moi plutôt comment se passe la vie avec mon affreux meilleur ami que je n'ai pas vu depuis trop longtemps ! ». L'Ereehax au visage angélique réprima un petit rire, deux petites fossettes se marquèrent au creux de ses joues tandis qu'il répondait : « Tout va pour le mieux, enfin je crois ! Il ne tient pas en place lui par contre ! Il n'y avait jamais eu autant de fêtes sous mon toit ! ». Il se passa une main sur la nuque et eut un petit froncement de sourcils avant

d'ajouter : « Nous viendrons vous voir sous peu, c'est promis !

— Faites donc ! D'autant que puisque nous avons ordre de rester au manoir, toute visite sera la bienvenue ! ». Son sourire s'effaça et je sentis une tension dans le bras d'Egon sur le mien. En tournant les yeux vers lui, je le trouvais soudain bien sérieux lui aussi. Il se massa la nuque à son tour. Les deux amis échangèrent un regard étrange tandis que devant nous, Xander s'arrêtait pour se tourner vers eux : « Vous l'avez senti ? C'était très bref mais… ». Ses compagnons d'armes opinèrent du chef d'un air sombre. Nous nous étions tous arrêtés au milieu du corridor mal éclairé, Angus demanda : « Vous avez senti quoi ? ». Lockreen parut observer tout autour de lui et les autres soldats en firent autant. Il marqua une pause avant de répondre, désormais soucieux : « Le signal du danger… Les picotements dans la nuque. Très brièvement… C'est fini maintenant.

— Vous êtes sûr ?

— Oui. Hâtons-nous de retourner à mon cabinet cependant. ». Egon lâcha mon bras et, suivi par Bart, ils ouvrirent désormais la marche, une main sur le pommeau de leur épée. Angus passa un bras derrière moi pour m'inciter à marcher plus près de lui. Notre pas s'accéléra, je ne pus m'empêcher de demander à notre ami : « Xander, si vous ne percevez plus la menace, pourquoi nous faire cavaler ainsi ?!

— Principe de précaution.

— Vos facultés d'Ereehax vous ont-elles déjà trahi ?

— Non, mais ça ne signifie pas pour autant que cela ne pourrait arriver. ». Le regard sombre qu'il m'adressa alors dénotait singulièrement avec le bleu intense de ses prunelles. Il était inquiet, cela ne faisait aucun doute. Machinalement, je portais une main à ma ceinture, l'absence de mes griffes Nortgate m'agaça nettement. Au sortir du long couloir, nous en empruntâmes un autre, plus court, donnant sur une petite cour circulaire pavée. Xander, Bart et Egon s'arrêtèrent brusquement devant nous. Le roux porta à nouveau une main sur sa nuque en pestant : « Bordel ! Cette fois c'est net ! ». Les trois Ereehaxs de lignée pure tirèrent leurs épées, les autres les imitèrent aussitôt. Angus attrapa ma main et examina mes yeux, ils luisaient encore, j'étais incapable de me charger d'Ihra. Il m'attira un peu brutalement contre lui en captant l'énergie, je hoquetais : « Mais enfin ! Ce n'est peut-être pas la peine de… ». Il m'interrompit en grondant vers Xander : « Il me faut une arme ! ». Notre ami ne lui répondit pas, tendu à l'extrême en posture défensive, scrutant, comme

ses compagnons d'armes, tout autour de lui dans l'attente de l'apparition de ce danger qu'il percevait désormais sans le moindre doute. Et tout à coup, je sentis moi aussi quelque chose d'inhabituel. Mais olfactivement pour ma part. Une odeur que je reconnus sans peine tant elle était prégnante, presque au point de me tirer un haut-le-cœur. L'odeur de la chair en putréfaction. Une chair morte. Puis des relents étranges vinrent s'y mêler. De la rouille et une autre senteur plus chaude que je n'arrivais pas à identifier. Mais je n'eus pas le temps d'y réfléchir que la lumière autour de nous se mit à faiblir rapidement, comme si un épais nuage passait devant le soleil. Machinalement, je levais les yeux et je ne compris pas ce que je vis alors. Au-dessus de nos têtes, là où auraient dû se dresser les tours du château royal, je ne voyais plus rien. Plus qu'un brouillard grisâtre impénétrable où toutes les couleurs paraissaient se mêler et s'embrouiller. Un flou étrange, pareil au lit d'une rivière dont on aurait agité la vase. L'odeur de cadavre s'intensifia encore et des sons de cliquetis métalliques se firent entendre, tout proches. Angus se chargea encore un peu plus et me serra contre son torse si fort que c'en était presque douloureux. J'ouvrais la bouche pour protester quand je sentis tous les hommes autour de moi se raidir à l'unisson. Une obscurité presque totale s'abattit sur nous en un battement de cil, les Ereehaxs reculèrent pour faire barrière de leurs corps tandis que les cliquetis s'intensifiaient. Je me retrouvais entourée d'armures, étroitement serrée contre Angus dont le regard fouillait les ténèbres. Je sentais toute son angoisse et sa frustration qui se confondait à la mienne. Cet instant ne dura qu'une poignée de secondes, juste assez pour se marquer profondément dans ma mémoire. Le bruit de cliquetis se mua soudain en un son beaucoup plus lourd, comme celui d'une grosse chaîne d'acier qu'on traînerait rapidement sur un sol pavé. Et un choc incroyablement violent nous frappa tous de plein fouet. Notre petit groupe éclata, chacun étant projeté contre les murs ou roulant au sol quelques mètres plus loin. La peur m'envahit quand ma tête et mon dos heurtèrent un banc de pierre. La douleur, aucune arme pour me défendre et l'impossibilité de me charger, il ne me restait que la peur face à cette menace visiblement puissante. Angus ne me laissa pas le temps de paniquer et me ramassa prestement : « Tu n'as rien ?! ». Je fis non de la tête mais une sensation chaude à l'arrière de mon crâne m'avertit que je saignais. Les bruits métalliques, cliquetis et sons de chaînes grondaient autour de nous, mais nous ne voyions toujours pas d'où venait la menace. Xander aboya : « Bart ! Egon ! Protégez-les ! », nos deux amis vinrent se placer devant nous. Seul le rayonnement d'Angus nous éclairait, je distinguais à peine Xander et les autres soldats. Ils étaient pourtant à moins de cinq mètres et semblaient ferrailler comme des possédés. Angus me tenait plaquée contre lui, je

pouvais sentir tout son corps plus tendu que jamais et toute sa crainte, son désir de fuir ces lieux au plus vite. Un objet lourd fendit l'air à hauteur de nos têtes entre notre groupe et celui de Xander puis, comme s'il revenait vers son point de départ, il revint vers nous. Pendant moins d'une demi-seconde, je pus le voir. Ou du moins, je pus voir une partie de ce qui le constituait : des maillons d'acier gros comme mes poings. Une chaîne énorme qui s'abattit sur nous pour nous balayer et tenter de nous emprisonner. L'image des racines du Rigalès dans le tunnel d'Ereehata traversa mon esprit. Nous avions tous chuté mais Angus ne m'avait pas lâchée, nous roulâmes au sol ensemble. Deux bruits de courants d'air précédèrent le retour de Bart et Egon auprès de nous. La chaîne s'abattit encore sur nous et alors que nous nous écartions, Bart tenta de l'arrêter avec son épée. En vain. L'arme se brisa sur les maillons et il fut propulsé en arrière. Le rayonnement d'Angus se refléta dans son armure quand il se cabra en donnant une impulsion à grande vitesse en direction de la chaîne qui retournait aux ténèbres. Sidérée, je pus le voir s'y agripper avant d'être violemment entraîné avec elle et avalé par l'obscurité. Dans la seconde suivante, un des soldats bataillant auprès de Xander fut projeté dans les airs avant de retomber à nos pieds. Son épée glissa sur le sol, Angus s'en saisit au passage. Il me ramena d'une main derrière lui : « Il faut quitter cet endroit ! C'est une souricière ! ». Mais j'avais beau essayer de m'orienter, de retrouver l'entrée du couloir par où nous étions arrivés, c'était impossible. L'obscurité occultait tout. Des sentiments contradictoires, de peur, de colère et de frustration se télescopaient sous mon crâne. J'essayais de capter l'Ihra sans cesse, en vain ! Je ne pouvais que m'abriter derrière Angus dans l'angoisse de voir encore s'abattre sur nous cette chaîne monstrueuse. Et cela ne tarda guère. Mais il n'y en eut pas une. Trois masses lourdes et indistinctes jaillirent des ténèbres, l'une d'elles retomba juste à côté de nous. Le temps d'un battement de paupière, je vis ce qui ressemblait à une pince frapper le pavé et le briser. Une pince à quatre doigts constitués de lames larges et courbes, pareille à une serre de rapace. Puis, comme la première fois, la chaîne se courba pour tenter de nous atteindre. Je poussais Angus sur le côté, nous échappâmes aux griffes de justesse. Il ne faisait plus aucun doute pour moi que ces chaînes armées de grappins de lames nous attaquaient de façon surnaturelle. J'avais toujours en tête les tentacules de racines du Rigalès, et sans pouvoir y croire, je voyais désormais ces énormes maillons crevant la nuit comme des bras belliqueux. J'en étais proprement terrifiée. Angus parvint à dévier plusieurs attaques, son rayonnement lui donnait plus de forces que nos amis. Je vis Egon être propulsé contre un mur tout proche, son visage était en sang mais il repartit aussitôt à la charge. Mais Xander, lui, manqua de chance, deux chaînes se croisèrent

autour de sa taille et le soulevèrent pour le rabattre sur le sol plusieurs fois. Comme si le temps se ralentissait pour me laisser voir toute l'horreur de la scène, je vis sa tête heurter durement le pavé. Son armure se détachait en morceaux à chaque retombée. Un des grappins de lames le tenait par l'épaule, deux des longues et larges griffes profondément enfoncées dans ses chairs. Il perdait un flot de sang dont je fus éclaboussée. Bart et Egon surgirent de nulle part à grande vitesse, frappant les chaînes qui les repoussaient comme des fétus de paille. Angus ferraillait toujours furieusement quand juste devant mes yeux, une suite de maillons traversa l'obscurité, je sus instantanément qu'elle suivrait le même mouvement que les fois précédentes. En agrippant mon bienaimé, je fis un bond en arrière. Je parvins à esquiver les pinces de lames mais pas Angus. La chaîne s'enroula autour de son torse avec la vélocité d'un serpent. L'énergie faisait que le tentacule d'acier ne pouvait pas aller au contact de son corps mais en s'entortillant autour de lui, il parvint à l'immobiliser. Cette fois, le temps se suspendit totalement. Alors que j'allais m'élancer vers lui, mon bienaimé rugit : « XANDER ! IL FAUT LA PROTÉGER ! ». Incrédule, je vis Bart et Egon se redresser tandis que dans le même temps, Angus tombait à genoux. Prisonnier de l'enchevêtrement de chaînes, il tourna péniblement la tête vers moi et ce que je lus dans son regard pétrifia mon sang au cœur de mes veines. Le désespoir. Dans la même seconde, je reçus un choc qui me fit fermer les yeux. Puis un autre coup, quelque chose me tenait, mes pieds ne touchaient plus le sol. Le troisième heurt marqua la fin de l'emprise, je roulais douloureusement au sol, aveuglée par une lumière qui me vrilla les pupilles. Mes genoux, mes coudes et l'arrière de mon crâne me faisaient mal, j'eus un court instant de flottement tandis que des sons étranges me ramenaient à la réalité. Des geignements, des bruits métalliques. En recouvrant la vue, je tournais la tête en direction de ces sons et découvrais Bart se roulant convulsivement dans la terre battue. Encore à quatre pattes, je le rejoignais : « Bart ?! Bart que vous arrive-t-il ?! Vous êtes blessé ?! ». Il avait porté ses mains à sa gorge et ne semblait pas m'entendre, son corps se tordait en tous sens, se cambrant au point de me bousculer violemment. Son visage partiellement couvert de sang prenait une teinte violacée, je compris qu'il étouffait. Je me ruais sur lui pour l'aider mais il se débattait par trop ! Je ne pus qu'apercevoir quelque chose de sombre autour de son cou tandis qu'il s'agitait comme un possédé. Il put se mettre à genoux et retomba aussitôt lourdement sur le dos. Là, tout son corps s'arque bouta dans un ultime spasme douloureux et un petit jet de sang gicla de son cou. Il s'écroula brusquement comme une poupée de chiffon. Le sang se mit à couler abondamment de sa gorge. Je m'approchais en bredouillant : « Bart… Bart ? ». Un son affreux se fit entendre. Un

craquement en deux temps. Le premier me pétrifia et le second — plus fort — me fit presque sursauter. À genoux dans une flaque de sang, je me penchais au-dessus de l'Ereehax. Ses yeux étaient exorbités et rougis, sa bouche entrouverte, ses pupilles fixaient le vide… Il était mort. Un hoquet de sanglot me fit porter une main sur ma bouche tandis que je soufflais : « Oh non ! Non !». Des sons autour de nous me firent lever les yeux. Nous étions au centre d'une cour donnant sur des écuries. Une cour baignée de soleil. Des soldats couraient en tous sens, armés jusqu'aux dents. Ma première pensée, ma première crainte, fut pour Angus. Il fallait que je le retrouve. Avant de me relever, je voulus fermer les yeux de mon ami mais quand mes doigts entrèrent en contact avec son front, sa tête roula sur le côté. La surprise me pétrifia d'horreur. Son cou était coupé net. Je ne comprenais pas ce que je voyais, je l'avais vu mourir étouffé ! La panique me saisit, je m'appuyais machinalement sur le torse de l'Ereehax pour me relever et ce faisant, je remarquais un disque noir dans la mare de sang près de la nuque tranchée de Bart. Je m'en saisis sans savoir pourquoi et avant même que j'aie eu le temps de le regarder, une main se posant vivement sur mon épaule me ramena à la réalité : « Soley'n ?! Que faites-vous ici ?! ». Cheveux rouges, yeux bleus clairs, Yvar. Son regard tomba sur le corps de Bart, il eut un rictus douloureux en me disant : « Venez, je vais vous mettre à l'abri ! Il y a eu une intrusion ennemie dans le château !

— Non ! Emmenez-moi auprès de mon mari ! Il est avec Xander !

— Où ça ?

— Je ne… je n'en sais rien… Quelque part dans le château ! Une petite cour ronde, pavée de gris bleu ! ». Il eut un furtif air désolé avant de prendre ma main pour s'élancer à pas rapide. Je l'arrêtais pour passer vivement les bras autour de son cou : « Non, pas comme ça ! à la vitesse des Ereehaxs ! Je vous en prie ! ». Il hésita à peine avant de me saisir à bras-le-corps. Dans la seconde suivante, nous étions dans une petite cour qui n'avait rien à voir avec celle qui m'intéressait. À peine lui avais-je soufflé : « Non, pas celle-ci ! » qu'il m'emportait à nouveau. Sa vitesse était telle, que tout autour de nous se troublait, je n'y voyais plus rien quand il se déplaçait. Ce n'est qu'à notre troisième arrêt que je retrouvais la cour circulaire. L'obscurité surnaturelle avait laissé place au soleil qui éclairait désormais un funeste tableau. De nombreux Ereehaxs allaient et venaient, je courrais parmi eux à la recherche d'Angus. Je me précipitais auprès des dépouilles, le cœur serré à l'idée de le découvrir démembré lui aussi. En vain. Je ne le trouvais nulle part. Quand je m'arrêtais au centre de la cour, un vertige affreux me saisit. Je me mis à psalmodier,

de plus en plus fort : « Angus… Angus… Angus… ANGUS !! ». La voix affaiblie d'Egon m'interrompit : « Il n'est plus ici Soley'n… ». En me retournant d'un bloc, je le vis, en piteux état, soutenu par un de ses compagnons d'armes. Incapable de contrôler ma nervosité, je me précipitais sur lui pour l'attraper par le col : « Où est-il ?! Où est Angus, Egon ?! ». Dans son regard épuisé, je lus une impuissance qui me serra la gorge, il lâcha : « Je n'en sais rien… Ces choses… ces choses l'ont emporté… ils sont partis, je ne… ressens plus le danger… ». J'entendais les mots mais mon esprit ne pouvait les accepter. Mes doigts étaient crispés sur le col de chemise de l'Ereehax. Il ajouta : « On ne faisait pas le poids… même avec l'Anacoalt, je ne suis pas sûr que Xander s'en sorte… ». Son regard suivit un groupe de soldats transportant Lockreen sur une civière. Je me précipitais auprès de lui, m'apprêtant à lui poser les mêmes questions, mais je le découvrais inconscient, plus pâle qu'un linge. Il avait une blessure affreuse à l'épaule gauche, son bras était quasiment détaché de son corps. Mais il ne saignait plus. Ses compagnons lui avaient certainement fait boire de l'Anacoalt. Sans y réfléchir, je dis à Egon, presque dans un cri : « Il faut l'emmener chez moi ! Au laboratoire de Jonas ! ». Comme le roux ne semblait pas comprendre, je criais pour de bon : « YVAR ! YVAR ! ». L'Ereehax à cheveux rouges n'était pas loin, il vint à moi prestement : « Soley'n ?

— Portez Xander chez moi, au manoir ! Jonas le sauvera avec sa machine à guérison !

— Vous êtes sûre que…

— Par pitié Yvar, faites-le ! Il a perdu beaucoup trop de sang pour s'en sortir sans cela ! ». Il eut un regard vers Egon qui acquiesça silencieusement. L'espoir s'était rallumé en lui, je pouvais le voir. Yvar arrêta les soldats qui portaient la civière et chargea le corps inerte de Xander sur son épaule. Ce faisant, le bras gauche de ce dernier se détacha de son articulation. Je me précipitais pour le ramasser et le donner à l'Ereehax qui disparut dans un courant d'air l'instant d'après.

Pendant ces quelques secondes, le vertige m'avait quitté mais il me revint de plein fouet. Je laissais mes yeux scruter chaque pavé de cette cour, chaque trace de sang, chaque pierre souillée… Angus n'était pas là. Il n'était plus là… Je sentais que je sombrais. Irrémédiablement… Egon fut emmené pour être soigné, les corps des autres soldats également, et je demeurais plantée là, au milieu de cette cour ravagée. Les gardes royaux et autres Ereehaxs qui évoluaient autour de moi me parurent peu à peu se mouvoir au ralenti. Comme si mon esprit n'arrivait plus à fonctionner à une vitesse normale. Une idée, un état

de fait tournait en boucle sous mon crâne sans que je puisse y croire. Mon visage ruisselait de larmes, mais restait figé dans une expression de sidération… Angus avait disparu. Il m'avait été enlevé.

Chapitre 4 :

L'éveil.

Je ne sais combien de temps exactement je restais ainsi, debout au centre de cette petite cour intérieure. Je ne me souviens même plus qui est venu prendre mon bras pour me conduire dans une chambre du château royal. Le visage d'une femme assez âgée m'invitant à m'asseoir sur le lit, sa voix au timbre inquiet me questionnant : « Êtes-vous blessée Madame ? ». Répétant cette question plusieurs fois, m'interpellant sans que je puisse réagir. J'étais pétrifiée, presque catatonique. Le cerveau comme bloqué sur deux mots : Angus. Disparu. Au-delà de ces mots, je ne pouvais plus penser. Comme si admettre le sens de ces termes m'était inconcevable… D'autres voix se firent entendre, lointaines. Des voix d'hommes, dont une me parut familière, une voix cassée : « Est-elle blessée ? Elle est couverte de sang !

— Je ne crois pas Excellence, ce n'est pas le sien…

— Je veux en être sûr. Nettoyez-là et venez me rendre compte de son état.

— Ce sera fait Excellence. ». On me nettoya donc, avec douceur je crois. Et on m'étendit sur un lit telle une poupée docile, dénuée de vie. La femme qui prenait soin de moi me dit à l'oreille : « Essayez de vous reposer Madame, vous venez de vivre un affreux moment mais tout va bien maintenant. Fermez les yeux et dormez un peu… ». Mais je ne pouvais pas fermer les yeux. Ou plutôt, je ne pouvais pas décider de le faire, je ne comprenais plus rien, je ne ressentais plus rien. La servante dut fermer mes paupières elle-même, comme elle l'aurait fait pour un défunt. Le noir se fit devant mes yeux, j'entendis une porte se fermer et je demeurais là, immobile. Pétrifiée dans l'impasse de mes réflexions gelées. Cet instant aurait pu me donner un avant-goût de ce à quoi devait ressembler la mort mais il n'en fut rien. Je n'étais plus capable d'avoir ce genre de pensée. Il n'y avait plus que le vide en moi. J'étais le vide…

Quelqu'un m'ouvrit les yeux. Un toucher délicat, presque impalpable qui précéda l'apparition d'Ofélius sous sa forme spectrale. L'expression de son visage translucide témoignait d'une angoisse profonde. Il me parla à voix basse : « Taïs… Je suis venu dès que j'ai su… J'étais au manoir et… Votre ami, le sieur Lochrey'n… Il est actuellement avec les Techks, il s'en sortira. Mais maintenant, il vous faut vous lever et rentrer. Il faut retourner au manoir au plus vite. ». Son timbre se faisait vibrant, comme troublé, apeuré. Il se trouvait au plus près de mon oreille quand il poursuivit, presque bredouillant : « Vous n'êtes… vous n'êtes pas en sécurité ici, il faut rentrer chez vous… Maintenant. Taïs je vous en prie, réagissez ! Je ne sais pas ce qui s'est passé au juste mais… je crois… je crois que je peux vous expliquer certaines choses… Taïs, je sais que vous m'entendez… ». S'il avait encore eu une enveloppe charnelle, nul doute qu'il aurait versé une larme tant il était ébranlé. Et plus il me parlait, plus je sentais quelque chose se réamorcer sous mon crâne. Il s'interrompit un court instant puis je pus sentir le contact évanescent de sa main sur la mienne. Il murmura : « Je sais… je sais ce qu'est cette chose que vous tenez au creux de votre main… ». Une étincelle s'alluma dans ma tête et simultanément, je perçus l'objet dans ma paume. Je n'avais même pas eu conscience que je tenais toujours cette chose étrange ramassée près du corps décapité de Bart. Je m'y étais accrochée dans un dernier réflexe nerveux… En battant des paupières, je ramenais la main devant mes yeux et le redécouvrais. Un disque sombre d'une dizaine de centimètres de diamètre, encore poisseux du sang de mon défunt ami Ereehax. Ofélius ajouta timidement : « Je vous dirais tout mais… il faut partir, je vous en prie… ». Le cerveau encore au ralenti, je me redressais en refermant les doigts sur le mystérieux disque. Le Nécromancien tira une couverture qu'il ramena sur mes épaules, mais au moment où nous allions quitter la pièce, la porte s'ouvrit sur le ministre de la Justice Historique, Allister Sankaa'r. Il eut un vague mouvement de recul avant d'avancer sur moi : « Vous êtes debout ? Par la sainte lumière, je suis heureux que vous n'ayez rien ! ». Il me prit par les épaules, je restais impassible : « Il semble que vous soyez la seule à être ressortie indemne de cette attaque ! ». Il attendait sans doute une réponse, une explication de ma part, mais j'ai encore incapable de parler. Face à mon visage sans expression, le sien s'assombrit d'inquiétude : « Vous n'avez pas l'air d'aller mieux, recouchez-vous. ». Mais quand il tenta de m'entraîner doucement vers le lit, je me raidis. En plantant involontairement mon regard dans celui du ministre, je parvins à ânonner : « Je dois… rentrer… chez moi. ». Les sourcils violets de Sankaa'r se froncèrent, il me demanda avec douceur : « Chez vous ? Où cela, au juste ? ». Mes yeux se perdirent dans le vague quand je répondais : « Le manoir Mansey's…

». Le ministre se redressa en me jaugeant avant de soupirer : « Très bien. ». Il recula dans le couloir et aboya quelques ordres. Quelques instants plus tard, il m'aidait à monter dans sa voiture personnelle. C'est escortés de huit soldats que nous nous rendîmes jusqu'à la demeure Mansey's. Durant ce court trajet, Sankaa'r ne me dit pas un mot mais ne me quitta pas des yeux, comme s'il craignait que je ne m'évanouisse. Ofélius ne me quitta pas lui non plus, flottant à côté de moi au-dessus de la banquette. Loth nous accueillit, on ne peut plus perplexe face aux soldats en armure. Mais quand il me vit, sa perplexité se mua en angoisse. Il vint me soutenir tandis que le ministre lui demandait : « Êtes-vous l'intendant de maison ?

— Oui Messire.

— Conduisez votre maîtresse à sa chambre, elle a besoin de repos, elle vient de vivre de funestes instants. Revenez vers moi ensuite. ». Loth opina, il était facile de deviner que cet homme richement vêtu était un personnage important, même si ses cheveux violets lui donnaient un air étrange, du point de vue d'un humain. Il aurait voulu le questionner sur l'absence d'Angus mais il devina qu'on ne posait pas de question à un homme qui ordonnait aussi naturellement que d'autres respirent… Quand il m'invita à m'asseoir sur mon lit, son visage était tordu par le tracas : « Dame Solène, que se passe-t-il ? Où est le commandant ? ». Je retrouvais peu à peu assez de réflexion pour lâcher : « Plus là… ». Loth blêmit, incrédule : « Plus là ? Comment ça ? Dame Solène ? Il n'est pas… ?

— Plus là… ». Sans y penser, j'ouvrais la main tenant le disque, le regard de Loth s'arrêta dessus. Il vit le sang coagulé entre les plis de mes doigts et porta une main sur sa bouche en écarquillant les yeux. Puis il secoua la tête en marmonnant quelque chose et recula jusqu'à quitter la chambre. Il croisa Élise qui se précipita à mon chevet. Elle me dit quelque chose que je ne saisis pas. Sans réaction de ma part, elle ôta la couverture de mes épaules et réprima un petit cri en voyant les traces de sang sur mes vêtements. D'une main tremblante, elle se mit cependant en quête de me déshabiller. Je restais passive car sans qu'elle puisse l'entendre, Ofélius me parlait. Il était toujours nerveux, se déplaçait aux quatre coins de la pièce : « Bien, ici vous êtes en sécurité. Quand le ministre sera parti, nous pourrons… ». Il s'immobilisa soudain, comme s'il se souvenait de quelque chose : « Je dois parler à Jonas, je reviens tout de suite ! ». Il disparut dans la seconde à travers la porte de la chambre. Peu après, Élise me passait une longue chemise de nuit blanche. J'avais toujours en main le disque sombre, elle tenta doucement de me faire écarter les doigts une première fois avant de me murmurer d'un ton hésitant : « Madame,

votre main est souillée, je veux juste… ». Mon regard, resté vague jusque-là, tomba dans le sien, il me sembla la voir frissonner. Elle baissa la tête en bredouillant : « Voulez-vous que… que je vous apporte quelque chose à manger ? ». Je m'assis au bord du lit sans répondre, elle ajouta : « Ou bien… dois-je vous laisser ? ». Je soufflais, d'une voix presque inaudible : « Sortez… ». Elle obtempéra silencieusement, quittant la pièce telle une ombre. Mon attention, aussi flottante fût-elle, se fixa sur la haute fenêtre face à moi. Ou du moins, sur la lumière intense qui en émanait. Le soleil brillait de tous ses feux au-dehors, je pouvais sentir sa chaleur sur ma peau. Je n'aurais su dire si c'était le matin ou la fin de l'après-midi, j'avais perdu toute notion de temps…

Ce n'est pas Ofélius mais Loth qui fut le premier à me tirer de la torpeur glacée dans laquelle j'avais sombré. Il avait sans doute frappé à la porte et, sans réponse de ma part, avait fini par l'entrouvrir pour jeter un œil dans la pièce. Mais alors qu'il avait pensé me trouver endormie, il me découvrit toujours assise au bord du lit, baignée par la lumière du jour où mon regard vide se perdait. Il entra, refermant précautionneusement derrière lui. Puis, ôtant d'un geste nerveux le bonnet qui ne quittait jamais son crâne, il approcha en soupirant à fendre l'âme. Il resta planté devant moi pendant quelques secondes, sans doute m'observait-il avec anxiété. Mais il finit par mettre un genou au sol en triturant son couvre-chef de laine : « Dame Solène… Je suis désolé… J'ai sûrement pas le droit de… vous questionner mais… Je sais que vous êtes pas comme tous ces clampins de la noblesse. Je sais que vous comprendrez que j'ai besoin de savoir… ce qui est arrivé au commandant. J'peux pas croire que… j'peux pas croire ce que vient de me dire le gars aux cheveux violets ! Il dit qu'il y a eu une attaque au château et que… ». Des larmes, mêlées de colère et de désespoir coulèrent dans les creux de ses rides profondes. Sa voix se brisa, il porta le poing contre sa bouche dans l'espoir de contenir ses émotions. Puis il prit délicatement ma main et au contact de ma peau glacée, il eut un hoquet de sanglot avant d'articuler péniblement : « Vous êtes frigorifiée ! ». Il laissa tomber son bonnet pour prendre ma main entre les siennes afin de la frictionner doucement. Allant jusqu'à souffler dessus dans l'espoir de la réchauffer. La sensation calleuse de ses mains me renvoya à un souvenir encore bien vivace en mon esprit. Les mains de mon père. Son visage me vint en tête, puis celui d'Edwyna, de Colin, de Jehannette… S'en suivirent tous les autres dans une confusion troublante : Bastien, Sylvaine, Xander, Rose, Édouard, Egon, Ian ! Et soudain, celui de Bart. Son visage aux traits aussi virils que purs, son regard bleu clair si doux, son sourire

chaleureux… Sa tête tranchée… Un picotement désagréable courut sur ma nuque, je ne pus réprimer un frisson. Ma main gauche s'était douloureusement contractée sur le disque noir. Je lâchais, d'une voix blanche : « Ofélius. ». Loth releva la tête : « Pardon ?

— Ofélius.

— Le spectre ?

— Ofélius !

— Je ne sais pas comment le…

— OFÉLIUS ! ». J'avais crié, Loth se releva d'un bond : « Oui, je vais demander à Jonas de…

— OFÉLIUS !! ». Et tandis qu'il ouvrait la porte, le Nécromancien se matérialisa devant moi. Je me relevais lentement en tendant vers lui ma main tenant le disque. Il eut une expression anxieuse en soufflant : « Que la dernière lune s'éteigne… Oui, je vais vous expliquer… ». J'écartais les doigts, il marqua un temps d'hésitation avant de prendre le disque. Ma paume était couverte de sang noir mais mon regard ne s'y attarda guère. Tyradjeck observa l'objet sans dire un mot, l'air sombre. Il savait de quoi il s'agissait et ce n'est pas sans une certaine oppression dans la voix qu'il me dit : « Ceci est un artéfact très ancien. Et très puissant. De mon vivant déjà, il en restait très peu… Peut-être quatre tout au plus. On appelait cela un Vorkarem. Une fois amorcé par une petite quantité d'Ihra, on le lance sur… la cible, et il se déploie pour prendre la forme d'une bande. Une bande qui vient s'enrouler autour du cou de… ». Il s'interrompit, la vision de Bart tentant de se défaire de ce qui l'étouffait me passa en tête. Ses convulsions affreuses, ses yeux exorbités. Un autre frisson me secoua. Ofélius reprit : « Les Vorkarems nous viennent des Premiers. Personne n'a été capable d'en fabriquer de semblables au fil des siècles… Du moins, à mon époque, personne n'avait réussi. Celui-ci a l'air d'être un Vorkarem originel… » D'un geste presque distrait, il essuya un peu du sang séché sur le disque contre un rideau juste avant de soupirer avec tristesse : « Quand il a atteint sa cible, il revient à son état circulaire et… rien ne peut l'en empêcher. ». Je comprenais enfin ce qui avait tué Bart. Les images d'horreur prenaient un sens sous mon crâne. Mais la torpeur était toujours là, j'ouvrais la bouche, le mot qui verrouillait mes sens en sortit dans une respiration : « Angus. ». Le spectre se redressa et risqua, à mi-voix : « Artaïs a-t-il été atteint par… ? »

— Non. ». La voix qui venait de répondre n'était pas la mienne.

C'était celle de Xander. Il se tenait dans l'encadrement de la porte de ma chambre. Ses vêtements étaient encore souillés de sang mais il était en un seul morceau, visiblement guéri. Il marcha droit vers moi, l'air sombre, puis il vint prendre mon visage en coupe entre ses mains et planta son regard clair dans le mien. Je lus en lui une foule d'émotions confuses. De la peine, de la fureur, mais aussi un intense soulagement. Sa mâchoire était contractée quand il me dit : « La lumière soit louée, au moins vous êtes en vie ! ». Et il m'attira contre lui pour me serrer étroitement dans ses bras. Mes mains se posèrent dans son dos tandis que, inexplicablement, je sentais la chaleur de son corps se diffuser vers le mien. Quand il s'écarta, je ne lus plus que de la tristesse dans ses yeux, il me prit par les épaules : « Angus n'est pas mort, Soley'n. J'ai pu apercevoir ceux qui nous ont attaqués, ils l'ont emporté avec eux. ». Une sensation douloureuse me traversa le cerveau, je portais les mains à mes tempes. Mes pensées se mirent à tourbillonner au point que mes jambes en tremblaient. Je ne comprenais pas grand-chose encore, mais à mesure qu'on m'expliquait, la torpeur mentale dans laquelle j'étais engluée diminuait. Je me laissais tomber mollement sur mon lit, Xander me tenait toujours : « Je n'ai vu que leurs silhouettes dans le rayonnement d'Angus, mais j'en ai compté quatre. Dont deux aussi énormes qu'étranges. Des êtres au corps couvert de chaînes… Les deux autres avaient une apparence humaine pour ce qu'en laissaient voir leurs longs manteaux et leurs capuches… ». J'ignore pourquoi mais ce dernier mot tinta en mon esprit. Je lâchais, du bout des lèvres : « Des capuchons pointus ? ». Xander se redressa en fronçant les sourcils : « Oui… D'inhabituelles capuches à longues pointes… ». Ofélius alla se placer devant la fenêtre dans un mouvement de flottement vif. Je n'étais pas encore au mieux de ma lucidité mais je percevais nettement un trouble en lui : « Ofélius… Parlez. Il est temps. ». Il ne se retourna pas, cherchant sans doute ses mots. Mais quelque chose de puissant se réveillait en moi. Quelque chose qui ne lui laisserait aucun répit. Je me levais pour marcher vers lui : « Un artéfact antique… Des capuches pointues… Des monstres qui réapparaissent spontanément… Et à chaque fois, vous ! Vous qui frémissez, qui vous éclipsez. Vous qui éludez les questions ou faites mine de ne rien savoir. ». Il baissa piteusement la tête tandis que je reconnaissais cette force qui reprenait sa place sous chaque pore de ma peau. De plus en plus impérieuse, de plus en plus intense. Je tendais lentement un bras vers lui, ses contours se brouillèrent brièvement. Il se retourna d'un bloc : « Taïs ?! Que faites-vous ?! ». Ma plus fidèle compagne, ma plus fidèle arme courait désormais au long de mes veines comme une harde de chevaux enragés. La colère. L'Ihra ne tarda pas à m'envahir tout entière : « Si vous ne répondez pas à mes questions, je vais faire ce que

j'aurais dû faire depuis longtemps. ». Mes doigts s'écartèrent largement, les contours du spectre se firent hachés, il commença à gémir : « Je vous en prie Taïs ! Ne faites pas ça ! Ne prononcez pas les mots ! ». Je m'approchais encore tandis qu'il se recroquevillait sur lui-même, en proie à d'atroces souffrances. Ses gémissements ne tardèrent pas à se muer en cris. Ses cris, en hurlements. Son émanation spectrale n'avait quasiment plus rien d'humain quand je murmurais, mâchoire crispée : « Je n'ai pas besoin de prononcer les mots d'éradication… Je peux sentir que ma colère suffira à vous détruire. Vous et votre traîtrise… ». Ses cris lugubres emplissaient tout l'espace autour de nous, Xander en semblait passablement incommodé. Le visage grave, il me dit néanmoins : « Si vous pensez qu'il sait quelque chose, c'est une mauvaise idée de le… détruire. ». Je me tenais au-dessus de la masse vaporeuse rouge qui s'étirait en tous sens au son des hurlements du spectre. Pendant une seconde, j'eu l'intense envie d'en finir avec lui. Une bonne fois pour toutes. Avoir la conviction d'avoir été trahie par ce reliquat du passé me mettait le feu aux entrailles. Je refermais cependant la main, Xander avait raison. Il fallut quelques instants au Nécromancien pour reprendre une forme reconnaissable. Quand il se redressa devant moi, il était très affaibli, plus translucide que jamais, mais il bredouilla : « Je vous prie… Taïs… croyez-moi, je ne… je n'y suis pour rien !

— Vous savez qui sont ces hommes.

— Non ! Je vous le jure sur le dernier des soleils ! ». Je baissais les yeux sur ma main, il frémit : « Je vous le jure, j'ignore qui ils sont, mais je crois que je sais… ce qu'ils sont. ». Sa voix s'était presque éteinte sur ces derniers mots. Je croisais les bras sans broncher, mes pensées étaient désormais parfaitement claires. Xander se tenait juste à côté de moi et bien sûr, il ne pouvait qu'entendre la voix du spectre quand ce dernier dit : « Je crois que… Je crois qu'ils viennent de Lyrkania, que ce sont des Nécromanciens.

— De Lyrkania ?! Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Le Vorkarem, même s'il n'a fait que confirmer mes craintes. Ces artéfacts… De mon vivant, du fait de leur rareté, ils furent ensevelis dans le tombeau sacré avec d'autres objets antiques de l'époque des Premiers. Nous les avions étudiés durant des siècles sans en percer tous les secrets… Il fut entendu que nous n'avions pas les capacités de nos ancêtres et que nous devions respecter ce savoir qui nous échappait.

— Je ne vous ai pas demandé de nous faire un cours d'Histoire.

— Je sais Taïs mais… Il n'y avait aucun Vorkarem en Ereeven. Ils ont été mis au point pendant la toute première Grande Guerre menée par Lyrkan Tarvaney'l lui-même.

— Ils ne peuvent venir que de Lyrkania donc. Mais ceux qui les ont apportés ici, qu'est-ce qui vous fait dire que ce sont des Nécromanciens ? ». Il marqua une courte pause, quelque chose s'apparentant à de la honte passa sur son visage transparent juste avant qu'il ne dise : « La toute première guilde de Nécromancie a été créée pour être la gardienne du tombeau sacré. Afin que personne ne vienne piller les trésors qu'il renferme.

— Les fils du Crépuscule ? *Votre* guilde ?

— Celle-là même, oui. ». Il détourna le regard. Un rictus amer me tordait la bouche, l'envie de l'éradiquer me revint mais Xander demanda alors : « Vous pouvez donc les combattre ?

— Les combattre ? Je ne suis plus que l'émanation d'un Nécromancien…

— Vous partagez le même savoir il me semble, non ? Et le vôtre est bien plus ancien que celui de ceux qui foulent le sol Ereevin aujourd'hui !

— Le savoir n'est pas une chose figée dans le temps, le principe même de la Nécromancie, c'est l'étude permanente par l'expérimentation. Ils ont pu découvrir et inventer un nombre incalculable de choses que j'ignore ! Je peux à peine tenter de les empêcher d'approcher, je l'ai d'ailleurs fait. ». Il m'adressa un regard triste : « J'ai protégé ce domaine contre les intrusions Nécromantiques. Par de très anciennes formules inscrites un peu partout.

— Vous espérez sans doute que je vous en remercie ?

— Taïs, je…

— Silence ! ». La colère que je contenais devenait de plus en plus difficilement contrôlable. Je me mis à faire les cent pas dans la chambre, et en passant devant le grand miroir, je m'arrêtais. Je luisais comme un lampion. Une vague d'amertume me monta au cœur. Si j'avais pu me charger d'énergie au moment de l'attaque, les choses se seraient déroulées bien différemment. J'en étais convaincue. Mais tout à coup, alors que des bribes d'images me revenaient en mémoire, quelque chose clocha. Je demandais aussitôt au spectre : « Comment expliquez-vous que ces Nécromanciens aient pu capturer Angus ? Il

était saturé d'Ihra.

— Je l'ignore Taïs…

— Vous l'ignorez… ». Xander tritura sa barbiche bleue et dit : « Je crois que c'est grâce à cette chose qui a tué Bart.

— Le Vorkarem ? Impossible…

— Quand Bart a emporté Soley'n, j'ai vu un objet sombre être lancé dans leur direction, et un identique vers Angus également. Comme un… ruban sombre qui s'est enroulé autour de son cou malgré l'énergie. Il est tombé à genoux, a lâché son arme et… les chaînes qui l'immobilisaient se sont retirées. ». Je visualisais la scène, la gorge serrée. J'avais vu sur notre ami Bart quelle avait été la suite des évènements. Xander avait eu beau dire qu'Angus était en vie, je frissonnais d'angoisse. Il poursuivit : « C'est là qu'ils se sont approchés de lui, il était totalement amorphe. J'ai essayé de l'interpeller mais… Il n'a pas réagi. Les créatures de chaînes l'ont ramassé comme un paquet et ils ont tous disparu dans cette espèce de brouillard sombre… ». Le regard qu'il m'adressa alors était lourd de culpabilité. Je m'en détournais en portant une main à mon front. Je ne comprenais plus rien à rien… Le Vorkarem n'aurait pas tué Angus ? Des Nécromanciens de Lyrkania avaient traversé l'océan pour venir jusqu'à nous et me prendre mon bienaimé. Pourquoi ? À quelles fins ? Un flot de larmes envahit brusquement mes yeux, je ne pus retenir un sanglot nerveux. Xander approcha, tendit les mains vers moi mais je luisais toujours. En levant les yeux vers son visage, sa sollicitude me toucha, mais ses bras n'étaient pas ceux qui me manquaient alors. L'amertume m'étranglait, je parvins cependant à articuler : « Voulez-vous… voulez-vous bien me faire porter nos armes ?

— Vos armes ? Bien sûr, mais… que comptez-vous combattre Soley'n ? La demeure Mansey's est protégée d'après votre ami spectre, et le ministre de la Justice Historique a fait poster un peloton d'Ereehaxs royaux à vos portes. Vous êtes en sécurité ici. ». Il cherchait à me rassurer mais ses paroles eurent l'effet inverse. Je crachais : « En sécurité ?! Plus ici qu'au château royal ?! Est-ce que vous plaisantez ?! ». Il eut l'ébauche d'un mouvement de recul puis, levant les mains : « N'oubliez pas que je suis votre ami Soley'n et je…

— Et quoi ?! Je veux que nos armes nous soient rendues sur-le-champ ! Je ne serai en sécurité nulle part tant que ces bouffeurs de cadavres seront en Ereeven ! Et puisque vous, Ereehax de sang pur, n'avez pu empêcher qu'on me prenne mon époux, je ne me cacherai

pas derrière vos semblables en espérant un miracle ! Et je ne me fierai pas aux manigances d'un traître fantôme pour me protéger ! ». J'avais presque crié. Face à ma colère, Xander parut désorienté il affecta une mine triste. Il savait que je n'avais pas tort, que les Ereehaxs ne suffiraient pas à me protéger et que rien n'était certain du côté d'Ofélius. Il détourna le regard : « Très bien. Je comprends. Vos armes vous seront rendues sur l'heure. Mais Soley'n… Ne vous trompez pas d'ennemi.

— Je sais qui sont mes ennemis désormais. Tous ceux qui se mettront sur mon chemin pour m'empêcher de chercher et retrouver Angus.

— Vous n'y parviendrez pas seule. ». Animée par autant de rage que de souffrance, je fis un pas vers lui pour planter mon regard dans le sien : « Je suis seule. Je le suis à chaque fois qu'Angus n'est pas auprès de moi. ». Quelque chose de douloureux passa dans son regard avant qu'il ne tourne les talons pour quitter la chambre. Ofélius avait tout observé, planté dans un coin de la pièce, attendant sans doute le moment où je lui tomberai dessus. Je lui adressais un regard méprisant en retournant face au miroir : « Quant à vous… à partir de quel moment avez-vous pensé que vos amis Nécromanciens se baladaient peut-être parmi nous ?

— Les créatures… La réapparition d'anciennes espèces… Une vieille légende disait autrefois que… les Premiers avaient le pouvoir de faire renaître une espèce en la combinant à d'autres. Mais nous n'avions aucun document écrit, aucune tablette antique indiquant la façon de procéder. Au point que beaucoup pensaient que ce n'était qu'un mythe… ». Les réponses que pouvait me donner Tyradjeck ne m'éclairaient pas suffisamment. Savoir *qui* ne me disait pas *pourquoi*. Rien qu'à mon regard, il sut qu'il me fallait plus que cela, il poursuivit : « Étant donné que les Ereevins d'aujourd'hui ne semblent pas avoir su s'inspirer des savoirs antiques, seuls les Nécromanciens de Lyrkania pouvaient avoir percé ce mystère. Mais Taïs… ». Il eut l'ébauche d'une approche vers moi : « Je n'étais sûr de rien ! Je peux le jurer sur…

— Cessez de jurer à tort et à travers, cela n'apporte aucun poids à vos paroles ! Contentez-vous de répondre à mes questions sans rien omettre désormais ! ». Face à la froideur de ma colère, il se figea. Puis, détournant le regard, il dit : « Comme il vous plaira Taïs…

— Parfait. Pourquoi, selon vous, ces Lyrkaniens sont-ils venus jusqu'ici ?

— En fait, je ne saurais le dire. J'y ai réfléchi longuement et je ne trouve pas d'explication logique. D'autant que la Lyrkania et Ereeven ne sont plus en guerre aujourd'hui. Quel intérêt y aurait-il à repeupler ce pays de monstres ? Et pourquoi s'attaquer à vous ? ». Une amorce de réponse, une idée floue commençait à faire son chemin dans ma tête. Comme si les évènements passés flottaient en mon esprit, se rapprochaient les uns des autres. Le retour des créatures, l'enlèvement de Zirc, la mort de Galimey'r, puis celle du sculpteur de jouets… Ces deux derniers éléments furent les premiers à s'imbriquer, je soufflais, comme pour moi-même : « L'œil du futur et celui du présent… Ce sont eux qui ont assassiné les sages… En éliminant Galimey'r, personne ne pouvait plus avoir de vision de l'avenir d'Ereeven, des conséquences de leur venue. Et en tuant Fortay's, personne ne pouvait les repérer en temps réel, au moment même de leurs forfaits… Mais alors… ». La disposition d'objets nous mettant en cause sur les lieux des crimes, fut le troisième élément qui apporta la première réponse crédible à mes questionnements confus. Sidérée par l'évidence de celle-ci, je lâchais : « C'était pour nous. Ils voulaient nous attirer dans un piège où nous serions désarmés. Un terrain qui ne nous serait pas familier, d'où nous ne pourrions pas fuir aisément… ». Une sensation proche du soulagement me traversa et juste après, un profond abattement m'écrasa. Ma colère s'amenuisa pour faire place à une amertume mâtinée de chagrin. Je chassais progressivement l'Ihra de mon corps en retenant mes larmes. Cette fois encore, j'avais la démonstration de l'inutilité de ce pouvoir pourtant si puissant. Posséder une capacité de destruction aussi dévastatrice ne nous avait pas préservés d'une autre, beaucoup moins ostensible mais terriblement efficace. Celle d'ourdir une machination à l'échelle d'un royaume dans le seul but de nous atteindre. Restaient encore tant de questions sans réponses ! Tant de questions qui se résumaient en un seul mot : Pourquoi ? Je pris ma tête entre mes mains et, alors que la dernière vague d'Ihra quittait mon corps, la pièce parut vaciller autour de moi. Si bien que je dus m'appuyer contre un des baldaquins du lit. Ofélius s'élança vers moi : « Taïs ? Vous n'avez pas l'air bien…

— LAISSEZ-MOI ! PARTEZ ! ». Il obéit piteusement tandis que je m'écroulais sur le lit, en larmes. Une fatigue intense m'étreignait, et j'eus beau lutter, je sombrais dans un profond sommeil moins d'une minute plus tard…

Quand j'ouvrais les yeux, l'obscurité régnait tout autour de moi. J'étais en sueur, empêtrée entre les draps et les épaisses couvertures du lit. Je les repoussais autant des bras que des jambes pour m'asseoir

piteusement au bord du matelas. J'eus l'impression d'avoir dormi plusieurs jours d'affilée, mais en une poignée de secondes, alors que je me frictionnais le visage, la réalité me revint avec cruauté. Un rien d'espoir incohérent me fit néanmoins souffler : « Angus ? ». Pas de réponse, mon cœur se serra plus étroitement que dans un étau. Je ne pus réprimer un faible geignement en sentant mes yeux se remplir de larmes. Mais au cœur des ténèbres, deux petites lueurs s'allumèrent, et dans le même instant, j'entendis : « Elle est réveillée ! Maman ! Solène est réveillée ! ». Je tâtonnais sur la table de chevet à la recherche de la pierre à briquet quand les deux lumières mauves vinrent à moi à grande vitesse. Je me raidissais sous le coup de la surprise mais bien vite, je reconnus Iskar et Jadis, les jumeaux Erm'gol. Leurs petits faciès réjouis ne parvinrent cependant pas à me tirer un sourire. Ils voletèrent autour de moi en babillant : « Tu as bien dormi ? Tout le monde a cru que tu étais malade ! Mais nous on voit bien que non, tu n'es pas malade, juste très triste ! Ta lumière est toute terne ! ». Au moment où j'allumais le candélabre près du lit, Magotte vint se poser sur mon avant-bras. Contrairement à ses fils, elle affichait un air profondément peiné et ne me dit pas un mot. Elle pencha la tête pour me regarder au fond des yeux. Ses grandes prunelles rouges brillaient d'une émotion intense. Au point que je dus détourner le regard pour tenter de retenir mes larmes. En vain, une perle d'eau salée coula du coin de mon œil droit. Magotte voleta jusqu'à ma pommette et recueillit délicatement cette larme au creux de ses mains jointes en coupe. Puis elle revint se poser sur mon bras et me murmura : « Regarde… ». Elle plaça une de ses minuscules mains au-dessus de l'autre, comme pour enfermer cette goutte de chagrin et ajouta : « Ton joli a disparu, tout comme le mien. Ta peine est la mienne Solène… ». Elle ramena ses mains contre son cœur et se mit à chuchoter des mots incompréhensibles en fermant ses grands yeux étranges. Quand elle les rouvrit, un léger sourire flottait sur sa petite bouche. Elle tendit ses bras vers moi en écartant les doigts. Au creux de ses paumes, une perle de la taille d'un petit pois. Une perle bicolore, blanche, zébrée d'un rouge moiré. Je la pris entre le pouce et l'index tandis que l'Erm'gol me disait : « Tu vas beaucoup pleurer, au point que tes yeux et ton cœur te brûleront. Et à chaque larme que tu verseras, ta lumière se ternira un peu plus… Et ton petit se nourrit de ta lumière. ». L'expression de son regard changea, j'y découvrais une force inhabituelle quand elle ajouta : « Cette perle, c'est ce qui te donnera assez de courage pour ne plus pleurer. Pour que ton petit grandisse bien en toi. C'est ton devoir Solène. Protéger ton petit. Avale-là et tu ne verseras plus de larmes. ». Je restais interdite. Je savais que les Erm'gols avaient des capacités surnaturelles, Zirc m'en avait maintes fois fait la démonstration, mais je réalisais que j'avais encore

beaucoup à apprendre d'eux. Le regard fixe sur cette petite sphère au creux de ma paume, je n'arrivais cependant pas à me décider à l'avaler. Un sentiment confus, similaire à une forme de peur m'en empêchait. Je ne comprenais pas ce que je ressentais… Avec une douceur infinie, Magotte poussa sur mes doigts, m'invitant à refermer la main. Quand ce fut fait, elle posa les siennes dessus et me dit : « Je sais… Tout ce qui te reste de lui aujourd'hui, c'est cette peine, ce manque qui s'écoule par tes yeux. Mais ce n'est pas lui Solène… Lui, c'est l'amour. Cet amour. ». Elle pointa mon ventre du doigt… Ses deux fils vinrent se poser à ses côtés, me regardant avec intérêt. Jadis finit par me dire : « Faut manger la perle Solène ! Angus, il est pas mort, il est juste plus là ! Si tu pleures, tu seras fatiguée et tu pourras pas le chercher. Ni lui ni papa, et nous on est sûrs qu'ils sont ensemble ! ». Iskar opina franchement du chef. Mes larmes s'arrêtèrent brusquement de couler. Les jumeaux avaient raison. Les capuches pointues dans le marais… C'était une évidence, j'eus envie de me coller des gifles pour ne pas y avoir pensé plus tôt. Un nouvel élément dans ce puzzle incompréhensible. Magotte vola jusqu'à la coiffeuse et en revint en me tendant un mouchoir : « Je vois que ta lumière reprend de l'ampleur ! Essuie ton visage et…

— Mais pourquoi Zirc ?

— Quoi ? ». Je réfléchissais à haute voix, les Erm'gols ne pouvaient rien comprendre. Je me levais en posant distraitement la perle sur ma table de chevet. Mon cerveau recommençait à tourner de plus en plus vite. Les Nécromanciens avaient enlevé Zirc, puis Angus. Ils avaient éliminé les seuls Ereehagens capables de détecter leur présence, de les identifier. Et au fil de leur périple, ils avaient réveillé les anciennes créatures… Un tableau stratégique m'apparaissait progressivement. Afin d'atteindre ce qu'ils convoitaient, ces étrangers avaient tout prévu. Aveugler Ereeven en tuant les Aubes, multiplier les dangers potentiels dans l'espoir d'embrouiller les capacités de détection des Ereehaxs. Dans un pays où les monstres grouillaient, qui aurait pu s'attendre à la venue d'un ennemi aussi puissant ? Un nouvel ennemi ? D'autant plus si les soupçons des autorités en place étaient orientés vers nous. Ils avaient pensé à tout. Une autre évidence me frappa soudain. J'allais devoir en faire autant pour retrouver Angus et Zirc. Penser à tout. Et pour ce faire, il me fallait garder l'esprit clair. Ne pas me laisser envahir par mes émotions. Un souvenir, la voix d'Angus me disant qu'il ne me laisserait pas sombrer me serra le cœur. Angus n'était plus là pour m'apaiser quand mes élans me dépassaient… En sentant les larmes me monter aux yeux, mon regard retomba directement sur la petite perle. Mais un soubresaut de fierté me fit inspirer profondément tandis que, mâchoire serrée, je lâchais : « Non.

Je ferai sans cela. Je trouverai le courage. ». Magotte vint alors se poser sur mon épaule et me dit à l'oreille, dans un sourire : « Tu l'as déjà Solène. Tu l'as déjà. » …

Chapitre 5 :

Réanimer le feu.

Peu m'importait qu'il fasse jour ou nuit, je décidais de m'habiller. M'occuper l'esprit afin de ne pas trop réfléchir. Mais alors que j'en avais quasiment terminé, je réalisais, en enfilant mes bottes, que sans l'avoir prévu je m'étais vêtue comme si je partais en voyage. Pantalon et gilet de peau, chemise ample, ceinturon à poches, pourpoint et bottes cloutés. Je m'arrêtais devant le miroir, il ne me manquait que mes armes. Et Angus à côté de moi. J'aurais presque pu le visualiser… Sentant ma gorge se serrer à nouveau, je soufflais bruyamment en ramassant une brosse à cheveux sur la coiffeuse. Je démêlais ma tignasse sans douceur, me tirant moi-même de brefs rictus de douleur. Magotte vint se poser sur un des coins du grand miroir : « Tu n'es pas obligée de te faire mal pour chasser la tristesse Solène ! Laisse-moi faire ! ». Elle fondit sur ma main tenant la brosse et me vola l'objet sans plus de manières. Puis elle la jeta sur le lit en interpellant ses fils : « Venez m'aider les enfants ! ». Je luttais intérieurement pour retenir mes larmes, les Erm'gols auraient aussi bien pu décider de se faire un nid dans mes cheveux, que je n'aurais pas plus réagi. Je croisais les bras en portant une main à mon front. L'espace d'un instant, j'aurais voulu retourner à l'état presque catatonique qui m'avait figée la veille. Cesser de penser, de réfléchir, ne rien avoir à décider… J'entendais les battements d'ailes de Magotte et ses fils tout autour de ma tête, dans des bruissements discrets de papier de riz. Ma rouge amie donnant des instructions chuchotées à ses garçons. Le front toujours calé au creux de ma paume, je me sentais glisser inexorablement vers une morosité toujours plus profonde quand Magotte s'exclama, me faisant presque sursauter : « Voilà ! Parfait ! ». Je relevais lentement les yeux vers mon reflet dans le miroir pour y découvrir ma chevelure impeccablement tirée vers l'arrière de mon crâne. En tournant un peu sur moi-même, je vis la longue tresse haute qui s'alignait sur ma colonne vertébrale. Je lâchais : « Beau travail, tu as raison, c'est parfait.

— Et cela ne se détachera pas aussi facilement que celle que tu fais d'habitude. Elle est nouée à la cire.

— À la cire ? Quelle cire ? ». Avant même qu'elle ne me réponde, Iskar voleta devant mon visage en s'enfonçant un doigt dans l'oreille : « Celle-là pardi ! ». Je dus avoir une mimique de dégoût car Magotte parut surprise. Elle bredouilla : « Notre cire durci à l'air et… il faut la briser pour… c'est très pratique ! ». Son air un peu gêné m'attendrit : « Si c'est pratique, cela ira très bien ainsi, venez, descendons manger un peu. ». J'avais prononcé le mot magique. Les deux petits ne cachèrent pas leur joie à l'idée de se remplir l'estomac. Je n'avais pas du tout faim mais je ne devais pas négliger mon propre petit, celui qui se nourrissait sans doute de mon énergie, mais pas uniquement. Il me fallait rester en forme et en bonne santé, assez en tout cas pour partir à la recherche de son père.

En descendant le grand escalier, tandis que les Erm'gols profitaient de l'espace sous la voûte du hall d'entrée pour se dégourdir les ailes, je goûtais le silence régnant dans cette grande maison. Iskar et Jadis volaient à grande vitesse sous le plafond peint. Produisant une lumière mauve intense. Il était évident qu'ils avaient hérité de certaines des capacités de leur père. Après tout, Zirc étant passé le premier sur le purificateur du laboratoire royal, on ne pouvait qu'en déduire qu'il avait été bien plus que simplement guéri. Il avait récupéré les caractéristiques physiques des tout premiers Erm'gols. Un peu plus grands, plus rapides et… certainement doté d'autres particularités oubliées de tous. Viendrait le moment où ses fils les découvriraient, avec quelles conséquences sur leurs existences ? Leurs tempéraments enjoués me laissaient à penser qu'ils vivraient ces apprentissages d'une manière bien plus positive que moi. Et certainement moins brutale. Des images de ma toute première charge d'Ihra me revinrent en tête. Le laboratoire artisanal de Jonas sur l'île de Brët. La façon dont il avait réussi à m'amener à faire ce qu'il voulait. En repensant à ma naïveté, une pointe d'amertume me tira un rictus. Nous entrions en cuisine alors que je réalisais que je n'en voulais même pas à l'Ereehiris. Après tout, sans son insistance, sans cet éveil forcé à l'énergie, je serais peut-être morte. Face à Urfroïg le troll, ou au col des Séculaires… Les petits Erm'gols se précipitèrent sur une corbeille de fruits sur la table tandis que leur mère choisissait soigneusement un champignon dans une coupelle oubliée là. Le feu brûlait toujours dans la grande cuisinière en fonte, j'y posais une bouilloire encore pleine d'eau. Machinalement, je fouillais les buffets et placards, cherchant de quoi me préparer une tisane. Une voix éraillée derrière moi me surprit : « Les herbes à infuser sont sur cette étagère dame Solène. ». Loth, un chandelier allumé en main, les traits tirés, son bonnet de nuit vissé sur le crâne mais toujours en habits de jour. Je sortais deux petits bols en

terre cuite du placard devant moi et les lui montrait. Il hocha la tête et pris un pot d'herbes sur une étagère avant de s'asseoir mollement à table. Je vins poser un des bols devant lui puis m'assis juste en face sans dire un mot. Il avait l'air profondément épuisé quand il ôta son bonnet dans un soupir. Il tira quelques feuilles de menthe du pot puis les laissa tomber dans nos bols en soufflant : « C'est des bols de chez nous ça… ». Il avait sans doute raison, de la terre cuite assez grossière. Du même genre que celle de la vaisselle que nous avions à la chaumière. Je me relevais pour prendre la bouilloire sur le feu et en versais l'eau sur les feuilles de menthe séchées. Crépitement presque inaudible. Elles ne tardèrent pas à exhaler leur parfum rafraîchissant. Loth me demanda : « Du miel ? ». J'acquiesçais, il se leva et bientôt, les effluves de miel me caressèrent les narines. Nous restâmes un moment ainsi, l'un en face de l'autre, complètement silencieux. Complètement en nous-mêmes. Les bruits de mastication d'Iskar et Jadis pour tout accompagnement à nos mutismes. Magotte se faisait plus discrète, assise au bord de la coupe de champignons. Loth fut le premier à parler : « Donc… Qu'est-ce qu'on fait ? Quand part-on ?

— Comment ça ?

— Bah j'vois bien que vous êtes prête à prendre la route. Le sieur Lockreen a rapporté vos lames tout à l'heure d'ailleurs. Elles sont dans la salle d'armes.

— Très bien. Mais pour ce qui est de partir… Je ne sais pas. Je ne… je ne sais plus trop où j'en suis pour tout vous dire. ». Je baissais le nez sur mon infusion fumante. En prononçant ces mots, je prenais réellement acte de la situation. À quel point j'étais perdue, même si je commençais à comprendre certains des rouages de toute cette histoire. Cela ne suffisait pas à me rendre une pensée claire. Loth me dit alors, d'une voix brisée par la fatigue : « Dame Solène… Après tout ce qu'on a traversé, j'peux pas croire que vous allez rester là… à vous morfondre dans c'château comme une caille de deux semaines ! ». Je pris un temps avant de lui répondre. Bien sûr, j'avais envie de partir à la recherche d'Angus mais je ne savais pas par où commencer, où chercher. Je me sentais impuissante, incapable… Et cela me faisait l'effet d'un étau m'écrasant le crâne. Je portais une main à mon front en soupirant profondément : « Je ne suis pas Angus, je n'ai pas la méthode pour… je ne sais pas où commencer mes recherches, ni même comment !

— Moi j'en ai de la méthode. ». En relevant les yeux vers lui, je lui découvrais un regard aussi grave qu'intense. Un éclat rageur faisait briller ses yeux gris. Il poursuivit : « Comme pour n'importe quoi en ce

monde, il faut commencer par le début. Retourner à l'endroit où vous avez été attaqués, chercher des traces, des indices. Interroger les Ereehaxs qui étaient avec vous.

— Ça n'en fait hélas plus que deux… ». L'image de Bart me passa en tête et aussitôt après, celle de Ian. Une crampe me saisit à l'estomac, une autre vague de peine me submergea. En portant une main devant ma bouche, je soufflais : « Oh non… Ian…

— Il est passé quand vous dormiez.

— Quoi ? Vous l'avez donc vu ? Comment va-t-il ? Est-ce qu'il tient le coup ? Il faut que j'aille le voir dès que le jour sera levé !

— Eh bien… Pour tout vous dire… Vous pensez bien qu'il ne va pas fort et… Je crois que vous devriez attendre un peu avant de lui rendre visite.

— Pourquoi ça ? ». Il eut un regard un peu fuyant tandis qu'il cherchait ses mots. Je demandais, anxieuse : « Quoi ? Mais dites-moi, inutile de chercher à me préserver !

— Votre ami a perdu un être très cher à son cœur, il est sous le choc et… les gens disent parfois des choses qui les dépassent dans ces moments-là. Des choses qu'ils ne pensent pas. ». Je compris instantanément, ce n'était pas bien difficile à comprendre d'ailleurs. Bart avait trouvé la mort en me protégeant. À cause de moi. Encore un. Comme Herald. Comme Louise. Comme Algézir. La culpabilité, après s'être délayée dans l'enchaînement des évènements me remonta en pleine face avec la puissance d'un coup de massue. Une massue titanesque. Pendant une seconde ou deux, j'eus des difficultés à respirer tant ma poitrine s'oppressa. Je ne pus cacher ma détresse très longtemps à Loth. Un flot de larmes brouilla mon regard tandis que j'appuyais mon poing fermé sur ma bouche pour retenir un sanglot. Il attrapa mes mains et les emprisonna fermement entre les siennes sur la table. Je me mis à gémir pathétiquement en pleurant comme un enfant mais il me dit : « Non. Je sais ce que vous vous dites mais c'est pas vrai ! Dame Solène ! Regardez-moi ! ». Mais je n'arrivais qu'à sangloter en geignant tant la souffrance morale me torturait le cœur et le corps. Loth ne lâcha pas prise pour autant : « Solène ! Je ne suis pas qu'un soldat du commandant ! Ni même un vrai intendant de maison ! Je suis votre ami ! Regardez-moi Solène… Regarde-moi petite… ». Son ton avait changé sur ces trois derniers mots et quelque chose s'apaisa un peu en moi. Je levais les yeux vers son visage, il y avait une profonde tendresse en lui quand il me dit : « Ce n'est pas de ta faute. ».

Puis, de sa grosse main calleuse, il essuya mon visage ruisselant de larmes et ajouta : « Ton ami le sait, mais sa douleur pourrait lui faire dire le contraire. Il faut attendre qu'il commence à faire son deuil… ça peut être long mais vous vous retrouverez, j'en suis sûr. Il ne faut rien précipiter… Mais faire pénitence pour un drame que tu n'aurais pas pu éviter, ça n'aidera personne. Ni lui ni toi. ». J'étais troublée de retrouver en Loth la sagesse d'Angus. Lequel avait influencé l'autre au fil des années ? Peu importait, Loth avait réussi à m'empêcher de sombrer. J'avais toujours les yeux noyés de larmes mais je parvins à retrouver un peu de calme. Je m'essuyais le visage en reniflant quand Magotte risqua timidement : « N'oublie pas la perle, même si je sais que tu as la force de t'en passer. Ton aura est bien fragilisée encore… ». Je lui fis non de la tête en esquissant un sourire qui devait plutôt ressembler à une grimace. Loth toussota avant de me dire : « Donc, je crois que le mieux à faire est de retourner au château dès que possible, vous avez vos entrées là-bas, non ?

— Oui, enfin, par Xander je dois pouvoir… Mais… plus de tutoiement ? ». Il toussota encore avec un petit air un peu gêné : « Je me dois de respecter votre rang.

— Loth…

— Ça m'a échappé et puis… le commandant y tient. Alors demain je fais préparer la voiture et je vous accompagne ?

— Non. J'irais seule.

— Seule ? Mais…

— Il y a un autre endroit où je dois aller avant… Au cimetière. Sais-tu… savez-vous où Bart a été inhumé ?

— Je comprends… Il est au même endroit que la petite, El Afozor… ». Un autre silence s'installa entre nous. Silence pendant lequel nous sirotâmes de concert notre infusion à la menthe déjà tiède. J'étais pour le moins fébrile mais me fixer un premier objectif m'aidait à reprendre mes esprits. C'est, en tout cas, ce que je pensais en cet instant précis…

Nous ne restâmes que quelques minutes de plus en cuisine, puis Loth m'accompagna à la salle d'armes où je retrouvais effectivement tout notre équipement. Il avait été disposé précautionneusement sur une longue table de bois. En récupérant mes griffes Nortgate pour les

accrocher à mon ceinturon, une sensation étrange m'envahit progressivement. Elle s'intensifia quand je m'équipais de mes épées et plus encore quand enfin, je tins ma dague d'Ereeus au creux de ma paume. Comme si je sentais mes forces me revenir. Comme si chaque élément guerrier que j'ajoutais à ma tenue constituait une pièce d'une carapace rassurante. En rangeant la dague, mon regard tomba sur la Briseuse de rêves, posée là dans son fourreau de cuir noir. Je tendais une main hésitante au-dessus du pommeau d'Ereeus ciselé pour m'en saisir, mais quelque chose m'arrêta. Je refermais vivement le poing avant de le poser sur la table en m'y appuyant, le souffle court. Cette épée était celle d'Angus et personne d'autre ne devait la porter. Elle attendrait son retour. Car il y en aurait un, cela ne faisait aucun doute dans mon esprit. C'était même la première pensée parfaitement claire en moi depuis le choc de sa disparition. Et la suivante, limpide : je le retrouverai. Dussè-je remuer ciel et terre. Et je n'abandonnerai jamais. Plus qu'une promesse ou une certitude, c'était un sentiment profondément ancré, quasiment inné. Nous étions UN. Et seule la Mort pouvait changer cela. Mais Angus était vivant, je pouvais le sentir au plus profond de mes chairs… Je ne sais si quelque chose d'apparent changea réellement en moi en cet instant mais Loth s'approcha : « Dame Solène ? Qu'est-ce qu'il y a ? Il manque une arme ?

— Une seule… la plus importante. Mais je vais la retrouver. Nous allons la retrouver. ». Le regard que je lui adressais alors lui tira un vague sourire, il lâcha : « Ben ça… Je vous reconnais bien là. ». La lumière de l'aube s'invita entre les lourds rideaux de l'unique fenêtre de la grande salle. Elle traça une ligne pâle au sol, au beau milieu de la pièce. Le jour était là. J'allais ouvrir les rideaux d'un pas tranquille et me baignais dans sa lumière dorée. Loth vint auprès de moi, nous regardâmes le soleil se lever jusqu'à ce que je lui dise : « Faites seller Terys je vous prie, je partirai dès qu'elle sera prête. ». Puis je tournais les talons mais avant de quitter la salle, je ramassais les armes d'Angus. Son épée bien sûr, mais aussi ses stylets, dague, ainsi que le poignard Orthon dont la présence me surprit un peu. Je ramenais le tout dans notre chambre à coucher et remisais les petites pièces dans un de nos coffres de voyage. Puis, avisant la Briseuse de rêves encore posée sur le lit, je réalisais qu'inconsciemment, je l'avais déposé à la place d'Angus. De son côté du lit. Petite piqure au cœur, je pris une profonde inspiration puis soupirais : « Très bien. Après tout, c'est parfait ainsi. ». Je disposais mieux la longue épée sur le lit, pommeau sur l'oreiller. Avant de réfléchir au non-sens de cet acte, je quittais la chambre et croisais Élise dans l'escalier. Elle commença à me parler mais je n'avais pas envie de l'écouter et l'interrompais : « Sur mon lit vous trouverez l'épée du maître. Je veux la retrouver exactement où

elle est à mon retour. ». Je n'attendais pas sa réponse et continuais mon chemin. Dans le hall, je retrouvais Magotte et ses fils virevoltant sous la voûte aux corbeaux. Elle vint se poser sur mon épaule : « Où vas-tu ?

— Je vais aller me recueillir sur la tombe d'un ami.

— On t'accompagne ?

— Non, c'est une chose que je veux faire seule… Mais vous êtes libres d'aller et venir dans la maison et sur la propriété, tant que vous vous dissimulez aux regards des humains en tout cas… Ils pourraient prendre peur, ils paniquent souvent pour un rien !

— Loth n'a pas eu peur…

— Loth c'est différent.

— Tu es sûre que tu ne veux pas qu'on…

— Non, Magotte, ça va aller, je te l'assure. ». Je lui tendis la main, elle grimpa dans ma paume. Zirc me manqua cruellement tant je retrouvais des sensations semblables auprès de sa *jolie*. Elle me sonda de ses immenses yeux couleur rubis tandis que je lui disais, presque à voix basse : « Je vais mieux. J'en ai soupé de me lamenter, le temps de l'action est venu.

— Oui, je peux voir ta lumière reprendre de l'ampleur… Sois prudente malgré tout, il y a des vibrations étranges dans l'air.

— Je serai prudente. ». Elle me sourit avec une tendresse toute maternelle puis, à ma grande surprise, elle se dressa sur ses jambes et vint déposer un baiser sur mon front avant de s'envoler pour rejoindre ses petits. Quand je sortis du manoir, j'avais le cœur moins lourd. Deux palefreniers achevaient de seller Terys et quand elle me vit approcher, elle hennit puissamment. Les deux hommes semblaient redouter une ruade, ils s'écartèrent en maugréant. Je les interpellais : « Laissez ! Je vais finir de la seller moi-même ! ». Trop heureux de s'éloigner de cette jument rétive, ils s'esquivèrent bien vite. Enfin seule avec mon cheval, je ne pus que m'en réjouir. Tout autant qu'elle aussi d'ailleurs. Elle me bouscula un peu de sa grosse tête en me respirant bruyamment. Je la frictionnais, fourrageais dans sa crinière en lui murmurant : « Ah ma belle enfin ! Il ne manquait plus que toi pour me redonner du cœur à l'ouvrage ! Tu m'as manqué tête de lard ! ». Elle soufflait, hennissait et frappait le sol de ses fers, visiblement très en joie. Puis brusquement elle s'immobilisa, colla son mufle

contre mon ventre et le renifla profondément. J'entourais sa tête de mes bras en soupirant : « Oui, il va bien, ne t'en fait pas. Il est toujours là… ». Nous restâmes ainsi un court instant, j'avais fermé les yeux pour respirer son odeur de bête. Une sensation me revint de l'enfance. Sans doute la senteur animale se mêlant à d'autres, telles la paille, la végétation humide du petit matin. Et l'amitié. Angus m'avait liée à Terys, je sentais la force de ce lien mieux que jamais. Il y avait peu de gens auprès de qui j'aurais voulu être en cet instant. Pour l'heure, Terys me suffisait puisqu'Angus n'était pas là…

Je m'apprêtais à monter en selle quand j'entendis des voix se rapprochant, non loin derrière moi. En me retournant, je vis Jonas et Ofélius — sous sa forme spectrale —, absorbés en une âpre discussion. L'Ereehiris m'aperçut et pressa aussitôt le pas dans ma direction en m'interpellant : « Soley'n ? Vous partez ?

— Oui, je dois me rendre au cimetière.

— Oh… je comprends. Mais… ». Comme il cherchait ses mots, le Nécromancien le devança : « Vous ne pouvez quitter le domaine Taïs. ». Pour toute réponse, je haussais un sourcil et attrapais les rênes de Terys. Il reprit : « Taïs, je vous en prie. Je sais que vous n'avez guère envie de me parler ni même de me voir mais… L'heure est grave, vous ne pouvez quitter le…

— Et pourquoi cela ?

— J'ai… Nous avons, maître Jonas est moi-même, protégé la propriété contre de potentielles tentatives d'intrusion mais cela pourrait ne pas suffire ! ». J'avais mis un pied dans l'étrier mais je m'immobilisais pour adresser un regard noir au spectre : « Ah non ? ». Un peu troublé par ma froideur, il bredouilla : « Non je… Je ne… Je ne sais rien de ces Nécromanciens modernes. Je ne sais s'ils sont sensibles aux anciennes techniques de protection…

— Ils pourraient résister à une de mes explosions d'Ihra ?

— J'en doute fort. Si l'un d'entre eux avait vos capacités, je l'aurais perçu quand ma forme spectrale se disperse. La concentration de l'Ihra aurait causé une résonance, comme un écho d'énergie…

— Dans ce cas… ». Je montais en selle, Jonas objecta : « Non, attendez Soley'n, et si vous étiez dans l'incapacité de vous charger cette fois encore ?! ». Agacée, je captais l'énergie puissamment. Terys

s'en trouva automatiquement chargée, sa crinière se mit à luire et à flotter, exactement comme le faisait ma chevelure habituellement. Mais cette fois, la coiffure nouée de Magotte et ses liens de cire Erm'gol tinrent bon. Jonas eut une expression de sidération presque comique en voyant les yeux de ma jument luire autant que les miens. Il s'exclama : « Ça dépasse ce que Loth m'avait décrit ! C'est proprement incroyable ! ». Mais tandis que je laissais mon ami s'extasier un instant devant Terys, Ofélius s'éleva à hauteur de mon visage pour me dire d'un air grave : « Puisque vous ne voulez tenir compte de mes mises en garde, souvenez-vous que dès que vous chasserez l'Ihra de votre corps, vous serez abattue de sommeil. Donc totalement vulnérable ! ». Il avait raison. Je n'y avais pas réfléchi bien que depuis quelque temps déjà, je sombrais dès que l'Ihra ne circulait plus en moi. Mais la solution à ce problème était toute trouvée. D'un air presque narquois, je lui répondis : « Dans ce cas, je resterai chargée jusqu'à mon retour… Et vous, vous m'attendrez ici. ». Terys se mit à trotter vers le portail sans que j'aie eu à la talonner ou faire le moindre geste. Notre lien était entier, elle voulait ce que je voulais…

En arrivant aux grilles, je découvrais l'escouade d'Ereehaxs postée devant. Une dizaine d'hommes en armures. Un relent amer me parcourut en constatant que plus de la moitié d'entre eux n'étaient pas de lignée pure. Et ne disposaient donc certainement pas des capacités surhumaines de vitesse et de détection des menaces. Ainsi donc, le ministre faisait mine de vouloir me protéger sans réellement m'offrir une protection de la plus haute qualité. Cela le faisait sans doute passer pour un grand seigneur auprès de ses pairs. L'amertume fit vite place à de la lassitude car même si un bataillon entier d'Ereehaxs purs s'était tenu devant ma porte, rien n'aurait garanti l'efficacité de leur défense. À mon approche, les soldats ouvrirent de grands yeux stupéfaits. Personne en Ereeven n'avait encore vu cet étrange tableau que leur offrait ma vue. Une femme aux yeux illuminés et au corps auréolé d'une intense lumière bleu vert chevauchant un destrier aux prunelles et au crin scintillant de même. L'un d'eux — visiblement leur chef — m'interpella d'un ton presque hésitant : « Vous êtes… Est-ce que vous êtes dame Torkenbold ?

— C'est moi, oui. Ouvrez ces portes, je vous prie.

— Nous avons ordre de les garder closes. ». Je soupirais profondément en roulant des yeux puis je mis pied à terre pour faire face au soldat à travers les grilles. D'un ton calme, je lui dis : « Écoutez… Je dois me rendre au cimetière pour me recueillir sur la

tombe de mon ami Bart. C'était un Ereehax, comme vous.

— Je l'ai connu…

— Ne m'obligez pas à abîmer cette porte.

— Pardon ? ». Il avait eu l'ébauche d'un sourire incrédule. Je posais délicatement les mains sur les barreaux de fer forgé, les enserrant entre mes doigts tandis qu'ils commençaient déjà à fondre. Les yeux des soldats s'écarquillèrent, j'articulais d'un ton calme : « Je pourrais la faire exploser, mais je n'ai pas envie qu'on enterre d'autres Ereehaxs aujourd'hui. Laissez-moi sortir… S'il vous plaît. ». Chuchotis entre les gaillards en armures, les traits de leur commandant étaient passés de l'effarement à la sidération. Quand j'écartais mes doigts de la grille, il ne restait plus rien des barreaux que j'avais tenus. Je secouais distraitement les mains pour me débarrasser des reliquats de fer fondu : « Dois-je en faire plus pour vous convaincre ? ». L'homme me dévisagea, un vague rictus d'incrédulité au visage. Il souffla : « Mais… qui… qu'êtes-vous ? ». Cette question me surprit, mais je gardais un masque impassible. J'allais répondre quand un courant d'air bref m'apporta un effluve de Cardamome… Xander. Il apparut derrière les autres Ereehaxs et se fraya un passage parmi eux pour le moins brutalement. Il affichait un air aussi grave que courroucé : « Soley'n, vous ne devez pas quitter ces lieux. C'est un ordre royal. ». En croisant les bras, je lui répondis avec arrogance : « Ah oui ? Mais dites-moi cher ami, auriez-vous développé un autre sens surhumain ? Quelque chose qui vous permet d'apparaître dès qu'il vous est possible de vous mêler de ce qui ne vous concerne pas ?

— Ceci me concerne. ». Il passa la grille et la referma derrière lui avant de se planter devant moi : « Je suis le responsable officiel de votre sécurité.

— Pardon ?

— J'ai demandé à l'être. Au roi lui-même, ainsi qu'à ses ministres… Et ceci afin que les choses aient ce caractère officiel. ». Sans comprendre encore précisément pourquoi, une vague d'agacement très net me monta de l'estomac. J'avais la mâchoire crispée en demandant : « Et ? Qu'est-ce que ça change ? Que ce soit officiel ou non ?

— Pour vous, rien. Mais d'un point de vue politique…

— Politique ? Ma sécurité est devenue politique ? ». Son expression s'adoucit un peu, de même que son ton : « Soley'n, vous devriez évacuer votre énergie et nous pourrions bavarder de certaines choses,

en privé…

— Je ne peux pas.

— Vous ne… Pourquoi cela ? ». Je n'avais pas envie d'entendre ses arguments d'espion royal. Je n'avais pas envie qu'il tente de me ramener à la raison. Cette raison qui, jusqu'ici, ne m'avait jamais réellement apporté la paix. D'un air détaché, je remontais en selle, Lockreen protesta : « Soley'n ! Ne faites pas l'enfant ! ». Il s'interrompit quand la crinière et les yeux de Terys se remirent à luire puis, mâchoire serrée, il tenta de marquer son autorité : « Écoutez-moi bon sang ! En l'absence d'Angus, je me dois de veiller sur vous !

— Au nom de quoi ?

— Notre amitié. ». Me revinrent en mémoire tous ces moments où j'avais dû plaider sa cause auprès de mon bienaimé. Un rictus amer me tordit un peu la bouche avant que je ne dise : « Dites à vos hommes de s'écarter de mon chemin. Il me semble que vous savez ce qu'ils risquent de ma part… Et concernant votre belle amitié avec Angus… Vous vous surestimez très cher. ». Il y eut un éclat aussi glacial que fugace dans son regard, il soupira : « Très bien… Comme il vous plaira. ». Sur un geste de sa part, la grille fut grande ouverte, les Ereehaxs s'écartèrent. Terys fit quelques pas hésitants et nous quittâmes la propriété. J'avais alors une impression étrange mais je n'en montrais rien en m'éloignant, ne me retournant surtout pas pour un dernier regard vers Xander.

Ma jument se mit à trotter par les rues pavées et je réalisais vite que notre luminescence ne serait pas si facile à porter en public. La plupart des badauds que nous croisâmes s'écartaient promptement, certains poussant des cris de surprise ou d'effroi. Nombre d'entre eux allaient jusqu'à se réfugier dans l'habitation la plus proche comme s'il voyait la mort en personne. Leur crainte me rendait nerveuse, plus tendue encore que je ne l'étais en quittant le manoir. Les mots d'Angus concernant le peuple me revinrent. La façon dont il s'effrayait de peu, diabolisant tout ce qui le dépassait ou tout ce qui était inconnu, différent. Mon anxiété se mêla d'amertume. Tous ces gens qui courraient se mettre à l'abri à mon approche me firent l'effet d'insectes grouillants. À l'image de ceux qu'on trouvait sous les grosses pierres des champs quand… Le visage de Colin me vint en tête. Nos explorations, nos découvertes d'enfants. Le visage ébahi de Bastien face à un scarabée qu'on eut dit fait d'or, les petits cris d'horreur de

Jehannette devant une grosse limace. J'essayais de m'accrocher à ces souvenirs innocents pour retrouver un peu de paix, mais avoir le visage angélique de ma petite sœur en tête n'avait rien d'apaisant. Je sentais ma nervosité se muer en tristesse quand une petite voix m'interpella du haut d'une fenêtre. Terys s'arrêta, je découvrais un garçonnet à un balcon au premier étage d'une vieille maison à colombages. Il me faisait signe d'approcher et dès que ce fut fait, il s'exclama : « C'est un cheval magique hein ?! ». Je ne pus réprimer un petit sourire de biais et avant même que j'aie eu le temps de répondre, il enchaîna : « Et vous êtes un enchanteur ? Non, une enchanteuse !

— Enchanteresse, on dit enchanteresse…

— Oui ! Enchanteresse ! C'est ça hein ?

— En fait… ». Terys s'ébroua, secouant sa crinière luminescente et je réalisais que pour un enfant de son âge, tout ceci ne pouvait avoir que la magie pour explication. Je me pris à l'envier pendant une seconde. Peu lui importait pourquoi, comment et qui, tant que je me tenais là, à lui éclairer les yeux de mon étrange lumière vert bleu. Il ne devait pas avoir plus de dix ans, une longue tignasse rousse ébouriffée et de grands yeux clairs au-dessus d'une myriade de taches de rousseur. En m'accoudant sur le pommeau de ma selle, je pris un air de confidence pour lui dire : « En fait, tu as raison. Tu nous as percées à jour, Terys et moi. Tu es un petit gars très malin.

— Je le savais ! J'ai vu des chevaux magiques dans le livre du vieux Matteo ! Ils étaient tout pareil !

— C'était écrit dans ce livre ?

— Je sais pas, je sais pas très bien lire, mais j'ai vu les dessins !

— Tu devrais apprendre à mieux lire, tu pourrais connaître toutes les autres créatures… magiques. Il y en a beaucoup d'autres qui… ». Un homme adulte surgit derrière l'enfant et le tira vers l'intérieur de la maison en refermant violemment le volet sur eux. Fin de la discussion avec le petit rouquin curieux. Ses parents ne partageaient pas son intérêt pour les choses extraordinaires. En reprenant mon chemin vers le cimetière, je souhaitais qu'ils n'étouffent pas sa curiosité dans l'œuf pour lui transmettre leurs craintes. Mais il y avait peu de chance que cela ne se produise pas…

Je finis par faire abstraction de la population effrayée et j'arrivais

bientôt sur une place à mi-chemin de ma destination. Quelle ne fut pas ma surprise d'y retrouver Xander et Egon, patientant sur leurs chevaux, exactement comme s'ils m'attendaient. En arrivant à leur hauteur, sans m'arrêter un seul instant, je crachais à Lockreen : « Vous êtes plus collant qu'une fiente sous ma semelle ! ». Il talonna légèrement sa monture, les deux Ereehaxs se placèrent de part et d'autre de Terys pour trotter à mes côtés. Egon ne tarda pas à me dire : « Il ne faut pas vous énerver dame Soley'n, c'est un ordre royal. Sachez que je comprends que vous vouliez aller sur la tombe de Bart… ». Sa voix se brisa légèrement, il se racla la gorge avant de pouvoir ajouter : « Je ne vous en apprécie que plus pour ma part. ». Nous échangeâmes un regard désolé tandis que Xander disait : « Reste que nous sommes en charge de votre sécurité. Et telles de valeureuses fientes, nous allons vous coller aux semelles aussi longtemps qu'il le faudra. ». Je ne voulais plus lui adresser la parole ni le gratifier du moindre regard mais son petit ton sarcastique me piqua, je ne pus m'empêcher de lâcher entre mes dents : « En charge de ma sécurité… N'était-ce pas déjà le cas au château quand… ». Je ne terminais pas ma phrase, elle débordait sans doute un peu trop de mauvaise foi. Mais Lockreen en saisit parfaitement bien le sens : « Nous avons été pris par surprise une fois. Cela ne se produira plus. Je ne le permettrais pas. ». Il y avait presque de la contrition dans sa voix. Je m'en voulus un peu de lui avoir rappelé son échec. Toujours sans le regarder, je dis dans un souffle amer : « Moi non plus. ».

Quand nous arrivâmes enfin devant le portail du cimetière El Afozor, je pris toute la mesure de ce que cet endroit représentait pour moi. Ce n'était pas tant la mort, comme pour tout un chacun, c'était surtout la culpabilité. Celle que je portais pour ces sépultures où étaient inscrits les noms de mes amis. Clothaire, Remy et… Louise. Je n'étais jamais retournée sur sa tombe. Celle qu'Angus lui avait confectionnée, en Ereeus. Je savais son esprit libéré mais elle ne me manquait pas moins. Son rire de fillette me hanta soudain quand je mis pied à terre. Je dus cacher mon mal-être car Xander s'approcha pour me dire : « Egon nous attendra ici avec les chevaux, je vous accompagne au caveau où repose notre ami. Ce n'est pas négociable. ». Je flattais l'échine de Terys et lui dit à l'oreille : « Sois sage avec lui ma belle… ». Je suivais ensuite Lockreen sans ajouter un mot et je dois dire que je ressentis un certain soulagement à voir que nous nous dirigions dans un secteur du cimetière éloigné de celui où se trouvait la tombe de Louise. Au-dessus d'une allée, une arche de métal marquait l'entrée du "carré des héros". La zone d'inhumation réservée aux soldats royaux, située au sommet d'une petite colline. En la

gravissant, je pris progressivement conscience de l'étendue impressionnante de ce cimetière. Et au plus haut du dénivelé, le soleil éclaira presque impudiquement des centaines de pierres tombales s'étalant sur quasiment un kilomètre carré. Je marquais une pause pour embrasser les lieux du regard et Xander me dit alors, presque à mi-voix : « Je ne faisais pas allusion à mon amitié avec Angus tout à l'heure. ». Comme s'il me tirait d'un sommeil profond, je sursautais presque en tournant mon regard vers le sien. Il semblait profondément peiné et, fixant l'horizon, il ajouta : « Je parlais de notre amitié Soley'n… Vous et moi. ». Je ne sus quoi lui répondre, même si je sentais bien en lui le besoin d'être rassuré sur nos liens. Mais quelque chose m'empêchait de le faire. Sans doute la contrariété d'être considérée comme incapable d'assurer ma propre sécurité. Et peut-être aussi cette déception larvée que je traînais depuis la disparition d'Angus. Cette partie de moi, véhémente et immature, qui en voulait à Xander de n'avoir pu empêcher l'enlèvement de mon bienaimé. Je ne dis pas un mot mais je pus lire sur son visage désormais fermé qu'il traduisait mon silence comme une fin de non-recevoir. Il me guida d'un geste vers le tombeau de Bart. Comme pour les autres soldats du souverain, je vis une dalle de marbre blanc, comme juste posée sur le sol et surmontée d'un buste sculpté au bas duquel était inscrit Bartholoméo Dalantzy'r, la flèche de Roster, Ereehax royal de troisième rang, serviteur d'Ereeven sous le règne de Njalmar le bon ». La flèche de Roster. Son nom de fosse. Le souvenir d'une discussion me revint, ma gorge se serra d'émotion. Je nous revis, Bart, Egon, Xander, Angus et moi, chevauchant vers Ereeven. Nous venions, en peu de temps, de traverser de nombreuses mésaventures ensemble. Il y en eut d'autres ensuite et il y en aurait eu certainement encore beaucoup si… Je portais une main à ma bouche pour dissimuler les tremblements de mes lèvres. Je pouvais sentir distinctement le serpent de la culpabilité remonter de mes entrailles pour s'enrouler autour de mon cou. Je savais que toutes les excuses que j'aurais pu psalmodier au-dessus de cette sépulture n'auraient rimé à rien. Tout ce qu'était Bart n'était plus ici. Il ne restait que moi et cette culpabilité qui ne me quittait jamais vraiment. Elle patientait en mes tréfonds pour ressurgir à chaque nouveau décès. Je me pris à croire à une forme de malédiction frappant mes proches. Et cette malédiction avait mes traits. Je regrettais de me trouver là, je me faisais l'effet d'un criminel venu s'assurer de la mort de sa victime. Mon cœur et mon esprit battaient la campagne, je devais mettre fin à ce délire. Mes yeux s'étaient emplis de larmes mais je refusais de pleurer encore. Cela devait s'arrêter. Xander choisit cet instant pour s'approcher : « Si vous chassiez votre Ihra maintenant Soley'n… ». En levant le nez vers son visage, je lui découvris des yeux luisants d'émotion. J'aurais pu

évacuer mon énergie et lui tomber dans les bras. Il en avait besoin. Et moi aussi. Mais je m'y refusais. J'avais assez pleuré, j'avais assez été consolée, protégée, entourée. Il n'était plus temps de se morfondre et de s'apitoyer. Il était temps d'agir. Je me redressais, m'essuyais le nez entre deux doigts et répondais froidement : « Je ne peux pas. Je vous l'ai dit.

— Comment cela ? C'est nouveau ou…

— Non, si je me débarrasse de l'énergie, je vais m'écrouler de sommeil juste après.

— Et ? Je vous ramènerai chez vous si tel est le cas. ». Je pris une seconde pour le regarder dans les yeux avant d'ajouter : « Sans l'Ihra, je suis vulnérable. Vous n'êtes pas en mesure de me protéger de ce qui a attaqué Angus. ». J'avais prononcé ces mots sans la moindre animosité ou le moindre sarcasme dans le ton. Et son esprit d'espion réagit aussitôt : « Vous croyez donc le spectre à présent ?

— Oui. ». Toute peine disparut instantanément en lui, la curiosité et la gravité de la situation l'avaient balayée. Il se redressa presque imperceptiblement en disant : « Je crois qu'il est plus que temps que nous parlions de tout ceci, vous et moi. ».

Chapitre 6 :

Premier contact.

Quelques nuages cotonneux plus denses que tous les autres assombrissaient un peu le ciel quand je commençais à livrer à Xander mes premières hypothèses. Car il ne s'agissait que de cela, des hypothèses. Les fruits d'une réflexion pour le moins perturbée par les évènements. Il m'écouta attentivement, l'air sombre, sans témoigner du moindre avis sur mon cheminement de pensée. Un peu comme s'il attendait d'avoir tout entendu avant d'émettre un jugement. J'avoue qu'en formulant à haute voix ce qu'il me semblait être l'explication la plus logique, j'eus un moment de doute. Des Nécromanciens de Lyrkania semant le trouble dans deux pays au moins, dans le seul but de nous amener, Angus et moi, à leur portée. C'était plutôt étonnant, voire peu crédible. Mais quand j'en eus fini, il prit une seconde à peine de réflexion avant de me dire, en posant son menton dans sa main : « Oui. Je dois bien admettre que tout ceci se tient, même si je sais peu de choses sur la Nécromancie… Qui d'autre serait à même de ramener des créatures éteintes à la vie ? Mais vous dites que ces Lyrkaniens sont des descendants d'Ereevins ? Des Ereehators ?

— Pas seulement des Ereehators. À l'origine, les Lyrkaniens venaient d'Ereeven. Il y avait une majorité d'Ereehators parmi eux, mais aussi quelques membres des autres branches. Ofélius pourrait vous en dire plus que moi sur l'origine de ce pays.

— J'aimerais m'entretenir avec lui dans un cadre plus… feutré que celui-ci.

— Quand nous serons rentrés… Vous pourrez vous voir dans le bureau d'Angus. Je lui ordonnerai de répondre à toutes vos questions. ». Mon ami aux cheveux bleu nuit marqua une pause, puis, posant les poings sur ses hanches, il ébaucha un sourire : « Vous lui ordonnerez ? Vous en êtes à ce point tous deux ?

— Il nous a trahis. Je l'aurais déjà exterminé si vous n'aviez pas été là.

— Je ne crois pas que ce soit aussi simple Soley'n…

— Pardon ? ». Il eut un air las en laissant flotter son regard autour de nous. Il avait perdu le sourire quand il me répondit : « La trahison.

— Il savait que ces hommes étaient à nos trousses et il n'a rien fait ou dit pour nous mettre en garde ! Je ne devrais pas être étonnée, après tout, je l'ai tiré de sa geôle séculaire ! Un traître reste un traître, j'ai été d'une stupidité affligeante !

— Non. Au contraire. Vous avez été avec lui comme vous l'avez été avec moi. Telle que vous êtes en fait, entière, honnête et directe. Ne vous fustigez pas… Et ne condamnez pas ce spectre trop vite non plus. Vous ne lui avez pas laissé le temps de s'expliquer il me semble, non ? ». C'était vrai, je m'en sentais un peu piteuse mais n'en montrais rien : « Certes. Mais quel argument pourrait-il me servir pour se dédouaner de nous avoir laissé courir un tel danger ?

— Je l'ignore ! Pour le moment… Mais il serait aisé d'imaginer qu'il ait voulu vous protéger sans vous le dire. Il se pensait peut-être de taille, lui aussi. ». Une ombre passa furtivement dans ses yeux clairs. Je détournais la tête en croisant les bras, peu convaincue par ses supputations : « De taille… Ce n'est qu'une bouffée de vapeur spectrale !

— Et je ne suis qu'un Ereehax dégénéré n'est-ce pas ? ». Je le foudroyais du regard, il avait prononcé ces mots d'un ton presque léger. Lèvres pincées, je ne trouvais pas de réponse à son sarcasme mérité. Il me surprit en souriant à nouveau largement avant de m'inviter à quitter les lieux d'un geste : « Venez, si nous voulons nous mettre à la recherche d'Angus au plus vite, il faut que je parle à… cette bouffée spectrale qui vous a enseigné tant de choses.

— Épargnez-moi vos sarcasmes, j'ai compris. Je m'excuse de vous avoir…

— Non, non ! Ne vous excusez pas, vous êtes dans le vrai ! Cette tombe et… ce bras, miraculeusement rattaché à sa place en témoignent : les Ereehaxs ne sont pas de taille face à ceux qui nous ont attaqués. C'est pourquoi il nous faut nous renseigner davantage sur eux. On ne triomphe pas d'un ennemi dont on ignore tout. ». À un croisement d'allées, je ralentis mon pas jusqu'à m'arrêter. La tombe de Louise n'était qu'à une trentaine de mètres sur ma gauche. Je savais que son esprit était en paix, qu'il n'y avait plus rien d'elle sous la dalle d'Ereeus. Plus rien que sa dépouille, chrysalide creuse en

putréfaction… Mais mon estomac s'était noué. Xander m'observa en silence pendant une seconde ou deux avant de dire : « Les tombes ne servent qu'à nous rappeler que ceux qui habitent nos cœurs sont morts. Mais elles ne les empêchent pas de vivre en nous pour toujours. ». J'évitais son regard et me dirigeais vers la sortie sans rien ajouter. Paradoxalement, cette subite sagesse de sa part me perturbait plus que ses habituels sous-entendus graveleux…

Nous traversâmes la moitié de la ville sans que je desserre les dents. Je ne boudais pas, même si mes deux compagnons auraient pu s'y méprendre. Je n'étais qu'absorbée en moi-même, la plupart de mes pensées oscillant entre Angus et Ian. Je souffrais de savoir mon meilleur ami en proie à une douleur profonde sans que je puisse le réconforter. Si toutefois cela ait pu être possible. Je repensais aux mots de Loth. Il n'avait pas tort, Ian, au pire de sa souffrance morale me rendait sans doute responsable de la mort de Bart. Je ne pouvais qu'espérer que cette idée lui soit passagère, mais j'en doutais fort, culpabilisant moi-même intensément pour la perte de l'Ereehax. Comme à chaque fois qu'un de mes proches disparaissait. Je pouvais encore entendre la voix de Ian quand il avait essayé de me convaincre que je n'étais pour rien dans la mort d'Herald. Puis de Louise… Mais en cet instant, sa voix, comme celle d'Angus, s'éteignait sous les hurlements des faits. Oui. À chaque fois que quelqu'un mourait autour de moi, j'étais en cause. Cela ne pouvait continuer ainsi indéfiniment. Si Angus devait être le prochain sur la liste, je n'y survivrais pas. M'ôter la vie serait alors un service rendu à tout mon entourage… Un vide immense m'habitait, mes yeux s'étaient emplis de larmes. Un hennissement puissant de Terys me fit presque sursauter sur ma selle, tant je m'étais abîmée dans la solitude de mes pensées. Je me redressais, raide comme un piquet. Ma jument secoua vivement sa crinière en soufflant avec force. J'eus l'impression qu'elle me rappelait à l'ordre. Plus clairement encore que s'il elle m'avait dit « reprends-toi bon sang ! ». Xander, qui chevauchait sur ma gauche, remarqua mon trouble mais ne fit aucun commentaire tandis qu'Egon, à droite, maugréa : « Le temps est en train de changer, je sais pas d'où sortent tous ces nuages, mais ça va finir par tomber ! ». Je levais les yeux au ciel et découvrais effectivement de nombreux nuages gris se regroupant vers le nord de Torwin. Quelque chose d'indéfinissable, comme un pressentiment, s'alluma sous mon crâne. Une brise tiède soufflait vers le Sud et en observant les cieux dans cette direction, je constatais qu'ils étaient d'un bleu insolent. Alors qu'au Nord, une chape de stratus épais s'accumulait étrangement, s'obscurcissant un peu plus chaque minute. Les battements de mon cœur se firent

progressivement plus rapides, je n'arrivais plus à décrocher mon regard de ce coin de ciel assombri. Xander me dit alors : « Ne vous serait-il pas possible d'au moins diminuer votre éclat d'énergie ? Le bon peuple est terrifié… ». Mâchoires serrées, je lui répondais, presque à voix basse : « Je crois, au contraire, que toute mon Ihra nous sera bientôt nécessaire… ». Et, pour appuyer mes dires, je pointais du doigt la partie du ciel désormais quasiment noire. Il plissa les yeux en demandant : « Qu'est-ce que…

— Le vent souffle au Sud et ces nuages s'amoncèlent au Nord…

— Le manoir.

— Oui. ». Le visage crispé par une inquiétude mêlée de colère, il serra les dents puis me sonda pendant une demi-seconde avant de dire : « Si ce sont eux… Vous êtes certaine de ne rien risquer si…

— Absolument pas. ». Terys bondit en avant, au grand galop vers le Nord. Elle pouvait sentir la moindre de mes intentions. Les deux Ereehaxs nous imitèrent, mais chargée d'Ihra comme elle l'était, ma jument les distança bien vite. Si je n'avais entendu le martèlement furieux de ses sabots sur les pavés, j'aurais pu croire qu'elle survolait le sol tant nous filions rapidement au long des rues. Et plus nous nous rapprochions du quartier où se trouvait le manoir, plus la lumière du jour déclinait. Il restait moins d'un kilomètre avant les grilles de la maison Mansey's, qu'une brume grisâtre forma comme un mur devant nous. Cette fois, je n'avais plus aucun doute, tout ceci n'avait rien de naturel. Nous étions en pleine journée, au cœur de la belle saison, ce genre de phénomène ne pouvait qu'être l'œuvre d'un Nécromancien. Dans une pensée éclair, je me souvins de quelques lignes du Codex Noctuül, l'incantation permettant de générer ce type de brouillard. Et juste après, celle censée le dissiper. Terys accéléra au moment même où je criais : « ADERANESS THALASSIMASS ! ». La brume s'ouvrit en deux devant nous, dégageant un passage sur une dizaine de mètres. Par-dessus mon épaule, je vis qu'elle se refermait derrière nous, les Ereehaxs allaient devoir se débrouiller, je ne les attendrais pas. Mon cœur battait comme un tambour furieux, charriant dans mes veines toute la colère et la haine que m'inspiraient ceux qui m'avaient pris mon époux. Et bientôt des cris et des sons métalliques achevèrent de me mettre le feu aux entrailles. J'arrivais presque à la hauteur de la porte du domaine quand je vis qu'un affrontement s'y tenait. À mon approche, la brume se dissipa, je pus enfin voir l'ennemi. Mes ennemis. Deux silhouettes d'hommes encapuchonnées se tenaient en retrait tandis que devant eux, deux créatures massives mettaient en pièces les Ereehaxs postés devant l'entrée du manoir. Des créatures

d'au moins deux mètres cinquante de haut pour une circonférence quasiment égale. Énormes et presque sphériques. Pas de bras à proprement dit, mais des corps à la fois constitués et recouverts de chaînes à gros maillons. Des corps en ondulations et mouvements perpétuels. Ces chaînes que je n'eus aucun mal à reconnaître, je ne marquais aucun temps d'arrêt pour les observer. Deux monstres d'acier aux têtes cachées sous d'épais casques sans la moindre ouverture. Une découverte effrayante. Quand je tirais l'une de mes épées en fondant sur eux, Terys poussa un hennissement furieux qui en aurait effrayé plus d'un. Ce fut le cas pour ces êtres, d'autant que je tranchais net une de leurs chaînes. Instantanément, j'en ressentis une vive excitation : eux non plus ne pouvaient rien contre le tranchant d'une lame d'Ereeus. L'énergie que nous dégagions les projeta en arrière, l'une des créatures tombant même au sol. Les deux capuches pointues semblèrent aussi surprises que paniquées, elles reculèrent quand Terys piétina rageusement le monstre de chaînes échoué sur le pavé. Son acolyte monstrueux se précipita vers nous, mais je le repoussais d'une puissante projection d'Ihra. Je mis aussitôt après pied à terre en ordonnant : « Terys ! File ma belle, retourne au manoir ! ». Privée brutalement de mon énergie, la jument chancela un peu tandis que la créature au sol se relevait. Comme elle ne s'écartait pas assez vite, je craignis qu'elle ne soit blessée. Je me tournais vers elle pour aboyer : « FILE ! MAINTENANT ! ». Elle hennit, fit un bond de côté en battant l'air de sa queue, visiblement déçue de ne pouvoir davantage prendre part au combat. Mais elle rejoignit la grille et à l'instant même où je la vis faire, un son métallique cliqueta tout près de mon visage. Une chaîne à gros maillons venait de s'enrouler autour de moi, à la hauteur de ma tête. Mais mon rayonnement l'empêchait d'entrer en contact avec ma peau. Un sentiment de l'ordre de la sauvagerie m'habita alors que je me retournais pour faire face à mes assaillants. Devant mes yeux, je pouvais voir l'acier des maillons fondre comme du beurre sur un poêle. Je ne pus réprimer un sourire en disant : « Vous vous y prenez mal… Laissez-moi vous montrer. ». Je laissais tomber mon épée et captais une puissante vague d'Ihra que je dirigeais aussitôt vers mes mains. Les deux créatures lancèrent encore leurs chaînes quand, par mes poings, je leur envoyais deux rayons d'énergie d'une intensité que je n'avais encore jamais expérimentée. Un flux continu et dévastateur qui les traversa de part en part au niveau de ce qui semblait être leur poitrine. Pas le moindre cri, à peine quelques gesticulations désordonnées et les deux monstres s'affaissèrent sur eux-mêmes. Cela n'avait duré qu'une poignée de secondes. Un peu déçue par la brièveté de l'affrontement, je m'avançais entre leurs dépouilles encore illuminées d'Ihra en faisant redescendre un peu ma charge d'énergie. J'avais le souffle court,

l'exercice m'avait demandé un effort physique aussi certain qu'inédit. L'un d'eux bougeait encore faiblement, le casque de fer qui lui faisait office de tête se tourna vers moi. Il eut un dernier soubresaut, les chaînes pendant de son corps se relevèrent à peine, dans un ultime à-coup, puis il s'immobilisa pour de bon. La brume se dissipait rapidement quand je levais les yeux vers les deux encapuchonnés se tenant encore à quelques mètres devant moi. J'en découvris un, étendu sur le pavé et l'autre, agenouillé auprès de lui, secouant son semblable par le col en l'invectivant. Je reconnus instantanément la langue parlée par cet étranger dont je ne pouvais voir le visage. En marchant d'un pas tranquille vers lui, je l'entendis dire en Lyrkanien : « Cela ne se peut ! Debout ! Il faut rapporter tout ceci au Merca ! Relève-toi Werdor ! Werdor ! ». Mais Werdor avait lui aussi été traversé par mon rayon d'Ihra. Un trou béant, large et circulaire, dans le haut de sa poitrine en témoignait. Une plaie cautérisée par la brûlure de l'énergie. À mon approche, son compagnon se releva vivement en tirant une longue dague de sous son épais manteau. Il la pointa dans ma direction en reculant. Bien vite acculé contre le mur d'une maison, il se mit à répéter en boucle, de plus en plus nerveusement : « Aderaness comiti ! Aderaness comiti ! ADERANESS COMITI ! ». Je m'arrêtais à moins deux mètres de lui en articulant posément dans sa langue : « Inutile. ». Il tentait d'invoquer une nouvelle brume, sans doute pour dissimuler sa fuite, en vain. Ma charge d'Ihra donnait à ma propre incantation une puissance dont il ne disposait pas. La zone autour de moi sur une dizaine de mètres restait claire. Sa dague, toujours pointée dans ma direction, tremblait fortement quand Xander et Egon firent leur apparition. Ils avaient abandonné leurs chevaux, gagnant ainsi en vitesse de déplacement. Lockreen comprit tout de suite quelle était la situation, il me lança d'un ton sec : « Il doit rester en vie ! ». Sans quitter l'encapuchonné des yeux, je lâchais dans un soupir : « Je sais… ». La dague s'affaissa un peu et, d'une voix brisée par la peur, l'étranger me demanda : « Que… que comptez-vous faire de moi ? ». Le temps d'un éclair, diverses tortures et agonies me traversèrent l'esprit, mais je répondais d'un ton calme : « Nous avons des questions à vous poser.

— Je n'ai rien à vous dire !

— Vous préférez mourir ?

— Oui !

— Eh bien, allez-y. Plantez donc cette dague dans votre cœur. Ou tranchez-vous la gorge ! ». Xander m'interrogea du regard en approchant de l'homme en capuche. Il ne parlait pas le Lyrkanien et

ne pouvait donc rien comprendre à notre échange. En croisant les bras d'un air détaché, j'ajoutais : « Faites ! Je vous en prie… Ces deux gaillards que vous voyez là veulent vous interroger mais ce n'est pas ma priorité. Je prendrais plus de plaisir à vous pulvériser, je dois bien l'avouer. ». L'encapuchonné pencha la tête sur le côté, surprit par mon calme apparent, il bredouilla : « Mais qui… qui êtes-vous par le sang noir des Trolls ?! ». Je fis un pas vers lui, sa lame se releva quand je lui dis doucement : « Je vous retourne la question. ». Il se raidit, puis, d'un geste sec, rabattit son capuchon pointu en arrière. Je découvris alors un homme plus jeune que ce que j'avais cru. Mais ce qui me surprit davantage fut ses longs cheveux noirs, tombant en mèches lisses de part et d'autre de son visage. Un visage au teint extrêmement pâle, aux traits d'une pureté presque féminine. S'il n'avait eu ce long nez fin et cette petite bouche pincée, il aurait presque pu être bel homme. Ou devrai-je dire, beau garçon, parce que de prime abord, je ne lui donnais pas plus de vingt ans. Je dus laisser paraître un rien d'étonnement car il reprit soudain du poil de la bête malgré son évidente angoisse : « Vous pensez sans doute être la seule à savoir faire cela ?! ». Il dégrafa le col de son long manteau pour s'en débarrasser d'un geste ample et ce que je vis alors, me pétrifia de surprise. L'homme portait une armure de cuir noir et, fixé je ne sais comment sur son torse, un demi-globe de verre de belle taille diffusait une lumière bleue. Et à l'intérieur de ce globe, un Erm'gol, les bras en croix. Zirc. Je crus halluciner. J'ouvrais de grands yeux incrédules tandis que l'étranger se crispait sous l'effet d'une intense concentration. Tous ses traits se contractèrent, ses yeux aux prunelles pâles se remplirent de lumière, Zirc se contorsionna douloureusement dans sa prison de verre. Cet homme se chargeait d'Ihra. De l'Ihra de mon ami captif. La rage m'envahit brutalement face à son apparente souffrance, l'énergie monta en mon corps comme une éruption sauvage. Le Lyrkanien voulut se jeter sur moi au moment même où je fis un pas vers lui. Il fut propulsé en arrière par mon rayonnement, heurta durement le mur d'une maison et retomba assis par terre, sonné. Sa poussée de courage venait d'être stoppée en plein élan. Je le saisis par les épaules en grognant une litanie de jurons. Mon regard était rivé sur Zirc qui semblait à moitié inconscient, son corps ne se mouvant que dans des sursauts de souffrance. J'attrapais l'étranger par la gorge pour le plaquer au mur, il se débattait et criait mais je ne garde aucun souvenir précis de cela, toute mon attention était tournée vers Zirc, vers l'urgence de le libérer. Xander et Egon eux aussi s'agitaient et criaient mais rien n'aurait pu m'arrêter. Ma force, sans doute liée à ma colère, avait décuplé. Je maintenais le Lyrkanien contre le mur de la main gauche et m'apprêtais à poser la droite sur le verre du globe pour le faire fondre. Oubliant, ce faisant, que la gorge

de l'étranger tiendrait moins longtemps que le verre. Mais une bribe de phrase interrompit mon geste : « Si vous faites ça, l'Aerm mourra en même temps que moi ! ». Mon regard remonta vers celui du Lyrkanien. En cet instant, j'aurais voulu lui faire exploser le crâne, littéralement. Mais je lâchais prise et il s'écroula au sol. La voix de Xander tonna : « Tudieu Soley'n ! Reculez ! ». Je ne bougeais pas, mes yeux étaient retournés sur Zirc. Je lâchais, mandibule crispée : « Libérez-le. ». L'étranger, les mains sur sa gorge gravement brûlée, leva vers moi un regard aussi incrédule que terrifié. Je répétais, presque dans un cri : « Libérez-le !! ». L'étranger tressaillit, Xander s'approcha au plus près de ce que mon rayonnement lui permettait : « Je vous en prie, Soley'n, calmez-vous… Soley'n… ». Le Lyrkanien gémit, cracha un peu de sang, de grosses gouttes de sueur perlaient à son front quand il hoqueta d'une voix rendue rauque : « Oui… Oui… je vais… ». Puis il posa une main sur le verre bombé et fit tourner l'anneau de cuivre qui le cerclait. Un cliquetis discret se fit entendre. Le demi-globe lui tomba dans la main. J'observais chacun de ses mouvements avec une fébrilité qui oppressait ma respiration. Quand il me tendit l'objet en tremblant, j'eus une seconde d'hésitation avant de m'en saisir. L'étranger me dit d'une voix cassée et haletante : « Elle ne fondra pas… Pour desceller la cage… il faut prononcer une ancienne incantation… Et je ne la connais pas. ». Une autre vague de colère sauvage m'envahit face à ce mensonge éhonté, mais je tenais entre mes mains la cage contenant Zirc. Rien de plus précieux pour moi en cet instant. Je parvins à garder le contrôle. Alors que je dardais mon regard dans celui du Lyrkanien, la voix d'Ofélius se fit entendre, grave et posée, juste derrière moi : « Moi, je la connais. ». Nouvelle sidération de l'étranger. Le spectre me tendit les mains alors que je me retournais pour lui faire face. Je n'avais guère d'autre choix que celui de lui faire confiance cette fois encore, mais je lui adressais cependant un regard noir en lui confiant la cage de verre de mon ami. Il s'en saisit avec délicatesse, la prenant en coupe dans ses paumes transparentes. Il s'arque-bouta légèrement au-dessus et murmura une phrase en Lyrkanien ancien qui pourrait se traduire par : « De toutes les clés de l'univers, de tous les aciers prisonniers de la terre et de toutes les promesses du temps, je vous libère, ô métal, ô arbre, ô sable… ». Je crus que ma vue se brouillait mais je compris que ce que je vis ensuite n'était que le résultat de cette incantation. Le verre tomba en poudre, ainsi que le cuivre et tout ce qui constituait le demi-globe. Ne resta bientôt plus entre les mains fantomatiques que le petit corps de Zirc, totalement inerte. L'inquiétude m'étreignit, je murmurai : « Va-t-il bien ?

— Oui Taïs, il est épuisé mais je sens déjà son aura se régénérer

lentement… ». Je tendais machinalement la main vers l'Erm'gol inconscient, Tyradjeck recula. Je lui dis : « Zirc n'a rien à craindre de mon rayonnement. Il est… Comme moi. ». Tandis que je caressais la tignasse bleue hirsute du bout des doigts, une sensation de chaleur douce m'enveloppa le cœur. Il était là, en vie. Il ne s'était pas ajouté à la liste de mes amis décédés. Pas lui. J'allais pouvoir le ramener auprès de sa famille. Je ne pus retenir un furtif rire nerveux. Pendant une poignée de secondes, le monde entier autour de nous avait disparu. Je regardais les mouvements respiratoires que faisait sa poitrine avec émotion. Oui, Zirc était là. De retour, enfin… Je me penchais tout près de sa tête et chuchotais : « Je ne t'aurais jamais abandonné petite tête… ». Puis, réprimant une montée de larmes de joie, je dis à Ofélius : « Ramenez-le auprès des siens, je vous prie… ». Le spectre me sourit en s'exécutant…

Quand je me retournais vers le Lyrkanien aux cheveux noirs, Xander et Egon achevaient de lui lier les poignets dans le dos. L'étranger me fixait d'un air à la fois sombre et désespéré. En m'avançant vers lui, toute joie me quitta à nouveau. Lockreen le questionnait déjà mais il l'ignorait ouvertement, ne concentrant son attention que sur ma personne. En m'approchant, je chassais un peu de mon Ihra, il me dit — dans sa langue — d'un ton narquois : « Dites à vos chiens Ereevins de cesser de japper à mes oreilles, je ne leur dirais pas un mot.

— "Chiens Ereevins"… Je reconnais bien là toute l'arrogance Lyrkanienne. Sans doute votre seul et unique point fort. ». Je ponctuais ma phrase d'un sourire de biais qui fit dire à Xander : « Quand vous aurez fini de vous amuser, nous pourrons emporter cet homme au château.

— Non ! Certainement pas !

— Pardon ? Auriez-vous oublié que je dois rendre des comptes au ministre ?

— Emmenez donc ces deux choses-là et… Werdor ! Que le ministre s'y fasse les dents ! Mais celui-ci, je me charge de lui tirer les vers du nez ! ». L'Ereehax eut un air qui passa de sidéré à furieux, il confia le prisonnier à Egon et se planta devant moi en grognant : « Soley'n, ne repoussez pas trop les limites de ma patience à votre égard ! J'ai des ordres, des ordres royaux ! Je ramène cet étranger au château, il attendra au fond d'une geôle le moment d'être interrogé ! Faites-moi confiance bon sang ! Je sais moi aussi faire parler les récalcitrants !

Tout comme votre…

— Époux ? ». Je restais stoïque face à son coup de sang, cela l'agaça derechef. En contractant les mâchoires, il marqua une pause avant d'ajouter : « Oui. Tout comme Angus. C'est cela.

— Que ferez-vous s'il prononce encore une de ses incantations ? Quand il remplira le château de brouillard ou qu'il transformera les barreaux de sa cellule en terre cuite ?

— En terre cuite ? Mais que… ». Je me redressais pour mieux planter mon regard dans le sien en ajoutant d'un ton sec : « Il serait peut-être temps d'accepter le fait qu'aucun d'entre vous n'est en mesure de faire face à ces gens !

— Comment ça "aucun d'entre nous" ? Qui ça "nous" ?

— Les Ereevins, Xander. Qu'ils soient de lignée pure ou non ! Parce qu'aucun d'entre vous n'a le savoir que cette engeance-là a su cultiver depuis des siècles ! ». Son entêtement m'irritait au plus haut point mais je tentais encore de ne pas me montrer trop dure. Les poings sur les hanches, je fis quelques pas nerveux pour calmer mon agacement puis revins à la charge : « Vous pensez sincèrement que vous saurez tenir en cage un être qui a pu atteindre les Aubes dans leur tour si bien gardée ? Que savez-vous au juste de leurs pouvoirs ?!

— J'en sais un peu moins que vous, ça ne fait aucun doute mais j'ai des comptes à rendre Soley'n ! ». Il était au moins aussi furieux que moi, nous nous affrontâmes du regard le temps d'un battement de cil et la voix d'Ofélius se fit à nouveau entendre : « Artaïs Lochrey'n, je sais que vous pouvez m'entendre distinctement… Si vous menez ce jeune homme au château royal, vous mettez la vie de votre souverain en péril. En cet instant même, je peux lire en lui une volonté inébranlable de vous nuire personnellement. Confiez-le à Taïs Soley'n et je me chargerai moi-même de fouiller son esprit. Vous saurez tout pour un effort bien faible.

— Je saurais tout ? Vraiment ? Peut-être nous cacherez-vous encore quelques détails, maître spectre ? Après tout, "Taïs" Soley'n n'a plus grande confiance en vous, à raison d'ailleurs ! ». Le Nécromancien se figea, Xander avait marqué un point douloureux. Il lui répondit néanmoins : « Reste que personne d'autre que nous n'est en mesure de tenir cet homme captif. Personne de ce côté-ci de l'océan Sangül, du moins. ». L'Ereehax, lèvres pincées, marmonna un juron en levant les yeux au ciel. Il fulminait. L'étranger lui, se tenait particulièrement

calme. Son attitude m'intrigua, je remarquais alors qu'il ne luisait quasiment plus et que sa gorge cicatrisait à vue d'œil. Il était aisé de deviner qu'il avait tiré son Ihra de Zirc mais cela m'interloquait. Je devais bien m'avouer que j'avais hâte d'en savoir plus sur lui et surtout, sur ses capacités. Il soutint mon regard, je lui découvrais des prunelles étranges, d'un vert si pâle qu'il eut pu sembler blanc. Xander rugit soudain : « Très bien ! Puisque nous sommes des incapables ! ». Il attrapa le prisonnier par la nuque avec brutalité et le jeta au sol presque à mes pieds : « Démerdez-vous avez ça ! ». Puis il vint pointer un doigt vindicatif sous mon nez en grognant : « Mais soyez certaine que je serai de retour sous peu et que j'exige des réponses ! Dans le cas contraire, vous en répondrez personnellement Soley'n ! Pour l'heure j'ai mieux à faire que de céder à vos caprices ! ». Il tourna les talons pour se rendre avec Egon auprès des soldats blessés ayant survécu à l'attaque. Il en restait peu, j'en fus navrée. Mais je savais que Lockreen n'était pas en mesure d'entendre ma compassion, ni quoi que ce soit d'autre de ma part en cet instant. Ma première pensée fut de chasser mon Ihra pour l'aider à ramasser les corps de ses frères d'armes, mais je savais que je n'en aurais pas le temps. Je tomberais trop vite d'épuisement. Je fis cependant descendre mon niveau de charge au moment même où le Lyrkanien se remettait sur ses pieds. Il secoua la tête pour ramener ses longs cheveux de jais dans son dos puis, la mine mauvaise, il me dévisagea en crachant : « Je ne crains pas les spectres, vous n'obtiendrez rien de moi ! ». Sa véhémence à peine voilée me ramena à des sentiments et des intentions pour le moins sombres. J'émis un petit ricanement discret en l'attrapant par l'épaule, il se tordit sous l'effet de la brûlure. J'approchais alors mon visage tout près du sien pour lui murmurer : « Et la douleur ? La craignez-vous ? ». Il geignit, haletant, mais je n'attendis pas sa réponse, je le poussais violemment devant moi en direction du portail. Loth ouvrit la grille, je pus lire sur ses traits crispés toute la stupeur et l'incompréhension face aux évènements qui s'étaient déroulés sous ses yeux dans la rue. Il n'en perdait pour autant pas son efficacité toute professionnelle. Il me dit, quand j'arrivais à sa hauteur : « Je crois que le meilleur endroit pour faire la causette avec celui-là, c'est la crypte.

— Très bonne idée.

— Je passe devant ! ». Mon prisonnier se fit docile tandis que nous traversions la propriété. Davantage parce qu'il observait tout autour de lui, que par souci de discipline. Nous ne croisâmes personne, je remarquais que tous les volets des fenêtres avaient été clos, ainsi que toutes les portes des dépendances et écuries. Ofélius, qui me suivait en silence, finit par me dire à voix basse : « Quand je remarqué la brume, nous avons tout fermé. J'ai marqué chaque entrée ou sortie du manoir

d'un sceau de protection, il est plus efficace quand les portes et volets sont tirés.

— "Nous" ?

— Artaïs Jonas et vos gens. Celui-ci, ce Loth, est d'ailleurs votre plus fidèle serviteur.

— Non, Loth est mon ami. Mais Hergis n'est pas ici ?

— Non, il est au domicile de Taïs Isylvey'n. Il s'y rend régulièrement en son absence pour veiller à ce que tout soit prêt pour son retour.

— Bien. J'aime autant qu'il ne soit pas ici pour le moment. Il est un peu trop… sensible. ». Nous arrivions devant le monticule et la porte basse de la crypte. Loth l'ouvrit, notre prisonnier parut hésiter à s'y engouffrer. Je me penchais à son oreille : « Eh bien… On a peur du noir ? ». Pour toute réponse, il entra d'un pas raide dans le couloir bas de plafond. Avant de le suivre, je dis à Ofélius : « Accompagnez-le, il y a des lampes à huile à allumer. Je dois parler à Loth. ». Le spectre obéit tandis que je me tournais vers mon fidèle ami : « Nos recherches commencent maintenant, si vous voulez participer, vous êtes le bienvenu.

— Laissez-moi le temps de prendre quelques outils et je vous rejoins ! ». Il y avait dans son regard un rien de cruauté teintée d'excitation qui, je dois bien le dire, me réjouit. J'entrais à mon tour dans la crypte pour rejoindre rapidement les deux Lyrkaniens se tenant dans la grande salle des tombeaux. Le spectre et le prisonnier… On eût pu croire que c'était le début d'une histoire drôle, voire d'un conte philosophique, mais ce que j'avais en tête était d'une tout autre nature. D'une nature plutôt chaotique à vrai dire. Tiraillée entre l'envie de tailler l'étranger en pièces rapidement et celle de le torturer durant des heures, des jours, dans l'espoir inconscient d'éteindre ma souffrance morale par la sienne, physique. Mais la raison arrivait parfois à se frayer un passage dans les méandres de mes instincts, et c'est heureux. Car il y avait des choses à apprendre de cet homme…

À mon entrée, le Lyrkanien se raidit un peu. Je chassais encore de mon Ihra en faisant quelques pas au hasard dans la salle mortuaire. J'affichais un détachement presque léger, allant jusqu'à m'asseoir à demi sur la grande tombe de pierre au centre de la pièce, dans un soupir. La sépulture ne tarda pas à s'illuminer, laissant apparaître une profusion de dessins pareils à des enluminures sur toute sa surface. Je

ne bougeais pas d'un pouce, même si le souvenir de la crypte sur l'île Blanche me serra un peu le cœur. L'étranger, mains toujours liées dans le dos, ne cacha pas son étonnement de son côté. Il approcha en ouvrant de grands yeux : « Vous êtes donc bien Ereehator…

— Vous en doutiez ? ». Il se reprit pour afficher un air mauvais et me toisa ostensiblement. Ofélius me demanda alors : « Puis-je commencer Taïs ?

— Non, nous attendons Loth.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— Non. ». J'avais répondu du tac au tac, sans la moindre animosité. Le spectre baissa le regard, frustré. Le Lyrkanien eut un petit sourire narquois en disant : « Je devrais m'effrayer d'un fantôme domestique ? La belle affaire ! ». Sans bouger ni même le regarder, je soupirai : « Non… Le spectre nous servira à sonder votre esprit quand vous ne serez plus en capacité physique de parler. Uniquement cela. ». Son sourire s'effaça tandis que je lui en adressais un. Des bruits de pas rythmés par un cliquetis métallique se firent entendre dans le couloir juste avant que Loth ne fasse son entrée. Il portait une lourde caisse de bois qui rendit un son étrange quand il la laissa tomber au sol : « Voilà Dame Solène ! Je n'ai pris que l'essentiel mais ça devrait suffire vu que le gars n'est pas bien épais ! J'ai pris ça aussi… ». Il décrocha ensuite quelque chose de sa ceinture et se tourna vers moi. Mon cœur fit un petit bond chaotique dans ma poitrine quand je vis la paire de gants de cuir à longues pointes. Les gants d'Angus. Ceux qu'il utilisait pour les interrogatoires "particuliers". Mon ami les déposa sur la tombe à côté de moi. En les regardant, j'eus un instant d'hésitation et d'émotion. Loth se pencha à mon oreille pour chuchoter : « Ils sont sûrement trop grands pour vous, mais l'effet visuel marche bien aussi. ». Mon regard se tourna vers le prisonnier qui ne pouvait dissimuler sa crainte en voyant les gants cloutés hérissés de longues pointes de fer. Je savais bien que je n'avais besoin d'aucun outil pour torturer physiquement un homme. Mon énergie et son pouvoir de brûlure plus ou moins intense étaient ô combien suffisants. Mais je savais aussi que la souffrance physique imaginée à la vue d'instruments était parfois supérieure à celle qu'ils pouvaient infliger. Et en cet instant, l'imagination du Lyrkanien battait la campagne. Je pris une profonde inspiration, puis poussais un long soupir avant de dire : « Bien… Si nous commencions par faire les présentations ? ». Le prisonnier se drapa dans une attitude aussi mutique que méprisante. Attitude trop grossièrement feinte pour m'atteindre. Bras croisés, je fis quelques pas lents autour de lui : « Je vois… Nous allons donc perdre un temps

précieux en violences diverses… Permettez tout de même que je me présente… ». Il marqua un rien d'intérêt à mes paroles subitement. Nos regards se croisèrent quand je m'arrêtais face à lui mais il détourna vite le sien avec un rictus dédaigneux. Je pris une seconde ou deux pour observer ses traits. Il ne faisait aucun doute pour moi que nous devions avoir sensiblement le même âge. J'ébauchais un sourire aimable en disant : « Je m'appelle Solène. Solène Torkenbold. Je suis d'ascendance Ereehator comme vous l'avez deviné. Et je suis également l'épouse de l'homme que vous avez enlevé au château du roi Njalmar, il y a quelques jours de cela… Mais peut-être aviez-vous également deviné ce détail ? On ne vous aurait pas fait faire un si long voyage si vous n'étiez pas un homme intelligent n'est-ce pas ? ». Il m'adressa un sourire narquois puis tenta de me toiser de ses prunelles si pâles. En vain. La lueur bleu vert de mes yeux le perturbait, c'était indéniable. Il tourna la tête sur sa droite d'un mouvement sec. Je m'approchais de lui et me penchais légèrement pour lui dire tout bas : « Faites-moi une faveur… Ne m'obligez pas à retomber dans mes travers de brutalité. Je suis prête à vous laisser la vie sauve et à vous confier à la garde des soldats royaux si vous consentez à me répondre. ». Il eut un tressautement de sourcils, son regard revint vers mon visage. Toujours légèrement penchée vers lui, mon rayonnement commençait à faire crépiter les pointes de ses cheveux. Je me redressais en sentant que la volonté de notre captif commençait à fléchir. En fait, l'occurrence de se retrouver sous la garde des Ereevins du château lui donnait l'illusion d'avoir une chance de s'enfuir. Mais il se trompait. Mon plan, en lui faisant cette proposition, était bien loin de lui laisser la moindre chance. Il parut réfléchir avant de dire, le souffle rendu court par la nervosité : « Posez donc vos questions… je verrai bien si je suis en mesure d'y répondre…

— Je suis convaincue que vous l'êtes, messire… Ou devrai-je dire Artaïs ? Artaïs comment ? ». D'un air renfrogné, il cracha : « Ervyan… Ervyan Toris. ». Première réponse, première information. Je ne réprimais pas le petit sourire de biais qui flotta sur ma bouche : « Eh bien voilà ! Voyez que ce n'est pas si difficile d'être un tantinet courtois, même dans pareille situation…

— Épargnez-moi vos sarcasmes !

— Oui, vous avez raison, nous n'avons guère le temps pour cela… Donc, Artaïs Ervyan, vous venez bien de Lyrkania n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et vous êtes des Nécromanciens ?

— … Oui.

— Des fils du Crépuscule ? ». Il eut une furtive expression d'étonnement, sans doute surpris que je connaisse l'existence de cet ordre. Il hocha la tête d'un air mauvais. Bien sûr la question du pourquoi de sa venue en Ereeven me brûlait les lèvres mais j'avais tout autant besoin de connaître certains détails moins cruciaux. Et je sentais bien qu'il ne répondrait pas à cette question par trop directe. Je lui demandais donc : « Est-ce vous et votre compagnon qui avez réveillé les anciennes créatures ici, et en terres humaines ? ». Il me surprit en pouffant silencieusement, il affichait soudain un sourire presque vainqueur avant de répondre : « Certaines, oui. ». Je ne comprenais ni sa réponse ni sa fierté étrange : « Qu'est-ce à dire ?

— La toute-puissante Taïs Solène ne sait pas tout on dirait. ». Il ricana en me défiant du regard. Même en position de faiblesse, ce jeune coq jouait les fiers-à-bras. Dans d'autres circonstances, cela m'aurait sans doute agacée mais en cet instant, ce n'était pas le cas. Son comportement piquait ma curiosité. Je vis, du coin de l'œil, Loth sortant quelques outils de torture du coffre, le sourire du Lyrkanien s'effaça. Ofélius flottait lentement en cercle autour de nous, tout ouïe qu'il puisse être. Je demandais au prisonnier : « Eh bien éclairez-moi Artaïs… ». Le regard tourné vers Loth qui affûtait les lames d'une cisaille, il retrouva une expression tendue en répondant, presque distraitement : « L'éveil des créatures a commencé il y a bien longtemps déjà… Personne n'était en mesure de s'en rendre compte, voilà tout. ». Là, son regard clair se planta dans le mien et il lâcha, presque dans un murmure : « L'Olymantys… ». Ce mot résonna étrangement dans ma mémoire. Le Lyrkanien me testait. Ofélius approcha pour me parler mais je le stoppais d'un geste et disais : « Olymantys… Oui, cela me revient… La faculté de se dissimuler à la vue des humains. ». Et aussitôt je pensais à Zirc et au peuple Erm'gol qui vivait en terres humaines grâce à cette faculté. Ofélius ne put s'empêcher de dire : « L'Olymantys ne concerne que quelques espèces, comment avez-vous pu dissimuler les autres ? ». Toris eut un rictus moqueur pour le spectre, je lui dis posément : « Artaïs Ervyan, je ne vous ai pas présenté mon compagnon spectral. Il se trouve qu'il est lui aussi Nécromancien. Du même ordre que vous en fait, avec presque deux mille ans d'ancienneté… Ofélius Tyradjeck… ». Le spectre s'inclina vaguement tandis que le prisonnier ouvrait de grands yeux stupéfaits. Il articula : « Tyradjeck… Le voleur de lumière ! ». Il eut une expression de dégoût avant de cracher sur le fantôme qui, à son tour, sembla stupéfait. Le crachat le traversa tandis qu'il s'exclamait : « Quoi ?! Le voleur ?!

— Celui qui a emporté le Livre pour le donner aux ennemis de la Lyrkania ! Le plus grand traître de notre Histoire !

— QUOI ?! MENSONGES ! ». Je dus intervenir en voyant la vapeur rouge d'Ofélius s'intensifier de manière inhabituelle : « Il suffit ! ». D'un geste, je lui ordonnais de s'écarter, ce qu'il fit, non sans une certaine réticence. La fureur et le désarroi se lisaient sur ses traits transparents. Il se mit à tourner dans un coin de la salle en ruminant sa colère. Toris, visiblement ravi d'avoir pu l'insulter à loisir, souriait cruellement. Du moins jusqu'à ce que je lui dise : « Ce livre dont vous venez de parler. C'est moi qui l'ai désormais. Et si je ne retrouve pas mon époux, vous pouvez considérer que la Lyrkania compte un nouvel ennemi. Sans doute le pire de tous.

— Vous ?! Vous toute seule ? Parce que ces pitres d'Ereehaxs Ereevins n'ont aucune chance d'effrayer quiconque en Lyrkania ! Ils se feraient balayer par la première bête sauvage qu'ils croiseraient ! Et vous… Même si vous êtes capable de vous charger d'Ihra par je ne sais quel moyen, vous n'êtes pas de taille à affronter ce qui s'abattra bientôt sur vous ! ». La fureur, et quelque chose ressemblant fort à du désespoir animaient désormais le jeune homme aux cheveux noirs. De l'écume aux coins des lèvres, il éructa encore : « Vous serez bientôt tous piétinés ! Laminés ! Et nous marcherons sur vos cadavres de dégénérés ! Nous avons plus de savoir et de pouvoirs que toute cette nation de pleutres ! Maintenant que nous avons… ». Il s'interrompit brusquement en réalisant qu'il allait trop en dire. Je ne ratais pas l'instant et le saisit par les épaules d'une poigne ferme : « Maintenant que vous avez quoi ? ». Il grimaça sous l'effet de la brûlure de mon énergie mais serra les dents. J'enfonçais mes doigts dans sa chair, entre les articulations de ses bras, il commença à gémir tandis que ses genoux fléchissaient. Loth se précipita derrière lui pour le maintenir debout. J'approchais mon visage au plus près, de sorte que le bout de son nez commença à rougir et murmurais : « Parlez tant que vous pouvez encore le faire ou bien… le voleur de lumière viendra s'installer dans votre corps. Votre esprit en mourra, vous le savez n'est-ce pas ? ». Comme il résistait encore, je captais un peu plus d'Ihra. Il se mit à crier sa douleur en longues plaintes déchirantes alors que je pouvais déjà toucher ses os du bout des doigts. Je le vis se mordre la lèvre inférieure si fort que du sang coula de sa bouche juste avant qu'il ne s'évanouisse. Quand il s'écroula contre Loth, je tenais encore les têtes de ses humérus entre mes mains. Je lâchais prise, les deux membres tombèrent au sol, amputés du tronc d'Ervyan Toris. Ofélius approcha : « L'expression n'est-elle pas, en principe "ça lui fera les pieds" et non les bras ? ». Je ne lui accordais aucune attention et demandais à Loth : « Il est en vie ?

— Oui ! Et il vivra, de mon point de vue, les plaies sont comme… cautérisées. Il ne saigne même pas ! ». J'avais craint avoir été trop loin encore une fois, j'étais rassurée de savoir le Lyrkanien encore vivant. Il me restait bon nombre de questions à lui poser. Et en regardant ses bras au sol, je ne ressentais aucune pitié. Je n'en étais plus là désormais.

Chapitre 7 :

Amicalement.

Loth lia les pieds de notre prisonnier et commença à disposer ses outils de torture au sol, non loin. Il tenait à ce que le Lyrkanien les voit tous à son réveil, afin qu'il se souvienne instantanément où il se trouvait. Tandis qu'il s'affairait, Ofélius vint me dire, l'air soucieux : « Taïs, nous gagnerions beaucoup de temps si vous consentiez à me laisser explorer l'esprit de ce godelureau… ». Il avait raison, mais comment aurais-je pu avoir confiance en ce qu'il me rapporterait de cette exploration mentale ? Je lui adressais un regard froid, il comprit. En affectant un détachement mal feint, il changea de sujet : « Vous avez fourni une puissance d'Ihra impressionnante tout à l'heure. Ces étranges créatures n'avaient aucune chance…

— Vous ignorez donc de quelle espèce il s'agit ?

— Hélas oui. Mais j'ai ma petite idée…

— Je vous écoute…

— Le principe même de la Nécromancie est de défier la mort et les lois basiques de la Nature. En se basant sur l'étude de créatures hybrides telles… Les Rigalès ! Mi-plante, mi-animal, il n'y a pas loin à penser que les fils du Crépuscule ont trouvé le moyen de combiner un animal à de la matière… Ici, peut-être un ours avec des chaînes.

— Oui… Mais cela ne ressemble plus à de la science Nécromantique. Cela ressemble à de la… sorcellerie.

— Quand on en ignore les rouages, la science est toujours une forme de sorcellerie, Taïs… ». Même si je lui en voulais de n'avoir pas joué franc-jeu avec nous, je ne pouvais retirer à Ofélius sa profonde sagesse. Je baissais les yeux sur mes mains qui luisaient toujours. Quelques années auparavant, si j'avais rencontré quelqu'un capable de se rendre aussi lumineux, je n'aurais pas douté une seconde d'avoir affaire à une sorcière ou un mage. Mon ignorance d'alors aurait trouvé une réponse simple à un phénomène naturel mais compliqué à

comprendre, à appréhender. Une réponse rassurante. Je pouvais remercier Sylvaine pour m'avoir poussée à étudier tout ce qu'il était possible de lire. Et, même si cela me coûtait de le penser, je pouvais remercier Ofélius pour tout ce savoir qu'il nous avait offert, lui aussi. Peu importait dans quel but il l'avait fait, il me profitait à présent… Je me tournais vers lui en soufflant : « Je vais aller voir si Zirc va mieux. Accompagnez-moi, je vous prie, maître Ofélius. ». Mon ton calme le surprit. Il opina du chef et me suivit tandis que je disais à Loth : « Je vous confie notre invité, j'enverrai Markus vous seconder. ». Il me gratifia d'un clin d'œil entendu, je quittais la crypte en toute confiance. Ofélius me suivit, à deux pas derrière, flottant ainsi comme l'humble serviteur d'un monarque. Je ne lui dis pas un mot jusqu'à ce que nous soyons dans le hall du manoir. Là, c'est lui qui prit la parole : « Vos amis Aerms ont été installés dans votre chambre.

— Très bien, j'y vais. Quant à vous maître… ». Sans me retourner, je marquais une pause pour m'assurer de son attention avant de dire sèchement : « Je vous interdis de retourner dans la crypte sans moi.

— Je comprends… Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais retourner auprès d'Artaïs Jonas pour…

— Faites donc cela oui. ». Je montais l'escalier d'un pas lent et arrivée sur le palier, j'aperçus la brume rouge disparaissant à travers la porte d'entrée. Me montrer dure avec le Nécromancien ne me causait aucun remords. Et pendant un instant, il me sembla que j'aurais pu agir de la sorte avec n'importe qui. Angus n'était plus là pour m'apaiser, j'allais devoir me contenter de ma plus ancienne compagne. La colère. Celle qui prenait mille formes et me faisait tenir debout en dépit de tout. On m'avait enlevé mon bienaimé mais elle, personne ne pourrait me la prendre. Il était grand temps de m'en faire une alliée, de cesser de la combattre. Plus encore qu'une alliée, il me faudrait en faire une arme… Mais quand j'entrais dans ma chambre, je compris qu'un autre sentiment me porterait tout aussi loin. Je fus accueillie par des babillages et des rires venant de mon lit. Je ne tardais pas, en approchant, à voir Jadis et Iskar virevolter au-dessus de leur mère… et de leur père. Zirc était éveillé, il parlait doucement avec Magotte, penchée au-dessus de lui. Bien qu'encore très affaibli, il lui souriait tendrement. Ce sourire. Ce sourire aux dents écartées qui m'avait tant manqué. Toute colère s'évanouit en moi comme une bouffée de vapeur au soleil. Mes yeux s'emplirent de larmes d'émotion au moment où les quatre Erm'gols s'aperçurent de ma présence. Les jumeaux vinrent tournoyer autour de moi : « Tu as réussi ! Tu l'as ramené ! Tu l'as sauvé ! ». Ce n'était plus que piaillements de joie et bruissements d'ailes ! Le petit visage de Magotte s'illumina d'un large

sourire et, sans quitter son joli, elle me tendit les bras. Je vins m'asseoir sur le lit auprès d'eux, Zirc tenta de se redresser, je lui dis doucement : « Non, ne bouge pas. Tout va bien maintenant, repose-toi petite tête… ». Comme j'avais pris la main de sa femelle entre deux doigts, il me tendit aussi la sienne en disant : « Solène… J'ai tellement espéré que vous… que vous viendriez me chercher… Il n'y avait que toi et Angus qui pouviez me sortir de là… ». Magotte eut un regard triste et détourna les yeux. Zirc ajouta : « Je sais pour Angus… Mais dès que j'irai mieux, on partira… toi et moi on ira le chercher !

— Non Zirc. J'irai seule.

— Mais je vais t'aider !

— Je sais, mais tu as une famille à toi maintenant. Tu dois être là pour… ». Une sensation étrange me fit taire. Quelque chose de si léger que je crus l'avoir imaginé. Jusqu'à ce que, dans la seconde suivante, cela se reproduise. Un tremblement, un mouvement dans mon bas ventre. Je posais machinalement une main dessus en baissant les yeux. Je vis la peau de mes doigts s'éteindre progressivement, sans que je l'aie souhaité. Et encore cette sensation, comme une nuée de bulles minuscules au creux de mes entrailles. Magotte se redressa en disant : « Ça y est ! ». Je l'interrogeais du regard mais quelque chose, comme remontant du fond de mon cœur répondit à ma question muette. C'était lui. Ce n'était pas mon corps qui m'envoyait les signes d'un quelconque malaise, non. C'était lui. L'enfant. Mon enfant. Je pus bientôt sentir un frémissement contre ma paume. Comme sous le coup d'une surprise trop intense, ma respiration s'accéléra et un vertige me saisit. En relevant la tête, j'aperçus mon visage stupéfait dans le grand miroir au mur. Mes pupilles luisaient, uniquement mes pupilles. Signe que mon bébé était en éveil. Alors que les Erm'gols autour de moi commençaient à sourire, tout heureux de cette manifestation naturelle de ma grossesse, une vague incoercible de tristesse m'étrangla. Notre enfant donnait les premiers signes concrets de sa présence et Angus n'était pas là pour s'en réjouir. Je ne pus retenir le flot de larmes qui me brouilla la vue. Magotte comprit ce qui me brisait de peine, elle approcha et vint poser ses minuscules mains sur mon ventre en levant vers moi ses étranges yeux couleur rubis. Ses fils l'imitèrent en me regardant d'un air triste. Zirc eut un sursaut de vitalité et vint en faire de même en me disant doucement : « Sèche tes larmes Solène… ton petit sait que nous sommes là, avec toi… Il nous sent, tu sais ? Il nous sent et il n'est pas triste. ». Je sanglotais sans pouvoir rien dire, Magotte ajouta : « Il est en confiance… Avec nous et avec toi. Il sait que tu retrouveras son père… Sa petite aura brille de confiance en toi… ». L'image de ses huit petites mains colorées sur mon ventre fut

la dernière que je vis avant que le vertige ne s'accentue, jusqu'à ce que je sombre…

La nuit était tombée quand j'ouvrais enfin les yeux. Je me redressais vivement dans mon lit, cherchant les Erm'gols du regard, en vain. J'étais seule dans ma chambre où deux candélabres avaient été allumés. Seule et en chemise de nuit, mes vêtements soigneusement pliés au pied du lit. En me levant, j'avisais mes armes alignées sur un coffre près de la fenêtre. Mon regard retourna aussitôt vers le lit où l'épée d'Angus trônait toujours. Mes ordres avaient été respectés. Mes premières pensées furent pour Zirc et les siens. Où étaient-ils ? Mon ami ailé avait-il recouvré toutes ses forces ? Et Ofélius ? Avait-il lui aussi respecté mes ordres ? Avait-il résisté à la tentation d'aller fouiller l'esprit de notre prisonnier ? J'en doutais et lâchais dans une respiration : « Ofélius… ». Sa réponse fut quasi instantanée, il se matérialisa devant moi : « Taïs ?

— Diantre, vous êtes de plus en plus prompt à apparaître.

— Je me dois de l'être. C'est la seule raison de ma présence en ce monde : vous servir.

— N'en faites pas trop… Où sont les Erm'gols ?

— Loth les a installés dans une chambre voisine. Votre ami Zirc est presque totalement remis de sa mésaventure.

— Très bien. Et notre prisonnier ? S'est-il réveillé ?

— Il semblerait…

— Il semblerait ?

— Vous m'avez interdit de…

— Je vois. Attendez-moi en bas, je vous rejoins dans un moment. ». Il disparut sans un mot de plus tandis que je ramassais mes vêtements pour m'habiller. S'était-il réellement abstenu de rejoindre la crypte ? J'avais du mal à le croire. Et aucun moyen d'être sûre du contraire… Quand je quittais la pièce, je perçus les rires cristallins d'Iskar et Jadis à travers la porte de la chambre la plus proche. Mais je n'en tournais pas la poignée. Je laissais Zirc et sa famille goûter ces retrouvailles entre eux. Ils étaient saufs désormais. Saufs et à l'abri du danger. Si tant était que celui-ci prenne encore une forme inattendue pour nous

surprendre. Il était grand temps d'en savoir plus sur les Lyrkaniens, leur pays et leurs capacités. Je marchais d'un pas rapide à travers la maison et le jardin jusqu'à rejoindre la crypte. Je trouvais Loth et Markus discutant devant la porte. Nous nous saluâmes puis je demandais à Loth : « Comment se porte notre invité ?

— Son réveil a été plutôt rude. Surtout quand il a vu qu'il lui manquait… certaines choses !

— J'imagine que ça peut surprendre, oui.

— Il a braillé comme un porc à l'abattoir pendant un temps, pleuré aussi, mais depuis une heure, il accuse le choc.

— Comment ça ?

— Ça arrive souvent, le gars espère mourir plutôt que de ressortir infirme d'un interrogatoire. Il reste là à fixer le vide en attendant le coup de grâce. Mais je me disais, vous voulez pas que je vous donne une fiole de baveux ?

— Cette potion qui fait parler mais qui tue par déshydratation ?

— Ça vous éviterait d'avoir à vous salir les mains…

— Pour le moment, je préfère me salir les mains. ». Il émit un petit ricanement tandis que je m'engouffrais dans le couloir sombre de la crypte où il me suivit. Markus resta à la porte pour en garder l'accès… En entrant dans la salle mortuaire, je vis de suite Ervyan Toris. Assis par terre, tête basse, ses longs cheveux noirs tombant en mèches souillées de sang et de larmes devant son visage. Il resta immobile à mon approche. Et même quand je m'accroupis devant lui et tendais la main pour écarter une mèche de son front, il ne cilla pas. Je constatais qu'effectivement, son regard était fixé sur le vide. Il était aussi blême que hagard. Loth me surprit en me tendant une gourde. Je la débouchais et la secouais doucement devant le visage du prisonnier mais il ne réagit pas. D'une main sous son menton, je lui fis relever la tête pour verser un peu d'eau sur sa bouche entrouverte. À son contact, il battit des paupières et eut un premier sursaut de conscience. Il déglutit, son regard croisa le mien, puis il se raidit et se plaqua au mur derrière lui : « Vous ! ». Il était de nouveau parmi nous. Je me relevais en rendant la gourde à Loth. Le Lyrkanien me surprit en se mettant à aboyer : « C'est vous qui m'avez fait cela !! Sale truie Ereevine ! Sous-race ! Bâtarde ! Tu finiras écartelée ! Violée par une horde de Trolls !

— “Tu” ? Nous voilà donc intimes ?

— Tu ne sais pas à qui tu t’es attaquée catin !

— Pour l’instant, uniquement à vous Artaïs Toris. Mais éclairez-moi, je vous en prie… ». Comme je le regardais avec un demi-sourire, il tenta de se racler la gorge pour me cracher dessus, en vain. Il manquait de salive. En l’observant, je remarquais à quel point ses blessures s’étaient presque parfaitement guéries. Certains questionnements m’effleurèrent l’esprit, j’appelais aussitôt : « Ofélius ? ». Il apparut sur ma droite : « Taïs ? ». En croisant les bras, je lui fis signe de me suivre un peu à l’écart dans le tunnel. Là, je lui dis : « Cet homme semble avoir une capacité de régénération similaire à celle d’Angus. Ça signifierait qu’il est de lignée Ereehator pure n’est-ce pas ?

— Effectivement.

— Les Ereehators Ereevins, même de lignée pure, n’avaient pas cette capacité pour ce que j’en sais. Comment expliquez-vous cela ?

— Ma foi… La pureté de la lignée est peut-être plus grande en Lyrkania. En Ereeven les métissages entre lignées et avec des humains n’ont pu qu’amoindrir les pouvoirs… Surtout avec les humains ! ». Le Lyrkanien rugissait un flot d’injures à mon encontre, sa voix partant dans des éraillements aigus qui trahissaient son désespoir. Mais je ne ressentais toujours aucune pitié pour lui. Je fis un signe du menton à Loth qui le fit taire d’un coup de pied dans les côtes. Quand je revins vers lui, Toris toussait et bavait piteusement, je soupirais : « Souhaitez-vous réellement souffrir tous les maux possibles plutôt que de répondre à nos questions ? ». Il leva vers moi un visage couvert de larmes et de sang coagulé, marqua une pause puis hoqueta : « Ai-je vraiment le choix ?

— Vous n’en avez qu’un à faire. Celui de me parler… Pourquoi êtes-vous ici Ervyan Toris, Nécromancien, fils du Crépuscule ? ». Le souffle court, la bouche sèche, il me semble qu’il observa mon visage d’un air triste avant de dire : « Parce que j’ai échoué… ». Je pus sentir sa détermination s’évanouir, je n’ajoutais rien. Il perdit son regard dans le vide en poursuivant, d’une voix blanche : « Je n’ai pas réussi… Je n’avais pas compris… Je devais ramener la source d’Ihra et… je n’ai pas compris que… J’ai d’abord cru que c’était l’Aerm du marais. Puis il y a eu tous ces échos de rayonnements, chaque fois plus puissants ! Le Merca m’avait assuré qu’il n’y avait qu’une seule source et… Quand on a capturé l’homme, j’ai cru que c’était lui. Son rayonnement est tellement puissant ! Mais… Mais vous… Vous ne devriez pas exister. ».

Ses yeux de jade pâle se relevèrent vers les miens, de grosses larmes roulèrent sur ses joues. Il y avait autant de désespoir que d'incompréhension en lui. Tant de questions de son côté également. Je lui demandais dans un souffle : « Pourquoi je ne devrais pas exister ? ». Il eut un rictus surpris, comme un vague sourire déformé, puis : « Les femmes Ereehators… Il n'y en a plus aucune depuis… des décennies ! Et les dernières ayant vécu en Lyrkania n'avaient… aucun pouvoir. ». Mon cerveau ne sut que faire de cette information sur le coup. Je vis qu'Ofélius s'était rapproché, captivé par ce qu'il entendait. Je lui adressais un regard interrogateur, il demanda au prisonnier : « Comment pouvez-vous avoir vu le jour si les femmes ont disparu ? Vous disposez de capacité de lignée pure !

— Halremyr… Une manipulation Nécromantique du sang. Des femmes d'autres peuples voient leur sang… purifié et partiellement remplacé par celui d'un Ereehator pur. ». Le spectre se redressa vivement puis se mit à tourner dans la salle mortuaire, absorbé dans une intense réflexion. Le regard de Toris revint vers moi quand il dit : « Mais la plupart d'entre elles meurent avant d'avoir mis bas. Et quand celles qui survivent accouchent, une fois sur trois, l'enfant est anormal. Quand il n'est pas mort-né…

— On peut en conclure que vous avez eu de la chance… ». Il ricana amèrement : « Excusez-moi si je n'applaudis pas ! ». Je soupirais et marquais un temps de réflexion avant de dire : « On vous a donc envoyé ici dans le seul but de capturer… la "source" ?

— … Oui.

— Le seul but ? Vraiment ? Et le réveil des créatures ? En êtes-vous aussi à l'origine ?

— …

— Faut-il que je vous prive également de vos jambes Artaïs ? ». Il retrouvait un semblant de résistance, mâchoire crispée. Je m'accroupis devant lui, il rugit aussitôt : « à quoi bon vous répondre ?! Vous me tuerez de toute façon !!

— Peut-être. Pour être tout à fait honnête, je n'ai rien décidé encore. Mais si je vous laisse la vie sauve et que vous finissez vos jours au fond d'un cachot… Il vaudra mieux pour vous avoir encore deux jambes pour échapper aux rats qui seraient alors tentés de vous ronger les bourses, non ? ». Expression aussi outrée que sidérée du Lyrkanien. Ofélius soupira alors : « Ce jeu de menace pourrait durer des jours

Taïs… Et je crains que le temps ne presse. ». Il avait raison, je demandais d'un ton sec : « Artaïs Ervyan, si vous ne devez répondre qu'à une seule de mes questions, répondez à celle-ci : Où est mon époux ?

— D'après vous ? ». Sa réponse arrogante et instantanée m'échauffa le sang, une puissante gifle l'atteignit en plein visage. Surpris, il rugit : « En Lyrkania ! Où voulez-vous qu'il soit ?! ». Ce fut à mon tour d'être surprise. Et agacée : « Impossible. À l'heure qu'il est, il peut se trouver, au mieux encore en terres humaines, mais le voyage jusqu'en Lyrkania prendrait des mois ! ». Il détourna le regard, je le saisis par le menton d'une poigne de fer, m'apprêtant à me charger d'énergie quand Loth m'interrompit : « Dame Solène ! Il y a quelqu'un à la porte de la crypte, j'viens d'entendre le signal de Markus. ». Coupée dans mon élan, je me relevais en grognant : « Ofélius, procédez. Retournez l'esprit de cet idiot. ». Je vis l'incrédulité passer sur le visage de Toris juste au moment où la brume rouge du Nécromancien s'infiltrait en lui à la vitesse d'un courant d'air. Il parut alors comme pétrifié, bouche grande ouverte, yeux écarquillés, tout son corps raide comme la Justice. Je ne restais pas pour observer davantage la scène, filant d'un pas rapide jusqu'à l'entrée du tombeau. Là-bas je trouvais Xander en train d'admonester vertement Markus qui restait de marbre. À ma vue, il avança pour entrer dans le tunnel, je l'en empêchais en posant une main sur sa poitrine : « Un moment, je vous prie.

— Nous avons un accord Soley'n.

— Justement, laissez-moi vous parler de ce que j'ai appris… Marchons un peu, voulez-vous ? On manque d'air là-dedans… ». Comme il hésitait, je lui offris mon bras d'un geste souple. Il le prit à contrecœur, affectant toujours cet air sombre et contrarié. Aux tout premiers pas que nous fîmes dans le jardin, il me demanda : « Et bien ? Je vous écoute…

— Cet homme est bel et bien Lyrkanien. Nécromancien. Il a été envoyé ici à la recherche d'une source d'Ihra. Après avoir trouvé Zirc, il a capté des échos de rayonnement qui l'ont mené jusqu'à nous.

— Des échos ?

— Oui, ce sont des choses que certains Ereehators peuvent faire. Ceux qui ont un peu de sang Ereehagen en fait. Sûrement son compagnon, Werdor. Mais peu importe ! Ils ont enlevé Angus en pensant que c'était lui, la source qu'ils cherchaient. ». L'expression du visage de l'Ereehax était passée d'agacée à une tout autre, plus

détendue, marquant son intérêt pour mes dires. Il réfléchit un bref instant avant de lâcher : « Alors qu'en fait, c'est vous la source.

— Je ne sais pas. Peut-être. Si c'est la source d'une forme d'énergie dévastatrice qu'ils cherchaient, sans doute…

— Ça ne fait aucun doute pour moi. Quand on vole un outil puissant à un autre peuple, ce n'est pas pour guérir la plèbe, c'est pour combattre et asseoir sa domination. Votre énergie est une arme puissante. Mais quelle est la finalité de tout ceci ?

— Ofélius ne va tarder à le savoir, actuellement il pille l'esprit du Lyrkanien.

— Vous lui faites confiance à présent ? ». Je détournais le regard. Je n'étais sûre de rien concernant Ofélius. Mais certaines des choses qu'avait dites Ervyan Toris l'avaient atteint. Sa réputation de traître Historique dans son propre pays pouvait possiblement changer son regard sur ce qu'il idéalisait depuis des siècles. La Lyrkania n'était plus celle qu'il avait connue. Toutes ces certitudes s'en trouvaient considérablement ébranlées. Quand je racontais ce moment à Xander, il mit des mots sur ce que je ressentais : « Oui, quelles que soient les raisons pour lesquelles il vous a caché certaines choses, il semble évident que le peuple Lyrkanien n'est plus celui qu'il a idéalisé. Et son évolution ne s'est visiblement pas faite dans le sens qu'il aurait souhaité.

— Certes. À priori, les Ereehators Lyrkaniens sont autant en voie d'extinction que les Ereevins. Plus de femmes Ereehators. Des expérimentations de reproduction hasardeuses donnant lieu à des résultats incertains… ». Il marqua un temps d'arrêt, cessa de marcher et je vis un vague sourire se dessiner sur son visage. Je l'interrogeais du regard, il me dit : « Je pensais juste que… pas de femmes Ereehators… Vu ce qu'une seule provoque en Ereeven, je pourrais presque les envier ! ». Il ricana comme un gamin, je le gratifiais d'un petit coup de coude. Il couvrit ma main de la sienne : « En tout cas, pour le peu que nous savons désormais, c'est positif. Même si tout pourrait être soumis à caution, il semble que ce que vous aviez envisagé sonne juste.

— À caution oui. Surtout le fait qu'Angus soit en Lyrkania !

— J'y ai réfléchi et… Ces deux Nécromanciens ne peuvent être arrivés jusqu'ici seuls. D'autres doivent se terrer quelque part pour garder Angus à l'œil. J'ai envoyé plusieurs détachements à travers le

pays. De petits groupes d'hommes, par quatre ou cinq, sur différents sites propices à servir de caches. Des ruines, des grottes, ce genre d'endroit… ». Le ton de sa voix s'amoindrit sur cette dernière phrase. Je sentais qu'il ne croyait pas vraiment en l'efficacité de ce déploiement. Mais il avait voulu agir, ne pas rester dans une attente stérile. Et quelque chose me disait que ce n'était pas par devoir royal. Il avait fait cela par amitié. Je m'en trouvais touchée et regrettais la dureté dont j'avais fait preuve au cimetière. Je lui souris, il tapota doucement sur ma main en soufflant : « Nous le trouverons. J'en suis convaincu. » …

Quand nous retournâmes à la crypte, Xander observa tout autour de lui. Quelle ne fut pas ma surprise en entrant dans la chambre mortuaire, quand je vis Ervyan étendu sur une des deux tombes centrales. Loth m'informa aussitôt : « Je l'ai collé là parce qu'il s'est tout raidi au sol et il avait de l'écume aux lèvres. J'ai pensé qu'il fallait pas qu'il meure tout de suite, je lui ai humecté la bouche…

— Vous avez bien fait.

— J'ai cru comprendre que le fantôme à qui vous parlez tout le temps est dans le bonhomme, je me trompe ?

— Non, c'est bien ça. Ofélius va aller chercher les informations directement dans sa tête.

— Pratique… Enfin si celui-là ne meure pas avant que ce soit fait. Il a le cœur qui cogne comme celui d'un lapin ! ». Je posais une main sur la poitrine de Toris et sentais, effectivement, le martèlement furieux de son cœur. Xander approcha en s'exclamant : « MAIS ?! Mais où sont… Où sont passés ses bras ?! ». Loth lui répondit nonchalamment : « Dans le coin là-bas… ». L'Ereehax m'adressa un regard surpris : « Soley'n ?

— Je me suis un peu emportée au début…

— Il est heureux que le spectre prenne le relais ! Vous ne m'auriez pas laissé grand-chose à interroger ! ». Je roulais des yeux, l'état de santé général du Lyrkanien m'importait davantage. Je réalisais soudain que s'il mourait, Ofélius prendrait possession de son corps et que, peut-être, cela avait été son intention dès le départ. Une vague de colère m'enveloppa le cœur, je grognais entre mes dents : « Par toutes

les putes du port, si cette saloperie de spectre a encore essayé de m'arnaquer, je le pulvérise ! ». La voix d'Ofélius se fit entendre, comme un écho sortant de la bouche béante du prisonnier : « Je n'ai aucune intention de faire Kabal, Taïs, ne craignez rien. ». Xander avait presque sursauté. Je dis au spectre : « C'est vous qui auriez à craindre si vous me décevez encore maître Ofélius.

— Je sais cela, Taïs. Cependant…

— Quoi ?

— Quelque chose m'empêche de lire en l'esprit de cet homme. Quelque chose de surnaturel…

— Comment cela ? ». Le corps du prisonnier s'arc-bouta brusquement, nous faisant tous tressaillir. Il demeura ainsi contracté. Sa bouche s'ouvrit plus grand encore, ainsi que ses yeux. Je reposais une main sur sa poitrine, son cœur battait à tout rompre. Tout son être se mit à trembler, de la mousse blanchâtre apparut à ses lèvres. Je le crus sur le point de mourir quand soudain, la brume rouge jaillit puissamment de sa bouche comme la vapeur sous pression d'une bouilloire. Tout son corps retomba, pareil à une poupée de chiffon. Ofélius reprit forme humaine en disant, d'un ton contrarié : « J'ai du mal à y croire mais on a posé un sceau Nécromantique sur l'esprit de cet homme…

— Pardon ?

— Une incantation inconnue de moi. Quelque chose qui a dû être mis au point bien après mon décès. Je ne peux avoir accès qu'au contrôle de sa biologie, pas à son esprit !

— Vous ne pourriez donc même pas faire Kabal ?

— Si, parce que dans ce cas, je m'attaquerais à son aura. Et si je le faisais, la majeure partie de son esprit, donc de ses souvenirs, s'effacerait. ». Xander réprima un juron auquel je répondis laconiquement : « Il reste la torture… ». Une autre voix s'éleva dans la salle mortuaire, nous surprenant tous, une voix autoritaire au timbre un peu cassé : « Vous en avez assez fait. Je prends le relais. ». Le ministre de la Justice Historique se tenait là, à l'entrée de la salle, accompagné de plusieurs Ereehaxs. Xander fit un pas vers lui mais il l'arrêta d'un geste : « Votre loyauté envers vos amis est sans doute très estimable mon cher Lochrey'n, mais elle porte préjudice à la couronne.

— Le roi sait…

— Ce que le roi sait ne regarde pas toujours le royaume. Ce que je sais moi, en revanche, c'est que vous avez dissimulé un ennemi, un témoin clé.

— Ce n'est absolument pas comme ça que…

— Il suffit ! Nous prenons en charge cet homme et quiconque s'interposera ira croupir dans une geôle voisine de la sienne. ». Xander attrapa fermement mon avant-bras quand je fis un pas en avant pour m'interposer. Il planta son regard au fond du mien sans dire un mot. Les paroles n'étaient pas nécessaires, il voulait que je me tienne tranquille. Que je ne me dévoile pas devant le ministre. J'eus une demi-seconde d'hésitation mais la voix d'Angus m'expliquant pourquoi nous devions rester discrets quant à nos capacités, me revint en tête. Je regardais les soldats emporter le Lyrkanien, étranglée de frustration. Juste avant de sortir, le ministre nous jaugea brièvement et dit, hautain : « Eut égard à ce que la perte de votre époux vous cause, dame Soley'n, je tairais tout ceci.

— La perte ? Mon époux n'est pas mort, votre grâce !

— Ma foi, cet homme nous le dira…

— Vous ne tirerez rien de lui.

— Ah non ? Et pourquoi cela ? L'auriez-vous également privé de sa langue ? ». La poigne de Xander sur mon bras se fit plus ferme, j'allais trop en dire. Il répondit à ma place : « Cet homme a une très grande tolérance à la douleur.

— Je retrouve bien là vos élans guerriers Lochrey'n. Nous disposons de philtres de vérité puissants, nul besoin de tomber dans la brutalité. Laissez faire les professionnels, nous y gagnerons tous un temps précieux. Surtout si, comme vous le pensez dame Soley'n, votre époux est toujours en vie, détenu dans je ne sais quel cul-de-basse-fosse. ». Je détournais le regard en acquiesçant. Sankaa'r ne perdit pas un instant de plus et tourna les talons… Loth le suivit afin de s'assurer qu'il quittait bien les lieux. Xander lâcha mon bras et se passa une main nerveuse dans les cheveux en pestant : « Foutu pantin, fils de serpent ! Je vous avais bien dit que ce n'était pas une bonne idée !

— Vous aviez raison ! Voilà ! Satisfait ?! Ça vous soulage de le savoir ?!

— Non ! ». Nous étions face à face, tous deux bras croisés et faciès furibonds. Ofélius approcha en disant posément : « Allons mes seigneurs, apaisez-vous. Quand bien même cet homme ferait parler Toris par des biais alchimiques, comment pourrait-il comprendre un traître mot de ce qu'il dira ? Dois-je vous rappeler qu'en Ereeven aujourd'hui, nous ne sommes que trois à pouvoir parler le Lyrkanien ? Enfin, deux puisque Artaïs Angus est… absent. ». Je vis les sourcils de Xander se défroisser et tout son visage se détendre à mesure qu'il disait : « Mais oui… Il suffira que je lui dise que vous seule comprenez cette langue pour qu'il soit forcé de vous faire participer à l'interrogatoire. Je vais le faire de ce pas ! Je vous ferais quérir quand le moment sera venu !

— Attendez, Xander !

— Il n'y a pas une seconde à perdre, vous l'avez dit vous-même ! ». Et brusquement, il prit ma tête entre ses mains et déposa un baiser un peu brutal sur mon front avant de disparaître dans un coup de vent aussi typique que surhumain. Je me retrouvais plantée là, sous le regard d'un Loth un peu désorienté. Ofélius me dit : « Il a raison Taïs.

— Je sais mais…

— … ?

— J'ai le pressentiment que Sankaa'r n'acceptera pas aussi facilement. Pourquoi croirait-il que je parle le Lyrkanien ? Comment suis-je censée avoir appris cette langue ? Cet homme-là doute de tout ! C'est son métier de trouver des causes et des coupables !

— Voulez-vous que j'accompagne Artaïs Alexander, je pourrais revenir vous dire ce qu'il en est plus vite que lui.

— Plus vite qu'un Ereehax ?

— Je suis un esprit, je suis partout et nulle part Taïs…

— Très bien, faites donc cela. ». Il se dissipa dans l'instant. Tout se compliquait à nouveau mais intérieurement, je me fustigeais. Comment pouvais-je avoir été assez sotte pour penser que le ministre ne viendrait pas récupérer mon prisonnier ? Les soldats qui avaient survécu à l'attaque avaient dû témoigner de sa présence ! Et aux yeux de Sankaa'r, je n'étais rien qu'une petite dame du royaume ! Une dame aux yeux lumineux par moment, rien de bien méchant. Angus et son passé l'avaient bien plus interloqué. Les poings sur les hanches, je soupirais presque rageusement quand Loth me demanda : « On fait

quoi alors ? On s'introduit dans le château ?

— Quoi ?

— Pour aller travailler le gars sans bras. C'est jouable.

— Non, non. Il y a autre chose à tenter. Quelque chose de moins… illégal. Venez, il se fait tard, ne restons pas ici. ». Nous quittâmes la crypte sans rien ajouter. À la sortie, Markus et Loth échangèrent quelques mots tandis que je me dirigeais vers le manoir. Tout en marchant d'un pas qui trahissait un certain agacement, je réfléchissais intensément à d'autres possibilités. Il y avait déjà plusieurs jours qu'Angus m'avait été ravi. Je refusais d'en faire le compte exact, mettre un chiffre sur son absence ne l'aurait rendue que plus lourde. Quand je posais la main à plat contre le bois massif de la porte d'entrée, un hululement attira mon attention derrière moi. Je me retournais lentement, cherchant des yeux la famille de chouettes que j'avais rencontrée par une nuit semblable. L'obscurité était épaisse et je ne vis d'abord rien. Puis des battements d'ailes puissants attirèrent mon regard vers les plus hauts arbres de la propriété. J'entraperçus à peine les adultes, mais je pus voir clairement deux petites chouettes les suivre de peu et se réfugier sous le couvert du feuillage. Le souvenir de cette nuit, de ce vol nocturne eut un effet apaisant sur mon cœur. Le seul fait de savoir cette famille d'oiseau poursuivant le cours de sa vie sereinement me rassura. La vie continuait de tourner rond pour bon nombre d'êtres vivants pendant que la mienne bringuebalait. Comme toujours. J'en vins à me demander si finalement, ce rythme chaotique n'était pas normal. Si ce n'était pas ainsi que devait avancer mon existence : par à-coups inégaux et parfois violents. S'il en allait ainsi, cela ne m'empêcherait pas de retrouver Angus. Même si je devais encore en souffrir, je me ferais à cette cadence bancale. Pour lui. Pour eux. Je posais une main sur mon ventre en entrant dans la grande demeure silencieuse…

Je n'étais dans ma chambre que depuis un quart d'heure que Greta, arborant fièrement son bonnet de nuit, vint m'apporter un plateau de victuailles. J'eus beau protester, arguer que je n'avais pas faim, elle ne consentit à me laisser que lorsque j'eus croqué dans une de ses tartelettes aux amandes. Là, l'air satisfait, elle sortit enfin de la chambre. Elle seule pouvait oser me tenir tête de la sorte car elle me connaissait mieux que les autres domestiques. Elle savait que je ne me considérais pas comme une vraie maîtresse de maison. Elle et son cher Loth, bien sûr. Et bien que ses tartelettes aient été délicieuses, j'eus

toutes les peines du monde à avaler la bouchée forcée. Je dus boire toute une coupe d'eau pour y parvenir. En m'asseyant près du plateau posé sur le lit, je soupirais profondément. Gâteaux, fruits, fromage, salaisons… Rien ne me tentait. J'espérais intensément que l'attente ne fut pas trop longue avant d'avoir des nouvelles de Xander ou Ofélius mais… je me sentais glisser vers une forme de lassitude triste qui ne présageait rien de bon. Sans me retourner, je laissais ma main droite glisser sur le lit à la recherche de l'épée d'Angus. Je ne tardais pas à toucher son fourreau du bout des doigts. Je m'en écartais aussitôt d'un mouvement sec. Il fallait que je me reprenne. Que je ne faiblisse pas. Pas maintenant. Jamais. Mon regard retomba sur le plateau et je me saisis du premier fruit venu. Une poire. Sucrée et juteuse. Je la gobais en quatre bouchées à peine. Je passais ensuite à la suivante que j'accompagnais de plusieurs rondelles de saucisson. Un peu d'eau pour faire descendre et je m'attaquais aux tartelettes que j'agrémentais de fromage. Prendre des forces, remplir ce vide abyssal, nourrir l'enfant que je portais, m'occuper les mains sans réfléchir. Le plateau fut bientôt vide et mon ventre distendu. Trop de nourriture et d'eau. Quand je me levais pour me laver les mains dans la vasque près de ma coiffeuse, je pus entendre le contenu de mon estomac rendre le son d'une outre en peau de chèvre. Je me passais de l'eau fraîche sur le visage et réprimais un rot qui aurait pu me conduire au vomissement. Désormais légèrement vaseuse, j'allais m'asseoir devant la fenêtre dans l'espoir incohérent de guetter l'arrivée de Xander ou d'Ofélius. À peine étais-je confortablement installée qu'un flot de pensées m'assaillit à nouveau. Je basculais la tête contre le mur en fermant les yeux : « Que ne puis-je faire taire ce foutu cerveau pendant une heure ou deux ? ». Il était évident que non. Je restais ainsi, à ruminer mille et une pensées pendant presque une heure. Quand soudain, une lueur bleue passa, tel un éclair, devant ma fenêtre. Je me redressais aussitôt sans comprendre sur l'instant. Puis la lueur passa à nouveau et s'arrêta net : Zirc ! Il vint se plaquer contre la vitre en souriant, je lui ouvrais aussitôt : « Mais que fais-tu dehors petite tête ?! Tu as l'air d'aller beaucoup mieux !

— Je vais parfaitement bien ! ». Il entra en tourbillonnant dans la pièce puis fondit sur moi pour venir étreindre mon visage comme il le faisait toujours. Je retrouvais la sensation de sa poitrine frémissante contre ma joue : « Ah Solène ! Ça me fait tellement plaisir d'être à nouveau avec toi !

— À moi aussi ça me fait plaisir Zirc ! Tellement ! Mais où sont Magotte et les petits ?

— Ils dorment à côté, je voulais te voir seule.

— Oh ? Un problème ?

— Non, juste envie de te retrouver comme avant. ». Il me sourit, toutes dents dehors. Je ne réprimais pas le petit éclat de rire que son étrange minois me causait. Je ne réprimais pas non plus le geste affectueux qui me poussa à caresser sa tignasse bleue hirsute. Il cligna doucement de ses grands yeux de nuit et dit dans un soupir d'aise : « Ah, tu m'as manqué…

— Toi aussi. Mais grâce au dessin que tu m'avais fait, nous voilà de nouveau ensemble.

— Le dessin d'amitié oui, je n'aurais pas cru avoir à m'en servir comme ça mais… Les hommes en capuches m'ont tenu captif plusieurs jours avant de me mettre dans la cage de douleur.

— La cage de verre…

— Oui. J'ai vu plein d'autres Erm'gols morts dans ces cages, tu sais. ». Son petit visage se fit d'une tristesse absolue mais ce qu'il venait de dire avait tinté étrangement en mon esprit : « Tu en as vu d'autres ? Où ça ?

— Là où ils m'ont enfermé.

— Et c'était où ? Tu as pu voir ? Une maison comme celle-ci ou bien en ruines ? Une grotte peut-être ?

— Ah non, c'était un château, comme à Pierre Fendue.

— Un château ? Un château en ruines ?

— Non, un grand château avec des statues partout et beaucoup d'hommes en capuches. ». Je ne comprenais pas. Un grand château habité par des Nécromanciens. Une éventualité commença à poindre en moi, et je n'aimais pas ce qu'elle confirmait. À mon air soucieux, Zirc comprit que ce qu'il me disait avait une importance cruciale : « J'étais dans une cage comme celle des oiseaux quand on a passé la porte de lumière. Juste après, on était dans ce château.

— La quoi ? Porte de lumière ?

— Oui. ». Il s'envola dans la pièce et flotta devant la porte de la chambre en disant : « Moins large que celle-là et aussi haute. Avec des choses gravées dans la pierre de chaque côté ! ». Captivée et anxieuse, je me levais : « Et tu dis qu'ils ont passé cette porte et que… vous vous

êtes retrouvés ailleurs ?

— Dans le grand château oui.

— Mais… où était-elle cette porte ?

— Dans une grotte au pied des montagnes bleues, tu sais celles qu'on traverse pour venir en Ereeven !

— La chaîne de l'Ereehator… ». Mon esprit se mit à tourner de manière anarchique. Il y aurait un château sous les montagnes ? Un château de Nécromanciens sous la chaîne de l'Ereehator ? Comment cela pouvait-il être possible ? Et si c'était vraiment possible, comment cela avait pu être dissimulé depuis des siècles ? Zirc revint vers moi : « Ils ont mis une pierre dans un trou en bas de la porte et elle s'est illuminée. Tu sais, comme cette pierre que le Troll avait dans le crâne ?

— Une pierre Möhl ?

— Non, une pierre dure.

— Non ce n'est… Tu es sûr que c'était le même genre de pierre ?

— Certain ! Il y avait des choses gravées dessus aussi ! ». Une nouvelle information qui ne mettait qu'un peu plus de pagaille dans mes réflexions. Une pierre Möhl pour ouvrir une porte ? Est-ce que c'était cela qui dissimulait le château au reste du monde ? Ma tête me parut sur le point d'exploser, mon ami ajouta : « On a tous passé la porte et traversé le château jusqu'à un endroit qui ressemblait au laboratoire de Jonas. C'est là qu'ils m'ont mis dans la cage de douleur… C'est là aussi qu'il y avait plein d'autres Erm'gols morts… Plein… Sur des étagères dans des cages de douleur… ». Sa tristesse me fendit le cœur, je passais une main derrière son dos en soufflant : « Mais toi tu es là… Bien en vie.

— Oui… Mais après qu'ils m'aient enfermé, je n'ai plus rien vu. C'était comme un rêve qui fait mal à la tête. Comme si on t'empêchait de te réveiller… Et parfois, tu sens la vie qui te quitte presque entièrement… J'avais peur… Tout le temps. ». Je le ramenais contre mon cœur et déposais un baiser dans ses cheveux : « C'est terminé. Tu es en sécurité maintenant. Et ceux qui t'ont fait ça ne s'en tireront pas à bon compte… Je vais m'occuper d'eux. ». Mais hors d'une profonde envie de vengeance, je n'arrivais plus à réfléchir clairement et sans même le réaliser, je soufflais entre mes dents : « Ofélius… ».

Chapitre 8 :

Cœur de Möhl.

À peine avais-je prononcé son nom, que le Nécromancien se matérialisa devant moi : « Taïs ? Votre ami n'a pas encore réussi à convaincre le ministre de la Justice, je ne… ». Je levais une main devant son visage inquiet et lui livrais, dans un débit de parole frénétique, tout le récit de Zirc. L'expression de ses traits transparents passa de la surprise à un intérêt fébrile. Il but avidement chacune de mes paroles. Quand j'en eus terminé, il se mit à flotter au hasard, absorbé en une réflexion intense. Zirc me questionna sur lui, je lui fis un résumé succinct qui le laissa indécis : « Tu m'as remplacé par un esprit rouge ?

— Personne ne t'a remplacé, ce spectre n'est pas mon ami. Toi, oui. ». Je ne sais s'il prêta attention à ce que je venais de dire mais c'est à cet instant qu'Ofélius revint vers moi, l'air contrarié : « Tout ceci ressemble fort à quelque chose que… C'est inconcevable ! Cela signifierait que les Fils du Crépuscule ont atteint un niveau de Nécromancie que je ne saurais imaginer ! Et un niveau d'ignominie pire encore !

— Expliquez-vous !

— Cette porte, activée par le Möhl. C'est un passage… Un portail permettant de voyager à travers le monde instantanément… Mais c'est impossible ! Cela fait partie des légendes Premières. L'histoire antique de notre espèce. Personne n'y croyait de mon temps ! Nous voyions cela comme des métaphores, des paraboles poétiques !

— Je ne comprends rien !

— Il s'agit de… de portes reliant divers endroits du monde entre eux, sans la contrainte de la distance. Les Aerms sont incapables de mentir, je le sais, mais… Par une de ces portes, votre ami serait allé… en Lyrkania. C'est… Je n'arrive pas à croire que…

— Une minute ! Ça voudrait dire que les Lyrkaniens ont le moyen

d'aller et venir jusqu'à nous par ces portails ? C'est donc vraiment… de la magie !

— De la Nécromancie plutôt. Et, visiblement, pour ce faire, ils utilisent le Möhl. ». Il prit sa tête entre ses mains et se remit à tourner dans la pièce, baragouinant des bribes de phrases, marques de son effarement. Je commençais juste à imaginer que oui, il se pouvait bien qu'Angus soit retenu de l'autre côté de l'océan. Les battements de mon cœur s'affolèrent jusqu'à ce qu'une idée fixe se plante dans mon cerveau : la porte. Il fallait la trouver. Peu importait finalement les raisons et le but de l'enlèvement d'Angus. Je devais me rapprocher de lui physiquement pour le retrouver. D'après le récit de Zirc, ce portail devait se situer en terres humaines, les montagnes bleues ! J'y retournerai donc ! Mais il me fallait de la pierre Möhl. Je savais où m'en procurer. Ou plutôt qui en détenait en grandes quantités. Quelqu'un à qui nous avions offert celle précédemment fichée dans le crâne d'un Troll. Njalmar le bon, bienaimé roi d'Ereeven… Mue par une pulsion où se mêlaient angoisse et impatience, je m'équipais de mes armes et m'apprêtais à sortir, bien décidée à quérir l'aide du roi sur-le-champ. Mais Ofélius m'arrêta en se plaçant devant moi : « Une minute Taïs ! Je devine quelles sont vos intentions, mais je vous conjure de m'écouter avant de faire quoi que ce soit !

— Faites vite, j'ai déjà perdu assez de temps ! ». Il marqua une courte pause, encore ébranlé par ce que je venais de lui apprendre. Puis il me dit, appuyant chaque mot de gestes nerveux : « Ces portails, puisqu'ils existent… ont des milliers d'années, car si on se fie aux légendes, les Premiers les utilisaient avant la toute première grande guerre. De mon temps, certains illuminés ont tenté d'en faire fonctionner en vain. Ils ignoraient que le Möhl était la clé… Nous l'ignorions tous !

— Je n'ai pas le temps pour un cours d'histoire Ofélius !

— Non, non attendez, c'est important, je vous en prie ! ». Je passais à travers son corps de brume pour ouvrir la porte de la chambre et brailler : « LOTH ! ». Le Nécromancien insista, agité : « Par toutes les Lunes d'Octus, Taïs, écoutez-moi. Si les Lyrkaniens actuels ont percé ce secret antique, c'est qu'ils ont fait une chose qui défie toute raison, tout honneur ! Le pire de tous les crimes ! ». Face à son expression ravagée par l'angoisse, je ne pus que marquer une pause à mon tour. S'il avait encore eu une enveloppe, il aurait tremblé de tous ses membres en me disant, d'une voix éteinte : « Ils ont profané la tombe du roi. Ils ont… ouvert la tombe de Lyrkan Tarvaney'l… ». Cela signifiait beaucoup pour lui, mais pour moi… J'ébauchais un

mouvement d'incompréhension de la tête, il se reprit : « On l'appelle aussi le tombeau du temps. La grande sépulture. Il renferme la mémoire des Premiers. Le tout premier ordre des Nécromanciens Ereehators a été créé pour le protéger. Lyrkan a souhaité être inhumé avec tous ces secrets afin, selon la légende royale, d'être le dernier rempart contre la folie des hommes. Il avait vu la nature des Ereehators s'amoindrir et savait qu'ils ne seraient plus capables de contrôler de tels artéfacts. Le secret du fonctionnement des portes reposait dans le tombeau du roi, parmi tous les autres…

— Toujours selon la légende ?

— Oui. ». Tout ceci signifiait que certains Lyrkaniens étaient possiblement beaucoup plus redoutables que ce qu'avait laissé entrevoir Ervyan Toris. Peut-être beaucoup plus puissants que moi… Mais il y avait Angus… Angus qui me manquait plus que tout. Angus que je devais retrouver. Ce n'était pas un choix, c'était une question de survie. Pour moi et pour notre enfant. Je refusais de vivre sans lui pour une raison aussi floue que le risque. Ou la peur. Et, comme venue des profondeurs de ma mémoire, la voix d'Algézir Moartek résonna sous mon crâne : « Parfois il n'est d'autre choix que celui de la folie. ». Loth déboula sur le palier, essoufflé, en chemise, bonnet de nuit vissé sur la tête. Je lui demandais d'aller seller Terys, il s'exécuta sans poser la moindre question. Puis je posais une main distraite sur la poignée de la porte en disant à Ofélius : « L'aube est déjà là, retournez au château et dites à Xander que je sollicite une entrevue avec le roi. Et que je serai là sous peu.

— Mais Taïs…

— Dites-lui aussi que je ne suis pas d'humeur à accepter le moindre refus. Que ma patience et tout le respect que je pouvais avoir pour la couronne viennent d'atteindre leurs limites. ». Il me dévisagea d'un air incrédule avant de s'évaporer. Zirc vint alors se poser sur mon épaule, inquiet de voir mon aura projeter des éclats de lumière étranges. Cela ne m'étonna guère. Ma décision était prise : plus rien ne se mettrait entre moi et Angus. Plus rien d'autre ne comptait. J'allais demander son aide à Njalmar et s'il refusait, je lui prendrais ce dont j'avais besoin par la force. Si quelqu'un tentait de m'en empêcher, il en paierait le prix. Que ce soit Xander lui-même ou toute la garde royale, ministres en tête, j'obtiendrais le Möhl… Le bien ou le mal, peu importait. Tout dépendait de quel côté de l'urgence on se tenait. J'avais déjà eu cette conversion avec Ofélius. Et il avait eu raison quand il me l'avait expliqué. J'en faisais l'expérience, prête à dévaster le château royal si l'on n'accédait pas à ma demande. Prête à blesser,

tuer peut-être. De mon côté de l'urgence, je serais inflexible. De mon côté de l'urgence, j'agissais pour le bien. Le mien et celui de ma famille.

Zirc m'accompagna au-dehors, Loth n'avait pas terminé de seller Terys quand nous arrivâmes auprès de l'enclos. Ma jument était particulièrement nerveuse, toujours liée, même à distance, à mon ressenti. Je terminais son harnachement en disant à Loth : « Laissez, je vais le faire, elle sera moins agitée avec moi.

— Dame Solène, qu'est-ce qui se passe ? Je peux aider ?

— Pas pour l'instant mon bon Loth. Je dois me rendre au château royal. J'ai deux mots à dire au roi.

— Sauf votre respect, avec la tête que vous faites, ça n'présage rien d'bon. Faut-il qu'on fasse nos paquets ?

— Pardon ?

— Au cas où il faudrait changer de pays à la cloche de bois ? ». Son pragmatisme me fit réaliser que, comme toujours, je m'étais emportée un peu trop vite. Je n'étais pas seule, mes décisions impactaient mon entourage. Je retrouvais un semblant de calme et décidais de donner une chance à la diplomatie. Une dernière chance. Je lui répondis : « Non, je vais essayer d'être conciliante. J'ai besoin de son aide, l'inverse n'est pas vrai. Je vais tenter une approche en douceur. ». Il eut l'ébauche d'un sourire avant de dire : « Oui… Je vais quand même faire nos baluchons. ». Un peu vexée qu'il ne me croit pas capable de faire les choses posément, j'achevais d'ajuster les sangles de la selle de Terys en roulant des yeux. Il approcha cependant et ajouta, d'un ton presque triste : « Je sais bien que vous avez pas besoin de moi pour ça mais… je peux vous accompagner ? Parce que si ça concerne le commandant… ». Il s'inquiétait pour Angus, c'était indéniable. Je posais mes mains sur ses solides épaules et m'efforçais de lui sourire : « Ça concerne Angus, oui. Je vous expliquerai tout à mon retour. Si le roi accède à ma demande, cela facilitera grandement nos recherches.

— Oh… Fort bien. Tâchez de revenir vite alors. ». Il y avait dans son regard une fragilité touchante qui dénotait avec son physique de lutteur de foire. Je ne résistais pas à l'élan qui me poussa à le prendre dans mes bras. Brève accolade pleine d'affection. Quand je me retournais vers Terys, je découvrais Zirc assis entre ses oreilles frétillantes : « Non, petite tête, toi tu restes ici. Auprès des tiens ! Tu

sais que les Ereevins n'apprécient pas trop les Erm'gols.

— Je veux t'aider à retrouver Angus ! Il a dit que j'étais le meilleur des éclaireurs, tu l'as oublié ? ». J'avais un pied dans l'étrier, je le retirais aussitôt en soupirant puis, poings sur les hanches, je répondis doucement : « Zirc, descends s'il te plaît… ». L'air boudeur, il voleta jusque sur la selle : « Mais je veux t'accompagner Solène, c'est mon ami aussi…

— Je sais, je sais… Et il est vrai que tu es le meilleur des éclaireurs, ça ne fait aucun doute. C'est justement pour cette raison que je veux que tu restes au manoir. Il y a peu de vrais guerriers ici. À part toi qui es capable de repérer les dangers, il n'y a que Loth et Markus… Tu n'es plus juste un éclaireur Zirc, tu es aussi un père qui doit protéger sa famille.

— Comment je pourrais te protéger si tu t'en vas ? ». Sa réplique si spontanée me toucha au cœur. Je lui tendis la main, il vint s'y poser : « Il s'est passé beaucoup de choses depuis ton retour au marais, tu sais… Je saurais me protéger seule, ne t'en fais pas. Je serais vite de retour. ». Il posa ses petites mains fraîches sur mon front et vint y appuyer le sien en fermant les yeux. Il murmura : « Je sais qu'il s'est passé beaucoup de choses, ton aura s'est tellement renforcée… Fais vite, nous t'attendrons. ». En battements d'ailes rapides, il vola jusqu'à l'épaule de Loth qui était resté silencieux. Il eut un vague sursaut tandis que Zirc disait d'un ton exagérément sérieux : « Va ! Nous veillerons ! ». Je montais en selle avec un petit sourire irrépressible. Terys se dirigea aussitôt vers la porte du domaine, au petit trot. Il n'y avait plus trace de la garde Ereehax censée me protéger… Je m'efforçais de garder l'esprit clair, résolue à faire preuve de calme et de respect envers le roi. Je préparais mes phrases pleines de "votre Majesté", "votre grâce", mais aussi de quelques mensonges afin de ne pas trop en dévoiler sur ma nature Première. Mais plus nous avancions vers le château, moins je trouvais d'intérêt à garder cette nature secrète. Bien sûr Angus avait raison quand il disait que la puissance de nos capacités était à même d'effrayer le peuple… Quand j'avais traversé la ville tout illuminée, j'avais pu le constater mais… Je commençais à envisager d'autres angles de vue. Si le peuple nous craignait, peut-être nous laisserait-il en paix ? Le peuple, le roi et tout son gouvernement… eux n'avaient encore rien vu. Personne ne tenterait plus rien contre nous en Ereeven. Et nous pourrions y vivre sans rien demander d'autre qu'une tranquillité sereine. L'idée était séduisante. Mais je savais qu'il ne suffirait pas de se déclarer Ereehator Premier pour être crue. Le roi, et tous les autres demanderaient des preuves, des démonstrations. Et ce serait bien compréhensible…

Angus pensait que le secret et les machines à guérison feraient de nous des bienfaiteurs aimés de tous. Qu'ainsi nous y gagnerions une quiétude nécessaire à toute vie de famille. Mais il y avait cette autre option : gagner la paix par la peur. Méthode moins glorieuse mais tout aussi efficace. Un reliquat d'espoir, de confiance en la bienveillance du roi me retenait encore de la choisir. Ou bien était-ce de la naïveté ? Quand j'arrivais devant l'entrée principale du château sous un soleil insolent, je n'aurais su le dire. D'ordinaire, l'on pouvait passer cette grande porte librement mais ce jour-là, la garde postée devant témoignait des troubles ambiants dont le peuple n'avait pas encore eu vent. Je ne patientais qu'une poignée de minutes, un Ereehax vint m'accueillir à mon premier pas dans la vaste cour intérieure : « Vous êtes attendue, veuillez me suivre. ». Rien de surprenant, Xander avait donné ses ordres dès qu'Ofélius l'avait prévenu. Ce dernier ne tarda pas à apparaître auprès de moi tandis que je suivais le soldat jusqu'au bureau personnel de Lockreen. Le spectre ne dit pas un mot, attendant le moment où personne d'autre que moi ne pourrait entendre sa voix. Et en entrant dans la pièce au terme d'une longue enfilade de couloirs, nous y trouvâmes Xander, debout dans la lumière d'une fenêtre. Bras croisés, mine sombre, son épée et ses gantelets de fer laissés en vrac sur son bureau. Il tourna à peine la tête vers moi, je lui découvris un air on ne peut plus courroucé au visage. Il parut éviter mon regard jusqu'à ce que le soldat qui m'avait escortée quitte la pièce en refermant la porte derrière lui. Là, le regard à nouveau dardé sur l'extérieur, il lâcha : « Vous avez donc décidé de me compliquer les choses ?

— Pardon ?

— J'ai bien eu le message de votre… spectre ! Quels ont été ses mots déjà ? Que vous ne souffririez aucun refus ? ». Je regrettais aussitôt de m'être emportée mais n'en montrais rien. J'allais tenter de me justifier, il ne m'en laissa pas l'occasion et, se retournant brusquement pour me faire face, il pointa un index rageur vers mon visage en grognant : « Je suis las de vos caprices Soley'n ! Vous n'êtes pas en position d'exiger quoi que ce soit de notre souverain ! Il serait temps que vous le compreniez et que vous cessiez de vous conduire comme la sale gamine mal dégrossie que vous êtes ! ». Gamine mal dégrossie. Ces termes auraient dû me piquer au vif mais curieusement, j'en fus quasiment amusée. Je réprimais un sourire amer en lui répondant d'un ton presque léger : « Et vous, honorable vieillard, après toutes ces années d'espionnage, vous devriez avoir un meilleur contrôle de vos nerfs non ? ». Un tressautement de sourcils trahit sa surprise : « Quoi ?! Mais vous êtes… IMPOSSIBLE !! ». Il s'écarta vivement pour retourner vers la fenêtre en maugréant des mots

incompréhensibles. Ofélius choisit cet instant pour ramener un peu de calme dans la discussion : « Mes seigneurs, par pitié, ne perdons pas un temps précieux en joutes verbales… Artaïs Alexander ? ». L'Ereehax se passa une main dans les cheveux en soupirant bruyamment, m'adressa un regard noir puis, poings sur les hanches, il dit : « Sankaa'r veut tenter de faire parler le Lyrkanien avant de faire appel à vous.

— Avec ses foutus philtres ? S'il utilise du baveux, il ne réussira qu'à le tuer…

— Je le sais bien. Mais il n'est pas idiot. Quand il constatera que personne ne peut comprendre ce que dit le prisonnier, il fera appel à vous, j'en suis certain. Il me l'a laissé entendre à demi-mot.

— Et concernant le roi ? ». Il leva les yeux au ciel en expirant comme un soufflet de forge, j'ajoutais : « Ofélius vous a raconté ce que Zirc nous a…

— Oui, oui ! Cette histoire de portail magique et je ne sais quelle autre fadaise !

— Fadaise ?! Portail magique ?! Comment pouvez-vous dire ça ? Vous étiez là pourtant dans le tunnel d'Ereehata ? Vous avez vu cette créature que vous n'auriez même pas su imaginer ! Vous avez failli en mourir ! Et ces monstres de chaînes ?! C'est cela que vous appelez fadaises ?! ». Le ton de ma voix montait à mesure que je m'approchais de lui en cherchant à capter son regard fuyant. Ofélius approcha lui aussi : « Taïs, je vous en prie, ne… », un regard de ma part suffit à le faire reculer. Xander me surprit en disant d'un air désabusé : « Vous savez très bien que je ne peux que croire en tout ceci… Mais Njalmar… Et les ministres ! Ils nous riront au nez ! ». Une colère sourde l'anima à nouveau, il fit quelques pas nerveux dans la pièce : « Ces gens-là n'ont jamais mis les pieds hors d'Ereeven ou peu s'en faut ! Comment pourraient-ils croire en tout ce que nous avons pu voir ? Ils sont comme… enkystés dans leur certitude d'être à l'abri de toute menace ! Nous sommes leur réponse à tout ! Nous, les Ereehaxs, l'armée imbattable par excellence ! Ils peinent déjà à croire le peuple qui vient chercher refuge et protection en ville ! ». Il souffrait de ne pouvoir être pris au sérieux par les membres du gouvernement. Il en souffrait réellement et se trouvait démuni, même s'il ne me l'aurait pas avoué en cet instant. Il poursuivit son laïus rageur comme s'il se parlait à lui-même : « Il leur faut une déclaration de guerre en bonne et due forme pour commencer à s'inquiéter ! Le pays est mis à mal par toutes sortes de créatures de cauchemar mais tant qu'on ne leur en

rapporte pas les dépouilles, ils ne croient en rien. Le peuple peut mourir, être dévoré, démembré, ils ne veulent rien entendre ! Pour entrer en guerre contre les Orthons et venir en aide aux humains, Njalmar a dû user de son ultime veto royal. C'est quelque chose que les souverains ont rarement fait en Ereeven ! ». Brusquement, sa colère se mua en une forme de désespoir. Il revint vers moi en disant tristement : « Et vous… vous voudriez qu'ils acceptent de vous ouvrir la salle des pierres antiques et qu'ils vous en prêtent une pour partir à la recherche d'Angus ?

— Mais, Njalmar n'est-il pas le seul à décider quoi faire des pierres Möhl ?

— Non, il a toujours considéré qu'elles faisaient partie de notre Histoire commune. Soley'n, écoutez… ». Il me prit par les épaules pour planter son regard clair au fond du mien : « Il faut être raisonnable. D'abord réussir à parler au prisonnier, en apprendre plus sur cet ennemi qui semble avoir des capacités inquiétantes. Ensuite, en fonction de ce que nous apprendrons, nous pourrons faire une demande au roi à propos des pierres. ». Il parla encore un peu mais je n'ai pas retenu ses mots. Seule l'occurrence d'une longue attente m'apparaissait en tête, une attente plus qu'incertaine. Et pendant ce temps, qu'adviendrait-il d'Angus ? Serait-il emprisonné comme l'avait été Zirc ? Et ce, afin de capter son Ihra ? L'évidence me frappa comme une puissante gifle glacée. C'était cela le but. La raison pour laquelle les Nécromanciens avaient cherché à nous enlever. L'Ihra. Les mots d'Ervyan Toris me revinrent : « Je devais ramener la source d'Ihra ». La source… Comment avais-je pu passer à côté de cela ? Trop de questions et d'émotions m'avaient donc à ce point engourdi l'esprit ?! Je posais machinalement une main sur ma bouche en réalisant quels nouveaux dangers se profilaient désormais. Et quels nouveaux espoirs. Pour profiter de son énergie, les Nécromanciens devraient garder mon bienaimé en vie. Mais ils se verraient dotés de toute la puissance d'un Ereehator Premier. Je tombais assise dans un fauteuil de bois, le regard perdu. Il ne m'allait pas seulement falloir retrouver Angus mais peut-être, dans le même temps, affronter son énergie à travers d'autres personnes. J'eus un vague vertige. Le contact de la main de Xander sur mon épaule me fit presque sursauter : « Soley'n, je sais que tout ceci est éprouvant pour vous et je serai toujours à vos côtés, croyez-le… ». Pendant une seconde, je pensais lui expliquer ce que je venais de comprendre mais mon regard se posa sur son équipement déposé sur le bureau. Armes et pièces d'armure. Me revinrent en mémoire toutes ces fois où il avait frôlé la mort, pourtant nanti de ce genre d'équipement. En étant un soldat d'élite doté de capacités extraordinaires. Si je lui disais tout, il insisterait pour me suivre,

m'aider dans mes recherches. Et je n'avais pas le pouvoir de guérison d'Angus. La décision que je pris alors m'apporta une forme de paix éphémère. Éphémère, car je sus qu'il me faudrait toute ma rage et toute mon obstination pour la mener à bien. Je me relevais en disant calmement : « Merci Xander. Vous êtes un ami précieux. Je vais rentrer et attendre de vos nouvelles. ». Je lui tendais la main, il hésita à la prendre. Il me la serra néanmoins en me jaugeant du regard. Je ne laissais rien transparaître, affectant un air las et résigné. Comme je me dirigeais vers la porte, il me devança et héla un garde posté dans le couloir avant de me demander : « Vous êtes sûre d'aller bien ?

— Tant que faire se peut cher ami, tant que faire se peut. Embrassez dame Clémence et les enfants pour moi. J'attends de vos nouvelles. Je vous enverrai Ofélius, il fera le lien entre nous…

— Oui, c'est parfait ainsi.

— Au revoir Xander.

— À très bientôt, Soley'n… ». Il me regarda m'éloigner à la suite du garde dans l'étroit corridor, je pouvais le sentir. Dès qu'il eut refermé la porte de son bureau, Ofélius me dit : « Ce soldat est à moitié humain, il ne peut m'entendre. J'ignore ce que vous fomentez Taïs, mais votre rayonnement m'inquiète… ». Je lui répondis par un petit sourire de biais qui ne le rassura pas. Quand je quittais le château, Le Nécromancien, ne put se tenir mutique plus longtemps : « Allez-vous me dire ce qui se passe, Taïs ?

— Vous allez rentrer au Manoir et revenir ici avec Zirc. Ou Magotte. J'ai besoin de l'aide d'un Erm'gol.

— Quoi ? Mais pourquoi ? Que…

— Maintenant. ». Je descendais de cheval dans une ruelle et n'ajoutais pas un mot. Le spectre comprit que je ne lui en dirais pas plus et disparut. Je n'eus pas le temps de me perdre en contemplation, d'observer les va-et-vient des badauds. Moins de dix minutes plus tard, tandis que je flattais l'encolure de Terys, un éclair bleu jaillit auprès de nous. Ma jument tressauta de surprise, je dus l'apaiser un peu en caresses. Zirc me demanda, ouvrant de grands yeux pleins d'excitation : « Qu'est-ce qui se passe ?! Tu as besoin de moi ?!

— Oui. Tu te souviens dans la forêt du Bourg Planchet, quand tu m'as rendue invisible ?

— Oui.

— J'ai besoin que tu le fasses à nouveau. Je dois entrer… là-dedans. ». Je lui montrais du doigt le château royal, un large sourire se dessina sur son petit visage. J'ajoutais : « Tu m'as dit un jour que tu voulais voir le roi non ? J'ai besoin de lui parler seul à seul. Et les soldats ne me laisseront pas faire.

— Tu veux lui dire quoi au roi ?

— Il a tout un tas de ces pierres qui activent les portes de lumières. Je veux lui en demander une.

— Pour aller chercher Angus !

— Voilà. ». Il parut satisfait, voleta un peu en hauteur en observant le château puis revint vers moi, se posa sur mon épaule et dit, très sérieusement : « Il a l'air très grand ce château, je vais devoir rester avec toi pour que tu restes invisible aussi longtemps qu'il le faudra.

— Je ne voyais pas les choses autrement Zirc.

— N'oublie pas, ne regarde pas ton corps ou bien tu auras le vertige et…

— Ne t'en fais pas, je me souviens. Mais attends une minute… ». Je me retournais vers Terys pour lui dire : « Toi ma belle, tu m'attends ici et tu te fais discrète. ». Elle souffla, recula et secoua sa grosse tête vivement comme si elle voulait me montrer quelque chose. De l'autre côté de la rue, je vis un vieux cheval attendant son propriétaire aux abords d'une taverne. Il semblait à moitié endormi, la tête basse au-dessus d'un abreuvoir. Je compris aussitôt et avant même que je ne l'y aie menée, ma jument alla s'installer auprès de son congénère. Zirc me dit alors : « Elle est très futée, on y va maintenant ?

— Oui, allons-y ! ». Il fit cet enchaînement de gestes étranges, un léger frisson me parcourut le corps et nous quittâmes la ruelle. Pour tester notre invisibilité, je marchais droit vers un homme avançant dans notre direction. Je dus m'écarter au dernier moment mais nos épaules se touchèrent légèrement. L'homme tressaillit en poussant un petit gloussement, faisant dire à mon ami ailé : « Tu lui as fait peur ! ». C'est avec un vague sourire que je me dirigeais vers l'entrée principale du château. Je dois dire que je tirais un réel amusement à me faufiler entre les gardes. Dans la grande cour intérieure, je marchais d'un pas tranquille en observant le grand nombre d'Ereehaxs allant et venant autour de nous. Je reconnus Yvar au loin, sa tignasse rouge sang luisant au soleil. Mon amusement s'amoindrit nettement quand je pénétrais à l'intérieur du château. D'autant que le bruit de mes bottes

sur les pavés me surprit. Je ralentis mon pas pour être la plus silencieuse possible, marchant par instant sur la pointe des pieds quand nous croisions quelqu'un. J'avais un peu de peine à m'orienter à travers les salles et les couloirs. Et au bout de quelques minutes d'errance, Zirc me chuchota : « Est-ce qu'on est perdus ?

— Un peu… Je crois…

— Tu devrais chercher l'aura du roi.

— C'est une bonne idée mais je ne sais pas à quoi elle ressemble.

— Une aura de roi ça doit briller comme une étoile non ?

— Je n'en sais foutre rien Zirc. ». Je me concentrais brièvement sur les auras alentour et en découvrais des myriades, certaines m'apparaissant à travers les murs épais. Des teintes pâles variant du bleu au jaune en passant par le mauve ou le rose. Et tout à coup, une lueur d'un bleu très pâle attira mon regard. Plus brillante que les autres bien qu'à une distance assez éloignée de nous. En empruntant un corridor, je me dirigeais machinalement vers elle et bientôt, je vis une autre lueur, à la même distance mais d'une teinte orangé intense. Sans me l'expliquer, je murmurais : « C'est lui. La lumière orange là-bas…

— Xander est là aussi.

— Xander ?

— L'aura bleue très brillante. ». À mesure que nous avancions, d'autres auras m'apparurent, dont une, que je devinais être celle du ministre de la Justice Historique. D'un violet très prononcé, comme ses cheveux et ses yeux. Nous croisâmes encore quelques nobles et autres gardes, mais mon attention restait fixée sur l'aura royale. Au sortir du corridor, nous nous retrouvâmes dans une immense pièce au sol dallé de marbre gris. Je pensais aussitôt à une salle de bal. De part et d'autre de cette pièce rectangulaire, d'imposantes colonnes traçaient notre voie vers une double porte de bois presque noir, agrémentée d'un enchevêtrement de sculptures. Deux grandes statues d'au moins quatre mètres de haut semblaient monter la garde de chaque côté de cette porte. Une représentation d'un Ereehax en armure à droite, et ce qui ressemblait à un moine en longue robe à gauche. Chacun les mains posées sur une épée pointée vers le sol. Je marquais une pause au milieu de la pièce, écrasée par le gigantisme de ce décor. En levant les yeux, je vis, juste au-dessus de nous, à une dizaine de mètres de hauteur, un lustre à chaînes d'une taille

impressionnante. Zirc lui aussi était époustouflé : « Les anciens Ereevins devaient être des géants pour avoir construit un si grand endroit ! ». Je me repris pour me concentrer à nouveau sur les auras, désormais à quelques dizaines de mètres, de l'autre côté de la porte noire. Je ne fus pas surprise de découvrir quatre soldats évoluant autour de nous dans la grande pièce. Quatre Ereehaxs purs. Il m'allait être difficile d'ouvrir cette énorme porte sans attirer leur attention. Mais j'avais Zirc. Et ce dernier ne tarda pas à endormir les quatre gardes pendant que je me cachais derrière une colonne. Ils s'écroulèrent chacun leur tour dans un fracas métallique qui résonna brièvement dans les hauteurs de la salle. Quand le silence revint, j'allais poser les mains sur le bois sculpté de la double porte. À ma première tentative de poussée, je compris que je ne parviendrai pas à l'ouvrir seule. Zirc vola à grande vitesse dans tous les coins de la salle à la recherche d'un autre accès, d'une porte dérobée. Et il en trouva une, derrière la rangée de colonnes à ma droite. Il revint se poser sur mon épaule tandis que je poussais doucement sur cette petite porte basse, d'ordinaire sûrement dédiée aux serviteurs. Nous étions toujours invisibles bien sûr, personne ne réagit à notre entrée silencieuse. Nous nous trouvions à présent dans une pièce de taille plus modeste mais au luxe plus marqué encore que dans la précédente. Il ne me fallut pas plus d'une ou deux secondes pour comprendre qu'il s'agissait là de la salle du trône. Celle où le roi et ses ministres décidaient de l'avenir du pays. Njalmar était assis sur cet énorme fauteuil à larges accoudoirs bardé de velours pourpre et de dorures clinquantes. Le trône. Le trône royal d'Ereeven. Drapé dans une lourde cape beige constellée de broderies d'or, le souverain paraissait bien las, son menton reposant sur ses mains jointes par-dessus sa longue barbe de feu. Il écoutait d'un air grave les échanges des personnes évoluant autour de lui. Il y avait, comme je l'avais deviné, le ministre Sankaa'r, Xander, ainsi que le maréchal Ostee'n et, à ma grande surprise, le père de Mylenis : Abélard Fenday'r. Le nouveau premier ministre était donc désormais en place. Il y avait également une dizaine de soldats se tenant en retrait derrière le trône de leur souverain. En me glissant au long des murs, j'écoutais attentivement la conversation animée entre tous ces hauts dignitaires Ereevins. Xander tentait de faire entendre raison à Sankaa'r, il se jouait entre eux un concours de sarcasmes et d'ironie qui mettait les nerfs de Lockreen à rude épreuve. Parfois Ostee'n prenait part au jeu par de petites piques méprisantes mais rien de plus. Sans doute ne disposait-il pas d'assez d'esprit pour en faire davantage. Reste que mon ami Ereehax se démenait pour faire entendre raison à ces hommes. Abélard Fenday'r restait silencieux, mais on pouvait lire dans ses yeux aux prunelles roses qu'il ne perdait pas un mot de ce qui se disait. Njalmar, lui,

atteignait les limites de sa patience, il finit par tonner de sa voix de stentor : « Il suffit messieurs ! Pour l'heure, personne d'autre que le ministre Sankaa'r ne sera autorisé à interroger cet étranger, je ne reviendrais pas là-dessus ! Si besoin est, nous ferons appel à dame Torkenbold mais pour l'heure… Elle a suffisamment été éprouvée, c'est la raison pour laquelle il n'y aura aucune sanction à son égard pour avoir soustrait cet homme à notre justice. ». Je compris qu'il avait été question de me punir, et en voyant le rictus agacé d'Ostee'n, je devinais de qui venait l'idée. Sankaa'r lui, parut satisfait. Xander cacha sa contrariété en disant : « Il en sera fait selon votre volonté majesté. Mais il me reste plusieurs choses à dire ici. Des choses, importantes. Cruciales même pour la sécurité du royaume.

— Nous vous écoutons Alexander. ». L'Ereehax marqua une pause comme s'il prenait son élan avant de se jeter du haut d'une falaise. Il baissa furtivement les yeux, pris une profonde inspiration : « Cet homme que nous détenons vient de Lyrkania. Nous savons tous que ce pays est à des mois de bateau d'Ereeven. Mais il n'est pas venu par la mer. Cet homme est un Nécromancien. Il possède un savoir qui lui permet de voyager à travers le monde par des passages… spéciaux. ». Sur chaque visage, surprise et incompréhension, puis ricanements et airs goguenards. Sankaa'r plaisanta : « Vous nous parlez de magie mon cher Lochrey'n ?

— Non votre grâce, je vous parle d'une science qui nous dépasse. Et il y aurait beaucoup à perdre si nous la prenions à la légère. ». Nouveau ricanement du ministre de la Justice. Njalmar intervint : « La Nécromancie… J'en ai entendu parler il y a bien longtemps. C'est une sorte de mythe destiné à effrayer les plus fragiles.

— Avec tout mon respect Votre Altesse, non. La Nécromancie existe bel et bien. J'en ai été témoin. Ce n'est qu'une science que nos aïeux ont négligée. Les Lyrkaniens, eux, en ont exploré les possibilités jusqu'à la maîtriser. Au point de pouvoir voyager à travers ces portails et… capter l'énergie vitale des vivants. Cette énergie que les Ereehators utilisaient pour leurs machines de guérison. ». Ostee'n s'exclama, de l'autre côté de la pièce : « Vous frôlez le blasphème Lochrey'n ! ». Xander ne sembla y prêter aucune attention et ajouta, uniquement à destination du roi : « Il faut se tenir prêts majesté. Je pressens une menace comme le royaume n'en a jamais connu. ». Njalmar sonda son regard clair où un rien de désespoir flotta pendant une longue seconde. Puis il secoua la tête en soupirant : « Mais enfin ! La Lyrkania est humaine depuis des décennies maintenant ! Comment les humains pourraient-ils posséder et utiliser de tels pouvoirs ! Ils ne peuvent manipuler l'énergie de la terre !

— Les Lyrkaniens ne sont pas humains. Ils ne l'ont jamais été. La dernière guerre a peut-être vu les humains remporter la victoire mais…

— Et que sont-ils s'ils ne sont pas humains ? ». L'Ereehax se tut, bien conscient que sa réponse lui attirerait les foudres de l'assemblée. Il contracta la mâchoire, hésita, puis lâcha d'un ton grave : « Ils sont tous des descendants d'Ereevins, votre altesse… ». Stupeur générale, puis de nouveaux éclats de rire cruels et moqueurs. Ostee'n approcha à pas rapides : « Vous racontez n'importe quoi Lochrey'n ! Il n'y a jamais eu d'Ereevins qu'en Ereeven ! Vous salissez notre terre à chaque mot que vous prononcez ! ». Xander resta de marbre là encore, ne lui adressant pas même un regard tandis que le petit homme s'agitait sous son nez. Quand Sankaa'r approcha à son tour, beaucoup plus calmement, il perdit cependant un peu de son stoïcisme. Le ministre de la Justice lui dit : « Mon cher Alexander, il ne fait plus aucun doute que vous avez perdu l'esprit. Chacun connaît votre goût pour les jolies femmes, mais il semble que celle-ci vous ait totalement fait perdre pied dans la réalité.

— Je vous demande pardon votre grâce ?

— Dame Torkenbold… C'est d'elle que vous tenez toutes ces "informations" pour le moins délirantes n'est-ce pas ? ». Ils s'affrontèrent du regard, s'il voulait être pris au sérieux par la suite, Xander ne pouvait mentir. Et s'il disait la vérité, il ne serait pas pris au sérieux sur l'instant. Il était pris au piège. Toutes ces vaines palabres n'avaient mené qu'à cela : ridiculiser mon ami. Je décidais alors qu'il était temps pour moi d'intervenir, de remettre la vérité à sa place : sous les yeux du roi. Je murmurais à Zirc de nous rendre à nouveau visibles et ce faisant, je marchais droit vers le trône. C'est non sans une certaine délectation que je vis les visages stupéfaits en me voyant apparaître à quelques pas derrière Xander. Je dis d'une voix au ton assuré : « Effectivement votre grâce. Vous avez vu juste cette fois encore. ». Les Ereehaxs postés derrière le roi usèrent de leur capacité de vitesse pour venir m'encercler. Je me figeais face aux pointes de leurs lames, mais Xander rugit : « Halte là, retournez à votre poste ! ». Ils eurent un regard vers le roi et obéirent dès qu'il eut hoché la tête. Je m'avançais jusqu'à me tenir à la gauche de Lockreen et posais humblement un genou au sol face au monarque : « Votre Majesté… ». Njalmar se leva et s'approcha : « Dame Soley'n… Que signifie… cette entrée ? ». Regard au sol, comme le voulait l'étiquette, je répondis posément : « J'ai demandé à m'entretenir avec vous mais… On m'a déconseillé de le faire.

— Qui donc vous a donné ce conseil ? ». J'eus un bref regard vers les pieds de Xander et imaginais sans peine sa mine contrariée, je répondis : « Peu importe Votre Altesse, mais l'urgence de la situation m'a poussé à venir vers vous malgré tout. Ereeven est en grand danger Votre Majesté, les choses sont bien pires que ce que messire Lochrey'n a pu vous laisser entrevoir, je le crains !

— Il ne nous a rien laissé entrevoir qu'un enchevêtrement confus de… Je ne saurais même pas qualifier précisément ses dires ! Levez-vous dame Soley'n… ». Il tourna les talons pour retourner vers son trône mais ne s'y assit pas. S'appuyant distraitement sur un des accoudoirs. Quand je me relevais, Xander ne m'accorda pas le moindre regard, tout en lui transpirait la fureur rentrée. Il n'était pas difficile de deviner que ma présence en était la cause. Sankaa'r vint vers moi avec un petit sourire narquois : « Dame Torkenbold, fameux tour de passe-passe que vous venez de nous jouer là. Une autre capacité Ereehator inconnue de tous.

— Non, celle d'un ami, si ce mot vous est familier… ? ». Zirc se pencha en avant pour faire un petit signe de main au ministre, qui sursauta à sa vue : « Ces créatures sont interdites dans l'enceinte du château !

— Mille excuses, je l'ignorais. ». Zirc fit trois gestes secs pour se dissimuler à la vue de l'assemblée. J'avais réussi à agacer Sankaa'r qui ne souriait plus. Il me dit, presque à mi-voix : « Je sais qu'il est toujours là.

— Vous savez toujours tout, votre grâce. ». Mon ton faussement respectueux lui fit l'effet d'une pique qui alluma un éclat d'intérêt dans son regard mauve. Njalmar coupa court à cet étrange échange en demandant, avec autorité : « Il est temps de mettre cartes sur table. Parlez dame Soley'n, expliquez-nous ce qui vous a poussé à vous introduire ici telle une voleuse.

— Votre Majesté… J'ai pu interroger l'homme qui se trouve dans vos geôles et vous savez déjà qu'il vient de Lyrkania. Comme vous l'a dit Xan… Messire Lochrey'n, c'est effectivement un Nécromancien. Et je confirme que la Nécromancie n'est pas une science à prendre à la légère. Toute la culture et l'Histoire de la Lyrkania sont liées à ce savoir très ancien. Je sais déjà que sa grâce le ministre Sankaa'r me questionnera sur la façon dont je sais tout cela. Il se trouve que mon époux et moi-même avons suivis les enseignements d'un Nécromancien de haut rang.

— Il y aurait donc des Nécromanciens en Ereeven ? Comment et pourquoi nous l'aurait-on caché ? ». Du coin de l'œil, je vis Xander croiser les bras en se raclant discrètement la gorge. J'aurais pu jurer qu'il s'amusait du pétrin dans lequel je m'enfonçais. Je ne me démontais pas pour autant : « Votre Altesse en fait, non. Il n'y avait plus de Nécromancien en Ereeven depuis des siècles. C'est en terres humaines que nous en avons rencontré un.

— En terres humaines ?

— Oui, nous l'avons ramené en Ereeven afin de mieux suivre ses enseignements.

— J'aurais aimé en être averti. D'autant plus que désormais, nous subissons possiblement une menace de la part de ses semblables. ». Je ne pouvais que comprendre la réaction du roi. Je vis Sankaa'r se réjouir de la tournure que prenait la conversation. Je ne sus que dire : « Si c'était à refaire votre altesse, j'agirais bien autrement soyez-en sûr. Reste que grâce à ce maître en Nécromancie et à ses enseignements, nous avons un avantage sur les Lyrkaniens. Nous pouvons utiliser leur savoir pour les combattre.

— Avant de songer à les combattre, il serait plus juste de savoir ce qu'ils veulent de nous.

— Ça, je le sais déjà. ». Silence dans l'assemblée, tout ouïe. Même Xander me regarda d'un air interloqué. J'étais toujours partagée entre l'envie de tout dévoiler au roi et celui de n'en dire que le nécessaire. Ce qui suffirait à l'inciter à me donner du Möhl. Incertaine, j'articulais d'une voix un peu éteinte : « C'est nous. Mon époux et moi. C'est nous qu'ils sont venus chercher. Pour notre rayonnement. Les Nécromanciens sont capables de capter l'énergie des êtres vivants pour s'en servir à leurs fins. En enlevant mon époux, ils se sont octroyé une source d'énergie puissante. Une source d'énergie qui les rendrait redoutables… ». Njalmar eut une expression perplexe tandis qu'Ostee'n s'exclamait : « Quelle prétention ! Je vous ai vu à l'œuvre tous les deux ! En quoi ces Lyrkaniens seraient-ils redoutables s'ils se mettaient à luire comme des lampions ?! ». Sankaa'r ricana et ajouta : « C'est cela le grand péril qui menace Ereeven ? Des envahisseurs lumineux qui tenteraient de nous éblouir ? Sauf votre respect dame Torkenbold, il en faudra un peu plus pour m'impressionner. ». Il affectait cet air supérieur et méprisant qui me faisait vriller les nerfs, mais je parvenais encore à garder le contrôle de mes émotions. Mon regard s'attarda sur le nouveau premier ministre, resté en retrait, sur son visage à l'expression impénétrable. Il paraissait tout écouter

attentivement et ne rien prendre à la légère. Njalmar retourna s'asseoir sur son trône et grommela : « Tout ceci ne rime à rien ! Et quand bien même ! Si ces Lyrkaniens sont venus pour vous, ils ont obtenu ce qu'ils convoitaient, en quoi cela met-il le royaume en péril ? Vous pensez qu'ils reviendront pour vous enlever vous aussi ?

— Je l'ignore votre altesse, mais c'est un risque possible et c'est pourquoi je me présente à vous aujourd'hui. Je souhaiterais partir à la recherche de mon époux en Lyrkania. ». Nouveau moment de stupeur. Ostee'n haussa les épaules : « Mais allez-y donc, Ereeven retrouvera peut-être un semblant de paix avec votre départ ! Prenez donc une de ces portes magiques avec votre Erm'gol sur l'épaule et bon débarras ! Par tous les maîtres de guerre, que le pays se portait bien mieux sans les Ereehators ! ». Son ton et sa désinvolture m'atteignirent instantanément, mon sang se mit à bouillir lentement dans mes veines. Je me tournais vers le roi et demandais, en contenant avec peine ma nervosité : « Majesté, c'est là que je requiers votre aide. Je compte effectivement trouver et utiliser une de ces portes mais elles ne s'activent qu'avec l'énergie d'une pierre Möhl… ». Njalmar se raidit, ainsi que toutes les autres personnes présentes, exception faite de Xander. Sankaa'r pouffa : « C'est une plaisanterie ? ». Je ne lui prêtais aucune attention, le regard rivé sur le roi. Ce dernier eut une expression incrédule : « Vous me demandez de vous donner une pierre d'énergie ?

— Elles sont les clés de ces portails. Si je devais voyager jusqu'en Lyrkania par la mer, il me faudrait des mois et je ne dispose pas de tout ce temps, votre altesse…

— Dame Soley'n ces pierres sont des reliques sacrées. Je ne peux accéder à votre demande. ». Il darda sur moi son regard cuivré, sans appel. C'était un refus net et je ne percevais en lui aucune chance de revirement. Le roi avait parlé. Il ne m'aiderait pas. Ce qui me restait d'espoir et de naïveté se brisa brutalement en moi. Ostee'n et Sankaa'r firent encore quelques remarques sarcastiques tandis qu'une foule d'émotions contradictoires se bousculaient dans ma poitrine. Mon cœur se mit à battre par à-coups douloureux. Je baissais les yeux sans arriver à croire que cet homme en qui j'avais mis ma confiance et mon respect… Cet homme qui semblait attacher autant d'importance à sa famille ne lèverait pas le petit doigt pour m'aider à retrouver la mienne. Un souvenir qui n'était pas vraiment le mien remonta du fond de ma mémoire et m'atteignit au cœur. Le souvenir d'une nuit, celui où j'avais vécu en rêve la fuite de ma mère. Ce moment où j'avais vu Njalmar, où je l'avais entendu lui dire ces mots : « Je ne peux que vous souhaiter de réussir. ». Brisée par l'émotion, je tombais à genoux, les

yeux embués de larmes. Xander voulut m'aider à me relever mais je le repoussais. Njalmar m'interpella avec compassion : « Dame Soley'n, croyez bien que je voudrais…

— Est-ce que vous allez encore me souhaiter de réussir ? ». J'avais presque aboyé ces mots, le silence se fit dans la salle du trône. Toujours à genoux, je relevais la tête vers le roi sidéré : « Est-ce que c'est ce que vous allez faire, votre altesse ? Comme pour ma mère ? ». La colère courait sous chaque grain de ma peau, une colère amère et douloureuse. Xander posa une main sur mon épaule en murmurant : « Soley'n, par pitié, ne faites pas ça…

— NE FAITES PAS QUOI ?! ». Je lui adressais un regard noir qui le fit reculer. Et tout en me relevant, je captais intensément l'Ihra : « Ça ?! C'est ça que vous ne voulez pas me voir faire ?

— Arrêtez-vous avant de faire quelque chose que vous regretterez, je vous en prie…

— Mais je regrette déjà Xander ! Je regrette déjà ! ». L'énergie affluait aussi puissamment que ma fureur, et bien que ma vue commençât à se brouiller, je sentais que je la contrôlais parfaitement. La garde royale se déploya lentement dans la salle. Ostee'n recula pour se rapprocher du trône mais Sankaa'r ne bougea pas, fasciné par le spectacle que je lui offrais. Je le fis néanmoins sursauter quand je me tournais vivement vers lui pour rugir : « Et là votre grâce ? Vous êtes impressionné ?! ». Xander tentait toujours de me ramener à la raison : « Soley'n, vous n'obtiendrez rien ainsi ! ». Zirc me dit alors à l'oreille : « Tu as trop de colère, ton aura me fait mal aux yeux ! » et il s'envola à grande vitesse dans les hauteurs du plafond. Je fis un pas pour m'approcher du roi tétanisé, mais Lockreen se planta devant moi : « Non. Je ne peux pas vous laisser faire ça. Je vous en prie Soley'n… Ne me forcez pas à…

— Vous n'êtes pas de taille à m'arrêter Xander. Et vous le savez.

— Mais j'essaierai. Quitte à en mourir. ». Il y avait un profond déchirement dans ses prunelles bleu pâle. Mais il ne m'atteignait pas. Mieux, il me rendait plus furieuse encore : « L'Ereehax loyal au-delà de tout, chien fidèle du roi des lâches. Prêt à mourir pour un pleutre couronné…

— Je vous en prie… Je vous aiderai à chercher Angus, je vous accompagnerai jusqu'en Lyrkania !

— Seulement si ton roi t'y autorise, ô fidèle molosse en armure… ».

Toute l'affection que je pouvais ressentir pour Xander se muait en une déception sans borne. La tristesse dans son regard ne faisait qu'accélérer le processus, sa peine m'était désormais totalement indifférente : « Galimey'r avait sans doute raison finalement. Parce que si je n'obtiens pas ce que je souhaite dans la minute, je vais raser ce château et danser sur ses cendres. ». Avant que Xander ne réponde quoi que ce soit, je tapais du pied sur le sol en y envoyant une décharge d'énergie minime. Les dalles de marbre se brisèrent sur plusieurs mètres autour de nous. Lockreen chancela mais ne recula pas d'un pouce : « Je ne vous laisserais pas faire… Angus ne vous laisserait pas faire. ». Cette phrase fit exploser une vague de rage en moi, je répondais dans un rugissement : « TU N'ES PAS ANGUS ! » qui s'accompagna d'une onde d'énergie à peine contenue. Xander fut projeté en arrière et retomba aux pieds du roi. Les expressions d'effarement et de terreur que je pouvais lire sur les visages autour de moi m'apportaient une forme de satisfaction, mais je ne perdais pas mon but de vue. En m'avançant vers Njalmar, je lui dis : « Donnez-moi une pierre de Möhl et je m'en irai sur-le-champ. ». Les Ereehaxs fondirent sur moi pour me ceinturer mais mon rayonnement les repoussa instantanément. Ils ignoraient bien sûr ce que Xander savait. Et dès qu'il se fut relevé, je le vis s'apprêter à m'attaquer. Cet instant ne dura qu'une seconde mais je captais une forte vague d'énergie au moment même où il me percutait. Mais alors que j'aurais cru tomber avec lui comme cela s'était produit la première fois, je restais debout et lui fut violemment repoussé en arrière. Il emporta plusieurs soldats dans sa chute. Pendant un instant, un chaos indescriptible régna dans la pièce. Je vis le maréchal Ostee'n courir vers une porte au fond de la salle alors que Sankaa'r enjoignait le roi à en faire de même. Mais Njalmar paraissait comme sonné par ce qu'il venait de voir. Lui qui m'avait réclamé une démonstration de mes capacités, jamais il n'aurait pu imaginer leur étendue. Les soldats et les deux ministres restants se massèrent auprès de leur souverain pour protéger sa fuite. Xander tenta une nouvelle fois de me prendre à bras-le-corps mais cette fois, je le repoussais d'une brève projection d'Ihra. Il alla heurter durement un mur, le choc parut l'assommer, j'en profitais pour me lancer à la poursuite des fuyards. Je me débarrassais facilement des soldats, les écartant par de courtes mais puissantes ondes d'énergie. Ce faisant, j'interpellais le roi d'une voix forte : « Si vous ne me donnez pas la pierre, je raserai le château pour la trouver moi-même ! ». Il s'arrêta devant la porte et résista à ses ministres qui tentaient de l'entraîner hors de la salle du trône. Il les repoussa même plutôt violemment pour me faire face. Je continuais d'avancer sur lui mais mon pas se ralentit progressivement. Il ordonna d'un geste aux Ereehaxs de s'écarter et vint à ma rencontre malgré leurs

protestations. Son regard couleur de cuivre planté dans le mien, la mâchoire crispée, il me dit, presque sans desserrer les dents : « Tu auras ta pierre. Tu pourras franchir la porte vers la Lyrkania pour retrouver ton époux. Mais ce sera un voyage sans retour… Je te bannis d'Ereeven à tout jamais. Il te sera désormais interdit d'y revenir pour quelque raison que ce soit. ». Il émanait une telle force de cet homme que j'aurais pu en être impressionnée si je ne l'avais vu fuir comme un lapin dans la minute précédente. Avec un vague sourire, je lui répondais à mi-voix : « Parce que tu penses sans doute être en mesure de m'interdire quoi que ce soit, sombre métis ? Petit homme paille posé sur un trône de papier par trois vieillards séniles… ». La voix de Xander gronda derrière moi : « SOLEY'N ! ». Je levais les yeux au ciel et ajoutais dans un soupir : « Votre animal domestique favori va mieux on dirait… ». Le monarque ne tint pas compte de ce sarcasme et me dit : « Vous aurez votre pierre, je vous la porterai moi-même et nous… ». Il ne termina pas sa phrase, son regard se fit soudain vitreux. Il avait levé la main vers moi pour me pointer du doigt, ce geste resta comme suspendu au silence qui venait de s'abattre sur la pièce. Je réalisais que plus personne ne bougeait autour de moi. Njalmar, Sankaa'r, tous les soldats y compris Xander, ils étaient littéralement pétrifiés. Zirc descendit en flèche des hauteurs du plafond : « Tu leur as fait tellement peur qu'ils se sont transformés en pierre ?! ». Une voix lointaine répondit à ma place : « Non, maître Erm'gol, non… Ils sont apaisés, au contraire. ». Je me retournais lentement pour découvrir la grande porte noire entrouverte et devant elle, une personne recouverte d'un long voile de gaze gris cendre. La dernière des Aubes. Linor Straveert. Sa voix, bien que d'un timbre usé par le temps, ne laissait aucun doute sur sa féminité. Elle avança vers moi d'un pas lent : « Tu es venue ici chercher de l'aide Soley'n… Elle t'a été refusée car ces hommes ignoraient de quoi est capable notre ennemi.

— Notre ennemi ? ». À un mètre à peine de moi, elle s'arrêta. Je devinais aux mouvements de sa tête qu'elle m'observait. Elle était aussi grande que moi mais bien plus frêle, ne pas voir son visage m'agaça. D'un geste sec, je tirais sur son voile qui se désagrégea en partie au contact de mon énergie. La vieille femme ne broncha pas et me surprit en ôtant elle-même la gaze : « Tu as raison, ces simagrées n'ont plus aucun sens. Tu es une Première après tout… ». Je découvrais sa chevelure extraordinairement longue et lisse, traînant au sol derrière elle. De longs cheveux d'argent comme je n'en avais jamais vu. Et quand elle me regarda dans les yeux, les prunelles argentées de son regard usé me sidérèrent. Elles étaient d'une beauté et d'une douceur que je n'aurais pu imaginer. L'étonnement dû se lire sur mes traits car elle me dit : « Oui, c'est surprenant, je suis la

dernière Ereevine de ce type. Autrefois, on disait “les métalliques”… Des cheveux et des yeux similaires à de l’or, de l’argent, du cuivre… Toutes sortes de métaux… ». Elle souriait paisiblement en ajoutant : « Mais nous parlerons de tout ceci un autre jour si tu veux bien Soley’n… Je ne peux laisser ces gens ainsi figés très longtemps. C’est éreintant pour moi de retenir leurs élans et leurs émotions… ». Brusquement, les cliquetis des armures et les voix se firent à nouveau entendre. Derrière moi, Njalmar termina sa phrase en grognant : « … vous la porterons ! ». Mais dans la même seconde, il tressaillit en découvrant l’Aube et s’exclama : « Dame Linor !! Écartez-vous !! Gardes ! ». Elle leva une main en disant avec autorité : « Il suffit Njalmar. Retenez vos hommes et vos nerfs. Je ne crains absolument rien.

— Mais elle…

— Il suffit. ». Elle me contourna et, comme si elle glissait sur le sol plutôt que d’y marcher, elle fit face au roi tandis qu’il s’agenouillait, ainsi que tous les autres hommes présents dans la salle. Quand ils eurent tous tourné leur visage vers le sol, elle leur dit : « Soley’n est venu quérir l’aide de son roi. De son peuple. Il est grand temps d’accéder à sa demande. ». Personne ne répondit quoi que ce soit car la parole d’un sage n’autorisait aucune discussion. Tout Ereevin devait appliquer l’ordre ou la décision formulée. Roi comme manant… Elle revint vers moi : « Veux-tu bien me suivre ? Je vais te donner ce que tu es venue chercher. Ainsi que quelques réponses… ». Elle se dirigea vers la porte mais je ne bougeais pas, toujours hautement chargée d’énergie. Il y avait quelque chose qui me déplaisait. Quelque chose qui mettait mes sens en alerte. Sur le point de quitter la salle du trône, Linor Straveert s’arrêta pour se tourner vers moi et me tendre la main. Je ne fis pas un geste pour la prendre : « Est-ce que vos Ereehaxs particuliers m’attendent derrière cette porte ? J’ai déjà eu droit à une embuscade d’Ereehagen.

— Je suis venue ici pour t’aider Soley’n. Nous aider tous. ».

Chapitre 9 :

Linor Straveert.

L'état de colère aussi froide que profonde dans lequel je me tenais aurait pu m'effrayer moi-même, mais seconde après seconde, j'y trouvais un équilibre étrange. Et nouveau. Comme si accepter tacitement d'être aussi différente, d'être aussi dangereuse pour mes semblables me libérait d'un poids moral handicapant. En assumant d'être apte à les détruire, je n'avais plus à préserver des secrets uniquement destinés à les rassurer, eux. Et même si je savais que ce n'était pas complètement vrai, me savoir inatteignable par leurs armes me remplissait d'une force plus grande encore. Je n'avais à suivre les ordres de personne car personne n'était en mesure de m'obliger à faire quoi que ce soit. Et je n'avais de respect à avoir pour personne puisque personne n'en avait pour moi. Juchés sur leur ignorance, sans rien savoir de ma nature, ces gens avaient attendu de moi une allégeance et le respect de règles que j'avais faites miennes en baissant les yeux. Par obligation, par diplomatie. Ce temps-là était révolu. Et face à la main tendue de l'Aube, je ne cillais pas, dardant mon regard incandescent au fond du sien. Elle soupira profondément, ses traits usés marquant la déception qui l'habitait. C'est alors que Zirc vint se poser sur son épaule. Elle lui sourit tristement et il me dit : « Arrête de jouer les dragons Solène, elle ne te ment pas ! Et elle ne te craint pas non plus !

— Je ne pourrais dire mieux Taïs… ». Ofélius venait de se matérialiser à côté de moi, il ajouta : « C'est moi qui ai prévenu Taïs Linor.

— Vous faites confiance aux Ereehagens maintenant, vous ? ». La vieille femme revint vers moi d'un air désolé et dit doucement : « Il fait confiance à une femme sur le point de s'éteindre, et avec elle, sa lignée. ». Elle me proposa à nouveau sa main. Je lus quelque chose d'aussi absolu que serein dans son regard. Elle ne mentait pas. Je lui répondis froidement : « Si vous comptez m'aider, je ne prendrai pas votre main. Vous pourriez en mourir plus vite que prévu… Mais je vous suivrai. ». Un sourire empreint de douceur anima son visage

parcheminé, elle tourna les talons. Aux premiers pas que je fis pour la suivre, je vis les dalles de marbres se fendiller au contact de mon énergie. Je jetais un coup d'œil par-dessus mon épaule pour voir Xander, le roi et tous les autres nous observer de loin, tandis que nous quittions la salle du trône. Je chassais de mon esprit la première pensée qui vint claironner que j'étais allée trop loin avec eux…

Nous traversâmes la grande pièce à colonnes d'un pas tranquille et, alors que Zirc bavardait à voix basse avec Linor Straveert, je restais mutique. Ofélius, flottant sur ma droite, risqua en aparté : « Taïs, il ne vous est plus utile d'être ainsi saturée d'Ihra, personne ne tentera quoi que ce soit à votre encontre…

— Personne n'a à juger de ce que je dois faire ou pas. Certainement pas vous. ». J'avais à peine desserré les dents pour lui répondre. Il comprit qu'il valait mieux pour lui qu'il garde le silence. Mais chacun de mes pas marquait son empreinte sur le sol du château. Des traces que certains espions auraient été tentés de suivre. Je fis redescendre ma charge d'énergie aussi discrètement que possible, de manière graduelle. Et ce, afin de ne pas voir d'expression satisfaite sur le faciès transparent du spectre… Après un long cheminement silencieux à travers couloirs, salles et autres corridors extérieurs, nous empruntâmes un large escalier de pierre en colimaçon. Notre rythme d'avancée se ralentit nettement alors, Linor Straveert peinant à gravir toutes les marches qui nous menèrent au dernier étage d'une tour. Zirc, à plusieurs reprises vint me dire à l'oreille : « Aide-là, elle est très vieille ! Bien plus vieille que Sylvaine ! Ses jambes sont fatiguées ! ». Je ne répondais rien. Je voyais bien que cet effort physique lui coûtait, mais il n'y avait pas de place en moi pour la compassion. Même quand je la vis chanceler et qu'Ofélius vint la soutenir, je ne ressentais aucune pitié pour elle. Après tout, du haut de leur perchoir sacré, les Aubes avaient laissé l'un des leurs orchestrer le massacre des Ereehators. Ils n'avaient pas bronché quand le ministre Godrey'n avaient lâché ses assassins, qu'ils brûlaient vives des familles entières d'innocents. Quand ils étaient venus tuer mon grand-père dans sa propre demeure… Au sommet de la tour, nous empruntâmes un chemin de ronde du haut duquel une vue imprenable sur Torwin s'offrait aux regards. Je marquais une courte pause pour embrasser le panorama des yeux. Les mille et un toits de tuiles rouges, la multitude de cheminées à peine fumantes sous le soleil, les parfums portés par la brise légère et, au loin, les lignes bleues des forêts, des montagnes étirant leurs variations colorées… Tout aurait pu prêter à l'admiration. Mais pas en cet instant. Pas pour moi. Je rejoignais l'Aube qui

trottinait toujours devant et bientôt, elle s'arrêta sur le pas d'une porte plus large que haute menant à une autre tour, plus imposante encore que la précédente. Une porte au gros bois riveté de cuivre, des rivets gros comme le poing. La vieille femme marqua une pause sans dire un mot et quelqu'un ouvrit de l'intérieur. En apercevant un Ereehax en armure d'apparat, je me raidis. La même armure que celle que portait l'escorte de Galimey'r. Ce soldat possédé qui avait bien failli me tuer. Linor sentit sans peine ma réticence et me dit : « N'aie crainte, Orveth n'est pas sous influence, je ne fais pas ce genre de chose. Jamais. ». À sa mine vaguement honteuse, je sus qu'elle n'ignorait rien de ce qu'avait tenté Galimey'r à mon encontre. L'Ereehax ôta son heaume, je découvris un homme plutôt âgé. À peine plus grand que moi, portant de gros favoris blancs touffus, il semblait assez fatigué. Comme si le poids de son armure de plates lui pesait autant que celui des années. Son regard gris s'éclaira néanmoins de méfiance quand il me vit, luisante comme une luciole. Linor lui murmura quelques mots, il s'écarta pour nous laisser entrer. Je le toisais avec froideur en suivant l'Aube qui annonça posément : « Nous voici dans la tour haute de la bibliothèque royale. Autrement dit, mes appartements privés depuis la dernière cérémonie des ancêtres. ». Je l'écoutais d'une oreille distraite et observais les lieux comme si j'étais là en visite d'agrément. La pièce où nous nous trouvions était de belle taille, de forme circulaire. Deux hautes fenêtres étroites divisées en une multitude de petits carrés de verre teints diffusaient une lumière un peu criarde sur tout ce qui se trouvait alentour. Pas grand-chose à priori, si ce n'était de solides étagères remplies de livres en désordre et de parchemins en vrac. Au centre, une grosse table octogonale était, elle aussi, envahie par tout un fatras d'objets dont la plupart étaient des livres. Un chandelier sur pieds près de la porte et trois fauteuils de bois parachevaient la décoration de l'endroit. La vieille femme se laissa tomber sur l'un des sièges en soupirant : « Je suis bien fatiguée… Soley'n, je t'aurais bien invitée à t'asseoir mais je tiens à ces fauteuils. Ils sont presque aussi vieux que moi.

— Je n'ai pas envie de m'asseoir de toute façon.

— Je sais. Enfin, je le devine sans avoir à lire en ton esprit.

— Trêve de bavardages. Pourquoi m'avez-vous conduite jusqu'ici ? Pas pour prendre une tisane au moins ? ». Mon ton acerbe étonna l'Ereehax à favoris mais Linor resta stoïque : « Non, non. Je n'aime pas trop la tisane de manière générale… Je voulais pouvoir te parler. Seule à seule. Te parler… De toi, en fait. ». Il y avait un je-ne-sais-quoi de défi dans sa voix quand elle prononça ces derniers mots. Je m'immobilisais en croisant les bras tandis que Zirc se posait sur une

pile de livres devant moi, sur la table. Il m'adressa une espèce de grimace pour me faire comprendre d'être plus aimable, mais je fis mine de l'ignorer. Ofélius choisit cet instant pour me dire : « Je vous en prie Taïs, nous avons beaucoup à gagner en écoutant ce que Taïs Linor a à nous dire…

— Nous ? Dites-moi cher Ofélius… Depuis quand exactement fricotez-vous avec elle ?

— Fricoter ?! Mais Taïs ! Vous n'y pensez pas !

— DEPUIS QUAND ?! ». J'avais crié et chacun avait sursauté. L'escorte de l'Aube fit un pas en avant mais cette dernière l'arrêta d'un geste à peine esquissé. Elle dit, toujours aussi calmement : « Il est venu à moi aujourd'hui seulement. Il était très inquiet pour toi. Il l'est toujours d'ailleurs. Il sait, tout comme moi, qu'il est facile de sombrer, de se perdre dans les affres de la colère. Et de se laisser dévorer par elle…

— Ah oui ? ». Inexplicablement piquée au vif, je dardais mon regard incandescent dans celui de la vieille femme pour lui dire, mâchoire crispée : « Du haut de votre tour d'ivoire, avez-vous donc vécu les mêmes épreuves que moi ? Bien protégée derrière vos Ereehaxs de papier et vos illusions psychiques, a-t-on tenté d'éradiquer votre lignée ? Ou bien… Votre père a-t-il été taillé en pièces dans les souterrains du château ? Et votre mère pendue à un arbre comme une criminelle ? Dites-moi tout ô sainte Aube, que je compatisse à vos si grands malheurs… ». Linor ne baissa pas les yeux, elle répondit : « Non. Je n'ai pas non plus été attaquée par un Orthon ni vue ma petite sœur être tuée par lui. ». J'adressais un regard sombre à Ofélius : « Il vous a donc déjà tout dit.

— Non. J'ai vu tout cela Soley'n. ». L'expression de son visage était d'une telle sérénité que je ne pouvais mettre ses paroles en doute. Cette fois, ce fut au tour de ma curiosité d'être piquée et l'Aube le sut instantanément, elle ajouta : « Quand les trois Aubes furent choisies pour veiller sur le royaume, elles le furent pour leur capacité la plus développée. Jörann Galimey'r avait des visions du futur très nettes, Jehann voyait le présent par-delà les distances et moi… Je vois, enfin, je voyais le passé. De nous trois, j'étais celle chargée d'écrire la véritable Histoire d'Ereeven. ». Elle eut un geste vague vers les livres et parchemins autour de nous avant de poursuivre : « Depuis un peu plus de deux ans, j'ai perdu le contrôle de cette capacité. Sans doute à cause de mon grand âge mais… J'ignore pourquoi, les visions que je reçois désormais ne concernent plus que toi ou tes proches.

— Mais qu'est-ce que… qu'est-ce que vous racontez ?! ». Troublée, je reculais en pas nerveux. Elle se leva et avança vers moi : « J'ai vu chaque épreuve que tu as traversée Soley'n… Sporadiquement, de temps à autre tout d'abord. La petite fille si brune qui courrait à travers la forêt, qui riait aux éclats des pitreries de son frère. Je ne comprenais pas alors, dans quel but l'univers m'envoyait ces visions. Mais comme je l'ai toujours fait, j'ai tout retranscrit dans un livre. ». Elle se tourna vers une étagère et en tira un gros ouvrage à la couverture de cuir noir. Gravé sur le devant, un corbeau prenant son envol. Elle déposa l'ouvrage sur la table et l'ouvrit au hasard. Puis, d'un geste, elle m'invita à y jeter un œil. Encore dubitative, je lus les premières lignes qui me tombèrent sous les yeux : *« Solène doit avoir sept ou huit ans à présent. Son père discute avec un voisin pendant qu'elle joue à lancer des boulettes de pain au chien de garde de ce dernier. Le molosse attrape les petits projectiles au vol et cela amuse beaucoup l'enfant… ».* Je me figeais quand le souvenir de ce jour me revint en mémoire comme un flash de lumière. Mon cœur se mit à battre trop vite, Linor me dit alors, presque à mi-voix : « Te souviens-tu de ce jour-là ? Le jour où ce chien t'a mordu ? C'était une pauvre bête que personne ne touchait jamais. Il a eu peur de toi. Et même après qu'il t'a blessée, tu ne pouvais lui en vouloir parce que tu avais senti sa peur en posant la main sur lui. ». Fébrile, je lâchais dans un souffle : « Oui… Le fermier l'a tué ensuite, je m'en suis voulu…

— Il n'y avait aucune noirceur en toi à l'époque… Ne la laisse pas t'envahir aujourd'hui… ». Elle tendit sa longue main frêle vers mon visage, je ne pus qu'évacuer mon énergie pour éviter de la brûler. Le contact frais de sa paume sur ma joue me fit un effet étrange, comme s'il faisait remonter brièvement toute ma peine. Je sentis mes appuis faiblir et, d'un pas hésitant, je rejoignais le fauteuil le plus proche pour m'y affaler en grognant : « Vous avez gagné ! Je vais sombrer et… Je serai vulnérable ! ». L'Aube vint s'agenouiller devant moi et dit doucement, les mains posées sur mes genoux : « Personne ne te veut de mal ici Soley'n. Repose-toi. À ton réveil, nous parlerons. ». J'eus un dernier rictus rageur vers Ofélius, puis la dernière chose que je vis avant de fermer les yeux fut l'image floue de Zirc se posant sur l'épaule de Linor.

Trois heures plus tard, je m'éveillais dans une sensation de confort indescriptible. J'étais enfouie sous de lourds édredons de soie brodés de fil d'argent. Un parfum de fleurs fraîches imprégnait l'oreiller moelleux où ma tête reposait. En m'asseyant promptement, je me découvrais dans un lit à baldaquin aux colonnes blanches et

gracieuses. Et en laissant mon regard embrasser les lieux, j'avisais une grande chambre empreinte de féminité. Des tableaux champêtres, des bibelots, des meubles sculptés en courbes fines et aériennes. Partout la patte d'une femme, même dans les teintes pastel des rideaux et autres tentures. Et je ne tardais pas à voir, se tenant devant l'unique et large fenêtre à vitraux, la dernière Aube d'Ereeven. À moitié étendue sur une moelleuse méridienne, lisant paisiblement un tout petit livre à la couverture verte. Sans détourner la tête de sa lecture, elle me dit : « Un instant, je te prie, je termine cette page et je suis à toi. ». Compte tenu des circonstances, son calme me sidérait. Je m'assis au bord du lit et me trouvais alors uniquement vêtue de ma chemise. Je cherchais aussitôt des yeux mes vêtements et mes armes dans la pièce. Linor referma son livre puis vint vers moi en disant, avec un léger sourire : « Ne t'inquiète pas, tes affaires sont là et tes armes dans l'antichambre. Tout te sera rendu. ». Je passais machinalement une main dans mes cheveux et les découvraient dénoués et hirsutes. Je maugréais : « Vous aviez besoin de me détacher les cheveux ?!

— Non, mais je dois avouer que depuis que je te connais, je les ai toujours trouvés si beaux, je devais les voir dénoués au moins une fois. Considère ceci comme un caprice de grand-mère.

— Vous n'êtes pas ma grand-mère.

— C'est vrai, mais je l'ai bien connue autrefois. Un sacré tempérament elle aussi !

— Si nous pouvions arrêter les bavardages et que vous me disiez réellement ce pour quoi vous m'avez fait venir jusqu'ici, ce serait du temps de gagné.

— Certes. Pardonne mes digressions mais… Je te connais depuis si longtemps Soley'n, je dois avouer que te voir enfin me tourne un peu les sens. ». Elle attrapa une brosse sur sa coiffeuse et me la tendit. L'air mauvais, je commençais à démêler ma tignasse tendit qu'elle disait : « Bien. D'abord, tu dois savoir que tu auras ta pierre Möhl.

— Ah !

— Je l'ai exigé. Mais je ne peux rien pour tout ce que tu as déclenché auprès du roi et son gouvernement. ». Je m'immobilisais, elle ajouta : « Tu les as gravement insultés et la colère n'excuse rien auprès d'eux. Même si je pense que Njalmar finira par te pardonner, il ne peut être trop clément ou son autorité en pâtira. Et bientôt, il faudra qu'il jouisse d'une autorité pleine et entière.

— Eh bien, que vont-ils me faire ? Me jeter en prison ? Ne suis-je pas déjà bannie ? ». Elle baissa furtivement les yeux et retourna s'asseoir sur la méridienne. Là, elle me dit d'un ton las : « Effectivement. Tu as menacé le roi, donc le royaume. Le bannissement est la peine la moins lourde à laquelle tu pouvais être condamnée. Même si Sankaa'r et Ostee'n demanderont bien plus ! Et tu n'as plus d'allié direct à la cour… ». Je pensais aussitôt à Xander et à la façon dont je lui avais parlé. Presque par réflexe, je soufflais : « J'ai sans doute exagéré mais je ne regrette rien. S'ils veulent me bannir, qu'ils le fassent… ». Linor me jaugea sans dire un mot, je ne pus m'empêcher d'ajouter : « Je suis fatiguée de jouer d'une comédie où je n'ai rien à faire.

— Que veux-tu dire au juste ?

— Tout ça ! Le roi, Ereeven, vous ! Je ne suis pas… ». Je secouais la tête en me mordant les lèvres. Trop de choses me venaient à l'esprit en même temps. Et une idée fixe donnait à toutes ces choses un caractère insignifiant : il fallait que je parte à la recherche d'Angus. Sans lui, j'avais l'impression de courir en tous sens comme un poulet sans tête. Sans avancer d'un pouce… La vieille femme me questionna néanmoins, inconsciente de mon chaos intérieur : « Tu n'es pas quoi ? Ereevine ?

— Je ne le suis pas vraiment, effectivement. Et toutes ces simagrées de noblesse, de lignées, de traditions ! Je les ai toutes apprises, respectées ! Pour quoi au final ? Pour qu'au moment où j'ai besoin de lui, le roi me tourne le dos… Ainsi que Xander…

— Lochrey'n ne t'as pas tourné le dos, c'est toi qui l'as fait. ». Elle avait prononcé ses mots sans la moindre animosité, elle avait juste énoncé un état de fait. Et elle avait raison. Mais passé la première seconde de culpabilité, quelque chose de plus fort balaya ce sentiment. Sans doute était-ce de l'entêtement mais peu m'importait. Peu m'importait Xander, le roi, le pays et tout ce qui s'y rattachait. Je n'en étais plus là. Je maugréais : « Peu me chaut. Quand vous m'aurez donné la pierre, je partirai à la recherche du portail et on ne me verra plus en Ereeven.

— Tu ne penses pas ce que tu dis ?

— Bien sûr que si. Je vais partir à la recherche de mon époux, j'irai en Lyrkania et je le retrouverai ! Et vu le peu d'aide dont j'aurai bénéficié ici, nous n'aurons plus rien à faire dans ce pays ! ». La colère se réanimait en moi, je marquais une pause pour la contrôler en

inspirant profondément. La vieille femme dit alors : « Je comprends. Mais ce pays, tel que tu le connais ne sera bientôt plus du tout le même… Le changement est déjà en cours. Sous peu, je ne serai plus de ce monde et avec moi, le dernier pilier d'Ereeven disparaîtra. Njalmar se retrouvera seul à la tête d'un royaume privé de ses bases séculaires.

— Et ? Il sera toujours roi. Le système monarchique habituel, tel celui des humains, s'établira naturellement !

— Crois-tu vraiment que les hautes lignées pures accepteront si facilement d'être dirigées par un métis ?

— S'il continue de faire ce qu'il a toujours fait, tout se passera très bien.

— C'est-à-dire ?

— Être le pantin couronné des puissants. Il a été celui des Aubes, il n'aura aucun mal à être celui des lignées pures. Tout ceci ne me concerne plus et ne m'intéresse pas davantage. ». J'avais bien conscience de la sévérité de mon jugement, la mine attristée — et un peu outrée — de Linor ne fit que me le confirmer. Mais j'étais sincère. Et amère… L'Aube se leva avec cette grâce étrange qui la caractérisait. On eut dit qu'elle flottait plus qu'elle ne marchait, ses longs cheveux d'argent frôlant le sol accentuaient la souplesse de ses déplacements. Elle ramassa mes vêtements sur une petite commode puis vint me les donner : « Quand tu seras prête, je te mènerai aux pierres. ». Je hochais la tête et m'habillais aussitôt sans chercher à discuter davantage. Peu après, Orveth vint me porter mes armes et je m'équipais promptement. Linor patienta en silence, son regard métallique perdu dans le vide, le visage figé dans une expression impénétrable… Quand je fus prête, elle se leva et me devança en disant : « J'ai fait patienter tes amis dans l'antichambre, tu avais besoin de repos. Et moi aussi. ». Et, effectivement, je retrouvais Zirc et Ofélius dans la pièce attenante. Mon ami ailé tournoya autour de ma tête : « Je commençais à m'inquiéter ! Tu as l'air plus calme à présent ! Comment te sens-tu ?

— Très bien. Tu devrais retourner au manoir, Magotte aussi doit s'inquiéter. Tu as passé assez de temps loin des tiens, petite tête. ». Il fit du sur-place devant mon visage d'un air incertain pendant une longue seconde avant de demander : « Tu es sûre ?

— Oui, oui… Si j'ai besoin de toi, j'enverrai Ofélius te chercher. ». Il me surprit en se précipitant contre ma joue pour m'embrasser. Je

n'eus pas le temps de réagir qu'il reprenait de la hauteur en se dirigeant vers une petite fenêtre : « Promis ? Tu envoies le fantôme si…

— Promis. ». Orveth entrouvrit la fenêtre, l'Erm'gol s'y faufila à grande vitesse dans un éclat de lumière bleue. Linor sourit : « C'est un ami fidèle que tu as là.

— Oui… Peut-être le dernier finalement. Nous y allons ? ». Je ne voulais pas m'appesantir, même si le visage de Ian me hantait alors. L'Aube prit le bras de son escorte Ereehax, je les suivis tous deux sans accorder la moindre attention à Ofélius. Je savais pertinemment qu'il viendrait à moi, que j'en ai envie ou non. Et cela ne tarda guère. Alors que nous descendions le large escalier de pierre en colimaçon, il me demanda dans un chuchotement : « Taïs, voulez-vous savoir ce que le roi et ses ministres ont décidé pendant votre sommeil ?

— Non.

— Non ?

— Non.

— Et… Ce qu'a pu dire votre ami, Artaïs Alexander…

— Non plus. ». Il n'ajouta plus rien jusqu'à ce que nous ayons enfin rejoint la salle où étaient remisées les pierres Möhl. Nous avions descendu pas moins de sept étages avant d'arriver dans un corridor creusé dans la roche des entrailles profondes du château. Chemin faisant, nous avions croisé bon nombre d'Ereehaxs qui ne manquèrent pas de me foudroyer du regard dans l'espoir de m'impressionner. Il m'apparut clair que j'étais désormais la vraie menace du royaume. C'était, en tout cas, ce qu'on avait dû leur dire. Et comme tout brave petit soldat de quelque origine soit-il, ils dirigeaient leur haine vers la cible désignée par leurs chefs. Même si cesdits chefs n'avaient jamais eu à risquer leur vie l'arme à la main, eux. Il devait être reposant d'être soldat finalement. Ne pas avoir à se poser la question sur la justice d'une cause, s'en remettre à ceux d'en haut. Draper une soumission crasse dans le voile d'une loyauté elle-même grimée en honneur. Les Ereehaxs royaux prêts à mourir pour leur souverain, cette image épique me tira un rictus de dégoût. Mais fort heureusement, nous arrivâmes enfin devant une porte pour le moins inhabituelle. Plus large que haute, formée de quatre blocs de pierre grise maintenus entre eux par un bardage d'acier impressionnant. Je remarquais vite qu'elle était dépourvue de poignée mais avant que je

ne pose la moindre question, Orveth actionna un mécanisme invisible de prime abord. Je le vis chercher brièvement une marque au sol puis y placer ses pieds, déclenchant un cliquetis discret qui parut mettre en marche une machinerie complexe. Autour de nous, comme provenant de tous côtés à la fois, des bruits d'engrenages lourds, d'enclenchements poussifs se firent entendre. Cela ne dura qu'une poignée de secondes puis la porte commença à s'ouvrir lentement, vers l'intérieur. Le crissement sourd de la pierre sur le sol poussiéreux me rappela celui d'un couvercle de tombeau. Ofélius dut avoir le même cheminement de pensée que moi car, en regardant Orveth il murmura, pour lui-même : « Une clé vivante pour ouvrir une tombe antique, cocasse… ». L'Ereehax resta en place quand nous nous engouffrâmes dans la pièce à la suite de Linor. Je découvrais une cavité naturelle similaire au laboratoire royal, mais de taille moins impressionnante. Une vaste grotte cependant, où une vingtaine de caisses d'acier boulonnées étaient disposées en cercle. Dans une large vasque au centre de la caverne, un feu brûlait intensément et, en m'en approchant, je n'y trouvais aucune braise ni bûche. Linor devança mes potentielles questions : « C'est le brasier originel. Il nous a été laissé par les Premiers et personne n'en a jamais percé le mystère. L'on pense qu'il est alimenté par l'énergie de la terre, mais on ignore comment et pourquoi il brûle ainsi… ». Ofélius tourna autour de la vasque et soupira : « Il n'y a rien de mystérieux là-dedans Taïs Linor. Je peux vous expliquer le fonctionnement de cette vasque si vous le souhaitez… ». Elle pouffa : « Non ! Merci maître spectre ! Laissez-moi quelques illusions par pitié ! Je sais déjà beaucoup trop de choses sur ce monde et son Histoire. ». Il lui sourit en retour, elle se tourna ensuite vers moi : « Avant que tu ne fasses ton choix Soley'n, il y a quelque chose que je dois te montrer. Ce n'est peut-être pas important mais… J'ai le sentiment que ça l'est. ». Intriguée, je la vis se pencher sur un des coffres et en sortir une pierre de la taille d'une brique, l'air grave. Sur ses traits ridés, on pouvait lire une forme de désespoir rentrée, je ne comprenais pas. Mais il y avait une chose que je savais, c'était qu'à manipuler du Möhl de la sorte, sans la moindre protection, elle mettait sa vie en danger. Elle prit quelques secondes pour observer ce qu'elle avait en main, Ofélius lui dit doucement : « Vous ne devriez pas faire cela Taïs Linor… ». Elle se redressa et lui adressa un sourire empreint de douceur : « Je sais maître spectre, je sais… ». Puis elle m'invita d'un regard à la suivre et marcha vers une zone de la caverne plongée dans l'obscurité. Soudain, une faible lueur verte parut naître du cœur des ténèbres. Et plus nous approchions, plus elle s'intensifiait. Bientôt, plusieurs lumières apparurent sous la forme de symboles que je ne tardais pas à reconnaître. Des symboles runiques. Alignés les uns à côté des autres, dessinant une ogive assez haute et

étroite dans l'ombre épaisse devant nous. Plus Linor approchait, plus les runes scintillaient. Mon cœur se mit à battre plus vite. Une porte. Un passage réagissant au Möhl ! Je m'avançais pour toucher les symboles mais mes doigts ne rencontrèrent que le vide. Troublée, je faisais une autre tentative sur d'autres signes et manquais de perdre l'équilibre en ayant le même résultat. Je posais un genou au sol, cherchant encore à palper les lueurs sans rien y trouver de tangible. Ofélius me dit fébrilement : « Non, il n'y a rien Taïs… Je crois que ce qu'on peut voir ici n'est que la résonnance énergétique d'une ancienne porte. Car il y en avait une, ça ne fait aucun doute. Mais elle a déjà servi il y a fort longtemps et c'est pourquoi elle n'est plus aujourd'hui…

— Qu'en savez-vous ?

— C'est inscrit là, Taïs… ». En me relevant, frustrée, je regardais mieux les symboles runiques se mêlant à des signes Lyrkanien et lus : *« Vers Lutrish tu vas… Ici on ne part qu'une fois… Le retour ailleurs se fera… La porte disparaîtra… »*. Je lâchais un soupir lourd de déception avant de demander au spectre : « Lutrish ? C'est quoi ? Une ville ? La porte disparaîtra… Usage unique… Merde !

— Oui, il semblerait… Concernant Lutrish, c'est un ancien domaine qui a donné son nom à une ville de l'Est Lyrkanien.

— Est-ce que… est-ce qu'il y aurait de ces portes dans chaque ville importante selon vous ? Si elles sont à usage unique, dans un seul sens, il en faudrait de nombreuses…

— Je l'ignore. Je ne me suis pas vraiment intéressé à tout ceci de mon vivant. Mais ça semblerait logique… ». Linor toussota en tournant les talons pour aller remettre la pierre dans son coffre. Ce faisant, elle dit, presque distraitement : « Je crois le contraire… Pour ce qui est de l'usage unique en tout cas. ». Dès qu'elle eut refermé la caisse plombée, elle s'assit dessus en soupirant à fendre l'âme. Manipuler du Möhl n'était pas anodin, même pour une Ereevine de lignée pure. Elle en ressentait le contrecoup par une intense fatigue soudaine. Le timbre de sa voix en parut éteint quand elle dit : « Ces Lyrkaniens qui t'ont pris ton époux… Je les ai vus utiliser plusieurs fois ce genre de passage. Plus précisément, celui qui se trouvait dans les jardins du château, derrière la cascade de la reine Zyvir. C'est donc bien que ces portes ne sont pas toutes à usage unique.

— La cascade de la reine Zyvir ? Où est-ce ?

— Peu importe, le portail ainsi que la cascade se sont effondrés sur eux-mêmes la dernière fois que les Lyrkaniens l'ont eu franchi. Le roi a cru que ce point d'eau artificiel avait fait son temps, qu'il s'était écroulé sous le poids des siècles. Alors qu'en fait… Il dissimulait un secret antique.

— Vous ne lui avez pas parlé de vos visions ?

— Je ne les comprenais pas. Ces visions ne sont que les pièces d'un jeu de construction cruel. Il m'a fallu des années parfois pour comprendre ce que je voyais. Ces moments aléatoires d'un passé souvent extrêmement ancien qui apparaissaient devant mes yeux sans que je puisse les situer exactement… Sans le moindre indice pour en saisir l'intérêt ou la signification. C'est la raison pour laquelle je les ai toujours mis par écrit, afin de réussir à les relier entre eux quand c'était possible… Il n'y a que ton histoire à toi, Soley'n, qui avait du sens à mes yeux. Le sens d'une vie en évolution permanente. Avec un début et une suite. Mon seul regret sera de ne pas voir ce qu'il adviendra de toi, de vous… ». Elle eut un regard ému vers mon ventre. Je réalisais combien l'existence d'une Aube pouvait se révéler triste. Ne rien vivre qu'à travers les souvenirs du temps. N'être que spectateur de la vie, de l'Histoire, sans y prendre réellement part. Même si j'aspirais à une vie paisible avec Angus, cette paix n'avait rien en commun avec celle qu'avait connue Linor Straveert. Je réalisais qu'il ne s'agissait même pas de paix. Il ne s'agissait même pas d'une vie… Et là où j'aurais dû ressentir une profonde compassion pour cette femme, l'amertume s'ancra plus profondément en moi. Ceux qui, au cours des siècles avaient mis en place le système des Aubes, ce conseil de sages omnipotents n'avait certainement pas été des champions de la compassion, eux non plus. Et cela ne les avait pas empêchés de prospérer. Je lâchais froidement : « Personne ne le sait, et c'est très bien ainsi. J'ajouterai que je ne crois pas que l'avenir soit écrit. Sinon celui-là (je pointais vaguement Ofélius du doigt) ne serait pas mort au fond d'une grotte vu qu'à son époque, les Ereehagens avaient des capacités bien plus développées. Et qu'il y en a un peu en lui. Il aurait dû voir ce qui l'attendait en terres humaines.

— C'est vrai. Le futur varie en permanence… Mais quand les mêmes visions reviennent, identiques et régulières, on peut au moins essayer de se prémunir contre cette version de l'avenir. Jörann a vu de nombreuses…

— Galimey'r était un vieillard à l'esprit perverti par des visions qu'il n'a su décrypter qu'au travers du filtre de la peur ! Au point de passer ses dernières décennies à essayer d'éradiquer les Ereehators ! Ces

“monstres” à l’origine de tout ! ». Perdre du temps en vaines discussions commençait à m’agacer. Je me levais et ouvrais puis refermais plusieurs coffres sans trop savoir pourquoi. Comme si quelque chose allait réussir à orienter mon choix. Mais quoi ? Je ne voyais là que des pierres rectangulaires, à peine taillées mais couvertes de signes anciens presque effacés. Si message caché il y avait sur ces pierres, il était quasiment illisible. Je reconnus quelques symboles runiques mais rien d’assez net pour en tirer une signification quelconque. Linor se leva et se dirigea vers un coffre en particulier en me disant : « Je pense que celle-ci devrait avoir ta préférence… ». Interloquée, je vins jeter un œil à la pierre et, effectivement, cette dernière capta tout mon intérêt. Dans un état de conservation étonnant, chaque gravure, chaque signe y était parfaitement lisible. Tandis que je déchiffrais la langue ancienne, l’Aube me dit : « Selon la légende, c’est la toute première pierre qui fut remisée ici. Les monarques précédents la gardaient dans une marche sous leurs pieds, juste devant le trône, il y a des siècles de cela… Quand les Ereevins ont vu leur force physique diminuer au fil des générations, le rayonnement de la pierre leur est devenu néfaste. Certains pensaient que les symboles gravés étaient plus une mise en garde qu’une bénédiction. Mais nous avions perdu depuis longtemps le sens de cette langue ancienne…

— Pas si ancienne que cela en fait. Ce n’est ni une mise en garde ni une bénédiction… Il est écrit : “*Passage Varias*”… Peut-être l’emplacement de la porte… ». Je retournais la brique dans tous les sens sans rien trouver de plus. Varias. Ce mot me disait quelque chose mais rien ne me vint sur le coup. Je remettais la pierre dans le coffre plombé en grommelant : « Il va nous falloir trouver quelqu’un qui connaît parfaitement toutes les rues et les passages de la ville ! Ou une carte parfaitement référencée ! ». Linor eut une expression hésitante. Son front à la peau pareille à du papier de soie se plissa quand elle lâcha : « Je crois que… Je sais qui possède la carte adéquate.

— Qui donc ?

— Le prisonnier Lyrkanien. ». L’évidence de cette réponse me frappa. Bien sûr qu’il devait posséder une carte indiquant la position des portes, comment n’y avais-je pas pensé moi-même ? Ma réjouissance se fit furtive quand, dans la seconde suivante, je pensais à Xander, au ministre de la Justice et… au roi. Ils ne m’autoriseraient sûrement pas la moindre entrevue avec leur prisonnier. Pas après ce que j’avais fait — et dit — dans la salle du trône. Je portais une main lasse à mon front en soupirant profondément. J’étais allée si loin que désormais, je n’avais plus aucune autre option que continuer en cette

voie. Il m'allait falloir ruer dans les brancards, jouer des muscles pour obtenir ce que je voulais et par là même, aggraver mon cas auprès du souverain. Cela me contrariait plus que cela me navrait. Je n'en étais plus à vouloir garder l'estime de Njalmar ou qui que ce soit d'autre. Mes recherches avançaient et elles continueraient d'avancer, qu'ils le veuillent ou non. J'étais simplement agacée d'avoir encore à leur demander la moindre des permissions. C'était une perte de temps que je ne pouvais m'offrir. Comme si elle lisait en mon esprit, Linor vint délicatement poser une main sur mon épaule : « Tu n'auras pas à passer par Njalmar. Je veux rencontrer ce Lyrkanien moi aussi. Je vais faire porter ce coffre chez toi pendant que nous nous rendrons aux geôles. Venez… ». J'eus un court moment de flottement quand elle passa devant moi pour quitter la grotte. Ofélius me murmura : « Étonnante femme s'il en est, n'est-ce pas ? ». Je ne répondis rien et suivais l'Aube en me posant de nouvelles questions à son sujet… Nous empruntâmes encore de nombreux couloirs et corridors, traversâmes de grandes pièces où évoluaient plus de soldats que de courtisans. Mais personne ne nous prêtait attention. Je devinais aisément que Linor utilisait sa capacité à se dissimuler à la conscience de ceux qui l'entouraient. Et qu'elle le faisait aussi pour ma personne. Bientôt nous traversâmes une cour de terre battue que je reconnus sans peine, c'était celle attenante à la prison où nous avions séjourné brièvement, Angus et moi. Et en approchant, je vis non loin de la porte, Xander s'entretenant avec Yvar et Egon le roux. Mon pas se ralentit presque inconsciemment jusqu'à s'arrêter quand je perçus quelques mots sortant de la bouche de Lockreen : « Je sais que ce ne sera pas simple mais c'est ainsi. Elle a… perdu l'esprit. Si vous la voyez aux abords du château, soyez résolus à l'arrêter. Par la force.

— Par la force ?! Xander, tu sais comme moi ce dont elle est capable ! Elle nous pulvériserait !

— Je sais cela Egon. Mais il est des moments où elle est aussi vulnérable que n'importe qui. Par exemple quand ses pupilles luisent, et uniquement ses pupilles, elle ne peut se charger d'énergie. De même, si elle vient de se vider de son énergie, elle s'écroulera. Soyez attentifs à cela. Soley'n ne doit plus approcher à moins d'une lieue du roi. Si vous avez la possibilité de l'arrêter, faites-le, un point c'est tout. Par tous les moyens. ». Le roux pesta et jura tandis qu'Yvar demandait à son supérieur d'un ton désolé : « Sont-ce là tes ordres Xander ? Ou ceux de Sankaa'r ? ». Le chef des espions marqua une pause puis répondit, mâchoire crispée : « Ce sont les ordres du roi. ». Leurs trois mines à la fois affligées et rageuses me touchèrent. C'est en cet instant seulement que je compris à quel point j'avais déçu Xander en laissant libre cours à ma fureur. Quelque chose de presque imperceptible me

piqua au cœur mais la voix de Linor me remit les pieds sur terre : « Hâtons-nous, je fatigue déjà… ». Elle avait sciemment marqué une pause à la hauteur des Ereehaxs pour me permettre de les entendre. Cela ne faisait aucun doute.

Chapitre 10 :

Apatride.

Quand nous fûmes entrés dans la partie du château faisant office de prison, Orveth tendit une étoffe soigneusement pliée à l'Aube. Elle s'en saisit et la déplia d'un air morne. C'était un voile de gaze, celui censé la protéger des regards impurs de la plèbe. Elle parut hésiter à le passer, son escorte lui murmura quelque chose juste avant qu'elle ne se décide à le faire. Dès qu'elle se fut dissimulée sous ce fin tissu, elle nous rendit tous à nouveau visibles. Les gardes surveillant les geôles se jetèrent à genoux à son approche. Par-dessus son épaule, elle demanda à Ofélius : « Maître spectre, voulez-vous bien nous guider jusqu'au prisonnier ? Car j'imagine que vous pouvez le trouver aisément de par votre… état.

— Avec plaisir, Taïs Linor. ». Il chercha furtivement mon assentiment d'un regard et le reçut aussitôt. Il s'évapora alors dans un courant d'air tandis que nous arrivions devant une lourde porte qu'Orveth ouvrit sans attendre. Nous entrâmes dans cette longue salle voûtée que je reconnus sans peine. Deux rangées de cages à gros barreaux, toutes vides, alignées à un mètre les unes des autres attendaient là, que la criminalité Ereevine donne un sens à leur création. Nous avançâmes lentement dans le couloir formé par ces geôles de fer. Linor observait tout autour d'elle, comme si elle était en visite guidée dans un lieu pittoresque. Distraitement, elle me dit : « Je me souviens de votre passage ici, il n'y a pas si longtemps. Le Maréchal Ostee'n est parfois tellement obtus !

— Obtus n'est pas le mot que j'aurais choisi, mais c'est dans le même ordre d'idée… ». J'avais répondu tout aussi distraitement et le petit pouffement amusé de l'Aube me surprit un peu. Elle poursuivit : « Oui, c'est un vieux garçon aigri mais il sait commander les hommes. Il a beaucoup de rigueur en cela… Mais dis-moi Soley'n, il y a une chose qui me taraude… ». Elle s'arrêta pour me faire face et choisit ses mots pour me demander : « Cette créature affreuse dans le tunnel d'Ereehata…

— Le Rigalès.

— Oui… à moitié plante, à moitié animal… Comment se fait-il que tu n'aies pas été… terrorisée ? Quand j'ai vu ce passage, j'en ai perdu le sommeil pendant trois nuits au moins ! Alors, le vivre… je ne peux l'imaginer. ». Sa question me désarçonna. Il y avait quelque chose de presque enfantin dans sa façon de me demander pourquoi je n'avais pas eu peur. Une femme âgée de plus de deux siècles avec des interrogations aussi peu matures, c'était pour le moins étonnant. Je répondais laconiquement : « Je ne sais pas… Enfin, je crois que j'avais peur… Mais je n'avais pas vraiment… d'autre choix que de l'affronter.

— Comme cette panthère sibylline chez les saltimbanques… J'ai bien cru que c'était ma dernière vision de toi cette fois-là. ». Je commençais à ressentir une certaine gêne à l'évocation de ces moments dont je pensais être la seule détentrice. Linor avait-elle vraiment tout vu de ma vie ? Si tel était le cas, avait-elle aussi assisté à des moments d'intimité qui ne concernaient qu'Angus et moi ? Elle ajouta : « Fort heureusement, Isylvey'n et le sang de merle ont…

— Une minute, je vous prie… Avez-vous tout vu de moi, de nous ? ». Je ne pouvais voir distinctement son visage à travers la gaze mais à sa respiration et sa façon de se raidir presque imperceptiblement, je sus qu'elle avait parfaitement compris ce à quoi je faisais allusion. Elle toussota avant de répondre : « Pas tout, non. Même si j'ai vu quelques moments d'intimité comme tu t'en doutes. ». Je brûlais de lui demander lesquels précisément, mais cela n'aurait rien changé. Je ruminais ma contrariété, elle ajouta d'un ton désolé : « Je ne peux contrôler ce que je vois Soley'n, j'en suis la première victime, croies-moi… ». Ofélius réapparut sous notre nez, mettant fin à cette conversation prêtant un peu trop au malaise. Il nous guida jusqu'à une cellule où Ervyan semblait déjà nous attendre. Ce dernier eut un air étrange en découvrant l'Aube mais son regard furieux ne s'y attarda pas. Il m'invectiva promptement : « Vous voici de retour pour me tourmenter ?! Votre chien humain n'est pas avec vous cette fois ?! ». Je plantais mes prunelles sombres dans les siennes, si claires, sans répondre à son agressivité. Il en parut un peu décontenancé et, à ma grande surprise, il s'adressa à Linor dans un Ereevin parfait : « Toi la vieille, tu as eu beaucoup de chance, je me faisais une joie de te trancher la gorge moi-même ! ». D'un pas tranquille, elle s'approcha au plus près des barreaux de la cage et répondit, de son timbre paisible : « J'ai toujours été la plus chanceuse des trois Aubes. ». Le Lyrkanien, décontenancé par la sérénité de la vieille femme, éructa : « Ça ne durera plus très longtemps ! ». En ôtant son voile, elle soupira : « Je sais… Et je sais aussi ce que vous et vos semblables avez fait en

terres humaines, ainsi qu'en Ereeven. Je vous ai vu réveiller les créatures éteintes, les unes après les autres. Et j'ai vu d'autres choses, en des lieux qui me sont inconnus. Voulez-vous que je vous livre ma théorie personnelle ? Mon interprétation de ces visions ? ». En découvrant son visage encore plein d'une certaine grâce malgré le poids des ans, le prisonnier n'avait pu dissimuler sa surprise. Les yeux aux iris d'argent de Linor l'avaient impressionné, cela ne faisait aucun doute, même s'il tenta de cacher son trouble en bredouillant : « Ce n'est… Peu me chaut ! Mais dites toujours… Que je me gausse ! ». Elle lui sourit et dit : « Vous avez voulu affaiblir les humains et les Ereevins en prévision d'une invasion. Préparer le terrain en vue d'une attaque. Vous saviez sans doute que ces peuples avaient perdu l'habitude de se protéger de tous ces monstres féroces. Alors que, j'imagine que votre peuple, lui, sait parfaitement faire face à leur sauvagerie. Vous disposez d'un savoir que nous avons négligé et oublié… Vous avez été plus sages que nous, ça ne fait aucun doute. Peut-être, êtes-vous désormais plus puissants que nous mais honnêtement… J'en doute. ». Il sursauta presque à ces mots : « Vous avez tort d'en douter ! ». Il venait de valider l'interprétation de l'Aube. Sans torture, sans potion. Elle garda ce ton égal et calme pour ajouter : « Non. Car si vous étiez aussi puissants que ce vous tentez de nous faire croire… Vous n'auriez pas eu besoin d'affaiblir nos peuples en faisant revenir les anciennes bêtes. ». Il eut une expression étrange où je lus une once de crainte. Linor saisit cet instant pour lui dire : « Tout ce qui doit vous importer à présent c'est de choisir. Choisir de mourir ici, en terre étrangère, loin des vôtres comme un moins que rien… Ou vivre, en ayant la possibilité de savoir qui remportera cette guerre dans laquelle vous avez déjà perdu deux bras. Et peut-être un ami… ». Elle le regarda au fond des yeux, sans la moindre froideur ou animosité. Elle ne dégageait que force et vérité. Une force aussi profonde que raisonnée, sans colère ni violence. J'en étais impressionnée et guettais les réactions du prisonnier, captivée par leurs échanges. Je vis les traits tendus et pâles du Lyrkanien se détendre pour faire place à une expression où se mêlaient tristesse et découragement. Il baissa les yeux au sol en soufflant : « Je n'étais pas de taille… Je lui avais dit que je n'étais pas de taille… C'est Werdor qui aurait dû… ». Linor passa une de ses longues mains si frêles entre les barreaux et vint la poser sur la joue d'Ervyan en murmurant : « Personne n'est de taille à affronter la mort… ». Au contact de la paume fraîche contre sa joue, le jeune homme eut un hoquet de sanglot, il se mit brusquement à pleurer. L'Aube lui caressa la joue comme si elle recueillait ses larmes en partageant sa peine. Il finit par dire, la voix brisée par l'émotion : « Qu'attendez-vous de moi ? ». Linor lui murmura, en réponse : « Nous ne te demanderons pas de

trahir ton peuple. Nous avons besoin d'une chose que tu possèdes afin de permettre à Soley'n de retrouver son époux. ». Il redressa vivement la tête pour me regarder, la main de Linor le quitta. Sur son visage ravagé par une foule d'émotions contradictoires, je lus surtout un désespoir évident. Je m'approchais à mon tour en disant : « La carte des portes. ». Il détourna le regard, secoua la tête puis ses prunelles claires revinrent aux miennes quand il me demanda, avec angoisse : « La carte des portes ?! Mais je ne l'ai plus… Les soldats m'ont dépouillé de tout et… Vous ne comptez pas ?…

— … Me rendre en Lyrkania. Précisément. ». Il se raidit comme si une foule de pensées l'assaillaient en un bloc. Il fit non de la tête tandis que Linor murmurait quelque chose à son escorte qui s'éloigna aussitôt. L'Aube me dit alors : « Orveth va récupérer la carte. Elle doit être au cabinet de Sankaa'r. ». Ervyan Toris nous surprit toutes deux en se jetant contre les barreaux de sa prison : « NON ! Attendez ! Ne faites pas ça ! Vous n'y survivrez pas ! ». Il était soudain très agité, en panique. Je ne bronchais pas : « Pourquoi cela ?

— Vous… Vous ne savez pas comment fonctionnent ces portails !

— Justement si. Le Möhl, les pierres…

— Ça ne marche pas toujours ! Il y a… Il y a parfois des dysfonctionnements ! Les voyageurs finissent en bouillie ! Où ils se retrouvent dans des zones inondées ! ». Il mentait, c'était plus qu'évident. Tout en lui mentait, le timbre fébrile de sa voix, ses hésitations, son regard fuyant, ses tremblements. J'eus presque pitié de lui. Il en avait trop dit et tentait de se rattraper maladroitement. Il se mit à parler sans discontinuer, tombant à genoux, le front contre l'acier de sa cage, en larmes. Mais quelque chose au cœur de tous ses mensonges tinta en mon esprit. Je m'accroupis pour être à sa hauteur et lui dis : « Eh bien, je ferai un essai avec vous avant de me lancer. ». Sa logorrhée larmoyante s'interrompit aussitôt, il releva la tête pour m'interroger du regard, j'ajoutais dans un sourire cruel : « Vous nous avez bien aidés, Artaïs Ervyan. Vous resterez en vie et vous aurez l'opportunité de rentrer chez vous. Ainsi… Vous pourrez prévenir votre chef de ce qui l'attend.

— Ce qui l'attend ? ». En dardant sur lui un regard noir, je répondais dans un murmure : « Ma visite. ». La bouche du jeune homme s'ouvrit mais aucun son n'en sortit. Je me relevais, Linor me dit : « Es-tu certaine de vouloir faire cela ? Te rendre aux confins du monde, dans un pays dont tu ignores tout ? ». Comme je ne répondais pas, m'apprêtant même à tourner les talons, elle saisit mon avant-bras

: « Soley'n ! Es-tu sûre de…

— AI-JE LE CHOIX ?! ». J'avais crié comme si une énorme bulle de colère avait éclaté en moi. Elle me lâcha dans l'instant, effrayée. Ma mâchoire contractée était presque douloureuse quand j'approchais mon visage du sien en grognant : « Ce pays de lâches n'a que faire des Ereehators. Vous le savez aussi bien que moi. Personne n'a réagi quand des dizaines d'entre eux étaient massacrés alors qui se lèvera pour en secourir un seul et unique ?!

— Moi. Je t'ai aidée et je t'aiderai encore. ». Ces mots prononcés d'une voix blanche m'atteignirent plus que je ne l'aurais cru. En me redressant, j'adoptais une attitude distante face au visage blême de l'Aube : « Pourquoi cela ? Pour avoir encore de ces visions volées à mon intimité ? Votre curiosité malsaine ne sera donc jamais rassasiée ? ». Elle eut une moue de déception mais ne se démonta pas : « Il ne s'agit pas de cela et tu le sais très bien. Je ne contrôle pas ce que je vois, je te l'ai dit. Mais puisque je ne peux choisir, je dois les accepter comme faisant partie de ma vie. Et toi Soley'n… Toi et Angus… Si j'avais eu le choix, je vous aurais choisis. Justement parce que je sais, parce que j'ai vu ce que vous êtes… Tout ce que vous pourriez représenter pour Ereeven… Cette force inébranlable qui vous anime tous deux, ce lien indéfectible… ». À l'évocation de ce qui nous unissait, l'absence d'Angus me revint en plein cœur comme une brûlure intense. Ma vue se brouilla à mesure que mes yeux s'emplissaient de larmes. D'un mouvement vif, je tournais le dos à Linor en tentant de reprendre la maîtrise de mes émotions. Mais quand elle posa délicatement une main contre mon dos, cela me rendit la chose encore plus difficile. Elle dit doucement : « Les Lorks m'empêchent de lire en toi mais ton aura rayonne si puissamment de peine, Soley'n… Je peux la sentir. Elle se mêle à ta colère et à ton désespoir, ne la laisse pas te consumer de rage… ». Une évidence m'apparut alors, comme un refuge, une chance, une planche de salut. Je dis, en me retournant lentement, sans verser la moindre larme : « La rage ne me consumera pas… La colère, la fureur… Tout ceci m'a gardée en vie jusqu'ici. La rage a été l'arme de ma survivance. Et je vais m'appliquer à en faire meilleur usage. Je ne serai plus jamais victime de ma colère, elle sera mon outil. ». Je croyais en chaque mot que j'avais prononcé, je vis à l'expression de son visage effaré qu'il en allait de même pour Linor. Ses yeux d'argent brillèrent de larmes contenues, papillonnèrent même quand elle me dit d'une voix sans timbre : « Très bien… Peu importe après tout. Que l'outil de ta quête soit la colère ou l'amour… La main qui guide l'outil reste la tienne. Je veux croire que tu feras les bons choix et que tu ne te perdras pas en chemin. Mais garde une chose à l'esprit Soley'n… Quand on s'aventure

trop loin dans les ténèbres, nul retour n'est possible. ». Je ne baissais pas les yeux face à son regard plein d'une forme de paix désœuvrée. Et curieusement, j'eus une pensée pour Colin. Quand il avait annoncé à notre père son souhait de partir en guerre contre les Orthons, de devenir soldat. La fureur, la crainte de mon père. Je ne les avais pas ressenties alors. J'avais eu peur pour lui bien sûr, mais je savais aussi qu'il ne tiendrait pas compte de nos mises en garde. Linor voulait me mettre en garde mais savait pertinemment que je n'en tiendrais pas compte, moi non plus. Que si nos destins n'étaient pas écrits, certains de nos choix dépassaient la raison. Je soufflais, à mi-voix : « Qui parle de retour ? ». Elle se raidit, comme blessée par ma réponse, puis détourna les yeux en reculant. Je restais solidement plantée, bras croisés, la toisant du regard avec un sentiment étrange de force. Comme si le seul fait de refuser les conséquences futures de mes choix me rendait inatteignable. Désormais rien n'avait plus d'importance que retrouver Angus. Que les Nécromanciens de Lyrkania prévoient d'envahir Ereeven ne me causait pas la moindre inquiétude. Que le système de gouvernance soit sur le point de s'écrouler, que Njalmar et ses fidèles s'en retrouvent en mauvaise posture, que les créatures fassent un festin des habitants… Plus rien de tout cela ne me concernait. C'est en tout cas, la sensation que j'éprouvais alors. Ce pays n'était plus le mien. L'avait-il seulement été ? Plus mes réflexions tournaient autour de cette idée, plus quelque chose de serein s'installait en moi. Comme si je lâchais prise sur des détails, des obligations portées sur moi par d'autres personnes. Famille, ancêtres, traditions… désir de vengeance. Le poids de ces pensées érigées en devoirs disparaissait progressivement de mon esprit. Ainsi de plus en plus allégé, je retrouvais un calme et une vision plus claire de ce qu'il me restait à faire. Et cela tenait en un mot. Partir…

Ofélius me tira de mes réflexions par un timide : « Taïs ?

— Hmm ?

— Votre aura rayonne étrangement…

— Ah oui ?

— Est-ce que vous ne vous sentez pas…

— Tout va bien maître Ofélius. Tout va… beaucoup mieux. ». Le ton presque léger de ma réponse le troubla, l'inquiéta même. En caressant mon menton du bout de l'index, je lui dis posément : « Vous allez

retourner au manoir et… Vous réunirez tout le monde dans le grand salon. Jonas, son père, Loth, Markus, Zirc, Magotte… tout le monde quoi. Je dois leur parler, à tous, avant mon départ. ». Il eut une expression indéfinissable puis s'inclina et disparut. Je m'approchais de la cage retenant Ervyan Toris pour lui dire : « Dès que j'aurai la carte, nous l'étudierons ensemble. ». Il eut un air incrédule qui s'évanouit face à ma mine inflexible. Il avait compris qu'aucune discussion n'était envisageable. Linor, à deux pas derrière moi, demanda d'un ton las : « Ta décision est donc prise ?

— Effectivement.

— Sans regret ? ». Je me retournais pour lui faire face et lui dire posément : « On a toujours des regrets. J'en ai déjà beaucoup. J'ai appris à faire avec. Et je n'ai pas fini d'apprendre. ». Elle parut navrée, mais le bruit des pas d'Orveth dans le couloir mis fin à cet échange, elle se détourna de moi pour marcher vers lui. Le prisonnier profita de cet instant pour me murmurer : « Vous disiez vrai ? ». Je lui adressais un regard interrogatif auquel il répondit, fébrile : « Quand vous disiez vouloir m'emmener, pour tester les portails ? ». Je m'accroupis afin que nos regards soient à la même hauteur et lui répondais dans un souffle : « D'après vous ? ». Il lut dans mes yeux que je n'avais pas menti. Il déglutit péniblement avant de lâcher, l'air perdu : « Mon père me tuera.

— C'est donc qu'il n'y a aucun risque à passer par ces portails.

— Non. Vous le saviez…

— Vous n'êtes pas un très bon menteur. ». Je me relevais tandis que Linor venait vers moi pour me donner la carte. Dès que je l'eus en main, je fus frappée par sa similitude avec une autre carte de ma connaissance : celle que j'avais trouvée dans la bibliothèque du château, à Pierre Fendue. Faite de peau de chèvre, marquée de nombreux symboles runiques. On eut dit que les deux cartes avaient été fabriquées par la même personne. Et une hypothèse fit son chemin dans ma tête. La carte de Pierre Fendue marquait-elle, elle aussi, des emplacements de portails ? Linor me tira de cette réflexion en disant tristement : « Soley'n, je vais me retirer, je suis éreintée et… de peu d'utilité ici désormais. La pierre Möhl a été portée à la demeure Mansey's. Orveth t'escortera quand tu quitteras le château. Personne ne viendra te chercher querelle. ». Elle s'apprêtait à tourner les talons sans rien attendre de plus de ma part que cette seconde d'attention, mais je fis un pas vers elle : « Merci dame Linor… Sainte Aube… ». Elle marqua une pause et, avec un sourire un peu désabusé, répondit :

« N'en fais pas trop. Pour toi, je ne suis rien qu'une vieille femme… Quoi qu'il en soit, si tu as besoin de moi… Je serai là. Il te suffira de m'envoyer ton ami spectre et…

— Merci à vous. ». Elle parut sur le point d'ajouter quelque chose mais se ravisa et s'éloigna lentement. Au bout de trois pas à peine, elle avait disparu de ma vision. Pas encore décédée mais déjà un fantôme entre les murs du château royal. Les Ereehagens étaient décidément une bien étrange lignée…

Avant de rentrer au manoir, je passais un long moment à discuter avec Ervyan Toris à propos de la carte des portes. Il avait abandonné toute velléité de rébellion, l'occurrence de retourner en Lyrkania avait sans doute quelque chose de rassurant pour lui. Même s'il y retournait diminué et accompagné par quelqu'un comme moi. Il était pour le moins résigné à subir le châtiment de son père, mais je ne le laissais pas se lamenter et le harcelais de questions. Ses problèmes familiaux ne m'intéressaient pas. Ses réponses furent particulièrement intéressantes, et si au début de notre conversation, j'eus peine à y croire, je choisis finalement de ne plus douter assez vite. Il répondait du tac au tac, sans exagération ou dissimulation, mentir dans ce cas me paraissait difficile. Toujours est-il qu'il m'expliqua que chaque symbole runique sur la carte correspondait effectivement à un portail, comme je l'avais subodoré. Mais là où une connaissance de la chose était primordiale, c'était concernant le sens des portes. Car si certaines permettaient de se rendre en Lyrkania, d'autres permettaient uniquement d'en revenir. Des portails d'allers et des portails de retours. Et certains ne fonctionnaient qu'une fois, selon leur état. Je réalisais qu'il me faudrait une carte de la Lyrkania, des indications sur le lieu où était retenu Angus et c'est là qu'Ervyan se raidit : « Nous avions une carte mais c'est Werdor qui la gardait. Je crains qu'elle n'ait été détruite quand vous l'avez assassiné. ». Je haussais vaguement l'épaule en roulant des yeux, il hoqueta : « Oui ! Vous l'avez assassiné et vous m'avez…

— Je vous ai gardé en vie ! Si le ministre s'était occupé de vous, vous seriez déjà mort ! Plus desséché qu'un jambon de pays à l'heure qu'il est !

— Mais avec mes deux bras !

— La belle affaire ! Vous comptiez jouer de la Lyre dans votre cercueil sans doute ?! ». Il eut une expression de stupeur

indescriptible. J'avais répondu impulsivement et je réalisais qu'il fallait tout faire pour conserver un ton de conversation plus serein si je voulais en savoir plus. Je marquais un temps d'arrêt avant de lui dire, plus calmement : « Écoutez… Je crois qu'on en est plus à compter les griefs désormais. Vous êtes, en quelque sorte, un prisonnier de guerre ici. Et vous savez que si vous collaborez avec moi, vous aurez la chance de rentrer chez vous. Je n'ai qu'une parole. Et je vais vous faire une autre promesse… Quand nous aurons franchi une de ces portes et que nous serons en Lyrkania… vous me mènerez à celui qui retient mon époux et s'il m'est rendu sans heurt, je plaiderai votre cause auprès de votre chef… ». Il eut un ricanement amer, je vis ses yeux pâles s'emplir de larmes : « Plaider ma cause ? Auprès du Merca ? Et qu'il vous rende votre époux sans heurt ?! ». Il rit franchement cette fois, de ces rires de dément qui glacent le sang. Une larme roula sur sa joue quand il se reprit pour me dire : « Le Merca n'écoute rien ni personne. Il décide et ne revient jamais sur une décision. Peu importe qui est concerné.

— Le Merca ?

— Le Merca est la plus haute distinction Nécromantique de Lyrkania. Il est le chef de tous les ordres, de toutes les guildes du pays. La plus haute des autorités depuis des décennies.

— Un roi, en somme.

— En quelque sorte. Un roi sans gouvernement, qui décide de tout, seul. Et qui possède un pouvoir sans égal sur tous les peuples de Lyrkania. ». Le jeune homme laissa son regard triste se perdre dans le vide. Mais ce qu'il venait de m'apprendre n'entamait pas ma détermination : « Un pouvoir sans égal… Pourquoi a-t-il eu besoin de venir chercher une source d'énergie jusqu'ici alors ?

— Pour les mêmes raisons qu'un homme riche ne se contentera jamais de ce qu'il a amassé. Il en voudra toujours plus… ». Son regard désœuvré revint vers le mien. Je ne sais si c'est par compassion mais je lui demandais : « S'il vous a envoyé, c'est que vous êtes quelqu'un d'important à ses yeux non ? Quelqu'un qui a toute sa confiance… ». Il eut un autre rictus amer, secoua vaguement la tête et pouffa : « Sa confiance ! Il ne la donne à personne. Et s'il est vrai qu'il nous tenait, Werdor est moi dans une certaine estime… Il dispose de nombre d'autres disciples à envoyer ici dans le cas où nous aurions échoué. Nous sommes… quantités négligeables pour lui.

— Pourquoi lui obéir s'il est l'horrible personnage que vous me

décrivez ? Est-il donc si puissant ? ». Son regard fatigué se perdit dans le vague et son visage, encadré de longues mèches noires, me parut encore plus pâle quand il lâcha : « Puissant… Oui, il l'est. Ça ne fait aucun doute. Et aucun Lyrkanien ne pourrait en douter… ». Ses yeux clairs revinrent lentement vers les miens, je pus y lire une tristesse indescriptible quand il ajouta : « Vous n'avez pas idée de ce que peut être la vie là-bas… Pas l'ombre d'une idée. ». On eut cru que pendant une demi-seconde, le jeune homme m'enviait cette ignorance concernant son pays. J'en fus troublée. La Lyrkania était peut-être vraiment ce pays de cauchemar que m'avait un jour décrit Angus sur le ton de la plaisanterie. Je n'en ressentais cependant aucune appréhension. Si j'avais dû aller chercher mon bienaimé au cœur même d'un volcan, je n'en aurais pas ressenti la moindre peur non plus. Je n'en étais plus là.

Quand je quittais le château, ce ne fut pas sans avoir eu une brève discussion avec Orveth au préalable. Tandis qu'il m'escortait jusqu'à la grande entrée, je lui dis, tout à trac : « Vous direz à dame Linor que je serai de retour dès que j'aurai réglé quelques détails au manoir. J'enverrai Ofélius comme prévu pour lui signifier ma venue.

— Cela serait préférable, afin que nous puissions sortir le prisonnier de sa geôle.

— Vous croyez que le roi ou… Lochrey'n poseront problème ?

— Non. Personne ne contredirait une Aube. Mais je pense que Sa Sainteté préfèrera agir dans le feutré et que nous soustrairons cet homme à ses gardes en douceur.

— Je vois.

— Il sera bien temps pour elle ensuite de justifier ses actes. Une fois que vous serez loin. ». Il ne témoignait d'aucune froideur ou d'aucune amabilité à mon égard. Il restait droit dans ses bottes, professionnel en tous points. Du moins jusqu'à ce que nous soyons arrivés sous l'arche de la grande entrée. Là, il marqua une pause et parut choisir ses mots avant de me dire : « Dame Torkenbold… Je sers les Aubes depuis plus de trente ans. Sa Sainteté Linor en particulier… ». Je compris à son air fébrile qu'il était sur le point de transgresser ses propres limites intimes quand il ajouta, d'une voix un peu cassée : « Vous comptez beaucoup pour elle. Je crois que… Je crois que c'est parce qu'elle n'a

jamais eu d'enfant, contrairement aux autres Aubes. Elle s'est beaucoup attachée à vous. Ne mettez pas cette affection en doute par manque de… parce que vous ne la connaissez pas. Ce serait une grave erreur. ». Je détournais le regard, ne sachant quoi répondre à cette angoisse qui l'étreignait. Il me tendit la main : « Elle est, et restera, votre plus puissant soutien en Ereeven. Si elle voit en vous le salut de ce royaume, je le vois aussi. Et tous le verront, un jour ou l'autre. ». Il y avait bien plus que de la loyauté entre lui et Linor, cela ne faisait aucun doute. Je serrais sa main tendue, le temps de voir une étincelle d'espoir passer dans ses prunelles délavées. Je ne m'attardais guère et quittais le château sans ajouter un mot. Je devinais sans peine qu'Orveth ne tourna les talons que lorsque je me fus suffisamment éloignée… Je retrouvais Terys peu après, nous rentrâmes au petit trot par les rues grouillantes, de plus en plus surpeuplées. Ofélius ne tarda pas à se montrer tandis que j'arrivais quasiment devant les grilles de la propriété. Il avait réuni tout le monde dans le grand salon et chacun y était aussi inquiet qu'impatient…

En traversant le hall du manoir, je croisais Greta et l'invitais à me suivre. Elle me questionna mais je fis mine de ne pas l'entendre jusqu'à notre entrée dans la pièce. Je trouvais là Jonas et Hergis questionnant Loth, Zirc et sa petite famille virevoltant d'un meuble à un autre et, à ma grande surprise, je découvris Ian, se tenant debout face à une fenêtre. Pendant une seconde ou deux, je perdis un peu de ma contenance. Il s'était retourné à mon arrivée mais alors que je marchais vers lui, il n'en fit pas de même, restant planté dans la lumière déjà déclinante du jour. Son beau visage d'éphèbe était marqué par tous les signes de la peine et de la fatigue. Il me parut amaigri, la tristesse de son regard me déchira le cœur. Je ne réprimais pas l'élan qui me fit le prendre dans mes bras. Il répondit mollement à cette étreinte en soufflant dans mon cou, d'un ton qu'il tentait d'enjouer : « Sale bête, enfin te voilà… ». Je le serrais fort contre ma poitrine en refoulant des larmes trop longtemps retenues. Il tapota dans mon dos en disant, plus énergiquement : « Tu organises des conseils de guerre maintenant ? ». Je m'écartais en bredouillant : « Tu… tu m'as manqué… Comment est-ce… Est-ce que tu…

— Je tiens le coup, oui. Ce n'est pas un chemin de roses mais je n'ai pas le choix… ». Je portais une main à son visage pour la poser sur sa joue creusée si pâle. Je ne pus que me mordre les lèvres tant trouver les mots m'était difficile. Je murmurais néanmoins : « Je suis désolée… tellement désolée… ». Il plongea son regard de biche dans le mien en soufflant : « Je sais… Je sais. ». Je ne pus soutenir ce regard

ravagé par la douleur. Il s'éclaircit la voix, releva la tête et demanda : « Eh bien ! Parle ! Je suis curieux de savoir pourquoi tu as réuni tout ton petit monde ainsi ! ». En retrouvant un peu de contrôle, je repris pied dans la réalité et l'urgence du moment. Je me tournais vers mes amis, toussotais à mon tour, m'essuyais les yeux d'un vif revers de la main avant de leur dire : « Je sais que tout ceci paraît un peu trop formel, mais je n'aurais pas eu le temps d'aller à la rencontre de chacun de vous pour expliquer la situation et… mes projets. ». Je fis quelques pas pour leur faire face au mieux, puis je me lançais : « Je vais partir à la recherche d'Angus. J'aurais sous peu le matériel nécessaire. Mais cette fois… Loth, Markus… Je partirai seule.

— Quoi ?! Vous plaisantez ?

— Loth, il ne s'agit pas d'une expédition en terres humaines cette fois. Je vais me rendre en Lyrkania.

— Le pays d'origine du commandant ?

— Oui, c'est cela.

— Mais il se trouve à des semaines de mer ! Vous ne pouvez faire un pareil voyage, votre petit risquerait de voir le jour sur un bateau !

— Loth… ». Il était passablement nerveux, à la limite de l'anxiété. Je levais une main pour lui intimer le silence et poursuivis : « Il existe un autre moyen de me rendre là-bas plus rapidement. Mais ceci n'est qu'un point de détail. Je vous ai réunis ici parce qu'il y a des choses que… que j'aimerais que vous fassiez tous. Et il y a une chose en particulier que vous devez savoir… ». Les regards interrogatifs que chacun m'adressa étaient ceux auxquels je m'étais attendue. Je pris une profonde inspiration puis d'une voix claire et affirmée, je dis : « Le roi Njalmar m'a bannie d'Ereeven. ». Stupeur et incompréhension, Hergis eut une exclamation incontrôlable et les mêmes questions fusèrent en feu nourri : « Quoi ?! Mais pourquoi ? Comment est-ce possible ?! ». Je ramenais le calme d'un geste, les deux mains levées : « Je vous en prie, ne vous enflammez pas. Je suis allée trop loin avec lui. J'ai eu des mots extrêmement durs et irrespectueux mais… peu importe. J'avais déjà décidé bien avant cela de partir à la recherche d'Angus. Où qu'il me faille aller. J'ignore ce qu'il advient des biens d'un banni donc, dans le cas où la couronne les confisquerait, il vous faut trouver un autre endroit où vivre. ». Hergis se leva en s'exclamant : « Non, cela ne se passe pas ainsi en Ereeven !

— Pardon ?

— Le roi vous a-t-il bannie nommément ?

— Comment cela ?

— Est-ce vous, Soley'n Torkenbold qui êtes bannie ou bien toute votre famille ? Angus comprit ?

— Je… Je l'ignore, je ne crois pas qu'il ait parlé d'Angus…

— Dans ce cas, il vous reste une petite chance. ». Le père de Jonas parût presque rassuré, un éclat de malice s'alluma dans son regard aux prunelles d'or. Il vint poser une main affectueuse sur mon épaule en me disant : « Njalmar sait parfaitement bien jouer des nuances de nos lois. Il en a édicté de nombreuses ! Avez-vous reçu l'ordre royal de bannissement ? Le document officiel ?

— Non, c'est encore très récent, il n'a fait que me le dire.

— Parfait ! Ne chamboulez pas tout trop vite, vous n'êtes pas encore bannie ! ». On eut dit qu'il se réjouissait presque de quelque chose que je ne saisissais guère. J'allais le questionner quand un bruit de vaisselle cassée et un petit cri strident se firent entendre dans le hall, nous faisant tous sursauter. Je quittais le salon prestement mais mon élan fut stoppé net quand j'arrivais sous la voûte aux corbeaux et y trouvais Élise, pâle comme un linge. Je compris instantanément la raison de son émoi. Xander se tenait là, l'air sombre, on ne peut plus raide dans son armure de plates fraîchement lustrée. Je me redressais imperceptiblement pour marcher vers lui et le vis sortir un tube de cuir de son gantelet. De ces cylindres qui servent à transporter les documents importants. Sans dire un mot, il me le tendit. Je m'en saisis en adoptant la même froideur que lui. Je me surpris néanmoins à penser que la gravité de ses traits le rendait incroyablement plus impressionnant. Il me sembla qu'il faisait son âge tout à coup. Du tube de cuir, je sortais un parchemin roulé dont je devinais la teneur. Mais alors que je le déroulais, l'Ereehax dit d'une voix monocorde : « Par ordre du roi Njalmar le bon, recevez le châtiment que vous méritez pour insulte et irrespect caractérisé envers notre souverain. Dame Soley'n Torkenbold, fille de Terkan et Anthéa Mansey's, Ereehators de haute lignée, vous êtes officiellement bannie d'Ereeven, condamnée à l'exil. Vous devrez avoir quitté notre saint territoire avant la prochaine aube, dans le cas contraire vous serez mise à mort sur-le-champ par la garde royale. Vous avez cependant la possibilité de refuser cette sentence et d'en être libérée dans l'instant si, éclairée par notre sainte terre vous préférez la mort immédiate à l'exil. ». Son laïus officiel terminé, il planta son regard clair au fond du mien. J'y lus une colère

rentrée et une inflexibilité que je ne lui connaissais pas. Je soutenais son regard sans ciller, nous n'étions qu'à quelques pas l'un de l'autre. Une poignée de secondes s'écoula avant que je ne lâche : « L'exil ou la mort… Y en a-t-il qui ont déjà choisi la mort ?

— C'est arrivé. ». Il n'avait pas bronché et il ne bougea pas plus quand je fis un pas vers lui. Mais dès que je me trouvais juste sous son nez, je perçus que quelque chose vacillait sous son armure. Quelque chose de profond. Presque à mi-voix, je lui dis, sans baisser les yeux : « Vous me tueriez donc si je refusais l'exil ?

— Cela ne fait aucun doute. ». Nous nous sondions l'un l'autre et aucun de nous ne cédait. J'articulais, sur le même ton monocorde qu'il avait pris précédemment : « Je reçois cet acte de bannissement comme une rupture définitive avec Ereeven et m'en vois soulagée. Vous pouvez retourner auprès de votre bien aimé souverain Messire Lochrey'n. Dites-lui bien que je serais partie avant la prochaine aube comme il est dit dans cet acte. ». Il y eut un frémissement de colère dans ses sourcils bleu nuit avant qu'il n'ébauche une vague révérence et tourne les talons. Mais quand il fut sur le point de passer la porte, je ne pus m'empêcher de lui lancer une dernière pique : « Ah ! Et puisque je ne serai plus là pour le voir, transmettez tous mes vœux de chance au petit Lochrey'n à cheveux bleus quand il viendra au monde. Il en aura bien besoin… ». Il marqua une courte pause mais ne se retourna pas. Je pouvais deviner sa fureur. Il usa de sa capacité de fulgurance pour disparaître dans la seconde suivante. C'était un coup bas dont j'avais pleinement conscience. Mais il ne me causait aucun remords…

En retournant au salon, je lançais le tube de cuir à Hergis dont la bonne humeur s'évapora aussitôt. En me laissant tomber sur une des profondes banquettes, je soupirais : « Bien ! Cette fois c'est officiel, je suis bannie. ». Le père de Jonas déroula le document et le lut avec attention tandis que son fils venait s'asseoir auprès de moi pour me dire : « Vous n'allez pas vous battre Soley'n ? Cela ne vous ressemble pas !

— Me battre ? Bien sûr que si ! Mais pas pour rester en Ereeven. Je ne gâcherai pas la moindre once de mon énergie pour ce pays ! Je vais partir à la recherche d'Angus. Le retrouver, c'est tout ce qui m'importe. ». Ian approcha et prit part à la conversation : « Tu comptes partir à l'assaut d'un pays inconnu, toute seule, la fleur aux dents ?!

— Ofélius m'accompagnera. Et aussi le Lyrkanien que nous avons capturé. Il pourrait faire une monnaie d'échange intéressante, même s'il pense le contraire.

— Jonas et Loth m'ont parlé de lui, c'est celui à qui tu as coupé les bras ? Quelque chose me dit que ce genre de détail n'en fait pas un allié de choix pour ce voyage, tu ne crois pas ? ». Cette pointe de sarcasme dissimulait mal l'inquiétude de mon ami. Hergis nous surprit alors en disant : « Quoi qu'il en soit, je ne m'étais pas trompé ! Ce document est très clair : vous êtes la seule à être bannie. Angus ou l'enfant à venir ne sont pas concernés.

— Qu'est-ce que ça change Hergis ?

— Beaucoup de choses. ». Il se fit très sérieux tout à coup, ma curiosité en fut piquée au vif. Il s'assit dans un fauteuil face à moi pour m'expliquer : « Ce document vous laisse une porte de sortie. Ou devrai-je dire, de retour. Quand vous aurez retrouvé Angus, il pourra revenir en Ereeven pour demander votre pardon. Le pardon royal. Ce n'est pas quelque chose d'aisé à obtenir mais… après tout, vous n'avez pas menacé physiquement le roi n'est-ce pas ? ». Je tentais de me souvenir de mes paroles exactes et l'inquiétude revint au visage d'Hergis. Il demanda avec anxiété : « Soley'n ? L'avez-vous fait ? Avez-vous menacé physiquement le roi ? Avez-vous levé la main sur lui ? ». Je n'étais plus très sûre mais je bredouillais cependant : « Non… Non je ne crois pas. Enfin, pas précisément… J'ai menacé le château et… le pays mais pas… ». Jonas porta une main à son front tandis que son père se laissait aller en arrière sur le fauteuil. Ofélius intervint : « Non, vous ne l'avez pas touché Taïs. Ni menacé directement. ». Hergis se reprit : « Et c'est certainement pour cette raison qu'il n'a pas banni votre lignée entière. Cela s'est pourtant déjà vu dans l'Histoire…

— Ce n'était pas nécessaire étant donné que je suis la seule Ereehator en Ereeven désormais. Mais peu importe… ». Je me levais pour ajouter : « Le temps presse à présent. Je ferai donc dans la concision. Puisqu'apparemment ma famille conservera ses biens, je vous en fais ordonnateur, Hergis. Vous serez le gardien de tout ceci, nous le mettrons par écrit. Nous ajouterons certaines clauses pour que Jonas, Loth, Markus, Greta et tous les autres restent chez eux en ces lieux. Cela vaudra aussi pour eux bien sûr… ». Je levais les yeux pour désigner d'un regard Zirc et sa famille qui se tenaient étonnamment calme sur le haut d'un grand buffet. Magotte paraissait inquiète, je m'approchais pour lui dire : « Vous êtes ici chez vous, cette demeure est la vôtre, que je sois présente ou non. Ma maison est votre maison. ». Elle hocha doucement la tête en serrant Jadis contre elle. J'ajoutais,

en m'efforçant de sourire : « Et vous deux, les terreurs… Essayez de ne pas tout saccager en mon absence ! ». Les frères Erm'gol me gratifièrent de larges sourires où je retrouvais celui de leur père. Ce dernier me demanda : « Mais pourquoi tu veux partir seule ?! Nous pourrions tous te prêter main-forte !

— Je sais petite tête, mais… C'est quelque chose que je dois faire seule. Je peux me protéger moi-même. Guérir vite de mes blessures grâce à l'Ihra mais… ». Je me retournais pour faire face à mes autres amis : « Si je laissais l'un de vous m'accompagner, je ne pourrais le guérir ou le sauver en cas d'incident grave. Je n'ai pas le pouvoir d'Angus, vous le savez tous… Et je ne pourrais supporter de perdre encore quelqu'un de cher à mon cœur… ». Mon regard se porta aussitôt sur Ian qui détourna la tête. Jonas lâcha, dépité : « Mais nous laisser ainsi vos dispositions avant de partir pour un pays inconnu… Cela ressemble par trop à un testament. ». Il n'avait pas tort. Je ne l'avais pas envisagé ainsi mais cela y ressemblait grandement. Je pris une profonde inspiration avant de rétorquer : « Ma foi, c'en est un. En quelque sorte. Il faut toujours appréhender une situation sous tous les angles. Les pires comme les meilleurs… ». Le silence se fit sur le salon. Un silence pesant que nul n'osa briser pendant plusieurs minutes. Chacun parut absorbé en lui-même et pour ma part, je réalisais que peut-être, nous vivions là nos derniers instants ensemble. Pas parce que je craignais de ne pas survivre à ce périple, non. Que j'y survive ou pas, ma place n'était plus en Ereeven. Et ma place, la seule que je reconnaissais comme telle, était auprès d'Angus. Où qu'il se trouve en ce monde. Un frémissement au creux de mes entrailles vint me rappeler qu'il ne s'agissait plus seulement de ma place mais de la nôtre. Mon enfant, minuscule espoir en formation, donnait des ruades que moi seule pouvais percevoir. Je choisis de penser que lui aussi s'impatientait dans son cocon de chair. J'avais assez tergiversé, il était temps d'agir.

Chapitre 11 :

Être prête.

Hergis et Jonas acceptèrent de se charger de la préparation de tous les documents leur laissant la régence de mes biens familiaux. D'aucuns auraient sans doute porté plus d'intérêt que moi à la chose, mais rien ne m'inquiétait moins que savoir ce que deviendrait la fortune Mansey's en cet instant. Contrairement à Hergis. Son amitié pour mes parents n'avait d'égale que sa loyauté envers eux. Par-delà la mort. Et puisqu'il était si important pour lui que ma lignée n'ait pas été bannie, il était le mieux placé pour prendre soin de tout ce qui s'y rattachait. Il avait toute ma confiance, c'était sans doute l'homme le plus soucieux des lois de mon entourage. Et le plus soucieux de préserver la mémoire des Mansey's. Il l'avait fait pendant deux décennies à Armansys, en gardien zélé des dernières possessions de mes ancêtres. Je crus même avoir décelé une forme de soulagement en lui quand je lui avais confié la gérance de mon patrimoine. Si je ne l'avais fait, sans doute me l'aurait-il proposé de lui-même… Ce souci — qui n'était pas le plus lourd à régler — évacué, j'invitais Ian à faire quelques pas au jardin. J'avais l'inexplicable impression que maintenant qu'il se tenait enfin devant moi, je ne devais pas laisser passer l'occasion de le retrouver. Comme si ce tête-à-tête était le dernier que nous aurions. J'eus la sensation qu'il acceptait de m'accompagner à contrecœur. Et la vague raideur que je perçus dans son bras quand je glissais le mien au-dessous ne fit que confirmer cette sensation. Lui, d'ordinaire si loquace, resta silencieux, je dus briser la glace : « Qu'en penses-tu, toi ? ». Ma question le surprit, il m'adressa un regard incrédule : « Vraiment ? Tu me demandes ce que j'en pense ? Tu es sérieuse ?

— Eh bien oui, quoi ? L'avis de mon meilleur ami est important pour moi…

— Ton meilleur ami… ». Il avait lâché ses mots presque rêveusement, dans une expiration lasse, mâtinée d'amertume. J'en ressentis une forme de vexation jusqu'à ce qu'il ajoute, après une profonde inspiration : « Tu sais bien que je n'essaierai pas de te faire

changer d'avis Solène. Même si tes choix m'ont parfois semblé hasardeux, je crois que ton instinct te mène exactement où tu dois aller. À chaque fois. J'ai confiance en ton jugement, tu réussiras… ». Il se détendit un peu quand il recouvrit ma main de la sienne, sur son avant-bras. Je me calais un peu plus contre lui en souriant : « Merci… Il y a au moins une personne qui ne pense pas que je suis bonne à enfermer…

— Je n'ai pas dit ça ! TU ES bonne à enfermer ! Le hic, c'est que d'après ce que Jonas m'a dit sur tes… progrès en maniement de l'énergie, aucune prison ne saurait te retenir désormais ! ». Nous partageâmes un petit ricanement qui s'éteignit vite aux lèvres de Ian. Son regard de biche semblait chercher un point où se fixer au cœur de la végétation sagement ordonnée où nous évoluions. Il toussota et, toujours sans me regarder en face, il me dit d'un ton soudain aussi grave que triste : « Je ne suis pas certain de… d'être encore là quand tu reviendras, si tu reviens un jour en Ereeven…

— Tu comptes partir toi aussi ?

— En quelque sorte. ». Je ne saurais dire si le timbre de sa voix, vibrant de peine, fut le signal qui me glaça le cœur, ou bien si je compris enfin l'errance de son regard glissant sur le vide mais… Je compris qu'il ne parlait en aucun cas de voyage ou d'exil. Qu'il ne faisait pas allusion à un déplacement physique, mais je voulais l'entendre de sa bouche. Je m'arrêtais de marcher pour me planter devant lui : « Comment ça "en quelque sorte" ? De quoi parles-tu au juste ? ». Il détourna encore les yeux, un rictus amer aux lèvres. Je l'attrapais sèchement par les épaules : « Ian Arbeer, de quoi parles-tu ?! ». Son regard si doux, prunelles mêlées de vert et de brun très clair, tomba littéralement dans le mien. Comme s'il s'y abandonnait. Je me figeais en y lisant un désespoir abyssal. Son chagrin se répandit en moi comme une vague incoercible qui se déversait puissamment. Ses yeux brillaient de larmes contenues, je pris son visage entre mes mains soudain glacées : « Tu n'y penses pas… Ian… Je t'en prie, je ne peux pas croire que tu penses à… ». Avec douceur, il prit mes mains pour les ôter de ses joues. Il les joignit entre les siennes, déposa un petit baiser sur mes doigts et inspira profondément avant de me dire, d'une voix éteinte : « Non… Bien sûr que non… ». Ses mots sonnaient faux, trop empreints d'une souffrance qu'ils ne pouvaient dissimuler. Je vis mon ami lutter pour retenir ses larmes. Je sus alors qu'aucun de nous ne prononcerait le mot qui hantait pourtant nos pensées. Comme s'il s'agissait d'un monstre terrifiant qui apparaîtrait dès lors qu'on aurait murmuré son nom. Je cherchais encore à capter le regard de Ian mais il m'esquiva en me serrant étroitement contre lui. Il tremblait. Lui que

j'avais vu faire face à bien des situations dangereuses sans fléchir ou perdre le sourire. Lui que j'avais vu combattre à mains nues, monter à l'assaut d'un Troll, d'un mercenaire. Il tremblait. Mais il ne tremblait pas par crainte d'un péril quelconque cette fois. Ce qui le brisait désormais était le pire de tous. Avec la perte de Bart, Ian tremblait désormais face à la vie. La vie sans lui. Je pouvais reconnaître sa peur pour la ressentir en partie moi aussi. À l'idée de perdre Angus… Les larmes envahirent mes paupières closes et cette sensation me tira brutalement hors de ces pensées. Je me redressais sèchement pour hoqueter, en m'éclaircissant la voix : « Ian je ne… il n'y a rien que je puisse dire ou faire… pour alléger ta peine. Du plus profond de mon cœur et de mes tripes, je regrette que Bart soit mort. Je ne peux pas mieux te dire.

— Je sais tout cela Soley'n…

— Non, attends. Laisse-moi terminer… Je le regrette d'autant plus que cette fois encore, c'est de ma faute. Il a perdu la vie en me mettant hors de portée de nos assaillants. Et cette fois, je n'écouterai personne qui… Personne ne pourra me convaincre du contraire : Bart est mort à cause de moi. Je porterai le poids de sa mort jusqu'à mon dernier jour. Ainsi que celui de tous les autres. Je l'accepte. J'accepte cette culpabilité comme une partie de moi. Tout ce que je peux faire à présent c'est éviter que ce fardeau ne s'alourdisse davantage. Alors je t'en prie Ian… S'il te reste assez d'amitié pour moi… ». Nos regards se retrouvèrent enfin quand je dis d'une voix blanche : « Ne viens pas y ajouter une perte de plus… ». Il posa une main sur ma joue tandis que de lourdes larmes s'attardaient au bord de ses cils. Je lus en lui des émotions aussi contradictoires que puissantes quand il articula péniblement : « Il me restera toujours assez d'amitié pour toi Soley'n… ». Et il déposa un baiser sur mon front avant de me ramener contre lui. Nous restâmes ainsi soudés l'un à l'autre un court instant puis, dans un murmure, il me dit à l'oreille : « Nous devons vivre avec nos malédictions… la mienne est de ne pouvoir goûter au bonheur simple de l'amour partagé. Et la tienne… La tienne, c'est de devoir te battre Soley'n… Te battre contre ce monde qui ne veut pas te laisser vivre en paix. ». Il y avait quelque chose de tellement sage et profond dans ces mots qu'ils chassèrent toute peine de mon esprit. Ian renifla, se redressa en s'essuyant le nez entre ses doigts puis il dit, d'un ton qu'il voulait plus enjoué : « Et tu le vaincras ! J'en suis convaincu. ». Je ne parvins pas à lui sourire. Il frotta son visage sur son avant-bras en ajoutant, à nouveau plus sérieux : « Mais je ne… Je ne peux rester davantage auprès de toi. Comprends que te voir me ramène à des moments avec Bart et… Je n'ai pas revu Xander et les autres non plus depuis que… C'est trop difficile.

— C'est normal, tout ceci est tellement récent…

— Oui, j'ai l'intention de voyager un peu moi aussi. Les îles du Sud… Pas très loin tu vois, mais… voir d'autres horizons, d'autres visages…

— Je comprends.

— J'ai reçu une lettre de mon père, il sera bientôt de retour. Je partirai quand il sera revenu. Je dois lui parler… De ma mère. La mort de Bart m'a ouvert les yeux sur certaines choses que je n'avais pas comprises… D'ailleurs, tiens. Il y avait ceci pour toi. ». Il sortit une enveloppe de son pourpoint et en lisant mon prénom, je reconnus aussitôt l'écriture de Sylvaine. Ian me surprit en déposant un autre baiser sur mon front, plus furtif cette fois : « Ne t'inquiète pas, je ne me jetterai pas du pont Variasys, nous nous reverrons Soley'n… Espèce de sale bête. ». Il me sourit et tourna les talons sans attendre de réponse. Je le suivis des yeux avec la conviction inexplicable que non, cette entrevue n'avait pas été la dernière et qu'il survivrait à cette épreuve. Il en avait la force, cela ne faisait aucun doute en mon esprit. Ian était un guerrier lui aussi. Ce n'est qu'en le regardant s'éloigner que je pris conscience du jour déclinant. Et de l'urgence dans laquelle je me tenais à présent. Selon l'ordre de bannissement, je devais avoir quitté le pays avant la prochaine aube. Mais, chose étrange, je n'en ressentais aucune pression particulière. J'avais retrouvé une forme de paix intérieure, un rien de force morale que je voulais savourer à sa juste valeur. Je rangeais la lettre de Sylvaine dans ma veste, levais le nez au ciel pour en admirer ce bleu assombri par quelques nuages grisonnants et humais intensément le parfum des fleurs disséminées autour de moi. Des roses en buissons, des passiflores et toute une variété de plantes odoriférantes à faire tourner la tête. Je fermais les yeux tandis qu'une légère brise tiède m'enveloppait de senteurs plus lointaines. Les arbres. Et parmi eux, toujours cette même essence se détachant entre toutes. Le cèdre. Mes yeux s'ouvrirent brusquement et les derniers mots de Ian me revinrent avec une résonnance étrange : « Je ne vais pas me jeter du pont Variasys… Variasys… ». Pourquoi tout à coup, ce nom faisait-il écho en moi ? En marchant d'un pas rapide vers le manoir, le mot tourna en mon crâne comme s'il cherchait fébrilement une issue pour en sortir. De l'extérieur, je vis Ofélius se déplaçant dans la bibliothèque, une carte en mains. Et soudain, comme frappée par une lueur éblouissante, je m'arrêtais net. Variasys… Le pont Variasys… Le pont Varias… Le *passage Varias* ! C'est presque en courant que je rentrais pour me ruer dans la bibliothèque : « Ofélius ! Sur la pierre Möhl, était-il bien écrit passage Varias ?

— Taïs ? Euh oui, oui mais vous pouvez vérifier par vous-même, la pierre est ici.

— Quoi ?!

— Des Ereehaxs l'ont déposée pendant que vous parliez avec votre ami tout à l'heure. Dame Linor est une femme de parole. La caisse est dans le laboratoire d'Artaïs Jonas. ». Je tournais aussitôt les talons pour filer vers les dépendances. Je fis irruption chez Jonas qui tournait autour du caisson plombé en triturant sa barbiche dorée. À ma vue, il s'exclama : « Ah ! Enfin !

— Vous n'y avez pas touché j'espère !

— Elle est fermée par deux solides cadenas, même si j'avais voulu !

— Vous savez très bien que c'est nocif pour vous. ». En m'approchant, je trouvais une lettre sur la caisse et y lut : *« Soley'n, un coup de dague d'Ereeus devrait suffire à détruire ces cadenas. Dans le cas contraire, Envoyez Ofélius récupérer la clé auprès d'Orveth. Linor. »*. Étrange femme que cette sainte Aube, aussi maline que mystérieuse derrière des apparences de sagesse et de bienveillance. Je brisais en effet facilement les deux cadenas à coups de dague. Mais avec Jonas penché au-dessus de mon épaule, je n'ouvrais pas le coffre : « Jonas, allez m'attendre au manoir.

— Soley'n je vous en prie, je ne risque pas grand-chose à l'examiner sans la toucher ! ». Il n'avait pas tort, nous nous affrontâmes cependant du regard pendant une demi-seconde. J'ouvrais le coffre d'un geste sec, les prunelles d'or de l'Ereehiris fondirent aussitôt sur la pierre qui s'y trouvait. Comme il s'en approchait un peu trop, fasciné, je lui barrais le passage d'un bras : « Ne jouez pas avec votre chance Jonas. ». Il se redressa sans quitter le Möhl des yeux : « Oui, oui vous n'avez pas tort, même si les dommages que pourrait me causer le rayonnement ne seraient significatifs que… qu'en fonction de la durée et du contact que…

— Jonas ?

— Oui ?

— Fermez-là. ». Je me saisis de la pierre pour la retourner, à la recherche des gravures. *Passage Varias*. En les lisant, je ressentais comme un soulagement fugace tandis que je demandais à Jonas, distraitement : « Dites-moi, est-ce que les noms des rues et des monuments ont évolué à Torwin ?

— Que voulez-vous dire ?

— Et bien… Est-ce que, par exemple, le pont Variasys a toujours porté ce nom ?

— Oui et non, Variasys n'est que la version contemporaine de l'ancien nom : Varias, qui signifie *bras* en Ereevin ancien. Et pour être précis, Variasys signifie plutôt *long bras*, les langues évoluent curieusement parfois. ». Je n'avais plus rien écouté après qu'il ait dit le mot Varias. Un sourire incoercible éclaira mon visage alors que je m'exclamais : « Ofélius ! ». Jonas sursauta et me regarda ranger la pierre, un air perplexe au visage. Le spectre apparut, je ne lui laissais pas le temps de dire quoi que ce soit : « Je crois que je sais où se trouve la porte qui nous intéresse.

— Ah oui ? J'ai justement compulsé la carte du prisonnier et je n'ai pas trouvé de passage Varias…

— Je crois que les Lyrkaniens ne disposent pas de… certaines données vraiment anciennes. Cette pierre est une des premières répertoriées, la porte qu'elle active est sûrement antérieure à celles qu'ont utilisées Toris et ses compagnons. Vos compatriotes ne savent pas tout à priori, maître Ofélius… ». Cette idée me ravissait littéralement. L'ombre d'un avantage sur notre ennemi. Tyradjeck lui, en paraissait aussi troublé qu'incrédule. Je ramassais un sac de toile traînant sur un banc : « Jonas, je vous emprunte ceci. » et y fourrais la pierre comme je l'aurais fait avec une miche de pain. L'Ereehiris s'agita : « Non, attendez, je voudrais l'examiner, ne serait-ce que rapidement ! Je n'ai pas accès à tout ceci et les informations que…

— Nous n'avons plus le temps pour cela. Je dois être partie avant l'aube, souvenez-vous. Je dois trouver la porte que cette pierre active, mais aussi prévenir L'Aube quand ce sera fait afin qu'elle fasse venir le Lyrkanien ! D'ailleurs, Ofélius, allez donc la prévenir maintenant, nous n'avons plus une minute à perdre.

— Mais Taïs ? Savez-vous exactement où chercher ?

— Exactement n'est pas le terme juste mais peu importe ! ». Il disparut en s'inclinant tandis que je quittais le laboratoire, suivie de peu par Jonas : « Soley'n ! Une minute ! Je dois vous parler !

— Faites donc, mais en marchant ! ». Je retournais d'un pas rapide vers le manoir, il ne me lâcha pas d'une semelle : « Ce n'est pas évident d'être clair en se pressant ainsi ! Il s'agit de votre départ !

— Quoi ? Je croyais que nous étions d'accord, vous gérez tout ceci (geste large vers les hauteurs de la demeure) et vous faites usage des lieux comme bon vous semble, votre père et vous !

— Je ne faisais pas allusion à ça, je voulais vous parler de… de ce que j'avais prévu de faire, ces choses que je ne pourrai réaliser si vous êtes absente trop longtemps et nous ne savons pas… ». Nous venions de traverser le hall et au moment d'entrer aux cuisines, je le surpris en m'arrêtant pour lui faire face : « Venez-en au fait par pitié, Jonas ! Quels projets aviez-vous qui nécessitent ma présence ? ». Il se raidit, marquant son hésitation d'un rictus de gène qui n'augurait rien de bon. En croisant les bras d'un air mauvais, je le jaugeais, l'œil noir : « Jonas ? Au fait ! ». Il détourna le regard nerveusement, puis se lança, poings sur les hanches : « Il s'agit de la machine du laboratoire royal. Le purificateur. ». Je me contentais de hocher la tête pour signifier mon incompréhension, il poursuivit d'un ton las : « Je sais que vous ne m'avez jamais fait confiance Angus et vous mais… Je souhaiterais passer sur cette machine. Être purifié. ». Mes yeux s'écarquillèrent en un battement de cil. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Jonas souhaite devenir un Ereehiris Premier, il y aurait gagné une inventivité sans borne. Lui qui ne vivait que pour apprendre serait capable d'assimiler tous les savoirs à sa portée. Il ajouta, risquant un regard presque implorant vers moi : « Si j'étais de nature Ereehax vous auriez peut-être quelque chose à craindre de moi, mais en l'occurrence… Je ne suis qu'Ereehiris et je vous serais toujours redevable d'avoir guéri mon père. Je ne vous trahirai jamais Soley'n. Ni vous ni Angus. ». L'expression de son regard aux iris d'or avait changé. Il le dardait au fond du mien sans ciller. Pendant quelques secondes, je le sondais, aucun de nous ne faiblit. Je ne décelais aucun mensonge ou tentative de manipulation en lui. Mais le temps jouait contre nous, je lui dis : « Cette nuit sera courte et s'il nous faut déjouer la garde du château pour atteindre le laboratoire… ». Je n'avais pas terminé ma phrase qu'un large sourire illuminait déjà son visage. Je tentais de tempérer sa joie : « Je n'ai pas dit que j'acceptais !

— Non, non, je le sais bien ! Vous vous inquiétez de ne pouvoir entrer dans le château sans déclencher un affrontement avec les hommes de Lockreen, je le comprends parfaitement mais ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder !

— Parce que vous avez déjà tout planifié n'est-ce pas ? J'aurais dû m'en douter.

— Certes, vous auriez dû. L'entrée principale du laboratoire royal est toujours fermée, quasiment scellée ! Et sous bonne garde bien sûr !

Mais le passage secret que nous avions emprunté la première fois est toujours accessible, lui.

— Vraiment ?

— Oui, quelques planches avaient bien été clouées à la va-vite sur la porte de la cave y menant, mais je m'en suis chargé !

— Parce que vous y êtes retourné seul, bien sûr…

— Je passais dans ce quartier et… je voulais juste vérifier que l'accès était condamné ou du moins, gardé… mais… ». Jonas n'était décidément pas très doué pour jouer la comédie. Il s'efforça brièvement d'être crédible puis cela sembla l'agacer : « Peu importe ! Nous avons toujours accès au laboratoire royal ! Il nous faudra moins d'une heure pour… ». Je levai une main devant son visage pour l'interrompre. Il eut une moue de gamin en croisant les bras sur sa poitrine. Il ne pouvait cependant contenir l'excitation qui le faisait se dandiner légèrement dans l'attente de ma réponse. Je pris néanmoins un court instant de réflexion et une évidence m'apparut. Une idée que Jonas n'aurait pu accepter. Si je quittais le pays pour une durée indéterminée, bannie sans la moindre certitude de pouvoir y revenir… Je ne pouvais laisser derrière moi un objet de pouvoir aussi puissant que cette machine de purification. Risquer qu'un Ereehiris puisse trouver le moyen de la faire fonctionner sans l'aide d'un Ereehator. Risquer de me retrouver un jour face à des Ereehaxs Premiers n'était pas une perspective rassurante. En quelques heures à peine, j'étais devenue persona non grata dans mon propre pays. Y être considérée comme un ennemi ne tenait plus à grand-chose. Il me fallait anticiper. En un battement de cil, ma décision fut prise. Je dis à Jonas, d'un ton aussi grave que l'était la situation : « Soit. Vous serez purifié. À une condition cependant. ». Il cessa de s'agiter brusquement, empreint d'un sérieux extrême : « Laquelle ? ». Je choisis précisément mes mots pour lui dire : « Vous devez me donner votre parole que vous n'essaierez jamais de construire un purificateur vous-même. ». L'Ereehiris eut un furtif mouvement de tête trahissant sa surprise et avant qu'il n'eût le temps de répondre, la voix d'Ofélius se fit entendre, toute proche : « Cela lui serait impossible Taïs. Même s'il le désirait plus que tout. Il a fallu tout un collège d'Ereehiris de haute lignée pour mettre au point les calculs nécessaires au calibrage de cette machine. Ce n'est pas l'œuvre d'un cerveau supérieur mais de la réunion des plus grandes intelligences de leur temps… ». Il avait prononcé ces mots d'un ton grave teinté d'un rien d'agacement. Il ajouta ensuite distraitement que dame Linor était en chemin avec le prisonnier. Nous eûmes, Jonas est moi, un moment de flottement

jusqu'à ce qu'il m'adresse un regard interrogatif. Je lui dis : « Quand j'aurais récupéré le prisonnier, Loth le gardera dans la crypte et nous nous rendrons au laboratoire. ». Il opina du chef en contenant l'excitation qui l'envahissait à nouveau…

Peu après, je me retirais dans ma chambre sous le prétexte de préparer mon sac de voyage. Mais une fois seule, je m'attelais mollement à cette tâche, incapable de savoir quoi prendre et quoi laisser. Que doit-on emporter quand on part vers un pays dont on ignore quasiment tout ? Dont on ne sait si on n'en reviendra jamais… En passant devant le grand miroir, je marquais une pause. J'avais le teint pâle et les traits tirés mais je ne ressentais aucune fatigue particulière. J'en conclus que les soucis eux aussi étaient à même de marquer mon visage. Dans mon reflet, je vis une femme sur le pied de guerre. Armée jusqu'aux dents, prête à en découdre, et une question me hanta : N'étais-je finalement que cela ? Une combattante ? Le destin semblait s'évertuer à me le démontrer. Et quelque chose au fond de moi ne s'en offusquait pas du tout. Au contraire. Je posais une main caressante sur mon ventre en songeant aux enseignements que je pourrais transmettre à mon enfant. Il m'apparut clairement que j'étais plus impatiente de lui apprendre à se battre plutôt qu'à reconnaître les plantes utiles en Herboristerie. Cette occurrence-là ne me réjouissait pas du tout. Il y avait autre chose pour lui en ce monde. De la beauté, de la douceur et de l'amour. Ces choses que mon père, aussi bourru qu'il soit, m'avait enseignées. Mais sans Angus… Sans Angus, j'avais la sensation d'être une créature belliqueuse qui ne retrouvait de raison que pendant de brefs sursauts. Son amour profond, inaltérable contribuait à mon équilibre. Et sans lui, la colère prenait le dessus. Cette colère que je commençais à peine à maîtriser… Je me détournais du miroir en soupirant, mon regard tomba aussitôt sur la Briseuse de rêves, toujours disposée sur notre lit. Je m'en approchais, une douleur sourde au cœur. Un si bel objet. Objet de mort… Du bout des doigts, je caressais son fourreau de cuir noir damassé, remontant jusqu'à la garde d'Ereeus ciselée. Là, je m'en saisis délicatement et la tirais de son étui. Elle était bien plus lourde et longue que mes deux épées, si bien que je dus la prendre à deux mains. En me déplaçant au hasard, je la fis tournoyer lentement, admirant les reflets bleu nuit au fil de sa lame. Les souvenirs du jour de sa création me revinrent en mémoire par bribes floues. Le visage, la voix d'Angus disant : « Ce sera celle d'un homme apte à protéger la femme qu'il aime, sa famille et toute la lignée dont ils seront à l'origine… Ce sera celle d'un époux… D'un guerrier… D'un père. ». Ma gorge se serra et mes bras se firent lourds au point que l'épée retomba vers le sol et s'y planta devant moi, sans

que je l'aie lâchée. Le poids du manque n'avait fait qu'amoindrir ma prise. Enfoncée d'un centimètre ou deux dans le parquet, je libérais la Briseuse de rêves d'un mouvement sec en disant, sans y penser : « Ta place n'est pas ici. ». Je la remis ensuite dans son fourreau, attrapai mon sac et quittai la chambre, l'épée de mon époux sous le bras. Loth m'accueillit dans le hall : « Dame Solène, les gens que vous attendiez sont… (il remarqua l'épée d'Angus) ils sont au laboratoire. Vous allez avoir besoin d'un harnais pour ça. Pour la porter dans le dos. ». Je lui tendis l'épée, en un regard échangé, il avait validé mon choix d'emporter l'arme de son commandant et ami. Il tourna les talons, j'en fis autant de mon côté pour rejoindre le laboratoire de Jonas. Ce faisant, je me réjouissais de connaître un homme de la trempe de Loth. Sous des abords abrupts, il cachait une personnalité à laquelle je n'avais pu que m'attacher. Un homme entier, loyal, digne de confiance et… très humain, en dépit de toutes les exactions qu'il avait pu commettre autrefois pour raison d'État. Je n'étais pas encore partie qu'il me manquait déjà.

Quand je poussais la porte du laboratoire, je ne fus pas surprise de trouver Jonas faisant la conversation à Linor. Il n'était visiblement plus question d'étiquette entre eux. Point de génuflexion et autre voile de gaze, Linor portait une cape grise à capuche et bavardait distraitement avec mon ami. Orveth, sa garde personnelle, l'avertit de mon entrée d'un geste discret. Je m'inclinais brièvement en m'approchant et remarquais aussitôt l'absence du Lyrkanien. À mon premier froncement de sourcils, Linor me dit : « Il est là, ne t'inquiète pas. Je tiens toujours parole. ». Elle ferma les yeux en relevant légèrement la tête comme si elle cherchait à humer l'air et je vis apparaître Ervyan Toris. Assis sur un banc au long d'un mur, il fixait rageusement le vide devant lui. Ses longs cheveux noirs n'étaient plus aussi lisses et brillants que lors de notre première rencontre. Ils tombaient en rideaux épais et poussiéreux aux coins externes de ses yeux pâles, tel un cadre soulignant sa colère. Je devinais que le bâillon sur sa bouche devait être la cause de sa contrariété, même si la chaîne autour de sa taille n'était certes pas à même de le réjouir davantage. D'autant qu'elle était reliée, à la manière d'une laisse, au large ceinturon métallique d'Orveth. Je demandais à ce dernier : « Pourquoi l'avoir bâillonné ?

— Il devenait grossier. ». Le flegme de la réponse de l'Ereehax me donna presque envie de rire. Avec un geste ébauché vers Jonas, j'ajoutais : « Et vous n'avez pas encore bâillonné celui-là ? ». Un rien de sourire anima la moustache du garde tandis que Linor disait : « Ah

non, Jonas a une conversation très intéressante ! C'est en rencontrant des personnes telles que lui que je réalise que je ne sors pas assez de ma tour ! ». L'intéressé croisa les bras sur son torse avec une certaine suffisance que j'eus tôt fait de mettre à mal en demandant à l'Aube : « Vous a-t-il prévenu que nous avions une… course à faire avant de nous rendre au portail ?

— Non, mais je le sais. ». Expression décontenancée sur le visage de l'Ereehiris, je lui dis : « Eh oui, vous devriez savoir qu'on ne papote pas avec un Ereehagen pur sans risquer d'avoir l'esprit fouillé. ». Il eut une mimique de contrariété en marmonnant : « Je n'y avais pas pensé, je l'avoue.

— Fort heureusement pour nous, dame Linor ne fera rien pour nous empêcher de nous rendre au laboratoire royal. N'est-ce pas, sainte Aube ? ». Elle soupira en détournant le regard, j'ajoutai : « Oui… Parce que quelque chose me dit que vous êtes curieuse de voir ce que tout ceci va donner… La suite de l'histoire. ». Elle planta son regard dans le mien. Ses prunelles argentées dardées comme deux pointes de lances implacables me questionnaient. Je me réjouis de savoir qu'elle n'était pas en mesure d'avoir de vision du futur. Elle n'aurait certainement pas cautionné ce que j'avais l'intention de faire. Elle me dit de ce même ton calme qu'elle semblait toujours avoir : « Je peux imaginer certaines choses mais… J'ai surtout la plus grande confiance en ton jugement Soley'n.

— Vraiment ? Et on vous dit sage ? ». J'avais eu un vague sourire cruel qui n'effaça pas le sien, plein d'une bienveillance sereine presque agaçante… Quand je le lui proposai, elle refusa d'attendre au salon, dans le manoir, arguant qu'elle préférait rester discrète. Se soustraire à la vue et la conscience des gens devenait un exercice trop éprouvant pour elle. Il fut donc convenu qu'elle nous attendrait chez Jonas, avec Orveth et le prisonnier. Elle demanda même à l'Ereehiris de donner un tour de clé en partant, afin que personne ne vienne à les trouver par hasard. Quand nous quittâmes les lieux et qu'il ferma la porte de son laboratoire à double tour, il eut un regard étrange vers moi. Comme s'il culpabilisait à propos de quelque chose. Je le questionnais tandis que nous rejoignions Terys dans son enclos, sa réponse ne me surprit qu'à moitié : « C'est que… Enfermer une Aube. Je ne sais pas, c'est très troublant pour moi. Dame Linor, ce n'est pas n'importe qui ! Elle mériterait à elle seule d'être étudiée, questionnée. Les Ereehagens purs sont si rares désormais !

— Vous parlez d'un être vivant Jonas, pas d'un sujet de recherche.

— Quand cet être vivant a plus de deux cents ans, on peut se permettre de le comparer à une relique ou un fossile digne d'être étudié !

— Un fossile ?! ». Un éclat de rire presque nerveux me fit tressauter la poitrine pendant que je vérifiais les sangles de la selle de Terys. Quand je montai en selle, j'invitai Jonas à monter derrière moi d'un geste. Il s'exécuta en ajoutant, presque distraitement : « J'ai beaucoup de respect pour dame Linor et les Aubes, comme tout un chacun, mais avouez qu'ils feraient des sujets d'étude passionnants !

— Pour vous, tout est sujet d'étude !

— Je ne peux aller contre ma nature Ereehiris ! ». Terys s'élança un peu brusquement, manquant de faire basculer Jonas en arrière. Il s'agrippa à ma taille avec une fermeté crispée. Ma jument sentit que j'avais hâte d'en finir et ne tarda pas à trotter jusqu'à la rue. En passant le portail, son allure s'accéléra progressivement et bientôt, elle galopait sur les pavés de Torwin. Jonas se tenait serré contre moi, grognant et soupirant pour signifier son inconfort. Il finit par maugréer : « Sommes-nous forcés d'aller à si vive allure ?! ». Je ne lui répondis rien. Il savait très bien que je devais avoir quitté la ville avant l'aube. Et à chaque fois que je pensais à cette échéance, le visage sombre de Xander me hantait. Obéirait-il aux ordres si j'étais toujours là au petit matin ? Tenterait-il de me tuer ? J'aurais presque eu envie de tarder un peu pour le vérifier. Mais je n'avais pas de temps à gaspiller…

En moins de temps qu'il en faut pour le dire, nous fûmes dans la petite arrière-cour. Nous mîmes pied à terre et pendant que Jonas écartait les caisses dissimulant l'entrée de la cave, je dis à Terys, en lui flattant l'encolure : « Montre-moi encore comme tu es finaude ma belle, fonds-toi dans le paysage comme la dernière fois ! Nous nous retrouverons plus tard. ». Elle s'ébroua et s'éloigna à petits pas, cherchant des yeux un endroit où nous attendre discrètement. Je ne saurais dire si Terys était naturellement intelligente ou si notre lien y était pour quelque chose, mais cet animal me remplissait de fierté et d'admiration. Jonas m'interpella en s'engouffrant dans la cave, je l'y suivis prestement. Il me donna un des flambeaux qu'il venait d'allumer et nous n'échangeâmes plus un mot jusqu'à la grille au bout du long tunnel menant sous le château royal. Jonas parut surpris de la trouver fermée par une lourde chaîne et un non moins lourd cadenas d'acier. Je l'écartais doucement tandis qu'il jurait dans sa barbe d'or :

« Vous qui êtes si malin, vous n'avez pas pensé que s'il n'y a plus de garde à l'entrée c'est que ce passage a été sécurisé à l'autre bout ? Il est heureux qu'ils n'aient pas tout simplement muré cette porte. ». Je laissais tomber ma torche dans le tunnel, puis captais juste assez d'énergie pour prendre le cadenas entre mes mains afin de le faire fondre. L'instant d'après, Jonas poussait la grille et nous pénétrâmes dans l'immense grotte qui accueillait l'ancien laboratoire de nos pères. Mon compagnon alluma toutes les bougies qu'il trouva mais je ne l'aidais pas. Au cœur d'une obscurité pourtant épaisse, mon regard était rivé sur l'entrée d'un autre tunnel de l'autre côté de l'immense caverne. Le tunnel menant aux anciennes geôles et aux appartements dévastés de mes parents. À mesure que la lumière envahissait les lieux, une foule de sentiments pénibles montait en moi. Je savais le spectre de mon père toujours présent en ces lieux. Fallait-il que je me présente à nouveau devant lui ? Pour lui dire quoi ? Que je n'avais pas réussi à retrouver l'esprit errant de sa bienaimée ? Pire encore, que j'avais abandonné cette recherche parce que d'autres choses, plus importantes pour moi étaient advenues ? Comment aurais-je pu lui dire cela ? Si je m'étais trouvée dans sa situation et que mon enfant vienne me dire qu'il ne rechercherait pas l'esprit d'Angus… Ma gorge se serra. Ce n'était même plus une question de culpabilité. Je ressentais une profonde honte. Fort heureusement, Jonas me tira de ces noires pensées. Il m'attira devant la machine, à nouveau dans un état d'agitation nerveuse intense : « Puisque je serai sur la table, je ne pourrai pas enclencher les leviers et surveiller les cadrans de la machine, il est temps de faire venir maître Ofélius ! Il saura quoi faire, nous en avons si souvent parlé ensemble ! ». J'eus une demi-seconde d'hésitation. Il ne faisait aucun doute qu'Ofélius ne serait pas d'accord avec ce que je comptais faire après la purification de Jonas. Mais après tout… Qu'avais-je à craindre de lui ? Je soufflais : « Ofélius. » et il se matérialisa instantanément sur ma droite. J'ajoutais : « Vous savez quoi faire il paraît… ». Il acquiesça respectueusement. Jonas se précipita à la table de cuivre mais au moment d'y grimper, il s'arrêta. Je me dirigeais vers le pont conduisant l'énergie en l'observant du coin de l'œil. Il bredouilla, pour lui-même : « C'était un rêve… ça ne l'est plus… ». Il tendit une main tremblante vers la table et quand il l'y posa, ses yeux se fermèrent. Un sourire nerveux se dessina sur ses traits si réguliers. Quand il rouvrit les yeux, ils étaient embués de larmes. Son émotion m'atteignit, je dus y couper court : « Nous n'avons pas toute la nuit Jonas, en piste !

— Oui, oui, vous avez raison ! ». Il grimpa sur la table et s'y étendit. Je venais de remettre mes pieds dans les empreintes de mon père, celles qui étaient censées améliorer le transfert d'énergie. Des

souvenirs me revinrent par vagues confuses. Le premier envol de Zirc, l'attaque des mercenaires, Angus aux portes de la mort… J'avais cru le perdre ce jour-là. L'Ihra, cette machine et l'esprit de mon père me l'avaient rendu, plus vivant que jamais… Ofélius avait commencé à enclencher les mécanismes, le ronronnement de la machine se faisait déjà entendre, de plus en plus intense. Jonas me surprit en m'interpellant : « Soley'n ! Je dois vous demander pardon !

— Quoi ? Qu'avez-vous encore manigancé ?!

— Rien ! Rien aujourd'hui mais… Pour les autres fois, par le passé… Croyez-moi quand je vous dis que je ne pensais pas à mal, je…

— Ça suffit Jonas, je vous ai déjà pardonné tout ceci.

— Au cas où cela tournerait mal, je veux être certain que vous croyez en ma bonne foi. Je n'ai jamais voulu vous causer du tort Soley'n, et je ne vous en causerai jamais ! Vous êtes mon… binôme. Même si vous n'avez jamais souhaité l'être, je le sais bien. ». Sa voix vibrait d'émotion, j'y percevais de la peur et ce n'était pas normal de sa part. Jonas était trop inconscient pour avoir peur d'une expérimentation scientifique. Je pris un ton plus doux pour lui dire dans un sourire : « Allons, on jurerait que vous allez me dicter un testament. Tout va bien se passer Jonas. Vous avez confiance en la machine qu'ont construite nos pères, non ?

— Certaines données ont changé mais… oui. ». Ofélius me fit un signe que je saisis et je posais les mains sur le pont. Je n'étais que très légèrement chargée d'Ihra mais la machine eut comme un énorme hoquet entre deux vrombissements. Jonas était tendu comme un arc, il s'écria : « Maître Ofélius, ne quittez pas le cadran de puissance des yeux, je n'ai pas l'intention de mourir aujourd'hui !

— Apaisez-vous, Artaïs Jonas, je l'ai bien à l'œil ! Taïs, modérez votre charge pour rester à ce niveau tant que notre ami est conscient. Vous pourrez l'augmenter légèrement dès qu'il aura sombré. ». En voyant de la brume apparaître au-dessus du corps de l'Ereehiris, je sus que cela n'allait plus tarder. Son aura se matérialisait sous la forme d'un nuage jaune très clair aux pourtours irisés d'or. Des arcs de cuivres se croisant au-dessus de lui, descendaient déjà les longs et multiples filaments de lumière bleu vert. Ils eurent tôt fait de s'enrouler autour de son aura tels une nuée de serpents de brume. La machine ronflait, vibrait, faisait un raffut de tous les diables, mais Jonas venait malgré tout de fermer les yeux. Ofélius se tourna vers moi, j'augmentais un peu la charge d'énergie. Le spectre s'exclama : «

Parfait ! Ça ne devrait pas être très long, il est d'une lignée très pure ! ». Je commençais à être tendue, les doigts crispés autour de la barre du pont à laquelle je transmettais mon Ihra. Mais j'étais concentrée. Et résolue. Il fallait faire de Jonas un Ereehiris Premier. Il fallait que je laisse un allié puissant en Ereeven. Xander ne se rangerait plus jamais de mon côté, il ne me restait que Jonas. Les filaments de lumières l'enveloppaient lui aussi désormais, il n'y avait plus de retour à la normale possible… Mon regard se tournait régulièrement vers la porte principale du laboratoire. Comme lors des fois précédentes, je craignais que le vacarme produit par la machine alerte la garde. Même si cette fois, je n'aurais pas eu grand-chose à craindre d'eux. Un Ereehax pur aurait peut-être pu m'atteindre mais il n'y aurait pas survécu. Je souhaitais cependant ne pas en arriver à affronter les soldats royaux. Je tins bon, focalisée sur la stabilité de ma charge d'énergie. Ofélius s'affairait sur les commandes de la machine, passant de l'une à l'autre en flottements vifs. Le bruit, tonitruant, paraissait ne plus vouloir augmenter et c'était heureux. Au bout de quelques minutes, peut-être cinq tout au plus, Ofélius délaissa les commandes pour s'approcher de la table de cuivre où gisait Jonas. Il observa son aura avec gravité, son visage transparent n'en était pas moins expressif pour autant. Il me dit, fasciné : « Regardez Taïs, la purification est presque terminée ! Voyez comme la lumière devient d'une intensité presque aveuglante ! C'est magnifique… ». Il disait vrai, le nuage n'était plus vraiment jaune, il était littéralement doré. Les filaments s'en étaient détachés pour ne recouvrir que notre ami. Son aura n'était plus qu'un intense scintillement mouvant. Comme si une poudre d'or d'une finesse surnaturelle avait été vaporisée au-dessus de lui. Une poudre d'or luminescente qui semblait se densifier en ondulant par à-coups souples. C'était d'une beauté féérique, mais je ne me laissais pas déconcentrer : « Combien de temps encore ? ». Le spectre, le nez levé vers l'aura de l'Ereehiris, lâcha, comme dans un état second : « Je ne…

— Ofélius ! ». Il tressaillit et se retourna vers la machine pour en examiner certains cadrans. Quand il se tourna à nouveau vers moi, il avait retrouvé ses esprits : « Vous pouvez faire redescendre votre flux progressivement. Vraiment en douceur Taïs, cela pourrait être dangereux pour Artaïs Jonas et pour la machine si vous…

— Fermez-là, j'ai compris. ». Avec précaution, je diminuais ma charge d'Ihra sans pour autant la chasser totalement de mon corps. La machine se fit de moins en moins bruyante à mesure que je la privais de mon énergie. Elle se mit à rendre un son de moins en moins régulier, jusqu'à hoqueter entre deux grincements. J'écartais alors mes doigts du pont de transfert, le purificateur rendit son dernier cliquetis, l'aura de Jonas avait presque disparu. Je m'approchais de la table où

mon ami paraissait dormir du sommeil du juste. Je posais une main sur son épaule et le secouais doucement. Ofélius me dit tout bas : « Il faudrait peut-être le laisser émerger seul, on ne…

— Angus et Zirc étaient en pleine forme après leur purification. Il n'y a rien à craindre. ». La voix ensommeillée de Jonas se fit entendre : « Non… Rien à craindre maître Ofélius, je… me sens très bien ! ». Il se redressa jusqu'à s'asseoir, fourragea dans sa chevelure qui me parut soudain beaucoup plus longue et épaisse. Il grommela : « J'ai une migraine affreuse mais… je me sens… Je… ». Il s'immobilisa pour regarder ses mains, ne dit plus un mot, sa respiration se fit saccadée. Il était aisé de comprendre que l'émotion l'envahissait. Il était devenu ce qu'il avait toujours voulu être : un Ereehiris Premier. Le savant parfait. Je lui passais une main dans le dos en disant doucement : « Respirez à fond et détendez-vous Jonas, le meilleur est à venir pour vous… ». Il tourna vivement son visage vers moi et ce que je vis me fit presque chanceler. Ses prunelles, déjà fort belles par nature, étaient désormais illuminées d'une lueur jaune. Il me dit, d'une voix sans timbre : « Je la sens Soley'n… Je sens l'énergie circuler en moi…

— Oui… Et moi je la vois circuler en vous. ». Il hocha la tête d'un air interrogateur, je réprimais un sourire en ajoutant : « Vos iris sont lumineux. ». Il eut un ricanement nerveux en papillonnant des paupières tandis que je l'incitais d'un geste à descendre de la table. Ofélius le regardait en souriant, il ne put s'empêcher de lui dire : « Désormais, vous allez faire de grandes choses, Artaïs Jonas. Vous n'aurez plus aucune limite intellectuelle.

— J'aurais toujours celles de la Nature et de la Physique maître Ofélius.

— Autant dire un détail ! ». Ils partagèrent un même rire mais je les ramenais vite à la réalité : « Très bien, je vous rappelle que tout le monde n'est pas au summum du bonheur ici. Et que présentement, je suis bannie du royaume. Messieurs… ». Je les invitais d'un signe à prendre la direction du tunnel pour quitter le laboratoire. Jonas arborait un irrépressible sourire éclatant en passant devant moi. Il ne remarqua pas de suite que je ne le suivais pas, c'est Ofélius qui le lui fit noter en me demandant : « Eh bien Taïs ? Qu'y a-t-il ? ». S'il n'avait été question que du spectre, je l'aurais envoyé paître sans ménagement. Mais je ne voulais pas déclencher l'hystérie de Jonas et répondis, l'air grave : « Je souhaite rester seule ici un moment. Je vous retrouverai dans l'arrière-cour. Il y a quelqu'un ici avec qui je dois m'entretenir avant de quitter ce pays. Accompagnez Jonas et restez auprès de lui. Je ne tarderai pas. ». L'Ereehiris comprit que je faisais

allusion à mon père, exactement comme je le souhaitais. Il eut une expression plus sérieuse avant de s'engouffrer dans le tunnel, suivit de peu par Ofélius… Je patientais quelques minutes, marchant au hasard dans la caverne laboratoire, bras croisés. Je n'avais aucune intention de m'entretenir avec le spectre de mon père. Je n'avais aucune bonne nouvelle à lui apprendre. Un jour viendrait peut-être, mais ce n'était pas ce jour-là. Quand je fus certaine que mes compagnons soient de retour à l'air libre, je me plantais devant l'énorme machine… Le purificateur. Si j'étais un Ereehator Premier, ce n'était que parce que ma mère avait bénéficié de ses effets. La pauvre était morte avant de découvrir l'étendue de ses capacités. Ce n'était pas mon cas. Cette machine avait purifié Zirc, puis Angus et enfin Jonas. Elle avait ramené trois Ereevins à leur nature Première. Je ne pouvais pas courir le risque qu'elle fasse la même chose pour d'autres. Surtout pas des Ereehaxs. Si nous devions revenir en Ereeven un jour, mieux valait éviter de nous retrouver face à des guerriers aussi redoutables que nous. Si ce n'est plus. Et plus précisément à Xander lui-même, plein d'une rancœur au moins égale à la mienne… Je retournais me placer sur le pont de transfert de flux et me chargeais à nouveau d'Ihra. Mais brutalement cette fois. Aussi vite et puissamment qu'il m'était possible de le faire. Un bruit aussi assourdissant que strident emplit toute la vaste caverne. Les arcs de cuivres au-dessus de la table furent les premiers à céder, se brisant et se tordant à l'opposé de leur forme initiale. La machine tremblait de tous côtés, vrombissait comme un monstre enragé à l'agonie. Il fallait que j'abrège ses souffrances, le vacarme était d'une intensité jamais atteinte lors des fois précédentes. J'envoyais une vague d'énergie si puissante que la barre du pont se mit à fondre entre mes doigts. Sans prise directe avec le purificateur, il ne me restait plus que la méthode radicale : j'envoyais deux rayons d'Ihra par mes mains grandes ouvertes directement sur la machinerie. Elle ne tarda pas à s'écrouler dans un fracas métallique sinistre, soulevant des lustres de poussière et de moisissure. J'attendis un court instant avant de pulvériser la table, puis je reculais et un de mes pieds buta sur quelque chose au sol. Les empreintes moulées de mon père. J'eus une demi-seconde d'hésitation avant de les détruire d'une courte projection d'énergie. Je restais immobile dans le brouillard âcre quand des sons se firent entendre à travers la porte du laboratoire. On s'agitait autour des chaînes condamnant l'entrée. J'allais tourner les talons pour fuir mais une voix m'interpella : « Tu oublies ceci. ». À travers la poussière qui retombait à peine, je vis une silhouette pâle se dessiner. Avant même de le reconnaître, je sus qui venait de me parler. Terkan. Mon père. Il se tenait, son corps seulement matérialisé pour moitié, au-dessus d'une pierre aisément identifiable. Il dit, d'un ton morne : « Elle te sera utile. » puis il disparut en me fixant de son

regard spectral. Je ramassais la pierre Möhl et filais prestement vers le tunnel. Une fois à l'intérieur, je ne parcourais qu'une dizaine de mètres et tirais plusieurs fois sur le plafond pour le faire s'écrouler derrière moi. Cela fonctionna tant et si bien que je dus me remettre à courir car l'ensemble du couloir taillé dans la roche s'effondrait. C'est ventre à terre que je jaillis dans la cave dont le sol tremblait du fait des éboulis tout proches. Je filais aussitôt au-dehors, craignant un instant que la bâtisse ne s'effondre à son tour. Dans l'arrière-cour, je retrouvais un Jonas effaré : « Mais que s'est-il passé ? Le passage s'est écroulé ? ». En reprenant mon souffle, je marmonnais : « Quelque chose comme ça oui…

— Mais qu'est-ce que c'est ? Une pierre Möhl ? Où l'avez-vous trouvée ?

— Peu importe, venez ! On n'a pas toute la nuit ! ». J'ôtais ma cape pour y enrouler la pierre au rayonnement toxique puis je sifflais un bref appel entre mes dents, Terys bondit de l'obscurité. Juste avant qu'il ne s'évapore, je vis l'air suspicieux d'Ofélius mais n'en tint pas compte une seule seconde. Je savais qu'il se doutait de ce que je venais de faire. Il avait sans doute reconnu cette pierre que lui seul avait pu voir de près dans les entrailles de la machinerie… Nous montâmes en selle pour retourner au manoir au grand galop. J'avais beau avoir fait redescendre ma charge énergétique, je luisais encore comme une luciole, et Jonas, avec ses yeux luminescents ne donnait pas, lui non plus dans la discrétion…

Chapitre 12 :

Terre de poussière.

Dès que nous fûmes de retour au manoir, je laissais Terys aux bons soins de Marcus et confiais le Möhl à Loth afin qu'il le cache dans la crypte. Je filais ensuite prestement vers le Laboratoire de Jonas. L'heure tournait. Dangereusement. Quand nous entrâmes, Linor et Orveth se levèrent alors que le prisonnier semblait dormir, étendu sur son banc. L'Aube ouvrit de grands yeux en voyant Jonas. Elle vint prendre son visage entre ses longues et fines mains et le dévisagea en murmurant : « Vous l'avez donc fait… ». Et subitement, elle me surprit en me demandant d'un ton sec qui ne lui ressemblait guère : « Et toi ? Qu'as-tu fait ? Quel était ton autre projet ? Car j'imagine que tu l'as mené à bien. ». Nous nous affrontâmes du regard mais je ne cillais pas en répondant calmement : « J'ai détruit la machine. ». Jonas tressaillit : « QUOI ?! VOUS N'AVEZ PAS FAIT ÇA ?!

— Baissez d'un ton Jonas… Oui je l'ai fait. J'ai également condamné l'accès au Laboratoire Royal.

— Mais Soley'n ?! Cette machine c'était l'avènement de tout le savoir Ereevin !! Vous n'avez pas pu faire ça ?! ». Il s'était planté devant moi, je levais les yeux au ciel en soupirant puis tournais les talons sans plus de cérémonie. Au comble de l'outrage, Jonas posa une main brutale sur mon épaule pour m'arrêter : « Non ! Attendez ! ». J'étais encore légèrement chargée d'énergie mais il n'en souffrait plus le contact. Je me retournais d'un bloc en repoussant sa main d'un mouvement sec. Face à mon air furieux, il tenta de se radoucir : « Rendez-vous compte Soley'n cette machine…

— Cette machine est détruite ! Vous êtes un scientifique n'est-ce pas ? Et bien les faits sont là : elle n'existe plus ! N'ajoutez plus un mot sur le sujet. Vous avez ce que vous vouliez : vous êtes un Ereehiris Premier. Il n'y a rien à dire de plus. J'ai tenu ma parole… à vous de tenir les vôtres. ». Il se raidit, se redressa et darda son regard d'or dans le mien. Il me sembla que ses traits, le grain même de sa peau, avaient été affinés par la purification. Il avait désormais la beauté d'une

statue. Je restais cependant de glace quand il me dit : « Je le ferai. Personne ne vous sera plus dévoué que moi. Personne. ». J'opinais du chef en guise d'assentiment et lâchais : « Ofélius… ». Il apparut, le visage fermé. Je lui ordonnais : « Allez chercher les cartes, nous partons. ». Il obéit sans dire un mot. Linor vint vers moi, l'expression de son visage de papier était retournée à la douceur. Elle me dit : « Je souhaiterai t'accompagner jusqu'au portail.

— Je n'en vois pas l'utilité. Ce n'est pas une promenade d'agrément.

— J'insiste… J'ai préparé quelque chose pour toi cependant.

— Faites comme bon vous semble, peu me chaut ! ». De la poche de sa cape, elle sortit quelque chose qu'elle me tendit presque timidement. J'examinais l'objet d'un air circonspect. Il s'agissait d'une petite boîte ronde totalement noire, une forme était néanmoins gravée sur le dessus. En y regardant mieux, je découvris qu'il s'agissait d'un œil. Elle ouvrit la boîte en dévissant le dessus, je découvrais à l'intérieur une matière noire, pareille à du cirage teinté. Je demandais distraitement : « Qu'est-ce ? Du cirage ?

— Par Ereehata, non ! C'est du voile d'oubli. ». Jonas vint jeter un œil à l'objet, soudain très intéressé. Linor m'expliqua : « C'est une sorte de cosmétique, si l'on peut dire. Tu appliques cette matière sur tes yeux ainsi… ». Elle mima le geste sans toucher la matière noire puis poursuivit : « Quand tu porteras le voile d'oubli, pendant une douzaine d'heures, chaque personne qui croisera ton regard sera incapable de se souvenir de toi. Tu pourras aller où tu voudras, personne ne te remarquera. Les gens te verront, mais si on les questionnait sur toi, ils seraient incapables de te décrire. Ils se souviendront vaguement d'une personne sans pouvoir dire s'il s'agit d'une femme ou d'un homme, même si tu leur as parlé. La seule chose qui brise le charme du voile d'oubli, c'est le contact physique, peau contre peau. Serre la main de quelqu'un sans porter de gant et le charme est rompu. Passer inaperçue pourrait être ton meilleur atout là où tu te rends… ». Elle referma la boîte puis la déposa sur un coin de la table toute proche. Sans y réfléchir vraiment, je lui demandais : « Et si au contraire, je pensais que l'on devait me remarquer ? Que chacun sache qui je suis et pourquoi je suis là… ». Elle ne parut pas comprendre, me jaugea du regard tandis que Jonas examinait la petite boîte de plus près. J'ajoutais : « Oui, après tout, il faut que ceux qui retiennent Angus sachent que je suis sur leurs traces. Que si je me rends jusqu'en Lyrkania, ce n'est pas pour admirer le paysage.

— Tu oublies ton prisonnier. Ses semblables pourraient vouloir le

libérer avant que tu n'aies pu te présenter à son chef. Il serait plus prudent que vous vous déplaciez en toute discrétion… ». Je laissais échapper un ricanement amer et avant que j'aie pu lui répondre que je ne craignais personne, Ofélius prit le voile d'oubli des mains de Jonas en disant : « En l'occurrence, les deux stratégies se valent, si vous me permettez un avis sur la question dame Linor. ». Elle l'interrogea du regard, il lui dit presque nonchalamment : « Que Taïs traverse le pays discrètement ou à grand renfort de tambours, le résultat sera le même. Les Nécromanciens n'accepteront, selon moi, aucun échange de prisonniers… Et ils tenteront de vous capturer Taïs, puisque c'est la source de l'Ihra qui les intéresse. ». Il s'était tourné vers moi pour prononcer cette dernière phrase. Quelque chose au fond de mes entrailles s'anima, comme un frémissement d'excitation : « Maître Ofélius, je n'en ai jamais douté. Et ce faisant, ils me donneront une bonne raison de les anéantir. ». Il soutint mon regard glacial pendant une seconde ou deux avant de baisser les yeux en soufflant : « C'est bien ainsi que j'avais identifié vos intentions…

— Si vous avez tout compris, tant mieux. Nous partons. ».

Loth avait préparé tout le nécessaire à un long voyage au retour incertain. Sacs, armes, équipement divers de campement. Le tout soigneusement harnaché à la selle de Terys. Il insista encore un peu pour nous accompagner jusqu'au pont Variasys mais je refusais. J'écourtais d'ailleurs les adieux, autant avec lui qu'avec Jonas, Zirc et sa famille. En les voyant tous réunis, arborant des visages d'inquiétude profonde, je m'étais sentie mal à l'aise. Et j'avais réalisé que oui, je n'avais aucune certitude de revenir vers eux un jour. J'avais même le sentiment inverse. L'impression inexplicable que si tout se passait bien, si je retrouvais Angus et que nous échappions tous deux aux Lyrkaniens… Je ne reviendrai pas. La tristesse hantait tout mon être. Une nouvelle forme de tristesse qui n'était pas sans me rappeler celle que j'avais éprouvée en quittant la chaumière de mon père pour rejoindre Ereeven. Mais elle était différente, larvée et indéfinissable. Je fis mine de ne rien ressentir d'autre que cette résolution qui me caractérisait à leurs yeux à tous. Sans rien laisser transparaître, je les embrassais brièvement chacun leur tour, prononçant parfois quelques mots d'affection avant de monter en selle. Derrière moi sur la croupe de Terys, Orveth et Loth avait chargé et ficelé notre prisonnier comme un paquet. Il ne s'était pas éveillé, Linor le maintenait endormi par le pouvoir d'une de ses capacités d'Ereehagen. Il était convenu que nous nous retrouverions sur le pont Variasys, je ne tardais pas à quitter la demeure Mansey's au petit trot… En dépassant les piliers de l'entrée

aux grilles laissées ouvertes, un poids énorme m'écrasait la poitrine. Sans doute le poids de toutes ces décisions prises dans l'urgence, comme l'avant-goût douloureux de leurs conséquences. Je luisais toujours faiblement, je ne pouvais éliminer mon Ihra pour le moment. Les premiers regards effarés des passants me firent presser l'allure. Plus par agacement que par souci de discrétion d'ailleurs. Terys le sentit c'est au grand trot que nous arrivâmes sur le pont, moins d'un quart d'heure plus tard. Linor et Orveth nous y attendaient déjà. Je devinais que l'Ereehax avait usé de sa vitesse surnaturelle pour transporter l'Aube au point de rendez-vous. Je mis pied à terre et Ofélius — qui s'était fait mutique au moment du départ — sortit une carte d'une des sacoches de la selle en disant : « J'y ai réfléchi et je pense que le passage doit se trouver au niveau d'un des quatre piliers du pont… ». Il me tendit la carte et je ne pus qu'abonder en son sens. Peu après, nous descendîmes tous sur les berges du fleuve Sköring, en file indienne silencieuse. La nature y était encore à l'état sauvage, les hautes herbes et les buissons y proliféraient. Je fermais la marche avec Terys qui me suivait pas à pas. L'obscurité ambiante n'était pas totale, la nuit touchait à sa fin et le ciel pâlissait dangereusement. Le temps pressait désormais. Mais je savais qu'il me suffisait d'approcher du portail en portant une pierre Möhl pour qu'il s'illumine. Dans un des sacs préparés par Loth, je trouvais la pierre cédée par le roi. Sans dire un mot, je m'approchais du premier pilier, construction aussi antique qu'énorme, aux bases léchées par les vaguelettes du fleuve. Je marchais à pas lents, prudents, mes bottes s'enfonçant dans la terre vaseuse et collante. Restés en retrait, Linor et Orveth n'en étaient pas moins actifs. Le garde avait détaché le prisonnier pour l'étendre sur la berge, Linor s'apprêtait à le réveiller avec sa douceur habituelle. De mon côté, je ne tardais pas à voir des symboles runiques s'illuminer dans la pierre taillée du pilier. En plein centre, une porte aux contours constellés de signes se dessina bientôt. Ofélius, qui m'avait suivi sans dire un mot, murmura : « C'est donc vrai… ». Sans lui prêter la moindre attention, je cherchais du regard l'emplacement où disposer la pierre. L'eau m'arrivant aux chevilles, je compris que la niche que je cherchais était certainement immergée. Je fouillais la vase du bout du pied et la pointe de ma botte ne tarda pas à s'enfoncer plus profondément à un endroit précis, dans l'angle gauche du portail. Sans y réfléchir, je m'agenouillais dans l'eau en déposant la pierre auprès de moi. Je creusais à mains nues la boue limoneuse jusqu'à discerner par le toucher, une forme trop carrée pour être naturelle. Un trou entre les pierres, laissé vide depuis des siècles, à dessein. J'y insérais la pierre Möhl, les symboles lumineux se firent brièvement aveuglants au point que j'en fermais les yeux. Quand je les rouvris, je crus halluciner. De longs filaments lumineux, plus fins que des cheveux,

pendaient du haut de la porte tels un rideau compact de lumière aux variations jaunes et blanches. Je me penchais un peu sur le côté pour voir ces fils scintillants onduler presque imperceptiblement dans le vent léger de cette fin de nuit. En me relevant, j'étais fascinée. On ne pouvait rien voir au travers de cette étrange matière. Je tendais lentement une main vers elle et je vis, sidérée, plusieurs fils se tendre dans ma direction jusqu'à s'enrouler autour de mes doigts. C'était un contact fantomatique, je ne percevais rien mais il y en avait de plus en plus. Pendant une demi-seconde, je crus en la magie de l'énergie. Parce que ce que je voyais là, je ne pouvais l'expliquer autrement. Mais un cri me tira de la torpeur étrange qui m'envahissait : « RECULEZ ! ». Je me raidissais par réflexe pour découvrir le prisonnier, l'air paniqué. Je ramenais machinalement ma main contre ma poitrine en marchant vers lui : « Quoi ?!

— Ce n'est pas ainsi que vous devez procéder !

— Comment doit-on faire alors ? Dites-moi tout ! ». Il eut un rictus qui témoignait de la contrariété que lui causait toute collaboration puis lâcha, l'air sombre : « Pour franchir une porte à plusieurs, il faut que les voyageurs soient en contact. Un seul passage est possible. Si vous le traversez seule, je ne pourrais pas vous suivre. De même, votre animal domestique sera désintégré s'il n'est pas assigné à une créature vivante ou un objet pour le voyage. ». Il avait désigné Ofélius du menton. Ce dernier eut un air bougon en disant : « Très bien. Je reviens dans un instant, Taïs.

— Hâtez-vous ! Regardez ! ». Entre les piliers du pont, l'horizon s'éclairait déjà. Le ciel prenait des teintes bleu pâle au-dessus des grandes forêts à l'ouest de la ville. Le paysage était d'une beauté saisissante mais nous n'avions pas le temps de nous extasier sur lui. Ofélius disparut dans un bosquet tout proche, je le devinais à la recherche d'un animal à posséder. Les poings sur les hanches, je commençais à ressentir une réelle fébrilité à l'idée d'avoir affaire à Xander et ses hommes quand le soleil étendrait ses rayons. Orveth me surprit en m'interpellant doucement : « Dame Soley'n… Loth m'a donné ceci pour vous. ». Quand je me retournais vers lui, je vis qu'il tenait une épée enroulée dans un tissu à bout de bras. Mon cœur se serra car je sus d'instinct de quelle arme il s'agissait. L'Ereehax ajouta, une certaine tristesse dans la voix : « Il m'a dit que son commandant en aurait besoin quand vous l'aurez retrouvé. ». Il était évident qu'Orveth ne croyait pas que je réussirais à retrouver Angus. Mais Loth, lui, n'en doutait pas une seconde. Je tendis les mains, le garde y laissa tomber l'arme. Je tirais la Briseuse de rêves du tissu qui l'enveloppait en me fustigeant intérieurement. Comment avais-je pu

oublier de la prendre au moment du départ ? Si j'avais oublié ça, quelle autre erreur allais-je commettre ? Étais-je vraiment à la hauteur de l'objectif que je m'étais fixé ? La vanité avait-elle éteint toute raison en moi ? Fébrile, je fixais le harnais du fourreau pour porter l'épée dans mon dos. Je gardais les yeux au sol, ébranlée par ma propre faiblesse, luttant pour faire bonne figure alors qu'en cet instant, je ne me voyais que comme une gamine hystérique et inconsciente. Le Lyrkanien me demanda : « Vous comptez prendre le portail avec votre cheval ?

— Oui…

— Il faudra le tenir par le crin…

— Je sais. J'ai compris. ». Un mouvement au sol au bord de l'eau attira mon attention. Un serpent. Une vipère des tombeaux pour être précise. De ces petits serpents d'une trentaine de centimètres aux écailles quasiment noires et au venin foudroyant. Elle se dirigeait droit sur moi. Je n'avais rien à craindre de son venin et ne bronchais pas jusqu'à ce qu'elle redresse sa petite tête triangulaire vers moi et ne dise, avec une voix familière : « Je suis prêt Taïs. ». Surprise et presque amusée compte tenu de mon humeur maussade, je m'accroupis. Ofélius, désormais reptile, vint s'enrouler autour de mon poignet. Quand je me relevais en l'observant, il me dit : « J'aurais dû penser à ce genre d'animal plus tôt ! D'autant que les reptiles résistent fort bien au rayonnement énergétique !

— Certes… c'est du plus effet en tout cas. Fameux bracelet… ». La lumière dorée du soleil affleurait à la cime des arbres au loin. Le cœur soudain bien lourd, je fis un signe à Terys qui vint aussitôt respirer bruyamment le creux de mon cou. Linor approcha : « Va mon enfant, je ne peux voir l'avenir mais… Tu réussiras. J'en suis convaincue. ». Je répondis d'un vague hochement de tête. Orveth me donna la chaîne qui le reliait au Lyrkanien et ce dernier me suivit docilement dès que je fis un pas vers le portail. Quand nous fûmes devant le rideau de lumière, nous échangeâmes un regard tandis que je laissais tomber la chaîne dans l'eau. Je lui dis froidement : « Vous passerez devant, j'aurais la main sur votre épaule.

— Vous comptez encore me brûler ?!

— C'est pourquoi je ne saurais trop vous conseiller de vous hâter. ». Il eut un pincement de lèvres avant de détourner le regard. J'attrapais Terys par la crinière en songeant qu'il allait lui falloir se baisser un peu pour passer la porte. Et je sus qu'elle l'avait compris. À mon

contact, ses yeux luisaient déjà d'Ihra. J'allais poser la main sur l'épaule du Lyrkanien quand j'entendis Linor qui se tenait à quelques pas de nous : « N'oublies pas de revenir Soley'n, nous t'attendrons… Tous. ». Émue, je fis mine de n'avoir rien entendu mais, du coin de l'œil, le prisonnier remarqua mon trouble et saisit une occasion qui ne se représenterait pas. Un violent coup de pied lancé en arrière, telle une ruade de cheval, m'atteignit aux genoux, me déséquilibrant l'espace d'une seconde. Juste assez pour qu'Ervyan Toris se jette en avant vers le portail et s'y engouffre instantanément. Aussitôt, le rideau de fils lumineux disparut pour laisser à nouveau la place aux pierres du pilier. Dans la seconde qui avait suivi, je m'étais précipitée mais mes pieds, englués dans la vase, m'avaient ralentie. Mes mains tombèrent à plat contre la muraille humide. Je ne pouvais y croire. Je palpais la pierre, puis la frappais : « Non ! NON ! NON CE N'EST PAS POSSIBLE ! CELA NE SE PEUT !! ». Tant et si bien que le spectre vipérin se détacha de mon poignet pour tomber au sol. Là, il tourna autour de moi en regardant fébrilement le portail. Linor et Orveth m'avaient rejointe, sidérés eux aussi. La luminosité des symboles du pourtour de la porte diminua rapidement. Je fis un pas chancelant en arrière, je ne pouvais croire en l'instant que je vivais ! Ofélius jura en Lyrkanien avant de s'exclamer : « Il faut emprunter une autre porte ! La pierre de la machine… ». Je filai vers Terys pour sortir la carte que nous avions prise au prisonnier et la déroulai devant mes yeux. Pour Linor il y avait une plus grande urgence. L'Aube me dit, les traits tirés par l'angoisse : « Soley'n ! Le soleil ! ». En tournant vivement mon visage vers le levant, la lumière dorée des premiers rayons du matin m'éblouit. Oui, l'aube était là et… moi aussi. Xander ne tarderait pas à se montrer. Mes yeux courraient en tous sens sur la carte, je lâchais entre mes dents : « Il y a peu de portails en Ereeven en fait… et celui qui correspond à la pierre du purificateur… ». Mon regard se fixa soudain sur une indication qui m'apparut telle une révélation. Je soufflais : « Le tunnel d'Ereehata… ». En une demi-seconde, mille questions se télescopèrent sous mon crâne mais je n'en formulais aucune. J'enroulais vivement la carte pour la fourrer dans une de mes sacoches puis montais en selle, en disant à Orveth, mâchoire crispée : « Une dernière fois, j'ai besoin de vous.

— Parlez.

— Messire Orveth, dans la crypte située sur le domaine Mansey's il y a une autre pierre Möhl.

— Une autre pierre ? Comment ?

— Peu importe, vous seul avez la faculté d'aller la chercher et de

me la ramener au tunnel. J'ai chargé mon intendant de la cacher. Dites-lui que je vous envoie et que je ne le remercierai jamais assez d'avoir pensé à l'épée du commandant. Il comprendra. ». Il interrogea Linor du regard, elle lui donna aussitôt son consentement d'un hochement de tête. Il disparut dans un courant d'air. Je lâchais un merci à l'Aube, du bout des lèvres. Un sourire un peu forcé se dessina sur son visage anxieux quand elle dit : « Ne me remercie pas. Contente-toi de revenir un jour. Ereeven a besoin de toi. ». Ce furent les derniers mots que j'entendis de sa bouche. Je montais en selle, sur le départ, sans rien ajouter de plus. Terys se cabra un peu, surprise par la vague d'énergie que je lui avais transmise un peu trop brusquement. Mais en trois ou quatre bonds de sa part, nous fûmes de retour sur la route. Elle se mit à galoper comme si la Mort la poursuivait. Elle savait dans quelle direction aller puisque je le savais. Nous filâmes plus vite que le vent, semblables à ces astres mourants dont j'avais lu la description dans les manuels d'astronomie. Toutes deux chargées d'Ihra, ne formant quasiment plus qu'une seule et même forme lumineuse. Je n'avais pas besoin d'éperonner ma jument, elle sentait en moi l'urgence ultime de la situation. Je ne voulais pas affronter Xander. Je ne voulais pas avoir à le tuer. Car il m'apparaissait évident qu'il ne briserait pas son serment de loyauté envers son roi en me laissant partir. Ofélius avait resserré son étreinte reptilienne autour de mon poignet, sans doute ma charge énergétique lui était-elle douloureuse. Je m'en souciais à peine. Les sabots de Terys martelaient furieusement le sol, tels les tambours de guerre d'une divinité belliqueuse. J'aurais pu croire que nous faisions trembler la terre sur notre passage. Je n'étais pas au maximum de ma charge d'énergie mais déjà la crinière de ma jument n'était plus qu'un amas de crins luminescents. Une brume bleu vert s'échappait de ses naseaux et de sa bouche. Au loin, dans les premières lumières de l'aube, je voyais se dessiner la chaîne de l'Ereehator. Ses pics bleus et blancs, encore perdus dans la brume, se rapprochaient rapidement. En jetant un regard par-dessus mon épaule pour observer le lever du soleil derrière nous, je vis qu'à chaque sabot qu'elle posait au sol, Terys laissait une marque de brûlure noire qui formait une ligne en pointillés témoignant de notre passage. Pendant une seconde, je craignis qu'autant d'énergie ne lui soit nuisible. Mais je la sentais en pleine possession de sa force, désormais décuplée. On eut dit une machine, toute sa musculature tendue dans l'effort vers un seul but. En chemin nous croisâmes plusieurs chariots et quelques paysans marchant au bord de la route. À chaque fois, c'était un concert de cris d'effroi et de faciès de terreur. Les bœufs tirant un de ces chariots manquèrent, sous le coup de la peur, de renverser leur chargement en prenant la tangente à travers champ. Mais nous ne ralentissions pas pour autant,

rien n'aurait pu nous arrêter. Ma jument galopait si vite que je devais me tenir presque couchée en selle et m'accrocher fermement autant aux rênes qu'à sa crinière. Elle mena ce rythme d'enfer sans faiblir un seul instant tandis que nous traversions forêt, hameaux et villages. En moins d'une heure, nous arrivâmes en vue du tunnel. Son pas se ralentit quand nous dépassâmes l'auberge du poste-frontière. Je dus l'apaiser un peu pour qu'elle s'arrête à quelques mètres seulement des gardes stationnés en ligne devant l'entrée du tunnel. Ces hommes avaient beau être de fiers guerriers émérites, je lus la sidération sur leurs visages face à ce cavalier et sa monture dont les yeux et les tignasses flottaient dans l'air dans un halo de lumière. Je ne mis pas pied à terre, j'avançais sur eux sans dire un mot. Orveth se montra alors derrière eux. Ils s'écartèrent avec déférence pour le laisser passer. Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis Xander le suivre et qu'il vint vers moi. Ma gorge se serra. J'avais redouté ce moment mais il fallait faire face. Nos regards se croisèrent brièvement. Je lui trouvais une mine fatiguée même s'il se tenait droit comme un I. Orveth me dit : « La pierre est en place.

— Vais-je seulement avoir l'occasion d'utiliser le portail ? ». Je dardais mon regard dans celui de Xander. Il ne cilla pas. Et moi non plus. Orveth soupira : « Oui. Bien sûr. » puis il se retourna vers Lockreen pour lui demander : « N'est-ce pas ?

— Puisque notre sainte Aube l'exige. ». Et il tourna les talons pour retourner vers le tunnel. Je mis pied à terre, le garde de Linor me dit aussitôt : « Il ne tentera rien. Restez calme de votre côté et tout ira bien.

— C'est Linor qui le tient tranquille ? Sa parole a plus de valeur que celle du roi ? Même pour lui ?

— Non. Je crois que ce qui a le plus de valeur pour lui, c'est l'amitié. ». Sans réellement comprendre pourquoi, cette réponse me piqua. Nous entrâmes tous deux dans le tunnel, suivis de peu par Terys et Ofélius qui restait étrangement silencieux…

À cinq minutes à peine de marche, je trouvais le portail déjà illuminé et — non sans surprise — Linor, observant attentivement les symboles de son pourtour. Orveth avait dû faire un voyage de plus pour la ramener jusque-là. Xander se posta un peu en retrait, bras croisés, son regard clair rivé sur moi dans le moindre de mes déplacements. Sa présence me troublait mais je choisis de l'ignorer. Je

fis baisser ma charge d'énergie en voyant Linor approcher. Elle me sourit tandis que je me saisissais déjà des rênes de mon cheval. Elle me dit, presque à voix basse : « Le sieur Lochrey'n ne mérite pas ton mépris… ». Je répondais d'un regard noir puis m'avançais vers le portail sans ajouter un mot. Mais au moment de le franchir, Xander me demanda : « Savez-vous seulement où vous allez échouer ? ». Je ne bronchais pas, ne me retournais même pas vers lui, mais Ofélius se redressa sur mon poignet pour lui répondre : « Il est écrit ici que nous nous rendons à Olenvieer. Je connais cette ville. Et je ne suis pas étonné qu'elle existe encore d'ailleurs ! ». Je ne fis pas le moindre geste vers Xander mais je savais que la réponse du spectre ne lui convenait pas. Pour tout dire, je savais aussi qu'il avait posé cette question dans le seul but d'amorcer un dialogue entre nous. Et je m'y refusais. Sans vraiment savoir pourquoi d'ailleurs. Par défi peut-être, ou bien avais-je un peu honte de mes réactions passées ? Toujours est-il qu'en cet instant, ma fierté aussi mal placée fut-elle, m'interdisais de lui parler même si j'avais parfaitement conscience de l'immaturité de mon attitude. J'allais faire un pas en avant quand Lockreen s'approcha davantage pour me dire, presque dans un murmure : « Je ne vous aurais pas tuée Soley'n… ». Sans me retourner, je penchais légèrement la tête en arrière vers lui, marquais une hésitation puis lâchais : « Vous n'avez jamais eu ce pouvoir. ». Je perçus le bref arrêt de sa respiration juste avant que je ne m'avance dans l'encadrement du portail. Au moment où nous traversâmes le rideau de lumière, je dus fermer les yeux tant la lueur pâle était éblouissante. Terys émit un petit gémissement de crainte, un mélange d'excitation et de peine m'agitait les entrailles. Je venais de faire mes premiers pas vers un monde inconnu. Vers Angus. Pendant un dixième de seconde, j'aurais voulu l'avoir à mes côtés pour cette toute nouvelle expérience.

Avant même que j'ouvre à nouveau les yeux, je perçus une forte baisse de la température ambiante. Mes paupières se relevèrent dans un frisson et la première chose que je vis me fit ouvrir les yeux plus largement encore. Le vide. Une vaste plaine désertique, totalement dénuée de la moindre végétation, vivante ou morte. Sous mes pieds un sol dur, sec et poussiéreux d'une teinte brune terne. Je me retournais prestement pour voir le portail s'éteindre lentement sur la seule et unique ruine à des kilomètres à la ronde. En me tournant dans toutes les directions, je grognais : « Mais bordel de… où est cette foutue ville dont vous avez parlé Ofélius ? Ce pan de mur… Est-ce tout ce qu'il en reste ? ». Dressé aussi droit qu'il le pouvait, le petit serpent Nécromancien balbutia : « Je ne comprends pas… Olenvieer… Une si grande cité marchande ! On y venait des quatre coins du pays ! Par

tous les démons des ténèbres, quel est ce désert ?! ». Un grondement sourd au-dessus de ma tête me fit lever les yeux. Un orage s'annonçait. Une chape épaisse de lourds nuages cendrés ondulait à perte de vue. Je montais en selle, Ofélius alla s'enrouler étroitement sur le pommeau en bredouillant : « Je ne… Je n'y comprends rien… Comment une ville entière a-t-elle pu disparaître ainsi ? Il n'en reste rien…

— Les siècles ont passé. Pour l'heure, il nous faut trouver un abri. Quand ce qui gronde là-haut tombera, j'aimerais assez ne pas le recevoir. ». En effet, le tonnerre se faisait entendre de plus en plus nettement, un vent aussi humide que glacial s'était levé. Mais où que se porte mon regard aux alentours, je ne repérais aucun abri potentiel. Rien que cette immense plaine désolée d'une platitude incroyable. À l'horizon, ciel et terre se confondaient dans des teintes de gris et de brun qui mettaient ma vue à rude épreuve. Il devenait impossible d'évaluer les distances sans repères significatifs. La luminosité ambiante n'aidait guère, elle était si basse qu'on eut cru que la nuit ne tarderait plus à tomber. Terys avança lentement au hasard tandis que je peinais à choisir quelle direction prendre : « Je n'arrive même pas à voir le soleil, comment peut-on se diriger dans ce foutu pays ?! ». Une bourrasque plus forte et plus froide que les autres secoua tout mon corps d'un frisson, je tirais distraitement une cape de mes bagages pour m'en couvrir les épaules. J'en nouais les cordons sur ma gorge en grommelant : « Le *grand* fils du crépuscule n'a pas une de ses idées lumineuses à proposer ?

— À vrai dire, j'en ai une…

— Et bien parlez que diable !

— D'instinct votre monture se dirigera vers un point d'eau et de mon temps il y avait une large rivière au nord de la ville. C'était le point d'eau naturel le plus proche et, dans ma mémoire, il est bordé de rochers formant par endroit des grottes. Fions-nous à votre brave jument et… ». Je flattais l'encolure de Terys qui agita un peu sa grosse tête en soufflant bruyamment. Son pas commença à s'accélérer progressivement jusqu'au grand trot. La luminosité baissait de plus en plus et nous ne tardâmes pas à recevoir l'offrande véhémente du ciel orageux. Des trombes d'eau incessantes tombant en rideaux lourds sur une nature que seule notre présence animait. Je craignis que Terys ne glisse sur cette terre désormais détrempée qui ne semblait pas vouloir absorber la pluie torrentielle. Le temps me parut long avant que ma jument ne commence à ralentir son allure jusqu'à s'arrêter totalement. L'eau ruisselait sans discontinuer des bords de ma capuche, je n'y

voyais pas à trois mètres devant nous. Je mis cependant pied à terre et notais que, malgré cette pluie, le sol était toujours aussi dur sous mes semelles. Mais bientôt, en avançant quasiment à l'aveuglette, je me retrouvais devant la rivière que nous espérions. Enfin… Ce qu'il subsistait de cette rivière. Un large creux plein de cailloux et de roches que l'inondation en cours réanimait. Par temps sec, il ne devait en rester qu'un Ru insignifiant. De l'autre côté, j'avisais une masse sombre qui, je l'espérais, serait peut-être une de ces grottes dont se souvenait Ofélius. Terys me suivit quand je traversais le cours d'eau, et alors que je posais le pied sur la rive opposée, j'eus une sensation aussi forte qu'étrange. Comme si mon corps pesait soudain beaucoup plus lourd. Au pas suivant, le constat était net, ma tête et mes membres étaient tout à coup si pesants que j'avais à peine la force d'avancer. Je ne tardais pas à tomber à genoux dans les galets, subitement à bout de forces. Une demi-seconde de panique précéda mon évanouissement…

Une odeur de bois brûlé vint me flatter les narines juste avant que je n'ouvre les yeux. Et je les ouvrais sur le plafond rocheux d'une grotte, couvert d'une multitude de dessins aux couleurs passées. Quand je me redressais, je me découvrais installée auprès d'un petit feu de camp dans une caverne qui n'était pas bien grande, elle non plus. Terys prenait presque toute la place et devait garder la tête baissée pour y tenir, à l'abri de la pluie. Ou devrais-je dire à l'abri de la tempête. Car au-dehors, les vents s'étaient faits hurlants, braillant leur colère au rythme d'éclairs aussi nombreux qu'aveuglant. Comme je m'asseyais mollement en essayant de comprendre ce qui m'était arrivé, Ofélius me surprit en venant vers moi. On a beau se savoir immunisé contre les venins, un serpent reste un serpent. Comme j'avais sursauté, il me dit : « Oh, toutes mes excuses !

— Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui m'arrive encore ?

— C'est l'enfant. ». Je me saisissais de ma dague pour regarder mes yeux et découvrais qu'en effet, mon petit était en éveil. Le Nécromancien ajouta : « Vous vous êtes négligé ces derniers jours Taïs. Il s'est chargé de vous rappeler que vous n'étiez plus seule à habiter votre corps. Il vous faut prendre un peu de repos.

— Je n'ai pas de temps pour ça.

— C'est le beau milieu de la nuit Taïs !

— La nuit ? Mais comment est-ce possible ?

— La Lyrkania est à des milliers de lieues d'Ereeven, le soleil s'y lève et s'y couche de manière décalée.

— Je croyais que tout ceci n'était qu'une théorie d'astronome…

— C'est la réalité, Taïs.

— Mais comment… comment suis-je arrivée jusqu'à cette caverne ? Et ce feu ?

— Votre jument vous y a traîné. C'est décidément une brave bête… Quant au feu, vous oubliez que j'ai certaines capacités moi aussi, même sous une autre forme.

— Certes… ». Encore un peu désorientée mais surtout dépitée, je grignotais quelques biscuits secs. Je n'avais pas faim mais il ne fallait pas que j'oublie celui qui grandissait en moi. Ses rappels à l'ordre pourraient compliquer mes recherches. Le peu de bois trouvé dans la grotte eut tôt fait de brûler totalement. J'ôtais l'épée d'Angus de mon dos et m'enroulais dans ma cape avant de m'étendre auprès d'elle. La peine et le manque pesaient lourd sur ma poitrine alors. Je caressais rêveusement le fourreau de cuir noir du bout des doigts quand Ofélius me dit : « Demain, nous y verrons plus clair dans tous les sens du terme Taïs. Et puisque nous avons trouvé la rivière, c'est que nous sommes en direction du nord.

— Et ? Vous pensez qu'Angus est retenu dans le nord ?

— Non, je n'en sais rien mais… Nous trouverons sûrement une ville ou un village où nous pourrons nous procurer une carte. Ainsi que quelques renseignements… ». Je ne répondis rien et fermais les yeux. Cette journée avait été trop longue et le feu ne brûlait plus. Le sol était dur et froid. Angus me manquait cruellement. S'il avait été là, je n'aurais senti la dureté du sol. Je n'aurais senti que ses bras autour de moi, son souffle dans mes cheveux… Et sa voix. Sa voix si grave et rauque. Cette voix que j'aurais pu reconnaître entre mille. Cette voix d'homme appelant mon nom au loin. Je l'entendais. En cet instant, je l'entendais. Je me redressais comme un diable surgissant hors de sa boîte : « Angus ? ». Tout autour de moi était plongé dans une obscurité épaisse et silencieuse. Plus de tonnerre, plus de pluie battante, plus le moindre souffle de vent. Plus de grotte. Le silence. Et tout à coup, comme un écho lointain : « Solène ! Solène, où es-tu ? ». Un flot de larmes me monta aux yeux, c'était lui, c'était sa voix ! Je me dressais sur mes jambes : « Angus ! Angus, je suis là ! Suis ma voix ! ». À

nouveau ce silence énorme et l'angoisse revenant me serrer la gorge. Puis un autre appel : « Je t'entends ! Solène ! ». Bouffée de joie délirante, je me mis à rire comme démente : « Angus ! Viens ! Je suis là ! Où es-tu ? ». Plus rien. Je patientais tant bien que mal mais plus rien ne se fit entendre. Je crus percevoir un écho, il me sembla qu'il hantait mon esprit plus que mes oreilles. Un désespoir immense m'envahit alors, je retombais à genoux, pleurant comme une enfant. Appelant Angus entre deux hoquets de sanglots. Un bruit assourdissant explosa tout près de moi et une lumière aveuglante me brûla les rétines. Mes oreilles se trouvèrent alors envahies par un vacarme que je reconnus avec peine. Je me retrouvais assise dans la caverne face au serpent Ofélius qui s'exclama : « Par tous les sorts ! Enfin vous vous éveillez ! Vous poussiez des hurlements à effrayer les loups ! ». Hagarde, je vis Terys approcher pour venir me flairer un peu brutalement. Je la rassurais en caresses distraites. Je soufflais, incrédule : « Ce n'était donc qu'un cauchemar…

— Il semblerait oui ! Vous hurliez le nom d'Artaïs…

— Oui je… J'ai cru… Je l'entendais m'appeler… Et il m'a entendu aussi mais… Nous n'arrivions pas à nous trouver dans l'obscurité… ». La vipère baissa la tête et lâcha tristement : « L'obscurité n'est jamais éternelle pour le peuple du ciel.

— Le peuple du ciel ?

— C'est un des noms que les anciens donnaient aux Premiers. Venus droit de la nuit profonde du ciel. Là où les étoiles naissent et meurent. C'est ainsi que les appelait ma mère… ». Au contact d'un spectre de Nécromancien vieux de plus de mille ans, j'avais oublié qu'il avait un jour été un enfant lui aussi. L'enfant de quelqu'un. Il se glissa sous une pierre sans ajouter un mot. À l'extérieur, la tempête redoublait de fureur…

Je craignais de me rendormir et de retourner dans ce rêve où je cherchais Angus. J'entrepris donc de m'occuper l'esprit en faisant l'inventaire de mes trois sacoches de voyage. Après avoir ôté la selle de Terys, je m'intéressais d'abord au sac de vivres. J'avais suffisamment de nourriture pour tenir une dizaine de jours. Une petite miche de pain, de la viande et des fruits séchés, un morceau de fromage plutôt dur et une petite poche de tissu remplie de biscuits secs. Ma gourde était encore intacte, remplie d'eau et une bonne âme — certainement Greta — avait ajouté un petit pot d'herbes à tisane.

Tout au fond du sac de victuailles, je trouvais une flasque de terre cuite au ventre rebondi. Aucune inscription ne venait indiquer quelle était sa contenance. Je la débouchais donc et juste après le “pop” du bouchon de liège, de puissants effluves d’alcool vinrent me chatouiller le nez. Du Rhum. Du Rhum au caramel, fabrication artisanale garantie de notre cher Loth. Je m’en humectais à peine les lèvres que le feu de l’alcool me causa un petit frisson. Je refermais la bouteille en soupirant : « Trop fort pour moi… Ce soir en tout cas. ». Des souvenirs de beuverie me revinrent en mémoire tandis que j’essayais de m’installer plus confortablement. Un sac calé sous la tête en guise d’oreiller, emmitouflée dans ma cape, je ne tardais guère à laisser la fatigue reprendre ses droits. Contrairement à ce que j’avais craint, je ne fis pas d’autre cauchemar. Je dormais, cette nuit-là, d’un sommeil de plomb qui ne trouva de fin qu’au petit matin, quand les premiers rayons d’un soleil pâle vinrent s’échouer sur mon visage. La tempête avait poursuivi sa route, il ne pleuvait plus. Mais tout était néanmoins saturé d’humidité. Mes vêtements comme toute la nature alentour. Quand je me levais pour sortir de la caverne, je ne vis pas Ofélius. Je devinais que Terys était dehors depuis longtemps car la rosée perlait sur sa croupe et dans sa crinière. Il faisait un froid mordant, au point que tout le corps de ma jument exhalait de la vapeur. Le ciel était encore chargé de nuages épais, le soleil ne perçait que sporadiquement, distribuant çà et là des taches de lumière éphémères sur la campagne désolée. Mais on y voyait plus clair que la veille, je pus observer les alentours et en avoir une vision plus lointaine. À l’horizon au nord, on devinait un relief moins plat, peut-être un massif montagneux tandis qu’au sud, le désert ne semblait jamais finir et n’offrait aucun dénivelé où l’œil pourrait s’attarder. Je portais donc plus d’intérêt au nord. D’autant qu’il me sembla discerner une forêt à l’étendue impressionnante. Si tant est qu’il s’agît bien d’une forêt. Le ruisseau en contrebas de la caverne avait repris de la vigueur mais en m’en approchant, je n’y vis pas le moindre poisson. Mais il n’y avait pas non plus l’ombre d’une algue. Le lit de la rivière semblait mort, uniquement couvert de cailloux de toutes tailles. Mais l’eau y était claire et fraîche cependant. Je m’y débarbouillais le visage quand Ofélius me rejoignit sur la berge : « Mes hommages du jour Taïs…

— Bonjour maître Ofélius.

— Avez-vous pu dormir ?

— Suffisamment oui.

— Plus de mauvais rêves ?

— Non. ». Je lui tendis la main et il vint s'enrouler autour de mon poignet en disant : « En tout cas, il semble que votre petit se soit calmé. Il avait sans doute besoin que vous vous reposiez un peu… ». En me penchant un peu vers la rivière, je vis que mes yeux ne luisaient plus. Mon enfant s'était sans doute endormi à son tour. Mon enfant… En me réajustant, je réalisais que durant les derniers jours, j'avais inconsciemment évité de trop penser à lui. Mais en voulant resserrer un peu mon ceinturon, je vis que ce n'était plus possible. Que mon bas-ventre s'était nettement arrondi désormais. Ce constat ne me réjouit pas. L'urgence de la situation devenait physique, voire physiologique. Il me fallait retrouver Angus avant la naissance de notre fils. Comme si je me réveillais seulement, j'annonçais à Ofélius : « Nous allons prendre la direction du nord, vers ce qui semble être une grande forêt, là-bas. Les forêts abritent toujours de la vie. Chasseurs, braconniers, bûcherons nous trouveront bien quelqu'un pour nous renseigner.

— Ravi de constater que vous avez l'esprit clair de bon matin Taïs. ». Je ne lui répondis pas, je n'avais pas envie de faire la conversation. Je sellais Terys et réorganisais un peu mes bagages pour qu'elle n'ait plus que deux sacs à porter. J'en gardais un en bandoulière et accrochais l'épée d'Angus à la selle. Je l'avais préalablement enroulée dans une couverture afin qu'elle n'attise aucune convoitise de la part de ceux que nous pourrions croiser. Mes propres épées d'Ereeus étaient relativement cachées sous ma longue cape. Je me doutais que dans ce pays aussi, on devait accorder une grande valeur à cette matière si rare. Et je ne voulais pas perdre de temps en rixes pour défendre mes biens. Nous nous mîmes en route dès que j'en eus terminé. Il était encore très tôt, une fine brume montait de la terre et le soleil peinait de plus de plus à percer la couche de nuages. On se serait cru au plus fort d'un automne d'une froideur exceptionnel. J'avais quitté Ereeven à la belle saison et je découvrais la Lyrkania en plein frimas. C'était à y perdre le sens commun… C'est au petit galop que nous rejoignîmes ce qui s'avéra être effectivement une immense forêt. Elle se présenta à mes yeux comme une muraille d'arbres immenses plantés en ligne. Comme si je ne sais quelle divinité maniaque avait dessiné ses contours à la règle. Avant d'y pénétrer, je jetais un coup d'œil circulaire alentour. Derrière nous le désert, et devant, ce mur végétal dense. Ce pays était celui des extrêmes inexplicables…

Chapitre 13 :

Leçon N° 1.

Ofélius identifia cette forêt comme celle de Purcell. Autrement connue des populations de son époque comme “la forêt du cap”. Le cap étant un autre terme pour désigner la tête d’un ensemble forestier qui, selon les anciens Lyrkaniens, était considéré comme une créature vivante de taille titanesque. Étant donné qu’il recouvrait — toujours selon le spectre — la quasi-totalité du pays, je pouvais comprendre sans mal les anciens. Toutefois, les géographes l’avaient nommée différemment, la découpant sur les cartes selon les domaines et les territoires où elle s’étendait. Nous nous trouvions au sud, sur un territoire jadis appelé Purce, cette partie de la forêt était donc celle de Purcell. Quand je le questionnais distraitement sur l’origine du nom Purce, le Nécromancien me répondit, non moins distraitement : « Oh, je crois que c’est en mémoire d’un des Lyrkaners du roi, un de ces lieutenants si vous préférez. Je n’ai jamais vraiment cru à ces vieilles légendes mais il me semble que le sieur Purce a réussi à venir à bout d’un fléau qui vivait dans cette région… Quelque chose comme ça…

— Un fléau ?

— Oui, une colonie de créatures assoiffées de sang certainement. Notre histoire regorge de ce genre de récit glorieux.

— Glorieux… Éradiquer une espèce pour prendre sa place. Je n’aurais pas utilisé ce terme.

— Allons Taïs, comment croyez-vous que les plus grandes civilisations se sont construites ?

— Je sais, j’ai lu assez de livres d’Histoire pour l’avoir compris assez vite. Le vol, la violence, la spoliation… Quand on voit où cela mène au final…

— … à une autre forme de violence plus larvée : la raison d’état que certains appellent pompeusement la “politique”. Avec cet outil magique que les plus forts ont inventé pour la légitimer : la loi.

— Je ne pensais pas à cela mais vous avez raison. Je pensais surtout à l'extinction des lignées en Ereeven.

— Oui, si vous et Artaïs Angus n'existiez pas, je dirais que ce monde est voué à finir entre les mains des humains. Ils excellent en matière de spoliation… ». Je mis fin à cette conversation d'un haussement de sourcils. Nous avancions si lentement dans cette forêt au sol encombré de ronciers épais que je décidais de mettre pied à terre. D'une de mes épées, je tranchais aisément la végétation qui nous empêchait de progresser. Elle était si dense et enchevêtrée que je me demandais si aucun être vivant ne l'avait jamais foulée au pied. D'autant qu'il faisait extrêmement sombre par endroit, le soleil ne devait jamais atteindre le sol si tant était qu'il se montre réellement dans cet étrange pays. À m'agiter de manière continue, je ne tardais pas à avoir trop chaud sous cette cape de cuir. Je l'accrochais à ma selle et me remis au travail. Tout comme autrefois quand je me brisais le corps à l'entraînement ou aux corvées de la chaumière, mon esprit se vida peu à peu pour me plonger dans un état de paix intérieure qui, s'il n'était joyeux, était au moins reposant. Nous avançâmes ainsi longtemps jusqu'à ce que la végétation au sol commence à s'éclaircir. Bientôt, je pus remonter en selle et en observant les lichens sur le tronc des arbres, je sus que nous cheminions toujours droit vers le nord. Mais après plusieurs heures d'exploration, je n'avais pas vu la moindre trace d'une vie autre qu'animale. Je commençais sérieusement à douter de mon choix d'itinéraire mais je m'interdisais à me laisser aller à une forme d'angoisse qui ne tarderait pas à se muer en panique. Plusieurs fois, sans rien en dire à Ofélius, je tentais de voir des auras. Je ne discernais que celles, tenues, de la vie forestière grouillante. Écureuils, gros insectes, blaireaux… Je regrettais presque de ne pas croiser un loup ou un ours tant la petitesse de ces auras confirmait mes craintes. Je n'avais qu'une seule et unique option : avancer. Et c'est que nous fîmes. Ofélius lui aussi devait commencer à douter mais il ne me dit rien. Il resta accroché à mon poignet comme un bracelet d'obsidienne, relevant régulièrement la tête pour observer alentour. C'est donc dans un quasi-silence, uniquement ponctué par le son feutré de nos foulées sur l'humus que nous traversâmes la forêt de Purcell. Nous fîmes une halte dans la première clairière que nous rencontrâmes, bien des heures après notre départ. Terys but un peu, j'en fis de même afin de faire passer le morceau de fromage que j'avais avalé. Le Nécromancien explora un peu l'arpent d'herbe sèche où nous faisions halte. Je m'assis un moment à même le sol, et observais vaguement autour de moi. Je réalisais que cette petite clairière était singulièrement circulaire. Trop pour être naturelle. Les arbres énormes qui l'entouraient formaient comme un cercle de colonnes massives. Mais

nulle part je ne vis de traces d'anciennes souches témoignant d'un abattage calculé. Dans cette clairière circulaire, le sol était impeccablement plat. La végétation — uniquement de l'herbe folle — essayant péniblement d'y croître. Là encore, je mis cela sur le compte d'un manque d'ensoleillement. Un détail m'interpella cependant, en fourrageant de la main dans cet herbage malingre, je ne vis aucun insecte alors qu'ils grouillaient dans certaines zones des bois que nous avions traversées. Terys vint doucement pousser ma tête du bout du mufle en soufflant avec force. Je répondais à sa sollicitation par des caresses et des gratouillis qui la firent frissonner. Je pus nettement sentir qu'elle voulait se remettre en route, que l'endroit ne lui convenait pas. Je réalisais que je ne l'avais pas vu brouter, à aucun moment. Elle émit une forme de geignement retenu en frappant le sol de ses sabots. Interloquée, je me relevais : « Quoi ? Qu'est-ce qui cloche ma belle ? ». Elle secoua vivement la tête, geignit encore et gratta nettement le sol cette fois. Un peu en alerte, j'observais plus attentivement les alentours et ne voyait aucune différence, aucun danger potentiel. Ofélius revenait justement vers moi : « Je crois que nous devrions repartir sur-le-champ. Je perçois une vibration étrange dans le sol quand je me déplace. C'est plutôt désagréable d'ailleurs ! ». Je me penchais pour le ramasser quand une secousse très nette anima le sol sous mes pieds. Je me figeais. Cela avait duré moins d'une seconde, comme si l'on avait donné un coup énorme sous la croute terrestre. La vipère s'enroula prestement autour de mon poignet, Terys hennit furieusement. Je grimpais en selle et j'eus à peine le temps de saisir les rênes que ma jument galopait vers le couvert des bois. En regardant par-dessus mon épaule, je vis les herbes onduler juste là où nous nous tenions l'instant d'avant. Nous étions presque retournés à l'abri de la forêt quand la terre derrière nous s'ouvrit. Je pus juste percevoir quelque chose de noir et luisant que cette chose disparaissait, comme aspirée par le sol. Je dus tirer sèchement sur les rênes pour que Terys accepte de s'arrêter entre les arbres. Nous étions à une vingtaine de mètres de ce qui avait jailli de la terre, mais ma jument était terrifiée. J'en conclus qu'elle percevait peut-être encore des vibrations qui m'échappaient. La curiosité aurait pu me pousser à rebrousser chemin, mais je venais de prendre conscience de la multitude de dangers inconnus auxquels nous allions avoir à faire face. Fébrile, je questionnais Ofélius alors que Terys continuait de s'éloigner de la clairière : « Vous savez ce que c'était ?

— Non ! De prime abord, je dirai… Un prédateur souterrain ? Cela me paraît pour le moins incroyable !

— Cela existait-il ici de votre temps ?

— Non ! Pas de cette taille en tout cas ! Car cette… chose a l'air énorme… Et s'attaquer à un cheval et son cavalier…

— Il faut qu'elle soit sûre de son coup ! Nous éviterons les clairières dorénavant… ». L'étreinte du serpent se fit plus étroite sur mon poignet tandis que nous reprenions notre route à une allure plus soutenue. Il fallut de longues minutes à Terys pour retrouver son calme mais je parvins à l'apaiser par de nombreuses caresses et murmures rassurants. Mais cette forêt n'en finissait pas, même si elle se faisait plus praticable par endroit, avancer entre les arbres énormes était pour le moins pénible. Les zigzags continuels, l'impossibilité d'avoir une vue un tant soit peu dégagée finissaient par user mon attention, me donnant un vague sentiment de vertige. Je commençais à perdre la notion du temps à voir défiler tronc après tronc, presque tous identique, de cette unique essence que je n'identifiais pas. Je réalisais que si d'ordinaire, je me sentais si bien au cœur des bois, c'était parce que le soleil s'y invitait souvent, même par infiltration. Dans la forêt de Purcell, aucune luminosité ne venait égayer la nature. Les couleurs finissaient par se mélanger, donnant la même teinte grisâtre aux écorces et aux feuilles mortes jonchant l'humus. Ces bois étaient d'une tristesse sans nom. Ou bien était-ce moi qui ne parvenais pas à y trouver un quelconque intérêt esthétique ? Toujours est-il que nous avançâmes encore pendant au moins deux heures, je ne pourrais en jurer exactement, avant que des odeurs familières ne me viennent au nez. Bois brûlé, feu de camp, poisson grillé et pomme de terre cuite sous la braise. Je n'avais pas faim mais ces senteurs me renvoyèrent à des souvenirs d'enfance chaleureux. Quand nous partions camper au bord de la rivière au sud de la ferme de Justine. Les visages réjouis de mes frères et sœurs, les histoires de mon père. J'étais encore très jeune alors. Ces images me réchauffèrent le cœur l'espace d'un instant puis j'aperçus au loin la lumière d'un feu vif. Je sortais Ofélius de ses réflexions : « Je crois que nous avons trouvé ce que nous cherchons maître vipère… ». Il redressa la tête comme si je venais de le réveiller et chercha du regard ce dont je lui parlais. Je pointais un doigt en direction du feu, Terys marchait vers sa lumière. Le Nécromancien parut moins enthousiaste : « Taïs, vous devriez peut-être utiliser le voile d'oubli maintenant. Et remettre vos gants !

— Quoi ?

— Tant que nous sommes en errance, il vaut mieux être prudent, ne croyez-vous pas ? ». Il n'avait pas tort. Même si je ne craignais personne au combat, je n'étais pas à l'abri d'une attaque. Et s'il me fallait occire le premier coupe-jarret venu pour me protéger, je n'obtiendrais jamais aucun renseignement. Je sortais donc la petite

boîte circulaire de mon sac et frottais le bout de mon index dans cette matière semblable à du cirage. Je marquais un temps d'hésitation avant de reproduire le geste que m'avait mimé Linor : passer le bout du doigt sur mon œil en partant du coin interne. L'image du faciès d'un raton laveur me passa en tête. Ofélius m'observait attentivement. Quand je rangeais la boîte, il me dit : « Curieusement Taïs… Cela vous sied. ». Je lui répondis d'un haussement de sourcil en enfilant mes gants. Il n'apprécia guère se retrouver sous l'un d'eux et se déplaça pour s'enrouler par-dessus. Je lui dis alors : « Soyez le parfait bracelet que vous êtes censé être maintenant… ». Nous n'étions plus qu'à une dizaine de mètres de ce qui ressemblait fort à un campement, je vis une personne seule évoluer autour du feu. J'observais tout autour afin de ne pas me faire surprendre par un autre comparse tapi dans l'ombre, sans rien trouver. L'obscurité était de plus en plus prégnante, la nuit devait être tombée sans que je ne m'en rende compte. Il faut dire que la différence entre la nuit et le jour était difficile à faire en ces bois lugubres. J'identifiais une vieille femme près du feu et afin de ne pas l'effrayer outre mesure, je m'annonçais : « holà du campement ! ». Elle sursauta et empoigna une grosse cuiller de bois telle une arme. J'ajoutais, sur un ton que je voulais affable : « Puis-je venir me réchauffer à votre feu ? ». Elle plissa les yeux pour mieux me voir tandis que Terys avançait lentement : « Qui qu'c'est qu'vous êtes ?!

— Une voyageuse bien fatiguée…

— Une fumelle ?! Z'êtes toute seule ?!

— Oui, il n'y a que moi et mon cheval. ». Elle parut se détendre quand j'abaissais ma capuche. Je lui souris humblement et cela sembla lui suffire. D'un mouvement de cuiller, elle m'invita à venir m'asseoir près du feu en marmonnant : « Ben ça ! Une fumelle qui traîne dans l'bois des Scolo' ! J'avions jamais vu ça ! Faut-y être folle ! ». Quand je mis pied à terre, elle m'interpella : « Qu'est qu'tu fous donc dans ces bois maudits la donzelle ? C'est-y qu't'as envie de mourir ?

— Je visite ce pays et… je crois que je me suis un peu égarée.

— Égarée ? Dans ce bois-là ? T'as d'ces mots toi ! ». Comme je m'agenouillais près du feu, elle ramassa une vieille écuelle — sûrement la sienne — ébréchée et la plongea dans la petite marmite noire qui patientait sur le feu. Ses mains étaient d'une saleté repoussante mais plus encore l'étaient les bandages qui les entouraient. Quand elle me tendit le bol de soupe, la politesse m'obligea à le prendre mais je n'avais aucune intention d'y goûter. La vieille femme n'en revenait pas de me trouver là et à sa propension à

me le répéter, je devinais qu'elle n'avait pas dû croiser grand-monde depuis bien longtemps. C'était une petite vieille emmitouflée dans plusieurs couches de guenilles plus sales les unes que les autres. N'en dépassaient que son visage, ses doigts et le bout de ses lourds sabots de bois dépareillés. Sa face aussi ronde que ridée avait d'ailleurs la même teinte que les vieux tissus qui recouvraient sa tête et tout son corps. Mais son regard gris était vif et sa voix presque criarde : « Et où qu'tu vas comme ça, à travers l'bois comme un spect'e ?

— J'aimerais rejoindre la ville…

— Qué ville ? Satilaar ou Jhörett ?

— La plus proche.

— Satilaar alors ! Tu s'rais pas une de ces débauchées de Nécro des fois ?!

— Une débauchée ? Non, pas du tout, je dois… rejoindre mon époux.

— Il a des bateaux, j'parie ! Pasque tu m'as l'air ben riche toi, l'genre à avoir des bateaux et tout ça !

— Non, je n'en ai pas. Nous visitons juste ce pays…

— Et ton galant t'a laissée toute seule ?! L'est-y fou ? Avec ta jolie p'tite trogne et tous les maudits maraudeurs qui traînent ?! ». Elle cracha par terre et partit dans un monologue dont je ne saisis pas tous les tenants et aboutissants. Sans être tout à fait sénile, je suspectais cette femme d'avoir perdu un peu de sa raison à l'épreuve de la solitude. Car je compris néanmoins qu'elle était veuve et qu'elle n'osait pas quitter la forêt où son mari reposait. Mais qu'un jour, poursuivie par des loups, elle s'était égarée et ne retrouvait plus son chemin vers la sépulture. Elle aurait pu quitter les bois et retourner vers la ville mais s'y refusait. Elle se justifia en disant que la place d'une épouse était auprès de son mari et que, de toute façon, les villes étaient bien trop sales pour elle. Je ne pus réprimer un vague sourire vu son état d'hygiène actuel. Mais c'était un sourire attendri face à cette femme qui avait aimé et aimait toujours. Son histoire était d'une tristesse sans nom, mais je m'interrogeais sur la façon dont elle avait pu survivre ainsi, seule face aux multiples dangers potentiels. Quand je la questionnais, elle me répondit nonchalamment : « Oh j'dois êt'e trop vieille pour ces bêtes-là ! Mais j'crois qui viennent pas de c'côté d'la clairière, c'est l'coin des z'aut'es ! Pi y a toujours les Scolos ! 'Sont pas fous les loups !

— Les Scolos ?

— Tu viens de par-là et t'en as pas vu ? T'as ben d'la chance ma fille ! ». Comme je restais interdite sans comprendre, elle se pencha en avant et pris un air soudain très grave pour me dire, presquà vois basse : « D'la salop'rie d'l'enfer ces machins-là ! Énormes ! Noirs et luisants avec un appétit de bâtard des dieux !

— Je n'ai rien vu de pareil, juste aperçu quelque chose qui est reparti sous la terre…

— C'EST ÇA ! UN SCOLO ! Me dis pas que t'as traversé le nid de la clairière ?

— J'ai traversé une clairière oui…

— C'est un nid de Scolo ! Ça pond des œufs sous la terre et les larves, elles boulotent toutes les racines des arb'es ! Si bien qu'ça crève et qu'ça r'pousse plus après ! Tu peux y parier tes culottes que quand y a une clairière, y a un nid de Scolos en-d'ssous ! J'te l'dis ! T'as ben d'la chance d'en être réchappée ! J'te l'dis ma fille ! Dans l'temps z'étaient pas comme ça les Scolos ! Pas si gros ! Mon grand-père y m'racontait qu'on les chassait des champs à coup de pelle, qui z'étaient gros comme des r'nards ! Mais maint'nant… Des r'nards d'une tonne et demie, c'est plus des r'nards ! ». Je ne posais pas de questions sur ce que cette femme me décrivait avec fébrilité. L'évocation de ces créatures lui agitait les sens et son débit de parole en devenait difficile à suivre. Son phrasé approximatif et son accent rendaient déjà ma compréhension très variable. Pendant un temps, je me contentais de hocher la tête et de sourire complaisamment, la vieille femme tenant très bien la conversation à elle seule. Le froid ambiant, de plus en plus incisif, me confirma la tombée de la nuit. Ma compagne de bivouac, répondant au prénom d'Arlonne, ne remarqua guère que j'avais discrètement renversé sa soupe. Toujours occupée à me raconter mille et une choses dont elle était sûre. Comme le fait qu'après une pluie oblique, le vent soufflera toujours de l'Est ou qu'on n'apprend pas aux enfants à lire s'ils ne marchent pas à un an. Je ne saisissais pas la moitié des justifications qu'elle donnait à ses certitudes et je dois bien avouer qu'elles ne m'intéressaient pas. La fatigue tiraillait déjà ma nuque et la faim commençait à faire grincer mon estomac. Avec l'idée de réjouir Arlonne — et peut-être de la faire taire un moment — je sortis de mon sac la poche contenant les biscuits et la lui donnait. Elle fut effectivement surprise et réjouie mais bien moins que ce que j'avais cru.

Elle engloutit la dizaine de biscuits sans cesser de jacasser, me gratifiant d'une pluie de postillons sablés pour tout partage de repas. Ofélius s'outragea, sans bouger : « Ces humains ! Des porcs sans la moindre décence ! ». J'eus un haussement de sourcil blasé avant de me couper un morceau de fromage avec ma dague d'Ereeus. Arlonne venait de finir les petits gâteaux et son regard perçant était désormais rivé sur mes mains. La bouche encore pleine de miettes aux commissures, elle me demanda, soudain étonnamment calme : « C'est quoi que ça ?

— Du fromage, je vais vous en couper un morceau.

— Non pas ça, la lame. C'est-y possib' que… C'en est ? ». En la voyant, quasi pétrifiée par un intérêt où je devinais quelque chose de malsain, je regrettais d'avoir sorti ma dague. Je coupais vite deux morceaux de fromage et rangeais mon arme sans l'essuyer. Je tendais ensuite sa part à la vieille femme à qui aucun de mes gestes n'avait échappé. Elle s'en saisit en demandant à nouveau : « C'en est ou pas ? Ça y ressemble drôlement !

— Oui, du bon fromage de pays. Un peu dur mais très fruité. ». Je mangeais un morceau en prenant un air détaché. Mais je pouvais lire dans son regard, une convoitise évidente qu'elle tenta de tempérer ensuite. De la plus mauvaise façon qui soit. Elle se fit quasiment mutique en boulotant son fromage mais ses petits yeux, comme s'ils pouvaient voir à travers l'étoffe, ne quittaient plus la hauteur de ma taille. J'étais pourtant emmitouflée dans ma cape mais le regard de cette femme aurait pu la traverser tant il scintillait d'envie. Dès qu'elle eut fini de manger, elle m'annonça qu'il lui fallait aller ramasser du bois pour le feu et s'éloigna dans l'obscurité impénétrable des bois. Je ne la retenais pas, quelque chose en elle éveillait désormais ma méfiance. Ofélius se redressa sur mon poignet pour me dire : « Vous l'avez senti ?

— Quoi donc ?

— Cet élan de mauvaises intentions qui émane d'elle… Elle prévoit de vous dépouiller dans votre sommeil. Elle n'est pas ce qu'elle dit être.

— Vous avez lu en elle ?

— Sous cette forme animale, je ne peux le faire précisément. Ce que je vois est flou mais… Je pense qu'elle ne survit pas seule dans cette forêt.

— J'ai du mal à y croire moi aussi.

— Nous devrions partir avant qu'elle ne revienne accompagnée de je ne sais quel malandrin !

— Non. Qu'aurais-je à craindre de coupe-jarrets ? Il fait trop froid pour errer dans les ténèbres.

— Mais Taïs !

— Fermez-là et dormez Ofélius. ». Je rabattais ma manche un peu rudement sur lui avant de m'installer plus confortablement pour la nuit. En apparence du moins. Je m'étendis sur le côté, face au feu mourant. Et, incapable de fermer l'œil, je gardais les yeux grands ouverts et l'oreille aux aguets. Puis, au bout de quelques minutes, je réalisais que le voile d'oubli avait peut-être fait son œuvre et qu'Arlonne, après s'être éloignée un peu, ne se souviendrait même plus de qui ou de quoi elle s'éloignait. Mais cela ne fonctionnait pas ainsi, je l'ignorais alors. Je sombrais sans m'en rendre compte dans un sommeil profond, étroitement enroulée dans ma cape. Et je ne tardais guère à rêver. Le même rêve que la veille. La voix d'Angus approchant dans un écho lointain au cœur d'une obscurité insondable. Et moi, ne voulant croire que ce cauchemar se reproduise et espérant dans le même temps entrevoir mon bienaimé. Je répondais à ses appels, courant en tous sens comme un poulet sans tête. Sa voix de plus en plus proche faisait battre mon cœur de plus en plus vite. Vint ce moment où je l'entendis crier : « Solène ! Je sais que tu es là ! Aide-moi ! Aide-moi à te trouver ! ». Mais j'avais beau répondre, en larmes : « Je suis là ! Je t'entends ! Je ne suis pas loin de toi ! Je t'entends Angus ! Mon amour, je t'en prie ! Viens jusqu'à moi ! ». Il ne me voyait pas, ne me trouvait pas. Une violente douleur à la tête m'arracha à ce rêve où je tournais en rond. Je me redressais brusquement pour me retrouver face à Arlonne, une grosse branche en main, prête à s'abattre une seconde fois sur mon crâne. Je la stoppais et la lui arrachais des mains en me relevant. Elle recula en piaillant : « Par tous les fantômes du temple ! Ne me tue pas !! Pitié ! ». Je portais une main à mon front douloureux et découvrais ensuite mon gant plein de sang. J'aurais pu libérer ma colère sur cette vieille peste, mais avoir vu juste à son sujet ne me causa qu'une forme lasse de déception. Je jetais la branche dans le feu en soupirant : « Non, je ne te toucherai pas, disparais ! En espérant que les bêtes de la forêt se chargeront de toi cette nuit… ». Elle parut hésiter et contre toute attente, au lieu de tourner les talons, elle poussa un cri suraigu en se jetant sur moi. Je la bloquais au moment du contact et la renversais au sol d'un mouvement sec. C'était ridicule, comment ce petit bout de

femme rabougri avait pu penser être capable de m'attaquer, moi qui devais faire vingt ou trente livres de plus qu'elle ainsi que deux têtes de plus ? Elle se mit à couiner et se lamenter au sol en gesticulant pathétiquement : « Ah tu m'as frappée !! T'as même pas honte d'frapper une vieille comme moi !! J'suis blessée !! Je saigne !! à l'assassin ! ». La scène pathétique qu'elle me jouait acheva de me désabuser. J'hésitais, le temps d'un battement de cil, à remonter en selle et m'éloigner de cette femme à la raison vacillante. Terys la regardait d'un œil perplexe et son expression me tira un sourire malgré le sang qui coulait au long de ma tempe. Je tournais les talons pour aller redresser Arlonne sans douceur. Elle geignit à nouveau, regrettant aussitôt ses paroles et me suppliant encore de ne pas la tuer. Mais je n'en fis rien. Je lui arrachais le fichu entourant sa tête et lui liait les poignets dans le dos tandis qu'elle continuait de gémir de sa voix égrillarde. Je finis par la bâillonner avec un autre de ses haillons après lui avoir attaché également les chevilles. Je vous fais grâce des relents nauséabonds qui me saisirent à la gorge quand je soulevais sa robe dans ce but. Reste qu'une fois ficelée comme une volaille et réduite au silence, Arlonne se tint enfin tranquille.

Je l'installais près du feu et, en essuyant mon front, je lui dis posément : « Je te libérerai à l'aube. Et pour répondre à ta question, maintenant que je sais que tu ne m'écraseras pas le crâne avec une pierre… Oui. C'en est. De l'Ereeus. Et tu peux t'estimer heureuse que je ne te tranche pas la gorge avec. Bonne nuit, vieille folle. ». Je m'étendais à nouveau. Sans la possibilité de voir les étoiles, je n'avais aucune idée de l'avancée de la nuit. Mais je devais me reposer, je le sentais, les cauchemars me laissaient toujours aussi fatiguée au réveil. En m'appuyant la tête sur mes mains, Ofélius se retrouva juste sous mon nez : « Taïs, il faut que nous parlions.

— Pas maintenant Ofélius.

— C'est important, votre sécurité en dépend !

— Ma sécurité ? Parlons-en ! ». Je me redressais à demi pour lui dire sèchement : « Vous auriez pu me réveiller avant que cette vieille peste ne me frappe ! Vous faisiez quoi ? Vous comptiez vos écailles ?!

— Justement Taïs ! J'ai essayé ! Je vous ai même mordue, voyez votre bras ! ». Je relevais ma manche et découvrais quatre marques de crochet sur ma peau. Stupéfaite, je hoquetais : « Deux fois ? Vous m'avez mordue deux fois !

— Oui ! Je ne parvenais pas à vous éveiller quand vous avez

commencé à cauchemarder et… à appeler Artaïs. Votre jument elle-même hennissait comme une furie ! J'ai vu arriver l'humaine mais il n'y avait rien à faire ! ». Je m'assis en soupirant, le spectre vipère ajouta : « C'est de cela qu'il faut que nous parlions Taïs, racontez-moi ces cauchemars. Il doit y avoir une bonne raison pour que je ne parvienne pas à vous réveiller quand vous en faites un ! Ni moi, ni quoi que ce soit d'autre visiblement. ». Je frictionnais légèrement mon visage à deux mains, un peu contrariée d'avoir à raconter ce que je vivais en rêve. Mais Ofélius n'avait pas tort, il me fallait le faire. Me revinrent en tête tous ces moments où Angus avait insisté pour que je lui raconte mes mauvais rêves afin de m'apaiser. Cela fonctionnait toujours. Je racontais donc au Nécromancien l'obscurité épaisse dans laquelle je me trouvais, cette sensation d'être perdue et la voix de mon bienaimé, de plus en plus proche sans que je n'arrive jamais à le voir. Mais décrire tout ceci me piquait au cœur, cela ne m'apaisait pas du tout cette fois. Face à la vipère qui gardait le silence, se contentant d'incliner la tête par instant, je lâchais dans un soupir lourd : « Il n'y a pas grand-chose à raconter. Je l'entends mais je ne le vois pas. Nous nous cherchons sans nous trouver. Ce n'est que ce que mon cerveau traduit de… ce que je vis…

— Je ne crois pas. ». Son ton avait été si posé et affirmatif qu'il éveilla ma curiosité. Quelle autre explication que la mienne allait-il pouvoir me donner ? Il eut plusieurs clignements de ses yeux reptiliens aux multiples paupières avant de poursuivre : « Vous souvenez-vous des Skälls que nous avions rencontrés quand…

— Oui je m'en souviens, un peuple de voyageurs…

— Et vous souvenez-vous des termes qu'a employés leur cheffe pour s'adresser à Artaïs Angus ?

— Non je… ». En une demi-seconde, une foule d'images défila dans mon esprit jusqu'à cet instant précis où cette femme aux yeux vert si profonds nous avait salués en appelant Angus "maître des rêves". Ofélius lut sur mon visage que je m'en souvenais, je lui demandais néanmoins : « Maître des rêves ? C'est à cela que vous faites allusion ?

— Oui. Les Skälls ont cette faculté de lire la nature des personnes. Bien plus que l'aura qui renseigne sur les émotions et les intentions, qui ne sont que des informations changeantes, la nature, elle… La nature est ce qui fait de nous ce que nous sommes hors des limites de nos élans ou de notre volonté. ». Il marqua une pause, comme s'il venait de faire une découverte dont les répercussions lui parvenaient par bribes. Puis il planta son regard vipérin au fond du mien en me

disant : « Artaïs un jour m'a laissé entendre qu'il avait fait, par le passé, des rêves s'avérant prémonitoires… Et ce nom qu'il a donné à son épée…

— J'ai du mal à vous suivre Ofélius.

— J'oublie parfois que vous n'êtes pas ce que j'ai été Taïs. Ni vous ni votre époux. Vous êtes des Premiers. Et… Artaïs Angus a donc cette capacité qui… ». Il eut le souffle court et l'air troublé, même si ce n'était pas évident à saisir de la part d'un serpent. Reste que ce qu'il me dit ensuite, le bouleversait : « Cela faisait partie de la légende pour moi et ceux de mon époque… Les Premiers, les hommes, avaient la maîtrise des rêves. On disait qu'ils pouvaient voyager dans les songes de leurs semblables.

— Angus serait donc à ma recherche, en rêve ?

— C'est ce que je crois. Je ne suis pas très instruit sur la question mais ce qui me paraît des plus logique c'est que… Quand il visite vos rêves, vous vous retrouvez dans le "lieu de pensée" scellée par vos Lorks maritaux. Et que personne ne peut vous en sortir à part… vous-même. Ce qui expliquerait qu'on ne puisse vous réveiller. C'est la douleur qui vous a éveillée, le coup sur la tête ! Votre corps vous a rappelé à lui, à la réalité. ». Le Nécromancien trouvait là une explication à un détail tangible. Mais de mon côté, quelque chose de cruel s'était allumé sous mon crâne. Si Angus pouvait me visiter en rêve, pourquoi n'arrivai-je pas à le voir ? Qu'est-ce qui m'en empêchait ? Je questionnais aussitôt mon compagnon : « Dans ce cas, pourquoi ne parvenons-nous pas à nous trouver ?!

— Je pense qu'Artaïs ne sait pas encore comment utiliser cette capacité qu'il découvre, c'est lui qui vous trouvera, lui seul. Ce versant de l'esprit est son territoire. Tout comme la réalité est le vôtre…

— Et de ce côté, c'est à moi de le trouver… seule. ». La première pensée qui me rassura fut : s'il me cherche en rêve, il est en vie. Puis je réalisais combien nous étions ignorants de cette nature Première qui était la nôtre et mon regard las tomba sur mon ventre. Je donnerai bientôt la vie à un être dont nous saurions peu de choses en définitive. Puisque nous en savions si peu sur nous-mêmes…

C'est la tête ceinte dans un étau de soucis que je finis par m'endormir. Je ne rêvais pas alors. Pas le moindre rêve. Peut-être Angus dormait-il lui aussi ? Peut-être s'épuisait-il à chaque tentative

de me rejoindre en songe ? Peut-être n'y parviendrait-il jamais ? Ni moi, de mon côté… Mon repos tout relatif fut de courte durée car, à l'aube, la vieille Arlonne m'éveilla par des couinements aussi stridents que continus. Je me levais en titubant pour aller me pencher au-dessus d'elle et lui arracher son bâillon : « Ferme-là vieille poularde ! Je te détache dans une minute !

— Fiente de goret ! Qu'la pisse te gicle par les oreilles, maudite traînée !!

— Oui, oui c'est de cela qu'il est question… ». Je m'éloignais un peu pour uriner derrière un arbre tandis qu'elle continuait de piailler mille insultes toutes plus imagées les unes que les autres. Quand je revins vers elle, elle ne s'interrompit pas une seconde. Même quand je tranchais ses liens avec ma dague. Elle s'écarta vivement de moi en me crachant sur les bottes et en maudissant encore mes ancêtres. Je fis mine de l'ignorer en remontant à cheval mais je gardais un œil sur cette peste en guenilles. Mon crâne ne me faisait plus mal à l'endroit où elle avait abattu son coup mais je n'oubliais pas l'outrage pour autant. Quand nous nous éloignâmes, Terys marchait d'un pas tranquille. Les insultes fusèrent longtemps derrière nous, même quand nous fûmes hors de portée visuelle. Il m'était décidément impossible de comprendre comment Arlonne avait pu survivre ainsi seule. Le raffut que cette femme pouvait faire à elle seule aurait dû attirer tous les prédateurs à la ronde. Elle m'avait, en tout cas, donné la première leçon du voyageur. Que les gens n'étaient pas plus dignes de confiance en Lyrkania qu'en terres humaines ou en Ereeven. Pour cela, j'aurais presque pu la remercier. Presque.

Chapitre 14 :

La taverne du pic céleste.

La luminosité ambiante n'était pas différente de celle de la veille. Je discernais à peine un ciel bas à travers les feuillages touffus des grands arbres. Exactement comme s'il eût été posé à même la canopée. L'expression chape de plomb prenait décidément tout son sens en Lyrkania. Je ne pouvais qu'évaluer l'heure matinale en fonction de la fraîcheur humide de l'air et de l'agitation toute relative des animaux de la forêt. Je dois dire qu'en dépit d'une nette différence de gabarit, les diverses créatures que nous croisâmes semblaient avoir les mêmes habitudes que celles des terres humaines. Je vis plusieurs renards dont un, qui fit une halte, un oiseau en gueule, pour nous regarder avec curiosité. Sa robe rousse était d'une teinte bien plus vive que celle de ses cousins de la forêt des Arabesques. Et il devait bien peser vingt livres de plus ! J'aperçus un blaireau au loin, de belle taille également. Je me pris alors à penser à mon père. Il aurait aisément fait gonfler nos dots en vendant des peaux dans cet étrange pays. Mon père qui ignorait tout encore de ma folle expédition. Et qui ne manquerait pas, quand il serait au courant, d'exploser de colère. Sans doute passerait-il sa fureur à coup de hache sur le premier tronc venu pour en faire du petit bois. Et Sylvaine se moquerait ouvertement de lui… Sylvaine. Je portais une main à ma poitrine avant de fouiller la poche intérieure de mon pourpoint. La lettre de Sylvaine. Je n'avais même pas pris le temps de la parcourir. Terys avançait lentement, j'enroulais les rênes sur le pommeau de la selle et dépliais la missive pour la lire : *« Ma petite aile de corbeau,*

qu'il me tarde de te retrouver et de te voir arrondie ! Nous nous apprêtons à quitter Pierre Fendue et si je t'écris ces quelques lignes c'est juste au cas où nous ne pourrions pas rentrer. Jamais. Depuis votre départ, et je ne crois pas que ce soit lié, mais il y a profusion de créatures oubliées en terres humaines ! C'est à n'y rien comprendre et je regrette de ne pas avoir ton Ofélius sous la main pour qu'il m'explique certaines choses !

Nombre de nouveaux réfugiés sont arrivés au château et Édouard a pu se constituer une garde solide sous l'égide de Georges. Ils t'embrassent tous

deux d'ailleurs. Tous ces nouveaux soldats ne sont pas malvenus tant nous avons eu à repousser de créature ! Un Oleth hideux est venu jusqu'au village pour s'en prendre à la poignée de moutons qu'il y restait ! Un Oleth ! Si l'on m'avait dit que je verrais cela, je ne l'aurais pas cru ! Et en plus des goules, certains réfugiés ont dit avoir vu plusieurs groupes de Skrigs dans les champs. Quelque chose s'est détraqué et nous voilà tous plongés dans les vieux contes de mon enfance ! Je n'y comprends rien, nous en parlerons tous ensemble dès mon retour. Si on arrive à passer au travers des griffes de toutes ces foutues bestioles ! Georges veut que je porte une armure pour le voyage ! Tu m'imagines moi, en armure ? J'ai passé l'âge !

Ton père et tes frères vont bien, ce sont des guerriers, quoi qu'en pense Elyas. Colin a déjà commencé à se faire une galerie de trophée avec les têtes des monstres qu'il affronte. C'est un idiot mais personne n'a son lancer de hache, je dois bien le dire. Bastien est bien plus calme et réservé que lui. Ce garçon réfléchit, il ira loin…

Sur ces nouvelles, je te laisse en espérant que tu auras ce courrier puisque c'est l'armée elle-même qui a repris les rênes en terres humaines, les courriers devraient arriver à bon port !

À bientôt, ma petite aile de corbeau, fait préparer un banquet et des liqueurs, je suis écœurée de ce qu'on boit ici !

Sylvaine. ». Ainsi donc, les créatures se multipliaient toujours en contrées humaines. Et se faisaient de plus en plus hardies, au point de se risquer au village. Sylvaine serait bien déçue de ne pas nous retrouver à son retour mais plus que sa déception, je craignais pour sa vie et celle de Georges. Si la campagne était infestée de monstres, le risque pour leur sécurité était bien réel. Même si mon maître d'armes était capable de riposter et de défendre sa mie, j'espérais qu'ils ne se risqueraient pas tous deux par les routes sans quelques hommes pour les accompagner. Distraitement, je résumais le contenu de la lettre à Ofélius qui s'empressa de me rassurer : « Ils sont de taille à affronter cette faune et la route vers Ereeven n'est pas très longue. J'ai confiance.

— Oui. Nous n'avons pas vraiment d'autre choix que d'avoir confiance de toute façon.

— Effectivement. ». Je ne sais s'il crut vraiment à mon aplomb, je rangeais la lettre dans mon sac et m'absorbais à nouveau en pensées. En apparence du moins. Parce qu'en fait, je me répétais

intérieurement la même chose, en boucle, pour éviter de trop m'inquiéter. Comme une prière magique qui ne se réaliserait qu'à la millième incantation. "Ils vont y arriver, ils vont s'en sortir."…

Quand la forêt commença à se faire plus clairsemée, je pensais d'abord à une variation naturelle de sa densité. Mais quand j'aperçus ce qui ressemblait fort à une route, mon cœur fit un petit bond irrépressible dans ma poitrine. Terys le sentit bien sûr, elle pressa l'allure. Nous approchions au petit trot quand je vis un groupe de cavaliers passer à très vive allure, visiblement fort joyeux, criant et riant à gorge déployée. Ma jument marqua un court temps d'arrêt avant de rejoindre la route d'un pas moins allègre. Les cavaliers étaient déjà bien loin en direction du Nord. Je mis pied à terre, ravie de sentir enfin la terre sèche du chemin sous mes semelles. Ofélius se redressa en disant d'un ton léger : « Nous y voilà ! En suivant cette route, nous trouverons forcément une ville ou un village ! Satilaar au Nord sans doute, comme l'a dit cette vieille putride dans la forêt ! ». J'aurais voulu abonder dans son sens mais une odeur dans l'air me troublait. J'eus tôt fait de l'identifier. Du bois brûlé ainsi que d'autres matières telles que du foin et… Mon estomac se serra un peu. Cette odeur dans l'air était identique à celle que j'avais sentie quand Pierre Fendue avait été mis à sac par les Orthons. Une odeur de saccage. Mon regard fouilla rapidement les alentours et je ne tardais pas à repérer une colonne de fumée brune à une demi-lieue vers le Sud. Ces cavaliers que nous avions aperçus se réjouissaient-ils d'un pillage ? Pourquoi galoper aussi vite si ce n'est pour fuir les lieux d'un méfait ? Comme je restais figée à regarder la fumée se mêler aux lourds nuages gris cendre, le Nécromancien m'interpella : « Taïs ? Quelque chose ne va pas ? ». Je remontais en selle sans répondre, Terys prit la direction du Sud, droit vers la colonne de fumée. Ofélius objecta : « Nous devons prendre au nord Taïs ! Ce n'est pas…

— Je dois vérifier quelque chose.

— Mais nous ne…

— Fermez-là Ofélius. ». Il siffla sa contrariété en s'enroulant plus étroitement autour de mon poignet. L'allure de Terys s'accéléra progressivement à travers champ. Des champs pour le moins désolés, il faut bien le dire. Mais entourés de barrières témoignant d'une activité humaine. Tout comme la fermette en flamme devant laquelle nous ne tardâmes pas à nous trouver. Quelque chose en moi confirma mes craintes car je pus bientôt percevoir un effluve distinctif qui ne

laissait aucune place au doute. La chair brûlée. Voilà ce que je sentais et qui me tordait les tripes. La chair humaine brûlée. En mettant pied à terre, je remarquais les traces d'au moins cinq chevaux différents, le groupe de cavaliers pressés, à n'en pas douter. La bâtisse de plain-pied était déjà à moitié dévorée par les flammes, je me risquais cependant dans la partie encore intacte sans savoir précisément pourquoi. Ofélius pesta : « Mais enfin Taïs, qu'espérez-vous trouver ici ?! ». Je ne lui répondais pas et embrassais les lieux d'un regard circulaire. Une humble ferme remplie d'un mobilier de bois grossier, sans doute fabriqué par les fermiers eux-mêmes. De la nourriture, de la vaisselle renversée au sol, des chaises brisées… Visiblement, l'on s'était battu ici. J'allais ressortir quand, au détour d'une table, j'avisais le corps inanimé d'un homme. La gorge tranchée, plusieurs coups d'épées dans la poitrine, on ne lui avait laissé aucune chance. Le feu grondait de plus en plus fort de l'autre côté du mur qui séparait les deux parties de la maison. Je retournais à l'extérieur, la bouche pleine d'une amertume nouvelle. Quelle ne fut pas ma surprise en ne retrouvant pas Terys où je l'avais laissée. Je l'appelais aussitôt et elle ne tarda pas à hennir furieusement en réponse. Je contournais la bâtisse pour trouver ma jument devant ce qui ressemblait à une étable, elle aussi en proie aux flammes. Terys ruait, se cabrait, s'agitait comme si quelque chose la rendait folle. Je me précipitais auprès d'elle et malgré le crépitement assourdissant de l'incendie, j'entendis alors ce qui ressemblait à des cris d'animaux. Je compris qu'ils causaient l'agitation de ma jument sans pour autant reconnaître de quelle bête il s'agissait. En un coup d'œil, je trouvais un long et large râteau de bois avec lequel je tentais de pousser la porte enflammée de l'étable. Elle bougea un peu dans un grincement mais pas assez pour que j'entre. Terys me bouscula brutalement et d'une puissante ruade des jambes arrière, elle défonça le bois fragilisé par le feu. Ofélius s'écria : « Vous n'allez pas entrer ?! ». Je l'arrachais de mon poignet et le jetais au sol avant de m'élancer dans le passage étroit que me laissait l'incendie. À l'intérieur, j'avançais penchée en avant, la chaleur était insupportable. L'air que j'inspirais me brûlait la bouche et la gorge. J'étais sur le point de capter de l'énergie pour me prémunir du feu mais ce que je vis m'en empêcha. Dans le seul coin épargné par les flammes, une fillette se tenait recroquevillée, serrant un paquet de linge contre sa poitrine. Entre deux quintes de toux, elle poussait des cris déchirants. Des cris de bête. En moins de temps qu'il en faut pour le dire, je la soulevais du sol et l'emportais au-dehors. Elle était d'une légèreté désarmante. Je m'accroupis au centre de la cour de la fermette, hors de portée des flammes et la déposais sur le sol. Elle portait un bonnet noirci par les fumées et quand elle leva ses grands yeux bruns vers moi, l'image de Louise vint s'intercaler furtivement dans mon esprit.

Mais l'enfant referma aussitôt les yeux en s'évanouissant. J'entendais pourtant encore des geignements. Et quand les bras de la fillette se détendirent, je compris. Ce que j'avais pris pour un paquet de linge n'en était pas un. Je découvrais un bébé minuscule, emmailloté étroitement, couvert de suie lui aussi. Quelque chose s'apparentant à une forme de panique m'étreignit subitement le cœur. Ofélius approcha et s'exclama, en découvrant les deux enfants : « Misère ! Il ne manquait plus que cela ! ». Il émit un sifflement qui avait tout du soupir puis revint s'enrouler à mon poignet en ajoutant : « Ils ont respiré beaucoup de fumée, il faut leur faire boire de l'eau, il y a un puits là-bas ». De sa tête, il m'indiqua la direction et bientôt, je me retrouvais assise à même le sol à tenter de faire boire un peu d'eau à un bébé extrêmement chétif. Encore une fois, je pensais à mon père qui avait su prendre de petits êtres sous son aile sans en avoir jamais côtoyé avant. Je devais bien être capable de garder ces deux-là en vie. Le nourrisson parvint à téter un coin de mouchoir que j'humectais au fur et à mesure. Il sembla s'apaiser un peu, je le débarrassais de ses langes noircis et l'emmaillotais dans la seule chemise propre que je trouvais dans mon sac. C'était un petit garçon. Son corps était si malingre comparé à celui de Lucas que j'en avais le cœur serré. Je le déposais ensuite sur une grosse touffe d'herbe sèche qui ne plia que bien peu sous son poids. Je me tournais ensuite vers sa sœur. Je ne lui aurais pas donné plus de six ans. En la débarrassant de son bonnet, je trouvais la mollesse de son corps anormale. J'approchais ma bouche de la sienne pour percevoir son souffle, en vain. Rien que l'odeur prégnante du feu. Rapidement, mais avec précaution, je découpais sa robe pour poser une main sur sa poitrine moite. Rien. J'y collais mon oreille en soulevant la petite comme une poupée de chiffon. Rien… Une vague de colère me crispa la mâchoire. Je réprimais mal un juron qui sonna comme un grognement rauque. Ofélius risqua : « Elle est morte ? ». Je ramenais les vêtements de l'enfant sur sa poitrine sans répondre. Sa maigreur en rajoutait à ma colère. À genoux par terre auprès de cette fillette décédée, je portais une main à mon front en maugréant : « Toujours… Encore et toujours les enfants… Pourquoi toujours les enfants ? Pourquoi ?! ». Le Nécromancien se laissa glisser au long de mon bras et se dirigea vers le nourrisson. Il toussotait à intervalles réguliers, Ofélius l'observa de près et me dit : « Celui-ci ne tiendra pas beaucoup plus longtemps s'il n'est pas nourri correctement. Il faut partir Taïs. ». Mon regard se fixa sur le visage sale de la fillette au bonnet. Les yeux et les joues creuses, pour une enfant si jeune, cela m'était intolérable. Pour donner une chance à son petit frère, je ne pouvais attendre que son esprit quitte son corps afin de la libérer. Je ne pouvais faire qu'une dernière chose pour elle. Je me relevais en la prenant dans mes bras et retournais vers la bâtisse

qui brûlait toujours. C'était un concert infernal de craquements et de grondements incendiaires. Je m'en approchais au plus près. Terys et Ofélius m'observaient de loin, l'air inquiet. Quand je sentis les flammes brûler l'air que je respirais avec parcimonie, je déposais le corps de l'enfant contre un des murs de la maison. Un genou au sol, j'écartais une mèche de son visage en lui murmurant : « Au moins, quand ton esprit s'éveillera, tu ne seras pas seule… ». Puis je tournais les talons et rejoignais Terys sans me retourner un seul instant. Je ramassais le bébé dans les herbes puis tendais la main au spectre vipère pour qu'il retourne à sa place de bracelet. Quelques instants plus tard, nous prenions la route en direction du Nord. Les craquements de la charpente de la ferme résonnaient dans toute la campagne alentour…

Le jour déclinait quand j'aperçus des lueurs à l'horizon. Nous n'avions fait aucune halte en chemin car l'enfant m'inquiétait. Il toussait de plus en plus gras et rechignait à boire depuis plus d'une heure. Il était somnolent sans sembler réussir à vraiment s'endormir. Son teint me paraissait de plus en plus gris mais je n'arrivais pas à savoir si la luminosité ambiante y était pour quelque chose. Terys se mit à trotter en direction des lumières devant nous et peu à peu, des odeurs vinrent à mes narines, me confirmant que nous approchions d'une ville. Des relents de nourriture se mêlant à ceux d'excréments, le tout porté par des fumées et autres fragrances typiques. Bientôt, dans la lueur mourante du jour, je découvris un relief montagneux formant une sorte de mur naturel d'une vingtaine de mètres de haut. La ville s'étendait tout contre, comme si elle s'y abritait ainsi de quelque danger. La nuit était là quand nous entrâmes dans Satilaar. De hautes palissades de gros rondins faisaient office de remparts mais au premier regard, je sus qu'elles étaient érigées que pour le décorum. Les grandes portes de l'entrée n'avaient pas dû être fermées depuis des lustres, du lierre et des herbes folles les rivaient au sol. Devant elles, deux hommes portant des casques de fer étaient assis sur des caisses, jouant aux cartes à la lueur d'une lanterne. Je les identifiais comme des gardes mais ils ne m'accordèrent aucun regard. On était loin du zèle des Ereehaxs, très loin. Le pas de Terys se fit plus lent à mesure que nous avancions dans la rue principale de cette ville. Des habitations de tailles et de hauteurs très disparates se côtoyaient dans un enchaînement assez étrange d'architectures très diverses. De la maison à colombages comme on en voyait beaucoup en contrées humaines, presque uniquement faites de torchis et de bois ; à des habitations plus ambitieuses, comme celle de Torwin, en pierres taillées avec balcons et jardinets. Plusieurs chaumines assez

misérables, un moulin délabré, de multiples tavernes, des échoppes de marchands. Le tout éclairé de nombreuses lanternes et autres flambeaux… Je retrouvais là beaucoup de choses familières, jusqu'à ce qui me sembla être une place au centre de laquelle trônait une structure de pierre étrange. Je n'y portais en fait aucun intérêt. L'enfant, bien calé contre ma poitrine eut une nouvelle quinte de toux qui me fit mettre pied à terre. Il y avait encore beaucoup de monde dans les rues, j'arrêtais la première femme que je croisais : « Le bonsoir, sauriez-vous où je pourrais… ». Elle s'écarta vivement, comme si j'étais le diable en personne. Je tentais à nouveau ma chance auprès d'un vieil homme, avec le même résultat. Un peu agacée, je pris le mors aux dents et entrais dans la première taverne venue. Et dès les premiers pas que je j'y fis, quelque chose m'interpella. Si la rue grouillait de monde, l'établissement lui, était quasiment désert. Je n'y prêtais qu'une attention relative, me dirigeant droit vers le comptoir au fond de la pièce. Pièce aux dimensions plutôt modestes où quatre tables rondes bordées de vieilles chaises agrémentaient l'espace. Une seule d'entre elles était occupée, la plus grande. Six gaillards y festoyaient bruyamment. Du coin de l'œil, je remarquais qu'ils portaient tous le même genre de vêtements aussi sombres que leurs chevelures. Déjà bien avinés, ils me remarquèrent à peine quand je passais tout près d'eux. Derrière le comptoir de bois épais, une femme assez grande — plus que moi —, portant un vieux bonnet de dentelle blanc, s'affairait en ne risquant aucun regard vers la salle. Il me sembla qu'elle le faisait volontairement, si bien que je dus l'interpeller pour qu'elle me remarque : « Holà dame aubergiste… Dame aubergiste ! ». Je n'avais affermi que le ton de ma voix afin de rester discrète. Elle se retourna cependant d'un bloc, tendue comme un arc. En découvrant son visage, j'eus une demi-seconde de flottement. Une Nortgate. Ici, en Lyrkania. Sa face portait d'affreuses cicatrices et son œil gauche ne s'ouvrait qu'à demi sur ses prunelles orange. Sans les stigmates de ces terribles blessures, elle aurait sans doute eu un certain charme, même si les angles durs de son visage lui donnaient un je-ne-sais-quoi de masculin. Elle approcha et se pencha vers moi pour me demander dans un chuchotement sec : « Que fais-tu là, malheureuse ? Es-tu folle ? Tu ferais mieux de… ». Une voix d'homme l'interrompit en braillant derrière moi : « Il arrive ce vin par tous les démons des grottes ?! ». Une autre voix masculine, beaucoup plus grave lui répondit posément : « Il est en chemin mes seigneurs, je vous l'apporte tout de suite. ». Je vis alors un colosse roux sortir d'une pièce derrière le comptoir, deux bouteilles en mains. Haute taille, longs cheveux noués à la va-vite, larges épaules et poitrail puissant, il avançait cependant en claudiquant. Quand il passa auprès de moi, son regard gris clair, aussi fixe que lointain me traversa littéralement. Et je

compris vite à sa façon de se déplacer entre les tables que cet homme n'y voyait rien. Mais je n'y prêtais pas plus d'attention car la tenancière me disait, toujours à voix basse : « Fiche le camp avant que ceux-là ne décident de jouer avec ta vie ! ». Dans ses yeux d'ambre, je pouvais lire autant de peur que de colère. Je ne bougeais pas : « Je partirai dès que vous m'aurez servie. Il me faut du lait. Du lait de chèvre ou de brebis serait idéal.

— Tu t'es crue à la ferme ?! Je n'ai pas de ça ici, file ! ». Mâchoire légèrement contractée par la contrariété, j'écartais un pan de ma cape pour lui montrer l'enfant en disant : « La ferme, j'en viens. Et je n'y ai trouvé que ceci. ». Elle se raidit brièvement avec un rictus de désolation. Le colosse aveugle venait de la rejoindre derrière le comptoir. L'enfant toussa et l'homme se raidit à son tour, comme un animal aux aguets. Il murmura : « Que fait cet enfant dans ma taverne ? ». Le nourrisson toussa encore, je répondis : « Il a faim. ». Le tavernier parut tendre l'oreille, il rétorqua : « Avec cette toux-là, il n'aura plus jamais faim d'ici peu. ». Puis il tourna les talons et s'en fut dans l'arrière-salle attenante. Mais, alors que la femme tentait une fois encore de me faire partir, l'homme revint, un pot de lait en mains. D'un mouvement de menton, il m'invita à m'asseoir dans un coin de la salle, à l'écart des fêtards. Il s'assit auprès de moi en me demandant, presque dans un murmure : « C'est à la ferme des Câlisses que tu l'as ramassé ? En bordure de forêt ?

— Je sortais de la forêt oui. Et en prenant la route, j'ai vu une colonne de fumée.

— Et tu es allée voir ?

— Oui.

— Tu n'es pas d'ici toi. ». Il avait ébauché une grimace amère. Je ne répondis rien, essayant tant bien que mal de faire téter le nourrisson qui n'y parvenait pas. Il semblait désormais à bout de forces, son état me serrait le cœur. Le tavernier me surprit en tendant ses grosses mains vers le bébé : « Laisse-moi essayer veux-tu ? ». Derrière la barbe rousse qui lui mangeait la face, je crus discerner une expression de douceur inattendue. Je lui confiais l'enfant. Avec une délicatesse surprenante, l'homme repéra par tâtonnements délicats où se trouvait la bouche du bébé. Puis il trempa son petit doigt dans le lait avant de venir le passer sur les lèvres du nourrisson. Ce faisant, un peu de liquide coulait dans sa bouche. Il répéta plusieurs fois cette opération tandis que la femme Nortgate observait la scène de loin avec une anxiété évidente. Tout en nourrissant l'enfant, en gestes lents, patients

et réguliers, l'homme me dit : « Je m'appelle Eroll. Et toi ? Qui es-tu ? ». Ofélius me murmura alors : « Ne répondez pas Taïs ! » et, naturellement, je répondais : « Je m'appelle Solène et j'ignore le nom de ce petit…

— Il n'en a pas encore. Je connais ses… je connaissais ses parents. Il est né il y a moins d'un mois. S'il survit, il aura beaucoup de chance… Puisque tu l'as recueilli, j'imagine que son père est mort, mais… Il a une sœur, l'as-tu vue à la ferme ?

— Oui. Elle n'a pas survécu. J'ai vu le corps d'un homme aussi mais pas de traces de la mère de ces enfants.

— Elle est morte en mettant celui-ci au monde. Joris est donc bien mort lui aussi… Et la petite Elynn… ». Une profonde tristesse assombrit le regard fixe du tavernier. Je venais de lui confirmer la perte d'un ami, en parfait oiseau de mauvais augure. Les cris et les vociférations des clients ne le firent pas ciller cependant, il continua de nourrir l'orphelin avec une régularité de gestes sans faille. Même quand l'un des hommes vint jusqu'au comptoir en aboyant : « Ce vin c'est de la piquette pour les gueux !! », il ne broncha pas. Et quand ce même homme bouscula la femme Nortgate, c'est moi qui me raidis. Eroll me murmura : « Non. Ce serait stupide. Ils vont partir écumer d'autres tavernes si rien ne leur convient ici. ». Le client admonestait la tenancière, agrémentant sa diatribe d'insultes fleuries quant à son physique. Elle garda les yeux baissés dans une posture d'humilité qui me navrait. Puis, comme s'il changeait d'humeur en un battement de cil, le client s'exclama joyeusement : « Nous méritons mieux que cette pisse d'âne, mes amis et moi ! C'est un grand jour que celui-ci ! ». Ses compagnons confirmèrent ses dires par de grands cris de joie mâtinés d'ivresse. Il se tourna alors vers eux pour ajouter, sur le même ton emphatique : « Le premier saccage d'un jeune fils du Crépuscule ! Le meilleur d'entre nous qui plus est ! Kaerl ! Hourra pour Kaerl ! Te voilà un homme mon ami ! Ce fermier crasseux n'a rien vu venir ! Tu l'as saigné comme il se doit : comme un porc ! ». Ils partirent tous d'un même rire tonitruant qu'ils accompagnèrent d'applaudissements sonores. Une bande d'assassins en goguette, il m'apparaissait évident qu'ils étaient ceux qui avaient mis le feu à la ferme. Et occis le fermier. Je les maudissais intérieurement, autant pour leurs méfaits que pour leur qualité de fils du Crépuscule. La même engeance sans honneur que les ravisseurs d'Angus. Une fureur glacée s'installait en moi. La raison m'empêchait encore d'y laisser libre cours, même quand le plus jeune d'entre eux s'exclama, de sa voix fluette d'adolescent : « Je regrette juste qu'il n'y ait pas eu quelques donzelles à culbuter dans ce taudis ! Je les aurais prises avant de mettre le feu !

». Nouveaux éclats de rire, nouvelles effusions et plaisanteries grivoises et nouvelle vague de colère en moi. Mon regard tomba sur le visage de l'enfant qui commençait à entrouvrir la bouche pour recevoir plus de lait. Et je ne sais ce que cette vision déverrouilla en moi mais… Je me levais pour rejoindre l'homme qui se trouvait encore au comptoir. Il me tournait le dos. D'un geste rapide, je tirais ma dague pour lui trancher la gorge, par-derrière. Il vacilla en portant ses deux mains sur la plaie d'où s'écoulait un flot de sang, sans comprendre ce qui lui arrivait. Juste avant qu'il ne s'écroule, je lui murmurais à l'oreille : « N'as-tu rien vu venir, toi non plus ? ». Il fallut une poignée de secondes à ses compagnons avinés pour comprendre que quelque chose clochait. Leur ami était au sol, baignant dans son sang. Ils se levèrent tous les quatre d'un même élan précaire, la main sur la garde de leur épée, prêts à en découdre. Mais je ne leur en laissant pas le temps. J'avais lancé mes griffes Nortgate avant qu'ils aient pu dégainer. Une pour chacun, en plein front. Le dernier son qui se fit entendre dans la salle de la taverne fut celui de leurs corps sans vie tombant au sol… J'allais récupérer mes armes et, en me penchant au-dessus du plus jeune de ces hommes, je marquais un temps d'arrêt. En découvrant son visage, quelque chose m'avait interpellée. Quelque chose de familier dans ses traits. Des traits lisses et réguliers, un nez fin, une bouche assez charnue, des longs cils noirs bordant des prunelles claires… Ervyan Toris. Ce jeune homme lui ressemblait de manière troublante. En jetant un coup d'œil aux autres, je compris qu'il était le seul à partager cette ressemblance. Car même s'ils portaient tous le même genre de tenue et arboraient tous les cheveux longs, leurs faciès étaient bien différents. Ofélius choisit cet instant pour me demander dans un soupir désolé : « Était-il nécessaire de tous les tuer ?

— C'était nécessaire à mon équilibre nerveux, oui. Je me sens bien mieux.

— Je crois que de nombreuses personnes vont mourir en Lyrkania à ce compte-là…

— Je le crois aussi. ». Pendant que nous parlions, la Nortgate approcha, bouche bée, l'expression même de la stupéfaction. Je fouillais les poches des assassins à la recherche d'une carte alors que la tenancière cédait progressivement à la panique. Elle se mit à tourner autour des corps en se lamentant : « Qu'as-tu fait ? Que va-t-on devenir ?! Ils vont nous pendre pour ça ! Et brûler la maison ! Eroll ! Elle les a tués ! Tous ! Même le fils du Merca !! ». Comme sous le coup d'une piqure de guêpe, elle se précipita soudain auprès du tavernier pour se jeter à ses genoux en pleurant. Il n'avait pas bougé d'un

pouce, ne cessant d'alimenter patiemment l'enfant. Il dit à la femme, d'un ton calme, sans la moindre émotion : « Calme-toi Mayve… Tout ira bien. ». Les derniers mots de cette femme me poussèrent à la rejoindre pour la questionner : « Qu'avez-vous dit ? Le fils du Merca ? ». Elle me dévisagea avec une expression pleine de colère et de rancœur puis répondit sèchement d'une voix brisée : « Le plus jeune ! C'est un des fils du Merca ! Ce qui fait que nous sommes morts ! À cause de toi !

— Une minute, le Merca… C'est bien le chef des Nécromanciens ? Ou quelque chose comme ça ?

— Le chef ? Mais d'où sors-tu bordel ?! ». Elle se releva, cette fois pleine d'une fureur certaine et se précipita jusqu'à la porte d'entrée pour la barrer. Eroll me dit de sa voix toujours aussi grave et calme : « Le Merca de Lyrkania n'est pas un chef… C'est un empereur. Et tu viens d'occire l'un de ses fils. ». Mayve revint vers nous en pestant : « Ils se vident de leur sang ! Il faut faire quelque chose tout de suite ! ». Le colosse roux se leva et tendit l'enfant à sa compagne en lui disant : « Tiens, installe-le au chaud. Ensuite tu iras chez Igor par les arrière-cours. Dis-lui de venir ici sur-le-champ. ». Il passa une main caressante sur la nuque de la Nortgate, ce simple geste parut la calmer. Elle emporta le nourrisson dans l'arrière-salle. Je la suivais des yeux quand Eroll me dit : « Il faut que nous parlions petite. Surtout maintenant que je vais devoir te couvrir.

— Me couvrir, je n'ai rien demandé.

— L'écuyer de ces hommes est, pour l'heure, toujours aux écuries mais il ne va pas tarder à venir réclamer sa part de vin.

— Je me chargerai de lui. ». Il se raidit, un furtif froncement de sourcils témoigna de ses questionnements intérieurs, mais ce qu'il me dit ensuite me surprit, pour le moins : « Donne-moi sa jambe.

— Pardon ?

— La jambe du plus proche de ces cadavres. Que je le mette hors de vue. ». Je m'empressais d'accéder à sa demande, je tirais sur la jambe du premier corps pour en placer la cheville dans la main tendue de l'aveugle. Il s'en saisit et tendit simultanément l'autre main sans ajouter un mot. Je ramenais à lui un autre corps en le traînant, non sans peine. Il emporta les deux hommes en les soulevant du sol comme deux lièvres écorchés. J'avais déjà vu et rencontré des gaillards de son gabarit et de sa force. Je les avais presque tous tués.

Et ils étaient tous Orthons…

Quand il revint dans la salle de la taverne, j'avais entassé les cadavres restants et j'achevais de leur faire les poches. Eroll en ramassa encore deux en me demandant : « Que cherches-tu ? Pas de l'argent, le premier que j'ai emporté dehors a encore sa bourse sur lui. J'ai entendu les pièces tinter…

— Une carte. Comme tu l'as deviné, je ne suis pas d'ici. Tout comme moi, je devine que tu n'es pas Lyrkanien de naissance.

— Non, en effet. ». Il traîna les trois derniers corps derrière lui sans plus mot dire. Je le suivis, le plancher sous mes bottes était poisseux de sang. Le tavernier traversa une petite pièce où je retrouvais l'orphelin, endormi pour de bon dans une panière de linge propre. Je posais délicatement une main sur lui pour percevoir sa respiration. Elle était courte mais tranquille. J'effleurais son petit visage du bout des doigts en m'interrogeant. Peut-être allait-il survivre finalement ? En suivant les traces de sang au sol, je rejoignais Eroll jusqu'à une arrière-cour qui empestait l'urine. Les corps des fils du Crépuscule s'entassaient désormais dans un coin de la cour, à même le sol aussi sombre que boueux. L'endroit était délimité par de hautes clôtures faites de bric et de broc. Des planches de toutes dimensions clouées les unes aux autres dans un alignement approximatif. Sans doute l'œuvre du tavernier lui-même. Mais les deux mètres de hauteur conféraient une certaine intimité aux lieux. Toutes les bâtisses de la ville semblaient mitoyennes et toutes disposaient, à priori, de ce bout de terrain privatif à l'arrière des habitations. Trois flambeaux, pareils à de petites cages de fer forgé accrochées au bout de piquets, éclairaient efficacement l'endroit. Assez pour qu'on puisse y travailler à la nuit tombée… Eroll s'affaira au fond de la cour pendant quelques minutes, comme s'il y cherchait quelque chose. Retournant de vieilles caisses et des paniers miteux jusqu'à ce qu'il marmonne ce qui ressemblait à « Ça. Ce sera parfait. ». Il revint vers moi en tirant derrière lui deux grands coffres de bois en piteux état. Il les laissa tomber près du monticule de cadavres, je n'étais pas sûre de deviner ses intentions alors. Ou du moins je ne pouvais y croire. J'allais le questionner quand il attrapa un corps comme il l'aurait fait avec une carcasse de bête. Une prise ferme par la nuque et l'autre, par le pantalon. Il retourna le mort sur un des coffres devant lui. Ofélius, qui ne perdait pas une miette des évènements, me murmura avec ironie : « S'il pense pouvoir faire rentrer cinq hommes dans ces deux coffres, il n'est pas seulement aveugle, il est également idiot. ». Ce que fit ensuite le

tavernier fit taire toute velléité d'ironie chez le Nécromancien. Sans la moindre émotion apparente, il se mit à littéralement plier les membres du cadavre. Et bien sûr, cela ne se faisait pas sans craquements et autres gargouillis infâmes. J'ai encore en tête le son sinistre des os qu'il brisait aussi facilement que s'ils eurent été des branches. J'avais tressailli au premier genou replié à l'envers. Le bruit étrangement net de ces articulations brutalisées était proprement écœurant. Ofélius grommela « Des barbares… Rien que des barbares… » et se réfugia plus haut sous ma manche. Pour ma part, toute combattante que j'étais, je n'en menais pas large non plus. Briser des os ou les trancher dans le feu de l'action n'avait rien à voir avec le spectacle auquel j'assistais. Ces hommes se retrouvaient tassés, horriblement contorsionnés au fond d'un coffre, comme de vieilles bottes dont on n'aurait plus l'usage. Quand le colosse en vint à se saisir du plus jeune des morts, qu'il l'attrapa par la tête avant de l'étendre sur un des coffres, quelque chose me serra la gorge. Je déglutis péniblement et demandais : « Celui-là, c'est le gamin… Il est donc fils d'empereur ? Un prince ? ». Sans cesser son travail de pliage méthodique, Eroll me répondit laconiquement : « Oui. On ne leur donne pas ce titre ici mais c'est équivalent… Ils sont juste fils du Merca Toris.

— Quoi ? Du Merca quoi ?

— Toris. C'est son nom. Enfin son patronyme. Ylarek Toris, Merca de Lyrkania. Père et empereur du Crépuscule. ». La tête triangulaire d'Ofélius jaillit presque de ma manche tandis qu'il s'écriait : « QUOI ?! ». Je ramenais sa tête contre mon bras en demandant au tavernier : « Le Merca a d'autres fils ?

— Bien sûr, toute une flopée. Chaque Lyrkanien sait cela mais j'avoue que… J'en ai un peu perdu le compte…

— Comment cela ? Il en a tant que ça ?

— Il doit avoir eu une vingtaine de rejetons depuis qu'il a pris le pouvoir.

— Une vingtaine ?

— Hé… Les Nécro vivent longtemps et le Merca est le plus vieux de tous. Il est au pouvoir depuis plus d'un demi-siècle et n'a pourtant rien d'un vieillard, à ce qu'on m'a dit. ». Toris. Il ne pouvait s'agir d'un hasard. Ervyan Toris était donc bien plus important que ce qu'il avait laissé entendre. Il était peut-être même un des fils de l'empereur. Ou, tout du moins, était-il apparenté à lui pour porter le même patronyme.

J'enrageais de l'avoir laissé s'échapper aussi facilement. Mais j'en vins vite à considérer la chose sous un autre angle. S'il était de la famille impériale, le Merca ne tarderait pas à être averti de ma venue. Et sans trop me l'expliquer encore, cette idée avait quelque chose d'excitant pour moi. Il me faudrait peut-être affronter un empereur, rien que ça. Le défi ne m'effrayait pas. Je m'impatientais presque de déverser ma fureur sur lui… Une petite porte s'ouvrit au fond de la cour et Mayve apparut, flanquée d'un autre grand gaillard au crâne lisse. Presque aussi impressionnant qu'Eroll, bien que plus enrobé. Il me salua d'un mouvement de tête et ouvrit le deuxième coffre pour se mettre au travail auprès de son ami. À aucun moment je ne lus la moindre tristesse sur son visage rougeaud. Il ne posa aucune question. On eut dit qu'il venait prêter main-forte à son voisin pour plumer ses volailles. Qu'il accomplissait là une tâche ordinaire tout à fait anodine. Sa grosse moustache brune se mût un peu quand il demanda au tavernier : « Il y a un fils dans le tas ?

— Oui, je viens de le mettre dans ce coffre. J'ai laissé leurs bourses pour te dédommager.

— C'était pas forcé…

— Cinq en une fois, c'est pas rien. Et il y a encore l'écuyer, il se pourrait bien qu'il y en ait un sixième avant l'aube. ». Tout en brisant la nuque d'un des cadavres, Igor le chauve haussa les sourcils et répondit que ça ne posait pas de problème. Un de plus, un de moins… Un peu sidérée par la décontraction de ces hommes, je sursautais presque quand Mayve vint me coller un seau contre la poitrine en aboyant : « Tu crois pas que je vais me taper le nettoyage toute seule, non ?! ». Je saisissais l'occasion de ne pas avoir à regarder les hommes œuvrer et la suivais aussitôt à l'intérieur. Il nous fallut une bonne heure de nettoyage intense pour éliminer toute trace de sang sur le plancher de la taverne. Une longue heure durant laquelle Mayve ne m'adressa pas la parole. Je ne pouvais lui en vouloir, sa réaction était on ne peut plus compréhensible. Mais quand nous en eûmes terminé, nous nous laissâmes tomber sur deux chaises qui se faisaient face sans le vouloir. Elle risqua un regard mauvais vers moi, je lui dis, sans détour : « Je vous demande pardon dame Mayve. Ce que j'ai fait chez vous est inexcusable. Mais je vous dédommagerai en conséquence.

— Oh la ferme ! ». Elle avait craché ces mots en détournant la tête. Elle parut chercher quelque chose des yeux au plafond puis me regarda à nouveau en soupirant bruyamment. Je lus en elle une profonde lassitude tout à coup. Elle me dit, d'un ton désormais moins acerbe : « Si les Lyrkaners avaient la moitié de ton courage, les choses

seraient bien différentes ici. ». Face à mon air perplexe, elle ajouta, en ôtant son bonnet pour s'en éponger le front : « Ce pays… C'est une prison pour innocents. Les Nécromanciens vivent sur notre misère depuis des décennies. Je ne sais pas d'où tu viens et ce que tu es venue chercher ici mais… Il n'y a rien de bon en Lyrkania. Rien. ». La tristesse dans ses paroles était presque palpable. Une tristesse et un désespoir profonds. J'eus un élan de compassion pour elle mais je n'avais pas les mots. L'orphelin dans l'arrière-cuisine se mit à couiner comme un renardeau perdu. Nous nous relevâmes toutes deux comme un seul homme et c'est à ce moment-là seulement que Mayve me gratifia enfin d'un vague sourire en soupirant : « Je crois que ton petit fermier a encore faim. » …

Le reste de la soirée se passa dans une atmosphère pour le moins étrange. La porte de la taverne resta close et barrée, je partageais le repas d'Eroll et Mayve exactement comme si nous nous connaissions de longue date. L'orphelin semblait reprendre des forces sous nos yeux. Il réussit à téter un coin de linge gorgé de lait et nous nous relayâmes, nous le passant de bras en bras pendant que nous discutions à bâtons rompus. Enfin, mes hôtes m'en disaient plus que je ne le faisais. Et ce qu'ils me racontaient était on ne peut plus instructif. Ainsi, j'en appris beaucoup sur la Lyrkania et la gouvernance tyrannique du Merca Toris. Je ne m'étais pas trompée sur Eroll. C'était un Orthon pur cru. Exilé de force en Lyrkania pour avoir voulu quitter son clan. Et chez ces barbares, l'exil forcé n'en était pas réellement un. Dans l'exil, il y a une chance, fût-elle infime, de recommencer sa vie ailleurs. Mais celui-là n'était en fait qu'une formule destinée à préserver l'honneur de la famille de l'exilé. En fait, les chefs Orthons vendaient purement et simplement les condamnés à des marchands Lyrkaniens appelés les Paülls. Les Paülls étaient des capitaines de navires abordant à dates régulières les différentes côtes du monde. Ils revenaient en Lyrkania les cales pleines d'esclaves. Eroll me décrivit l'horreur de son voyage dont il n'avait rien vu mais tout perçu par ses quatre derniers sens. Ses propres frères Orthons lui avaient brûlé les yeux juste avant son départ afin qu'il ne puisse se retourner pour regarder les îles d'où il était banni. C'était une tradition chez eux. Ils lui avaient également brisé les deux jambes, mais par pure cruauté. Aucun soin ne lui fut prodigué pendant la longue traversée qui le menait à l'autre bout du monde. Il dut se débrouiller seul. Il en garda le boitillement net que j'avais remarqué. Il était encore jeune alors et fut vendu à un fermier humain qui ne l'épargna guère, en dépit de sa cécité. Mais un jour, un groupe de fils du crépuscule — semblable à celui que j'avais décimé — fit une razzia

sur la ferme et la ravagea. Pillage, vol et viol. Eroll fut pendu à la poutre d'une grange mais les jeunes hommes, autant imbibés d'alcool que de cruauté, ne parvinrent pas à le suspendre bien haut. Comme le colosse mettait trop de temps à mourir, ils quittèrent la grange pour poursuivre leurs méfaits ailleurs. L'Orthon, sans doute du fait de son cou musculeux, résista et, avec l'énergie des désespérés, il réussit à se défaire de la corde qui l'étouffait. Quand il entra dans la ferme, il n'y avait plus âme qui vive. Toute la famille du fermier avait été décimée. De la grand-mère au plus jeune des enfants, à peine âgé de cinq ans. Eroll mit tout ce qu'il pouvait emporter dans une charrette, y attela le vieil âne qui broutait dans une pâture un peu éloignée et rejoignit la ville. Satilaar. Dans la première taverne où il entra, il rencontra Mayve qui y travaillait pour un vieillard grabataire. Elle parvint à convaincre ce dernier d'embaucher l'Orthon pour s'occuper des écuries. Moins d'un an plus tard, le vieil homme mourait et léguait tous ses biens à Mayve. Était-il décédé de mort naturelle ou bien l'avait-on "aidé" ? Je ne posais pas la question. Mais l'histoire de Mayve aurait pu expliquer qu'elle ne soit pas désolée de voir son patron disparaître. Patron que je devrais plutôt qualifier de maître, étant donné que lui aussi avait acheté Mayve à un Paüll. Elle n'avait que treize ans alors. Je fus sidérée en entendant ce qu'elle m'apprit sur les Nortgates et leurs traditions "secrètes". Les Nortgates que j'idéalisais tant depuis ma rencontre avec mon maître d'armes Algézir Moartek. Eux que je voyais comme un peuple de philosophes… En fait, elle me raconta que dans ce pays réputé pour sa sagesse, il n'y avait nulle place pour l'imperfection. Que, par exemple, tout enfant venant au monde malformé était systématiquement occis. Par sa propre mère, le plus souvent. Un goût amer en bouche, je l'écoutais me raconter qu'à l'âge de douze ans, elle avait vu sa mère se faire violer par un voisin en l'absence de son père. Quand ce dernier était rentré, son épouse ne lui avait rien dit. La fillette n'avait alors pas compris pourquoi, elle avait commencé à nourrir une rancune tenace et bouillonnante contre l'agresseur. Quelques jours plus tard, en promenade en ville avec son père, ils croisèrent l'agresseur de sa mère. Mayve explosa et accusa publiquement le criminel. Criminel qui s'avérait être un haut dignitaire Nortgate. Il n'eut même pas besoin de nier, sa mère le fit aussitôt, arguant que sa fille avait perdu la tête. Mais l'outrage était là. L'enfant fut traitée comme tous les malades mentaux de ce pays de glace. Marquée physiquement afin que sa tare mentale soit visible, même dans ses moments de calme. Mayve m'expliqua que dans son pays, on disait "marquée à la plaque" parce qu'on appliquait une plaque de métal chauffée à blanc sur le visage des malheureux convaincus de folie. Une fois ainsi défigurée, elle fut vendue au premier Paüll qui se présenta au port… J'écoutais presque

studieusement les récits de mes hôtes. La cruauté à laquelle ils avaient tous deux survécu me retournait les tripes mais je n'en montrais rien. Autant je n'avais pas vraiment été surprise d'apprendre l'existence de ces pratiques chez les Orthons, autant les maigres illusions qu'il me restait encore quant à la droiture et la sagesse des Nortgates s'évaporèrent rapidement. Je ne pouvais imaginer qu'Algézir ait pu tolérer ce genre de choses. Sans doute était-il de ceux qui désapprouvaient ces pratiques. Je voulais m'en convaincre. Et ses enfants ? Cautionnaient-ils tout ceci ? Je ne voulais pas y croire. Mais en regardant le visage de Mayve, je ne pouvais mettre en doute ses paroles. Reste qu'au cœur de toute cette violence, elle avait fini par croiser Eroll et que ce qui les unissait avait cette force tranquille par laquelle les âmes blessées se reconnaissent. Celles qui savent qu'elles peuvent survivre à tout. Et dans cette taverne plutôt minable, cet endroit qu'ils avaient rebaptisé "taverne du pic céleste", ils rayonnaient ensemble d'un amour sans jugement…

Chapitre 15 :

De rêve et de plumes.

La nuit était déjà bien avancée quand quelqu'un tenta d'entrer dans la taverne. Face à la porte barrée, de violents coups furent donnés contre le bois : « Qu'est-ce que ça veut dire ?! Ouvrez ! ». Nous avions presque tous sursauté, Mayve s'était levée d'un bond. Mais Eroll, de sa grosse voix caverneuse répondit dans la seconde : « Un moment ! J'arrive ! ». Il déposa l'enfant qui s'était endormi contre son torse dans la panière à linge, puis se leva en murmurant à sa compagne : « Mets-le à l'abri derrière… ». Je me levais à mon tour me dirigeant vers mes armes que j'avais déposées dans un coin. Ofélius me dit alors : « Non Taïs, il y a une solution plus naturelle et moins suspecte. Vous avez déjà une arme sur vous. ». Je le regardais sans comprendre, il ouvrit alors grand sa gueule pour me montrer ses crochets à venin. En comprenant, un vague sourire courut sur ma bouche. Je renonçais à mes lames mais rejoignais Eroll qui venait d'ouvrir la porte. Un homme assez jeune entra en le bousculant : « Sombre idiot ! Comment peux-tu barrer la porte alors que je suis encore dehors ?! Où est mon maître ? Parle, l'infirme ! ». En dépassant l'Orthon, l'homme se retrouva face à moi. Il me dévisagea, marquant un temps d'arrêt très court pendant lequel je captais son regard. Il marmonna : « Qu'est-ce c'est encore que ça ? ». Je lui souris mais il m'ignora et fit quelques pas dans la salle en aboyant : « Maître Kaerl ? Maître Kaerl, êtes-vous là ?! ». Ne trouvant personne, n'obtenant aucune réponse, il se retourna d'un bloc vers Eroll : « Où sont-ils ?!

— Ils se reposent, ils ont beaucoup festoyé et…

— Tu pues la rébellion, l'infirme ! ». Il s'était saisi de la cravache pendue à son ceinturon et s'élança vers le tavernier, l'air mauvais. Je lui barrai le passage en me plantant devant lui. Puis, posant délicatement une main à plat sur le haut de son torse, je lui dis avec douceur : « Je vais vous conduire auprès d'eux, nul besoin de vous fatiguer mon seigneur. Il se figea, peu habitué en tant qu'écuyer que quelqu'un lui serve du "mon seigneur". C'était un homme jeune et vigoureux, un peu plus grand que moi, peut-être âgé de trente ans.

Mais ce n'était pas un fils du Crépuscule, pas un Nécromancien. Ses cheveux bruns mi-longs n'avaient pas cette teinte noire profonde, on pouvait y voir des reflets roux. Les mêmes reflets que dans ses prunelles noisette. Cet homme-là était humain, j'aurais pu le jurer. Il se radoucit quand je fis glisser ma main jusqu'à son épaule. Et au moment où Ofélius jaillit de mon poignet pour planter ses crochets dans son cou, je vis dans son regard qu'il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. À peine avait-il mordu que le spectre vipérin relâcha sa victime pour retourner à mon poignet. L'homme fit un pas chancelant en arrière : « Qu'est-ce que… Que m'as-tu fait ?! ». Puis il s'écroula en gémissant. Je m'accroupis auprès de lui, il commençait à ressentir les contractures musculaires affreuses causées par le venin de vipère des tombeaux. Son visage tordu par la douleur ne tarda pas à se couvrir de sueur et quand il me regarda, ses yeux rouges écarquillés, je lui dis : « Moi, je ne t'ai rien fait. ». Ofélius se redressa au-dessus de ma main et regarda l'écuyer en penchant la tête sur le côté. L'homme eut une dernière expression de stupéfaction avant de se raidir brusquement. Il ne respirait plus, son regard se fixa sur le plafond, il était mort… Eroll, resté en retrait demanda : « Ça y est ? Il est mort ? ». Je me relevais : « Oui, autant qu'on peut l'être.

— Je vais l'emporter dehors.

— Non attends. ». Quelque chose venait de se mettre en place sous mon crâne. Quelque chose qui dédouanerait mes hôtes de la mort de cet homme. Je dis à Tyradjeck : « Ofélius, je crois qu'il est temps pour vous de quitter cette enveloppe.

— Je vous demande pardon, Taïs ? N'ai-je pas prouvé à l'instant tout l'intérêt d'avoir un serpent dans sa manche ?

— Certes mais… ». Eroll nous interrompit : « Qui est Ofélius ? ». J'avais gardé le secret de sa présence jusque-là mais cela ne devenait plus possible. J'expliquais en quelques phrases simples que je voyageais en compagnie d'un spectre, cela ne parut pas vraiment étonner le tavernier. La seconde partie de mes explications l'intéressa davantage : « Il nous suffit de ramener le corps de l'écuyer aux écuries et quiconque le trouvera saura reconnaître la marque d'une morsure de serpent. Il n'y aura personne à incriminer. Si en plus on trouve le serpent dans l'écurie, il n'y aura plus aucune matière à discussion. ». Ofélius grommela : « Si je laisse cette pauvre vipère là-bas, elle sera tuée. Elle méritait mieux que cela, c'est une créature très sage.

— Si elle est si sage, elle prendra la fuite sans tarder dans ce cas. ». Quand nous eûmes discrètement ramené le corps aux écuries, il

abandonna l'enveloppe du reptile à contrecœur. Pour ma part, je retrouvais avec joie Terys, installée là auprès de ses congénères, les chevaux des fils du Crépuscule. Je ne m'étais pas inquiétée pour elle, elle savait se fondre dans le décor mieux que personne. Après moult câlineries, je la débarrassais de son harnachement puis retournais à la taverne, toujours flanquée d'Eroll qui ne tarda pas à me dire : « Tu as l'art de faire parler les gens, mais tu ne nous as pas dit grand-chose sur toi, petite Solène…

— Sans doute parce qu'il n'y a pas grand-chose à dire. Et puis… Je ne fais parler personne. Les gens se racontent quand ils en ont l'envie, non ?

— Et tu n'en as pas envie, je l'entends dans ta voix.

— Pas pour le moment, non. Tu entends bien. ». Il eut un bref sourire en poussant la porte de son établissement. Mayve nous y attendait impatiemment. Après lui avoir rendu compte de la situation, son compagnon m'invita à passer la nuit dans une des deux seules chambres de la maison, sous les combles. Et comme il y faisait bien froid, il proposa de garder l'enfant dans leur chambre qui disposait, elle, d'une petite cheminée. J'acceptais sans sourciller. Sans réellement connaître ses gens, je sentais entre nous un solide lien de confiance se tisser un peu plus à chaque instant. Quand je me retrouvais enfin seule dans la petite pièce sous le toit, Ofélius se matérialisa pendant que je déposais mes sacs sur le vieux lit bancal, unique meuble du lieu : « Misère que cette pièce est exigüe ! L'on ne peut même pas s'y tenir droit !

— Ça m'ira très bien.

— Si vous le permettez, je vais aller jeter un œil aux environs. Et peut-être même trouver une carte. Cette ville n'est pas très grande, mais il doit bien y avoir un cartographe ou quelque chose de cet acabit qui…

— Faites comme bon vous semble, pour ma part je suis rompue. ». Il me regarda étrangement, comme s'il redoutait quelque chose. Je lui demandais un peu sèchement : « Et bien quoi ? Allez-y ! Allez hanter les rues et cessez de me regarder comme si j'avais insulté vos ancêtres !

— En fait Taïs, c'est une chose que vous avez déjà faite. À maintes reprises. Mais passons, je viens de réaliser que je devrais peut-être rester à vos côtés, au cas où vous feriez encore un de ces rêves…

— Vous avez dit vous-même que personne ne pourrait m'en réveiller. À quoi pourriez-vous bien servir ? Fichez le camp.

— Vous n'avez pas tort. Reposez-vous bien, tant que faire se peut, Taïs… ». Et il s'évapora aussitôt tel un nuage léger de poussière rouge…

Je fis effectivement ce même rêve cette nuit-là. Entendant encore les appels d'Angus dans la nuit. Ils me semblèrent plus proches, comme à chaque fois. Mais cette fois, je ne ressentais pas d'angoisse. Juste une profonde impatience fébrile. Il me cherchait. Mon bienaimé me cherchait dans les ténèbres et j'étais convaincue qu'il finirait par me trouver. Je lui répondais sans hurler désormais, marchant dans le noir vers cette voix qui faisait vibrer mes tréfonds. Cette voix qui changeait de direction à chaque instant, à chaque pas, jusqu'à me donner le vertige. Me répétant en boucle : « Cherche-moi mon amour, je suis là. Tu vas me trouver. Tu dois me trouver… ». Car si Ofélius avait vu juste, tout se jouait de son côté. C'était lui, le maître des rêves… Quand je m'éveillais enfin, ce fut presque paisiblement. Je dis presque, car à l'étage inférieur, un brouhaha sourd s'entrecoupait parfois d'éclats de voix ou de rires. Par l'unique fenêtre à moitié occultée par une planche, je vis qu'il faisait jour. Et toujours aussi gris. Ce même ciel bas strié de longs nuages dans toutes les teintes de cendre. J'avais dormi tout habillée, et pendant que je m'équipais de mes armes, Ofélius me surprit en toussotant. Je le gratifiais d'un regard noir : « Vous m'avez fait peur, maudit fantôme !

— Je comprends désormais l'image archaïque de la chaîne que traînent certains spectres, cela me serait sans doute utile pour ne point vous effrayer à l'avenir…

— Je vous vois plutôt avec une cloche autour du cou, vieux bouc ! ». Il ricana et cette réaction piqua ma curiosité : « Que vous voilà bien guilleret… C'en est presque inquiétant. ». Il se contenta de pointer de son doigt spectral le pied du vieux lit. J'y découvrais un cylindre de cuir : « Une carte ?!

— La plus récente et complète qui soit.

— Voleur un jour, voleur toujours n'est-ce pas ?

— Je veux bien être traité de voleur si cela vous rend ainsi le sourire, Taïs. ». Oui, j'avais souri en sortant la carte de son étui. Mais en la déroulant sur le lit, mon expression changea du tout au tout. Je

découvrais un pays immense. Peut-être quatre ou cinq fois la superficie des terres humaines. Un vague vertige me saisit furtivement, je balbutiais : « Mais où… Où sommes-nous au milieu de tout ce… ». Le Nécromancien approcha et posa un doigt sur la carte. Satilaar. Puis il me dit, d'un ton plus grave : « à mon époque, la cité des fils du Crépuscule se trouvait… là. ». Son doigt était remonté de l'autre côté de la carte au nord, je lus… Üzgor. Il ajouta : « Üzgor, la cité du roi Lyrkan. Capitale du pays, de mon vivant. Quand nous l'appelions encore Üzgorith, le…

— …cœur du monde.

— Oui. J'oublie parfois que je vous ai enseigné la langue ancienne… Mais c'était bien de cela qu'il était question, le cœur de notre monde faisant rayonner son savoir sur toutes les provinces de Lyrkania. ». L'amertume était indéniable dans le ton de sa voix, il ajouta, dans un soupir : « Mais aujourd'hui… Qu'a-t-il bien pu advenir pour qu'un fils du Crépuscule se fasse tyran ? Notre devoir le plus sacré était de mener la nation à son apogée, comme au temps des Premiers… Comment ce but a-t-il pu être à ce point dénaturé ?

— Dénaturé vous dites ? Il me semble pourtant qu'à votre époque, les humains n'avaient pas davantage la vie belle qu'aujourd'hui. Ne les avez-vous pas traités de sous-créatures ou quelque chose de ce genre ? Et ce, à de nombreuses reprises !

— Certes, mais la Nécromancie a pour but de remettre la vie et la mort sur le même point d'égalité. En ce sens, permettre des massacres gratuits sans aucune finalité scientifique n'a jamais été autorisé ! ». J'achevais de serrer les sangles des fourreaux de mes épées et marquais une courte pause pour lui demander : « Que savez-vous du but des Nécromanciens actuels ? Peut-être y a-t-il une finalité justifiable à leur brutalité à l'égard du bas peuple. Justifiable de leur point de vue, tout du moins.

— Le point de vue d'un oppresseur trouve toujours une justification malhonnête irrecevable.

— Comme… par exemple… La science ? ». Tout spectre qu'il était, il se raidit, visiblement outré. Je ramassais mes affaires puis quittais la pièce, un irrépressible sourire au coin des lèvres. Je l'avais pris à son propre jeu et n'en était pas peu fière. Il ne me suivit pas dans la salle de la taverne que je trouvais bien plus animée que la veille, quand j'y avais fait mon entrée. Eroll s'affairait derrière le comptoir en discutant avec des clients. Alors que j'étais encore à plus de dix pas de lui, il

m'interpella d'un geste : « Viens, dépose tes affaires derrière ! ». J'obéis sans ciller et retrouvais Mayve dans l'arrière-salle. Je ne pus que m'attendrir de la voire très absorbée dans une discussion avec l'orphelin. Les quelques mots murmurés que je saisis me tirèrent un large sourire : « Mais oui, tu es un très beau garçon… Il faudra te remplumer un peu et tu seras le plus beau des petits garçons ! ». Je toussotais pour signifier ma présence, elle sursauta presque en ramenant l'enfant contre sa poitrine : « Oh ! C'est toi ! As-tu réussi à dormir là-haut ?

— Oui, j'ai très bien dormi.

— Tu n'es pas difficile, mais au moins, il n'y a pas de punaises dans cette vieille paillasse. Tiens mange un morceau !

— Comment se porte le petit fermier ?

— Comme un Charme ! Il a bien mangé cette nuit et tout fonctionne, il a ruiné la chemise dans laquelle tu l'avais emmailloté. Regarde, j'ai récupéré quelques langes et des vêtements chez la voisine. Elle n'a plus de tout-petits maintenant ! ». La Mayve de ce matin-là était bien différente de celle de la veille. Quelque chose en elle rayonnait, il aurait fallu être idiot pour ne pas comprendre. Ce n'était pas ma venue ou la santé du petit qui la mettait en joie. C'était le petit lui-même. Elle n'était plus que sourires, ses prunelles orange brillaient comme de l'ambre pur. Ses cicatrices disparaissaient presque derrière ce bonheur qui émanait d'elle. Je renonçais à prendre l'enfant dans mes bras et me contentais de venir déposer un baiser sur son front. Sa vivacité me surprit, il attrapa une mèche de mes cheveux et la tira en agitant ses deux petits bras malingres. Je feignais de souffrir le martyre, ce qui tira un éclat de rire à Mayve : « Ah ! Ah ! C'est un petit sauvage !! ». Eroll passa la tête par la porte : « Quand vous aurez fini de plaisanter, j'aurais à te parler, Solène. ». Je retrouvais aussitôt mon sérieux et abandonnais la Nortgate pour rejoindre son compagnon. Là, il me tendit une bouteille de vin qu'il venait de déboucher en demandant : « Tiens, remplis ces pichets veux-tu ? ». J'obéis sans poser de questions en laissant mon regard embrasser la salle. Je comptais une quinzaine de clients éparpillés un peu partout. Des paysans et d'humbles marchands devisant tranquillement entre eux, rien de suspect. Eroll s'enquit, presque à voix basse : « Bien dormi ?

— Oui, très bien.

— Il y a là un gars qui pourra te vendre une carte. Je le connais

bien, tu peux lui faire confiance. La capuche ocre là-bas.

— Merci mais ce ne sera pas nécessaire, j'ai une carte.

— Tu es sortie cette nuit ?

— Moi non.

— Ton… acolyte ?

— Lui-même.

— Un ancien voleur ?

— On peut dire ça, oui. ». Il secoua la tête en pouffant discrètement de rire puis poursuivit : « La garde de la ville ne va pas tarder à remarquer les chevaux et l'écuyer aux écuries. Ils poseront des questions et il y aura bien quelqu'un pour leur dire que les Nécromanciens étaient chez moi hier. Tu devrais reprendre la route au plus tôt… Où que tu veuilles te rendre… ». Je savais qu'il aurait voulu en savoir plus, il ne me posa cependant pas de question directe. Mais quelque chose me poussa à lui demander : « Où puis-je trouver le Merca ? ». Je voulais sans doute qu'il ait une vague idée de mes projets. Il se raidit en s'essuyant les mains dans un chiffon et resta silencieux. Je posais une main sur son avant-bras : « Eroll. Où le trouverai-je ?

— Je me doutais bien qu'il y avait de cela en toi. Je l'ai senti dans ta façon de tuer ces gars.

— Qu'as-tu senti ?

— Sorxeras… ». L'entendre prononcer ce mot avec le parfait accent Orthon me causa un frisson. Et me ramena à un passé pas si lointain. La déesse Orthonne de la mort… Un homme lui commanda un peu de charcuterie, il acquiesça et se mit à préparer un plat. Je me rapprochais de lui en murmurant : « Tu n'as pas répondu à ma question. Où est le Merca ? ». C'est la voix de Mayve, juste derrière moi qui me répondit : « Il est à Üzgor. Dans son palais forteresse. ». En me retournant, je lui découvris une expression d'une tristesse indescriptible. Elle portait l'orphelin en écharpe contre sa poitrine et quand elle baissa les yeux sur lui, elle murmura : « Si tu vas là-bas, tu ne trouveras que la mort. Ce n'est pas la place d'un enfant… D'un si petit enfant, si fragile… ». Son regard remonta vers le mien, il était scintillant de larmes contenues. Une évidence me frappa alors. Je lui dis : « Tu as raison. La place de cet enfant est ici. Avec vous. ». Elle eut

comme un vague tressautement de paupières, une larme roula sur sa joue scarifiée. Eroll se retourna pour se rapprocher : « Qu'as-tu dit ?

— Je n'emporterai pas cet enfant avec moi. Je n'ai fait qu'empêcher sa mort. Et si vous êtes d'accord, c'est à vous que je confierai la tâche de lui sauver la vie… ». Mayve pleurait pour de bon, à gros bouillons. Mais ce n'était que pleurs de joie. Le colosse roux se gratta la tête d'un air désemparé puis dit à sa compagne : « Je crois que tes prières de cette nuit ont été entendues ! ». Elle se mit à rire en cajolant étroitement l'enfant, Eroll lança à la cantonade : « Mes amis ! C'est ma tournée ! Il y a un heureux évènement à fêter !! ». Des cris de joie fusèrent et les chopes se levèrent un peu partout dans la salle. Peu importait la raison tant qu'on buvait gratis. Mayve attrapa deux des pichets que j'avais remplis et partit servir ses clients, on ne peut plus fière de leur présenter ce petit, SON petit, que la veille encore, elle n'avait jamais vu. Sa joie faisait plaisir à voir, celle d'Eroll me surprit quand il m'attira contre lui pour me soulever de terre. Étreinte aussi brève que brusque, quand je reposais les pieds au sol, il souffla, le timbre un peu éteint par l'émotion : « Merci petite ! Tu n'imagines pas ce que… Merci !

— Pas besoin d'imaginer quoi que ce soit, il suffit de vous regarder pour savoir que cet enfant ne pouvait rien espérer de mieux que vous deux.

— Je me suis trompé à ton sujet Solène. Ce n'est pas Sorxeras qui t'accompagne. C'est Alystrix.

— Alystrix ? Je n'y connais pas grand-chose en divinités Orthonnes…

— La mère du soleil. Celle qui enfante chaque matin de l'astre d'or, du renouveau, de l'espoir, et qui distribue le courage aux hommes à leur naissance. ». L'image de cette déesse me parut à la fois fort poétique et fort bestiale. Le pendant bénéfique de Sorxeras, accouchant chaque jour du soleil. Je me promis, si l'occasion m'en était donnée, d'étudier un jour la culture Orthonne de plus près. Ce peuple perdait chaque fois un peu de sa barbarie quand je le découvrais plus précisément. Je réalisais que ma haine envers lui ne tenait qu'à un concours de circonstances historiques…

Je ne m'attardais guère cependant à la taverne du pic céleste, même si, pleins d'une gratitude profonde, Eroll et Mayve auraient voulu me

voir rester un jour de plus. Mais je savais que le tavernier chercherait à en apprendre plus sur moi par des questionnements détournés et je n'étais pas certaine de parvenir à tous les détourner. Et puis, les circonstances ne se prêtaient guère à ce que je reste encore auprès d'eux… Quand nous nous rendîmes, Eroll et moi aux écuries, la garde de la ville s'y trouvait déjà. Mais nous marchâmes vers eux sans rien laisser paraître de la légère tension causée par leur présence. Je restais en retrait quand l'Orthon les questionna. Comme nous l'avions prévu, la mort de l'écuyer leur semblait accidentelle mais le chef de la garde s'enquit de savoir où était les propriétaires des chevaux noirs. Le tavernier leur expliqua d'un ton détaché qu'il avait servi un groupe de Nécromanciens en goguette, mais qu'ils ne s'étaient pas attardés chez lui. Il ironisa même sur la possibilité de les retrouver dans le premier bordel, cuvant leur vin entre une paire de seins accueillants. Bien sûr, il ne leur aurait pas dit que ces hommes cuisaient actuellement dans une marmite, agrémentés de quelques épluchures pour le repas des porcs d'Igor. Mais la décontraction apparente d'Eroll était si crédible que j'eus tôt fait de récupérer Terys sans que la moindre question me soit posée. J'avais compulsé ma carte, préparé l'itinéraire le plus court pour me rendre à Üzgor comme l'aurait fait Angus. Mais avec toute la bonne volonté du monde, même si Terys avait galopé jusqu'à la capitale chargée d'Ihra, le voyage promettait d'être long. Quelques semaines au mieux. Au moins trois mois, au pire. C'était en tout cas l'évaluation d'Eroll et Mayve, qui n'avaient fait ce trajet que deux fois dans leur vie, en chariot. Mais j'avais bon espoir, les routes menant au palais du Merca n'étaient pas des sentiers sauvages mais des routes carrossables. Je ne lambinerai pas en chemin…

Je quittais mes nouveaux amis non sans avoir échangé avec eux embrassades et souhaits de longue vie. Ils restèrent un peu sur le seuil de la taverne tandis que je m'éloignais. Puis, je les imaginais rentrants chez eux, tout au bonheur d'accueillir un enfant sous leur toit, de fonder enfin une vraie famille. Mayve l'avait déjà baptisé Kyan, Eroll n'avait pas eu son mot à dire là-dessus. Pour ma part, reposée, prête à partir à l'assaut du pays, je voyais les alentours d'un œil nouveau. En traversant Satilaar, je constatais que peu importait le pays où l'on se trouvait, les villes rurales n'étaient pas des lieux faits pour moi. Ces rues boueuses où chacun venait déverser ses immondices, où l'on pataugeait dans la fange pour simplement aller d'un point à un autre. Où toutes les fragrances se faisaient relents nauséabonds par la profusion des mélanges. Et tous ces faciès aux expressions méfiantes ou hostiles qui se croisaient sans jamais réellement se regarder, sans même en avoir l'intention. Satilaar transpirait la misère et la violence,

d'une manière que je n'aurais su expliquer précisément. Quelque chose de malsain flottait dans l'air, quelque chose qui me rappela le port des Arènes sur la mer Courage. Un flot de souvenirs envahit ma tête. Les combats face aux mercenaires, Angus couvert de sang… Angus. Le manque m'écrasa le cœur. Je pris une profonde inspiration en levant les yeux au ciel. Ce ciel toujours si bas, si gris. Poussiéreux. Le froid humide vint ajouter un peu plus de mordant à l'étalage misérable de la ville, et à ma solitude…

Je chevauchais tout le jour sans quitter la route qui devait me faire traverser sous peu un village. Sous peu étant une approximation très relative étant donné les distances qui séparaient chaque ville sur la carte. Si grandes qu'elles ne semblaient pas être à échelle humaine. La campagne Lyrkanienne n'offrait au regard qu'un long défilement monotone de maigres étendues herbeuses ponctuées de champs de cailloux désertiques. Bien sûr, la forêt impénétrable encadrait toujours les lieux au loin, tel un reptile géant qui se serait endormi sur l'horizon. Mais tout ce que je voyais de la nature m'apparaissait comme pétrifié dans une interminable fin d'Automne. Rien d'encore assez froid pour que la végétation meure totalement, mais plus assez de soleil pour qu'elle s'épanouisse. Quant à la faune, je n'en vis que bien peu. Des oiseaux ne se risquant pas au sol où, de toute façon, il n'y avait rien d'intéressant pour eux. Un ou deux lapins miteux, dont un aux oreilles rongées par la gale. C'est d'ailleurs en le voyant que l'image suivante me vint à l'esprit. La maladie. La Lyrkania était malade. C'est ainsi que je la voyais… Nous fîmes une courte halte au bord d'un lac aux eaux quasiment immobiles. Pareil à un miroir où se reflétait toujours ce même ciel déprimant. Terys but un peu, je mangeais un morceau de pain et nous repartîmes aussitôt. Je n'avais pas prononcé un mot depuis notre départ de Satilaar, Ofélius finit par s'en inquiéter : « Taïs ? J'espère que vous ne vous torturez pas l'esprit inutilement ? ». Il flottait à côté de moi tandis que ma jument trottait à un rythme tranquille. J'esquissai un "non" de la tête, mais cela ne lui suffit pas : « Auriez-vous encore fait ce cauchemar la nuit passée ? Vous ne m'avez rien dit à ce sujet ce matin… ». Nouveau hochement de tête négatif. Il s'agaça : « Mais, par tous les chiens du temple ! Avez-vous donc perdu votre langue ?

— Vous me fatiguez, Ofélius.

— Ah… Au moins, vous n'êtes plus muette.

— Je vais bien et j'ai eu une nuit reposante.

— Pas de mauvais rêves donc ? Artaïs ne s'est pas manifesté ?

— Si. Mais je n'ai pas paniqué, cette fois. J'ai espéré qu'il me trouve, en vain. Il n'a pas réussi à établir le contact.

— Je crois que si, au contraire. Si vous avez pu influer sur votre comportement pendant le rêve, c'est bien parce que ce n'était pas un songe normal. Vous avez fait un rêve conscient. Et ceci n'est possible que parce que votre époux l'a créé pour vous y retrouver.

— Vous n'en savez rien. Ce ne sont là que des suppositions.

— Certes… Mais mes suppositions ne se vérifient-elles pas bien souvent ?

— C'est sans doute la raison pour laquelle je goûte les longs silences entre nous. ». Il ébaucha un haussement d'épaules tandis que je laissais mon regard se perdre, loin devant nous. Là où le ciel semblait s'unir à l'horizon, un nuage étrange attira mon attention. Il ne se déplaçait pas en fonction du vent en altitude, comme tous les autres. Très sombre, quasiment noir, il se déportait dans toutes les directions pour revenir se placer toujours au même endroit. Je commençais à douter qu'il s'agisse réellement d'un nuage. Ses mouvements me firent penser à ces nuées d'étourneaux qui s'abattaient parfois sur les cultures ou la cime des arbres. Je n'en dis pas un mot au spectre, trop satisfaite de lui avoir cloué le bec une fois de plus. Mais plus nous avancions sur la route, plus ce mystérieux nuage focalisait mon intérêt. Car nous nous en rapprochions alors que lui, même s'il se mouvait et ondulait sans cesse, ne paraissait pas changer d'emplacement. Le jour commençait à décliner quand Ofélius le repéra enfin : « Permettez que je vous laisse un instant Taïs, j'aimerais voir de quoi il retourne… ». Il s'évapora dès que j'eus acquiescé en signe d'assentiment. Il revint, une poignée de secondes à peine plus tard, visiblement contrarié : « Nous devrions faire un léger détour, c'est une nuée de corbeaux des steppes et ils sont fort agités !

— Corbeaux des steppes ? Quelle différence avec ceux des terres humaines ?

— Une différence en taille premièrement, ils sont énormes et terriblement caractériels !

— Voyez-vous cela, caractériels ! Des oiseaux caractériels !

— Ne vous gaussez pas, de mon vivant, ces affreux volatiles ne quittaient pas leurs territoires désertiques du sud et ils y étaient

quasiment les seuls ! Ils se nourrissent d'à peu près tout ce qu'ils trouvent.

— Le penchant naturel des corbeaux en somme, ils aiment à se repaître des charognes de l'autre côté de l'océan aussi.

— Non, je me suis mal exprimé. Ceux-là chassent. Ils ne mangent pas de cadavre, ils se nourrissent du Vivant. C'est sans doute ce qui a permis à leur espèce de devenir plus forte que les autres. Mais j'ai du mal à comprendre pourquoi ils ont quitté leur territoire…

— Par nécessité vitale Ofélius, comme tout le monde. Reste que je refuse de faire un détour pour une envolée de volatiles, aussi agressifs soient-ils. S'ils nous attaquent, je me chargerai d'Ihra et je nous en débarrasserai. Je suis rompue, j'ai besoin d'un lit ou du moins, d'un abri pour la nuit ! La carte indique qu'un village est proche.

— Effectivement, le groupe de corbeaux est juste au-dessus ! Pour ce qui est de trouver un abri, il y a là tout un village fantôme aux rues semées de cadavres ! ». Le ton de sa voix était monté d'un cran sous le coup de la colère. Terys ne s'était pas arrêtée puisque je n'en avais aucunement l'intention. Le Nécromancien tourna autour de nous en grommelant mais je ne le gratifiais même pas d'un regard. Il répéta ses mises en garde jusqu'à ce qu'un cri facilement identifiable se fasse entendre devant nous. Le cri d'un corbeau résonnant comme un écho funeste sur la campagne alentour. Le pas de ma jument, en connexion avec mon excitation larvée, s'accéléra un peu. D'autres cris ne tardèrent pas à se faire entendre, emplissant le ciel de leurs timbres graves et dissonants. Je vis bientôt les premières chaumines disséminées de part et d'autre de la route. Ofélius n'avait pas exagéré, je discernais déjà les formes distinctives des corps inertes étendus çà et là. Mais plus que ce que je voyais, ce que je sentais ne pouvait laisser place au doute. L'odeur du sang fraîchement versé. Aux premières limites du village, un panneau de gros bois indiquait "Banderith". C'était bien le nom inscrit sur ma carte. Les oiseaux se turent brusquement sans pour autant faire silence. Dans un bruissement intense de battements d'ailes, ils se posèrent un peu partout autour de nous. Toits, clôtures, arbres, charrettes, en un clignement d'yeux, ils semblèrent se statufier. Terys s'arrêta, je sentis le frisson qui courut sur tout son corps. Le plus proche des corbeaux s'était posé sur le panneau d'entrée du village. Je tournais à peine la tête que nos regards se captèrent. Je dois bien avouer qu'Ofélius n'avait pas exagéré à propos de leur taille impressionnante. Celui qui m'observait à moins d'un mètre de distance faisait bien trois fois la taille du plus grand des corbeaux que j'avais pu voir en terres humaines. Il hochait

la tête, la penchait en émettant des sons similaires à des raclements de gorge étranges. On eut dit qu'il se posait des questions sur moi, sur mon aplomb ou bien mon inconscience. Ofélius vint me murmurer : « Chargez-vous, Taïs. Ces bêtes ne sont pas seulement belliqueuses, elles sont aussi intelligentes, il y a tout à redouter. ». Comme s'il l'avait entendu, le corbeau sur le panneau lança un "CRAAA !" menaçant vers le spectre. J'aurais pu jurer qu'en langage corbeau, cela signifiait "fermez-là !". Interloquée, je regardais le volatile plus intensément, droit dans les yeux. Il pouvait donc voir et entendre les esprits. Il pencha encore la tête sur le côté. J'avais un sentiment inexplicable. La conviction instinctive que je n'avais rien à craindre de lui. Je mis pied à terre, sous les jérémiades du spectre qui me tournait autour comme un insecte fou. Je le chassais d'un revers de bras puis marchais droit vers l'oiseau dont je n'avais pas lâché le regard. Ce dernier d'ébroua et émit encore ce bruit pareil à un roucoulement sec. Je m'arrêtais quasiment sous le panneau, le corbeau s'était penché en écartant un peu les ailes. Je fermais brièvement les yeux en inspirant profondément afin de pouvoir regarder directement son aura. Et quand je les rouvris, je découvris une lueur qui me surprit : un rayonnement bleu vert identique au mien. D'une voix sans timbre, j'articulais : « Qu'est-ce que ça veut dire ? ». Ofélius maugréa : « De nombreuses auras ont des couleurs similaires, ne vous y fiez pas Taïs ! Votre famille avait sans doute pris le corbeau pour blason à cause de cela d'ailleurs… ». Mais une voix, résonnant directement sous mon crâne me dit alors : « Nous sommes. ». J'eus un léger sursaut en portant une main à ma tempe. La voix ajouta : « Toi et nous. Nous sommes. ». Je bredouillais, soudain troublée : « Ofélius je… Je l'entends… Je crois que c'est…

— Oui, c'est lui. Je vous l'avais dit ! Les corbeaux font partie des oiseaux les plus intelligents ! Moi aussi je l'entends ! Mais ils sont fourbes ! Plein de ruse ! ». Un autre CRAAA fit taire le spectre et le corbeau me dit, d'esprit à esprit : « Les fantômes parlent trop. Toi, tu sais. Je vois ta lumière, tu es comme nous. ». Mes pensées, bousculées par cette nouvelle expérience, n'étaient pas cohérentes, je répondais à haute voix : « Oui je… Je vois ta lumière moi aussi mais… que… Que fais-tu… Que faites-vous ici ? Loin de votre territoire ?

— Les steppes sont mortes. Les lumières noires les ont empoisonnées. Ils ont apporté leurs bêtes qui ont tué toutes nos proies. ». L'image des cadavres épars en arrière-plan me tira un soupir navré. Juste devant moi, cet oiseau et les siens avaient fait un carnage. Je lui dis : « Est-ce que ces gens que vous avez tués étaient des lumières noires ?

— Non. Des proies. Juste des proies. Il faut nourrir nos petits. ». Le corbeau avait beau m'être sympathique, l'amertume me serrait la gorge. Des proies. Nourrir leurs petits. N'étaient-ce pas là les meilleures raisons du monde pour tuer ? D'un point de vue animal cela ne faisait aucun doute. Il n'y avait rien de fourbe ou de retors là-dedans. Juste l'instinct de survie. Et après tout, qui étais-je pour en juger ? Il me sembla alors que tout ne se résumait qu'à cela en ce monde : survivre. Éviter à tout prix l'extinction. Les corbeaux, les animaux, les Ereevins, les Nécromanciens… Une multitude de courses à la survie qui se télescopaient dans un chaos indicible. Les animaux avaient pour leur défense cet instinct sans malice. Les autres… Les autres n'avaient même pas cette excuse. Là où leur intelligence et leur conscience auraient dû les guider sur une voie pacifique, ils avaient encore et toujours choisi la violence. Comme je m'étais perdue dans ces réflexions, le corbeau me demanda : « Sais-tu où les lumières noires se cachent ?

— Non… Je les cherche aussi.

— Nous les tuerons toutes. Toi, nous. ». L'odeur de sang ambiante me piquait les narines, une profonde lassitude m'envahit en pensant à toutes ces morts qui ponctuaient ma route. En reprenant ma vue normale, je soufflais : « Oui. Sans doute… ». Le crépuscule était là, la nuit noire ne tarderait plus. Je pris Terys par les rênes et marchais auprès d'elle à travers le village désolé. Le corbeau me suivit, de toit en toit tandis qu'Ofélius me disait : « Il ne faut pas leur faire confiance ! Ce sont des brutes qui…

— Fermez-là ! ». J'avais presque aboyé ces mots, de plus en plus nerveuse à mesure que je marchais entre les corps suppliciés des villageois. Hommes, femmes, enfants, animaux de ferme, chiens, il n'y avait pas le moindre survivant. Une colère sourde m'habitait, j'avisais une petite maison basse dont la porte était grande ouverte. De la fumée s'échappait de la cheminée et il n'y avait aucun corps gisant sur le seuil, contrairement aux autres chaumines. Je conduisais Terys dans une étable toute proche mais à l'intérieur je butais sur le cadavre d'un vieux cheval de trait éventré. Je portais une main à mon front en soupirant bruyamment quand la voix du corbeau demanda : « Tu veux qu'on l'enlève de là ? ». Surprise, je me retournais pour le découvrir, trottinant au sol derrière moi. Je balbutiais, sidérée : « Tu peux… Vous pouvez faire ça ? ». Il poussa plusieurs cris courts et une vingtaine d'oiseaux vinrent se poser autour de nous. En moins de temps qu'il en faut pour le dire, ils tirèrent la carcasse du cheval jusqu'au milieu de la rue. Leurs énormes becs puissants se plantaient dans les chairs aussi bien que des poignards, j'en eus un vague frisson.

Mais peu après, je pus installer Terys sur de la paille fraîche. En lui enlevant sa selle, je lui dis : « On dit qu'à cheval donné on ne regarde pas les dents mais là… Je dirais qu'on ne doit pas poser de jugement sur des becs sanglants. Mais à toi, ils ne te feront rien ma belle. Je vais y veiller. ». Je fermais les portes de l'étable en sortant puis interpellais le chef des corbeaux : « Toi, quel est ton nom ? Si toutefois tu en portes un…

— La gorge humaine ne peut pas dire mon nom.

— Nous voilà bien. Si je t'en donne un que je peux prononcer, l'accepteras-tu ?

— Un honneur pour moi.

— Parfait. Je vais t'appeler… ». Mes yeux se posèrent sur son bec couvert de sang, une évidence m'apparut : « Ahogur. ». Il fit encore ce roucoulement sec, mais de façon plus intense en battant des ailes. Ses semblables parurent se réjouir pour lui, ce fut bientôt un concert de croassements et de battements d'ailes pendant une longue minute. Je marchais vers la petite maison mais ce n'est que quand j'y entrais que je remarquais que le corbeau m'y avait suivie. Ofélius se matérialisa à côté de moi, l'air boudeur : « Bien, maintenant que vous lui avez donné un nom, qu'avez-vous prévu d'autre ? Un petit ruban autour du cou ? ». Je l'ignorais sciemment et dis à Ahogur : « Retourne auprès des tiens, je dois me reposer cette nuit.

— Je voulais parler avec toi.

— Nous parlerons demain.

— C'est une promesse ?

— Euh… Oui. Mais attends… Mon cheval là-bas…

— Nous avons assez de nourriture, il sera encore là demain. ». De la démarche malhabile des créatures du ciel, il trottina hors de la maison, je refermais la porte derrière lui. Le spectre s'empressa de me dire : « C'est une mauvaise idée !

— Quoi donc ?

— Sympathiser avec ces oiseaux ! Leur faire confiance !

— Et faire d'un spectre vieux de près de mille six cents ans son mentor, vous croyez que c'était une bonne idée au départ ?! Allez

errer où bon vous semblera dehors, mais laissez-moi seule ! ». Il s'inclina en s'effaçant, me quittant profondément lasse et agacée. Je laissais tomber mes sacs au milieu de la pièce principale de la maison. Une pièce de dimensions modestes mais en y regardant de plus près, je la trouvais joliment aménagée et fort bien rangée. Un confort humble mais coquet. Je ne pus m'empêcher de penser à mon père et à notre chaumière. Une bûche se consumait dans l'âtre, je m'agenouillais devant pour réanimer le feu. De l'extérieur me parvenaient quelques bribes de cris et de roucoulements de corbeau. En jetant un regard par une des petites fenêtres, je vis que les oiseaux s'étaient regroupés sur les toits voisins pour la nuit. Ahogur avait de la suite dans les idées, il ne me laisserait pas repartir sans avoir eu l'occasion de discuter une nouvelle fois… Au premier renouveau des flammes dans la petite cheminée, tout mon corps se détendit. J'ôtais mes armes, puis mes bottes et me laissais hypnotiser par le scintillement rougeoyant des braises. L'odeur du feu finit par me cacher celui de la mort qui flottait dans l'air. Et cette senteur me ramena à des souvenirs d'une douceur infinie. Des moments d'enfance puis d'autres, plus récents, qui m'enveloppèrent le cœur d'un voile brûlant. Les premiers moments vécus auprès d'Angus dans la cahutte de Sylvaine. Ces premiers instants où nous fûmes seuls. Ces premiers regards, premiers mots d'intimité… Je m'étendais au sol dans la lumière dorée de l'âtre, me recroquevillant sur moi-même, les deux mains sur mon ventre. Les bras de mon bienaimé me manquaient atrocement. La tristesse et le manque qui m'habitaient alors avaient quelque chose d'inexorable. Je sentais que pleurer toutes les larmes de mon corps n'y ferait rien. Que tant que nous serions séparés, cette souffrance lancinante ne me quitterait pas. Qu'il m'allait falloir vivre avec elle comme avec une nouvelle part de moi-même. Ne pas la combattre, ne pas me lamenter sur elle. La garder au creux de moi comme un pari sur l'avenir. Un pari dont seule la victoire me libèrerait. En caressant mon ventre, je le découvrais de plus en plus rond et ferme. La nature n'avait que faire de ma situation, du but que je m'étais fixé. Elle poursuivait son œuvre en silence, en patience. Je glissais mes mains sous ma chemise pour mieux toucher cette rondeur magique. Magique oui. Je continuais de vivre, voyager, me battre et cette bulle de vie, elle, croissait lentement dans la sérénité profonde de ma chair. En imaginant le petit être en devenir, niché dans son cocon de chaleur, un sourire irrépressible flotta sur ma bouche. Je fermais les yeux et le visualisais bientôt au creux de mes bras. Je ne pouvais voir ses traits, je ne voyais que la lumière dorée du bonheur dont il m'inondait. Le manque et la peine s'effacèrent peu à peu tandis que je murmurais : « Nous sommes en balade tous les deux… Mère et fils… Juste toi et moi… Nous sommes forts ensemble… Plus forts que tout ce qui se dressera sur notre

chemin. Nous serons toujours plus forts… ». Je m'endormis sans même m'en rendre compte et ne tardais pas à entendre à nouveau la voix d'Angus. Et quand au cœur de ce rêve, j'ouvrais les yeux, j'étais toujours recroquevillée au sol, les mains sur mon ventre. Mais cette fois, quelque chose avait changé. Mon ventre luisait. Stupéfaite, je ne répondais pas aux appels d'Angus. Sa voix se rapprochait plus rapidement qu'à l'accoutumée. En scrutant l'obscurité, je vis une lueur bleue zigzaguer au loin. Mon ventre se mit à luire de plus en plus intensément, si bien que je me redressais pour me mettre à genou, les mains toujours plaquées dessus. Je bredouillais : « Mais qu'est-ce que… qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi tu… ». J'entendis alors mon bienaimé dire, à une dizaine de mètres devant moi : « Solène ? ». En relevant les yeux, je crus halluciner. Angus se tenait là, à un jet de pierre de moi. Nous eûmes tous deux un moment de sidération incrédule. Il m'apparaissait tel un fantôme. En tous points semblable à la consistance vaporeuse d'Ofélius mais illuminé de bleu intense. Le spectre d'Angus… Mes yeux se brouillèrent de larmes quand il se mit à flotter vers moi. Il tomba à genoux à quelques centimètres des miens, je ne pouvais y croire, et il en allait de même pour lui. Il dit d'une voix blanche : « C'est toi… Je t'ai trouvée… enfin… ». Il voulut prendre mon visage entre ses mains translucides mais elles me traversèrent, à l'état de brume. Son visage se tordit sous le coup de la frustration, je lâchais dans un souffle : « Est-ce que… tu es mort ? ». Il tenta à nouveau de me toucher, en vain, mais parvint à articuler, malgré l'émotion qui l'étreignait : « Non… Non je suis en vie, mais je ne… Je ne peux pas bouger… C'est… C'est comme si j'étais prisonnier de mon propre corps. ». Il parut brusquement extrêmement abattu, baissa la tête pour faire ce geste qu'il avait toujours quand une situation lui échappait. Il se frotta le visage. En cet instant, j'aurais voulu pouvoir me jeter dans ses bras. Mais quand je tentais de caresser ses cheveux pour le réconforter, mes doigts passèrent au travers. Il maugréa quelques jurons avant de se redresser en me regardant droit dans les yeux. Pendant plusieurs secondes, nous restâmes ainsi, à nous regarder intensément, à tenter de faire passer par ces regards toutes les étreintes et toutes les caresses dont nous étions privés. C'était une souffrance et un bonheur qui se confondaient. Un flot d'émotion écrasant. Il finit par me dire : « Tu m'as tellement manqué, j'ai cru devenir fou… Je ne savais pas si tu étais en vie ou s'ils avaient réussi à te prendre toi aussi. Mais j'étais convaincu que tu étais vivante, je… Je pouvais le sentir en moi. ». Nous eûmes le même sourire triste puis il ajouta : « Où es-tu Solène ? J'ai ressenti tant d'émotions contradictoires depuis que…

— En Lyrkania.

— Quoi ?!

— Tu y es toi aussi. Je suis venue te chercher. ». Il eut un moment de flottement, comme si un vertige puissant l'emportait. Mais dès qu'il se fut repris, il me harcela de questions. Je lui expliquais tout ce que j'avais traversé depuis son enlèvement, il ponctua mon récit de moult jurons et malédictions, à l'encontre des ministres principalement. J'édulcorais un peu le passage où j'avais insulté le roi mais il le devina sans peine. Ou plutôt, il le sentit. Je pus lire sur ses traits transparents qu'il ne cautionnait pas mon comportement irascible. Il me dit cependant : « Je crois que je n'aurais pas fait mieux à ta place. Nous voilà donc seuls. Sans possibilité de retour…

— Pas exactement. Le bannissement ne concerne que moi. Mais selon la loi, tu pourras retourner en Ereeven pour demander ma grâce.

— Retourner en Ereeven ? Mais ma douce… ». Sa luminosité s'affadit un peu tandis que son expression s'assombrissait, il ajouta : « Nous sommes dans une situation… qui ne prête guère à l'optimisme.

— Douterais-tu de ma capacité à te retrouver ? ». Il évita mon regard et se mit à flotter autour de moi comme s'il cherchait ses mots. Je me relevais pour dire, en croisant les bras : « Il n'y a rien qui puisse m'arrêter dans ce foutu pays de misère ! ». Il se retourna, je pus lire le doute en lui, le ressentir. Son regard s'arrêta sur mon ventre illuminé, il souffla : « Pas même lui ? ». Il n'avait pas tort, les périodes d'éveil de mon enfant me privaient de mes capacités à manipuler l'énergie. C'était un handicap de taille qui pouvait me mettre en danger, aussi solide que soit une femme Ereehator enceinte. Agacée, je lui rétorquais : « Je peux m'arranger de cela. Je sais être prudente quand il le faut. Et puis qui disait : ne penser à l'échec qu'un instant et préparer longuement la victoire ? Tu t'en souviens ?

— Bien sûr que je m'en souviens… Mais Solène…

— Je suis à la hauteur Angus.

— Je sais… ». Il approcha pour me prendre dans ses bras et se souvint qu'il ne pouvait le faire. Son visage était proche du mien, mais je ne percevais aucun souffle de sa bouche. Cette bouche que j'aurais voulu dévorer de baisers. Ses contours se firent peu à peu plus flous, l'angoisse me piqua le cœur : « Angus ! Que se passe-t-il ? Tu… tu es en train de disparaître ! ». Comme s'il pouvait voir au-delà de l'obscurité, il jeta un regard par-dessus son épaule en disant, soudain tendu : « L'aube est là ! Ils vont venir… ». La moitié de son corps avait

déjà disparu qu'il ajouta, les traits contractés par la frustration : « Je te retrouverai en rêve mon amour ! Je vous retrouverai tous les deux ! ». Il approcha son visage du mien et au moment où j'aurais dû sentir sa bouche sur la mienne, il s'évapora dans les ténèbres…

Chapitre 16 :

Frères des loups.

À mon réveil, je me sentais affreusement épuisée. Exactement comme si je n'avais pas dormi du tout. Un son familier sur le toit de la maison m'indiqua qu'il pleuvait. Le feu dans l'âtre était éteint, un froid humide et pénétrant avait tout envahi. Mais quelque chose de nouveau m'habitait. Une forme d'excitation certainement liée à mon obligation de faire mes preuves, même auprès d'Angus. Surtout auprès d'Angus. Dans un coin de la chaumine, je trouvais un seau d'eau propre. Tout en faisant une toilette sommaire, je prévoyais déjà d'accélérer un peu le cours de mon expédition. Si je devais chevaucher une Terys chargée d'Ihra pour gagner du temps, je le ferais. Si je devais passer tout le jour saturée d'énergie, je le ferais. Il me suffirait de trouver un abri sûr chaque soir pour récupérer. Et pour ce qui était des périodes d'éveil aléatoire de mon petit, j'aviserais le moment venu. J'en étais à ces réflexions quand je commençais à brosser mes cheveux avant de les tresser. Sur un buffet, je remarquais un petit miroir à main et quand je m'en saisis, mon reflet me mit les nerfs en pelote. Mes pupilles luisaient, mon fils était réveillé. Je maugréais : « Il doit être écrit quelque part que tu es là pour contrecarrer mes projets ! ». Derrière la porte, Ofélius s'annonça : « Taïs ? Puis-je ? ». Je lâchais un soupir sonore avant de lui répondre : « Oui, vous pouvez… ». Il traversa le bois grossier en s'inclinant : « Avez-vous bien dormi ?

— Non. Pas vraiment, du moins.

— Artaïs ?

— Oui. Mais cette fois, il m'a trouvée. ». Le spectre me contourna à grande vitesse pour me faire face, excité : « Vraiment ?! Vous avez pu entrer en contact ?!

— Oui, enfin… Nous avons pu nous parler et nous voir.

— À quoi cela ressemblait-il ? Avait-il pris une forme particulière ? A-t-il modifié l'environnement ou bien…

— Calmez-vous, il m'est juste apparu sous une apparence qui était la sienne mais… version spectrale. ». Il recula, interloqué. J'achevais de m'équiper et avant qu'il ne reprenne son interrogatoire, je lui dis : « Mais il n'est pas mort, il n'avait que l'apparence d'un spectre, avec la luminescence bleue de son énergie. Il n'a pas modifié l'environnement de ce rêve, il n'en est pas encore capable, je pense. J'ai pu lui raconter tout ce qui s'était passé en son absence et… il n'a aucune idée de l'endroit où il se trouve. Voilà tout ce que j'ai appris. Satisfait ?

— Et bien…

— Maintenant, sachez que je suis épuisée. Vous serez donc bien aimable de ne pas me courir sur le haricot aujourd'hui. ». Sans lui accorder plus d'attention, j'ouvrais la porte pour quitter la maison. Mais sur le seuil, je me retrouvais face à Ahogur, le corbeau. J'avais presque oublié ma promesse. Je levais les yeux au ciel en soupirant quand sa voix résonna sous mon crâne : « Nous devons parler, toi et moi.

— Oui. Je sais.

— C'est important. ». Je m'écartais en lui faisant signe d'entrer sans dissimuler la lassitude que cela me causait. Il sautilla jusqu'au centre de la pièce, regarda Ofélius de travers puis se retourna vers moi qui attendais, bras croisés devant la porte. L'oiseau s'ébroua puis observa tout autour de lui : « Les maisons humaines… curieuses. Mais bien sèches.

— Ahogur, si nous en venions au fait ? Nous parlerons décoration d'intérieur une autre fois…

— J'ai besoin de ton aide. Ma famille doit rester là où l'on peut se nourrir, nous ne pouvons pas chercher l'ennemi au hasard.

— Oui, et ?

— Toi, tu leur ressembles et tu voyages. Tu voyages loin. Tu croiseras des lumières noires. Il faut les tuer. Si les lumières noires meurent, leurs bêtes partiront et les proies reviendront dans nos steppes.

— Tu en es sûr ?

— Les bêtes obéissent aux lumières noires. Sans leurs maîtres, elles retourneront dans les montagnes. ». Les choses semblaient simples pour lui. Je me laissais tomber sur une chaise en soufflant

profondément. Il approcha, poursuivant son laïus : « Si les ennemis sont trop nombreux, appelle-nous et nos combattants viendront, tous. Il faut que les lumières noires meurent.

— Vous appeler ? Et comment cela ?

— Je te le dirai si tu acceptes. Si tu fais une promesse à tes frères corbeaux.

— Mes frères corbeaux ? Rien que ça ? Et… vos combattants ? Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

— Le peuple corbeau est partout sur cette terre. La plupart d'entre nous sont des chasseurs mais pour la survie des corbeaux, ils deviennent des combattants. ». L'oiseau me fixait intensément de ses petits yeux noirs, pareils à des billes d'onyx. Il me sembla que le son de sa voix s'était fait plus grave. Il ne plaisantait pas, ce dont il me parlait était sans doute la chose la plus importante qui soit pour lui. Il me raconta comment les corbeaux de toutes les régions de Lyrkania s'étaient entendus pour anéantir leurs ennemis, ceux qu'il appelait lumières noires, autrement dit, les Nécromanciens. Mais ces derniers avaient trouvé diverses façons de se défendre, que ce soit avec des armes telles des arbalètes ou en leur opposant des créatures dressées à cet effet. Il me parla, non sans une certaine colère rentrée, des araignées cracheuses de soie qui les immobilisaient un peu trop facilement, ou des Lymères venimeuses qui les affrontaient en altitude. Mais il n'avait nullement l'intention d'abandonner. Il était suffisamment intelligent pour prévoir et organiser des embuscades chaque fois que cela était possible. Et là était le problème, rendre des embuscades possibles. Incapables de savoir où chercher exactement, les corbeaux écumaient villes et villages à la recherche de lumières noires. Il arrivait qu'ils aient de la chance mais il arrivait plus souvent encore que des villageois innocents en manque, eux. Et il fallait nourrir le groupe. J'écoutais son récit avec attention même si j'avais conscience d'être étrangère aux tenants et aboutissants de cette histoire. À un moment, il marqua une pause et s'approcha encore pour me dire : « Tu es ce qui nous manque pour trouver les lumières noires. Capable d'évoluer parmi eux. Je peux te donner le pouvoir de nous appeler, même sur une très grande distance. Si tu aides tes frères corbeaux, ils t'aideront. Toi, moi, nous sommes. ». Je compris que cette expression marquait pour lui notre similarité énergétique. Et encore une fois, quelque chose d'inexplicable me porta à croire que j'étais liée au sort de ces oiseaux.

Ahogur se tut. Je restais moi aussi silencieuse un long moment puis me levais et fis quelques pas dans la pièce. Ofélius, qui était resté en retrait, eut un mouvement vers moi mais je tendais une main ouverte devant lui pour l'arrêter dans son élan. Il recula sans dire un mot. Face à une fenêtre, je vis au-dehors cette multitude de grands oiseaux noirs disséminés dans le village fantôme. La première pensée qui me vint alors fut de passer un marché avec Ahogur. Et la seconde était une question. Je me retournais vers lui : « Pourquoi ? Pourquoi me donnerais-tu ta confiance ? ». Il battit des ailes pour monter sur une table et me faire face. Il planta son regard perçant de bête au fond du mien et dit : « Parce que je t'ai reconnue. Nos anciens racontent qu'à l'aube des temps, les hommes et les corbeaux vivaient en harmonie. Nos sangs et nos lumières étaient mêlés. Mêmes lumières, formes différentes. Puis les hommes ont changé. De plus en plus vite. Les hommes qui partageaient notre lumière ont disparu de ces terres. Tu es la seule. La dernière. La première. ». Un frisson courut sur ma nuque. J'avais déjà entendu cela. De la part d'un serpent géant qui m'avait ramenée à la vie. Du coin de l'œil, je vis Ofélius s'avancer, il risqua : « Taïs… ? ». Je tournais un regard indécis vers lui, il fit "non" de la tête… Je pris une profonde inspiration, me demandais ce qu'Angus ferait à ma place. J'avais déjà fort à faire avec mes propres objectifs. Il aurait été fou que j'y ajoute ceux de ces oiseaux… Une autre question me vint, je la posais à Ahogur dans l'instant, sans réfléchir : « Comment se fait-il que tu puisses me parler par la pensée ? ». Il pencha la tête sur le côté, visiblement étonné, puis il répondit : « Je ne parle pas avec toi par la pensée. Ce sont nos lumières qui communiquent. ». Je lançais un nouveau regard vers Ofélius qui bredouilla aussitôt : « Oui, enfin, c'est une façon de voir les choses mais…

— Comment ça ? Les Lorks ne sont-ils pas censés nous prémunir de toute intrusion mentale ?

— C'est le cas ! Mais les animaux n'ont pas le même mode de pensée que nous. Tout se joue au niveau de leur aura.

— Il dit vrai, donc.

— En fait, vous pourriez communiquer avec tout animal ayant la même résonnance énergétique que vous. Et pour peu qu'il soit d'un niveau d'intelligence assez élevé…

— Nous communiquons par nos auras…

— … Oui. ». Je marquais un temps d'arrêt puis me retournais pour

faire face au spectre et grogner : « Comment se fait-il que vous ne nous ayez pas enseigné cela depuis le temps ? Il me semble que c'est une capacité particulièrement utile. Pourquoi j'ai encore et toujours cette impression que vous distillez votre savoir au compte-gouttes afin de rester utile et ne pas être éradiqué sur un coup de sang ? ». Il détourna le regard, l'expression penaude et ne répondit rien. C'est avec un rictus amer que je m'adressais à nouveau au corbeau : « Je t'aiderai Ahogur. Je tuerai tous les Nécromanciens que je croiserai. Et si je trouve leur repaire. Je t'appellerai. ». Il déploya ses ailes en poussant plusieurs croassements assourdissants. Ses congénères lui répondirent en écho au-dehors, le ciel bas résonna de cette cacophonie discordante pendant une longue minute. Minute à l'issue de laquelle Ahogur me dit : « Je vais te donner le pouvoir. Je vais vous le donner, à tous les deux. Toi et celui que tu portes. Approche femme-corbeau… ». J'obéis, me retrouvant à moins d'une longueur de bras de lui. De son bec, il tapota ma main gauche et, machinalement, je la lui tendis, paume ouverte vers le ciel. Avec une rapidité foudroyante, il frappa de son bec le creux de ma main que j'écartais aussitôt sous le coup de la douleur. En reculant, j'y découvris une petite blessure qui se mit à saigner instantanément. J'allais admoneste l'oiseau mais il me dit : « à toi maintenant, fais couler mon sang. ». Comme j'hésitais, il ajouta : « Nos lumières sont sœurs, nos sangs doivent se retrouver. » et je compris. Je tirais une de mes griffes Nortgate tandis qu'Ahogur se penchait sur le côté pour me tendre sa patte gauche. J'y fis une incision, un sang noir et épais s'en écoula bientôt. De ma main blessée, j'empoignais fermement sa patte afin que nos plaies entrent en contact. Une sensation étrange m'envahit en sentant la peau rugueuse mais chaude de l'oiseau entre mes doigts. Comme un sentiment familier. Ahogur tourna sa tête noire vers moi et me fixa intensément pendant quelques secondes. Jusqu'à ce qu'il dise : « C'est fait. » … En reculant, je regardais ma plaie qui saignait un peu trop, le corbeau ajouta alors : « Elle guérira vite mais tu garderas la marque. Si tu nous trahis, elle s'infectera, même si c'est dans bien des lunes. ». Il s'ébroua puis sauta sur le sol pour quitter la maison sans plus mot dire. Je demeurais plantée au milieu de la pièce, presque déçue par le peu de cérémonial accordé à ce moment. Ofélius me tendit un linge dont j'entourais ma main : « Vous voici femme-corbeau en plus de tout le reste. Espérons que nous ne croiserons pas quelques papillons ou quelques ragondins ayant le même rayonnement que vous à l'avenir ! ». Prise de court par son sarcasme, je choisis de l'ignorer pour suivre Ahogur à l'extérieur. Mais une fois au-dehors, alors que tous les oiseaux semblaient discuter entre eux de cet évènement, quelque chose me fit marquer une pause. Le village avait changé. Sur le coup, je ne vis pas ce qui me donnait cette impression étrange. Puis, en

observant tout autour de moi, l'évidence m'apparut. Il n'y avait plus le moindre cadavre gisant au sol. Pas même celui du cheval éventré. Plus rien que quelques traînées de sang çà et là, témoignant encore du massacre de la veille. L'odeur de mort pourtant était toujours présente dans l'air. Une odeur de sang plus âcre, en amorce de pourrissement. Ofélius me rejoignit en disant, d'un ton un rien amer : « Ils ont caché les corps… pour vous ménager, je pense. Sur ordre de leur chef bien entendu. Le gros de la troupe n'est pas aussi fin d'esprit que lui. ». Je ne répondis rien et me dirigeais vers l'étable où m'attendait Terys…

Quand j'eus terminé de seller ma jument, je retrouvais Ahogur, toujours en grande discussion avec ses semblables, juché sur une clôture brisée. Mais ce n'est que lorsque j'eus récupéré mes sacs et que je fus prête à reprendre la route que j'interpellais le corbeau : « Ahogur ! Vas-tu m'expliquer comment je dois procéder si je veux t'appeler ou bien dois-je le découvrir par moi-même ? ». Il voleta jusqu'au sol à moins d'un mètre de mes pieds : « Il te suffira de te concentrer sur nous et de dire le nom que tu m'as donné.

— C'est tout ?

— C'est bien assez. ». Je commençais à douter de l'efficacité de ce que l'oiseau m'avait présenté comme un grand pouvoir. Mais je devais me contenter de cela. Je montais en selle en soupirant et, aux premiers pas de Terys, je saluais Ahogur : « Au revoir donc, frère corbeau.

— À bientôt femme-corbeau. ». Nous rejoignîmes la route sous un ciel toujours aussi morne. Quand nous quittâmes les limites du village, un vent cinglant se leva. Je m'emmitouflais dans ma cape, ramenant la capuche presque devant mes yeux. À mesure que l'odeur de la mort disparaissait, je m'étonnais de ne pas ressentir plus de compassion à l'égard des villageois innocents taillés en pièces par les corvidés. Mais Ofélius, comme à son habitude, ne me laissa pas longtemps en paix. En flottant à côté de moi, il me proposa : « Je crois que nous devrions mettre à profit ces déplacements pour reprendre les enseignements où nous les avions laissés. Vous avez raison, je ne vous en ai pas assez dit Taïs.

— Sans le codex ?

— Vous avez épluché le codex, mais il y a certaines leçons qui ne s'y trouvent pas. Il ne traite que de Nécromancie après tout ! Je peux

vous transmettre ce que je sais sur quantité d'autres choses en biologie, naturalisme, littérature, arithmétique, Histoire…

— Toutes ces choses… ne sont-elles pas obsolètes désormais ?

— C'est probable mais… Je pense que ce que je sais sur l'Ihra reste immuable. Ainsi que sur les auras…

— Je vous écoute. ». Il se lança, tel un précepteur, dans un cours magistral qui lui inspira quelques envolées lyriques sur la nature sacrée de l'Ihra. Mais il ne m'apprit pas grand-chose en définitive. Car ses connaissances en la matière avaient les limites de ses propres capacités. Il me raconta encore combien les Premiers étaient puissants, me gratifiant d'une ou deux légendes sur de grands guerriers ou de grands inventeurs au passage. Mais j'avais toutes les peines du monde à m'intéresser à son verbiage. Terys sentit mon ennui, elle se mit à trotter de plus en plus vite jusqu'à galoper, sans que je ne l'y aie incitée. Ofélius flottait toujours à ma droite, il s'offusqua : « Si ce que je vous dis ne vous intéresse pas, vous pourriez aussi bien me le dire Taïs !

— Il y a un peu de cela, en effet mais c'est Terys qui mène l'allure, pas moi !

— Elle ne fait que réagir en fonction de votre état d'esprit, je le sais parfaitement ! ». Je dus m'accrocher plus fermement aux rênes tant ma jument prenait de la vitesse. Je craignis l'espace d'une seconde qu'elle ne s'épuise inutilement, mais je pouvais sentir son cœur battre aussi fort que régulièrement, rempli d'allégresse. Je ne tardais pas à percevoir sa joie sauvage tandis qu'elle filait contre le vent. Je me laissais griser par la vitesse, ce sentiment de liberté qu'elle me donnait, même si le froid mordait mon visage et me coupait le souffle par instant. Nous n'avions croisé personne sur cette route, le défilement des paysages désolés était d'une monotonie déprimante. Cet intermède un peu fou nous fit le plus grand bien à toutes les deux. Bien sûr, le spectre, lui, marmonnait toujours dans sa barbiche mais je n'en avais cure. Terys martelait furieusement le sol sec et froid de ses sabots, faisant résonner notre course dans toute la campagne environnante. Ce moment était précieux, hors du temps et de toutes mes préoccupations habituelles. J'en goûtais chaque seconde et je savais qu'il en allait de même pour ma jument… Je ne saurais dire combien de temps elle mena cette allure d'enfer mais quand son corps commença à se couvrir d'écume, je fis de mon mieux pour la calmer. Dans l'élan de son euphorie, elle était sur le point de perdre le contrôle jusqu'à l'épuisement. Je lui murmurais quelques mots de

douceur et la ramenais assez facilement à la raison. Les alentours de la route avaient beau s'être dégagés depuis des lieues, la forêt au loin, telle une vague sombre et ondulante, caressait toujours l'horizon. Et son flot inégal se dispersait parfois en bras, pareils à ceux d'un fleuve, qui traversaient la voie pour aller rejoindre un autre pan de cette même forêt monstrueuse et omniprésente. Terys s'apaisa alors que nous descendions une pente là où la forêt semblait traverser la route. Et comme lorsque nous avions entamé notre voyage, les arbres immenses obscurcirent un peu plus le ciel déjà bien gris au-dessus de nos têtes. Mais pendant quelques instants, le vent souffla moins fort et je pus consulter ma carte. Il nous restait encore au moins deux jours de voyage avant d'atteindre la prochaine ville. Et moitié moins pour rejoindre une intersection de trois routes visiblement importantes. Le croisement était légendé "la Rosace". Distraitement, je questionnais Ofélius : « Regardez ce point de croisement sur la carte, est-ce que cela vous évoque quelque chose ?

— Ma foi oui ! Et je ne suis pas étonné que cet endroit ait subsisté… C'est un des nombreux endroits où les voies royales se rencontraient. On l'a baptisé la Rosace à cause d'un énorme rocher formant une fleur géante. Une formation granitique millénaire !

— S'il y a des rochers, il y aura peut-être des grottes où s'abriter…

— Rien n'est moins sûr Taïs, en plus de mille ans, tout a changé, la forêt semble avoir dévoré le paysage. Et toutes ces étendues désertiques… Je ne reconnais plus rien. J'ai connu la Lyrkania débordante de vie… Et ce que je vois aujourd'hui… ». Une profonde incompréhension habitait ses traits vaporeux. Je rangeais ma carte et nous nous remîmes en route sans ajouter un mot. La tristesse l'ayant envahi, le Nécromancien se fit mutique pendant plusieurs heures. Mais de toute façon, le vent soufflait si fort qu'il en était assourdissant. Le terrain se fit de moins en moins plat à mesure que nous cheminions. Et le ciel de plus en plus bas, jusqu'à déverser sur nous des trombes d'eau glacée. Terys continuait d'avancer courageusement mais je percevais qu'elle souffrait du froid, tout comme moi. Plusieurs fois, je passais une main devant mes yeux pour vérifier leur illumination. Mon petit était resté en éveil presque toute la journée, cela commençait à m'inquiéter. Être privée de mes capacités aussi longtemps me rendait vulnérable. Angus avait peut-être raison…

Le croisement de la Rosace était encore bien loin quand j'avisais un bosquet d'arbres morts non loin de la route. Rien d'autre à perte de

vue, si ce n'était toujours cette maudite forêt bien trop loin pour aller y perdre un temps précieux. La nuit tombait, le mauvais temps ne faiblissait pas, il nous fallait nous arrêter. Dans ce bosquet où les vieux arbres avaient poussé étroitement serrés les uns aux autres, nous pûmes nous abriter de ce vent furieux qui soufflait du Nord. Mais la pluie… L'expression "trempé jusqu'aux os" prenait tout son sens. Il était impossible d'allumer le moindre feu, je ne pus que me tasser en boule entre les racines d'un gros Hêtre. Terys se cala contre son tronc juste au-dessus de moi, la chaleur qui se dégageait de son corps m'aida à m'endormir. J'étais si épuisée que je souhaitais presque qu'Angus ne vienne pas me visiter en rêve. Je ne ressentais ni peine ni manque, le froid et la fatigue avaient engourdi tout mon être… Curieusement, je dormais profondément cette nuit-là, sans me réveiller un seul instant. Ce n'est qu'au petit matin qu'une bourrasque vint s'engouffrer dans ma capuche, je m'éveillais dans un puissant frisson. En me levant, je gratifiais ma jument de moult caresses. Elle s'ébroua et vint enfouir son mufle sous mes cheveux. Cette démonstration d'affection me toucha, je la pris par l'encolure pour la serrer brièvement contre moi en lui chuchotant : « Heureusement que tu es là ma belle… ». Puis je contournais les arbres rapidement, pressée par une envie d'uriner incontrôlable. L'esprit encore embrumé, je réalisais — en cours de soulagement — que je n'avais pas tenu compte de la présence d'Ofélius. Je balayais nerveusement les environs du regard et ne le vis pas. Autour de nous, il n'y avait qu'une vaste étendue poussiéreuse, ponctuée de quelques points d'herbage desséchés. En me réajustant, je levais le nez au ciel pour retrouver son immuable grisaille déprimante. Le vent avait tourné, il venait de l'Est désormais. Mais au moins, il ne pleuvait plus. En passant une main devant mes yeux, je constatais qu'ils ne luisaient plus. Enfin. Je fis quelques pas en terrain dégagé, m'étonnant de la dureté du sol après les trombes d'eau dont il aurait dû être détrempé. Je m'accroupis, grattais la terre sombre pour en recueillir un peu dans le creux de ma paume. Sèche, cendreuse, sans la moindre trace d'humidité. J'allais jusqu'à la sentir et ne percevais absolument rien. En écartant les doigts, je dis, sans y penser : « Il n'y a rien… De la terre morte… ». Le vent vint balayer cette poussière granuleuse qui autrefois avait pu abriter la vie. Mon regard en suivit quelques grains et c'est là que je vis Ofélius approcher. Je me relevais : « D'où venez-vous ?

— J'ai exploré les environs pendant la nuit. Vers le nord surtout, je voulais m'assurer que la route ne présentait aucun risque.

— Et ? Qu'en est-il ? êtes-vous allé jusqu'à la Rosace ?

— Non, je ne peux m'éloigner aussi loin de vous. Mais à part une

carcasse de chariot et quelques ruines à une heure d'ici environ, il n'y a rien… Absolument rien. ». Il avait prononcé ces derniers mots dans un soupir affligé. J'aurais parié que ses velléités d'exploration n'avaient pas été motivées par un souci de sécurité. Je crois qu'il avait voulu chercher une trace de l'époque glorieuse qu'il avait connue de son vivant. Retrouver un peu de ce pays de cocagne dont il se languissait depuis des siècles. Sa déconvenue était à la mesure de la Lyrkania… Reste que nous nous mîmes en route peu après sans plus mot dire. Et il en fut ainsi jusqu'à cet endroit dont il avait parlé. Au bord de la route, les restes d'un grand chariot pourrissaient et un peu en retrait, dans un champ envahi par des ronciers anémiques, les ruines d'un assez grand ensemble se dressaient sous une couche de lichens gris et vert. Je n'y prêtais que peu d'attention mais Ofélius, lui, s'approcha de ce qui restait d'une colonne de pierre. Il s'y attarda quelques secondes puis revint flotter sur ma droite. Comme il ne disait rien, je demandais : « Et bien ? Qu'y avait-il sur ces pierres ? Elles semblaient vous intéresser…

— Le nom de ce domaine. Enfin, sa qualité… Croyez-le ou non, nous traversons actuellement des terres viticoles. ». En observant les alentours désolés, je soupirais : « Je vous avouerais que ce n'est pas flagrant.

— Non. Ça ne l'est pas. ». Je retrouvais le Nécromancien des premiers temps, peu enclin au bavardage. Aussi choqué que désabusé. Mais je mentirais si je disais que je ne m'en trouvais pas satisfaite. Il m'avait caché trop de choses pour que je m'appesantisse sur son moral en berne. Les heures défilèrent au rythme lent du paysage Lyrkanien, toujours battu par un vent impitoyable. Je ne posais plus aucune question jusqu'à ce que nous arrivions en vue de la Rosace. Ofélius n'avait pas menti sur la forme florale de la formation rocheuse. Située en contrebas de la route, on retrouvait sans peine les tournures familières d'une rose largement ouverte sur la vingtaine de mètres que faisait sa circonférence. Le spectre parut perplexe néanmoins et, tandis que nous descendions la pente de la route au petit trot, il me dit : « Dans mon souvenir, elle était bien plus étendue… ». Je ne répondis rien, jugeant qu'il n'y avait rien à répondre à cela… Nous nous arrêtâmes à l'embranchement, au pied d'un haut panneau de bois où trois grosses planches avaient été clouées. Sur la planche la plus basse, je lus : Priklys. Une flèche gravée au-dessous indiquant l'Ouest. Sur celle juste au-dessus : Torlyth, une flèche pointant vers le Nord. Et sur la dernière, juchée presque à la pointe du poteau : Üzgor, vers le nord également. Ces indications concordaient avec celles de ma carte, je m'en félicitais. En baissant les yeux, je remarquais une autre planche presque recouverte par les herbes sèches. Je la ramassais en la

décollant du sol et y lu : Satilaar. Je la reposais au pied du poteau en écartant l'herbe, pensant à Eroll, Mayve et le petit Kyan. Un vague sourire flotta sur mes lèvres jusqu'à ce qu'une douleur foudroyante me frappe en plein front. Je m'écroulais, assommée pour le compte…

Je ne dormais pas, il me sembla pourtant entendre la voix d'Angus puis celle d'Ofélius se mêlant en un cri indistinct. J'ouvrais brusquement les yeux, et, désorientée pendant une seconde ou deux, je perçus un flot de sensations angoissantes. Odeurs, sons, paroles, cris, la dureté de la surface sur laquelle mon corps reposait. Deux mains empoignant mes jambes nues me ramenèrent brutalement à la réalité, tout mon être se tendit, se cabra vers l'avant et je découvrais un homme au faciès répugnant se tenant entre mes jambes. Panique. Surpris par mon éveil soudain, il n'eut pas le temps de réagir quand je lui envoyais un violent coup de pied en plein visage. Son gros nez craqua sous mon talon, il recula en jurant. J'en profitais pour bondir au hasard, me retrouvant à quatre pattes sur un sol de terre battue. J'entendais encore au loin la voix d'Ofélius hurlant mon nom quand je me dressais sur mes pieds. Je n'avais plus qu'une chemise sur le dos et quand l'homme inconnu revint vers moi, la colère chassa la panique en un clin d'œil. Il marqua un temps d'arrêt en grommelant : « Salope, j'ai ce qu'il faut pour des sauvages comme toi… ». Il souffla un mélange de morve et de sang par le nez en décrochant un fouet du mur. Par réflexe, je cherchais quelque chose pouvant faire office d'arme autour de moi, en vain. Mais je croisais mon reflet dans une grande gamelle de cuivre accrochée au mur, mes yeux ne luisaient pas. Le fouet claqua à quelques centimètres de mon visage : « Vais te dresser moi ! C'est encore mieux comme ça, j'aime bien quand ça couine ! ». Je lui fis face avec un petit sourire : « Moi aussi… » et me chargeais d'énergie. Il écarquilla les yeux, eut un moment d'hésitation puis se ravisa et abattit son fouet dans ma direction. Je m'en saisis au vol, il se consuma aussitôt en mes doigts. L'homme recula, se pencha pour ramasser une hache, mais quand il se redressa, je m'étais avancée jusque sous son nez. Il faisait une tête et bien cinquante kilos de plus que moi. Je me jetais littéralement à son cou, l'enserrant étroitement de mes bras. Sous l'effet de la brûlure, il se débattit, s'élançant contre les murs dans l'espoir de me faire lâcher prise. Ses cris se faisaient de plus en plus aigus et déchirants à mesure que le diamètre de son cou gras rétrécissait entre mes bras. C'était un contact répugnant, poisseux, en liquéfaction rapide. Quand la brute obèse s'écroula à genoux, sa gorge tenait dans un seul de mes bras. En le sentant s'éteindre, je lui dis à l'oreille, non sans un certain plaisir : « Bon chien… ». Quand je me relevais au-dessus de sa dépouille, j'avais le

souffle court et j'étais couverte de sang et de lambeaux de chair carbonisée. Un vacarme sourd se faisait entendre à l'extérieur de l'étrange pièce où je me tenais. Mais il n'y avait pas la moindre fenêtre. Les murs n'étaient pas droits, ils semblaient faits de terre. Une seule porte, basse et large, faite de bois grossier et un simulacre de cheminée où trônait une grande marmite bosselée. Pensant y trouver un peu d'eau, je m'en approchais mais en avisant la mixture sombre qui y mijotait, j'abandonnais l'idée de me débarbouiller. L'odeur était infecte mais je n'arrivais pas à savoir si elle provenait de ce mystérieux ragoût ou bien des lieux en eux-mêmes. J'entendais toujours les appels d'Ofélius dans le lointain sans comprendre pourquoi il ne se matérialisait pas auprès de moi. Je cherchais mes vêtements, mes armes dans la pièce circulaire et ne trouvais rien d'autre qu'un amoncellement de vieilles gamelles sales. Je réalisais bientôt que je me trouvais dans une cuisine. La plus dégoûtante des cuisines, mais tout de même. À part la hache et le fouet de mon agresseur, je ne trouvais aucune arme. Ni aucune de mes affaires. Au moment de quitter la pièce, je décidais, en vertu du vacarme extérieur, de faire une sortie fracassante. Ainsi, si le gros cuisinier avait quelques amis au-dehors, ils sauraient immédiatement à quoi s'en tenir. Je fis donc exploser la porte mais cela ne marqua pas l'arrêt du bruit ambiant. Le vent glacé soufflait toujours au-dehors et quand j'y fis mes premiers pas, je me retrouvais au centre de ce qui me sembla être un village. Une place circulaire autour de laquelle des habitations pour le moins étranges s'alignaient. Des mottes de terre. Voilà la première image qui me vint. Un cercle de petites buttes de terre et de planches grossièrement agglomérées. En me retournant, je vis que je sortais de l'une d'entre elles. La terre sombre et boueuse grésillait sous mes pieds. Un peu désorientée, mon regard se tourna en direction du vacarme. De l'autre côté de ces buttes-maisons, de nombreuses personnes semblaient être rassemblées, criant, chantant et riant à gorge déployée. Une cacophonie rythmée par des sons de tambours et des hennissements de chevaux. En avançant, je portais une main à mon front et y découvrait une large bosse. Elle se rétractait rapidement mais la douleur était toujours là, résonnant dans tout mon cerveau. Les évènements prenaient place chaotiquement sous mon crâne. J'avais été attaquée, sans doute pour être dépouillée. Mais pourquoi Ofélius n'était-il pas de retour ? Pourquoi hurlait-il toujours mon nom ? En passant entre deux habitations, je vis enfin la petite foule qui festoyait à l'orée de la forêt autour d'un grand feu. Une quarantaine de personnes tout au plus, plus bruyantes qu'une centaine. L'air embaumait la viande grillée et la sueur. Mais pas seulement la sueur de fêtards agités, j'en percevais une autre, aigre, bien marquée… Celle de la peur. On ne tarda guère à me remarquer,

tout mon être irradiant d'Ihra. C'est quand les bruits cessèrent peu à peu que je dénombrais une majorité d'hommes parmi ces gens. Tous torses nus, chauves et imberbes, comme le cuisinier dans son terrier. Et tous armés. Je lus sur les visages toutes les déclinaisons de la surprise et toutes celles de la brutalité. L'un de ses gaillards, plus grand que les autres, marcha droit vers moi en levant sa hache d'un air belliqueux. J'avais déjà vécu cela. Cette situation où personne ne s'attend aux conséquences de mon courroux. Le souvenir du village des Tangkas dans les montagnes Ereevines. La mort d'Algézir et le carnage qui s'en était suivi. Je sentais en moi une différence majeure cette fois. Même si la fureur circulait dans mes veines, j'en avais encore le contrôle. Mais il me fallait faire un exemple. Quand la brute arriva sur moi pour abattre son arme, je lui pulvérisais la tête d'un rayon d'énergie. Littéralement. Son crâne et son cou explosèrent dans un bruit aussi écœurant que bref. Son corps lourd et inerte s'étala à mes pieds sans que j'aie bougé d'un pouce. L'assemblée se figea comme un seul homme pendant une seconde ou deux, puis certains amorcèrent une lente fuite à reculons. Je lançais à la cantonade : « Où est mon cheval ?! ». Pas de réponse, plusieurs hommes se retournaient vers la forêt pour détaler. Je répétais en frappant d'un trait d'énergie un fuyard à chaque mot prononcé : « Où… EST… MON… CHEVAL ?! ». Au dernier corps qui tomba, les autres ne firent plus un geste. Je me chargeais un peu plus d'Ihra, mes cheveux flottèrent au-dessus de mes épaules et ce n'est qu'à ce moment qu'un des hommes sortit du rang en bredouillant, paumes ouvertes devant lui comme s'il voulait ainsi se protéger : « Les ch'vaux sont là vot'saint'té… Juste là ! ». Comme réveillés par la voix de leur compagnon, d'autres commencèrent à s'animer, se précipitant vers un enclos que je n'avais pas remarqué. Je les suivais d'un pas lent. L'homme qui avait parlé marcha sur ma droite en s'inclinant : « On savait pas vot'saint'té, si on avait su que c'était vous, 'fin que vous en étiez, 'fin vous voyez c'que j'veux dire ? ». Je ne lui adressais pas un seul regard, il poursuivit fébrilement : « Faut pas nous en t'nir rigueur, on fait d'bonnes affaires d'puis si longtemps ! Z'avez bien fait d'raccourcir Herman, c'est à cause de lui qu'on a… On savait pas ! ». J'arrivais dans l'enclos quand l'homme se jeta à genoux et aboya à ses comparses d'en faire autant. Je marquais un temps d'arrêt pour les voir tomber au sol. Sur leurs faciès crasseux, une multitude d'expressions d'angoisse et d'incompréhension. Je n'arrivais pas éprouver la moindre pitié pour eux. Ils avaient tout des bandits de grand chemin que m'avait autrefois décrits mon père. À deux doigts de laisser libre cours au dégoût qu'ils m'inspiraient, j'entendis un hennissement furieux venant du fond du corral. Je pressais le pas parmi les chevaux qui s'écartèrent à mon approche et ne tardais pas à retrouver Terys, étendue au sol, les jambes ligotées

entre elles. Cette vision renforça ma rage. Je m'arrêtais pour me retourner vers le chauve qui m'avait parlé : « TOI ! ». Je n'eus pas besoin d'en dire plus, il se releva précipitamment et courut jusqu'à ma jument pour trancher ses liens. En se remettant debout, elle ne manqua pas de ruer vers ses ravisseurs, ils évitèrent de peu ses coups de sabot furieux. Le bavard me supplia : « J'vous en prie vot'saint'té, on savait même pas qu'il y avait des femmes chez vous ! ». Je calmais Terys en lui flattant l'encolure, son crin et ses yeux s'illuminèrent. Les brutes n'en pouvaient plus de stupéfaction. Leur porte-parole improvisé se remit à genoux en bafouillant : « Ben ça ! Co… Comment on pouvait savoir ! Pute borgne, quel manque de veine ! ». C'était un grand escogriffe plutôt maigrichon aux bras couverts de tatouages grossiers. La voix d'Ofélius résonnait toujours alentour. Je dis à l'homme qui reniflait entre deux suppliques : « Je veux que tous mes effets me soient rendus sur-le-champ.

— Oui, oui bien sûr vot'saint'té ! Sur-le-champ ! Bougez-vous vous aut'es ! ». Plusieurs hommes se mirent à courir vers les buttes-maisons tels des lapins vers leurs terriers. Je m'approchais du bavard et, à moins d'un mètre de lui, afin qu'il puisse percevoir l'onde de brûlure de mon énergie, je lui dis : « J'étais accompagnée d'un spectre. Je peux l'entendre en ce moment. Où est-il ?

— Un… Un spectre ? Aucun spectre ne peut entrer sur ces terres vot'saint'té, on est à la frontière Sud des terres de Torlyth ! Vous savez bien !

— Non, je ne sais pas. ». Il eut une expression incrédule qui n'améliora pas ses traits ingrats et crasseux. Il ne sut que dire de plus et balbutia : « La province de… de Torlyth. Les anciennes terres des… maîtres des brumes…

— Les maîtres des brumes ?

— Oui, les Torkenbold ! ». Sa réponse me pétrifia de surprise. Exactement comme si quelqu'un avait empoigné mon cœur pour l'empêcher de battre. Les hommes rapportaient mes sacs, mes vêtements et mes armes. Ils les déposèrent craintivement en tas, à bonne distance de ma personne. J'étais comme sonnée par ce que je venais d'entendre, mais je savais que je ne devais témoigner d'aucune faiblesse devant ces gens. Je me rhabillais prestement devant cette petite foule angoissée. J'aurais pu m'en sentir gênée mais je ne les voyais plus, ce faisant. Quelque chose dans mon esprit tournait en boucle. Comment avais-je pu à ce point éluder les racines d'Angus de ma tête ? Il était né sur ces terres, y avait passé ses trois premières

années… Comment avais-je pu faire abstraction de tout cela ? J'achevais à peine de boucler mon ceinturon que Terys vint me pousser doucement de son mufle. Comme elle l'avait fait à la ferme en flammes, elle se mit à s'agiter devant les portes délabrées de la bâtisse. En réajustant ma cape, je questionnais le chauve toujours à genoux non loin de moi : « Qu'y a-t-il dans ce bâtiment ?

— De… De la marchandise vot'saint'té. ». Ma jument grattait le bois du sabot, j'ajoutais : « Ouvre ces portes. ». Il obéit, ventre à terre, ouvrant largement les deux battants. Puis il recula et se laissa à nouveau tomber au sol en baissant les yeux. Je m'aventurais à l'intérieur à pas lents, l'odeur qui m'accueillit sur le seuil était ignoble. Un florilège répugnant de toutes sortes de défécations. C'est en respirant par la bouche que je pus avancer dans la pénombre. Point de fenêtre ici encore et le jour déclinant n'aidait guère à y voir clair. La lueur de mon énergie m'éclairait sur une très courte distance mais je ne tardais pas à me trouver face à un mur de barreaux, au fond de la bâtisse. Et je perçus bientôt des relents familiers, des relents humains. Ainsi que des bruits presque inaudibles de respirations saccadées et des claquements de dents. Je tendais une main entre deux barreaux et y concentrais un peu plus d'Ihra. La lumière bleue verte fit apparaître plusieurs visages dans l'obscurité. Des visages aussi sales que terrifiés. En me déplaçant au long des grilles, je découvrais une quinzaine de personnes agglutinées les unes aux autres, grelottant dans la fange. L'image même de la misère. Plus de femmes et d'enfants que d'hommes. La rage me dévora les entrailles mais je tins bon, je retournais au-dehors sans rien en montrer. Face au chauve agenouillé, je dis, d'un ton détaché : « Relève-toi… Quel est ton nom ?

— … Gaber, vot'saint'té… ». En cet instant, plusieurs choix s'offraient à moi. Il m'aurait été facile de reprendre mon chemin sans me retourner. Ce pays de chaos aurait eu tôt fait de me faire oublier cette bande de coupe-jarrets et leur commerce d'êtres humains. D'autres horreurs se seraient déroulées devant mes yeux jusqu'à devenir la normalité. Il m'aurait été tout aussi aisé de massacrer tout le monde et de libérer les prisonniers mais une autre idée moins évidente me traversa l'esprit. J'étais sur les terres des ancêtres de mon bienaimé. Je portais leur nom. Ils étaient, de ce fait, mes ancêtres à moi aussi. Auraient-ils toléré un tel commerce sur leur domaine ? J'en doutais. Une seule chose était certaine, en tant que Torkenbold, je ne le tolérais pas. Et si une telle chose se déroulait ici ou ailleurs en Lyrkania, ce n'était que du fait d'une seule personne. D'un seul ordre. Celui des fils du Crépuscule et de leur Merca… En adoptant toujours le même ton détendu, je dis à Gaber : « Dis à tes compagnons d'approcher et de se mettre en ligne devant moi.

— Vot'saint'té, j'vous jure qu'on savait pas que…

— N'aie crainte, je ne vais pas vous tuer. ». Il eut une demi-seconde de flottement puis ordonna à ses comparses de s'aligner devant moi. Je comptais trente-sept gaillards en sueur tandis que les appels d'Ofélius se faisaient désormais hululements dans le lointain. Gaber chercha d'autres ordres dans mon regard quand tout le monde fut en place. Je n'eus qu'à hocher la tête pour qu'il rejoigne le rang, les traits dévorés par l'angoisse. En m'avançant vers lui, je lui dis : « Est-ce que votre… troupe porte un nom ?

— On est les… frères des loups.

— Non.

— … Non ?

— Les loups auraient honte d'avoir des frères tels que vous. ». Il baissa les yeux, je m'adressais à toute la bande en clamant d'une voix forte : « Vous n'avez rien à voir avec les loups ! Vous n'êtes qu'un troupeau de porcs répugnants ! Et comme tous les animaux de ferme, vous devez être marqués… Afin que personne ne vous prenne pour des hommes, par erreur. ». Sur ce dernier mot, j'apposais ma main gauche à plat sur le crâne lisse de Gaber. Il poussa un cri strident et tenta brièvement de repousser ma prise. Mais je ne m'attardais pas, j'ôtais ma main en lui disant : « Voilà qui est mieux. ». Puis je passais au suivant et, les uns après les autres, je les marquais tous de l'empreinte de ma main largement ouverte. Quand j'en eus fini, la plupart d'entre eux s'étaient écroulés au sol en geignant, le crâne encore fumant sous la brûlure. Je me plantais ensuite devant eux et leur ordonnais : « Maintenant vous allez quitter ces terres et vous rendre chez tous les fils du Crépuscule que vous connaissez. Vous leur montrerez cette marque sur vos crânes putrides et vous leur direz… ». Je marquais une pause en voyant Gaber relever la tête, les larmes creusaient des sillons dans la crasse de sa face. Je poursuivais : « Vous leur direz que c'est la marque de Solène Torkenbold… Et que bientôt j'apposerai cette marque sur le crâne du Merca Toris. ». Les hommes échangèrent des regards incrédules, j'ajoutais, sans hausser le ton : « Maintenant. » et ils détalèrent tous d'un pas inégal, encore en proie à la douleur. Je les suivais des yeux jusqu'à ce qu'il n'en reste aucun alentour. Puis je retournais dans le bâtiment où étaient retenus les prisonniers et faisais fondre les barreaux de leur prison. Ils n'osèrent pas sortir, effrayés par ma luminescence. Je dus faire redescendre ma charge d'énergie en leur disant : « Vous êtes libres, les… frères des loups sont tous partis. Venez… Je ne vous ferai aucun mal… ». Comme ils ne bougeaient pas

d'un pouce, je quittais les lieux pour rejoindre Terys au-dehors en marmonnant : « Très bien… Retrouver Ofélius à présent… ». Je montais en selle quand une voix faible et éraillée m'interpella : « Qui… Qui êtes-vous ? ». Terys fit demi-tour, je vis une jeune femme en hardes aux yeux largement écarquillés. Je lui dis aimablement : « Je m'appelle Solène. Et toi ?

— Mette… Vous êtes une Nécromancienne ?

— Je ne suis pas une fille du Crépuscule si c'est là ta question.

— Mais… ». Dans un geste lent, elle pointa du doigt mes yeux puis ceux de Terys, son poignet, d'une maigreur extrême semblait pouvoir se rompre au moindre coup de vent. Son incompréhension était bien naturelle, je lui dis : « Les fils du Crépuscule ne sont pas les seuls à pouvoir faire ce genre de chose.

— Je n'en ai jamais vu aucun faire ce genre de choses. ». Les autres prisonniers sortaient, un à un, craintivement. S'appuyant les uns sur les autres, ils étaient dans un état physique effrayant. Je dis à la jeune Mette : « Les brutes avaient mis de la viande à cuire. Il faut vous nourrir tous.

— Vous allez nous laisser ? Ils vont revenir !

— Non. Ils ne reviendront pas. Les quelques cadavres qu'ils ont laissés derrière eux les ont par trop effrayés.

— Ne partez pas ! ». Elle eut un élan pour approcher et se ravisa aussitôt comme un animal craintif. La nuit était sur le point de tomber, j'allais avoir besoin d'un abri : « Je vais revenir Mette. Je dois retrouver un ami. Nous reviendrons passer la nuit ici. ». Elle me sourit, un éclat neuf s'alluma dans son regard terne. Avant de m'éloigner, je lui demandais : « Mais dis-moi, est-il vrai que les spectres ne peuvent pénétrer sur ces terres ?

— Oui. Les maîtres des brumes nous protègent des esprits malins.

— Les maîtres des brumes, bien sûr… à plus tard, Mette. ». Je m'éloignais en tendant l'oreille pour tenter de localiser Ofélius. Le campement des bandits était situé en lisière de la grande forêt. Et nulle part à proximité je ne retrouvais la route. La nuit était là, et avec elle, la température ambiante descendit encore. L'obscurité était épaisse et mon propre rayonnement m'empêchait de voir très loin. Lassée de tourner en rond dans les ténèbres, je stoppais Terys en maugréant : « Oui, oui je vous entends maudit fantôme… ». Ma

jument secoua sa grosse tête en soufflant bruyamment, comme si quelque chose la dérangeait. Comme si un bruit la dérangeait. Je lui murmurais : « Allons bon, est-ce que tu l'entends toi aussi ? Après tout, si je peux l'entendre… ». J'observais ses oreilles qui se tournaient constamment dans la même direction. En lui flattant l'échine, je lui dis doucement : « Ton ouïe est sûrement meilleure que la mienne, mène-moi à lui Terys. Mène-moi à ce vieil épouvantail… ». Elle frissonna et se dirigea dans le noir au petit trot puis, de plus en plus vite jusqu'au galop. C'était une sensation étrange de filer à grande vitesse dans les ténèbres, comme si nous flottions dans un autre monde. Il n'y avait aucune étoile à voir dans ce ciel que les nuages ne désertaient jamais. Il me sembla que nous parcourions la nuit elle-même, qu'il n'y avait plus ni sol, ni ciel… Et bientôt, une lueur rouge apparut devant nous, comme une lointaine chandelle sur le point de s'éteindre. Mais plus nous approchions, plus elle se faisait vive. Nous avions retrouvé le Nécromancien. Quand il nous vit arriver, il s'exclama, en liesse : « Par toutes les lunes du printemps Taïs ! Vous allez bien ! Quel soulagement de vous voir enfin ! Je suis coincé ici depuis que ces malandrins vous ont attaquée ! Quelque chose m'empêche d'avancer au-delà de la Rosace ! ». Je mis pied et à terre en lui expliquant : « Oui, nous sommes sur des terres protégées contre les spectres au-delà du panneau.

— Comment cela ?

— Savez-vous quelle est cette région ? Celle autour de la ville de Torlyth ?

— Non, je ne connaissais pas toutes les provinces de Lyrkania Taïs, je suis originaire de l'Ouest, de la côte… Pourquoi cette question ?

— Parce que si vous ignorez tout de ces territoires, le hasard s'est fait plus que facétieux.

— Je ne vous suis pas très bien Taïs… Pas du tout même !

— Nous sommes sur les terres des Torkenbold. ». L'expression d'effarement sur son visage ne pouvait être feinte. J'ajoutais : « Du moins celles qui ont été les terres des Torkenbold. Il y a bien longtemps à priori.

— Mais comment… Qui vous l'a dit ? Vos ravisseurs ?!

— Oui. Je vous raconterai tout en chemin si nous arrivons à vous faire pénétrer sur ce territoire. On m'a dit que ceux qui avaient protégé les lieux se faisaient appeler “maîtres des brumes”, cela vous

dit-il quelque chose ?

— Et comment ! Les brumes Taïs… Vous ne voyez pas le rapport avec les spectres ?

— Maintenant que vous le dites, oui.

— Ces gens étaient certainement spécialisés en Spiristique. La science des esprits. ». J'eus une pensée pour ma mère qui nourrissait une grande passion pour ce savoir. L'existence était à ce point cruelle qu'après avoir étudié les spectres et autres esprits, elle ait rejoint leurs rangs, et leur errance. Ofélius réfléchissait à haute voix et bien sûr, il ne tarda pas à émettre une hypothèse : « Si seule la forme spectrale est proscrite sur ce territoire, il me suffirait peut-être d'y entrer sous une autre forme…

— Dans le corps d'un animal ?

— Oui, mais je n'en détecte aucun à proximité… ». Il s'arrêta soudain et me dit, presque exalté : « Restez ici je vous prie Taïs, que je puisse m'éloigner un peu ! J'ai une idée ! ». Je n'eus pas le temps de répondre qu'il s'évapora. Je dus patienter près d'une heure avant d'entendre un son étrange se rapprochant. La voix du spectre précéda l'apparition d'une minuscule chauve-souris : « Veuillez m'excuser Taïs, j'ai tardé… Ces animaux ont une façon de se déplacer très perturbante et un niveau de compréhension très limité ! J'ai dû négocier âprement avec celle-ci !

— Bien… Allez-y, faites une tentative. ». La première fut la bonne, nous pûmes dépasser l'embranchement. Quand Terys s'engagea à travers champ, je dus expliquer au spectre que nous étions attendus au camp des bandits. Et de quelle façon j'avais pu m'en sortir. Quand j'en eu terminé, il me félicita pour ma grandeur d'âme : « Vous êtes décidément une femme de bien. Mais je suis étonné que vous n'ayez pas occis tous ces malfrats… Il n'est pas dans vos habitudes d'être aussi magnanime et pondérée.

— Pondérée ? Vous trouvez ?

— Ma foi, c'est votre façon de l'être. Votre façon d'être tellement… unique, Taïs. ». Je n'étais pas certaine qu'il s'agisse là d'un compliment mais je le pris comme tel alors. Et n'en montrais rien au Nécromancien…

Quand nous arrivâmes au camp des bandits, ils n'étaient pas revenus et je n'en n'étais pas surprise. Ces affreux avaient eu la peur de leur vie. Leurs captifs eux, s'étaient regroupés autour du feu et s'étaient remplis l'estomac. Ils accueillirent mon retour avec force sourires et remerciements. Je fis baisser ma charge d'énergie au minimum et me joignaient à eux pour partager leur repas. Deux biches et un chevreuil, braconnés par les bandits. Pour ces pauvres gens affamés, un vrai repas de roi. Je les enjoignais à s'installer dans les maisons terriers pour la nuit afin de ne pas souffrir du froid mordant qui sévissait déjà. J'eus l'impression qu'ils n'attendaient que cela pour s'y réfugier. Je me retrouvais bientôt seule avec Mette et sa mère Ysandre. Je questionnais cette dernière sur la vie en Lyrkania mais cette femme du cru ne connaissait pas grand-chose à part sa ferme, ses bêtes et ses champs. Ses champs qui n'avaient jamais produit grand-chose malgré la peine qu'elle s'y donnait. Elle m'expliqua cependant que les frères des loups n'étaient pas les seuls marchands d'esclaves de la région. Plusieurs bandes sévissaient avec chacune leur spécialité. Certains enlevaient des humains pour les revendre dans les mines ou directement aux Nécromanciens afin qu'ils les utilisent dans leurs expérimentations. D'autres chassaient les créatures des forêts afin d'organiser des combats entre elles. Et enfin, d'autres encore, tels les frères des loups, capturaient des humains afin de nourrir ces créatures. L'être humain était, dans la hiérarchie des communautés Lyrkanien, tout en bas de l'échelle. Et à l'autre bout, les fils du Crépuscule… La cause de tous les maux de ce pays et la cause des miens avait ceci en commun. Ysandre s'enhardit pour me questionner à son tour mais je restais évasive dans mes réponses. Mette, silencieuse, buvait mes paroles. Sa mère en vint à me demander : « Mais cette lumière, c'est bien la même magie que celle des Nécromanciens non ?

— Oui… Et non.

— J'ai vu un des fils du Merca un jour, il ne brillait pas comme vous. Pas la même couleur et pas la même… force.

— Peut-être parce que ce n'est pas de la magie chez moi. C'est ma nature. ». Ces simples mots dessinèrent un sourire plein d'espoir et de sérénité sur son visage fatigué. Mais sa fille elle, ne sembla pas avoir tout saisi. Je leur souhaitais une bonne nuit et me retirais dans la première habitation vide que je trouvais. Ofélius m'y rejoignit juste avant que je ne tire la porte derrière moi. J'avais laissé Terys dans l'enclos avec les autres chevaux qui, comme me l'avaient appris les victimes des malfrats, avaient été volés eux aussi. La maison terrier empestait la sueur mâle mais cette journée avait été trop longue et trop mouvementée pour que je fasse la fine bouche. Quand Ofélius

commença à vouloir me faire la conversation, je pointais un doigt réprobateur vers lui en disant simplement : « Non. » et il se tut. Devant une paillasse crasseuse, je me débarrassais de mon énergie. Mes genoux fléchirent aussitôt et tout mon corps s'engourdit en une seconde. Je m'étendais juste avant de sombrer dans un sommeil plus que profond.

Chapitre 17 :

Torlyth.

Une odeur de pain chaud vint emplir mes narines, le matin suivant. Une fragrance si douce qu'elle surpassait tous les relents douteux du terrier où j'avais dormi. En ouvrant les yeux, je vis, sur un tabouret à côté de ma paillasse, un petit pain enroulé dans un linge. Je posais une main dessus et en perçus aussitôt la chaleur qui me tira un sourire. Je me redressais en m'étirant et cherchais Ofélius au plafond, en vain. Quand je sortais de la maison quelques minutes plus tard, mâchonnant ma miche de pain, la vue qui s'offrit à moi était bien différente de celle que j'avais eu la veille. Tous ces gens que j'avais libérés allaient et venaient sur la petite place circulaire du repaire des bandits. À ma vue, plusieurs d'entre eux vinrent me saluer chaleureusement. Je notais cependant chez eux cette once de curiosité quant au fait que je ne luisais plus. À ceux qui osèrent me demander pourquoi, je répondais évasivement, dans un sourire : « Parce que je n'en ai pas besoin pour l'instant. ». Ils se contentaient de cela et reprenaient leurs préparatifs de départ. Chacun souhaitant retourner d'où on l'avait arraché. Et comme les gens du peuple ne sont pas des idiots, ils récupéraient tout ce qui pouvait faire office de compensation dans les stocks des frères des loups. Avec la poignée de chevaux volés, les rescapés pourraient tirer un chariot plein de marchandises sans la moindre peine. Le temps toujours aussi maussade n'arrivait pas à altérer la surprenante vitalité de ces gens. Ils rayonnaient tous de ce nouvel espoir, cette nouvelle chance de reprendre le cours de leur vie. J'avoue en avoir ressenti de la fierté pendant un instant. S'ils en étaient là, c'était grâce à moi. Pour une fois, j'étais arrivée à temps et mes capacités avaient servi à quelque chose. Et pas seulement à semer la mort par esprit de vengeance. Mette me surprit en surgissant derrière moi : « Solène !! Solène !! J'ai eu peur que vous ne soyez déjà partie !

— Je suis toujours là, comme tu peux le voir.

— Ma mère et moi nous retournons vers Torlyth, la vie à la campagne est trop dangereuse pour deux femmes seules. Est-ce que

vous voyagerez avec nous ?

— Ma foi, je dois passer par cette ville moi aussi alors… ». Je n'eus pas le temps de formuler l'ombre d'un accord qu'elle eut un large sourire et repartit précipitamment prévenir sa mère. Je la regardais s'éloigner en souriant moi aussi. Quelque chose de léger vint s'accrocher à ma cape, je la secouais distraitement, pensant à une herbe portée par le vent mais la voix d'Ofélius se fit entendre : « Arrêtez ! C'est moi Taïs ! ». Je tirais le cuir souple devant mes yeux et vis la minuscule chauve-souris Nécromancienne y grimper péniblement jusqu'à mon épaule. Je haussais les sourcils tandis qu'elle venait se réfugier sous ma capuche en pestant : « Ce n'est vraiment pas l'animal idéal pour ce genre de choses ! La luminosité me fait mal à la tête et je perçois trop de choses en même temps quand je suis en vol ! ». En me retenant de ricaner, je rejoignais Terys pour la préparer à reprendre la route. Je pris de longues minutes pour la brosser, l'étriller et c'est peu dire qu'elle apprécia ce moment de détente. Quand nous fûmes prêtes à partir, je saluais les gens qui quittaient les lieux sur un vieux chariot tandis qu'Ysandre et sa fille ne tardèrent pas à nous rejoindre. Je dus les convaincre de monter sur un des deux chevaux restants. C'était une première pour elles et, effrayées elles se collèrent l'une à l'autre sur le dos d'un bel Alezan. Leur poids cumulé ne pesait pas bien lourd, l'animal réagit à peine, il était d'un calme presque solennel. Je laissais le dernier cheval aux rescapés encore là et nous rejoignîmes la route sans plus tarder. Il faisait un peu moins froid que la veille et le vent, radouci, ne soufflait plus que par intermittence. Il nous restait quasiment une journée de trajet jusqu'à Torlyth. Mes deux nouvelles amies étaient originaires de la région, elles me parlèrent de beaucoup de choses assez insignifiantes. Citant souvent tel ou tel village, telle ou telle personne que je ne pouvais connaître. Mais j'avais la sensation qu'elles étaient comme deux nourrissons ayant découvert l'usage de la parole. Le contrecoup de leur libération sans doute. Ou bien était-ce dû au fait que je les écoutais sans dire un mot ? Par moment, Ofélius soupirait : « Faites-les taire Taïs, leur bavardage est d'un ennui mortel… ». Et même s'il avait raison, je n'en fis rien, surtout sachant qu'il n'appréciait guère. Mais il y eut quelques moments où je pris part à leurs conversations. Tel que, lorsque Ysandre se lamenta à propos du temps, je lui demandais : « Mais, est-ce que l'automne dure longtemps ici ?

— L'automne ? Il n'a pas encore commencé !

— Vous êtes en train de me dire que c'est l'été actuellement ?

— Oui ! Et ce n'est pas le pire des étés que nous ayons eu dans la

région. Il y a eu des années où il y avait des averses de grêles toutes les deux heures !

— Je comprends mieux que la nature soit aussi chétive. Il n'y a donc jamais de jours de soleil ici ?

— De journée complète non. Mais parfois, quand le vent souffle fort en haut du ciel, il écarte les nuages et on peut voir le bleu qui se cache derrière… ça n'a pas toujours été ainsi vous savez. Mon arrière-grand-père, qui savait écrire, tenait un journal et il y raconte les anciennes saisons. Mon père nous lisait son journal le soir au coucher autrefois…

— Les anciennes saisons ?

— Quand le soleil réanimait la campagne après les hivers de neige. Que le blé dorait dans les champs et que les oies sauvages passaient au-dessus de notre ferme… Ce genre de choses que nous n'avons jamais connues.

— Le temps a changé à quelle époque ?

— Quand le Merca est arrivé, il y a… je ne sais plus exactement, peut-être cinquante ou cent ans maintenant. Bien avant ma naissance en tout cas ! Au début, il paraît que les changements étaient légers. Il faisait un peu plus froid parce que le temps se couvrait vite. Puis au fil des années… Il ne s'est plus découvert du tout. Ou par trouées, comme je vous l'ai dit. ». Comment le temps pouvait être influencé par un homme, aussi Ereehator soit-il ? Évidemment, même s'il ne l'appréciait pas, Ofélius n'avait pas perdu une miette de la discussion. Il me murmura à l'oreille : « Je sais quelles questions vous devez vous poser en cette seconde Taïs… Sachez que je n'ai pas la moindre idée de la façon dont cet homme pourrait être capable d'affecter la couverture nuageuse. Je suis aussi dubitatif que vous. Mais tout ceci n'est peut-être qu'un concours de circonstances, les Ereehators — Nécromanciens ou pas — n'ont jamais eu ce type de pouvoir. Cette femme ne fait que réciter des mythes… ». L'hypothèse d'une coïncidence ne me convainquit pas sur le moment. Ni plus tard quand j'y réfléchissais, tandis que Mette et Ysandre reprenaient leurs bavardages. Nous chevauchions presque au pas, le trajet jusqu'à la ville fut suffisamment long pour que les deux femmes tentent d'en savoir plus sur moi. Je devins vite maîtresse dans l'art d'éluder les questions ou de répondre par une pirouette empreinte de plaisanterie. La mère comprit que je ne souhaitais pas trop en dire, mais sa fille insista longtemps avant de rendre les armes. À la mi-journée, nous fîmes une halte afin de nous restaurer et de reposer un peu les

chevaux. C'est là, alors que nous échangions un peu de nourriture que la jeune femme me demanda : « Mes questions vous embêtent n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas cela.

— C'est quoi alors ?

— C'est que… Je n'ai pas envie d'en dire plus, voilà tout.

— Je vous laisserai tranquille alors mais… dites-moi juste une chose s'il vous plaît… J'ai compris que vous n'êtes pas d'ici et… Je me demande si ailleurs la vie est aussi dure qu'en Lyrkania. ». L'éclat de curiosité qui brillait dans ses yeux m'en rappela un autre. Cet éclat avait habité mes yeux. Mette était une jeune femme frêle qui ne devait pas avoir plus de vingt ans. Au fond d'elle, elle sentait que ce pays de misère ne pouvait représenter le monde entier, que quelque chose clochait sur cette terre qui l'avait vu naître. Comme un sentiment d'injustice inné. Je lui répondais : « Non. La vie peut être dure ailleurs mais, pour ce que j'en ai vu… Pas comme ici. Il y a des pays aux forêts immenses qui n'ont rien à voir avec celle-ci. Des forêts où la lumière du soleil s'invite au travers du feuillage pour venir réchauffer l'humus. Où tout semble auréolé d'or quand l'aube se lève… Et il y a même des pays où ces forêts ont des couleurs bleutées et des senteurs à faire tourner la tête. Des fleurs de toutes les teintes possibles, des rivières grouillantes de vie, des champs de blé ou d'orge dont chaque brin donne une farine si blanche que la mie du pain elle-même en est éblouissante… ». Je m'interrompais subitement en voyant le visage de la jeune femme s'assombrir alors que ses yeux brillaient d'émotion. Il y eut un court instant de silence entre nous puis elle dit dans un soupir : « C'est donc de là-bas que vous venez…

— Oui… ». Elle se releva, essuya ses mains sur son tablier en loques et ajouta, avant de rejoindre sa mère près des chevaux : « Il faut donc qu'on vous ait maudite pour que vous vous retrouviez ici. ». Je restais interdite. Il y avait tant de vérité dans ces dernières paroles…

La nuit était tombée depuis presque une heure quand nous arrivâmes aux portes de Torlyth. La ville, plus importante que Satilaar, était ceinte d'une muraille s'élevant à une dizaine de mètres environ de hauteur. Le portail massif, éclairé par d'impressionnants flambeaux, était assez large pour que deux chariots puissent s'y croiser. Quatre hommes en armes gardaient cette entrée, mais ils ne nous arrêtèrent

pas, ne nous posèrent aucune question. Ils portaient pourtant des plastrons de fer et des casques, mais leur zèle s'arrêtait au décorum. Dès que nous avançâmes dans la rue principale, je retrouvais certaines odeurs familières. Celles que j'avais pu sentir autant en terres humaines qu'en Ereeven. Viandes rôties, ragoût de légumes en passant devant certaines auberges mais aussi mélanges d'urine humaines et animales, crottin de cheval ou de bovin, vomi d'ivrogne. Je ne pouvais évidemment pas me réjouir de retrouver ce genre de relents mais tout concordait à me mettre à mon aise dans cette ville. L'ambivalent milieu humain. De la musique, des rires, une foule bigarrée se pressait dans la rue malgré la tombée du jour. Torlyth me sembla être une ville vivante et animée, au contraire de Satilaar qui avait tout d'un cloaque infâme. La rue elle-même en témoignait par son pavage, certes grossier, mais qui avait le mérite d'exister. Les mêmes grands flambeaux que ceux à l'entrée de la ville éclairaient les lieux tout en réchauffant l'air ambiant assez efficacement. Ysandre connaissait bien la ville pour venir rendre régulièrement visite à sa sœur aînée. Elle nous guida jusqu'à un quartier moins éclairé et bien plus modeste que la rue principale bordée d'échoppes et autres tavernes. Nous mîmes pied à terre devant une toute petite maison de bois et de torchis, coincée entre deux autres, de plus grande taille. Mette fut la première devant la porte et frappa en s'annonçant : « Tante Madeline ! C'est moi ! C'est Mette ! ». Une petite femme rousse à la tignasse crépue laissée libre apparut sur le pas de la porte, aussi souriante que surprise. Mette lui sauta littéralement au cou et Ysandre les rejoignit dans un concert de joyeux piaillements légers. Je les laissais à leur joie et tentais de m'éloigner mais la sœur d'Ysandre s'exclama, d'une voix pour le moins criarde : « Où que tu essaies de te cacher toi mon gars ?! Viens par là que j'te serre sur mon cœur ! Tu m'as ramené ma petite sœur et ma nièce, foutu héros ! ». Mette pouffa de rire mais Ysandre se retint en disant : « C'est une fille, Madeline. Enfin, une dame. ». Je relevais un peu mon capuchon pour adresser un sourire à la rousse Madeline. Elle se mit à rire et me tendit les bras. J'avançais vers elle, un peu gênée par tant d'enthousiasme : « Je n'ai pas accompli d'exploit, j'ai juste… ». Elle se jeta quasiment sur moi pour me serrer entre ses bras potelés. Je me raidissais sous la surprise mais fort heureusement, elle ne s'attarda pas et me tira par la cape jusque chez elle en disant joyeusement : « Il faut que vous me racontiez tout cela en détail ! Beaucoup de détails ! J'ai fait donner une oraison pour vous deux les filles ! Vos voisins vous croyaient mortes ! Ou pire ! En partance pour je ne sais quel bordel ! »… Un jardinet aux plantations anémiques accueillit Terys pendant que notre hôte nous servait une soupe en nous assaillant de questions. Ysandre et Mette se firent un devoir de raconter leur mésaventure à Madeline par le menu. Pour ma part,

même si je m'attablais avec elles, je restais silencieuse, me régalant de cette délicieuse soupe de légumes pendant que ces dames pépiaient comme des oiseaux au printemps. La petite maison était propre, tout y sentait bon, c'était un havre de paix pour mes narines. Je sentis Ofélius se ratatiner un peu plus sous ma capuche en grommelant : « Un peu de décence et de retenue ne serait pas de trop ici ! ». Je ricanais discrètement mais quand Ysandre se mit à décrire de quelle façon je m'étais illuminée, comment j'avais fait fondre les barreaux de leur prison, le ton de la conversation changea. Madeline, de l'autre côté de la table me dévisagea si intensément que je me sentis forcée de la rassurer : « Je ne fais pas partie de l'ordre des fils du Crépuscule, vous n'avez rien à craindre, dame Madeline.

— Appelle-moi Madeline ou Mady mais pas "dame". J'en suis pas une. Mais toi… Qui… Qu'est-ce que tu es en fait ? ». Le spectre me souffla plusieurs réponses mais je choisis de rétorquer : « Solène. Et je suis… Moi, c'est déjà pas mal, non ? ». Mon hôtesse pouffa encore de rire avant d'ajouter : « Je vois. Tu veux pas le dire.

— Il y a de ça, oui.

— T'as peur qu'on aille crier sur tous les toits que tu peux faire des trucs de Nécro ? Parce que si tu en es pas une, je crois pas que tu aies le droit de faire de la magie comme eux. J'en suis même sûre en y pensant.

— Non, il ne s'agit pas ça… ». En repoussant mon écuelle vide, je m'essuyais distraitement la bouche d'un revers de main. Les femmes attendaient davantage d'explications mais je savais que les détails de mon histoire ne les concernaient pas du tout. Je pris une profonde inspiration avant de dire : « Je viens de très loin. D'un continent de l'autre côté de l'océan pour… retrouver quelqu'un qui m'est cher. Quelqu'un qui m'a été pris par les fils du Crépuscule.

— Mazette ! Ils ont pas assez des pauvres bougres qui leur arrivent par bateaux entiers qu'ils vont en chercher à l'étranger maintenant ?!

— En fait, c'est moi qu'ils voulaient prendre. Et ils se sont trompés, si on peut dire ainsi.

— Ah ! Là je commence à comprendre ! Si tu es capable de faire ce que ma sœur vient de décrire, ça devient plus clair !

— Comment cela ?

— Les Nécro', ces fils de putains (elle cracha au sol pour essuyer

aussitôt cet écart du bout du pied), ils ont besoin de créatures magiques pour avoir du pouvoir. Et toi tu m'as tout l'air d'en être une !

— Une minute, vous savez comment ils…

— Comment ils font pour avoir les yeux qui s'allument comme des lampions et faire tous leurs maléfices ?! Évidemment ! Je suis cuisinière chez l'un d'entre eux ! Mais le maître n'a jamais voulu utiliser les trucs des autres Nécro', il est de l'ancienne époque lui, le pauvre vieux ! ». Je sentis Ofélius se déplacer sous ma capuche, la discussion lui devenait intéressante tout à coup. Je questionnais encore Madeline qui n'était pas avare de réponses. Elle travaillait depuis une dizaine d'années pour le seigneur des terres de Torlyth, un vieillard plus que centenaire régulièrement visité par ses homologues Nécromanciens. Elle avait parfois épié des discussions, aperçu des choses entre deux portes et me les raconta toutes. Grâce à elle, j'en appris un peu plus sur les fils du Crépuscule. Comme le fait que pour pouvoir manier l'énergie, il avait besoin de la tirer d'une créature en disposant. Tout comme Ervyan Toris avait tiré la sienne de Zirc. Ils semblaient incapables de capter par eux-mêmes l'Ihra ambiant. Si les observations de Madeline s'avéraient exactes, je disposais sur eux d'un avantage plus que sérieux. Quelque chose de brûlant s'alluma au fond de mes entrailles, comme la flamme noire de la sédition. J'avais hâte d'en découdre avec ces Nécromanciens de fin de race. J'avais presque le sourire quand la petite rousse dit quelque chose qui me troubla. Elle digressait, m'expliquant ses habitudes de travail dans la demeure de son maître quand elle dit : « Nous mangeons tous à l'office bien sûr, mais le vieux Tork partage parfois notre repas quand il est trop…

— Comment as-tu dit ? Le vieux…

— Je devrais dire maître Tork mais bon, je suis chez moi là alors je…

— Tork ? C'est son nom ? ». Elle marqua une pause interrogative, sourcil en accents circonflexes : « Oui, enfin non. C'est Torkenbold son nom, mais entre nous on l'appelle…

— Tork. ». Troublée, je me levais en portant une main à mon front. Ofélius me murmura : « Nous sommes sur les terres de cette lignée, c'est normal Taïs… ». Une angoisse étrange, comme si une de mes convictions, profondément ancrée, était sur le point de disparaître, me saisit. Car à quoi aurais-je pu penser d'autre qu'au destin ? Le destin et cette idée de voie toute tracée contre laquelle on ne pourrait rien. Je

refusais d'y croire mais simultanément, une curiosité intense me tenaillait. Madeline et Ysandre s'inquiétèrent de ma mine stupéfaite. Je les rassurais en tentant de retrouver un semblant de contenance : « Non, je vais bien c'est juste que… Je suis… J'ai connu quelqu'un de ce nom qui se faisait appeler Tork lui aussi.

— Dans ton pays ?

— Oui Madeline, mais il était originaire de Lyrkania et…

— Pour ce que j'en sais, mon maître est seul au monde. Il a perdu toute sa famille pendant la dernière guerre. Il ne s'en est sorti lui, qu'au prix d'une paire de jambes.

— Pardon ?

— Oui, il est cul-de-jatte. Il a perdu ses deux jambes au combat. ». J'allais presque demander pourquoi il ne les avait pas fait repousser mais je me souvins que seul Angus était capable d'un tel prodige. Ce qu'ajouta alors Madeline ne m'étonna qu'à moitié : « Les autres Nécro' voulaient lui remettre les guiboles d'un gars à la place des siennes, mais il a refusé. C'est pas un de ces dégénérés, je te l'ai dit !

— Madeline… ?

— Oui ?

— Je voudrais rencontrer ton maître.

— Hein ? ». L'inquiétude se lut sur les traits rougeauds de mon hôtesse. Elle échangea plusieurs regards avec sa sœur qui me demanda presque timidement : « Mais pourquoi voulez-vous le rencontrer Solène ?

— Parce ce que… parce qu'il m'a tout l'air d'être un homme bon. Et qu'il sera peut-être heureux de savoir que sa lignée ne s'éteindra pas avec lui. Puisqu'il y a des Torkenbold de l'autre côté de l'océan… ». Ma réponse parut les satisfaire. Un peu décontenancée cependant, Madeline m'invita à passer la nuit sous son toit. J'acceptais bien sûr et il fut vite convenu que je l'accompagnerais au logis de son maître le lendemain matin…

La nuit fut courte, même si j'étais confortablement installée à même le sol de la maison de mon hôtesse, juste devant la cheminée. Mon

impatience à rencontrer un membre de la famille d'Angus — peut-être le dernier ! — me garda éveillée longtemps. Je tentais de me détendre en caressant mon ventre comme je l'avais déjà fait, en vain. Les bruits de la ville, même lointains me parvenaient nettement et gardaient tous mes sens en éveil. Ce n'est que deux heures avant l'aube que je m'écroulais de sommeil. Ma dernière pensée fut pour Angus. Je souhaitais ardemment qu'il me visite en rêve afin de lui faire part de tout ce que j'avais appris. Il n'en fit rien. Madeline m'éveilla en passant un bol de lait chaud sous mon nez. Dès que j'ouvrais un œil, je vis son visage poupin quand elle me chuchota : « Debout ma grande, laissons ces deux-là dormir, elles doivent reprendre des forces… ». Je me levais en silence, me passais un peu d'eau sur le visage, avalais la bolée de lait pour finir de me réajuster en quittant la petite maison. Madeline ne traînait pas, cette petite femme toute en rondeurs était d'une vitalité étonnante. Dès que nous nous éloignâmes un peu de chez elle, elle se remit à me raconter les aléas de la vie à Torlyth. À un moment, elle s'interrompit brusquement, me fit un petit geste de la main pour que je me penche vers elle. Je m'exécutais et elle tira un peu sur ma capuche pour dissimuler davantage mon visage : « Voilà, comme ça on peut te prendre pour un gaillard. C'est toujours mieux, surtout que tu trimballes un cheval avec une bien belle selle et… tout ce fatras guerrier ! Ce n'est pas le genre de chose que les femmes font par ici. Surtout celles aux cheveux noirs !

— Je n'en n'ai pas encore vu une seule…

— C'est normal. Ce sont les filles de Nécro' qui ont les cheveux noirs. Et je crois que ça fait bien longtemps qu'il n'en est pas né une. Tu sais ce qu'on dit entre humains ? ». Elle avait un petit air canaille et s'approcha en me donnant de petits coups de coude. Je fis non de la tête, elle murmura : « On dit que les Nécro' ont les roupettes encore plus desséchées que le cœur ! ». Elle se mit à rire discrètement, j'attendais la réaction d'Ofélius, en vain. Et cette non-réaction me tira un sourire, bien plus encore que la tirade de Madeline… Nous empruntâmes des rues montantes de moins en moins fréquentées jusqu'à déboucher sur une colline où les habitations semblaient à l'abandon. Tout au bout de cette dernière rue, une haute demeure à moitié en ruines se dressait comme un vestige fantomatique des temps anciens. Cette vision était pour le moins inquiétante, la silhouette de grosses pierres se détachait sur le ciel moutonnant de nuages ternes. En dépassant ce qui avait dû être un mur d'enceinte, je réalisais qu'en son temps, un château plus grand que celui de Pierre Fendue se dressait ici. Il n'en subsistait que deux grosses tours et une partie plus basse, certainement le logis du seigneur. Quelques hommes vaquaient çà et là, deux ou trois animaux de ferme également ruminant un foin

gris et humide. Aux portes de l'office, je laissais Terys à un ami de Madeline. Un palefrenier qui ne voyait pas souvent de chevaux, si ce n'était quand les fils du Crépuscule visitaient le seigneur Tork. Je suivais la petite rousse jusqu'au cœur de la grande cuisine où elle laissa son manteau en me disant : « Je te présenterai aux autres serviteurs quand tu auras vu le maître. Viens, il ne dort pas beaucoup, il doit être dans son cabinet… ». Je restais mutique en la suivant, mais une certaine fébrilité commençait à m'envahir. Sans trop savoir pourquoi, je me sentais intimidée. Ofélius fit de nombreux commentaires sur les lieux tandis que nous traversions ce qui restait de ce château. Mais je n'en garde aucun en mémoire, trop de questions affluaient en mon esprit troublé. Au bout d'un long couloir étroit, Madeline s'arrêta et frappa deux fois contre le bois riveté d'une porte assez basse. Elle n'attendit pas de réponse et entra. Un léger courant d'air m'apporta des effluves de fumée, de tabac et de sueur mâle. Un frisson courut sur ma nuque. J'entrais d'un pas aussi lent qu'hésitant alors que Madeline s'exclamait joyeusement : « Le bonjour maître Tork ! Vous avez bien dormi cette nuit ? Je vous ai amené de la visite ! ». La voix qui répondit me fit vibrer les entrailles à un point que je ne saurais décrire. Une voix très grave et rocailleuse, un peu cassée par les ans : « Oui ma bonne Mady, j'ai dormi mes heures habituelles… De la visite dis-tu ? ». La pièce n'était pas très grande, pourtant une large cheminée occupait près de la moitié d'un mur sur ma droite. Et juste en face, un grand bureau de gros bois trônait, couvert d'une multitude de parchemins et autres documents. Installé à ce bureau, un vieil homme à longue chevelure grise siégeait dans un grand fauteuil sculpté. Une barbe épaisse lui mangeait le visage. Il écarta une pile de papiers pour se pencher de mon côté : « Le bonjour à vous… Avions-nous rendez-vous ? Ma mémoire me joue des tours… ». J'avançais comme un somnambule, les yeux rivés sur ce visage buriné où je retrouvais tant de traits familiers. Ce nez fort mais droit, ces sourcils fournis mais bien dessinés… Et ce regard bleu bordé de longs cils sombres. D'un bleu profond comme le lit d'un fleuve… Je voulus dire un mot mais aucun son ne sortit de ma bouche. Madeline elle, n'était jamais en manque de parole : « Cette dame vient de l'autre côté de l'océan Sangül et elle connaît des Torkenbold ! ». Le vieil homme se pétrifia dans une expression où se mêlaient stupéfaction et incrédulité. On eut pu croire que son cœur s'était arrêté brièvement. Il demanda d'un ton hésitant : « Mais qui êtes-vous ? ». Je pris une profonde inspiration et demandais à Madeline : « S'il vous plaît… Voulez-vous bien nous laisser ? ». Surprise et un tantinet vexée, elle chercha l'assentiment de son maître avant de quitter le cabinet. Quand la porte se referma, j'abaissais ma capuche en disant d'une voix blanche : « Je m'appelle Solène… Solène Torkenbold. ». Le vieil

homme écarquilla les yeux, bouche bée comme s'il manquait soudain d'air. Son regard se perdit dans le vague puis il ferma avec force les paupières en murmurant quelque chose que je ne compris pas. Il porta ses deux mains sur son visage et le frotta comme s'il venait de s'éveiller avant de me dire : « Approche. Prends un siège et raconte-moi tout. ». Tandis que je m'exécutais, il me dévisageait, l'œil brillant d'émotion. Quand je fus installée face à lui, un vague sourire nerveux flottait sur sa bouche. Je m'éclaircis la voix avant de demander : « En fait, c'est moi qui ai des questions, mon seigneur…

— Je répondrai à toutes les questions que tu me poseras si tu m'expliques par quels caprices du destin tu portes mon nom.

— J'ai épousé un Torkenbold. Angus Torkenbold. ». L'homme eut un sanglot étranglé, ses yeux s'emplirent de larmes en un éclair. Il chercha à retenir ses pleurs mais ne put réprimer un gémissement avant de me dire : « Angus… Angus ! Que toutes les brumes rouges soient louées ! ». Il était en proie à une très vive émotion, je craignis pendant un instant qu'il n'en meure sous mes yeux. Il s'essuya le visage en baragouinant quelques mots incompréhensibles puis tenta de se reprendre en me demandant : « Et Erik ? A-t-il survécu ?

— Erik ?

— Le frère d'Angus. Mon fils aîné. ». L'évidence me frappa telle une gifle puissante. Ce que j'avais envisagé sans oser me l'avouer venait de m'être confirmé. J'avais en face de moi le père d'Angus. Celui dont il n'avait jamais rien su. Celui qu'il imaginait être mort en vaincu. Et il n'était pas là pour le rencontrer. L'émotion me submergea à mon tour, je bredouillais : « Erik, je ne… Je ne sais pas, je crois que oui. Qu'il est en vie… En terres humaines peut-être…

— Ils ont été séparés ? Leur nourrice devait les élever comme ses fils !

— Écoutez, je… Je crois que nous devrions confronter nos histoires pour comprendre comment…

— Mais où est-il ? Où est Angus ? ». L'angoisse monta en lui quand il imagina que ma venue n'était peut-être motivée que par une mauvaise nouvelle de plus. Que je venais peut-être lui annoncer la mort de ce fils dont il avait espéré la survie, de l'autre côté du monde. Je choisis mes mots pour lui dire : « Il est en vie. Mais retenu captif par… ». J'hésitais à tout lui dire. Après tout, n'était-il pas un Nécromancien lui aussi ? Je détournais le regard en cherchant une

échappatoire mais il me dit d'une voix morne : « Les fils du Crépuscule… ». En le regardant à nouveau, je lus en lui une forme de désespoir résigné. Il ajouta : « Le Merca ne sera satisfait que lorsqu'il m'aura fait mourir de chagrin… ». Des larmes silencieuses remplirent lentement les sillons de ses rides pour aller disparaître dans sa barbe. Il s'appuya en arrière sur le dossier de son fauteuil et soupira : « Le retiennent-ils depuis longtemps ?

— Quelques semaines. Je suis venue en Lyrkania pour le libérer. ». Son regard bleu revint sur moi, plein de doutes. Et alors que je m'attendais à ce qu'il se moque, il me dit simplement : « Oui, il faut que nous parlions. Parce que tu dois être une personne bien particulière pour prétendre tirer mon fils des griffes du Merca. ». Il sécha ses larmes, se redressa sur son siège et m'invita à parler d'un geste. Je dus mettre mes émotions de côté pour rendre compte de l'histoire que m'avait racontée Angus. J'en savais assez peu finalement, et je n'avais pas l'intention d'en rajouter au tourment de son père en lui racontant combien celle à qui il avait confié ses enfants avait été une mauvaise mère. Mon beau-père arbora une expression impénétrable pendant que je lui racontais : « Votre fils pense qu'après la défaite de la Lyrkania pendant la dernière guerre contre les humains, il a été emporté avec son frère et sa mère comme butin de campagne. Il est persuadé que vous êtes mort au combat.

— Un fils de vaincu… A-t-il eu une enfance paisible au moins ?

— Plus ou moins, comme tout un chacun, disons…

— La véritable histoire est beaucoup moins simple… Connaît-il seulement mon nom ? ». Je savais ma réponse à venir cruelle, mais je ne pouvais lui mentir davantage. En baissant les yeux, je répondais : « Non. ». Le vieil homme eut un pouffement amer puis, croisant les mains devant lui, il dit : « Eh bien je m'appelle Ewen. Fils de Galher et Dorla Torkenbold, derniers maîtres des brumes de la province de Torlyth et derniers descendants des Lyrkaners. Lors de la dernière guerre, j'ai perdu mon épouse, ma douce Inès, ainsi que deux fils et une fille adulte et… j'ai tenté de sauver mes deux derniers enfants en les confiant à leur nourrice.

— Et vous avez réussi.

— Il semblerait. Mais cette guerre… Il ne s'agissait pas des Lyrkaniens contre les humains. Il s'agissait des Nécromanciens contre les anciennes lignées. Les humains et les Nortgates n'ont fait que prêter main-forte aux Nécromanciens.

— Quoi ? ». Ofélius avait presque sursauté dans mon cou. Ewen me raconta comment le Merca Toris, convoitant depuis longtemps le pouvoir, avait orchestré cette guerre. Pactisant avec les Nortgates et les humains pour faire de la Lyrkania le pays de tous leurs rebuts. Facilitant leur venue et leurs déplacements, assassinant les plus hauts membres des anciennes lignées. En s'alliant aux fils du Crépuscule, les humains et les Nortgates, terrifiés par leurs pouvoirs qu'ils identifiaient comme de la sorcellerie, obtenaient la garantie des Nécromanciens qu'ils ne quitteraient jamais leur territoire. La promesse impériale du Merca autocouronné. Et dans le même temps, s'instaurait un système de commerce d'êtres vivants très lucratif pour les alliés… Je tombais des nues et cela devait se lire sur mon visage car Ewen me dit : « Les humains et les Nortgate auront certainement la même expression que toi quand ils réaliseront ce que l'empereur leur prépare… Cette immense toile d'araignée qu'il tisse depuis des décennies…

— De quoi parlez-vous ?

— Le but de Toris n'est pas d'avoir la main mise sur la Lyrkania. Sa soif de pouvoir délirante ne saurait se satisfaire de cela. C'est ce qu'il a voulu faire croire à ses anciens alliés. Et il a réussi… Le monde. Ce monde, voilà ce qu'il convoite. Et depuis qu'il a profané le tombeau du roi, tout s'accélère en ce sens… ». Ofélius s'agita sous ma capuche en marmonnant et mon beau-père me dit : « Tu te promènes avec un spectre sur l'épaule ?

— En fait euh… Je sais qu'ils sont interdits sur ces terres mais… ». Le vieil homme fit un geste de la main pour que je lui montre la chauve-souris. Je la déposais sur le bureau devant moi, il eut un vague sourire en demandant : « Spectre, tu n'as rien trouvé de plus seyant ? ». Ofélius hésita avant de répondre : « Je dois dire que…

— Je vais lever l'interdiction sur ton émanation. Quel est ton nom ? ». Là encore, le spectre hésita, son nom était sans doute aussi synonyme de traîtrise pour le seigneur des lieux. Il lâcha, presque à mi-voix : « Ofélius Tyradjeck. ». Le père d'Angus se redressa lentement : « Le fameux…

— Épargnez-moi les qualificatifs dégradants, je vous prie.

— Savez-vous que nous avons failli perdre la Grande Guerre suite à votre… disparition ?

— Je n'ai pas trahi la Lyrkania. J'ai été emprisonné dans un cul-de-

basse-fosse où je suis mort !

— Et le livre ? ». Je pris part à la conversation : « Nous sommes en possession du livre. Il est actuellement en sûreté, en Ereeven. ». Je crus déceler un rien de fierté dans le regard d'Ewen. Il me sourit puis, posant la main à plat sur la chauve-souris, il marmonna en Lyrkanien dans sa barbe, yeux fermés. Quand il ôta sa main, Ofélius émit un gémissement douloureux et fut comme expulsé du petit animal. Ce dernier, dans un ultime sursaut de vie, s'envola aussitôt en zigzaguant vers la fenêtre. Il la percuta de plein fouet et retomba au sol dans un petit bruit sourd, mort. Mon beau-père me demanda : « Veux-tu ramasser cette pauvre bête et la jeter au feu ? Madeline en ferait une crise de nerfs si elle la trouvait… ». Je m'exécutais et quand ce fut fait, je tournais mon regard vers Ewen. De là où je me tenais, je ne pus que constater que la rousse Madeline n'avait pas menti. Il n'avait plus de jambes. Mon regard, que j'avais cru discret, n'échappa guère au vieil homme : « Oui… Je me serais levé à ton entrée si…

— Madeline m'a dit, la guerre laisse des traces…

— Oui. Et non. J'ai perdu mes jambes après la fin des combats. C'est Toris qui me les a coupées. Je ne m'étais pas battu dans son camp. Plutôt que de m'occire, il trouvait plus amusant de me laisser vivre ainsi diminué. Ses mots ont été "tu n'iras pas très loin sans tes jambes, je pourrai te garder à l'œil. Et tu seras aux premières loges pour assister à mon triomphe.". Il en a fait de même avec tous les survivants des anciennes lignées… Après avoir décimé leurs familles. ». Son visage s'assombrit, je n'osais le questionner sur le sort de son épouse, consciente que le seul fait d'y penser lui pesait toujours. Ofélius semblait avoir de la peine à reprendre forme humaine. Ewen lui conseilla : « Vous devriez vous disperser totalement et attendre un peu avant de tenter de vous reformer. Vous êtes mon invité sur ces terres, mais les anciennes protections sont puissantes. Il vous faudra un temps d'adaptation. ». Il disparut en s'inclinant poliment, pour ce que je pus en discerner alors. Le vieil homme parut soudain se perdre en de noires pensées. Un silence menaçait de s'installer entre nous quand subitement, il appela d'une voix forte : « Mady ! ». La porte s'ouvrit presque instantanément sur Madeline, je compris qu'elle n'avait pas quitté le couloir une seule seconde. Il lui dit de faire préparer un bon repas dans la grande salle, qu'il y avait de grandes nouvelles à célébrer. Puis, avant qu'elle ne parte, il ajouta à la volée : « Et envoie-moi Thomas et la chaise ! ». Il fit ensuite reculer son fauteuil en s'appuyant sur le bureau. Les documents amoncelés dessus tremblèrent un peu mais le gros meuble tint son rôle de cale. Ce n'est qu'à ce moment précis que je jetais un œil au fourbi de papier, non

sans un tressautement du cœur. Il n'y avait là qu'une profusion de croquis et autres cartographies de terrains. Ewen remarqua mon regard aussi étonné qu'ému : « Je nourris une véritable passion pour les cartes… Mon épouse aimait à dire que c'était une façon de lutter contre la peur de se perdre… ». Il avait un petit sourire de biais qui relevait un coin de sa moustache. Je ne pus le lui rendre, trop troublée sur le coup. Je retrouvais tant Angus en lui que cela en devenait douloureux. En m'appuyant au bureau, je dis d'une voix un peu éteinte : « Votre fils partage votre passion… ». Il écarquilla les yeux et bredouilla, incrédule : « Non vous… Vraiment ?

— Oui. Il adore les cartes, tirer des plans sur tout et rien… ». Il eut un petit rire nerveux, détourna le regard puis, presque hésitant, il lâcha : « C'était un… C'était un petit très vif… Très joyeux. Si petit encore quand… Vous ne pouvez imaginer le nombre de nuits blanches que j'ai passé à me retourner les sens… Je ne dors plus que trois ou quatre heures par nuit depuis leur départ. ». Un jeune homme entra sans frapper, tirant derrière lui une chaise d'osier montée sur roues. Il ne me salua pas et se dirigea vers le vieil homme qu'il souleva pour l'installer dans le siège roulant. Puis il le poussa devant lui comme s'il déplaçait un objet sans vie. Mon beau-père me lança par-dessus l'épaule : « Suis-nous ! Thomas n'a que faire de l'étiquette ! ». J'obéis et bientôt, nous entrâmes dans une grande salle pavée au plafond couvert de boiseries en assez piteux état. Une moisissure noire rongeait les poutres, se mêlait aux peintures dont on devinait encore cependant certains contours par endroit. Des représentations un peu simplistes de personnages à cheval pour la plupart. Aux murs de grosses pierres grises, de vieilles tentures tombaient en lambeaux à côté de grands boucliers ternis portant des armoiries dans les tons bleus. Comme je m'arrêtais pour mieux les regarder, Ewen me dit, tandis que Thomas l'installait dans un grand fauteuil de bois : « Le Vilan Torkenbold… L'emblème séculaire de notre lignée.

— Un Vilan ?

— Oui, moitié ours, moitié loup. Mais pas n'importe quel Vilan. Celui de notre blason était appelé "perce-rêves" parce que les Torkenbold ont été parmi les premiers maîtres des brumes. La légende dit que nous avons gardé de lui la force, la capacité Spiristique et… La couleur de nos yeux.

— Il est vrai qu'à part Angus et vous, je n'ai rencontré personne ayant les yeux de ce bleu si profond. ». Le vieil homme marqua une pause, son expression changea quand il me demanda d'un ton incertain : « Est-ce que… est-ce qu'il me ressemble un peu ? ». J'allais

le rejoindre à table et, m'asseyant à sa droite, je lui répondis : « Oui. Je le retrouve en vous… Ce regard bleu bien sûr mais… Il a votre nez et une voix très proche de la vôtre, très grave. ». Les yeux d'Ewen scintillaient à nouveau d'émotion. Il s'appuya en arrière, posant une main sur son cœur : « Mon fils… Mon fils est en vie.

— Avez-vous le cœur fragile ?

— Non, sinon je serais mort depuis longtemps. Mais tout ce que tu me dis l'agite d'une joie que je ne croyais plus possible en ces lieux… Oh, je me permets de te tutoyer, privilège de l'âge et puis… Il me semble que tu es ma fille toi aussi puisque… ». Il eut un sourire de biais qui me tira un petit rire léger. Je ne pus que lui donner raison : « Oui, nous sommes mariés depuis presque un an maintenant. ». Je brûlais de lui parler du petit-fils qui viendrait bientôt couronner son bonheur, mais j'avais des scrupules à le faire en l'absence d'Angus… Madeline et deux autres domestiques vinrent nous servir un copieux repas. Du gibier agrémenté de champignons et autres petits légumes, du potage et quelques salaisons. Je ne m'intéressais pas beaucoup à la nourriture, il y avait quelque chose de fascinant à écouter Ewen me parler de la petite enfance de mon bienaimé. Ou simplement à le regarder. Angus n'était pas sa copie conforme, mais je me plaisais à l'imaginer à cet âge lui aussi. Et surtout à espérer que nous arriverions à cet âge ensemble. Je dus interrompre mon beau-père pour dire : « C'est un vrai bonheur d'en apprendre autant sur mon époux mais…

— Je sais. Tu n'es pas ici pour faire la conversation. Il n'y a qu'à voir ton équipement pour le comprendre. Si je peux t'aider à libérer mon fils, tu n'as qu'à demander. Sais-tu exactement où il se trouve ? Et pourquoi, après tant d'années les Nécromanciens s'en prennent-ils encore aux Torkenbold ?

— En fait, ce n'est pas exactement de cela dont il est question… C'est une histoire un peu… compliquée. ». Il me fallut tout expliquer au vieil homme qui but littéralement chacune de mes paroles. Remonter au massacre des Ereehators sur les ordres du ministre, lui-même obéissant au sage Galimey'r. Lui raconter par quels truchements du destin nous nous étions rencontrés, Angus et moi. Lui détailler tous les changements qui s'étaient opérés en nous après être passés sur la machine de mon père. Je craignais d'épuiser le pauvre homme, mais dès que je marquais un temps d'arrêt pour boire ou manger un morceau, il me relançait par mille et une questions. Et mes réponses faisaient briller ses yeux d'intérêt. À un moment, Ofélius réapparut sous sa forme habituelle et se mêla naturellement à mon récit. Notre repas était fini depuis longtemps, les plats débarrassés, que nous

parlions encore tous trois à bâtons rompus. Malgré son grand âge, Ewen faisait preuve d'une vivacité d'esprit incroyable. Il nous fournit un grand nombre d'informations cruciales concernant les fils du Crépuscule et le Merca, qu'il avait connu personnellement bien avant la dernière guerre. En fait, il nous expliqua plus en détail ce qu'Eroll et Mayve m'avaient déjà dit. Le Merca Toris avait toujours été un homme ambitieux, d'une ambition maladive. Et ses projets de conquête n'avaient aucune limite, d'autant qu'il pratiquait la Nécromancie à un niveau encore jamais atteint par ses pairs. Ses disciples se comptaient par milliers à travers tout le pays. Des fidèles prêts à donner leur vie pour lui. Ou plutôt, pour le pouvoir qu'il leur distribuait avec parcimonie. Car là était le secret de cet empereur pour garder ses gens à sa botte. Il avait créé chez eux un besoin que lui seul pouvait combler. Toris manipulait l'Ihra comme personne en Lyrkania et les derniers Ereehiris avaient conçu pour cela pléthores d'équipement permettant de stocker individuellement un peu de cette énergie si précieuse. Je parlais aussitôt d'Ervyan Toris et du réceptacle qu'il portait sur la poitrine, mon beau-père me dit alors : « Oui, les Erm'gols sont réservés à la haute caste de Nécromanciens, les fils du Merca. Ces petites créatures sont capables de générer beaucoup d'énergie. Autant qu'un Troll, une goule ou un Vilan en fait. Mais leur taille rend la chose plus facile.

— Les goules génèrent de l'énergie ? ». J'avais posé la question avec un rictus de dégoût, Ewen eut un petit éclat de rire avant de rétorquer : « Oh que oui ! Si ce n'était pas le cas, ces grands cadavres ambulants ne pourraient pas se mouvoir aussi vite et être aussi forts ! Ni même se reproduire d'ailleurs ! ». Ofélius ajouta : « Toutes les créatures de ce monde recèlent de l'Ihra, même les humains. Je vous l'ai déjà dit Taïs, l'énergie est partout ! ». Je remarquais que mon beau-père se triturait la barbe, en proie à une réflexion subitement bien profonde. Je lui adressais un regard interrogatif et il me dit, d'un air très sérieux : « Solène mon petit… Je ne mets pas en doute tes paroles mais… Il y a quelque chose que je n'arrive pas imaginer.

— Je crois savoir à quoi vous faites allusion…

— Je te devine assez finaude pour cela. Mais tout de même… Que ton père ait pu, grâce à je ne sais quel coup du sort, concevoir un purificateur, c'est pour le moins énorme quand on connaît la dimension légendaire de ces machines. Mais admettons ! Ce que je n'arrive pas a… enfin Solène… Des Premiers ? C'est beaucoup me demander que de… ». Je ne pus réprimer un sourire amusé. Tout comme le roi Njalmar, Ewen voulait une démonstration. En y réfléchissant, à leurs places, j'en aurais souhaité une tout autant avant

de croire en ces histoires rocambolesques. Ofélius intervint avant que je ne dise quoi que ce soit : « Artaïs Ewen, avec tout mon respect, si comme moi vous avez étudié l'histoire des Premiers, vous savez que la captation d'énergie ne se fait que pour de bonnes raisons et votre belle-fille a parcouru une longue route fort mouvementée avant de…

— Soit ! Soit ! De toute façon, en ce jour je choisis de croire la seule Torkenbold que j'aie vue depuis plus de quarante ans ! ». Il me sourit largement, je ne pus qu'en faire de même. Madeline entra en trombe dans la salle : « Maître ! Maître ! Ils sont là !! Ils sont là !! ». Le visage d'Ewen se rembrunit, il réprima un profond soupir en répondant à sa servante : « Conduis Solène dans la chambre rouge, je vais les attendre ici. ». Puis son regard bleu nuit se tourna vers moi et il me dit, un éclat neuf dans l'œil : « J'aurais peut-être ma démonstration finalement… Attends mon signal dans la chambre et quand le moment sera venu, fais ce pour quoi tu es venue en Lyrkania. ». Je ne saisis pas ces mots sur le coup, je suivais Madeline sans sourciller. La petite rousse me tira littéralement par le bras à travers les couloirs, presque en courant. Elle ouvrit une porte, me poussa à l'intérieur avant d'y entrer en refermant derrière elle : « Tu voulais du Nécromancien ? Tu vas en avoir ! ». Elle traversa la petite chambre aux vieilles tentures rouges pour aller auprès d'une fenêtre en me tirant toujours derrière elle : « Regarde, là en bas ! ». À travers l'étroite vitre biseautée, je découvris un attroupement dans ce qui avait été la cour du château. Plusieurs chevaux noirs et un groupe d'hommes les confiant au palefrenier. L'excitation se réveilla sous ma poitrine. Madeline parla, encore plus vite que d'ordinaire : « Ils prennent le château pour une auberge ces cochons-là ! Ils viennent régulièrement piller la cave du maître et il ne peut même pas leur refuser le gîte et le couvert ! Ils lui ont déjà pris tout ce qu'il y avait de précieux ici ! Même les bijoux de sa défunte dame ! Mais ça je suis sûre qu'il est trop fier pour te l'avoir dit ! ». Je la fis taire en levant un doigt devant sa bouche et demandais : « Combien sont-ils ?

— J'sais pas, en général ils sont au moins cinq, ils ne se risquent pas par les routes à moins que ça ! C'est bien trop dangereux pour leurs culs avec toutes les bestioles qui traînent ! ». Je fis la moue : « Hum… seulement cinq. ». Madeline ouvrit de grands yeux et avant qu'elle ne dise quoi que ce soit, je lui demandais : « Peux-tu aller aux écuries pour moi ? J'ai laissé quelque chose sur mon cheval. Quelque chose dont je vais avoir besoin… ». Elle fit oui de la tête et fila dès que j'eus formulé ma demande. Quand je fus seule, je réajustais ma tenue sous l'œil suspicieux d'Ofélius : « Taïs, vous n'allez pas faire ce que je pense ?

— Vous pensez trop.

— Je croyais que nous devions rester discrets ?!

— Je le croyais aussi mais…

— Et si je vous disais que vos pupilles sont illuminées ? ». Je plaçais une main devant mes yeux dans la seconde, point de lumière. Je dardais mon regard sur le spectre : « Ne jouez pas à ça avec moi !

— Taïs, je vous en prie… ». À mon œil noir, il comprit qu'il ne servait à rien d'insister. Quelques minutes s'écoulèrent durant lesquelles il me fixa en silence tandis que je me tenais devant la fenêtre, à observer les abords du château. Cet endroit devait avoir connu de bien glorieux moments avant d'être ainsi réduit à l'état de semi-ruine. Tout comme son propriétaire. Je ne pouvais retenir cette affection que m'inspirait le père d'Angus. Sans doute parce que sa présence comblait un peu le vide laissé par mon bienaimé… On toqua discrètement à la porte, Madeline entra en coup de vent, portant un objet beaucoup trop long et lourd pour elle. En me le donnant, elle dit : « C'est une arme, pas vrai ? J'ai cogné le bout sur le pavé, ça fait un drôle de bruit. ». Sans lui répondre, je déroulais le tissu qui protégeait la Briseuse de Rêves…

Chapitre 18 :

Démonstration.

Madeline retourna auprès de son maître et je dus encore patienter un long quart d'heure avant que Thomas ne vienne ouvrir la porte sans frapper. C'était un jeune homme étrange, de corpulence solide, au visage sans expression comme s'il était toujours absorbé en de plus importantes pensées que celles que lui offrait son entourage. Sans me regarder en face, il lâcha : « Le maître t'attend. ». Je découvrais par ces mots qu'il n'était pas muet et le suivais sans tarder. C'est avec l'épée d'Angus harnachée dans mon dos que j'entrais dans la grande salle par une porte latérale. Des odeurs de chevaux et de sueur me montèrent de suite aux narines. L'odeur des cavaliers était la même partout en ce monde. Trois des visiteurs installés à la table d'Ewen semblaient fort occupés à se remplir l'estomac. Deux autres se réchauffaient la carcasse, debout devant la grande cheminée. J'avançais d'un pas lent vers mon beau-père, m'assurant de bien repérer la configuration des lieux ainsi que le nombre de victimes que je m'apprêtais à faire. Toujours assis en bout de table dans son lourd fauteuil de bois sculpté, Ewen me vit aux premiers pas que je fis dans la salle. L'un des fils du Crépuscule, le plus vieux d'entre eux, lui disait : « Les choses sont sur le point de changer, vous le savez très bien Torkenbold. Il est grand temps que vous vous trouviez un endroit plus humble où finir vos jours. Et que vous soyez raisonnable. L'empereur a fait preuve d'une grande mansuétude à votre égard, mais cela ne tardera pas à prendre fin, et vous savez pourquoi…

— Oui, je le sais fort bien mais pour la millième fois, je ne peux pas annuler la protection Spiristique de ces terres.

— Le Merca n'en croit rien et… moi non plus.

— Dans ce cas, achevez l'œuvre de votre maître et tranchez ma tête dans l'instant ! ». J'arrivais quasiment derrière lui quand l'homme ricana : « Non cela, c'est un plaisir qu'il se réserve ! ». Les deux Nécromanciens devant l'âtre me virent enfin et se redressèrent, interloqués. Ils portaient tous deux les cheveux longs. De longues

tignasses noires en accord avec leurs tenues de cuir, visiblement l'uniforme des Nécromanciens. Je notais aussi qu'ils avaient tous leur épée à la ceinture, même ceux qui, bâfrant, ne m'avaient pas encore remarquée. Ewen me tendit la main pour m'attirer auprès de lui en disant : « Mes seigneurs, j'ai quelqu'un de très cher à vous présenter… ». Le plus âgé des visiteurs se retourna, surprit, et me dévisagea avec méfiance. Mon beau-père prit ma main quand je fus à son côté droit et annonça : « Voici Solène… Solène Torkenbold. ». Les hommes se regroupèrent autour de la table en échangeant des regards circonspects. Leur chef, l'aîné, fit mine de m'ignorer et se servit un morceau de pain. L'un de ceux qui s'étaient remplis la panse comme des gorets, dit en s'essuyant la bouche d'un revers de manche : « Voyez-vous ça ? L'empereur vous a fait cul-de-jatte mais pas eunuque on dirait ! Belle prise ! ». La main d'Ewen dans la mienne eut un sursaut nerveux. Les Nécromanciens partagèrent le même éclat de rire grasseyant. Les deux qui étaient debout passèrent derrière moi, je pouvais sentir leurs regards concupiscents sur ma personne. L'un d'eux me frôla jusqu'à s'arrêter juste à côté de moi. Il me dit à l'oreille, presque dans un murmure : « C'est une bien grosse épée que tu portes dans ton dos, ma belle… ». Son haleine tiède exhalait la viande et le vin qu'il avait ingurgités. Cela aurait pu me donner la nausée mais je n'en étais plus là. Je tournai la tête pour planter mon regard dans le sien avec un petit sourire oblique. Traduisant cela comme une invitation, il ajouta : « Je suis bien fourni de mon côté aussi vois-tu… ». Il ébaucha un geste discret vers son bas-ventre, je baissais les yeux sur son épée puis relevais la tête pour lui murmurer à l'oreille : « La mienne est plus grosse que la vôtre. ». Il haussa les sourcils en souriant, ma réplique l'amusait. Je lui souris en retour, mais la cruauté de mon sourire éteignit le sien. Son chef dit alors : « Cessez vos enfantillages, nous ne sommes pas ici pour la gaudriole ! » et le jeune homme s'écarta, non sans m'avoir gratifiée d'un regard qui en disait long sur ses intentions. Puis l'homme ajouta, d'un ton sec : « C'est ma dernière visite Torkenbold ! La prochaine fois que des fils du Crépuscule viendront ici, ce sera pour mettre le feu à ce qu'il reste de ce château. Si vous y êtes encore, ils…

— J'y serai toujours. ». Surprit par l'interruption du vieil homme, le Nécromancien darda son regard vert sur lui en grognant, mâchoire serrée : « Attention Torkenbold… ». Je lâchais la main de mon beau-père pour dire posément : « Non, attention à vous. ». L'homme releva la tête vers moi. Il ne portait pas les cheveux aussi longs que les autres et quelques nuances grises commençaient à s'y laisser voir. Ses traits secs et son expression sévère me rappelèrent celles du vieux sage Galimey'r. Il me cracha : « Toi la courtisane, retourne attendre ton

maître dans sa chambre, mes hommes viendront t'y rendre hommage.

— Quels hommes ? ». D'un geste trop rapide pour être anticipé, je lançais mes quatre griffes en une fois. Les quatre compagnons du Nécromancien s'écroulèrent dans l'instant. Il se leva d'un bond, reculant pour tirer son épée : « Qu'est-ce que… comment oses-tu ?! ». Je détachais le harnais du fourreau de la Briseuse de Rêves et l'en sortais d'un geste ample, disant à Ewen : « Votre fils a créé cette épée de ses mains. Tout comme il a créé les miennes. ». Je la tendais vers lui en la faisant tourner lentement, il dit dans un souffle admiratif : « C'est une pure merveille… Est-ce que… Ce n'est pas…

— De l'Ereeus. Oui, c'en est. ». Le chef des visiteurs s'élança pour tenter une attaque frontale que je parais sans difficulté. Je le repoussais et attaquais à mon tour en tournoiements rapides. L'épée d'Angus était un peu lourde pour moi, mais elle restait tout à fait maniable. Et chaque coup porté contre celle de mon adversaire, entamait l'acier de sa lame. Si bien que son épée finit par se briser. Il tira alors une longue dague de son pourpoint et bondit pour tenter un corps-à-corps. Sans doute fatigué par son voyage, il n'était pas très vif, je l'esquivais facilement. Déséquilibré, il roula au sol. Je ne lui laissais pas l'occasion de se relever et lui envoyais plusieurs coups de botte en plein visage. Puis je bloquais son poignet tenant la dague sous mon pied pour le trancher de la pointe de l'épée. Il émit un cri où résonnait une certaine surprise. Là je retournais vers la table et y déposais la Briseuse de Rêves. Ewen, qui n'avait pas perdu une miette de ce bref affrontement, m'adressa un regard incrédule. Avec un petit sourire, je lui dis : « Le clou du spectacle… ». Le Nécromancien se relevait, suant sang et eau. Il voulut se diriger vers une porte mais je l'attrapais par le col au niveau de la nuque et le tirais violemment en arrière. Il se débattit, une vive douleur me traversa la cuisse. Je n'en tins pas compte et le ramenais rudement au sol. Là, il ouvrit de grands yeux. Je suivis son regard vers ma jambe pour y découvrir un stylet profondément planté. Je l'arrachais aussitôt dans une grimace en grognant : « Cette manie des stylets ! » puis le plantais brutalement dans la poitrine du Nécromancien en m'appuyant d'un genou sur son estomac. Sur son visage en sueur, la douleur se mêlait à une incompréhension absolue. Je me penchais un peu en saisissant son menton d'une main : « Ce coup ne vous tuera pas… Ce qui va suivre par contre… ». Et je me mis à capter l'Ihra progressivement. L'homme écarquilla les yeux, il ne pouvait croire en ce qu'il voyait. Personne n'y croyait jamais. Un hurlement monta du fond de ses entrailles à mesure qu'il ressentait la brûlure de mon énergie. Je ne lâchais pas son visage, sentant bientôt sa peau, puis sa mâchoire fondre entre mes doigts. Mon genou s'enfonçait dans ses chairs ramollies, je pouvais sentir les

pulsations vitales de ses organes devenir chaotiques tandis que toutes sortes de liquides formaient une flaque autour de son corps secoué de soubresauts. Ses yeux se révulsèrent, et même s'il y eut encore quelques mouvements nerveux dans ses jambes, je sus qu'il était mort. Sa mandibule avait disparu, laissant place à un trou béant d'où je sortis mon poing serré avant de me relever. Je secouais ma main pour la débarrasser du sang, des chairs brûlées qui s'y accrochaient encore, puis relevais les yeux vers Ewen. Penché sur l'accoudoir de son fauteuil, il me regardait fixement dans une expression de sidération totale. Ofélius flottait non loin de lui, bras croisés, visiblement blasé par le spectacle. Il y eut un instant très court où je me demandais si je n'étais pas allée trop loin. Mais le père d'Angus se redressa lentement, son expression changea. En revenant vers lui, je vis son regard bleu luire d'une émotion que je ne parvenais pas à identifier. J'y voyais à la fois une forme de joie, de fierté, mais aussi une profonde tristesse. Il me tendit la main, je lui dis en m'approchant : « Je ne peux pas vous toucher… ». Il émit un court éclat de rire nerveux et, visiblement bouleversé, il prit une seconde avant de pouvoir articuler : « Bien sûr ! Tu ne peux pas… Bien sûr ! Je… Je te prie de m'excuser ma fille je…

— Vous excuser ? Mais de quoi ?

— De ne pas t'avoir vraiment crue quand… Par tous les Trolls perdus, tu es… tu es magnifique ! ». Il rit encore nerveusement tandis que ses yeux se remplissaient de larmes. Il se frotta le visage de ses deux mains et retrouva un peu d'aplomb en me demandant : « Et Angus est… Il est comme toi ?

— Pas exactement, son pouvoir est différent mais…

— Oui, suis-je bête ! Je devrais revoir les écrits sur les Premiers, les hommes et les femmes n'avaient pas les mêmes capacités ! ». Il me surprit en s'écriant soudain : « Madeline! Thomas ! Il faut nettoyer tout cela ! ». La gouvernante rousse apparut de derrière une tenture, un linge à la main et, les yeux comme des billes, vint vers moi. Je lui signifiais d'un geste de ne pas trop approcher, pour toute réponse elle me tendit son linge en disant d'une voix blanche : « Tu t'es toute crottée… ». Je ne pus réprimer un sourire amusé tandis qu'Ofélius s'adressait à Ewen : « Artaïs Ewen, vous devez savoir qu'à présent, si Taïs Solène chasse son Ihra, elle tombera dans un profond sommeil. C'est le revers de ce pouvoir qui est amoindri par son état. ». Coup de panique instantané, j'interrompais le spectre en aboyant : « Ofélius ! ». Je lus dans ses yeux transparents qu'il venait de comprendre que je ne voulais pas révéler ma grossesse au vieil homme. Ce dernier me demanda : « Quoi ? Tu es souffrante ?

— Non, il faisait allusion à mon état d'apprentissage. Je ne sais pas encore bien gérer la puissance de ma charge d'Ihra. C'est la raison de sa présence d'ailleurs. Il m'instruit en ce sens. Je n'aime pas qu'il me rappelle ces moments de faiblesse. ». Je m'étonnais moi-même de la facilité avec laquelle ce demi-mensonge m'était venu spontanément. Et Ofélius aussi, à en juger par son air brièvement surprit. Il confirma mes dires en brodant encore un peu plus sur le sujet. Mon beau-père parut se contenter de nos réponses : « Et bien si tu dois tomber de sommeil, tu es ici chez toi. Ce n'est pas juste une formule de politesse, tu le sais. Tout ceci t'appartient autant qu'à moi. Pour ce qu'il en reste du moins. Quand le moment sera venu, la chambre rouge t'attend. C'était celle de ma fille aînée, il y a bien longtemps… Murron. Une fière guerrière elle aussi. Si nous avions eu des Ereehators tels que toi à l'époque… Les choses auraient été bien différentes aujourd'hui. ». Thomas passa tout près, toujours aussi stoïque, tirant par les pieds un cadavre de Nécromancien. Ofélius récupéra mes griffes sur les corps et les déposa sur la table, à côté de la Briseuse de Rêves. Comme Ewen la regardait avec un petit sourire, je la rapprochais pour la poser juste devant lui : « Ne touchez pas la lame, elle est empoisonnée… ». Il pouffa de rire : « Vraiment ?! Mon fils pense à tout ! ». Il se saisit de l'épée par son pommeau et l'admira sous tous les angles, murmurant une litanie de qualificatifs élogieux. Je fis baisser mon niveau d'énergie au minimum, il me demanda : « À part faire fondre les chairs, qu'es-tu capable de faire ?

— Projeter des rayons d'Ihra, faire exploser des choses… Je n'ai pas encore la complète maîtrise de tout ceci, hélas…

— Personne ne l'a de nos jours. Il n'y a que les Premiers eux-mêmes qui sauraient… ». Quelque chose lui traversa l'esprit et sa mine s'assombrit. Il reposa l'épée en disant d'un ton grave : « Mais il est évident que le Merca convoite vos pouvoirs. C'est ce dont il a toujours rêvé. Doté de capacités telles que les tiennes, il pourrait mener ses projets de conquête à bien… Et s'il retient Angus, c'est qu'il cherche — et il trouvera ! - le moyen de s'accaparer son énergie. Comme il le fait avec tout ce qui vit… Il faut te presser ma fille. Retrouver mon fils. Au plus tôt. ». Son regard bleu rivé au mien n'était que combattivité. Ofélius toussota avant de demander : « Artaïs Ewen, nos informations sont telles qu'il semblerait que…

— Va droit au but spectre !

— Oui, euh… Est-il vrai que le Merca a profané le tombeau du roi Lyrkan ?

— Par toutes les goules de l'ombre, oui ! Juste après la guerre. Il s'est emparé des artéfacts du roi, c'est ce qui lui a permis de mettre au point toutes ces méthodes de captation d'Ihra ! Toutes ces mécaniques complexes dont Lyrkan savait qu'elles ne devaient pas se trouver entre de mauvaises mains !

— Mais c'est une hérésie pour un fils du Crépuscule !! Le tombeau du roi était sacré !!

— Il l'était oui. Mais pas pour Ylarek Toris. Rien ne surpasse son ambition.

— Comment les… Je ne peux imaginer que les autres Nécromanciens l'aient suivi aveuglement ainsi !

— Ils l'ont pourtant fait. Pour une raison simple, si on peut dire… Il leur a restitué des capacités perdues au fil des générations. Il leur distribue de l'Ihra, leur donne une illusion de puissance et… Les hommes, quelle que soit leur nature, sont faibles. ». Ofélius baissa la tête, profondément désabusé. Je ramassais la Briseuse de Rêve pour la remettre dans son fourreau en disant : « Eh bien, à nous de briser ces illusions et… Les rêves du Merca. ». Avec un petit sourire de biais, un éclat vengeur dans le regard, Ewen me rétorqua : « A toi, Solène. À toi. ». Je lui rendis son sourire avec la sensation intime qu'enfin quelqu'un croyait en moi. Rien n'aurait pu davantage me pousser en avant…

Peu après, je me retirais dans la chambre rouge pour me débarrasser de mon énergie ainsi que de mes vêtements. Un lit confortable me tendait les bras, j'espérais retrouver Angus en rêve afin de tout lui raconter. Il y avait deux nuits qu'il ne m'avait contactée, cela devenait inquiétant. Je chassais presque toute mon Ihra en me déshabillant. Ma chemise de corps empestait, maculée de sang et autres humeurs récoltées ces derniers jours. Je la jetais sur une chaise, loin de moi elle n'irradiait plus de rien. Sentant une lourdeur engourdir mes membres, je m'empressais de fouiller un de mes sacs, et au fond, je trouvais la dernière chemise propre de mon paquetage. Une chemise d'Angus, trop grande pour moi, mais parfaite pour dormir et le retrouver en rêve. Je l'avais à peine sur le dos que le sommeil s'abattit sur moi comme un linceul de plomb. Je m'écroulais sur le lit dans un soupir d'aise… Et contrairement aux nuits précédentes, Angus ne tarda guère à se manifester. Sa voix me fit ouvrir les yeux sur cet autre monde de ténèbres, je me levais en voyant sa lumière approcher. Je marchais

vers lui, voir son visage translucide paré d'un large sourire m'enveloppa le cœur de douceur. Je me retenais de courir pour me jeter dans ses bras, sachant que je n'enlacerais que le vide. Et quand nous nous rejoignîmes enfin, nous nous arrêtâmes face à face, à une distance de frôlement. Il ferma les yeux comme s'il voulait respirer mon odeur mais il n'y en avait aucune de ce côté du monde. La poitrine un peu oppressée par l'émotion, je demandais : « Où étais-tu ? Tu n'es pas venu hier…

— J'ai perçu ta fatigue la dernière fois, je ne veux pas que tu t'épuises… ». Il ébaucha un geste caressant vers mon ventre en ajoutant : « Est-ce que tout va bien ?

— Oui, tout va bien. Je m'arrondis et notre petit n'en fait qu'à sa tête… Enfin, aujourd'hui, il s'est tenu tranquille et c'est heureux.

— Que s'est-il passé ? J'ai ressenti une foule d'émotions étranges… ». Je marquais un temps d'arrêt, ce que je m'apprêtais à lui dire n'était pas anodin. Il s'inquiéta, je pouvais le sentir. Aussitôt, je plongeais mon regard dans le sien en bredouillant : « C'est assez… délicat mon amour. Je… J'ai fait une rencontre aujourd'hui. ». Un rien de nervosité le parcourut, un de ses sourcils se releva : « Une rencontre ?

— Oui. Par le plus grand des hasards, j'ai rencontré quelqu'un de très important.

— Important pour quoi ? Pour nous ?

— En fait… Pour toi surtout. ». Il recula, plein d'incompréhension, l'air contrarié. Je ne pus retenir le sourire qui me monta aux lèvres en disant : « Angus… Aujourd'hui j'ai rencontré… Ton père. ». Il ouvrit de grands yeux, ses contours vaporeux se brouillèrent un peu : « Quoi ? ». Une joie intense m'étreignait : « Ton père Angus ! Il n'est pas mort. Je suis actuellement chez lui, dans son château ! Votre château ! La demeure des Torkenbold ! ». Il recula encore, la mine décomposée, se passant une main sur le visage. Il vacilla tellement que je le crus sur le point de tomber, si tant est que cela ait été possible dans sa forme quasi spectrale. Il balbutia : « Mon p… Mon père ? Ce n'est pas… ». Il semblait si bouleversé que j'aurais voulu pouvoir le prendre dans mes bras, le serrer étroitement, mais je ne pus que m'approcher pour lui dire : « Il vit mon amour… Et il se languit de toi, de vous, depuis quarante ans. ». Il m'adressa un regard incrédule tandis que ses traits se faisaient de plus en plus flous. Je craignis qu'il ne disparaisse totalement : « Angus ? Angus, reste encore un peu avec moi !

— Je… Je suis là… je reste mais… Explique-moi… Raconte-moi comment… ». Il s'agenouilla, très ébranlé et je l'imitais en lui faisant le récit des derniers évènements. Je lui racontais tout en détail. Tout ce que son père m'avait appris, mot pour mot. À l'écoute de ce récit, il reprit peu à peu une forme plus nette, je percevais la joie impatiente qui l'envahissait. Cette joie qui l'animait d'une nouvelle force intérieure. Lui qui, depuis toujours, portait la honte cachée d'être le fils d'un mort, vaincu au combat, découvrait la vérité. Et la vérité lui apprenait que seul le fait de rester en vie, comptait. Qu'il représentait à lui seul la plus importante des victoires… Quand j'en eus terminé, il eut un moment de flottement où son regard se perdit dans les ténèbres, puis il me dit avec son air de renard : « Tu as tout fait pour l'impressionner n'est-ce pas ?

— Ma foi… ». Nous partageâmes un court éclat de rire puis j'ajoutais : « Je crois qu'il m'apprécie.

— Comment pourrait-il en être autrement ? ». Il eut un geste pour caresser mon visage mais ramena aussitôt sa main en disant : « Tu as fait une démonstration de puissance à un homme qu'on a mis plus bas que terre depuis des décennies. Il doit voir en toi le dernier espoir. Tout comme moi. ». Quelque chose de brûlant passa dans son regard lumineux, sa voix s'éteignit un peu quand il souffla : « Tu me manques tellement ma douce… ». Ses mots me vrillèrent le cœur, j'avais la gorge serrée en lui répondant du bout des lèvres : « Tu me manques à moi aussi. Affreusement… ». Il détourna les yeux en contractant la mâchoire, je m'éclaircis la voix pour ajouter : « Je serai bientôt là.

— Sois prudente. Je les entends par moment, c'est encore confus mais je commence à identifier certaines voix. Je dois me concentrer pour essayer d'apprendre quelque chose sur l'endroit où je me trouve.

— Je suis persuadée que tu es dans la forteresse du Merca.

— Sans doute. Ce doit être une place forte, bien gardée.

— Je la raserai s'il le faut. ». Il me sourit en me dévisageant amoureusement : « Tu es si…

— Têtue ?

— Oui. Mais le mot auquel je pensais est "belle"… Mais je crois que… Qu'il est temps de se quitter pour le moment. Tu dois te reposer et nos entrevues…

— Une minute encore ! ». Il se figea tandis que je le dévorais des

yeux. Pendant un court instant, nous restâmes ainsi à nous regarder intensément. Mon amour, la meilleure partie de nous. Si beau, si loin, si proche, si inaccessible. La frustration de ne pouvoir le toucher se faisait encore une fois douloureuse. Il se releva lentement, je fis de même. Puis il approcha sa main transparente de mon visage en disant : « Demain… Demain je reviendrai et ainsi chaque nuit, ne serait-ce que pour te revoir. Mais il te faut garder des forces et te concentrer sur tes objectifs. De mon côté, je vais essayer de perfectionner cette capacité. Peut-être en me concentrant davantage et en contrôlant mieux mes émotions.

— Oui, un des premiers conseils que tu m'as donnés…

— Ferme les yeux maintenant ma douce… Et n'oublie pas comme je t'aime. ». J'obéis à contrecœur, lâchant dans un souffle : « Moi aussi je t'aime… ». Quand je les rouvrais, il me fallut une seconde ou deux pour identifier la chambre où je me trouvais. La chambre rouge. Par la fenêtre, je vis qu'il faisait nuit noire au-dehors. En ramenant les couvertures sur moi, je m'installais sur le côté, les yeux pleins de larmes. Ce lit me parut bien grand. Bien trop grand pour moi seule. Je passais une main sur mon ventre et reçus une petite pichenette de l'intérieur. Mon fils était réveillé, la lueur de mes yeux sur l'oreiller me le confirma. Je fermais les paupières et cherchais à retrouver le sommeil au son des battements de mon propre cœur…

C'est Ofélius qui vint m'éveiller au petit matin. Il me salua de son habituelle façon guindée et m'informa que mon beau-père m'attendait dans la grande salle, ainsi qu'un repas chaud qu'il ne fallait pas laisser refroidir. Puis il disparut, je me levais en m'étirant longuement. Mes pupilles ne brillaient plus. J'avais bien dormi. Profondément. De ces sommeils qui vous remplissent d'une vitalité presque anormale. En un rien de temps, je fis un brin de toilette dans un petit baquet laissé à cet effet puis je m'habillais de pied en cap. Je finissais de boucler mes sacs que la porte de la chambre s'ouvrit sur Thomas et son visage sans expression : « Le maître t'attend. C'est long. ». Je ne me formalisais pas : « J'arrive tout de suite, je prends mes sacs et…

— C'est moi qui prends tes sacs. ». Il n'attendit pas de réponses, s'empara de mes affaires pour repartir avec. Je le suivais au pas de course et dès que nous fûmes dans la grande salle, il lâcha mon paquetage sur le sol sans précaution. Puis il quitta la pièce, toujours aussi impassible. Je trouvais Ewen dans son fauteuil sur roues, devant la cheminée. Un large sourire illumina son visage quand je vins à lui,

mais je lui trouvais cependant une petite mine : « Bonjour Messire ! Avez-vous bien dormi ?

— Je n'ai pas vraiment dormi mais peu importe ! ». Il prit mes mains entre les siennes pour y déposer un baiser qui me surprit. Avant de les lâcher, il me regarda droit dans les yeux en disant : « On me fait des cachotteries ? Déjà ?

— Pardon ? ». Il émit un petit rire et m'invita d'un geste à me mettre à table. J'obéis sans comprendre mais il eut tôt fait de m'éclairer : « À dire vrai, cette nuit a été la plus belle de ma vie, je crois… Angus m'a visité. ». Aussi surprise qu'heureuse je m'exclamais : « Oh mais c'est formidable !

— Oui ! J'ai rencontré mon fils… ». Il eut un moment de flottement béat puis ajouta : « Nous avons parlé pendant des heures ! Cette capacité à évoluer dans les rêves, c'est quelque chose d'inouï ! Quelque chose que nous avons perdu depuis des siècles ! Angus est un maître des brumes, comme ses ancêtres et cela me remplit d'une fierté sans nom ! ». Il rayonnait littéralement. Je le regardais en souriant quand il s'interrompit pour pointer un doigt vers la table en disant : « Mais toi, mange ! Dans ton état, il faut bien manger ! ». Je sursautais presque, le vieil homme se mit à rire puis ajouta : « Oui, il me l'a dit. Tu voulais que cela se fasse ainsi non ?

— Oui mais… Il ne m'a pas prévenue qu'il comptait le faire… Aussi vite. ». Ewen fit un grand geste, Thomas réapparut du fond de la pièce. Il vint pousser le fauteuil pour installer son maître à côté de moi puis repartit sans attendre. Le vieil homme posa une main sur mon épaule et dit en plongeant son regard dans le mien : « Je ne suis ni sénile ni idiot. Si mon fils m'a annoncé la venue de votre enfant, c'est qu'il craint que je ne vive pas jusqu'à sa venue au monde. Mais je n'ai aucune intention de mourir avant le Merca.

— J'aime vous l'entendre dire.

— Maintenant, mange. Mon petit-fils a faim. ». J'attrapais un morceau de pain et un peu de fromage mais m'interrompais, gênée par le regard insistant d'Ewen qui m'observait comme une bête de concours. Je lui adressais une mimique éloquente, il s'excusa aussitôt : « Misère de miséreux ! Pardon, je ne veux pas te perturber ! C'est que c'est tellement… fou ce qui est en train de se passer ! J'ai parlé à mon fils et… je me tiens auprès de sa femme qui porte…

— Votre descendance. Mais pour l'heure, vous avez une petite mine

Messire, vous devriez…

— Non pas Messire, tu dois m'appeler père.

— Sauf votre respect je ne…

— Solène, c'est une prière. ». J'allais objecter mais cet homme-là avait sur moi une influence étrange. Influence qui — bien sûr — n'était pas sans me rappeler celle de son fils. J'opinais en souriant, il me donna une petite tape dans le dos avant de s'installer pour partager mon repas. Je ne sais si l'isolement ou l'âge y étaient pour quelque chose mais Ewen était un homme bavard. Il m'inonda d'informations diverses et variées sur la Lyrkania et les manigances du Merca. Il ne parlait cependant pas au hasard. Il voulait que je sois parfaitement renseignée sur celui qu'il appelait déjà "l'ennemi". J'avais conscience que pour lui, je n'étais plus seulement là pour libérer Angus. Je devenais le possible outil de sa vengeance personnelle. Je ne lui ôtais pas ses illusions. Il n'avait pas besoin d'entendre que mon but différait un peu du sien. Car si j'avais l'occasion de libérer mon bienaimé sans toucher à un cheveu du Merca, je le ferais. Quelque chose au fond de moi cependant me disait que je ne pourrais libérer l'un sans occire l'autre. Que cet empereur de la traîtrise n'était pas de ceux à qui on peut reprendre quelque chose sans que le sangsoit versé. J'exécrais chacune des exactions dont il était l'auteur bien sûr. Elles me donnaient toutes les raisons de vouloir l'exterminer. Mais tout au fond de moi, il n'était qu'une cible potentielle. Si je la ratais, mais que je parvenais à libérer Angus, je n'en perdrais pas le sommeil. Et Ewen n'avait pas besoin d'entendre cela… Quand je fus rassasiée, c'est Thomas qui débarrassa la table. Je demandais distraitement à mon beau-père : « Madeline n'est pas là ?

— Elle rentre chez elle en ville tous les soirs. Elle ne devrait pas tarder à arriver. Elle m'a touché deux mots de la façon dont tu as libéré sa sœur et sa nièce des frères des loups, raconte-moi ça un peu plus précisément ! ». Je m'essuyais la bouche quand Ofélius apparut devant nous, de l'autre côté de la table. À sa mine austère, je compris que nous ne devions plus nous attarder. Je dis à Ewen : « Je le ferai quand nous nous reverrons. Je dois reprendre la route à présent. ». Il eut un léger mouvement de recul en retrouvant un air très sérieux : « Bien sûr. Il n'y a pas de temps à perdre. Thomas ! Fait préparer son cheval ! ». Le jeune homme ramassa mes sacs et quitta la salle. Mon beau-père me demanda ensuite : « Tu comptes rejoindre Üzgor par la route principale ?

— Oui.

— Tu gagnerais une bonne quinzaine de jours en coupant par les collines juste après Lantisrath. ». Ofélius s'évapora brusquement et réapparut peu après avec notre carte qu'il déroula sur la table. Ewen grommela en l'examinant : « Oui c'est une carte récente… Il n'y a même pas les anciens domaines… Mais enfin, regarde. Là. Tu traverses la région aux mille collines et tu gagnes quatre jours au moins. Puis par la petite forêt d'Obels, tu en gagnes encore deux ou trois en fonction du temps qu'il fera. ». Il me donna encore plusieurs indications, je croisais les doigts pour ne pas en oublier la moitié. Je me rassurais en me disant qu'au pire, nous pourrions toujours rejoindre la route principale en nous dirigeant plein Est. Mais selon lui, en suivant son itinéraire, je pouvais gagner un peu plus de deux semaines de trajet en menant mon cheval au grand trot. Sa passion pour la cartographie m'incitait à le croire… Au moment de nous séparer, il insista pour que Thomas le pousse jusqu'à la cour. Là, pendant que je câlinais Terys, il dit, en laissant son regard errer sur les ruines : « Voilà pourquoi je ne sors jamais du château… Je peux faire semblant de ne pas savoir dans quel état est la demeure de mes ancêtres… ». Avant de monter en selle, je m'approchais du vieil homme pour le saluer. Il leva vers moi son regard bleu luisant d'émotion. Pendant une seconde, j'hésitais, puis je me laissais porter par l'élan qui me poussa à le prendre dans mes bras. Il me serra étroitement en me disant à l'oreille : « Il n'y a que toi qui puisses mettre fin à tout ceci. Que toi. ». En m'écartant, je déposais un baiser sur son front ridé puis tournais les talons pour rejoindre Terys et monter en selle. Mais au moment de le faire, je m'arrêtais. Je glissais une main sous mon pourpoint pour en tirer ma dague d'Ereeus. Je retournais aussitôt vers Ewen et la lui tendais : « Prenez ceci père. C'est Angus qui l'a faite… Nous nous reverrons bientôt, restez en vie. ». Il me sourit affectueusement. Je ponctuais ma phrase d'un clin d'œil puis montais enfin en selle. Terys s'élança aussitôt, aussi impatiente que moi d'en finir avec ces au revoir trop éprouvants pour mon moral. Je descendais la longue rue en pente au petit trot jusqu'au centre de la ville, noir de monde. Un jour de marché. Ces mots n'invoquaient pas de bons souvenirs dans ma mémoire. Il nous fallut presque une demi-heure pour sortir de Torlyth tant les rues étaient grouillantes. Se retrouver à nouveau sur la grande route déserte fut un vrai soulagement. Il nous fallait désormais rejoindre la ville suivante, Lantisrath, pour emprunter ensuite l'itinéraire conseillé par Ewen. Ewen Torkenbold, mon beau-père… Je m'interdis de trop penser à lui dans les heures qui suivirent. Je devais me concentrer sur mon but et pour cela, je devais mettre mes émotions de côté. Ofélius flottait à ma droite, particulièrement silencieux. Il avait sans doute compris que j'avais besoin de faire le point en moi-même après ce que nous

venions de traverser. Il me laissa en paix jusqu'à la tombée du jour. Nous avions parcouru la région vallonnée de Torlyth et arrivions aux limites des terres Torkenbold. Dès que nous les dépassâmes, il laissa échapper un gémissement. Je vis ses contours se faire flous un court instant, puis il soupira pour lui-même : « La puissance des protections Spiristique est tout bonnement incroyable… ». Je fis mine de n'avoir rien entendu. Il nous restait encore près de deux heures de trajet jusqu'à Lantisrath. Deux heures à avancer dans une obscurité de plus en plus épaisse. Et pour toute ville, nous entrâmes en fait dans un village à peine plus grand que celui que les corbeaux avaient ravagé. Une torche bricolée dans un fagot de bois mort éclairait faiblement un panneau rongé par les vers. La route se faisait un peu plus étroite entre les habitations plus que modestes dont une grande partie était à l'abandon, portes béantes, fenêtres brisées. Des maisons encore habitées filtrait un peu de lumière sous les portes et entre les planches disjointes des volets. Il pouvait y avoir tant de raisons pour pousser les villageois à se barricader ainsi que les connaître précisément n'éveillait même pas ma curiosité. La Lyrkania était finalement fidèle à sa réputation, une terre de dangers où l'homme n'était qu'une proie comme les autres. Mais la fatigue d'une journée de voyage pesait sur ma nuque raidie. J'allais frapper à une porte au-dessus de laquelle pendait une enseigne de bois à moitié décrochée. L'inscription y était illisible mais j'espérais qu'il s'agisse d'une auberge. Au troisième coup porté contre le bois de la porte, une voix d'homme rugi : « Fous le camp ! C'est la nuit !

— Je cherche un abri où passer la nuit est-ce…

— Y a plein de maisons vides, c'est pas ça qui manque ! Fous le camp j'te dis ! ». Ofélius commenta : « Ces gens sont terrifiés. On peut comprendre qu'ils n'ouvrent pas leur porte aux étrangers… ». Je soupirais en traversant la rue pour entrer dans la première maison abandonnée se présentant. La porte pendait à l'intérieur, un gond arraché. Elle avait été visiblement enfoncée. Dans la pièce principale, tout un tas de mobilier en morceaux pourrissait çà et là depuis bien longtemps. De la mousse et de l'herbe avaient commencé à pousser dessus. Je n'y voyais presque rien, le bruit des sabots de Terys sur le plancher derrière moi me fit presque sursauter : « Eh bien, tu prends tes aises toi ! Mais tu as raison en fait… ». Derrière elle je poussais sur la porte pour la refermer, non sans peine. Rivée au sol par le temps, je dus envoyer plusieurs coups de botte dedans avant qu'elle ne bouge. Bien sûr, même tirée, elle n'aurait empêché personne d'entrer mais quand ce fut fait, j'avais l'illusion d'être à l'abri. Un toit plein de trous au-dessus de ma tête, quatre murs et une porte. Il m'en fallait peu finalement… Quelques instants plus tard, nous étions installés devant

l'âtre de grosses pierres où j'avais réussi à allumer un feu. Tous les morceaux de meubles n'étaient pas gorgés d'humidité. J'improvisais une couche à même le sol et ne tardais pas à me laisser engourdir par la chaleur des flammes. Après une journée aussi morne, j'avais d'autant plus hâte de retrouver Angus en rêve. Mais je ne quittais pas mes armes pour autant. Consciente que si les habitants du village s'étaient ainsi retranchés chez eux, ce n'étaient sûrement pas à cause de vieilles histoires. Ce qui était conte effrayant et superstition en terres humaines, foulait au pied la campagne par ici…

Et tandis que je somnolais à peine, des bruits au-dehors commencèrent à se faire entendre. Les oreilles de Terys tournaient dans toutes les directions, par à-coups. Je me relevais sans bruit, Ofélius me dit, d'un ton détaché : « Des loups, Taïs. Rien que des loups. ». J'entendais des sons allant en ce sens, grognements sourds, cavalcades, claquements de mâchoires. Puis vint l'odeur. Fauve. Puissante… La main sur le pommeau d'une de mes épées, j'allais à la porte en pas lents pour tenter de jeter un œil au-dehors sans être vue. Le battant à moitié dégondé offrait une ouverture large comme la paume de ma main. Plaquée contre le mur, je risquais un regard de biais à l'extérieur et vis, effectivement, de nombreuses silhouettes sombres semblables à celle des loups. Mais bien plus grosses. Deux ou trois fois la taille d'un loup des contrées humaines. Hauts sur pattes, très rapides et quasiment silencieux. Ils se dispersaient dans le village pour aller renifler sous les portes des maisons habitées. Une meute d'une douzaine d'individus au moins. J'anticipais déjà d'avoir à en occire quelques-uns s'ils attaquaient en force une des maisons. Ofélius, bras croisés me demanda : « Vous allez encore défendre la veuve et l'orphelin ? ». Je l'ignorais, l'œil rivé sur deux loups particulièrement intéressés par la maison d'en face. Mes anciens réflexes humains généraient une angoisse latente en moi. Je n'avais pas grand-chose à redouter de ces bêtes, mais j'avais grandi dans la crainte des grandes meutes quittant la forêt durant les trop longs hivers. J'étais tendue, et quand l'un d'eux se dirigea vers la maison où je me trouvais, un frisson glacé me pétrifia contre le mur. Son acolyte vint le rejoindre, je pouvais entendre leurs halètements et leurs souffles rauques quand ils reniflèrent intensément le bas de la porte. Du coin de l'œil, j'aperçus une grosse truffe brune respirer l'ouverture juste à côté de ma tête. L'autre loup se mit à gratter le seuil furieusement, je m'écartais lentement en tirant ma deuxième épée. Mais un hurlement, un appel d'un des leurs au loin, les stoppa net. Dans la seconde suivante, ils étaient partis. J'attendis un instant, puis je sortis dans la rue, épées encore en mains. Plus un bruit, rien qu'une once de leur odeur flottant

encore dans l'air. Dans le lointain, j'entendis encore leur chant qui s'éloignait vers le Sud… Quand je retournais à l'intérieur, Ofélius compulsait notre carte, il me dit, sans en lever le nez : « Voyez… Il n'y avait rien à redouter. ». Je lui répondais d'un regard noir avant de retourner m'installer pour la nuit. Mais contrairement à ce que nous avions prévu, Angus ne vint pas me visiter en rêve. Je dormais d'un sommeil profond où des images étranges s'entremêlaient sans le moindre sens. Je voyais Ewen jeune, au combat mais sans ses jambes. Je le voyais affronter un corbeau géant qui finissait par m'emporter, moi, au-delà d'une montagne rouge. Madeline m'attendait près d'un puits dans lequel elle me poussa. Quand j'y tombais, je me réveillais en sursaut, mon cœur battait de façon chaotique…

Chapitre 19 :

Coup de crocs.

Dès que je quittais la masure, je croisais les regards suspicieux de plusieurs villageois. Ils détournaient la tête juste après, comme s'ils ne m'avaient pas vue. Il n'était pas difficile de comprendre que je n'étais pas la bienvenue à Lantisrath. La vie y semblait suffisamment pénible pour ne pas avoir en plus à y ajouter un certain devoir d'hospitalité. Je n'en voulais pas à ces gens et reprenais ma route sans même chercher à échanger un mot avec eux. En me fiant aux indications de mon beau-père, je restais sur la voie principale jusqu'à apercevoir une plaine herbeuse étrange. Les mots d'Ewen avaient été : « Tu reconnaîtras la région aux mille collines sans peine, c'est une zone plane immense d'où émergent des monticules arrondis de toutes tailles, semblables à des collines miniatures. En fait, ce sont des formations rocheuses qui te seront bien utiles quand tu y feras halte pour la nuit. Tu traverseras ce territoire en moins de trois jours sans forcer ta monture alors qu'il t'aurait fallu une semaine par la route puisqu'elle contourne toute cette région. ». Je remerciais ma nature Ereehator de me donner une si bonne mémoire car je n'avais rien pris en note. Quand Terys quitta la route pour avancer entre les pseudo collines, j'eus la sensation que le sol y était moins dur qu'ailleurs. L'épaisse couche d'herbe haute et sèche y était pour quelque chose bien sûr, mais il me sembla cependant que le terrain était différent. Je questionnais Ofélius : « Vous connaissez cette région ?

— Pas vraiment. J'en ai entendu parler. Il me semble que ces buttes sont des fossiles d'animaux… Très anciens, bien avant la venue des Premiers.

— Des fossiles ? Vraiment ?

— Oui, les naturalistes de mon temps n'en ont retrouvé que quelques squelettes entiers, figés dans le temps à l'état rocheux, comme ceux-ci. Cette partie arrondie était leur carapace à priori.

— Oh… Ce qui veut dire que tous ces monticules sont creux ?

— Oui. Et extrêmement solides. Presque granitiques. ». En imaginant des créatures cuirassées en lieu et place de chaque monticule, je ne fus pas mécontente que ces êtres ne soient plus en vie. Il y en avait des milliers. Peut-être avaient-ils été les véritables premiers habitants de ce monde ? Toujours est-il qu'Ewen avait vu juste. À la tombée du premier jour, nous nous trouvions encore dans cette région. Les buttes nous abritèrent efficacement pendant les trois nuits que nous passâmes dans la plaine aux mille collines. Je me faisais à la vie de voyageur et passais d'assez bonnes nuits de sommeil. Mais toujours pas de nouvelle d'Angus. J'étais désormais convaincue que quelque chose clochait, l'angoisse me rongeait tout le jour. Je n'adressais même plus la parole au spectre, renfermée en moi-même avec mon inquiétude. Ce dernier me parlait parfois mais je l'entendais à peine. Plusieurs fois, il me signala l'illumination de mes iris ou tenta de m'intéresser à un sujet quelconque, en vain. Quand, au matin du troisième jour, nous arrivâmes aux abords de la forêt, une pluie oblique et pénétrante se mit à tomber. Je ne m'en rendis compte que quand ma cape fut totalement détrempée. À mesure que nous progressions, par ruissellement à travers les branches, la pluie fine se muait en une lourde averse continuelle de grosses gouttes glacées. Elles clapotaient sur le cuir imbibé de ma cape. Le froid s'insinuait jusqu'au plus profond de mes os. J'avais la sensation troublante de sentir mon moral s'amenuiser en temps réel. Minute après minute. La pénombre des bois, le mauvais temps, et même les quelques animaux faméliques que nous croisâmes, tout semblait s'accorder à me décourager. Ma poitrine était prise dans un étau de plomb se resserrant progressivement… à la mi-journée, en contrebas d'une pente assez raide, nous découvrîmes une grotte. Je décidais d'y faire une halte dans l'espoir que le temps se calme pendant que nous nous y reposerions. La caverne était assez haute à l'intérieur, Terys put s'y mettre à l'abri. Sans dire un mot, je ramassais un peu de bois mort aux abords de l'entrée. Cela ne manquait pas alentour. Mais tout était gorgé d'eau. Impossible de faire un feu avec ça. J'en stockais cependant un tas dans un coin de la caverne. Ce faisant, je découvrais de nombreux ossements d'animaux. Des herbivores pour la plupart, à en juger par leur dentition. L'endroit devait avoir été la tanière d'un prédateur quelconque. Mais ce n'était plus le cas depuis longtemps, les os étaient si vieux qu'ils s'écrasaient entre mes doigts. Et il n'y avait aucune odeur, aucune déjection témoignant de la présence récente d'un animal. Je n'avais pas à redouter son retour inopiné…

La pluie ne faiblissait pas, je décidais de m'installer un peu plus confortablement. Je préparais un foyer avec quelques pierres trouvées

çà et là, débarrassais Terys de son harnachement puis j'étendais ma cape sur un bouquet de stalactites afin qu'elle s'égoutte un peu. Tous ces gestes presque mécaniques ne trompaient pas mon humeur maussade cependant. Ofélius, depuis notre arrivée, m'observait en silence. Au premier regard que je lui adressais, il me demanda la permission d'explorer la grotte plus avant. Car au-delà de la salle principale, un goulot semblait se former, comme un tunnel naturel large d'une quarantaine de centimètres environ. Au moment même où je hochais la tête en guise d'assentiment, un grondement énorme se fit entendre du haut des cieux. L'orage. Le détail manquant au tableau. J'allais m'asseoir piteusement devant le feu de camp que je ne pouvais allumer et fermais toutes les agrafes de mon pourpoint jusqu'au menton. Puis j'enfilais mes gants et me frictionnais les bras en ruminant mon désœuvrement. Toutes les extrémités de mon corps étaient engourdies par le froid. Je commençais à songer à me charger d'Ihra. Ainsi je ne serai plus sensible à tout cela, même si mon énergie ne me réchaufferait guère. Mais Ofélius s'écria brusquement : « Les anciens de la forêt sont avec nous ! ». Je le vis revenir vers moi, traînant derrière lui un buisson mort, visiblement desséché depuis des lustres. Il le disposa sur le foyer, et y mit le feu sans tarder. Dès les premiers crépitements, dès que les premières lueurs jaunes dansèrent sur les murs de roche, mon moral s'apaisa un peu. Je pus faire sécher quelques branches, et même s'il dégageait beaucoup de fumée, ce feu nous tiendrait au chaud le temps nécessaire. Au-dessus des premières flammes, je croisais le regard d'Ofélius et lâchais un "merci" sincère dans un soupir. Il se contenta de s'incliner pour toute réponse avant de retourner à ses explorations. Pour ma part, je ne quittais quasiment plus le foyer des yeux, l'entretenant machinalement tandis que mes pensées prenaient la clé des champs. Bien sûr, je n'avais qu'Angus en tête. Pourquoi n'était-il pas revenu me visiter en rêves depuis plusieurs nuits ? Que lui était-il arrivé ? Je n'avais perçu aucune souffrance physique. L'empêchait-on de dormir ? Ou bien était-ce justement parce qu'il dormait ? Je n'en savais pas assez sur sa capacité, tout s'embrouillait sous mon crâne. Une migraine de contrariété commença à poindre à mes tempes. La tête entre les mains, je fermais les yeux en respirant aussi lentement que profondément. Il me fallait reprendre le contrôle, me concentrer sur mon objectif. J'avais encore les paupières closes quand, au cœur du vacarme extérieur, un cri d'animal me parvint. Quelque chose de similaire au glapissement d'un renard. J'ouvrais les yeux sans relever la tête, d'autres sons se firent entendre. Puis une odeur très nette. L'animal se rapprochait, de toute évidence. Il y avait bien un renard dans les parages. Des bruits de course à travers les bois, craquements de branchages, bousculades de buissons. Et brusquement, quelque chose de très rapide et haletant fit irruption

dans la grotte, au ras du sol. Je n'eus pas le temps de relever la tête que cela était passé entre les jambes de Terys pour aller se cacher dans un coin. Ma jument s'agita un peu, interloquée et surprise. Convaincue d'avoir affaire à un goupil venu trouver refuge dans la caverne, je ne bougeais pas. Me contentant d'émettre un "chhhh" rassurant pour Terys. En regardant autour de moi, je ne vis d'abord rien. Puis, de derrière un rocher émergeant du sol, je distinguais une touffe de poils roux. Cela confortait mon idée. Ça, et l'odeur fauve qui me chatouillait fortement les narines. Je m'en serais tenue à cela, je n'aurais pas bougé si, encore une fois, les évènements ne s'étaient accélérés de manière imprévisible. Peut-être deux minutes après l'entrée du renard, d'autres sons se firent entendre au-dehors. Et bientôt un énorme molosse se présenta à l'entrée de la caverne. Il s'arrêta net en nous découvrant, Terys et moi. Je me figeais, dans l'expectative. Il était évident qu'il était la cause de la fuite du Goupil. Il rendait ma jument nerveuse, elle était déjà sur la défensive. Je me levais lentement en dardant mon regard sur ce chien qui devait peser plus lourd que moi. Il était en arrêt, grognant, montrant les crocs, les babines dégoulinantes de bave. En approchant lentement, je le découvris muni d'un étrange harnais cuirassé qui lui protégeait la gorge. La bête était hideuse, je dois bien le dire. Couverte de cicatrices et de plaies récentes. J'aurais presque eu de la compassion pour lui s'il n'avait témoigné d'une intense agressivité à mon égard. Je n'avais cependant pas envie de le tuer. Je cherchais à capter son regard en m'approchant prudemment et ne tardais pas à entrer en contact avec lui. Par images, comme je l'avais déjà fait avec des loups. Et celles qu'il m'envoyait n'avaient rien de rassurant. Des menaces, ma gorge en sang, ses dents profondément plantées dedans. Puis, par flash, des jambes d'enfant courant à travers les bois. Des jambes, une queue rousse, tout devenait confus. La voix d'Ofélius toute proche me murmura : « Cet animal est brisé mentalement, vous n'en tirerez rien de logique… ». Je tentais malgré cela d'envoyer une image, une seule, dans l'esprit du molosse. Je la choisis la plus violente possible dans l'espoir de l'effrayer. Moi, chargée d'Ihra faisant fondre son crâne entre mes mains. La bête tourna plusieurs fois la tête en signe d'incompréhension, cherchant d'où venait cette vision affreuse. Il recula, dans une posture de moins en moins offensive. Je ne le lâchais pas pour autant, avançant sur lui à pas mesurés. Et quand je me retrouvais juste au dehors de la grotte, un sifflement se fit entendre, entre deux coups de tonnerre. Un autre chien fit son apparition, surgissant d'entre d'épais buissons. Mais celui-ci était tenu en laisse, son maître jaillit de la végétation en éructant : « Trouvez-moi cette saloperie bande de crétins !! C'est même pas un adulte bordel !! ». L'homme s'arrêta en me découvrant puis rappela ses chiens auprès de lui. La pluie, la pénombre liée à

l'orage l'empêchait de me voir clairement, il avança en aboyant : « Qu'est-ce que tu fous là toi ?! Et t'es qui ?! ». Au son de sa voix, je lui aurais donné une trentaine d'année tout au plus. De carrure solide, mais emmitouflé dans un long manteau à capuche, on ne distinguait de sa personne que ses yeux à l'expression furieuse. Il tenait son chien en laisse d'une main et dans l'autre, il s'accrochait à une arbalète chargée. Je ne bronchais pas en répondant posément : « Personne. Je ne suis personne.

— J'en ai rien à foutre de toute façon ! Mes chiens pistaient une bête, l'as-tu vue ?!

— Non.

— Ils l'ont suivie jusqu'ici, tu peux pas l'avoir ratée ! Tu ferais mieux de me dire vite où elle se cache, c'est un conseil !

— Merci.

— Quoi ?

— Merci pour le conseil… J'en ai un autre pour vous : passez votre chemin. Votre proie n'est pas ici. ». Il eut un moment de flottement, incertain de bien comprendre. Puis le ton de sa voix changea : « Est-ce que tu es en train de me menacer, ma grande ? T'as des épées et tu te crois hors d'atteinte, c'est ça ? ». Je croisais les bras en soupirant, la pluie ruisselait sur mon visage las. L'homme aux chiens grogna : « Si je te lâche mes chiens au cul, t'auras pas l'occasion de tirer tes lames qu'ils t'auront égorgée comme une truie.

— Quels chiens ? ». D'un geste trop rapide pour qu'il comprenne mes intentions, je lançais deux de mes griffes Nortgate. Elles se plantèrent profondément dans le crâne des molosses qui s'écroulèrent sans émettre d'autre son qu'un bref gargouillis. L'homme regarda ses bêtes avec stupéfaction pendant une demi-seconde avant de pointer son arme sur moi. Une troisième griffe se logea dans son front, jusqu'à la garde. Quand il tomba, la corde de son arbalète claqua, envoyant un carreau se perdre dans les branches des arbres. Ofélius me dépassa en disant : « Je vous les rapporte Taïs, ne restez pas sous la pluie. ». Je tournais les talons et reprenais ma place devant le feu. Puis je m'essuyais le visage, ramenais ma chevelure trempée sur une épaule pour la tresser grossièrement. Le spectre déposa mes griffes auprès de moi : « Il me semble que quelqu'un souhaite ardemment vous parler Taïs… ». Je lui adressais un regard d'incompréhension. Une petite voix fluette, comme jaillissant de nulle part dit alors : « Merci ! Ils

m'auraient tuée ! Ils auraient été forcés d'me tuer ! J'me serais pas laissée prendre !! ». En tournant la tête, je découvrais, sidérée, une fillette rousse dans un coin de la grotte à peine éclairée par le feu. Elle approcha en disant avec un aplomb plus que surprenant : « Tu es très forte ! Il faut que tu nous aides ! Les autres chasseurs sont au campement ! Avec tes épées et tes couteaux, tu peux nous aider !! ». Trop étonnée pour répondre, j'achevais de tresser mes cheveux en haussant les sourcils. La fillette me surprit encore en s'approchant pour s'agenouiller tout près de moi : « Comme ça c'est mieux ? Je t'en prie, tu peux nous aider !! Le campement n'est pas loin, je t'y emmène et… ». Mon regard tomba sur un détail de l'anatomie de cette enfant qui me fit ouvrir de grands yeux. Elle avait une queue. Absolument identique à celle d'un renard. En y regardant mieux, je découvrais que ses yeux étaient eux aussi les mêmes que ceux de cet animal. Quand elle parla encore, je remarquais ses canines particulièrement pointues : « Je t'en supplie ! Ils vont prendre tous les petits et tuer les autres ! Ils sont trop nombreux et les hommes ne sont pas là !! Si mon oncle était là… Mais, je t'en prie !! Personne ne nous aidera !! Il n'y a que toi ! ». Elle m'agrippa par la main, au bord des larmes. Elle était dans un état nerveux proche de l'hystérie, aussi paniquée que désespérée. Un autre visage de fillette me traversa l'esprit et le cœur. Pas une fillette rousse. Ofélius grommela : « Vous n'allez pas encore jouer les redresseurs de torts, Taïs ? ». C'était la phrase qui manquait pour me pousser à agir. Je demandais à l'enfant : « Où est ce campement ? ». Ses yeux jaunes s'allumèrent d'espoir, elle tendit vivement le bras vers l'extérieur de la grotte. Quand je me redressais en remettant mes griffes Nortgate dans ma ceinture, le spectre leva les bras au ciel : « Et nous y revoilà ! C'est une perte de temps Taïs !

— J'ai besoin d'exercice, sans quoi je broie du noir. ». La fillette s'avança jusqu'à la sortie de la grotte en disant : « Ne râle pas fantôme, tu peux venir aussi ! ». Nous échangeâmes, Ofélius et moi, un regard surpris. Je demandais aussitôt à la petite : « Tu peux l'entendre ?

— Ben oui. Et le voir aussi. Comme tous les Vilans. Allez viens ! Vite ! ». Je n'eus pas le temps d'ajouter quoi que ce soit qu'elle s'élançait sous la pluie. Je lâchais au Nécromancien par-dessus mon épaule : « Restez ici, veillez sur Terys ! » et pressais le pas pour suivre l'enfant. Son allure s'accéléra et, moins de cinq minutes plus tard, nous arrivions quasiment en courant au sommet d'une colline où elle m'arrêta. En contrebas, dans une zone moins arborée qu'alentour, une scène de chaos s'offrit à mes yeux. Un campement rudimentaire était mis à sac par une quinzaine d'hommes et de chiens. Des tentes en peau de bêtes étaient incendiées tandis que les brutes mettaient aux

fers tous les habitants du camp qu'ils parvenaient à attraper. Il y avait de nombreux cadavres un peu partout, l'odeur de la mort n'était qu'à peine atténuée par le mauvais temps. L'enfant à queue de renard voulut s'élancer en avant mais je la retins fermement par l'épaule : « Non. Tu m'as demandé de l'aide et je vais te la donner. Mais en échange, tu ne dois pas bouger de là tant que je n'en ai pas terminé. Si tu bouges de là, je m'en vais. ». En contenant son angoisse et son excitation, la petite hocha la tête. J'ajoutais : « Maintenant, comment saurais-je qui frapper ?

— Les chasseurs n'ont pas de queue !!

— Quelque chose de plus évident ! ». Son regard paniqué alla du campement à mon visage plusieurs fois, puis elle s'exclama : « Ils puent le vin !! ». Je soupirais en roulant des yeux puis tirais mes épées en descendant le dénivelé. J'entendis la fillette crier derrière moi : « Je ne bougerai pas ! Je reste là !! ». La pluie rendait la visibilité très mauvaise, un sifflement sourd me vint à l'oreille juste avant qu'un carreau d'arbalète ne m'atteigne dans le haut du bras droit. La douleur brutale me tira un cri étouffé et réveilla ma colère. Un homme se précipita sur moi, armé de ce que j'identifiais péniblement comme étant un gourdin hérissé de pointes. Je pivotais pour l'esquiver et le frappais profondément au flanc d'un revers d'épée. Un autre sifflement sourd, douleur aigüe dans la cuisse. Fureur instantanée. Je me chargeais d'Ihra et pendant un court instant, les cris et les vociférations s'atténuèrent. Je vis le carreau planté dans ma cuisse tomber en poussière tandis que je continuais d'avancer vers le groupe qui enchaînait les captifs. Je pulvérisais deux hommes dans un rayon d'énergie, sans être certaine de ne pas me tromper de cible. Je me retrouvais vite devant les prisonniers entravés, à genoux dans la boue. Ils levaient vers moi des visages aux expressions incrédules. Plusieurs sons d'arbalètes se firent entendre mais cette fois, l'Ihra empêcha les projectiles de m'atteindre. Je me retournais prestement pour m'élancer vers les silhouettes devant moi. J'en attrapais un par le col tandis qu'il tentait de s'enfuir. En le ramenant vers moi, l'odeur de vin signa son arrêt de mort. Je le traversais d'un rayon d'Ihra au niveau du cœur. Les autres commencèrent à s'éparpiller pour fuir, mais une voix d'homme leur ordonna de se battre. Le tonnerre ne grondait plus, la pluie tombait moins fort. Je pus enfin voir mes adversaires assez nettement pour les viser. En me déplaçant dans le campement, je les exécutais les uns après les autres. À un moment cependant, ces "braves" chasseurs lancèrent leurs chiens sur moi. Tous en même temps. Les pauvres bêtes, diminuées cérébralement par une existence sûrement fondée sur la violence, se jetèrent sur moi presque dans un même mouvement encerclant. Elles rebondirent contre mon énergie

que j'intensifiais brièvement au moment du contact. Tous les molosses cuirassés retombèrent en couinant, effrayés par la douleur et désorientés. Je dus en tuer plusieurs qui revenaient cependant à la charge. Les autres se réfugièrent auprès de leurs maîtres qui les repoussaient à coups de pieds, leur hurlant de repartir à l'assaut. J'eus une ombre de pitié pour ces bêtes dénaturées. Je les tuais néanmoins en même temps que leurs maîtres. Tout ceci devait cesser. Quand le silence retomba sur le campement, il était entrecoupé de gémissements de douleur. Je revins sur mes pas pour achever ceux qui n'étaient pas morts sur le coup. Du haut de la colline, j'entendis l'enfant-renard piailler : « Je peux venir maintenant ?! Ça y est, je peux venir ?! ». En levant les yeux vers elle. Je vis Terys et Ofélius à ses côtés. J'ébauchais un geste las, la petite descendit la pente à toute vitesse. J'aurais préféré qu'elle ne voie pas ce charnier mais je devinais qu'elle devait déjà avoir connu bien pire. Elle courut ventre à terre jusqu'aux prisonniers et se jeta dans les bras d'une vieille femme en pleurant de joie. Son bonheur valait-il la quinzaine de victimes que je venais de faire ? Il me sembla que oui. Je m'approchais des prisonniers tandis qu'Ofélius me rejoignait. Toujours vautrés dans la boue, je lus de la crainte et de l'incompréhension dans leurs yeux hagards. Le spectre me surprit en demandant à la cantonade : « Vous êtes donc tous des Vilans ? ». Vagues hochements de têtes en réponse. Il poursuivit : « Vous pouvez tous me voir et m'entendre ? ». Mêmes réponses silencieuses, il dit alors : « Très bien. Dans ce cas, sachez que vous n'avez rien à craindre de nous. Taïs Soley'n n'est là que pour vous secourir. Maintenant, ceux qui le peuvent, levez-vous, elle va vous débarrasser de ces chaînes. ». Comme je le regardais d'un air étonné, il me dit en aparté : « Puisque vous semblez avoir décidé de faire de tout ceci une habitude, autant y mettre un peu d'organisation non ? ». La vieille femme à laquelle l'enfant s'accrochait fut la première à me tendre ses poignets entravés. Je fis baisser mon niveau d'Ihra pour ne pas la blesser et, avec précaution, je fis fondre ses chaînes. La fillette observait tout en ouvrant de grands yeux. Quand l'acier chut au sol, elle me dit : « Je m'appelle Kaytlinn, et ça, c'est Leyla, ma grand-mère. ». La vieille femme posa une main sur son cœur en soufflant : « Merci Taïs.

— Solène. Il n'y a que ce machin-là qui m'appelle Taïs. ». J'avais prononcé ces mots dans un sourire, j'en reçus un timide de sa part en retour. Malgré un visage ridé qui donnait l'impression d'avoir affaire à une centenaire, cette femme avait de beaux yeux bruns très profonds. Quand elle se déplaça un peu, je vis son panache sombre onduler sous son châle détrempé. Je savais peu de choses sur les Vilans, je le réalisais. Je prévoyais déjà de harceler Ofélius de questions à leur

sujet. Je m'attelais ensuite à libérer les captifs un à un. J'en terminais à peine, certains d'entre eux commençaient à me questionner quand un bruit de cavalcade précéda l'arrivée d'un groupe qui me pétrifia de surprise. Par réflexe, je fis remonter ma charge d'énergie. Cinq individus tout à fait semblables aux représentations que j'avais pu voir dans les livres avaient surgi des entrailles de la forêt. Des êtres dépassant largement les deux mètres, dégageant une force et une férocité palpables. Des Vilans dans leur forme animale où se mêlait plusieurs espèces. Se tenant sur leurs jambes, pourvus de bras comme des humains, mais au corps couvert d'un pelage différent selon l'individu. Le plus grand et le plus massif d'entre eux avait les longues oreilles pointues d'un loup ainsi que la forme de tête, mais ses yeux verts à l'iris vertical avaient tout de ceux d'un félin. Sa musculature et ses longs bras puissants étaient impressionnants. Et quand il marcha droit sur moi l'air mauvais, je dois avouer que j'étais pour le moins troublée. Mais Kaytlinn lui barra la route : « Qu'est-ce que tu fais ?! Arrête ! Elle nous a sauvés ! ». Il marqua un temps d'arrêt avant de lui ordonner : « Retourne auprès de Leyla, Kay.

— Non ! Vigo ! C'est notre amie ! ». Les rescapés de l'attaque commencèrent à intervenir pour confirmer les dires de l'enfant. Le grand Vilan darda sur moi son regard furieux. J'y vis autant de haine que de méfiance. Ofélius tenta une approche diplomatique : « J'imagine que vous êtes le chef de cette tribu, nous ne…

— Ferme-là, toi. ». Cette invective avait été émise dans un grognement profond. La mine déconfite et outrée du spectre me rendit ce Vilan presque sympathique. Jusqu'à ce qu'il me dise : « Qu'est-ce que tu veux en retour ? T'octroyer un esclave de plus ? ». Je ne comprenais pas mais une évidence m'apparut : je n'avais pas besoin d'en savoir plus. Je n'étais pas venue au secours de ces gens pour qu'on me couvre de gratitude. Je baissais les yeux en soupirant puis me dirigeais vers Terys sans dire un mot. Le Vilan s'approcha encore en grognant de sa voix rauque : « Sans toi, j'aurais tué ces hommes moi-même. ». Je ne relevais pas, ma jument marcha vers la colline d'où nous étions venus. Ofélius me suivit en lançant des regards réprobateurs au chef de la tribu. En m'éloignant, j'entendis encore la petite Kaytlinn piailler rageusement sans comprendre la teneur de ses mots. Curieusement, je ne me sentais pas mal en cet instant. Ni déçue, ni quoi que ce soit d'autre de cet ordre. J'avais fait ce que j'avais choisi de faire. J'étais en paix avec moi-même. C'est peut-être la raison pour laquelle mon enfant s'éveilla alors, au moment même où nous gravissions la colline. Mon flux d'énergie se mit à varier de manière incontrôlable jusqu'à s'éteindre brutalement. Ofélius s'exclama : « Vos yeux, Taïs !

— Je sais… Il faut… Retourner à… la grotte. ». Sur ce dernier mot, je ne pus davantage empêcher mes paupières de se fermer, je m'affalais littéralement sur Terys. Sommeil profond. Noir absolu…

Je ne sais combien de temps je dormis ensuite. Plusieurs heures sans doute. Quand j'ouvrais les yeux, je me trouvais étendue sur une couche confortable, sous une couverture de laine épaisse. Au sec. Mais je ne reconnus rien autour de moi. Je compris que j'étais sous une tente et, en me redressant, je découvrais quelques meubles de gros bois simple ainsi que tout un intérieur sans frivolités. Sur une petite table, je vis toutes mes armes entreposées et sur un banc tout proche, mon pourpoint et mes bottes. En jetant un œil sous la couverture, je fus soulagée de voir que je portais toujours ma chemise et mon pantalon. Je murmurais : « Ofélius ? », il se matérialisa auprès de moi dans l'instant. Encore embrumée de sommeil, je lui demandais : « Où sommes-nous ?

— Toujours au campement Vilan.

— Quoi ?

— Vous avez sombré avant de l'avoir quitté et… ». Un homme entra subitement, me faisant presque sursauter de surprise. Un homme de haute taille et de large carrure à la mine sombre. Il ne portait qu'une vieille chemise, un pantalon, et marchait pieds nus. Il me gratifia d'un regard sévère puis ordonna d'un ton sec au spectre : « Laisse-nous. ». Outré une fois encore, je dus faire un signe à Ofélius pour qu'il obéisse. Il s'évapora en lançant un regard mauvais à l'inconnu. Ce dernier ne perdit pas un instant avant de me demander, en croisant les bras : « Tu t'appelles Soley'n c'est ça ?

— Oui.

— Puisque tout le clan t'est redevable, je dois te remercier moi aussi, Soley'n.

— Ce n'est pas nécessaire. Je n'ai pas fait ça pour… les honneurs.

— Tant mieux. Parce que tu n'obtiendras rien de plus.

— Mais je ne veux rien. ». Nous nous affrontions du regard. Quelque chose dans son visage aux angles aussi bruts que virils, ne m'était pas inconnu. Il finit par détourner la tête, mâchoire crispée. Il portait les cheveux très longs, sa chevelure épaisse formait des vagues d'un brun

clair que je n'avais jamais vu auparavant. De même que cette curieuse mèche blanche partant de son front qui tomba devant ses yeux quand il me parla à nouveau : « Tes affaires sont là. Nous avons pris soin de ton cheval, il t'attend dehors. ». Il tourna les talons et quitta la tente, me laissant là comme une intruse. Je me levais pour aller reprendre mes effets personnels quand il revint soudain sur ses pas. Nous nous retrouvâmes face à face, il en fut aussi surpris que moi et recula aussitôt : « Les anciens du clan te parleront avant que tu ne partes. ». J'opinais sans dire un mot mais pendant une demi-seconde, nos regards se croisèrent. D'aussi près, je crus reconnaître ses prunelles de chat, d'un vert intense. Mais quand il repartit, je notais qu'il n'avait pas de queue. Perplexe, je m'équipais promptement. J'en avais presque terminé, j'ajustais mon ceinturon, quand une petite voix derrière moi dit : « Bonjour Soley'n ! ». Un sourire amusé flottait sur ma bouche, je répondais sans me retourner : « Bonjour demoiselle Kaytlinn…

— Vas-tu rester un peu avec nous ? ». En agrafant le devant de mon pourpoint, je me retournais : « Non, je ne… WOW ! ». Ce qui se trouvait devant moi n'avait plus rien à voir avec la fillette de la veille, j'avais tressailli de surprise mais je tentais de minimiser ma stupéfaction en balbutiant : « Non je… Je dois repartir vite ! Je suis… J'ai des choses… à faire dans le Nord ! ». Mon étonnement n'avait pas échappé à l'enfant renard qui tenait désormais plus du renard que de l'enfant. Elle sourit, tous crocs apparents : « Tu n'es pas habituée aux Vilans toi, pas vrai ?

— Non, effectivement. ». Elle émit un petit rire adorable tandis que je faisais toujours mine d'être parfaitement à l'aise en ajustant ma tenue. Elle vint prendre ma main entre les siennes, griffues et couvertes d'un épais pelage roux en disant : « Regarde, il n'y a pas de quoi faire des bonds. J'ai des mains comme toi, avec cinq doigts et tout…

— Je vois ça. Et tu as de fort jolis yeux jaunes aussi. Et… ». Machinalement, j'ébauchais un geste pour caresser sa tête mais je me figeais. Peut-être serait-ce inconvenant ? Elle dit aussitôt : « Tu peux y aller, surtout derrière les oreilles, j'aime bien… ». Je plongeais mes doigts dans son pelage épais et doux pour y fourrager doucement. Un souvenir pas si lointain me fit culpabiliser un tantinet. Celui de la dernière peau de renard que j'avais tannée à la chaumière de mon père. D'un geste souple, je fis glisser ma main jusque sous son long museau fin : « Tu es très jolie Kaytlinn. ». Elle émit un petit couinement guttural en plissant les yeux, sa queue s'agitait derrière elle. Une voix grave et rauque nous interrompit sèchement : « Kay!

Dehors ! ». L'homme à la mèche blanche était de retour. La fillette grogna un peu puis s'en fut en boudant ostensiblement. L'homme m'adressa un regard plein de contrariété : « Tu es prête ?

— Oui. ». D'un mouvement de tête, il m'invita à le suivre, ce que je fis, sans dire un mot. Au-dehors, je retrouvais le campement dans le même état que la vieille. Dévasté. L'odeur de mort des cadavres commençait à poindre, discrète. Je suivis l'homme jusqu'à un groupe de trois personnes se trouvant auprès de Terys et Ofélius. Ma jument manifesta sa joie de me revoir comme elle le faisait toujours, c'est vers elle que j'allais d'abord. Ofélius discutait à bâtons rompus avec les trois rescapés de la veille : un vieil homme et deux femmes. Parmi elles, je reconnus Leyla, la grand-mère de Kaytlinn qui m'adressa un sourire rayonnant de gratitude. L'homme à la mèche blanche les interpella : « Voilà, il est temps. Dites ce que vous avez à dire, qu'on en finisse ! ». Leyla lui adressa un regard courroucé : « Garde ta mauvaise humeur pour toi Vigo ! Et témoigne du respect à celle qui nous a tous sauvés !

— Ce n'était qu'une question de temps, si nous étions revenus un quart d'heure plus tôt…

— Mais vous n'étiez pas là ! Elle, si. Au moment précis où nous avions besoin d'elle. Un peu d'humilité ne te tuera pas. ». Je vis cet homme au physique de lutteur baisser les yeux tel un enfant. Il croisa les bras d'un air boudeur, le regard de Leyla ne le lâcha que lorsqu'il eut fait quelques pas en arrière. Le vieil homme à qui parlait Ofélius me dit alors : « Soley'n, les quelques personnes que tu as sauvées hier sont les derniers membres du clan des Crochemorts. Et nous avons beau être peu nombreux, nous respectons les anciennes traditions. Nous te sommes redevables. ». Vigo revint à la charge en aboyant : « Vous n'allez pas faire ça ?! Ce sont des coutumes d'un autre temps !! ». Leyla se planta devant lui pour le faire taire : « Vigo ! Assez ! ». Mais il était furieux : « Non ! Je ne vous laisserai pas faire ! Je suis persuadé qu'elle vous a aidé dans ce but précis ! C'est ce genre de traditions qui a fait de nous un peuple d'esclaves ! ». Je ne comprenais rien et, discrètement, je m'écartais alors que les échanges devenaient clairement houleux. Je murmurais à Ofélius : « J'ignore de quoi ils parlent mais nous allons partir, tout ceci ne nous concerne pas.

— Un instant Taïs, ceci vous concerne, au contraire.

— Si vous avez compris quelque chose, parlez nom d'un chien ! ». Avant qu'il ait eu le temps de me répondre, Kaytlinn apparut auprès de moi : « Je vais partir avec toi Soley'n ! ». J'ouvrais de grands yeux

incrédules, Vigo l'avait entendue, il rugit : « C'est hors de question ! ». Toute cette agitation devenait insupportable, je haussais le ton afin de me faire entendre : « Je vous en prie, JE VOUS EN PRIE ! ». Chacun porta son attention sur moi. Je m'éclaircis un peu la voix avant de dire : « Je ne connais pas vos coutumes et quand bien même, je vous ai aidé parce que Kaytlinn me l'a demandé. Je n'attends rien en retour et, si vous le permettez, je vais maintenant reprendre ma route pour…

— Tu n'attends rien ? Vraiment ? ». Vigo la mèche blanche avança sur moi et ajouta, l'air mauvais : « Débarquerais-tu du ciel pour ignorer la promesse Vilanne, Nécromancienne ? Ou bien nous prends-tu pour des idiots comme tous tes rats de congénères ? ». Je soutins son regard brûlant de colère en répondant froidement : « Je ne suis pas une Nécromancienne.

— Ah non ? Et tout le tralala des yeux qui s'allument et des rayons d'énergie, ce n'est pas l'apanage des Nécros peut-être ?

— Figurez-vous que non. ». Il se tenait si près de moi que je pouvais sentir son souffle tiède sur mon visage. Mais je ne bronchais pas, une main sur la garde d'une de mes épées. Ma propre colère s'annonçait imminente face à l'agressivité de cet homme. Même s'il me dépassait largement en taille et carrure, je me réjouissais presque d'avance d'avoir à lui démontrer le paradoxe des apparences. Ofélius, lui, tenta de calmer le jeu : « Allons, allons, nous n'allons pas nous quereller entre amis et alliés ? Taïs Soley'n ici présente a déjà occis une bonne dizaine de Nécromanciens depuis notre arrivée en Lyrkania ! Nous ne sommes pas vos ennemis, Artaïs Vigo… ». L'homme eut un regard noir vers le spectre, un rictus de rage, puis tourna les talons pour faire face à ses compagnons : « Il est hors de question que vous lui donniez Kaytlinn ! Mère ? Comment pouvez-vous penser à faire ça ?! La fille de Tyrel !

— C'est aussi ma petite fille Vigo ! Et c'est son souhait à elle.

— Ce n'est qu'une fillette !

— Une fillette qui tient à l'honneur de son clan ! Une vie contre une vie, tu t'en souviens ?! Ou bien ta fureur te fait-elle oublier les plus anciens préceptes de notre peuple ? ». Il se raidit face au regard inflexible de cette femme. Je venais de comprendre en quoi consistait la tradition, j'intervins aussitôt : « Non, non, attendez… Je ne peux pas emmener cette petite avec moi. Et d'ailleurs, je ne veux pas ! Elle ne serait pas en sécurité auprès de moi. ». Le vieux Vilan me rétorqua : « Après ce que tu as fait hier, elle serait plus en sécurité auprès de toi

qu'avec nous. ». Vigo tressaillit, vexé. Il grommela quelque chose puis, les mains sur les hanches, il lâcha, non sans amertume : « Donc maintenant je ne suis plus à la hauteur, c'est ça ?

— Vigo, tu es à la hauteur mais… tu ne peux pas être à la fois présent pour ton clan et… battre la campagne pour rameuter les autres Vilans !

— Ton soutien me va droit au cœur, Striest !

— Et toi, ton entêtement ne nous mènera nulle part.

— Mon entêtement ? Mon entêtement à vouloir libérer mon peuple ? C'est de ça qu'il est question ? ». La conversation reprenait un cours déplaisant. Comme je levais les yeux au ciel, Vigo me dit avec véhémence : « Toi, puisque tu n'attends rien de nous, que fais-tu encore ici ? ». J'aurais pu m'offusquer de cette réflexion mais je voyais là une occasion de fuir le champ des hostilités. Je montais en selle, Kaytlinn s'accrocha à ma jambe : « Non, tu ne peux pas partir sans moi ! Notre clan n'aura plus d'honneur si tu fais ça ! ». La détresse que je lus sur son faciès animal me brisa le cœur. Mais je devais reprendre ma route, tout ceci ne me concernait plus. Je fuyais le regard jaune de l'enfant, Terys s'élança, percevant ma hâte de m'éloigner.

C'est au galop que nous quittâmes les lieux, et ce n'est qu'un long quart d'heure plus tard que le pas de ma jument se ralentit. Il ne pleuvait plus et le ciel bas, même si dépourvu de nuages, était d'un gris clair moins pesant que les jours précédents. Par chance, nous étions parties dans la bonne direction. La carte indiquait qu'un petit village se trouvait à quelques heures de route selon l'itinéraire d'Ewen. Dès que notre allure se fit plus calme et régulière, Ofélius ne tarda pas à me dire : « Curieuse espèce que les Vilans n'est-ce pas ?

— Certes.

— Et cette tradition *d'une vie pour une vie* !

— Vous saviez ?

— J'en parlais avec Leyla quand vous êtes arrivée. Je les ai prévenus que vous n'accepteriez pas. Mais c'est une question d'honneur pour eux. Et de survie aussi.

— De survie ? Comment cela ?

— Autrefois quand un Lyrkanien sauvait la vie de l'un d'entre eux, elle lui était offerte. Ainsi, auprès d'un être courageux, l'un des leurs avait plus de chances d'avoir une longue vie plus sereine que celle qu'il avait dans la forêt.

— Ça se tient.

— Mais leur chef, Vigo, voue une haine sans borne à tout ce qui n'est pas Vilan. C'est un rescapé de l'esclavage.

— De l'esclavage ?

— Oui, à priori les Nécromanciens s'adonnent à cette autre abomination… Je n'en sais pas beaucoup plus. Leyla m'a dit que depuis qu'il s'était échappé, il ne rêvait que de libérer tous ses semblables.

— C'est estimable.

— Et utopique.

— Pas plus que ce vers quoi nous tendons nous-même.

— C'est vrai. Mais les Vilans n'ont pas vos capacités, Taïs. Ils n'ont que leurs crocs, leurs griffes et leur force bestiale. Et tout cela ne les a pas empêchés d'être réduits à la servitude.

— Justement. Persister quand la cause semble perdue, c'en est d'autant plus estimable de mon point de vue. ». Il fit mine d'ignorer ma réponse pour se lancer dans une leçon sur l'espèce Vilan. Mais il en savait somme toute, assez peu. Il trouvait simplement là le moyen de mettre fin à une conversation compliquée dont il savait par avance que nos avis ne ressortiraient pas en accord. Je lui concédais cette échappatoire car le sujet m'intéressait. Il m'apprit donc que ces créatures pouvaient se métamorphoser en humain le cas échéant, mais que leur état naturel était celui d'une combinaison variable de mammifères prédateurs. Loup, ours, renard, blaireau, chien, grand félin… Le seul détail qui pouvait différencier un Vilan métamorphosé d'un être humain lambda était, en principe, sa queue. Quand j'appris à Ofélius que Vigo en était justement dépourvu, il s'en étonna et avoua ne pas avoir noté ce détail. Il reprit la leçon en replaçant les Vilans dans l'Histoire Lyrkanienne. De son temps, ces êtres ne se mêlaient pas beaucoup aux autres espèces et possédaient plusieurs domaines territoriaux, au même titre que les habitants d'origine Ereevine. Quand des guerres se déclaraient, les Vilans choisissaient librement leur camp, qu'il s'agisse de s'allier aux Ereevins, ou à d'autres

créatures. Le spectre me raconta un conflit entre un peuple primitif — les Usbirs — vivant sur la côte Ouest, et une importante famille de lignée Ereehator à propos d'un droit de pêche. Le clan Vilan voisin avait pris le parti des Usbirs car ces derniers, humbles créatures vivant la plupart du temps dans l'eau, n'en étaient qu'à un stade d'intelligence encore très primaire. Ils n'auraient pas représenté une réelle menace pour les Ereehators si ces derniers avaient tenté de les exterminer. Ces êtres à la peau grise et épaisse avaient beau être dotés de bras et de jambes, leur faciès étrange de poisson avait quelque chose d'effrayant. Cependant, pour défendre leur territoire, ils ne se contentaient pas de chasser les intrus des plages à grand renfort de cris stridents et de jets de pierre. Les pêcheurs se risquant en barque sur leurs eaux voyaient leur embarcation chavirée, les Usbirs entraînant les importuns vers les grands fonds. Ofélius insinua qu'ils se repaissaient ensuite des corps des malchanceux, sans en être visiblement convaincus. Il était par contre fasciné par la morphologie des Usbirs, qu'il considérait comme une erreur de l'évolution. En effet, les bipèdes à tête de poisson ne possédaient aucune écaille, ni nageoire ou appendice caudal. Les deux seules raisons pour lesquelles ces créatures habitaient les mers étaient leur tête dotée d'ouïes et cette étrange peau lisse et épaisse semblable à celle des requins. Reste que ce peuple vivait en autarcie, ne se mêlant jamais aux autres espèces et représentait un problème pour la famille Ereehator dont les terres comprenaient la côte. Quand la rumeur courut que les Usbirs seraient bientôt chassés ou éradiqués, ceci en fonction de leur résistance, les Vilans prirent fait et cause pour eux. Et c'est tout un clan de colosses griffus aux crocs saillants qui fit barrage aux Ereehators quand ils se présentèrent au pied des dunes. Mais il n'y eut pas d'affrontement ce jour-là. Le chef des Vilans et celui des Ereehators échangèrent longuement sur le sort des Usbirs. Il fut décidé qu'un certain nombre d'arpents de plage resterait leur territoire privilégié s'ils cessaient d'attaquer les pêcheurs. Les Vilans érigèrent une clôture tout au long de cette zone et se chargèrent de faire comprendre aux Usbirs à quels changements ils allaient devoir se plier. De leur côté, les Ereehator tinrent parole et chacun apprit à vivre dans le respect de cet accord. C'était une belle histoire, pleine de leçons mais je ne pus m'empêcher de demander : « Combien de temps cet accord a-t-il tenu ?

— Ma foi Taïs, de mon vivant, tous les Usbirs des côtes vivaient dans leur parc sans trop en déborder. Il y a eu de temps à autre, des cas isolés de noyades où ils ont été suspectés mais…

— Leur parc ?

— Oui, partout sur les zones côtières, des clôtures ont été dressées

là où vivaient des Usbirs. On appelait cela ainsi : des parcs de parole. Parce qu'ils avaient été créés sur la parole de trois espèces en harmonie.

— Plutôt deux que trois, selon moi. Mais je ne comprends pas pourquoi les Vilans ont pris leur parti s'il n'y avait aucune interaction entre eux et les Usbirs…

— Il me semble que les Usbirs font partie de l'Histoire ancienne de la Lyrkania. L'Histoire tribale, ces mythes transmis oralement par les peuples originels. Une question de respect des anciennes croyances, disons… Comme celle *d'une vie pour une vie*.

— Les anciennes croyances… Rien de tel pour réduire les peuples en esclavages ou les enfermer dans des enclos comme du bétail en leur faisant croire à l'harmonie…

— Les Usbirs n'étaient pas enfermés, ils gardaient toute la jouissance des eaux !

— De votre vivant, si on vous avait interdit de dépasser les limites de votre demeure, aussi grande soit-elle, ne vous seriez-vous pas senti enfermé ? ». Il grommela en soupirant bruyamment. Je le voyais déjà revenir à la charge avec l'excuse de la diplomatie quand quelque chose attira mon attention. Une odeur un peu écœurante d'urine. Je levais une main devant le visage transparent du spectre, il comprit que mes sens étaient en alerte et se tut. À voix basse, je lui soufflais d'inspecter discrètement les alentours. Il s'évapora instantanément tandis que Terys avançait d'un petit trot énergique. L'odeur se fit moins forte mais j'en avais encore l'empreinte chaude et piquante aux narines. Ce n'était pas une odeur humaine, beaucoup trop marquée et intense pour l'être. Je pensais aussitôt à un prédateur. Un ours ou bien un loup. Solitaire. Une meute aurait dégagé bien plus d'effluves variés. Mon regard fouillait les environs broussailleux des bois. Tout n'était que nuances de brun et de gris, rien ne se détachait sur ce fond forestier en sommeil. Quand Ofélius revint se matérialiser auprès de moi, il semblait indécis : « Il n'y a rien ni personne à part quelques petits animaux…

— L'odeur est bien là pourtant. Et ce n'est pas de la pisse de blaireau. Ou alors il fait un bon quintal.

— Aurions-nous été pris en chasse ?

— Probablement…

— Diantre ! Je ne perçois pourtant aucune aura de taille ! ». Tyradjeck se mit à flotter aléatoirement autour de moi, à bonne distance. Surveillant les environs à mesure que nous avancions. En le voyant aussi inquiet, je compris que son état de spectre ne le rendait pas aussi omniscient que ce que j'avais pu croire. Il y avait des choses bien réelles qui lui échappaient. Évidemment, j'aurais pu chercher à percevoir l'aura d'une éventuelle menace moi-même, mais j'avoue que le voir ainsi troublé m'amusait assez. Je n'en fis donc rien et nous poursuivîmes notre route sans qu'il ne dise plus un mot, trop concentré sur sa surveillance. Mais je n'avais cependant pas rêvé cette odeur qui avait assailli mon nez trop sensible. J'avais désormais la conviction d'être suivie…

Chapitre 20 :

D’héroïsme en assassinat.

Il nous fallut nous enfoncer davantage dans les profondeurs de la forêt pour arriver au petit village dont Ewen m’avait parlé. Supposément un village de bûcherons où j’aurais dû me sentir à mon aise. Mais en apercevant les premières maisons de bois, c’est un tout autre sentiment qui m’envahit. Les murs et les toits noircis, à moitié écroulés et cette odeur de mort déjà ancienne se mêlant à celle de l’humus gorgé d’humidité… C’est à pas lents que Terys s’avança jusqu’au centre de ce hameau désormais à l’abandon. Un hameau, oui, car ce pseudo village ne comptait pas plus de sept habitations disposées en cercle dans une petite clairière, nichée entre des arbres énormes. Au milieu de ce cercle, un modeste terre-plein où siégeait un puits. Le seau, oublié sur la margelle était rempli d’eau de pluie, quand je mis pied à terre, ma jument s’y désaltéra. Les mains sur les hanches, j’observais tout autour de moi avec amertume. L’archétype d’un village mis à sac. Encore. Je ne pus que penser à Pierre Fendue. À l’état dans lequel il se trouverait actuellement si les rescapés ne s’étaient attelés à le reconstruire. Il ressemblerait précisément à ce hameau. Ofélius passa de maison en maison avant de revenir me dire d’un ton morne : « Il n’y pas âme qui vive ici. Des esprits errants par contre… ». Il avait à peine fini sa phrase que des murmures me parvinrent. De manière étouffée d’abord puis, peu à peu, je vis les fantômes des habitants approcher. Avant qu’ils ne m’assaillent de questions, je lançais à la cantonade : « Je vais tous vous libérer, n’ayez crainte ! Il vous suffit de me le demander. ». Le premier à se présenter devant moi fut un petit homme chauve portant une longue barbiche qui ne semblait faite que d’une dizaine de poils. À l’expression de son visage transparent, on eut dit qu’il venait de se réveiller après une trop longue sieste. Il me demanda : « Est-ce que tu es Nécromancienne ?

— Non. Fais ta demande et tu seras libéré.

— Mais, tu rayonnes pourtant.

— Oui, mais peu importe, n'as-tu pas envie d'être libéré ?

— Oui, je crois que oui. Mais les Nécros ne font pas ça…

— Je viens de te dire que… ». Je soupirais bruyamment en levant les yeux au ciel. Ofélius, visiblement amusé, se mit à expliquer aux esprits du village qui nous étions et à quel point nous étions différents de leurs assassins. Et tandis qu'il déroulait son laïus, à nouveau l'odeur d'urine animale vint piquer mes narines. Chaude, écœurante. La bête qui nous suivait venait de se soulager encore une fois. Un rien d'agacement m'agita les nerfs, je me retournais vers les esprits regroupés et lançais, en ouvrant les bras vers eux : « Bon ! Vous voulez que je vous libère tous ? ». Plusieurs oui se firent entendre, je pris une profonde inspiration, fermais les yeux puis lâchais dans un souffle : « Je vous libère… ». Quand je rouvrais les paupières, je vis la dizaine de personnes réunie là s'évaporer en une myriade de poussières lumineuses. Elles formèrent un tourbillon aux ondulations souples qui vint me traverser brusquement. Des images, des visages inconnus me passèrent en tête. Des voix, des cris, des sourires. Un flot de souvenirs ne m'appartenant pas. J'avais presque oublié cette sensation affreuse et il était trop tard pour que je puisse me concentrer sur autre chose afin d'y échapper. Quand la dizaine d'esprits eut disparu, mes genoux faiblirent. Je dus m'appuyer contre le puits en recherchant mon souffle. Ofélius s'inquiéta mais je le rassurais : « Non, ça va aller. Il y a longtemps que je n'avais… Je vais me reposer un peu.

— Cette chaumine-là est moins endommagée que les autres, allons nous y mettre à l'abri pour la nuit. ». Il me fallut une poignée de secondes avant de pouvoir marcher jusqu'à la maison à laquelle il avait fait allusion. Et gravir les trois marches de bois de son perron ne me fut pas facile. Tout mon corps était parcouru de contractures qui, aussi légères fussent-elles, n'en étaient pas moins désagréables. Mais dès que je poussais la porte entrebâillée de la petite chaumière, un relent nauséabond m'arrêta net. Je découvrais deux cadavres dans la pièce principale de la maison. Un homme à plat ventre au sol et une femme à moitié écroulée sur une table. Ils étaient en état de décomposition très avancé. L'odeur était ignoble. Je reculais sur le perron de bois et m'adossais au mur en maugréant à Ofélius : « Trouvez-en une qui ne sente pas le tombeau par pitié !

— Oh mille excuses, il est vrai que je ne perçois plus les fragrances ! Celle juste à côté n'a plus qu'un demi-toit mais vous devriez pouvoir y rester au sec. Et il n'y a pas de corps à l'intérieur… ». Et, effectivement, dans l'habitation voisine, je ne trouvais aucun cadavre. La toiture avait été en partie ravagée par un incendie — comme la

plupart des autres maisons — mais elle laissait encore un peu d'espace à l'abri autour de la cheminée. En y préparant un feu, les bribes d'images que m'avaient laissées les esprits s'imbriquèrent sous mon crâne pour reformer l'histoire des derniers instants du hameau. Un enchaînement de scènes se déroulant comme si je les vivais en temps réel… Un groupe d'une douzaine d'hommes à cheval. Des fils du Crépuscule accompagnés d'humains en quête de quelque chose, perdus dans la forêt. Dès leur arrivée au village, ils exigent le gîte et le couvert. Les habitants obéissent, les étrangers font bombance sur leurs réserves. Ils mangent, boivent, et comme souvent, commencent à vouloir violenter les femmes et filles présentes. Certains habitants s'interposent, le ton monte, l'ambiance tourne au saccage. Aucun villageois n'est épargné… Le hameau est perdu au cœur de la forêt, personne ne se souciera d'une quinzaine d'humains martyrisés, les hommes repartent en mettant le feu… Les premiers crépitements dans l'âtre vinrent ponctuer cette dernière image. Les fils du Crépuscule rabattant leur capuchon pointu en s'éloignant du hameau. Mon regard s'est alors fixé au cœur des flammes qui prenaient lentement de l'ampleur devant moi. Une pensée m'obsédait. Qui pourrait avoir la moindre volonté de pardon pour ce peuple d'assassins ? Ce peuple avec qui je partageais certaines racines. Qui pourrait leur trouver des raisons d'agir ainsi ? Des excuses… Pas moi. Aucun d'eux ne méritait de vivre. De continuer à respirer un air qu'ils salissaient de leur simple présence. Impunément. Ils n'avaient aucune hésitation, aucun remords à prendre une vie. Nous avions cela en commun. Je n'aurais aucun remords à prendre les leurs. Toutes. Toutes celles que je croiserai. C'était sans doute là que subsistaient encore nos origines communes. Je n'hésiterais pas à les exterminer, même en l'absence de la moindre provocation. Je tuerai sans remords, tout comme eux. Cette fibre mortifère que nous partagions allait se retourner contre eux. Tout ce qui nous différenciait désormais était le choix. Mon choix. Était-ce celui du bien ? Pour les Nécromanciens, sûrement pas. Eux qui avaient étudié la science des morts, ils ne s'attendaient pas à la rencontrer en personne. Ils ne s'attendaient pas à ma venue. Ils allaient rencontrer Sorxeras. Je m'en fis la promesse…

Tandis qu'une haine tenace s'installait en moi, le feu de l'âtre diffusait sa chaleur sur mon corps, effaçant peu à peu les contractures causées par la libération des esprits. La nuit tombait à peine que j'avais déjà installé un bivouac confortable dans la chaumine en ruine. Je partageais un temps de paix avec Terys dont je brossais longuement la crinière. Ofélius passa les habitations au peigne fin et revint me rendre compte de ses observations. J'étais assise sur un vieux tabouret

bancal, à nettoyer mes griffes Nortgate quand il apparut en disant : « Il reste bien peu de choses de tous ces pauvres gens ! Les bêtes de la forêt ont dû se repaître de leurs dépouilles.

— Vous éprouvez donc de la compassion pour les humains désormais ?

— Ma foi… à passer autant de temps à vos côtés… Cela doit être contagieux. ». Sa réponse me fit lever un sourcil, amusée. Il nota ce discret signe de ma part et tenta aussitôt d'obtenir davantage de sympathie : « Je ne suis qu'un vieux spectre qui n'avait certainement pas tout compris de son vivant. Peut-être est-ce là votre rôle, m'éveiller à certaines évidences ?

— Rien que ça !

— Ne vous gaussez pas Taïs, vous portez naturellement des valeurs que d'aucuns ont oubliées !

— Allons bon… ». Je continuais d'astiquer mes lames, feignant de n'accorder au spectre qu'une attention très relative. Il approcha pour ajouter : « Parfaitement. Vous avez la fibre héroïque. ». Je laissais échapper un petit ricanement qui lui fit dire : « Riez donc ! Dès qu'une pauvre âme vulnérable est en péril, vous vous dressez sur la route du Mal !

— Non, non je ne me "dresse" pas, je… je fais ce qui doit être fait. Voilà tout.

— Ce qui doit être fait selon votre nature profonde, Taïs. Vous protégez le faible.

— Comme si j'avais le choix. Quand une telle situation se déroule devant moi, je devrais passer ma route ?

— Parfois oui. Mais vous ne pouvez pas. Admettez-le. ». Il avait un vague sourire plein d'assurance qui m'agaça. Pour toute réponse, je soupirais : « Je ne m'amuse pas à jouer les héros, non.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. ». Il s'approcha encore un peu et s'assit — autant que faire se peut — sur le petit tas de bois que j'avais amassé un peu plus tôt. Il me jaugea pendant une longue seconde avant de dire, avec une gravité qui ne lui ressemblait pas : « Les vrais guerriers n'ont pas le choix. Ils font ce qui doit être fait parce qu'ils ne savent rien faire d'autre. Vous n'avez pas décidé de vous conduire de manière héroïque, votre tempérament vous y pousse constamment. Et

c'est ce qui vous mènera à la victoire Taïs. Bien plus que vos capacités surhumaines. Vous me le démontrez chaque jour… ». Ses mots m'atteignirent au cœur. Aussi compliquée que soit notre relation, Ofélius croyait en moi. Pas simplement en l'Ereehator Premier que j'étais. Non, il croyait en moi, Solène. J'évitais sciemment son regard et rangeais mes griffes dans mon ceinturon en toussotant. Un silence gênant s'installa entre nous. Je fis mine de prendre soin de mes armes tandis que le spectre quittait sa place pour flotter dans la maison, l'air pensif. J'étais troublée. Quelque chose de similaire à de la fierté m'empêchait de le remercier. Je me maudis intérieurement mais n'arrivais pas à formuler quoi que ce soit. Et quand Ofélius me parla à nouveau, je roulais des yeux en anticipant un nouveau moment gênant. Mais ce qu'il me dit, presque à voix basse, me ramena brutalement à la réalité : « Taïs ! Je le vois ! ». Je tournais mon visage vers lui, il se tenait planté dans l'encadrement de la porte de la maison. Il ajouta, dans un murmure : « Je vois son aura. Là-bas, derrière ce grand chêne. ». Je me levais en silence et cherchais l'arbre en question du regard. Mais dans l'obscurité, je ne vis d'abord rien. Je fermais brièvement les yeux afin de me mettre en capacité de voir les auras et ne tardais pas à voir ce qu'Ofélius voyait. Une longue lueur d'un blanc éclatant dont l'éclat variait au rythme d'une palpitation tranquille. Je la voyais à travers le tronc du Chêne, mais il me sembla qu'elle s'étendait à demi au sol. Ofélius souffla : « Je vais aller voir de plus près… » et il s'évapora dans la seconde. La lumière se mut soudain, se déplaçant rapidement entre les arbres. Je tirais une épée et me lançais à sa poursuite sans plus réfléchir. Je vis la vapeur rouge d'Ofélius poursuivre l'aura blanche jusqu'à ce que, tout à coup, cette dernière disparaisse. Nous nous retrouvâmes, le spectre et moi, face à face à la sortie du village. Je crachais : « Mais bordel de… Qu'est-ce que c'était ?! Un Teslin ?!

— Non, les Teslins ne peuvent pas dissimuler leur aura… ». Aussi frustrée qu'agacée, je tournais les talons pour rejoindre l'arbre où nous avions repéré la lueur. Ofélius me suivit et quand je mis un genou au sol au pied du Chêne, il ne comprit pas : « Que faites-vous Taïs ? ». Je pris appui d'une main au sol et respirais profondément l'endroit. L'odeur animale était encore là. Et je retrouvais dans ces effluves des notes semblables à celles de l'urine fauve qui avait alerté mes sens. Le spectre soupira : « Taïs, je vous en prie, vous n'êtes pas un chien truffier ! ». Je le gratifiais d'un regard noir en me relevant : « Le chien truffier vous informe que cette aura blanche est celle de la bête qui nous suit depuis des heures.

— Mais enfin ! Quelle créature pourrait dissimuler son aura à nos regards ?!

— À vous de me le dire, monsieur l'érudit ! ». Je rentrais au hameau pour retourner auprès de Terys, les sourcils bloqués par la contrariété. Ofélius erra encore quelques minutes aux alentours avant de me rejoindre. Il était pour le moins contrit, incapable d'identifier la créature qui nous pistait. Pour ma part, je ne restais pas longtemps frustrée car j'espérais, cette nuit-là encore, retrouver Angus en rêve. J'avais tout fait pour éviter de trop y penser pendant la journée, afin d'éviter de me laisser aller à l'angoisse. Mais je ne pouvais repousser plus longuement l'échéance. Il fallait que je sache. Je chargeais le feu pour la nuit et m'installais confortablement devant, à même le sol. Je gardais cependant mes armes à portée de main. Ce qui nous suivait pouvant s'avérer être un prédateur… Et, enfin, allongée sur le côté, une main sous le visage et l'autre sur le berceau de vie où grandissait mon fils, je m'endormis. Je sombrais assez vite, mais bientôt, des sons et des effluves familiers me firent l'effet d'un réveil paisible. J'ouvrais les yeux sur une obscurité profonde. Plus de cheminée ou de chaumière en ruine. J'étais de l'autre côté. Mon cœur battit plus vite, il y avait des jours que je n'avais eu de rêve où ma conscience restait en éveil. Angus viendrait, j'en étais certaine. Je me relevais, les sons autour de moi se faisaient de plus en plus prégnants. Des chants d'oiseaux, un cours d'eau, le bruissement des arbres sous un vent léger et une sensation de chaleur sur ma peau comme si le soleil brillait au-dessus de ma tête. Des bruits, un ressenti, mais aucune image. Tout restait désespérément noir autour de moi. Je cherchais au cœur de ces sons la voix de mon bienaimé, même lointaine, en vain. Je me mis donc à l'appeler moi-même, de plus en plus fort. Et je marchais droit devant moi dans les ténèbres. Le sol sous mes pieds variait. Parfois dur et sec, parfois mou, comme encombré d'herbages. Vint un moment où j'eus l'impression de marcher dans de l'eau vive. Je m'arrêtais pour la toucher et je perçus sa fraîcheur entre mes doigts mais aucune humidité… Je hantais longtemps ce rêve en appelant Angus, en le suppliant de me répondre. Rien ne vint. Je me mis à haïr viscéralement ces chants d'oiseaux, ce vent tiède sur ma peau, la chanson de la rivière et tombais à genoux en laissant aller le flot de mes larmes. Un désespoir atroce m'envahissait quand tout à coup, les paroles d'Ofélius me revinrent en tête. Faire ce qui doit être fait. Ne pas savoir faire autre chose. Je réalisais qu'il ne me servait à rien d'appeler Angus à corps et à cris. Je n'avais aucune prise sur le monde des rêves. C'était son univers à lui. Je ne pouvais agir que dans la réalité. Si je me trouvais transporté en ce monde, c'était parce qu'il le voulait. Ce que j'y trouvais ne dépendait que de sa volonté. Ces bruits de campagne venaient de lui. Il les voulait pour nous. Ma tristesse disparut plus vite qu'elle était apparue. Je me relevais, essuyais mon visage d'un revers de bras puis fermais les yeux pour mieux écouter et

sentir l'environnement qu'Angus m'offrait. Je perçus l'odeur de la Luzerne et de la Camomille sauvage en été, un sourire incoercible se dessina sur mon visage. En levant la tête au ciel, je pus l'imaginer d'un bleu azur, un soleil victorieux siégeant juste au-dessus de moi, me baignant de sa lumière. Si Angus n'était pas là physiquement, il était dans chacune des sensations que je ressentais alors. Il était de retour. Il était là. Enfin… Et tout ce qui faisait vivre ce rêve de sons et d'odeurs me prouvait qu'il était en vie. Qu'il expérimentait d'autres façons de communiquer avec moi par le rêve. Qu'il progressait, même en captivité. Il continuait de se battre. Une vague de courage mêlée d'espoir me monta des tréfonds jusqu'au cœur. Les yeux toujours clos, je m'étendis au sol de cette prairie sous le vent que je ne pouvais qu'imaginer. Je pouvais sentir l'odeur de la terre sous ma tête tandis que je murmurais : « Moi aussi je t'aime Angus… » …

Je restais longtemps dans ce rêve et c'est le martèlement des sabots de Terys qui m'éveilla au petit matin. J'ouvrais les yeux pour voir Ofélius la guider vers l'extérieur de la maison. Quand il vit que je m'éveillais, il eut une expression soucieuse : « Taïs ? Vous avez… voyagé en rêve cette nuit ?

— Mhh oui… En quelque sorte. ». Je devinais qu'il n'osait pas me demander si j'avais pu voir Angus. Il savait que si ça n'avait pas été le cas, je risquais de déprimer davantage. Aussi fut-il surpris quand je lui dis en m'étirant : « Angus a repris contact cette nuit… Pas en personne mais… Il progresse.

— Vraiment ? Que voulez-vous entendre par "il progresse" ?

— Il influe sur l'environnement désormais. ». S'en suivit un concert d'effusions de joie du Nécromancien qui n'avait qu'un seul regret, celui de ne pouvoir questionner mon bienaimé sur sa façon de procéder. Pour ma part, je m'étonnais de voir ma jument suivre paisiblement le spectre. Il remarqua mon air circonspect : « Cet animal est très intelligent. Nous avons échangé à de nombreuses reprises !

— Bien sûr, quoi de plus normal ? ». J'avais lâché ces mots non sans ironie. Je sortais dans la maison pour trouver un endroit où m'isoler afin de satisfaire un besoin naturel pressant. Je me soulageais entre deux gros tonneaux, secouée par d'intenses frissons d'aise. Ce faisant, des bruits lointains attirèrent mon attention. Des voix, des aboiements et des claquements ressemblant fort à ceux d'un fouet. En me rhabillant, je scrutais les environs en direction des sons, en vain. Rien

d'autre que cette sempiternelle forêt aussi dense que sombre. Car bien sûr, le soleil ne brillait toujours pas sur la canopée. Entre les hautes branches, le ciel était toujours de ce même gris pâle. Quand je revins vers Ofélius, je lui ordonnais distraitement : « J'ai entendu de l'activité dans cette direction, allez jeter un coup d'œil.

— Ce ne sera pas nécessaire, j'en viens. À moins d'un kilomètre au nord-est, c'est la route principale. Elle est bien plus fréquentée que la partie que nous avons empruntée après Satilaar. J'ai vu des marchands et des fermiers aller et venir, selon notre carte, il y a une ville assez conséquente plus au nord, Vasibaas. Elle est d'ailleurs représentée par un symbole particulier mais je ne saisis pas sa signification. ». Il sortit la carte d'une de mes sacoches pour me la donner. J'y jetais un œil circonspect. Effectivement, au nom de la ville était accolé un petit signe semblable à une fleur aux pétales pointus. Cela n'évoquait rien pour moi et m'intéressait peu à vrai dire. J'étais plus soucieuse de notre itinéraire. Je réalisais que pour rejoindre la route principale, le plus court chemin passait par Vasibaas. En roulant la carte pour la ranger, je soupirais : « Nous verrons bien ce qui fait la particularité de cette cité. Elle se trouve droit sur notre chemin pour rejoindre la grande route. » … Peu après, nous quittions le village fantôme et reprenions la direction du Nord au petit trot. Comme l'avait dit Ofélius, nous tombâmes assez vite sur une voie forestière plutôt large sur laquelle cheminaient des paysans. Certains portaient des paniers, d'autres tiraient des charrettes à bras. J'aperçus un chariot mené par des bœufs au loin, cette région était bien plus animée que celles que nous avions précédemment traversées. Nous empruntâmes cette voie boueuse en suivant le même mouvement que les autres : vers Vasibaas. Et moins de deux heures plus tard, la forêt environnante s'éclaircit peu à peu jusqu'à laisser place à des carrés de cultures de toutes sortes. Une majorité de plans de tubercules et de courges anémiques clôturés scrupuleusement par des assemblages de planches et de branches. Tout étant lié ensemble dans un ensemble précaire. Je me questionnais sur l'utilité réelle de barrières à la solidité on ne peut plus douteuse. Ofélius me tira de mes réflexions en me disant : « Taïs, vous devriez peut-être remettre du voile d'oubli, regardez… ». Il désigna quelque chose loin devant nous. En suivant son geste du regard, je découvris une assez haute enceinte autour de ce que je devinais être la ville de notre destination. Et au bout de la route sur laquelle nous cheminions, une grande porte où les voyageurs s'arrêtaient, formant une file d'attente assez longue. Contrairement à la Satilaar, la garde de Vasibaas remplissait son office. Nous ne devions que traverser la cité, autant le faire en toute discrétion. Je parais donc mes yeux de voile d'oubli et rabattais ma capuche bien

avant sur ma tête…

Les murs d'enceinte protégeant la ville témoignaient de son importance et de leurs rôles. Bâtis en pierre sur une hauteur d'une quinzaine de mètres, traversés de rondins d'un diamètre équivalent à ceux des tonneaux de vin, ces derniers taillés en pointes, comme autant de lances énormes guettant l'ennemi. La muraille paraissait littéralement hérissée de ces pics démesurés. Nous patientâmes dans la file d'attente, je pus observer les lieux à loisir. Quel genre d'attaque les habitants de cette ville redoutaient-ils donc ? L'assaillant craint devait être de belle taille, pour le moins… Quand vint notre tour d'être interrogés par la garde, les six hommes en armes tournèrent autour de Terys pour mieux nous observer sous tous les angles. L'un d'entre eux remplit son rôle de questeur : « Le bonjour à toi voyageur, que viens-tu faire à Vasibaas ?

— Je ne fais que passer, je ne compte que traverser votre ville.

— Dans ce cas, tu feras aussi bien de la contourner. ». Léger frisson de contrariété, il ne m'avait quasiment pas regardée en face : « Vraiment ? ». Il releva enfin la tête pour m'ordonner de partir mais quelque chose le stoppa net. L'expression de son visage quand il regarda le mien, changea du tout au tout. Il passa de la lassitude à la crainte et bafouilla : « Non, mes excuses, je n'avais pas vu que… Allez-y ! Écartez-vous, vous autres ! ». Il bouscula un peu ses compagnons en m'invitant par de grands gestes à entrer dans la cité. Terys avança d'un pas hésitant, percevant ma perplexité. Ofélius ricana, je l'interrogeais du regard. Il vint me murmurer à l'oreille : « Vos pupilles sont illuminées Taïs. Ces hommes vous prennent pour un Nécromancien, à n'en point douter ! ». Je portais machinalement ma main gantée devant mes yeux et constatais qu'il disait vrai. Mon fils était en éveil et, pour une fois, cela avait son utilité…

L'intérieur de la ville aurait pu être celui de n'importe quelle ville en terres humaines, même si je notais l'omniprésence de gardes armés évoluant un peu partout en petits groupes. Les maisons étaient hautes, bâties en pierre pour la plupart, comptant jusqu'à trois étages pour certaines. Des toits d'ardoise d'un gris bleu en accord avec celui du ciel. Des rues où il subsistait quelques pavés affleurant la couche de boue et d'excréments que piétinait la foule. Car il y avait foule dans les rues. Plus encore qu'à Satilaar où toute la misère Lyrkanienne semblait s'être donnée rendez-vous. À Vasibaas, une population plus aisée côtoyait la plèbe. Les étals des marchands débordaient, des

odeurs de nourriture alléchantes ponctuaient mon avancée. Avancée se faisant au pas lent de Terys dont les oreilles s'agitaient en tous sens. Je flattais son encolure en lui murmurant : « Détends-toi ma belle, nous ne faisons que passer… Pour moi aussi il y a trop de monde… ». Perchée sur mon cheval, j'étais cependant moins à plaindre que les badauds évoluant dans la fange de la rue. Je notais que chacun de ceux risquant un regard vers moi, détournait aussitôt la tête et s'écartait de mon chemin craintivement. L'emprise des fils du Crépuscule ne faisait aucun doute. Les humains restaient à la place de sous-hommes qui leur était dévolue. L'amertume me gagnait quand nous arrivâmes en vue d'une large place rectangulaire. Je remarquais que les étals n'y présentaient pas les mêmes produits alimentaires que précédemment. Là, on vendait des fioles, des herbes, des bijoux et autres vêtements de plus grande valeur. De par le fait, il y avait peu de pauvres gens évoluant sur ce secteur du marché. Mais mon regard fut attiré par un bâtiment imposant qui semblait presque surplomber la place. Une haute demeure tenant à la fois du manoir et du petit château. Sa façade aux nombreuses fenêtres en ogives était ornée d'une multitude de sculptures pittoresques. J'arrêtais Terys pour les observer à distance. Par endroit, on eut dit que les créatures représentées là escaladaient les murs pour se regrouper au plus haut de la bâtisse. Je reconnus des Vilans, des Erm'gols et quelques Wyvess dont les postures donnaient l'impression qu'un souffle d'Ihra pouvait leur donner vie. Ofélius soupira : « Magnifiques sculptures n'est-ce pas ?

— Oui…

— Autrefois, toutes les demeures de Nécromanciens étaient ainsi enjolivées. C'est même à cela qu'on les reconnaissait. Au nombre de sculptures, on pouvait connaître la valeur de l'hôte… ». Il y avait de l'amertume dans sa voix quand il ajouta : « Aujourd'hui cette demeure est sans doute celle d'un de ces traîtres à notre science… Quelle pitié !

— L'annotation sur la carte indique peut-être qu'un personnage important habite ici.

— C'est fort possible, oui. ». Je mis pied à terre, le spectre me dit aussitôt : « J'en conclue que nous ne ferons pas que traverser cette ville… ». Je ne répondis rien, c'était inutile, il avait vu juste. Je me dirigeais vers la grande porte sculptée où quatre gardes étaient en poste. S'il y avait un Nécromancien important dans cette maison, je devais le savoir. Et en faire un exemple…

À mon approche, deux des soldats s'avancèrent, l'un d'eux aboya : « Où tu crois aller toi ?! ». Je n'eus qu'à relever un peu ma capuche et le regarder droit dans les yeux pour qu'il ajoute : « Oh, mes hommages, excusez mon…

— Le maître est-il au logis ?

— Oui, oui, patientez un instant je vous prie… ». Il frappa deux petits coups contre la porte et peu après, un serviteur en livrée jaune se présenta sur le seuil : « Oui ? Qui dois-je annoncer ?

— Une surprise. Dites à votre maître que je viens de très loin pour le voir, il comprendra.

— Votre Seigneurie, je doute qu'il sache qui…

— Vous doutez de la vivacité d'esprit de votre maître ? Qu'est-ce là ?! ». L'homme ouvrit de grands yeux paniqués, bafouilla des excuses et m'invita à entrer. Je me tournais alors vers les gardes : « Qu'attendez-vous pour conduire mon cheval aux écuries ? ». Autres bafouillements, autres excuses avant obtempération d'un de ces hommes. Je ne m'inquiétais pas pour Terys. Personne en Lyrkania n'aurait osé toucher au cheval d'un fils du Crépuscule, si ce n'est moi… Dès que j'eus passé la porte du manoir, je ne pus m'empêcher de penser à celui que j'avais laissé à Torwin. J'y retrouvais le même luxe, boiseries, sculptures, carreaux luisants au sol, tentures et meubles de riches factures. Dans le hall, je me retins de lever les yeux vers le plafond. Si j'y avais vu une nuée de corbeaux peints, j'y aurais certainement perdu de mon flegme apparent. Le serviteur me proposa de prendre mon manteau mais je refusais d'un geste. J'abaissais cependant ma capuche en disant : « Je ne m'attarderais pas. Menez-moi auprès de votre maître maintenant. ». Je le vis se figer en me dévisageant, si bien que je dus claquer des doigts devant son nez pour le ramener à la réalité : « Eh bien ! Vous dormez ?! ». Il sursauta et me pria de le suivre d'une voix éteinte. Ofélius me dit alors à l'oreille : « Que comptez-vous faire exactement Taïs ? Occire le maître des lieux et repartir la fleur aux dents ? ». Je souris de biais sans répondre. C'était effectivement ce que j'avais en tête, ou peu s'en faut. Le souvenir des esprits du village des bûcherons me hantait, ainsi que la promesse que je m'y étais faite. J'étais sûre de moi, de mes intentions, aussi mauvaises fussent-elles. Mais quand le serviteur ouvrit une lourde porte devant moi et qu'un flot de bruits m'envahit les oreilles, je compris que tout ne se passerait pas aussi simplement que je le

prévoyais. Il me fit entrer dans une grande salle où se tenait une réunion des plus animées. Une trentaine de personnes festoyait là. Tout n'était que rires, éclats de voix joyeux, musique et tintements de coupes. Mon pas se ralentit tandis que je suivais le domestique. Je remarquais une dizaine d'hommes de tous âges arborant tous des cheveux noirs ainsi que des armures de cuir de même teinte. Autour d'eux papillonnaient de nombreuses jeunes femmes en tenues légères. Dispensant sourires, caresses et nourriture à ceux qui le désiraient. De grands coussins et d'épaisses fourrures avaient été disposés à même le sol devant une large cheminée afin que chaque convive puisse s'y prélasser, voir réclamer davantage que des caresses aux jeunes femmes présentes. Cet assemblage de couches moelleuses formait un ovale au centre duquel trônait un fauteuil de bois massif dans lequel était affalé un homme aux longs cheveux gris. Visiblement très aviné, il souriait bêtement en promenant autour de lui son regard trouble. Je suivais des yeux le serviteur qui se frayait un passage entre les corps alanguis jusqu'au grand fauteuil central. Je marquais un arrêt quand il m'annonça au maître des lieux, l'homme dans le fauteuil : « Maître Haralt, cette personne demande à vous voir… ». Ledit Haralt réagit à peine, releva mollement la tête en portant sa coupe vide à sa bouche. Je restais impassible, sachant que la lueur dans mes yeux éveillerait sans doute son intérêt. L'homme chassa son serviteur d'un geste vague et me dévisagea pendant une seconde ou deux avant de dire, en articulant mal : « Que me vaut le plaisir ? Je vous connais ? ». En croisant les bras, je lâchais un soupir las avant de demander sèchement : « Qu'est-ce là ? Une orgie en Nécromanciens ? ». Il eut un haussement de sourcils avant de pouffer : « On peut dire cela, oui ! » puis il se mit à rire grassement. Deux de ses invités étendus au pied du fauteuil en firent autant, totalement ivres. Les filles auprès d'eux les imitèrent bientôt et je me retrouvais plantée au milieu d'un parterre d'ivrognes hilares, pas le moins du monde impressionnés par la lumière de mes prunelles. Haralt s'étrangla un peu avec sa salive puis tendit fébrilement sa coupe vide devant lui, comme si sa vie dépendait du breuvage dont on la remplirait. Une jeune femme s'empressa d'y verser le vin d'une carafe, aspergeant ce faisant le bras du maître d'une bonne lampée du liquide. Mais ce dernier n'en tint pas compte, il n'avait plus la faculté de s'émouvoir de quoi que ce soit. Quand il porta la coupe à sa bouche, son mouvement était si brusque, qu'il en rinça sa fine moustache grise, sans broncher. Les rires se turent assez vite pour redevenir bavardages rieurs et éructations en tous genres. Ma présence avait à peine troublé les turpitudes orgiaques des convives. C'est en tout cas l'impression que j'avais jusqu'à ce qu'une voix ne m'interpelle à quelques mètres des fêtards. Dans une partie moins animée de la grande pièce, quelqu'un était attablé, seul. Un

jeune homme à priori, il m'avait ainsi interpellée : « Quel est votre nom, frère du Crépuscule ? ». En y regardant mieux, je vis que devant lui, sur une longue table, un livre ouvert était disposé. Interloquée, je vins vers lui en répondant : « Mon nom ne vous dirait rien, je le crains. ». En approchant, je découvrais un adolescent d'une quinzaine d'années tout au plus. Portant, comme tous les fils du Crépuscule, une armure légère de cuir noir. Et comme la plupart de ses semblables, ses longs cheveux noirs étaient aussi lisses que soyeux. Il avait des traits fins et réguliers, presque féminins. Ses larges yeux clairs bordés d'épais cils noirs lui conféraient une beauté étrange. Ma réponse l'avait surpris et quand je me trouvais suffisamment proche de lui, il insista : « Dites-le-moi cependant. Les grandes lignées sont un sujet d'étude que j'affectionne particulièrement. Je connais sûrement la vôtre, au moins de noms. ». Il y avait dans son ton quelque chose de légèrement hautain qui trahissait sa noble condition. Mais il y avait aussi un rien de désœuvrement, de tristesse, qui m'intrigua. En m'asseyant en face de lui de l'autre côté de la table, je répondais stoïquement : « Torkenbold. ». Le jeune homme eut un sursaut très discret : « Vous vous moquez ? Je connais bien les Torkenbold. Leur histoire du moins. Et ce ne sont pas des fils du Crépuscule. ». Je le surpris en posant un index ganté sur son livre afin de le tirer vers moi : « Vous étudiez donc l'Histoire… ». Il retint nerveusement l'ouvrage près de lui : « Oui, mais ce livre n'est pas… ce n'est pas un ouvrage d'histoire. Pourquoi semblez-vous chargé d'Ihra puisque vous n'êtes pas…

— Nécromancienne ? ». Il eut un rictus méfiant, fronça les yeux en me dévisageant. Je réalisais que le voile d'oubli l'empêchait de me voir réellement. Il ne voyait qu'une personne dont il ne garderait aucun souvenir. Quelqu'un dont il ne saurait dire s'il s'était s'agit d'un homme ou d'une femme. Après un regard blasé vers les fêtards se roulant au sol de plus en plus pathétiquement, j'ôtais un de mes gants avec un sourire de biais. Puis je tendais la main vers le jeune homme au-dessus de son livre : « Je m'appelle Solène. Solène Torkenbold. ». Il eut un moment d'hésitation avant de prendre ma main. La sienne était aussi fine que froide. Quand je la serrais brièvement, je remarquais les ongles de ses doigts, rongés. Un anxieux. Dès que nos peaux entrèrent en contact, il perdit de son assurance. Sa voix s'éteignit un peu quand il me dit : « Olek Toris. ». Mais ce dernier mot prononcé, ce patronyme réanima la flamme noire qui m'avait menée jusque-là. Je ne cillais pas cependant et ajoutais : « Vous n'aimez pas… festoyer, Olek ?

— Ceci n'a rien à voir avec une quelconque fête. En tout cas, pas pour moi. Je ne suis ici que parce que… parce que j'ai l'âge d'y être.

— Je ne comprends pas très bien.

— L'âge d'homme. Enfin, c'est ce qu'ils disent tous ! ». Il lançait des regards méprisants vers ce qui ressemblait de plus en plus à un amas de corps gémissant. Il était évident qu'il n'appréciait guère cet étalage de stupre et de luxure. Il me surprit néanmoins en me demandant : « Et moi je ne comprends pas comment il est possible que vos yeux luisent ainsi, Solène. Les Torkenbold n'ont pas ce pouvoir. Allez-vous m'expliquer ? ». Aussi fragile qu'il eût pu paraître, ce jeune homme n'en était pas idiot pour autant. En croisant les mains dans une attitude détendue, je lui répondis : « Si je vous disais que je suis une Ereehator Première, que diriez-vous ? ». Il pouffa en écarquillant les yeux : « Rien de moins ! ». Je laissais échapper un petit rire léger qui lui en déclencha un à lui aussi. Et tandis qu'il semblait se détendre, j'affectais brusquement un masque de froideur pour lui demander : « Êtes-vous un des enfants du Merca ? ». Il s'étonna de ma question en refermant son livre : « Oui, évidemment. Il n'y a qu'une lignée de Toris en Lyrkania.

— Le frère d'Ervyan donc.

— Ervyan ? Voilà bien des mois que je ne l'ai vu, mais… Oui, c'est un de mes frères aînés. Pourquoi me… ». Je l'interrompais en quittant ma place : « Très bien ! Quand vous verrez votre frère, et je devine que vous le verrez sous peu, soyez gentil… Prenez-le dans vos bras car lui n'en a plus la capacité.

— Pardon ? Je ne comprends pas ce que…

— Oui, je l'ai rencontré il y a quelque temps et j'ai malheureusement dû le priver de ses membres supérieurs. ». L'expression du visage d'Olek passa par plusieurs variations de l'incompréhension. Il balbutia : « Mais qu'est-ce que vous racontez ? ». Je me réjouissais de sa perplexité et, en remettant mon gant, je lui demandais d'un ton distrait : « Tous ces hommes, là… Qui se traînent et forniquent au sol comme des pourceaux. Ce sont tous des fils du Crépuscule ? Sans exception ? ». Olek se leva, pressentant quelque chose d'inquiétant : « Oui, ce sont des Nécromanciens. Haralt et Vognir sont même des proches de mon père !

— Pourquoi ne suis-je pas étonnée ? ». Avec un petit sourire cruel, je retournais vers le groupe et lançais d'abord mes griffes. Quatre hommes cessèrent de vivre. Les filles de joie auprès d'eux ne réagirent pas toutes, avinées qu'elles étaient, elles aussi. Mais celles qui avaient encore l'esprit assez clair se mirent à pousser des cris d'Orfraie. Je me

pressais de tirer mes épées et fis moisson des autres Nécromanciens, les uns après les autres, méthodiquement. Bien trop saouls pour réagir, je les abattais tous. Un coup mortel chacun. La plupart d'entre eux ne vit même pas la mort les frapper. Certains s'effondrèrent entre les jambes ou les seins d'une jeune femme ou bien la face dans un plat de viande. Je procédais rapidement, bien consciente que la garde ne saurait tarder, alertée par les premiers cris des prostituées. Olek resta planté en retrait, pétrifié d'horreur. Quand il ne resta plus que le maître des lieux à occire, je le trouvais endormi dans son fauteuil. J'attrapais sa tignasse grisonnante pour lui faire relever la tête afin de lui trancher la gorge. Mais au moment fatidique, Olek poussa un cri : « NON ! ». Nos regards se captèrent tandis que je posais ma lame contre la gorge de l'ivrogne endormi. Je dis posément : « Retourne auprès de ton père, jeune Olek. Et raconte-lui tout ceci. N'omets aucun détail. Dis-lui que s'il libère mon époux avant que je ne sois aux portes de sa demeure, il aura la vie sauve. ». À ce dernier mot, je tranchais profondément la gorge d'Haralt d'un coup sec. Il ouvrit brusquement les yeux et les referma presque aussitôt, pour toujours. Quand je lâchais sa chevelure, tout son être s'écroula jusqu'au sol. Je n'avais pas quitté Olek des yeux. Il tremblait, le souffle court, mais semblait incapable de bouger. Je rugis dans un cri : « PARS ! », il recula d'un pas raide et chancelant jusqu'à ce qu'il heurte une chaise. Là il parût se réveiller et s'en fut en courant à toutes jambes. J'essuyais mon épée sur le dos d'Haralt quand la voix d'Ofélius se fit entendre : « Je vous conduis aux écuries à présent ? ». J'eus un dernier regard vers les filles de joie qui s'étaient regroupées dans un coin de la pièce, agglutinées entre elles par la même terreur. Plus aucune ne criait, craignant sans doute mes représailles. J'acquiesçai vaguement vers le spectre, nous quittâmes la pièce à pas rapides sans plus attendre. En me guidant à travers cette demeure inconnue, Ofélius me dit : « J'ai pris soin de repérer le plus court chemin pour sortir, étant donné votre propension au massacre. Et j'ai également bloqué les portes de la pièce afin de ralentir les hommes du maître des lieux.

— Vous devenez de plus en plus efficace… ». Il ricana alors que nous débouchions sur une grande cour intérieure. Nous la traversâmes sans traîner pour enfin arriver aux écuries où m'attendait Terys. Des cris d'alerte commençaient à me parvenir quand je montais en selle. Le spectre nous précéda pour me guider encore vers la sortie. Dans la cour, plusieurs gardes se ruèrent vers moi et mon cœur commença à battre plus vite quand j'en remarquais d'autres, armés d'arquebuses. Je ne pouvais pas capter d'Ihra, mes yeux brillaient toujours. La fuite était la seule option. Terys s'élança au galop, bousculant au passage quiconque tenta de nous barrer la route. Nous empruntâmes un

corridor extérieur bordé de colonnes pour arriver face à l'entrée arrière du bâtiment. Je vis, avec angoisse, les hautes portes de service se refermer à notre approche. Mais à moins de dix mètres, ma jument donna une puissante accélération qui nous fit passer entre les deux grands battants de bois in extrémis. J'eus l'impression que nous jaillissons littéralement dans la rue, renversant au passage une charrette à bras et son propriétaire. Mais Terys sentait l'urgence de notre fuite, elle poursuivit son galop infernal pendant de longues minutes en suivant Ofélius qui flottait à quelques mètres devant nous. Elle ne s'arrêta en fait que lorsqu'un mur se dressa devant nous, se cabrant de surprise, manquant au passage de me désarçonner. Nous venions de faire irruption dans une impasse étroite entre de hautes bâtisses en pierre. Pendant un court instant, je restais tendue, l'oreille à l'affut. Mais rien ne vint. Nous avions semé la garde depuis bien longtemps. Je calmais Terys du mieux que je pus pendant qu'Ofélius me disait : « Les soldats vont écumer la ville pour nous retrouver, il faut sortir de l'enceinte au plus vite ! Je vais aller en repérage, ne bougez pas d'ici ! ». Je n'eus pas le temps de répondre quoi que ce soit qu'il était déjà parti, évaporé dans la seconde. Je mis pied à terre pour mieux flatter l'encolure de ma jument déjà parée d'écume. Je lui murmurais : « Détends-toi ma belle, tout va bien, tout va bien… ». En regardant au fond de ses yeux bruns, je vis qu'elle ne ressentait aucune peur. Toute sa tension nerveuse ne tenait qu'à une forme d'excitation qui confinait à l'amusement. Elle souffla bruyamment plusieurs fois de suite comme si elle voulait encore en découdre, me tirant un sourire irrépressible…

Chapitre 21 :

De brume et de glace.

Ofélius ne tarda guère à revenir vers nous. À son air sombre, je compris que quelque chose clochait. Après la découverte des corps, les portes de la ville avaient été fermées. Il m'apparut évident que nous n'allions pas nous tenir très longtemps hors d'atteinte si nous restions au fond de cette impasse sombre. J'avais pour moi l'effet du voile d'oubli. Seul Olek Toris aurait pu me reconnaître dans la foule. Et je devinais qu'il ne s'attarderait guère dans la cité. Autant par crainte que pour transmettre mon message à son père. Il nous fallait être certains qu'il ait quitté Vasibaas. Ofélius repartit donc, pour espionner la garde cette fois, à la porte au Nord de la ville. Pour ma part, tenant ma jument par les rênes mais me déplaçant à pied, je pris cette même direction à la recherche d'un endroit où patienter en toute discrétion. Et comme souvent, j'échouais dans une taverne non loin de la grande porte, "le pied de fer". Une fois Terys aux écuries, je m'installais à une table un peu isolée dans un coin de la salle. Je commandais un broc de cidre et me fis une raison, j'étais peut-être là pour plusieurs heures… J'eus tout le temps d'observer la faune des tavernes Lyrkaniennes. Elle n'était pas très différente de celle des terres humaines ou Ereevines. Si ce n'est par la grande variété de couleurs de peau de ces individus. L'histoire de Mayve me revint en mémoire quand je vis un Nortgate au visage à moitié brûlé. Le marquage "à la plaque". Il était cependant accompagné d'un adolescent que j'identifiais comme son fils. De peau plus claire mais partageant des traits physiques communs avec le marqué. Cet homme avait donc, lui aussi, su gagner l'amour d'une femme. L'horreur de ces pratiques barbares ne pouvait rien contre cela. Et dans un pays aussi rude que la Lyrkania, ceux qu'on vendait comme esclaves parvenaient à arracher leur part de bonheur au destin. Peut-être pas souvent. Mais cela arrivait. Et cela suffisait à me réjouir en cet instant… Le cidre qu'on me servit était mauvais, je ne saurais dire mieux. Âcre, presque sans goût ni odeur. Il m'en aurait fallu une barrique pleine pour m'enivrer. Les minutes, puis les heures passant, j'hésitais à commander un repas à la servante du tavernier. Si la nourriture était à la hauteur de la boisson, mon appétit en était coupé d'avance. Mes yeux ne luisaient plus depuis une bonne heure

quand l'endroit commença à se remplir peu à peu. À la tombée de la nuit, toutes les tables, au nombre de douze, étaient occupées par quatre ou cinq personnes. Je n'avais pas bougé de ma place, calée contre un mur près d'une fenêtre, sur une chaise bancale. Ofélius vint plusieurs fois me rendre compte de ses surveillances, sans se matérialiser, craignant qu'un Nécromancien ne le remarque par hasard. De mon point de vue, il ne devait pas en rester beaucoup dans tout Vasibaas. En vie, du moins. Reste que le jeune Olek tardait à quitter la ville et cela me contrariait plus que de raison. De guerre lasse, je finis par commander un repas ainsi qu'un lit pour la nuit. La servante me répondit qu'il ne leur en restait qu'un et qu'il faudrait partager la chambre avec deux autres voyageurs. Je lui donnais une pièce d'argent en réservation de la couche et en paiement pour l'immonde ragoût qu'elle vint déposer devant moi. Un amas brun, à peine tiède, où on ne pouvait discerner la viande des légumes. Si toutefois il y avait quelque viande au fond de cette écuelle de bois fêlée. L'odeur de brûlé ne dissimulait pas celle, plus discrète, de la sauce aux champignons rance. Dès que je fus seule, je repoussais ce plat qui, à coup sûr, donnerait une diarrhée explosive à quiconque en mangerait. La nuit était déjà bien avancée quand Ofélius revint une dernière fois pour me dire d'un ton morne : « Le jeune Toris s'est mis au lit. Sa chambre est gardée par une dizaine de soldats en armes et armures. Il semble évident que nous allons devoir passer la nuit dans ce bouge.

— Je m'en doutais un peu. J'ai réservé un lit.

— Taïs, je crois que vous seriez bien mieux aux écuries plutôt que dans ce cloaque.

— Maintenant que vous le dites… ». Le brouhaha ambiant, les odeurs corporelles se mêlant à celles, presque plus écœurantes, de la nourriture ; tout ceci me fit douter de mon choix. Je fis un signe à la servante et quand elle revint à ma table, je lui dis : « J'ai changé d'avis, je vais dormir aux écuries, auprès de mon cheval.

— Le patron vous comptera ça comme un lit !

— Peu importe. ». Elle eut un vague hochement de tête en reprenant l'écuelle que je n'avais pas touchée. Tandis que je me levais mollement, je vis qu'elle déposait le ragoût devant un autre client. Pas de perte inutile… Je zigzaguais entre les tables pour rejoindre la porte, précédée par Ofélius quand je vis quelque chose qui m'interloqua. Un groupe d'une poignée d'hommes était attablé non loin de l'entrée de la taverne. Ils faisaient bombance tout en ayant une

discussion très animée ponctuée d'échanges d'insultes. Tels les ivrognes qu'ils semblaient être. Mais en bout de table, un homme — assez jeune — attendait, immobile. Il ne mangeait ni ne parlait et à son cou, un large collier de cuir épais semblait presque posé sur ses épaules. Pendant un peu sur son torse en raison du poids de la chaîne à laquelle il était relié. Quand je passais à sa hauteur, nos regards se croisèrent. Deux prunelles ambrées de la même teinte que sa chevelure d'un roux sombre. Tignasse emmêlée tombant sur ses larges épaules. Cet homme semblait plutôt bien bâti, bien plus musclé et fort que les braillards bedonnants qui bâfraient juste à côté de lui. Était-il leur prisonnier ? Ses entraves le laissaient à penser. Incertaine, je ne m'arrêtais cependant pas et quittais la taverne. Je ne pouvais m'offrir le luxe de m'intéresser à chaque miséreux de Lyrkania… Ofélius me guida jusqu'aux écuries — à peine plus propres que l'intérieur de l'auberge — où Terys se réjouit de me retrouver. Le palefrenier, un vieillard chenu avachi sur un banc, tétait consciencieusement une bouteille de rhum. Ne s'interrompant que pour lâcher un vent sonore en maudissant ses ancêtres. Je ne suis même pas sûre qu'il remarqua ma présence entre deux salves malodorantes. Fort heureusement, ma jument était installée à l'autre bout de l'écurie. En m'étendant dans la maigre couche de paille à ses pieds, je réalisais combien les odeurs de crottin étaient moins écœurantes que celles que pouvait dégager un homme. Dès que je fus aussi confortablement installée qu'il fut possible, je fermais les yeux. Je calmais ma respiration, impatiente de retrouver Angus de l'autre côté, ou du moins de recevoir un signe de lui. J'entendis à peine la voix d'Ofélius me disant dans un murmure : « Bonne nuit Taïs, et bonne chance… ». Je ne saisis pas bien la signification de ses derniers mots mais déjà le sommeil enveloppait ma conscience d'un brouillard épais…

Quand je m'éveillais le matin suivant, j'étais parfaitement reposée. Mais dès que je réalisais qu'Angus ne m'avait pas contactée, un frisson glacé vibra sous ma poitrine. Déception. Une déception qui ne se muerait pas en tristesse, je m'y refusais. En me levant, je me débarrassais des multiples brins de paille parsemant mes vêtements, l'air sombre. Ofélius risqua : « Le bonjour Taïs… Il n'est donc pas venu… ». J'esquissais un non de la tête sans le regarder en réajustant ma tenue et mes armes. Et c'est toujours sans dire un mot que je sellais Terys pendant que le spectre retournait aux nouvelles. Je l'attendais devant les écuries quand il revint, presque une demi-heure plus tard. Je passais un peu de voile d'oubli sur mes yeux pendant qu'il me fit son rapport. Le jeune Olek avait quitté la ville juste avant l'aube, flanqué d'une quinzaine de soldats. Mais les portes de Vasibaas

étaient toujours fermées. Il restait encore trois Nécromanciens en vie et ils se devaient de capturer la meurtrière de leurs frères. Toutes les rues et les quartiers de la cité étaient quadrillés par des escouades de soldats cherchant une femme aux cheveux noirs et aux yeux luminescents. Une femme répondant au nom de Solène Torkenbold. Une évidence me frappa alors. Par esprit de bravade, j'avais donné mon nom à Olek, oubliant au passage que je n'étais pas la seule Torkenbold en Lyrkania. Mon visage dut s'assombrir quand je réalisais cela car Ofélius me demanda : « Qu'y-a-t-il Taïs ?

— Ewen…

— Oui, il risque fort d'être questionné.

— Si ce n'est pire. ». Un vent de panique souffla sous mon crâne. Je ne pouvais rebrousser chemin pour protéger le père d'Angus, ce qui arrondissait mon ventre de jour en jour me l'interdisait. J'aurais perdu trop de temps. Et puis soudain… Ahogur. Je montais prestement en selle : « Il faut sortir de la ville au plus vite !

— Mais la garde aux portes a pour ordre de ne laisser entrer ou sortir personne tant que… ». Terys s'élança et c'est au galop que nous rejoignîmes la grande porte nord de Vasibaas. Un cordon de soldats s'y était aligné, nous nous arrêtâmes devant eux et leur chef s'avança en aboyant : « Halte-là ! Personne ne quitte l'enceinte de la cité ! ». Je n'avais pas envie de discuter ou de tenter quelque mensonge. Je captais puissamment l'énergie, provoquant l'effroi et la sidération de toute personne se trouvant dans les parages. Mais, même s'ils ne resserrèrent leur rang que sous l'effet de la peur, les soldats ne quittèrent pas leur poste. Une bouffée de colère me fit rugir à leur encontre : « Vous voulez donc mourir aujourd'hui ?! ». Certains échangèrent des regards indécis mais quand le premier d'entre eux détala, les autres ne tardèrent pas à l'imiter. Les environs proches de la grande porte furent désertés en moins de temps qu'il en faut pour le dire. Soldats et badauds s'étaient enfuis pour se réfugier dans le moindre abri proche. Ofélius me dit d'un ton presque amusé : « Enfin, un peu de respect… Surtout, marquez bien leurs esprits étroits Taïs, que cet instant reste dans les mémoires… ». Mais je n'avais pas envie de plaisanter. Je tendis mes mains, paumes ouvertes, droit devant moi pour projeter un puissant rayon d'Ihra qui fit exploser les deux énormes battants de la porte. Cela ne dura qu'une seconde à peine, dans un fracas retentissant, il ne resta plus que des lambeaux de bois accrochés aux gonds énormes et désormais tordus. Les gens dissimulés non loin avaient poussé des cris de terreur mais je ne m'attardais pas sur place. Terys bondit en avant, galopant au rythme de l'urgence qui

m'étreignait… Nous ne nous arrêtâmes qu'une demi-lieue plus loin, sur le haut d'une pente que la route gravissait. Là, je levais mon poing gauche vers le ciel et me concentrais en appelant : « Ahogur ! Entends mon appel, j'ai besoin de toi ! ». À peine avais-je prononcé ces mots, qu'un picotement chatouilla ma paume. Quand j'écartais les doigts pour y jeter un œil, je vis que la plaie causée par le coup de bec du corbeau s'ouvrait à nouveau. Un filet de sang luminescent s'en écoula. Je refermais le poing et répétais : « Ahogur ! Mon frère… ». Ma voix s'éteignit sur ces derniers mots. Je fixais l'horizon au nord, le ciel immuablement bas et gris, lardé de longs nuages aux teintes sombres. J'avais ramené mon bras contre moi, le poing toujours serré, le sang tombait en gouttes lumineuses jusqu'au sol. Pendant un court instant, rien ne vint briser le silence qui s'était insinué jusque dans mon esprit. Je n'étais plus sûre de rien. Le temps d'un appel, j'avais cru en ce pouvoir que m'avait offert le corbeau. Mais rien ne se passait. Je faisais lentement baisser ma charge d'énergie quand Ofélius me dit doucement : « Pourquoi l'appeler Taïs ? ». De plus en plus désespérée à l'idée de ne voir aucun oiseau noir dans le ciel, je tournais la tête vers le spectre et soupirais profondément. Il lut sur mon visage qu'un espoir un peu fou était sur le point de me quitter. Il eut un air désolé : « Je vous l'avais dit, ces oiseaux sont pour le moins… ». Un cri lointain l'interrompit. Nos deux regards se tournèrent dans la même direction. Le nord. Nous vîmes quatre oiseaux venir vers nous à grande vitesse. Quatre grands corbeaux qui se posèrent au sol en croassant furieusement. Je ne reconnus pas Ahogur parmi eux. Leurs cris me cassaient les oreilles, ils s'agitaient en sautillant autour de Terys comme des possédés. Si bien que je dus hausser la voix pour leur dire : « Il suffit !! C'est Ahogur que j'ai appelé !! ». Une voix discordante résonna sous mon crâne, répétant en boucle : « Messagers ! Messagers ! Dis le message ! ». Je rugis en réponse : « Oui ! J'ai compris ! Vous êtes des messagers ! ». Ils parurent s'apaiser un peu, surtout l'un d'entre eux qui cessa de battre furieusement des ailes. Je devinais qu'il était celui qui m'avait parlé quand il ajouta : « Message de frères à frères jusqu'à Ahogur ! ». Ofélius, qui observait la scène d'un air perplexe, bras croisés, lâcha sarcastiquement : « Ceux-là m'ont l'air bien plus limités que votre… Ahogur. Quel curieux nom que celui que vous lui avez choisi d'ailleurs !

— Ça veut dire poignard en Orthon. Mais c'est une langue que vous ne connaissez pas. Vous êtes vous aussi plutôt limités en certains domaines ! ». Il eut une grimace et un haussement de sourcils avant de soupirer : « Certes, mais même si j'ignore ce que vous souhaitez demander à vos oiseaux, si le message n'arrive pas clairement…

— Oh fermez-là par pitié ! ». De plus en plus contrariée, je mis pied

à terre pour aller m'accroupir auprès des corvidés. Je m'adressais au plus calme d'entre eux en ces termes : « Écoute bien ce que je vais te dire…

— Écoute ! Écoute !

— Oui… ». Ofélius avait raison, cet oiseau était peut-être trop jeune pour tout comprendre. Une autre alternative était possible. Je plongeais mon regard dans le sien jusqu'à capter toute son attention. Et là, tout en lui parlant doucement, je lui envoyais mentalement les images correspondant à ma demande : « J'ai besoin qu'Ahogur et les siens se rendent dans la ville de Torlyth… Là-bas, au sommet d'une colline, il y a une grande demeure où vit un vieil homme sans jambes… Ahogur et les siens doivent le protéger car les lumières noires lui veulent du mal… C'est très important pour moi. C'est ma… famille. ». Le corbeau était resté immobile, bec entrouvert, comme subjugué par les informations visuelles qui lui parvenaient. Ahogur, Torlyth, le château, le visage d'Ewen. Quand je me redressais en détournant le regard, il s'ébroua : « Protéger le vieil homme ! Protéger ! Famille ! Famille !

— Oui.

— Ahogur !

— Oui, dis-lui aussi que j'ai tué plusieurs lumières noires déjà et que je continuerai comme il me l'a demandé. ». J'avais à peine prononcé ces mots qu'il prit son envol, suivi de peu par ses semblables. À grand renfort de cris, ils s'envolèrent vers le Sud. Je me relevais, incertaine… Ofélius me dit alors sur un ton plus neutre : « C'est une fort bonne idée Taïs… Souhaitons seulement que la teneur du message ait été comprise.

— Je veux y croire. J'ai montré à cet oiseau les détails en images…

— Vous avez bien fait, l'espoir est permis dans ce cas. ». Oui, l'espoir. Pas la certitude. Mais je n'avais pas d'autre possibilité. Je remontais en selle, un peu amère. Si les corbeaux ne protégeaient pas Ewen, personne ne le ferait. Et je ne pouvais rebrousser chemin. Terys reprit la direction du Nord tandis que je me répétais, pour m'en convaincre, que tout irait bien. Qu'Ahogur veillerait sur le père d'Angus. Me forçant à ignorer l'option contraire…

Afin de ne pas perdre de temps en repos intempestif, je n'évacuais

pas totalement mon énergie, me contentant de la faire baisser au minimum. J'espérais que mon fils ne provoquerait pas un arrêt inopiné de notre voyage mais n'ayant aucune emprise sur lui, je n'avais guère le choix… Je restais mutique pendant plusieurs heures. Pétrie de doutes et d'inquiétudes. À la fois pour Angus et pour Ewen. Mais je parvins à focaliser mes réflexions sur mon but. Et à trouver une forme de paix intérieure froide. Ce faisant, je réalisais combien la parole m'était accessoire. Par instant, Ofélius tenta d'engager une conversation, de lancer entre nous un échange studieux sur telle ou telle chose. Il comprit vite que je ne ferais aucun effort en ce sens. Nous avions rejoint la grande route menant à la capitale mais nous en étions encore bien loin. Terys avançait à un trot rapide, gardant un rythme régulier sans que j'aie à y veiller. La prochaine ville était à presque deux jours de distance et à la fin de celui-ci, nous fîmes une halte pour bivouaquer en bordure de forêt. Cette forêt qui semblait être partout, omniprésente, même quand nous nous en éloignions. Monstre tentaculaire et silencieux qui m'octroyait tacitement un droit de passage, tout en me lorgnant d'un œil avide… Quand nous nous installâmes pour la nuit, je pus enfin faire un feu conséquent. Même si le temps était resté gris et humide tout au long du jour, il l'était beaucoup moins que précédemment. J'avais trouvé quantité de bois sec aux pieds des grands arbres. Cette région forestière, loin de toute habitation, ne voyait sans doute jamais personne venir glaner de branches mortes sur son sol. Tandis que je mangeais ce qu'il me restait de vivres, des souvenirs d'enfance me vinrent en tête. De toute petite enfance. Je ne devais pas avoir dix ans alors. Je revoyais ces expéditions que nous faisions avec mon père, Ed, Colin et moi. Quand nous courrions dans la forêt des Arabesques pour ramasser des branchages. Que nous nous les disputions avant de les ranger sur le fagot porté par notre père. Et la façon dont nous le regardions tandis qu'il transportait ce fardeau sur son épaule. Lui, si fort. Lui dont la présence rendait la forêt rassurante. Je compris pourquoi les bois de Lyrkania me paraissaient si ternes et oppressants. Mon père n'y était pas… Pendant un bref instant, j'imaginais sa réaction, son visage quand il avait appris où je me trouvais ce soir-là. Je culpabilisais en sachant combien il devait être inquiet. Et je souhaitais ardemment que Sylvaine soit là pour le rassurer. Si tant est qu'elle le soit elle-même…

Le poids de cette longue journée se fit bientôt sentir. Je m'affalais lourdement au pied d'un arbre en soupirant. Je vis la lueur rouge vaporeuse émanant d'Ofélius qui flottait entre les arbres non loin. Il était reparti en exploration. Je fermais les yeux en m'enroulant dans ma cape, tout le corps alangui par la chaleur du feu. Là seulement, je

chassais l'Ihra pour me laisser sombrer, me sentir partir de l'autre côté de la réalité. Mais ce ne fut pas le cas. Je m'endormais oui, mais de ce sommeil lourd qui m'emportait toujours après une forte charge d'énergie. Et point de rêve alors. Juste l'abandon. La perte de tout repère, de toutes sensations… Quand je m'éveillais le matin suivant, le corps rempli de forces nouvelles, mon moral lui, n'était pas au beau fixe. C'est presque mécaniquement que j'accomplissais alors tous ces mêmes gestes du quotidien. Se lever, uriner derrière un arbre, verser un peu d'eau sur mes mains pour les laver ainsi que mon visage. Manger un morceau, me réajuster, seller Terys et reprendre la route. Tout ceci sans prononcer le moindre mot, avec à l'esprit, le visage d'Angus et au cœur, un trou béant sur le manque. Ofélius m'observait en silence, flottant autour de moi d'un air soucieux. Il ne me dit rien, conscient que la bulle mutique dans laquelle je me réfugiais était la seule source de mon courage apparent. Mais il n'y avait pas de courage en moi, juste cet entêtement à continuer d'avancer, coûte que coûte…

À la mi-journée, la grande route se fit plus étroite, serpentant toujours plus avant dans la forêt épaisse. Nous nous y enfoncions à bonne allure en direction du Nord et de sa capitale. Nous n'avions croisé aucun autre voyageur, aucun chariot depuis bien longtemps. La voie carrossable, jusqu'ici plutôt en bon état, se fit de plus en plus chaotique. D'énormes racines la déformaient par le dessous, une multitude de nids de poule et autres creux profonds la ponctuaient désormais régulièrement. Dans les plus grands de ces trous, parfois, quelques pierres amoncelées laissaient à penser qu'un homme avait tenté de corriger ces problèmes. Afin d'éviter aux chariots de briser leurs essieux, on avait essayé de combler ces creux. Cela ne signifiait qu'une chose, que cette voie était empruntée par d'autres êtres vivants que nous, même si nous n'en avions croisé aucun depuis des heures. Et cette idée avait quelque chose de rassurant. Car la forêt, bien que grouillante d'une vie aussi discrète qu'invisible, offrait une ambiance étrange qui donnait l'impression d'évoluer dans un désert. Des arbres aux troncs énormes, aux branches presque entièrement dénuées de feuilles s'élevaient à une vingtaine de mètres au-dessus de nos têtes. Mais point de chants d'oiseaux ou de glapissements de renard au loin. Juste le vent dans les hautes branches et le son des sabots de Terys sur le sol sec. Tout aurait pu se prêter à la tristesse mais j'avais désormais pris le pli de l'indifférence. Perdue dans mes pensées où les visages de ceux que j'aimais défilaient aux sons de leurs voix enjouées, je puisais dans certains souvenirs un bien-être aussi fugace que factice. Bien-être qui se teintait vite d'amertume tant ces moments de joie ou de

bonheur simple me paraissaient lointains. Je revis le jour où Sylvaine m'avait poussée à bout, forcée à livrer tout ce qui me déchirait le cœur alors. L'absence d'Angus, déjà. Et, en repensant à la façon dont nous nous étions enivrées ensuite, je ne pus réprimer un sourire. Sylvaine. Dans quel état d'inquiétude et de colère devait-elle se trouver alors que j'arpentais la Lyrkania ? Je m'interdis de l'imaginer. Tout comme je m'interdisais de trop penser à mon père, mon frère et tous les autres, en d'autres termes qu'en souvenirs heureux. Cet exercice intellectuel n'était pas si difficile mais je sentais que je ne pourrais m'y tenir très longtemps. Comme si la douleur, la mort et le manque patientaient derrière une porte transparente de mon esprit. Sachant très bien qu'ils finiraient par entrer. Pour l'heure, je pouvais voir leurs faciès grotesques sans entendre leurs voix. Mais cela ne durerait pas. Je le savais pertinemment…

Le jour gris de Lyrkania déclinait ainsi que la température ambiante. Il nous fallait à nouveau un abri pour la nuit. La route zigzagante nous avait menés à une zone aussi rocheuse qu'arborée. Nous n'avions pas quitté la forêt bien sûr, mais nous approchions de ce que la carte désignait comme la chaîne des Rubohès. Cette formation montagneuse s'étendait sur des centaines de kilomètres, formant ce qui ressemblait fort à une frontière naturelle similaire à la chaîne de l'Ereehator entre Ereeven et les contrées humaines. Ce qui les distinguait l'une de l'autre était le fait que la chaîne des Rubohès était quasiment rectiligne. Comme une ligne tracée vivement sur ce continent par une divinité perfectionniste… Les bois se firent de plus en plus brumeux à mesure que nous avancions. Un brouillard pâle et humide dans lequel on eut pu facilement se perdre. Un brouillard étrange cependant, car quand la nuit vint, il semblait garder une certaine forme de luminosité. Si bien qu'à un moment, je perdis la notion du temps. Autour de nous, je distinguais à peine les troncs des arbres, silhouettes sombres sur un fond cotonneux. Je surpris Ofélius en mettant pied à terre : « Que faites-vous Taïs ?

— On n'y voit pas à dix pieds. Autant s'arrêter ici pour la nuit, où que nous soyons.

— Ce n'est pas une bonne idée, souvenez-vous du codex, on y parle des Rubohès.

— Vous êtes sûr que… ». La capacité des Ereehators à ne rien oublier me frappa car, en entendant le spectre prononcer ce mot, l'image d'une page, d'un paragraphe plutôt long me vinrent en tête.

Les Rubohès, créatures endémiques aux massifs montagneux Lyrkaniens. D'apparence humaine mais de constitution unique, elles se nourrissaient de lumière tout au long des jours et ne pouvaient évoluer que la nuit à la faveur des brumes. En pleine journée, réduites à un état statique afin de capter le moindre rayonnement du soleil, elles étaient invisibles pour le commun des mortels. Seules leurs auras étaient détectables. Le texte conseillait de ne pas se charger d'Ihra en leur présence afin de ne pas attiser leur faim pour la lumière. Surtout en période hivernale, quand les jours se faisaient plus courts et l'ensoleillement moins intense. Cette saison était une période de privation pour les Rubohès, parfois de disette. Et un être affamé pouvait s'avérer dangereux. Ofélius ajouta, en écho à mes pensées : « Nous n'avons pas vu le soleil depuis notre arrivée, les Rubohès doivent être aux abois…

— S'il en reste.

— Pardon ?

— Ces êtres ne sont pas immortels, privés de lumière, ils doivent bien finir par mourir non ?

— Certes…

— Installons-nous sur le bas-côté de la route. Nous ne ferons pas de feu, voilà tout. Juste dans l'hypothèse où il resterait quelques individus survivants. ». Il opina en s'approchant. Je le vis vérifier mes yeux. Il craignait que mon fils ne décide de les illuminer inopinément et je dois bien avouer que je partageais son inquiétude. Mais la fatigue était là et peu après, je me pelotonnais dans ma cape au pied d'un arbre couvert de mousse. Le sol était dur et humide mais l'espoir de retrouver Angus en rêve effaçait tout l'inconfort de ma couche. J'avais déjà fermé les yeux qu'Ofélius me dit : « Un instant Taïs, je sais que vous brûlez de retrouver votre époux mais… Il faut vous nourrir. Vous n'avez pas le droit de négliger votre santé. ». Je lui adressais un regard noir en prenant le morceau de pain qu'il me tendait. Je le mangeais sans appétit. Il était rassis et avait le goût du sac de cuir dans lequel il avait été remisé. Mais quand les premières bouchées atteignirent mon estomac vide, je réalisais à quel point je m'étais négligée. Moi, mais surtout l'enfant que je portais. Le spectre m'apporta ma gourde et, avant d'y boire, je lui demandais : « Reste-t-il autre chose à manger ? ». Il y eut un vague sourire sur son visage transparent avant qu'il ne me tende un morceau de viande séchée. Elle n'était pas meilleure que le pain et surtout, particulièrement dure. J'eus l'impression de mastiquer un morceau de semelle. Mais il fallait que je mange. J'avais

presque l'impression de sentir mon estomac se déplier à mesure que je lui envoyais la nourriture, aussi médiocre fût-elle. Ofélius me donna un demi-biscuit en disant : « Et voici tout ce qu'il reste. Il nous faudra faire le plein de vivres à la prochaine ville. Ou bien chasser quelque chose même si le gibier est plutôt… ». Il ne termina pas sa phrase, l'expression de son visage passa brusquement de détendue à extrêmement soucieuse. Il s'écria : « En selle ! L'enfant est réveillé !! ». En passant vivement une main devant mes yeux, je vis la lueur sur ma paume et me levais aussitôt. Le spectre s'agitait en tournoyant autour de nous tandis que j'avais un instant de flottement. En scrutant les alentours brumeux, je ne vis rien de suspect et dis : « Un moment, nous ne sommes même pas certains qu'il y a encore des Rubohès dans cette forêt ! ». Je fermais les yeux pour les rouvrir afin de capter les auras et ne vis rien d'autre que la vapeur rouge du Nécromancien. Il objecta : « Par tous les Trolls des glaces ! Ne courons pas le risque ! Partons Taïs !

— Pour aller où foutre dieu ?! On n'y voit rien !

— Il suffit de suivre la route, je vous guiderai ! ». J'eus une seconde d'hésitation avant de retourner m'asseoir au pied de l'arbre en soupirant. Le spectre se figea, sidéré : « Mais… Que faites-vous ?! Il faut partir !

— Il n'y a rien ici. Personne. Pas le moindre… suceur de lumière ni la moindre âme qui vive. Je ne vois aucune aura, rien. Et je suis épuisée. Je vais fermer les yeux et dormir. Si d'aventure un Rubohès famélique passait dans le coin, il ne verra pas ma lumière puisque mes yeux seront clos. Sur ce, bonne nuit à vous. ». Je joignais le geste à la parole et fermais les yeux en m'étendant sur la mousse humide. J'entendis encore Ofélius, paniqué : « Mais ?! Mais vous ne pouvez pas…

— Fermez-là !

— Vous ne pouvez pas faire ça ! Vous mettez votre enfant en danger ! ». Cette remarque me piqua au vif, je me redressais prestement pour rugir : « Il n'y a rien ici foutu sp… ». Mes mots s'éteignirent sur ma bouche. À moins d'un mètre derrière Ofélius, une silhouette se dessinait dans le brouillard. Une haute silhouette aux contours humains. Face à mon regard fixe, le spectre se retourna et souffla, à mi-voix : « Misère lunaire… ». Je me relevais lentement pour me diriger vers Terys qui, jusque-là, n'avait pas bronché. En montant en selle, je remarquais d'autres présences dans la brume. Un, deux, trois… sept… onze. Tellement que j'en perdis le compte. À mon

contact, ma jument capta toute mon anxiété. Il fallait fuir. Vite. Mais dès que Terys se mit à galoper, je vis qu'elle ne parvenait pas à distancer les Rubohès. Ils étaient partout où était le brouillard, disparaissant puis réapparaissant devant nous alors que ma jument mettait toutes ses forces dans cette fuite effrénée. Ofélius restait à nos côtés, il me cria de le suivre à l'instant même où je vis un Rubohès tendre une main fantomatique vers mon visage. Je talonnais Terys qui accéléra encore son allure. En mon esprit paniqué, la seule solution envisageable était la captation d'énergie. L'Ihra donnerait à mon cheval une rapidité qui nous mettrait vite hors d'atteinte. Le spectre s'écria : « Ne les laissez pas vous toucher !!

— Nous n'allons pas assez vite !!

— À une demi-lieue, la brume s'arrête !

— C'est trop loin je… ». Je dus me tordre sur ma selle pour éviter qu'une autre créature ne m'agrippe. Un contact glacé sur ma cheville gauche me fit baisser les yeux, un Rubohès s'y était accroché ! Je ne pouvais même pas ôter mon pied de l'étrier ! Bientôt la même sensation se fit sentir sur ma cheville droite, puis les créatures attrapèrent mes coudes pour me tirer vers l'arrière. Tout mon corps était contracté vers l'avant, j'arrivais à tenir bon malgré la multitude de mains glacées que je percevais sur moi, me tirant de tous côtés. Ofélius tenta de les repousser, en vain, il me cria : « Tenez bon ! Nous y sommes presque !! ». Mais brusquement, tout mon visage fut recouvert par ce que j'identifiais comme un brouillard quasiment solide. Je n'y voyais plus rien, je ne pouvais même plus respirer ! D'autres mains m'attrapèrent, tout mon être en était couvert, me pétrifiant de froid. Je basculais en arrière pour retomber lourdement au sol. Aussi lourdement qu'un groupe entier de personnes l'auraient fait. Et c'était le cas, je n'étais pas tombée seule mais couverte de ces créatures aussi silencieuses qu'affamées. J'étouffais littéralement. La panique atteignit son point culminant sous mon crâne. On m'agrippait, me tirait, me traînait au sol, me griffait et je ne pouvais plus respirer ! J'aurais voulu crier, hurler ma colère et ma peur ! Mon cerveau était comme incendié, et les perceptions qu'il recevait me renvoyèrent l'image de mon corps bientôt démembré. Si je me chargeais d'énergie, je ne ferais qu'en attirer d'autres ! La terreur m'envahit mais un choc, ma tête heurtant le sol, y coupa court… La dernière sensation que je perçus fut une main plaquée sur ma bouche, la suffocation. Et la dernière image qui me traversa l'esprit fut celle de l'Orthon de la forêt des Arabesques, le premier homme que j'avais tué. Sa grande main sur mon visage…

Une voix, un murmure à mon oreille me fit ouvrir les yeux. Mais je les ouvrais sur un environnement obscur. J'eus l'impression d'émerger d'un profond sommeil tant je me sentais lourde, presque amorphe. Et peu à peu, je discernais mieux les contours des choses autour de moi, éclairées d'une faible lueur bleutée. Mon cœur se mit à battre plus vite quand je reconnus l'intérieur de la chaumière où j'avais grandi. J'étais étendue sur le lit de mon père et la pièce principale était baignée par les ténèbres. Comme au cœur d'une nuit profonde, une nuit sans lune ni étoile. Je me redressais péniblement, le corps toujours engourdi. Je marquais un temps d'arrêt pour tendre l'oreille. Les craquements discrets du feu dans l'âtre attirèrent mon regard. J'y vis la lueur mourante des braises mais je dus me frotter les yeux pour croire en leur couleur. Leur incandescence était bleue. C'est en cet instant, alors que je laissais mon regard retrouver tous les contours familiers de mon foyer, que je compris. Ceci n'était pas la réalité. Le murmure se fit à nouveau entendre. Une voix d'homme, comme étouffée. Je me levais, fébrile, l'oreille aux aguets, pour faire le tour de la pièce lentement. Je ne parvenais pas à trouver d'où venait cette voix. Arrivée à la porte d'entrée, je posais une main hésitante sur le vieux bois. Son contact me causa un frisson d'émotion. Même si la texture sous mes doigts était similaire celle que j'avais connue, je savais que je n'étais pas de retour à Pierre Fendue. Des larmes me montèrent aux yeux, je les refermais aussitôt fans un froncement de sourcils : « Rien n'est vrai ici… Rien n'est réel. ». La voix se fit alors entendre plus nettement. Je la reconnus instantanément quand elle me dit : « Ma douce, te voilà enfin ! ». Ma réponse se fit dans un timbre brisé par l'émotion : « Angus ! C'est toi qui as… fait tout ceci ?!

— Oui, je voulais que tu te sentes en sécurité. Que t'est-il arrivé ? J'ai perçu ta détresse, j'ai cru devenir fou ! ». Les images de l'attaque des Rubohès me revinrent en un clin d'œil, ma gorge se serra sous le coup de l'angoisse. Que s'était-il passé après qu'ils se soient tous rués sur moi ? Je l'ignorais. Mais l'évidence me frappa : si je pouvais être en rêve auprès d'Angus, j'étais toujours en vie ! Ce seul fait concret suffit à apaiser un peu mes craintes. Je racontais tout à mon bienaimé qui tardait à apparaître : « Voilà, tu en sais autant que moi maintenant. Mais pourquoi ne te matérialises-tu pas ?

— Je ne peux pas. Créer cet environnement me demande un effort de concentration énorme déjà.

— Dans ce cas, revenons à l'obscurité totale, je veux te voir, tu me manques tellement ! ». Il ne répondit rien, posant un silence étrange

entre nous. À nouveau, je m'inquiétais : « Angus ?

— Ce n'est pas aussi simple… Défaire ce que j'ai créé me demanderait encore un effort et je ne suis pas certain de pouvoir t'apparaître ensuite.

— Ta voix est bizarre… Tu sembles vraiment… ». Tout à coup, je réalisais que cette fatigue intense, cette lourdeur dans mes membres n'était pas la mienne. Je lâchais le dernier mot de ma phrase dans un souffle anxieux : « … épuisé.

— Je le suis… Et je ne pourrais rester auprès de toi très longtemps. Je sens mon énergie qui s'amenuise ma douce…

— Est-ce que ce sont eux ? Les Nécromanciens ? Ils te prennent ton Ihra ? ». Un autre court silence avant qu'il ne réponde, comme à contrecœur : « Oui. Ils ne me laissent que peu de répit. ». Je plaquais une main contre ma bouche pour retenir un geignement mêlé de colère et de frustration. Puis, espérant faire bonne figure, je ravalais mes émotions pour dire, le souffle un peu court : « Dans ce cas, il faut que… que tu profites de ces moments de répit pour te reposer. Dormir. Dormir vraiment. Je suis en chemin mon amour. Je vais te libérer et crever le cœur de tous ces chiens ! ». Il y eut encore un silence avant qu'il ne dise, d'une voix brisée : « J'ai besoin de te voir Solène, de te parler… ». Je compris qu'au-delà de tout l'amour qui nous liait, nos entrevues étaient ce qui l'aidait à tenir bon. Je lui dis néanmoins d'un ton que je voulais plein d'assurance : « Mais cette fois, c'est à toi de te montrer raisonnable. Tu dois rester en vie Angus. Tu dois rester en vie parce que… ». Ma prestance feinte s'étiola à chaque mot que je prononçais ensuite : « Parce que tu si tu meurs… Je ne continuerai pas sans toi. Et tu sais que notre fils ne pourrait pas survivre si tu n'es pas là. Ofélius nous l'a dit : c'est le père qui libère l'enfant de sa poche… ». Les contours de la pièce vacillèrent jusqu'à devenir flous. J'ajoutais, d'une voix blanche : « Je t'aime Angus. ». Aucune réponse ne me parvint. Je tombais à genoux tandis que la chaumière autour de moi disparaissait. Je me retrouvais bientôt perdue au cœur d'une noirceur sans limites. Je baissais les yeux sur mon ventre en le caressant et, en cet instant, un désespoir sans nom m'avala tout entière. Je me mis à sangloter, à verser des torrents de larmes sans pouvoir m'arrêter… il me sembla que je pleurais depuis des heures quand enfin, je fermais les yeux pour quitter cet univers de chimères. Mais je ne m'éveillais pas pour autant dans le monde concret. Je dormis. Longtemps. Très longtemps. D'un sommeil surnaturel, inique… Et ce qui me tira de ce repos cataleptique n'avait pas la délicatesse d'un rayon de soleil filtrant entre deux volets. C'est

une odeur puissante d'urine chaude qui me fit ouvrir les yeux. Une senteur âcre et fauve qui me causa une nausée incoercible. Je me redressais brusquement en portant une main sur mon nez et manquais de peu de perdre l'équilibre. En une seconde, je me découvrais au bord d'un ravin battu par les vents. Une énorme main me rattrapa in extremis par l'épaule. Je m'y accrochais par réflexe et dans l'instant, je la découvrais aussi velue que griffue. J'ouvrais de grands yeux effrayés en relevant la tête vers le faciès animal qui se tenait au-dessus de moi. Il me retint quand j'eus un mouvement de recul, c'est alors que je reconnus la mèche blanche et les yeux verts qui me toisaient d'un air sévère. Le Vilan du campement. Vigo. De sa voix gutturale, il me grogna : « Tiens-toi tranquille, je n'ai pas fait tout ça pour que tu tombes maintenant ! ». Ofélius apparut aussitôt devant moi, tout sourire : « Que tous les Premiers soient loués ! Vous êtes revenue à vous Taïs ! J'étais tellement inquiet !!

— Qu'est-ce que… où sommes-nous ? ». Le Vilan me tourna le dos pour préparer un feu, ignorant sciemment ma question. Mais le spectre lui, me répondit aussitôt : « Vous avez été enlevée par les Rubohès, vous vous souvenez de cela ?

— Non, juste de l'attaque…

— Oh… Et bien ils vous ont capturée et emportée dans leur sanctuaire ! Un dédale de grottes et de tunnels dans la montagne ! Je ne pouvais rien faire, ces maudites créatures sont naturellement protégées contre les esprits ! Et leur repaire l'est tout autant ! Je ne pouvais même pas entrer ! C'est le sieur Vigo qui est allé vous chercher ! Au péril de sa vie ! ». Je vis les oreilles pointues du Vilan tourner brièvement sur le côté. Je lâchais, à dessein : « Vous ne nous aurez pas suivis pour rien on dirait… ». Il ne broncha pas mais Ofélius m'interrogea du regard. J'ajoutais, en guettant la réaction de mon sauveur : « Ce n'est pas très discret de pisser partout comme une chienne en chaleur… ». Il se raidit, les oreilles bien droites comme s'il était en arrêt, mais garda le silence. Ofélius me dit à mi-voix : « Taïs, je vous en prie ! Vous lui devez la vie ! » et c'est à ces mots que le Vilan dit : « Parce que ça l'est sûrement plus de massacrer tous les Nécros que tu croises, femelle… ». Contrairement à ce qu'il imaginait, sa réflexion me tira un demi-sourire. Je me relevais et m'approchais tandis qu'Ofélius portait une main à son front d'un air las en soupirant. Je contournais le Vilan pour lui faire face et lui dire simplement : « Merci maître Vilan. ». Il releva brièvement sa grosse tête d'un air surpris puis reporta son attention sur le feu qui commençait à prendre en grommelant : « De rien. Je suis là pour ça.

— Là pour ça ? ». Je m'accroupis de l'autre côté des petites flammes dansantes dans l'attente d'une réponse qui tardait à venir. Mon regard insistant sur lui parut le déranger. Il s'assit en tailleur en lâchant de mauvais gré : « Tu as oublié ? La promesse Vilanne, une vie pour une vie. La tradition blablabla…

— Ce n'est pas Kaytlinn qui devait…

— Elle est bien trop jeune ! Je n'allais pas laisser la fille de mon frère devenir ta suivante !

— Hé, je n'ai rien demandé moi ! J'ai même refusé !

— Je sais. ». Il ne semblait pas enclin au bavardage mais une question me taraudait. Je me tournais vers Ofélius : « Et Terys ?

— Elle va bien. Je l'ai laissé à moins d'une lieue de l'entrée du sanctuaire Rubohès. Elle s'était égarée non loin dans le brouillard, je suis retourné la voir régulièrement pendant votre… sommeil. ». Vigo nous surprit en disant, sans nous accorder un regard : « Ce n'était pas du sommeil. Les Rubohès mettent leur victime entre la vie et la mort. Aux portes de l'autre-monde. ». Le spectre haussa les sourcils et reprit : « Reste que… Votre monture se porte bien, même si elle est inquiète comme nous l'étions tous.

— Il me tarde de la retrouver. Mais avant… Racontez-moi… Vigo ? ». Encore un regard surpris de sa part, il grogna un : « Le fantôme va le faire, il aime parler. ». Ofélius toussota et se lança dans le récit de mon sauvetage, ne retenant que très mal une certaine emphase dans son phrasé. Quand les Rubohès m'avaient capturée et emportée, le Nécromancien s'était donc heurté à la protection de leur refuge. Il avait erré dans la montagne à la recherche d'une entrée qu'il pourrait emprunter, en vain. Et quand, alors qu'il revenait auprès de Terys, il se trouva face au Vilan. Il s'était précipité pour lui demander de l'aide. Mais celui-ci était resté mutique, se contentant pour toute réponse, d'entrer dans le sanctuaire uniquement armé de sa mauvaise humeur apparente. Il n'en était ressorti que de longues heures plus tard, me portant sur son épaule comme une poupée de chiffon. Il lui avait fallu courir encore au-delà des brumes et escalader assez haut pour nous mettre hors de portée des Rubohès. Cela expliquait pourquoi nous nous trouvions dans un petit renfoncement rocheux à une vingtaine de mètres du sol. J'interrompais Ofélius pour demander au Vilan : « Ils avaient l'air d'être nombreux quand ils nous ont attaqués, comment avez-vous fait pour en venir à bout ? ». Il était allé s'asseoir au bord de la caverne, nous tournant toujours le dos. Il soupira avant de répondre

: « Ces créatures ne sont faites que de vapeur d'eau et de glace, ce n'est pas un exploit. J'avais l'effet de surprise de mon côté. Il fallait frapper fort et vite voilà tout… Et fuir encore plus vite. ». En regardant mieux ses larges épaules couvertes de fourrure et son échine musculeuse, je n'eus aucun doute sur sa force de frappe. Les Vilans, sous leur forme animale, étaient des êtres impressionnants en tous points. Et Vigo était le plus grand et le plus massif que j'aie vu jusque-là. Même s'il est vrai que je n'avais encore vu que ceux de son clan. Je vins m'asseoir à côté de lui au bord du gouffre et, malgré les ténèbres profondes de la nuit, je vis en contrebas la brume légèrement lumineuse qui tapissait encore le sol de la forêt. J'avais été plus qu'imprudente, cela ne devait plus se reproduire. Cela me coûtait de l'admettre, mais il me fallait prêter davantage attention aux conseils d'Ofélius. J'en étais à cette idée pénible quand Vigo me surprit en disant, sans me regarder : « Tu aurais dû écouter le fantôme.

— Oui… ». Du coin de l'œil, je vis ses oreilles s'agiter fugacement. Sans doute s'attendait-il à ce que je tente de me justifier. Un court silence s'installa entre nous. Je n'avais rien à dire pour ma défense et aucune intention d'entrer en conflit avec le Vilan par jeu. Il venait de me sauver la vie. Et même si je percevais en lui une cible idéale au sarcasme, il ne méritait pas que je joue avec ses nerfs. Il ne méritait que ma gratitude. Je me pris cependant à en douter quand il me dit, d'un ton un peu trop autoritaire : « Va te mettre plus près du feu, les femelles pleines ne doivent pas rester dans le froid. ». Je lui adressais un regard noir sans bouger d'un pouce. Femelle, pleine… Rien que ces deux mots m'avaient vrillé les nerfs. J'inspirais profondément avant de dire, comme si je n'avais rien entendu : « Heureusement que vous étiez là. M'avoir sauvé la vie vous délie de votre… tradition non ? Vous pouvez retourner auprès de votre clan maintenant. ». Il eut ce qui ressemblait à un petit pouffement de rire amer avant de tourner la tête vers moi pour planter son regard vert dans le mien. Il parut me jauger pendant une seconde avant d'articuler : « Non. Ce n'est pas ainsi que ça fonctionne. Ce serait trop beau. D'où viens-tu pour ignorer ce que ton peuple a utilisé pour nous réduire en esclavage ?

— De très loin. De l'autre côté de l'océan Sangül. ». Il eut un haussement de sourcil presque moqueur : « Tu n'es pas de la marchandise de Paüll, ça crève les yeux… Tu sais manier l'Ihra mieux que les Nécros, tu portes des armes d'Ereeus… Et tu veux me faire croire que tu viens tout droit de chez les humains ? Eux qui n'ont aucun pouvoir ?

— C'est un peu plus compliqué que ça.

— Je crois plutôt que ce vieux fou de Merca a fini par réussir à engrosser une femelle Nécro de lignée pure et que tu en es le résultat.

— Ça n'a pas de sens, pourquoi je voudrais la mort de tous ceux que je croise dans ce cas ?

— Peut-être parce que tu es aussi démente que ton père. Que ta capacité à utiliser l'Ihra te donne envie de prendre sa place, tout simplement ! ». J'écarquillais les yeux, abasourdie par ce que je venais d'entendre. Car même si elle était pour le moins dressée à l'emporte-pièce, son hypothèse n'en n'était pas moins plausible. Pendant un court instant, je ne sus plus par quel bout prendre mon histoire pour la lui raconter. Et qu'il puisse y croire. Mais Ofélius, qui nous observait en silence depuis un long moment, vola à mon secours : « Si vous le permettez Taïs, je peux expliquer le pourquoi et le comment de notre présence en Lyrkania au sieur Vigo… Car il me semble évident qu'il se méprend gravement. ». Je hochais la tête et me relevais pour retourner m'installer auprès du feu, dépitée. Je venais de réaliser que tout ce qui m'avait mené jusqu'en Lyrkania pouvait sembler peu crédible à quiconque en entendrait le récit. Moi-même, si quelqu'un m'avait raconté tout cela trois ans auparavant, quand je relevais les pièges dans la forêt en terres humaines… Je n'en aurais pas cru un traître mot.

Chapitre 22 :

L'approche culinaire.

Quand Ofélius se lança dans le récit de ce qui nous avait menés à entreprendre ce périple Lyrkanien, je l'écoutais attentivement. Au début. Mais après de longues minutes, une langueur me saisit. Une langueur physique. Comme si, au lieu de me reposer, l'état cataleptique dans lequel m'avaient plongé les Rubohès m'avait profondément épuisée. Je m'installais, assise adossée à la paroi rocheuse de notre abri et tentais tant bien que mal de lutter contre la fatigue qui m'abrutissait un peu plus à chaque minute. Je voulais garder une certaine contenance face au Vilan qui m'observait discrètement par intermittence. Surtout quand le spectre lui parla de mes "exploits" guerriers. Il me regardait sans arriver à croire qu'une créature aussi chétive que moi ait pu ferrailler comme un soudard. Pour lui qui devait faire le double de mon poids, c'était inconcevable. Il n'émit que peu de commentaires à l'exposé que lui faisait Ofélius. Ne posant que quelques questions auxquelles le Nécromancien se faisait un plaisir de répondre. Mais la plupart du temps, il resta silencieux, l'air grave. Seuls ses yeux verts témoignaient de l'intense réflexion que lui causaient les faits qu'on lui relatait. Toujours mobiles, brillants d'un éclat aussi vif que leur couleur. Et quand, à un moment, ma tête se fit si lourde qu'elle bascula en arrière, il me fit presque sursauter en me lançant : « Il faut que tu dormes, qu'attends-tu pour t'étendre ?! ». J'aurais voulu pouvoir l'envoyer paître mais mes yeux s'étaient déjà fermés. Le sommeil m'emporta avant même que je me sois laissé glisser au sol… Quand j'ouvrais à nouveau les paupières, la lumière ambiante me causa une migraine instantanée. Le ciel était d'un gris très pâle, comme si la neige était sur le point de tomber. Ofélius vint s'enquérir de ma santé tandis que Vigo, à quatre pattes, se penchait au-dessus du vide en flairant le vent glacé : « Comment vous sentez-vous ce matin, Taïs ?

— Bien, bien… Enfin… ». Je portais une main à ma tête en plissant les yeux. Le Vilan dit alors sans cesser de humer l'air ambiant : « Le mal de crâne… C'est toujours comme ça après. Tu en as pour la journée… Allez, il est temps. ». Il me tendit une de ses grandes mains

griffues et, sur le coup, je ne compris pas. Ofélius me chuchota : « Vous ne pourrez descendre que de la façon dont vous êtes montée jusqu'ici… ». Vigo s'agaça : « Sur mon dos ! ». Aussi hésitante que hagarde, je pris sa main. Ou plutôt devrai-je dire, je posais ma main dans la sienne et ses longs doigts se refermèrent dessus jusqu'à mon poignet. Étrange contact rugueux et chaud où je pus sentir fugacement la pointe acérée de ses griffes semblables dans la forme, à celles d'un félin. Il fit passer mon bras autour de son cou tandis que je grimpais sur son dos. Je me retrouvais le nez dans son pelage à l'odeur musquée et fauve, bredouillant : « Je ne suis pas sûre de… de comprendre comment on… ». Avant que j'aie fini ma phrase, il s'élança à l'assaut de la paroi rocheuse. Par réflexe, je resserrai mon étreinte autour de son cou d'une largeur surprenante. Je m'accrochais à sa fourrure épaisse, la tirant sûrement avec nervosité. Mais il ne laissa rien transparaître de son probable inconfort et continua son ascension à la force des griffes. Le vent nous balayait impitoyablement et Ofélius, inquiet, vint flotter auprès de nous pour me dire de ne pas regarder en bas. Je n'en avais aucune intention. Je voyais déjà avec angoisse la longue distance nous séparant du sommet de ce qui ressemblait à une falaise. J'avais enroulé mes jambes autour de la taille du Vilan, tout mon corps s'était contracté dans cette position. Fort heureusement, Vigo semblait coutumier de l'escalade. Je pouvais sentir tous ses muscles répondre à chaque élan donné. Ses griffes attaquaient la roche friable et s'y plantaient solidement. À aucun moment il ne glissa, n'hésita ou ne perdit sa prise. Et en moins de dix minutes, nous fûmes au sommet. Quand je m'écartais de lui, mes jambes et mes bras étaient douloureux tant je m'étais crispée. Le Vilan, lui, s'ébroua en soupirant : « Au cheval maintenant. Ne perdons pas de temps, il va bientôt neiger. Et sur ce plateau c'est la mort assurée. ». Il tourna les talons pour s'éloigner, convaincu que je le suivrais. Je pris un instant pour embrasser les alentours d'un regard circulaire. Nous nous trouvions sur une falaise, au bord d'un précipice profond d'une quarantaine de mètres. Vers le Sud, la forêt, toujours. S'étalant, sombre et dense, à perte de vue. Face à cette falaise, une autre, moins élevée et, entre elles, ce canyon que les arbres avaient réussi à coloniser. Comme une blessure profonde joignant l'Est à l'Ouest, je ne pouvais en voir la fin. Nous avions atteint la zone montagneuse et ce ravin en marquait le début. Au Nord, la végétation se faisait moins épaisse, les arbres moins forts et le vent, impitoyable et glacial, nous balayait sans discontinuer. Je suivis le Vilan sur la pente descendante de la falaise, de loin en loin. Mon attention captivée par les hauts reliefs dont les pics disparaissaient dans le ciel pâle toujours si bas. Ofélius remarqua mon intérêt pour ces montagnes et me dit : « La chaîne des Rubohès n'est pas le massif montagneux le

plus haut de Lyrkania. Je pense qu'en quelques siècles, ce fait n'a pas dû changer… à l'extrême Nord, les montagnes mortes sont bien plus impressionnantes. Surtout celle du dragon Béant.

— Dragon Béant, montagnes mortes, les Lyrkaniens ont le génie de la formule angoissante.

— En fait, le dragon Béant est un volcan qui ne dort jamais. La nuit, la lumière distillée par ses bouillonnements de lave est visible à des lieues et des lieues de distance. Et pour ce qui est des montagnes mortes, cela s'explique par…

— Vous me ferez la leçon une autre fois. ». Je pressais l'allure pour rejoindre Vigo qui marchait d'un pas rapide assez loin devant nous. Quand je le rejoignis, j'avais le souffle un peu court : « Où allez-vous ainsi ? Hé ! Attendez-moi !

— Il faut nous mettre à l'abri dans la plaine avant la tombée de la nuit. Il va neiger.

— Oui, ça, je l'avais compris la première fois mais… ». Ses enjambées étaient bien plus larges que les miennes, je peinais à le suivre. N'y tenant plus, je l'arrêtais en l'attrapant par l'avant-bras : « Arrêtez-vous Bordel de… ». Il me surprit en stoppant net pour me faire face, son faciès bestial témoignant toujours de cette sempiternelle gravité rageuse. Il grogna, en me toisant : « Quoi ?! Tu veux ton cheval oui ou merde ?!

— Oui mais…

— J'irais le chercher quand tu seras à l'abri. ». Son ton autoritaire me vrillait les nerfs. Je l'affrontais du regard en disant d'un ton sec : « Oui je sais, il va neiger et il faut croire que ça vous fait peur mais je n'ai pas besoin de vous pour retrouver Terys ni pour quoi que ce soit d'autre. Tracez votre route, je vous délivre de votre promesse ! Retournez auprès des vôtres, vous êtes libre ! ». Il fit un pas vers moi, si bien que je dus lever la tête pour garder mes yeux plantés dans les siens. Et, d'une voix rendue encore plus grave par la colère, il me dit : « Tu ne peux pas m'en délivrer foutue tête de pioche, tu n'as pas ce pouvoir sur moi. Tu n'en as d'ailleurs aucun ici. Qui que tu sois, Ereehator ou Nécromancienne, tu crèveras de froid quand la nuit tombera et que ton sang gèlera dans tes veines… Remarque, ta mort me libèrerait, oui.

— Pourquoi ne pas m'avoir laissé mourir chez les Rubohès dans ce cas ? ». Il entrouvrit la gueule pour répondre, un éclat de rage traversa

son regard avant qu'il ne lâche entre ses dents : « J'aurais dû. ». Puis, à ma grande surprise, il tourna les talons en s'exclamant : « Dans la vallée il y a une ancienne demeure en ruines ! Ses caves sont intactes et servent d'abris aux voyageurs ! Nous y serons dans moins d'une heure, en route ! ». Tendue comme un arc, je le regardais s'éloigner en me promettant de faire en sorte de me débarrasser de lui. De trouver le moyen de le défaire de sa promesse. Ofélius m'incita à le suivre en me rappelant que la dernière fois que j'avais manqué de prudence, j'avais failli en mourir. Je lui répondis dans un juron et suivais le Vilan de mauvais gré…

Il avait dit vrai. Nous nous retrouvâmes bientôt dans une petite vallée au pied des montagnes. Un endroit qui eut pu être charmant si le soleil l'avait baigné de ses rayons. En l'occurrence, la nature y était rachitique, désolée. Mais à mesure que nous progressions, je découvrais les restes d'une vie bien différente. Des alignements de clôtures brisées, des masures en décrépitude. Ici une roue de chariot, là un puits envahi par les ronces… Cette vallée avait été autre chose que cette terre brûlée par le froid et les intempéries. Et quand nous arrivâmes en vue d'une grande demeure ruiniforme, je ne pus qu'en être convaincue. La température ambiante avait considérablement baissé quand nous passâmes sous l'arche d'une grande porte menant autrefois à l'intérieur de cette maison. L'arche était d'ailleurs tout ce qui tenait encore debout en ces lieux. On pouvait deviner les limites de l'habitation par les quelques pierres taillées dépassant à peine du sol. Un sol toujours pavé de grandes dalles désormais fendues de toutes parts, rongées par une végétation aussi sèche que chétive. Je suivis le Vilan jusqu'à l'entrée d'un escalier descendant vers les caves de la demeure. Les marches étaient étroites et très abîmées, je craignis plusieurs fois d'y chuter. Ofélius passa devant moi, l'air soucieux. Je crus sur le moment qu'il s'inquiétait de me voir tomber mais ses craintes étaient tout autre. Quand la pénombre se fit obscurité, il me dit, par-dessus son épaule : « Il y a de nombreuses âmes errantes ici, les percevez-vous Taïs ?

— J'ai déjà dû mal à voir mes pieds alors vos… ». La pierre friable d'une marche céda sous mes pas et je glissais lamentablement jusqu'à Vigo qui me rattrapa par le col de justesse. Il me souleva ainsi comme une chevrette égarée pour mettre mon visage à hauteur de son regard : « à quoi te sers d'avoir les yeux qui s'allument si tu ne vois pas dans le noir ? ». Puis il me laissa retomber à côté de lui en maugréant : « Reste juste derrière moi. ». J'obéis, vexée, et après une descente d'une centaine de marches, nous arrivâmes enfin sur un sol plat. Peu à peu

nous avions moins entendu le vent gronder au-dehors. Et, arrivés dans cette cave, nous n'entendions plus rien du tout que nos pas résonnant étrangement. Comme si l'endroit où nous nous trouvions était immense et vide. Vigo s'arrêta, je manquais de peu de lui rentrer dedans. Je n'y voyais rien du tout. Il dit : « Ne bouge pas, je vais chercher une torche. ». Dans cette obscurité totale, je le sentis s'éloigner rapidement. J'entendais ses pas, et à chacun d'eux, le crissement fugace de ses griffes sur le sol. Ofélius me murmura : « Ce n'est pas une cave…

— Quelle différence ? Ça pourrait tout aussi bien être une salle de bal, ce sera notre abri en attendant de reprendre la route.

— Justement Taïs… ». Vigo revint à nous et, avant que je n'aie sorti ma pierre à briquet de ma poche, le spectre marmotta quelques mots incompréhensibles qui fit s'enflammer le flambeau. Le Vilan me le donna en disant : « Je serais de retour dans deux ou trois heures avec ton cheval. ». Puis il quitta les lieux sans attendre de réponse. Mon regard le suivit et dès qu'il se fut engouffré dans l'étroit escalier, j'en découvrais l'entrée. Tout le pourtour de ce passage était sculpté dans une pierre claire, sans doute calcaire. Une sculpture délicate présentant un enchevêtrement de vigne très réaliste. Du coin de l'œil, je vis d'autres lumières s'allumer derrière moi. Ofélius enflammait tout ce qui pouvait éclairer les lieux. Et en me retournant, je découvrais peu à peu la taille impressionnante de la pièce dans laquelle nous nous trouvions. Il n'y avait quasiment rien dans cette grande salle d'au moins vingt mètres de long sur dix de large. Des torches aux supports métalliques rivés dans les murs, deux ou trois grands candélabres sur pieds, un ou deux bancs et une assez grande table… Ofélius fit le tour de la pièce bientôt totalement illuminée en disant : « Ceci n'est pas une cave mais un refuge d'hiver. Toutes les grandes maisons en avaient une à mon époque ! Enfin, celles des seigneurs du Nord ! Les hivers sont terribles dans ces régions. Regardez, vous avez déjà vu des caves avec une telle cheminée ? Je vais en examiner le conduit, peut-être pourrons-nous y faire un feu… ». Je m'approchais de ladite cheminée tandis qu'il s'y engouffrait promptement. Je la découvrais entièrement sculptée, elle aussi, des jambages au manteau. Même enchevêtrement de vignes portant de lourdes grappes de raisin. Sur le manteau, une inscription encore lisible : « Tahaneem ». J'entendis Ofélius grommeler dans le conduit, des pierres en dégringolèrent, puis des branchages, un cadavre desséché d'oiseau et une assez grosse araignée. Cette dernière pris aussitôt la fuite alors que le spectre réapparaissait en disant d'un air satisfait : « Compte tenu du nombre d'années — ou de siècles ! - durant lesquelles cet endroit a été abandonné, le conduit est en fort bon état. Vous dormirez au chaud

cette nuit Taïs. ». Mon regard se tourna vers la table à quelques pas de nous. Il ne fut pas si facile de la tailler en pièce à coup d'épée, mais j'y parvins. Une fille de bûcheron devait savoir improviser après tout…

En attendant le retour de Vigo, il m'apparut évident qu'il ne pourrait pas faire descendre Terys par l'escalier de pierre en colimaçon. Et cette idée me contrariait. Si ma pauvre jument devait affronter le froid en surface, je l'y rejoindrais. Ofélius déroula notre carte sur le sol devant l'âtre crépitant et nous l'examinâmes ensemble. Après un instant de réflexion, il me dit : « L'incident des Rubohès nous a fait un peu dévier de notre itinéraire. Voyez, nous sommes ici et vous avez été capturée ici.

— Effectivement ! Tout cela nous fait perdre le temps gagné sur le trajet conseillé par Ewen !

— Pas totalement, nous ne pouvons emprunter de sentiers montagneux en plein hiver, c'est bien trop dangereux. Les températures sont extrêmes en altitude, seuls les Flizards peuvent vivre dans ces conditions. Et je ne crois pas que vous vouliez en croiser un !

— Les grands oiseaux de glaces… ». Il se mit en tête de tout m'apprendre à propos des Flizards. Je le laissais dévider son laïus sans y prêter la moindre attention. Un souvenir venait de me piquer au cœur. La pointe acérée du manque. Je nous revoyais, Angus et moi, affalés sur le petit lit de la cahutte de Sylvaine. Quand nous feuilletions ce bestiaire en bavardant comme des enfants. Entre deux étreintes d'adultes. Je revoyais son corps aux nombreuses cicatrices alors. Ses cheveux ébouriffés qui caressaient mon visage quand il se penchait pour m'embrasser. Contact léger et soyeux comme un battement d'ailes. Son souffle chaud sur mes lèvres, à mon oreille… Mon regard se perdit sur les flammes dansantes de l'âtre, plus hypnotisé par la foule d'images qui défilaient dans mon esprit que par ce que mes yeux pouvaient percevoir de la réalité. Angus… Pendant un instant, j'aurais pu sentir l'odeur de sa peau. Mais ce n'était qu'un souvenir. Tout comme ses grandes mains sur mon visage et ses baisers sur mon front. Ofélius m'interpella : « Taïs ? M'entendez-vous ? ». Je hochais la tête en fermant fortement les yeux. Je dus m'éclaircir la voix avant de pouvoir demander distraitement : « Depuis quand est-il parti maintenant ?

— Vigo ?

— Oui.

— Une heure à peine, je pense… Voulez-vous que… que j'aille voir où il en est ? ». Le ton brusquement plus doux qu'il venait d'employer me surprit un peu. Je le jaugeais brièvement avant de répondre dans un soupir las : « Volontiers… ». Il eut une expression résignée avant de s'incliner en s'évaporant. J'eus la sensation qu'il avait trouvé là une raison de me laisser seule. Qu'il avait compris que j'en éprouvais le besoin. Je lui en fus reconnaissante. Car dès qu'il eut disparu, un sanglot me comprima la poitrine tel un spasme nerveux. Comme si toute cette peine jusqu'ici contenue jaillissait littéralement de mes entrailles. Je tentais cependant de lutter contre cette vague qui me submergeais. Je devais rester forte car Angus pouvait sentir ma détresse, même à distance. Je ne pouvais lui en faire subir le poids. Mais lutter contre soi-même était un combat bien plus ardu que celui mené contre un ennemi extérieur. Je portais mon poing à ma bouche pour le mordre en tremblant. Je devais être forte. Être forte… Ces deux mots tournaient en boucle sous mon crâne sans y trouver un sens. Je sentais mes efforts s'amenuiser, mon regard courant autour de moi à la recherche d'une issue, d'une raison de ne pas perdre pied. Et ce qui accrocha mon attention fut pour le moins inattendu… L'araignée que j'avais vu tomber du conduit dans l'âtre. J'aurais pu l'ignorer si sa façon de se déplacer n'avait pas été aussi étrange. Elle était à moins d'un mètre de moi et avançait par à-coups sur les grandes dalles de pierre au sol. Comme si elle faisait trois petits pas puis s'arrêtait pour tendre ses pattes de devant dans ma direction. Son manège capta toute mon attention. Je n'avais jamais vraiment eu peur des araignées mais je les trouvais peu ragoûtantes avec leurs grandes pattes velues, leurs multiples yeux et leurs mandibules crochues. Celle-ci ne faisait pas exception, sa couleur d'un gris poussiéreux et son gros abdomen au ras du sol me fit penser à une vieille dame impotente. L'animal était vif pourtant. En poursuivant son chemin entrecoupé de pauses où elle semblait me tendre les bras, elle fut bientôt sur la carte étendue devant moi. De plus près, je pus voir ses yeux, au nombre de six. Pareils à de minuscules perles d'un noir profond. La moindre lumière autour de nous se reflétait en eux. Je me pris à trouver ce jeu de reflets particulièrement beau. Comme si les prunelles de cet insecte se parsemaient d'or. Je restais immobile, toujours assise par terre en tailleur. Vint le moment où l'araignée s'arrêta une dernière fois pour tendre à nouveau ses pattes vers moi. Je la vit poser délicatement ses griffes sur la pointe de ma botte et restais interdite. Que voulait-elle ? Me piquer ? Me mordre ? Ces insectes ne recherchaient jamais le contact avec les humains, au contraire. Quel genre d'araignée était-ce là ? Une espèce propre à la Lyrkania ? Une curiosité presque enfantine

m'étreignait. En un geste mesuré, je posais une main sur mon genou tout près d'elle puis tendais lentement l'index dans sa direction. Sa réaction ne se fit pas attendre. Elle tendit à nouveau une de ses pattes avant et vint en poser la griffe sur le bout de mon doigt. Je ne pus réprimer, dans un souffle : « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? ». La bête se mut un peu et se rapprocha de mon genou, tâtant délicatement mon doigt comme si elle en découvrait la texture. En la regardant, je réalisais que ma peine s'était envolée sans que j'aie à lutter contre elle. J'en éprouvais presque de la gratitude pour cet arachnide étrange. Comme j'écartais un peu les doigts, elle s'enhardit et commença à grimper sur ma jambe pour rejoindre ma main. Toujours à petits pas, craignant sans doute que je ne la chasse subitement. C'était une créature de belle taille qui, une fois posée sur ma main, la recouvrait presque entièrement. Son contact était à la fois doux et rugueux et plus je l'observais, moins je la trouvais repoussante. Je remarquais une marque sur son abdomen. Sans doute un signe distinctif de son espèce, Ofélius en saurait sans doute plus que moi. Reste qu'elle finit par s'installer sur ma main, sa tête tournée vers moi comme si elle me dévorait littéralement de ses yeux pailletés. Je lui dis à mi-voix : « Je devrais peut-être craindre d'être piquée. Tu attends le bon moment et… ». Elle fit bouger ses mandibules velues. On eut dit deux gros favoris mobiles, cette image me tira un demi-sourire. De mon autre main, je me risquais à toucher ses pattes, puis son dos. Elle ne cilla pas. Je lâchais : « Une araignée de compagnie… Tu es quand même assez hideuse. Mais je crois que c'est surtout parce que tu es sale… ». Au bout de quelques minutes, je la caressais comme on le ferait avec un chaton. Et elle semblait apprécier grandement ce traitement, ses longues pattes complètement détendues de part et d'autre de ma main. Son corps reposant directement sur ma peau. Je pouvais toucher chaque partie de son corps sans qu'elle oppose la moindre résistance ou qu'elle témoigne de la moindre crainte. Ce n'est que lorsque je voulus remettre un morceau de table dans le feu que je la sentis se raidir pour s'accrocher à ma main droite. Amusée, je repliais ensuite ma carte sans que la bête me quitte. Elle remonta un peu jusqu'à mon poignet quand je rangeais la carte dans la poche intérieure de ma veste. Je l'observais alors de plus près pour lui dire : « Après avoir eu une vipère comme bracelet, pourquoi pas une araignée hein ? ». Ofélius réapparut au même instant : « Mais… à qui parlez-vous Taïs ? ». Je tendis le bras vers lui pour lui présenter ma nouvelle amie. Il eut une seconde de surprise avant d'approcher en examinant l'insecte : « Très intéressant… Les arachnides sont très sensibles aux rayonnements d'énergie, je ne suis pas étonné que… ». Il se figea, ses contours se brouillèrent brièvement avant qu'il ne saisisse mon bras pour regarder l'araignée de plus près. Il balbutia quelque chose d'incompréhensible

puis se reprit et, ouvrant de grands yeux stupéfaits, il me dit : « Arachana Invisis !

— Mais encore ? ». Il se mit à examiner l'insecte sous tous les angles comme s'il venait de faire une découverte capitale. Puis il s'écarta en marmottant pour lui-même, décrivant des cercles rapides autour de moi. Pendant ce temps l'araignée se réinstalla confortablement sur ma main. Je la caressais distraitement en demandant au spectre : « Mais enfin quoi ? C'est une espèce rare ?

— Rare ?! C'est une espèce disparue ! Depuis bien avant ma naissance ! Vous réalisez ?!

— En fait… Pas vraiment. Avec toutes les espèces qui sont réapparues en terres humaines… Le Merca aura testé ses tours sur des araignées, voilà tout…

— Non ! Pour l'Arachana c'est différent ! Les goules, les Orveths et tous les autres, il disposait d'individus en vie en Lyrkania pour les réintroduire sur l'autre continent ! Mais ça ! ». Comme je l'interrogeais du regard, il vint s'agenouiller près de moi afin de continuer à observer l'araignée tandis qu'il s'expliquait. Cette espèce d'araignée avait vécu et prospéré aux tout premiers temps de l'arrivée des Premiers. Au même titre que d'autres animaux de compagnie et d'usage. Il existait d'autres espèces d'arachnides qui partageaient la vie quotidienne des Premiers, certaines vivants quasiment en symbiose avec ces derniers. C'était le cas des Arachana Invisis. Elles se nourrissaient littéralement d'Ihra. Il leur suffisait de vivre auprès d'une source de cette énergie pour être en parfaite santé. Certains naturalistes avaient décrit un lien très profond entre ces araignées et ceux dont elles partageaient le quotidien. Je regardais celle qui semblait dormir sur ma main d'un œil un peu sceptique, Ofélius ajouta : « Ces créatures étaient les compagnes fidèles de nos ancêtres, de nombreuses légendes parlent de leurs capacités étonnantes ! De leur ardeur au combat !

— Ardeur au combat ? Regardez-là… Si c'est un combat de sieste, je ne dis pas mais…

— Ne vous y fiez pas Taïs, dans le récit de la première des guerres, il est question d'Arachana affrontant des Trolls !

— Il en faudrait plusieurs milliers pour…

— Non ! Une seule !

— Vous plaisantez ?

— Non ! L'Arachana de la reine Nassuria ! Une araignée géante qui a vaincu les Trolls de Baranii ! ». Je pouffais de rire : « Une araignée géante ? Rien que ça ? Et vous, l'érudit, le scientifique, vous croyez à cela ?

— Toutes les légendes ont un fond de vérité et je me permets de vous rappeler qu'il y a peu, vous ne croyiez pas en grand-chose vous-même Taïs ! ». Je dus bien me rendre à l'évidence, il avait raison. Il poursuivit : « Quoi qu'il en soit, celle-ci ne peut provenir que d'un endroit…

— Et quel est-il ?

— Le tombeau de Lyrkan. Plusieurs créatures y reposaient avec lui, figées dans un sommeil sans fin… Il aura suffi d'un pic d'énergie pour les réveiller, ou que l'on brise les réceptacles dans lesquels elles se trouvaient…

— Lors de la profanation probablement…

— Oui, le Merca a sans doute porté plus d'intérêt aux autres artéfacts royaux. Négligeant ces créatures par manque de savoir. ». Je rapprochais ma main de mon visage pour observer l'Arachana de plus près en soufflant : « Même si elle n'est pas géante, elle est tout de même de belle taille, comparée à une araignée normale. Comment s'est-elle nourrie depuis son réveil selon vous ?

— L'Ihra est partout, vous le savez bien. En chaque créature vivante à plus ou moins haut degré de rayonnement. Celle-ci devait se protéger du froid sous le nid que j'ai ôté du conduit. Les oiseaux qui ont dû y nicher l'auront nourrie sans le savoir… ». Oui, cette réponse était logique. Je regrettais de ne l'avoir compris moi-même. Les six yeux noirs de l'insecte luisaient comme les galets polis qu'on pouvait trouver au fond de certains ruisseaux. Les regarder avait quelque chose d'apaisant sans que je puisse m'expliquer pourquoi. Reste que je me sentais mieux. Beaucoup moins triste. Était-ce dû à la distraction que m'avait apportée cet étrange animal ou bien le simple contact doux et silencieux d'une créature vivante ? Je n'aurais su le dire…

Environ deux heures plus tard, Vigo réapparut à l'entrée de la pièce, portant sur son épaule la selle de Terys ainsi que tous mes sacs. Je le questionnais aussitôt sur ma jument et il m'expliqua qu'il l'avait mise

à l'abri du froid dans une ancienne champignonnière à moins d'une lieue des ruines où nous nous trouvions. Il semblait connaître la région comme sa poche mais je renonçais à l'envie de le questionner sur le sujet. Il semblait toujours aussi contrarié.

Je fouillais mes sacs à la recherche de quelque nourriture. La partager avec le Vilan l'aurait peut-être mis en de meilleures dispositions. Mais je ne trouvais qu'un vieux biscuit et un petit morceau de viande séchée. Quand je le tendis au Vilan qui s'ébrouait devant la cheminée, il le regarda à peine avant de me dire : « Ça ne comblerait même pas ma dent creuse. Mange-là en attendant. Quand je serai réchauffé, j'irai nous chercher de quoi faire un vrai repas. ». Je m'attendais un peu à ce genre de réaction mais ne pus réprimer un soupir de lassitude en tournant les talons. J'avais fait une tentative pour apaiser nos échanges et cette tentative avait raté. Je n'en étais pas surprise ou déçue. Je choisis de m'affairer à installer une couche auprès du feu sans plus accorder la moindre attention au Vilan. Sur la selle de Terys, j'étendis ma couverture de voyage afin de m'en servir de dossier, face à l'âtre crépitant. L'Arachana ne quittait plus ma main, à tel point que j'aurais pu oublier sa présence. Mais, quand baignée par la chaleur de la cheminée, je voulus ôter ma veste, la bête se déplaça agilement sur moi. On eut dit qu'elle ne voulait plus quitter mon corps. J'en déduis qu'elle avait grand-faim et craignais de s'éloigner de la source d'Ihra que j'étais pour elle. Cela m'amusait pour tout dire. Quand je fus en chemise, elle migra jusqu'à mon épaule droite. S'installant sur l'arrondi en allongeant ses pattes sans que j'en ressente la moindre gêne. Son toucher était ferme et délicat, je l'appréciais de plus en plus. Le Vilan s'étira de toute sa hauteur à la chaleur du feu et remarqua enfin l'Arachana sombre sur mon épaule. Il éructa : « Mais qu'est-ce que… ». En défaisant ma tresse pour brosser mes cheveux, je lui répondis distraitement : « C'est Kana. Mon araignée. ». J'avais dit ces mots sans y réfléchir et Ofélius, qui flottait non loin s'immobilisa brièvement. Il m'adressa un sourire aussi satisfait qu'amusé avant de se remettre à flotter en observant la réaction de Vigo. Réaction qui ne tarda guère : « Pfeuh ! Il n'y a que les gens comme toi pour avoir ce genre d'animal de compagnie… ». Sans tenir compte de son mauvais esprit, j'entrepris de brosser longuement ma chevelure que j'avais trop longtemps négligée. Et j'y trouvais un plaisir apaisant. Reproduire ces gestes anodins si souvent répétés, percevoir mes cheveux plus légers et plus souples… J'eus la sensation de sentir tout mon corps se relaxer. Si bien que je ne remarquais pas tout de suite le regard insistant de Vigo sur moi. Et quand je relevais la tête vers lui, j'aurais pu jurer que son expression bourrue avait disparu. Momentanément du moins. Car il partit d'un

pas rapide vers l'escalier de pierre. Ofélius le suivit des yeux avec un petit ricanement. Je le questionnais aussitôt : « Quoi ? Pourquoi riez-vous ?

— Notre ami velu est à moitié homme, à n'en point douter !

— Oui, c'est un Vilan, évidemment…

— Un Vilan, oui… ». Il s'éloigna avec un sourire énigmatique, faisant mine d'étudier chaque pouce de la pièce avec attention. Je haussais les sourcils et murmurais à Kana : « Et moi, à n'en point douter, je préfère ta conversation à celle de ce vieux fou… ». L'animal ne cilla pas, sans doute était-elle endormie, ses yeux dépourvus de paupières ne me permettaient pas d'en être sûre…

Je dus m'assoupir sans m'en rendre compte car une odeur agréable m'éveilla, je ne sais combien de temps après le départ de Vigo. Une odeur de nourriture. Quand j'ouvrais les yeux, j'étais étendue sur le flanc à même ma couverture au sol. En me redressant pour m'asseoir, je vis la silhouette d'un homme agenouillé, torse et pieds nus devant le feu à quelques pas de moi. Un homme à la musculature massive. Tout mon corps se raidit tandis que je portais la main aux griffes Nortgates de mon ceinturon. L'homme tourna la tête dans ma direction et dit, d'une voix qui me fut familière : « Pas de panique, c'est moi. ». L'homme autoritaire que j'avais vu au campement Vilan. Vigo dans sa forme humaine. Comment n'avais-je pas fait le rapprochement ? La longue mèche blanche. La mauvaise humeur… Je m'assis en soupirant, rassurée de ne pas avoir encore affaire à un coupe-jarret. Le Vilan me tendit quelque chose que mes yeux encore ensommeillés n'identifièrent pas sur le coup. J'avançais vers lui à genoux tandis qu'il me disait, d'un ton moins sec qu'à l'accoutumée : « Du lièvre des plateaux. Ils ne sont pas bien gros mais… ». Je pris la cuisse grillée qu'il me tendait, l'odeur était alléchante au point que ma bouche fut envahie de salive. Quand je mordis dedans, le goût et la chaleur de la viande me firent rouler des yeux de plaisir. Je vis, pour la première fois un vague sourire se dessiner sur ce visage que je connaissais à peine. Il me dit : « Il n'y en a que deux, un chacun. Les fantômes ne mangent pas chez toi non plus n'est-ce pas ? ». Je fis non de la tête, toute à mon repas. Mais je réalisais vite que Vigo avait désormais subitement envie de me parler, il ajouta, au sujet d'Ofélius : « Il a disparu quand je suis arrivé, je ne l'ai pas revu depuis une bonne heure… ». J'avalais ma viande et m'essuyais la bouche d'un revers de la main avant de rétorquer : « Oh, il est sûrement parti en exploration,

il fait ça tout le temps.

— Et si tu avais besoin de lui ?

— Il me suffit de prononcer son nom pour qu'il apparaisse auprès de moi… pour l'heure, je n'ai pas envie de le faire. ». Je lui adressais un sourire serein qui lui fit détourner les yeux. Il me tendit un autre morceau de lièvre sans ajouter un mot. Je sentais que la possibilité d'une amitié se dessinait entre nous. Vigo seul pouvait décider d'abandonner la rancœur qu'il nourrissait envers les gens de mon espèce. Il avait fait un pas en ce sens, je n'avais pas l'intention de lui barrer la route… Je ne parvins cependant pas à manger un lapin entier, aussi malingre fût-il. Quand je refusais un autre morceau, le Vilan s'étonna et insista sans animosité : « Allons, les femelles pleines doivent bien manger, fais un effort !

— Bien manger ne veut pas dire beaucoup manger ! Je suis repue… mais comment savez-vous que je suis… C'est Ofélius qui vous l'a dit ?

— Non… ». Il tapota le bout de son nez avec un léger sourire avant d'expliquer : « C'est quelque chose qu'on ne peut sentir que sous notre forme animale.

— Oh…

— Mais ton spectre m'a dit beaucoup de choses cependant. ». L'expression de son visage aux angles marqués s'assombrit un peu. Je tentais d'alléger la discussion en disant : « C'est un incorrigible bavard ! Il a toujours quelque chose à dire…

— Ce qu'il m'a appris sur toi et… tes raisons de venir en Lyrkania n'était pas du bavardage. C'était même plutôt une forme de… Leçon.

— Venant de lui, une leçon, ce n'est pas étonnant !

— Non, je suis sérieux. ». Il m'adressa un regard direct qui me mit presque mal à l'aise. Oui, il semblait très sérieux. Trop. Ses yeux verts avaient un éclat pénétrant étrange quand il me dit : « Je réalise que tu ne sais rien de moi alors que… ». Il détourna le regard en maugréant, s'essuya les mains sur son pantalon de grosse toile usé puis me tendit brusquement la main : « Je suis Vigo flamme de neige du clan Crochemort. ». Après une demi-seconde d'hésitation, je m'essuyais les mains à mon tour avant de me saisir de la sienne : « Enchantée seigneur Vigo. Je suis Solène Torkenbold. ». Il eut un sourire satisfait mais quand nos paumes se quittèrent, je ne pus m'empêcher de dire, d'un ton presque moqueur : « … flamme de neige ? ». Il pouffa de rire

et pointa du doigt la mèche blanche qui lui tombait sur le côté gauche du visage. L'évidence me fit balbutier : « Bien sûr, je ne… Suis-je bête !

— Non, en fait c'est un peu plus compliqué que ça. Quand je prends ma forme animale, mon énergie est blanche.

— Il y a rayonnement d'énergie quand vous vous transformez ?

— Oui, pendant quelques secondes… La mienne est blanche et par exemple, celle de Kay… Celle de Kaytlinn, la petite que tu connais, est rousse.

— Donc son nom complet est…

— Kaytlinn flamme d'automne.

— C'est très joli ! Et ça lui va si bien. C'est une fillette adorable.

— Oui. C'est ma nièce. Adorable et… abominablement têtue. ». À ces mots, il jeta les os de lapin dans le feu. Son visage s'était éclairé d'un plus large sourire, laissant apparaître une dentition d'une blancheur rare. Je réalisais combien cet homme pouvait être différent physiquement en fonction de son humeur. Il passait d'une gravité des plus sombres à un rayonnement presque solaire en un rien de temps. C'était troublant. En le regardant mieux, je lui découvrais un visage agréable et plutôt séduisant. Si tant est qu'on appréciât des traits empreints de virilité. Outre ses grands yeux verts perçants, il était doté d'un nez plutôt fort à l'arête légèrement déformée par une bosse. Ses grands sourcils marquaient chacune de ses expressions sous un front assez court, barré de quelques rides d'expression. Il portait une longue chevelure d'un brun clair que sa mèche blanche semblait séparer en deux quand il la ramenait en arrière. Je me pris à me questionner sur son âge quand je réalisais soudain qu'il ne portait sur le dos que son pantalon. Je m'exclamais presque : « Mais vous devez mourir de froid ! » avant de me lever pour fouiller mes sacs à la recherche d'une chemise. Me voyant faire, il protesta : « Mais non, tout va bien ! Nous autres, nous supportons mieux le froid que vous ! ». Je revins vers lui un linge en main : « C'est une chemise de mon mari. Je l'ai portée une fois ou deux déjà mais elle n'est pas trop sale…

— Puisque je te dis que je suis très bien ainsi ! Quand nous repartirons, je reprendrai ma forme animale et je sentirais encore moins le froid ! ». Une évidence m'apparut. Il était résolu à me suivre dans mon périple. Cela ne faisait aucun doute dans son esprit, mais dans le mien… En rangeant la chemise, je risquais : « Vigo, il y a

quelque chose dont nous devons parler. Sérieusement. ». Quand je revins m'asseoir à côté de lui, il m'interrogea du regard et je dus baisser les yeux tant je savais quels risques je prenais à aborder ce sujet : « Je ne veux pas que vous le preniez mal mais…

— Mais tu vas me demander de ne pas te suivre dans ta quête.

— Ce n'est pas une quête. Enfin, je ne vois pas les choses ainsi. Même si, effectivement c'est de cela dont il est question… ». Il soupira et laissa ses yeux errer sur les flammes du foyer en disant simplement : « Je sais. Mais tout comme tu penses ne pas avoir le choix, je ne l'ai pas, moi non plus.

— On a toujours le choix. J'aurais pu rester en Ereeven et faire le deuil de mon époux. J'ai choisi de partir à sa recherche.

— Et pourquoi ça ? ». Son ton était étrange, comme s'il connaissait déjà la réponse à la question qu'il venait de poser. Troublée, je répondais : « Par amour bien sûr.

— Parce que tu crois en l'amour n'est-ce pas ? Tu crois en cette force qui pousse les êtres les uns vers les autres…

— Précisément, je crois en l'amour que nous nous portons, oui. ». Il tourna la tête pour me regarder avec une expression teintée d'émotion. Deux longues secondes s'écoulèrent avant qu'il ne dise, d'une voix plus grave que jamais : « J'ai connu quelqu'un qui y croyait. Tout comme toi. Avec cette même force… Quelqu'un qui croyait que notre peuple, si riche de toutes ses croyances et traditions ancestrales méritait de reprendre sa place historique en Lyrkania. Elle y croyait bien plus que moi… C'était ma femme… Elle est morte il y a bien longtemps. ». Ma gorge se serra, je regrettais aussitôt d'avoir engagé la conversation nous menant à cette confidence douloureuse. Le regard de Vigo était retourné aux flammes, il ajouta, d'une voix éteinte : « Comment pourrais-je renier aujourd'hui ce qui l'a conduite à la mort ? Je n'ai pas le choix. Au campement, j'ai tout fait pour que tu partes avant que l'un des membres du clan ne te fasse *la promesse Vilanne*. Mais Kay… Je crois qu'elle n'est pas dupe. Elle sait quel est notre destin à tous, tôt ou tard. Elle a vu en toi une occasion de fuir l'esclavage. Mais je ne pouvais pas la laisser partir avec une étrangère ! ». La colère l'habita brièvement à nouveau. Je ne réprimais pas l'élan qui me poussa vers lui et posais une main compatissante sur son avant-bras. Ce simple contact parut le ramener à la réalité, il lâcha : « Mais maintenant… Maintenant que j'en sais plus sur toi… Je me dis que j'ai peut-être fait une erreur en ne te la confiant pas.

— Nous aurions sûrement fini toutes les deux chez les Rubohès…

— Vrai. ». Il retrouva un peu de sérénité et me sourit. Rassurée de voir qu'il ne s'enfermerait pas dans sa mauvaise humeur passée, je tentais, sur un ton faussement autoritaire : « Très bien ! Si vous devez m'accompagner, je serai intraitable : il faudra vous vêtir ! Et arrêter de me donner des ordres ou de vous adresser à moi en utilisant le terme femelle !

— N'est-ce pas ce que tu es ? Tu en as tous les attributs il me semble ! ». Sa réponse me piqua autant que son regard de biais vers ma poitrine. J'ôtais aussitôt ma main de son bras pour le foudroyer du regard en grognant : « Certains ont perdu la vie pour moins que ça, attention. ». Il émit un petit rire en s'excusant, je retournais m'installer contre la selle de Terys, boudant ostensiblement. Par-dessus son épaule, il me demanda dans un sourire : « Si j'accepte de me vêtir, arrêteras-tu de me vouvoyer ? ». Je marmonnais un oui, il demanda encore : « Quoi ? Je n'ai pas compris…

— J'ai dit OUI ! Maintenant ferme-là !

— Ah… voilà qui est mieux… ». Il rit sous cape encore un peu tandis que je m'emmitouflais dans ma couverture. Je m'endormis quelques minutes plus tard, l'esprit plus léger et le sourire aux lèvres…

Chapitre 23 :

Pieds nus.

À mon réveil, en réalisant qu'Angus ne m'avait pas visitée en rêve, j'en fus pour la première fois rassurée. Je trouvais Ofélius devant la cheminée quasiment éteinte, visiblement absorbé dans ses pensées. Il ne se retourna que lorsque je me levais en m'étirant. Je remarquais que ma selle et mes effets avaient disparu ainsi que Vigo. Ofélius me dit : « Notre ami est sorti pour s'occuper de votre monture. Il se pourrait bien que sa présence nous soit fort utile à l'avenir… ». Encore engourdie par le sommeil, j'enfilais mon pourpoint sans dire un mot. Kana était toujours là, elle se déplaça sur moi en fonction de mes gestes. Le spectre ramassa la couverture de voyage et la replia soigneusement pendant que je passais ma cape. L'araignée se replaça sur mon épaule droite, à l'abri du cuir souple. Ofélius la regarda faire et commenta : « C'est une bonne décision que vous avez prise en décidant de garder cet animal.

— Je n'ai rien décidé en vérité. Je crois que c'est elle qui a fait son choix.

— Ma foi, c'est un peu vrai.

— Et puis, qui sait ? Peut-être croiserons-nous un Troll miniature qu'elle pourra affronter ? Tout est possible en Lyrkania… ». Nous échangeâmes un petit sourire avant que je ne me dirige vers l'escalier en colimaçon… Quand nous atteignîmes la surface la luminosité extérieure me fit plisser les yeux. Le ciel était toujours d'un gris très pâle mais le sol lui, était d'une blancheur aveuglante. Vigo ne s'était pas trompé, il avait neigé durant la nuit. Pas longtemps cependant, la couche était fine et gelée. Les températures avaient dû descendre rapidement après les premiers flocons. En sentant la morsure du froid sur mon visage, je rabattais ma capuche puis enfilais mes gants. Tout n'était que silence autour de nous. Pas le moindre souffle de vent dans les branches sombres des arbres s'élançant vers les cieux. Aucun chant d'oiseau ou glapissement de renard au loin. Une plaine de silence au pied des montagnes. En faisant quelques pas au hasard, je scrutais les

alentours à la recherche du Vilan. Ofélius me dit alors : « Venez, l'ancien village est dans cette direction. C'est là-bas qu'il a abrité votre cheval.

— Dans une champignonnière…

— Oui, ce village qui n'est plus sur la carte était prospère autrefois…

— Vous l'avez connu ?

— Non. Mais je l'ai exploré cette nuit. De nombreux esprits le hantent encore. Ils m'ont raconté leur histoire. ». Tandis que nous avancions sur un chemin gelé où on distinguait encore la forme des ornières creusées par des chariots, il m'adressa un regard de biais. Je haussais les sourcils en soupirant : « Allez-y, racontez-moi… ». C'est d'un ton presque léger qu'il m'apprit qu'au cœur de cette plaine désormais quasiment désertique, se nichait, une trentaine d'années plus tôt, un village de maraîchers. La terre y était riche et les cultures la quadrillaient de tous côtés. Sur les pentes herbeuses des monts alentour de nombreux troupeaux d'ovins pâturaient. Les habitants respectaient les limites de territoires des créatures potentiellement dangereuses pour eux ou leur bétail. Un tableau idyllique qui sombra en une dizaine d'années dans un chaos de misère. Un jour, le soleil s'était caché derrière les nuages pour ne plus jamais réapparaître. Les températures avaient baissé, les cultures devinrent de moins en moins conséquentes. Jusqu'à devenir impossibles. Certains habitants aux abois prirent la route du Sud, abandonnant les maisons qu'ils avaient bâties de leurs mains. D'autres, plus attachés à leur terre, refusèrent de quitter la plaine. Ainsi en fut-il pour le seigneur des lieux. Il mourut dans cette grande demeure où nous avions passé la nuit. Seul. Le reste de sa famille ayant fait le choix de rejoindre Üzgor, la capitale. Il partagea ainsi le funeste destin de tous les villageois n'ayant pas voulu quitter la plaine. Les sols devenus stériles, les hivers toujours plus rudes eurent finalement raison de tout être vivant dans la plaine… Cette histoire aurait pu n'être qu'un triste conte mais quelque chose m'interloquait. Je demandais au spectre : « Mais… pourquoi, du jour au lendemain le temps a-t-il pu changer à ce point ?

— Je l'ignore Taïs, mais il semblerait que cette période coïncide avec la prise de pouvoir du Merca…

— Est-ce que vous insinuez encore qu'il serait capable d'influer sur… le ciel ?

— Non, je constate simplement un fait. Pour ce que j'en sais… personne, pas même les Premiers, n'a jamais eu le pouvoir de modifier le climat.

— Eh bien quoi alors ? Ce serait une réponse céleste ? Quelque chose de l'ordre du divin ? ». J'étais on ne peut plus sceptique et, à son air perplexe, je sus qu'Ofélius l'était tout autant. Il se mit à disserter sur les coïncidences, je ne l'écoutais plus que d'une oreille distraite. D'autant qu'au loin droit devant nous, je distinguais deux silhouettes que je ne tardais pas à identifier comme celles de Vigo et Terys. Le Vilan avait repris son apparence animale. Et il est vrai que quand nous nous rejoignîmes, il ne semblait pas souffrir du froid. Ma jument témoigna bruyamment de sa joie de me retrouver, je ne me retins guère de la câliner en retour. Ce faisant, d'un geste presque instinctif, je m'assurais de la présence de la Briseuse de rêves, toujours fixée à la selle. La sentir sous le tissu qui la dissimulait à peine me rassura. Comme si savoir chaque chose à sa place suffisait à me redonner une certaine force. Et il allait m'en falloir car nous avions encore une longue route à parcourir…

Nous ne nous attardâmes guère dans le village abandonné. Spontanément, Vigo s'improvisa guide. Il connaissait très bien la région et ses sens aiguisés ne souffraient pas des intempéries. Aussi, quand le vent se leva et que la neige se remit à tomber, il put nous guider sans la moindre peine. Les bourrasques glacées jetaient sur moi des brassées de flocons bien loin d'être imperceptibles. Je m'emmitouflais dans mon manteau, en rabaissant le capuchon jusque sur mon nez. Terys avançait au petit trot, ainsi que le Vilan juste à côté. Mais le vent se fit de plus en plus puissant et Vigo me dit : « Il faut se presser, une tempête se profile ! Fais galoper ta bête, nous pourrons nous abriter au pied de la montagne ! C'est droit devant, aucun risque de se perdre ! ». J'hésitais, comptait-il courir jusque là-bas ? Ofélius ajouta, alors que le vent hurlait déjà à mes oreilles : « Suivez ma lumière Taïs ! ». Et sa vapeur rouge prit la forme d'une boule à la couleur plus intense tandis qu'il me dépassait. Terys s'élança à sa poursuite, bienheureuse de réveiller ses jambes qui menaçaient de s'engourdir sous la morsure de l'hiver. Dans les premiers mètres, je vis le Vilan se mettre à courir à quatre pattes sur ma droite. La détente de son grand corps musculeux était extraordinaire. Il couvrait facilement cinq ou six mètres en un bond. Ses oreilles pointues couchées en arrière, ses yeux verts plissés et ses pattes griffues lancées en avant, tout concordait à lui faire gagner de la vitesse. Et il est vrai que même au plus intense des galops de ma

jument, il tint la distance. Ne s'éloignant de nous que pour bondir au-dessus d'un tronc d'arbre couché au sol ou pour escalader rapidement un amas de rochers sur lequel ses griffes rendaient un son à faire grincer les dents. Devant nous, la lueur rouge d'Ofélius ne vacillait pas dans la tourmente neigeuse. Nous la suivîmes ainsi pendant un long moment. Assez longtemps pour que je perçoive les premiers signes de fatigue chez Terys. Mais sa réaction quand, de son côté, elle sentit mon inquiétude ne me rassura pas. Elle émit un hennissement furieux et redoubla d'efforts. Presque couchée sur elle pour ne pas être éjectée, je ne pus que lui dire péniblement : « Arrête ! Tu vas t'épuiser ! Terys ! Calme-toi ! ». Mais elle ne m'obéit pas, poussant ses forces à leur maximum. Son encolure se couvrait d'écume où la neige venait fondre instantanément. Je continuais de la rappeler à l'ordre en vain, elle continua son galop d'enfer. Je pouvais sentir une résolution presque démente l'animer. Et bientôt, je pus même percevoir la douleur s'éveillant dans sa musculature. À tel point que j'en vins à lui crier de s'arrêter : « Tu vas te tuer ! ARRÊTE ! ARRÊTE-TOI TERYS ! ». Mais elle ne voulait rien entendre jusqu'à ce que je dise : « TU VAS NOUS TUER TOUTES LES DEUX BORDEL ! ». Car je nous voyais déjà chutant mortellement toutes deux. Avec une visibilité aussi réduite que celle que nous avions alors, un obstacle sur la route gelée, une plaque de glace aurait suffi. L'image mentale que je lui avais envoyée avait été plus parlante que mes ordres. En soufflant puissamment son désaccord, elle se mit à ralentir peu à peu. Vigo se rapprocha et, sans cesser de courir, il me lança : « Encore un effort ! On y est presque ! ». Terys se contenta de le suivre cette fois et nous fûmes bientôt en vue de ce qui ressemblait à une haute muraille grise à travers les tombereaux de neige. La montagne. La lumière rouge d'Ofélius s'éloigna un peu et se mit à zigzaguer au loin tandis que nous nous arrêtions à une vingtaine de mètres de la face Sud du géant de pierre. Vigo se redressa, passablement essoufflé. Tout son être, ainsi que ma jument, dégageait de la vapeur. Trop à bout de souffle pour parler, il me fit un signe vague pour que je le suive et se dirigea vers la droite. Terys le suivit spontanément. Ofélius reprit forme humaine en revenant vers nous : « Il y a de nombreuses cavernes par ici, il nous suffit d'en trouver une assez profonde pour… ». Le Vilan l'interrompit : « Là. Derrière ces arbres. ». Et effectivement, derrière un bosquet d'arbres morts au plus près de la paroi, Vigo nous indiqua une haute anfractuosité dans la roche. On y entrait qu'un par un et Terys dut forcer un peu son passage en largeur. Mais bientôt, nous nous trouvâmes à l'abri du vent et du froid. Vigo fourgonna dans un coin et me surprit en revenant vers moi, une torche éteinte en main. Ofélius le devança et enflamma le flambeau sans dire un mot. Le Vilan le gratifia d'un regard de biais puis m'invita à le suivre. Et plus nous avancions

dans la caverne, plus la voûte se fit haute et bardée de stalactites. Nous nous trouvâmes vite dans une immense salle naturelle où les concrétions formaient par endroit de véritables colonnes de roche. De la roche d'un jaune vif, de consistance friable. De nombreuses flaques d'eau au sol, formées par le ruissellement, reflétaient la lumière de notre flambeau. J'avais une sensation étrange en évoluant dans cet endroit silencieux où seuls résonnaient nos pas et les clapotis de l'eau. Comme si nous venions d'entrer dans un temple et peut-être… de le profaner. Je gardais le silence jusqu'à ce que Vigo s'arrête dans un espace relativement sec en disant : « Voilà. Ici nous pourrons attendre que le temps se calme.

— Cela va-t-il durer longtemps selon toi ?

— Je ne sais pas. Je sortirai régulièrement pour vérifier l'évolution des choses…

— Comment connais-tu cet endroit ?

— Les esclaves en fuite connaissent tous les endroits où se cacher... ». Le ton de sa réponse me fit regretter ma question. Il dut le sentir car il ajouta : « Tous ceux qui passent par ici déposent quelque chose pour le suivant. Pour lui permettre de survivre. Je dois pouvoir trouver de quoi faire du feu. ». Puis il s'éloigna pour explorer la caverne. Je ne savais pas grand-chose de lui, mais j'avais de la compassion pour cet être qui se trouvait pris au piège de ce que d'autres avaient fait de lui. Autant ses oppresseurs que les traditions de son peuple. Les uns ayant utilisé les autres à des fins iniques. Ma haine des fils du Crépuscule ne s'en trouva que renforcée…

Je me tournais vers Terys pour la débarrasser de son harnachement : « Toi ma belle, il va falloir qu'on parle ! ». Elle secoua sa grosse tête en soufflant bruyamment par les naseaux. J'ajoutais : « Ne sois pas insolente ! ». Ofélius émit un petit rire et, pendant que je brossais ma jument, il approcha en disant : « Espérons que cette tempête cesse vite. Nous avons quasiment perdu toute l'avance gagnée…

— Oui. Je me demande si je ne devrais pas chevaucher chargée d'Ihra. Ainsi Terys sera plus rapide et ne ressentira pas de fatigue.

— Certes, mais pour ce qui est de la discrétion…

— Je sais. Mais nous n'en sommes plus là depuis longtemps.

— Je pense cependant qu'il faut continuer de rester dans l'ombre. Cela nous ferait gagner beaucoup de temps.

— C'est vrai. ». Il contourna Terys pour se poster à côté de moi en demandant : « Par la barbe du grand pâtre ! Seriez-vous d'accord avec moi ?

— Tout arrive. ». Il pouffa de rire tandis que Vigo revenait vers nous, un fagot de vieux bois sous le bras. Quelques instants plus tard, nous étions réunis autour du feu quand le Vilan me surprit en me demandant tout à trac : « As-tu faim ?

— Pas trop non.

— Je devrais trouver une bestiole à chasser dehors…

— Non, attends ! Je peux jeûner le temps que…

— Non. Les femel… Les femmes enceintes ne devraient jamais jeûner. ». Je laissais échapper un soupir agacé en le suivant des yeux alors qu'il retournait au-dehors. La scène parut amuser le spectre qui me dit : « Je crois que le sieur Vigo est bien plus intelligent que moi. Il sait comment traiter avec vous.

— Traiter ? Il impose sa volonté en permanence !

— C'est bien ce que je dis. ». Il ricana en s'éloignant. Par dépit, je sortais ma carte et bien vite, mon dépit se mua en contrariété. Ofélius avait raison, nous avions perdu beaucoup trop de temps. Et, comme s'il voulait valider ma pensée, mon enfant choisit cet instant pour me donner de petites bourrades intérieures. Je défis mon ceinturon pour glisser une main sur mon bas ventre. Je fus presque surprise en le découvrant nettement rebondi. Un frisson mitigé me parcourut. À la fois, c'était là la preuve concrète du temps écoulé, de l'état d'urgence angoissant de notre situation ; et à la fois, j'éprouvais un bonheur sans nom à percevoir les petits coups donnés par mon enfant. Un bonheur aussi viscéral que primal…

La tempête ne faiblit guère tout au long de ce jour. Je n'en vis d'ailleurs pas la fin car à la tombée de la nuit, je m'étais déjà endormie profondément. La chasse de Vigo n'avait pas été très bonne. Il n'avait rapporté qu'un vieux lapin décharné auquel je touchais à peine. Quand, au matin suivant nous quittâmes la caverne, il nous fallut en dégager l'entrée, obstruée par la neige. Les grandes mains

griffues du Vilan se révélèrent fort efficaces à cette tâche. Le froid était tel au-dehors que je couvrais Terys de ma couverture. Le ciel bas et brumeux s'effilochait sur la montagne dont on ne pouvait voir les cimes. Notre prochaine destination était le passage le plus proche dans la longue chaîne des Rubohès, la porte de Nassuria. Du nom de la première reine Lyrkanienne. Contrairement au tunnel d'Ereehata entre les terres humaines et Ereeven, la porte de Nassuria avait été creusée à ciel ouvert à la même époque que la première grande route. Ofélius m'en fit la description tandis que nous avancions, me vantant les immenses sculptures de part et d'autre de l'entrée, le nombre d'arbres séculaires utilisés pour la confection de la porte monumentale. Mais Vigo finit par l'interrompre : « Tout ça n'est plus depuis longtemps !

— Quoi ?

— Les sculptures, la porte et tout le tremblement. Il n'y a plus rien de tout ça maintenant.

— Vous plaisantez ? Des statues aussi grandioses ne peuvent disparaître !

— C'est pourtant le cas. Tu verras par toi-même… ». Le spectre dut se rendre à l'évidence quand nous arrivâmes en vue des premières habitations — bien modestes — construites à flanc de montagne. Le sentier que nous avions emprunté jusque-là se muait en une route à la boue à moitié gelée. De part et d'autre, des maisons constituées de pierres grossières et de torchis s'alignaient bon an mal an. Ofélius cherchait en vain du regard ce qui, selon lui, n'aurait pu nous échapper : « Comment se fait-il que… Je ne peux y croire !

— Partez devant au lieu de vous agiter de la sorte ! ». Il me remercia et disparut, à la recherche de ces fameuses statues. Vigo choisit cet instant pour m'arrêter en posant une main sur mon épaule : « Je vais avoir besoin de vêtements… Je ne peux pas déambuler ainsi ici. L'odeur des Nécros est partout, beaucoup plus présente que d'habitude. ». Je humais l'air sans rien percevoir d'autre que quelques odeurs de cuisine et d'animaux de ferme. Le froid atténuait tout. Le Vilan se dissimula à l'arrière d'une masure et, en le suivant, j'assistais pour la première fois à sa métamorphose. Il parut prendre une profonde inspiration et ferma les yeux juste avant qu'une lueur d'un blanc éblouissant ne se mette à envahir tout son être. Cela ne dura qu'une seconde à peine, l'intensité de la lumière m'aveugla au point que je dus détourner la tête en mettant une main devant mes yeux. Quand mon regard revint vers Vigo, il avait repris forme humaine et se trouvait là, torse et pieds nus dans la neige. J'eus un bref instant de

flottement jusqu'à ce qu'il se mette à se frictionner en frissonnant : « C'est vraiment pas une saison pour les humains ! ». Je me pressais de fouiller mes sacs et en tirais une chemise et une cape, celles d'Angus. Le Vilan ne rechigna pas à les passer promptement. En regardant ses grands pieds foulant le sol de neige et de glace, je soufflais : « Pour ça par contre… Je n'ai rien… ». Il eut un léger sourire et pouffa : « Bah ! Je survivrai ! » en rabattant la capuche de la cape sur sa tête. Il ajouta : « Je marcherai derrière toi, tête basse. Il y a une prime de chasse sur moi.

— Un instant. J'ai une meilleure idée. ». Je sortais la boîte de voile d'oubli de la poche de mon pourpoint, Vigo m'observa, interdit. En enduisant mon index de la matière noire, je lui expliquais : « Avec ceci, tu pourras marcher la tête haute sans te soucier d'être reconnu. Il suffit de… ». J'avais tendu la main vers son visage et d'instinct, il avait reculé en grognant : « C'est quoi ? Tu veux me peindre ?! ». Je soupirais en roulant des yeux : « Tsss, regarde… ». Je passais du voile d'oubli sur mes propres yeux. Il fallut moins d'une seconde pour qu'il ne se mette à froncer les sourcils en regardant mon visage. Il secoua vivement la tête comme pour chasser un étourdissement et tenta à nouveau de me dévisager en disant : « Mais qu'est-ce que… que m'as-tu fait ? Je n'y vois plus clair… Tes traits sont flous…

— Je ne t'ai rien fait. Ce produit me rend, en quelque sorte… imperceptible à ta vue. Si je t'en mets sur les yeux, personne ne pourra te reconnaître.

— Je n'arrive déjà pas à te voir correctement, toi ! ». Je tendais à nouveau ma main vers lui, il se raidit mais ne recula pas cette fois. Il ferma les yeux quand je passais mon index noirci dessus. Quand il les rouvrit, ses prunelles claires se détachaient intensément du contour sombre tracé par le voile d'oubli. Il papillonna des paupières et me dévisagea à nouveau en soufflant : « Je peux à nouveau te voir… C'est parce que nous sommes grimés tous les deux ?

— Non, c'est parce que je t'ai touché. L'effet du voile d'oubli disparaît si ta peau entre en contact avec celle de quelqu'un d'autre. Cette personne-là pourra te voir.

— C'est… magique.

— On pourrait le penser oui. ». Distraitement, je m'essuyais sur mon pantalon et rangeais la boîte. Vigo, lui, paraissait m'observer avec attention. Si bien que son regard me mit presque mal à l'aise, je lui dis d'un ton léger : « Voilà, en route, ne lambinons pas ! »…

Toute une ville s'était construite aux abords de la porte de Nassuria. Si tant est qu'on puisse appeler ville un amoncellement de maisons faites de bric et de broc, à la va-vite. C'était, en tout cas visuellement, la sensation que j'eus en voyant ces habitations dont certaines paraissaient bancales, collées les unes aux autres dans une enfilade anarchique. Mais plus nous avancions, plus l'unique rue était peuplée. Et bientôt, nous rejoignîmes le flot bigarré des malheureux évoluant là. Si je dis malheureux, c'est que nous ne croisâmes que cela. Des gens malades, affamés, vêtus de haillons sans âge. Hommes, femmes, vieillards, enfants, quasiment tous cachectiques et craintifs. Même les animaux, les quelques bœufs ou ânes que nous croisâmes n'avaient que la peau sur les os. La première question qui me vint en tête fut : pourquoi ces gens vivaient-ils là s'ils n'y trouvaient pas un minimum de confort ? Voir les visages creusés des enfants au regard vide me crevait le cœur. Nous marchions à côté de Terys, Vigo et moi, quand il me surprit en attrapant brièvement ma main. Il se pencha pour me dire tout bas : « Regarde là-bas, sur ta gauche, c'est la porte. Ton fantôme ne doit pas être loin. ». Je ne m'inquiétais pas pour Ofélius, la vue qui s'offrit à moi en cet instant me captivait bien plus. En levant les yeux tandis que nous approchions, je découvris la porte de Nassuria. La brume descendant des cimes donnait l'illusion de voir la montagne se diviser, comme si elle s'écartait silencieusement en un passage dont la largeur grandissait à notre approche. Dans cette foule grise et ondulante, j'étais sans doute la seule le nez au ciel, à goûter l'impressionnante vue qui s'offrait à moi. Ces parois de roche d'un gris bleu pareil à de la glace formaient deux murailles titanesques disparaissant dans un brouillard épais et cotonneux. Des murailles s'élançant vers le ciel, des murailles sans fin… J'étais époustouflée. Je prenais toute la mesure du gigantisme de ces montagnes, bien plus hautes que celles de la chaîne de l'Ereehator. Vigo toucha encore ma main en disant : « Hé, reviens parmi nous. Tu n'as jamais vu de montagne avant ?

— Pas d'aussi grandes…

— Vu ce qui vit là-haut, je suis soulagé qu'elles soient si hautes.

— De quoi parles-tu ?

— Les Flizars des glaces.

— Les oiseaux géants…

— Oui. Avec un appétit aussi monstrueux qu'eux.

— En as-tu déjà vu ?

— Une fois. Ça m'a suffi. Je te raconterai ça plus tard, il faut nous hâter. Je préférerais avoir passé la porte avant la nuit. ». Pour se faire, il nous allait falloir parcourir pas moins de douze kilomètres pour accéder à l'autre versant de la chaîne de montagnes. Le passage creusé à travers la roche faisait bien cinq cent mètres de largeur. Si bien que la population avait bâti des maisons au cœur même de cette voie. Les parois de part et d'autre de ce passage semblaient aussi lisses que du verre. Je ne pus m'empêcher de questionner Vigo à mi-voix : « Une douzaine de kilomètres de long pour environ cinq cents de large, des parois rectilignes… Comment est-ce possible ?

— Ton vieux fantôme le sait peut-être, moi je ne pourrais te répondre que par de vieilles légendes. Et encore, toutes ne disent pas la même chose !

— Essaie tout de même, cela m'intéresse…

— Eh bien, les Vilans disent que les premiers habitants de ce monde possédaient des armes légendaires qui projetaient de la lumière. De l'Ihra en fait. Si puissante et dévastatrice qu'elle leur permettait de séparer les montagnes… ». Il eut un geste avorté vers les hauteurs, je soupirais : « Histoire similaire à cette de la création du tunnel d'Ereehata. Je suis de plus en plus convaincue que ces légendes-là ont réellement un fond de vérité… ». Il me questionna à son tour sur le tunnel et, une chose en entraînant une autre, nous en vînmes à bavarder d'un ton presque léger. Vigo se montra très curieux de ces pays dont il ne savait quasiment rien. Ces pays dont certains lui avaient été décrits comme tellement mirifiques qu'il avait grandement douté de leur existence. Quand des humains lui avaient parlé de leurs contrées dépourvues de créatures belliqueuses, il s'était imaginé un pays où vivre devait être d'un ennui mortel. Quant aux Nortgates, il ne les avait pas crus quand ils lui avaient raconté à quel point l'hiver pouvait être rude chez eux. Évidemment, sur ce point, je n'en savais pas plus que lui mais je pus l'éclairer sur la douceur de vivre en terres humaines telle que je l'avais connue. Nous devisions paisiblement quand un tout petit oiseau au plumage gris vint virevolter devant mon visage avant de se poser sur la selle de Terys : « Taïs ! Enfin je vous retrouve !

— Vous voici devenu moineau donc, Ofélius…

— C'est un pinson des roches, la seule espèce de passereau qui puisse survivre dans cette région. Celui-ci est bien vieux mais il me fallait prendre une forme plus discrète. Il y a de nombreuses armures de cuir noir par ici.

— Des Nécromanciens…

— En fait, il y a quatre Nécromanciens, tous les autres sont leurs hommes de main. Réjouissez-vous, ils sont ici pour vous.

— Comment cela ?

— J'ai entendu deux soldats parler de cette étrangère qui chasse les fils du crépuscule un peu plus au sud. Apparemment la garde a été renforcée en votre honneur, le jeune Olek Toris aura transmis votre message à chaque fils du Crépuscule qu'il aura croisé.

— Tant mieux. J'espère qu'en cet instant, il galope droit vers son père ! Et que son frère est déjà arrivé quant à lui ! Retournez donc espionner ces hommes, tâchez d'en savoir plus.

— Comme il vous plaira Taïs… ». Il s'envola prestement sous le regard interrogatif de Vigo qui me demanda aussitôt : « Tu comptes vraiment trucider le Merca ?

— Ce n'était pas dans mes projets au départ mais… ». Il haussa les sourcils pour marquer son incrédulité. Une incrédulité à la limite de la moquerie. Il était clair qu'il ne me pensait pas capable d'aller jusqu'au bout. Mais il me connaissait si peu que je n'en portais pas ombrage. Je comprenais même ses doutes car après tout, ne m'avait-il pas sauvée des Rubohès ? Comment une damoiselle qu'il n'avait connue qu'en détresse aurait-elle pu affronter un empereur ? Je me réjouissais d'avance de la surprise qui le saisirait dès qu'il me verrait en pleine charge d'énergie…

Nous avions marché plus d'une heure, avançant lentement entre les badauds, les chariots et autres mendiants sans être arrivés à la moitié du passage entre les montagnes. La progression n'était pas aisée, cela commençait à sérieusement m'agacer. D'autant que nous croisâmes plusieurs fois des soldats à cheval, bousculant les piétons sans scrupule aucun. Leurs montures piétinant parfois même un infortuné tombé au sol. Ces hommes en armure de cuir noir fendaient la foule à grand renfort de coups de cravache et d'insultes si cette dernière ne s'écartait pas à leur approche. Ainsi, ils progressaient bien plus vite que nous.

Pendant une seconde, je me vis en selle, Terys et moi chargées d'Ihra et j'eus la certitude que le passage devant nous se serait éclairci instantanément. Mais je me raisonnais. Déclencher un combat au cœur d'une foule aussi dense causerait sans aucun doute nombre de victimes innocentes. Je me résignais, nous n'irions pas plus vite que le flot alentour. Je ne pus m'empêcher de noter l'expression de plus en plus grave de Vigo. Il parlait de moins en moins, scrutais discrètement la foule, sa haute taille le lui permettant sans peine au-dessus de tous ces gens avançant voûtés. Je finis par lui demander à mi-voix : « Que cherches-tu ?

— Rien du tout.

— À d'autres ! Tu es aux aguets. Personne ne te reconnaîtra avec le voile d'oubli, je te le garantis !

— Si tu le dis, je te crois. Mais ce n'est pas ce qui me pose question.

— Quoi donc alors ?

— Il y a beaucoup trop de gardes. Et trop de monde. Je suis déjà venu ici de nombreuses fois par le passé. On pouvait circuler bien plus facilement. Je ne comprends pas pourquoi il y a autant de gens… En plein hiver… Ce n'est pas normal. ». Son inquiétude était réelle, autant que ses questionnements. Il n'en fallut pas plus pour qu'à mon tour, je sois aux aguets. Mon regard portait juste au-dessus des têtes des badauds, mais il n'était pas difficile de distinguer la garde des Nécromanciens du reste des passants. Les soldats portaient des casques à ventailles aisément identifiables, autant par leur forme en ogive que par leur couleur sombre. Comme si le métal avait été grossièrement peint en noir après leur conception. Conception plutôt ancienne étant donné l'usure évidente de ces pièces, cabossées et rayées. Je devinais sans pouvoir vraiment le voir, que le reste de leurs armures était de la même matière vieillissante. Leurs chefs, eux, ne foulaient pas la rue avec la plèbe, ils restaient à cheval, parés de leurs armures de cuir noir et de lourdes capes, souvent rehaussées d'un épais col de fourrure. C'était ceux qui vociféraient bruyamment et cravachaient gratuitement. Vigo me tira de mes observations silencieuses pour m'expliquer que les soldats Lyrkaniens étaient humains dans la plus grande majorité, et cela pour une raison bien précise. Les humains étaient les êtres les plus réceptifs au pouvoir de l'Ihra. Les fils du Crépuscule, dont une part bénéficiait encore de certains pouvoirs d'Ereehagen, les manipulaient psychiquement selon leurs besoins guerriers. Ils se garantissaient ainsi des légions de soldats avec pour seule volonté, servir la cause du Merca. Et sa cause était simple.

Écraser le peuple de son autorité. Une question me vint alors, sans y avoir vraiment réfléchi : « Mais les humains ne sont pas très forts physiquement, une armée d'Orthons dociles ou d'autres êtres plus solides serait plus efficace non ?

— Comme une armée de Vilans par exemple…

— Oui, aussi. ». Il avait prononcé ces mots avec un ton aussi triste qu'amer. Je n'osais rien ajouter mais c'est lui qui poursuivit d'une voix lasse : « Les Vilans et la plupart des autres êtres de Lyrkania ne sont pas aussi facilement influençables. D'où l'utilisation des Vorkarems sur nous et…

— Vorkarems ?! Tu parles de ces choses qui s'enroulent autour du cou et…

— On appelle aussi cela des colliers de volonté. Ce qui n'est pas très juste d'ailleurs vu que ces maudites saloperies brisent justement la volonté de ceux qui les portent ! ». Ma poitrine s'oppressa, j'eus la vision d'Angus portant ce genre de collier et juste après… Celle de Bart y perdant sa tête. Je baissais les yeux en demandant : « Peux-tu m'en dire plus ? Je crois que… mon époux a été capturé grâce à un Vorkarem… Et un de mes meilleurs amis est mort après avoir été touché par l'un d'eux. ». Vigo marqua une pause avant de dire : « J'en suis désolé pour toi. Les anciens disent que les colliers de volonté tuent tout ce qui n'est pas purement Lyrkanien.

— Mon ami était Ereevin, il a reçu celui qui m'était destiné.

— Il t'a sauvé la vie. C'est une mort honorable.

— C'était un homme honorable. ». Je levais des yeux humides vers les siens. Il me sourit avec compassion. La petit voix d'Ofélius se fit entendre : « Mais comment ont-ils réussi à mettre au point ces Vorkarems ?! Nous n'y sommes jamais parvenus à mon époque ! ». Vigo eut un sursaut de sourcils presque amusé : « Il faut croire que les Nécromanciens actuels sont plus malins que toi et les tiens ! ». Le petit oiseau s'ébouriffa : « Quoi ?! Vous vous moquez ?! ». Le Vilan émit un bref ricanement de gorge avant de répondre : « Oui… mais en fait, ces colliers faisaient partie des artéfacts du premier roi. Le Merca les aura étudiés et copiés…

— Il est vrai que nous n'en avions pas sous la main à l'époque. Uniquement des écrits narrant leurs effets… ». Sans même s'en rendre compte, le passereau hanté s'installa confortablement entre les oreilles dressées de Terys, se faisant un nid dans son crin. Puis, comme il le

faisait souvent, Ofélius se mit à marmonner je ne sais quoi, en s'absorbant en de profondes réflexions. Vigo m'en dit un peu plus sur les Vorkarems tandis que nous continuions d'avancer à une allure de vieillard. Il m'apprit que les chasseurs de Vilans les utilisaient sur les individus les plus forts. Que sans cet artéfact, ils n'auraient pas été en mesure de capturer ceux qui les intéressaient. Les plus combattifs. Ceux qu'ils vendraient au plus offrant en tant que lutteurs. Car c'était là l'intérêt principal que les Nécromanciens portaient aux Vilans : le jeu. Ces créatures étaient capturées, soumises artificiellement et destinées à se battre entre elles pendant que leurs propriétaires s'enrichissaient en paris. Un type spécial de Vorkarem avait même été mis au point pour eux. Des colliers dont l'influence diminuait au moment des affrontements, leur laissant le choix des coups à porter, de la violence à déchaîner. Mais si cette violence se tournait vers autre chose que leur semblable, le Vorkarem se resserrait autour de leur gorge. Ceux qui tentaient de s'en défaire finissaient décapités. Vigo marqua une pause comme si un souvenir douloureux le troublait. Quand il me parla à nouveau, ce fut pour changer brutalement de sujet : « Nous ne serons pas de l'autre côté avant la tombée du jour. Nous devrions peut-être attendre la nuit, que tous ces traîne-misère rentrent chez eux…

— Oui. J'ai vu ce qui ressemblait à des auberges, nous pourrions faire une halte pour manger un morceau ?

— Je pensais plutôt à nous arrêter dans une de ces écuries où les voyageurs laissent leurs chevaux. Pour ce qui est des vivres, je nous chasserais quelque chose quand nous serons de l'autre côté de la montagne. Là-bas, la nature est plus généreuse. ». Je retrouvai dans son ton à peine teinté d'autorité, le Vilan des premières heures. Et cela m'agaça. Je lui répondais distraitement : « Fais comme bon te semble. Quand nous aurons mené Terys à une écurie, j'irais me restaurer dans la première auberge que je verrai. J'ai envie d'un peu de confort et d'un bon plat chaud. ». Il eut un regard surpris vers moi. Je fis mine de l'ignorer en réajustant ma cape. Je sentis Kana se replacer sur mon épaule, elle s'était faite si discrète que je l'avais presque oubliée. Vigo lâcha dans un soupir contrarié : « Très bien. Dans ce cas, afin de ne pas se perdre, je te propose de te rendre dans cette auberge-là, le galet peint. Il y a une écurie attenante. Tu sauras où me retrouver quand tu auras fini de te remplir la panse. ». Il y avait une certaine irritation dans son ton et cela m'amusa. De la fente prévue à cet effet dans mon ceinturon, je tirais une pièce d'argent Ereevine et la lui tendit discrètement. Il eut une furtive expression de colère avant que je ne lui dise : « Pour le fourrage de Terys, ce n'est pas gratuit n'est-ce pas ? ». Il prit la pièce de mauvais gré en grommelant : « Oui, j'avais oublié

ce détail… ». Nous nous arrêtâmes devant une bâtisse de bois et de torchis qui paraissait s'appuyer contre la paroi de roche grise. Littéralement s'appuyer. Au point que les murs penchaient légèrement vers l'arrière. On avait essayé de donner une certaine allure à ce bâtiment en bricolant un fronton de pierres taillées au-dessus de la porte d'entrée. Mais comme le reste de la construction, il était un peu de guingois, tout comme l'unique grande fenêtre donnant sur la rue. Cela avait quelque chose d'à la fois drôle et inquiétant. L'auberge du Galet peint méritait qu'on s'y attarde, ne serait-ce que pour en observer l'intérieur et tenter de comprendre comment tout ceci pouvait tenir debout. Quand nous nous séparâmes sur le pas de la porte, Ofélius s'envola pour venir se nicher sous ma capuche, tout près de mon oreille. Vigo tourna les talons sans cacher sa contrariété. Je n'avais pas obéi à ses ordres à peine voilés, il allait devoir s'habituer à ce genre de choses si notre route ensemble se poursuivait. Je poussais la lourde porte de l'auberge, le cœur léger. J'avais réellement très faim et des effluves alléchants firent grogner mon estomac d'impatience. L'intérieur me surprit un peu. La pièce principale était bien plus vaste que je ne l'aurais cru et au centre de cette salle rectangulaire, un large foyer ovale réchauffait l'ensemble. Juste au-dessus des flammes, deux longues broches où rôtissaient plusieurs types de volailles et deux lapins. Dépourvue de premier étage, la fumée de ce foyer montait paresseusement jusqu'à une ouverture prévue à cet effet dans la toiture. Il y avait de nombreux clients attablés dans la pièce mais, à mon entrée, le tenancier des lieux s'interrompit dans l'arrosage de sa viande pour m'apostropher sèchement : « Holà toi ! C'est pour manger ou boire ?

— Ma foi, les deux. ». Un de ses gros sourcils noirs se releva vers son front luisant de chauve. Il fit un geste pour m'indiquer une table libre, je m'y installais peu après. Deux garçonnets prépubères vaquaient au service, l'un d'eux ne tarda pas à venir se planter devant ma table : « Poulet, pintade ou lapin ?

— Poulet…

— Du vin d'Ourq ou de la Drache ?

— Je ne sais pas. Que me conseilles-tu ? ». L'enfant, peut-être âgé de dix ans tout au plus, se raidit, surprit par ma question. Sans qu'il se retourne, ses yeux cherchèrent l'aubergiste comme s'il craignait de le voir approcher. Je me penchais un peu en avant pour lui dire à mi-voix : « Disons du vin. ». Il fila prestement auprès du feu, tendit une écuelle au maître des lieux sans le regarder en face. Ce dernier y déposa deux cuisses de poulet et une cuillérée d'un ragoût de légumes

dont l'odeur me fit monter la salive en bouche. Puis le garçon attrapa un pichet sur une étagère toute proche et revint rapidement me servir. Dans la seconde suivante, il était retourné travailler. J'avais à peine eu le temps de voir son visage… Je ne m'appesantis guère sur le sort de ces enfants, la dureté de la vie en Lyrkania était indéniable et j'avais le sentiment confus de n'en avoir encore vu que le moins révoltant. Sous un régime aussi brutal que celui du Merca, les plus faibles étaient forcément les plus atteints. Sans doute mon appétit éteignait-il un peu ma sensibilité, toujours est-il que le ragoût dont je me régalais alors me rappela les belles heures passées à l'Oiseau rare à Torwin. Et dès que j'eus englouti la moitié du plat, que mon estomac se tut, un flot de souvenirs m'assaillit. Ian, Herald et tous les autres. Ofélius me tira vite de la mélancolie qui m'envahissait : « Avez-vous remarqué ces targes, Taïs ? Ces boucliers accrochés aux murs ?

— Je sais ce qu'est une targe, merci.

— Bien entendu, suis-je bête !

— Et donc ? Qu'ont-elles de particulier ces fameuses targes ?

— Certaines sont très anciennes. Il y en a deux qui datent de mon époque ! Comment ont-elles pu échouer dans ce bouge ? ». J'esquissais un haussement d'épaules et attrapais la deuxième cuisse de poulet du bout des doigts pour m'en repaître. Je n'avais plus faim mais le goût poivré de la viande avait réveillé ma gourmandise. Ofélius sauta sur la table et vint picorer un peu de ragoût. Comme je me figeais un instant pour lui adresser un regard surpris, il me dit : « Je dois prendre soin de cet oiseau !

— Quand vous en aurez fini, volez donc jusqu'à Vigo pour lui dire de me rejoindre. Il faut qu'il mange lui aussi. ». Le passereau avala encore quelques lentilles puis quitta l'auberge par l'ouverture dans le toit. Je suçais un os de poulet quand un petit coup me fut donné du fond de mes entrailles. Mon fils s'éveillait. Et il se montra particulièrement actif, je percevais ses mouvements comme jamais. Sans doute cette nourriture délicieuse y était-elle pour quelque chose. Je posais une main sur mon bas ventre, juste sous mon ceinturon et réalisais dans le même temps combien cette partie de mon anatomie s'était arrondie. Sans prendre réellement plus d'ampleur, je la sentais plus ferme et plus marquée. Je ne pus réprimer un sourire à chacune des pichenettes que mon enfant m'envoyait. Et puisqu'il semblait apprécier ce repas, je me fis un devoir de finir toute l'écuelle. Sans quitter le foyer où il s'affairait, l'aubergiste me héla : « La meilleure table de Nassuria, pas vrai ? ». J'acquiesçai en signe d'assentiment, il

ajouta : « Si t'as les moyens, je t'en ressers une autre gamelle ! ». En avalant ma dernière bouchée, je posais une pièce d'argent sur la table, l'homme s'approcha aussitôt pour la prendre. Comme je rabattais ma capuche en arrière, il parut me découvrir et bredouilla, sur un ton soudain beaucoup moins sec : « Fallait me dire que vous étiez… Je vous aurais pas parlé comme ça… Un autre pichet de vin avec ceci ? ». Bien sûr, mon enfant étant en éveil, mes pupilles étaient illuminées et ce brave homme crut avoir affaire à un fils du Crépuscule. Il ne m'apparut pas utile de m'expliquer, je me contentais de lui dire : « De l'eau plutôt et, remplissez deux écuelles, j'attends quelqu'un.

— Comme il vous plaira, avec plaisir votre sainteté ! ». Votre sainteté. Le brigand des frères des loups m'avait déjà appelée ainsi. Les fils du Crépuscule n'avaient décidément aucune limite. Se faire ainsi qualifier alors qu'ils étaient tout ce qu'on peut imaginer de contraire à la sainteté ! Je repoussais mon écuelle vide en soupirant un juron étouffé. Un garçonnet eût tôt fait de la ramasser tandis que son maître en préparait deux autres, bien plus remplies que précédemment. Quand la porte de l'établissement s'ouvrit, je m'attendais à voir entrer Vigo. Quelles ne furent pas ma surprise et ma méfiance quand trois hautes silhouettes noires s'offrirent à mes yeux. La première portait encore son capuchon pointu rabattu presque jusque devant son visage. Il s'avança dans une posture étrange, tenant sa main droite ouverte devant lui comme s'il poussait quelque chose d'invisible. Sa main était gantée de métal et en le voyant, l'aubergiste se pétrifia d'angoisse. Ainsi que toutes les personnes présentes dans la salle. Bientôt, on n'entendit plus que les craquements du feu et les pas des trois nouveaux venus sur le plancher disjoint. L'homme au gant d'acier s'arrêta devant le foyer et, sans faire un pas de plus, pivota comme s'il voulait montrer sa paume métallique à tout le monde. Quand il se tourna dans ma direction, il s'arrêta. Il releva la tête lentement, je vis alors ses prunelles lumineuses éclairer la pénombre sous sa capuche. Nos regards se croisèrent et plus que jamais, je souhaitais que le voile d'oubli remplisse son office. L'homme rabattit son capuchon en arrière, me donnant à voir un faciès étrange plutôt repoussant. Une peau si pâle qu'elle en semblait grise, un crâne lisse couvert de tatouages et de cicatrices. Il ébaucha un sourire malsain en venant vers moi, la main toujours devant lui, grande ouverte. Je me redressais un peu sur ma chaise en croisant les bras sur la table, je voulais avoir l'air détendue. Mais je ne l'étais pas, inexplicablement convaincue d'avoir devant moi pas seulement un homme du Merca, mais un Nécromancien. Cet homme aux traits émaciés et aux prunelles d'un bleu délavé avait tout d'un cadavre ambulant. Quand il me parla, sa voix éteinte me fit frissonner : « Je n'ai pas l'honneur de vous

connaître mon frère ?

— Non, je suis de passage dans la région. ». Je devinais à ses plissements d'yeux et à la façon dont il inclinait la tête qu'il n'arrivait pas à discerner mes traits et en était conscient. Il referma enfin son gant d'acier pour le ramener sous sa cape en me disant, aimablement : « Oh, vous ignorez certainement que tout voyageur de haut rang doit se signaler au bailli de la porte de Nassuria…

— En effet. Je l'ignorais et vous m'en voyez désolée.

— Ne le soyez pas. Il vous suffira de vous présenter chez moi dès que vous aurez terminé votre repas.

— Vous êtes donc le bailli en personne ?

— Oui, je manque à tous mes devoirs ! Alani Taldoreer, bailli de la porte de Nassuria par la grâce du Merca Toris ! ». Il me surprit en ôtant son gantelet pour me tendre sa main nue au-dessus de la table. Tous les usages en terres humaines ou Ereevines interdisaient qu'on serre une main nue en étant ganté. Je pris plus que le temps nécessaire à ôter mon gant. Assez de temps pour envisager l'attaque qui risquait d'en découler. Car il ne faisait aucun doute que le jeune Olek avait dû faire une description précise de ma personne à ses pairs. Alani Taldoreer saurait qui j'étais au premier contact. Il n'était accompagné que par deux sbires, j'en aurais terminé avec eux en peu de temps. Mais ensuite… je saisis cette longue main pâle et ridée souplement. Le bailli se raidit, je retins sa paume le temps d'un battement de paupières. Il y eut une expression de surprise furtive sur son visage de carême puis un sourire se dessina sur sa bouche sans lèvres, révélant une dentition jaunâtre. Il lâcha dans un souffle : « Vous voici donc… ». Je relâchais ma prise pour laisser ma main glisser jusqu'à mes griffes Nortgates. Mais encore une fois, la réaction de Taldoreer fut pour le moins inattendue. Il tira une chaise en demandant : « Permettez ? » et s'assit en face de moi sans attendre de réponse. Il me dévisagea longuement, si bien que je finis par lui demander : « Que faites-vous ?

— Je contemple ma mort prochaine. Car vous comptez m'occire n'est-ce pas ? Comme vous l'avez fait pour tous les autres, au Sud… ». Cet homme était pour le moins déconcertant. Comme je ne lui répondais pas, il fit un signe à ses deux soldats qui allèrent s'attabler un peu plus loin. Je ne comprenais rien à ce manège et cela commençait à m'agacer. D'autant que le bailli continuait de me dévisager en souriant d'un air étrange. Je lui demandais encore, de moins en moins détendue : « à quoi jouez-vous ?

— Moi ? Mille pardons votre sainteté, c'est que je… je n'aurais jamais cru me retrouver face à… quelqu'un comme vous !

— Quelqu'un comme moi ?

— Oui, une Ereehator pure. Ce qui nous a été rapporté à votre sujet dépasse l'entendement ! J'aurais presque envie de vous voir à l'œuvre si je ne savais pas que cela sonnerait ma fin ! ». Vigo entra dans l'auberge en cet instant. Les lieux étaient toujours aussi silencieux, certains clients commençaient à partir discrètement. Ofélius voleta de son épaule à la mienne, ce qui n'échappa guère au bailli. Il se tourna vers le Vilan qui hésitait à me rejoindre et l'interpella ainsi : « Venez mon cher, prenez un siège ! Aubergiste ! Fais ce pour quoi on te paie ! J'ai soif ! ». Tandis que Vigo s'asseyait auprès de moi, Taldoreer releva brièvement son gant de fer puis me dit en le ramenant à nouveau sous son manteau : « Un Vilan… Vous faites des choix de compagnie plutôt rustiques, dame Torkenbold. ». Les garçons de service vinrent déposer timidement nos écuelles sur la table, l'aubergiste vint ensuite nous apporter deux pichets de vin ainsi que des coupes. Le bailli en remplit trois en disant presque joyeusement : « Oui, j'ai capté le rayonnement de votre compagnon avant le vôtre ! Voilà des jours que j'écume Nassuria dans l'attente de votre venue !

— Le jeune Olek a bien transmis mon message.

— Ma foi, oui ! Enfin, pour l'heure le Merca lui-même n'est pas encore au fait mais… cela ne saurait tarder. ». Ervyan Toris n'était donc pas encore de retour à Üzgor. L'homme pâle tendit sa coupe afin que nous trinquions. Vigo s'y refusa et avala un trait de vin d'un air mauvais. Pour ma part, je ne touchais même pas à ma coupe et dis posément, pendant que Taldoreer buvait une gorgée de la sienne : « Vous allez mourir. ». Il s'essuya la bouche d'un revers de manche et soupira : « Oui, j'en ai conscience mais… On mourra tous un jour ou l'autre ! Il me reste une carte à jouer, si vous me le permettez ?

— Parlez.

— Je vous propose ceci… puisqu'il semble que vous souhaitiez ardemment rencontrer le Merca… Laissez-moi vous livrer à lui. Sans violence ni heurts. Trop de mes frères du Crépuscule sont morts déjà. Laissons une chance à des méthodes plus civilisées… ». Sans le regarder, je sentis Vigo tendu comme un arc. Je pris néanmoins un instant pour réfléchir à la proposition du bailli. Proposition qui n'était pas si folle. À ceci près qu'elle me privait du plaisir de pulvériser quelques Nécromanciens en cours de route. Ofélius me murmura alors

: « Méfiez-vous Taïs ! Ce serpent-là n'a que faire de ses défunts frères. Il joue sur tous les tableaux pour sauver sa tête. Il vous livre au Merca et si vous tuez ce dernier, il pensera être dans vos bonnes grâces ! Et si c'est le Merca qui vous tue, il sera récompensé ! ». Je repoussais l'oiseau sous mes cheveux d'un geste distrait. J'étais déjà consciente de ce qu'il avait pensé m'apprendre. Cependant, le bailli ne serait pas devenu mon allié, même s'il me permettait de rencontrer et tuer le Merca. Je le tuerais juste après. Sa vue, sa seule présence devant moi m'étant déjà quasiment insupportables. Je pris néanmoins un court temps de réflexion, sans doute pour lui donner l'illusion d'une certaine victoire, avant de lui répondre d'un ton calme : « Il y aura de la violence et des heurts. Et il y aura nombre d'autres morts dans vos rangs. Afin d'éclaircir ma route jusqu'au Merca, de rendre l'air plus respirable… Car je dois dire que vous et vos semblables empuantissez grandement ce pays.

— Par tous les pendus de la côte… Je comprends la présence de ce Vilan à vos côtés à présent… Vous n'êtes pas ici pour libérer votre époux en définitive… ». Un sourire hideux se dessina sur son faciès d'épouvantail, je restais de marbre. Il ajouta, convaincu d'avoir mis à jour un nouveau complot : « Vous êtes de ces renégats qui s'agitent un peu partout depuis quelque temps… Vous pensez sincèrement que quelques tribus Vilan et autres sous-créatures sont en mesure de renverser le Merca ? Avec leurs griffes et leurs crocs ? ». Il partait sur une hypothèse qui m'échappait un peu mais je n'en montrais rien et bus un peu de vin d'un air détaché. La tension nerveuse de Vigo était presque palpable quand Taldoreer poursuivit : « Vous êtes peut-être capable de prodiges ma belle, mais notre guide suprême a hérité de la puissance Première. Il vous pulvérisera d'un regard.

— Non. ». Il pouffa de rire et, avant qu'il n'ajoute autre chose, je lui dis : « Il n'a hérité de rien. Il a volé cette puissance. Comme tout ce qu'il possède. Votre guide n'est qu'un profiteur, un parasite qu'il faut éradiquer. ». J'avais parlé posément, le bailli cessa de sourire. Vigo, par contre, toussota d'un air ravi. Taldoreer se leva souplement, le visage fermé : « Très bien. J'en conclus que nous allons devoir en venir aux mains. C'est fort regrettable. ». Il émit un court sifflement entre ses dents gâtées et ses deux sbires se levèrent comme un seul homme. Vigo se raidit sur sa chaise, je posais une main ferme sur son avant-bras pour l'apaiser. Le bailli se réajusta d'un air détendu : « Je ne goûte pas les déchainements de violence, voyez-vous. Mais soyez certaine que ces deux-là, ainsi que ceux qui vous attendront dans la rue, y trouvent un réel plaisir. Je vous laisse avec regret ma belle… ». Et il quitta la taverne d'un pas léger qui détonait avec la situation. Je restais assise tandis que les deux hommes du bailli tiraient lentement

leurs épées. Vigo les foudroyait du regard, il marmonna entre ses dents : « Qu'attendons-nous ? ». D'un geste rapide, je tirais deux griffes Nortgate qui allèrent se planter dans les fronts des deux gardes. Ils s'écroulèrent dans la seconde suivante, morts. Ofélius s'envola en lançant : « Je vais voir ce qui nous attend dehors ! ». Je bus une autre gorgée de vin tandis que Vigo me dévisageait, sidéré : « C'est toi qui as fait ça ? Je n'ai rien vu !

— Eux non plus. ». Il se leva pour récupérer mes griffes dans les crânes des fils du Crépuscule. Il examina ces armes en revenant vers moi puis me les tendit : « Je n'ai jamais vu personne manier ainsi des poignards…

— C'est mon père qui m'a appris. Ça et quelques autres choses du même ordre… ». Je me levais en réajustant ma tenue, dans un coin l'aubergiste se tenait tapi dans l'ombre, craintif. Sous une table, les deux garçonnets de service se serraient l'un contre l'autre. L'établissement du Galet peint s'était vidé, l'ambiance n'était plus aussi agréable qu'à mon arrivée. Sur la broche, la viande avait noirci… Je guettais le retour d'Ofélius quand Vigo me demanda : « Tes épées sont en Ereeus n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ton père doit être un homme puissant dans ton pays. ». Sa remarque me surprit, j'eus un vague sourire : « Mon père est un puissant bûcheron oui. Et un pisteur hors pair ! ». Il eut une mimique d'incompréhension quand l'oiseau spectre réapparut en piaillant : « Plus de trente hommes au-dehors ! Armés jusqu'aux dents ! ». Je passais une main devant mes yeux, ils ne luisaient plus…

Chapitre 24 :

La toile.

Vigo ôta aussitôt prestement la cape et la chemise qu'il portait, un flash de lumière éblouissante précéda sa transformation. Le Vilan animal était prêt à en découdre. Il s'ébroua, un frisson d'excitation courut dans son épais pelage brun. En saisissant la poignée de la porte pour sortir, je lui adressais : « Impressionnant… » dans un sourire de biais. Et quand nous fîmes nos premiers pas dans la rue, j'ajoutais : « Ne te tiens pas trop près de moi. ». Devant nous, plus aucun passant, plus aucun loqueteux, mais tout ce que comptait la garde de la porte de Nassuria. Alignés en arc de cercle afin de parer à toute tentative de fuite, les armures de cuir noires étaient à peine éclairées par les quelques flambeaux environnants. Le souvenir des mercenaires du ministre Godrey'n me traversa l'esprit. Ofélius voleta jusqu'au bord d'une toiture tandis que je cherchais le bailli du regard. En vain. Il n'avait pas menti en disant être rebuté par la violence. Peut-être était-il déjà en fuite. Peu m'importait, l'appel de l'affrontement imminent était incoercible. Je captais puissamment l'Ihra, la sensation que je ressentis quand elle envahit tout mon être me causa un frisson de bien-être inhabituel. Comme si la flamme du combat embrasait tout mon corps, trop longtemps engourdi. Les soldats ouvrirent de grands yeux, reculèrent machinalement. J'écartais ma cape et en repoussais la capuche vers l'arrière en disant à la cantonade : « Messieurs ! Réglons cela rapidement, nous avons une longue route à faire encore ! ». Certains prirent instantanément la fuite dans la seconde, mais Vigo se lança à leur poursuite. De mon côté, presque méthodiquement, je commençais à pulvériser plusieurs hommes par des salves d'énergie courtes et ciblées. Puis, face au chaos de la terreur, Vigo s'étant éloigné, je décidais de libérer une impulsion puissante mais circonscrite. Sur une zone d'une quinzaine de mètres autour de moi, l'Ihra détruisit toute forme de vie. Je vis les corps des hommes être propulsés en arrière en se disloquant. Ils étaient morts avant même que leurs restes ne retombent au sol. Des sbires du bailli, il ne resta bientôt plus qu'un magma informe et crépitant projeté un peu partout alentour. Je fis redescendre un peu ma charge d'énergie, il n'y avait plus personne à affronter. J'en étais d'ailleurs un peu frustrée. Vigo

revint vers moi d'un pas rapide, observant tout autour de nous d'un œil incrédule : « Mais qu'est-ce… ce n'est pas possible ! Tu… Tu peux faire ça ?! ». J'eus un petit haussement d'épaules pour toute réponse tandis qu'Ofélius piaillait joyeusement : « Et tellement plus encore !! Vous n'avez rien vu l'ami ! ». Je marchais déjà vers les écuries que le Vilan vint se planter devant moi. Surprise, je m'arrêtais : « Attention ! L'énergie pourrait te blesser ! ». Il me dévisagea sans tenir compte de ma mise en garde et tendit la main vers mon bras. Avant même qu'il ne puisse me toucher, l'Ihra le brûla. Il recula en réprimant mal un grognement douloureux. Je pointais un doigt vers sa truffe : « Je t'avais prévenu ! ». Estomaqué, il examina sa main — sa patte — légèrement brûlée tandis que je rejoignais Terys. Le sol rocheux de la rue était on ne peut plus poisseux et glissant à présent, je manquais plusieurs fois de tomber en étouffant un juron. Je vis plusieurs visages rendus blêmes par l'effroi me guettant dans l'entrebâillement d'une porte ou de derrière un volet. Les habitants ne devaient plus rien comprendre à rien. Quelqu'un disposant de pouvoirs similaires à ceux des Nécromanciens venaient d'en massacrer la garde. Quelles histoires allaient-ils inventer pour donner du sens à tout ceci ? J'aurais donné cher pour le savoir. Mais pour l'heure, j'avais d'autres chats à fouetter. Je retrouvais Terys dans l'écurie où elle attendait sagement. Vigo m'avait suivie et quand je m'apprêtais à toucher ma jument, il s'exclama, inquiet : « Tu ne vas pas la… ». Dès que ma main se fut posée sur l'échine de ma monture, l'Ihra se diffusa en elle. En regardant mon compagnon Vilan, je crus que sa mâchoire inférieure allait choir jusqu'au sol tant sa stupeur fut grande. Ofélius vint se poser sur son épaule pendant que je sellais Terys, il lui dit : « Permettez sieur Vigo que je me pose sur votre personne, je ne peux, pour ma part, entrer en contact avec Taïs tant qu'elle est en charge. ». Mais le Vilan ne parut pas l'entendre, pétrifié d'étonnement. Des cris et autres lamentations se firent entendre à l'extérieur. Et quand nous quittâmes l'écurie, quelques badauds plus téméraires que les autres commençaient à quitter leurs abris. L'attrait du morbide, ou était-ce l'incrédulité, toujours est-il que ces gens s'approchaient timidement des restes informes des soldats. Comme s'ils avaient besoin de voir de plus près ces éclats d'os, ces flaques d'entrailles déchiquetées pour y croire réellement. Mais dès qu'ils me virent, luisant encore un peu d'Ihra, chevauchant un destrier aux yeux illuminés qui exhalait une vapeur verte à chaque expiration, ils se figèrent dans un état de sidération immédiat. Je les ignorais tous sciemment, ne leur adressant ni regard ni parole afin de ne pas les effrayer davantage. La rue était désormais parfaitement dégagée, nous reprîmes notre route au petit trot. Mais à peine avions fait dix mètres, qu'un homme m'interpella d'un balcon au premier étage d'une bien modeste maison de bois : « La

demeure du bailli est par-là ! La plus grande ! ». Je ne cillais pas tandis que Vigo, qui cheminait sur ma droite, me lança un regard de biais. En continuant d'avancer, nous ne tardâmes pas à nous retrouver devant une haute demeure qui détonnait singulièrement dans le paysage. Comme toutes les autres habitations, elle avait été construite contre la paroi de la montagne. Mais son architecture était clairement plus académique que celle des autres demeures de Nassuria. Un bâtiment rectangulaire flanqué de deux tours à deux étages et au toit d'ardoises pointu. La demeure du bailli. Terys perçut mon hésitation et s'arrêta juste devant. Vigo objecta : « Est-ce qu'on n'a pas perdu assez de temps ?! ». J'observais la bâtisse de pierres grises parfaitement alignée sans répondre. Ofélius risqua : « Laissez-le en vie Taïs. Il faut que quelqu'un décrive vos prouesses et rende compte de votre avancée au Merca, n'est-ce pas ce que vous vouliez ? ». Une silhouette au visage pâle se dessina dans l'encadrement d'une fenêtre. Je devinais Taldoreer et son teint de cadavre. Il n'avait donc pas pris la fuite, convaincu qu'il était de la force de ses hommes. Le voir là, pétrifié devant sa fenêtre me combla d'une forme de satisfaction cruelle. Contrairement au jeune Olek que l'émotion aurait pu abuser, la parole de ce Nécromancien ne saurait prêter à caution. Il saurait décrire précisément ce qu'il voyait en cet instant. Je fis remonter ma charge d'Ihra afin que mes cheveux et le crin de Terys s'embrasent de lumière en flottant dans l'air. Je ne pouvais discerner précisément les traits du bailli, mais j'imaginais sans peine sa stupéfaction. Vigo marmonna : « Mais qu'est-ce que… Tu vas remettre ça ?! ». Comme je ne lui répondais pas, Ofélius lui dit, non sans une pointe de fierté : « La force du symbole mon cher. Parfois une image marque davantage l'esprit de l'ennemi qu'un déluge de violence. ». Terys se remit en route d'un pas tranquille, j'avais un petit sourire aux lèvres…

La nuit touchait à sa fin quand nous atteignîmes l'autre versant de la montagne. Et à la sortie de la porte de Nassuria, nous ne rencontrâmes aucun garde. Même s'il avait cru ma capture aisée, Taldoreer y avait affecté absolument tous les soldats disponibles. Cet homme avait voulu parer à toute éventualité. Cela n'avait pas suffi… De l'autre côté de la montagne, la campagne était aussi chétive qu'au sud mais dépourvue de neige. Il y faisait bien trop froid, tout était gelé. Le sol, les arbres, les herbages. Comme si une vague de glace s'était abattue sur la région en un claquement de doigts, statufiant tout dans l'instant. Esthétiquement, j'aurais pu y trouver un certain intérêt, si le soleil avait percé les nuages pour faire briller les pendants de givre accrochés aux branches nues des arbres. Mais le ciel bas de Lyrkania restait invariablement fade. De cette même pâleur grisâtre

qui pesait sur le moral jour après jour. Je restais chargée d'énergie le plus longtemps possible, ne ressentant ainsi aucunement la morsure du froid. L'aube s'était levée depuis plus d'une heure, nous nous étions déjà bien éloignés de la porte de Nassuria quand Vigo me demanda : « Tu vas rester comme ça toute la journée ? Illuminée ?

— Si je chasse toute mon Ihra, je vais m'endormir brutalement. Pour plusieurs heures. Et il nous faut avancer ! ». Il eut une brève expression de contrariété, leva sa truffe vers le ciel en humant profondément l'air, comme s'il cherchait à y percevoir quelque chose. Et cela ne tarda pas, il me dit : « Nous ne sommes plus très loin du fleuve. À quelques lieues vers l'Est il y a un village, tu pourras y dormir le temps que…

— Non, nous avons perdu assez de temps, inutile de faire une halte de plus. Je vais faire baisser ma charge d'énergie au minimum si c'est le manque de discrétion qui te dérange. Nous sommes à nouveau sur la grande route, autant ne pas la quitter. ». Nouvelle mimique contrariée. Il n'insista pas, nous poursuivîmes notre chemin sans ajouter un mot de plus. Les sabots de Terys qui trottait sur le sol gelé rendaient un son pareil à celui qu'ils auraient fait sur des pavés. Et ce son résonnait étrangement alentour, dans toute cette campagne pétrifiée. Ofélius s'était pelotonné dans le pelage de Vigo qui avançait au pas de course sur ma droite. Habiter une nouvelle enveloppe charnelle, c'était ressentir à nouveau tous les désagréments de la vie. Le spectre devenu oiseau souffrait du froid. Mais le Vilan dégageait tant de chaleur qu'une fine vapeur s'échappait de son pelage. Tyradjeck avait trouvé la place idéale, mais il se plaignit néanmoins de ne pouvoir nous précéder pour explorer les abords de la route devant nous. Je fis mine de ne pas l'avoir entendu, dévorant des yeux le paysage de verre que nous traversions. Car c'est ainsi que je le voyais. Toute cette glace un peu terne transformait chaque végétal, chaque pierre en ce qui avait tout d'une sculpture de verre. Ce n'est que quand nous approchâmes du fleuve Orschir que l'environnement changea peu à peu. Je ne pouvais le percevoir, protégée par mon Ihra, mais je devinais vite que la température se faisait plus douce. Le gel au sol et sur les plantes se fit de moins en moins épais puis, de plus en plus rare. Les pas de Terys ne résonnèrent bientôt plus du tout. Leur son était devenu sourd, martelant une terre gorgée d'eau. Un autre son s'amplifia à mesure que nous approchions du fleuve. Celui du cours de l'eau vive. Une légère brume très humide nous entoura bientôt et je remarquais, surprise, qu'à nouveau l'état de la végétation avait changé. De prise par les glaces, elle était passée à rare mais croissante. Et à quelques dizaines de mètres du fleuve, elle se fit à nouveau extrêmement chétive jusqu'à disparaître totalement. L'air ambiant lui

aussi me parut avoir changé. Comme s'il devenait plus difficile à respirer, plus lourd. Quand nous fûmes en vue d'un pont, Terys ralentit son allure. J'ouvrais de grands yeux en découvrant que la brume environnante montait de l'Orschir. Vigo lui aussi avait ralenti son pas, et, voyant mon air effaré, il me dit : « Oui, c'est le fleuve qui réchauffe tout ici. Je te déconseille d'y piquer une tête. À moins que ton énergie ne te protège de la chaleur autant que du froid.

— Tu veux dire que cette eau est… chaude ? » ? Juste avant d'emprunter le pont de grosses pierres grises, je mis pied à terre. Le Vilan ajouta : « Plus que chaude en fait. Elle brûle littéralement. C'est pour ça que tout est mort sur ses rives. ». Je fis quelques pas vers la berge pour en avoir le cœur net. Et ce n'est qu'en voyant la boue ocre faire de petites bulles comme une soupe dans une marmite, que je pus croire en ces explications. Je restais abasourdie pendant une poignée de secondes jusqu'à ce que le Vilan s'approche en soupirant : « Les anciens disent que cela n'a pas toujours été ainsi mais… à chaque fois que je vois ce fleuve aux eaux mortes… j'ai du mal à y croire. ». La voix d'Ofélius nous surprit tous les deux : « C'est pourtant la vérité. Ce fleuve est probablement celui que nous appelions Orschiridus, ce qui signifiait…

— Berceau de vie… ». J'avais lâché ces mots presque involontairement. L'oiseau spectre opina de sa toute petite tête : « Oui Taïs, en vieux Lyrkanien. Mais dites-moi mon ami, les eaux ne seraient-elles pas devenues chaudes peu après la profanation du tombeau royal ? ». La question parut surprendre Vigo qui répondit, incertain : « Peut-être bien… C'était bien avant ma naissance en tout cas.

— J'en mettrais ma main à couper si j'en avais une ! Et le temps ? Ce froid, ce ciel toujours si bas ! Lui aussi a dû changer à cette période ! ». Le passereau s'agitait dans la fourrure du Vilan, la théorie qu'il élaborait depuis quelque temps déjà lui mettait les nerfs à vif. En retournant vers Terys, je lui dis : « Êtes-vous encore en train de penser que les changements dans ce pays sont liés à la profanation du tombeau ? Une sorte de punition divine de votre sacro-saint roi Lyrkan ?

— Ne vous moquez pas Taïs ! C'est tout à fait possible ! Le roi était un Premier, je vous le rappelle ! Son aura était unique, son esprit exceptionnel !

— Très bien, je m'en souviendrais. Ainsi, si je meurs, mon esprit ira trouver le sien et je lui expliquerai qu'il punit son peuple pour la faute

d'un seul homme. Un homme que tout ceci n'aura pas empêché de prospérer ! ». Ofélius s'ébouriffa brusquement, vexé. Puis il prit prestement son envol vers le pont pour aller se poser sur le parapet, loin de moi et mon manque de respect. Je décidais de franchir le fleuve à pied et tandis que nous marchions côte à côte, Vigo me dit dans un demi-sourire : « Tu ne l'épargnes pas… Jamais.

— Nous avons une sorte de… contentieux tous les deux.

— Oh, un contentieux ?

— Oui. Il aurait pu empêcher que mon époux soit capturé s'il m'avait dit tout ce qu'il savait. Mais il a choisi de me dissimuler des choses.

— Je vois. Tu dois lui en vouloir à mort.

— Il est déjà mort. Depuis longtemps. ». J'avais tenté une pointe d'humour sans conviction. Car en prononçant ces mots, quelque chose sonnait faux dans ma voix. Comme si je ne gardais plus vraiment de rancœur envers Ofélius. Qu'elle n'était plus qu'une question de principe…

Tandis que nous franchissions le pont, Vigo m'expliqua que les eaux de l'Orschir se refroidissaient un peu à mesure qu'elles se rapprochaient du delta où elles se jetaient dans l'océan. Mais bien que tièdes, elles en restaient cependant dépourvues de vie. Pas le moindre poisson ou batracien. Rien qu'une eau boueuse en constante ébullition. Il me raconta que les légendes locales situaient la source de ce fleuve au cœur d'un ancien volcan endormi. C'était ainsi qu'on expliquait le bouillonnement de ses flots. Je me souvins avoir lu un livre expliquant précisément le processus volcanique et cette hypothèse me parut bien légère. Mais je ne fis aucun commentaire désobligeant. Mon compagnon de route était particulièrement détendu, me faisant la conversation tel un guide touristique et j'avoue que j'appréciais ce moment. Même si au bout d'un moment, je ne prêtais plus vraiment attention à ce qu'il me racontait. Le son grave de sa voix rocailleuse suffisait à m'apaiser, peu m'importait ce qu'il pouvait bien dire. Mais aussi sereine étais-je, mon esprit retourna à Angus. Sa voix grave avait le même effet sur moi que celle de Vigo. Un sursaut, comme un spasme de tristesse me serra brusquement la gorge. Je donnais le change du mieux possible mais le Vilan se tut tout à coup pour me dévisager. J'évitais son regard, affectant un air de

réflexion distraite mais je dus être peu convaincante car il me demanda : « Qu'y a-t-il ?

— Pardon ?

— Tu es ailleurs… » ? Je fis non de la tête en m'efforçant de sourire, il ajouta : « On dirait Kay ! Ne nie pas, tu n'es plus une enfant !

— Je te dis que tout va bien. ». Il eut un froncement de sourcils puis porta son regard au loin devant nous en soupirant. Dans l'heure qui suivit, il ne m'adressa plus la parole. Je n'aurais su dire s'il boudait ou s'il souhaitait me laisser à mes réflexions. Mais je percevais cependant une vague impression de malaise entre nous…

Le temps, bien que toujours aussi maussade, s'était réchauffé et bientôt, nous avançâmes à travers des paysages à peine couverts d'une fine couche de neige. Ce n'est qu'à la mi-journée que nous nous arrêtâmes afin de satisfaire à quelques besoins naturels. Vigo s'éclipsa derrière un bosquet en me disant par-dessus l'épaule : « Je flaire du gibier par ici et je meurs de faim ! ». Je compris sans peine le sous-entendu m'ordonnant de préparer un feu en attendant le retour du chasseur. Cette fois, j'étais convaincue que mon compagnon était à nouveau en des dispositions contrariées. Cet homme-là avait le caractère aussi changeant que les paysages de son pays. Un rien le rendait brusquement ombrageux. Ofélius était encore parti en exploration, je me retrouvais seule dans une petite clairière au bord de la route. La grande forêt Lyrkanienne avait peu à peu repris ses droits et accompagnait à nouveau notre avancée. Je n'eus aucun mal à trouver quelques branches de bois mort à ses abords. Terys broutait une herbe chétive non loin de moi quand je commençais à rassembler quelques pierres pour le foyer. Agenouillée au sol, je les réunissais en cercle comme me l'avait appris mon père. Et alors que j'y disposais un peu de paillis, je me figeais. Les souvenirs me ramenaient la voix de mon père comme s'il eut été auprès de moi. Mon cœur me brûla tout à coup. D'un trop plein d'amour absent. D'un trop-plein de manque. Penchée au-dessus du cercle de pierre, j'entendis dans ma tête : « Tu vois, comme ça les bûches et les braises sont retenues au centre. C'est mieux ! ». Son regard gris si doux sur moi, son sourire sous sa grosse barbe brune, ses cheveux en bataille. Mon père. Mon esprit soudain tourmenté l'imagina tandis qu'il me disait : « Dans quel guêpier t'es-tu encore précipitée ?! N'es-tu venue au monde que pour me rendre fou d'inquiétude ?! ». Je sentis mes yeux se remplir de larmes, j'eus bien de la peine à ne pas me laisser submerger par le chagrin et la

culpabilité. Je m'appuyais au sol, les mains à plat dans la terre grise et humide, respirant profondément pour reprendre le contrôle de mes nerfs. Je fermais les yeux une fois. Deux fois, en inspirant tout l'air que mes poumons pouvaient contenir. J'eus l'impression de retrouver un peu de calme. Mon regard tomba sur mes mains et un détail me crispa : elles ne luisaient plus du tout. Je papillonnais des paupières en sentant ce contre quoi je ne pouvais lutter. J'eus à peine la force de me redresser pour passer une main devant mes yeux que je m'écroulais aussitôt après, écrasée de fatigue. Mon fils était en éveil, il chassait mon Ihra. Je laissais échapper un « non » dans un soupir avant de sombrer

dans un profond sommeil…

Le crépitement d'un feu tout proche et une odeur fauve m'éveillèrent en douceur. La première sensation que je perçus alors était celle, chaude et caressante de la fourrure sur laquelle je reposais. Mais tandis que je me redressais en ouvrant les yeux, je découvrais une grande patte griffue et velue sur mon avant-bras. Mon premier réflexe fut de m'écarter vivement en réprimant un cri. Le suivant fut de porter la main à mes griffes Nortgate sans les trouver. Une demi-seconde de panique me traversa en même temps que je dardais un regard noir sur Vigo, étendu auprès de moi. Face à mon air aussi outré que désorienté, il se contenta de me dire : « Ah tout de même ! Tu as dormi tout le jour…

— Tout le… mais pourquoi est-ce que tu… Comment as-tu pu…

— Holà, du calme. Je n'ai rien fait du tout. Tu as commencé à t'agiter dans ton sommeil, je me suis assis à côté de toi pour te calmer… tu es venue te blottir contre moi toute seule, je n'ai rien fait ! ». Abominablement gênée, je détournais le regard en cherchant quoi rétorquer. La voix d'Ofélius se fit alors entendre : « Il dit vrai Taïs. Je crois vous avoir entendu appeler votre père juste avant de… Il n'y a rien eu d'inconvenant de la part de notre ami, je peux le garantir.

— Où sont mes armes ?

— C'est moi qui lui ai demandé de vous les ôter. Je savais que vous alliez dormir longtemps et… ». Je découvrais alors que nous nous trouvions dans une vieille bâtisse de planches aussi pourries que disjointes. Sans doute une ancienne grange. Un trou béant dans la toiture laissait la fumée du feu rejoindre le ciel déjà noir. La nuit. Vigo

n'avait pas menti. Pour autant, je n'osais plus le regarder en face. Il s'en amusa et, se penchant vers moi pour m'obliger à croiser son regard, il me dit : « Hé, je ne t'aurais pas cru si timide la Tork'… ». Ce surnom me surprit, je dardais encore sur lui un œil noir. Il ricana et s'étendit confortablement, satisfait de sa taquinerie. Je ramenais la couverture sur moi pour m'y enrouler et un contact un peu rugueux me fit souffler : « Kana ! ». J'avais complètement oublié la présence de l'animal sur mon épaule. Mais dès que je la caressais du bout des doigts, elle se mut pour venir se positionner sur ma main. Je la mis à hauteur de mon visage en murmurant : « Je suis désolée ma toute belle, je t'ai négligée… Mais… ». Il me sembla que quelque chose avait changé en elle. Et tandis qu'elle leva ses deux pattes avant pour toucher délicatement mon nez, j'en eus la conviction. Elle avait grandi. Et grossi. Son corps recouvrait désormais complètement ma main, ses pattes grises en dépassant d'un centimètre ou deux. Je la déposais au sol pour mieux l'observer en interpellant Ofélius : « Regardez… Est-ce que vous ne trouvez pas que… qu'elle a changé ? ». L'oiseau spectre voleta jusqu'à mon épaule, observa l'araignée qui bougeait à peine, puis se posa au sol à côté d'elle pour mieux l'examiner : « Ma foi Taïs, c'est vrai ! On dirait qu'elle a… grandi ?

— Oui, c'est bien ce qu'il me semble. Mais attendez une minute… Quand je me suis chargée d'Ihra à Nassuria, j'avais oublié qu'elle était toujours sur moi. Je ne sentais même plus son contact !

— Elle a reçu une forte dose d'énergie et c'est sa nourriture de prédilection ! ». Nous étions tous deux penchés sur l'Arachana, éberlués comme si nous venions de découvrir le feu. Vigo, bras croisés derrière la tête soupira : « Mais tout de même, cette façon de t'évanouir comme ça, c'est un problème…

— Tu crois que tu me l'apprends ? Je ne peux hélas rien y faire !

— Oui, ton fantôme m'a expliqué. Reste à espérer que ça ne se produira pas quand tu te retrouveras face au Merca. Il aurait tout le loisir de te tailler en pièces… ». Il ferma les yeux, prêt à s'endormir, sans réaliser qu'il venait de mettre le doigt sur une angoisse qui hantait mon esprit de plus en plus souvent. En ramenant Kana sur mon bras, je sentis ma respiration un peu oppressée. Ofélius sautilla devant moi en disant à voix basse : « N'y pensez pas trop Taïs, jusqu'ici vous avez eu de la chance, il n'y a pas de raison que cela cesse.

— Puissiez-vous dire vrai, maître spectre… ». J'avais prononcé ces mots dans un souffle, d'une voix éteinte. Mon araignée vint se glisser

dans mon cou, sous mes cheveux. Elle était d'une telle délicatesse que je la laissais faire. Assise en tailleur devant le feu crépitant, je caressais distraitement mon ventre qui, s'il n'avait pas pris beaucoup d'ampleur s'était par contre bien arrondi. Une rondeur ferme que je tâtais avec une certaine curiosité. Mon corps changeait lui aussi, sans que je n'en perçoive rien au jour le jour. Cela avait quelque chose de déroutant et d'excitant. Les circonstances ne se prêtaient guère à ce que j'investisse pleinement cette grossesse, que j'en suive toutes les évolutions. Mais à chaque fois qu'un peu de paix s'installait, elle redevenait le centre de mon attention. Comme un port d'attache qui me rappelait pourquoi je me trouvais là, en Lyrkania. La personnification grandissante de l'amour que je portais à Angus. Ce soir-là, dès que mon compagnon Vilan se fut endormi, j'ouvrais un peu mon pantalon pour observer cette rondeur nouvelle sous mon nombril. À la lueur des flammes, je me surpris à trouver mon ventre plus beau qu'il ne l'avait jamais été. Cocon de chair abritant la vie. Une vie unique et extraordinaire. Mon fils. Déjà si fort, capable de me ramener à la paix du sommeil de force. Sans même le vouloir réellement… Je m'installais le plus confortablement possible à bonne distance de Vigo afin de ne pas me retrouver dans ses bras au petit matin. Et je passais un long moment à compulser la carte, mon pantalon toujours ouvert. Quand je finis par m'endormir, ce fut débrayée, à moitié assise contre un vieux ballot de paille en décrépitude…

C'est le froid mordant du petit matin qui m'éveilla le jour suivant. Vigo dormait toujours, presque roulé en boule auprès des restes rougeoyants du feu. Je ne vis pas Ofélius mais ne m'en formalisais pas et me levais pour réajuster mes vêtements. Mais en remontant mon pantalon, j'eus une sensation étrange autour du corps. Je relevais machinalement ma chemise et m'arrêtais net en découvrant mon ventre, ainsi que ma taille, couverts d'une matière blanche et soyeuse. En bredouillant des questions avortées, je touchais la matière sans comprendre. C'était doux, presque cotonneux tout en paraissant extrêmement solide, je n'y comprenais rien. Et comme toujours dans ce genre de moment, j'appelais : « Ofélius ! ». Il ne tarda pas à apparaître à tire d'ailes, passant entre deux planches disjointes pour venir se poser non loin de moi : « Oui Taïs. Avez-vous bien dormi ?

— Oui, oui mais regardez ça ! ». Je relevais ma chemise, il eut un mouvement de recul, craignant sans doute que je lui montre quelque chose d'inconvenant. Mais quand il vit l'étrange tissu blanc autour de ma taille, il pencha la tête sur le côté en demandant : « Vous vous bandez le corps Taïs ?

— Mais non ! Je me suis réveillée avec ça ! Je pensais que vous auriez une idée de ce dont il s'agit ! ». Il se mit à voler autour de moi en faisant tant bien que mal du sur-place : « C'est apparu dans la nuit dites-vous ?

— Oui !

— Est-ce que c'est très serré ?

— Non, enfin je ressens une sorte de maintien souple, c'est assez bizarre… ». Il vint se poser sur mon poignet pour voir la matière de plus près et y donna un léger coup de bec que je ne perçus même pas. Kana nous surprit tous deux en surgissant de sous ma chemise à une vitesse folle. Elle était venue se placer juste sur mon ventre pour repousser Ofélius. Je compris aussitôt qu'elle voulait me protéger. L'oiseau spectre s'envola pour s'éloigner un peu tandis que je faisais monter l'araignée sur ma main. C'est là que je remarquais le fil qui la reliait au tissu blanc. Sans vraiment y croire, je dis à Ofélius : « Croyez-vous qu'il soit possible que… que ce soit elle qui m'ait ainsi saucissonnée ? Que ceci… ». Je touchais encore la matière, tirais un peu sèchement dessus sans qu'elle ne se déchire ou craque le moins du monde. L'oiseau revint vers moi pour se poser sur mon épaule en disant d'un ton très sérieux : « C'est tout à fait probable. Quelle autre explication ? ». Pas encore convaincue, je portais Kana à hauteur de mon visage et plongeais mon regard dans les multiples billes noires qui étaient le sien : « C'est toi ? C'est toi qui as fait ça ? ». Elle eut comme un bref sursaut puis se mit à tourner autour de mon poignet très rapidement. Un peu inquiète, j'écartais mon bras et en un rien de temps, je la vis y tisser un bracelet de soie blanche. Elle s'arrêta aussi brusquement qu'elle avait commencé, me fis face en levant encore ses longues pattes en avant. Sidérée, je soufflais, sans la quitter des yeux : « Tu comprends ce que je dis ? ». Petit mouvement de ses pattes de bas en haut. Je restais ainsi, bras tendu devant moi, la tête vide, incapable de croire en ce qui venait de se passer. Ofélius me rappela à la raison en disant, un rien d'excitation dans le ton : « Je vous avais bien dit que ces créatures étaient réputées exceptionnelles ! La reine n'en avait pas fait ses favorites pour rien ! C'est fabuleux ! ». J'étais estomaquée. Kana pouvait me comprendre et même, interagir avec moi. Une araignée. Un insecte… je n'en revenais pas, même si je la savais différente de toutes les autres araignées de ce monde. En la ramenant près de moi, je lui dis d'un ton hésitant : « Bien, merci pour le… bandage. ». Elle se redressa un peu pour venir chercher la caresse que je lui fis alors. Puis, souplement, elle retourna se nicher sur mon épaule. J'eus une seconde ou deux de flottement en repliant ma couverture, le regard dans le vide. Puis je soufflais : « D'accord… Une

araignée qui comprend ce que je lui dis… D'accord… » …

Quand j'eus sellé Terys, je m'approchais de Vigo, toujours profondément endormi au sol. Comme il ne réagissait pas à mes appels, je le poussais du pied. Doucement d'abord, puis plus sèchement en maugréant : « Mais réveille-toi bon sang ! ». Il émit un grognement profond en ouvrant les yeux, m'invectiva par quelques mots incompréhensibles avant de se redresser en se grattant distraitement le flanc. Ses premiers mots intelligibles furent : « J'ai faim… » et ils ne m'étaient pas destinés. Il faisait un simple constat. L'air embrumé de son faciès bestial était assez comique, il me tira un sourire tandis que je poussais la porte branlante de la vieille grange. Dehors, un petit vent aussi froid que sec soufflait par intermittence. Je cherchais la route des yeux, Ofélius vint se poser entre les oreilles de Terys pour me dire : « Ne vous en faites pas Taïs, nous ne nous sommes pas trop éloignés de la route, elle est juste derrière ce dénivelé sur votre droite. ». Vigo me surprit quand je me retournais pour prendre les rênes de ma monture, il était planté juste derrière moi. Il bâilla, ouvrant une gueule immense aux crocs impressionnants tout en étirant haut ses bras au-dessus de sa tête. Il paraissait encore plus grand ainsi, je lui dis, sans y réfléchir : « Je crois que c'est la première fois que j'ai un compagnon de route aussi encombrant ! ». Il eut une mimique d'incompréhension, ne sachant si je le chambrais ou pas. Indécis, il me répondit : « Il y a des Vilans bien plus grands que moi. Je tiens plus du loup que du lion. Il y en a qui ont la chance d'être plus ours… ». Tout en quittant les lieux qui nous avaient abrités pour la nuit, nous entamâmes une conversation des plus agréables à propos de son peuple. Je lui demandais : « Les Vilans sont bien des croisements d'espèces donc ?

— Pas vraiment des croisements puisqu'on ne fait pas en sorte que ces espèces copulent ensemble. On a usage de dire que nous sommes des êtres de hasard. Les enfants chéris de la Nature.

— Ah oui ?

— Oui, et par amour, elle ne nous donnerait que le meilleur de plusieurs espèces. Elle seule sait lesquelles au moment de notre conception.

— C'est-à-dire ?

— Regarde-moi : une grande part de loup, une moindre part de lion

des montagnes et une infime part d'ours brun. Et tu as vu ma mère ? Elle tient du chien de berger, du loup et de l'hermine. Et mon père majoritairement ours nordique, loup des steppes et furet commun. C'est le choix de la Nature qui a donné celui que je suis. ». Je tentais d'imaginer à quoi pouvaient bien ressembler les parents de mon ami dans leur forme animale sans y parvenir. Dans un froncement d'yeux, je lui demandais : « Furet ? Sérieusement ? ». Il émit un éclat de rire qui apporta un rayon de soleil au temps maussade de Lyrkania : « Hé ! Ne juge pas ! Tes origines n'ont pas l'air plus claires que les miennes ! ». Je lui souris tandis qu'il commença à me questionner sur mes parents. Il ne savait de moi que les grandes lignes de mon histoire. Celle qui m'avait conduite dans son pays. Et spontanément, je répondis à toutes ses questions. Car malgré son côté abrupt et changeant par instant, Vigo ne m'inspirait que de la confiance. C'est ainsi que, chemin faisant, nous en apprîmes un peu plus l'un sur l'autre. Et au fil des jours, tandis que nous suivions la grande route, au long de plaines désolées ou à travers la forêt épaisse, un lien d'amitié se tissa chaque jour un peu plus solidement entre nous. Il faut noter que le Vilan avait, tout comme moi, besoin parfois de se retirer en lui-même. De faire silence. Il ne nous fallut pas longtemps pour reconnaître ce besoin chez l'autre et tacitement, chacun respecta le mutisme soudain qui pouvait nous saisir sans en prendre ombrage. Seul Ofélius en restait toujours surpris, finissant par se taire lui aussi, faute d'oreille attentive… Nous parcourûmes une longue distance entre la porte de Nassuria et le village de Depke. Cinq jours de voyage sans croiser âme qui vive jusqu'à ce bourg. Un bourg assez conséquent que la route traversait, au cœur même de la forêt. Il était cependant entouré d'une haute palissade de rondins qui ne manqua pas de me rappeler celle qui protégeait désormais Pierre Fendue. Sans être réellement plus reluisante ou joyeuse que les autres, la communauté de Depke semblait vivre moins misérablement que la moyenne. Cela s'expliquait par le fait de la présence d'un grand lac tout proche. Les maisons disséminées un peu anarchiquement semblaient faire le lien entre la grande route et le plan d'eau. Les villageois vivaient ici de leur pêche, sous la protection d'une divinité à l'allure reptilienne. Une statue un peu grossière trônait devant une chaumière plus cossue que les autres. Celle du chef du village sans doute. Reste que nous ne fûmes pas accueillis par d'austères regards ou de méfiants faciès cette fois. Non, les Depkiens vaquaient à leurs occupations en ne nous accordant que bien peu d'intérêt. Vigo avait repris forme humaine bien sûr, mais personne ne s'étonna de ce voyageur portant une cape de cuir alors qu'il marchait pieds nus. Devant une des multiples petites maisons de pierres, un homme écaillait des poissons sur une table bancale. Malgré le froid ambiant, il ne portait qu'un vieux tabard à la

couleur incertaine, entre le vert et le brun. Ses bras nus et musculeux bardés de nombreuses cicatrices s'agitaient sans discontinuer à sa tâche. Près de lui, deux fillettes, assises sur des bûches jouaient sagement. Vigo approcha pour demander à l'homme : « Holà, vendrais-tu tes poissons ? ». L'homme, qui portait un bonnet un peu trop large pour sa tête, ne s'interrompit ni ne releva la tête pour répondre : « C'est l'Pierrot qui les vend. Moi j'les prépare.

— Où est l'échoppe de ce Pierrot ?

— Près de l'entrée nord du village, pouvez pas l'rater. ». Forts de ces indications à la précision toute relative, nous rejoignîmes bientôt l'étal, seul et unique de Depke, du fameux Pierrot. On y trouvait, côté à côte, des poissons frais ou séchés, des pièces de tissus destinées au rapiéçage, de vieux couteaux, un ou deux colliers de perles de bois, des noix, noisettes et quelques fruits secs. Mais, dépassant de sous une truite séchée, j'ouvris de grands yeux en découvrant un livre. Vigo était déjà en train de passer commande au marchand ventripotent, que je tirais l'ouvrage délicatement, un peu peinée de voir quel traitement on lui avait réservé. Ofélius voleta jusqu'à mon épaule : « Quelle pitié ! Un livre dans ce ramassis de breloques ! ». Sur la couverture de cuir marron très abîmée, il était difficile de lire quoi que ce soit. Mais dès que je l'ouvrais pour en tourner quelques pages, je reconnus la langue que le spectre nous avait enseignée. Du Lyrkanien ancien. Il manquait bien la moitié des pages, tout le début en fait. Pierrot le marchand ne tarda pas à me demander : « Vous savez lire ?

— Oui.

— Moi j'sais pas. J'sais compter, c'est bien assez pour le commerce ! ». Il eut un rire gras tandis que je lui tendais quelques pièces en répondant : « Oui, vous avez raison. Combien pour le livre en plus ?

— Rien du tout, cadeau ! J'me servirai d'autre chose pour allumer l'feu, de toute façon c'papier-là pue quand on le brûle ! ». Ofélius s'ébroua, outré : « Et ils les brûlent en plus !! Sauvages ! ». Je remerciais le marchand d'un large sourire et nous prîmes congé sans plus nous attarder. Mais alors que nous allions passer la porte de rondins, Vigo s'arrêta : « Nous devrions peut-être rester ici pour la nuit. Elle tombera dans moins d'une heure et je passerais bien une nuitée au sec pour une fois, pas toi ?

— Pourquoi pas ? La prochaine ville est à au moins une semaine de marche, c'est le moment de profiter d'un peu de confort.

— Très bien, ne bouge pas. ». Il avait encore parfois cette tendance à ordonner qui ne m'agaçait cependant plus autant. Il retourna auprès de Pierrot et le questionna. Quand il revint vers moi, il avait un petit air amusé : « Il y a des chambres libres à l'auberge si le cœur nous en dit.

— Quelle auberge ? Je n'ai vu aucune enseigne…

— La grande maison avec cette drôle de statue devant. Et devine qui en est le tenancier ? ». Sans savoir pourquoi, mon regard retourna vers le marchand qui me fit de grands signes à distance, tout sourire. Il ôta son bonnet pour tendre les bras en direction de la statue et brailla : « Allez-y ! La meilleure auberge de la région !! ». Je ne pus réprimer un sourire à mon tour. Peu après, nous entrions dans cette fameuse auberge sans enseigne. Je fus agréablement surprise par la propreté impeccable des lieux. La salle principale au plafond bas était meublée simplement et de taille modeste, mais pas le moindre grain de poussière ou la plus petite toile d'araignée. L'air ambiant embaumait le poisson grillé et les herbes aromatiques. Pour un peu, j'aurais pu me croire de retour en contrées humaines tant l'austérité Lyrkanienne était absente de cet intérieur presque douillet. Une jeune femme portant deux longues nattes blondes vint nous accueillir avec une amabilité timide. L'endroit était désert, nous avions le choix parmi les trois tables de gros bois parfaitement cirées. Nous nous installâmes devant la modeste cheminée qui réchauffait les lieux. La servante nous demanda, sans oser nous regarder en face : « Vous voulez manger ? Boire ? ». En rabattant sa capuche en arrière, Vigo prit un ton des plus doux pour lui répondre : « Les deux ma toute belle. Et nous prendrons deux couches aussi. ». Je le reprenais distraitement : « Deux chambres en fait. Séparées. ». La jeune femme bredouilla quelque chose puis disparut en cuisine, les joues en feu. Mon compagnon s'étonna : « Deux chambres ? Une seule avec deux couches coûte sûrement moins cher…

— Certes, mais j'ai envie d'un peu d'intimité, être un peu seule… Et ça ne te fera pas de mal non plus, tu verras. ». La servante nous interrompit en déposant un pichet de vin et deux gobelets devant nous. Le Vilan la suivit des yeux quand elle repartit, puis souffla à mi-voix : « Je n'ai peut-être pas besoin de solitude ce soir, moi… ». Je ne pus réprimer un petit pouffement de rire en lui servant à boire. Il se justifia : « Quoi ? Je suis veuf, pas moine.

— Oh n'aie crainte ! Peu me chaut, tu es libre de faire ce que tu voudras avec qui tu voudras. Entre adultes consentants bien sûr… ». Nous trinquâmes d'un air entendu et dès qu'il eut avalé la totalité de

son gobelet, il le reposa en ajoutant : « Oui, consentants ! Je ne suis pas de ce genre d'homme qui prend contre l'envie des femelles… Euh, des femmes, pardon.

— C'est heureux. Parce que ce genre d'homme-là, je me plais à leur ouvrir le ventre jusqu'à la glotte. ». Il m'adressa un clin d'œil appuyé en remplissant à nouveau son gobelet. Pierrot le marchand fit son entrée dans la salle et vint directement vers nous pour s'enquérir de notre confort : « Ah ! Mes voyageurs ! Ma fille s'est occupée de vous ? Pour les chambres, vous verrez, vous serez bien ici ! La meilleure auberge de la région j'vous dit ! Vous pouvez pas rêver mieux ! ». Ce petit bonhomme au ventre rebondi avait changé de couvre-chef. Du vieux bonnet gris qu'il portait au-dehors, il était passé à un autre, en grosse laine jaunâtre. Je me surpris à me demander si c'était là le signe qu'il passait de marchand à aubergiste. Il nous laissa à peine le temps de répondre à une seule de ses questions qu'il me dit, en posant une main sur mon épaule : « J'ai fait mettre vot'cheval à l'abri, j'ai une petite écurie à l'arrière du bâtiment. Il sera comme un coq en pâte !

— Oh, très bien. Merci à vous. Mais je…

— Où sont vos plats ? Pourquoi n'êtes-vous pas encore servis ?! Jehannette ! JEHANNETTE ! ». À ses appels, j'eus l'impression que mon cœur s'arrêtait de battre. Il s'en fut en cuisine, me laissant pétrifiée sur ma chaise. C'était ridicule, j'en avais conscience. La servante, sa fille, s'appelait Jehannette. Comme des milliers d'autres filles de par le monde sans doute. Mais ce prénom. Il y avait si longtemps que je ne l'avais entendu sur un ton aussi léger. Ce prénom anodin me brûlait le cœur. J'avais cru toute cette peine enfouie, cette blessure guérie. Je m'étais trompée… Vigo remarqua mon trouble : « Solène ? Tu n'as pas l'air bien…

— Non, ça va.

— Tu es blême comme un cul de pendu. ». Ofélius, qui s'était installé dans ma capuche dit simplement : « Cette fille de salle porte le même prénom que la défunte sœur de Taïs. ». Je m'étonnais : « Comment connaissez-vous ce détail ? Je ne crois pas vous avoir donné les prénoms de…

— Vos défuntes sœurs ? C'est Taïs Isylvey'n qui m'en a parlé.

— Sylvaine… bien sûr… ». Je me remplis un autre verre de vin en pensant à l'alchimiste qui me servait de grand-mère. À la façon dont elle m'avait soutenu à la mort de Jehannette. Et des autres. Je vidais

mon gobelet d'une traite en tentant de refouler la vague de souvenirs qui menaçait de me submerger. Le Vilan me surprit en disant, presque à voix basse : « Ma femme s'appelait Iris. Comme les fleurs. ». En relevant les yeux, je vis son regard clair où une fragilité furtive passa, le temps d'un battement de cils. Puis, se redressant brusquement, il se saisit du pichet vide et, le brandissant, il appela d'une voix forte : « Jehannette ! » en me fixant intensément. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais j'eus la sensation que ses gestes m'en disaient plus long que n'auraient pu le faire mille mots. Comme s'il me démontrait comment dépasser la peine, dépasser les mots qui brûlent le cœur. En ne s'y attardant pas. Sans que nos regards se quittent, j'appelais à mon tour : « Jehannette, on a soif ! ». Vigo me sourit, j'en fis de même en retour…

Chapitre 25 :

Au bon accueil.

Ce n'est que bien plus tard, après avoir fait bombance de nombre de poissons grillés et bus une douzaine de pichets de vin que nous nous retirâmes chacun dans nos chambres. Passablement avinés, la montée du petit escalier ne se fit pas sans peine. Pierrot nous accompagna jusqu'au palier, soucieux de ne pas nous voir rendre tripes et boyaux sur son plancher ciré. Il redescendit aussitôt chercher deux seaux et fut de retour avant que nous ayons réussi à ouvrir la porte de la première chambre. L'auberge en comptait trois, beaucoup trop de portes après autant de vin. Et dès que l'aubergiste en ouvrit une, Vigo entra dans la pièce pour aller directement se laisser tomber sur le lit, à plat ventre. Sa tête heurta un des montants sans qu'il réagisse le moins du monde. Le son sourd me tira un petit gloussement tandis que Pierrot me prenait le bras pour me mener à ma chambre. Je n'en vis pas grand-chose moi non plus. Aux premiers pas à l'intérieur de la petite pièce, je tournais les talons pour refermer la porte sur le tenancier qui était encore en train de parler. Je ne l'écoutais plus depuis des heures. En voyant le petit lit au cadre de bois un peu grossier, je ricanais encore du coup de tête de Vigo. Ofélius vola un peu dans la pièce avant d'aller se poser sur le large rebord de l'unique petite fenêtre. Il me parla lui aussi, mais j'étais trop concentrée sur mon déshabillage pour l'écouter. Dans mon esprit embrumé, je ne voyais que ce petit lit aux draps propres et n'avais qu'une hâte : m'y glisser entièrement nue. Dans mon empressement, je voulus ôter mon pantalon avant mes bottes et me retrouvais assez brutalement affalée par terre. Mais je parvins à me débarrasser de presque tous mes vêtements au prix d'efforts de concentration intenses. Il ne me restait que ma chemise sur le dos quand je m'approchais du lit, à quatre pattes. J'y grimpais mollement et, au contact des couvertures sèches et douces, je laissais échapper des gémissements d'aise non feints. Tout sentait si bon, des draps propres, des couvertures propres ! Mais en m'étendant, quelque chose gâcha un peu ces senteurs légères de fleurs séchées. Une odeur familière piquante. Quand je réalisais que c'était moi, ma propre odeur corporelle, j'eus une grimace de dégoût. Je n'avais pas pris de bain depuis des lustres, me contentant de toilettes

sommaires dans les ruisseaux. J'ôtais ma chemise pour la renifler, l'odeur de sueur et de cheval était écœurante. Je la jetais dans un coin de la pièce en soupirant : « Je suis sale… » et me laissais retomber dans les draps, yeux clos. Le sommeil m'appelait déjà quand j'eus un sursaut de lucidité et, sans ouvrir les yeux, je tendais un doigt menaçant vers le plafond en articulant péniblement : « Ne regardez pas Ofiélus ! Pieux Ververs ! ». Il me sembla entendre un petit ricanement juste avant de sombrer…

J'ignore combien de temps s'écoula avant que du fond d'un rêve informe, la voix d'Angus ne m'interpelle doucement. Et qu'aussitôt, son ton me mette en alerte. Un ton presque suppliant, une voix fatiguée. Dans l'univers de ténèbres où je me trouvais à nouveau projetée, je répondais à son appel et bientôt, il m'apparut. Mais contrairement aux autres fois, il n'avait plus cette allure spectrale lumineuse. Il m'apparut comme s'il était de chair et de sang. Mon cœur se mit à battre la chamade, ivre de joie et d'émotion. Mais quand je me précipitais dans ses bras, encore une fois, je traversais son corps comme s'il eut été de brume. Frustrée mais soulagée de le retrouver enfin, je dévorais son visage des yeux tandis qu'il me disait : « Mon amour, il y a tant de jours… Tu me manques tellement…

— À moi aussi tu me manques, mais j'avance, je serai bientôt là ! Il faut tenir bon !

— Oui, il le faut. ». Il marqua une pause, plongeant son regard bleu au fond du mien. Un regard aussi intense qu'un baiser. Et peu à peu, des choses se mirent à apparaître autour de nous. Des murs de pierre, une grande cheminée, un large lit à baldaquin… Je reconnus la chambre que nous avions occupée au château de Pierre Fendue. Un sourire flotta sur ma bouche tandis que je murmurais : « Tant de bons souvenirs dans cette chambre…

— Oui… Dans celle-ci aussi… ». L'environnement se fit flou et changea à nouveau. Nous nous trouvions désormais dans la chambre que j'occupais chez Sylvaine. Éberluée, j'ouvrais de grands yeux : « Tu as incroyablement progressé !

— Oui, dès que je le peux, je tente de nouvelles choses. Cela devient de plus en plus facile.

— Dès que tu le peux ? Est-ce qu'on te fait du mal ? Angus ? ». Il détourna le regard d'un air sombre : « J'ai administré bien pire à

certains captifs. ». À la fois inquiète et curieuse, redoutant d'en savoir plus mais avide cependant, je lui dis d'une voix blanche : « Montre-moi. ». Il se raidit. Sans pouvoir me regarder en face, il lâcha : « Tu n'as pas besoin de voir ça. ». Je vins me placer face à lui pour darder mon regard dans le sien et répéter, plus sèchement : « Montre-moi. ». Il eut un rictus douloureux avant de baisser les yeux en reculant de quelques pas. Afin de ne pas l'alarmer, je restais impassible, affichant un masque de force en réalité bien fragile. Je ne cillais pas quand je le vis s'agenouiller et écarter les bras. Mais quand autour de nous, les murs suintants d'humidité d'une geôle apparurent, je perdis un peu de mon assurance. Une pièce voûtée, dépourvue de fenêtre, des dalles grises au sol et une lourde grille en guise de porte, donnant sur un couloir à peine éclairé par des flambeaux. Quand mon regard revint vers mon bienaimé, ma gorge se serra. Ses bras tendus étaient maintenus ainsi par de lourdes chaînes fixées au plafond. Il y eut une profonde souffrance dans son regard quand ses vêtements prirent une autre apparence. Il ne portait plus que son pantalon et des lambeaux de chemise. Il baissa la tête, ses longs cheveux bruns tombaient en cascade poisseuse devant son visage. Bientôt d'autres éléments apparurent sans que je parvienne à les identifier. Comme de fins câbles métalliques courant au sol tels d'étranges tentacules, jusqu'au corps d'Angus. Une multitude de câbles, des dizaines achevant leur course dans la chair même de mon bienaimé. Machinalement, je m'approchais en demandant, d'une voix tremblante : « Mais qu'est-ce que… qu'est-ce que c'est ? ». Je tendais la main pour les toucher, oubliant un instant que c'était impossible. Angus releva lentement la tête, je reconnus le Vorkarem toujours autour de son cou. Il me dit d'un ton morne : « C'est par ces fils qu'ils me prennent mon Ihra… je n'arrive plus à la chasser de mon corps… Je ne peux même pas bouger.

— C'est le collier de volonté ! ». Je souffrais et j'enrageais dans le même temps. Les yeux pleins de larmes de fureur, je dis, mâchoires contractées : « Il n'est plus juste question de te libérer mon amour… Je ne pourrais pas me contenter de ça, pas après ce qu'ils t'ont fait. Ce qu'ils te font. ». Son apparence se fit à nouveau telle qu'avant sa captivité à mesure que je poursuivais : « Je vais manger le cœur de ce fils de putain. ». Une larme roula sur ma joue mais il n'y avait plus de chagrin en moi. Juste une haine comme je n'en avais jamais ressenti auparavant. Angus me dévisagea d'un air inquiet : « J'ai ressenti un regain de force en toi ces derniers temps, tu es en train de changer ma douce…

— Peut-être. Je ne suis plus seule à présent. La Lyrkania n'est pas seulement le pays des Nécromanciens. Il y a aussi des gens, des

créatures qui rêvent de les voir disparaître. Et qui sont prêts à se battre dans ce but.

— Plus seule ?

— Non, je… ». Une douleur vive à la tempe m'interrompit. Puis une autre, plus vive encore, comme si on essayait de me planter quelque chose dans le crâne. Je portais mes mains à ma tête en titubant : « Mais qu'est-ce que… que se passe-t-il ?!

— Solène ?! Qu'y a-t-il ?! Solène ?! ». La douleur s'intensifiait au point que j'aurais juré avoir une blessure ouverte. J'eus à peine le temps d'échanger un regard d'incompréhension avec Angus que je me réveillais brutalement dans un cri. Ofélius battait des ailes devant mon visage : « Debout ! Debout Taïs ! Ils sont là !! ». Son bec était rougi de sang, mon sang. Il avait tout tenté pour me réveiller. En me levant prestement, je vis Kana faire de rapides aller-retour sur la porte de la chambre pour la couvrir de toile. Des bruits et des éclats de voix me parvinrent de la chambre voisine. Je crus reconnaître la voix de l'aubergiste parmi celles d'autres hommes. Des grognements puissants et le chaos de meubles s'entrechoquant avec violence. Une bagarre ? Vigo ? Je ramassais ma chemise quand quelqu'un tenta d'ouvrir la porte devant moi. La soierie de Kana la retint solidement tandis que je m'habillais en hâte, le cœur battant chaotiquement. Je ramassais mes épées, m'approchais de la toile d'où mon araignée bondit pour venir se replacer sur mon épaule. Le chahut dans la chambre de Vigo s'intensifiait, je tranchais le tissage de Kana d'un coup de lame et la porte s'ouvrit avec fracas sur deux hommes en train l'enfoncer. L'un d'eux s'étala au sol devant moi tandis que l'autre récupérait maladroitement son équilibre. Je ne laissais aucune opportunité au premier et plantais une de mes épées dans son crâne. Le second n'eut pas le temps de dégainer son épée que je lui tranchais profondément la gorge d'un revers latéral. Des armures de cuir noir. Dès mon irruption sur le palier étroit, deux autres soldats me barrèrent le passage. Quand ils s'élancèrent en abattant leurs lames sur moi, je bondis en avant et n'eus qu'à plier un genou en m'inclinant pour esquiver leurs coups grossiers. Je leur plantais mes épées en plein ventre. Je ne m'attardais guère sur eux et me précipitais de suite dans la chambre du Vilan. Juste avant d'y entrer, j'aperçus du coin de l'œil l'aubergiste et sa fille dans les escaliers, pétrifiés de peur. À mes premiers pas dans la pièce, je butais sur le corps inanimé d'un soldat et, en levant les yeux, je sus que mon aide n'était plus nécessaire. Vigo, dans sa forme animale achevait de briser le cou d'un homme d'une main tandis que de l'autre, il maintenait un assaillant sous sa gueule. Ou devrai-je dire *dans* sa gueule. Les crocs plantés

profondément dans la gorge de l'infortuné. La chambre avait été complètement ravagée dans l'affrontement. Des projections de sang habillaient désormais les murs du petit nid propret de ce que Pierrot appelait "le meilleur établissement de la région". L'échine du Vilan était hérissée quand il laissa retomber les corps inertes en grognant : « L'aubergiste… ». Ses yeux de jade brûlaient d'une colère indescriptible. Instinctivement, j'eus, tout comme lui, la conviction que Pierrot n'était pas étranger à la venue de ces soudards. Je retournais sur le palier, mes épées dégoulinantes de sang toujours en main. Quand je me dirigeais vers lui, l'homme ventru serra plus étroitement sa fille en larmes dans ses bras en balbutiant : « Quel malheur !! Ma… malencontreux hasard que… que ces hommes se soient arrêtés ici !! Si j'avais su que… Je ne savais pas !! ». Vigo me rejoignit en émettant un grognement sourd. Sans quitter l'aubergiste des yeux, je dis à sa fille : « Va-t'en. ». Elle eut un mouvement de fuite mais son père la retint : « Non ! Non vous n'allez pas… Pas devant mon enfant ?! ». Vigo grommela : « Le couard… ». Jehannette se débattit pour s'arracher aux bras de son père en pleurant : « Je veux vivre ! Pardon ! Pardon père ! Il ne fallait pas ! Il ne fallait pas faire ça ! ». Et elle s'en fut à toutes jambes en geignant des imprécations incompréhensibles. L'aubergiste, en sueur, se plaqua dos au mur tandis que je m'approchais de lui : « Je vous en prie mes seigneurs !! Soyez charitables ! Ayez pitié !! ». Pendant un instant, j'ouvrais pu ouvrir le ventre rebondi de cet homme sans en éprouver le moindre regret. Mais quelque chose vint tinter en mon esprit comme un écho lointain. L'image d'Angus enchaîné dans sa geôle. Un embryon d'idée fit son chemin dans ma tête. Je demandais à Pierrot : « Où étaient ces hommes quand tu les as prévenus ?

— Quoi ?

— Est-ce qu'ils étaient déjà au village ?

— N… non. Ils… Ils sont au service de dame Syvariste ! Enfin ils étaient… ». Il eut un regard sur la fourrure maculée de sang de Vigo. Ce dernier me demanda dans un autre grognement : « Qu'est-ce que tu fais ? ». J'ignorais sa question pour me tourner vers l'aubergiste : « Dame Syvariste, c'est la seigneurie de cette région ?

— Oui, oui…

— Sa demeure doit être toute proche…

— Oui… De l'autre côté de la colline… à la sortie du bourg… ». D'un mouvement trop rapide pour qu'il l'anticipe, je plaquais une de

mes épées sur le ventre du tenancier. Il se figea en retenant un petit cri. Lentement, j'essuyais ma lame sur son tablier : « Pose tes mains sur la rambarde. ». Il secoua la tête en gémissant. Vigo, par-dessus mon épaule, tendit le bras pour l'attraper par le col. L'homme terrifié se précipita sur la rambarde en couinant : « Je le fais ! Je le fais ! Pitié !! ». Je tournais la tête vers Kana pour lui murmurer : « Il ne doit pas bouger d'ici… ». L'araignée fila si vite jusqu'aux bras de Pierrot qu'il ne la vit pas de suite. Elle tissa rapidement des liens de toile étroits qui le collèrent aux montants de bois. L'homme poussait des cris d'Orfraie en regardant l'araignée courir sur lui, les yeux écarquillés comme s'ils allaient tomber de leurs orbites. Vigo posa brutalement une main sur son crâne en grognant : « Ferme-là maudit porcelet ! » mais l'aubergiste avait atteint un tel niveau de terreur qu'il n'en fit rien. Kana se mit alors à tourner autour de sa tête pour tisser un bâillon épais sur sa bouche. Les cris cessèrent, l'homme venait de s'évanouir, au summum de la peur. Ofélius vint se poser sur la rambarde, observa l'aubergiste pris dans la toile de l'Arachana en commentant : « L'efficacité de votre araignée n'est plus à prouver ! Rapide comme l'éclair ! Et cette soie est d'une solidité incroyable !

— Oui, mais ce n'est pas le moment de s'extasier… ». En caressant distraitement Kana de retour sur mon épaule, je pris un court temps de réflexion vite interrompu par les questionnements de Vigo : « Alors quoi ? Tu veux aller chez cette Syvariste ? Pour la tuer ?

— Non, nous n'avons pas de temps pour ça. Nous allons lui faire un cadeau.

— Un cadeau ? ». Je m'avançais sur le palier en faisant le compte des corps essaimés autour de moi puis ajoutais : « En fait… Sept. Sept cadeaux. ». Le regard du Vilan m'interrogea avant de s'arrêter sur les deux cadavres étendus devant lui. Un éclat cruel passa dans ses prunelles félines tandis qu'il se penchait pour soulever un des corps par les cheveux. Il planta son regard dans le mien en disant, dans un demi-sourire : « Pour une dame de son rang, il faudra les meilleurs morceaux.

— Absolument. ». Je lui tendais une de mes épées, il s'en saisit et trancha la tête du soldat mort dans l'instant qui suivit…

Quand l'aubergiste revint à lui, je l'avais libéré de ses entraves de toile. Vigo l'avait traîné jusqu'au rez-de-chaussée de l'auberge. Un pichet d'eau versé sur sa face rougeaude le réveilla en sursaut. Quand

il me vit debout devant lui, bras croisé, il comprit qu'il n'avait pas rêvé les évènements funestes dont il avait été témoin. Il se mit à genoux en bredouillant une logorrhée suppliante, mais je l'arrêtais d'un mot : « Silence.

— Oui, oui silence… Je me tais je…

— Relève-toi.

— Allez-vous me tuer ? ». Je soupirais en levant les yeux au ciel avant de dire d'un ton las : « La première question que tu devrais me poser en cet instant c'est : où est ma fille ? Va-t-elle bien ?

— Oui, oui, bien sûr, où est ma Jehannette ? ». Comme il tardait à se relever, je vins le prendre par le bras pour l'y inciter. Il eut un mouvement de recul qui m'agaça, je le bousculais un peu et il se mit péniblement sur ses jambes. Vigo lâcha : « Tu es trop gentille avec ce lâche… ». Pierrot se retourna en tremblant, ce qu'il vit alors lui fit pousser un cri suraigu dont je n'aurais pas cru un homme adulte capable. Sur la table derrière lui, nous avions déposé les têtes des gardes que nous avions occis. Terrifié, l'aubergiste ferma fortement les yeux et se mit à marmotter des prières en claquant des dents, planté là droit comme un I. En venant me poster à côté de lui, je répondis au Vilan : « J'aimerais tout comme toi que sa tête soit sur cette table, mais il faut bien que quelqu'un se charge de la livraison de nos présents à la seigneurie non ?

— Non, je vous en prie, par pitié, ne me demandez pas cela, je vous en prie mes seigneurs…

— Mon pauvre ami, j'ai bien peur que nous n'ayons pas d'autre choix. Nous avons d'urgentes affaires à régler au nord, vois-tu. Nous allons donc partir au plus tôt… Quant à toi, en remerciement de notre clémence à ton égard, tu livreras ces têtes à celle qui pensait s'offrir les nôtres.

— C'est au-dessus de mes forces, je vous en supplie… ». J'attrapais sa nuque grasse d'un geste brutal avant de lui murmurer à l'oreille : « Et mourir ? C'est au-dessus de tes forces ? Je t'ai laissé un cadeau à toi aussi… ». Je relâchais ma prise et rajustais mes gants d'un air détaché, il demanda timidement : « Un cadeau ?

— Oui. Tu te souviens de l'araignée ? ». Il blêmit tandis que je m'appuyais contre la table où trônaient les têtes. Je lui dis le plus posément du monde : « J'ai laissé mon amie à huit pattes s'installer dans ton auberge. Tous ses yeux braqués sur toi. Si tu ne fais pas

exactement ce que j'ai dit, elle attendra patiemment le moment où, rompu de fatigue par cette trop longue journée, tu fermeras les yeux… Là, elle viendra tisser sa toile sur ton visage au point que tu ne pourras plus respirer. Et cette toile, ami Pierrot… Il n'y a que ma lame qui puisse la couper. Une lame d'Ereeus. ». Le visage de l'aubergiste se décomposait un peu plus à chaque mot que je prononçais. Sa face ruisselait à la fois de sueur froide et de larmes. Ses petits yeux bleus courraient partout autour de lui à la recherche de cet affreux arachnide qui lui avait fait si peur. Il sursauta quand Ofélius vint se poser sur mon épaule, j'ajoutais : « Et vois-tu, j'ai aussi des accointances avec les volatiles. Ils sauront me dire si tu ne t'es pas rendu chez ta seigneurie. ». Pierrot se mit à sangloter comme un enfant, de la morve vint bientôt s'ajouter au ruissellement qui trempait son visage. Vigo approcha pour lui dire : « Tu paies le prix de ta trahison, pour un commerçant comme toi c'est facile à comprendre non ? ». Je rabattis ma capuche, nous nous dirigeâmes vers la porte sans plus mot dire. Mais juste avant de sortir, je me retournais une dernière fois : « Tu avais raison. C'est le plus bel établissement de la région. Nous reviendrons, sois-en sûr. ». Et je le gratifiais d'un petit clin d'œil en refermant la porte derrière moi…

Quand je récupérais Terys, le village avait été déserté. Il était facile de deviner que les habitants s'étaient cloitrés chez eux dès que Jehannette les avait mis au courant des évènements. Nous quittâmes Depke peu après, je n'éprouvais aucun remords vis-à-vis de Pierrot. Bien sûr, je lui avais menti. Kana était bien au chaud sous ma cape et aucun oiseau ne surveillerait jamais cet homme. Mais il l'ignorait et sa veulerie naturelle ferait que pour lui désormais, tous les oiseaux le surveillaient. Et qu'une hideuse araignée maléfique était cachée quelque part dans sa maison. Il porterait nos présents à cette dame Syvariste. J'en étais convaincue… Nous avancions au pas sur la grande route quand Vigo me dit, d'un air goguenard : « Tu sais que ce gars risque fort de tourner fou ?

— Possible…

— J'aime cette idée. ». Il eut un sourire de connivence qui m'en tira un autre. Ofélius, posé entre les oreilles de Terys soupira : « La rencontre de la sauvagerie et de la cruauté… Cela n'augure que le pire… ». Le Vilan s'exclama : « Ou le meilleur ! » et se projeta en avant à quatre pattes pour se mettre à courir de plus en plus vite. Terys s'élança aussitôt, ils galopèrent bientôt tous deux côtes à côtes. L'endurance physique de Vigo m'étonnait un peu plus à chaque fois. Il

était capable de soutenir le rythme effréné du galop de ma jument sur de longues distances sans en ressortir écrasé de fatigue. Ce jour-là, quand nous fîmes notre premier arrêt après avoir parcouru une quinzaine de kilomètres, il m'expliqua que ces moments d'intenses efforts lui étaient nécessaires quand il était dans sa forme animale. Car à chaque métamorphose, l'énergie captée dans ce but circulait toujours en lui. Il avait la sensation d'être au bord de l'explosion s'il ne se défoulait pas au plus vite. Cela expliquait en partie ses sautes d'humeur. Saturés d'une Ihra sur laquelle il n'avait aucun contrôle, ses nerfs étaient mis à rude épreuve. Mais le Vilan n'expliquait pas cela en ces termes. Selon lui, c'était la force animale qui le remplissait. Même s'il ne niait pas le rôle de l'Ihra, je compris vite que, sans doute pour se différencier totalement des Nécromanciens, il refusait l'idée d'être dépendant de la même énergie qu'eux. Il était facile de comprendre qu'il ne voulait rien avoir en commun avec ses ennemis… Nous poursuivîmes notre route sans nouvelle mésaventure, évitant les villes et villages tant que c'était possible dans le but de gagner un temps précieux. Je révisais chaque soir notre itinéraire, celui conseillé par Ewen, sur ma carte. Vigo s'y intéressait toujours, validant à chaque fois le parcours prévu. Il y eut cependant un soir, presque une semaine après Depke, où il émit une objection avec le tact qui le caractérisait : « Non. On ne peut pas traverser cette partie de la forêt. Il faudra contourner vers l'Est sur une dizaine de kilomètres.

— Pourquoi cela ?

— C'est la forêt de pierres. Un vrai nid à fantômes !

— Et ? Il me semblait que tu ne les craignais pas ?

— Je ne crains rien ni personne. Mais quand ils sont en trop grand nombre ces… choses deviennent dangereuses… Elles me rendent malade. ». Il se leva pour faire quelques pas dans la vaste caverne où nous nous étions installés pour la nuit. Il semblait chercher ses mots, je lui demandais : « Malade ? Que veux-tu dire ?

— Je veux dire malade ! Souffrant si tu préfères ! Une trop forte concentration de spectres affecte les Vilans… ça perturbe nos sens.

— À quel point ?

— Peu importe ! Nous contournerons.

— Cela nous ferait perdre une journée entière ! Peut-être même plus si j'en crois les reliefs décrits sur la carte ! ». J'avais haussé le ton et sa réaction ne se fit pas attendre, il se pencha sur moi en pointant son

index griffu vers mon visage pour rugir : « Assez ! Nous ferons un détour ! Nous ne sommes pas à une journée près !

— Explique-moi au moins ce que tu risques à traverser cette zone de la forêt !! ». Il se raidit, je lus un rien d'angoisse dans son regard avant qu'il ne tourne les talons en marmonnant quelques jurons incompréhensibles. Je ne cherchais pas l'affrontement, je voulais réellement savoir ce qu'il en retournait. Je me levais pour m'approcher tandis qu'il me tournait le dos en grommelant. Avant de tenter une approche en douceur, je pris une courte inspiration puis posais délicatement une main contre son dos, en disant à mi-voix : « Vigo… Si tu me dis que tu risques la mort par cet itinéraire, nous le changerons. ». Il parut se détendre un peu à mon contact. Après un profond soupir, il me dit, sans se retourner : « Je ne risque pas la mort… Enfin, pas vraiment… Je n'en suis pas certain… Quand je me suis enfui de chez mon… maître, il y a des années de cela, j'ai dû passer par la forêt de pierre pour rejoindre le Sud. J'étais seul bien sûr et… J'ai cru devenir fou. ». Il tourna sa grosse tête vers moi, ses longues oreilles s'abaissèrent légèrement quand son regard troublé croisa le mien. Il était visiblement encore bouleversé par ce qu'il avait vécu. Je caressais un peu son dos en disant : « Raconte-moi… ». Nous nous assîmes auprès du feu, il fallut quelques secondes à mon ami avant qu'il puisse commencer son récit. Je compris assez vite l'ampleur du traumatisme qui avait tant marqué cet être d'apparence si solide. Il faisait nuit quand il avait tenté de traverser la forêt de pierre. D'autres Vilans l'avaient mis en garde contre les spectres errant en ces lieux, et il avait voulu considérer leurs histoires comme de vieilles superstitions. Mais dès qu'il avait fait quelques pas entre les immenses arbres foudroyés, dès qu'il avait vu les premières tombes entre leurs racines apparentes, il avait perdu de son assurance. Les premiers esprits lui étaient apparus, calmes, immobiles dans l'obscurité où ses yeux de félins voyaient parfaitement clair. Mais bien vite, les fantômes s'adressèrent à lui et il feignit de les ignorer, continuant d'avancer, de plus en plus vite. Et bientôt, il fut pris, en pleine course, de violents maux de tête, si puissants qu'il en perdit la vue. Une nausée intense lui fit rendre tripes et boyaux, le jetant à terre dans un état de souffrance et de faiblesse indescriptible. Il perdit la notion du temps quand plus aucun de ses sens ne fonctionna. Son corps se contorsionnait de manière incontrôlable. Il ne percevait plus qu'une foule de voix discordantes résonnant directement sous son crâne douloureux. Écroulé au sol, secoué de spasmes nauséeux, ayant totalement perdu le contrôle de son corps, ce n'est qu'au lever du jour que son calvaire cessa. Les voix se turent et peu à peu, il recouvra la vue. Mais tout son être n'était plus que douleur. Considérablement

affaibli, il avait quitté la forêt de pierre en rampant, ne s'arrachant qu'avec peine à la flaque de vomi et d'urine qu'il n'avait pu retenir. Traumatisé, persuadé d'avoir frôlé la mort et percevant encore en lui sa présence… Il lui avait fallu plusieurs jours pour ne plus ressentir de contractures musculaires et surtout, chasser les cauchemars qui le hantaient chaque nuit… Je l'avais écouté sans dire un mot, sans faire le moindre commentaire. Et je n'étais pas la seule. Ofélius lui aussi avait été très attentif. Face à mon hésitation, il dit à Vigo d'un ton rassurant : « Je comprends que vous ayez cru mourir, mon ami. L'attaque que vous avez subie aurait pu vous tuer si vous n'étiez pas d'une nature aussi vigoureuse et combattive. ». Le Vilan regarda le passereau d'un air désabusé, ce dernier ajouta : « Ces esprits cherchaient à prendre possession de vous. Et d'après ce que vous décrivez, ils se sont affrontés EN vous. Vos maux de tête indiquent que vous avez résisté à la fois à leur assaut mais que vous avez fait en sorte de les repousser.

— Je ne veux pas revivre ça encore une fois. ». Je lâchais spontanément : « Nous prendrons le détour. ». Mais Ofélius objecta : « Non, attendez ! Nous pouvons traverser cet endroit, il suffit de protéger notre ami. Vous Taïs, vous ne risquez rien grâce aux Lorks, mais il existe d'autres moyens de se prémunir d'une attaque spectrale de ce genre !

— Je ne crois pas avoir lu quoi que ce soit à ce sujet dans le Codex, je m'en souviendrais !

— Ils n'y sont pas mentionnés car ils faisaient partie de nos outils de défense pendant la guerre, bien après que le Codex ait été terminé. C'étaient des pratiques que nous devions garder secrètes…

— Oui, je vois. Afin que vos ennemis ne puissent se prémunir de vos attaques spectrales…

— Précisément, oui. ». Vigo ne sembla pas davantage enthousiaste, il fourgonnait nerveusement dans les braises du feu avec une brindille. Je lui dis simplement : « Nous galoperons plus souvent pour… ». Il releva sèchement sa brindille devant moi pour m'intimer le silence puis demanda à Ofélius : « Tu es certain que tes trucs Nécromantiques me protègeraient ?

— Positivement certain.

— Alors fais-les. ». L'oiseau spectre hocha la tête avant de dire : « Je dois quitter cette enveloppe pour pratiquer le camouflage, veuillez

m'excuser, je me dois de respecter le vœu de cet oiseau d'être rendu à la nature le moment venu... ». Et il s'envola à tire d'ailes vers l'extérieur. Le Vilan se remit à fourgonner dans le feu, l'air sombre. Je risquais : « Tu n'es pas obligé de…

— Si. Je suis un Vilan. Un guerrier. Je ne peux pas me laisser entraver par quoi que ce soit. Ni chaînes ni…

— Peur ? ». Il détourna le regard en marmonnant : « Oui. C'est ça. ». Je n'insistais pas, bien consciente que dépasser ses limites n'était pas un acte anodin pour lui. Il y avait sans doute une grande part d'orgueil dans son choix. D'orgueil de mâle. Et si cela lui permettait d'avoir la sensation d'en sortir grandi et apaisé, je n'avais aucune raison de vouloir le faire changer d'avis…

Quand Ofélius revint quelques minutes plus tard, il paraissait on ne peut plus empressé à nous expliquer en quoi consistait ce fameux camouflage. S'il n'avait eu cette apparence vaporeuse, j'aurais presque pu voir ses yeux briller d'excitation : « Eh bien voilà, c'est un exercice très simple mais il convient de s'y préparer un peu. Si je ne m'abuse, quand vous avez traversé ces lieux hantés, de nombreux esprits ont convoité votre corps. Sans doute errent-ils depuis bien longtemps et ils sont, en quelque sorte, affamés. Bien que dans ce cas précis, je dirais plutôt "désespérés" étant donné qu'ils doivent être aux limites de leur errance. Ceci n'est valable que si, comme je l'ai dit, ils errent là depuis fort longtemps…

— Ofélius !

— Oui, je m'égare Taïs, mille excuses !

— Au fait !

— Oui, oui… Donc, pour que ces esprits ne puissent détecter votre présence, il nous faut vous cacher à leur perception. Et qu'est-ce qui intéresse moins un esprit errant qu'un autre esprit errant ? ». Nous échangeâmes des regards indécis, Ofélius expliqua aussitôt : « Je vous dissimulerai dans ma vapeur. ». Nouvel échange de regards flottants, le Nécromancien s'éleva un peu dans les airs en disant : « Regardez… ». La couleur rouge de son émanation s'intensifia tandis qu'elle s'étirait de plus en plus autour de lui. Au point de former un large nuage de vapeur où un bœuf entier aurait pu se tenir. Face à nos yeux écarquillés, il dit : « Je vous recouvrerai totalement, telle une seconde peau et plus aucun spectre ne pourra vous sentir. Il y a cependant

quelques menus désagréments… ». Il reprit son ampleur plus humaine alors que Vigo lui demandait, méfiant : « Quel genre de… désagréments ?

— Eh bien… C'est la raison pour laquelle il faut vous préparer un peu. Vous aurez une nausée persistante liée au fait que vous serez forcé de respirer mes vapeurs, et il y a le risque que vous perdiez un peu la vue. Mais vous garderez toutes vos autres capacités pleines et entières ! ». Vigo se leva d'un mouvement sec en marmonnant quelque injure. Ofélius le suivit, argumentant : « Cela n'a rien à voir avec ce que vous avez vécu ! Les esprits avaient pris le contrôle de vos fonctions vitales parce qu'ils ne parvenaient pas à entrer dans votre tête. Là, votre baisse de vision s'explique par le fait que vous serez recouvert de vapeur, rien de plus ! Et rien qu'une sensation temporaire ! Un peu comme si vous ouvriez les yeux en nageant sous une eau boueuse ! ». Le regard noir que darda le Vilan sur le spectre aurait pétrifié n'importe quel être humain normal. Mais Ofélius était habitué à affronter les entêtés depuis qu'il m'accompagnait. Il fit face à Vigo pour lui dire plus sereinement : « Si Taïs Solène a réussi à me faire confiance, vous pouvez le faire aussi. Ce que je vous propose n'a rien à voir avec l'attaque abjecte dont vous avez été victime. ». Notre ami cilla, m'adressa un court regard hésitant puis regarda à nouveau Ofélius pour lui dire : « Je ne sais pas nager. ». Je retins avec peine un petit sourire amusé…

Quelques instants plus tard, mes deux compagnons décidèrent de faire une première tentative de camouflage Spiristique, selon la formule utilisée par Ofélius. Et quand ce dernier se répandit sur le corps du Vilan, on eut pu croire qu'il luisait d'une Ihra rouge. Vigo, on ne peut plus tendu, se retint de respirer autant qu'il le pouvait mais le spectre lui dit : « Si vous vous contractez ainsi, ce sera pire… ». À sa première respiration, il eut un spasme et un rictus nauséeux. Ofélius commenta : « Je vous l'avais bien dit.

— Oh ferme-là maudit fantôme ! ». Nouveau spasme accompagné de grognements contrariés. Vigo me surprit en se mettant à haleter comme s'il ne prenait que des demi-respirations. Je m'approchais pour lui faire face : « Il faut essayer de te détendre… ça va aller ?

— Oui je… je crois. Le pire n'est pas… l'envie de vomir… ». Il releva les yeux vers moi et je vis ses prunelles totalement opaques. Il ajouta : « Si je n'y vois rien… on ne… on n'avancera pas bien vite… Je ne pourrais pas… courir…

— Je serai là pour te guider. ». Ofélius se retira prestement, surprenant le Vilan qui tomba à genoux comme s'il venait de prendre un coup violent à l'estomac. Le spectre s'exclama : « Oh ! Pardonnez-moi ! J'ai sans doute été trop vif en me…

— Bordel ! Préviens-moi la prochaine fois ! ». Les yeux de mon ami étaient de nouveau normaux. Je m'accroupis devant lui, il grelottait : « Reviens auprès du feu maintenant. Si c'est trop éprouvant, nous pouvons toujours emprunter l'autre chemin pour…

— Non ! Non, ça ira… Mais là je dois… ». Il se releva en titubant et se précipita à l'entrée de la caverne pour vomir puissamment. Je retournais m'asseoir auprès du feu, Ofélius vint me murmurer : « C'est une réelle angoisse très profonde pour notre ami de retourner dans cette forêt. Je l'ai lu en lui.

— Cela pourrait nous poser un problème ? Même avec votre camouflage ?

— Je ne crois pas. Son envie d'être à la hauteur est plus profonde encore. ». Tandis que Vigo crachait et pestait aux abords de notre abri, je dis à Ofélius : « Juste une chose…

— Oui Taïs ?

— Cessez de lire en lui. ». Il me suffit d'un regard pour rappeler au Nécromancien à quel point je détestais cette pratique. Je le crus sur le point d'objecter quand il ouvrit la bouche mais il se ravisa, se contentant d'opiner du chef en silence. Quand le Vilan me rejoignit, je compulsais ma carte en caressant distraitement Kana, installée sur un de mes genoux. Je souris à mon compagnon d'un air détaché. Il me parut mal à l'aise et afin de feindre la décontraction, il me dit : « C'est quand même pas courant comme animal de compagnie !

— Certes non. Mais là d'où je viens, être amie avec un Vilan, ce n'est pas courant non plus. ». Il marqua une pause comme si j'avais dit quelque chose de profond qui l'avait touché. Je demandais : « Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Rien, rien, c'est juste que… je viens de réaliser que là d'où je viens, moi… Les Ereehators ne sont pas amis avec les Vilans. Liés par la *promesse*, asservis… mais pas amis. ». Sa voix trahissait une sérénité non feinte désormais. Je ne sus que lui répondre : « Peut-être que ce qui compte en fait, c'est où nous sommes maintenant. Pas là d'où on vient.

— Où et avec qui nous sommes, oui. Je le crois aussi. ». Nous échangeâmes un sourire paisible juste avant qu'il n'ajoute, sur le ton de la plaisanterie : « Cette bestiole n'en est pas moins hideuse ! ». Je lui donnais un petit coup de poing dans l'épaule en réprimant un éclat de rire…

Chapitre 26 :

La dernière ombre.

Le lendemain, c'est en fin de matinée que nous arrivâmes aux abords de la forêt de pierre. Il était difficile de la rater, de nombreux panneaux de mise en garde, en différents états de décrépitude, ponctuaient notre route depuis une demi-lieue. J'avais senti la nervosité de Vigo croître à mesure de notre avancée. Et quand une colonne de pierre nous apparut entre les arbres, il s'arrêta pour me dire : « Nous y sommes. Passée cette ruine, c'est la forêt de pierre. ». Ofélius, qui était parti en éclaireur comme à son habitude, revint vers nous en soupirant d'un ton presque déçu : « Une nécropole, voilà tout… La forêt l'aura recouverte avec le temps. Il est heureux qu'il reste quelques vestiges de protection sinon la région vivrait un cauchemar permanent !

— Que voulez-vous dire ?

— Cette colonne que vous voyez… à l'origine, il devait y en avoir quatre. Il n'en reste que deux. Celle-ci et une autre de l'autre côté de la colline. Elles marquaient les accès à ce cimetière et empêchaient les esprits d'en sortir.

— Les morts enterrés ici n'ont donc pas bénéficié de rituel funéraire ? Pourquoi sont-ils encore de ce monde ? ». L'expression du visage transparent du spectre changea pour se faire plus grave quand il me répondit : « C'est une Nécropole de guerre, Taïs. C'est là qu'on enterrait les corps des ennemis tombés en Lyrkania.

— Je vois. Ils ne méritaient pas cette ultime et simple marque de respect de la part de votre si grand peuple, je me trompe ? L'emprisonnement éternel en ces lieux était bien suffisant… Comme quoi les Lyrkaniens ne valaient pas mieux que les Ereevins, n'est-ce pas ? ». Ofélius détourna le regard vers le Vilan. J'avais touché juste. Je m'étais apitoyée, un temps, sur le sort du Nécromancien quand j'avais découvert quelle avait été sa fin. J'avais imaginé les Ereevins de son époque comme des adversaires cruels et déloyaux. Les

Lyrkaniens d'alors n'avaient en fait, rien à leur envier. Et le spectre le savait… Il se tourna vers Vigo : « Êtes-vous prêt ? ». Un hochement de tête pour toute réponse, il ferma les yeux en inspirant profondément tandis que la vapeur d'Ofélius l'enveloppait. Je mis pied à terre et pris son bras pour le guider. Il haletait pour lutter contre la nausée, mais cela ne l'empêchait pas de jurer entre ses dents. Tout autour de nous, je découvrais une multitude de monticules de toutes tailles et formes. Je devinais qu'il s'agissait de stèles bricolées à la va-vite. Je ne tardais pas, bien sûr, à entendre des murmures se rapprochant. Des voix d'hommes, nombreuses. L'une d'elles se fit entendre tout près de mon oreille, me causant un frisson incoercible. Ofélius me rassura encore : « Ne craigniez rien Taïs, ils peuvent vous voir et vous sentir mais rien de plus. Les Lorks vous protègent.

— Je sais. ». Terys, qui marchait derrière moi, était nerveuse elle aussi. Elle soufflait puissamment, secouait la tête mais n'émettait pas le moindre hennissement. Sans doute percevait-elle ma méfiance. Car même si j'étais censée être à l'abri d'une attaque, les sons, les voix qui me parvenaient, toujours plus nombreux finirent par m'oppresser. Je m'interdis de chercher à regarder ces âmes errantes, de peur d'avoir envie, par compassion, de les libérer. Il y en avait beaucoup trop, j'aurais pris le risque d'en être affectée physiquement. Je focalisais mon esprit sur Angus et finis par réussir à m'apaiser, au prix d'un mutisme total. Ofélius fit quelques commentaires sur les tombes que nous dépassions ; sur leur ancienneté, leur agencement, mais ni moi ni Vigo ne lui répondions. Aussi concentrés l'un que l'autre sur notre but : quitter ces lieux funestes au plus tôt. Nous n'avions pas une très longue distance à parcourir mais le terrain était accidenté. Les racines des arbres énormes avaient tant déformé le sol qu'on eut pu croire qu'on ne foulait qu'elles sous un tapis de mousse. Certaines tombes avaient été soulevées et vidées de leur contenu par la pousse des arbres. Quelques vieux ossements gisaient çà et là. Notre avancée n'était pas aisée, si bien que pour gravir la colline, je pris Vigo par la main afin de le tirer derrière moi. Les voix autour de nous s'étaient muées en vrombissements furieux mais je n'y prêtais plus qu'une attention très relative. Ma concentration était complète. Au Nord, à des dizaines, des centaines de kilomètres, Angus m'attendait au fond de sa cellule. Il fallait avancer. Coûte que coûte. Même si mon compagnon Vilan faisait montre d'une fatigue évidente, même si nos pieds glissaient sur le sol chaotique. Il fallait avancer. Sous les grondements des spectres, face à un vent glacé qui se leva soudain, il fallait avancer…

Quand enfin nous atteignîmes le sommet du dénivelé, je contemplais la pente devant nous, le souffle rendu court par l'effort.

La forêt assombrie, les racines monstrueuses et un nombre incalculable de tombes en ruines. Le même paysage morbide. Mais du haut de la colline, je pus apercevoir au loin une colonne semblable à celle que nous avions vue en arrivant. À moins d'un kilomètre, cela suffit à me redonner un peu de vitalité. Je repris la main de Vigo qui s'appuyait contre un arbre, visiblement épuisé : « Courage ! Un dernier effort, la sortie est de ce côté ! ». Il haletait toujours, de l'écume s'était formée aux coins de ses babines. Son regard trouble derrière le voile rouge d'Ofélius, témoigna cependant d'un faible éclat d'obstination. En serrant fermement sa grande main griffue dans la mienne, je me forçais à lui sourire : « Allez ! Par rapport à ton premier passage ici, c'est une promenade de santé ! ». Il ne réagit pas, se remettant à marcher comme un somnambule derrière moi. En réalisant combien la pente était raide et encombrée, je vins me placer sous son épaule, craignant qu'il ne chute. Ce faisant, je remarquais qu'il dégageait une chaleur intense tout à fait anormale. Je ne posais aucune question, de crainte de l'angoisser inutilement. Nous étions presque arrivés au bas de la colline quand Ofélius s'exclama : « Arrêtez-vous Taïs ! Arrêtez-vous ! ». J'obéis en grommelant : « Quoi encore ?!

— Là, juste devant… nous… ». C'était la première fois que j'entendais ce ton chez lui. Un ton qui témoignait d'une évidente stupeur mêlée d'angoisse. Je balayais les lieux du regard et découvrais, à moins de vingt mètres, une vapeur rouge similaire à celle du Nécromancien. Je soufflais : « Qu'est-ce que c'est ? Un autre spectre comme vous ?

— …

— Ofélius ! ». Un éclat de rire grave se fit entendre et, brusquement, les vrombissements d'esprit parurent reculer. Leurs voix s'éloignaient, retournant de l'autre côté du dénivelé. Je pouvais toujours les entendre, mais leurs plaintes me parvenaient désormais comme étouffées. Il n'était pas difficile de deviner que quelque chose les avait repoussés. Et que cette chose se tenait là, sous une forme indistincte, rouge et vaporeuse. Mâchoires serrées, je demandais : « Ofélius qu'est-ce qui se passe ? Ofélius ! ». Une voix grave résonna entre les arbres tel un écho sans origine : « Ofélius Tyradjeck de retour parmi les siens… ». Je vis le voile pourpre du Nécromancien se faire plus ténu sur Vigo. Je m'inquiétais : « Ofélius ! Le camouflage ! Foutu spectre, reprenez-vous !! ». Vigo ne tenait plus qu'à peine sur ses jambes quand Tyradjeck bredouilla : « Je… Je connais cet esprit. ». J'aidais le Vilan à s'agenouiller au sol. Il s'y écroula, son corps se sépara instantanément d'Ofélius. Il était bien trop lourd pour que je puisse y faire quelque chose. Je me positionnais cependant au-dessus de lui en

rugissant : « Ofélius ! Il n'est plus protégé ! ». Terys se mit à marteler la terre autour de nous, visiblement tendue. Les cris des fantômes se firent à nouveau entendre, de plus en plus proches. La faim et le désespoir les tenaillant étaient plus forts que la crainte. Je secouais Vigo : « Debout ! Monte sur Terys et file jusqu'à la colonne ! ». Il fit une tentative pour se redresser, en vain. J'essayais de le soulever mais il devait peser trois fois plus lourd que moi. Un frisson glacé me parcourut l'échine. Les deux spectres rouges se faisaient face comme s'ils étaient désormais seuls au monde, nous ignorant totalement. La seule solution qui m'apparut fut l'éradication. Mais il n'y avait pas qu'un fantôme à éradiquer, ceux qui se rapprochaient derrière la colline étaient des centaines, peut-être même davantage encore. Je choisis d'ignorer le doute qui s'insinuait en moi et me relevais pour me charger d'énergie. Je tentais, une dernière fois : « Ofélius ! ». Il n'était plus qu'une forme rouge qui n'avait plus rien d'humain. Il se déplaça lentement vers l'autre brume rouge qui restait immobile, sans me répondre. En réprimant un juron, je gravis rapidement le sommet de la colline pour découvrir, de l'autre côté, le brouillard ondulant et saccadé que formaient les fantômes aux abois. Je savais que je n'avais nul besoin d'une incantation pour pratiquer l'éradication, mais face au nombre impressionnant de spectres, je tendis les mains devant moi en murmurant : « Rendez à l'univers ce que vous n'êtes plus dignes de porter en votre sein. ». La mer de brume mouvante se figea comme si elle n'était qu'une seule et même entité. J'ignorais si je pouvais user de ce pouvoir sur un si grand nombre de fantômes mais dès que leurs premiers cris se firent entendre, je sus qu'il était trop tard pour reculer. Des cris qui se muèrent en hurlements, clameurs douloureuses, à mesure que le flot translucide remontait vers moi. Plus tendue que je ne l'avais jamais été, j'écartais si largement mes doigts que j'en ressentis presque de la souffrance. Mais la vraie souffrance, pure et indicible, celle du déchirement d'un esprit, je n'en fus que l'ultime témoin. Par vagues successives et fulgurantes, les spectres fondirent sur moi, émettant des sons si aigus que mes tympans me brûlaient littéralement. La vapeur déformée de mes assaillants s'évaporait au contact de mon rayonnement. Ces âmes errantes tentaient, dans un dernier sursaut de combattivité, de livrer leur toute dernière bataille. Celle qui les mènerait à l'oubli absolu. Je restais ainsi de longues minutes, concentrée à l'extrême malgré les hurlements stridents et lugubres qui me vrillaient le crâne. Mes mains, mes bras, et mes épaules contracturées me paraissaient de plus en plus lourdes. Je pouvais sentir le flot d'Ihra qui me traversait pour aller rayonner au creux de mes paumes. Je sentais son effet destructeur plus encore que lors d'une explosion ou d'une projection. Car je le maintenais puissant et continu. Comme des insectes attirés vers une

chandelle, les esprits venaient s'y évaporer brusquement. Et parfois, un détail de leur physionomie m'apparaissait juste avant qu'ils ne disparaissent. Un regard, une barbe, une partie d'armure, juste assez pour me rappeler cruellement que ces âmes errantes avaient été des hommes venus mourir bien loin de chez eux. Des hommes valeureux peut-être. Afin de ne pas perdre ma concentration, je finis par fermer les yeux et encore quelques longues minutes passèrent avant que les cris se taisent définitivement…

J'ouvrais les yeux sur mes mains tendues et tremblantes avant de tomber à genoux, le souffle court. Davantage sous le coup d'une émotion intense que par fatigue. En laissant mon regard fouiller les environs, je ne vis plus la moindre trace de brume. Plus rien que ces mille et une tombes décrépites. J'avais réussi. Une forme de joie étrange m'envahit, mais un gémissement tout proche y mit fin dans l'instant. En me tournant vers Vigo, je découvris qu'il avait repris sa forme humaine et qu'il semblait au plus mal, à peine conscient. Je me précipitais vers lui : « Vigo ! Ils ont réussi à te posséder ?!

— Non… Je suis… je suis épuisé… ». J'aurais voulu l'aider à se relever mais je ne pouvais le toucher. En cherchant Ofélius du regard, je lui dis : « Repose-toi, je crois que tu n'as plus rien à craindre ici désormais. ». Il releva péniblement la tête avant qu'elle ne retombe tandis qu'il fermait les yeux. En contrebas de la colline, je vis les deux nuages de vapeur rouge se faisant face à moins de deux mètres l'une de l'autre. Je me relevais pour m'approcher lentement et perçus bientôt la conversation entre les deux spectres. L'inconnu disait : « As-tu seulement idée du déshonneur que tu as jeté sur ta famille et tous ceux qui croyaient en toi ? Quelle existence de misère nous avons eue quand tu as trahi ton pays ?

— Je n'ai pas trahi mon pays ! Jamais ! J'ai failli à ma mission mais je n'ai jamais trahi ! Père Archibalt, je vous en prie ! Voyez mon émanation, si je vous mentais, vous pourriez le voir aisément !

— Tu étais un Nécromancien de haut-rang, assez intelligent et fourbe pour trouver le moyen de me tromper, même sous cette forme ! Si j'ai décidé de ne pas rejoindre l'autre monde c'est parce que je savais que tu reviendrais en Lyrkania ! Comme tous les criminels reviennent contempler leur forfaiture ! Que t'ont-ils donc offert pour que tu choisisses d'abandonner les tiens ?! ». Je choisis cet instant pour prendre part à l'échange en disant d'une voix forte et claire : « La prison. ». Le spectre inconnu frémit tandis que j'approchais. Il

demanda : « Qui es-tu ?

— Ne le voyez-vous pas ? ». Ofélius tenta de me dissuader d'intervenir : « Taïs, je vous en prie ne… ». Je ne le laissais pas terminer sa phrase et me plantais devant son interlocuteur : « Je suis celle qui a libéré Ofélius de sa prison millénaire. Sans moi, il y serait encore. Enfermé là-bas par les Ereevins pour l'éternité. ». La brume rouge se mut lentement jusqu'à prendre une forme humaine. Je me retrouvais devant un vieil homme portant une barbe si longue que je n'en discernais pas la fin. De son regard perçant sous de broussailleux sourcils, il me dévisagea avant de demander : « Pourquoi ne puis-je lire en toi ?

— Personne ne le peut. Vivant ou mort.

— Ton énergie est beaucoup trop puissante pour une… ». Il y eut de l'incrédulité sur son visage aussi ridé que transparent. Ofélius risqua : « Père Archibalt… C'est une Ereehator Première… ». Le vieillard eut un sursaut outré : « Quoi ?! Comment oses-tu dire de telles fadaises ?! C'est un blasphème !!

— Je vous en conjure Père ! Ces siècles d'errance n'ont pu vous changer à ce point ! Regardez-là ! Si vous ne pouvez me croire, vous ne pouvez mettre en doute vos propres sens !

— Ces siècles d'errance !! Quelle sorte d'errance est-ce là ?! ». Il écarta les bras pour montrer les alentours puis ajouta, véhément : « Vous parliez de prison ? Voyez quelle est la mienne pour avoir été celui qui a rendu la trahison possible ?! Ma dépouille jetée à même le sol de ce cimetière maudit ! Uniquement parce que je t'ai soutenu Ofélius ! Parce que j'ai engagé ma parole sur ton dévouement ! ». Je commençais à comprendre quel litige séculaire liait les deux spectres. Plus encore quand Ofélius reprit à son tour forme humaine pour se jeter à genoux au sol en disant tristement : « Que puis-je faire ? Que puis-je… dire Père Archibalt ? Je n'ai pas trahi. Jamais… ». Le vieil homme posa un regard amer sur le Nécromancien puis répondit, d'un ton morne et glacé : « Rien. Tout cela n'a plus aucune importance. Ils sont morts. Tous… Mes enfants, les tiens. Tous morts dans la honte et le déshonneur… Il me reste à accomplir ce pour quoi je suis resté. Ainsi nous trouverons la paix, toi et moi. ». Avant que j'aie le temps de réagir, Archibalt se mua à nouveau en brume et fondit sur Ofélius. Leurs deux vapeurs se mêlèrent dans un tourbillon informe. Mais aux premiers geignements et cris qui se firent entendre, je compris que j'assistais à un affrontement spectral. Mon premier réflexe fut de tendre la main vers eux en criant : « Arrêtez ! ». Et je vis les deux

esprits être violemment séparés tandis qu'ils se mettaient à hurler leur douleur. Je ne voulais pas éradiquer Ofélius, même par erreur ! Prolongeant mon mouvement d'un geste sec, je les écartais largement l'un de l'autre et refermais la main. Sous leurs formes de brume, j'étais incapable de les différencier. Mais quand l'une d'elles s'élança à nouveau rapidement en avant, je l'arrêtais, main largement ouverte. Je n'eus pas le temps — ou le besoin — de prononcer la formule pour que la vapeur rouge se distorde jusqu'à disparaître, à grand renfort de hululements douloureux. Quand le silence revint, je me tournais vers le nuage vaporeux sur ma droite. Un doute m'étreignit. Tout avait été si vite, avais-je éradiqué le bon spectre ? Je m'en approchais, le poing serré, prête à corriger mon erreur quand la voix d'Ofélius, affaiblie, se fit entendre : « Vous venez de tuer mon mentor… ». Soulagée de ne pas avoir fait d'erreur, je soupirais : « Il était déjà mort depuis bien longtemps non ? Vous auriez préféré qu'il vous détruise ?

— …

— Parce que si tel est le cas, pourquoi avoir résisté à son attaque ? ». Le Nécromancien reprit à moitié forme humaine pour me dire, d'une voix blanche : « Il était convaincu que j'étais un traître… Je voulais lui montrer que je n'étais pas un lâche. ». La tristesse sur son visage m'atteignit. Je n'en montrais rien et lui dit d'un ton sec : « La mort et l'errance l'avaient rendu fou. Il ne vous aurait jamais cru. Pour l'heure nous avons d'autres chats à fouetter. Vigo est dans un sale état et vous n'aviez pas parlé de ce genre de "désagrément-là" ! ». Nous retournâmes ensemble au chevet du Vilan. Une fois qu'il l'eut examiné, Ofélius me dit : « Je ne peux expliquer sa fatigue extrême… à moins que… Mon émanation spectrale étant très ancienne… Cela pourrait être une cause.

— Donc vous n'êtes sûr de rien encore une fois. Vous allez devoir le porter pour le mettre en selle, je ne peux chasser mon Ihra ici pour vous aider. Il nous faut trouver un endroit tranquille où il pourra se reposer…

— Il n'y a plus rien à redouter ici. Vous avez purifié les lieux.

— Purifié… je ne dirais pas cela. Quoi qu'il en soit, fichons le camp. Personne ne devrait dormir dans un cimetière, à part les morts. ». Ofélius parvint à hisser Vigo sur Terys sans trop de peine. Ce dernier s'affala sur son encolure et resta ainsi positionné bien longtemps après que nous ayons quitté la forêt de pierre…

À la mi-journée, nous nous arrêtâmes dans un petit vallon herbeux, au pied d'un groupe d'arbres foudroyés. Le Vilan avait réussi à dormir dans l'inconfortable position qu'il avait prise sur Terys. En mettant pied à terre, il manqua cependant de s'écrouler tant sa faiblesse était encore écrasante. Ofélius le soutint, l'accompagnant jusqu'à un tronc couché au sol sur lequel il s'assit en maugréant. Je décrochais de ma selle le sac de vivres que je vins lui donner : « Tiens, mange un peu, tu retrouveras vite tes forces… ». Il obéit, l'air sombre. En le voyant, voûté tel un vieillard, je réalisais combien nous avions été imprudents. Je fouillais encore dans mes sacs et en tirais la chemise et la cape qu'il avait déjà portées précédemment. Je les déposais sur le tronc auprès de lui. Il y jeta un regard de biais en marmonnant : « Dès que ça ira mieux, je me transformerai, pas besoin de ça.

— Tu n'iras pas mieux dans la minute, ne fais pas ta mauvaise tête. ». Il eut un rictus de bouderie mais je n'en démordais pas. Je pris la cape et contournais le tronc pour venir la déposer sur son dos nu. Mais au moment de le faire, je craignis de le brûler avec mon énergie. Comme je m'étais figée, Ofélius vint me prendre doucement le vêtement des mains pour le passer sur les épaules de notre ami. Ce dernier grogna, le spectre lui dit simplement : « Vous êtes en état de faiblesse, le meilleur moment pour contracter un mauvais coup de froid. Les amis sont faits pour cela : prendre soin les uns des autres. Acceptez-le…

— Ai-je seulement le choix ?

— Je crains que non. ». Le Vilan avait beau faire, jouer les grincheux, la fatigue ne lui permit pas de cacher l'éclat d'émotion qui passa dans son regard vert. Je feignis de n'avoir rien remarqué et observais les alentours. Le ciel me parut moins gris qu'à l'accoutumée. Ou du moins était-il d'un gris un peu plus clair. Une couleur pâle qui diffusait une lumière moins terne sur la campagne. Dans ce vallon, la nature n'était pas beaucoup plus florissante que dans les régions du Sud mais on apercevait des îlots de verdure pâle parmi les hautes herbes sèches. Comme des touches discrètes de couleur sur un paysage de cendres. J'imaginais sans peine combien ces lieux avaient pu être d'une beauté sauvage quand le soleil les baignait de ses rayons. Cela me rendait leur contemplation d'autant plus triste… Afin de chasser de noires pensées déprimantes, je dis à Vigo, d'un air détaché : « Si je me souviens bien, de ce côté, vers l'Est, il y a une petite ville n'est-ce pas ?

— Oui… La grand-route la traverse, comme la plupart des villes de ce pays. Il y a une autre au Sud-Ouest par là. Et droit au nord, une

rivière à six ou sept lieues…

— Comment se fait-il que tu connaisses aussi bien toutes ces régions que nous traversons ? Es-tu donc allé partout ?

— On peut dire cela ainsi, oui. ». Je vins m'agenouiller à quelques mètres en face de lui afin de préparer un feu. Il semblait aller mieux, même si ses traits portaient encore les stigmates de son épuisement. En mangeant sans grand appétit, il me surprit quand il dit : « Tu sais, il y a presque dix ans que je me suis échappé. J'ai eu le temps de parcourir le pays en tous sens.

— J'imagine que oui… Mais dans quel but ? Pour échapper à tes poursuivants ? ». Il eut un petit ricanement un peu amer avant de me répondre : « Oui et non… ». Il parut soudain pensif, referma le sac de victuailles pour le déposer sur le tronc auprès de lui. Je ne posais aucune autre question de peur d'être indiscrète mais Vigo avait envie de se livrer. Il me raconta : « Quand j'ai réussi à m'enfuir, je n'y croyais pas moi-même… J'étais une sorte de fou furieux à l'époque. Plus qu'aujourd'hui, je veux dire.

— Tu n'es pas un fou furieux.

— Reste qu'à l'époque, en goûtant à la liberté, à cette ivresse… J'ai cru que tout était possible. Que je ne pouvais être le seul Vilan capable de s'arracher à ses maîtres. J'ai parcouru le pays à la recherche de mes semblables et j'ai essayé de les convaincre qu'une révolte était possible. Que nous étions plus forts que ces foutus sacs d'os ! ». Il marqua une pause, envahi par une profonde tristesse. Puis, en ramenant machinalement la cape sur lui, il poursuivit : « J'y ai vraiment cru. Pendant longtemps… J'avais réussi à rallier de nombreux Vilans à cette cause. Notre cause… ». Son émotion était presque palpable. J'aurais dû me taire mais mon envie d'en savoir plus fut la plus forte. Je demandais, presque à mi-voix : « Tu n'y crois plus ? ». Le regard luisant de peine qu'il m'adressa alors me piqua droit au cœur. Il répondit, d'un ton morne : « Si. J'y croirais jusqu'à mon dernier souffle… Mais en réponse au début de soulèvement des Vilans, les fils du Crépuscule ont franchi toutes les limites de la barbarie. Et la violence dont ils ont fait preuve à l'égard des Vilans en représailles, s'est étendue aux humains. Et bien sûr, les humains se sont mis à nous haïr pour cela… Ceux qui nous avaient aidés ou soutenus furent exécutés de toutes les façons possibles. Publiquement toujours. Afin de servir d'exemple. Quant aux Vilans eux-mêmes… Ceux qui étaient capturés, souvent sur dénonciations, ne bénéficiaient d'aucune pitié ou pardon. Qu'ils aient été rebelles ou pas. Il y avait des primes sur le

nombre de têtes de Vilans collectées. C'est là que les rangs des chasseurs se sont mis à grossir… ». Le feu venait juste de prendre, les brindilles crépitaient déjà. Je n'avais plus de mots, plus rien à demander tant ce que me racontait mon ami me ravageait l'esprit. Mais j'avais ouvert une porte sur ses souvenirs et il semblait avoir besoin de tout dire. Raconter pour se libérer, encore une fois. Tenter au moins… Ainsi il m'expliqua comment de simples fermiers s'étaient faits chasseurs de Vilans. Comment les Nécromanciens leur avaient fourni armes et matériel afin d'éradiquer cette espèce renégate. Du moins en apparence. Car leurs esprits tordus ne voulant renoncer à leur loisir favori, les chasseurs avaient pour ordre de ramener la tête du tout-venant, mais de capturer les plus beaux spécimens mâles et femelles dans un but de reproduction. Le projet inique de ces odieux personnages étant de faire l'élevage de combattants disciplinés par les Vorkarems. Cette pratique existait déjà de façon sporadique mais il était désormais question d'institutionnaliser la chose. Vigo était né chez un Nécromancien qui sélectionnait déjà ses Vilans pour les croiser. Il n'avait goûté à la liberté qu'en s'arrachant à son emprise. Et il n'y était pas parvenu seul. L'épouse de son maître lui avait été d'une aide précieuse. Le jour de sa naissance, Vigo avait été enlevé à sa mère Vilan comme il était de coutume de le faire. Il s'agissait de l'élever pour le combat, bien loin de toute tendresse maternelle. Mais quand le maître, si fier d'avoir réussi un croisement aussi prometteur, montra l'enfant à sa femme… Le cœur de cette dernière se brisa d'amour. De cet amour maternel qu'elle, inféconde, n'aurait jamais dû connaître. Consciente que son époux, un homme aussi froid que brutal, ne pourrait entendre son élan d'affection envers le nouveau-né, elle en garda le secret comme seules les femmes opprimées savent le faire… Mais chaque jour, elle supervisa les soins qu'on lui prodiguait. Le maître ne s'intéressait guère à ses Vilans de combat que quand ils avaient atteint une bonne taille et un bon poids. Assez pour les confier à son entraîneur personnel. Son épouse eut tout le loisir de passer le plus clair de son temps auprès du petit Vigo. Plus encore quand son mari s'absentait. Passant parfois la nuit dans les baraquements où Vigo avait sa propre carrée. Elle réussit à être là pour ses premiers pas, ses premiers mots. Elle lui apprit à lire, écrire et personne parmi les serviteurs ne livra leur secret au maître. Ces derniers voyant cela comme une toquade de noble dame sans comprendre quel lien profond cette femme et cet enfant tissaient jour après jour. Dès qu'il fut en âge de comprendre, elle expliqua au petit garçon métamorphe combien il était important de garder leur secret. Et au fil des ans, leur relation filiale se construisit ainsi, en catimini. Quand Vigo atteignit l'âge de dix ans, le maître s'intéressa de plus en plus à lui. Il était déjà plus grand et charpenté que les autres jeunes Vilans du domaine. Cet

intérêt délétère n'échappa guère à son épouse car elle savait que cela sonnait la fin d'une période où elle avait pu préserver Vigo de la violence du monde. Le maître devint plus attentif à la nourriture et aux soins que l'on prodiguait à son futur champion. Sa femme dut user de mille ruses pour parvenir à avoir encore quelques instants en tête à tête avec celui qu'elle aimait comme son fils. Et à chacun de ces moments partagés, elle tenta de le mettre en garde, de le préparer à ce qui l'attendait. Mais le jeune Vigo ne voulait qu'une chose, qu'elle soit fière de lui. Lui prouver qu'il serait de taille quoi qu'il arrive. Et cela, même si intérieurement, les combats le terrifiaient. Il voyait les Vilans adultes du domaine revenir des joutes, couverts de cicatrices, parfois éborgnés… Certains étaient traînés dans leur carrée à moitié morts et n'en ressortaient plus jamais. Ils semblaient pourtant si grands, si puissants. Quels monstres avaient-ils pu affronter pour en revenir dans ces états ? L'enfant en fit souvent des cauchemars pendant les deux années qui suivirent…

J'étais littéralement pendue aux lèvres de Vigo tandis qu'il me racontait son histoire. Mais se livrer ainsi n'allait pas sans un certain effort, autant moral que physique. Et mon ami n'était pas en état de continuer ainsi indéfiniment. Ses traits de plus en plus pâles ne mentaient pas. Mais avant que je n'aie trouvé une façon de l'interrompre sans dévaloriser son récit, Ofélius me devança : « Vous n'avez vraiment pas bonne mine mon ami, vous devriez vous étendre… ». Cette simple phrase eut un effet étrange sur le Vilan. Il eut une expression pareille à celle que l'on aurait en s'arrachant à un rêve éveillé. Il se laissa glisser au sol pour s'étendre contre le tronc couché en soupirant : « Oui, je palabre, je palabre… mais je ferais bien… un petit somme de quelques minutes… ». Il avait à peine fermé les yeux que je vis le rythme de sa respiration s'apaiser jusqu'au sommeil. Je restais un moment interdite à le regarder, soudain consciente de tout ce que cet homme avait traversé au cours de sa vie. Combien le sort l'avait jeté dans un monde hostile dès son premier souffle. Et la première pensée qui me vint fut la même que j'avais eue sur la tombe de ma sœur. *La bêtise et la cruauté de ce monde ne connaissent pas de limites…* Ofélius me surprit en soupirant : « Pauvre créature…

— Je ne crois pas qu'il apprécierait de vous entendre dire cela.

— Non, bien sûr, c'est un être d'une telle fierté. Mais je pensais en fait à l'enfant qu'il a été. Ce nourrisson enlevé à sa mère… Taïs, je sais que vous prêtez de nombreux défauts à mon peuple, celui de mon

époque mais… Nous n'aurions jamais fait ce genre de choses avec des créatures douées de raison et parole.

— J'imagine que non. Mais peu me chaut en vérité. Votre peuple n'est plus. Depuis bien longtemps. Et celui qui fait la Lyrkania aujourd'hui n'en a gardé que peu de traces à priori…

— Vous dites vrai. Plus nous en apprenons, plus je me sens étranger à ce pays. Le Père Archibalt était peut-être la dernière ombre de notre civilisation… ». Il y avait une grande tristesse dans les vibrations de sa voix. Sans vraiment y réfléchir, je lui rétorquais, d'un ton serein : « Non maître Ofélius. La dernière ombre, c'est vous. ». Il me regarda étrangement, comme s'il ne savait comment prendre cette réflexion. J'ajoutais, avec un vague sourire : « Ça nous fait encore quelque chose en commun. Je suis la dernière Ereehator d'Ereeven et pourtant, je m'y suis toujours sentie étrangère. ». Il me sourit brièvement puis s'inclina en disant : « Sur ces sages paroles, je vais aller explorer les environs si vous le permettez…

— Faites… ». Tandis qu'il s'évaporait du bas vers le haut, il ajouta : « Si votre enfant s'éveille et que vous sentez le sommeil vous envahir, prononcez mon nom…

— Je n'y manquerai pas. ». Quand il eut disparu, je restais un long moment à observer les environs, le visage fouetté par une brise intermittente. Je me remémorais les indications géographiques données par Ewen et, machinalement, je posais une main sur mon ventre. Nous avions encore une si longue route. Si nous ne pressions pas l'allure, j'atteindrais mon but presque au terme de cette grossesse. Sans arriver à m'expliquer pourquoi, l'idée de faire face au Merca en arborant un gros ventre prêt à donner la vie, me causa un puissant frisson. Ofélius me l'avait assez répété, les femmes Ereehators enceintes sont plus solides que jamais au cours de leur vie. Mais cette vision de ma rencontre avec mon ennemi me révulsait. Un peu comme si j'avais emmené mon fils sur un champ de bataille. Cela m'était intolérable. Il fallait nous presser ! Et en retournant auprès de Vigo, je me promis de mener notre petit équipage à un rythme plus soutenu dès que le Vilan aurait retrouvé ses forces. Pour l'heure, il dormait d'un sommeil si profond qu'on eut pu le croire évanoui. Sans doute avais-je le même air inexpressif quand je m'écroulais suite à une importante charge d'Ihra. Je soupirais en levant les yeux au ciel. Oui, il nous fallait nous presser mais tout semblait concorder à nous ralentir…

Je restais presque deux heures seule avec mon compagnon endormi. J'eus tout le loisir de vérifier ma carte, démêler mes cheveux, les tresser, jouer un peu avec Kana, brosser Terys. Et m'ennuyer affreusement. Au point que je fus presque heureuse de voir revenir Ofélius. Il ne s'étonna guère de retrouver Vigo dans le même état que lorsqu'il nous avait laissés. Et il devina sans peine dans quel état nerveux je me trouvais, moi. Il tenta de me faire relativiser : « Vous devriez vous reposer vous aussi, notre ami ne s'éveillera pas avant la fin du jour selon moi. Il était réellement épuisé.

— Vous avez peut-être raison. Mais dès qu'il sera sur ses pattes, nous reprendrons la route, qu'il fasse nuit ou pas !

— Comme il vous siéra, Taïs. Les environs sont tranquilles, je n'ai vu ni bandits ni créatures potentiellement dangereuses. Je veillerai sur le feu et… sur vous deux bien entendu. ». De mauvais gré, je m'enroulais dans ma cape avant de m'étendre au sol, ma tête sur mon bras replié. De l'autre côté du feu, Vigo dormait à poings fermés. En chassant mon énergie, je soupirais : « Puisqu'il le faut… ». Et très vite, mes paupières ainsi que tout mon corps se firent lourds. Je ne luttais pas et m'abîmais dans un sommeil profond… Angus me surprit presque quand il s'invita dans ma première ébauche de rêve. Je me voyais arpentant les rues de Torwin au petit matin. Des rues brumeuses où les passants se bousculaient comme un jour de marché. Quelqu'un m'accompagnait dans cette déambulation mais je n'aurais su dire de qui il s'agissait. Ni même si c'était un homme ou une femme. Mais je ricanais, je souriais, je me sentais bien en cette étrange compagnie. Et tout à coup, à l'angle d'une ruelle, une grande main puissante m'avait saisie par le bras pour m'attirer dans l'ombre. Effrayée, j'avais tenté de me débattre mais la voix d'Angus avait mis fin à mon angoisse : « Solène ! Est-ce que tu m'entends ? Solène ? ». En reconnaissant sa voix, son image m'apparut brusquement. C'était lui qui me tenait par les épaules, l'air à la fois inquiet et nerveux. Ma première réaction fut un peu sèche : « Oui ! Oui je te vois aussi ! ». Puis dans la seconde suivante, je réalisais que je sentais ses grandes mains sur moi, j'écarquillais les yeux : « Angus ?! Je te sens !! ». Son visage grave s'éclaira progressivement : « Oui… Moi aussi… Moi aussi… ». Tout ce qui nous entourait disparut soudain tandis qu'il prenait mon visage entre ses mains. C'était un contact doux mais glacé. Mais peu m'importait, je posais mes paumes à plat sur son torse en bredouillant : « Mais comment… que se… comment fais-tu pour… ». Ses yeux scintillaient d'émotion, il hoqueta : « Ça me… ça me demande une grande concentration mais… ». Il n'y avait plus que lui et moi dans l'obscurité. Et ce contact qui amoindrissait le manque. Quand nos bouches se joignirent, j'en avais les larmes aux yeux. Mais

la joie qui me remplissait fut de courte durée. Je ne reconnus pas mon bienaimé dans ce baiser. Je ne reconnus pas sa fougue et sa chaleur. Nos lèvres se touchaient mais les sensations étaient comme factices. J'eus l'impression d'embrasser de la pierre souple. Et il en fut de même pour lui. Nos bouches se quittèrent, je lus dans son regard le même désarroi qui m'habitait alors. Il détourna la tête en grommelant : « Évidemment… Quel idiot…

— Quoi ? Quoi ?! ». Il caressa mes cheveux, son geste allant mourir au long de ma tresse : « Ce n'est qu'un rêve. Et même dans le plus réaliste des rêves… On ne peut pas égaler la réalité. ». Il avait raison… Je me laissais aller contre sa poitrine, contact dur que ses bras s'enroulant autour de moi ne firent qu'accentuer. Mais je ne dis pas un mot. Même si tout ceci n'était qu'illusion, qu'on ne se retrouvât pas vraiment, je m'en contentais. Et j'étais prête à m'en contenter aussi longtemps qu'il le faudrait. Il enfouit son visage dans mon cou et releva aussitôt la tête en jurant. Je me serrais plus étroitement contre lui en murmurant : « SShh… Si nous n'avons que cela pour l'instant, prenons-le… ». Il soupira et replaça son visage contre ma gorge en soufflant : « L'odeur de ta peau me manque tant ! ». Je me concentrais pour oublier la froideur de cette étreinte, me persuadant que si je me forçais à y croire, les sensations reviendraient peut-être. Et peu à peu, une tiédeur, puis une chaleur m'envahit. Curieusement, je la percevais contre mon dos et sur ma nuque. Interloquée, je me raidis un peu. Angus perçut mon trouble : « Que se passe-t-il ? D'où vient cette chaleur ? Je n'ai rien fait de plus…

— Je ne sais pas c'est… derrière moi ? ». Il s'écarta lentement en me prenant par les épaules. J'étais désorientée par mes propres sens. Il me dévisagea d'un air inquiet : « Solène ? ». J'étais sans mots, la chaleur dans mon dos était omniprésente. Tellement que je me retournais dans l'obscurité pour en chercher la cause. Angus m'observait sans comprendre puis quelque chose lui vint à l'esprit et son visage se fit de plus en plus grave. Je pus sentir une forme de colère sourde l'envahir. Une colère mêlée d'angoisse. Il recula, je demandais : « Quoi ? Tu as compris ce que c'est ?

— Je crois que oui… ». Il détourna brièvement le regard et quand ses prunelles bleues revinrent sur moi, leur expression était d'une dureté à laquelle je ne m'attendais pas. Il lâcha : « Tu n'es pas seule. Quelqu'un dort avec toi… Contre toi. ». Ces deux derniers mots prononcés sèchement sonnaient comme un reproche. Je pensais aussitôt à Vigo avec agacement et bredouillais : « Je crois que… je crois que je sais qui c'est !

— Tu *crois* que tu sais qui c'est ?!

— Ne te méprends pas mon amour, ce n'est que Vigo, mon compagnon de route qui…

— Ton compagnon de route ?! Vigo ? Si tu ne me dis pas qu'il s'agit d'un animal de compagnie, je vais…

— C'est un peu ça en fait !! Je t'en prie Angus, écoute-moi avant de t'agacer pour… ». Ses traits se brouillèrent subitement, comme si un rideau liquide tombait de nulle part sur lui. Il disparut totalement avant que je puisse dire quoi que ce soit. Je sentais encore sa colère inquiète après qu'il eut été comme avalé par les ténèbres. Je l'appelais en vain, bien consciente qu'il s'était mépris. Mais je me retrouvais vite à faire les cent pas dans le noir, affreusement angoissée à mon tour. Par le passé, Angus m'avait déjà démontré qu'il gérait mal ses élans de jalousie, qu'il lui fallait un temps de recul pour réaliser combien il se trompait. Mais dans la situation où nous nous trouvions, je ne pouvais que comprendre sa réaction. Il n'avait de prise, de regard sur rien de ce qui me concernait. Et pour un homme habitué à tout diriger c'était d'autant plus difficile à accepter, surtout dans sa position actuelle de captif réduit à un corps sans volonté propre. Je souffrais pour lui mais je savais aussi qu'une fois sa tempête intérieure passée, il reviendrait et me laisserait le temps de tout lui expliquer. Peinée mais pleine d'espoir, je m'étendis au sol en soupirant : « Si je m'endors ici, je me réveillerai peut-être de l'autre côté… ». Ce ne fut pas le cas. Je fermais les yeux mais une foule d'émotions me parvenait par vagues chaotiques. La colère toujours, proche de la rage, puis de la curiosité qui se mua en intérêt. Je devinais que je ne percevais que les sentiments d'Angus et, les yeux toujours clos, je murmurais : « Je vais t'attendre mon bel amour. Quand tu en auras fini avec tout cela, je serai là… ». Je crus qu'il avait entendu mes mots car sa fureur s'éteignit peu à peu. Les salves d'émotions se firent moins nettes. Je crus reconnaître une forme de pitié mais je ne compris pas ce qui suivit. Quelque chose comme de l'estime, peut-être de l'admiration… Et enfin un sentiment de paix intérieure que j'aurais voulu faire durer. Mais une caresse délicate sur mes cheveux me fit ouvrir les yeux. Je découvrais Angus agenouillé auprès de moi et me saisis de sa main pour la porter à ma bouche. Elle était froide bien sûr mais j'y déposais tout de même un petit baiser en disant dans un soupir : « Te revoilà…

— Oui… Pardonne-moi ma douce. ». Je m'assis face à lui, son regard bleu si profond avait repris une expression de tendresse sur moi. Il écarta une mèche rebelle de mon visage : « Je ne t'ai pas laissé le temps de m'expliquer, excuse-moi.

— Peu importe. Je peux le faire maintenant…

— Inutile. Je sais ce que je dois savoir.

— Quoi ? Je ne comprends pas… ». Avec un petit sourire de biais, il s'assit en tailleur face à moi : « Je suis allé rencontrer Vigo en rêve.

— Pardon ?! Tu sais faire ça ?! Comment est-ce possible ?

— Et bien… Je ne sais pas, cela doit faire partie des capacités des gens comme moi. Il a suffi que je souhaite à toutes forces voir ce Vigo pour que je me retrouve dans sa tête. Dans son rêve.

— Le maître des rêves… ». Il opina du chef puis parut chercher ses mots avant de me dire, d'un ton soudain très sérieux : « Tu peux te fier à lui. C'est un homme de parole.

— Je sais. Enfin, je l'ai senti assez vite.

— Comme pour Xander. Ton instinct ne te trompe jamais. ». L'image de l'Ereehax me passa en tête, non sans amertume. Cela n'échappa évidemment pas à Angus qui m'interrogea du regard. Je lâchais : « Mon instinct a trouvé ses limites avec Xander.

— Non, lui aussi est un homme de parole. Et sa parole le lie au roi. Il n'y a rien à regretter.

— Tu prends sa défense à présent ? C'est un miracle ! ». Il ricana brièvement puis répondit : « Nous ne sommes plus à un miracle près n'est-ce pas ? Et d'ailleurs, comment se porte le nôtre ? ». Je pris sa main pour la poser sur mon ventre, il eut un tressautement de sourcils en hoquetant : « Eh ! Mais tu t'es arrondie !

— À peine… ». Il caressa la petite rondeur, les yeux embués d'émotion : « Comme j'ai mal de ne pouvoir sentir la chaleur de ta peau… ». Je pris son visage en coupe pour planter mes yeux dans les siens : « Quand nous nous retrouverons, tu auras encore plus de volume à caresser !

— Tu es sûre d'arriver avant l'accouchement ?

— Je ferai tout en ce sens. Je n'ai pas le choix. ». Un voile d'inquiétude passa dans son regard tandis que j'appuyais mon front contre le sien en chuchotant : « Nous y arriverons. Tous les trois.

— Oui. Tous les trois. ». Nous restâmes ainsi pendant moins d'une

seconde qu'il sursauta vivement en ouvrant grands les yeux : « Mais ?! Est-ce que… ». Notre fils venait d'envoyer une pichenette de l'intérieur de mon ventre. Angus plaqua davantage sa main et en baissant les yeux, je vis une lueur dorée rayonner entre ses doigts. Notre enfant s'éveillait. Partager enfin ce moment avec mon bienaimé me remplit d'une joie fébrile. Notre petit envoya encore quelques petits coups qui nous firent fondre en larmes. Larmes de joie, liesse à peine modérée par le contact factice de cet univers de rêve. Je finis par m'étendre afin que mon bienaimé observe mon ventre en murmurant : « Faut-il qu'il soit déjà fort… à peine perceptible et déjà…

— Il est assez fort pour me faire taire pendant plusieurs heures ! ». Un frisson puissant me parcourut, Angus ôta ses mains de mon ventre : « Mon contact te donne froid…

— Non, laisse-les là. Ce n'est pas grave. ». Je me redressais pour ramener ses mains sur moi quand un autre frisson plus puissant encore me secoua tout entière. Je me raidis en disant : « Un instant… Ce n'est pas… ». Un flash lumineux m'aveugla brutalement tandis que je prononçais le dernier mot de cette phrase : « … normal ! ». J'avais fermé brièvement les yeux et quand je les ouvrais à nouveau, une bourrasque glacée me fouetta en pleine face. Je me retrouvais, assise par terre devant le feu de camp éteint, balayée par un vent furieux qui me sifflait aux oreilles. À côté de moi, Vigo avait repris sa forme animale et se levait péniblement, pas encore au mieux de sa vitalité. Les cris d'Ofélius m'emplirent brutalement les oreilles : « Taïs ! Il faut trouver un abri !! Réveillez-vous !! TAÏS !!

— OUI ! OUI ! Je suis réveillée !! ». C'est en pas chancelants, bousculés par la tempête qui s'était levée que nous nous remîmes en route. Je proposais à Vigo de monter Terys mais il refusa en grognant. Je n'insistais pas, peinant moi-même à avancer dans les tourbillons du vent. Je m'abritais un peu en marchant contre ma jument quand les premiers flocons vinrent refroidir encore un peu plus les bourrasques qui nous malmenaient. Ofélius dut donner de la voix pour se faire entendre dans les sifflements furieux : « Il faut retourner sous le couvert des bois ! Il n'y a aucun autre abri à des lieues à la ronde ! ». Nous nous dirigeâmes donc vers la forêt dont nous n'étions jamais très éloignés. Et il est vrai qu'en y pénétrant, nous eûmes moins à souffrir des vents furieux, les énormes troncs étaient si rapprochés les uns des autres qu'ils faisaient presque rempart aux intempéries. Sans nous en protéger totalement bien sûr. Mais bien assez pour que nous puissions reprendre nos esprits. J'enrageais en réalisant que même le ciel faisait en sorte de me ralentir. Je marmonnais quelque juron en m'emmitouflant dans ma cape. Vigo se laissa tomber au pied d'un

arbre, l'air sombre : « Prends ton mal en patience, ce genre de grain passe vite.

— Je n'ai pas un temps illimité devant moi !

— Je sais. Il m'a expliqué.

— Pardon ? ». Je le foudroyais du regard, il me répondit en pointant mollement sa tête d'un doigt. Fébrile, j'approchais en bredouillant : « Quoi ? Que… que veux-tu dire au juste ?

— Ton mari. Juste après avoir essayé de m'égorger ! Ce n'était qu'en rêve mais tout de même… ». J'avais beau savoir qu'Angus l'avait visité, je ne savais rien d'autre sur leur entrevue. Je vins m'agenouiller devant le Vilan pour lui demander : « Vous vous êtes donc parlé ?

— Oui. Longuement. Que croyais-tu ?

— Je ne sais pas… Peut-être qu'il avait seulement pu lire en toi…

— J'aurais préféré. ». Il eut un vague sourire découvrant une de ses longues dents avant de me raconter de quelle façon Angus avait fait irruption au cœur même de ses songes. Comment il l'avait attrapé par le cou pour le plaquer contre un mur invisible. Il me décrivit un contact violent et froid extrêmement réaliste. Mon bienaimé l'avait harassé de questions auxquelles il lui laissait à peine le temps de répondre. Ce n'est que lorsqu'il avait appris de quelle façon Vigo m'avait sauvé des Rubohès qu'Angus s'était radouci. Il fallut cependant qu'il lui fasse le récit de notre rencontre en détails, de ses tenants et aboutissants pour qu'il se calme réellement. Toutes les émotions par lesquelles Angus était passé, je les avais ressenties et les comprenais désormais. Un sourire irrépressible flotta sur ma bouche tandis que le Vilan me disait : « J'ai l'impression d'avoir passé des heures avec lui, je ne crois pas avoir autant dormi pourtant… ». Ofélius, qui s'était tenu en retrait sans rien manquer de la conversation, lui dit : « Vous n'avez dormi que deux ou trois heures tout au plus. Mais j'imagine que dans le monde des songes, la notion de temps doit être bien différente. Peut-être même totalement abolie… ». Vigo eut un regard flottant dans le vague en soupirant : « Sans doute… En tout cas, il m'a expliqué que l'enfant risque de mourir si ton mari n'est pas présent quand il viendra au monde. Je ne le permettrais pas. Quand cette tempête sera passée, tu chevaucheras au grand galop, chargée d'Ihra.

— Tu ne pourras pas suivre le rythme, Terys gagne beaucoup trop

en vitesse quand elle est saturée d'énergie.

— Il faut essayer. Je te suivrais à distance s'il le faut. Et si tu prends trop d'avance, il nous suffira de… de nous donner un point de rencontre. Disons les falaises d'Üzgor, elles sont indiquées sur ta carte. On y accède que par la grand-route ». J'acquiesçai sans dire un mot. Il eut un regard profondément inquiet en ajoutant : « Je ne peux pas accepter d'être ce qui te ralentirait au point de causer la mort de votre enfant… Et si d'aventure il t'arrivait quelque chose comme avec les Rubohès, je serais celui qui viendrait en renfort, jamais très loin derrière toi. Et ainsi je ne romprai pas *la promesse*… ». Refuser son offre aurait été déraisonnable. Je pris néanmoins un court instant de réflexion en baissant les yeux. Il ajouta, d'un ton qu'il voulait plus léger : « Il n'y a qu'une chose à laquelle tu dois penser : ne prendre du repos qu'en des lieux sûrs. Parce que ce vieux fantôme ne pourrait pas faire grand-chose si on t'attaquait dans ton sommeil. ». J'eus une ébauche de sourire en croisant son regard vert plein d'affection. Il posa sa grosse main griffue sur mon épaule et souffla d'un ton ferme : « Pars. Ton Ihra ne craint aucune tempête. Pars maintenant. Je te retrouverai, quoi qu'il arrive. ». Dans ses yeux, je lus quelque chose de fort, un encouragement sincère et pur… Un peu émue, je me relevais, pris une profonde inspiration et captais rapidement une forte charge d'énergie. Quand je posais une main sur l'encolure de Terys, elle frissonna d'excitation. Ses yeux s'illuminèrent. Je montais en selle tandis qu'Ofélius me disait, presque enjoué : « Je vous guiderai dans la tempête. ». J'eus un dernier regard vers Vigo quand il me dit : « A bientôt… Quoi qu'il arrive.

— Oui. Quoi qu'il arrive. ». Terys se mit à souffler et piétiner, impatiente de se lancer à travers la campagne. Son corps entier irradiait d'énergie, son crin lumineux flottait dans l'air et ses naseaux exhalaient une vapeur bleue verte. Et tout à coup, elle se rua entre les arbres. Bien qu'elle ne fît que les frôler, elle marqua leur écorce d'une légère brûlure sur son passage. Précédées par la lumière rouge d'Ofélius, nous nous élançâmes toutes deux au cœur d'une tempête dont nous ne percevions plus la froideur. Quelque chose de douloureux hantait ma poitrine en laissant Vigo derrière nous. Mais je savais aussi que je n'avais pas d'autre choix si je voulais atteindre mon but à temps. Et à chaque pas furieux des sabots incandescents de ma jument sur le sol, je m'en rapprochais un peu plus, un peu plus vite…

Chapitre 27 :

De la pitié au châtiment.

Dans les jours qui suivirent, je découvrais que Terys, quand elle était saturée d'Ihra, pouvait galoper une journée entière sans faire montre du moindre signe de fatigue. Bien sûr je ne la poussais pas aux limites de ses forces, je dus même la retenir un peu parfois. Quand nous traversions de grandes étendues parfaitement planes, l'ivresse de la vitesse la prenait. Mais comme nous partagions nos sensations, je la tempérais. Et être celle qui tempérait l'autre était une première pour moi. Reste que nous parcourûmes de très longues distances à travers une grande variété de paysages : steppes, vallées, forêts et même ce qui ressemblait à un désert de glace. Nous mangions peu autant l'une que l'autre, une seule fois par jour, au moment du coucher. Et pendant les quatre premiers jours, je fus rassurée de noter que mon enfant ne s'éveillait que lorsque je mangeais un morceau. C'était lui qui sonnait brutalement l'heure du sommeil. Mais durant cette courte période, nous étions à l'unisson. Cela ne dura pas, bien sûr, car les enfants semblent parfois se faire un malin plaisir à nous compliquer la vie. Et en la matière, la précocité de mon fils était indéniable. Au cinquième jour, à la mi-journée, nous traversions une partie de la forêt plutôt clairsemée. Terys traçait son empreinte incandescente sur le sol aussi rocailleux que moussu, quand tout à coup, je sentis un engourdissement net me saisir. Le crin de ma jument s'éteignit et ses yeux eurent une sorte de clignotement avant de revenir à leur couleur sombre originelle. Aussi surprises l'une que l'autre, Terys fit un écart incontrôlé en plein galop qui causa notre chute, pour le moins brutale. J'eus beau tenter de me réceptionner souplement, ma tête heurta tout de même le sol. Le choc fut si violent, que je ne vis plus rien pendant quelques secondes. Par réflexe, j'essayai de me relever mais le sommeil puissant me privait de mes forces, j'abandonnai la lutte contre lui assez vite. Quand je fermai les yeux, j'entendis vaguement Ofélius dire : « Misère, il faut que cela cesse ou bien… ». Une douleur vive palpitait à mon front, je perçus la chaleur de mon sang coulant au long de ma tempe. Et plus rien que cet endormissement profond qui me saisissait à chaque fois…

Comme toujours, je dormais plusieurs heures d'affilée. Angus ne me visita pas, il ne l'avait plus fait depuis ma séparation d'avec Vigo. Même s'il me manquait, je ne m'inquiétais pas. Sans doute perfectionnait-il son art afin de rendre nos retrouvailles moins frustrantes. Quand je m'éveillais, il faisait nuit noire et le sol sous moi me parut étrangement plat, bien différent du sol rocailleux de la forêt. Et quelque chose me couvrait le corps. Quelque chose qui sentait la campagne, la terre. Au premier contact sous mes doigts, je reconnus le toucher rêche de la toile servant à faire les sacs de grains. Dès que je me redressais un peu, Ofélius apparut devant moi : « Ah ! Taïs enfin ! ». Je m'appuyai sous moi pour m'asseoir et identifiai du bois sous mes paumes. Le spectre s'éloigna un peu pour allumer une vieille lanterne toute proche. C'est alors seulement que je découvris l'endroit où je me trouvais. Une grange assez modeste. J'étais à l'arrière d'un chariot et juste à côté, Terys se reposait auprès d'un vieux cheval aux os saillants. On l'avait débarrassée de sa selle et couverte d'une vieille couverture mitée. Face à mon air un peu désorienté, Ofélius me dit d'un ton calme : « Vous êtes à l'abri ici. Un paysan qui ramassait du bois dans la forêt vous a trouvé et… ramené chez lui. Un homme simple mais foncièrement bon.

— Vous l'avez… sondé, je présume ?

— Vous ne me l'avez pas interdit pour les humains, il me semble ?

— Non, en effet. Où est cet homme ? Et qui est-il ?

— Il s'appelle Matthew Palek, il se trouve dans sa chaumine avec sa famille. Une femme du nom de Lara et deux petits. Je crois qu'ils se restaurent à l'heure qu'il est… ». J'avais encore sur moi toutes mes armes. Le paysan s'était contenté de me porter là et de me couvrir de vieux sacs. Terys semblait particulièrement calme, en confiance. À priori, je n'avais aucune raison de me méfier. Je me méfiais pourtant…

Je mis pied à terre, décidée à reprendre ma route au plus vite, cherchant du regard la selle de ma jument et mon barda. Ofélius m'indiqua où les trouver : « Ici Taïs, l'homme en a pris grand soin. Et il n'a rien subtilisé, j'ai gardé un œil sur lui et ses rejetons. ». Le vieux Nécromancien ne pouvait se défaire des sentiments négatifs que lui provoquaient les humains. Mais avec le peu de certitudes qui lui restait en ce monde, je ne lui en voulais pas pour ça. Quand je sellais Terys, je perçus en elle une forme de déception passagère. Sans doute

aurait-elle préféré passer la nuit tranquillement installée à l'abri de cette grange. Elle qui, auparavant, aimait passer ses nuits à la belle étoile en avait peut-être assez. En ajustant la dernière sangle, je lui dis : « Je sais ma belle, mais nous avons pris assez de retard comme ça. Il faut rattraper le temps perdu. Je te promets de longues nuits paisibles dans un bel enclos quand tout ceci sera terminé. Ou une jolie écurie si tu veux ! Allez ! ». Je lui flattai l'encolure et déposai un baiser sur son mufle avant d'aller ouvrir doucement la porte de la grange. J'essayai d'éviter qu'elle ne grince trop et y parvînt à peu près. Sur un simple geste, ma jument me suivit au-dehors tandis que je découvrais la toute petite et humble chaumine accolée au bâtiment. J'allais monter en selle et disparaître dans la nuit mais quelque chose me retint. Peut-être la douce lueur dorée qui filtrait à travers les vitres des fenêtres, ou bien l'odeur de soupe chaude flottant dans l'air glacé et humide. Je m'approchais lentement, à pas feutrés, pour jeter un coup d'œil discret à l'intérieur de la maison. Et en voyant la famille attablée, une vague de chaleur m'enveloppa le cœur. Le couple était encore assez jeune, à peine trente ans sans doute. Les deux enfants, une fillette et un garçonnet ne devaient pas avoir plus de cinq ans. Le petit peinait à utiliser la cuiller de bois qu'il avait en main, il avait le visage maculé de nourriture. Sa mère, portant une longue natte blonde sur l'épaule, le débarbouilla d'un coin de son tablier en souriant. Le père, un gaillard barbu presque roux était en grande conversation avec sa fille. Il ponctuait chaque parole d'expressions exagérément marquées. Ce charmant tableau familial me plongea dans une torpeur contemplative qui fit flotter un sourire serein sur mes lèvres. J'aurais cela moi aussi. Un jour. Je voulais cela. Rien d'autre que cela. Et je l'aurais. Car si je n'y parvenais pas… La voix d'Ofélius me dit doucement à l'oreille : « Voulez-vous allez les remercier ? ». Je sursautais presque : « Non ! Non… Quand je… Quand je fais un pas dans un milieu aussi paisible… Cela se termine toujours mal. ». J'avais dit cela sans amertume mais mes yeux s'embuèrent. Au fond de ma poche, je trouvais quelque menue monnaie et une pièce d'argent. Je retournais prestement dans la grange et déposais le tout dans le chariot, là où je m'étais tenue précédemment. Puis je retournai vers Terys et montai en selle. Nous nous éloignâmes lentement, en silence, suivant la lueur du spectre dans les ténèbres. Je ne me retournais pas, mais l'image de la chaumine, de ses lumières dorées et de sa famille, me hanta longtemps après notre départ. Une hantise bienfaisante qui donnait un autre visage à ce pays dont je n'avais vu jusque-là que la rudesse…

Trois jours s'écoulèrent encore pendant lesquels nous ne croisâmes âme qui vive. Au matin du quatrième jour, quand je consultais ma

carte, je sentis nettement des mouvements dans mon bas ventre. Je me pris à dire doucement à mon enfant : « Reste tranquille, tu as toute la nuit pour faire des cabrioles, petit gnome ! ». Ofélius ricana : « Hé ! hé ! Il serait grand temps de lui trouver un nom à ce petit, ne croyez-vous pas ?

— Oui, mais je dois en parler avec son père et… ». Il y avait plus d'une semaine que je n'avais revu Angus en rêve. Je luttais contre l'inquiétude mais elle commençait à me peser indéniablement. Le spectre dut la lire sur mon visage car il me rétorqua, d'un air faussement détaché : « Je crois que nous ne pourrons éviter un passage dans la prochaine ville, nous sommes quasiment à court de vivres ! ». Mon regard retourna sur la carte, j'y lus : « Austencia ?

— Oh, il doit s'agir de l'ancienne Austencidräss ! Si c'est le cas, nous aurons peut-être la chance d'y passer un moment agréable !

— Pourquoi ?

— Austencidräss était une cité thermale, réputée pour ses bains dans tout le pays !

— Oui mais… réputée il y a plus de mille ans…

— Hélas…

— Nous verrons bien. En route. ». Il nous fallut moins de deux heures — sans charge d'Ihra — pour rejoindre cette ville qu'Ofélius avait connue si riante. Et quelle ne fut sa déception quand, du haut d'une colline nous pûmes voir ce qu'il était advenu d'Austencidräss, désormais Austencia. Un ramassis de ruines, comme déposé au centre d'une vaste plaine aride. C'est devant ce triste spectacle que je compris pourquoi la cité n'était pas indiquée par le même symbole que les autres sur la carte. Une simple croix, alors que même Satilaar y avait été marquée d'une étoile à cinq branches. Les villages étaient situés par des points carrés et les hameaux par des ronds. Mais pour Austencia, une croix… Le temps était toujours aussi gris mais relativement clair quand nous nous avançâmes dans la ville. On devinait encore d'épais remparts qui semblaient avoir cédé face à des machines de guerre. C'est du moins ce qui me paraissait le plus plausible. Car ce qu'il en restait, faisait bien deux mètres d'épaisseur et à moins d'avoir été construit par de complets incapables, ces murs auraient dû résister aux assauts du temps. En progressant sur ce qui avait été la grande rue principale, mon intuition s'affirma. Il y avait là encore de hautes demeures en pierre dont il ne restait que le premier

étage. Comme si on avait décapité toute structure trop ostentatoire. La végétation s'insinuait partout, même si elle restait chétive et pâle. Une mousse épaisse recouvrait en grande partie le sol où d'anciens pavés résonnaient cependant encore sous les sabots de Terys. Il flottait dans l'air toute une palette de senteurs proches de celle de la moisissure. Et à mesure que nous avancions, je perçus des bruits d'eau vive à moitié étouffés, sans aviser le moindre cours d'eau. Comme je questionnais Ofélius, il me répondit d'un ton morne : « Oui, ce que vous entendez c'est ce qui faisait la fierté de cette ville. Tout un système d'acheminement d'eau vers chaque maison. Un Ereehiris est à l'origine de tout ceci. Brant Trevoras. Un génie ! Il a trouvé le moyen de détourner une rivière souterraine pour… ». Il eut un geste las vers les ruines des maisons que nous dépassions avant de soupirer : « Pour rien, en définitive ! Il est heureux que cet homme admirable ne soit plus là pour voir ce qu'est devenue sa cité… ». Un bruit de cavalcade attira mon attention entre deux bâtisses. Les sens en alerte, je crus apercevoir deux personnes s'enfuir. Terys s'arrêta, le spectre me dit aussitôt : « Ce ne sont que des loqueteux, Taïs. Les mendiants se réfugient toujours dans ce genre de lieux désolés.

— Loqueteux toi-même, l'ancêtre ! ». Devant nous, à moins de dix mètres, un inconnu se tenait au milieu de la rue, s'appuyant sur une vieille lance comme on le ferait avec un bâton de pèlerin. Il portait une longue cape brune, sale et usée, qui s'effilochait au sol. La capuche était rabattue, m'empêchant de voir son visage. Mais à sa haute taille et sa largeur d'épaules impressionnante, je ne pus que le considérer comme une menace. Et le fait qu'il puisse entendre, et peut-être même voir, Ofélius ne m'inspirait rien de bon. Ce dernier s'exclama, un tantinet agacé : « Qui es-tu maraud ?! ». Il me sembla que l'homme eut un tressautement d'épaule, comme s'il pouffait de rire avant de répondre : « Qui je suis ? Je suis votre hôte. L'usage veut que les visiteurs s'annoncent dans le grand monde, non ? ». Du coin de l'œil, je vis des ombres se mouvoir entre les ruines. En inspirant profondément, je pus capter quelques effluves typiquement humains plutôt désagréables. Tout un panel illustrant un état de crasse avancé. Ofélius allait parler mais je l'en dissuadais d'un geste pour dire à notre "hôte" : « Veuillez nous excuser, nous ne faisons que traverser cette… cité. Nous avions cru pouvoir y trouver…

— L'hospitalité sans doute ? ». Il m'avait sèchement coupé la parole d'un ton pour le moins sarcastique. Je pris une autre inspiration avant de rétorquer : « Non, des vivres. Afin de poursuivre notre voyage.

— Vous ne trouverez rien ici. ». Sa voix s'était faite plus grave tout à coup, j'y percevais une menace imminente. À la limite de l'agacement,

je soupirai à Ofélius : « Très bien, nous contournerons donc, venez… ». L'inconnu ne bougea pas d'un pouce mais quand Terys fit demi-tour, plusieurs personnes quittèrent leur cachette pour nous barrer la route. Toute une tribu de gens encapuchonnés, en guenilles, armés de bâtons, de fourches et de vieilles épées rouillées. J'avais fait tout mon possible pour esquiver un affrontement qui s'avérait de plus en plus inévitable… Ofélius vint me murmurer : « Pulvérisez-les Taïs, ce ne sont pas des mendiants mais des bandits de grands chemins ! ». Ces bandits — leur chef excepté — ne semblaient tenir debout que par une obscure facétie divine. Ils empestaient la saleté, la malnutrition et la maladie. J'eus plus de pitié que de ressentiment à leur égard. En me tournant à nouveau vers leur mystérieux chef, je dis d'un ton las : « Faudra-t-il que je vous affronte tous pour que tu nous laisses passer ? ». Il émit un rire surpris et s'esclaffa : « Que tu nous affrontes ?! Toi toute seule petite femelle ? Ou bien ton spectre sait-il se battre lui aussi ? ». Petite femelle, déjà dans la bouche de Vigo, je n'appréciais guère l'appellation mais dans celle d'un étranger… Je mis pied à terre et écartais les pans de ma cape vers mon dos d'un geste souple. La vue de mes épées en introduction à mes intentions. Puis j'approchais de l'inconnu en réajustant mes gants. Me découvrant armée, il dit entre ses dents : « Intéressant… ». Et il rabattit sa capuche en arrière avant de détacher les liens de sa cape. J'eus un moment de flottement en découvrant un Vilan. Sa haute taille et ses larges épaules s'expliquaient désormais. Il ne portait qu'un reste de pantalon dont les lambeaux flottaient sur ses genoux larges et velus. Quand il approcha, il arborait une sorte de sourire sur sa gueule carrée d'ursidé. C'était un mélange d'ours noir et… Je n'aurais su le dire en fait, trop surprise et impressionnée par sa musculature couverte de poils noirs et ses yeux jaunes. Il dit, en s'arrêtant à trois mètres devant moi : « Tu ne devras en affronter qu'un. ». Ofélius, resté auprès de Terys, fanfaronna : « Vous ne devriez pas faire ça, ami Vilan ! Vous risquez votre vie ! ». L'homme ours ricana, dévoilant des dents qui, même si elles étaient moins longues que celles de Vigo, n'en étaient pas moins acérées. Son corps s'inclina légèrement en posture de combat mais en tirant mes épées, quelque chose me contraria. Quand il fit craquer les articulations de ses grandes mains griffues, je compris. Je n'avais pas envie d'affronter un Vilan. Je connaissais leur Histoire et je ne voulais pas m'ajouter à la liste de leurs tortionnaires. Mais avant que je ne décide de faire ou dire quoi que ce soit, l'homme bondit sur moi avec une rapidité foudroyante. J'avais juste eu le temps de lever mes épées que ses mains enserraient déjà mes poignets. Sa gueule se retrouva si proche de mon visage que je pus sentir la chaleur de son souffle sur ma peau. Ainsi que son haleine plutôt fétide, embaumant la viande faisandée. Son regard jaune planté dans le mien, il sourit encore et me

souleva par les poignets en déclarant : « Fin du tournoi. ». Je sentis Kana se glisser sous ma chemise pour se placer sur mon ventre. Le temps d'un éclair, je choisis de ne pas me rebeller et laissai tout mon corps se détendre. Je lâchais mes épées qui allèrent rebondir sur le sol moussu. Le Vilan me maintenait devant lui comme il aurait tenu un lièvre par les oreilles pour l'examiner. Sans détourner le regard, je lui demandais posément : « Vous avez gagné. Pouvons-nous poursuivre notre route à présent ? ». Surpris, il répondit néanmoins : « Ce n'est pas aussi simple, femelle. Il faut verser un droit de passage. J'ai de nombreuses bouches à nourrir.

— Très bien, je paierai dès que vous m'aurez lâchée.

— Inutile. ». Il emprisonna mes deux poignets d'une seule main et se mit à palper mon corps à la recherche d'une bourse. C'était bien plus qu'il n'en fallait pour annihiler ma clémence. Dans un mouvement rapide, j'envoyais mes deux pieds dans son entrejambe. Il chancela en grognant sa douleur mais ne relâcha pas sa prise. Mon premier réflexe fut d'enrouler mes jambes autour de sa taille afin de l'emprisonner pour lui couper le souffle mais elle était bien trop large. Comme je me débattais en serrant les dents, le Vilan grommela : « Foutue femelle ! Tiens-toi tranquille ou je t'assomme ! ». En voulant réassurer sa prise sur mes poignets, il me laissa une occasion de frapper à nouveau, je ne la manquais pas. Cette fois, je lui envoyai mes deux genoux dans l'estomac : « Garce ! ». Mais il ne lâchait toujours pas. Pire, il me secoua comme un linge avant de me jeter au sol. J'eus une demi-seconde de désorientation durant laquelle il m'attrapa à nouveau, par la nuque cette fois. Il me plaqua au sol en s'agenouillant afin de me dire à l'oreille : « Je n'avais pas l'intention de te tuer, ne m'y oblige pas. Tu vas nous laisser tous tes effets et tu pourras partir. ». J'entendis Ofélius piailler : « Mais enfin Taïs ! Carbonisez-le !! Qu'attendez-vous ?! ». Pendant une seconde qui parut s'étirer au-delà du temps, une évidence m'apparut. Non, je ne carboniserai pas cet homme. J'avais tué assez d'inconnus, je ne pouvais n'être bonne qu'à ça. J'avais suffisamment d'ennemis pour ne pas avoir à y ajouter tous les crève-la-faim de ce pays. Et celui dont les doigts velus faisaient tout le tour de mon cou n'avait rien fait qui mérite la mort. Une leçon suffirait. Je me laissais aller sur le sol en soufflant : « D'accord. Prenez tout. ». Je sentis l'étreinte sur ma nuque et mon cou se détendre tandis que l'inconnu me disait : « Te voilà revenue à plus de sagesse, petite femelle… ». Il demanda à un de ses compagnons de ramasser mes épées avant de me relâcher complètement en reculant. Quand ses comparses approchèrent de Terys, elle se mit à ruer et hennir furieusement. Si bien que personne ne put la toucher. Ofélius me harcelait de questions auxquelles je ne répondis pas. Je me contentai

de me réajuster en disant au Vilan qui patientait, bras croisés à quelques pas devant moi : « Vous n'êtes pas doué en banditisme…

— Quoi ?

— J'ai menti. ». En prononçant ces mots, je captais juste assez d'énergie pour l'impressionner. Alors qu'il s'était apprêté à me saisir à nouveau, il se figea : « Tu es une…

— Non. Je suis pire. ». Je tendis la main en hauteur pour envoyer un petit rayon d'Ihra contre un mur ruiniforme qui s'écroula avec fracas. Les compagnons du Vilan commencèrent à paniquer, certains prirent aussitôt la fuite, il n'en resta bientôt plus qu'une poignée autour de nous. L'un d'eux lança mes épées à mes pieds avant d'aller se cacher derrière un tas de pierres. Ofélius dit au chef, d'un ton sévère : « Voyez ! Elle aurait pu vous tuer ! Vous pulvériser ! ». Le Vilan passa d'un air sidéré à perplexe. Il me demanda d'une voix éteinte : « Pourquoi ne l'as-tu pas fait alors ?

— Je ne tue pas les Vilans… Ni les pauvres gens. ». Je flattais l'échine de Terys pour la calmer quand l'homme ours approcha encore : « Attends femelle… Qui es-tu ?

— Je m'appelle Solène Torkenbold. ». Puis je montais en selle tandis que l'inconnu me tendait la main en disant : « Et je suis Svar. Svar griffe noire, du clan Armaterre.

— Je ne peux te serrer la main, ça te blesserait. ». En le regardant, je lui découvris une expression troublée, tenant à la fois de l'espoir et d'une forme de honte. Mais un autre détail attira mon attention quand il se tourna vers ses compagnons en disant : « Ils ont faim et… Il ne passe pas grand monde par ici… Le gibier se fait rare… ». Il cherchait à se justifier bien sûr, mais peu m'importait, je venais de remarquer que lui non plus, tout comme Vigo, n'avait pas de queue. Mon regard dut être insistant car il me dit : « La marque des renégats, quand on perd sa queue on gagne sa liberté !

— Je connais un autre… renégat. Et il se peut d'ailleurs qu'il passe par ici dans quelques jours.

— As-tu un message pour lui ?

— Dis-lui juste que… Que je vais bien. ». Il hocha la tête tandis que Terys se mettait à avancer d'un pas encore un peu nerveux…

Personne ne nous suivit alors que nous progressions dans Austencia. Mais régulièrement, nous vîmes des silhouettes apparaître çà et là dans les vestiges des habitations. Des gens nous observant avec inquiétude ou curiosité sans dire un mot, sans faire un bruit. L'ancienne cité avait été très étendue, il nous fallut près d'une heure pour la traverser. Je perdis vite le compte des personnes aperçues au cœur des décombres, mais elles dépassaient facilement la centaine. Ofélius commenta : « Des êtres en ruines se réfugiant parmi les ruines… Quelle pitié ! ». Comme je ne rétorquais rien, il revint à la charge : « Allez-vous me dire pourquoi vous avez épargné ce Vilan ?

— Je vous le dirai si vous me donnez une raison valable pour laquelle j'aurais dû l'occire… ». Ma réponse le surprit mais ne suffit pas à le faire taire, évidemment : « Mais enfin Taïs, il a tenté de vous dépouiller !

— Tenté. Cela ne mérite pas la mort.

— Je pense, pour ma part que vous l'avez épargné du fait de sa nature.

— Également.

— Je crois me souvenir pourtant que vous ne faites pas tant de cas de vos chers humains quand ils tentent de vous attaquer.

— Eh bien, cela doit changer. Je suis fatiguée d'être pourvoyeuse de mort. Je ne frapperai plus aveuglément. Je ne suis pas Sorxeras. ». Il eut un regard étrange où se mêlaient satisfaction et amusement. Nous arrivions à la sortie de la ville et je remarquais vite deux grands corbeaux se chamaillant sur un reliquat du mur d'enceinte. À notre approche, ils parurent se calmer et allèrent se percher un peu plus haut en croassant bruyamment. Je ne tardais pas à entendre : « Femme corbeau ! Femme corbeau ! Écoute ! Écoute ! ». Terys s'arrêta entre deux énormes piliers marquant l'ancienne porte de la cité, les deux oiseaux vinrent s'y poser. Celui sur ma gauche me parla aussitôt : « Écoute ! Écoute ! Tu dois savoir !

— Oui, oui je t'écoute, parle, corbeau.

— Ahogur ! Ahogur ! Ahogur !

— Inutile de répéter, j'ai compris !

— Il vient ! Ils viennent tous !

— Il vient ? Et le vieil homme dans son château ?

— Vieux corbeaux gardent vieil homme ! Les autres viennent ! ». Machinalement, je me retournais pour regarder le ciel sombre à l'horizon mais n'y vis rien. Le deuxième corbeau ajouta : « Dix matins ! Dix !

— Il sera ici dans dix matins, c'est ça ?

— Oui ! Oui ! Dix matins !

— Pourquoi vient-il ?

— Lumières noires ! Beaucoup de lumières noires viennent ! Là-bas ! Là-bas ! ». Il battit des ailes en pointant plusieurs fois le Nord de son gros bec noir. Je n'étais pas certaine d'avoir tout compris mais ce que j'avais saisi n'était guère réjouissant. Ahogur et les siens, les plus vaillants, se dirigeaient dans ma direction car de nombreux Nécromanciens venaient du Nord. Le Merca avait enfin eu vent de mes agissements. Le temps des représailles s'annonçait. Cela avait quelque chose d'à la fois excitant et inquiétant. Ewen était sous la protection des plus vieux corbeaux, cela suffirait-il ? Je n'aurais su le dire mais je devais me contenter de cette idée. Concernant la menace venant du Nord, je n'avais qu'une crainte : me retrouver face à elle, privée de mes pouvoirs. Mais je n'avais guère d'autre choix que de partir à sa rencontre…

En fin de journée, nous rejoignîmes la route principale. Selon l'itinéraire de mon beau-père, nous allions devoir la suivre durant quelques jours avant de la quitter à nouveau pour couper à travers cette maudite forêt qui ne disparaissait jamais totalement de mon champ de vision. Après une autre nuit passée à la belle étoile, je me levais plutôt bien reposée malgré des conditions de sommeil précaires, à même le sol. Et pleine de cette vitalité, je décidais de prendre le risque de voyager chargée d'Ihra. En me voyant capter l'énergie, Ofélius soupira : « Puisque vous n'avez qu'à suivre la route, je vais vous précéder du plus loin possible afin de trouver un abri pour le moment où vous tomberez. ». Mine de rien, il venait de me rappeler combien il était périlleux pour moi de voyager ainsi, même si j'y gagnais en vitesse. Et il vrai que j'y gagnais beaucoup. En une demi-journée, j'atteignis le hameau d'Osvor où je découvris une bâtisse singulièrement grande portant l'enseigne “Le Crépuscule”. Une auberge comportant un étage, affichant fièrement ses colombages et

ses tuiles brunes sous le ciel pâle d'une plaine semi-désertique. Une écurie attenante, deux petites maisons basses misérables et une bergerie constituaient le reste dudit hameau. J'aurais pu poursuivre ma route mais quelque chose attira mon attention dans l'écurie aux portes laissées ouvertes. Deux très beaux chevaux noirs. De jeunes palefreniers en prenaient grand soin jusqu'à ce qu'ils remarquent ma présence lumineuse. Passé le premier réflexe de sidération, les trois jeunes gens prirent leurs jambes à leurs cous pour aller se réfugier dans l'auberge, claquant vivement la porte derrière eux. Terys souffla bruyamment, je lui demandai : « Un peu de repos te tenterait-il ma belle ? J'ai quelques emplettes à faire… et peut-être un peu de chambard par la même occasion… ». Je mis pied à terre et donnai une petite tape sur la croupe de ma jument tandis qu'elle se dirigeait déjà vers les écuries. En approchant de l'auberge, je remarquai plusieurs visages m'observant par les trois fenêtres. Des visages blêmissants. Et quand je poussai la porte en y laissant la trace de ma main par une brûlure d'Ihra, j'avais un vague sourire aux lèvres. Dans la grande salle principale de l'établissement, une petite dizaine de personnes s'éparpilla. Chacun regagnant sa place prestement, comme si de rien n'était. Mais les visages étaient tendus, les regards fuyants. Presque tous les visages. Deux hommes en armures de cuir noir se tenaient près du comptoir dans cette posture un peu raide propre aux soldats. Ils étaient assez jeunes, et bien qu'ils aient les mêmes cheveux noirs que tous les nécromanciens que j'avais croisés, ils les portaient très courts. Illuminée comme un lampion de carnaval, j'avançais cependant d'un pas tranquille jusqu'au comptoir en faisant mine d'ignorer les deux hommes. Mais en réajustant mes gants, je lâchais un : « Le bonjour, aimable compagnie. ». L'aubergiste, triturant un torchon, resta à distance pour bredouiller : « Le… le bonjour, voyageuse.

— J'ai grand-soif ! Sers-moi donc un pichet d'eau fraîche… ou de vin… ». Il s'exécuta en gestes nerveux tandis que les armures de cuir me dévisageaient sans vergogne. Quand je me saisis du gobelet rempli d'eau pour le porter à ma bouche, je marquais une pause pour demander au tenancier : « Oh, me vendrais-tu quelques victuailles ? Je suis à court de vivres et j'ai encore un long voyage à faire… ». Il eut un regard vers les fils du Crépuscule et au premier signe d'assentiment, il me répondit : « Bien… bien sûr ! Une miche de pain et du lard ?

— Tu peux mettre trois pains et davantage de viande, la route est longue jusqu'à Üzgor… ». L'un des hommes en noir vint s'accouder sur le comptoir à deux pas de moi et, affichant un sourire forcé : « Vous vous rendez donc à la capitale ? ». Des clients quittaient l'auberge en

catimini quand je répondis : « Ma foi, oui. Pas vous ?

— Non. Nous… Nous nous rendons à Torlyth. On nous a signalé de l'agitation dans cette région.

— De l'agitation ?

— Oui, le peuple parle d'un Nécromancien renégat. Enfin, plutôt une Nécromancienne, visiblement. ». Il eut un petit sourire de biais comme s'il venait de découvrir la solution d'une énigme. La bêtise lui suintait par tous les pores. Le tavernier déposa la nourriture sur le comptoir devant moi, je lui dis : « Mettez tout ceci dans un sac je vous prie et dites-moi combien je vous dois. ». Mais quand il attrapa la première miche de pain, l'homme en noir le stoppa en saisissant son bras. Effrayé, l'aubergiste se crispa. Je vis l'autre soldat poser une main sur la garde de son épée tandis que celui près de moi me disait, presque à voix basse : « Je ne suis pas impressionné. ». Puis il écarta un pan de son manteau et je vis sur son plastron la même cloche de verre où Zirc avait été emprisonné. À l'intérieur, une petite créature de forme humaine se tenait en position fœtale. Quand l'homme toucha la paroi de verre du bout des doigts, la créature eut un sursaut et se mit à luire intensément. Les yeux du soldat s'illuminèrent et le tenancier de l'auberge se mit à geindre de douleur, la main tenant son bras commençait à lui brûler la chair. Je plantais mon regard dans celui de l'homme en noir en soufflant : « Moi non plus. », je le saisit par le cou d'un geste aussi rapide que brutal. Ce faisant, je captais davantage d'énergie afin de l'atteindre profondément tandis que son acolyte se ruait vers nous, épée en avant. Il manqua de peu de transpercer son compagnon. Ce dernier s'écroula quand je relâchais ma prise pour tirer mes lames. Nouvel assaut que je repoussais sans peine. Mon assaillant passa une main sous son manteau, ses yeux s'allumèrent à leur tour. En marchant vers lui, je lui dis : « Ça ne suffira pas. ». Il s'élança néanmoins encore une fois mais il ferraillait comme un débutant. J'esquivai et parai ses coups sans le moindre effort. Si bien que je finis par lui entailler un genou afin qu'il s'écroule, en disant : « Il suffit. Je suis lassée. ». Un violent coup de botte dans la mâchoire l'étendit, étourdi pour le compte. Son compagnon se tordait de douleur en crachant du sang sur le plancher. L'aubergiste, horrifié, se tenait plaqué au mur derrière son comptoir, je lui demandais : « Il y en a d'autres ? ». Il fit non de la tête avec fébrilité. Je pointais du doigt son torchon qu'il me lança aussitôt et dis calmement : « Mets la nourriture dans un sac maintenant. ». Il obéit en balbutiant : « Oui, oui… Vous n'allez… vous n'allez pas les…

— Les tuer ? Si. Et vu le nom de ton auberge, il en viendra d'autres,

n’est-ce pas ?

— Ils… s’arrêtent tous ici…

— Parfait ! ». J’avais essuyé mes épées, je lui lançais son torchon qu’il ne tenta pas de rattraper. Puis je rangeais mes lames pour tirer deux griffes Nortgate en retournant vers le comptoir : « Maintenant bonhomme, regarde et écoute… ». Sans me retourner, je lançais mes griffes qui firent une courbe pour aller se planter dans les fronts des fils du Crépuscule. Pétrifié, l’aubergiste but alors chacune de mes paroles : « Quand tes clients préférés reviendront. Dis-leur bien que je me dirige vers le Nord et que j’ai grand-hâte de les rencontrer. ». Il fit oui de la tête puis baissa les yeux en tremblant. Je retournais vers les deux cadavres pour récupérer mes griffes. Je ne pus m’empêcher d’écarter le manteau du premier pour regarder le dispositif de sa poitrine. La créature emprisonnée semblait toujours en vie. J’appelais sèchement : « Ofélius ! » et il apparut auprès de moi. Il eut un moment de flottement en découvrant la scène macabre autour de nous. Je lui dis : « Il faut libérer ces… Je ne sais pas ce que c’est mais on ne dirait pas des Erm’gols. ». Il examina les globes, se pencha au-dessus d’eux et prononça l’incantation ancienne qui avait déjà permis de libérer Zirc. Le verre et tout ce qui constituait l’appareillage tombèrent en poussière. Quand nous quittâmes l’auberge, Ofélius tenait au creux de ses mains translucides deux petits êtres au bout de leurs forces. Il me dit tristement : « Je pense que ces créatures sont les descendantes des Aerms anciens. Ce que vous appelez des Erm’gols. Ils ont toutes les caractéristiques de leurs ancêtres mais ils sont dépourvus d’ailes… Leur aura est cependant identique, même si elle est moins forte.

— Si les Erm’gols Lyrkaniens ont régressé à ce point, je comprends mieux pourquoi Ervyan Toris s’est empressé de capturer Zirc.

— Oui, votre ami ailé dégage une énergie beaucoup plus puissante. Qu’allons-nous faire de ces deux malheureux ?

— Nous aviserons quand ils seront réveillés. En attendant vous vous en occuperez… ». Terys nous avait rejoints devant l’auberge, je montais en selle et, après un dernier coup d’œil à l’enseigne, je la pulvérisais d’un petit rayon d’énergie…

Chapitre 28 :

D’eau et de lumière.

À la tombée du jour, nous trouvâmes refuge dans une petite maison abandonnée en bordure de forêt. Aux vieux outils rouillés que je trouvais, je devinais que la masure avait été celle d’un bûcheron. Les restes d’un lit étroit et le peu de meubles décrépis traînant là laissaient à penser que l’homme y avait vécu seul. Et forcément, je pensais alors à mon père, espérant qu’il ne connaisse jamais une existence aussi solitaire. Ofélius déposa les deux petits Aerms sur la couverture que j’avais étendue au sol, puis il se chargea d’allumer un feu dans la cheminée encombrée par les toiles d’araignées. Cette fois encore, j’avais fait entrer Terys dans la maison et pendant que je lui ôtais sa selle, le spectre me dit : « Cette façon de puiser l’énergie chez d’autres créatures est proprement infecte ! Faut-il que toute dignité ait disparu ici-bas pour que ces hommes aillent jusque-là ?!

— Je crois qu’après tout ce que nous avons vu, vécu et entendu, vous avez la réponse à cette question. ». Il soupira profondément puis : « Vous avez raison. Si mon maître à penser a pu perdre la raison au fil des siècles, tout est possible après tout… ». Je tirais une miche de pain de mon sac et vint m’asseoir en tailleur sur la couverture auprès de nos deux petits rescapés. Leur fragilité était désarmante. Deux minuscules corps à la peau verdâtre très pâle. Des membres rachitiques et une chevelure presque inexistante, calvitique, telle celles des vieillards. Ils ne paraissaient pas âgés pourtant. Leurs étroits visages endormis ne portaient pas la moindre ride. En rompant mon pain, je soupirais : « Il y a bien de l’Erm’gol en eux mais… Leur peau est étrange. Elle me rappelle celle des grenouilles… ou des petits lézards de rivière.

— Oui, elle est différente de celle de votre ami ailé.

— Et leur nez, avez-vous remarqué comme il est aplati ? Il est presque inexistant…

— Curieuse créature. ». Kana me fit frissonner en se déplaçant sur

mon bras. Quand elle sortit de ma manche, elle dut un peu forcer le passage en s'écrasant le plus possible. Elle avait encore grandi, c'était indéniable. Elle se dirigea vers les deux créatures et les toucha délicatement du bout de ses longues pattes. Nous échangeâmes, Ofélius et moi, des regards incertains. Mais nos expressions changèrent vite quand nous vîmes l'araignée se placer au-dessus des deux endormis, comme si elle voulait les couver à la manière d'une poule. Ofélius lâcha : « Mais… que fait-elle ?

— Je l'ignore ! ». J'avais à peine prononcé ce mot que Kana frissonna brièvement avant de se mettre à luire sous nos yeux stupéfaits. Pétrifiée de surprise, j'articulais dans un souffle : « Tu peux capter l'… ». Je ne terminais pas ma phrase en voyant les corps des deux rescapés s'illuminer lentement à leur tour. Le spectre hoqueta : « Par toutes les… toutes les lunes de printemps ! Elle… elle leur transmet son Ihra !

— On dirait bien ! ». C'était même tout à fait cela. En quelques minutes, les deux petits êtres se trouvèrent chargés d'énergie tandis que Kana, elle, ne luisait plus du tout. Elle s'écarta lentement pour revenir vers moi, je lui tendis mes mains en coupe. Elle vint s'y installer mais désormais, mes paumes ne pouvaient contenir que son corps, ses pattes retombant de chaque côté. Elle me parut épuisée, je la portais à hauteur de mon visage pour examiner ses multiples yeux en murmurant : « Je ne saurais dire si c'est… Mais je veux croire que tu viens de venir en aide à ces malheureux. ». Les billes noires de son regard arachnéen reflétaient la lumière du feu mais ses longues pattes pendaient piteusement. Je la ramenais contre ma poitrine en la caressant doucement : « à toi maintenant, ma brave Kana… ». Je dirigeais mon énergie au creux de mon bras où je l'avais installée. Elle ne tarda pas à luire à nouveau et à retrouver un peu de vitalité. Dès que ses membres se firent plus toniques, elle retourna s'installer sur mon épaule. Désormais, elle la recouvrait complètement, telle une épaulière vivante. Ofélius nous avait observées sans dire un mot avec un sourire attendri. Il ne put s'empêcher de commenter : « Cette araignée est décidément extraordinaire. Il semble qu'elle ait des capacités extrêmement particulières… ». Les deux petites créatures commencèrent à donner des signes d'éveil. Les yeux rivés sur elles, je dis à Ofélius : « Oui… Comme celle de transformer mon énergie mortifère en une bénéfique. Exactement comme Angus quand je devais lui insuffler mon Ihra… ». Le manque flotta sur mon cœur un court instant, puis l'une des créatures éternua en s'éveillant. Un son aigu presque comique qui me tira un sourire surprit. L'Aerms se redressa en chancelant pour s'asseoir, la tête basse tel un lutteur sonné. Son compagnon émergea plus lentement en gémissant des mots

incompréhensibles d'une voix fluette. Quand le premier leva des yeux hagards vers moi, je vis la terreur le saisir. Il poussa un petit cri strident en tentant de se mettre debout mais il n'était pas encore assez remis et retomba aussitôt. En levant les mains en signe d'apaisement, je lui dis : « Du calme ! Du calme, tout va bien ! Vous ne risquez rien ! Nous vous avons libérés ! ». La petite créature se pétrifia, elle tremblait de tous ses membres chétifs. Et de ses grands yeux sans pupilles, elle me jaugea avec crainte. En découvrant ses prunelles, j'étais de plus en plus convaincue d'avoir affaire à un être aquatique. Des yeux de poissons, voilà à quoi les siens me firent penser alors. Ofélius intervint d'une voix calme : « Pouvez-vous me voir ? ». Le premier des rescapés hocha la tête tandis que son compagnon venait se serrer contre lui, en proie à la même terreur. Le spectre ajouta : « Nous ne vous voulons aucun mal. Vous comprenez ce que je vous dis ?

— Oui. ». Toute petite voix nasillarde, le plus vaillant des deux n'en semblait pas moins sur la défensive. Je risquais, le plus doucement possible : « Nous vous avons pris aux Nécromanciens, pour vous libérer. Vous allez pouvoir rentrer chez vous à présent… ». Les deux petits êtres échangèrent quelques murmures nerveux, nous jaugèrent encore un peu du regard avant que le plus éveillé ne demande : « Pourquoi ? Pourquoi nous avoir libérés ? ». Échange de regards incrédules avec Ofélius, je répondis : « Pourquoi ? Et bien… Je ne… parce que… parce que ce qu'ils vous faisaient subir n'est pas… Ce n'est pas bien ! ». Le spectre m'adressa un regard de biais plein de morgue avant de leur dire : « Nul ne devrait être emprisonné comme vous l'étiez.

— Pourquoi ?

— Comment cela "pourquoi" ?

— Les sombres mettent toujours les Aerms en prison de verre. Elle, c'est une sombre non ? ». Il avait timidement pointé un doigt vers moi. Il m'apparut clair que l'asservissement de ces créatures était pour eux, une part naturelle de leur Histoire. Je tentais : « Est-ce que c'est vous… Toi et ton ami, qui avez demandé à être mis en prison de verre ?

— Non. Les sombres chassent les Aerms et les Aerms essaient de leur échapper, c'est comme ça. La prison de verre fait mal.

— J'imagine que oui. Mais… Tu n'es pas heureux d'être libéré ? ». Il baissa les yeux en s'absorbant dans une subite réflexion. Son compagnon lui, réagit plus vivement : « Moi je suis content ! Je veux

retourner chez moi ! Ne nous remets pas dans la prison de verre !

— Je n'y comptais pas.

— Pourquoi tu nous en as sortis alors ?

— Mais parce que… ». Je portais une main à mon front en soupirant. Ces créatures étaient tellement ancrées dans leur statut de proie qu'elles n'avaient aucune notion de liberté. Un peu à court d'arguments, je rétorquais : « Mettre les gens en prison quand ils n'ont rien fait, c'est mal ! Les Nécro… les sombres font le mal ! Les sombres SONT le mal ! Et moi je les déteste, donc je vous ai libéré d'eux et maintenant, vous allez retourner chez vous pour vivre heureux, faire des petits ou tout ce qui vous fera plaisir ! ». Les deux rescapés ouvrirent de grands yeux inquiets face à mon ton un peu sec. Ofélius ajouta, plus posément : « Personne n'a le droit de vous vider de votre énergie. Et surtout pas les sombres. Vous n'êtes pas des fruits qu'on presse pour en extraire le jus, vous êtes des Aerms ! Des êtres libres, doués de… en principe, doués de raison. ». Les deux créatures échangèrent des regards craintifs, se chuchotèrent quelques mots inaudibles puis, l'un d'eux nous dit : « Mais nous sommes si loin du lac Strige… ». Un autre souci se profilait, je soupirais profondément quand Ofélius me dit à l'oreille : « Je crois qu'ils sont idiots. ». Je roulai des yeux devant son cynisme et lâchai : « Où se situe ce lac d'après vous ?

— Je crois qu'il doit s'agir du lac Strigias. Si c'est bien celui-là, il est à la pointe Est de la Lyrkania, à des semaines de route d'ici.

— Nous n'avons pas le temps pour… ». L'un des Aerms se leva et fit quelques pas vers moi, je me figeais dans l'expectative. Il s'éclaircit la voix avant de me dire : « Dame sombre, tu peux nous laisser à la première mare sur ta route. Nous n'avons besoin que de cela pour vivre, de l'eau.

— Ah oui ?

— Oui. ». La carte me revint en mémoire. Je me souvins que de nombreux points d'eau y étaient marqués. Le plus proche, à une journée de cheval ne nous éloignerait pas trop de l'itinéraire prévu. Je dis à l'Aerms : « Très bien. Demain en fin de journée, nous vous déposerons près des étangs de… Varlis, je crois. ». La créature afficha un large sourire qui dévoila une rangée de petites dents courtes et pointues peu ragoûtantes. Il s'exclama : « Merci ! Merci dame sombre !

— Je ne suis pas une sombre. Je m'appelle Solène, et vous deux,

quels sont vos noms ?

— Je suis Split et voici Puka, mon cousin !

— Enchantée. Mais dis-moi… les Aerms n'ont pas d'ailes en principe ?

— Nous sommes des Aerms d'eau, Solène ! Il n'y a plus d'Aerms des forêts depuis longtemps !

— D'Aerms des forêts ? Ceux avec des ailes donc ?

— Oui ! ». Split, désormais tout à fait détendu, se lança dans un monologue ponctué d'onomatopées diverses pour me raconter de quelle façon les fils du Crépuscule avaient éradiqué les Aerms des forêts. Une histoire que j'eus un peu de mal à suivre car la petite créature marqua moult pauses pour me mimer des actions improbables. Allant jusqu'à s'étendre au sol pour illustrer la mort de ses cousins ailés. Ce faisant, je remarquais un détail qui m'avait échappé jusque-là : ses doigts palmés. De même, en entrevoyant encore sa dentition étrange, je la trouvais semblable à celle des brochets ou d'autres poissons carnivores. J'avais par instant l'impression de voir une illustration d'un bestiaire s'animer sous mes yeux. Et même si cela m'amusa pendant quelques minutes, je dois avouer que je perdis vite le fil du récit et concédais à Split une attention tout à fait relative. Mais il ne parut pas s'en rendre compte, trop occupé qu'il était à s'agiter en tous sens. Ofélius vint me dire en aparté : « Il se fait tard Taïs, ne devriez-vous pas vous reposer un peu ? ». Il avait raison. Je fis baisser mon énergie progressivement, Puka interrompit son compagnon afin qu'il me regarde. Ils me dévisagèrent tous deux tandis que je sentais déjà la langueur du sommeil monter en moi. Et quand elle me saisit plus nettement, je m'étendis sur le côté en bâillant : « Demain… demain vous serez à l'abri… Dormez, vous aussi… ». J'entendis à peine Ofélius leur dire quelques mots que je sombrai déjà…

La notion de temps étant abolie au royaume des songes, je ne saurais dire combien de minutes s'écoulèrent avant que la voix de mon bienaimé ne vienne murmurer à mon oreille : « Ouvre les yeux ma douce… ». Quand j'ouvrais les yeux, je le trouvais assis au sol près de moi et mon premier réflexe fut de poser la main sur son torse. Elle ne passa pas au travers mais le contact était toujours aussi froid et désincarné. Il me sourit tristement : « Nous devrons nous contenter de

cela pour le moment, je le crains… ». En réponse, je me pendis à son cou pour l'embrasser. Il me serra contre lui en gémissant d'aise, étreinte étrange, comme si deux lourds cordages s'enroulaient autour de moi. Et quand je fourrai mon nez dans son cou, ses cheveux avaient la raideur et la sècheresse du crin. Je ne voulais rien lui montrer de la frustration qui m'habitait mais c'était sans compter sur le pouvoir des Lorks. En m'écartant doucement, il soupira : « Je sais… ». Il y eut un bref silence entre nous où chacun s'évertua à dépasser la peine qui menaçait de s'installer. Puis je dis, sans y réfléchir : « Nous avons ramassé deux Aerms d'eau aujourd'hui !

— Des Aerms ? Ce sont les Erm'gols de Lyrkania c'est bien cela ?

— Oui. Mais ceux-là sont assez différents de Zirc et Magotte. Une peau de triton, des yeux de truite et des mâchoires de brochet ! Avec des doigts palmés bien sûr !

— Cela doit faire un drôle de tableau.

— Oui c'est… ». Il me regardait comme il l'aurait fait avec un enfant. Une gamine qui lui aurait raconté mille bêtises dont il n'avait que faire mais qu'il savait importantes pour elle. Je lâchais un profond soupir avant d'ajouter : « C'est ridicule.

— Non, ça ne l'est pas. J'aime savoir ce que tu as fait dans la journée, n'oublie pas que je suis presque statufié dans un cul de basse-fosse de mon côté. J'ai besoin de savoir que toi, tu vois du pays, de nouvelles choses… ». Sur la fin de sa phrase, son ton changea. Il ne pouvait retenir la tristesse qui le hantait. Il baissa les yeux, sa mâchoire se crispa avant qu'il n'ajoute : « J'ai besoin de le savoir mais… J'enrage de ne pouvoir le faire avec toi.

— Bientôt mon amour. Si je maintiens l'allure de ces derniers jours, je serai bientôt à mi-chemin ! Dans moins d'une semaine, je pense !

— Vigo n'est plus avec toi, n'est-ce pas ?

— Non, comment le sais-tu ? L'as-tu encore visité en rêve ?

— Non. C'est ce que tu ressens qui me l'a laissé entendre. Tu es moins… détendue. ». Quelque chose nous surprit alors tous les deux. Un son mélodieux très lointain, comme une mélopée portée par le vent. Nous nous figeâmes, attentifs. La musique se fit plus présente, comme si elle se rapprochait de manière régulière. Un air à la fois léger et mélancolique joué à la flûte… Alors que je l'interrogeais du regard, Angus souffla : « Ce n'est pas moi qui… ». Soudain mon ventre

se mit à luire comme il l'avait déjà fait en rêve. Nos mains se posèrent sur la lumière dorée qui en émanait sans comprendre. Ma première pensée fut que cette musique, qui flottait désormais autour de nous, venait de mon enfant, mais une sensation de vertige me fit alors chanceler. Angus me soutint par les épaules : « Solène ?

— Je me sens… bizarre… ». Je ne pouvais l'exprimer autrement. Un flot de sensations troublantes m'envahissait. Une impression de flottement puis de chute imminente. Angus me parla et j'eus beau le regarder droit dans les yeux, je n'entendis plus le son de sa voix. Comme si je n'étais déjà plus auprès de lui. En voulant reprendre le contrôle de mes sens, je fermais les yeux en inspirant profondément… Mais quand je les rouvris, ce fut sur l'âtre où mourraient les restes du feu. Et, entre le foyer et moi, les deux Aerms se tenaient à genoux côte à côte, yeux clos, leurs bouches formant un O tandis qu'ils sifflaient la mélodie qui m'avait arraché du sommeil. Je me redressais presque en sursautant, incrédule. Le son qu'il émettait était en tous points semblable à celui d'un flutiau. La même légèreté, la même vibration typique de l'instrument de bois. Je ne pouvais croire que cette mélodie venait de leurs bouches. Ofélius mit fin à leur petit concert d'une voix presque souriante : « Elle est éveillée, vous pouvez cesser à présent. ». Les deux compères ouvrirent les yeux d'un air satisfait, Puka s'exclama : « Ils sont réveillés tous les deux ! ». Je me levais et le spectre vint me faire face. Il eut un regard un peu soucieux avant de me dire : « Oui, votre petit est effectivement en éveil lui aussi. ». En passant une main devant mes yeux, je constatais qu'ils luisaient. Un peu contrariée de ne pouvoir utiliser l'Ihra pour voyager plus vite, je rassemblais mes affaires sans dire un mot. Ofélius et nos deux petits compagnons, eux par contre, se mirent à bavarder sans discontinuer. Le spectre répondant aux questionnements incessants des Aerms à propos de tout et de rien. Des questions aux réponses évidentes qui n'auraient même pas mérité d'être posées mais ces créatures ne semblaient pas se donner le moindre temps de réflexion sur quoi que ce soit. Quand allions-nous partir ? Marcheraient-ils ou pourraient-ils monter Terys eux aussi ? Est-ce qu'ils seraient à bon port avant la nuit ? Est-ce qu'on partagerait encore de la nourriture avec eux ? Et de l'eau ? Leurs piaillements incessants eurent tôt fait de m'agacer. Quand nous quittâmes la masure et que je montais en selle, ils s'agitèrent : « On peut monter aussi nous ?

— Oui on peut ? C'est loin là où on va !

— Trop loin ! Trop loin pour nos petites jambes !

— Dis, on peut monter ? Oui, dis ? ». J'allais leur rugir de se taire

mais Ofélius me devança en les soulevant du sol : « Mais, par toutes les Lunes, faites silence !! ». Sa voix rocailleuse les effraya un peu, pendant un court instant. Mais dès qu'il les eut déposés sur la croupe de Terys, ils se remirent à babiller : « Tu vois Split ! Je t'avais dit qu'ils ne nous laisseraient pas marcher aussi loin !

— On sait jamais !

— Moi je sais ! Et à chaque fois, tu n'écoutes rien ! Comme le jour où on s'est fait attraper ! Je t'avais bien dit de…

— Oh tu ne vas pas recommencer ! ». Je portais une main à mon front pour me masser les tempes entre le pouce et l'index en soupirant : « Mais allez-vous vous taire ? ». Mais ils ne semblèrent même pas m'entendre, trop pris dans une discussion de plus en plus houleuse. Leurs petites voix aigües me vrillaient le crâne. Comment pouvaient-ils émettre une si douce musique d'une part et s'exprimer avec ce timbre si perçant d'autre part ? Reste que les deux Aerms ne me prêtaient aucune attention. Je dus me retourner à demi sur ma selle et leur aboyer : « SILENCE ! Plus un mot ! Je ne veux plus vous entendre ! ». Ils se ratatinèrent l'un contre l'autre en ouvrant de grands yeux effrayés. J'ajoutais, l'air menaçant : « Calez-vous entre deux sacs et fermez-là, ou bien je vous balance dans la première flaque venue, c'est clair ?! ». Ils opinèrent du chef comme un seul homme, reculant vers un creux formé par le rabat d'une de mes sacoches. Je me retournais lentement, les sourcils bloqués en un froncement rageur. Devant moi, à quelques mètres, Ofélius flottait, l'air franchement amusé. Il ne dit rien mais il me semble qu'il ricana quand nous nous mîmes enfin en route…

J'eus de profonds doutes quant à l'influence de mon autorité naturelle au fil de notre avancée. En effet, les deux Aerms ne se tinrent pas longtemps tranquilles. Ils n'eurent de cesse de bavarder entre eux à voix basse, alimentant un bruit de fond continuel derrière moi. Mais je parvins à me détacher de leur babillage assez facilement. Mon attention occupée par les étranges paysages que nous traversions. Une campagne très vallonnée où la monstrueuse forêt Lyrkanienne semblait vouloir se faire plus discrète. En effet, à mesure que nous progressions, les alentours se dégagèrent jusqu'à ce que les arbres se fassent rares sur cette steppe herbeuse aux nombreux dénivelés. À la mi-journée, l'ombre de la forêt ne formait plus qu'une ligne à l'horizon, de quelque côté qu'on eût pu la chercher. Sous un ciel toujours aussi pâle et terne, toute végétation semblait avoir perdu ses

couleurs. Mais elle subsistait cependant. De hautes herbes rêches qui chuintaient et craquaient au passage de Terys. Quasiment du foin sur pied, sans la bonne odeur d'été qui aurait dû le caractériser. Le froid avait le pouvoir de tout dessécher lui aussi, comme le soleil. Et celui qui régnait sur cette région était on ne peut plus mordant, même s'il n'y avait pas le moindre souffle de vent. Sans ma charge d'Ihra, je le percevais un peu trop et m'emmitouflais au mieux dans ma cape, capuche rabattue sur mon front le plus bas possible. Mais, même ainsi calfeutrée, je sentais mes doigts au fond de mes gants se raidir sous la morsure glaciale. Ainsi que mes pieds qui s'engourdissaient peu à peu. Les Aerms, toujours aussi vifs, ne semblaient pas souffrir de la température et Ofélius n'avait bien sûr, aucune raison de s'en soucier. Il flottait devant nous à une cinquantaine de mètres, observant avidement le paysage comme s'il y recherchait des traces de son passé. Comme nous avancions au petit trot depuis le matin, je décidais qu'il était grand temps de faire une pause afin de reposer Terys. Mais aussi, afin de réchauffer ma carcasse auprès d'un feu… Je mis pied à terre devant un grand arbre mort depuis des lustres et en coupai une branche prestement d'une de mes épées. Je songeais alors qu'une hache d'Ereeus serait un outil de rêve pour mon père. Je l'avais si souvent vu suer sang et eau pour abattre un vieil arbre. Mais quand je m'affairais à préparer le feu, mes mains et mes doigts étaient si raides que je dus ôter mes gants pour souffler dessus. Me voyant faire, Ofélius me dit : « Laissez-moi faire Taïs… ». Il réunit les morceaux de branches et fit un simple geste au-dessus pour les enflammer. Je réalisais que je ne l'avais jamais questionné sur ce pouvoir qu'il utilisait pourtant régulièrement pour allumer lanterne et flambeaux. En m'accroupissant près du feu crépitant qui diffusait déjà sa douce chaleur à tout mon être, je demandais : « Comment faites-vous cela ?

— Quoi donc ?

— Le feu. Cette façon que vous avez d'enflammer les choses…

— Oh ! En fait, je ne peux enflammer que certaines "choses"… je ne pourrais pas mettre le feu à une maison par exemple.

— À cause de la taille de la maison ?

— Non, à cause du but de la manœuvre. Les spectres rouges, comme vous les appelez, ont des capacités limitées en tout.

— Encore heureux étant donné que la plupart d'entre eux sont belliqueux !

— Oui, je crois que… la nature a fait en sorte de les empêcher de causer trop de dégâts. Reste que les spectres n'ont pas tous le pouvoir d'ignition. Et ceux qui l'ont ne peuvent l'utiliser que pour apporter lumière et chaleur au monde des vivants.

— La nature est bien faite finalement.

— Parfois, oui… ». De petits couinements rageurs nous interrompirent et, en tournant la tête sur ma droite, je vis les deux Aerms en train de se battre comme des chiffonniers. Ofélius fondit sur eux pour les séparer en grondant : « Mais enfin ! Qu'est-ce qui vous prend ?! ». Il les souleva, un par une jambe et l'autre par un bras mais même dans cette posture, Puka cracha sur son compagnon tandis que ce dernier l'insultait copieusement : « Fils de crapaud ! Ta mère fornique avec les escargots ! ». Je ne pus réprimer un petit sourire en entendant ces mots mais le spectre tonna : « Il suffit ! Plus un mot ! Comment pouvez-vous vous battre alors que vos vies sont en péril ?! ». Ils se mirent à piailler leurs raisons de concert, chacun tentant de parler plus fort que l'autre, ne tenant même plus compte de la voix grave d'Ofélius. Si bien que je finis par me lever pour lui prendre Puka et le fourrer dans un des sacs accrochés à la selle de Terys : « Toi, tu restes là. Et toi… ». Je retournais me saisir de Split qui avait blêmi de crainte pour le mettre dans un autre sac. En rabattant le dessus de la sacoche sur lui, je dis sèchement : « Quand vous serez calmés, vous pourrez sortir. ». Mais je ne m'éloignais pas tout de suite et le rabat ne tarda pas à se soulever doucement. La tête étrange de Split apparut sur le rebord du sac. Quand il me vit, il tenta timidement : « Mais c'est lui qui… ». À mon regard noir, il recula pour retourner dans le sac. L'image de mon petit frère me traversa l'esprit. Un souvenir d'une de ses nombreuses bêtises et l'air sombre de mon père le découvrant en plein forfait. Le regard effrayé de Bastien face à notre colosse de père. Même si nous savions qu'il ne lèverait jamais la main sur aucun de nous, sa colère et sa déception étaient toujours redoutables… J'avais le sourire en retournant me réchauffer auprès du feu. Ofélius me suivit en soupirant : « Ces créatures sont bien loin de la description qui est faite de leurs ancêtres dans les bestiaires. Nulle part je n'ai lu quoi que ce soit à propos de tels comportements aussi… instables !

— L'évolution Ofélius. Si elle est valable pour les Nécromanciens, pourquoi ne le serait-elle pas pour les Aerms ?

— Certes… ». Du fond de leurs sacs respectifs, je pouvais encore entendre les deux Aerms marmonner leur contrariété. En fourgonnant dans les braises avec une brindille, je ne pus réprimer un sourire amusé…

Quand je remontais en selle presque une heure plus tard, j'étais totalement réchauffée. C'est au petit trot que nous nous remîmes en route. Split ne tarda guère à m'interpeller, me demandant poliment la permission de quitter sa prison de cuir. J'accédais à sa demande et il vint s'agripper à ma selle avec un large sourire. Nous n'allions pas à vive allure mais pour une créature aussi petite et frêle, c'était déjà très rapide. Mais l'Aerms semblait goûter l'ivresse de cette vitesse tout à fait relative. À tel point qu'à un moment, il s'écria : « Puka ! Réveille-toi, sac à mites ! Viens ! ». Mais son compagnon ne répondit pas à son appel. Spontanément, je me penchais un peu pour inviter Split d'un geste, à passer sur le devant de la selle. Il s'y précipita en s'accrochant à ma cape. Quand il chercha un endroit où s'installer, je l'attrapais un peu vivement par la taille — qui tenait entre trois de mes doigts ! — et le déposais entre les oreilles frémissantes de Terys. Cette dernière les agita un peu jusqu'à ce que l'Aerms ne s'étende à demi, fermement agrippé à son crin. Son étrange petit visage face au vent, il ouvrait de grands yeux émerveillés, bouche bée. Il resta ainsi installé jusqu'à ce que nous arrivions en vue de trois hautes collines battues par les vents. Le froid s'était fait de plus en plus mordant mais apparemment, les Aerms n'en souffraient pas davantage. Leur peau, malgré une apparence de fragilité, semblait les protéger efficacement des frimas. Il n'en allait pas de même pour moi et, pressée de trouver un refuge où je pourrais à nouveau me réchauffer, je scrutais les alentours à la recherche des étangs indiqués sur la carte. En vain. Ofélius ralentit son vol afin que je le rejoigne et me dit, dès qu'il fut à ma hauteur : « Je ne comprends pas, nous devrions les voir…

— Les étangs de Varlis ? Oui, c'est justement ce que je me disais.

— Je suis certain de ne pas avoir dévié de l'itinéraire prévu, nous ne pouvons être perdus !

— La nuit sera là dans moins de deux heures et je suis transie de froid. Je vais m'arrêter ici pour faire un feu. Pendant ce temps, vous irez explorer autour de ces collines. Les étangs sont peut-être de l'autre côté. ». Il opina et, sous la forme d'une vapeur longiligne, il fila à grande vitesse au ras du sol. Terys ralentit son allure, percevant sans doute que je cherchais où m'arrêter. Je mis pied à terre au milieu de nulle part sur cette steppe desséchée. Pas le moindre arbre ou le moindre rocher où s'appuyer. Et, de par le fait, nulle trace d'une vieille branche ou d'un reste de souche à brûler. Mais j'avais beaucoup trop froid pour renoncer à un feu. Je coupais plusieurs brassées d'herbage d'un revers d'épée pour les tresser grossièrement avant d'y

mettre le feu. La flambée serait de courte durée mais j'avais par trop besoin de sa chaleur. Tandis que je m'affairais à couper encore un peu plus de ce foin, je sentis Kana se déplacer sur mon corps sous mes vêtements. Je ne lui dis rien au début mais bien vite, cela devint agaçant, même si elle se mouvait avec autant de délicatesse que de rapidité. Je m'interrompais dans ma tâche pour la chercher sous mon pourpoint : « Mais vas-tu te tenir tranquille ? Reste sur Terys si mes mouvements te dérangent ! ». Mais en soulevant le pan de cuir, quelle ne fut pas ma surprise ! Par-dessus ma chemise, l'araignée avait commencé à tisser une toile épaisse. Elle ne s'interrompit guère et continua son œuvre, allant et venant rapidement sur moi. Et peu à peu, le froid se fit plus tolérable. Je décidais de lui faciliter la tâche en écartant les membres comme un épouvantail. Bientôt, mes bras, ma poitrine ainsi que mon dos bien sûr, furent recouverts de soie. Kana acheva son ouvrage par ma gorge, y tissant un col étroit qui stoppa net la morsure du vent sur ma peau. Puis elle se mit en quête de protéger mes jambes avec la même application. Quand elle en eut terminé, elle retourna sous ma cape pour se poser sur mon épaule comme elle en avait pris l'habitude. Je ne ressentais plus que modérément le froid, comme si j'avais passé un vêtement de laine entre mon pourpoint et ma chemise. Je touchais du bout des doigts le col de soie duveteux qui entourait mon cou sans le serrer. C'était une impression étrange et agréable. Cette étoffe de toile était aussi délicate que souple. Et d'une blancheur parfaite, presque nacrée. Quand Ofélius réapparut, j'étais en train de faire quelques mouvements de jambe incongrus afin de tester l'élasticité des hautes chausses blanches qui me couvraient désormais jusqu'à mi-cuisse. Il marqua un temps d'arrêt avant de me dire : « Nous ne nous sommes pas égarés, les étangs sont bel et bien là. Mais ils sont souterrains, à l'abri de ces collines. On peut y accéder par une caverne de l'autre côté…

— Très bien, dans ce cas, allons-y maintenant. Je suis réchauffée grâce au talent de Kana.

— C'est elle qui…

— Oui ! Cette petite bête est décidément fort surprenante. Et utile ! ». Nous reprîmes peu après notre route afin de contourner la plus haute des collines où le spectre avait repéré l'entrée des grottes menant aux étangs. Et il aurait été difficile de la rater. La végétation proliférant à ses abords étant d'une richesse et d'une verdure inhabituelle comparée à tout ce que j'avais pu voir en Lyrkania. Si bien que, sidérée, je mis pied à terre pour aller toucher le feuillage de la vigne vierge qui recouvrait quasiment toute la roche, formant une voûte aussi verdoyante qu'esthétique. On eut dit l'entrée d'un palais

végétal, j'en franchis le seuil en questionnant Ofélius qui n'avait — bien sûr — aucune réponse à me donner sur la prolifération des plantes en ces lieux. Il supputa : « Peut-être une source d'énergie naturelle dont ces végétaux se nourriraient… Ce ne sont que de simples plantes plutôt basiques pourtant… ». Terys brouta quelques feuilles en me suivant tandis que je progressais dans la caverne et y découvrais de multiples buissons chargés de fruits mûrs. C'était inconcevable, comment avaient-ils pu arriver à maturité sans le moindre rayon de soleil ? De nombreuses fragrances vinrent me flatter les narines. Des parfums familiers de fleurs champêtres que je n'aurais jamais cru sentir en un endroit aussi sombre. Ofélius enflamma une branche quand les ténèbres se firent trop épaisses. Autour de nous, tout n'était qu'herbes grasses et floraisons diverses. Je reconnus plusieurs arbres fruitiers poussant contre les parois humides et bientôt, le son délicat d'une eau vive se fit entendre au loin. Je marquais une pause pour cueillir une poire d'un jaune éclatant. Je n'arrivais pas à y croire. Sa peau était lisse et son parfum intense, j'allais mordre dedans quand Ofélius s'exclama : « Non Taïs ! Vous ne savez si… ». Je croquai la poire dans un roulement d'yeux. Aussitôt, un déferlement de saveurs sucrées emplit ma bouche. Le fruit était gorgé d'un jus délicieux comme s'il avait longuement mûri à la belle saison. Mais il n'y avait plus de belle saison en Lyrkania, et quand bien même, aucun rayon de soleil n'aurait pu pénétrer aussi loin en ces grottes. En quelques bouchées, la poire fut engloutie et, en m'essuyant la bouche d'un revers de main, je m'adressais au spectre : « C'est un incroyable délice ! Comment est-ce possible ?! ». Il eut une expression d'ignorance presque risible. Les deux Aerms, toujours dans la crinière de ma jument, tendaient avidement leurs petits bras malingres vers d'autres fruits. Je leur en cueillis deux, ils filèrent s'installer sur mes sacs pour dévorer les poires sans un merci, mais avec force bruits de bouche et grande gloutonnerie. Peu m'importait, nous nous dirigeâmes lentement vers les bruits d'eau, Ofélius ouvrant la marche comme il en avait pris l'habitude. De mon côté, je respirais profondément, me remplissant de senteurs qui me ramenaient à cette nature exaltée qui, sans que j'en aie eu conscience jusque-là, m'avait tant manqué. Et c'est presque le cœur léger que nous arpentâmes les longs couloirs naturels, de plus en plus étroits, qui nous menèrent à une vaste cavité d'où tombaient d'énormes stalactites brunes et ocres. Et, s'y accrochant, faisant le lien avec le sol, toujours cette végétation luxuriante partout alentour. Le plafond rocheux s'élevait à une bonne dizaine de mètres au-dessus de nos têtes. Je vis quelques petites chauves-souris virevolter en tous sens, à la poursuite de nombreux papillons de nuit dont certains vinrent mourir sur la torche d'Ofélius. Cela rendait un son de crépitement et une odeur quelque peu

écœurante. En continuant d'avancer, nous fûmes bientôt en vue d'une étendue d'eau dont les limites se perdaient dans l'obscurité. Le bruit de ruissellement résonnait dans toute la caverne et nous ne tardâmes guère à en identifier l'origine. Par une fissure assez large dans une des parois, un petit ruisseau déversait son flux tranquille dans l'étang au flot quasi immobile. Quelques rides à la surface ne m'empêchaient cependant pas de le voir tel un grand miroir noir. Mais quand nous nous approchâmes au plus près de sa rive, la lumière du flambeau se diffusa au travers de son eau étonnamment limpide, je vis plusieurs petits poissons y évoluer paresseusement. Il me sembla reconnaître des Épinoches, des étrangle-chats comme on les appelait à la campagne. De fins poissons aux écailles iridescentes, bardés de pics dépassant de leurs nageoires dorsales. Mais en y regardant mieux, ceux-là étaient étrangement dorés et leurs épines avaient une courbure similaire à celle des hameçons de fer. Ofélius souffla, comme pour lui-même : « Cet endroit regorge de vie… ». En me relevant, je sursautais presque quand les deux Aerms se précipitèrent entre mes jambes avant de se jeter à l'eau. De retour dans leur élément vital, ils retrouvèrent instantanément une souplesse et une grâce que je ne leur avais jamais vue. Les voir tournoyer, jouer avec les poissons fut un réel bonheur à voir. Mais en un rien de temps, ils s'éloignèrent dans les profondeurs et y disparurent. Une pointe d'inquiétude me saisit mais à mon premier froncement de sourcils, Ofélius me dit : « Ne craignez rien pour eux, Taïs. Ils sont là où ils doivent être à présent.

— Ce n'est pas la gratitude qui les étouffera en tout cas… ». Puis il se détourna pour repartir de la caverne. Je ne bougeais pas pour ma part et il le nota dans la minute. Il revint vers moi : « Taïs ?

— Restons ici pour la nuit. C'est tellement…

— Je comprends… ».

Nous installâmes notre bivouac sur un épais tapis de mousse, je dus en arracher une belle épaisseur avant de pouvoir préparer une place pour faire un feu. Ofélius explora la grotte à la recherche de bois mort mais il en trouva bien peu. À peine de quoi nous réchauffer une heure durant. La température était douce dans cette caverne, le feu n'avait pour moi d'intérêt que parce qu'il me permettait de voir la nature qui la colonisait. Et je restais longtemps immobile, à demi étendue au sol, à observer le vol anarchique des chauves-souris, le ballet des papillons et autres insectes en fuite. Lorsque le feu s'éteignit peu à peu, je ne fis pas un geste pour le ranimer une dernière fois. Les sons et les odeurs

me suffisaient désormais. Et quand l'obscurité se fit presque totale, je vis apparaître de minuscules points lumineux assez loin, de l'autre côté de l'étang. Une mélopée, lointaine elle aussi, s'éleva bientôt. Comme un concert de flûtes légères entonnant un air d'une douceur incroyable. Les Aerms… Je me redressais un peu pour concentrer toute mon attention sur cette étrange musique si envoûtante et apaisante. Les yeux fermés, je pus l'entendre de plus en plus nettement. Elle semblait jouer avec l'écho des hauteurs pour redescendre en volutes souples jusqu'à mes oreilles. J'eus un sentiment de sérénité indescriptible alors. Je laissai ma tête basculer en arrière contre le rocher auquel j'étais appuyée. Ma respiration prit spontanément le même rythme lent de la mélodie. Je me laissais glisser vers un sommeil qui n'avait rien de naturel, comme une douce ivresse volontaire…

Chapitre 29 :

Perdre pied.

Des tremblements, des ondulations dans mon bas-ventre m'éveillèrent, je ne sais combien de temps plus tard. Mon enfant. Ses mouvements étaient vifs et très nets, je plaquais une main sur mon ventre en émergeant d'un sommeil profond. Un peu hagarde, je desserrai mon ceinturon et ouvris mon pantalon pour palper ma peau que je trouvai particulièrement tendue là où mon fils s'ébattait. La grotte était toujours plongée dans les ténèbres, il ne me fut pas difficile de remarquer l'illumination de mes yeux car elle éclairait tout autour de moi jusqu'à un mètre au moins. Je cherchais Ofélius du regard, en vain, mais alors que j'allais l'invoquer, une petite voix nasillarde m'interpella : « Lève-toi ! ». Je remarquais seulement alors l'Aerm se tenant à quelques pas, au bord de l'étang. Semblable à Split et Puka, chétif, mais aux traits plus marqués autour de ses grands yeux de poisson. Il se tenait là, droit comme un I, s'appuyant sur un bâton où pendouillaient une multitude de petits coquillages. Comme je ne réagissais pas, il réitéra : « Lève-toi !

— Mais… qui es-tu ? ». Il soupira sèchement, sa longue barbiche à peine constituée d'une poignée de poils gris tremblota sous l'effet de l'agacement. Il tourna les talons et fit quelques pas dans l'eau avant de lancer, par-dessus sa frêle épaule : « Peu importe ! Debout ! ». En me relevant, je protestais : « Hé ! Change de ton et dis-moi qui tu… ». Il continua d'avancer dans l'étang jusqu'à y disparaître totalement sans plus mot dire. Les poings sur les hanches, je m'approchais du bord en grommelant : « Mais qu'est-ce que c'est que cette espèce de malembouchés ?! ». Ofélius me fit sursauter en apparaissant sur ma droite, je crachais : « Ah bordel !! Et lui aussi qui… où étiez-vous passé ?! ». Il eut une expression perplexe en bredouillant : « J'explorais les environs, comme toujours, Taïs… Et d'ailleurs j'ai trouvé quelque chose d'intéressant sous la colline voisine de celle-ci. ». Je tentais de me réajuster mais me sentais un peu trop à l'étroit dans mon pantalon au niveau du ventre. Je réglais mon ceinturon un cran plus ouvert avant de demander au spectre : « Quoi donc ? Inutile de jouer le mystérieux…

— Un portail de voyage. Similaire à celui que nous avons emprunté pour venir en Lyrkania.

— La belle affaire ! Nous n'avons plus de Möhl pour le faire fonctionner !

— Eh bien, pour tout dire, Taïs, j'y ai réfléchi et… ». Je ramassais mes affaires, les remettais sur la selle de ma jument tandis qu'il semblait chercher ses mots. Distraitement, sans cesser de m'affairer, je lui dis : « Vous avez réfléchi à quoi au juste ?

— L'Ihra nécessaire au fonctionnement des portes. Elle est très intense, mais vous-même en produisez un flux impressionnant. Il serait peut-être possible de… ». Il ne termina pas sa phrase, comme si son hypothèse ne le convainquait pas lui-même. Puis il ajouta, d'un air dépité : « Non, oubliez cela, il vous faudrait pouvoir charger un objet pour l'insérer dans l'encoche et… Nous n'avons aucun objet susceptible d'être chargé. ». Son idée n'était pas si folle. Et en mettant le pied à l'étrier, un de mes fourreaux d'épée rebondit sur ma cuisse. Je m'arrêtais pendant une seconde, remis pied-à-terre et, posant la main sur le pommeau de mon arme, je soufflais : « Si. Nous en avons même deux. ». Il m'interrogea du regard, je tirais mon épée à demi et un sourire se dessina sur son visage transparent : « L'Ereeus de vos lames. Bien sûr !

— Si nous avons une chance de gagner un peu de temps, il faut la saisir. ». En prononçant ces mots, je sentais toujours mon enfant s'agiter dans mes tréfonds…

Moins d'une heure plus tard, nous pénétrions dans une autre caverne sous la colline jouxtant celle où nous avions laissé Split et Puka. Ou devrai-je dire celle où eux, nous avaient laissés. Mais leur manque de gratitude était le cadet de mes soucis. Dans cette grotte-ci, point de végétation verdoyante ni de fruits bien mûrs. Une succession de petites salles naturelles encombrées de concrétions brunes qui ne facilitaient guère notre avancée. Si bien que je dus laisser Terys en arrière. Les tunnels étaient bien trop étroits pour qu'un cheval puisse y passer. Cette fois, je n'eus guère besoin d'un flambeau pour éclairer notre progression, mes yeux luisaient toujours intensément. Mais l'avancée n'était pas plus facile pour autant, les parois et le sol meuble ruisselaient d'eau. Une odeur de moisissure et de soufre m'agaçait les narines en permanence. Je ne fus pas mécontente de quitter enfin le dernier boyau où je ne pouvais avancer qu'à demi pliée en deux. Et en

me redressant, même si je n'arrivais à voir qu'à deux mètres autour de moi, je sentis confusément que nous nous trouvions dans une plus vaste caverne. Ofélius me le confirma : « Je sais que vous ne pouvez tout voir mais… Il semble que nous nous trouvons dans les ruines d'un ancien temple, bien antérieur à mon époque. Il y a là les vestiges d'un lieu où de nombreuses personnes ont dû évoluer… Le sol est encore pavé par endroit, il y a de nombreuses colonnes et même quelques bancs de pierre ! Le portail se trouve par ici, suivez-moi… ». Je regrettais de ne pas en voir davantage mais bientôt, le sol sous mes bottes tinta différemment. Je pus discerner de grands pavés parfaitement carrés. Nous passâmes auprès d'une colonne qui attira aussitôt mon regard. Je m'y arrêtais pour l'examiner de plus près. Fendillée par endroit, rongée par le temps à d'autres, je la touchais du bout des doigts pour la découvrir cependant encore incroyablement lisse. En levant les yeux, je distinguai quelques fines sculptures entourant son échine jusqu'au chapiteau. Représentation délicate de végétaux, peut-être du lierre, s'enchevêtrant en un feuillage finement ciselé. Ofélius avait raison. Cet endroit devait avoir été habité et il devait avoir été fort beau. Le spectre m'interpella doucement : « Par ici, après cette arche… ». J'avançais le nez en l'air en passant sous cette voûte d'arête encore entière. Ma curiosité naturelle me faisait me poser mille et une questions sur le peuple qui avait pu bâtir tout ceci. Avec un tel soin architectural qu'il avait pu traverser le temps. En suivant Ofélius, je demandais, sans y réfléchir : « Vous croyez que c'est l'œuvre des Premiers ?

— Probablement. De mon temps, nous trouvions d'antiques lieux tels que celui-ci assez régulièrement.

— Mais pourquoi auraient-ils bâti tout cela sous terre ?

— Il y a eu de nombreuses hypothèses à ce sujet mais rien de probant. La plus crédible étant qu'ils souhaitaient vivre au plus près de l'énergie terrestre. Mais ils ont laissé de très belles cités en surface également donc… Nous y voilà. ». En baissant les yeux devant moi, je vis la forme du fameux portail se dessiner dans l'ombre. Et, à mon approche, certaines inscriptions s'illuminèrent faiblement. Je posais une main sur la pierre, la lumière s'intensifia assez pour que nous puissions traduire les signes. Le spectre fut le premier à dire : « Karfilloth… Oui je lis Karfilloth. C'est la destination de ce passage…

— Ce nom ne me dit rien et comme une idiote, je n'ai pas la carte sur moi !

— Ne bougez pas. Je retourne la chercher. ». Il s'évapora prestement

et, restée seule en ces lieux antiques, je ne pus réprimer un frisson. Ce que je ressentais alors aurait pu s'apparenter à de la crainte mais je ne l'identifiais pas ainsi. Un sentiment de tristesse nimbé de regret m'envahissait. Comme si la disparition du peuple de ces ruines me coûtait plus que de raison. Comme si ce peuple m'avait été proche. Je ne comprenais pas ce sentiment mais il était prégnant. Et quand Ofélius réapparut, carte en main, il s'inquiéta : « Quelle est cette petite mine, Taïs ?

— Je ne sais pas. J'ai une sensation étrange. Oubliez cela et donnez-moi la carte. ». Il obtempéra, je ne tardais pas à trouver une ville au nom rappelant celui de Karfilloth : Karfeel. Et ce ne fut pas avec plaisir car elle se trouvait bien loin au nord-est d'Uzgor. Utiliser — si c'était possible — le portail ne nous rapprocherait pas vraiment de notre destination. Peut-être aurions-nous gagné une semaine ou deux de voyage, tout au plus. Ofélius soupira, contrarié : « Quel manque de chance ! Rien ne peut donc advenir de manière simple en ce pays ?! ». Je lui rendais la carte en soupirant profondément à mon tour. Puis j'allais me planter devant l'arche formée par le portail et laissais mes yeux désabusés courir au long des signes gravés sur le pourtour. Dire que j'étais déçue serait un euphémisme. Le spectre essaya de faire contre mauvaise fortune bon cœur en disant : « Bah ! De toute façon, votre petit est en éveil, nous n'aurions rien pu faire. Venez, ne nous attardons pas davantage, Taïs… ». Mais au moment où je tournais les talons pour le suivre, je m'arrêtais net. À une dizaine de mètres dans l'obscurité, une silhouette pâle se tenait immobile. Je pensais tout de suite à un esprit errant et murmurais à Ofélius : « Attendez… ». Il suivit mon regard mais ne vit rien : « Quoi ? Que se passe-t-il Taïs ?

— Là-bas… Vous ne la voyez pas ? ». Il chercha encore, se déplaça alentour rapidement puis revint vers moi : « Mais de quoi parlez-vous ?

— Là, droit devant, il y a… ». Je pointai la silhouette du doigt et me figeai à nouveau en la voyant venir vers nous. Elle flottait elle aussi, il s'agissait bien d'un esprit. Je n'éprouvais pas de peur mais quelque chose mettait mes sens en alerte. Ofélius ne percevait rien, cela commençait à l'agacer. Pour ma part, je vis les traits de cet esprit féminin se dessiner plus nettement à mesure qu'elle approchait. Une femme incroyablement belle. Un ovale de visage parfait, une bouche toute en rondeurs et de grands yeux aux cils si longs qu'ils me rappelèrent deux ailes de papillon. Elle arborait un très léger sourire serein et ses pupilles translucides gardaient les miennes intensément captives. Sa beauté spectrale me plongea dans une forme de torpeur contemplative quasi instantanée. Ofélius s'agitait auprès de moi mais

je n'entendais plus rien de son verbiage. La femme s'arrêta sous la voûte et tandis une main dans ma direction. Je crus sur le coup, qu'elle m'invitait à la suivre mais elle pointa son index délicat vers le portail derrière nous. Il s'activa aussitôt, Ofélius s'exclama : « Par toutes les Lunes de Prétoris !! ». Je ne bougeais pas d'un pouce, comme hypnotisée par ce visage angélique encadré par une longue chevelure aussi lisse que transparente. Des cheveux de soie luminescents qui ondulaient souplement dans l'air ambiant. Elle approcha dans un balancement léger jusqu'à se trouver à moins de deux mètres de moi. J'ébauchais un geste spontané pour toucher cette main qu'elle tendait toujours en direction du portail. C'est alors qu'elle dit, d'une voix au timbre clair et doux : « Il faut partir. ». Ofélius hoqueta d'incompréhension mais je ne saisis pas ce qu'il disait précisément, je lâchais dans une respiration : « Mon cheval… ». Elle me répondit, affichant toujours ce sourire serein : « Le Vilan prendra soin d'elle. Il sera bientôt ici… Vous vous retrouverez sous peu. ». La perspective d'abandonner Terys me rendit un peu de lucidité : « Non. Je ne laisserai pas ma jument derrière moi.

— Il le faut pourtant. ». Sa luminosité spectrale s'intensifia brusquement et j'eus à peine le temps de la voir tandis qu'elle me poussait brutalement en arrière, à deux mains. Mais je ne ressentis pas de contact physique, juste une vague d'énergie foudroyante qui me projeta à travers le portail. Je retombais douloureusement de l'autre côté, presque sonnée, dans une obscurité épaisse. Il me fallut une poignée de secondes pour reprendre mes esprits. Que venait-il de se passer ? Un spectre m'avait attaquée ? Était-ce bien cela ? Ce fantôme aux traits si séduisants s'était joué de moi en un battement de cils ! En me remettant sur mes pieds, je découvrais un sol pavé poisseux, une atmosphère humide empestant le bois moisi. En faisant quelques pas, je retrouvais à tâtons le portail, éteint. Plus rien qu'une structure en arche sculptée dans les grosses pierres d'un mur. J'enrageais en palpant les symboles gravés, espérant réanimer le système, en vain. Je rugis : « Bordel de merde de bécasse que je suis !! Comment ai-je pu me laisser avoir comme ça ?! Et Ofélius qui… OFELIUS !! ». J'avais presque crié son nom, il se matérialisa aussitôt devant moi en vagissant douloureusement. Mais à peine avait-il retrouvé sa forme humaine qu'il vacilla en gémissant : « Han… Taïs ! Quelle… souffrance !

— Quoi ? Que vous arrive-t-il ?

— La distance entre nous était trop grande… j'étais sur le point d'être éradiqué… C'est la raison pour… pour laquelle je dois vous suivre dans une enveloppe charnelle, c'est…

— Mais vous êtes là maintenant ! Cette foutue fantôme vous a-t-elle dit quoi que ce soit ?

— Un fantôme ? Je n'ai rien vu…

— Merde ! Ce n'est pas possible de… Merde ! MERDE ! ». Furieuse, je me mis à chercher la sortie de ce lieu inconnu où nous avions été transportés. Multipliant les jurons tandis qu'Ofélius se remettait péniblement de sa quasi-éradication. Je finis par buter contre la rambarde d'un escalier de bois grossier. En levant les yeux, je vis un mince trait de lumière filtrant de sous une paroi. Une porte, je m'y précipitais aussitôt en enjoignant le spectre à me suivre. Quand je poussais le lourd battant, la lumière vive d'un haut flambeau fixé au mur d'en face ne me rassura pas. Des hommes avaient allumé ce flambeau. Seraient-ils menaçants ou bienveillants ? La première possibilité m'était plus familière, d'expérience. À mes premiers pas en avant, je découvrais un couloir assez étroit qui me rappela ceux du château de Pierre Fendue. De nombreuses torches l'éclairaient, je pus voir deux lourdes grilles à chaque extrémité. Au hasard, je me dirigeais vers celle sur ma droite. Ofélius me dit alors, d'une voix encore un peu éteinte : « Je vais partir en éclaireur, que nous sachions au moins où nous sommes…

— Faites, je continue d'avancer. ». Il disparut, je poursuivis mon exploration d'un pas rapide, les sourcils bloqués en un froncement rageur. Car au-delà de la frustration et de la colère, j'étais de plus en plus inquiète pour Terys. Elle était désormais à des dizaines — voir des centaines ! — de kilomètres de moi ! Et même si Vigo la retrouvait, ma pauvre jument se morfondrait au fond d'une grotte sans doute plusieurs jours avant de le voir arriver. Comment aurait-elle pu comprendre ce qu'il venait de se passer ? Moi-même, j'étais dépassée. Mais parfaitement furieuse. Je grommelais, en passant porte après porte, m'engouffrant dans des couloirs déserts toujours bien éclairés : « Je commence à en avoir assez de ces foutus fantômes ! Les gens ne peuvent pas mourir définitivement ?! Il faut qu'ils continuent leurs manigances encore et toujours ! ». Et soudain, je poussais une énième porte et fis irruption dans une grande salle richement décorée. Au centre, une énorme cheminée comme on n'en voit que dans les châteaux, diffusait une lumière et une chaleur on ne peut plus agréable. En m'avançant, je ne pus ignorer les nombreux meubles, tapis, coussins et tentures rivalisant de couleurs et de broderies chatoyantes. Un bruit à peine audible m'arrêta. Quelque chose venait de tomber au sol sur ma droite. En tournant la tête, je découvrais une longue table de banquet au bout de laquelle quelqu'un trônait. Et au premier croisement de regard, ma colère se fit plus froide, plus

belliqueuse. Une personne au teint pâle et aux longs cheveux noirs me fixait, en pleine sidération. Bien sûr, mes yeux luisaient d'Ihra, c'était l'attitude habituelle des gens quand ils les voyaient pour la première fois. Je marchais vers l'inconnu en le toisant d'un regard mauvais. Et ce n'est qu'en approchant que je découvris qu'il s'agissait d'une femme. Fort apprêtée et fardée comme pour un jour de bal. Son expression changea à mon abord, elle baissa les yeux sur son assiette, le souffle court. Je l'entendis murmurer, comme pour elle seule : « C'est arrivé… Elle est ici… Elle est venue… ». À quelques pas, je m'arrêtais pour lui demander : « Qui es-tu ? ». Comme si elle était aussi surprise qu'honorée, elle releva ses grands yeux gris bordés de noir vers moi. Ils brillaient d'émotion mais je n'aurais su identifier laquelle précisément. Elle s'éclaircit la voix avant de bredouiller : « Je… je suis Loryann Tiborh.

— Et ceci est ton logis ?

— Oui… C'est… c'est le castelet des Tiborh… ». Sa voix avait quelque chose d'étrange, comme un timbre inhabituel. De même que les traits de son visage qui n'étaient pas ce qu'on aurait pu qualifier de gracieux. Mais peu m'importait, je demandais sèchement : « Combien de personnes vivent ici ?

— Euh… Je ne… Peut-être une dizaine…

— Combien d'hommes en armes ?

— Aucun… ». Ma dernière question l'avait clairement surprise, elle écarquilla encore un peu plus ses yeux ronds. Je m'agaçais : « Aucun ? Vraiment ?!

— Oui, je… je vis seule ici avec mes serviteurs.

— Pas d'époux ? De père ou de frère ? De gardes ?

— Non… ». Elle parut se reprendre sans pour autant bouger de son fauteuil de bois. Seul son visage trahissait les émotions qui la traversaient. Elle balbutia : « Est-ce que… seriez-vous là pour… pour trouver querelle ? ». Son inquiétude était désormais palpable. J'aurais pu en éprouver de la pitié mais j'étais en terre inconnue, je devais garder la main. Du bout du pied, j'écartais le banc aligné à la table et m'y assis d'un air désabusé. Après avoir dardé mon regard au fond de celui de cette femme, je me saisis de son verre de vin et le portais à ma bouche sans dire un mot. Tendue comme un arc, elle amorça une question du bout des lèvres : « Puis-je savoir qui… ». Mais sa respiration rendue courte par l'angoisse ne lui permit pas de la

terminer. Je reposais le verre désormais vide en disant : « Nul besoin pour vous de savoir qui je suis. ». Je restais volontairement silencieuse pendant quelques secondes avant de me pencher vers mon hôtesse pour dire : « Par contre, j'ai grand besoin de savoir où je me trouve exactement. ». Elle eut un moment de flottement, me dévisageant avec anxiété. Puis, dans un sursaut presque imperceptible, elle répondit : « Je vous l'ai dit. Au castelet des Tiborh…

— Oui, j'ai bien entendu. Mais j'ai besoin de savoir où je me trouve géographiquement. Cette demeure est-elle très éloignée d'Uzgor ? ». Surprise, elle parut soudain tout comprendre. C'est d'un ton un peu moins nerveux qu'elle me répondit : « Nous en sommes assez loin oui, un peu plus de trois semaines à cheval je crois. Et en carrosse, encore plus !

— À l'Est ?

— Oui, nous sommes plus proches de la mer que de la capitale, c'est certain. Mais nous ne sommes qu'à un jet de pierre de Karfeel, la bourgade… ». Évidemment, avoir confirmation de mes craintes ne m'enchanta guère. Mais mon hôtesse ne parut pas noter ma contrariété. Elle me sembla, au contraire, se détendre à vue d'œil. Elle s'exclama presque : « Oh mais venez, je vais vous montrer ! ». En pointant un doigt vers un grand tableau au fond de la pièce, elle se leva prestement. Ce fut à mon tour d'être surprise. Je la suivis en gardant l'air sombre mais elle ne semblait plus très impressionnée par ma luminescence, à dire vrai. Face au large tableau, j'y découvrais une carte à priori très ancienne. Je n'en avais jamais vu d'aussi grande taille. Angus aurait donné cher pour en avoir une pareille. Loryann Tiborh ramassa une longue baguette de bois et, se mettant sur la pointe des pieds, elle m'indiqua un endroit : « Le castelet est ici, voyez. ». Je cherchais aussitôt Uzgor du regard pour la découvrir bien loin sur ma droite. Mon regard se fixa sur le point indiquant la capitale tandis que je ruminais une colère frustrée. Loryann reposa sa baguette et risqua : « Vous devez rencontrer le Merca sans doute ?

— Pardon ?

— Oui… Vous êtes peut-être une de ses enfants… vu que vous… ». Elle écarta timidement les mains pour illustrer ma lumière. Après une demi-seconde d'hésitation, je lui répondais : « Non. Je ne suis pas une de ses enfants.

— Oh… Vous brillez si intensément, j'ai cru que…

— Non. ». Elle baissa les yeux en se triturant les mains. Je remarquais seulement alors sa longue robe noire aux reflets moirés. Une fort belle robe piquetée de perles transparentes semblables à des gouttelettes d'eau égarées sur le tissu soyeux. Je remarquais aussi ses nombreux bijoux, bagues, pendants d'oreilles et colliers. Je lui demandais aussitôt : « Vous êtes en grande tenue. Vous attendiez quelqu'un ? ». Elle releva brusquement la tête avec un vague sourire nerveux : « Oh par la Lune grise non ! ». Elle émit un petit ricanement qui avait quelque chose d'amer avant de poursuivre : « Je dois toujours me tenir prête, c'est ainsi !

— Prête pour quoi ?

— Eh bien, vous savez… Les fils du Crépuscule voyagent beaucoup à travers le pays et je dois les accueillir comme il se doit.

— Non, je ne sais pas. ». J'allais la questionner davantage quand Ofélius fit irruption dans la pièce. Je remarquais que mon hôtesse pouvait le voir, elle aussi. Elle était donc bien Ereehator. Le spectre vint à moi en annonçant : « Nulle menace alentour Taïs, pas le moindre garde, juste quelques serviteurs à moitié endormis… ». Il eut un bref regard vers Loryann tandis que je lui disais : « Nous nous sommes rapprochés d'Uzgor mais pas encore assez. Et je ne peux imaginer abandonner Terys à l'autre bout de ce maudit pays ! Voyez cette carte ! Pourquoi ce foutu fantôme voulait-il que nous nous retrouvions ici ?!

— Je l'ignore Taïs… Mais quelque chose me dit qu'il y a une raison à tout ceci. ». Notre hôtesse toussota en faisant un petit pas vers nous. Je crus lire sur ses traits une forme de joie contenue quand elle dit : « Il semble que vous soyez égarés. Si je peux vous aider, je le ferai volontiers. ». Ofélius vint me chuchoter à l'oreille qu'il me faudrait bientôt un abri et que ce petit château isolé serait idéal tant il était facile pour lui de surveiller les alentours. Sans rien laisser transparaître, je retournais m'asseoir à table, suivie de près par Loryann. Elle s'empressa de remplir un autre verre de vin pour venir le déposer devant moi. Je n'y touchais pas immédiatement. J'attendis que la jeune femme s'asseye à nouveau avant de lui dire : « Nous allons rester ici cette nuit. ». Elle ne put réprimer un petit sourire d'excitation, ses yeux brillaient d'un éclat presque enfantin. J'ajoutais, d'un ton froid, dans le but de calmer sa liesse intérieure : « Si tu tentes de prévenir quelqu'un de notre présence, je te réduirai en cendres. ». Ma menace eut, à ma grande surprise, l'effet inverse de celui attendu. Loryann afficha un large sourire ravi en se servant un peu de vin : « D'accord !

— D'accord ?

— Pour une fois qu'il m'arrive quelque chose de bien, je mériterais de brûler si j'avais la moindre mauvaise intention ! ». Elle avala son verre d'une traite tandis que je restais interdite face à sa réaction. Quand elle le reposa, je lui demandais : « Qui crois-tu que je sois ? ». Elle marqua une pause en s'essuyant la bouche du bout des doigts puis esquissa un haussement d'épaules en signe d'ignorance. D'un ton un peu sévère, je lui dis : « Dans les caves de ta demeure, il y a une porte… ». Je ne pus finir ma phrase qu'elle sursauta littéralement sur sa chaise en frappant la table d'une main : « LE PORTAIL !! ». Elle venait visiblement d'avoir une révélation. Elle ouvrit de grands yeux incrédules en me disant, soudain presque fébrile : « Vous venez de là ?! Vous êtes passés par le portail ?! Celui de la cave ?! Ma mère avait raison… Ce n'était pas… Ce n'était pas des histoires comme disait père ! ». Je gardais une attitude lointaine malgré l'excitation subite de la jeune femme, sirotant mon vin sans ciller. Elle se calma un peu avant de me dire : « Mille pardons, je n'aurais jamais pu deviner que… C'est une chose tellement ancienne ! Est-ce que vous venez du passé ? Ma mère me disait que c'était le portail des princes ! Qu'ils pouvaient voyager dans le temps par ce biais ! ». Ofélius, flottant toujours devant la grande carte au mur, pouffa discrètement. Loryann l'entendit cependant. Elle se redressa pour affecter un peu plus de retenue. Je lus en elle une forme de déception qui me toucha. Mais je devais rester en position de force. Car après tout, aussi avenante fût-elle, cette fille était visiblement de la même engeance que les fils du Crépuscule. Ses cheveux noirs, sa peau fine et pâle, ses yeux clairs. Depuis mon arrivée en Lyrkania, j'avais occis bon nombre de ses semblables. En reposant mon verre, je soupirais : « Nous sommes passés par ce portail, oui. Mais nous ne venons pas du passé.

— Et vous n'êtes pas… une princesse.

— Effectivement, je n'en suis pas une. ». La jeune femme baissa les yeux sur ses mains sans ajouter un mot. Un voile de tristesse s'abattit sur son visage. Pendant une seconde, je vis en elle une noble fillette à qui on aurait refusé un poney. En portant mon verre à mes lèvres, je demandais froidement : « Donc… Nous offres-tu le gîte pour la nuit ? ». Elle acquiesça, regard toujours baissé puis se leva en disant d'un ton monocorde : « Je vais faire préparer une chambre pour vous. ». Ofélius la suivit, je me retrouvais seule dans la grande salle. Je culpabilisais un peu de m'être montrée aussi distante avec cette fille mais en y réfléchissant, l'idée d'être une sorte de phénomène de foire venant égayer son existence m'agaça. Tout autour de moi montrait à quel point Loryann ne manquait de rien. Le luxe dans lequel elle vivait

tranchait cruellement avec la misère que nous avions pu observer presque chaque jour en Lyrkania. Autant d'opulence pour une personne seule quand des familles entières ne faisaient que survivre dans la fange m'écœurait. Je n'acceptais pas d'être son divertissement du jour. Mon inquiétude pour Terys vint s'ajouter à ces sombres pensées. Je portais mes deux mains à mon front en faisant descendre le flux d'énergie et soupirais profondément : « Angus… Si seulement tu étais là… » … Mais il n'était pas et il fallait que je me reprenne. Le hasard avait encore une fois rebattu les cartes du jeu. Je me trouvais désormais plus près d'Uzgor géographiquement, mais pas encore assez pour m'en réjouir. Bien loin de l'itinéraire conseillé par Ewen. Je me levais brusquement pour aller me planter devant le grand tableau de la carte Lyrkanienne. Si j'avais eu Terys encore auprès de moi, j'aurais pu tenter de chevaucher en pleine d'énergie, gagnant ainsi un temps précieux au mépris des risques probables. Mais Terys, comme Angus, était bien loin. Ainsi que Vigo… Où pouvait-il bien se trouver en cet instant ? L'esprit dans la caverne avait fait allusion mais… Un sentiment de vertige intérieur et d'intense solitude m'étreignit peu à peu. Ce n'est que le retour de mon hôtesse qui m'empêcha de sombrer dans la peine. Un grand candélabre à trois chandelles en main, elle m'invita humblement à la suivre. Ce que je fis sans dire un mot ou laisser transparaître la moindre émotion. Ofélius ne tarda pas à réapparaître à côté de moi tandis que je suivais Loryann dans un couloir. Il me dit à l'oreille : « Je pense que vous serez en sécurité ici mais si vous le souhaitez, je peux surveiller les alentours pendant que vous vous reposez. ». J'ébauchais un hochement de tête, il disparut à nouveau en s'inclinant poliment. Je réalisais combien avoir un spectre à disposition pouvait être précieux. Il ne s'endormirait jamais pendant une garde et ne se plaindrait jamais de la faim. Ma jeune hôtesse s'arrêta devant une porte pour me dire, en la poussant : « J'espère que cette chambre vous plaira, c'est la plus confortable du château. ». Plusieurs lanternes élégantes étaient déjà allumées quand nous entrâmes dans la pièce. Et là encore, je ne pus que constater le foisonnement de luxueux s'étalant autour de nous. Un grand lit à baldaquin soutenant de lourdes draperies de velours pourpres. Des couvertures brodées de dorures, une profusion de meubles, de boiseries sculptées, de bibelots hétéroclites, de coussins aux étoffes moirées. Une large cheminée où un feu vif crépitait, diffusant chaleur et lumière sur d'épais tapis de laine épaisse. Des fragrances fleuries et sucrées flottaient dans l'air. Rose et Jasmin. Loryann m'observa brièvement tandis que je laissais mon regard courir sur la multitude de tableaux aux murs puis elle s'empressa de tirer les lourds rideaux sur l'unique fenêtre de la chambre. Une fenêtre haute et étroite par laquelle j'aperçus la nuit noire au-dehors. Mais mon attention fut

attirée par un paravent richement décoré. Il présentait une scène champêtre où des aigrettes s'affairaient à la pêche. Les oiseaux étaient constitués de nacre plaquée sur un bois clair. En m'approchant de l'objet distraitement, je découvrais ce qu'il dissimulait : une baignoire ! Quelque chose du passer sur mon visage car la jeune femme me dit, d'un air enjoué : « Je peux faire préparer un bain pour vous ? ». J'en mourrai d'envie mais je fis non de la tête. Il y avait encore de l'eau dans la baignoire. Une eau froide qui embaumait encore un peu la lavande. Mon hôtesse, un peu déçue, dit du bout des lèvres : « Très bien, dans ce cas, je vais prendre congé puisque… ». Elle ne termina pas sa phrase mais j'en devinais la chute : « Puisque vous ne souhaitez pas me parler. ». Sans me tourner vers elle alors qu'elle se dirigeait vers la porte, je lâchais : « Nous nous verrons demain. ». Elle soupira pour toute réponse… Dès que la porte se fut refermée sur elle, je me déshabillais promptement. Je dus faire descendre Kana sur le lit et, bien qu'il ne fût pas évident de décoder ses émotions, il me semble qu'elle n'apprécia guère de me quitter. J'étais quasiment nue, le corps encore orné des bandes de soie dont mon araignée m'avait affublée. Et j'eus beau tenter de les déchirer pour m'en défaire, je n'y parvins pas. Elles résistèrent au tranchant de mes griffes Nortgate et je dus utiliser la pointe d'une de mes épées pour parvenir à m'en défaire. La solidité des toiles de Kana n'était plus à démontrer. Seul l'Ereeus en venait à bout… Enfin nue comme au jour de ma naissance, je pus me glisser dans le bain d'eau froide que je convoitais. Peu m'importait que cette eau ait déjà servi, j'empestais la sueur et la crasse ! Elle ne pouvait être plus sale que moi… Je ne réprimais pas le long frisson qui me traversa quand je m'immergeais jusqu'au cou. Ni même ce bref ricanement nerveux de satisfaction. L'eau n'était pas si froide finalement et au fond de la baignoire, je trouvais une éponge végétale qui me fut d'une grande utilité… J'éprouvais un réel plaisir à ces ablutions, au point de me plonger toute entière sous cette eau parfumée à la lavande. Mais quand je refis surface, je réalisais que je n'avais aucun vêtement propre à passer ensuite. J'en étais à ces réflexions quand un toussotement se fit entendre à l'autre bout de la pièce. Je tressaillis et découvrais Ofélius, de dos, face à la porte d'entrée. Il s'empressa de me dire : « Taïs, mille pardons, je dois vous entretenir de quelque chose d'important… Enfin, de mon point de vue.

— Parlez. Vite.

— Cet endroit où nous nous trouvons… Eh bien, nous sommes à une demi-journée à peine de la grande sépulture. Et je sais que là-bas nous trouverons un portail. Il serait peut-être judicieux de…

— Une minute ! La grande sépulture ? De quoi parlez-vous au juste

?

— Le tombeau royal. Celui de Lyrkan Tarvaney'l, notre roi Premier. Un peu à l'Ouest de Karfeel. ». Sa réponse me causa une sensation étrange. Comme une vague appréhension mêlée de curiosité. Dans un souffle, je lâchais presque inconsciemment : « Le tombeau profané… ». Ofélius ajouta, par-dessus son épaule : « Oui. Celui-là même. Le portail qui s'y trouve était le plus connu de tous à mon époque. Même si personne n'aurait imaginé qu'il soit en mesure de fonctionner.

— Je vous rappelle que nous n'avons pas de pierre Möhl pour l'activer.

— Je suis de plus en plus convaincu que vous n'avez pas besoin de cela pour le faire fonctionner. ». Une profonde lassitude me saisit soudain. Je n'avais pas envie de parlementer, de me creuser la tête pour trouver une solution à tous les problèmes qui n'avaient de cesse d'éclore sur mon chemin. Un moment de paix, l'esprit vide, voilà tout ce qu'il me fallait en cet instant. Je me laissais aller en arrière dans la baignoire en soupirant : « Soyez gentil Ofélius, laissez-moi à présent… ». Il ébaucha un mot d'objection, je murmurais : « S'il vous plaît… ». Il baissa la tête et prit congé poliment comme il en avait l'habitude. Au fil du temps, ce vieux fantôme avait fini par apprendre à me connaître, il n'avait pas insisté. Je lui en étais reconnaissante, bien plus qu'il n'aurait pu l'imaginer… Pour autant, je ne parvenais pas à faire le vide en mon esprit confus. Angus ne quittait pas mes pensées. Je ressentais, plus que jamais, ce manque, ce besoin de le voir, lui parler. La situation m'échappait, j'avais besoin de sa présence rassurante pour reprendre le contrôle de mes pensées, retrouver la force d'avancer envers et contre tout. Et, c'est en caressant distraitement mon ventre arrondi que je finis par m'endormir dans ce bain de lavande à l'eau désormais trouble…

Des chants d'oiseaux, comme ceux qu'on entend à l'aube d'un jour d'été. Puis la mélodie d'une eau vive qui caracole entre les pierres d'un ruisseau. J'ouvre les yeux sur un paysage familier… La colline du blaireau et ses arbres tordus s'élevaient devant moi. Je me découvrais, nue, étendue dans l'eau, ma tête reposant sur un rocher moussu. Le soleil qui filtrait entre les branches des arbres était féérique, comme auréolé d'or. L'air embaumait la lavande, je savais que tout ceci n'était qu'un rêve, bien sûr. Un rêve créé pour nous par mon bienaimé. Je me redressais alors et déjà un vague sourire flottait sur mes lèvres. Avant même qu'Angus n'apparaisse sur l'autre rive, nu lui aussi, et souriant.

Nous nous rejoignîmes prestement au milieu de la cuvette aux eaux cristallines pour nous tomber dans les bras dans un soupir partagé. Son corps contre le mien était toujours aussi froid et dur mais peu m'importait. Il était là. Il me serrait contre lui, murmurait dans mon cou, me répétant ce manque que nous partagions. Entendre sa voix couvrait ma peau de frissons délicieux, l'émotion embuait mes yeux. Cette voix si grave et profonde qui résonnait au cœur même de ma chair…

Chapitre 30 :

L'Eralysis.

Il nous fallut un long moment avant de pouvoir nous parler sereinement. Comme si, l'un comme l'autre, nous avions besoin de nous retrouver physiquement, nous reconnaître, avant de pouvoir raisonner de façon lucide. Et c'est Angus qui fut le premier à formuler une question concrète, s'inquiétant de l'endroit où je me trouvais. Quand je lui racontais tout ce que j'avais traversé depuis notre dernier rendez-vous, son visage se fit de plus en plus soucieux. Et quand j'en vins à lui parler de ce voyage forcé à travers un portail, il se fit plus ombrageux encore. Tandis que son regard bleu errait sur le paysage idyllique autour de nous, le ciel s'assombrit un peu et les oiseaux se turent brutalement. Il lâcha, d'un ton grave : « Je vais finir par croire que le destin existe… Et que le nôtre n'a pas été écrit par une divinité bienveillante. ». Je ne répondis rien, je n'avais pas envie de disserter sur le sort. Je caressais sa joue du bout des doigts et même si je ne percevais pas le grain de sa peau, suivre ses traits que j'aimais tant me remplissait de chaleur. Pour être honnête, je le dévorais littéralement des yeux. Et le feu qui grandissait dans mes entrailles n'était en rien lié à l'enfant que je portais. Il y avait si longtemps que nos chairs n'avaient été en contact, que nos corps ne s'étaient retrouvés… Voir son visage, ses larges épaules, ses bras puissants et ses grandes mains dans les miennes réveillait chez moi cet appétit primal endormi par l'absence. Il ne fallut guère longtemps pour qu'Angus perçoive l'incendie qui s'étendait en moi. Avec un petit sourire de biais, il prit mon visage dans sa main et planta son regard dans le mien : « Ce genre de chose n'est pas possible… Pas encore, du moins. ». Et, à peine eut-il fini de prononcer ces mots que tout changea autour de nous. La nature se fit floue et nous ne fûmes bientôt plus dans les eaux claires de la colline du blaireau. Je fermais brièvement les yeux tandis que mon bienaimé embrassait mon front. Et quand je les rouvrais, nous étions assis l'un contre l'autre dans une prairie que je n'eus aucun mal à reconnaître. C'était celle jouxtant la chaumière de mon père. Le chant des oiseaux revint. Nous n'étions plus nus mais vêtus de pied en cap. Je ne pus réprimer un ricanement en disant : « Et tu crois que tout ça m'empêchera d'avoir envie de toi ? ». Il émit un petit rire

à son tour avant de soupirer profondément. Un voile de tristesse passa sur son visage, il caressa mes cheveux en disant : « Viendra le moment où nous nous retrouverons ma douce. ». Je pris sa main pour la poser sur mon ventre dans l'espoir de chasser sa mélancolie. Il eut un haussement de sourcils surpris : « Mais ! Tu t'es encore arrondie ! ». Je hochais la tête pendant qu'il posait son visage contre mon ventre en murmurant mille et un secrets à notre enfant. Je souriais paisiblement quand mon regard se tourna vers la chaumière de mon enfance. Ce faisant je réalisais une chose qui effaça mon sourire. Cette maison… Cette maison ne devait pas être un élément de mon passé. J'y reviendrai. Nous y reviendrions. Et mon but n'était pas seulement de libérer Angus du Merca. Mon but était aussi de revenir à Pierre Fendue. Tôt ou tard. De retrouver mon père, ma famille et tous ceux qui m'étaient chers. En me prenant mon bienaimé, on m'avait pris tout le reste. Et je ne pouvais l'accepter. Personne n'avait le droit de choisir quel serait mon destin. Personne d'autre que moi. Je baissais les yeux sur mon époux dont les traits apaisés témoignaient de son bonheur d'être bientôt père et je compris enfin quel était mon rôle. Il ne serait libéré que par moi. Notre famille, notre avenir reposaient sur moi. Et plutôt que d'être écrasée par le poids de cette responsabilité, je m'en trouvais renforcée, remplie d'une énergie qui n'avait rien à voir avec l'Ihra. Et tout à coup, l'impatience, l'envie d'en découdre se fit plus forte que le manque. Ma tâche m'apparaissait plus grande, plus importante que jamais. Et cela n'avait rien d'effrayant parce que dans le regard d'Angus, je voyais tout l'amour qui me porterait à travers les tempêtes. Ce feu dont je me nourrissais depuis les tout premiers instants. Ce feu qui consumait la moindre de mes craintes…

Nous étions étendus, enlacés dans l'herbe folle quand je ressentis des picotements sur mon épaule, comme si on me la tapotait avec des aiguilles, à rythme régulier. Comme je me redressais, Angus en fit autant et à ma mine perplexe, il dit : « Je crois que la réalité te réclame, ma douce. Il est temps… ». Nous échangeâmes un dernier baiser puis il murmura à mon oreille : « Ferme les yeux… Je vais ouvrir les portes de ce rêve… ». J'obéis sans ressentir le déchirement habituel lors de nos entrevues nocturnes. Je repartais de son monde d'illusions ressourcée. Et quand j'ouvrais à nouveau les yeux en papillonnant des paupières, j'entendis son dernier "je t'aime" comme un écho au loin… En tournant la tête, je découvrais Kana, tâtonnant mon épaule et mon cou. Ce n'était pas discernable sur son faciès arachnéen mais elle me parut inquiète. Elle me toucha le visage du bout des pattes frénétiquement, si bien que je dus la repousser doucement : « Je vais bien, je vais bien, arrête un peu… ». Tandis que

je me levais pour quitter le bain, elle sauta au sol et me parut particulièrement agitée. Elle fila sous de lourds rideaux, en ressortit, y retourna comme si elle cherchait à attirer mon attention. Je m'enroulais dans une couverture avant d'aller ouvrir ces rideaux et découvrais la lumière grise de l'aube Lyrkanienne. Kana grimpa sur le rebord de la fenêtre et prit des postures étranges pour regarder au-dehors. Ses mimiques me tirèrent un sourire amusé. En allant ramasser mes vêtements, je découvrais une pile de linge que je n'avais pas remarquée en entrant dans la chambre. Mon hôtesse l'avait-elle déposée là pendant mon sommeil ? Je n'en étais pas certaine. Reste que je trouvais là une chemise d'homme propre et un pantalon de cuir noir semblable à ceux que portaient les hommes du Merca. Ma relative bonne humeur s'éteignit. Je passais néanmoins la chemise, bien heureuse de ne pas avoir à revêtir mes oripeaux malodorants. Elle était moins large que celle d'Angus, plus ajustée à ma taille. Une bordure dentelée achevait les manches bouffantes sur mes poignets. Mais au moment d'enfiler le pantalon, je dus renoncer, mon ventre était désormais trop rond pour que je puisse le fermer. Je me rabattis donc sur le mien avec une petite moue de dégoût tant il était poussiéreux et maculé de diverses taches que j'identifiais comme du vieux sang. D'un geste hésitant, je le portais à mon nez pour le sentir. L'odeur qu'il dégageait, même si elle n'était pas très forte, tranchait nettement avec les effluves de roses et de jasmin qui flottaient toujours dans la pièce. Mais je n'avais guère d'autre choix. Même dilemme au moment d'enfiler mes bottes qui ne fleuraient pas très bon. Je n'avais pas trouvé de chausses propres mais en voyant Kana s'agiter dans la pièce autour de moi, une idée me vint. Je tendais le pied vers elle : « Hep ! Viens un peu par-là, j'ai besoin de tes talents… ». En moins de temps qu'il en faut pour le dire, j'avais une paire de chausses fraîchement tissée dans une soie indestructible. Je ne manquais pas de féliciter mon araignée en lui administrant moult caresses. Nous étions d'ailleurs encore les yeux dans les yeux quand on toqua à la porte. Je déposais Kana sur le bord de la fenêtre et ramassais une de mes épées avant d'ouvrir. Devant moi se tenait Loryann, toujours aussi élégamment vêtue même si moins apprêtée que la veille. Moins fardée du moins. Elle ouvrit de grands yeux à ma vue, comme si elle me voyait pour la première fois et bredouilla : « Mes… mes hommages du matin dame… ». Elle ignorait mon nom et s'en trouvait visiblement troublée. Mais elle se reprit pour me dire en se redressant : « Je dois me rendre à Karfeel et je… je me demandais si vous ne… Enfin, si vous… ». Elle cherchait à m'inviter à l'accompagner mais, au pied du mur, elle ne trouvait aucune justification à cette invitation. Comme je restais de marbre, elle finit par abandonner en soupirant : « Non, c'était idiot de ma part de

penser que vous… Oubliez cela je vous prie, je suis… Je suis une pauvre dinde sans cervelle… ». Elle détourna le regard afin que je ne le voie pas se remplir de larmes. J'éprouvais une forme de pitié pour elle. Ou bien était-ce de la compassion ? Je n'aurais su le dire sur le moment. Kana choisit l'instant où la jeune femme allait prendre congé pour me gravir prestement et venir se poster sur mon épaule. Loryann blêmit, je la crus sur le point de défaillir. Elle recula en tremblant jusqu'à se trouver stoppée par le mur faisant face à la porte : « Mais quelle horreur… ». Je tournais la tête pour frotter doucement mon menton contre la tête de mon araignée. Mon hôtesse déglutit péniblement dans une moue nauséeuse. Je ne pus réprimer un sourire amusé et lâchais : « Comme vous y allez… Kana a de très jolis yeux. Six qui plus est !

— Kana ? Vous lui avez donné un nom ?!

— Bien sûr, c'est une amie fidèle, loyale et courageuse. Et une créature issue d'une lignée telle que la sienne mériterait sans doute bien davantage.

— Elle est… énorme ! Celles du château me sembleront bien frêles désormais !

— Peut-être en aurez-vous moins peur alors ? ». Elle acquiesça sans l'once d'une conviction puis ébaucha une révérence. Mais alors qu'elle tournait les talons, je l'interpellais sur le pas de la porte : « Loryann. ». Elle se retourna, surprise, et je lui dis d'un ton posé mais dénué de chaleur : « Je vous accompagnerai à Karfeel si vous le permettez.

— Si je le… Mais bien entendu ! J'en serais positivement ravie ! Je vous attendrai dans la cour, au carrosse ! Et… un domestique vous attendra ici pour vous guider dans…

— Ce ne sera pas nécessaire. Je vous rejoins dans la cour dans un moment.

— Oh… Comme vous le souhaiterez ! ». À peine se fut-elle éloignée qu'Ofélius apparut auprès de moi. En la suivant des yeux, il dit : « Nous allons à Karfeel ?

— Oui. Nous reprendrons notre route de là-bas. ». Je retournais dans la chambre sans plus mot dire, il me suivit en demandant : « Dites m'en plus sur vos projets, je vous prie Taïs… ». En achevant de m'habiller, je lâchais : « Mes projets ? Ils n'ont pas changé. Nous nous rendons à Uzgor pour libérer Angus.

— Mais… Nous n'avons plus de cheval et nous nous sommes considérablement éloignés de l'itinéraire le plus court ! ». J'ajustais mon ceinturon à mon tour de taille encore un peu plus large et marqua une pause avant de rétorquer : « Je sais tout cela. C'est pourquoi nous allons tenter notre chance vers l'Ouest avant de reprendre le trajet initialement prévu.

— Vers l'Ouest… La grande sépulture ? ». J'opinais du chef, un large sourire se dessina sur ses traits fantomatiques…

Un peu plus tard, j'étais assise dans le carrosse de Loryann sur la route de Karfeel. C'était une petite voiture de bois peinte en noir et tirée par deux chevaux. Assez simple et rudimentaire, même si on avait voulu lui donner un côté luxueux en y installant des banquettes rembourrées et de petits rideaux de velours aux fenêtres. Mais toutes ces choses avaient vécu, l'usure des tissus et les taches de moisissure en témoignaient. Loryann, engoncée dans un épais manteau de fourrure très ajusté dénotait grandement dans le décor vieillissant de ce carrosse. Elle se tenait assise bien droite, les deux mains cachées dans un manchon de martre, son visage si pâle dépassant à peine de son capuchon gris. Son regard fuyant revenait sans cesse sur moi, comme si elle se retenait de trop me dévisager. Pour ma part, à moitié affalée, le nez à la fenêtre, j'observais les alentours. L'hiver semblait moins rigoureux dans cette région. Certains arbres portaient même encore quelques feuilles. Mais toute la végétation restait aussi terne que partout où nous nous étions rendions en Lyrkania. Ofélius flottait au-devant de notre attelage afin de repérer toute menace, comme il en avait désormais pris l'habitude. Sans la regarder, je demandais distraitement à mon hôtesse : « Que savez-vous sur la grande sépulture ? ». Du coin de l'œil, je la vis sursauter presque imperceptiblement. Elle toussota et prit un court instant avant de me répondre : « Le tombeau antique du premier roi ?

— Oui, celui-là.

— Pas grand-chose à vrai dire… C'est un peu… Du folklore !

— Que voulez-vous dire par "folklore" ?

— Eh bien, c'est le rendez-vous des désespérés, des crédules. Des pèlerinages incessants, des mendiants partout… Ceux qui s'y rendent espèrent en revenir guéris. ». Sa voix était empreinte de compassion quand elle prononça ces mots. En observant ses traits, j'y lus une

forme de tristesse amère. En laissant son regard se perdre dans le vague, elle ajouta : « Quand mes parents sont morts, j'y suis allée moi aussi. J'ai fait une offrande au roi pour qu'il m'envoie quelqu'un qui me viendrait en aide… Qui m'épaulerait dans la gestion des biens familiaux…

— Un époux en somme…

— Quelque chose comme ça, oui. ». Elle eut un petit sourire nerveux mais ses yeux luisaient de peine. En reniflant, elle se redressa et dit : « Cette personne-là n'est jamais venue. J'ai dû apprendre à me débrouiller seule.

— Et vous y êtes parvenue non ?

— Tant bien que mal. ». En détournant à nouveau la tête vers l'extérieur, je soupirais : « C'était un roi, pas un Dieu…

— Un roi nu.

— Pardon ?

— Oui, son tombeau a été vidé des trésors qu'il contenait. Les histoires disent qu'il était mirifique !

— Assez mirifique pour faire d'un voleur un empereur.

— Oui… ». Elle avait prononcé ce dernier mot dans un soupir. Nous n'échangeâmes plus un mot avant d'arriver aux portes de Karfeel. La petite ville était bâtie sur le même modèle que toutes celles que j'avais déjà visitées. Un haut mur d'enceinte érigé de pics, de lourdes portes, mais contrairement à ce que j'avais déjà observé, je découvrais de nombreux gardes armés en poste à l'entrée. Ofélius se matérialisa auprès de moi pour me murmurer : « Je crois que nous sommes attendus ». Je ne cillais pas, ne ressentais aucune crainte. Au contraire, je me faisais l'effet du loup dans la bergerie…

Nous mîmes pied à terre sur une place de marché circulaire. Toute la ville semblait avoir été bâtie en spirale. Les hauts bâtiments à colombage s'enroulant, accolés les uns aux autres jusqu'au centre de la bourgade, cette place de marché. Au centre, une statue de facture médiocre représentait un homme à cheval portant une armure qui ne fut pas sans me rappeler celle des Ereehaxs. Lourde, ornée de nombreuses ciselures compliquées. Comme je m'arrêtais pour

l'observer, Loryann me dit timidement : « Le voleur fait empereur. ». Surprise, je lui adressais un regard éloquent. En réponse, elle m'invita à la suivre jusqu'à l'étal d'un drapier. Le marchand semblait la connaître et ils entrèrent dans une discussion enjouée sur la beauté des étoffes. De mon côté, je remarquais les nombreuses armures de cuir noir qui erraient par petits groupes dans la foule. Comme par réflexe, je rabattais ma capuche sur ma tête quand un groupe d'enfants passa en courant auprès de moi. L'un d'eux entra en collision avec un homme corpulent et retomba en arrière dans un couinement bref. L'homme le regarda à peine et reprit son chemin. Mais l'enfant lui, semblait sonné, sa tête avait heurté les pavés usés de la place. Spontanément, je me penchais vers lui pour l'aider à se remettre sur ses pieds. À travers les guenilles qui recouvraient presque tout son corps, je perçus les os saillants de ses épaules. Il tressaillit au contact de mes mains et tourna brusquement la tête vers moi, craignant une volée de coups ou quelque chose de cet ordre. Mais c'est moi qui pris un coup quand je vis ses grands yeux clairs apeurés. Ce petit visage sale bordé de cheveux blonds tout aussi souillés. Deux images se superposèrent dans mon esprit et mes doigts s'écartèrent aussitôt, relâchant l'enfant qui disparut dans la foule en un battement de cil. En me redressant, j'avais le cœur dans un étau de plomb. Les bruits familiers, les odeurs de marché et ce visage… Louise. Pendant une seconde ou deux. Je crus perdre pied avec l'impression que mon cœur battait soudain beaucoup trop fort. Je pris une profonde inspiration en tentant de chasser l'affreux souvenir qui venait de me frapper. Puis une autre quand mes yeux s'embuèrent. C'est alors que des mouvements au plus profond de mes chairs me figèrent sur place. Des mouvements nets au creux de mes entrailles. Sous ma lourde cape, je posais une main sur mon ventre et je pus les percevoir contre ma paume. Partagée entre la peine et la joie de sentir mon fils, je restais plantée au milieu du flot continu de gens qui allait et venait lentement. En passant une main devant mes yeux, je constatais que mes prunelles ne s'étaient pas illuminées. Mon petit s'agitait dans son sommeil, peut-être à cause de mes battements de cœur. Je n'aurais su le dire mais un sourire se dessina lentement sur ma bouche. Et j'eus moi-même la sensation de me réveiller quand Ofélius me dit à l'oreille : « Tout va bien Taïs ? ». Je fis oui de la tête puis cherchais du regard Loryann afin de prendre congé. En me retournant, je vis qu'elle s'était un peu déplacée. Deux étals plus loin, elle se tenait face à un homme en armure de cuir noir et, à l'expression effarée de son visage, je compris que quelque chose clochait. Je m'approchais derrière l'homme jusqu'à l'entendre dire : « Qu'est-ce qui te prend de faire tant de manières ? Tu m'attendras ce soir comme tu le fais toujours, un point c'est tout.

— Ce soir, je ne pourrais pas je…

— Est-ce qu'il faut que je te rappelle la loi ? Tu dois hospitalité aux fils du Crépuscule ! Je viendrai avec mes hommes et tu te dois de nous servir ! Tu ne survivrais pas à un jour de cachot ! Et là-bas, finis les déguisements de catin ! ». Je me tenais juste derrière lui quand Loryann remarqua ma présence. L'homme suivit son regard craintif et me découvrit enfin. D'une vague surprise, il passa à une expression hautaine : « Quoi ? Qui es-tu toi ? ». Ofélius flottait derrière moi, il me dit : « Pas ici Taïs, pas maintenant… ». Le fils du Crépuscule ricana : « Un spectre domestique en public ? Tu n'as honte de rien toi ! ». Je pus quasiment sentir la vexation d'Ofélius dans mon dos. Mais sans ciller, je me contentais de rétorquer posément : « Et toi ? ». Il s'immobilisa un bref instant sans comprendre : « Quoi ?

— Tu n'as pas honte de t'adresser ainsi à une dame ? ». Expression de stupeur furtive juste avant qu'il ne se mette à rire franchement : « Une dame ? Ah ah ah ah ah ! Une dame ! ». Il riait à gorge déployée et je n'étais pas sûre de comprendre pourquoi. Mais j'avais néanmoins très envie de le faire taire en lui broyant le larynx. De nombreux regards s'étaient portés sur nous, les badauds commençaient à s'écarter tandis que d'autres hommes en noirs eux, approchaient. Loryann me surprit en prenant mon bras. Elle m'implora du regard et dit : « S'il vous, plaît, partons ! Partons maintenant ! ». L'homme riait toujours comme un dément, je choisis la voie de la sagesse en suivant la jeune femme. Elle m'entraîna jusque dans une taverne coquette quasiment déserte. Ofélius ne nous y suivit pas, en un regard échangé, j'avais compris qu'il voulait espionner un peu alentour…

Nous nous assîmes à une table près d'une fenêtre. Loryann scruta plusieurs fois à travers les vitres sales, sans doute pour vérifier qu'on ne nous ait pas suivies. Je la devinais sur le point de me faire des confidences mais je dois avouer que cela n'éveillait aucune curiosité en moi. Cependant, sans trop savoir pourquoi, je commandais un pichet de vin à la servante venue s'enquérir de nos attentes. Dès que nous fûmes à nouveau en tête à tête, Loryann me parla de l'homme qui lui avait manqué de respect. Elle le connaissait bien. Intimement même. Elle n'entra pas dans les détails bien sûr, elle était bien trop gênée pour cela. Son regard honteux allait de ses mains jointes sur la table à la fenêtre. Un regard aussi papillonnant qu'incertain. Plus qu'une curiosité malsaine à avoir en savoir plus sur elle, son attitude me surprenait, à mesure qu'elle se livrait en petites phrases courtes, à mi-voix : « Nous nous voyons à chaque fois. Il passe quelques jours au

castel… Il dit qu'il y prend du bon temps. Il vient parfois seul, parfois avec ses hommes… Je n'aurais pas dû accepter la première fois. Je le sais bien. Maintenant, c'est un acquis pour lui. ». J'avais du mal à comprendre pourquoi elle se confiait ainsi à moi tout à coup. Et, comme si elle avait pu lire en mes pensées, elle me dit : « Je ressens le besoin de vous dire les choses telles qu'elles sont. Je ne veux pas que vous vous mépreniez sur moi.

— Pourquoi cela ?

— Pardon ?

— Que vous importe que je me méprenne ou non ? Je ne suis personne pour vous. ». Enfin son regard se leva vers le mien, plein d'une émotion indéfinissable. Il lui fut douloureux de dire : « Détrompez-vous… Vous représentez tout ce que j'aurais voulu être. ». La servante déposa le pichet et deux gobelets devant nous, Loryann baissa à nouveau les yeux, se refermant comme un coquillage. Je nous servis un peu de vin en soupirant : « Allons bon, vous m'en verriez flattée s'il y avait de quoi l'être mais… en l'occurrence, il n'y a aucune raison.

— Vous ne comprenez pas je crois… ». En jetant de petits regards inquiets autour de nous, elle dégrafa le col montant de sa robe et écarta un peu celui de son manteau afin de me montrer sa gorge. J'ouvrais de grands yeux sans comprendre. Je ne voyais rien de particulier à noter sur sa gorge à la peau si pâle. Elle s'étonna de ma placidité tandis que je buvais une gorgée de vin : « Vous ne remarquez vraiment rien ? ». Et soudain, au-dessus du bord de mon verre, je vis enfin ce qu'elle me montrait et, surprise, je manquais de m'étouffer avec la piquette que j'avais avalée. Une pomme d'Adam. Fort marquée. En reposant mon gobelet, je vis alors le visage de Loryann bien différemment. Ce que j'avais pris pour des traits peu harmonieux étaient en fait les marques de sa masculinité. Le nez assez fort, la mâchoire anguleuse, l'arcade sourcilière marquée… Elle réajusta son col et s'emmitoufla un peu plus dans son manteau en baissant à nouveau le regard. La jeune femme assise face à moi était en fait un homme. J'étais étonnée bien sûr mais pas vraiment sidérée. J'avais déjà croisé des travestis à Torwin par le passé, Ian m'en avait présenté certains sans que j'en sois choquée. Je n'avais pas pour habitude de porter le moindre jugement sur la façon de vivre des gens, aussi originale pouvait-elle être. Mais cette fois, j'avais le sentiment que la situation ne comblait pas Loryann de bonheur. Je demandais simplement : « Cela pose un problème en Lyrkania d'être inverti ?

— Je ne suis pas invertie ! Enfin ce n'est pas si simple !

— Ah non ? Il y a quelque chose qui m'échappe alors ? Êtes-vous tenue de vous habiller en femme par quelqu'un ? Cet homme ?

— Non, non. Depuis la mort de mon père, ma mère m'a laissé libre de mes choix. Comprenez que… Je suis une femme. Je me suis toujours sentie femme… Mais je suis venue au monde dans un corps d'homme. Ma mère le savait car elle pouvait voir les auras. J'ai une aura féminine ! ». Ses yeux brillaient d'émotion. Elle ne mentait pas, ne fabulait pas. Il n'y avait que la vérité en elle. La vérité et une souffrance lancinante, portée depuis bien longtemps. Spontanément, je posais une main compatissante sur les siennes. Elle releva un peu la tête et nos regards se rencontrèrent. Je me penchais un peu pour lui murmurer : « Oui. Moi aussi je peux les voir. Vous êtes une femme Loryann. ». Elle me sourit tandis que la voix d'Ofélius se faisait entendre derrière moi : « Une Eralysis… ». Il se matérialisa sur la chaise à ma gauche en ajoutant : « L'Eralysis est une plante qui change de genre au cours de sa croissance. Elle ne produit de fleur que lorsque le genre correspond aux besoins de son environnement. Cela ne se produit qu'une fois. Bien sûr, d'autres plantes peuvent ainsi changer de genre mais l'Eralysis est particulière… ». Loryann buvait les paroles du spectre en reniflant. De mon côté, je remplissais encore mon gobelet et soupirais : « Le revoilà parti dans ses leçons d'herboristerie… ». Ma remarque amusa la jeune femme, je profitais de ce moment apaisé pour lui dire : « C'est ici que nous nous séparons. Nous devons reprendre notre route.

— Je peux vous demander vers où ? ». Je marquais une courte pause avant de répondre : « Pour l'heure, nous partons vers l'Ouest.

— Vous allez au tombeau royal ? ». Qu'elle devine nos intentions sur si peu d'indications me piqua un peu à vif. À l'évidence, elle avait fait le lien avec mes questions durant le trajet. Je bus lentement mon vin dans le but d'éluder la question mais Ofélius répondit à ma place : « Oui, sur l'heure. ». Je lui assénais un regard noir qu'il ignora ostensiblement. Loryann se redressa sur sa chaise, s'éclaircit la voix avant de risquer : « Je pourrais… Je pourrais vous servir de guide. Je connais très bien la région et je…

— Non, nous avons une carte, cela suffira. ». Son expression s'attrista aussitôt. Elle détourna les yeux vers la fenêtre tandis qu'Ofélius me disait : « Nous gagnerions un peu de temps à voyager en carrosse, Taïs. Chaque heure gagnée est une de moins vers notre but… ». Je lui adressais un autre regard glacial. Il n'avait pas tort mais je ne

voulais me lier davantage avec cette jeune femme. Elle fit une autre tentative appuyée par un regard implorant : « Ma présence vous ferait effectivement gagner beaucoup de temps. Il y a une très longue file d'attente avant de pouvoir entrer dans le tombeau, seuls les nobles peuvent y accéder directement. ». Du coin de l'œil, je vis Ofélius sourire de biais. Je maugréais, à son intention : « Effacez-moi de suite ce rictus de votre face de poussière… ». En réponse, il pouffa discrètement tandis que Loryann me fixait, dans l'expectative. Gagner du temps en profitant d'un passe-droit révoltant… Je n'avais guère d'autre choix. Je pris une profonde inspiration pleine de lassitude puis soupirais : « Très bien. Vous serez donc notre guide… ». La jeune femme se retint de trépigner de joie, un large sourire illumina son visage, faisant apparaître deux jolies fossettes au creux de ses joues…

Nous quittâmes Karfeel un peu plus tard, après que j'ai fait l'acquisition d'une besace, d'une gourde et de quelques vivres. Les marchands Lyrkaniens ne semblaient pas surpris par la monnaie que je leur proposais en paiement. Peu leur importait quel souverain était frappé sur l'argent, seul le précieux métal était digne d'intérêt. Loryann était désormais nettement détendue et quand nous remontâmes dans sa voiture, elle ne tarda pas à me questionner. Même si elle le faisait toujours d'un ton hésitant, la curiosité la dévorait néanmoins. J'éludais ses questions en lui en posant d'autres. En combien de temps serions-nous au tombeau royal ? Y avait-il de quoi se loger pour la nuit si cela s'avérait nécessaire ? Les lieux étaient-ils gardés ? Elle finit par comprendre que je ne répondrais à aucune de ses interrogations. Quand je tournais mon visage vers la fenêtre, elle cessa de me parler. Mais à sa façon de respirer et de se tenir, beaucoup moins raide qu'à notre départ de son castelet, je la perçus tout à fait à l'aise. Elle s'était confiée à moi et j'avais accueilli ses confidences sans jugement. Cela faisait sans doute une grande différence pour elle. Mais pour moi, cela ne signifiait pas grand-chose. Une angoisse sourde montait lentement en moi à mesure que l'attelage progressait vers notre but. Une angoisse amère. Peut-être ne faisions-nous que perdre notre temps en espérant en gagner ? En ne nous basant que sur les supputations d'Ofélius. Il s'était déjà trompé en de maintes occasions. Pourquoi avais-je accepté de me fier à lui encore une fois ? Ma propre candeur m'agaçait. Et me fatiguait aussi. Je laissais ma tête reposer contre la paroi du carrosse en soupirant profondément. Loryann risqua : « Les voyages sont fatigants n'est-ce pas ? ». Je me redressais vivement en hochant la tête. Elle poursuivit : « Quand mon père est décédé, nous avons beaucoup voyagé à travers le pays avec ma bienaimée maman… Il y a beaucoup de lieux à visiter

en Lyrkania. Mais avec le temps, les trajets en voiture ont fini par être trop pénibles pour elle… ». Elle donnait à nouveau dans la confidence. Je me souviens m'être dit que cette fille ne devait pas avoir beaucoup d'amis pour se livrer ainsi à une parfaite étrangère. Était-ce par pitié ou compassion, reste que je ne l'interrompais pas. Et elle soliloqua ainsi longtemps. Je pense d'ailleurs qu'elle n'attendait aucune réponse de ma part. Juste une écoute sereine. Je finis par l'écouter. L'écouter réellement, avec intérêt. Âgée de tout juste vingt ans Loryann Tibor avait perdu sa mère trois ans plus tôt d'une maladie dont elle ne connaissait même pas le nom. Après plusieurs jours d'une fièvre de cheval, dame Tibor s'était éteinte dans son sommeil, à bout de forces. Les larmes qui emplissaient les yeux de sa fille pendant le récit de ces derniers moments témoignaient du chagrin qui l'habitait encore. Et comme pour retrouver un peu de contenance, elle me parla ensuite de son père. Un homme très collet monté, extrêmement guindé qui n'était satisfait que lorsqu'il recevait les compliments de ses pairs, et plus précisément du Merca. C'était un disciple de la première heure. Malheureusement, sa constitution plutôt frêle faisait de lui un *relégué*. C'est ainsi que les fils du Crépuscule nommaient leurs sympathisants sans valeur. Ces Ereehators de fin de race qui n'avait que peu de biens et quasiment plus aucune capacité énergétique. Le père de Loryann recevait cependant chaque année la recharge de l'artéfact qui lui permettait d'impressionner encore un peu ses gens. Mais il ne possédait pas un Aerm sous globe comme Ervyan Toris, non. Il n'avait eu droit qu'à un papillon de lune emprisonné dans un pendentif. Grâce à ce dernier cependant, il pouvait faire briller ses yeux et se prémunir de toute maladie. Ce dispositif ne lui fut d'aucune utilité quand il tomba dans une embuscade en revenant de la capitale. Le Merca lui avait refusé une escorte et au détour d'un bois, il se retrouva aux prises avec des coupe-jarrets qui lui ouvrirent le ventre sans s'émouvoir de la luminosité de ses yeux. L'artéfact disparut en même temps que le cheval et la bourse du sieur Tibor. La perte du pendentif était le seul regret de Loryann. Si sa mère l'avait porté au cou, elle n'aurait sans doute pas succombé à la maladie… Le désintérêt dont elle témoignait concernant la mort de son père était aussi criant que curieux. Je m'étais visiblement trompée à son sujet. Loryann Tibor n'était pas une jeune femme si fragile et émotive que cela…

À mesure que nous approchions de la grande sépulture, je remarquais vite les nombreuses personnes marchant sur les bas-côtés de la route. Des mendiants pour la plupart, de pauvres gens quoi qu'il en soit. Point d'armure de cuir noir parmi eux. Remarquant que mon attention s'était portée sur eux, Loryann se pencha un peu à la fenêtre

en soupirant : « Tout ce que la Lyrkania compte de nécessiteux vient chercher un peu d'espoir au tombeau du roi… C'est malheureusement tout ce qu'il leur reste. ». Je ne réagis pas, observant avec amertume l'effet que pouvait avoir un tyran sur un peuple. Son peuple. J'avais été chanceuse de naître et grandir en terres humaines, j'en avais pleinement conscience. Ce n'était pas le cas de ces gens. Et en les voyant tous plus malingres les uns que les autres, je réalisais que la colère, la rébellion ne leur aurait pas suffi pour renverser le despote qui les écrasait de son autorité toxique. Et la pensée qu'il y avait bien plus à libérer que seulement Angus ne fit que renforcer ma motivation. Même si la fin du Merca ne marquera peut-être pas celle de leurs tourments. Les rangs des fils du Crépuscule comptaient sans doute bon nombre d'autres fous dangereux qui ne tarderaient pas à prendre sa place. Mais au moins, je montrerai au peuple que les monarques ne sont pas immortels. Parce qu'à chaque image de misère qui s'offrait à mon regard, une seule chose se confirmait en moi : quand je me trouverai face au Merca Toris, je ne saurais le laisser en vie.

Chapitre 31 :

Des profondeurs.

Nous avions traversé plusieurs zones densément boisées, le vieux carrosse ralentit son allure quand la route déboucha sur une plaine quasi désertique. Je passais la tête par une des petites fenêtres et découvrais à moins de deux kilomètres, ce qui restait d'une haute tour désormais en ruines. Ofélius, qui comme à son habitude était parti en éclaireur, réapparut auprès de moi, visiblement contrarié : « Nous n'irons pas beaucoup plus loin Taïs, il y a un barrage de soldats un peu plus haut devant nous. ». Je me penchais davantage puis, plissant les yeux, je discernais des barrières et des hommes à cheval postés devant. De part et d'autre de la route, je remarquais aussi de nombreuses tombes ainsi qu'une multitude de groupes de personnes assises à même le sol froid et humide. Ofélius suivit mon regard, il ajouta : « Personne n'est autorisé à franchir la limite gardée par les hommes du Merca. Ces gens sont à bout de forces, ils tombent comme des mouches… ». Des femmes, des enfants, des blessés, des malades. Toujours ces mêmes franges de la population, sacrifiées. Loryann se pencha au-dehors à son tour et son cocher lui annonça : « La route est fermée Demoiselle ! Je fais demi-tour ? ». Elle eut une demi-seconde d'hésitation avant de lui répondre : « Non. Je veux en savoir plus. ». Puis elle se rassit dans la voiture en m'adressant un regard étrange. Je compris que si je n'avais été là, elle aurait ordonné de faire demi-tour. Elle ignorait tout de moi, pourtant, quelque chose comme de la connivence se tissa entre nous à cet instant…

Notre voiture s'arrêta à une dizaine de mètres des soldats qui allaient et venaient devant une barrière de fortune. Je devrais plutôt décrire cela comme une barricade tant ce n'était qu'un amoncellement de branches et autres restes de vieux chariots, de caisses de bois brisé. Évidemment, il nous aurait suffi de la contourner pour reprendre la route de l'autre côté mais une dizaine de soldats, armés jusqu'aux dents étaient censés veiller au grain. Leur zèle paraissait pour le moins défaillant cependant. Certains jouant aux cartes pendant que d'autres,

discutaient en fumant la pipe, palabrant comme si de rien n'était. Loryann descendit du carrosse pour marcher droit vers l'homme qu'elle identifiait comme le chef de cette troupe. En descendant de mon côté, je n'entendis pas les premiers mots de leur conversation. Je pris mon temps et restais en retrait pour les écouter quand l'homme dit : « Non ma belle, vous ne passerez pas. Si ça ne tenait qu'à moi, il n'y aurait pas de problème, mais le Merca a interdit qu'on se rende au tombeau dorénavant.

— Pardon ? Mais c'est un lieu de pèlerinage ancestral !

— Je le sais bien ma pauvre demoiselle, mais… Le Merca l'a ordonné, c'est ainsi… Je crois qu'il a dit un truc du genre "plus personne ne doit souiller le sol sacré du tombeau"… C'était beau à entendre ! Mais je crois que c'est à cause de ce Nécromancien fou qui assassine des gens dans le Sud. Il faut préserver cet endroit de…

— Le souiller ?! Mais nous venons rendre grâce au contraire !

— Oui, j'imagine qu'une demoiselle de votre rang ne vient pas pleurer ici comme tous ces traînes-misères. Je suis vraiment désolé, je ne peux rien faire pour vous. Personne ne passe. ». Ainsi le tyran avait interdit l'accès à la grande sépulture à cause d'un "Nécromancien fou" … C'était donc ainsi qu'on me surnommait. Un vague sourire cruel flotta sur ma bouche tandis que je rejoignais Loryann d'un pas mesuré. Le chef de la garde eut un bref tressaillement en me découvrant. Loryann, elle, m'annonça d'un ton agacé : « Ils ne nous laisseront pas passer ! ». Je marchais sans dire un mot jusqu'à m'arrêter face au soldat et plantais mon regard dans le sien. Nous faisions sensiblement la même taille, il empestait le vin aigre et la sueur. C'était un homme à la carrure solide mais je perçus au fond de ses yeux gris une certaine faiblesse morale que je saisis au vol. Ofélius passa derrière moi en me murmurant : « Il est plus humain qu'Ereehator celui-là, avec une aura de mouton. ». Presque à mi-voix, je dis au soldat : « Je crois qu'au contraire, vous allez nous laisser passer… ». Il eut une expression d'incompréhension puis, faisant un pas en arrière, il argua, sans vigueur : « Après tout, comme vous voudrez ! C'est pas nous les gardiens ici ! On est juste là pour empêcher que tout le monde se fasse bouloter ! Mais si vous pensez que vous survivrez à ça ! ». Il fit un signe à un de ses hommes qui ramassa au sol une grosse cloche que je n'avais pas encore remarquée. Elle semblait lourde et, avec peine, il l'agita, faisant retentir un son métallique puissant dans toute la campagne environnante. Puis il la laissa tomber lourdement et tous les soldats scrutèrent la plaine alentour avec des expressions très différentes. Certains paraissant inquiets quand d'autres avaient l'air

plutôt impatients. Et soudain, des vibrations, comme des coups de boutoir venant de la terre sous nos pieds, se firent sentir. De plus en plus intenses, de plus en plus proches, jusqu'à ce qu'un des hommes s'écrie : « LÀ-BAS !! » en pointant du doigt quelque chose aux abords du grand tombeau. Tous nos regards se dirigèrent dans cette direction et je vis, sidérée, le sol à cet endroit onduler comme s'il eut été liquide. Il se déforma rapidement puis retomba. Les vibrations étaient sonores désormais comme un roulement de tambour continu sous la terre. Et un peu partout autour des ruines du lieu sacré, plusieurs monticules se formèrent çà et là, apparaissant et disparaissant comme des vagues souterraines. Le chef de la troupe, se tourna vers moi avec un sourire goguenard : « Je vous en prie, allez-y ! Il y a longtemps que je n'ai pas vu un Scolo se nourrir ! ». Un regard à Ofélius suffit à lui faire comprendre que je voulais qu'il en apprenne plus. Il disparut en plongeant dans le sol tandis que Loryann m'approchait en disant d'une voix fébrile : « Des Scolophides ! C'est fichu ! Ils ne peuvent être contrôlés que par des Nécromanciens de haut-rang et encore faut-il que leurs artéfacts soient assez puissants ! ». Je ne quittais pas la plaine des yeux désormais, plus ondulante qu'une rivière, et croisais les bras dans un soupir. Surprise par mon stoïcisme, elle me demanda : « Nous ne partons pas ? ». Sans la regarder, je lâchais un *non* laconique. Elle chercha à comprendre en suivant mon regard du sien puis, dans l'expectative, elle se posta auprès de moi, mains jointes dans une attitude d'attente. Ofélius ne tarda pas à réapparaître pour me dire : « D'affreuses créatures insectoïdes dotées de trois rangées de dents circulaires ! énormes ! Des cauchemars vivants ! Je pense qu'il s'agit de créations Nécromantiques, elles ont de nombreuses caractéristiques des Scolopendres géantes si ce n'est le fait qu'elles sont dépourvues d'yeux et d'antennes !

— Ah oui ? Elles sont aveugles ?

— Pas vraiment, leurs multiples pattes et leurs ventres sont couverts de cils vibratiles qui doivent leur donner une bonne perception sensorielle de leur environnement.

— Pourquoi ne viennent-elles pas jusqu'ici pour nous attaquer, elles sont dressées ou… quelque chose de ce genre ?

— Non, j'ai remarqué plusieurs pièces métalliques de grandes tailles enterrées à faible profondeur et j'ai l'impression qu'il s'agit d'une sorte de barrière. Ces pièces sont gravées de symboles Nécromantiques… ». J'opinais légèrement de la tête quand un de ces Scolophides fit trembler le sol sous mes pieds en passant non loin de la barricade de fortune. L'envie de les affronter me taraudait déjà. Une puissante

explosion me débarrasserait de ces monstres en un rien de temps. Il me suffirait de faire en sorte de les rassembler autour de moi et j'en aurais fini en une fois. Mais, afin de ne pas mettre en danger Loryann et tous les pauvres gens éparpillés non loin, je devais effectuer cette manœuvre à bonne distance. Et pour cela, je devrais me rapprocher du grand tombeau. Le chef de la garde revint vers moi pour se gargariser : « Alors ? Vous y allez ? C'est tout de suite plus impressionnant qu'une poignée de soldats, pas vrai ? ». Pour toute réponse, je lui adressais un petit sourire qui le mit mal à l'aise. Il ajouta, en se redressant dans l'espoir d'asseoir son autorité : « Faites demi-tour à présent, comme tous les autres ! ». Les Scolophides se calmaient peu à peu, la terre de la plaine ne se mouvait plus que légèrement. Loryann toucha mon bras, me disant en aparté : « Je crois que nous n'avons guère le choix. ». Avec un regard de biais, je lui répondais à mi-voix : « Allez vous mettre à l'abri dans votre voiture. Une tempête s'annonce. ». Elle eut une mimique surprise, jeta un œil aux cieux puis hoqueta : « Une tempête ? Mais… Il n'y a aucun signe de… Le ciel est bas, certes, mais… ». Je lui adressais un petit sourire ponctué d'un clin d'œil en posant ma main sur la sienne. Puis j'ajoutais : « Faites-moi confiance… Une terrible tempête. » …

Incertaine, elle recula néanmoins jusqu'à retourner à son carrosse. L'étendue désertique autour de la grande sépulture avait retrouvé son immobilité. Ofélius me questionna : « Je devine que vous avez un plan d'attaque, Taïs…

— Une ébauche de plan, oui. Mais je pense que cela suffira… ». En prononçant ces derniers mots, je me dirigeais sur la gauche pour contourner la barricade. Là, les soldats parurent sortir de leur torpeur, certains vinrent se planter devant moi, l'air mauvais. Leur chef les interpella : « Laissez-là faire, les Scolos ont faim ! Nous sommes là pour mettre en garde les gens et celle-ci n'en a que faire ! Si elle veut mourir, c'est son droit ! ». Les hommes s'écartèrent, faisant quelques commentaires sur mon inconscience et ma bêtise. Je marchais en les ignorant royalement quand Ofélius m'arrêta en flottant juste devant moi : « Un instant Taïs. Vous vous tenez juste sur la limite qui tient ces bêtes captives. Elles percevront le prochain de vos pas sur le sol. ». Machinalement, je baissais les yeux sur mes pieds. Si je prenais le risque d'avancer encore sans être chargée d'Ihra, mon fils pourrait s'éveiller et m'en empêcher. Et face à des créatures aussi énormes, mes chances de survie ne tiendraient qu'à une fuite rapide. En relevant la tête, je laissais l'énergie m'envahir. Le spectre me dit alors, d'un ton plus grave : « Il vous faudra être rapide…

— J'ai été bien entraînée. Partez devant et placez vous assez loin de la route et du tombeau. Il s'agirait de ne pas le détruire par mégarde… ». Il s'effaça tandis que je prenais une profonde inspiration. Quand je m'élançais, je ne tardais pas à percevoir les premières vibrations dans le sol sous mes pieds, mais bien loin d'en éprouver de la crainte, une forme d'excitation grandissante me poussa davantage en avant. Et dès que je poussais un peu plus sur mes jambes, je perçus l'accélération s'amplifier sous l'influence de l'Ihra. Ce qui était valable pour Terys l'était aussi pour moi. L'ivresse de la vitesse ne tarda pas à m'envahir au point que je ne perdais quasiment la sensation du sol sous mes pieds. Y glissant plus que je n'y courrai. Autour de moi, les Scolophides jaillissaient de terre, y replongeaient dans un chaos total, soulevant parfois des plaques entières de sol desséché qui retombaient dans un fracas poussiéreux. Mais rien ne m'atteignait, l'énergie que je dégageais alors pulvérisait tout ce qui retombait dans ma direction. La lumière rouge d'Ofélius marquait l'endroit où je pourrais libérer assez de puissance pour éradiquer les monstres à ma poursuite. Le spectre avait pris une forme sphérique où il concentrait toute son énergie spectrale. Je me rapprochais de lui à grande vitesse quand un Scolophide énorme surgit des profondeurs à la verticale juste devant moi. J'eus à peine le temps de voir ce corps noir et luisant dérouler ses anneaux que je le traversais sans que mon allure en soit ralentie. Le son que firent ses entrailles en explosant sous le choc était pour le moins écœurant mais extrêmement bref. Du coin de l'œil, je vis que la mort d'un de leurs congénères n'arrêtait pas les autres. Mais j'étais presque sur Ofélius. Les Scolos me talonnaient, je n'aurais pas le temps de me placer avant l'explosion. Je ralentis progressivement, la terre se soulevait autant sur mes flancs que sous mes pieds. J'étais à moins de cinquante mètres du spectre quand il reprit forme humaine et me cria : « MAIS QUE FAITES-VOUS ?! ». Je choisis cet instant pour m'arrêter brusquement. Je dérapais sur le sol meuble en captant une charge massive d'Ihra qui me fit presque perdre la vue pendant une seconde. Le sol sous mes pieds s'affaissa comme je l'avais prévu et quatre Scolophides jaillirent en surface autour de moi. Tandis que je m'enfonçais dans les éboulis causés par leurs mouvements, je levais les yeux pour voir leurs abominables gueules circulaires pleines de crocs acérés plonger sur moi. Un frisson furtif courut sur ma nuque juste avant que je ne libère toute mon Ihra dans un cri rageur. Pendant une demi-seconde, je ne vis plus que la lumière d'un vert très pâle, presque blanc. Un vacarme de craquements humides se fit entendre, suivi aussitôt après par ce bruit de pluie étrange que firent les morceaux de Scolophides en retombant au sol… Je me dégageais avec peine de la terre retournée dans laquelle je m'étais enfoncée jusqu'à la taille. Elle crépitait sous la morsure de mon énergie quand je gravissais le petit

cratère formé par mon explosion. Ofélius se tenait au bord, regardant autour de lui d'un air effaré. Quand j'arrivais à sa hauteur, je découvrais le spectacle bien peu ragoûtant qui s'étalait tout autour de nous. Des morceaux de créatures épars, suintant de sang et de mucus. Leurs corps avaient été arrachés du sol et il en subsistait encore certaines parties, dispersées çà et là. Des vers énormes aux anneaux lisses et bruns absolument terrifiants. J'approchais de l'un d'eux, hypnotisée par les tressaillements nerveux des centaines de petites pattes crochues rendant leur dernier mouvement réflexe. Je tendais la main machinalement quand une sensation troublante me saisit. Des tremblements, de plus en plus marqués puis des picotements dans tout le corps. Je reculais en portant mes mains à mon ventre, chancelante. Ofélius s'exclama alors, d'une voix blanche : « Taïs ! Votre Ihra ! ». Je crus qu'il me mettait en garde contre une interruption de charge trop brutale mais en baissant les yeux sur mes mains, je crus halluciner. Mon rayonnement n'était plus de cette teinte vert bleu habituelle. Elle était comme striée de jaune par vagues successives. Et à chaque vague, les picotements se faisaient de plus en plus intenses, de plus en plus désagréables. Je levais un regard aussi inquiet qu'incrédule vers Ofélius qui se précipita pour me soutenir mais quelque chose le repoussa. Quelque chose qui émanait de moi. Les picotements se firent tiraillements, je posais un genou au sol et, effrayée, je décidais de chasser mon énergie qui semblait dysfonctionner. Mais contrairement à d'ordinaire, je n'y parvins que difficilement. Je finis par tomber à genoux, les deux mains à plat sur le sol, la respiration oppressée par l'effort considérable que cela me demandait. Ofélius me parlait, me questionnait, très angoissé mais je ne l'entendais qu'à peine, ma tête était douloureuse comme écrasée dans un étau d'acier. Et tout à coup, une vibration quasi imperceptible me parvint de sous la terre… J'eus à peine le temps de relever la tête que je vis un Scolophide surgir à moins de deux mètres devant moi. Bien moins grand que les autres, sans doute un de leur rejeton. Mais pas moins dangereux. Je tentais de me relever sans y parvenir, mon corps entier était contracturé de toutes parts. La bête ondula rapidement dans ma direction, je ne parvins qu'à me projeter un peu en arrière jusqu'à me retrouver quasiment étendue tandis que la créature se redressait au-dessus de moi pour frapper. Je ne contrôlais plus mes membres, l'occurrence de la mort traversa mon esprit. Mais au moment même où la gueule béante et écumante du Scolophides fondit sur moi, quelque chose la stoppa net et elle disparut de mon champ de vision. J'avais entraperçu une masse sombre, entendu un grognement profond puis, plus rien. En me redressant avec peine, ce que je vis alors me pétrifia de surprise. À quelques mètres, un animal se battait avec la créature. Un corps-à-corps anarchique d'une violence absolue. Et au sortir d'un nuage de

poussière soulevée par le corps du Scolo martelant le sol, la scène qui s'offrit à mes yeux me sidéra autant qu'elle m'inquiéta. Je découvrais Vigo. Vigo enserrant à bras-le-corps la créature qui avait planté ses crocs dans son dos par-dessus son épaule telle une énorme sangsue. C'est dans un rugissement rauque que le Vilan resserra brutalement son étreinte, faisant craquer les anneaux jusqu'à que ses bras s'y enfoncent… La bête eut un dernier soubresaut puis son corps cesser de bouger. En s'ébrouant dans un grognement, Vigo se débarrassa de la mâchoire toujours plantée entre ses omoplates. J'étais abasourdie par ce que je venais de voir. Mon ami vint vers moi d'un pas alourdi par la douleur tandis que je ne parvenais toujours pas à me relever. Il était couvert de sang, le sien et celui de la bête qu'il venait d'occire. Il s'agenouilla près de moi et ébaucha un geste que je stoppais en soufflant : « Non ! ». Mais il eut un froncement de sourcil et acheva son geste jusqu'à poser une main sur mon épaule. Il parut aussi surpris que moi de ne ressentir aucune brûlure mais ne se perdit pas en réflexions, me soulevant bientôt du sol pour me porter. Mon corps était traversé de contractions douloureuses, je ne me rebellais pas, incapable de comprendre ce qui m'arrivait. Je luisais désormais d'une lumière jaune très pâle et n'avait aucun contrôle sur elle. Ofélius dit alors au Vilan : « Par ici, inutile de retourner vers les soldats. ». Nous prîmes donc la direction du grand tombeau sans plus attendre. En chemin, Vigo questionna Ofélius sur mon état mais il n'avait aucune réponse à lui donner, lui aussi dépassé par les évènements…

Je ne vis pas grand-chose de l'entrée de la grande sépulture. Mes douleurs musculaires étaient telles que je fermais les yeux et me mordais les lèvres pour ne pas gémir. Accrochée à la fourrure poisseuse du Vilan, j'avais un sentiment de vulnérabilité que je n'avais jamais éprouvé auparavant. Et cela me ravageait le cœur. Colère, angoisse, panique, crainte de perdre mon enfant, tout s'entrechoquait en moi dans un chaos douloureux. Quand nous nous trouvâmes devant la porte monumentale, je ne percevais quasiment plus rien des échanges entre mes deux compagnons, trop concentrée sur cette souffrance physique qui ne semblait plus vouloir cesser. Reste que je ne remarquais l'absence d'Ofélius que bien après que nous soyons entrés, Vigo et moi au cœur même du tombeau. Je voulus questionner mon ami mais je ne parvenais plus à articuler, la mâchoire comme bloquée dans un ultime spasme. À un moment, je ne pus contenir un gémissement profond. Le Vilan me serra plus étroitement en me disant à l'oreille : « Courage, nous y sommes presque. ». J'aurais pu confondre alors sa voix rocailleuse avec celle d'Angus. Mes perceptions me trahissaient mais il me semble qu'il s'arrêta peu après

et que tout son corps se crispa brièvement avant qu'il ne se remette à marcher lentement. Quelque chose dans sa démarche avait changé mais je n'étais plus sûre de rien… Mais il finit par s'arrêter pour de bon. Je le sentis s'agenouiller lourdement sur le sol dur où il me déposa délicatement. J'avais désormais beaucoup de mal à garder les yeux ouverts tant je me concentrais sur cette douleur que je n'arrivais pas à identifier. Dans une position presque fœtale, mon corps était par moment secoué de spasmes musculaires mais, entre mes cils, je vis le Vilan toujours à genoux auprès de moi, le museau relevé vers les hauteurs de la salle où nous nous trouvions. Son regard paraissait absent, vide, comme si ce qu'il fixait l'hypnotisait totalement. Mais je ne pouvais suivre ce regard, me tordant au sol comme un ver à l'agonie. Vigo, parfaitement immobile, dit quelque chose que je ne saisis pas. Et quand il répéta ces mots, je n'en compris pas le sens : « Nomme-le. ». Il les redit sur le même ton monocorde sans que je puisse y répondre ou lui en demander le sens. Et tout à coup, je vis ses grandes mains griffues venir se poser de part et d'autre de mon visage tandis qu'il se penchait sur moi. Ses yeux de félin n'avaient plus la moindre expression, pareils à ceux d'une poupée sans vie. Il articula : « Nomme-le. Donne un nom à ton enfant. Donne-lui une existence propre. Tu seras libérée de la douleur. ». Je n'étais pas certaine de comprendre mais une évidence m'apparut cependant dans le chaos douloureux de mon cerveau. Ces paroles ne venaient pas de Vigo. Quelqu'un d'autre les lui dictait. Quelqu'un d'assez puissant pour prendre le contrôle de son esprit. Quelqu'un d'assez puissant pour savoir ce qui m'arrivait. Quand je refermais les yeux dans un ultime effort de réflexion, de lourdes larmes roulèrent sur mes joues. La première image qui me vint en tête fut celle d'Angus tandis qu'il me proposait divers prénoms pour notre fils. Mais je n'entendis qu'un seul des mots qu'il avait prononcés alors. Le tout dernier. Et c'est dans un gémissement déchirant que je parvins à dire : « Fff… Flynn ! Tu… t'appelles Flynn ! ». Instantanément, la ceinture d'acier qui enserrait mon crâne parut disparaître puis, comme une onde descendante, les contractures de ma nuque, ma mâchoire, mes épaules s'amoindrirent. Vint le moment où ma poitrine fut libérée de l'étau qui l'enserrait, je pus inspirer profondément et retrouver l'usage de mes mains, mes bras dans le même temps. Mais j'en ressortais épuisée, je pus à peine me redresser pour voir la lueur jaune quitter mon corps au long de mes jambes. Vigo se tenait toujours à genoux, son regard vide était retourné se fixer loin derrière moi. Je sentais déjà le sommeil m'envahir quand je tentais de faire pivoter mon corps pour voir ce qui l'hypnotisait ainsi, en vain. Je m'écroulais dans la seconde suivante, face contre ce que j'identifiais alors comme une dalle de pierre polie.

Quand je m'éveillai, je ne sais combien de temps plus tard, je retrouvais le Vilan dans la même position, toujours aussi immobile. Comme statufié en adoration devant quelque chose… Je ne luisais plus et me sentais bien mieux, même si mes muscles étaient encore un peu endoloris. Je me relevais piteusement en soufflant : « Vigo… Vigo tu m'entends ? ». Je pris sa grosse tête entre mes mains pour tenter de le secouer, mais il était littéralement pétrifié et bien trop lourd pour moi. Quand je me retournais pour chercher ce qui le mettait dans un tel état, ce qui s'offrit à ma vue m'impressionna dans l'instant. Nous nous trouvions dans une immense salle aux murs et sols de pierres lisses, presque entièrement plongée dans l'obscurité. Une énorme brèche dans le plafond laissait entrer un rai de lumière pâle, auréolant les lieux de nuances grises, presque bleues. Et au centre de cette salle, une imposante statue trônait, en surplomb d'un tombeau de pierre. Une tombe dont le couvercle avait été brisé… Le tombeau du roi. Un puissant frisson couvrit mon corps de chair de poule. J'avais beau ne pas être Lyrkanienne, l'endroit imposait le respect et l'admiration. D'autant qu'en m'approchant, je pus mieux discerner la statue monumentale et son aspect me serra le cœur. Une femme aux traits harmonieux, visage un peu incliné sur le côté dans une expression de tristesse indescriptible. Dans une de ses mains, alignée aux plis rectilignes de sa robe, une épée. Et dans l'autre, ce que j'identifiais comme un rameau. Ses bras tombant le long de son corps en rajoutaient à l'expression de peine qui émanait d'elle. Tant et si bien que je dus détourner le regard vers la tombe en sentant ma gorge se serrer. Cette statue était la personnification du deuil, à n'en pas douter. Mais c'était aussi l'objet de la sidération étrange de Vigo. Je m'en approchais donc davantage en baissant les yeux, bien petite et insignifiante aux pieds de cette femme de pierre qui devait mesurer dans les trois ou quatre mètres de hauteur. C'est pareil à une fillette intimidée que je tendis la main pour toucher la sienne. Quand mes doigts effleurèrent la poussière recouvrant la sculpture, ils tremblaient. Mais dès que j'entrais contact direct avec la pierre, sa surface froide et lisse m'en rappela une autre. Sans y croire, j'essuyais un peu de saleté et ouvrais de grands yeux en réalisant qu'il ne s'agissait pas de simple pierre ou de marbre… J'avais devant moi une statue d'Ereeus. Je fis un ou deux pas en arrière, ne parvenant pas à y croire. Une telle quantité de ce matériau si précieux… Les Premiers étaient-ils donc bien ces êtres de légende qu'Ofélius idolâtrait ? Quelle puissance avait-il fallu pour créer cette sculpture monumentale en Ereeus ? J'en avais presque le vertige… La voix blanche de Vigo me ramena à la réalité : « Il est temps de faire un choix Solène. ». Je

tressaillis en me retournant vers lui. Il ajouta : « L'épée ou la branche. Choisis ton destin. ». Je me figeais, sourcils froncés, avant de lever les yeux vers le visage de la statue. Une méfiance indescriptible m'envahissait. En reculant, je fermais brièvement les yeux afin de capter toute aura à proximité, en vain. Seul celui du Vilan, d'un blanc éclatant m'apparut. En reprenant une vision normale, je lâchais entre mes dents : « Qu'est-ce que cela encore ? Un foutu spectre qui cherche à quitter sa tombe sans doute… J'ai déjà donné… ». Vigo parla à nouveau : « Fais un choix maintenant Solène. ». En réponse, je rugissais d'une voix forte : « Ofélius ! » mais il n'apparut pas comme il était censé le faire. Je haussais le ton en répétant mon appel : « Ofélius j'ai besoin de vous ! ». En vain. Le Vilan dit alors sur ce même ton monocorde qui n'était pas le sien : « Il ne viendra pas. Je suis le seul esprit qui subsiste ici.

— Mais qui es-tu ?! ». Un court silence s'abattit sur la salle avant que j'obtienne cette réponse : « Je suis celle par qui tu es venue au monde. Celle qui a guidé ton père et l'Aube d'argent d'Ereeven. Je suis Nassuria. ». J'eus un moment de flottement, partagée entre un rire nerveux, l'incrédulité et la stupéfaction. Mais en regardant le faciès figé de Vigo, son regard vide, le doute me fit frissonner. Nassuria… La reine Première ? Je portais une main à mon front sans pouvoir y croire. Je balbutiais : « La reine… Rien que ça… Ce n'est pas…

— Fais un choix et je te raconterai ton histoire. ». Troublée, cette injonction renouvelée me mit le feu au cerveau. Je rugis vers la statue : « Mon histoire, je la connais ! Et si vous comptez me parler de mon avenir, je n'ai pas envie de vous entendre ! Je suis la seule à en décider !

— Oui, tu es la seule. La seule qui puisse choisir quel monde tu veux pour ton enfant.

— Quoi ?!

— Fais un choix maintenant. ». Une angoisse écrasante s'abattit soudain sur moi. Si cet esprit était bel et bien celui de la reine Première, son savoir dépassait tout ce que je pouvais imaginer. Mais si tout ceci n'était qu'un piège… Un tissu de mensonges destiné à… Destiné à quoi ? Je perdais pied, un profond sentiment de peur me serrait la gorge. Moi qui voulais rester libre de mes choix, de mon destin, l'occasion qu'on me donnait de le faire m'anéantissait d'inquiétude. Mes genoux fléchirent un peu, je dus m'appuyer contre la sépulture royale, la respiration oppressée. Le silence était retombé autour de moi, épais, énorme. La reine n'ajouta plus un mot. Sans

doute savait-elle par quelles affres de doutes je passais alors. La présence d'Angus à mes côtés me manqua plus que jamais. C'était une souffrance autant physique que morale. Je demandais, d'une voix un peu cassée par l'émotion : « Comment… Comment savoir quoi choisir ?

— Il n'y a pas de mauvais choix. Il n'y aura que le tien.

— L'épée ou la branche… ». Je pris ma tête entre mes mains en tentant de comprendre ce que cela pouvait bien signifier. Mais je n'y parvins pas. L'épée symbolisait sans doute le combat, mon regard se dirigea vers celle que tenait la statue. Mais la branche ? Que symbolisait-elle ? La nature ? Et auquel cas, en quoi cela me concernait-il ? Choisir de combattre sa nature ou la laisser suivre son cours ? Était-ce de cela dont il était question ? Je sombrais dans une incompréhension totale mais je ne posais plus aucune question, bien consciente que la reine ne me répondrait que par énigmes… En passant mes mains sur mon visage, je vis que mes yeux luisaient. Mon fils était en éveil. Flynn… Je lui avais donné un nom sur le conseil de cet esprit se disant reine. Et j'avais été libérée de la douleur. Elle n'avait pas menti. Une once de confiance naquit en moi. Je regardais encore la statue, son expression si triste, avant de souffler : « Je choisis… La branche…

— Qu'il en soit ainsi. ». Une vibration d'abord ténue monta du sol en s'amplifiant très vite. Bientôt tout se mit à trembler autour de moi au point que je tenais à peine debout. Mon premier réflexe fut de m'agripper au tombeau puis, voyant que Vigo ne bougeait pas malgré les secousses venant du sol, je me précipitais sur lui. Quand je l'attrapais à bras-le-corps, nous roulâmes tous deux sur le dallage qui se fendillait. Des morceaux de plafond et de murs tombaient tout autour de nous dans un fracas assourdissant. Mon esprit bascula dans un désespoir terrifiant, j'avais fait le mauvais choix, le temple s'écroulait sur nous et avec lui le monde allait disparaître. Je ne sus que recouvrir Vigo de mon corps en tentant de le protéger des débris, les yeux fermés avec force, remplis de larmes amères. Le vacarme ambiant était indescriptible, j'étais tétanisée par la peur. Ma dernière pensée fut pour Angus tandis que mes mains se crispaient dans la fourrure du Vilan…

Et tout à coup, le bruit cessa. Je perçus encore le son de quelques éboulis de pierre tout proches. Puis celui que rendent de petits cailloux dégringolant une pente… Et enfin, le silence… Le silence et

l'incrédulité. J'étais en vie. Sous mes paumes, je sentais la respiration tranquille de Vigo. J'ouvrais les yeux sur une relative obscurité entrecoupée de rayons de lumière pâle. Nous étions recouverts de débris de pierre mais pas écrasés comme je l'avais craint. En forçant un peu, je parvins à me redresser en écartant les décombres. Une lueur presque aveuglante me fit plisser les yeux tandis que je dégageais mieux mon ami Vilan. Je repoussais encore quelques pierres avant de pouvoir me relever, abasourdie par ce que je voyais autour de moi. Le temple de la sépulture royale n'avait plus de plafond, la lumière du jour éclairait tout d'une généreuse teinte presque dorée. Je pus voir le ciel au-dessus de nous sans parvenir à y croire. Dans la couche épaisse des nuages gris cendre, un trou parfaitement circulaire s'était formé. Et par ce trou, l'on pouvoir voir un bleu d'azur irréel. L'ouverture s'élargissait rapidement, ouvrant un passage aux rayons d'un soleil de plomb. À la verticale de ce passage, la statue de la reine Nassuria diffusait une colonne de lumière bleue au rayonnement étrange. D'une pâleur pure et intense sans être aveuglante. Vigo émit un grognement, je l'aidais à se dégager des ruines et dès qu'il se fut assis sur l'une d'elles en chancelant, je pris sa tête entre mes mains pour examiner son regard. Il n'était plus sous influence, je retrouvais ses yeux de félins et leur vivacité, même s'il était visiblement sonné. Une voix de femme désincarnée résonna alors autour de nous : « J'ai beaucoup à t'apprendre Solène. Viens. ». Vigo tressaillit de surprise mais, voyant qu'il allait mieux, je lui dis : « Ne bouge pas, récupère un peu, je t'expliquerai. ». Il hocha la tête, je me dirigeai aussitôt vers la statue en demandant : « Que s'est-il passé ? Ai-je fait le bon choix ?

— Il n'y avait pas de mauvais choix, je te l'ai dit. Celui que tu as fait te demandera beaucoup de courage, mais je te sais à la hauteur de la tâche.

— Quelle tâche ? Et puisque vous savez tout, pourquoi suis-je ici ? Était-ce vous le spectre qui m'a poussée à travers le portail ? Et pourquoi n'apparaissez-vous pas ?

— Tu auras toutes les réponses à tes questions mais avant cela tu dois écouter ton histoire. ». Debout face à la sculpture d'Ereeus, je croisais les bras en disant : « Très bien, je vous écoute. ». La reine Nassuria commença alors un récit qui remontait aux origines de ce monde. Je compris vite que ce qu'elle appelait "mon histoire" était en fait la sienne, la nôtre, celle du peuple originel. Sa voix, plutôt grave, résonnait légèrement dans ce qui restait de la grande salle autour de nous. Et son ton presque monotone, eut tôt fait de me plonger dans une forme de torpeur qui m'incita à m'asseoir sur le sol devant la statue. J'avais l'impression que tous mes sens étaient captés par ce

timbre de voix étrange qui commença par me dire : « Voici plus de cinq mille ans que je suis arrivée en ce monde… Au fil des siècles, j'ai vu les sociétés, les empires, naître et mourir. Tout comme j'avais vu s'éteindre la nôtre avant le grand départ. Car il faut que je te parle de cette planète, ce monde que nous avions quitté. Ereeven. Pas ce pays que tu connais. Non, l'astre originel d'où nous sommes issus, au cœur de la galaxie d'Indiir… Comme l'avaient prévu nos plus brillants scientifiques, deux soleils étaient sur le point d'entrer en collision et Ereeven serait le premier monde victime de ce cataclysme cosmique. Notre exil était donc prévu depuis bien longtemps… Mais notre nature ne nous permettait pas de nous installer n'importe où. En ces temps troublés, nous étions encore constitués de cette pure énergie que tu nommes Ihra. Et malgré des siècles de recherches effrénées, nous n'avions pas trouvé de planète similaire à notre Ereeven. Il nous fallut donc envisager d'autres options telles que la modification de notre génétique… ». Elle marqua une pause puis reprit : « Mais ce terme n'est sans doute pas familier. Pour l'expliquer plus simplement : il nous fallait nous adapter physiquement au monde qui nous accueillerait… De nombreux vaisseaux quittèrent Ereeven pour autant de destinations inconnues. Car il nous fallait avant tout nous éloigner de la galaxie d'Indiir. La distance était primordiale. Deux de ces vaisseaux s'échouèrent sur cette planète, l'un dans la partie occidentale et l'autre, orientale. Ce monde qui nous accueillait bien malgré lui était bien au-delà de nos cartographies spatiales. Il n'avait donc jamais été identifié. Nous nous retrouvions dans un univers dont nous ignorions tout… ». Elle s'interrompit tandis que mon imagination déroulait une suite d'images brouillonnes ? Je ne comprenais pas tout des termes qu'elle employait mais je parvenais cependant à visualiser l'essentiel des évènements. Quand elle poursuivit, j'avais conscience qu'elle choisissait ses mots pour que je sois à même de tout saisir : « Nos navires étaient endommagés mais la majorité de nos équipements scientifiques étaient néanmoins encore utilisables. Un choix crucial s'imposa alors… Les utiliser pour réparer les avaries et pousser plus loin nos recherches ou bien nous en servir afin de nous adapter à ce monde inconnu… Nous avons donc choisi de rester. Mais il nous fallut prendre le temps d'observer l'environnement avec minutie avant de pouvoir fouler le sol de cette planète. Plusieurs centaines d'années humaines… Grâce à des armures d'Ereeus étanches, certains d'entre nous purent quitter les vaisseaux afin d'étudier au plus près la faune et la flore. Mais contenir ainsi notre énergie dans des enveloppes factices s'avéra dangereux. Car la compresser revenait à la concentrer, et l'Ereeus faisait office d'accumulateur. Les… porteurs d'armures, ne pouvaient survivre à la surcharge et finissaient vaporisés en elles… En étudiant certaines espèces endémiques, nos scientifiques découvrirent

qu'elles aussi étaient porteuses d'Ihra. Bien moins intense que la nôtre, mais suffisamment pour les mettre sur une piste de recherche. Ainsi ils isolèrent bientôt un gène… Une particularité présente chez de nombreuses races qu'ils nommèrent : le gène irradiant. En d'autres termes plus simples à comprendre, la particule qui génère l'énergie… Enfin, la possibilité de nous transférer dans une enveloppe viable apparaissait. Il fut vite question de croiser et manipuler des espèces autochtones afin de renforcer cette particule. Mais de l'avis de tous nos chercheurs, c'eut été une perte de temps. L'évolution d'une race, même stimulée artificiellement, aurait demandé des milliers d'années de travail. Et malgré notre longévité, nous n'étions pas immortels. Une autre voie s'offrait à nous : créer, à partir de différents individus préexistants, une nouvelle espèce capable de contenir notre flux d'énergie. Il y eut de nombreuses tentatives qui donnèrent lieu à des échecs, mais aussi à de relatives réussites. Telle la création d'êtres tels que ton ami Vilan. ». Le ton de Nassuria avait brusquement changé pour se faire plus léger. Cela me ramena brièvement à la réalité, je demandais du tac au tac : « Les Premiers ont créé les Vilans ?

— Oui. À partir de tous les grands prédateurs de ce continent. C'est pourquoi il n'y en a guère dans l'Ereeven que tu connais.

— Mais pourquoi des prédateurs uniquement ?

— Justement à cause de ces mêmes prédateurs. Nous savions que nous serions potentiellement à leur merci, une fois acclimatés. Il fallait être en mesure de se défendre.

— Mais vous aviez des armes ? Les armes légendaires ? C'est aussi un mythe ? ». Elle marqua une pause avant de reprendre d'un ton las : « Non. Ce n'est pas un mythe. Mais vois-tu… Notre peuple avait atteint un niveau de sagesse qui lui interdisait certaines choses. Nous devions nous adapter au monde sans violence. Nous y implanter, pas le coloniser. Nos armes ne devaient servir qu'à affronter une menace d'égale puissance à la nôtre. Pas des animaux sauvages ou des humains effrayés… ». Respecter le rapport de force. Seuls les sages les plus puissants pouvaient se permettre ce principe. Une sensation de chaleur familière me tira de cette réflexion et, en baissant les yeux, je découvris mes mains baignées dans une lumière douce et tiède. Je levais le nez en l'air, quelle ne fut pas ma surprise en découvrant un ciel parfaitement dégagé par le plafond éventré du temple. Machinalement, je me levais en sentant les rayons du soleil sur mon visage où s'ébauchait déjà un sourire. La reine me dit alors : « Oui, cela aussi je te l'expliquerais… ». J'eus un pouffement de rire nerveux en retrouvant des cieux aussi cléments, mon regard se tourna en

direction de Vigo, que j'avais presque oublié : « Regarde ça ! ». Mais il n'était plus là où je l'avais laissé. Il me surprit en répondant, du fond du coin sombre où il se tenait, plaqué au mur : « Oui, j'ai vu… C'est… effrayant… pas normal. ». Avec un sourire de biais, je le rejoignais en lui tendant les mains : « Mais si, ça c'est normal ! Chez moi, ça l'est en tout cas, viens ! ». Je dus lui décroiser les bras et les tirer doucement pour qu'il s'avance en pleine lumière. C'est presque timidement qu'il leva les yeux au ciel, la gueule entrouverte. Il cligna des paupières en humant profondément l'air puis souffla : « Ça change… c'est en train de changer… les odeurs sont… différentes… ». Je ne pus retenir un petit rire nerveux avant qu'il ne dise : « Et ce bleu… je n'ai jamais… c'est vraiment très bleu ! ». Ses pupilles de félin fixant le ciel ensoleillé étaient pareilles à de fines fentes noires sur deux amandes de jade. Il dégageait soudain une profonde sérénité, je serrai ses grosses mains velues dans les miennes. Il se redressa tout à coup, me prit par les épaules pour me dire, presque exalté : « Je vais chercher les autres ! Ils doivent voir ça !

— Les autres ? ». Il ne me répondit pas et bondit vers la sortie à moitié effondrée. Mais brusquement, il s'arrêta net en pleine course, la reine dit alors : « Non. Personne d'autre ne doit entrer ici. Si tu sors, tu ne pourras plus revenir. ». Il se mut à nouveau en grommelant : « Inutile de me pétrifier à tout bout de champ ! Je vous entends aussi ! ». Il se tourna ensuite vers moi : « Solène, je vais leur dire que tu vas bien. Le vieux spectre était très inquiet… Nous t'attendrons dehors.

— D'accord… ». À nouveau libre de ses mouvements, il allait passer la porte quand je l'interpellais : « Hé Vigo !

— Quoi ?

— Merci. ». Un éclat de sourire traversa son regard avant qu'il ne s'engouffre dans le passage…

Chapitre 32 :

La nuit des temps.

À peine Vigo fut-il parti que je retournais m'asseoir face à la statue. Une multitude de questions me passait en tête. Je brûlais d'en savoir plus. De tout savoir. Et la reine Nassuria n'avait que trop attendu celui ou celle à qui elle pourrait livrer son histoire. Elle reprit le cours de son récit où elle s'était arrêtée. La création des Vilans et de toute une cohorte de créatures parfois conçues par accident, dont les noms me parlèrent souvent. Teslins, Flizars, Blavaks, Menchass, Skrig… Quasiment la moitié des espèces présentes dans les bestiaires que j'avais pu compulser. Les expérimentations des Premiers avaient duré des décennies avant qu'ils ne comprennent qu'aucune de ces créatures ne serait jamais en mesure de contenir leur énergie. Que c'était leur énergie qui devait s'adapter à la vie sur cette planète. Et quand les Premiers échoués en Lyrkania évoquèrent la possibilité de la diminuer en ce sens, ceux échoués près des contrées humaines s'y refusèrent. Les premières tensions naquirent de ce désaccord. Les Lyrkaniens décidèrent cependant de tenter l'expérience. Ils étaient parvenus à combiner les particules irradiantes les plus résistantes en un être dont l'aspect pourtant, n'avait rien d'aussi impressionnant qu'un Vilan. Un humain. D'apparence humaine du moins, car il leur avait fallu le rendre bien plus fort et solide que ceux dont il partageait l'allure. Deux de ses êtres hybrides furent donc créés, un mâle et une femelle, afin de respecter le cycle de reproduction propre à ce monde. Car la reine m'apprit qu'à l'origine, les Premiers, constitués de pure énergie, étaient asexués. Qu'il leur fallait opérer une fusion énergétique unique dans toute leur existence pour donner vie à un autre individu. Et que cette fusion durait plusieurs années humaines durant lesquelles une interruption, même minime, causait la destruction des deux partenaires. Cette explication me donna la mesure de la fragilité de ce peuple, au demeurant si puissant… Mais diviser l'énergie d'un individu demanda encore de nombreuses décennies de recherche. Pendant ce laps de temps, les Premiers purent observer que toutes les espèces créées par accident se reproduisaient et s'adaptaient parfaitement à leur environnement. Un nouvel équilibre naturel se mettait en peu à peu en place. Et quand vint le jour où les

scientifiques parvinrent enfin à diviser l'Ihra, une question éthique se posa de la plus concrète des manières. La pérennité des anciens habitants de la planète Ereeven ne tenait plus qu'à un choix. Il y eut de longs échanges — parfois houleux — entre les deux communautés de rescapés. La décision à prendre n'était pas anodine. Il était question de préservation et encore une fois, d'éviter l'extinction. Leur espèce, en tant qu'êtres de pure énergie disparaîtrait mais leur culture, leur savoir seraient préservés. Sans arriver à un accord unilatéral, il fut néanmoins décidé qu'un seul transfert d'énergie serait opéré. Que l'on prendrait le temps d'observer son acclimatation et son évolution avant de trancher pour l'ensemble du peuple Premier. Le receveur mâle fut choisi quasiment au hasard. Et le transfert eut lieu…

La reine Nassuria marqua une pause. Je ne prononçais pas un mot alors, craignant de la faire digresser par une question idiote alors que son récit me captivait. Quand elle reprit, sa voix témoignait d'une certaine émotion que je ne saurais décrire. Comme si chaque parole qu'elle prononça alors lui pesait : « Quand il ouvrit les yeux, le receveur eut quelques instants de trouble. Il fallut de longues minutes pour que l'Ihra circule dans son organisme de façon apaisée, qu'il parvienne à la contrôler jusqu'à la mettre en sommeil. Simultanément, il découvrait la souffrance physique, le poids de ses membres, de son corps. Puis les cinq sens de tout être de chair et de sang… Mais les chercheurs savaient, nous savions tous, que c'était le prix à payer pour continuer d'exister. Et Lyrkan, plus que tout autre…

— Le roi Lyrkan ? C'était lui le receveur ?

— Oui. ». Son timbre s'éteignit sur ce simple mot et cette fois, j'y perçus une tristesse aussi évidente qu'immense. Quand elle parla à nouveau, elle tenta de raffermir son ton : « La façon dont il s'intègrerait aux populations était primordiale. Il fallait que les humains l'accueillent parmi eux comme leur égal. Nous les avions étudiés en ce sens. Et il y parvint, au-delà de toutes nos attentes. Sa force physique et son intelligence bien supérieures, étaient de solides atouts parmi ces créatures qui s'éveillaient à peine à l'écriture. Tout en se pliant à leur mode de vie, Lyrkan les mit sur le chemin du savoir. Du premier village qui l'avait accueilli naquit bientôt une ville en perpétuelle croissance… Les principes des rescapés d'Ereeven commencèrent à s'effriter lentement face à ces résultats prometteurs. D'autant que les capacités surhumaines dont était doté Lyrkan lui permettaient d'échapper aux maladies et à la grande majorité des prédateurs d'humains. Il démontrait chaque jour qu'une nouvelle vie,

un nouveau mode d'existence était concrètement possible pour notre peuple sur cette planète. Une existence autre que celle que nous vivions alors, en reclus dans nos vaisseaux échoués… Mais ce n'était pas suffisant. L'acclimatation était une chose, la pérennité de notre espèce en était une autre… Les années passant, Lyrkan découvrit au contact des hommes, une multitude de sentiments dont il ignorait tout auparavant. Le plus cruel de tous fut sans aucun doute pour lui, la solitude. Car même s'il pouvait entrer en contact psychique avec les Premiers quand il le souhaitait, son quotidien parmi les humains lui apparaissait comme désespérément vide. Bien sûr, bâtir l'embryon d'une civilisation l'occupait suffisamment pour qu'il ne sombre pas, mais… à chaque moment passé seul, chaque soir au moment du repos. Une souffrance abyssale s'installait plus profondément en lui. Si profondément qu'elle finit par l'envahir aussi pendant ses temps d'éveil. Il perdit peu à peu l'appétit, restant des heures entières à se questionner sur son mal-être. Observant les hommes et autres créatures, vivre sous ses yeux où rien ne trouvait plus grâce. Un vieillard à qui il s'était lié lui conseilla un jour de prendre une épouse car c'était selon lui, la raison de sa tristesse permanente. Une raison humaine. Le vieil homme lui présenta de nombreuses jeunes femmes, toutes prêtes à devenir l'épouse de ce chef charismatique. Lyrkan, peu convaincu, fit quelques tentatives. Et bien qu'il s'attachât à certaines d'entre elles, il ne parvint pas à consommer le mariage. Le bruit courut parmi les humains que la nature l'avait privé de certaines capacités pour en valoriser d'autres. Que des êtres tels que lui ne pouvaient se reproduire… ». Elle émit ce qui ressemblait à un petit pouffement de rire. Surprise, je ne l'interrompis pas cependant. Elle soupira profondément avant de poursuivre : « Il finit par revenir au vaisseau pour qu'on l'examine, quand le mal-être ne le quitta plus. Un simple examen de son aura eu tôt fait de nous en donner la cause. Elle était en déliquescence. C'était une chose que nous avions envisagée. Partager une énergie en deux, c'était forcément la priver de son équilibre… Et cette fois, les Premiers Lyrkaniens décidèrent de passer outre les discussions entre communautés de rescapés. Car l'être qu'ils avaient créé pour accueillir une part de l'Ihra de Lyrkan était parfaitement viable et adapté à son nouvel environnement. Contrairement aux Premiers Ereevins, nous n'avions pas eu à utiliser nos armes pour asservir un peuple ou bouleverser la nature préexistante. Notre méthode était la bonne. Nous en étions convaincus… Le receveur était quasiment humain. Et pour les avoir étudiés au plus près, dans leur quotidien, nous savions ce qui manquait à Lyrkan. Cette part d'aura avec laquelle il ne pouvait plus se connecter, s'équilibrer… Nous avons donc opéré le transfert sur l'être femelle sans en dire un mot aux Ereevins. Ce fut un succès…

Lyrkan était présent sur le vaisseau ce jour-là… ». Elle se tut à nouveau mais ce silence-là avait une résonnance étrange. Les mots qu'elle prononça ensuite m'éclairèrent instantanément : « Et quand j'ai ouvert les yeux sur lui… Une de mes premières sensations fut… J'ai su que l'équilibre était restauré. ». Mon regard se leva vers le visage de la statue et l'expression de peine qu'on y lisait. De peine et d'amour. Un seul être, une seule énergie vitale se retrouvant dans un regard échangé. Il n'était question que de cela… Les mots de Sylvaine, puis d'Ofélius me revinrent à l'esprit. Les Ereehators purs ne peuvent aimer qu'une fois, à tout jamais. C'était là, l'ultime héritage des Premiers. Se retrouver dans l'autre, cette partie de nous-mêmes égarée, diluée dans les méandres de l'Histoire… Angus me manqua affreusement en cet instant. Plus que jamais. La voix de Nassuria allégea un peu ce poids qui écrasait ma poitrine : « Il me fallut, à moi aussi, quelque temps pour appréhender cette enveloppe charnelle mais contrairement à Lyrkan, je n'étais pas seule face à ces souffrances… Ensemble, nous retournâmes vivre parmi les hommes. Et chaque jour fut alors pour moi un émerveillement de tous les instants. Lyrkan m'apprit tout ce qu'il avait expérimenté seul et retrouva peu à peu goût à la vie. La proximité de nos deux parts d'énergie complémentaires eut tôt fait de lui rendre force et vigueur. Nous étions en résonnance énergétique permanente. Constamment attirés l'un vers l'autre, recherchant cette fusion que nous avions troquée contre la vie. Et ce n'est qu'en unissant nos corps que nous pûmes retrouver brièvement cet état de grâce momentané… Tandis que les humains progressaient sur le chemin du savoir, nous changions le destin de notre peuple en parvenant à nous reproduire. Notre tout premier enfant fut examiné avec la plus grande attention par les scientifiques du vaisseau. Ils découvrirent chez lui un amoindrissement de l'aura, lié à ses origines génétiques diverses… ». Elle dut percevoir mon trouble et se reprit : « Nos corps avaient été fabriqués à partir de nombreuses espèces, cet enfant en était donc lui-même, une nouvelle. Ainsi que tous ceux qui suivirent. Car les rescapés Lyrkaniens ne tardèrent pas à recréer des receveurs en nombre qui se reproduisirent à leur tour. Et à chaque naissance, différents types d'auras apparurent, au nombre de quatre…

— … Ereehator, Ereehiris, Ereehagen et Ereehax…

— Oui. Aussi bien en terres Lyrkaniennes qu'en Ereeven. Une nouvelle espèce était bel et bien née. Mais en Ereeven, on s'appliqua à ce que chaque type d'auras ne se reproduise qu'avec leur type similaire. Dans l'espoir de créer des lignées pures afin de conserver la plus grande puissance énergétique par individu. De rester l'espèce dominante. En Lyrkania, nos objectifs d'implantation étaient diamétralement opposés. Nos descendants se mêlèrent à la population

humaine en toute liberté dès le début. Dès que nos premiers jeunes en ressentirent l'envie. ». Des éclats de voix interrompirent la reine, je tendais l'oreille et bientôt des hennissements furieux me firent me relever. Terys. Je fis quelques pas vers la sortie, Nassuria me dit alors : « Tes amis ont besoin de toi. Reviens à la tombée de la nuit, nous terminerons cette entrevue… ». Je hochais la tête en m'éloignant à pas rapides. Mais en sortant de la grande salle par la porte en ruine, je découvrais un long corridor flanqué de colonnes énormes à moitié effondrées. Les cris et les hennissements résonnaient du haut du plafond fissuré qui s'élevait à dix mètres au-dessus de moi. Je me mis à courir tant l'ensemble semblait sur le point de s'écrouler, zigzaguant et bondissant entre les gravats millénaires. Fort heureusement, je n'eus qu'à courir en ligne droite en direction des sons pour vite me retrouver hors du temple. Et devant l'immense porte en forme d'ogive, je découvrais un attroupement qui me surprit, pour le moins. Vigo, Ofélius et Terys aux prises avec les soldats qui, précédemment, barraient l'accès à la route. Mais en approchant, je reconnus quelqu'un que je n'aurais jamais cru revoir : Svar. Le Vilan que j'avais rencontré à Austencia. Svar griffe noire, du clan Armaterre, mi-ours noir, mi-chef de bandits loqueteux improbables. En m'approchant, je compris que les gardes les questionnaient et que, étonnamment, Vigo tentait d'apaiser les choses. Je l'entendis répondre au plus gradé des soldats : « Nous sommes les lutteurs de la Nécromancienne, nous avons ordre d'attendre son retour.

— Des lutteurs ?! Mais qui est-elle ?! Comment a-t-elle pu faire… ça ?! ». L'homme désigna les Scolophides disloqués, les yeux ronds comme des billes. Terys rua avant de se précipiter vers moi, au comble de l'excitation. Je serrai son encolure contre moi, trop heureuse de la retrouver en aussi bonne forme. Son corps musculeux trembla contre le mien quand je lui murmurais : « Oui, moi aussi ma belle, je suis si contente de te revoir… ». Elle me bouscula un peu en trépignant quand Ofélius apparut brusquement à côté de moi, visiblement très heureux de me voir, lui aussi : « Taïs ! Enfin ! Allez-vous bien ? J'étais très inquiet !!

— Je vais très bien maître spectre… Et j'aurai beaucoup à vous dire quand le moment sera venu. ». Il ne parut pas comprendre la portée du sourire que je lui adressais alors. Mais je ne m'attardais pas et rejoignais les Vilans pour me placer entre eux et les soldats en demandant d'un ton détendu : « Messieurs, messieurs, comment osez-vous harceler mes Vilans ? ». Leur chef eut une seconde ou deux d'hésitation avant de faire un pas vers moi en détournant le regard : « C'est-à-dire que… pardonnez-moi votre sainteté mais ce sont des sans queues ! Vous comprendrez que…

— Que quoi ? Vous me semblez bien dépourvu de bourses, pour autant je ne vous ai pas pris pour une donzelle ! Vous me faites perdre mon temps, retournez à votre poste… ». En réajustant mon pourpoint, mon regard se tourna vers la barricade et ce que j'y vis me donna à réfléchir. Les miséreux éparpillés aux abords de la route s'étaient rassemblés, certains se risquant même dans la zone auparavant gardée par les Scolophides. Je reconnus Loryann parmi eux et, alors que les soldats s'apprêtaient à tourner les talons, je les interpellais : « Attendez ! ». Leur chef me regarda piteusement quand je lui dis : « Laisserez-vous ces gens accéder au tombeau désormais ?

— Non votre sainteté, nous nous en tiendrons aux ordres de notre Merca bien aimé. Avec tout le respect que je vous dois, puis-je connaître votre nom, même si je ne doute pas que vous soyez de sang impérial… ». En me retournant, je tirais lentement une de mes épées et soupirais : « Ce n'est pas notre Merca… ». Vigo saisit instantanément mes intentions, d'un geste vif, il attrapa deux soldats par leurs têtes et les fracassa l'une contre l'autre tandis que je plantais promptement ma lame dans la gorge de leur chef. Il m'adressa un regard plein de terreur et de sidération tandis que je lui disais presque à mi-voix : « Tu me fais perdre mon temps. ». Svar trancha plusieurs gorges de ses puissantes griffes d'ursidé pendant que Vigo brisait nuques et membres avec la même sauvagerie. Je n'eus même pas à frapper à nouveau, en un rien de temps, l'escouade d'armures noires fut décimée. J'essuyais ma lame souillée dans un coin de la cape du chef de la garde en demandant à Vigo qui revenait vers moi : « Par quel heureux hasard as-tu pu me retrouver ? Et arriver ainsi à point nommé ?

— Magie.

— Pardon ? ». Il s'ébroua puissamment, projetant ainsi un peu du sang dont sa fourrure était maculée. Svar et Ofélius nous rejoignirent alors qu'il me disait : « Quand j'ai retrouvé ton cheval, elle a refusé de suivre mon itinéraire et s'est entêtée à galoper vers le Nord. J'ai failli l'abandonner mais… Elle a convaincu Svar et nous avons fini par la suivre.

— Elle a… Svar ? Que fait-il ici, lui d'ailleurs ?

— Je l'ai retrouvé en suivant ta piste. Il… ». Svar l'interrompit en s'exclamant : « Je veux être là quand cet enfant de putain mourra ! Et si j'peux y participer, c'est encore mieux !

— Cet enfant de… Le Merca ?

— Oui petite ! Il n'y a que toi qui en sois capable et s'il faut dégager le chemin devant toi, je le ferai ! On le fera ! ». Il donna une grande tape dans le dos de Vigo qui resta cependant stoïque quand il me raconta leur périple jusqu'à la Grande Sépulture. Terys les avait d'abord menés en plusieurs endroits particuliers, d'anciens temples en ruines la plupart du temps. Mais à chaque fois, ils y avaient trouvé un portail illuminé bien avant leur arrivée. Et impraticable car détruit. Vigo avait bien compris qu'elles étaient les intentions de ma jument mais ce n'est qu'à leur dernier arrêt qu'ils trouvèrent enfin un passage fonctionnel. Le Vilan m'expliqua : « Svar a du cheval tonnerre en lui, il peut communiquer avec ta jument par l'aura. Elle lui a dit comment nous devions procéder pour emprunter le portail. Et nous nous sommes retrouvés à une demi-lieue d'ici. Elle a galopé comme une furie des tempêtes depuis… Jusqu'à ce que… ». Il ébaucha un geste vers les dépouilles des Scolophides. J'eus un regard admiratif vers Terys qui semblait désormais parfaitement calme, humant avec curiosité les corps sans vie des soldats non loin. Je me tournais ensuite nonchalamment vers Svar pour lui demander, dans un demi-sourire : « Du cheval en toi ? Vraiment ? Je ne vois pas en quoi…

— Ça petite, c'est parce que tu n'as pas vu le principal ! ». Il pouffa d'un rire goguenard tandis que Vigo roulait des yeux en réprimant mal un sourire. La voix de Loryann m'interpellant de loin coupa court à cet échange. Je la vis approcher presque en courant, fort gênée par sa lourde robe. Je vins à sa rencontre d'un pas rapide et c'est à bout de souffle qu'elle tenta de me questionner : « Mais qu'est-ce que… Que s'est-il… comment ? ». Elle dut s'appuyer sur ses propres genoux, en sueur. Je la soutins en la prenant par les épaules pour lui dire : « Du calme, respirez profondément… Quand vous serez d'aplomb, j'aurais un service à vous demander…

— Je… je vais bien… Je vous écoute…

— Je voudrais que vous alliez annoncer à ces gens qu'ils ont à nouveau accès à la sépulture du roi. ». J'ébauchais un geste de la tête par-dessus mon épaule, son regard tomba sur les cadavres de soldats. Elle blêmit à peine puis se redressa en respirant encore par à-coups. Elle déglutit péniblement, fronça les sourcils, avant de me dire : « Je vais le faire tout de suite. ». Je la regardais s'éloigner rapidement, quelque chose de nouveau émanait d'elle en cet instant. Sur l'instant, je n'aurais sur dire quoi. Quand je retournais vers Vigo, Svar faisait les poches des soldats. Ofélius ne tarda pas à me dire : « La nuit sera bientôt là, nous devrions bivouaquer aux abords du temple, Taïs. Je brûle de savoir ce qui…

— En temps venus Ofélius, en temps venus… ». J'observais Loryann de loin tandis qu'elle s'adressait aux malheureux qui hésitaient encore entre terreur et fascination. Vigo me surprit quand il s'approcha dans me dos et me dit, presque à l'oreille : « Quoi qu'il en coûte… ». En croisant les bras, il se planta à côté de moi, un air satisfait flottait sur son faciès animal. Quand je levais les yeux vers lui, il me gratifia d'un regard profond où je crus lire une forme de fierté. Machinalement, je tendais une main ouverte à hauteur de son cœur en soufflant : « Oui. Quoi qu'il en coûte. ». Il s'en saisit, la recouvrant totalement quand ses longs doigts griffus se refermèrent sur elle. Sa poigne était ferme mais souple, et quand je voulus m'en défaire, il me retint brièvement pour ajouter, presque à voix basse : « Nous devons parler de certaines choses tous les deux. ». Face à mon regard interrogatif, il tourna les talons pour rejoindre Svar…

Un peu plus tard, nous établissions un campement au pied du mur de la Grande Sépulture. Loryann avait un peu hésité avant de se joindre à notre étrange compagnie mais sa curiosité surpassait sa timidité. Elle vint à notre feu de camp, un sac de toile en main mais face aux regards des Vilans, je sentis sa volonté vaciller. Elle toussota et dit d'une voix mal assurée : « Les pèlerins vous offre ceci en remerciement de… Enfin, pour leur avoir permis d'entrer à nouveau dans le temple du roi… ». D'un geste, je l'invitais à venir s'asseoir auprès de moi. Svar lui prit quasiment le sac des mains et se plaignit en grommelant du peu de victuailles qu'il y trouva. Vigo lâcha entre ses dents : « Laisse ça et va chasser au lieu de te plaindre. ». Svar eut un mouvement de protestation mais il se heurta à la froide autorité du regard de son compagnon. L'homme ours se leva en soupirant bruyamment et s'éloigna dans la lumière déclinante du crépuscule. Ofélius me harcelait de question depuis un long moment déjà, mais ce n'est que quand Vigo me demanda : « Vas-tu nous expliquer ce qu'il s'est passé aujourd'hui ou pas ? » que je décidais de répondre : « En fait, il y a de nombreuses choses que je ne m'explique pas encore tout à fait.

— Commence par le fantôme du tombeau déjà… J'ai cru me retrouver sous Vorkarem grâce à elle. Ensuite tu pourrais nous dire pourquoi le ciel s'est subitement dégagé… ». Nous levâmes tous le nez au ciel, de nombreuses étoiles commençaient à apparaître. Loryann ouvrit de grands yeux, se levant comme une somnambule en murmurant : « Par tous les trépassés… C'est magnifique… ». Je la laissais à son admiration pour dire à Vigo : « Ce fantôme que tu as entendu et qui t'a manipulé, c'est celui de la reine Nassuria, elle… ».

Ofélius émit un son qui ressemblait à un cri étranglé. Je m'empressais de le prévenir : « Si vous comptez couiner à chaque révélation, je ne vous dirais rien du tout. ». Il fit non de la tête, une expression d'intérêt intense au visage. Je poursuivis donc, faisant le récit de mon entrevue avec Nassuria. Je ne leur racontais cependant pas l'Histoire des Premiers, gardant cette partie pour Ofélius exclusivement. J'avais conscience de la valeur extrême des paroles de la reine à ses yeux. Il méritait d'en être le seul détenteur après moi… Une discussion animée suivit mon récit, chacun se questionnant sur le choix que j'avais dû faire. Mais aucun de nous n'y voyait clair. Ofélius, comme toujours, avait sa propre idée : « La légende dit que l'esprit de la reine est resté en ce monde pour veiller à l'équilibre naturel des choses.

— Pourquoi celui du roi n'est-il pas resté lui aussi dans ce cas ?

— Je l'ignore Taïs. La reine ne s'était jamais adressée à personne jusqu'ici… Nous vivons un moment Historique. Vous vivez un moment Historique. ». J'en avais pleinement conscience et brûlais de retourner auprès de Nassuria pour en savoir plus. La nuit tombait à peine que je me levais dans ce but. Loryann, qui était demeurée silencieuse auprès du feu me regarda avec angoisse. Je lui dis, ainsi qu'à Vigo : « Ne craignez rien, ils veilleront sur vous. ». Le Vilan hocha la tête, je m'éloignais aussitôt vers la porte du temple. Ofélius me suivit bien sûr et tandis que je marchais, je lui lançais, par-dessus l'épaule : « Vous ne pouvez pas entrer dans la salle du tombeau.

— Je le sais, Taïs, permettez que je vous accompagne jusqu'aux barrières Spiristique…

— À votre guise… ». Mais très vite, son mutisme me perturba. Lui d'ordinaire si loquace, il me suivait sans dire un mot. À mi-chemin, je finis par lui demander : « Vous ne me harcelez pas de questions ? Que vous arrive-t-il ? ». Il eut un léger pouffement de rire avant de me rétorquer : « Je me réjouis que l'enseignement de notre Histoire trouve enfin grâce à vos yeux. Et je ne suis pas étonné qu'il ait fallu pour cela que l'Histoire elle-même s'adresse à vous… ». Je perçus le sourire dans sa voix, je ne pus en réprimer un à mon tour. Je soupirai : « Quand nous pourrons nous reposer, quand j'aurais atteint mon but… Je vous dirai tout ce que j'aurai appris, je vous le promets. Dans les moindres détails.

— N'en apprenez point trop dans ce cas. N'oubliez pas que je suis encore de ce monde pour vous enseigner ce que je sais. Si vous devenez plus savante que moi, je disparaîtrais… ». Il avait dit cela d'un ton léger, presque en plaisantant mais c'était vrai. J'oubliais

parfois ce qui me liait à lui… Nous arrivions à l'entrée de la salle, je m'arrêtais pour lui dire dans un sourire moqueur : « Ne me tentez pas maître spectre… ». Il resta à bonne distance en s'inclinant tandis que j'entrais…

Au-dessus de la grande salle sépulcrale, je vis le ciel désormais quasiment noir se piquetant de toujours plus d'étoiles. La statue de la reine diffusait toujours sa lumière, ce rayon bleu pâle qui semblait aller se planter au ventre des cieux. Il n'avait pas varié d'intensité et j'eus beau forcer ma vision, je n'en discernais pas la fin, comme s'il transperçait bel et bien la nuit. La reine me demanda alors : « Souhaites-tu que je t'explique de quoi il s'agit ? ». Un peu surprise, je bredouillais : « Ma foi… oui… C'est de l'Ihra ? La vôtre ?

— En quelque sorte. C'est de l'Ihra résiduelle. Ce qui reste de nous quand nous mourrons. Tu connais ceci sous l'appellation d'énergie « spectrale ». Bien sûr, elle diffère de celle que tu connais.

— Provenant de Premiers, le contraire m'aurait étonné.

— Oui. Mais aussi puissante soit-elle encore, cela ne suffira pas…

— À quoi ?

— À rééquilibrer le climat de la Lyrkania. Quand ce tombeau a été profané, le Merca et ses hommes ont… enclenché la pièce maîtresse d'une machine que nous avions apportée sur notre vaisseau. Une machine que nous n'avions pas eu besoin d'utiliser puisque l'environnement était parfaitement stable.

— Je crains de ne pas tout comprendre…

— C'est bien normal. Tout ceci est d'un niveau de science tellement… ». Elle s'interrompit, sans doute pour simplifier sa pensée et me la rendre intelligible : « La terraformation Solène, c'est de cela qu'il est question. Et pour te résumer le principe, je dirais que cette machine nous aurait permis de réguler le climat si cela avait été nécessaire. ». Encore une fois, l'étendue du savoir des Premiers me terrassait. Et à aucun moment je ne doutais de la véracité des paroles de la reine. Pourquoi inventerait-elle de pareilles choses ? Elle m'expliqua que lors de l'attaque du temple, le mécanisme de cette fabuleuse machine avait été amorcé par mégarde, plongeant la Lyrkania dans une saison inique entre l'hiver et l'automne. Sans y réfléchir davantage, je lui dis : « Et bien, il suffit de réparer cette

erreur, non ? Éteindre cette machine !

— Oui, et c'est en cela que résidait ton choix.

— Pardon ? Je ne comprends pas…

— Je ne dispose plus que d'une quantité d'énergie limitée. Si tu avais choisi l'épée, je t'aurais accompagnée dans ta quête. Tu as fait le choix de la nature, je dois donc utiliser mon Ihra pour la préserver en attendant l'arrêt de la machine.

— Ma quête ?

— La libération de la Lyrkania par l'anéantissement du Merca.

— Ce n'est pas là ma quête. Je ne veux que sauver Angus.

— Ces deux quêtes n'en font qu'une en réalité, tu le sais. Le Merca ne te laissera pas agir… ». Je le savais, bien sûr. Mais un sentiment désagréable m'envahissait. Un rien d'agacement naissait au creux de mon estomac quand je demandais : « Mais comment savez-vous tout cela ? lisez-vous en moi malgré les Lorks ?

— Non. Les Lorks sont le lien de la chair à l'énergie. Ils furent apposés dès la création des premiers receveurs… Mais je t'ai conduite jusqu'ici, je sais tout de ton histoire. ». L'idée d'avoir été un pion, voilà quelle était la cause de cet agacement de plus en plus net. Ainsi que de l'amertume qui m'envahissait à son tour. Un peu sèchement, je dis : « Très bien. Racontez-moi ça. Comment vous m'avez… conduite jusqu'ici.

— Nous devrions reprendre le récit là où je m'étais interrompue…

— Ce ne sera pas nécessaire, j'ai bien saisi l'idée : Les Premiers se sont reproduits avec les humains, les Lyrkaniens étaient les gentils et les Ereevins les méchants ! L'Ihra a diminué avec les générations des deux côtés de l'océan, il y a eu des guerres, des massacres, et sauf votre respect, votre antique majesté, les êtres de pure énergie que vous aviez été, avec toute votre batterie de savoir et de sagesse, se sont fourvoyés entre eux au même niveau que les humains ! Ce qui m'intéresse maintenant, c'est de savoir ce que moi, je viens faire là-dedans ! Ainsi qu'Angus ! ». Je m'étais emportée mais je n'en éprouvais aucun regret. Un silence s'abattit cependant entre nous, plus que pesant et beaucoup trop long. Au bord de la colère, je tournais les talons mais la voix de Nassuria m'arrêta : « Tu dis vrai. ». Je m'immobilisais sans me retourner. Elle ajouta : « Nous nous sommes

fourvoyés. Des siècles durant… Mais sache qu'aussi longtemps que notre règne dura, nous n'œuvrâmes qu'à la préservation de ce monde, Lyrkan et moi. ». Il y a avait une tristesse indescriptible dans sa voix. Je lâchais les premiers mots qui me vinrent tête dans un soupir : « Où est-il ? Où est l'esprit de Lyrkan ? ». Elle marqua une pause avant de me répondre : « Il est mort bien avant moi. Il avait vécu plus longtemps dans une enveloppe charnelle. Elle s'est délitée sous mes yeux… Il a mis toute son énergie spectrale dans la protection de ce tombeau qui refermait tant d'outils et d'artéfacts dangereux pour les humains. Quand le Merca a lancé son attaque, il ne restait quasiment plus rien de l'énergie de Lyrkan. Une éradication Spiristique à peine perfectionnée a suffi à faire tomber toutes les barrières… ». Je regrettais un peu de m'être emportée mais des mouvements nets dans mon bas ventre me rappelèrent quel état d'urgence était le mien. Le récit du passé m'apportait certes, de nombreux éclaircissements quant à notre nature mais mes questionnements intimes restaient sans réponses. D'un ton moins acerbe bien que toujours sec, je dis : « Croyez bien que je suis désolée pour lui. Et pour vous… Mais j'ai besoin de savoir quelle est ma place à présent dans ce jeu de pouvoir. Et je n'ai guère le temps pour les enseignements historiques. Je dois être auprès de mon époux quand notre fils viendra au monde.

— Je le sais… Mais ta place, votre place à toi et Angus est celle que nous occupions jadis, Lyrkan et moi. Tu dois ramener la paix en Lyrkania et veiller à ce qu'elle perdure. ». Je me figeais, incertaine d'avoir bien compris. Nassuria ajouta alors d'un ton grave : « Vous devez régner sur ce territoire. Ensemble. ». Il y eut un blanc dans mon esprit. Un vide très bref mais abyssal, immédiatement suivi par une poussée de colère inattendue. Devenir reine — et roi — de Lyrkania ? Rien que cela ? Je fixais mon regard courroucé au sol en me retournant vers la statue tandis que la reine Première disait : « Je sais que la tâche qui t'attend peut te paraître écrasante, mais c'est la raison pour laquelle tu es venue au monde Solène. Par ma volonté. ». L'image du portrait de mes parents me passa en tête et ma colère eut un regain d'intensité. Je me mordais la lèvre inférieure pour ne pas y laisser libre cours. Nassuria ajouta doctement : « C'est pourquoi tu dois tout connaître de notre histoire. Un souverain ne doit rien ignorer de ce qui a fait son pays. ». Je réalisais qu'il ne faisait aucun doute pour elle que j'accepterais sans hésiter le destin qu'elle disait m'avoir choisi. Que sa parole millénaire prévaudrait sur toutes mes aspirations, quelles qu'elles soient. Mais dans le même temps, une évidence me frappa. Elle levant les yeux vers le visage sculpté en Ereeus, je demandais simplement : « Et si je refuse ? Qu'adviendra-t-il ? ». L'esprit de la reine ne répondit pas dans l'instant, j'aurais pu jurer que

ma demande l'avait troublé. Quand elle parla, son ton était toujours aussi mesuré : « Si tu refuses, la Lyrkania poursuivra sa lente agonie jusqu'à devenir une terre de désolation au sol stérile. Ainsi que tous ses habitants…

— Je ne crois pas. Une seule chose prive la Lyrkania de ses forces vives. Une chose que VOUS, les Premiers, avez apportée. ». Nouveau silence pesant. Je fis quelques pas en ajoutant : « Cette machine qui a déréglé le climat… Car si le soleil et les saisons avaient suivis leur cycle normal, cette terre aurait suffisamment nourri ce peuple tyrannisé. Il aurait pu ainsi trouver la force de se rebeller ! Nul doute que les communautés se seraient liées pour mettre fin aux atrocités perpétrées par les Nécromanciens ! Mais du haut de votre trône millénaire, vous ne gardez en mémoire que ce que votre espèce a bâti sous couvert d'implantation pacifique…

— Nous n'avons œuvré que pour le bien de…

— Le bien ? Un jour un spectre fort sage lui aussi, m'a expliqué combien cette notion variait en fonction du côté duquel on se trouvait. Je suis convaincue qu'un Premier d'Ereeven me raconterait une Histoire où son peuple serait un peuple de bien, lui aussi. ». Elle ne dit plus un mot pendant plusieurs minutes. Pour ma part, j'étais en proie à des émotions contradictoires. De ces moments où je savais que la moindre de mes réflexions s'en trouvait biaisée. Je portais une main à mon front en soupirant profondément plusieurs fois. Ma colère ne s'apaisait pas mais je finis par assez me contrôler pour dire : « Je ne souhaite pas connaître vos justifications quant aux nombreuses guerres menées ensuite. Pour l'heure, dites-moi simplement comment arrêter la machine. ». Sa réponse tarda à venir, si bien que je rugis : « Voulez-vous donc vraiment que tous ces gens meurent ?! Où est cette foutue machine ?! ». Un point de lumière de la taille d'une pomme jaillit de la statue pour aller frapper un mur au fond de la salle. En explosant dans une détonation nette, il illumina la zone plongée dans une semi-obscurité. Je découvrais une porte de pierre à moitié détruite. Avant de me diriger vers elle, j'adressais un dernier regard à la statue désormais silencieuse. Je me contentais de demander : « Comment dois-je l'arrêter ?

— Détruis-là. Détruis le cœur de la machine, tu le reconnaîtras sans peine. ». La réponse avait été instantanée. Nassuria avait-elle entendu les raisons profondes de ma colère ? Je n'aurais sur le dire, mais quelque chose avait changé, je le pressentais…

Chapitre 33 :

Hiver mécanique.

Le pourtour de la mystérieuse porte de pierre ressemblait fort à ceux des portails, sculpté de nombreux symboles anciens. Le battant, d'une épaisseur impressionnante, avait été fendu en deux, comme du bois sous un coup de hache. Mais quelle hache énorme aurait pu fendre ainsi la pierre ? Les débris avaient été écartés pour permettre à un homme d'entrer, je m'engouffrais dans ce passage. Juste après un court couloir aux murs couverts de gravures, je pénétrais dans une pièce de petite taille, circulaire, et très encombrée. Je crus sur le moment que ce désordre résultait des secousses qui avaient éventré le plafond du temple. Mais quelque chose me fit changer d'avis. Aux murs, des étagères, une multitude de cylindres de toutes tailles étaient solidement fixées par un bardage d'acier. Ces cylindres avaient été ouverts par la force, percés, tordus, martelés. Sur une table de pierre au centre de la pièce, des éclats de métaux, une épée brisée ainsi qu'un morceau de chaîne avaient été oubliés là. En touchant ce fragment, je reconnus la taille et la forme des maillons, l'image de l'enlèvement d'Angus me passa en tête. Quand je me saisissais d'un anneau d'acier, ma main tremblait. Je me chargeais peu à peu d'Ihra afin de le faire fondre, bien piètre revanche, aussi gratuite qu'inutile. Mais ce faisant, je vis la table de pierre s'illuminer progressivement. Elle réagissait à mon énergie. En gestes brusques, j'écartais alors tout ce qui l'encombrait et bientôt, je pus lire de nombreuses lignes de symboles gravées en cercles. Plus ma charge augmentait, plus ces écritures luisaient intensément, les unes après les autres. La lumière se diffusa jusque dans des sillons au sol que je n'avais pas remarqué de prime abord. Puis elle courut au long des murs jusqu'aux cylindres éventrés. C'est là que j'en remarquais plusieurs, de petites tailles, que les pillards avaient négligés. Ils scintillaient d'une curieuse manière, par intermittence. Brusquement, alors que je l'avais totalement oubliée, Kana se débattit avec frénésie sous mes vêtements, jusqu'à jaillir de ma manche. À une vitesse folle, elle bondit vers l'un des réceptacles se mit à s'agiter sur lui fébrilement. On eut dit qu'elle en cherchait l'ouverture. Afin de la calmer, j'approchais en disant : « Mais que t'arrive-t-il ? Viens ici ma belle… ». Mais quand je voulus

l'arracher au cylindre, elle s'y accrocha avec force, se mettant à luire à son tour. Je ne voulais pas la brutaliser, aussi, je posais une main sur l'objet de son excitation, dans l'espoir de le décrocher. Quelle ne fut ma surprise quand, à mon contact, la partie supérieure du tube métallique s'ouvrit dans un cliquetis sec. Une vapeur jaunâtre s'en échappa, Kana se précipita au-dessus de l'ouverture. Elle s'agita encore un peu puis recula tandis que quelque chose sortait du cylindre. Vaguement inquiète, je vis d'abord affleurer ce qui ressemblait à une longue griffe sombre, puis j'identifiais la suite du membre comme une patte d'insecte. Mais bien plus épaisse que celle de mon araignée. Je devinais que je venais de libérer une autre Arachana, mais quand celle-ci se tira entièrement du cylindre, je la découvrais bien différente de ma fidèle Kana. Bien que de taille moindre, cette créature semblait littéralement cuirassée. Et ses deux premières pattes avant étaient pourvues de pinces dentelées qui n'étaient pas sans rappeler celles des crabes. Kana se mit à tapoter délicatement sa congénère de tous côtés. Cette dernière se mouvait lentement, à moitié amorphe. Son abdomen plat portait une marque étrange, je tendis la main pour la toucher. Au contact de mon énergie, elle parut se pétrifier au point de se décrocher du mur. Je la réceptionnais dans sa chute et entre mes paumes ouvertes, elle atterrit sur le dos. Je vis alors ses pattes se recroqueviller sur elles-mêmes, si bien que je la crus en pleine agonie. Mais Kana bondit pour venir se placer au-dessus d'elle afin de l'emmailloter rapidement dans un cocon de soie. Je ne saisis pas bien ses intentions alors, mais je savais que les Arachanas ne se nourrissaient pas ainsi. Comme une araignée commune l'aurait fait pour ses œufs, Kana fixa le ballot de soie sous son abdomen puis quitta la pièce en emportant sa semblable avec elle. C'était la première fois qu'elle s'éloignait de moi depuis notre rencontre. J'en restais perplexe un court instant. Le temps que mon attention ne soit attirée par un symbole particulier sur la table de pierre. Le plus lumineux de tous. Un cercle divisé en quatre parts égales. Comme deux Lorks superposés, fusionnés. Pendant une demi-seconde, j'hésitais sans réellement savoir pourquoi. Je serrai fortement mon poing droit, le surchargeant d'Ihra et, dans un élan presque instinctif, je l'abattis sur le symbole comme je l'aurais fait avec un marteau. Le choc brisa la table de pierre en deux dans une brève déflagration. En reculant, je vis les illuminations autour de moi vaciller jusqu'à s'éteindre. Plus rien d'autre que moi ne luisait dans la petite pièce circulaire. Je n'étais cependant pas certaine d'avoir arrêté la machine. C'est d'un pas hésitant que je retournais dans la grande salle. Mais à peine y avais-je pénétré que mes doutes s'évanouirent. La statue de la reine ne projetait plus de lumière vers le ciel. Quand je m'en approchais, son esprit s'adressa à moi en ces termes : « C'est fait.

Tu as détruit le cerveau de la machine. Les cieux Lyrkanien retrouveront bientôt leur clémence…

— Et… c'est tout ? Cette table de pierre…

— C'était le centre de commande… Il en va de même pour tout système, mécanique ou vivant. Quand le cerveau est détruit, le reste s'éteint… Cela vaut également pour le Merca. Quand tu l'auras détruit, lui, l'instigateur du désastre, sa tyrannie s'éteindra. ». En ces mots, je pressentais l'injonction qui ne tarderait pas à découler. Je pris les devants sans ciller : « Avant que vous ne me demandiez d'accomplir je ne sais quel exploit Premier, sachez que je vous ai suffisamment servie majesté. Vous et… ce pays. Contrairement à vous, je n'ai pas l'éternité devant moi. Vous détenez sans nul doute un savoir inestimable mais tout ce qui m'intéresse pour l'heure, c'est de savoir de quelle façon… vous m'avez amenée jusqu'à vous, puisqu'il semble que ce soit le cas.

— Effectivement. Tu es ici par ma volonté… Mais d'abord tu dois savoir que j'ai fait sceller mon énergie spectrale dans cette statue afin qu'elle s'amoindrisse plus lentement. Qu'il m'en reste pour ta venue. Grâce à elle, je pourrai garder tous les portails ouverts. Ainsi tu rejoindras ta destination au plus tôt. Mais ils ne fonctionneront qu'une fois, et dans un seul sens. Tout comme celui que tu as emprunté pour venir en ces territoires. C'était un voyage sans retour. ». Je n'étais pas certaine de comprendre, ou plutôt, je m'y refusais. En croisant les bras, je maugréais : « Les humains traversent l'océan depuis bien longtemps, l'ignorez-vous ?

— Certes.

— Je suis plus humaine que Première, votre majesté.

— En fait… ». Elle marqua une pause avant de dire d'un ton presque serein : « Tu es autant humaine que Vilan ou animale, Solène.

— Que voulez-vous dire ?

— Cette machine que ton père a construite. C'est moi qui lui en ai dicté les plans, par la pensée… Quand le Merca a réussi à pervertir ce qui restait de nos sciences… Le purificateur visait à recréer l'espèce Première afin qu'Ereeven soit prête à affronter l'invasion des Nécromanciens. Et cela afin de préserver cette partie du monde de leur soif de pouvoir. Mais j'ai sous-estimé l'ennemi. Je ne les croyais pas capables de détecter ton rayonnement par-delà les mers…

— Un instant, pourquoi avoir choisi mon père ? Pourquoi ne pas

avoir influencé les pensées du Merca lui-même ?

— Vois-tu la moindre couronne parmi les restes de Lyrkan ? ». Je me retournais vivement pour me pencher sur le tombeau éventré. Je n'y vis que des restes d'ossements. Quand je voulus manipuler le crâne, il s'effrita entre mes doigts. La reine dit alors : « La couronne du roi n'en était pas une. C'était un… artéfact de protection psychique. Le Merca s'est empressé de l'utiliser. Je n'ai pu que torturer ses sbires mais lui… Il a pu se servir à sa guise et emporter tout ce qu'il pouvait porter. Jusqu'au tout premier scaph… la première armure de Lyrkan.

— Et quel est le point faible de cette armure ?

— Elle n'en a aucun. C'est de l'Ereeus. Toute ton Ihra ne pourrait l'entamer. ». Un rien de contrariété me saisit. Mais je gardais espoir. Un espoir têtu qui me laissait espérer que le Merca ne portera pas cette armure quand je le rencontrerai. Cela ne suffit cependant pas à m'apaiser, la contrariété se muait en inquiétude et j'en ressentais une lassitude morale profonde. J'eus l'impression que mon cœur enflait dans ma poitrine, que mon cerveau se trouvait désormais à l'étroit sous mon crâne. En portant une main à mon front, je soupirais à fendre l'âme. La reine m'invita à lui poser d'autres questions mais, machinalement, je levais une main vers la statue en lâchant : « Non… Cela suffira pour le moment, je… Ma tête finira par exploser… Sauf votre respect, majesté, je vais… ». Sans terminer ma phrase, je quittais la salle d'un pas lourd. L'étiquette, le respect dû à un souverain — mort ou vivant — restaient les derniers de mes soucis. En cheminant jusqu'à la sortie du temple, mon regard fut attiré vers le ciel aussi noir qu'étoilé visible par les ouvertures ruiniformes dans les murs et plafonds voûtés. Des étoiles de nuit d'été, étincelantes et innombrables, d'une beauté cruelle. Mon pas se ralentit tandis que je remarquais enfin la douceur de l'air nocturne. Je commençais à percevoir les voix de mes compagnons non loin quand je m'arrêtais, la tête aussi vide que mon cœur était lourd. J'avais reçu trop de réponses, trop d'informations de la reine. Et même si certaines répondaient à de vieilles interrogations existentielles, elles ne faisaient, en cet instant, que parasiter ma résolution. Je m'assis sur une grosse pierre, le nez en l'air, les yeux perdus dans les profondeurs de la nuit. Il y avait quelque chose d'extrêmement paisible dans l'air. Quelque chose qui n'arrivait cependant pas à me réjouir, au contraire. Et qui ne faisait qu'accroître le sentiment de solitude qui m'engloutissait peu à peu. Il me sembla entendre un rire lointain de femme, sans doute Loryann. Puis des éclats de voix graves plutôt joyeux que j'attribuais à Svar. Une énième question me traversa l'esprit : comment pouvais-je me sentir aussi seule alors que je ne

l'étais jamais vraiment ? Je connaissais la réponse bien sûr. Angus… Angus manquait à ma vie. Mes yeux s'embuèrent de larmes, si bien que les étoiles devenues floues n'en brillèrent que plus. Je baissais la tête dans un soupir, prête à enfin laisser aller le flot de ma peine. Ma la voix de Vigo, toute proche me fit tressaillir quand il demanda, d'un ton pourtant doux : « As-tu besoin de compagnie ? ». Je me redressais prestement, m'essuyant les yeux en toussotant et bredouillant : « Non, non, je… Je préfère… être un peu seule. ». Il parut hésiter avant d'approcher en soufflant : « Moi aussi… ». Et il s'assit au sol contre une colonne effondrée toute proche. Son regard se perdit dans le vague, comme si je n'étais plus là… Il resta ainsi, comme absorbé en d'intimes réflexions sans dire le moindre mot au moins une heure durant. Je réalisais vite que sa seule présence m'empêchait de m'abîmer dans une tristesse stérile. Car sans prononcer la moindre parole, il brisait ma solitude. Et bientôt, c'est un sentiment tout autre qui me saisit. Celui d'être en confiance, en sécurité auprès d'un ami. Quelqu'un qui entendrait mes craintes si je les lui livrais. Qui ne les jugerait pas. Qui ne me jugerait pas… C'est avec cette sensation sereine que je me laissais glisser dans une torpeur contemplative apaisante. Je parvins à me vider l'esprit peu à peu et c'est un murmure d'Ofélius qui me tira de cette étrange forme de méditation : « Taïs ? Que faites-vous ici ? Et… ». Il eut un geste avorté vers Vigo qui avait fini par s'assoupir dans une posture bien peu confortable. Sans répondre au spectre, j'allais m'accroupir auprès du Vilan pour le réveiller en douceur. Il eut un vague sursaut en ouvrant ses grands yeux verts, puis en me découvrant penchée vers lui, il marmonna : « C'est le matin ?

— Non… On sera mieux près du feu. ». Il se releva et me suivit tandis qu'Ofélius nous observait tous deux d'un air anxieux. Il risqua : « Vous n'allez donc pas me répondre ? Est-ce du mépris ou de l'indifférence ? ». Toujours pas de réponse, mais nous échangeâmes, Vigo et moi, un regard amusé…

Au campement, nous trouvâmes Svar et Loryann bavardant à bâtons rompus. Ils nous regardèrent à peine, visiblement absorbés par une conversation des plus intéressante. Un peu en retrait, je retrouvais Terys débarrassée de son harnachement. Après une brève câlinerie, je me préparais une couche confortable, bien heureuse de retrouver mes effets de voyage. Ofélius flottait autour de moi d'un air qu'il aurait voulu détaché, mais je savais très bien qu'il attendait le moment opportun pour me questionner. Mais il n'était pas le seul. Et quand je m'étendais à demi, appuyée contre ma selle posée au sol, c'est Vigo

qui saisit l'opportunité. Il me surprit et s'asseyant en tailleur à côté de moi pour dire, l'air grave : « Peut-on parler maintenant ? Avant que tu ne dormes du moins…

— Je t'écoute. ». Il joignit les mains, s'éclaircit la gorge et prit une seconde de réflexion avant de me dire, tout à trac : « Nous avons le même objectif, tu le sais. Et si je t'ai suivie, ce n'est pas uniquement pour la promesse Vilanne. Je pense que tu le sais aussi, non ?

— En fait, je me doute que non mais… Si l'objectif dont tu parles c'est la mort du Merca, ce n'est pas mon but premier.

— Je le sais. Mais je te sais aussi assez maline pour savoir que tu ne sauveras pas ton époux sans occire le Merca. ». J'eus un vague rictus qui ne nécessitait pas de mots, il poursuivit : « Donc, j'ai une proposition à te faire. ». La conversation entre Svar et Loryann cessa brusquement. Sans en avoir l'air, l'homme ours avait l'oreille aux aguets. Vigo et lui échangèrent un regard indécis avant que Vigo me dise : « Nous avons besoin de ton aide pour… un nouveau soulèvement. Tes pouvoirs, ta puissance, c'est tout ce qui nous a manqué lors du précédent. Les Vilans peuvent facilement combattre les humains, les fils du Crépuscule ça devient plus ardu mais… contre les créatures Nécromantiques, cela devient suicidaire…

— De quelles créatures parles-tu au juste ? ». Il fit un geste vers la plaine entourant le temple en répondant : « De ce genre de monstre par exemple… Ou encore les Chaînards, les Trolls des falaises ! Ce genre d'abomination n'est sensible qu'à l'Ihra et nous ne la contrôlons pas, contrairement à toi. ». Comme je demeurais silencieuse, incertaine, il ajouta : « Une pierre deux coups Solène. Tu nous aides à nous libérer du Merca et nous t'aidons à retrouver ton époux. Entends bien que, quoi qu'il arrive, je te suivrai. Même seule… Mais si le peuple Vilan tout entier te prête main-forte, tu multiplies considérablement tes chances de réussite… ». Il avait raison. Mais l'image d'une armée de Vilans à ma suite avait quelque chose d'irréel, d'inconcevable que je n'arrivais pas à intégrer. C'est alors qu'Ofélius me sidéra littéralement en disant : « Le peuple Vilan ainsi que celui des corbeaux.

— Pardon ? Vous aussi vous…

— Je ne souhaite qu'une chose, Taïs, que vous meniez à bien votre mission. Et votre puissance alliée au nombre, cela ressemble au meilleur des avantages sur… notre ennemi à tous. ». Lui aussi avait raison. Au moment même où un sentiment de solitude m'avait fait

douter de la réussite de mon entreprise, l'occurrence d'une alliance concrète était apparue. J'aurais sans doute dû m'en réjouir mais quelque chose sonnait faux… Quelque chose d'énorme et écrasant. Je détournais le regard, en proie à un vertige étrange. Un choix s'imposait mais je m'en sentais incapable. Mes yeux se posèrent sur la grande porte du temple tandis qu'un silence tendu s'était abattu sur notre petit groupe. Un choix… Mais en était-ce vraiment un ? Presque chancelante, je me levais et marquais une hésitation avant de me diriger vers l'entrée de la grande Sépulture. Ofélius m'interpella doucement : « Taïs ? Que faites-vous ? ». D'un pas de plus en plus affermi et rapide, je retournais jusque dans la grande salle du tombeau. Mes amis n'avaient pas tenté de me retenir ou de me suivre. Je marchais jusqu'aux pieds de la statue d'Ereeus, seul le bruit de mes pas résonnait alentour. En proie à des sentiments contradictoires, je me m'arrêtais à quelques centimètres de la statue, le regard au sol. Je crachais : « C'est vous n'est-ce pas ? ». Aucune réponse. Je dis alors, d'une voix plus forte : « C'est vous qui avez fait cela ?! Vous les avez tous manipulés !

— Non. Je n'ai rien fait. Mais je savais qu'ils le feraient.

— Qu'ils feraient quoi ?

— Qu'ils te choisiraient. ». Le ton de sa voix était d'une gravité et d'une froideur glaçante. Comme je reculais avec un rictus de dégoût, elle ajouta : « Tes choix t'appartiennent mais tu ne peux rien contre les circonstances. Elles s'organiseront toujours selon leurs propres lois. Toi seule décideras quel rôle tu y tiendras, mais tu ne pourras pas te soustraire à elles. Elles te rattraperont toujours. ». C'était l'évidence même. Si je refusais le rôle que m'avait destiné la reine, si je voulais parvenir à mes fins, je devrais quand même emprunter cette voie… Ou presque. Un embryon d'idée germait sous mon crâne. Face à mon mutisme, la reine dit encore : « Mais puisque tu as arrêté la machine, je n'utiliserai pas ce qui me reste d'énergie pour la contrer. Je t'aiderai Solène. Le Merca a beau avoir dérobé nombre de nos technologies, il en ignore l'essence… Je t'en apprendrai davantage avant de…

— Non. J'en sais suffisamment. Je n'ai plus de temps pour l'étude. ». Je tournais les talons et quittais les lieux sans plus de cérémonie. En marchant à travers le temple d'un pas nerveux, j'échafaudais l'ébauche d'un plan. Ou plutôt, d'une condition… Et quand je fus de retour parmi mes compagnons, je leur trouvais des mines bien sombres. Au premier regard de Vigo vers moi, je compris qu'il commençait à perdre espoir. Je m'approchais du feu, et, comme si je prenais de l'élan avant de me jeter dans le vide, je soufflais brièvement avant

d'annoncer : « Très bien. Va pour la révolte. Mais à une condition. ». Svar se réjouissait déjà mais Vigo hocha la tête en demandant, encore inquiet : « Laquelle ?

— Tu mèneras cette attaque. Je ne serais là qu'en soutien. ». Nouveau hochement de tête indécis, échanges de regards interrogateurs, j'ajoutais : « Et quand tout ceci sera terminé… quand nous aurons vaincu ce fils de putain… qu'Angus sera libéré… Nous partirons. Il n'y aura rien de plus à attendre de nous. ». Vigo eut une expression étrange tandis qu'il me jaugeait de son œil félin. Svar se tourna vers lui, dans l'espoir que son semblable argumente mais ce dernier prit une inspiration avant de me dire : « Condition acceptée. ». Il tendit sa main au-dessus du feu et je m'en saisis aussitôt. L'accord entre nous était scellé. Je soutins son regard de fauve et je pus y lire une forme de fierté communicative… Je retournais m'étendre nonchalamment pendant que Svar harcelait son ami de questions à peine murmurées. Vigo l'entraîna un peu à l'écart et Loryann, qui était restée docilement silencieuse, saisit cette occasion de me parler. Timidement d'abord, elle m'interpella : « Solène ? Est-ce que…

— Oui ?

— Vous allez vraiment… vous battre aux côtés des Vilans ?

— Oui Loryann. ». Elle marqua une pause, l'air autant stupéfait que réjoui. Puis elle demanda : « Me permettez-vous de… vous accompagner ? ». Je relevais un sourcil amusé : « Je ne crois pas que votre place soit sur les routes ou dans les rangs d'une armée de fous furieux échevelés…

— Certes non mais je pensais me rendre utile d'autres manières… En fait, c'est le sieur Svar qui en a eu l'idée et ma fois, je la trouve bonne et je…

— Quelle idée ?

— Je pourrais espionner pour vous. J'aurais mes entrées chez tous les fils du Crépuscule, je connais tous leurs usages et…

— Une minute ! ». Je l'interrompais dans ses projets visiblement exaltants, elle perdit aussitôt le sourire. J'eus certainement un regard dur sur elle en demandant : « Mais pourquoi Loryann ? Pourquoi feriez-vous une chose pareille ? Trahir votre… peuple ?

— C'est le roi voleur qui a trahi mon peuple. Pas moi. ». La fermeté de sa réponse me surprit. Il émanait soudain d'elle une assurance

naissante presque tangible. Loryann elle aussi avait fait un choix. Peut-être le plus important de sa vie. Qui étais-je pour aller à l'encontre de sa décision ? Moi qui refusais qu'on aille à l'encontre des miennes. Je ne pus que lui répondre : « Très bien. J'en parlerai avec Vigo…

— Oh il connaît déjà mes intentions !

— Et il est d'accord ? ». Elle acquiesça comme une enfant, je ne pus que rouler des yeux en soupirant : « Dans ce cas, je n'ai rien à ajouter, bienvenue dans la troupe Loryann… ». Elle ne put réprimer un large sourire tandis que je m'installais plus confortablement pour dormir. Mais c'était sans compter sur celui qui était resté silencieux : Ofélius. J'avais à peine fermé les yeux qu'il me dit doucement : « Vous me remplissez chaque jour de plus de fierté, Taïs… ». Je ne cillais pas, me contentant de grommeler : « Par pitié, fermez-là Ofélius… »…

Je dormais profondément jusqu'au petit matin. Angus ne vint pas me visiter en rêve. J'aurais pu m'en trouver déprimée mais ce qui m'éveillait chassa instantanément toute trace de tristesse en moi. Ce fut d'abord une sensation familière de caresse sur mon visage. Une caresse éthérée, fraîche, puis la lumière, aveuglante. Je me redressais en clignant des yeux, le souffle tiède de la brise ramena ma tignasse emmêlée en arrière. J'eus presque du mal à croire en ce que je vis alors. Un ciel d'un bleu insolent où luisait un soleil éblouissant. Je restais interdite pendant une seconde ou deux, redécouvrant les alentours baignés par cette généreuse lumière. À quelques pas sur ma droite, j'avisais Vigo sous sa forme humaine, les poings sur les hanches et le nez en l'air. En me levant, je remarquais Loryann, roulée en boule au sol sous une couverture. Je m'éloignais silencieusement pour rejoindre le Vilan quand une voix d'homme m'interpella : « Ah ! Tu es réveillée ! Bien dormi ? ». Je me retournais pour découvrir un inconnu portant à bras-le-corps un boisseau de branches, il les laissa tomber au sol dans un soupir las : « Je suis sûrement allé chercher tout ça pour rien alors ! ». Comme je ne bougeais pas en le dévisageant, il eut une mimique étrange puis approcha, essuyant la sueur à son front de son avant-bras aussi musclé que velu : « C'est moi, Svar, tu peux te détendre… ». L'homme ours sous son apparence humaine. Deux mètres et, au bas mot, un quintal de muscles et de poils. Sa tignasse brune aussi hirsute que sale et son opulente moustache en fer à cheval laissaient à peine entrevoir son regard brun rieur. Il se tenait là, torse et pieds nus, un peu essoufflé mais visiblement très sûr de lui. Je dus affecter un air étrange parce qu'il pouffa : « Quoi ? Tu me préfères

sous mon autre forme ? C'est souvent le cas chez les femelles !

— Non… Je pensais juste que tu sentirais moins fort en homme. ». Un éclat de rire étouffé fusa derrière moi, Vigo nous rejoignit : « Tu pourras te baigner dans la rivière Durish, Svar, elle est sur notre route.

— On repart donc ?

— Oui, va réveiller Loryann. ». Svar obéit sans rien ajouter de plus tandis que Vigo se tournait vers moi : « J'espère que tu t'es assez reposée, nous avons encore une longue route avant les falaises d'Uzgor. ». J'opinais du chef, il ajouta : « J'ai parlé au spectre de la reine cette nuit.

— Ah oui ?

— Je n'ai pas eu le choix. Elle a encore… fait ce truc. ». Il ébaucha un geste au niveau de sa tempe d'un air brièvement contrarié. Puis il parut chercher ses mots, laissant son regard clair errer alentour en lâchant : « Elle m'a dit que tu… que c'est toi qui as rendu le soleil à la Lyrkania…

— Je n'ai fait que suivre ses instructions.

— Elle m'a dit… d'autres choses te concernant.

— Des choses que tu ignorais ?

— Non. Des choses que TU ignores. ». Ce que je lus dans ses yeux en cet instant précis m'agaça inexplicablement. Une gravité nimbée de pitié. Ma première envie fut évidemment, de le questionner, mais la seconde me fit tourner les talons pour rejoindre Terys. Nassuria, son infini savoir, sa mémoire séculaire et ses plans antiques commençaient sérieusement à me lasser. Mais Vigo m'avait suivie et tandis que je m'affairais à harnacher ma jument, il me dit : « Sache quand même que la reine maintiendra tous les portails ouverts jusqu'à Uzgor. Enfin, ceux qui sont encore en état d'être utilisés.

— Je sais.

— Elle a encore des instructions à te donner.

— Nous n'avons plus de temps pour ça. ». Son ton était de plus en plus sec. Quand je soulevais ma selle pour la poser sur Terys, je marquais un temps d'arrêt en découvrant Kana dessous. Elle avait toujours le cocon de soie renfermant sa semblable accrochée à

l'abdomen. Elle se déplaça prestement pour aller se jucher sur la croupe de ma jument qui ne cilla même pas. Pour ma part, je sursautais presque quand Vigo posa une main sur mon épaule afin de me forcer à lui faire face. Sourcils froncés, il tenta de modérer sa contrariété en me disant : « L'aide de la reine n'est pas négligeable, il faut…

— Dans ce cas, qu'elle s'adresse à toi désormais ! J'en ai soupé de ses histoires de sauveurs venus des étoiles dont personne ne se souvient. C'est à eux qu'on doit le chaos qui règne ici et de l'autre côté de l'océan ! Ce monde n'était pas à eux ! Leur venue a tout… compliqué ! Perverti !». Il parut surpris par ma réaction beaucoup trop vive, mais il me répondit néanmoins, d'un ton grave : « Oui. Mais il est à nous, maintenant. ». Ces quelques mots eurent une résonnance que je n'aurais su décrire sur le moment. Comme s'ils avaient un sens profond que je ne pouvais démentir. Un pays, un monde aux prises avec le chaos méritaient-ils qu'on les y abandonne au prétexte de ne pas en avoir été les instigateurs ? Il était évident que non… Je détournais le regard, un peu penaude, quand Vigo ajouta, dans un soupir qui ne cachait rien de sa contrariété : « Elle savait que tu réagirais comme ça. Aussi, elle m'a donné ceci. ». Il écarta l'encolure de la chemise d'Angus qu'il portait toujours, je découvrais une torque argentée à son cou. Un bien bel objet en vérité, finement ciselé, se terminant sur le devant par deux têtes de loup stylisées. Le collier se trouvait juste à hauteur de mon regard, en m'approchant distraitement, je remarquais que les yeux des loups étaient incrustés de pierres sombres. Sans doute de l'Ereeus. Le Vilan me dit alors, d'un ton moins grave : « Elle a dit que cela nous permettrait de rester en contact, même à très longue distance. Donc tu vois… Elle s'adressera effectivement à moi désormais. ». J'avais perçu le souffle tiède de sa respiration à mon front, je reculais aussitôt en affectant un détachement factice pour reprendre la préparation de Terys. Il y eut un court silence gênant entre Vigo et moi avant qu'il ne dise : « Il y a trois portails à franchir pour nous rendre au plus près d'Uzgor. Nous serons à destination avant un mois, c'est certain. Donne-moi ta carte et je te montrerai où ils se trouvent. Ce ne sera pas un voyage en ligne droite !

— Non. Tu connais ces endroits, n'est-ce pas ?

— Oui, plus ou moins, mais…

— Je te suivrai alors. Pas besoin de carte. ». Le regard franc que je lui adressai en me retournant suffisait, selon moi, à lui renouveler ma confiance. Il eut une expression étrange, comme s'il n'était pas certain

de comprendre. Mais plutôt que de me questionner, il se redressa en annonçant : « En route alors. ».

Le premier des portails que nous allions devoir emprunter se trouvait à plus d'une semaine de route vers le Nord, celui du tombeau ayant été détruit pendant le saccage du Merca. Loryann garda un des chevaux de son attelage et renvoya le cocher au castel Tibor sans hésiter. Nos compagnons Vilans préférèrent voyager sous leur forme animale, la dépense physique leur permettant d'équilibrer leur énergie. Assez vite, Loryann comprit que je n'étais pas très portée au bavardage pendant les longs trajets que nous faisions au petit trot. Elle trouva en Ofélius un compagnon de route bien plus loquace. Car ce dernier ayant tenté, en vain, de me questionner sur la reine et ce dont nous avions parlé, il avait trouvé en la jeune femme un esprit curieux aux mille et une interrogations. De mon côté, malgré un ciel et un soleil radieux, j'étais inquiète. Autant pour l'issue de notre périple, pour Angus, que pour Kana. Désormais installée sur mes sacs, juste derrière moi. Je ne saurais expliquer pourquoi, j'avais le sentiment qu'elle n'était pas dans son état normal. Elle avait tissé une courte toile sur mes bagages et s'y était comme attachée, le cocon renfermant sa semblable toujours sous elle. Au premier arrêt que nous fîmes pour reposer les chevaux, je l'examinais en gestes caressants. Elle ne semblait pas réagir quand je lui murmurais : « Eh bien ma belle… Qu'essaies-tu de faire ?… Est-ce que ton amie est encore en vie au moins ? ». Ofélius, qui n'était en fait jamais très loin de moi, apparut sur ma gauche : « L'Arachanis va bien, Taïs. Votre.. amie Kana partage ses forces avec elle…

— L'Arachanis ?

— Oui, cette deuxième araignée est d'un autre type. Arachanis Tethra. Tout ce que je sais sur les araignées des Premiers est du domaine de la légende mais… en l'observant, je lui trouve des similitudes avec les arachnides de terre. On disait d'elles que la résistance de leur carapace pouvait rivaliser avec l'Ereeus quand elles étaient chargées d'Ihra… ». En voyant la pauvre créature comprimée dans la soie, il était difficile d'imaginer qu'elle eût pu être une redoutable combattante. Tout comme j'en avais douté en voyant Kana pour la première fois. J'aurais voulu me charger d'énergie pour prêter main-forte à mon amie mais l'occurrence de m'écrouler de sommeil ensuite me retint. Je me contentais de poser doucement ma main sur le dos de l'araignée immobile en soupirant : « Ce soir, je t'aiderai ma belle… ». Quelle ne fut ma surprise en voyant une faible lumière dorée

rayonner de ma paume en cette seconde. En regardant ma main avec stupeur, j'en vis chaque ligne scintiller de plus en plus intensément. Et, en remontant fébrilement ma manche, je pus suivre le cheminement de l'énergie au long de mes veines, parfaitement visible à travers ma peau. Ofélius, qui n'avait rien manqué de cette étrangeté bredouilla : « Mais qu'est-ce que… que vous arrive-t-il ?

— Je ne… Je l'ignore !

— Votre autre main est normale mais… Vos yeux ! ». En portant ma main gauche devant mon visage, je compris que mes prunelles luisaient d'une lueur dorée elles aussi. Cela n'aurait rien eu d'anormal si cela n'avait signifié que l'éveil de mon fils. Mais l'illumination de ma main… Je reculais de quelques pas et le phénomène diminua jusqu'à s'éteindre totalement. Assis non loin au pied d'un gros arbre, Vigo, Svar et Loryann m'adressaient des regards interrogateurs. Vigo fut le premier à se lever pour me rejoindre en demandant : « Ton fils fait des siennes ? Tes yeux sont allumés…

— Oui, je crois que… ». Distraitement, je m'avançais à nouveau vers Terys et constatais que ma paume se remettait à luire. Ofélius risqua : « Votre enfant aurait-il perçu quelque chose ?

— Peut-être… ». Incertaine, je retournais poser ma main sur le dos de Kana qui frémit brièvement à mon contact. Au même instant, un soubresaut au creux de mon ventre me surprit. Oui, mon fils était bel et bien en éveil et surtout, très concerné par ce que je ressentais. S'il avait perçu quelque chose, c'était mon envie d'aider Kana. Vigo approcha en demandant : « Tu n'es pas censée t'endormir quand il se manifeste ?

— Seulement quand il met fin à ma charge d'Ihra. Mais là… C'est la sienne. ». La lumière jaune se diffusa lentement sur chaque partie du corps de l'araignée, jusqu'à envahir le cocon qu'elle gardait jalousement. Il ne tarda pas à luire comme un lampion de foire. Les yeux rivés sur cette balle de soie, je la vis soudain se déformer comme si la créature retenue à l'intérieur s'éveillait. Les mouvements internes se firent de plus en plus rapides et secs. Kana frémissait par intermittence. Le cocon s'agitait franchement quand tout à coup, quelque chose le transperça. J'identifiais l'extrémité d'une patte, puis une autre. Je battais des paupières sans parvenir à détacher mon regard de cette étrange éclosion dont j'allais sans nul doute être témoin. Et, effectivement, l'Arachanis déchira peu à peu le cocon qui l'avait abrité. Je découvrais plus précisément à quel point elle était différente de Kana. Car c'est une araignée trapue, aux membres

couverts d'une carapace épaisse qui finit par s'extraire de l'abri confectionné par sa semblable. Moitié moins grande, les deux pinces lui faisant office de mandibules n'en étaient pas moins impressionnantes. Sans y réfléchir, je laissais glisser ma main illuminée de l'abdomen de Kana à celui de cette nouvelle araignée. Mais à mon approche, la bête recula en ramenant ses pattes contre son corps. Je m'arrêtais et, remarquant ses six yeux d'un blanc laiteux, je la crus aveugle de prime abord. Je lui murmurai alors en reprenant mon approche : « Tu n'as rien à craindre… Je ne te veux aucun mal, au contraire… ». Le bout de mes doigts n'était qu'à un ou deux centimètres d'elle quand elle releva doucement ses pattes avant. Je vis, à leurs extrémités, deux petites griffes, bien plus acérées que celles de Kana. Mais c'est avec la même douceur extrême que sa cousine arachnide qu'elle me toucha. Je ne bougeais plus, je lui laissais le choix de pousser plus avant notre rencontre ou non. Et elle ne tarda pas à tapoter tous mes doigts, explorant ma main en s'y avançant à tout petits pas. Kana parut vouloir l'encourager en grimpant sur mon épaule sans la quitter des yeux. L'Arachanis se trouva bientôt sur le dessus de ma main et s'y posa. L'énergie dorée la traversait littéralement quand Ofélius, qui observait avidement la scène, souffla : « Elle est en train de se nourrir… ». Vigo croisa les bras en maugréant : « Tu vas t'écrouler ou pas ? ». Un sentiment nouveau, encore inconnu m'habitait. Un sentiment de contrôle et de confiance. Sans le regarder, je lâchais : « Non. Tout va bien. ». Il tourna les talons et rejoignit les autres en marmonnant quelques mots incompréhensibles. Je demeurais plantée auprès de Terys, toute mon attention focalisée sur la créature qui se reposait sur ma peau luisante d'énergie. Ofélius, penché lui aussi sur l'Arachanis, était au moins aussi subjugué que moi : « Vous rendez-vous compte, Taïs ? Ces créatures sont littéralement des artéfacts Premiers !

— Non… Ce sont des survivantes.

— Certes… ». Son enthousiasme s'amoindrit pour laisser place à plus d'empathie. Il dit, d'un ton plus calme : « Reste que leur survie est désormais liée à vous, Taïs. Puisqu'elles se nourrissent de votre rayonnement. ». Je le réalisais en entendant ses mots. Spontanément, je ramenais mon bras contre moi et couvrais l'Arachanis de mon autre main. Tout comme Kana, elle parut apprécier mes caresses. Je m'assis au sol en tailleur en murmurant : « Dans ce cas, je vais devoir te donner un nom à toi aussi… ». Ofélius flottait toujours autour de moi, sans trop y penser, je lui demandais : « Ses yeux sont étranges… Comme si elle était aveugle… Qu'en pensez-vous ?

— Ma foi, je ne crois pas qu'elle soit aveugle. Ces araignées sont

censées être capables de parfaitement y voir dans l'obscurité souterraine donc… Enfin, pour ce que j'en sais et ce que valent les récits légendaires… Ce serait grâce à elles qu'on aurait découvert les plus grands gisements de pierres précieuses de ce continent.

— Des araignées… de mines ?

— Oui, au-delà de leur talent guerrier, elles furent fort utiles dans des travaux plus… pratiques. ». Il m'était pour le moins difficile d'imaginer cette petite bête à huit pattes extraire des pierres et les ramener sur son dos. Elle se tenait, parfaitement détendue sur ma peau, son corps palpitant paisiblement au rythme de mes caresses…

Presque une heure plus tard, le rayonnement jaune s'éteignit lentement tandis que l'Arachanis donnait les signes d'une belle vitalité. Je la déposais sur mon épaule droite, Kana siégeant déjà sur la gauche, en lui disant : « Je ne sais pas si tu communiques avec ton amie, mais elle pourrait te confirmer que là, tu seras bien. » … Le soleil inondait la campagne alentour de ses rayons triomphants et cela rendait un paysage assez curieux. Une nature chétive et terne, écrasée de lumière, sous un ciel d'un bleu intense. Plus que jamais, les arbres à l'écorce sombre se détachaient nettement, silhouettes menaçantes dans ce tableau. Des odeurs acides montaient de la terre, endormie depuis trop longtemps et réchauffée trop vite. Un mélange de bois pourri, de moisissure et de charogne. Le sol de Lyrkania, meurtri par des décennies de saisons froides s'éveillait aux beaux jours dans la douleur… Mes compagnons de route, eux, n'en finissaient pas de s'émerveiller de la couleur des cieux, de la chaleur du soleil. Qu'un cotonneux nuage blanc traverse le ciel et leurs regards le suivaient avec une inquiétude mal dissimulée. Les Vilans respiraient plus profondément, comme s'ils voulaient identifier l'odeur de la lumière elle-même. Loryann affichait un sourire quasiment permanent, voyageant le nez en l'air la plupart du temps. Pour ma part, même si le beau temps retrouvé allégeait un peu mon humeur, il ne suffisait pas à me distraire de mon but. De nombreux questionnements à propos de mon enfant m'assaillaient. Le seul fait de lui avoir donné un nom suffisait-il à changer notre lien énergétique ? Il m'apparaissait évident que son Ihra n'entrait plus en conflit avec la mienne. Mais comment en être sûre ? Et ce prénom… Flynn. Choisi instinctivement parmi tous ceux évoqués avec Angus. Pourquoi celui-là et pas un autre ? Flynn Torkenbold… Cela ne sonnait pas si mal finalement. Une ébauche de sourire flottait sur mes lèvres en pensant à mon bienaimé. Il se réjouirait sûrement de ce choix puisqu'il était celui qui l'avait

proposé. J'avais on ne peut plus hâte de le retrouver en rêve afin de lui raconter quelles avaient été mes dernières mésaventures.

Chapitre 34 :

En sauver un…

Quatre jours de voyage nous furent nécessaires avant d'arriver en vue d'un bourg, à la tombée de la nuit. Avant de nous y risquer, Ofélius parti en éclaireur et les deux Vilans reprirent forme humaine tandis que je mettais pied à terre. Nous étions tous passablement fatigués et l'occurrence d'une nuitée confortable nous poussa à une certaine discrétion. Je fardais mes yeux de voile d'oubli, Vigo m'étonna un peu en venant se planter devant moi afin que j'en fasse de même pour lui. Svar le questionna aussitôt : « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Tu vas nous faire un numéro de saltimbanque ?

— Ça, vois-tu… si nous en avions eu pendant la première révolte, nos têtes ne seraient pas mises à prix aujourd'hui.

— Mais… Par la bourse unique de mon père ! Je vois flou ?! Sorcellerie ! ». Comme son ami chancelait sous le coup de la surprise, Vigo posa une main ferme sur son épaule : « Calme-toi, c'est ce produit noir qui brouille ta vision.

— Ah non, ça y est, je te vois… ». Le contact entre eux avait rompu l'effet du voile mais quand Svar tourna la tête vers moi, il eut un nouveau rictus de sidération inquiète. J'approchais en disant simplement : « Ne bouge pas. ». Mais quand je tendais mon index couvert de matière noire vers son visage, le Vilan eut un mouvement de recul aussitôt bloqué par Vigo : « De quoi as-tu donc peur ? Aie confiance, frère… ». Dès que mon doigt traça une ombre sur l'œil de l'homme ours, il parut abandonner toute anxiété. Quand j'en eut fini, il papillonna des paupières en bredouillant : « J'aime assez qu'on… m'explique les choses avant de… de me les coller sur la trogne ! ». Vigo lui donna une tape amicale dans le dos puis lui expliqua en quelques mots comment fonctionnait le voile d'oubli. Loryann n'en perdit pas une miette, toujours juchée sur son cheval. Quand je me tournais vers elle, elle affichait une expression décomposée, bouche bée. Je l'invitais à me rejoindre d'un geste mais, la voix éteinte par une certaine peur, elle me dit en secouant la tête : « Non, non ! Ce

n'est pas nécessaire pour moi ! Je ne suis pas recherchée ! ». Je lui répondais, dans un petit haussement d'épaules : « Pas encore ma chère… pas encore. ». Elle porta une main à sa tempe dans un bref froncement de sourcils. En rangeant la petite boîte de voile d'oubli dans ma poche, je devinais quel pouvait être son trouble. Et c'est d'un geste spontané que je soulevais un pan de sa robe pour poser la main sur son mollet. Elle sursauta dans une expression outrée, me tirant un sourire : « Allons, ne te méprends pas, regarde-moi maintenant. ». À ces traits se détendant simultanément, je sus qu'elle pouvait à nouveau nous voir tous, tels que nous étions. Je la gratifiais d'un clin d'œil en retournant vers Terys. Elle s'éclaircit la voix en toussotant puis risqua : « Qu'allons-nous inventer comme identité ? ». Je remontais en selle en rétorquant : « Pardon ? De quoi parles-tu ?

— Eh bien… Si nous devons prendre des chambres dans une auberge… ». Je vis les regards un peu moqueurs des deux Vilans et répondais : « Nul besoin d'une identité pour avoir une chambre. Poser une pièce sur un comptoir suffit à être reçu et nourri.

— Ah oui ? Il est vrai que j'ai si peu eu l'occasion de voyager que… ». Par compassion, et aussi pour agacer sciemment nos compagnons Vilans, j'ajoutais, l'air serein : « Mais ces deux-là peuvent très bien passer pour nos valets de pied. ». Svar protesta dans une grimace mais Vigo, bras croisés arbora un petit sourire revanchard. Ofélius réapparut en cet instant pour nous annoncer : « Il y a de nombreux soldats un peu partout par les rues de cette bourgade, mais il semble que personne ne croit réellement à cette histoire de Nécromancien fou. Je pense que vous pourriez passer une nuit paisible si vous arrivez à vous… tempérer, Taïs.

— Ma foi, pour une vraie nuit de sommeil dans un lit digne de ce nom, je serais sage, maître spectre, soyez-en assuré. ». Comme j'avais dit cela d'un ton léger, il eut une expression de lassitude témoignant de ses doutes quant à ma possible sagesse. Je ne pus réprimer un sourire en revêtant ma cape tandis que nous nous dirigions vers les grandes portes de rondins de Vanzirth. Une poignée de soldats s'apprêtait à les refermer pour la nuit quand nous la franchîmes, en toute tranquillité. Ofélius avait vu juste, les gardes et les habitants des lieux ne semblaient pas particulièrement inquiets. Sans doute car il était difficile de croire qu'un Nécromancien puisse s'attaquer à ses semblables et plus encore, qu'il puisse posséder autant de pouvoir que le Merca lui-même. En évoluant parmi la population, au long des larges rues terreuses, je ne perçus aucune tension, aucune crainte dans l'air. Dans la luminosité déclinante du jour, je me surpris même à trouver ce bourg charmant. Des maisons de torchis et de bois

s'alignaient sagement, toutes construites sur le même modèle, ne dépassant jamais deux étages. Devant nombreuses échoppes, les marchands remisaient leurs marchandises à l'approche de la nuit. Nous croisâmes plusieurs petits groupes de soldats portant casques et boucliers mais rien de similaire aux armures de cuir noir des fils du Crépuscule. J'avisais une auberge, Terys s'arrêta devant l'écurie attenante. Je n'avais pas encore mis pied-à-terre qu'un adolescent dégingandé vint à ma rencontre pour me demander dans un large sourire : « Vous descendez à l'auberge du chat volant mes seigneurs ? ». Je n'eus pas le temps de lui répondre que Loryann me surprit en s'exclamant : « Oui ! Vous êtes le palefrenier mon garçon ?

— Ça oui, belle dame ! Mais si vous voulez aussi manger, va falloir vous presser, y a du sanglier aux orties ce soir et ça part vite ! ». Je tirais quelques sous de mon ceinturon pour les lancer au jeune homme. Il les attrapa au vol tandis que je lui disais, en rajustant mes gants : « Nos gens vont prendre nos bagages. Prends grand soin de nos montures de ton côté. ». Puis je proposais mon bras à Loryann pendant que Svar marmonnait je ne sais quel juron dans sa barbe. Vigo ne sourit pas cette fois, du coin de l'œil, je pouvais voir ses traits tendus… Quand nous entrâmes au chat volant, d'appétissants effluves nous accueillirent. Notre arrivée ne passa guère inaperçue. Je gardais ma capuche de ma cape sur ma tête alors que Loryann abaissait la sienne, tout sourire. Les Vilans nous suivaient docilement, regards humblement baissés comme de parfaits serviteurs zélés. La salle de l'auberge était très basse de plafonds, mais plutôt vaste. Une dizaine de clients évoluaient çà et là, mêlant aux odeurs de cuisine celles, moins engageantes, de leurs sueurs ou de la fumée de leurs pipes. Au fond de la pièce siégeait une large cheminée où rôtissaient deux sangliers sur la même broche. J'invitais mes compagnons à s'asseoir à la première table libre sur notre passage puis je me rendais au comptoir où le tenancier s'affairait. Un solide gaillard arborant une opulente moustache rousse qui était peut-être le seul à n'avoir pas remarqué notre présence. Il eut cette mimique gênée quand nous échangeâmes quelques mots. Cet air troublé qu'avaient les gens face à ce visage flou qui s'offrait à leur regard. Mais quand je posais une pièce d'argent devant lui, son malaise disparu, il me dit d'un ton enjoué : « Vous aurez ma meilleure chambre ! Enfin, c'est la seule qu'il me reste à vrai dire ! Ah Ah Ah ! Mais je vais la faire préparer pendant que vous vous régalerez ! C'est Sanglier à l'ortie ce soir ! C'est fête !

— Oui le garçon d'écurie nous l'a dit. Et vous fêtez quoi ?

— Dam' ! Le retour du soleil ! Comme tout le monde depuis que le miracle est arrivé !

— Oh, bien sûr…

— Allez vous installer, je vous envoie Mariette, elle vous servira ! ». Je m'en retournais auprès de mes amis, retrouvant Loryann toujours aussi enthousiaste, dévorant des yeux la modeste auberge comme s'il eut s'agit d'un palais. Svar lorgnait les plats servis aux tables voisines tandis que Vigo, l'air sombre m'interrogeait du regard. En m'asseyant face à lui, je soupirais : « Nous avons une chambre et le repas ne saurait tarder.

— Une seule chambre cette fois ? Tu as tiré les leçons de notre mésaventure à Depke on dirait…

— Non, c'était la dernière chambre libre. Trois lits, il faudra tirer à la courte paille pour savoir qui dormira par terre. ». Ofélius me fit frissonner en me chuchotant quelque chose à l'oreille, je pestais aussitôt : « Ah mais ! Ne me soufflez pas dans l'oreille !

— Mille pardons, je prenais congé…

— Oui, allez donc espionner, c'est ça ! ». Une fillette blonde vint déposer un pichet de vin devant nous sans dire un mot, trop concentrée qu'elle était à ne rien en renverser. Elle repartit aussitôt après pour revenir ensuite, portant malhabilement quatre chopes de terre cuite. Le sérieux qu'elle affectait était attendrissant, Vigo lui-même s'y laissa prendre, il pouffa : « Mazette ! Si petite et déjà si sérieuse ! ». Je suivais l'enfant des yeux quand elle retourna au comptoir et vit l'aubergiste la féliciter avant de déposer un baiser sur sa tête. Un éclat de tendresse qui me réchauffa le cœur. Quelque chose de bien plus précieux qu'une couronne ou qu'un trône, à n'en pas douter. Vigo toqua sur la table devant moi en disant : « Hé…

— Quoi ?

— Dans trois jours, on sera à Steelgis, premier portail. On aura gagné presque trois semaines de voyage et du coup, je voulais te demander… ». Il s'interrompit, une expression étrange au visage. Une expression d'hésitation qui ne lui était pas familière. Je relevais un sourcil dans l'expectative, il finit par demander : « De combien de temps disposes-tu avant la venue de ton petit ?

— Ofélius saurait certainement te répondre précisément mais de mon côté, c'est assez flou… Environ quatre mois encore je crois…

— J'aurais dit moins.

— Ah oui ? Pourquoi ? ». Machinalement, je posais une main sur mon ventre et le trouvais subitement fort rond. Surprise, j'écartais un peu les pans de ma cape pour le regarder ; je découvrais qu'il formait désormais une bosse visible au-dessus de mon pantalon. Troublée, je bredouillais : « Oui… Mais de toute façon… Les femmes Ereehators sont…

— Je sais, elles sont plus solides quand elles sont enceintes, le vieux spectre me l'a dit. ». En buvant un peu de vin, il m'adressa un regard où brillait un sourire. Je ne saurais dire pourquoi, mais cela m'agaça : « Eh bien s'il te l'a dit, tu n'as pas à t'en inquiéter. ». Mon ton avait été plutôt sec, il eut un haussement de sourcils en reposant sa chope. Mariette, la petite servante, vint déposer une écuelle débordant de viande devant moi. Elle repartit aussitôt chercher les autres, une par une. Durant toutes ces allées et venues, je fuyais le regard insistant de Vigo. Et quand nous fûmes tous servis, je fis mine de ne porter attention qu'à ce repas alléchant. Mais le Vilan n'en avait pas fini, il se pencha vers moi pour me dire à mi-voix : « Être plus solide ne rend pas invulnérable pour autant, votre sainteté. ». En me redressant, je plantais mon regard dans le sien pour lui découvrir une mimique malicieuse. Il me gratifia d'un clin d'œil satisfait avant d'engloutir un énorme morceau de sanglier. Il avait réussi à me piquer et en paraissait particulièrement satisfait. C'était de bonne guerre, je réprimais à peine un petit sourire en roulant des yeux… Nous en étions à notre deuxième assiette de rôti et au moins au quatrième pichet de vin, quand un petit groupe d'hommes entra dans la salle en riant. Je ne leur aurais pas porté plus d'attention qu'aux autres clients si tout à coup, Svar et Vigo n'avaient interrompu leurs ripailles dans une même posture raide. Ils échangèrent un bref regard soucieux avant de fouiller la pièce d'un œil sombre. Celui de Vigo s'arrêta sur le groupe de nouveaux arrivants qui s'installaient à table, non loin de la nôtre. D'un discret coup de coude, il capta l'attention de Svar en murmurant : « Dans le coin à gauche, sous la fenêtre… ». Par-dessus l'épaule, je vis une scène qui ne m'était pas étrangère. Dans le groupe désormais attablé, il y avait un jeune homme de forte carrure qui, contrairement aux autres convives, paraissait éteint, presque absent à ce qui l'entourait. Son voisin lui donna une forte tape dans le dos en riant mais il ne réagit pas. La cape aussi épaisse que miteuse qui lui couvrait les épaules s'écarta un peu quand il s'appuya des coudes sur la table. J'entraperçus à son cou quelque chose de métallique. Vigo me dit alors tout bas : « Vorkarem de combat… Ce gosse est un lutteur.

— Un Vilan…

— Oui. On l'a senti quand il est entré. ». Svar lâcha entre ses dents :

« Rien qu'à le voir, je sens à nouveau la morsure du collier sur ma gorge. ». Loryann, assise à ma droite, se pencha pour me murmurer : « Ne faudrait-il pas le libérer ? ». Je soupirais dans un haussement de sourcils : « Ma foi, je ne suis pas contre l'idée mais… si nous devons ferrailler à chaque injustice que nous croiserons, nous ne serons pas à Üzgor avant l'an prochain. ». Étonnamment, Vigo abonda dans mon sens : « C'est vrai. Libérer un groupe pourrait nous être utile par la suite, mais un seul gamin… Cela rameuterait tous les soldats et le sauvetage se transformerait en bataille rangée. ». La jeune femme eut un air désolé avant de risquer : « Mais… ne faut-il pas parfois en sauver un plusieurs fois pour former un groupe non ? ». Nos trois regards se tournèrent vers elle qui se ratatina sur sa chaise comme si elle avait dit une bêtise plus grosse qu'elle. Ce n'était pourtant pas le cas. Oui, chaque personne à qui nous serions venus en aide aurait sûrement rejoint nos rangs. Mais en étions-nous déjà à ce stade ? Celui du recrutement ? Je vis que le même doute qui s'insinuait en moi traversait l'esprit de mes compagnons Vilans. Mais avant même que nous ne disions quoi que ce soit, c'est Ofélius qui prit part à la conversation — sans pour autant réapparaître — : « Taïs Loryann a raison. Et il s'avère qu'un affrontement inopiné ici même, à Vanzirth, serait, pour une fois, fort utile à notre cause… Ce jeune lutteur n'est pas le seul ici. Il y a dans cette ville un établissement dédié à la lutte Vilane voyez-vous. Des combats s'y livrent actuellement d'ailleurs. Et si je sonde l'esprit de ces humains, je ne serais pas étonné d'apprendre qu'ils s'y rendent ou en reviennent. ». Vigo m'adressa un regard incertain tandis que Svar remplissait nos chopes de vin en annonçant : « Prenons des forces ! Du travail nous attend ! ». Je croisais les bras en levant les yeux au ciel. Il faudrait régler tout cela rapidement pour ne rien perdre de l'avance prise grâce aux portails. J'avais envisagé une nuit de repos paisible dans l'espoir de retrouver Angus en rêves, mais les circonstances, encore une fois, en décidaient autrement. Vigo prit un temps de réflexion assez long avant de dire, sourcils froncés : « Ne nous emballons pas. ». Svar sursauta presque : « Quoi ? Je te rappelle que c'est toi qui m'as convaincu de repartir en guerre ! Tu te dégonfles Crochemort ?! On arrivera à rien si on ne recrute personne de plus !

— Non. ». Son regard vert chercha dans le mien une confirmation, ou était-ce un aval ? En réponse, je me saisis de ma chope en disant à Svar : « Je crois que Vigo préfère que nous établissions un plan avant de nous lancer. Je me trompe ?

— Non, tu dis vrai. Aucun de nous ne connaît assez cet endroit pour tenter quoi que ce soit. Inutile de saccager un village peuplé d'innocents. Nous devons repérer les lieux d'abord. Demain. En plein jour… Nous déciderons ensuite de la marche à suivre. Ensemble. ».

Svar, rasséréné, tendit sa chope afin que nous trinquions tous : « Ah ! Je préfère ça ! Un bon repas, une bonne nuit de sommeil et demain nous… ferons ce qui doit être fait ! ». Nous trinquâmes, mais ce que je lisais en Vigo n'était pas la joie de partir à l'assaut…

Quand, un peu plus tard, nous nous retirâmes tous dans notre chambre commune, nous découvrîmes une pièce rectangulaire plutôt exigüe. Une petite lanterne accrochée à un clou près de la porte y diffusait une lumière tamisée. Trois lits, dont un plus large que les deux autres, les têtes toutes alignées sur le même pan de mur représentaient les seuls meubles des lieux. Au fond de la chambre cependant, une petite cheminée éteinte arborait fièrement un linteau de pierres sculptées. Ofélius réapparut et s'empressa de l'examiner en ronchonnant, outré de trouver là des matériaux antiques utilisés à des fins domestiques. Les Vilans déposèrent mes sacs dans un coin et Svar fut le premier à se laisser tomber dans le lit double en soupirant d'aise. Vigo lui dit sèchement : « Relève-toi sac à viande, les femmes dormiront dans ce lit. ». L'homme ours grommela en se redressant tandis que son congénère, me demandait : « à moins que tu ne veuilles vraiment tirer à la courte paille ? ». J'ébauchais un geste las pour lui signifier mon accord, peu m'importait en fait dans quel lit je dormirai. Je sentais le poids de la fatigue m'écraser toute pudeur de jouvencelle. J'aurais pu partager le lit d'un Troll que cela ne m'aurait pas plus importé. Svar s'affala sur une des autres couches tandis que j'ouvrais une des deux seules fenêtres de la pièce. Loryann, pliait soigneusement ses vêtements en se préparant pour la nuit, je pouvais lire sur ses traits pâles qu'elle aussi avait été au bout de ses forces. Vigo approcha pour me dire en aparté, pendant que je humais l'air tiède de la nuit : « J'ai bien fait, non ?

— Pour les lits ?

— Non. Pour demain. ». Le doute le hantait, c'était évident. En laissant mon regard errer sur les toits du bourg endormi, je lui répondis doucement : « Bien sûr… Quelqu'un m'a dit un jour qu'il faut toujours envisager une situation sous différents angles avant de prendre une décision. Et à chaque fois que je me suis souvenue de ce conseil, les choses se sont bien passées… ». Son regard se perdit à son tour dans l'obscurité extérieure, mais un léger sourire flotta sur sa bouche quand il souffla : « Quelqu'un de sage…

— Oui… Et non.

— Non ?

— Il a parfois oublié ses propres conseils et s'est laissé emporter par ses élans. ». Je souriais en prononçant ses mots, les yeux verts de mon ami s'attardèrent sur mon visage avant qu'il ne dise : « C'est toujours agréable de se laisser emporter par ses élans. ». Quelque chose avait vibré dans sa voix. Quelque chose qui me mit instantanément mal à l'aise sans parvenir à l'identifier. En tournant les talons, je lâchais : « Mais on en paie toujours le prix… ». Je rejoignais Loryann qui ne portait plus que sa longue sous-robe, se dandinant un peu au bord du lit sans oser s'y étendre. Quand j'ôtais ma cape, elle blêmit : « Solène, vos… vos araignées vont-elles dormir avec vous ? ». Mes deux compagnes à huit pattes s'étaient faites on ne peut plus discrètes, c'est en gestes caressants que je les déposais au sol : « Mes toutes belles, trouvez-vous un coin tranquille, vous faites peur à notre amie… ». En guise de coin tranquille, elles grimpèrent au mur jusqu'à se jucher sur une poutre au-dessus de la porte. Loryann souleva le couvre-lit mais n'osa toujours pas s'y risquer. De mon côté, j'ôtais mon pourpoint et mon ceinturon en lui disant : « Tu peux y aller… Au pire, tu ne risques que quelques piqures de puce ou de punaise mais à priori, ça semble plutôt propre. ». Elle eut un petit rictus en se mettant au lit de mauvais gré. Sa mimique m'amusa, je ricanais sous cape avant de m'étendre à ses côtés dans un profond soupir d'aise. En fermant les yeux, je pouvais sentir, sur ma droite, la jeune femme parfaitement raide et surtout, parfaitement mal à l'aise. J'entendis le pas lourd de Vigo quand il éteignit l'unique lanterne avant de rejoindre sa couche, la respiration de Svar était déjà celle d'un homme profondément endormi. Ofélius nous souhaita la bonne nuit avant de s'effacer et dès que le silence s'abattit sur la pièce, Loryann me chuchota : « C'est donc demain que nous partons en guerre… ». Un peu surprise et déjà très embrumée par le sommeil, je répondais : « Tu es partie en guerre en choisissant de nous suivre… ». Il me semble qu'elle murmura autre chose mais je m'abîmais déjà dans les ténèbres accueillantes de l'endormissement…

Mon fils m'éveilla le matin suivant. Il gigotait plus activement que jamais. Ma première réaction fut d'ailleurs assez proche de la peur en sentant cette étrange agitation dans mon ventre. Puis, l'éveil me rendit la raison et je m'émerveillais de ces sensations nouvelles. Des mouvements nets, comme un pétillement de vie. En m'asseyant sur le lit, je posais mes deux mains sur ce ventre qui n'était plus seulement le mien en souriant. Je n'étais plus seule dans mon propre corps. C'est seulement là que je réalisais que je me trouvais, par contre, seule dans

la chambre. Enfin sans autre compagnie que mes araignées. Et ce que je vis sur la porte me démontra qu'elles veillaient toutes deux sur moi : le chambranle et le battant étaient couverts d'une épaisse toile. Cependant, Loryann et les Vilans avaient disparu, j'appelais aussitôt à mi-voix : « Ofélius ? ». Il apparut devant moi, un air étrangement satisfait au visage : « Le bonjour Taïs, avez-vous bien dormi ?

— Oui mais où sont les autres ?

— Déjà à l'œuvre depuis plus d'une heure, en reconnaissance. Rassurez-vous, je me suis permit de leur fournir du voile d'oubli que j'ai remis dans votre poche ensuite et…

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée ?!

— Vous aviez besoin de repos et votre présence n'était pas nécessaire, nos amis ont l'habitude de se faire discrets, ils ne risquent rien. De plus, cette petite ville ne compte que très peu de fils du Crépuscule, je pense que les Nécromanciens n'imaginent pas que vous ayez quitté la route principale du Nord. Ils ne doivent pas être au fait des derniers évènements. ». Débraillée, tignasse hirsute, je me levais en grommelant mais cela n'entama guère la bonne humeur du spectre : « Avez-vous vraiment pu vous reposer ?

— Oui, si la question est de savoir si Angus m'a visitée, il ne l'a pas fait. ». En prononçant ces mots, un rien d'inquiétude m'habitait mais mon fils frétillait toujours dans sa bulle, cette sensation me gardait le cœur léger. Craignant de nuire à mon moral, Ofélius changea de sujet : « Quoi qu'il en soit, cette longue nuit de sommeil vous a été profitable, ça ne fait aucun doute ! Vous êtes rayonnante Taïs ! ». Je lui adressais un regard noir en enfilant mes bottes, il ajouta d'un ton moins enjoué : « Littéralement, Taïs. ». Il eut un geste vers mes yeux, ils étaient illuminés. Je n'en fus pas surprise étant donné avec quelle vitalité Flynn s'affairait en mes tréfonds. J'ébauchais un haussement d'épaules : « Oui, il est en forme ce matin. ». Tyradjeck sourit et tandis que je démêlais mes cheveux, il approcha en risquant : « Taïs, je sais que vous n'avez pas envie de m'en parler encore, mais… Votre entrevue avec la reine. Notre ami Vigo m'a dit que vous aviez nommé l'enfant pour vous défaire du… dérèglement causé par son énergie.

— Oui, c'est le cas.

— Puis-je savoir… ?

— Son nom ?

— Oui.

— Non.

— Pardon ?

— J'ai dit non. ». Je goûtais sa mine désemparée pendant une poignée de secondes avant d'expliquer : « J'ai choisi ce nom un peu au hasard, sur la base d'un souvenir qui m'est revenu je ne sais pourquoi. Et je n'en ai pas encore parlé avec Angus. Je pense qu'il devrait être le premier à savoir, ne croyez-vous pas ? ». Il ouvrit la bouche pour répondre mais rien n'en sortit. Il se contenta de hocher la tête en signe de concorde. En achevant de me réajuster, je demandais d'un ton distrait : « Vigo n'a donc pas tout entendu ?

— Il y a des choses qui lui ont échappé quand il était sous l'emprise psychique de la reine. Il n'a en mémoire que quelques bribes…

— Tant mieux. ». Les araignées avaient quitté leur toile, elles trépignaient à mes pieds et au premier signe que je leur fis, elles me gravirent littéralement jusqu'à retourner à leurs postes, sur mes épaules. Je les couvrais de ma cape avec nonchalance. Je tirais une épée pour découper la soie bloquant la porte, passais ma cape et ramassais mes sacs avant de quitter la chambre sans plus mot dire. Ofélius me suivit docilement jusqu'au rez-de-chaussée où je tombais nez à nez avec l'aubergiste. Affable, il s'enquit de ma nuitée, je lui répondais aussi aimablement puis quittais l'établissement d'un pas léger. La rue était très peuplée, un flot incessant de badauds allaient et venaient sous un soleil de plomb. En me dirigeant vers l'écurie, je réalisais combien le changement de climat en Lyrkania était brutal. Il devenait difficile de porter une lourde cape et des gants de cuir par ces températures désormais estivales. C'est la tête pleine de ces contingences pratiques que je retrouvais Terys et le cheval de Loryann. Le jeune palefrenier me proposa son aide mais je la refusais en lui glissant quelques piécettes dans la main. Dès qu'il sortit, je demandais à Ofélius : « Où sommes-nous censés nous retrouver ?

— Sur la place du bourg. Il n'y en a qu'une, il suffit de suivre la grand-rue.

— Très bien. Je vais m'y rendre de suite.

— Je vais prévenir nos amis. ». Il disparut alors que je conduisais les deux chevaux hors de l'écurie par leurs rênes. Parmi les passants, je croisais quelques soldats portant tous le même tabard molletonné gris. Sur le devant un symbole — sans doute des armoiries — avait été

brodé en fil jaune grossier. Une ligne horizontale surmontée d'un demi-cercle, au centre. Une vision stylisée d'un crépuscule. Certains de ces soldats détournèrent le regard en croisant le mien. J'ignorais alors si le voile d'oubli faisait encore effet ou non. Dans le doute, malgré la chaleur de plus en plus étouffante, je gardais ma capuche rabattue. Mais au bout de quelques minutes de marche, je pouvais sentir des perles de sueur rouler sur ma nuque. Une brise tiède soufflait par intermittence, juste assez pour faire voler la poussière à hauteur d'homme. Mais pas assez pour me rafraîchir. Quand la foule se fit plus dense, je devinais que j'approchais de la place. Les odeurs flottant dans l'air me le confirmèrent. Toutes les villes et tous les villages de monde avaient leurs places et toutes les places avaient leurs marchés. Celui de Vanzirth était cependant particulier, on y vendait majoritairement des animaux. Chevaux, bœufs, vaches, caprins et ovins, poules de toutes sortes et… autant de créatures dont j'ignorais même le nom. Je ne pus m'empêcher de ralentir mon pas en en découvrant certaines, la plupart du temps entravées et blessées quand elles ne croupissaient pas au fond d'une cage. La population évoluant sur ce marché semblait particulièrement joyeuse tandis que ces êtres enchaînés et captifs ne dégageaient rien d'autre que du désespoir et de la souffrance. Sur un étal, je découvrais, non sans une certaine sidération, un alignement de gros bocaux dans lesquels s'agitaient des Aerms d'eau. C'était là le destin auquel s'étaient attendus Split et Puka. Un peu plus loin, un marchand flanqué de deux solides gaillards aux faciès burinés vendait lui aussi des créatures en bocal. Mais il n'en possédait que deux et de nombreux acheteurs enchérissaient pour se les procurer. Je ne pus voir nettement de quel type de créature il s'agissait mais elles émettaient une faible lumière blanche. L'image de Zirc prisonnier de sa bulle de verre me passa en tête. Des artéfacts vivants, voilà ce que ces gens s'arrachaient. Leur soif d'énergie annihilant toute forme de compassion… Bien sûr l'envie de libérer tous ces êtres si particuliers me hantait. Mais l'évidence m'apparut cette fois encore : pour être sûre de les libérer toutes, sans exception, il fallait libérer le pays entier du joug du Merca…

Ofélius me surprit en réapparaissant, je lui demandais aussitôt : « C'est à votre tour d'abandonner toute idée de discrétion ?

— En fait, je ne suis pas le seul "spectre domestique" ici.

— Pardon ?

— Plusieurs pseudo nobles alentour se promènent avec leur fantôme

personnel. C'est assez pathétique je dois dire, mais au moins je n'ai pas à rester invisible. La plupart des autres gueux sont humains alors… ». Il me guida jusqu'au point de rendez-vous où je retrouvais Loryann, sagement assise sur le rebord d'une fontaine sans eau. Un paquet sur les genoux, le manteau ouvert aux quatre vents, elle offrait son visage presque souriant au soleil. À ma vue, elle se dressa sur ses pieds pour venir à ma rencontre. Elle me questionna sur ma nuit en accrochant son colis à la selle de son cheval puis me raconta distraitement sa matinée comme s'il eut s'agit d'une visite touristique. Elle était détendue, presque trop, sachant ce qui nous attendait sous peu. Vigo et Svar ne tardèrent pas à nous rejoindre. Ils étaient, quant à eux, beaucoup moins enjoués en me livrant les informations qu'ils avaient récoltées par leurs observations. Vigo m'expliqua : « Comme l'avait dit le spectre, il y a une maison de lutte dans une rue toute proche. Elle ouvre à la tombée du jour et ferme à l'aube. Et toutes les habitations voisines sont des geôles de location pour les maîtres qui mènent leurs Vilans au combat. On a pu dénombrer une vingtaine des nôtres dans ces geôles.

— Si tout est situé dans la même rue, cela nous rendra la tâche plus facile.

— Oui, mais il y a un problème…

— Le contraire m'aurait étonné.

— La maison de lutte est tenue par un vieux Nécromancien et ses deux fils. Je sais que tu n'en ferais qu'une bouchée mais ils ont des chaînards à leurs ordres.

— Des chaînards ? Ces êtres faits de chaînes ? ». Il acquiesça l'air grave. Je le surpris en répondant, dans un sourire en coin : « Eh bien j'en ferais autant de bouchées. J'en ai déjà affronté, ne sois pas inquiet. ». Il releva un sourcil dubitatif tandis que Svar, qui n'avait rien manqué de notre conversation ajoutait presque à voix basse : « Ce n'est pas notre seul souci. Il y a aussi Oundo. ». Je les questionnais du regard, Vigo m'expliqua d'une voix une peu cassée par la contrariété : « Oundo est un Vilan qui… C'est un combattant connu dans tout le pays. Aucun de nous n'a vécu aussi longtemps que lui et il est réputé invincible. Il porte un des premiers Vorkarems de combat.

— Et ? Il renoncerait à sa liberté ?

— Je ne sais pas mais… Tant qu'il porte le Vorkarem, il pourrait se dresser contre nous… ». Mon ami détourna le regard, clairement

inquiet cette fois. Svar se pencha pour ajouter d'un ton agacé : « Et nous tailler en pièces ! C'est un vrai monstre ! ». C'était la première fois que je lisais cette forme larvée de peur chez mes compagnons Vilans. Ofélius choisit cet instant pour me dire à l'oreille : « Monstre ou pas monstre, vous n'avez rien à craindre, votre Ihra le pulvérisera. ». Vigo l'entendit et se raidit instantanément. Je compris alors que plus encore que d'avoir à affronter Oundo, il craignait d'avoir à le tuer. En soutenant le regard incertain qu'il m'adressait, je lui dis simplement : « Si cette situation se présente, nous devrons lui ôter son Vorkarem avant de songer à le mettre hors d'état de nuire. ». Il baissa les yeux, bien conscient qu'il ne serait pas aisé d'ôter le collier de volonté à ce lutteur qu'il érigeait lui-même au rang de légende… En rejoignant la rue, Vigo et Svar m'exposèrent leur plan d'attaque où chacun de nous avait un rôle à jouer. Les habitations servant de geôles étant au nombre de quatre, mitoyennes à la maison de lutte chacun de nous s'introduirait dans l'une d'elles pendant que Loryann resterait au dehors pour faire le guet. Ofélius, même s'il ne disposait pas d'une réelle force physique, pouvait néanmoins abattre un objet sur le crâne d'un garde si nécessaire. Il comptait cependant davantage sur sa capacité à brouiller les pensées de ces derniers, tous humains. Grâce à lui, nous savions que nous n'aurions pas affaire à plus de dix hommes, répartis aléatoirement dans chaque maison. Avant de porter nos choix sur les lieux que chacun investirait, Svar s'inquiéta de savoir où Oundo se trouvait. Ofélius lui dit alors en désignant une haute bâtisse à une centaine de mètres : « Au premier étage de l'établissement de lutte, il y a des chambres où le tenancier et ses fils dorment actuellement. Dans l'une d'elles, il y a un humain et un Vilan. Compte tenu de la taille de ce dernier, je pense qu'il s'agit de ce lutteur que vous redoutez tant. Voyez, nous n'aurons sans doute même pas le loisir de le croiser si tout se passe bien… Pour ce qui est des deux créatures de chaînes, elles sont au rez-de-chaussée, parfaitement immobiles comme si elles aussi étaient en sommeil… ». Les deux Vilans grimacèrent, à la fois soulagés et contrariés. Il fut convenu qu'en cas de pépin tel que la venue d'un groupe de soldats dans la rue, Loryann devait faire diversion en hurlant comme si elle avait subi les derniers outrages. Notre plan était simple en définitive : entrer, mettre les gardes hors d'état de nuire et proposer à chaque Vilan de reprendre sa liberté. Ceux qui accepteraient devraient cependant dire adieu à leur queue car les Vorkarems de combat n'étaient pas seulement fixés au cou des captifs. C'était un mécanisme conçu spécifiquement pour l'espèce. De la gorge à la queue, elle aussi cerclée de fer, un câble suivait la colonne vertébrale et y était rivé par de multiples aiguilles. Ôter ces Vorkarems était aussi douloureux que leur pause initiale. Mais si on libérait la queue en la tranchant, le dispositif se détachait

de lui-même, en se rétractant. Tout comme celui qui avait tué mon ami Bart. Quand sa tête fut tranchée, l'appareil était revenu à sa forme originelle. En écoutant les explications techniques de Vigo, je ne pus m'empêcher de l'imaginer se coupant seul la queue. Son désir de liberté avait dépassé la douleur, cela me donnait une idée claire de l'intensité de cette envie devenue besoin vital. Juste avant de nous séparer, il me glissa en aparté, comme s'il avait deviné mes pensées : « C'est ma… mère qui l'a fait. À ma demande. ». Je compris qu'il parlait de celle qui l'avait aimé comme un fils, la femme de son maître. Et j'imaginais sans peine combien cela avait dû être difficile pour elle et combien elle l'avait aimé pour en avoir été capable… La dernière partie de notre plan consistait à farder les fuyards de voile d'oubli afin qu'ils puissent quitter le bourg sans être reconnus, le cas échéant. À cette fin, je devais être la première à agir de sorte qu'ensuite, nous puissions nous échanger ce merveilleux produit. Nous convînmes enfin d'un point de rendez-vous hors de la petite ville, un lieu isolé d'après ma carte…

Sous un soleil plus que radieux, assez peu de gens évoluaient dans la rue où nous nous trouvions. Suffisamment pour que nous passions inaperçus, disséminés non loin de chaque maison geôle. J'entrais donc dans celle que j'avais choisie d'un pas nonchalant. À l'intérieur, dans la pièce principale presque dénuée de meubles, deux hommes étaient attablés en pleine partie de cartes. À ma vue, ils se redressèrent mais je ne leur laissais pas le temps de poser de questions, je lançais deux griffes Nortgate. Les lames courbes plantées en plein fronts, ils s'écroulèrent de concert dans un gargouillis bref. Je récupérai mes armes avant d'emprunter un petit couloir devant moi. Là où il y avait eu plusieurs portes menant à des chambres, on avait installé des grilles épaisses, et derrière elles, les Vilans de combat se reposaient. Mais ils ne dormaient pas. Ils étaient écroulés sur de vieilles paillasses, certains assis, d'autres étendus, leurs yeux mi-clos fixés sur le vide. L'endroit sentait la bête souillée et le vieux sang. Si le désespoir avait eu une odeur, elle aurait sans doute été aussi lourde et écœurante… Au premier cachot, j'interpellais le prisonnier qui leva un regard las vers moi. Il cligna un peu des yeux puis détourna à nouveau la tête. Je réalisais qu'il ne pouvait voir clairement mon visage et que ça n'inciterait personne à la confiance. Je tirais une de mes épées pour couper sans peine le gros cadenas sur la grille. Le Vilan ne réagit à aucun moment, pas même quand j'entrais dans sa cage de fortune. Il était assis au bord de son lit, tête basse, sa tignasse brune tombait en mèches poisseuses de part et d'autre de son visage. En ôtant un de mes gants, je lui dis doucement : « Tu me sembles bien fatigué… ». Sans

bouger d'un pouce, il me demanda d'une voix éteinte : « C'est l'heure ? Déjà ? ». Je me figeais, surprise, avant de rétorquer : « C'est l'heure de choisir la liberté, oui. ». Il releva vaguement la tête d'un air interrogateur, je posais ma main nue sur son épaule. Par une déchirure dans sa pauvre chemise, nos peaux entrèrent en contact. Je plantais mon regard encore illuminé dans le sien en disant : « Je peux te libérer Vilan. Je suis là pour cela. ». Incrédulité et incertitude passèrent sur ses traits usés par la violence. En lui montrant mon épée, j'ajoutais : « Au prix de ta queue.

— Mais… qui êtes-vous ? ». Le temps pressait, je m'accroupis devant lui pour lui dire plus sèchement : « Je suis celle qui tranchera bientôt la tête du Merca et mettra ainsi fin à l'esclavage des Vilans. Et je ne suis pas seule, mes compagnons — Vilans eux aussi — sont à l'œuvre pour libérer tes frères des autres geôles. Veux-tu te joindre à nous ? J'ai besoin d'une réponse immédiate. ». Une voix fusa du cachot d'en face : « Moi ! Je suis des vôtres ! ». Un homme aux cheveux blonds tressés s'était levé, il se tenait agrippé à la grille de la porte. En un rien de temps, je brisais le cadenas et entrait dans la pièce où l'homme blond se tenait. Il était bien plus grand et fort que moi, mais il recula à mon entrée. Mais alors que je m'attendais à ce qu'il me questionne davantage, il se retourna pour me présenter sa longue queue fouettant l'air. Il prit une profonde inspiration avant de lâcher, tandis que tout son corps se contractait : « Faites ça vite. ». Je marquais un temps d'arrêt en découvrant toute l'affreuse réalité des Vorkarems de combat. L'homme était torse nu, je ne pouvais ignorer la large ligne d'acier affleurant de sa peau, profondément rivée à sa colonne vertébrale. J'en eus un bref frisson en levant mon épée. Mais quand je me saisis de l'appendice touffu avant d'abattre ma lame, ma prise était ferme et mon coup précis. Le Vilan retint un cri mais la douleur le fit s'appuyer contre un mur tandis que je voyais, sidérée, le Vorkarem se rétracter rapidement. L'anneau qui enserrait précédemment la base de la queue se replia en un clic net, puis le câble s'arracha sèchement à l'épine dorsale en s'enroulant sur lui-même jusqu'à la nuque. Si le mouvement était rapide, il n'en était pas moins douloureux pour le Vilan qui donnait des coups de tête dans le mur pour lutter contre son envie de hurler. Il tomba à genoux quand le collier à sa gorge tomba au sol pour prendre la forme d'un disque un peu plus grand que celui qui avait tué Bart. Les captifs des cachots voisins commencèrent à m'interpeller discrètement et en me retournant, je vis que le premier se tenait juste derrière moi, qu'il avait tout observé. Au premier regard que nous échangeâmes, il se retourna, me présentant un panache brun semblable à ceux des chiens de berger… En quelques minutes à peine, je tranchais huit queues et me retrouvais face à un groupe d'hommes

qui, même s'ils saignaient abondamment, n'attendaient qu'un mot de ma part pour en découdre. Je pris un court instant pour leur expliquer la suite des évènements en les appliquant du voile d'oubli : « Ceci vous permettra de marcher en ville sans être reconnu par quiconque tant que vous ne touchez personne. Évitez tout contact physique et quittez Vanzirth sur-le-champ. Et si vous souhaitez vous joindre à nous, suivez la route vers le Nord, à une demi-lieue vous verrez un lac… Nous vous y rejoindrons avant la fin du jour. À présent, sortez deux par deux, sans précipitation… ». Ils acquiescèrent en silence, je les précédais dans la maison jusqu'à ouvrir la porte d'entrée. Le grand blond à l'opulente chevelure tressée fut le premier à sortir. Quand la lumière du soleil baigna son visage maculé de crasse, il ferma brièvement les yeux en remplissant ses poumons d'air. L'air de la liberté. De l'autre côté de la rue, j'entraperçus Vigo qui regarda son semblable s'éloigner d'un air étrange, aussi satisfait qu'inquiet. Quand tous les Vilans furent partis, je pris soin de récupérer le trousseau de clés accroché à un clou près de la porte et la verrouillais derrière moi en sortant. Je rejoignais Loryann, assise sur une caisse près de nos chevaux et lui donnais discrètement la boîte de fard d'oubli. Elle fit mine d'aller lire une affichette placardée sur un mur de l'autre côté de la rue et ce faisant, elle croisa Svar qui la bouscula. Quand elle revint vers moi, je vis notre ami entrer en tapinois dans une autre maison geôle. La jeune femme soupira : « Il l'a. ». D'un hochement de tête, j'avisais Vigo du bon déroulement de notre plan. Ofélius apparut auprès de moi en se vantant à voix basse : « Voilà, de mon côté, ce fut enfantin. Je n'ai même pas eu à tuer ces bougres d'ânes, ils étaient ronds comme des barriques !

— Vous n'avez pas tué les gardes et vous laissez les Vilans seuls ?!

— Oui, mais ne craignez rien, à leur qu'il est ces derniers leur ont sûrement déjà tranché la gorge étant donnée la rancune qu'ils leur portaient ! Et puis, je leur ai tout expliqué, l'un d'eux a utilisé la hache d'un des gardes pour raccourcir ses compagnons de misère et les libérer des colliers. Ils vont sagement attendre que je revienne avec l'onguent d'oubli à présent. C'est triste à dire mais… ils sont très obéissants, fort bien dressés. ». Je le foudroyais d'un regard noir en lâchant entre mes dents : « Fort bien brisés plutôt ! Retournez auprès d'eux, ils ont sûrement de nombreuses questions pour vous ! Ils méritent d'être rassurés.

— Oui, vous avez raison, pardonnez mon manque de tact… » Il s'inclina en signe d'accord et disparut dans une bourrasque. La brise tiède du matin se muait peu à peu en un vent chaud prompt à tout dessécher. Ma gorge comme le reste. Je buvais un peu de l'eau de ma

gourde quand je vis les premiers Vilans quitter la maison où Svar était entré. Cinq seulement. Un peu hagards et désorientés à leurs premiers pas au-dehors, ils retrouvaient vite assez de vitalité pour prendre la direction du Nord afin de quitter Vanzirth. Svar rejoignit Vigo, ils se saluèrent, échangèrent une poignée de main et quelques banalités feintes avant de se séparer. Vigo fit quelques pas pour aller s'étirer paresseusement devant la maison où Ofélius l'attendait. La porte s'entrebâilla et Vigo laissa tomber la boîte juste devant. Quand elle se referma, il n'y avait plus rien au sol. Le Vilan s'appuya contre un mur en croisant les bras et, de loin, me gratifia d'un petit clin d'œil furtif. Tout se déroulait selon notre plan. C'en était presque inquiétant… Comme Loryann restait aussi silencieuse que sereine, je lui demandais distraitement : « Je parie que tu ne voyais pas *la guerre* comme ça ?

— Certes non… Mais je ressens une profonde fierté à être ici. Avec vous quatre.

— Ah oui ?

— C'est la première fois que je participe à quelque chose d'aussi… à quelque chose en fait. ». Un rien de tristesse passa sur son visage rosi par le soleil. En baissant les yeux, elle ajouta : « Vous savez Solène, je n'ai pas choisi de naître du côté Nécromancien de la barrière…

— Je le sais parfaitement, n'aie crainte.

— Mais j'ai toujours senti confusément que tout ce qui se passait en Lyrkania était mal. Ma mère aussi… Sans doute parce que les femmes des Nécromanciens sont le dernier échelon de la noblesse, d'ailleurs…

— Que veux-tu dire au juste ?

— Ici les femmes de lignée Ereehator ne sont pas beaucoup mieux loties que les humaines. Il y a quelques décennies encore, elles avaient au moins un intérêt de… reproduction. Mais depuis longtemps déjà, leur manque de fécondité joue contre elles.

— Je vois.

— Donc, à part être un joli trophée au bras de leur époux, elles n'ont pas voix au chapitre sur quoi que ce soit… Oh, regardez ! ». Les captifs — au nombre de six — sous la garde d'Ofélius sortaient un à un de la maison. Une forme d'impatience m'anima le cœur, c'était maintenant au tour de Vigo. Je gardais les yeux rivés sur lui jusqu'à ce qu'il passe la porte de la prison d'en face…

Chapitre 35 :

La troisième vague.

Ofélius nous rejoignit et me confirma que Vigo avait bien réceptionné le fard. Il ne nous restait plus qu'à patienter… Cette qualité n'étant pas la plus développée chez moi, le temps me parut bien long. Beaucoup trop long. Quelque chose clochait. Les regards que nous échangions entre nous me confirmaient que mon inquiétude était partagée par mes compagnons. Ofélius était sur le point d'aller jeter un œil dans la maison geôle quand la porte de celle-ci s'ouvrit enfin. Une dizaine de Vilans la quittèrent, sortant au compte-gouttes avant que Vigo n'apparaisse enfin sur le seuil, le visage en sang. Aucun de nous ne fit un pas vers lui, nous devions rester discrets. Il avait revêtu une cape, sans doute prise aux gardes, dont il rabattit la capuche loin sur sa tête. Comme convenu à l'élaboration du plan, nous nous rejoignîmes tous dans une ruelle adjacente. Là Vigo nous apprit qu'il s'était retrouvé face à quatre hommes en entrant dans la maison. Quatre hommes armés dont un était le maître d'un des prisonniers. Il avait eu le réflexe de lancer son Vilan — sous sa forme animale — sur lui. Se défaire de quatre adversaires ne lui aurait pas été difficile mais affronter un de ses semblables en plus n'avait pas été une mince affaire. Il avait cependant réussi, même s'il en ressortait blessé. Il refusa qu'on le touche, grommelant que dès qu'il reprendrait une apparence animale, ses plaies guériraient. La plus grande de ses blessures n'était pas celle qui saignait le plus. Sa fierté était sans nul doute la plus atteinte… Nous prîmes la direction de la sortie de Vanzirth d'un pas tranquille, nous mêlant à la foule comme si de rien n'était. Je marchais à côté de Terys, à la droite de Vigo tandis que Loryann était remontée en selle, Svar menant sa monture tel un serviteur. Je ne dis pas un mot à mon ami blessé. À la façon dont il évitait sciemment mon regard, j'avais vite compris que l'heure n'était pas aux bavardages. J'en avais pris mon parti, je respectais son mutisme pour en connaître moi-même les bienfaits, bien souvent…

Le rythme d'avancée de la foule emplissant les rues se ralentit

progressivement à mesure que nous approchions de la grande porte Nord. Jusqu'à s'arrêter totalement. Sous un soleil éclatant, une population hétéroclite se massait désormais devant nous. Du haut de son cheval, Loryann nous annonça : « Nous n'irons pas plus loin je crois… Il y a une procession qui entre dans le bourg. Des novices pénitents… ». Face à mon air interrogateur, elle mit pied à terre pour m'expliquer : « Ce sont des aspirants Nécromanciens. Avant d'être acceptés au sein d'une guilde des Fils du Crépuscule, ils doivent traverser le pays du Nord au Sud, pieds nus.

— Et c'est tout ? C'est tout ce qu'il faut faire pour devenir Nécromancien ?

— En fait non, ils font ce voyage avec un bâton de lumière qu'ils doivent aller briser sur les récifs face à l'océan Sangül. Ce bâton représente l'énergie du Merca… ». Elle grimaça en ajoutant : « De cette façon, il fait preuve de générosité et de confiance : il leur confie un artéfact qu'ils doivent porter aux limites de notre pays pour l'offrir à l'océan. Mais c'est un jeu de dupe aux règles bien gardées... Parmi ces jeunes gens, il y a des humains dont le bâton s'éteindra avant d'arriver à bon port. Les descendants d'Ereehators eux, n'ont jamais cette déconvenue…

— Quelle générosité effectivement… Qu'arrivera-t-il aux humains floués ?

— La mort. Donnée par les autres disciples, qui plus est.

— Rien que ça ?!

— Oui, car les aspirants ont étudié les prémices de la Nécromancie et ils ne doivent pas être en mesure de les rapporter aux non-initiés s'ils échouent lors du voyage. Mon père a longtemps espéré que je suive cette voie… ». Loryann affichait un air aussi triste qu'amer. La vilénie du Merca ne m'étonnait guère mais je dois dire que sa façon de garder la mainmise sur tout était assez remarquable… Bientôt, des soldats vinrent écarter la foule pour laisser le passage à la procession. J'avoue que ce cérémonial piqua ma curiosité. Et, comme l'avait dit mon amie, j'avisais bientôt une longue cohorte d'hommes encapuchonnés portant de lourdes robes de toile sombre, marchant lentement en s'appuyant sur de grands bâtons. Au bout de ces bâtons, une petite cloche de verre luisait faiblement. Je redoutais d'y voir des Aerms prisonniers mais ce ne fut pas le cas. Un insecte de la taille d'une grosse guêpe voletait dans chaque globe, son abdomen diffusant une lueur bleutée très pâle. Ofélius ne tarda pas à me murmurer : «

Taïs Loryann a dit vrai, certaines de ces lucioles sont de type glaciaire et les autres non…

— Qu'est-ce à dire ?

— Les lucioles glaciaires dégagent naturellement de L'Ihra pure tandis que les autres sont similaires à celles que vous pouvez trouver en terres humaines. Leur énergie est extrêmement faible et éphémère. ». J'observais, presque absente, le pas lent et cadencé de ces aspirants qui marmottaient une litanie de mots incompréhensibles. Comme une plainte presque musicale, de celles qui pourraient accompagner un cortège funèbre. Têtes basses sous leurs capuchons pointus, ils semblaient tous identiques en taille et corpulence. Soudain, Loryann saisit mon poignet d'un geste un peu sec. Je vis les traits de son visage pâlirent et, en suivant son regard effrayé, je découvrais, fermant la procession, deux cavaliers portant armes et armures. Des armures noires, mais cette fois, elles étaient faites d'une autre matière que le cuir. Leur riche mise et leurs magnifiques chevaux indiquaient ostensiblement leur haut statut social. Mon amie baissa les yeux en bredouillant : « Par toutes les lunes, ce n'est pas possible… Eux, ici… Comment… Solène, il faut partir. Vite. ». La voix de Svar, juste derrière moi, souffla : « Pute borgne ! Quelle déveine ! ». Je questionnais Loryann du regard mais c'est Vigo, à sa gauche qui se pencha vers moi pour me dire à voix basse : « Si tu veux te faire du gros gibier, voilà l'occasion en or. Deux fils du Merca ! ». Loryann ouvrit de grands yeux terrifiés tandis que Svar grognait à son ami : « Es-tu fou ?! ». Vigo avait planté son regard clair dans le mien, la douleur physique lui faisait perdre toute mesure. Cela avait quelque chose d'effrayant mais aussi… d'excitant. Les cavaliers se rapprochaient, je reconnus certains traits d'Ervyan Toris sur leurs visages blêmes et une étincelle de colère s'alluma sous ma poitrine. Sans tenir compte des protestations discrètes de Svar et Loryann, je lâchais à Vigo, entre mes dents : « Il y a trop de monde, il faudrait…

— … Une diversion. ». Il avait terminé ma phrase, le regard que nous échangeâmes alors brûlait de sédition. J'entendis Ofélius soupirer profondément avant de dire : « Très bien, je m'en charge. ». Sans quitter la procession des yeux, je dis à Svar, qui fulminait : « Quitte la ville avec Loryann, nous nous retrouverons au lac.

— Quoi ?! Et toutes tes bonnes intentions ?! Ne pas raser ce bourg, ne pas…

— Au lac. À la tombée du jour. ». Il jura dans sa moustache avant de prendre Loryann par la taille pour la mettre sans ménagement sur son

cheval. Au même instant, des cris commencèrent à s'élever non loin : « AU FEU ! AU FEU ! ». Bientôt le chaos de la panique anima la rue en tous sens. Plusieurs toitures s'enflammaient tout autour, la foule s'éparpillait anarchiquement à grand renfort de hurlements stridents. Les chevaux des cavaliers ruaient, piétinaient les malheureux qui les bousculaient en fuyant. Terys, elle, restait stoïque, observant la scène à côté de moi. L'imminence d'un affrontement faisait courir sur ma peau mille et un crépitements d'excitation silencieuse. Alors que la foule s'était dispersée, nous demeurions immobiles, Vigo et moi. Nos regards rivés sur les deux Nécromanciens qui s'étaient mis à brailler des ordres à la cantonade. Une fumée brune et âcre ne tarda pas à voiler la lumière du soleil quand mon compagnon me dit, presque à mi-voix : « Il faut qu'ils aient peur avant d'avoir mal. ». Puis il ébaucha un geste m'invitant à m'avancer au milieu de la rue comme s'il s'agissait d'une scène. Je réprimais à peine un petit sourire en coin en montant en selle. Répondant à l'invitation de mon ami, je menais Terys au milieu de la rue qui s'était clairsemée ; la population tentant par petits groupes d'éteindre les incendies qui dévoraient leurs maisons. Là, Vigo ôta sa cape et se métamorphosa dans un éclat de lumière aussi blanche qu'aveuglante. Cela ne manqua pas d'attirer l'attention des cavaliers. Je les gratifiais d'un petit signe de la main tandis que Vigo leur faisait face devant moi. Je pouvais voir la fourrure de son échine se hérisser sur sa musculature bandée, prête à l'attaque. Les deux hommes en armures se redressèrent sur leur selle, la main sur l'épée. Le plus âgé des deux, qui devait avoir trente ans à peine demanda, d'un air méprisant : « Qu'avons-nous là ? Un sans queue et… Qui êtes-vous ? ». Bien sûr, ces Nécromanciens ne pouvaient distinguer mes traits, alors que le sang qui avait coulé sur son visage avait lavé le voile d'oubli des yeux de Vigo. Moins de dix mètres nous séparaient quand je leur répondis d'une voix forte : « Solène Torkenbold. Et voici Vigo flamme de neige du clan Crochemort.

— Ce nom ridicule me dit quelque chose… Ne serais-tu pas ce renégat en fuite, sans-queue ?

— Lui-même. ». Le Vilan avait répondu dans un grognement. Le plus jeune des cavaliers tira son épée, son frère le tempéra : « Du calme, Yodrick…

— C'est la Torkenbold qui a…

— Je sais. Fais silence. ». L'aîné s'appuya négligemment sur le pommeau de sa selle, affichant un vague sourire quand il me dit : « Et vous donc, vous seriez cette… personne qui massacre la noblesse sans

raison depuis quelques semaines ? ». J'opinais du chef. Il pouffa de rire avant de poursuivre : « Si vous comptez vous attaquer à nous, je me dois de vous mettre en garde… ». En se redressant, ses yeux se mirent à luire progressivement. Il termina sa phrase d'un air grave : « … Nous ne sommes pas de simples baillis ou de vieux Nécromanciens confits par l'alcool. ». Son frère l'imita, leurs yeux brillaient du même éclat bleuté. Je devinais l'artéfact sous leurs armures. Celui par lequel ils captaient l'énergie d'une créature captive. La rue eut tôt fait d'être désertée dès lors que les villageois avaient vu les deux hommes faire montre de leur pouvoir. Peu leur importait alors de perdre leur maison dans les flammes, il y avait plus précieux à perdre quand les Nécromanciens s'illuminaient. Dans le même temps, je vis arriver de loin les premiers gardes du bourg. Je répondais nonchalamment : « Vous me rassurez… ». Et je captais lentement l'Ihra. Le plus âge des fils du Merca esquissa une moue dédaigneuse jusqu'à ce que ma charge d'énergie se diffuse à Terys. Là, il se dressa sur sa selle, sourcils froncés. À son expression, je devinais sans peine qu'il n'avait jamais assisté à une telle démonstration de pouvoir. Par vanité sans doute, je poussais la charge au point que ma chevelure et la crinière de ma jument flottèrent de concert dans l'air. Vigo n'avait pas tort, il fallait que ces prétentieux aient peur avant d'avoir mal. Mais j'avais plus qu'un simple désir de leur nuire. Avec en tête l'image des Vilans réduits en esclavage, je n'aspirais qu'à humilier ces Nécromanciens. Cette caste par qui tous les maux étaient rendus possibles. Et, repensant brièvement à Ervyan, une idée me traversa l'esprit. Terys se mit à avancer lentement vers les cavaliers sidérés, laissant dans la poussière les traces carbonisées de ses sabots. D'un ton calme, je dis à l'aîné : « Vous ne mourrez pas aujourd'hui. J'ai d'autres projets pour vous… ». Puis, je m'adressais à Vigo en désignant le jeune Yodrick : « Lui, par contre… » ? J'envoyais une courte décharge d'Ihra dans le torse de ce dernier, il chut brutalement de sa monture. Le Vilan bondit sur lui avec une rapidité et une sauvagerie foudroyante. Un craquement aussi sinistre que net marqua sa mort dans la seconde suivante. Le dernier Nécromancien avait juste eu le temps de tirer son épée tandis que la terreur l'envahissait. Mais entre-temps, tous les soldats du bourg s'étaient réunis dans la rue. Mon rayonnement les gardait à bonne distance, plus par crainte que par son effet répulsif. Évidemment, personne n'avait jamais vu un Nécromancien luire de la façon dont j'en étais capable. Et si celui qui tremblait devant moi, fils du Merca, en était réduit à un tel état de terreur, les humains de la garde comprenaient d'instinct qu'ils avaient tout à craindre. J'entendis Vigo cracher, entre deux grognements : « Regardez-les chier dans leurs braies ! ». Mais mon regard ne quitta pas le visage du cavalier qui ne tarda pas à hoqueter, le souffle court : « Que… Que me voulez-vous ?

— Mets pied à terre. ». Une sueur froide perlait à son front mais il hésita. Vigo gronda d'une voix rauque : « Obéis ! ». Une main toujours crispée sur la garde de son épée, l'homme s'exécuta. Je le toisais avec mépris pendant une seconde ou deux puis je l'imitais. Son regard fiévreux courut sur Terys tandis que sa luminosité s'éteignait. Je m'avançais jusqu'à lui faire face à une longueur de bras de distance. Il me dévisagea en balbutiant : « Mais… mais comment… comment est-ce possible ?... Toute cette énergie… comment… ». Je levais une main pour lui intimer le silence, il se tut dans l'instant. Mais quand je pointais le sol devant lui, il eut une expression perplexe. Je dis, d'une voix toujours aussi calme et posée : « à genoux. ». Haussement de sourcils et mouvement de recul. Vigo approcha sans dire un mot. L'homme lui adressa un regard incrédule, je répétais d'un ton égal : « Agenouille-toi. ». En retenant un spasme nerveux, il laissa tomber son épée et, baissant les yeux à contrecœur, il mit genou au sol. Dans une poussée de rage, je m'élançais vers lui pour le saisir par les épaules et le jeter violemment au sol : « Pas devant moi, fils de lâche ! Devant lui ! ». La douleur de la brûlure couplée à celle de l'humiliation fit perdre au Nécromancien ce qui lui restait de contenance. Il se tordit dans la poussière en geignant devant Vigo qui, poings sur les hanches, se délectait du spectacle. Les soldats éparpillés alentour ouvraient de grands yeux stupéfaits ? Je pris une seconde pour lire sur leurs faciès épais le trouble qui les pétrifiait. Puis, je lançais à la cantonade : « Avez-vous vraiment choisi de servir cette caste ? Est-ce vraiment un choix ?!... Ou est-ce la terreur crasse qui vous garde sous leur coupe ?! ». Surpris que je m'adresse ainsi à eux, certains échangèrent des regards incrédules quand d'autres détournaient la tête, aussi penauds que confus. Portée par un espoir infime mais bien vivace, j'ajoutais : « Il y a d'autres choix que celui de la soumission. Et le seul qui mérite qu'on y risque sa peau, c'est celui de la liberté… La liberté de choisir pour quoi vivre et mourir ! voulez-vous mourir pour ça ?! ». Je pointais rageusement le Nécromancien toujours au sol. Un murmure monta peu à peu parmi les gardes. Du coin de l'œil, je vis Vigo m'observant attentivement, les bras croisés. Je décidais de conclure : « Le règne de terreur du Merca touche à sa fin. Et avec lui, tout ce qui a fait de ce pays celui de l'injustice. Le moment venu, choisissez bien votre camp car personne ne sera épargné. J'y veillerai… ». Je retournais vers le Nécromancien qui se recroquevilla à mon approche. Je l'attrapais par les épaules avec brutalité et les serrais fermement jusqu'à percevoir ses chairs fondre entre mes paumes. Mes doigts s'enfoncèrent dans ses chairs en fusion au rythme de ses hurlements. Vigo le maintint, posant un genou sur son dos afin qu'il ne se débatte pas trop. Je pus bientôt sentir la tête de ses humérus au creux de mes mains et d'un mouvement sec, je détachais ses deux bras de son corps.

L'homme s'était évanoui. Je me relevais, tenant toujours les deux membres crépitant sous la morsure de mon Ihra et, en me retournant vers les gardes tétanisés d'horreur, je les jetais au sol : « Soyez sûrs que bientôt… Ils manqueront de bras armés. ». Face aux mines désappointées de ces hommes, j'avais un sentiment de force inédit. Comme si je sentais confusément qu'il suffirait de quelques mots de plus pour me retrouver à leur tête. Cela ne dura que le temps d'un battement de cil car un son métallique détourna soudain mon attention ? Je connaissais ce son qui me fit me retourner d'un bloc. Juste assez vite pour que je voie une chaîne énorme fendre l'air enfumé pour aller s'abattre sur Vigo. L'image de l'enlèvement d'Angus se superposa sur celle de mon ami qui était propulsé au sol avec une violence inouïe. Les chaînards. Une autre chaîne jaillit de nulle part dans ma direction, je l'esquivais tout juste en tirant mes épées. Le pas lourd des monstres d'acier courant vers nous résonnait dans le la terre sous mes pieds. Ivre d'une rage indescriptible, je m'élançais vers eux, n'aspirant qu'à les tailler en pièces. En mon esprit incendié, les pulvériser d'un rayon d'Ihra était trop simple. Et à chaque chaîne qu'ils lançaient sur moi, je prenais à réel plaisir à les trancher d'un revers de lame. Je ne discernais plus rien d'autre dans cette rue où le chaos régnait à nouveau. Plus rien que ces deux énormes entrelacs de maillons métalliques à qui des savants fous avaient prêté la vie. Plus rien que ces êtres de cauchemar qui m'avaient arraché à mon bienaimé… En arrivant sur le premier, j'évitais in extremis une autre attaque en me ramassant sur moi-même dans un dérapage qui m'amena presque sous lui. Là, je croisais mes épées pour le frapper en plein ventre, si tant est qu'il en ait eu un. L'Ihra qui saturait mes lames d'Ereeus décupla mes forces, coupant littéralement le chaînard en deux. Le second saisit l'occasion pour tenter d'enrouler un de ses tentacules d'acier autour de mon bassin mais mon énergie le repoussait. Je tranchais cette chaîne et lui bondissais littéralement dessus en plantant mes lames profondément dans ses maillons. Il s'écroula au bout d'une longue minute, à moitié fondu. Quand je me relevais, brûlant encore de rage, je découvrais comme au sortir d'un rêve, la rue presque désertée où ne restait plus qu'une dizaine de soldats hébétés. Je me retournais vivement, inquiète pour Vigo que je découvris debout, se tenant les côtes. Il saignait abondamment, je fis redescendre mon Ihra en l'approchant. Il leva une main pour m'arrêter en soufflant : « Ça va, je vais bien, ce n'est rien. Il faut finir le travail. ». Mon regard suivit le sien, à une dizaine de mètres du côté de la rue d'où étaient arrivés les chaînards, un vieil homme aux longs cheveux blancs se tenait planté au milieu de la chaussée de terre battue. Visiblement aussi furieux que déconcerté. Il portait une armure de cuir noir, un frisson de colère me courut sur la nuque. En essuyant mes

lames dans un coin de ma cape, je marchais vers lui d'un pas résolu. Il ne tarda pas à comprendre ce qui l'attendait et aboya d'une voix éraillée par l'âge : « Le Merca le saura ! Il te détruira ! Tu peux tous nous assassiner ! Il te détruira ! ». Il se tint bien droit jusqu'à ce que je m'arrête face à lui, si près que les poils de sa longue barbe blanche soigneusement taillée grésillèrent sous la brûlure de mon énergie. Je le dépassais d'une demi-tête mais il ne baissa pas les yeux quand je lui dis entre mes dents : « C'est donc toi qui as lancé ces chiens de fer sur nous ?

— Oui, Persifer Tzaleer, fils du Crépuscule à qui chacun doit le respect !! ». Je pris une seconde à observer les traits secs de ce vieillard si plein de malveillance à mon égard. Ce dédain profond qui semblait surpasser sa peur. Cette conviction inaltérable qu'il faisait partie de ceux méritant tous les honneurs de par son rang. Comme s'il suintait le mépris par tous les pores. Je lui dis simplement : « Enchantée… ». Et brusquement, dans un élan qui avait tout d'une pulsion mortifère, je plaquais une main sur son visage, les doigts largement écartés. Il chavira en arrière mais je le suivais sans lâcher prise, lui murmurant, tandis qu'il hurlait sa douleur : « Et moi je suis Solène Torkenbold, épouse d'Angus Torkenbold. Celui que ton Merca m'a pris et à qui tu dois ta mort… ». Entre mes doigts, je vis son visage fondre, ses globes oculaires éclater. Il avait déjà cessé de crier… Quand je me relevais, la main dégoulinante de lambeaux de chair et de sang, je croisais plusieurs regards terrifiés alentour. Ma rage ne s'était pas complètement apaisée, c'est la voix de Vigo qui me ramena à un peu plus de raison : « Que comptes-tu faire de celui-là ? ». L'homme sans bras revenait à lui en gémissant sa souffrance. Je l'approchais en le regardant se tortiller comme un ver au sol, Vigo s'inquiéta : « Solène ? Tu te sens bien ? ». Je répondais laconiquement : « Il faut le mettre sur un cheval et le renvoyer auprès de son père. Histoire de lui faire savoir que je ne suis plus sur la route au sud. Que moi aussi, je connais les portails. Et que je ne suis plus seule… ». Nos regards se croisèrent avant qu'il ne tente de ramasser le Nécromancien. Sa blessure le stoppa, il réprima un grognement. C'est alors que trois gardes du bourg s'avancèrent, l'un d'eux risqua : « On va le faire… ». À mon air surpris, l'homme ajouta : « On l'escortera jusqu'à Calsirth. Là-bas, il y a une caserne de soldats du Crépuscule.

— Les armures de cuir noir…

— Ouais. On le laissera aux portes de la ville et… on ira peut-être à Üzgor si… d'autres veulent se joindre à nous. ». Je n'étais pas certaine de comprendre, Vigo, lui, eut la présence d'esprit de répondre : « Vous nous y trouverez, tôt ou tard. Et nous ne serons pas seuls. ». Il tendit

sa grande main griffue au garde qui n'eut qu'une demi-seconde d'hésitation avant de la lui serrer. Puis il se tourna vers moi, se contentant d'un signe de tête en guise de salut. Un éclat intense et pur brillait au fond des yeux de cet homme simple. Un éclat d'espoir, je sentais que l'on pouvait se fier à lui, cela ne faisait aucun doute en moi…

Je dus insister pour que Vigo prenne le cheval d'un des Nécromanciens. Dans son état, il n'aurait pu marcher très longtemps. Il avait trois affreuses plaies ouvertes dans la poitrine, la marque de grappin du chaînard qui l'avait frappé. Trois profondes lacérations partant du pectoral droit et s'étirant jusque sous son bras. Il avait beau m'assurer que sa nature Vilan le protégeait des infections, j'étais inquiète. D'autant plus quand il reprit forme humaine et que sa fourrure ne dissimula plus ses blessures. Nous traversâmes Vanzirth au petit trot et personne ne fit vraiment attention à cet homme blessé qui chevauchait le magnifique cheval noir d'un des fils du Merca. Non, les petites gens, tels ces insectes hypnotisés par la flamme, ne remarquaient que ce cavalier sans visage et son cheval luisant tous deux d'énergie. Personne ne tenta de nous retenir et, au contraire, à la sortie de la ville, une poignée de gardes nous gratifia de signes et de sourires. Je n'arrivais pas à croire que ces hommes se joindraient à nous le moment venu mais j'étais convaincue qu'ils ne diraient rien aux fils du Crépuscule s'ils venaient à les questionner. Nous quittâmes donc Vanzirth sans encombre pour prendre ensuite la direction du lac Sthol, ce point de rendez-vous choisi lors de l'élaboration de notre plan. Vigo resta silencieux et je ne brisais pas son mutisme, même si, du coin de l'œil, je guettais un éventuel signe de faiblesse de sa part. Il avait perdu beaucoup de sang, la pâleur de son visage me tenait en alerte. Sa fierté l'empêchait de se plaindre mais sa respiration courte trahissait sa souffrance… Ofélius nous précédait, loin devant, afin de nous guider vers cet endroit qu'il avait été le premier à proposer. Bientôt nous fûmes en vue d'une assez haute colline que je crus d'abord couverte d'une forêt d'arbres morts. Mais en approchant, je réalisais qu'en fait, il s'agissait d'antiques colonnes ruiniformes. Selon la carte, le lac devait se situer de l'autre côté du dénivelé. Et dès que nous quittâmes la route pour le gravir, je perçus un changement chez Vigo. En le regardant plus franchement, je vis qu'il suait à grosses gouttes et luttait pour se maintenir en selle. Je fis baisser ma charge d'énergie au minimum. Puis je rapprochais Terys de sa monture et attrapais son bras afin de prévenir une éventuelle chute. Il eut un sursaut aussitôt suivi d'un abandon total contre mon épaule. Mon rayonnement faible ne le brûla pas. Il haletait mais ne dit pas un mot,

désormais bien conscient de son état. Comme je peinais à le garder droit sur sa selle, Kana me surprit en grimpant prestement sur lui pour le river à sa monture par un solide entrelacs de soie. Elle luisait d'Ihra, elle aussi. Avec une rapidité déconcertante, elle passa sous, puis sur le cheval avant de remonter sur mon ami et de s'immobiliser dans son dos. Là, la taille de l'araignée me frappa. Ainsi posée, ses grandes pattes noires écartées, je ne pouvais ignorer qu'elle avait encore grandi. La pause qu'elle marqua ne dura qu'une seconde car elle se remit à s'agiter sur Vigo, faisant le tour de son torse avec autant de délicatesse que de vélocité. En un instant, elle tissa un bandage sur la blessure qui saignait toujours. Et quand elle en eut terminé, elle se plaça juste au-dessus des plaies. Je compris qu'elle tentait de le soigner comme elle l'avait fait pour les petits Aerms d'eau. Je pressais les chevaux et nous fûmes vite au sommet de la colline. Ofélius nous y attendait et en voyant le visage gris de Vigo, il eut une mimique de contrariété avant de dire : « Nous y sommes presque et c'est heureux ! ». Il nous guida à travers les ruines jusqu'à ce qui avait dû être une esplanade pavée. Entre deux éboulis envahis par les ronces, il m'indiqua une porte, je lui ordonnais en mettant pied à terre : « Allez chercher Svar, je m'occupe de lui. ». Il s'engouffra dans le passage sans plus mot dire pendant que je tranchais les liens de soie maintenant Vigo en selle. Très affaibli, il tenta néanmoins de plaisanter : « Attention à ce que tu coupes ! ». Mais quand j'en eus terminé, il glissa littéralement comme une poupée de chiffon jusqu'entre mes bras. Ou devrai-je dire une poupée de plomb ! Car il pesait bien plus lourd que moi et je sentis mes appuis faiblir sous son poids. Il fit un ultime effort pour ne pas trop m'écraser mais à sa respiration inégale dans mon cou, je sus qu'il ne tarderait pas à défaillir. Heureusement, Svar accourait en cet instant, sous sa forme animale. Il le souleva du sol sans effort apparent en me questionnant avidement : « Que s'est-il passé ?!

— Les chaînards. ». En grognant un juron, il emporta notre ami vers l'entrée de pierre. En le suivant, j'avisais Loryann et deux Vilans inconnus. L'un d'eux avait toutes les caractéristiques d'un loup, exceptée la couleur de sa fourrure, d'une blondeur étonnante. Il me dévisagea avec insistance comme si nous nous connaissions mais je ne lui portais que peu d'attention et entrais dans le passage souterrain à la suite de Svar. Un escalier assez large éclairé par des torches nous mena jusqu'à une grande salle circulaire qui semblait avoir été relativement épargné par le temps. Au centre, mes compagnons avaient allumé un feu auprès duquel Svar déposa Vigo. Je m'agenouillais auprès de lui pour constater que Kana était toujours en place, solidement accrochée à son bandage. Presque machinalement,

je posais une main sur le front humide de mon ami et n'y décelais aucune montée de fièvre inquiétante. Il me surprit en disant d'une voix éteinte : « Je te l'ai dit… Nos plaies ne s'infectent pas… ». Je haussais les sourcils en rétorquant : « Tu m'as aussi dit que tu allais bien ! ». Il ébaucha un petit sourire juste avant de sombrer. Un sentiment d'impuissance vint se mêler à l'angoisse qui m'habitait. Je ne sus que poser une main sur le dos de Kana pour lui transmettre un peu plus d'énergie. Ce faisant, je lui murmurais : « Tiens ma belle, fais ce que tu sais faire… Je te fais confiance… ». Svar me demanda d'un ton sec, animé par l'inquiétude : « Vas-tu me raconter ce qui s'est passé au juste ?

— Un instant… ». Ofélius, conscient que d'autres soucis m'occupaient l'esprit se mit en quête de faire le récit de notre mésaventure à nos compagnons. Et tandis qu'il dévidait le fil des évènements, je vis la deuxième araignée se glisser de sous ma cape le long de mon bras pour rejoindre sa semblable. Avait-elle faim d'Ihra ou voulait-elle participer aux soins ? Je n'aurais su le dire. Je me contentais de poser mon autre main sur elle tandis qu'elle prenait place auprès de Kana. Je leur délivrais un flux lent et continu d'Ihra. Au bout de quelques secondes à peine, j'assistais à ce qui m'avait échappé avec Kana. L'Arachanis Tethra parut se couvrir peu à peu de poussière, si bien qu'elle s'ébroua plusieurs pour s'en débarrasser. La poussière revint, elle s'ébroua encore et ainsi plusieurs fois de suite. Et à chaque fois, il me sembla que l'animal changeait, qu'elle grandissait presque imperceptiblement. Ofélius n'avait pas fini son récit que je l'interpellais à mi-voix : « Maître spectre… Il faut que vous voyiez ça… ». Il s'interrompit et approcha pour observer attentivement la mue poudreuse de l'arachnide, laissant Svar et les autres sur leur faim. L'homme-ours ne tarda pas à grommeler sa contrariété mais Loryann vint poser une main sur son avant-bras en soufflant : « Regardez… ». Elle pointa un doigt hésitant vers le visage inerte de Vigo. Mon regard suivit son geste et je vis sa peau reprendre sa couleur normale. Ofélius me dit alors dans un sourire : « Je crois que vous pouvez cesser de nourrir ces créatures à présent. À moins que vous ne souhaitiez avoir une Arachana géante vous aussi. ». J'ôtais mes mains de mes compagnes à huit pattes dans une caresse. Vigo allait mieux, elles avaient rempli leur office. Soulagée, je soupirais profondément. Les deux araignées restèrent sur le bandage du Vilan tandis que je m'asseyais plus confortablement au sol. Loryann risqua : « Vous devriez vous reposer un peu, je vous ai préparé une couche de fortune si vous voulez…

— Je veux bien, oui. ». De l'autre côté du feu, une couverture et un sac en guise d'oreiller m'attendaient. Et je dois bien avouer que la

jeune femme avait raison. J'avais besoin de repos. Une fois retombée, toute l'excitation du combat pesait lourd sur mes épaules. Cette sensation d'avoir accompli un acte juste au mépris du danger, je l'avais déjà ressentie. Mais cette fois, cet acte ouvrait la voie à quelque chose de bien plus grand. Quelque chose d'à la fois grisant et écrasant. L'absence d'Angus me serra soudain durement le cœur. Comme si le manque, telle une vieille douleur endormie, se réveillait. Les Vilans que nous avions libérés, ceux qui nous avaient rejoints, espéraient sans doute que je leur parle mais j'en étais incapable. Les bras rassurants de mon bienaimé, sa voix chaude et ses mots caressants me manquaient cruellement. Et alors que nous formions désormais un groupe, je me sentis plus seule que jamais. En chassant totalement mon Ihra, je n'aspirais qu'à me laisser engloutir par cet habituel sommeil irrépressible. Mais quelque chose d'inhabituel se produisit… Contrairement à d'ordinaire, je ne m'endormais pas dans la minute suivante. Au contraire. Des images de la journée passée me tournèrent en tête assez longtemps. Surprise, je me redressais, encore parfaitement alerte. Cela n'échappa guère à Ofélius qui vint à moi pour me demander : « Taïs ? Vous ne dormez pas encore ?

— Comme vous le voyez… J'ai pourtant éliminé l'Ihra, je devrais…

— Vous devriez vous être écroulée, oui… ». Il s'approcha encore un peu plus près pour examiner mes yeux en ajoutant, d'un air incertain : « C'est étrange… Déjà tout à l'heure quand vous vous êtes chargée, je n'ai pas vu la lumière de votre enfant s'éteindre juste avant et je me suis demandé…

— Une minute ! Vous avez raison !

— À quel sujet ?

— Tout à l'heure, j'ai pu capter l'énergie alors que mon fils faisait luire mes yeux ! Je n'y ai pas prêté attention sur le coup car j'étais… Est-ce que ça voudrait dire que…

— Quoi donc ? J'ai peur de ne pas vous suivre, Taïs… ». Les mots de la reine Nassuria me revinrent en mémoire comme un écho : " Nomme-le. Donne un nom à ton enfant. Donne-lui une existence propre. Tu seras libérée de la douleur."… Donner un nom à mon enfant m'avait effectivement libérée des souffrances que me causaient nos deux Ihras en conflit. Mais était-ce la seule chose dont j'avais été libérée ? Faire de lui un être à part entière avait-il réellement séparé nos énergies ? Un flot de questions m'assaillit. Mon regard se dirigea aussitôt vers Vigo et ce collier qui le gardait en contact avec Nassuria.

Il fallait que je parle à la reine… Les yeux rivés sur le Vilan immobile, je m'assis en tailleur pour attendre son réveil. Le flot incessant des questionnements tournait sous mon crâne en un maelström furieux…

Je finis par m'absorber dans une forme de réflexion chaotique où tout ce que m'avait raconté la reine Première s'éliminait par ordre d'importance. L'origine des Ereevins, la création des Premiers et leurs premiers pas en ce monde… Tout cela me paraissait dérisoire, inutile. Ce qui comptait pour moi n'était que l'instant présent et ceux à venir. Ce qui me serait utile du passé avait été éludé. Les priorités d'une reine morte depuis des siècles ne pouvaient évidemment pas être les miennes. Même si elle avait dit vrai, que les circonstances orientaient mes choix plutôt que l'inverse, je n'avais pas, contrairement à elle, de dessein historique. Je ne souhaitais que vivre en paix avec l'homme que j'aimais. Celui que les circonstances historiques m'avaient pris. Rien que pour cela, je les maudissais de tout mon être… Ofélius dut lire sur mes traits dans quelles noires pensées je m'étais abîmée. Il vint me conseiller de dormir, je ne lui prêtais aucune attention. Je restais assise, raide, mon regard noir fixé sur Vigo qui semblait dormir paisiblement désormais. Mes araignées ne l'avaient pas quitté mais elles ne luisaient plus. Alors que chacun s'étendait pour la nuit, le grand Vilan au pelage blond m'approcha d'un pas hésitant. Il toussota avant de demander à voix basse : « Est-ce que je peux te parler ? ». Était-ce de la curiosité ou autre chose ? Reste que je levais la tête vers lui, sans répondre. Il s'accroupit en baissant les yeux : « Je m'appelle Agnar. ». Je remarquais alors à l'arrière de son crâne de grosses tresses naissant entre ses longues oreilles pointues. Je devinais que j'avais affaire au tout premier Vilan que j'avais libéré. Comme je n'avais pas dit un mot, il ajouta : « Agnar, aile d'or du clan des plaines salines. ». Dans un souffle, je lâchais : « En voilà de la particule… ». Il releva la tête pour m'interroger du regard. Je soupirais : « Non, rien, que voulais-tu me dire ?

— Merci d'abord. ». Il esquissa un sourire en s'asseyant à côté de moi puis il me tendit une de ses grosses mains griffues. Je la lui serrais sans conviction : « Ne me remercie pas encore. Nous ne savons pas où tout cela va nous mener.

— Sans doute à la mort mais peu m'importe. J'étais trop jeune pour rejoindre la première rébellion jadis. Aujourd'hui… Je suis à ma place. ». L'assurance de son ton m'étonna, d'autant qu'à la lueur du feu, ses prunelles gris cendre brillaient d'un éclat joyeux comme s'il faisait allusion à une fête. Je demandais, du bout des lèvres : « Es-tu bien…

conscient de ce qui nous attend ?

— Le combat. Oui… Mais j'ai été élevé et formé pour ça ! C'est tout ce que je sais faire : me battre. ». Tout en parlant, il avait ramassé une brindille près du foyer et la triturait distraitement. Rien chez lui ne témoignait d'une probable anxiété, bien au contraire. J'étais perplexe : « Tu ne crains donc pas de perdre la vie ?

— Ça fait partie du jeu. Je l'accepte. Et perdre la vie pour une cause que j'ai choisie, c'est tout ce qu'un guerrier pourrait souhaiter. C'est pourquoi je tenais à te remercier et à t'assurer de ma fidélité.

— Pardon ?

— Svar nous a expliqué vos projets et nous sommes avec vous. Nous vous suivrons. Nous TE suivrons jusqu'au bout. ». J'écarquillais les yeux, bouche bée, et il me fallut une poignée de secondes avant de répondre : « Non… Non, c'est lui que vous suivrez. Je ne suis pas le meneur de cette… révolte, c'est Vigo qui…

— Je sais. Et je sais aussi que sans toi et tes pouvoirs, rien ne sera possible. Les autres Vilans sont de mon avis. Ta magie, c'est tout ce qui a manqué au premier soulèvement. Il faut un mage puissant pour en affronter un autre.

— Ce n'est pas de la… ». Je m'interrompais en réalisant qu'il avait raison. Que je n'étais que l'élément qui rééquilibrait le rapport de force. Pour lui et ses compagnons en tout cas. Nassuria et sa sagesse séculaire s'était trompée. Le peuple Lyrkanien aurait pu s'en sortir sans moi si un autre Nécromancien s'était rangé de son côté. Elle avait œuvré pour m'envoyer sur ces terres désolées, alors qu'une autre issue aurait été possible. Elle aurait pu transmettre son savoir à un Ereehator Lyrkanien, l'élever à la puissance du Merca, peut-être même davantage. Un doute s'insinuait cependant en moi… La reine ne souhaitait peut-être pas libérer ce pays d'un dictateur. Son but n'avait peut-être été que la récupération du trône. Remettre un Premier aux commandes de ce royaume créé par son époux. Et uniquement cela. Que les Premiers restent les maîtres de la Lyrkania. Ses motivations ne m'apparaissaient plus aussi admirables tout à coup. Et ses paroles passées, beaucoup moins fiables…

Chapitre 36 :

Embuscade.

Quand Vigo s'éveilla enfin, tard dans la nuit, je n'avais toujours pas fermé l'œil. Agnar m'avait présentée aux onze autres Vilans nous ayant rejoints après leur libération. Il y avait parmi eux tous les croisements possibles des espèces prédatrices propres à la Lyrkania. Une douzaine de solides gaillards formés à la lutte depuis leur plus jeune âge. Leurs parcours personnels étaient similaires, la plupart étant issus d'élevage quand les autres avaient été capturés encore enfants. Je ne leur posais guère de questions mais chacun d'eux me témoigna sa gratitude sans détour, à grand renfort de poignées de mains viriles où ma main se trouvait écrasée entre leurs pattes. Mais je goûtais ces échanges où nos différences, en termes d'espèces ou de sexe disparaissaient. Les Vilans renégats voulaient en découdre et ils sentaient que moi aussi. Que je serais autant à leur côté qu'ils le seraient du mien. Leur confiance et leurs promesses de loyauté me remplissaient d'une nouvelle force. Ils croyaient en moi en ayant fait qu'entrevoir ce dont j'étais capable. Je brûlais de leur montrer à quel point je pouvais être à la hauteur de leurs attentes, voir au-delà. Si bien que lorsque Vigo se redressa en grognant sa mauvaise humeur, je ne le remarquais pas. C'est Agnar qui m'alerta d'un geste. Je rejoignis aussitôt mon ami, posant un genou au sol auprès de lui : « Enfin de retour parmi nous gros paresseux ! ». Il haussa les sourcils en fourrageant dans sa chevelure en bataille : « Dis à tes bestioles de me lâcher veux-tu ? ». Les araignées n'avaient pas quitté leur poste, en soignantes zélées. Dès que je leur tendis les mains, elles les gravirent pour retourner se poster sur mes épaules. Leur contact était toujours aussi délicat mais leur poids était devenu un peu plus lourd. Après un long bâillement, Vigo les regarda et soupira : « Sacrées épaulières ! ». Je pouffais silencieusement avant de lui demander d'un ton plus sérieux : « Comment te sens-tu ?

— Bien, très bien. Je t'avais dit que je me remettrais vite.

— Oui… Tu l'avais dit. ». Je savais inutile de lui dire que sa rémission rapide n'était pas que le fait de sa nature. Trop soulagée de

le voir à nouveau en santé, rien ne servait de froisser sa fierté Vilane. Il se leva en maugréant, observa autour de lui, saluant nos nouveaux compagnons d'un mouvement de tête puis se tourna vers moi. Un sourire irrépressible éclaira son visage maculé de sang coagulé. Je lui souris en retour tandis que Svar venait lui donner l'accolade. Ofélius vint alors me murmurer à l'oreille : « Vous étiez-vous déjà imaginée en chef de guerre, Taïs ?

— Fermez-là Ofélius, c'est Vigo le chef ici.

— Jusqu'au champ de bataille… ». Il s'éloigna et ma curiosité piquée me poussa à le suivre : « Que voulez-vous dire ?

— Quand ces hommes auront la démonstration de vos capacités Premières, ils choisiront eux-mêmes leur chef. Je parle d'expérience Taïs…

— Ils peuvent bien choisir qui ils voudront, quand tout sera fini nous partirons, Angus et moi. Ce pays c'est celui de Vigo, à lui de gérer la suite.

— Bien sûr… j'avais oublié ce détail contrariant…

— Lequel ?

— Votre caractère, Taïs. ». Je le foudroyais du regard, il me surprit en souriant : « Allons, ne vous méprenez pas. Je veux juste que vous ayez toujours en tête quelles voies vous sont potentiellement offertes. ». Je pris quelques secondes de réflexion avant de lui répondre, en croisant les bras : « Voyez-vous maître spectre, la seule voie qui m'importe, c'est celle que j'ai choisie. Et ni la reine, ni vous ne pourrez m'en écarter.

— La reine ? Notre sainte reine… Elle avait donc bien un projet pour vous ? Comme je l'avais espéré ?!

— Effectivement.

— Puis-je sav…

— Non.

— Taïs !

— Non. ». Je tournais les talons pour rejoindre les autres autour du feu, laissant Ofélius assez frustré pour que je m'en réjouisse. Mais

j'avais d'autres chats à fouetter. Une chatte antique et fantomatique, pour être plus précise…

Je laissais à Vigo le temps de reprendre ses esprits et de faire plus ample connaissance avec nos nouveaux compagnons. Trop préoccupée par ce que j'avais à dire à la reine, je ne parvenais guère à me détendre. Aussi, je décidais d'aller faire quelques pas à l'extérieur pour tromper mon impatience. Et, à peine avais-je passé la porte donnant sur l'ancienne esplanade, que le ciel nocturne constellé d'étoiles remplit mes yeux et mon cœur de lumière. Un ciel sans lune qui diffusait pourtant une luminosité intense… Un air doux et frais me fit frissonner d'aise tandis que, le nez en l'air, j'admirais, bouche bée, le spectacle incroyable que les cieux m'offraient. Du plus lointain de mes souvenirs, je ne me rappelais pas d'avoir jamais vu autant d'étoiles. Comme un plafond d'Ereeus piqueté d'or. Je tendais une main au-dessus de ma tête, elle se dessina, silhouette sombre caressant le cosmos intangible. Une voix masculine me tira de ma rêverie : « De la magie pure n'est-ce pas ? ». Je reconnus la voix d'Agnar en laquelle je perçus un sourire. Je ramenais mon bras contre moi en répondant : « Tout ce qu'on n'explique pas n'est pas pour autant de la magie…

— Sûrement. ». Il vint se placer sur ma droite, le nez au ciel, bras croisés. Du coin de l'œil, je vis qu'il avait repris forme humaine et, curieusement, je m'en sentais mal à l'aise. Nous restâmes silencieux un court instant avant qu'il ne dise, presque à mi-voix : « Les miracles se succèdent depuis ta venue en Lyrkania on dirait… ». Je réprimais un petit éclat de rire surpris avant de rétorquer : « Non, rien à voir avec des miracles ! ». Comme j'avais levé les yeux vers lui, il me sourit en m'opposant : « Pour nous si. Et je n'ai pas envie qu'on m'en explique les rouages que j'ignore. Ça me va comme ça. ». Son regard trop direct me troubla, je détournais la tête : « Reste que bientôt, il y aura davantage de cauchemars éveillés que de miracles.

— J'en suis conscient. J'ai été volontaire pour partir battre le rappel demain d'ailleurs.

— Que veux-tu dire ?

— Vigo nous envoie recruter d'autres Vilans parmi les clans. Tu l'ignorais ?

— Oui, mais c'est une bonne idée.

— Oui, il sait comment organiser une rébellion, ce n'est pas sa

première fois.

— Certes. ». J'avais désormais hâte que Vigo m'expose son plan. Un court silence précéda une question d'Agnar qui me pétrifia de gêne : « Vous êtes amants ?

— Pardon ?

— Avec Vigo… ». Le regard outré que je lui adressais alors lui répondit mieux que des mots, il balbutia : « Oh j'ai cru que… Et comme tu es pleine en plus je… Désolé, pardon ! ». Le grand gaillard venait de perdre brutalement toute prestance, en fourrageant dans ses lourdes tresses blondes, il jura dans sa barbe tandis que je crachais : « Je suis mariée et pas "pleine" mais enceinte, de mon époux !

— Où est-il ? ». Sa question me fit l'effet d'une douche froide, éteignant brusquement ma colère naissante. Après un soupir sonore, j'expliquais : « Captif du Merca.

— Ah, c'est donc ça qui te pousse à aider Vigo.

— En partie. ». Les poings sur les hanches, il perdit son regard dans les étoiles puis ajouta d'un ton las : « Les raisons de ce soulèvement importent peu, seule la finalité compte. ». Je restais mutique, un autre silence s'installa entre nous avant qu'il ne dise, en toussotant : « Reste que, je pars demain… Et que je sais être discret. Donc si tu as… froid cette nuit, je suis là. ». Je le foudroyais du regard tandis qu'il tournait les talons et s'éloignait. En le suivant des yeux, atterrée par son aplomb, j'avisais Vigo qui venait dans ma direction. À ma mine furibonde, il eut un bref froncement de sourcils interrogateur puis remarqua Agnar qui s'éloignait. Quand il arriva auprès de moi, mon ami arborait un sourire goguenard : « Ce gaillard t'a proposé la botte, je parie ?

— Précisément.

— Ne prend pas la mouche, ces hommes n'ont droit au contact des femmes que lorsqu'ils remportent un combat.

— J'avais un peu oublié ce que c'était d'être considérée comme un morceau de viande…

— Tu avais oublié que tu étais une femme ? ». Il pouffa légèrement mais face à mon air renfrogné, il ajouta : « Pardonne-moi, je plaisante mais…

— N'en parlons plus ! Agnar m'a dit que tu les envoyais recruter des hommes ? ». Son sourire s'effaça aussitôt et son visage retrouva la gravité qui ne le quittait que rarement. En croisant les bras dans une posture naturellement autoritaire, il m'expliqua : « Oui. Du moins ceux qui savent où trouver certains clans.

— Tu crois qu'ils pourront convaincre les Vilans sauvages ?

— Je compte sur la réputation que tu t'es forgée depuis ton arrivée. Ils avaient entendu parler du "Nécromancien fou" du fond de leurs cages. Si les clans apprennent que tu es de leur côté, il y a de grandes chances qu'ils… ». Il s'interrompit, soupira bruyamment puis poursuivit : « En fait, je n'en sais foutre rien ! Je ne peux qu'espérer que cette idée influera sur leur choix. ». Il baissa la tête, en proie au doute. Spontanément, je posais une main sur son épaule en cherchant son regard pour lui dire : « Hé, Vigo… Ça influera. J'en suis convaincue. ». Dans ses prunelles de jade, je vis qu'il retrouvait un peu d'assurance. Je lui donnais une bourrade dans l'épaule en ajoutant, sourire en coin : « C'est la pièce de viande magique qui te le dit ! ». Il me sourit en retour quand un effluve âcre me piqua les narines, je pestais : « Si tu pouvais dire à tes frères Vilans d'arrêter de pisser dans tous les coins par contre ! ». Son sourire s'éteignit tandis qu'il humait l'air, tout son corps soudain tendu comme un arc. Entre ses dents, il souffla : « Ce n'est pas un des nôtres… ». L'odeur était prégnante, chaude, écœurante. Une infime vibration dans le sol acheva de nous mettre en alerte. Cette vibration se mua en un son lourd de cavalcade. Un flash de lumière blanche précéda la transformation de Vigo et dans la seconde suivante, je vis une masse énorme et sombre fondre droit sur nous. Avant que j'aie eu le temps de réagir, deux bras puissants m'enserraient pour me propulser au sol sur le côté. Sous le choc, j'avais fermé les yeux. En les ouvrant, je découvrais Vigo au-dessus de moi, l'espace d'une seconde. Dans la suivante, il bondit vers ce qui nous avait attaqués. En me redressant, plusieurs éclairs de lumières pâles m'éblouirent et la scène qui s'offrit ensuite à mes yeux me stupéfia. Vigo et nos compagnons affrontaient un autre Vilan monstrueusement grand. La violence avec laquelle il les repoussait était effroyable. Certains, projetés contre des murs en ruines ou des colonnes, ne se relevèrent pas. Dans un chaos de coups sourds et de grognements rauques, j'entendais à peine la voix de Vigo, juché sur l'échine du colosse, tentant de l'étouffer par une clé de bras. Tout en s'accrochant rageusement, il lui parlait. Ofélius apparut près de moi tandis que je me relevais : « Taïs ?! Vous allez bien ?! Qu'est-ce que… ». Il s'interrompit, prenant de la hauteur dans les airs. À son air soucieux, je devinais un autre danger, il dit : « Des hommes viennent. ». Je me chargeais d'énergie dans la seconde et, après une brève

inspiration, un battement de paupière me suffit pour voir les auras de nos assaillants. Une dizaine, à cheval. Ils n'étaient qu'à une vingtaine de mètres devant moi, approchant au grand galop quand je lançais mes griffes Nortgate en visant le centre des auras. Certaines s'éteignirent aussitôt quand d'autres chutaient au sol. L'urgence de la situation me fit perdre ma concentration, je perdais ma vision des énergies pour voir les cavaliers désormais de beaucoup trop près. Je ne pouvais exploser sans mettre en péril mes compagnons. Sans plus y réfléchir, je fis croître mon énergie jusqu'à y perdre totalement la vue et me jetais à genoux, frappant le sol de mes poings dans un cri furieux. Les dalles antiques explosèrent sous le choc, l'Ihra se diffusa brutalement sous la terre devant moi, provoquant ce qui ressemblait à une vague de débris soulevés par la déflagration. Les chevaux s'en trouvèrent déséquilibrés en pleine course, ils chutèrent presque tous lourdement, emportant leurs cavaliers avec eux. Ceux qui étaient encore debout, en proie à la panique, ruèrent dans des hennissements déchirants jusqu'à se débarrasser des hommes qui les montaient. Le chaos alentour était indescriptible mais je n'avais pas le temps d'y chercher la moindre logique. Derrière moi, les Vilans s'affrontaient avec sauvagerie, mes amis étaient en danger. En me relevant, je frappais d'un rayon tout homme encore en vie parmi ceux qui nous attaquaient. Et dès que ce fut fait, je me précipitais vers les Vilans en leur criant de s'écarter. Il en restait peu encore debout, prêts à repartir à l'assaut. Vigo et Svar étaient de ceux-là. Et tandis que je courrai pour prendre part à l'affrontement, Vigo me stoppa en se plantant devant moi, mains en avant : « NON ! ». J'irradiais littéralement d'énergie et avant que je ne dise quoi que ce soit, il ajouta dans un cri rageur : « JE NE VEUX PAS QU'IL MEURE ! ». Je m'immobilisais, incrédule. L'énorme Vilan venait de se saisir d'Agnar qui l'empêchait tant bien que mal de lui ouvrir la gorge avec ses crocs. Svar lui donnait des coups de poings et de griffes dans les côtes, la bête le balaya d'un revers de bras. L'homme-ours repartit aussitôt à la charge, refermant sa mâchoire sur le bras qui l'avait malmené. Un autre de nos compagnons le mordit à la jambe sans faire fléchir pour autant ses appuis. Vigo s'apprêta à rejoindre ses frères quand je lui rugis : « Il vous tuera tous ! ». J'entrevis dans ses yeux félins une forme de désespoir qui me mit le feu au cerveau. La première pensée qui me vint fut : « Quoi ?! Il préfère mourir que de tuer un autre Vilan ? C'est ça ?! ». Et avant que la seconde ne se formule sous mon crâne, je vis le colosse projeter le corps inerte d'Agnar à une dizaine de mètres pour mieux bloquer l'attaque frontale de Vigo. La bête le saisit à bras-le-corps et enserra étroitement son torse pendant que mon ami le frappait à la tête. À nouveau, un souvenir vint s'intercaler à la réalité. Angus… Angus affrontant un Orthon au camp de la division des

Ombres. Ma gorge se serra si soudainement que j'en eus du mal à respirer. Afin de se défaire de Svar qui plantait ses griffes et ses dents dans son dos, l'énorme Vilan se laissa aller en arrière contre une colonne, de tout son poids. Svar s'écroula, sonné pour le compte. Vigo frappait de moins en moins fort quand son adversaire se débarrassa du Vilan accroché à sa jambe, en la frappant contre un tas de pierres. Tout cela sans lâcher prise, resserrant toujours plus son étreinte puissante autour de mon ami. Ofélius flottait auprès de moi, dans un état de sidération total. Au premier craquement de colonne vertébrale, je perdis tout contrôle et m'élançais droit vers l'ennemi. Vigo ne frappait plus, il luttait pour se défaire de l'étau qui lui brisait le corps. Instinctivement, je bondis sur le dos de la bête, un autre souvenir traversa mon esprit incendié. Celui d'un Orthon, en forêt qui avait voulu s'en prendre à Edwina. Je tirais une de mes épées dans l'intention de la planter dans la gorge du Vilan. Mais mon regard croisa celui de Vigo, sur le point de s'évanouir. "Je ne veux pas qu'il meure !"… Je déviais mon coup pour enfoncer profondément ma lame dans l'épaule du colosse. Il éructa un cri rauque en relâchant mon ami. Je dus lâcher mon arme pour m'agripper solidement tant il se mit à s'agiter afin de m'atteindre. La colère l'animait davantage que la brûlure de mon énergie, il tenta de renouveler la manœuvre qui l'avait débarrassé de Svar et me fracassa contre une colonne plusieurs fois. Mais le rayonnement me préservait de la violence des chocs. En m'accrochant péniblement, mes mains entrèrent en contact avec le large Vorkarem qui cerclait son cou de taureau. Je parvins à glisser mes doigts entre sa peau épaisse et le métal, j'affermis aussitôt ma prise en dirigeant l'énergie vers mes mains. L'acier ne tarda pas à fondre et dès que je le sentis prêt à se rompre, j'écartais les morceaux dans un ultime effort. Le Vilan se roula à terre dans un grognement étrange mais se releva aussitôt, contrairement à moi. Essoufflée, je le vis tituber en se palpant le cou, une expression d'angoisse hantait ses traits bestiaux. Je crus, sur le moment, que quelque chose de quasi magique allait se produire. Qu'il prendrait conscience d'avoir été libéré et s'apaiserait, mais il n'en fut rien. Il chancela en grommelant, tourna sur lui-même, je vis alors que si le collier était ouvert au niveau de la gorge, le reste du dispositif était toujours rivé à son épine dorsale. Sans plus y réfléchir, je lançais un bref rayon vers sa courte queue toujours cerclée. L'appendice entier s'en trouva carbonisée. Le Vilan tressaillit et dès que le Vorkarem commença à se détacher de son échine, il tomba à genou en retenant une plainte douloureuse… Je pouvais voir, sidérée, les longues aiguilles se rétracter tandis que leur hôte se tordait en contractures, mon épée toujours plantée dans le corps. Je me relevais pour la lui ôter, n'oubliant pas que sa lame était empoisonnée. Vigo voulait qu'il vive… Vigo… En récupérant mon

arme, mon regard se tourna vers mon ami qui, même s'il n'était pas tout à fait inconscient, était toujours au sol. Il suffit de cette seconde d'inattention au grand Vilan pour se redresser et me saisir par le cou. Sa main n'avait que trois doigts aux griffes longues et denses comme des cornes. Il me souleva comme une poupée de chiffon afin que nos yeux se trouvent à la même hauteur. Les siens étaient totalement rouges, piqué d'une pupille noire qui semblait pouvoir transpercer mon esprit. J'avais déjà vécu cela, la panique s'annonça sous mon crâne. Sa poigne s'était refermée sur ma gorge comme sur une brindille. Et même si sa peau brûlait au contact de mon énergie, il aurait pu briser ma nuque bien avant que sa main ne soit consumée. Il se contenta de sonder mon regard en demandant d'une voix rauque : « Qu'as-tu fait ? ». Une matière blanche jaillit soudain de nulle part pour aller se coller sur son faciès sanguinolent. Surpris, il secoua la tête et un autre jet de cette matière vint lui masquer un œil. Je vis Kana lui sauter sur la tête et se mettre à s'agiter autour jusqu'à lui masquer entièrement le visage. L'autre araignée n'était pas en reste, elle se déplaçait sur son corps en projetant des morceaux de toile visiblement collante. Tentant de se défaire de ces étranges pièges, il me lâcha. Je retombais lourdement sur un amas de ruines et vis, non sans une certaine fierté, mes deux araignées harceler le colosse jusqu'à le faire choir. Là elles le recouvrirent de toile jusqu'à ce qu'il ne puisse plus bouger… Un énorme cocon collé aux dalles antiques qui ondulait et rugissait de façon grotesque. Les deux arachnides se postèrent sur lui, dressés sur leurs multiples pattes, frémissant encore d'excitation. Je ne pus que lâcher, devant ce tableau curieux : « Bravo les filles… Belle prise ! ». Ofélius demeura bouche bée devant elles pendant que j'aidais Vigo à se relever. En se maintenant les côtes, il me dit d'une voix éteinte : « Plus jamais je ne dirai quoi que ce soit sur tes bestioles… »
…

Le soleil se levait quand Loryann, qui avait tout observé, terrée dans le passage menant aux souterrains, quitta enfin sa cachette pour venir en aide à nos compagnons blessés. Son air hagard me peina. Je craignis que sa motivation ne soit amoindrie après avoir été confrontée à la violence de cet affrontement. En aparté, je demandais à Ofélius de veiller à ce qu'elle ne vienne pas traîner dans la zone où j'avais occis les cavaliers. Vigo était couvert de nouvelles plaies et avait sans doute plusieurs côtes cassées mais il me suivit quand je m'en retournais là où j'avais laissé les cadavres. Au petit jour, la scène avait tout d'un champ de bataille. La dizaine de corps gisant autour de moi exhalait encore une fine vapeur tandis que leurs chairs se refroidissaient peu à peu. En me penchant sur le premier d'entre eux,

j'avisais la plaie béante, traversante et cautérisée dans sa poitrine. Les rayons d'Ihra ne laissaient aucune chance. Un autre homme n'avait plus de tête mais son armure de cuir noire était parfaitement intacte… Les chevaux étaient éparpillés alentour, deux d'entre eux boîtaient mais j'étais néanmoins soulagée de ne pas en avoir tué un dans la précipitation. Vigo, à quelques pas derrière moi, commenta : « Nous allons pouvoir récupérer leurs armes et leurs chevaux… ». Il ramassa une épée et ajouta : « Celui-là, c'est le maître d'Oundo. ». Je me retournais pour l'interroger du regard, il me dit : « Le Vilan que tes araignées ont capturé. C'est lui, Oundo. ». Le fameux lutteur invaincu et redouté. En approchant, je demandais : « Pourquoi voulais-tu absolument le garder en vie ? ». Il s'appuya sur l'épée comme il l'eut fait avec une canne puis soupira avant de répondre : « Pour le symbole… Il est connu de tous. Et il fait partie d'une génération de Vilans qui rechignera à nous suivre. Et puis… Il est issu d'un croisement qui n'existe plus.

— Je n'ai pas vraiment eu le temps d'essayer de deviner quels prédateurs l'habitent, je dois dire.

— Je ne crois pas qu'il y ait ce type d'animaux en terres humaines ou en Ereeven. Des grands singes des grottes, des ours géants et des gardiens de falaises.

— On a des ours… De simples ours, mais pas moins dangereux pour autant. Pour les singes, je crois avoir lu qu'on en trouve dans les îles du Sud…

— Les singes des grottes sont très grands et forts, plus que les ours géants. Au point que certains pensent qu'il s'agit de mythes…

— Et les… gardiens des falaises ?

— Des créatures qui grimpent mieux que personne à flanc de montagne en n'ayant que trois doigts à chaque patte… Pas bien grosses, mais avec des griffes spectaculaires. ». Son ton était las, il grimaça. Je savais qu'il ne m'écouterait pas si je lui conseillais d'aller se reposer. Aussi, je vins lui proposer mon bras pour l'inviter à retourner à l'abri. Il le prit en me disant encore qu'il serait vite remis, de par sa nature. Je me contentais de hocher la tête en soupirant… Je restais silencieuse jusqu'à ce que nous passions la porte de pierre menant aux souterrains. Là, je lui demandais, affectant un air détaché, s'il avait repris contact avec la reine Nassuria. Il répondit par la négative, ce qui me frustra un peu. Mais alors qu'il tenta de me questionner, je m'esquivais pour aller aider nos compagnons amochés

encore étendus au-dehors. J'y retrouvais Svar, Loryann et les deux derniers Vilans encore debout. À nous cinq, nous eûmes tôt fait de ramener les blessés auprès du feu dans la cave antique. Les huit survivants. Oundo en avait occis quatre. Et à chaque fois que je dus fermer leurs yeux désertés par la vie, mon regard se tournait vers le grotesque cocon qui retenait le lutteur. Kana et sa sœur n'avaient pas quitté leur poste. Au tout dernier des Vilans morts sur lequel je me penchais, une profonde amertume me serra la gorge. Loryann me rejoignit et, me trouvant à genoux perdue en de noires pensées, le regard fixé sur le vide, elle s'agenouilla à son tour : « Solène ? ». Je tournais les yeux vers elle sans vraiment la regarder. Avec cette douceur timide qui la caractérisait, elle risqua : « Vous avez fait ce que vous pouviez, et c'est déjà beaucoup… ». D'un timbre vide, je répondais laconiquement : « Si le destin existe Loryann… Il est d'une cruauté crasse… Offrir la liberté sans donner suffisamment de temps pour y goûter ! ». Elle me surprit en prenant doucement ma main au-dessus du cadavre et, plongeant son regard gris dans le mien, elle me dit : « Cet homme… ce Vilan est mort libre. Ses entraves ne le suivront pas dans l'autre monde. ». Il y avait du réconfort en ses mots mais ce n'était pas suffisant. Je me retins de lui donner le fond de ma pensée à propos de l'autre monde et acquiesçait mollement. Svar nous rejoignit et nous annonça : « Je vais m'occuper des morts. Ils méritent d'avoir un enterrement traditionnel. ». Je me relevais en répondant : « Si tu as besoin d'aide, je…

— Non. Je veux le faire seul. Merci quand même… ». Je n'insistais pas et, avisant non loin les chevaux errants des cavaliers, je décidais de les ramener. Loryann me suivit : « Nous allons récupérer les chevaux ?

— J'y vais seule, occupe-toi plutôt des blessés. ». Elle pressa le pas pour me rejoindre en objectant : « Ils n'ont pas besoin de moi, ils cicatrisent très vite et dès qu'ils se métamorphoseront, ce sera… ». Je m'arrêtai brusquement, me retournant pour lui faire face : « J'ai dit non, Loryann. ». À mon grand étonnement, elle soutint mon regard sévère et lâcha d'une voix blanche : « Vous ne voulez pas que je les voie, n'est-ce pas ? ». Il y avait quelque chose de nouveau dans l'éclat de son regard. Une détermination naissante, encore fragile mais bien réelle. Elle ajouta : « Je suis ici pour me battre à vos côtés. Pour y arriver, il faudra bien que j'affronte le spectacle de la mort dans sa pire expression, et le plus tôt sera le mieux. ». Elle avait raison, même si je ne parvenais pas encore à l'imaginer au combat… Je rendis les armes et, baissant les yeux, je tendis un bras vers l'endroit où les cavaliers raidissaient lentement. Dans un soupir profond, je lâchais : « Puisque tu te crois prête… Passe devant. ». Sa volonté fléchit

subrepticement, elle battit des paupières en me dépassant. Je marquai un temps d'arrêt pour la regarder, s'avançant sur l'herbe rase et sèche dans sa longue robe sombre. Cette robe qui avait dû être élégante, mais qui commençait à donner des signes d'usure. Le bas du lourd tissu s'effilochait par endroit, s'accrochant aux pierres et aux brindilles sur son chemin. Le pas de Loryann se ralentit quand elle fut en vue du premier cadavre. Celui au poitrail béant. Une légère brise fraîche souleva les mèches folles qui s'échappaient de sa tresse mal nouée. Elle ne s'arrêta pas devant le corps meurtri, le contournant à peine. Mais sa posture s'était raidie, son mal-être m'était perceptible. Je la suivis de loin en loin alors qu'elle se dirigeait vers un cheval paissant paisiblement entre deux dépouilles. Sous le soleil déjà ardent de l'aube, sa silhouette sombre traversant le charnier avait quelque chose de fantomatique. Quand elle atteignit la monture, elle se saisit des rênes et se retourna en me cherchant du regard. Ses grands yeux luisaient de larmes contenues quand je lui dis, sans émotion : « Mène celui-ci auprès des nôtres, je me charge de ceux qui restent. ». Elle opina vivement du chef en s'éloignant. La voir en lutte contre sa propre fragilité avait quelque chose d'à la fois infiniment triste mais aussi d'infiniment admirable. Et, en rassemblant les montures de nos ennemis, je me pris à penser à cette jeune fille sensible que je n'avais jamais été. Et à me demander pourquoi je n'avais jamais été comme Loryann. Était-ce dû à ma nature Première ? J'en doutais inexplicablement…

Un peu plus tard, après avoir rassemblé les chevaux ainsi que les armes divers effets récupérables. La fatigue s'abattit sur moi douloureusement. Mais il me restait encore un souci à régler. Oundo. Le cocon de toile qui le tenait captif ne se mouvait plus qu'au rythme de sa respiration. Vigo et les autres se remettaient à l'abri des souterrains et je ne pouvais me résoudre à laisser notre prisonnier sans surveillance. En massant ma nuque raidie par le manque de sommeil, je finis par aller m'asseoir auprès d'Oundo, à même le sol. Les araignées le gravirent pour se rapprocher de moi afin de quémander quelques caresses. Je les leur donnais en soupirant quand une grosse voix rauque me dit : « Tu l'as tué, n'est-ce pas ? ». En ramenant mon bras lentement, j'hésitais à répondre. Il parla à nouveau : « Mon maître, tu l'as tué ?

— J'ai tué tout le monde. ». Je l'entendis soupirer tristement avant qu'un silence épais ne s'installe entre nous. L'éreintement qui m'envahissait m'ôtait toute envie de parler. Je restais là, presque hébétée tant le rythme de mes pensées se ralentissait. Mais Oundo

parla encore : « Pourquoi fais-tu cela ?

— Quoi ? Tuer des gens ?

— Tuer des fils du Crépuscule.

— Oh ça… Ce n'est qu'un concours de circonstances. ». Il se tut un court instant avant de reprendre : « Es-tu vraiment une sorcière ? ». Je répondais par un soupir las qu'il parut percevoir car il ajouta : « Les lutteurs Vilans disent que tu es une sorcière et les fils du Crépuscule, que tu es une des leurs qui aurait perdu la raison.

— Il y a peut-être un peu de tout cela…

— Tu sembles fatiguée.

— Je le suis. Grâce à toi et… ». J'ébauchais un geste vers les cadavres non loin. Il tenta de se mouvoir dans le cocon sans y parvenir. Une idée sans doute inspirée par l'épuisement me vint. J'hésitais à peine avant de proposer : « Je pourrais te sortir de là mais…

— Si tu me libères, je partirai.

— Pour aller où ? Ton maître n'est plus. ». Il marqua une pause avant de me répondre, d'un ton qui trahissait sa tristesse profonde : « Je retournerai sur son domaine, prévenir ses gens et sa famille de son décès.

— Et ensuite ?

— Ensuite ?

— Leur demanderas-tu de te passer un nouveau Vorkarem ? ». Il ne répondit pas. Une évidence frappa alors mon esprit engourdi. Je m'agenouillai tout près du cocon et en chassai doucement les araignées. Puis je tirai une de mes épées et commençai à découper la toile. Il se raidit : « Que fais-tu ? ». Sans m'interrompre dans la découpe, je lui répondis presque distraitement : « Quoi que tu décides de faire, le choix t'appartient. Te garder captif ne changera rien. La toile dévoila son faciès animal, ses prunelles rouges me fixèrent avec incrédulité. J'ajoutais, en prenant le temps de le regarder dans les yeux : « Vigo a voulu te garder en vie pour te convaincre, te rallier à notre cause. Mais nous t'avons rendu ta liberté par la force et je crois que c'était une erreur. Je veux corriger cela… Nous t'offrons ta liberté, toi seul décideras si tu la prends ou non. ». J'achevai de lui ôter ses

entraves de toile tandis qu'il se redressait en me regardant étrangement. Quand j'en eus fini et que je rangeais mon épée, je réalisais combien ce Vilan était énorme… et potentiellement dangereux. Mais l'expression sur son faciès simiesque ne dégageait aucune animosité. Il me dévisagea encore avant de demander : « Mais… qui es-tu donc ? ». Je réprimai un sourire incertain puis lui tendais une main : « Je m'appelle Solène. Je ne suis ni une sorcière, ni une folle et encore moins une Nécromancienne… ». Il eut un regard perdu vers ma main avant de me tendre la sienne, énorme et effrayante avec ses trois doigts cornus. Je me contentais d'enserrer la plus grosse des griffes en retenant un vague pouffement. J'étais tellement petite et chétive comparée à lui que c'en était risible. Il s'éclaircit la voix avant de me rétorquer : « Et je suis Oundo flamme rouge.

— De quel clan ?

— Mon clan n'est plus depuis des lustres. Je ne prononce plus son nom.

— Je vois… ». D'un geste machinal, je massais ma nuque douloureuse avant de me relever. Il en fit de même tandis que je lui disais : « Eh bien Oundo, il me reste à te souhaiter bonne route… ». Il eut un regard vers le lointain, la peau sombre de son visage semblait presque absorber la lumière aveuglante du soleil. Il était monstrueusement musclé, nul n'aurait pu le nier, mais en cette seconde, une fragilité déconcertante émanait de tout son être. Il était perdu. Je lui dis simplement : « Fais ce que bon te semblera. Mais si tu veux prendre part à ce qui ne fait que commencer ici… Tu seras le bienvenu parmi nous. Parmi les tiens. ». Il se toucha distraitement la gorge, puis le bas du dos en gestes las avant de poser avec douceur une de ces étranges mains sur mon épaule : « Je vous souhaite de vaincre et j'espère ne pas avoir à t'affronter à nouveau, petite Solène. ». Son choix n'était pas fait. Une vie aussi longue d'esclavage ne s'abandonnait pas aussi facilement, je le compris alors. Dans un dernier échange que je voulus léger, je lui rétorquais : « Moi non plus car je serais forcée de te tuer ! ». Je vis l'ébauche d'un sourire passer sur sa face couverte de cicatrices. Il tourna lentement les talons puis s'éloigna en direction de la forêt qui l'attendait au loin. Quelque chose d'instinctif me laissait penser que je le reverrais un jour. Et qu'il ne serait pas mon ennemi.

Quand je me retournais pour récupérer les araignées, je découvris

Svar, planté entre deux restes de colonnes, les yeux ronds comme des billes. L'air effaré, il vint vers moi en balbutiant : « Mais qu'est-ce que… qu'est-ce qui vient de… Tu l'as laissé partir ?!

— Oui.

— Mais il… il va tout dire, tout raconter aux Nécros !

— Et ?

— Quoi "et ?" ?!

— Qu'est-ce que ça changera ? Nous n'avons aucune place forte ni aucun plan secret, non ? Nous n'avons même pas encore d'armée digne de ce nom ! S'il te plaît Svar, détends-toi et oublie-moi quelques heures, je tombe de sommeil… ». Je le laissais là, abasourdi, pour rejoindre les souterrains et la couche préparée par Loryann. Cette dernière me parla quand je la croisai mais je ne saisis rien, l'esprit trop embrumé. À peine m'étais-je étendue que la langueur du sommeil pris possession de tout mon corps. Il me sembla qu'Ofélius me parlait également mais je n'en avais cure, je n'aspirais plus qu'à dormir. Il me suffit de fermer les yeux pour me laisser glisser vers les ténèbres silencieuses du repos…

Mais au bout d'un temps indéfinissable, je crus avoir des moments d'éveil furtifs. Une voix éteinte me parvenait, des lueurs floues passaient devant mes yeux. Des couleurs, des sons morcelés que je n'arrivais à identifier qu'à contretemps. Ainsi, il me sembla apercevoir un mur, des entrelacs de cordages, un grappin de chaînard et juste après, des sensations glaçantes. Des tiraillements dans les bras et les jambes, des piqures dans les côtes et un incoercible sentiment de frustration oppressant ma poitrine. C'est une voix disant clairement mon nom qui me tira de ce cauchemar anarchique. Prononcée presque dans un souffle, un murmure d'abord, la voix s'intensifia progressivement, jusqu'à avoir la puissance d'un cri désespéré : « SOLENE ! ». Je me réveillais en sursaut, Vigo penché sur moi, me maintenait par les épaules. Il était sous sa forme animale mais je pus lire sur son faciès une inquiétude évidente. Entre mes oreilles encore bourdonnantes, sa voix se mêla à celle entendue dans mon rêve : « Solène ?! Réveille-toi ! Voilà… Tu as fait un cauchemar… ». Je lâchais, du bout des lèvres : « Angus… ». Vigo eut une mimique désappointée en relâchant sa prise sur mes épaules. Il ne pouvait comprendre que je venais juste de reconnaître la voix qui avait crié mon nom. Une angoisse affreuse me submergea aussitôt. Angus était en danger, il souffrait, je pouvais encore le ressentir dans ma chair. Je

portais une main sur ma bouche pour réprimer un gémissement tandis que mes yeux s'embuaient. Mon ami comprit que je perdais pied, il m'attira contre son torse, cachant ma tête sous une de ses mains. Instinctivement, je m'accrochais à sa fourrure pour sangloter comme une enfant. Je l'entendis rugir aux autres de sortir tandis que mon corps était secoué de spasmes nerveux. En me ramenant plus étroitement contre lui, il me dit : « Ce n'était qu'un rêve… un mauvais rêve… tu as dormi trop longtemps, ça leur ouvre la porte… il ne faut reposer que le corps… ». Il se mit à dévider un laïus sur les spectres qui s'invitaient dans les trop longs sommeils. Le genre d'histoire qu'on devait raconter aux enfants. Mais je ne l'écoutais que d'une oreille distraite. La vibration de sa voix dans sa poitrine m'apaisait davantage. Ce ronronnement grave de paroles bienveillantes me permit de retrouver un fil de pensées cohérent. Je restais dans ses bras cependant quand je murmurai : « Il lui est arrivé quelque chose. Je crois qu'il a essayé de… de me montrer…

— Qui ça ? Ton mari ?

— Oui…

— Et qu'as-tu vu ? ». Les larmes se remirent à brouiller ma vue quand je répondais, d'une voix de plus en plus aigüe : « Des murs… des chaînes… la douleur… je ne sais pas !

— Chhh… Chhh… Du calme. Regarde-moi… Solène, regarde-moi. ». Il prit ma tête entre ses mains pour me forcer à le regarder. Je n'en avais pas envie, mes yeux me brûlaient, mon visage ruisselait de larmes et de morve. Je dus m'y résoudre cependant et découvrais ce curieux sourire à sa gueule de carnassier quand il me dit simplement : « Mais il n'est pas mort. ». Désarçonnée, je m'écartais tandis qu'il ajoutait : « Car s'il était mort, tu le saurais n'est-ce pas ?

— Oui… Enfin, je crois…

— Je le crois aussi. Alors, s'il lui est arrivé quelque chose de douloureux, il n'est pas le seul et il s'en est sorti. Si tu t'écroules maintenant par crainte, tu ne le sauveras pas… Reprends-toi. Souffrir c'est aussi être en vie… Nous partons pour Steelgis aujourd'hui et il nous reste des choses à organiser. ». Aussi doucement que fermement, Vigo venait de me ramener à la raison. *Souffrir, c'est aussi être en vie…* Je hochais la tête en reniflant, il me tendit un coin de couverture en plaisantant : « Mouche-toi, tu fais plus de fils que tes bestioles ! Je t'attends dehors. ». Avant de se relever, il me surprit en déposant un baiser sur le haut de ma tête. Je restais interdite jusqu'à ce qu'il quitte

notre abri. Là, Ofélius apparut, je le suspectais d'avoir été présent depuis mon réveil mais d'être resté invisible. Je ne lui dis rien car il vint s'enquérir de mon moral et je n'avais guère l'envie de jouer les pestes cette fois. Comme je ne répondais qu'évasivement à ses questions, il me dit : « Notre ami Vigo est un meneur d'hommes né mais aussi un ami hors pair, n'est-ce pas ? De ceux qui savent vous botter l'arrière-train pour vous remettre d'aplomb… ». Un sourire flotta sur mes lèvres encore tremblantes. Il avait raison. Cette fois encore.

Chapitre 37 :

Sans heurts.

Les huit Vilans qui avaient survécu à l'attaque d'Oundo partirent en quête de clans sauvages où recruter d'autres hommes. Sur les cavaliers que j'avais occis, ils avaient pu récupérer des armes et des vêtements. Désormais sans queues, ils allaient ainsi mieux se fondre dans la masse, sous leur forme humaine. Nous nous séparâmes sur le versant nord de la colline, non sans une certaine tristesse mâtinée d'espoir. En les suivant des yeux alors qu'ils s'éloignaient sur les chevaux noirs pris à nos ennemis, chacun dans une direction, je me questionnais sur leurs chances de survie seuls, en tant que renégats. Vigo, devinant quelles étaient mes pensées, me donna une petite tape dans le dos et m'invita à le suivre en lâchant : « Ceux qui atteindront les clans sauront être persuasifs, ne t'en fais pas ! ». Nous descendîmes la colline sous un soleil écrasant. Si bien que je ne gardais que ma chemise sur le dos, installant même mes araignées sur la croupe de Terys tant les avoir sur les épaules en rajoutait à la chaleur ambiante. Svar et Vigo — d'apparence humaine eux aussi — ne tardèrent pas à ôter leurs chemises pour évoluer torses nus, causant une certaine gêne chez Loryann. Svar l'asticota un peu par jeu : « Tu ne dois pas en voir souvent des bonhommes aussi bien taillés hein ? Oh ne détourne pas le regard, profite du spectacle ! ». Elle rit sous cape, il saisit l'occasion de la débrider un peu : « Tu devrais te mettre en chemise toi aussi, tu dois crever de chaleur, fagotée comme ça !

— Sans façon ! Vous seriez encore plus intenable !

— Alors là je demande à voir !

— Vous ne verrez rien du tout ! ». Ils poursuivirent ainsi leurs échanges jusqu'à ce que nous ayons rejoint la rive du lac Sthol. Là, nous fîmes une halte pour remplir nos gourdes et Svar ne résista pas à l'envie de se jeter à l'eau. Je pouffais : « Que quelqu'un lui donne un morceau de savon, vite ! ». Vigo qui l'avait observé, bras croisés s'agenouilla au bord de l'eau pour s'en asperger la tête et le torse. Je l'imitais, avec plus de retenue. Il m'adressa un regard moqueur : « Tu

en fais des manières ! Pourtant toi aussi tu… ». Il s'interrompit comme si une évidence venait de le frapper. Et avant que j'aie eu le temps de réagir, il m'attrapa pour me soulever comme un fétu de paille. Je piaillais : « Tu ne vas pas…

— Je vais me gêner ! Toi aussi tu as besoin d'un bain ! ». Il avança prestement d'un mètre ou deux dans l'eau avant de m'y jeter sans ménagement. Même si la manière avait été brusque, la fraîcheur de l'eau m'avalant brusquement fut une sensation agréable. Quand j'émergeais, je l'admonestais pour la forme : « Toi aussi tu pues, sac à puces !! ». Une grande main m'appuya aussitôt la tête sous l'eau, Svar m'avait rejointe. Loryann demeura sur la rive, riant aux éclats et Ofélius, toujours au fait de l'efficacité, tira une savonnette d'une de mes sacoches pour me la porter, flottant nonchalamment au-dessus de l'eau. Je dis à mes compagnons : « Très bien, retournez sur la berge, je vous passerai le savon quand j'en aurai fini. ». Svar tenta de faire de la résistance, mais Vigo l'attrapa par le cou pour le traîner jusqu'à la rive. Je me déplaçais derrière un bouquet de roseaux et trouvais un endroit moins profond où je pus quitter mes vêtements. Je les accrochais aux massettes à quenouilles avant de me lancer dans une toilette aussi méticuleuse que rafraîchissante. Ces simples ablutions, comme j'avais pu en faire, enfant, avec mes frères et sœurs, me remplirent d'une vitalité nouvelle. Je ne m'attardais cependant guère, même si la vue de mon ventre rond à travers l'eau claire du lac me fascina pendant quelques secondes. Je me surpris à le trouver fort beau et l'absence d'Angus me pesa à nouveau. J'aurais voulu que ce soit sa grande main qui tienne ce savon au long de la courbe rebondie de mon ventre… La voix de Loryann m'interpellant de loin me ramena à la réalité du moment : « Solène, j'ai une chemise sèche pour vous ! Je l'ai trouvée dans une des sacoches sur les chevaux noirs ! ». Les deux chevaux surnuméraires qu'il nous restait. Premier butin de guerre aux sacs bien garnis, qu'il s'agisse d'argent ou d'objets usuels et de vivres. Dans l'eau jusqu'à la taille, je vis que ma jeune amie me cherchait sans me voir. Je lui fis de grands signes et, me trouvant enfin, elle avança de quelques pas dans l'eau en disant joyeusement : « Vigo tient Svar à l'écart, ce cochon aurait bien voulu v… ». Comme je venais vers elle, elle se pétrifia littéralement avant de fermer les yeux avec force : « Mais vous êtes nue ?!

— Pour se laver, c'est mieux. D'ailleurs, tu devrais en faire autant, le cochon avait raison, tu ne devrais pas voyager dans cette tenue avec cette chaleur.

— Ce n'est pas convenable pour une dame de…

— De prendre part à une révolte ? ». Je venais de lui prendre la chemise des mains et l'enfilais aussitôt. Loryann resta raide à côté de moi, yeux fermement clos. Je n'hésitais pas une seconde à la bousculer pour la faire tomber dans l'eau en m'exclamant : « Assez tergiversé ! Au bain ! ». Elle poussa un petit cri strident avant de boire la tasse, même si, là où elle chût, l'eau nous arrivait au mollet. Elle se redressa en toussant, je retenais un éclat de rire devant son visage couvert par ses cheveux et son air stupéfait, je pouffai : « Il y a des changes dans les sacs des cavaliers donc ? ». En crachant de l'eau, elle fit oui de la tête, je lui lançais la savonnette : « Tiens ! Débarrasse-toi de cette foutue robe, je vais te chercher quelque chose de plus confortable ! ». La chemise noire qu'elle m'avait apportée était plutôt grande et me couvrait jusqu'à mi-cuisse. Mais les chevaux se trouvaient près des deux Vilans, à une vingtaine de mètres. Svar s'était étendu dans l'herbe pendant que Vigo lui, restait assis en tailleur, surveillant les alentours. Je choisis d'éviter la confrontation visuelle et appelai Ofélius à la rescousse. Il apparut si près de moi que j'en sursautai presque : « Taïs ?

— Par toutes les… ! J'espère que vous n'avez pas joué les voyeurs pendant que je…

— Taïs je vous en prie ! Vous pouvez me prêter de nombreux défauts mais pas celui-là ! Tout de même !

— Peu importe. Soyez gentil d'aller récupérer les vêtements que j'ai laissés sur les roseaux et ensuite… Vous fouillerez les sacoches sur les chevaux noirs, Loryann a besoin d'une chemise et d'un pantalon.

— Oh ça, je l'ai déjà fait, j'y ai trouvé une carte intéressante d'ailleurs.

— Nous en parlerons plus tard.

— Oui, bien sûr… ». Il me ramena mes vêtements que j'étalais sur l'herbe brûlée par le soleil. Mon pantalon exhalait une odeur de chien mouillé qui ne m'engageait guère à le passer. De même pour mes bottes. Je décidais de les laisser un peu sécher, le temps que Loryann finisse sa toilette. Une fois débarrassée de sa robe, elle avait rejoint l'endroit où j'avais fait mes ablutions à l'abri des regards. Sans le vouloir, je l'aperçus entre les quenouilles. Et ce n'est qu'en voyant le haut de son corps dépourvu de poitrine féminine que je me souvins que cette jeune femme vivait dans un corps masculin. J'en éprouvais de la peine et me demandais si Angus aurait le pouvoir de remédier à cette bévue de la nature. Angus… Vigo avait eu raison de me dire que

tant que mon bienaimé serait en vie, je devais rester forte. Ne pas fléchir, garder l'œil sur la cible et avancer. C'était cependant bien difficile. Assise par terre, je ramenais mes genoux sous mon menton en soupirant. Ofélius vint déposer des vêtements auprès de moi puis s'éclipsa poliment. Je demeurais ainsi, le regard courant sur les vaguelettes du lac que le soleil transformait en une myriade de lames argentées. Par une saison aussi chaude, la nature aurait dû exhaler mille et une senteurs mais la Lyrkania s'éveillait lentement d'un interminable hiver. Les végétaux souffraient sous la morsure du soleil après avoir subi celle du froid. Quelques semaines, quelques mois suffiraient sans doute à leur rendre leurs forces mais pour l'heure, le pays des Nécromanciens se mourrait par trop de lumière. Un contact soyeux me démangea sur le haut du pied droit. Kana m'avait rejointe, elle me signifiait sa présence en me tapotant de ses longues pattes de devant. Presque par réflexe, je me mis à lui gratouiller doucement la tête, ce qui sembla fort lui plaire. Je cherchais l'autre araignée du regard en vain quand tout à coup, j'entendis un bruissement étrange derrière moi. En me retournant à demi, je vis l'Arachanis très affairée à creuser frénétiquement la terre. Je lâchais dans un souffle : « Mais qu'est-ce que tu fabriques ? ». Elle s'immobilisa et, même si ses yeux ne donnaient aucune indication visuelle sur ce qu'ils pouvaient regarder, j'eus la sensation qu'ils étaient sur moi. Elle se remit à creuser dans la seconde suivante quand soudain, son corps émit un rayonnement avant qu'elle ne disparaisse sous la terre. En la rejoignant promptement à quatre pattes, je hoquetais : « Quoi ? Mais que… que fais-tu ? ». Je regrettais de ne pas l'avoir encore baptisée afin de pouvoir l'interpeller : « Reviens ! Araignée, reviens ! ». Kana vint se placer sur la motte de terre que sa sœur avait soulevée et la tapota vigoureusement. La motte frémit, Kana répéta son tapotement jusqu'à ce que la tête et deux des pattes avant de l'Arachanis émergent du sol. Un peu dépassée, je dis à cette dernière d'un ton un peu sec : « Mais qu'est-ce que tu fiches là-dessous, sors de là, il n'y a pas de mine ici ! ». La voix de Vigo, étrangement monocorde me pétrifia sur place : « Les Arachanis Tethra vivent sous la terre. C'est leur milieu naturel. ». Je me relevais d'un bond en tirant sur ma chemise, mais au moment où j'allais l'admonester, je remarquais le regard vide et la posture raide du Vilan. À son cou, la torque de la reine émettait un léger rayonnement pâle. Il dit : « Bonjour Solène. ». Retrouvant un peu de calme, je répondais : « Bonjour majesté.

— Es-tu disposée à entendre la suite de notre Histoire à présent ? ». Elle non plus ne perdait pas son but de vue. Elle s'y tenait accrochée depuis des millénaires. J'hésitais à répondre, elle prit mon silence pour un refus et poursuivit : « Il y aura d'autres occasions où tu ne

seras plus pressée par le temps. Je comprends… Sache cependant que tu peux me contacter, même quand le Lyrkaner n'est pas conscient. Pendant son sommeil par exemple.

— Le Lyrkaner ?

— Oui, ton ami Vigo, présentement.

— J'avais saisi que vous parliez de lui mais pourquoi ce terme ? Les Lyrkaners n'étaient-ils pas des soldats ?

— Les Lyrkaners étaient le bras armé du roi Lyrkan. Les humains diraient des… chevaliers. J'ai donné le titre et la torque des Lyrkaners à ton ami car ce que j'ai lu en lui n'est que loyauté et courage.

— Sur ce point, je ne peux qu'être d'accord. ». Elle tourna les talons en me saluant, je fis un bond en avant pour attraper son bras : « Non attendez ! ». Mais quand Vigo se retourna, je sus instantanément à son regard que la reine n'était plus là. Il eut un bref chancellement, maugréa : « Elle l'a encore fait… ». Puis son regard tomba sur mes jambes nues, remonta jusqu'à mon visage et ce que j'y lus me mortifia de gêne. Je balbutiais, en tirant sur ma chemise : « Non ! Ne me… » mais je n'eus guère le temps de terminer ma phrase qu'il tournait les talons pour s'éloigner. Nerveusement, j'enfilais mon pantalon toujours aussi humide sans me soucier cette fois de son odeur désagréable. Et dans un enchaînement de gestes saccadés, j'enfilais ensuite mes bottes. J'avais un sentiment honteux de colère et de frustration. Je n'avais pas pu questionner la reine et Vigo… Je détestais que son regard sur moi change par instant. Qu'il ne me voit plus comme un compagnon d'arme. Cela n'était arrivé que rarement, mais à chaque fois, j'en ressentais une culpabilité inexplicable qui me faisait enrager. La voix de Loryann se fit entendre : « Euh… Solène ? ». En me retournant, je la vis approcher, entortillée dans deux brassées de roseaux. Cette vision me tira un sourire tandis que je m'empressais de lui porter ses nouveaux vêtements. Trop pudique pour s'habiller devant moi, je ramassais mes araignées pour rejoindre Svar et Vigo. Quand je passais auprès d'eux, je détournais le regard contrairement à Vigo. Je ne voulais pas voir dans ses yeux ce que je pressentais. Cela n'avait pas lieu d'être. C'est, du moins, ce dont je voulais me convaincre…

Comme prévu, nous mîmes trois jours avant de rejoindre Steelgis, petite bourgade moins étendue que Vanzirth ou Satilaar. Cependant, elle avait été bâtie sur les ruines d'une ville antique dont certains

bâtiments de pierre subsistaient encore. Après trois longues journées à cheval et deux nuits à la belle étoile, nous échouâmes dans une modeste auberge du nom de “La verte”. Et pendant que nous nous restaurions d’un ragoût plutôt fade arrosé de vin aigre, Ofélius explora la petite ville à la faveur de la nuit tombante. Ses rues étaient quasiment désertes, pas d’échoppes bruyantes ou de marchands à Steelgis. Nous apprîmes de la bouche du vieil aubergiste que le bourg était connu pour les soins prodigués aux lépreux dans les anciens temples, au nombre de deux. Quand Ofélius vint nous faire son rapport, je ne fus pas vraiment surprise d’apprendre que le portail qui nous intéressait se trouvait dans l’un de ces fameux temples. Faute de chambre libre, l’aubergiste nous invita à dormir à l’écurie, auprès de nos chevaux. Personne n’objecta, pas même Loryann. Nous étions tous rompus de fatigue. Et le moment venu, je ne fus pas mécontente de m’étendre dans la paille auprès de mes compagnons. Je ne saurais dire qui, de Svar ou Loryann, fut le premier à se mettre à ronfler. Mais leur duo nocturne me tira un sourire, d’autant que j’étais allongée entre eux. À la droite de Svar, j’entendis le pouffement presque silencieux de Vigo avant qu’il me ne chuchote, de loin : « Bonne nuit Solène.

— Bonne chance, tu veux dire… Bonne nuit Vigo. ». Je fermais les yeux, une ébauche de sourire aux lèvres. Le sommeil ne tarda pas à m’engloutir mais il fut à nouveau peuplé d’images hachées. Ce n’était pas un cauchemar cependant. Non, c’était un songe d’un autre ordre. Le type de rêve que je n’aurais souhaité faire pour rien au monde vu les circonstances. Je vis d’abord une silhouette se dessinant devant les flammes d’un foyer. Je la reconnus aussitôt. Angus… Il se tourna vers moi, ses yeux luisaient d’Ihra. Une mèche longue mèche de cheveux lui tomba devant le visage, je l’écartais d’une main tremblante. Il était si beau, si calme et détendu. Du bout de l’index, je suivais l’arête bien droite de son nez puis les contours de sa bouche parfaitement dessinée. Il me parla mais je n’entendais rien. Je ne voyais que ce visage aux angles si virils, ces longs cils bruns soyeux et ce regard courant amoureusement sur moi. Chaque battement de mon cœur me sembla plus puissant alors que mon bienaimé se penchait sur moi. J’eus la vision de son dos musculeux où la lueur du feu faisait danser de l’or. Puis ses mains se refermant sur ma poitrine, parcourant mes fesses. Je respirai mal alors, oppressée par le désir. Je cherchais sa bouche, percevais la caresse de ses cheveux sur mon visage. Il me serra étroitement contre sa peau brûlante tandis que j’enroulais mes jambes autour de son bassin. Et, alors que je n’aspirai qu’à le sentir en moi, il s’immobilisa au-dessus de moi pour prendre mon visage entre ses mains. Il me sourit et je le crus sur le point de prendre ma bouche mais il m’invita à pencher la tête et déposa un baiser dans mes

cheveux. Quand je relevais la tête, le visage que je vis en lieu et place du sien me pétrifia de surprise : Vigo. Désormais c'était son regard de jade qui me fixait avec douceur. Et c'est sa mèche de cheveux blanche qui caressa mon front quand il approcha pour m'embrasser. Je me réveillais en sursaut au moment où nos lèvres s'apprêtaient à se toucher. J'avais quasiment jailli de la paille, assise, l'air halluciné. Il faisait jour et mes amis s'affairaient déjà à harnacher les chevaux. Ils m'adressèrent des regards inquiets et Vigo fit un pas vers moi : « Encore un cauchemar ?

— OH TOI LA FERME ! ». Je m'étais levée d'un bond pour quitter l'écurie, totalement désorientée. La lumière crue du soleil me brûla les rétines, je pestais en me tenant la tête quand j'entendis la voix d'Ofélius toute proche : « Taïs…

— Ah non ! Taisez-vous !

— Mais… Je m'inquiète pour Artaïs Angus moi aussi, voyez-vous… ». Je pris une profonde inspiration suivie d'un long soupir en laissant retomber lourdement ma tête. J'avais eu un moment de panique incohérent qui s'achevait dans une forme de honte. En fourrageant dans ma chevelure, je grommelai : « Oui, pardonnez-moi, j'ai juste… fait un mauvais rêve… Mais Angus n'était pas…

— Vous devriez prendre le temps de réellement vous éveiller et boire un peu d'eau. ». Je hochais la tête et retournais vers Terys dans l'écurie. Me retrouvant face à un Vigo circonspect, poings sur les hanches, je lui dis piteusement : « Pardon, c'était un cauchemar oui… ». Il me suivit du regard tandis que je découvrais ma jument déjà harnachée, prête à prendre la route. Je devinai qu'il s'en était chargé, cela n'amoindrit guère ma honte, bien au contraire. Je buvais, en lui tournant le dos, un peu d'eau à ma gourde. Il approcha pour me dire : « Vu ta réaction, je devais être dans ton rêve, et je n'ai pas été…

— Ça suffit. ». J'avais craché ces deux mots dans un ordre. Il se tut, je montais en selle pour tromper ma gêne. Les dernières images de ce rêve flottaient encore sous mon crâne, un frisson glacé courut sur mon dos. Je laissais mes compagnons achever leurs préparations et sortais de l'écurie. Je retrouvais Ofélius et, afin de m'en débarrasser, je lui dis : « Angus ne s'est pas manifesté cette nuit, c'était un simple rêve assez désagréable. ». Le spectre me surprit en s'élevant pour flotter à ma hauteur. Il me sonda de son regard transparent et conclut : « Nous ne parlons pas assez souvent ensemble depuis quelque temps. » avant de s'éloigner. Sans doute avait-il raison. Ofélius n'était pas qu'un professeur bavard, il avait su parfois m'éclairer sur d'autres sujets que

ceux inscrits dans le Codex…

Un peu plus tard nous progressions, guidés par Ofélius à travers Steelgis. Mon attitude au réveil avait jeté un froid sur notre petite troupe, j'en étais consciente. Et plutôt que de chercher un moyen d'y remédier, mon esprit se perdit dans la contemplation de cette petite ville étrange où des habitations assez récentes semblaient avoir poussé au cœur de ruines. Pour certaines maisons, on eut dit qu'on avait achevé leur construction originelle, solide et carrée, avec des matériaux glanés à la va-vite. Une façade aux fenêtres ornée de sculptures maintenait toute une habitation au toit de chaume anarchique ; une paire de colonnes auxquelles on avait accroché une grande toile, encadrait l'échoppe d'un marchand de légumes. Parfois d'humbles masures basses étaient dotées d'un seuil de dalles et de quelques marches flanquées de balustres. L'arrangement du présent avec le passé rendait un tableau étrange et paisible. Nous croisâmes peu d'habitants, chacun paraissant évoluer dans une routine aussi précise que silencieuse, n'accordant aucune attention à ces quatre étrangers et leurs six chevaux… Ofélius nous arrêta devant ce qui restait d'un temple antique. Un rectangle de pierre gris bleu bâti de plain-pied, dénué de fenêtres mais doté d'une haute porte à deux battants, fermés. Ofélius nous expliqua, tandis que nous mettions tous pied à terre : « Le temple n'est en fait qu'une grande salle où des prêtres ont installé les mourants. En fait de soins, ils se bornent à panser leurs plaies et leur faire boire des tisanes ! Le portail se trouve au mur du fond de cette pièce.

— Pourrons-nous y accéder avec les chevaux ?

— Si tant est que ces moinillons nous laissent entrer, oui. Des gens sont venus leur déposer de la nourriture hier soir. Devant cette porte. En sondant leurs esprits, j'ai appris que ces prêtres n'entrent jamais en contact direct avec la population. Et en sondant ensuite ceux des prêtres, dont le culte est très flou je dois dire, j'ai compris pourquoi. Ils sont eux aussi atteints par la Lèpre. ». Svar frémit exagérément en pestant : « Je ne fous pas un pied là-dedans ! C'est une saloperie cette maladie ! ». Je regrettais encore une fois l'absence d'Angus et son pouvoir de guérison. Distraitement, je demandais à Vigo : « Est-ce qu'il y a un autre portail qui pourrait nous éviter d'entrer ici ? ». Il grommela, en croisant les bras : « Foutre non ! Le plus proche est à des semaines de marche ! Autant reprendre la route du Nord ! Il faut trouver un moyen… ». La voix hésitante de Loryann se fit entendre derrière nous : « Et si Solène faisait… place nette ? ». Nous nous

tournâmes tous vers elle, et Svar s'exclama soudain : « Mais oui ! La petite a raison ! Tu fais tes trucs de Nécro', tu rentres là-dedans et tu crames tout, place nette, fin du problème ! ». Je roulais des yeux en soupirant, incrédule : « Tu n'es pas sérieux… Je ne vais pas faire un carnage d'innocents juste parce que tu as peur de tomber malade ! Souviens-toi que je n'ai fait aucun mal à ta bande de loqueteux quand je vous ai rencontré !

— Tu es la seule de nous quatre qui ne risque rien à rentrer dans ce temple, c'est un peu facile de nous faire des reproches !

— Et exécuter des mourants, ce n'est pas "un peu facile" peut-être ?! ». Le ton montait rapidement entre nous, je ne cédais pas un pouce de terrain face à son regard brun brillant de colère. Il surenchérit : « Il faudrait savoir ce que tu veux ! Est-ce que tu n'es pas pressée par le temps ? (Il désigna vaguement mon ventre d'un geste nerveux) Est-ce que ton mari n'est pas en danger de mort pendant que tu nous joues le grand numéro de la clémence ?! Ces lépreux sont sûrement tous à moitié crevés, mets fin à leur calvaire, tu rendras service à tout le monde ! ». Vigo s'interposa sans hausser la voix : « Ça suffit Svar ! Elle a raison, ces gens ne méritent pas de…

— Bien sûr qu'elle a raison !! Elle a toujours raison avec toi ! Comme pour Oundo ! Elle a eu tellement raison de le laisser retourner vers les Nécros' !! ». Vigo serrait les dents pour contenir l'irritation que son compagnon lui causait, il grogna à nouveau : « Svar…

— Quoi ?! Qu'est-ce que tu vas… ». Il s'écroula brusquement, nous laissant tous interdits. Ofélius soupira : « Veuillez me pardonner, j'ai dû le faire taire momentanément. Il s'agirait que nous restions discrets, n'est-ce pas ? ». Vigo foudroya le spectre du regard en ramassant son ami pour le charger sur son cheval. C'en fut trop pour moi, toutes ces tensions entre nous me lassaient au plus haut point, je traversais la rue et allais faire résonner le heurtoir de la porte du temple. Je tournais sciemment le dos à Loryann et Vigo, devinant sans peine quelles expressions interrogatives ils devaient afficher. Une voix d'homme fluette me dit alors à travers le bois : « Déposez les offrandes, la paix et la santé soient sur vous !

— Je ne viens pas pour une offrande !

— Ces portes resteront fermées par la volonté des anciens dieux !

— Non, elles vont s'ouvrir où je les carbonise ! ». Ricanement amer de l'autre côté de la porte puis : « Vous n'oseriez pas ! Ce temple est

sous la protection de notre sainteté !

— Ah oui ? ». Je captais une intense vague d'énergie que je concentrais dans mon avant-bras droit. Puis, posant la main à plat contre le bois, j'exerçais une poussée qui accéléra la combustion jusqu'à ce que mon bras traverse le battant. Un cri de surprise plein d'effroi se fit entendre juste avant une litanie d'appels au secours. J'ôtais mon bras du trou et me penchais pour interpeller le prêter aux abois : « Hé, vous connaissez l'histoire des trois petits sangliers et du grand loup ? ». J'entraperçus un homme aussi maigre que chauve par l'ouverture, il secouait la tête, incrédule. Je lui dis d'un ton posé : « Ouvrez ces portes ou je fais s'écrouler ce bâtiment sur vous. » Il resta pétrifié tandis que j'entends les exclamations apeurées des autres prêtres qui le rejoignaient. Je dus hausser le ton : « Ouvrez ! Maintenant ! ». Un cliquetis accompagné de geignements étouffés précéda un hideux grincement, une des portes venait d'être entrebâillée… Même si je ne craignais pas d'attraper la Lèpre, je poussais sur le bois du bout du pied et avisais cinq hommes de tous âges portant de lourdes robes de bure grises et mitées. En plus d'être repoussants de saleté, ces hommes, agglutinés les uns aux autres, témoignaient d'une totale absence de courage. Quand je fis un pas vers eux, ils reculèrent en émettant des sons proches du couinement. Un courant d'air m'apporta des effluves affreux de l'intérieur du temple. Plaies, pourrissement des chairs, urine et vomi. Je marquai un court temps d'arrêt avant de leur dire, presque en apnée : « Je ne vous veux aucun mal. Calmez-vous. Mes compagnons et moi-même ne souhaitons que traverser ce lieu. Je préfèrerais le faire avec votre bénédiction, je dois le dire… ». Ils échangèrent des regards interrogateurs et le maigrichon en poste à la porte, risqua : « Traverser ? Mais pour aller où ? Il n'y a aucune autre sortie…

— Ce serait trop long à expliquer… Permettez simplement à ma petite compagnie d'entrer et dans un rien de temps, nous aurons disparu, je vous en donne ma parole.

— Ne craignez-vous donc pas la maladie ? ». En réponse, je laissais l'énergie circuler dans tout mon corps, et dès qu'elle atteignit mes prunelles, les religieux eurent une réaction qui me surprit. Ils ouvrirent de grands yeux avant de se jeter au sol à grand renfort de « Oh que les dieux nous pardonnent ! Soyez bénie sainteté ! Pardon ! Pardon ! Nous ferons selon vos ordres ! ». Le visage collé aux dalles antiques, ils tendaient leurs maigres bras dans ma direction afin de me toucher. C'était une vision aussi grotesque que repoussante, je fis un pas en arrière en crachant : « Cessez ! Stop ! Ne me… IL SUFFIT ! ». Ils s'immobilisèrent, gémissant ce qui ressemblait à des prières

incompréhensibles. En jetant un œil par-dessus mon épaule, je vis que mes amis m'avaient rejointe. La scène semblait beaucoup amuser Vigo alors que Loryann, elle, frôlait la terreur. Je leur dis : « Attendez-moi sur le seuil. Je vais trouver ce foutu portail et vous n'aurez plus qu'à me rejoindre au petit trot. ». Je marquais un temps d'arrêt avant d'ajouter, m'adressant uniquement à Loryann : « Il te suffira de retenir ton souffle et de ne toucher à rien. N'aie crainte… ». D'un pas rapide, je m'avançai dans la large pièce jonchée de grabats et de paillasses souillées où de nombreux malades agonisaient dans la pénombre. Quelques flambeaux et autres lampes à huile diffusaient une faible lumière digne de celle d'une crypte. La lueur du jour n'était pas entrée en ces lieux depuis des lustres, voire plus. L'odeur de la maladie, du trépas, était aussi infecte que puissante. Je pressai l'allure en portant une main devant mon nez et ma bouche. Cet endroit n'était pas un asile, c'était un tombeau où la mort prenait son temps. Svar n'avait pas vraiment eu tort en disant qu'il aurait mieux valu tout carboniser… Au fond de la salle, un groupe d'une dizaine de lits bancals alignés semblait luxueux comparé aux couches malsaines des lépreux. Juste derrière ces lits, une vieille tenture rongée par les mites et la moisissure pendait lamentablement du haut plafond de pierre. J'aurais pu la rater si une faible lueur n'irradiait de ses contours. D'un geste sec, presque sans effort, je l'arrachais de son support. Elle s'entassa au sol en soulevant un nuage de poussière âcre qui sentait quasiment meilleur que n'importe quoi dans ce temple. Le portail était là. Attendant juste derrière le tissu décrépi. Nassuria n'avait pas menti, il était activé. Je sifflai entre mes dents pour alerter mes amis puis j'écartai les couches des moines pour laisser le passage aux chevaux. En file indienne, Vigo ouvrant la marche suivit par trois des chevaux liés entre eux, mes compagnons me rejoignirent pour passer sous l'arche sans attendre. Quand vint le tour de Loryann, elle hésita mais Terys, juste derrière elle, la poussa du mufle. C'est alors que je remarquais le petit oiseau gris posé sur sa croupe, Ofélius. Je fermais la marche et franchissais le portail sans plus de manières, laissant les prêtres à leur sidération. Une bourrasque fraîche chargée d'eau en suspension me surprit de l'autre côté. Mais en découvrant où nous nous trouvions ma surprise fut plus grande encore…

Le portail dans le temple de Steelgis était censé nous mener non loin d'une ville de l'Est, Logweed. Sur ma carte, elle était située à une dizaine de lieues de la côte, mais nous nous retrouvions présentement dans une caverne ouverte sur l'océan. Les vagues s'écrasant sur les récifs devant nous rendaient les chevaux nerveux et l'eau nous arrivait déjà au-dessus des chevilles. Vigo s'était déjà avancé vers les flots

quand je passais le portail. Il revint vers nous en nous lançant, d'une voix forte qui ne couvrait pas le fracas de l'eau : « Il y a un passage entre les rochers par ici ! ». Nous dûmes tirer nos montures pour les pousser à emprunter ledit passage. Leurs sabots s'enfonçaient dans le sable meuble mêlé d'algues et de vase. Mais bientôt, nous eûmes rejoint une longue et vaste plage déserte où les chevaux se détendirent un peu. Le paysage autour de nous était étourdissant de beauté. Cette large langue de sable doré écrasée de soleil et bordée de hautes dunes embaumait les embruns. La lumière semblait se refléter partout où nous posions les yeux, nous aveuglant impitoyablement. Vigo tira la carte de mon sac en marmonnant : « Ce n'est pas… On n'aurait pas dû se retrouver ici ou bien j'ai mal compris… ». Ofélius voleta jusqu'à son épaule en disant : « Non, vous aviez bien lu, nous ne devrions pas être ici. J'ai vérifié moi-même.

— Mais où sommes-nous alors, bordel à culs !! ». J'avisais non loin une falaise et une suite d'énormes formations rocheuses affleurant la surface des vagues, une évidence m'apparut : « Je crois que je sais où nous sommes… ». Je rejoignais Vigo qui m'interrogeait du regard pour pointer du doigt un endroit sur la carte : « Là.

— Le cap des Séculaires ?

— Regarde cette falaise là-bas. Ça ne t'évoque rien ? ». Il plissa les yeux, eut un vague rictus avant de lâcher : « Je ne sais pas… ça ressemble à une créature géante… Un serpent ?

— Un Séculaire. J'avais remarqué l'appellation de ce cap sur la grande carte chez Loryann.

— Il y a des serpents géants chez toi ?

— Il y en a un. Le dernier.

— Et tu l'as vu ?

— D'après toi ? Bon, le côté positif de notre destination erronée, c'est que nous n'aurons pas à traverser Logweed. ». Il hocha la tête dans un haussement de sourcils las puis son expression s'assombrit un peu quand il me rétorqua : « Par contre, pour rejoindre le prochain portail, il nous faudra reprendre la grande route du Nord. Et pour cela, emprunter le chemin des mines.

— C'est un problème ?

— Disons que… ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler une

promenade de santé. ». Il replia la carte distraitement et s'éloigna pour la ranger. C'est alors que je remarquai Loryann qui s'était approchée au plus près des vagues et observait l'océan, aussi subjuguée que sidérée par la beauté et la puissance du panorama. En détachant les chevaux, je vis le petit oiseau Ofélius aller se poser sur son épaule. Je l'entendis lui dire : « Une magnificence n'est-ce pas ?

— Oui… Et ce soleil qui transfigure tout. J'ai l'impression…

— D'avoir passé votre vie dans les ténèbres ?

— Oui… ». Sa voix se brisa sous le coup d'une émotion qu'elle ne parvenait pas à contenir. L'oiseau spectre ajouta alors : « Non, Taïs Loryann, ce n'était que le crépuscule… Une longue fin de jour avant une nouvelle aube… J'ai passé la fin de mon existence dans les ténèbres d'un tombeau, je vous garantis que cela n'a rien à voir.

— Vous oubliez la nuit entre le crépuscule et l'aube…

— La nuit n'est qu'un battement de cils entre l'un et l'autre. Et quand vous ouvrez à nouveau les yeux, tout redevient possible. Beaucoup plus clair.

— … Et beaucoup plus beau. Vous êtes un sage maître Ofélius. ». La voix de la jeune femme s'était raffermie, je ne pus réprimer un vague sourire et éprouver une certaine fierté. C'était la première fois que j'étais fière du vieux Nécromancien… Nous reprîmes la route peu après et il fallut encore une bonne heure avant que Svar ne s'éveille en se plaignant d'une affreuse migraine. Il put apercevoir l'océan au loin et regretta de n'avoir pu le voir de plus près. Loryann lui tendit sa petite aumônière, elle l'avait rempli de sable…

Sous ce soleil estival planté au ventre bleu d'un ciel dépourvu de nuages, nous avançâmes au petit trot à travers la campagne rocailleuse. Les Vilans reprirent cependant leur forme animale au premier arrêt que nous fîmes vers midi. Cela leur était nécessaire car ils ne pouvaient demeurer sous une forme ou l'autre plus de quelques heures. La charge d'énergie leur permettant de se métamorphoser ne s'équilibrait qu'en passant d'une forme à l'autre. Sans aucune autre forme de contrôle sur elle, la surcharge les rendait irascibles. Si bien que, lorsque nous fîmes cette halte, ils se transformèrent avant de se mettre à courir vers la forêt lointaine, avec l'excuse d'aller y chasser notre repas. Mais nous n'étions pas dupes, Ofélius et moi. Et pendant que Loryann tentait de reposer son dos douloureux en s'étendant dans

l'herbe sèche. Je déposais mes araignées au sol en murmurant : « Allez, dégourdissez-vous un peu les pattes vous aussi… Tethra, tu peux creuser va… ». Ofélius me surprit en apparaissant auprès de moi en brume rouge, je l'apostrophais : « Eh bien ! Plus d'oiseau ?

— C'était un moineau des rigoles. Bien vieux et bien faible. Je n'aurais pu l'habiter plus longtemps. Mais dites-moi, vous avez donc baptisé l'Arachanis ?

— Pas vraiment. Ça m'est juste venu comme ça… ». Il sourit en voyant l'arachnide creuser le sol sec frénétiquement tandis que Kana s'était étalée sur une grosse pierre au soleil, ses longues pattes étirées au maximum. En la voyant, je réalisais à quel point elle avait grandi, Tethra était moitié moins développée mais déjà impressionnante. J'en étais à ces réflexions, accroupie au sol, quand le spectre me dit, soudain très sérieux : « Il était grand temps que vous dépassiez le stade du grand sommeil. Ces attaques cataleptiques vous rendaient bien trop vulnérable…

— Je ne crois pas qu'il soit question de stade en l'occurrence. C'est lié au fait de m'être dissocié de mon fils en le nommant selon moi.

— Il est vrai que je n'ai que des références personnelles en matière de grossesse Ereehator. Et la vôtre… Ne devriez-vous pas questionner la reine à ce sujet ?

— Je devrais questionner la reine à de nombreux sujets. Mais un seul l'intéresse.

— Puis-je savoir lequel ?

— Son plan. Celui qu'elle peaufine depuis des millénaires. ». Il allait poser une autre question, l'air sombre, quand un bruissement étrange se fit entendre. Il montait de la vaste plaine herbeuse alentour, prenant à chaque seconde plus d'intensité. Le spectre se figea, Loryann poussa un cri strident avant de se mettre à courir vers moi, terrifiée. En me relevant, j'avisais un essaim vrombissant à une trentaine de mètres au-dessus des hautes herbes desséchées. Avant que je n'aie le temps de comprendre de quoi il s'agissait, Ofélius s'exclama : « DES LYMERES ! ». En un éclair, je revis mon petit frère me faisant le récit de l'attaque à laquelle il avait survécu. Des images se plaquèrent dans mon esprit : des insectes volants, proches des mantes religieuses, énormes et armés de pinces venimeuses. Je ne craignais rien mais Loryann et les chevaux étaient en danger. En la bousculant un peu, je criais à la jeune femme : « EN SELLE ! FUIS VERS LA FORET !

RETROUVE LES AUTRES !». Mais les chevaux, paniqués, détalaient déjà en tous sens, elle ne parvint à en atteindre aucun. Terys se précipita sur elle, inclinant son échine pour l'inciter à monter. Et dès qu'elle fut sur son dos, ma jument se tourna vers moi, manquant de désarçonner sa cavalière au passage. Mais je l'arrêtais dans un rugissement : « Non ! Trouve Vigo ! ». Dans un hennissement furieux, elle fit demi-tour et s'éloigna au grand galop. J'ajoutais, le souffle court : « Ofélius ! Guidez-les ! ». Il obtempéra à contrecœur, le bruissement des Lymères était assourdissant, elles étaient sur moi. J'eus à peine le temps de capter l'énergie qu'elles fondirent en groupe serré, s'écrasant contre mon rayonnement dans un vacarme crépitant. Si violemment que je basculais en arrière et vis alors, médusée, Kana faire un bond impressionnant pour se saisir d'une des Lymères en pleine attaque. L'insecte tenta de prendre de la hauteur pour se défaire de l'arachnide, mais en une poignée de secondes, il retomba, étroitement empêtré dans la toile. L'araignée ne toucha pas le sol avec lui, elle avait déjà bondi sur un autre assaillant pour l'immobiliser de la même façon. De son côté, Tethra n'était pas en reste. Des Lymères sûrement plus malines que celles qui se carbonisaient à mon contact, s'étaient posées au sol non loin et s'avançaient en crachant ce que j'identifiais comme du venin. La matière jaune et visqueuse était stoppée par mon énergie, à quelques centimètres de mon visage. En détournant la tête par réflexe, je remarquais une chose pour le moins curieuse. Et il me fallut une seconde ou deux pour comprendre pourquoi certaines de ces créatures disparaissaient subitement sous terre. L'Arachanis Tethra était à l'œuvre. Je me relevai et tentai, dans un premier temps d'abattre les Lymères les plus proches par de courts rayons d'Ihra. Mais l'essaim était dense, l'air grouillait autour de moi, ne me laissant entrevoir qu'une seule solution : L'explosion. Loryann et les chevaux étaient loin, les araignées ne craignaient rien. Ma charge monta brutalement et, ouvrant largement les bras, je la relâchais tout aussi brutalement. Il y eut un grésillement fugace avant que le silence ne s'abatte sur la plaine, dans la seconde suivante. Une odeur affreuse embaumait l'air ambiant, celui des Lymères pulvérisées… Je sursautais en voyant Kana retomber sur le sol, saturée d'énergie. Elle s'ébroua dans un nuage de poussières lumineuses et je pus enfin assister à ce moment de croissance surnaturelle. Aussitôt, mon regard courut sur le sol, j'appelais : « Tethra ?! Viens ici ma belle ! ». Un monticule de terre se forma avant que les pattes avant de l'arachnide apparaissent, elle émergea du sol comme s'il eut été fait d'eau, sans le moindre effort. Elle aussi avait grandi. Je m'accroupis pour les caresser toutes deux, bien consciente désormais que oui, ces créatures pouvaient être de redoutables guerrières. Un sourire aux lèvres, je leur dis : « Donc, demoiselle Kana fait des bonds incroyables

et empaquète l'ennemi avec une rapidité foudroyante et… demoiselle Tethra les enterre vifs… Ce que tu en fais une fois sous terre importe peu d'ailleurs. Je suis fière de vous, allons retrouver les autres maintenant… ». Je pris la direction de la forêt au pas de course. Kana me précédait — elle se déplaçait bien plus vite que moi —, marquant des temps d'arrêt pour que je la rejoigne. De son côté, Tethra avait choisi la voie souterraine et, elle aussi émergeait par moment du sol pour m'attendre. Même quand je me mis à courir, encore chargée d'énergie, elles gardaient leur avance sur moi. L'intérêt d'avoir huit pattes…

Chapitre 38 :

Pacte de sang.

À l'orée de la forêt, je retrouvais une Loryann à la fois éberluée et terrifiée. Ofélius avait réussi à calmer les chevaux mais la jeune femme peinait à se remettre de notre rencontre avec les Lymères. C'était une première pour elle. En évacuant mon Ihra, je la rassurai brièvement avant d'aller flatter l'échine de Terys. Le spectre me questionna sur le bref affrontement qui venait d'avoir lieu et, dès que je lui répondis, il s'extasia sur les capacités des araignées. Voyant le peu d'intérêt que je portais à son verbiage, il se tourna vers Loryann, encore tremblante. Elle fit mine de l'écouter poliment mais remonta promptement en selle quand Kana passa non loin d'elle et hoqueta : « Mais elles ont… encore grandi !! ». Je pouffais discrètement en réajustant le harnais de ma jument. Tethra sortit du sol en s'ébrouant juste à mes pieds et quand je l'invitais, ainsi que Kana, à remonter sur Terys, elles restèrent par terre. Je compris alors qu'elles avaient sans doute atteint une taille suffisante pour se déplacer seules. Elles restèrent cependant près de ma monture quand je m'en écartais en voyant venir Svar et Vigo du fond de la forêt. Ils couraient, à quatre pattes, Svar tenant un chevreuil dans sa gueule. En arrivant près de nous, Vigo avait l'air sombre. Il me questionna aussitôt : « Pourquoi êtes-vous là ? Il s'est passé quelque chose ?

— Une attaque de Lymères, on a réglé le problème.

— C'est à ce genre de saloperies que je pensais quand je t'ai dit que ce ne serait pas une promenade de santé. Pas de blessés ?

— Non, mais Loryann a eu la peur de sa vie je crois. ». Il eut un regard sévère vers elle puis ajouta, en aparté : « Il faudra bien qu'elle s'y fasse. La vie hors des murs des châteaux n'est pas de tout repos.

— Oui… Mais ne te méprends pas. La vie à l'intérieur des châteaux n'est pas un chemin de roses non plus… ». Il eut un regard perplexe. Je chassai ses interrogations d'un geste de la main et soupirai : « Je vais faire du feu, j'ai faim. ». Il n'ajouta pas un mot. Et pendant que je

préparai un foyer digne de cuire un chevreuil, des souvenirs inattendus me revinrent en tête. Les mots que j'avais eus pour Njalmar dans la salle du trône. Ma fureur d'alors. Mon désespoir aussi. Et cette amertume qui m'avait conduite à prononcer des mots de haine à l'encontre du roi et d'Ereeven. Cette amertume qui m'avait conduite au bannissement. Quand les premières flammes apparurent, mon cœur était lourd. Honteux. Des craquements osseux tout proches me firent sursauter, m'arrachant à ces sombres pensées. Svar démembrait le chevreuil à côté de moi sous le regard dégoûté de Loryann qui avait remis pied-à-terre. La présence des Vilans la rassurait sûrement. Ofélius s'entretenait un peu plus loin avec Vigo. Je profitais de cet instant de paix relative pour m'isoler un peu. Au regard de Loryann quand je me relevais, je lâchais un : « Je vais chercher du bois… ». Tandis que je m'éloignais, les araignées me suivirent. Je les arrêtais d'un index levé en soufflant : « Non, restez là. ». Elles obéirent, même si je pouvais presque sentir leurs multiples yeux étranges sur moi tandis que je m'éloignais…

À une dizaine de mètres de notre bivouac, la forêt se faisait de plus en plus dense. Toujours ces arbres aux troncs énormes et aux hautes branches nues. Je ramassais — pour la forme — quelques branches mortes, l'odeur d'humus putride piquait mes narines. Je le respirai pourtant profondément, espérant retrouver derrière l'effluve désagréable, les senteurs saines d'une forêt pleine de vie. La forêt des Arabesques. La mienne. Celle qui me manquait comme les membres de ma famille. Je m'assis sur un tronc couché au sol depuis des lustres. Partiellement pourri, couvert de mousse, il m'en rappela un autre. Celui où nous nous étions assis, Angus et moi, trois ans plus tôt, non loin de la maison de Sylvaine. Quand nous ne savions rien alors. Que nous ne pouvions imaginer ce qui nous attendait, ce que notre rencontre signifiait. Je laissais tomber le bois ramassé pour m'étendre complètement sur la mousse. En fermant les yeux, je pus revoir la clairière ensoleillée, je retrouvais cette chaleur — nouvelle alors — qui m'habitait. Cette chaleur que la présence d'Angus attisait. En fermant les yeux, je luttais pour ne pas être submergée par le manque quand un craquement de branche tout proche mit mes sens en alerte. Mais l'odeur fauve que le vent m'apporta eut tôt fait de m'apaiser. Vigo. Sans ouvrir les yeux, je demandais : « Encore une fois, ton odeur te trahit. ». Il approcha en répondant : « Encore une fois ?

— Dès le premier jour où tu t'es mis à nous pister…

— Mais il n'y a que toi et les Fasgüls qui ont assez d'odorat pour me

détecter. ». Je me redressais pour m'asseoir : « Les Fasgüls ? Ce mot me dit quelque chose…

— Les chiens des chasseurs de Vilans. Des molosses au flair inégalable… Enfin, sauf par toi. ». Il avait dit cela d'un ton léger, presque celui de la plaisanterie. Distraitement, je le questionnais sur notre itinéraire et nous échangeâmes sur le sujet sans réellement en avoir envie, ni l'un ni l'autre. Alors qu'il achevait de me donner des indications de direction, je ramassais nonchalamment mon bois. Il me surprit en demandant : « Tu ne m'as pas tout dit, n'est-ce pas ? Et le fantôme non plus, j'en suis sûr…

— À quel sujet ?

— De toi. » ? Je ne pus réprimer un haussement de sourcils avant de répondre : « Il me semble que tu sais l'essentiel…

— Il y a pourtant des choses… ». Il parut choisir soigneusement ses mots avant de poursuivre : « Je ne sais pas mais… J'ai du mal à me figurer que tu aies pu partir à l'assaut d'un monarque tel que le Merca toute seule. Au risque de déclencher une guerre, sans qu'aucune autorité supérieure t'en empêche…

— Oh… ». Je reposais le fagot et, m'essuyant les mains sur mon pantalon, je pris une inspiration avant d'expliquer : « Le roi d'Ereeven a tenté de me dissuader, bien sûr.

— Qu'il n'ai pas réussi, ça ne m'étonne pas. ». Il avait un petit sourire en croisant les bras. Mais mon air — sans doute triste — chassa ce sourire quand je lui rétorquai : « Il m'a bannie. Et je l'avais mérité. J'ai insulté, menacé la couronne et le royaume.

— Mais tu n'as pas attaqué physiquement le roi ? Si ?

— Non. Et je crois qu'il aurait pu passer sur les insultes à son endroit… Mais Ereeven… Pour son peuple, Ereeven est une terre sacrée, source de l'énergie.

— Source de l'énergie ? De l'Ihra tu veux dire ?

— Oui, ils pensent qu'elle n'existe que là-bas et qu'ils en sont les uniques bénéficiaires, en quelque sorte… ». Il ouvrit de grands yeux avant de s'esclaffer brièvement. Puis, stupéfait, il demanda, comme à lui-même : « Et nous alors ? On la tire d'où notre énergie selon eux ?

— Les Ereevins ne savent rien sur la Lyrkania. Ou presque. Elle leur

apparaît comme un pays de cauchemar très lointain peuplé de… ». Je m'interrompais, consciente de la tournure blessante que pourrait prendre ma phrase. Mais Vigo lâcha dans un soupir : « Peuplé de monstres… ». Son regard félin se perdit dans le vague, une certaine amertume pouvait se lire sur son faciès animal. Il dit néanmoins : « Ils n'ont pas tort… C'est un pays de cauchemar.

— Mais c'est le tien. ». Nos regards se captèrent et par le mien, je tentais de lui communiquer une fierté que je ne possédais même pas. Il me sourit : « C'est le tien aussi, Solène. Si tant est que tu le choisisses. Les rois n'ont pas à faire ce choix à notre place. ». Il disait vrai. Et je ne saurais expliquer pourquoi mais sa réponse, simple, sereine, m'émut plus que de raison. Je détournais le regard, ramassais le bois et me levais en soupirant : « Bon ! J'ai faim moi. ». Il se leva à son tour et me prit quelques branches des bras en disant, sourire en coin : « Tu pouvais aussi me dire que j'avais raison… Sages paroles Vigo, tu es très éclairé Vigo… J'aimerais être aussi sage que toi, je…

— Oh ferme-là, par pitié… ». Il ricana et nous rejoignîmes le bivouac, le cœur plus léger…

Plus tard en fin de journée, nous rejoignîmes le chemin des mines. Une route assez étroite serpentant au milieu d'une plaine poussiéreuse. De vagues reliefs rocheux émergeaient çà et là, comme pour briser la monotonie d'un paysage quasi désertique. Svar me parla longuement des mines de cuivre dans lesquelles il avait passé plusieurs années en châtiment à sa rébellion lors du premier soulèvement. Un récit de soumission, tortures et autres ignominies. Il n'avait pu s'échapper de cet enfer que par un coup de chance inespéré. Longtemps, il s'était imaginé mourir au fond d'un tunnel, son corps, comme celui de ses compagnons de misère, entassé ensuite dans un chariot pour aller nourrir les goules. Ces créatures faisant office de gardiens des mines… Reste que Svar, malade, s'était vu transféré au transport des cadavres pour un temps. Le garde qui conduisait le chariot était un ivrogne qui ne dessoûlait jamais. Un jour, particulièrement imbibé, il se pencha un peu trop au bord de la fosse aux goules et une simple bourrasque suffit à le faire glisser jusqu'à elles. Svar se retrouva seul. Sans la moindre surveillance. Et c'est heureux car son état de faiblesse avancée ne lui aurait pas permis de fuir ventre à terre ou d'échapper à des poursuivants potentiels. Cette mine était située dans l'Ouest Lyrkanien et selon les deux Vilans, celles de l'Est étaient réputées pour être bien pires… Le soleil déclinait déjà quand un vent brûlant se leva, comme venu de nulle part. Alors que la

température ambiante aurait dû se faire plus douce, les bourrasques soulevant par instant des nuages de poussières, nous ramenait au visage la chaleur accumulée dans la roche et le sol. Le ciel se parait peu à peu de couleurs mordorées. Un tableau à la toile d'un bleu uniforme d'où montaient des zébrures d'or et de cuivre en fusion. Il nous faudrait encore une journée avant de rejoindre la route du Nord et la chaleur, plus encore que l'effort, nous avait tous harassés. Nous décidâmes de nous arrêter au pied de la plus grande formation rocheuse pour la nuit. Nous parlâmes peu avant de nous pelotonner chacun sur nos couvertures pour la nuit. Nul besoin de feu près de cette roche qui irradiait encore de la chaleur du jour. Dans les premières langueurs de l'endormissement, je sentis Kana se glisser contre moi. Je m'endormais en caressant distraitement une de ses pattes velues… Cette nuit m'apporta un repos profond et réparateur. À l'aube, les gigotements de mon fils m'éveillèrent, surtout car il faisait intensément pression sur ma vessie. Vigo était le seul déjà debout quand je m'éclipsais derrière un rocher pour me soulager. Quand j'en eus terminé, je me dirigeais vers Terys afin de boire un peu d'eau à ma gourde. Mon ami Vilan, qui avait repris forme humaine, vint me saluer et s'enquit de ma nuit : « Est-ce que tu as pu te reposer ou bien…

— Angus n'est pas venu me visiter en rêve, si c'est là ta question. Mais j'ai très bien dormi. J'en avais besoin je crois…

— Ça je n'en doute pas. Tu t'arrondis à vue d'œil, ça doit te fatiguer encore un peu plus. ». Comme il avait eu un geste avorté vers mon ventre, je passais une main caressante dessus. Il n'avait pas tort, bientôt, nul ne pourrait ignorer mon état. Une suite de petits coups de mon fils me tira un sourire attendri. Vigo demanda, du bout des lèvres : « Il bouge ? ». Je fis oui de la tête avant de pouffer : « De plus en plus ! ». Je ne remarquais pas tout de suite l'air étrange du Vilan. Il posait un regard ému sur ma rondeur en soufflant : « C'est là la seule et unique magie de ce monde… ». Sans réfléchir, je pris son poignet pour placer sa main sur mon ventre, appliquant la mienne par-dessus en murmurant : « Là… ». Une poignée de secondes s'écoula avant que Flynn ne donne une ruade nette. Vigo ouvrit de grands yeux surpris : « C'est ma foi vrai ! C'est un vif ! ». Un large sourire éclaira son visage et son regard de jade. Svar s'éveilla en toussant comme un phtisique, faisant presque sursauter Vigo qui s'écarta prestement, comme pris sur le fait d'une bêtise. Il s'éloigna un peu, faisant mine de préparer son cheval. Je restais brièvement interdite avant d'en faire autant. Ofélius apparut près de moi, il avait une expression qui me fit aussitôt penser à Sylvaine. Je lui dis, sans m'interrompre dans ma tâche : « Chassez cet air de renard de votre visage spectral…

— Un air de… Point du tout ! ». Il rejoignit Loryann en ricanant dans sa barbe, elle ouvrait à peine les yeux…

À la mi-journée, le relief alentour se fit plus accidenté. La route des mines serpentait désormais sur des déclivités aussi arides que rocailleuses. Nos chevaux marchaient au pas, deux par deux. Accélérer l'allure sur un tel terrain aurait pu s'avérer dangereux, autant pour eux que pour nous. À des lieues de distance, on pouvait toujours apercevoir la forêt chevauchant monts et collines à perte de vue. Quelques nuages blancs vaporeux s'étaient perdus dans l'azur immense où trônait un soleil impitoyable. Svar ne manqua d'ailleurs pas de s'en plaindre : « Je ne suis pas sûr de préféré cette saison à l'hiver ! On n'est pas fait pour supporter une chaleur pareille nous autres ! Encore moins en humains ! Regardez-moi ça, j'ai la peau qui grille ! ». Il est vrai que nous avions tous plus ou moins la face rougeaude. Et quand Ofélius revint vers nous après avoir exploré la route plus avant, ce qu'il nous annonça, nous rassura tous : « Mes seigneurs, de l'autre côté de cette colline, la forêt reprend ses droits. Une forêt d'épineux mais tout de même, l'ombre vous fera le plus grand bien ! ». En effet, une heure plus tard, nous cheminions à l'ombre de grands arbres qui n'étaient pas sans me rappeler les pins bleus d'Ereeven. Ceux-là n'en avaient pas la couleur, leur écorce claire tirant plutôt sur le gris, comme à peu près toute la végétation Lyrkanienne. Les pas de nos chevaux sur les aiguilles jonchant le sol rendaient un son étrange, comme un crissement croustillant. Un vent tiède et léger m'apportait les essences rafraîchissantes des arbres, tout aurait pu se prêter la quiétude au long de ce chemin. Mais bientôt une odeur — très discrète d'abord — se fraya un chemin entre celles des arbres. Vigo et Svar l'avaient perçue eux aussi, ils affichaient un air sombre. Plus nous avancions, plus l'odeur se faisait forte et Loryann finit par la percevoir elle aussi. Ofélius était loin devant nous, accomplissant sa tâche d'éclaireur, mais je n'avais pas besoin de lui pour identifier ce relent nauséabond. Des cadavres. Ou du moins de la viande putréfiée. Au détour d'une chicane de la route, accolée à une petite montagne, de hautes palissades de rondins apparurent, à moins d'un kilomètre de distance. Svar maugréa : « Nous y sommes, je reconnaîtrais cette foutue odeur entre mille. ». Il cracha au sol avant d'ajouter : « L'enclos des goules sûrement. L'entrée des mines doit être à l'intérieur. Et vu la hauteur des murs, elles doivent être de belle taille ! Saloperie… ». Vigo lui rétorqua, sourcils froncés et ton autoritaire : « Peu importe, nous n'avons qu'à contourner les lieux pour rejoindre la grande route, de l'autre côté de la montagne. Allez. » … En approchant de la construction, sa hauteur, peut-être d'une

quinzaine de mètres, m'impressionna. Et en levant les yeux, je remarquais de nombreux corbeaux posés sur les pointes des rondins massifs. Quand nous ne fûmes plus qu'à une centaine de mètres de la palissade, les oiseaux commencèrent à s'agiter, croassant à gorge déployée. Et plus nous approchions, plus je comprenais leurs cris : « C'est elle ! Elle est là ! C'est elle ! ». Ofélius choisit cet instant pour réapparaître, très excité lui aussi : « Taïs ! C'est incroyable ! Je ne croyais jamais revoir ce genre de chose mais… j'ai même peine à y croire alors que je viens de la voir ! Ces murs, ils cachent une goule extrêmement rare !

— Une goule ? Une seule ?

— Mais pas n'importe laquelle ! Une goule monarque ! On appelait aussi ce genre de femelle une "reine mère" ! Rendez-vous compte ! C'est sûrement par elle que le Merca a pu faire renaître les goules en terres humaines et en Ereeven !

— Ravie de l'apprendre mais… en quoi sommes-nous concernés ?

— Mais enfin… ». Il eut l'air plus que déçu que je ne m'intéresse pas davantage à sa découverte. Svar s'étonna : « Une seule goule pour un si grand enclos ? Tu divagues spectre !

— Je l'ai vue à l'instant ! Savez-vous seulement ce qu'est une goule monarque ?

— Non, tout ce que je sais c'est que ça pue autant que les autres, pas monarques ! Foutons le camp de là vite fait ! ». Ofélius m'adressa un regard presque implorant qui ne me toucha guère, les cris des corbeaux emplissaient mon crâne : « C'est elle ! Elle ! La femme corbeau !! Lui dire ! Elle ! Lui dire ! ». Nous étions au plus près de la construction, nos chevaux amorçaient le contournement quand plusieurs oiseaux se mirent à virevolter autour de nous. Les Vilans s'emportèrent, Vigo rugit : « Mais qu'est-ce qui leur prend à ces maudits volatiles ?! ». Ils tentèrent de chasser les corbeaux mais ces derniers n'en démordaient pas, ils me harcelaient : « Femme corbeau ! Femme corbeau ! Écoute ! Écoute ! Message ! Elle ! Message ! Message !

— Assez !! Un seul à la fois ! ». Terys s'était arrêtée, les montures de mes compagnons en firent autant. Chacun m'adressa des regards perplexes, craignant que j'aie soudainement perdu la raison puisque je parlais à des oiseaux. Plutôt que de m'expliquer, je mis pied à terre et les corvidés m'imitèrent. Ils me mirent à sautiller autour de moi tandis

que je tonnais : « Calmez-vous ! Et si vous avez un message pour moi, qu'un seul de vous me parle ! ». L'un d'eux s'avança mais un autre l'arrêta d'un coup de bec pour dire : « Ahogur ! Ahogur un message !

— Oui, oui, j'ai compris. Quel message ?

— Ahogur au Nord ! Au Nord ! Tous au Nord ! Tous les frères !

— Tous les… Ahogur se dirige vers le Nord ? Maintenant ?

— Oui ! Oui ! Le Nord !! Nombreuses Lunes vers le Nord ! Tous les frères au Nord !

— Tous les frères… Tous les corbeaux ?

— Oui ! Oui ! Tuer lumières noires ! Tous ! Tuer tous !». Ils se remirent à s'agiter frénétiquement alors que je comprenais sans y croire. Vigo me rejoignit : « Tu les comprends ? Solène ? ». J'eus un moment de flottement avant de répondre : « Oui je… je te raconterai mais… je les comprends.

— Que te disent-ils ?

— Ils disent que… ». Je dus me convaincre moi-même de ce que je m'apprêtai à dire avant de pouvoir faire face à son regard et lâcher : « Ils disent que tous les corbeaux se dirigent vers le Nord… Pour se battre contre les Nécromanciens. ». Il regarda, incrédule, les oiseaux qui n'en finissaient plus de sautiller en croassant. Deux d'entre eux s'adressèrent à lui, ignorant visiblement qu'il ne pouvait les entendre : « Vilan sauveur ! Beaucoup Vilans dans la mine ! Sauve-les ! Vilans forts ! Sauve ! Tue lumières noires ! ». Vigo me demanda, incertain : « Et là ? Est-ce que c'est à moi…

— Qu'ils parlent ? Oui et visiblement, ils ont entendu parler de toi. Ils veulent que tu sauves les Vilans de la mine. ». Il releva la tête pour observer la palissade dans toute sa hauteur écrasante avant de dire : « C'est une… plaisanterie ? ». Mais les corbeaux semblaient sérieux : « Sauve les Vilans ! Sauve la reine goule ! Libère ! Libère ! ». Je tiquais et m'accroupis pour me saisir du volatile qui venait de parler : « Qu'as-tu dit ?

— Libère Vilans ! Libère reine goule !

— Quoi ? Mais… Pourquoi ? ». Il se débattit violemment pour s'arracher à mon emprise en s'envolant. Une fois perché sur la pointe d'un rondin, il cria : « Prison ! Mine prison ! ». Il répéta ces mots

plusieurs fois tandis que je réalisais que oui, même si les goules étaient des créatures nécrophages repoussantes, elles aussi vivaient sous le joug du Merca. Du moins, celles qu'il utilisait pour garder les mines. D'après ce que j'avais appris d'elles par Ofélius et le Codex, les goules n'attaquaient que très rarement les vivants. Mais leur apparence effrayante — et leur affreuse odeur — suffisait à dissuader quiconque de les approcher. L'espèce que le Merca avait disséminée en terres humaines était belliqueuse, j'en avais fait l'expérience. L'avait-il dénaturée à son profit ? Probable. Svar et Loryann s'impatientaient mais je ne tins pas compte de leurs ronchonnements et me tournais vers Ofélius : « Vous croyez que le Merca a manipulé les goules pour les rendre plus agressives ?

— Les goules sont des créatures assez peu évoluées pour qu'un simple dressage suffise mais… c'est probable. » Comme je réfléchissais, Vigo remonta en selle : « L'aide des corbeaux est une bonne nouvelle mais il est temps de nous remettre en route. Solène ? ». Je réagis à contretemps, acquiesçai en remontant sur Terys. Les corvidés s'agitaient toujours, ils nous suivirent tandis que nous contournions le mur de bois. Perdue dans mes pensées, je chevauchai à la gauche de Vigo qui restait lui aussi silencieux. Mais quand une énorme porte nous apparut dans la palissade, il arrêta son cheval. Svar jura dans sa barbe tandis que son semblable fixait les hauts battants de gros bois clos. Ses prunelles avaient un éclat intense, presque prasin quand il les tourna vers moi. Je compris dans la seconde quelles étaient ses pensées. Je ne pus réprimer un petit sourire quand il me demanda : « Est-ce que ce serait une folie de plus ?

— Mon maître d'arme Nortgate m'a dit un jour que parfois, il n'est d'autre choix que la folie. ». Il sourit à son tour puis s'adressa à Svar et Loryann en mettant pied-à-terre : « Partez devant avec les chevaux, il y a une petite rivière un peu plus bas, nous vous y rejoindrons.

— Quoi ?! Mais tu ne vas pas…

— Svar. La rivière. ». Sans hausser le ton, il avait fait preuve d'une autorité implacable. En maugréant, l'homme ours se saisit des rênes de la monture de son ami et s'éloigna. Loryann le suivit à contrecœur en affichant un air à la fois déçu et inquiet. Alors que Vigo reprenait sa forme bestiale, Ofélius me demanda si je voulais qu'il accompagne nos amis mais, tout en captant puissamment l'Ihra, je lui répondis d'un ton léger : « N'avez-vous pas quelqu'un à me présenter en ces murs ? ». Un sourire flotta que ses traits transparents…

Dès que nous nous approchâmes de la haute entrée, des voix d'hommes se firent entendre. Par de petites meurtrières creusées dans le bois, des gardes nous admonestèrent vertement entre deux sommations : « On sait qui vous êtes ! Foutez le camp ou on vous crible de flèches ! Traîtresse ! Chienne à Vilan ! Suceuse de monstre ! ». Vigo eut un haussement de sourcils en pouffant : « Tu m'avais caché ça ! ». Je roulais des yeux en soupirant : « C'est très grossier quand même…

— Taïs ? Il y a des métissés d'Ereehator parmi ces hommes, voulez-vous que je les fasse taire ?

— Non, j'ai une autre idée…

— Oui ?

— Mettez le feu. Brûlez tout. ». La couleur rouge de sa vapeur s'intensifia alors qu'il s'envolait vers les hauteurs du mur. Dans l'entrefaite, je conseillais à Vigo de s'écarter et dès qu'il fut à bonne distance, je concentrais l'Ihra dans mes poings serrés en écartant les bras. Cette porte était monumentale, un simple rayon ne suffirait pas. Du coin de l'œil, je vis Kana et Tethra trépignant au sol, impatientes d'en découdre à nouveau. Des flammes commençaient à apparaître au-dessus de l'entrée, les cris d'alerte des gardes précédèrent un son de cloche qui semblait résonner dans toute la campagne environnante. Mes mains dégageaient une lumière aveuglante quand je les ramenais brusquement l'une contre l'autre. Un son puissant retentit et une boule d'énergie énorme se trouva projetée de mes mains à la porte en un battement de cils. Le bois éclata avec fracas, des éclats de toutes tailles se mirent à pleuvoir de tous côtés. Vigo avait juste eu le temps de s'aplatir au sol derrière un arbre. La cloche d'alarme se tut brièvement tandis que j'avisais le large trou formé dans la porte monumentale. Mais un son de corne sonnant de l'intérieur des murs réanima l'agitation des gardes. Je lançais mes araignées à l'assaut quand Terys s'élança. En un bond, elle franchit l'ouverture qui se consumait encore. Kana avait déjà étroitement emmailloté quatre hommes. En en voyant plusieurs s'enfoncer dans le sol, je sus que Tethra ne ménageait pas ses efforts, elle non plus. Pour ma part, il me suffit d'avancer dans le vaste espace circulaire pour que les gardes reculent ou s'enfuient. Vigo m'avait suivie, il en attrapa un, puis deux en pleine course et les estourbit pour le compte. Le feu se diffusait un peu partout désormais et la trentaine d'hommes courant autour de nous témoignait davantage de la terreur que de la combattivité. Ofélius vint me dire, d'un ton méprisant : « Regardez-moi ce ramassis de pleutres ! ». Pendant une courte seconde, je ressentis de la pitié pour eux.

Qu'auraient-ils pu tenter face à quelqu'un comme moi ? Quelle autre solution que la fuite avaient-ils ? Puis je vis un petit groupe s'affairer sur le mécanisme de levage d'une lourde grille à l'entrée d'une caverne. Une entrée presque parfaitement ronde, haute d'une dizaine de mètres. Un frisson inexplicable courut sur mon épine dorsale. Je demandais au spectre : « Où est-elle ? ». Il parut surpris par ma question et quand il tourna son visage vers la grille qui se relevait lentement, j'eus ma réponse. Vigo venait de se saisir du capitaine de la garde et le questionnait en grognant : « Où sont les esclaves ?! Parle maudit porc ! ». L'homme, la patte griffue du Vilan serrée autour de sa gorge, hoqueta en suant à grosses gouttes : « Dans la… dans la mine !

— Dis à tes hommes de les faire sortir !

— Vous n'aurez… Vous n'aurez pas l'temps ! ». La corne sonna encore et tous les gardes se mirent à courir dans la même direction : la porte éventrée. La grille sur la caverne était totalement remontée. Un cri, proche d'un rugissement rauque se fit entendre de l'intérieur. Un écho glaçant venu des profondeurs. Nous nous figeâmes tous, même les fuyards s'immobilisèrent pour se retourner, la terreur au visage. Un autre cri rauque, plus proche. Un autre coup de corne… Ofélius m'adressa un regard étrange : « Elle arrive. ». Un sentiment froid me traversa, me poussant à descendre de cheval. Je rappelai les araignées en marchant lentement vers la caverne. Vigo s'exclama, le chef des gardes toujours en main : « Qu'est-ce que tu fais ?! Attends-moi ! ». J'ébauchais un geste d'apaisement vers lui sans me retourner. Entre ses doigts, le capitaine eut un rire nerveux : « Pouvoir ou pas pouvoir, elle va vous réduire en bouillie ! ». Ce mot fut le dernier qu'il prononça juste avant que sa nuque soit brisée par la poigne du Vilan. Un autre rugissement se fit entendre, porté par un vague d'odeurs pestilentielles. Je m'arrêtais devant l'entrée de la grotte, un pas lourd à l'intérieur faisait vibrer le sol sous mes pieds. Les araignées se placèrent devant moi, s'illuminant en posture défensive. Le soleil écrasait la vaste cour jonchée de débris et autres corps couverts de toile, donnant aux ténèbres de la caverne une épaisseur insondable. Ofélius vint flotter auprès de moi, les yeux rivés vers les profondeurs devant nous. Le sol vibra encore, l'odeur de mort était à la limite du supportable. Une respiration sifflante se fit entendre, puis un râle sourd. J'entendis les corbeaux s'agiter non loin quand ce qui ressemblait à une main énorme jaillit de l'obscurité pour se poser à plat par terre. La curiosité et la crainte s'emmêlaient dans ma poitrine. J'eus à peine le temps de compter quatre doigts entiers sur cette main difforme qu'elle se retira dans l'ombre. Ofélius cracha d'une voix éteinte : « Leur peau ne supporte pas le soleil ! ». La goule lança alors un long cri où je perçus — étrangement — une forme de contrariété

douloureuse. On l'avait appelé du fond de sa tanière et, contre sa nature profonde, elle avait obéi. On voulait à présent qu'elle se batte en pleine lumière. Cette lumière qui brûlait sa peau, elle, créature de la nuit réduite à l'état de chien de garde. Les corbeaux avaient raison. Aussi monstrueuse fût-elle, cette créature était une prisonnière en souffrance. Une esclave au même titre que les Vilans. La compassion me serra le cœur. Quand je fis un pas vers la grotte, les araignées s'écartèrent tandis que Vigo, juste derrière moi me disait, mâchoires crispées : « Non. Ne fais pas ça… Attends qu'elle sorte, elle sera affaiblie ! ». Je m'arrêtais pour lui adresser un regard las par-dessus mon épaule : « Reste ici. ». Il eut une expression incrédule puis s'élança pour m'arrêter. Kana lui bondit dessus tandis que Tethra faisait s'affaisser la terre sous ses pieds. Il jura brièvement mais ne put empêcher Kana de le ligoter et de le bâillonner. La scène aurait pu me faire sourire mais je ressentais une telle peine pour la goule que je n'y prêtais pas plus attention. Je m'avançais jusqu'à la limite entre ombre et soleil. Là il me fallut quelques secondes pour que mes yeux y voient un peu plus clair au cœur des ténèbres. La créature se mut prestement, à quatre pattes, je me retrouvais face à elle ou du moins, ce que je pouvais en voir sans lever les yeux. Des pieds énormes à la peau grise. Les ongles de ses orteils étaient affreusement longs et sales. Ses grandes jambes sans forme musculaire, pareille à des branches d'arbre mort où de grosses veines bleues étaient visibles. Ses genoux étaient tels des rochers de chair morte, bosselés, écorchés… L'odeur était insoutenable, je respirai par la bouche, le souffle court, en levant les yeux pour en voir davantage. Au-dessus de ma tête, la sienne. Étrange et effrayante. Faciès gris vert, cadavérique où une bouche trop large, armée de dents affreuses exhalait une haleine fétide. Quasiment dépourvue de nez, deux orifices encombrés de morve lui permettaient à peine de me flairer. Et ses yeux… globuleux, tombants, asymétriques, dénués de pupille. Semblables à deux cloques emplies d'un liquide vitreux… C'était une vision de cauchemar, à n'en point douter. Mais sa taille ajoutait à l'effroi. Dans cette grotte pourtant haute de plafond, elle ne pouvait que se tenir accroupie ou à quatre pattes. Elle se pencha un peu plus vers moi, ne comprenant sans doute pas ce que je faisais là et ce qu'elle devait faire de moi. Elle me flaira au plus près que mon rayonnement le lui permettait. Je le fis redescendre un peu afin de la mettre en confiance mais mes poings restaient chargés. Un rien de crainte m'habitait encore malgré toute la pitié que cette créature m'avait inspirée. Je vis sa peau grise pleine de cicatrices frissonner quand elle prit une profonde inspiration au-dessus de mon épaule. Un peu de bave — ou était-ce de la morve ? — m'atteignit. C'est alors qu'Ofélius me murmura : « Elle ne semble pas agressive… ». Il la contourna ensuite lentement en l'examinant avec

intérêt tandis qu'elle reculait dans un vague grognement rauque. J'avais pu contrôler les goules de l'ombre en terres humaines mais celle-ci… Comment pouvais-je lui faire comprendre que je ne lui voulais aucun mal ? J'avais déjà pénétré l'esprit de ces créatures et il n'avait pas grand-chose en commun avec ceux des autres animaux. Lui envoyer des images de liberté n'aurait servi à rien. En soupirant, je marmonnai : « Bien sûr, je ne suis pas assez morte pour t'intéresser… ». Ofélius réapparut, l'air satisfait en disant : « Elle ne vous fera rien. Je sais désormais comment les gardes, ces sombres mortels la font obéir…

— Ce n'est pas le moment de ménager vos effets d'annonce, parlez.

— Elle a, dans le dos, un dispositif semblable à ceux qu'utilisent les Nécromanciens pour tirer de l'énergie d'autrui. Il contient une Libellule d'orage. Vous souvenez-vous de ce que dit le Codex à propos de ces insectes ?

— Euh… ». Là, la capacité mémorielle des Ereehators se montra d'un intérêt certain. Une seconde ou deux me suffirent à me rappeler : *« Les Libellules d'orage se chargent d'Ihra par gros temps et emmagasinent un venin qu'elles n'utilisent qu'en cas de danger. Elles sont extrêmement sensibles à la musique, certaines notes en particulier.*

— Venin qui a la particularité de ?

— De transmettre une peur délirante à quiconque est piqué.

— Cette créature réagit au son de la corne des gardes. La libellule captive lui injecte son venin à chaque fois qu'elle sonne. La réaction primale des goules en cas de danger est l'attaque.

— J'ai pu le constater, oui… ». Je fis un pas en avant pour aller jeter un œil à l'objet qui soumettait la goule, elle recula en émettant une sorte de rugissement aussi court que déchirant. Par réflexe, je levais mes deux mains en avant : « Non, du calme… chhh… tu n'as rien à craindre de moi… ». Je n'étais pas encore tout à fait convaincue de ne rien avoir à craindre d'elle mais je refusais de l'abandonner à son sort. Je fis un autre pas, elle se ratatina contre une paroi de la grotte en poussant un nouveau cri douloureux pour mes tympans. Ofélius se tenait non loin d'elle, un peu en arrière, et il se mit à marmotter dans sa barbe de fantômes, mains jointes. La goule se mit à trembler en émettant des borborygmes curieux, mêlé de geignements plaintifs. Visiblement perturbées par quelque chose, elle tournait sa tête en tous sens, tentait de toucher son dos, tout le corps par instant

secoué de spasmes. Puis tout à coup, elle s'écroula sur elle-même, comme écrasée de fatigue. Dans la même seconde, je vis s'envoler, comme surgi de nulle part, un gros insecte que j'identifiais quand il passa tout près de mon visage. Une Libellule. Ofélius dit, fier de lui : « Voilà. Une bonne chose de faite !

— C'est vous qui…

— Oui, c'est moi qui. Comme je l'avais fait pour votre ami Zirc. ». Je m'aventurai plus près de la créature dont l'état de faiblesse en ajoutait à ma compassion. Je n'allais cependant pas jusqu'à la toucher, sa peau grise parsemée de cicatrices et de pustules m'apparaissait comme une grande plaie douloureuse. Elle frissonnait par à-coups en me dévisageant de ses étranges yeux sans pupilles ni paupières. Nous en avions assez fait. En quittant la caverne, j'invitais Ofélius à me suivre : « Laissez-là. Cette pauvre chose mérite un peu de paix… ». Au premier pas que je fis à l'extérieur, je découvrais une scène que je n'aurais su prévoir. Les gardes en fuite étaient revenus sur leurs pas, certainement convaincus que je tuerais la goule. Je trouvais Vigo et Terys au centre de la cour, encerclés par une quinzaine d'homme dont la moitié était armée d'arbalètes. Des arbalètes chargées de carreaux enflammés. Au pied de mon ami, Kana et Tethra se tenaient prêtes à bondir ou cracher leur toile mais personne ne bougeait. À ma vue, un des gardes m'interpella en ces mots, criés : « Halte traîtresse ! Un pas de plus et le Vilan est mort ! ». Le regard courroucé de Vigo croisa le mien. Terys s'agita mais je la calmais d'un geste à peu ébauché, le garde ajouta, sur le même ton d'où transpirait une crainte mêlée à de la fierté : « J'en étais sûr ! J'vous l'avais dit ! Elle y tient à son bestiau ! ». En un clin d'œil, je sus que je ne pourrais pas tuer tous ces hommes en même temps. Qu'un carreau pourrait atteindre Vigo ou Terys. Donner un ordre aux araignées, lancer mes griffes ou tirer des rayons d'Ihra n'aurait servi qu'à mettre la vie de mes amis en danger. En faisant un pas en avant, je dis d'un ton las : « Très bien. Vous avez réussi à nous coincer.

— HALTE ! ». Il avait hurlé cette fois. La capacité de réflexion de ce garde s'était limitée à nous mettre en difficulté. Mais il ignorait quoi faire de plus, visiblement. Je m'arrêtais donc et demandais en croisant les bras : « Que faisons-nous alors ? ». Ses frères d'armes lui adressaient des regards interrogateurs, leurs doigts tremblaient sur la gâchette des arbalètes. Il eut une expression de contrariété confuse, son regard allant et venant entre Vigo et moi. Ofélius me murmura : « Hélas, ces loqueteux sont humains, je ne peux faire grand-chose… ». Mais tout à coup, certains des visages autour de moi changèrent d'expression. Passant d'une incertitude relative à une nette angoisse

pour finir par une terreur indéniable. Certains hommes reculèrent quand d'autres ouvraient de grands yeux en blêmissant. Bientôt, Vigo lui aussi eut une expression étrange, proche de la peur. Tous regardaient dans ma direction. Un courant d'air m'apporta l'odeur puissante de la goule, je compris enfin. Sans me retourner, je demandais à Ofélius : « Elle est sortie ? ». Surpris, il mit une seconde avant de se retourner et dire, d'un ton presque enjoué : « Non, mais elle se tient juste derrière vous, prête à bondir.

— Sur moi ?

— Non. Sur eux. ». À peine eut-il prononcé ces derniers mots que la goule poussa puissamment son cri rauque et guttural. Mes tympans me firent mal, j'avais l'impression qu'elle avait hurlé juste au-dessus de ma tête. Les gardes prirent leurs jambes à leur cou, fuyant la cour en hurlant comme des possédés. Les corbeaux les poursuivirent par jeu, en ajoutant à leur terreur. La goule émit plusieurs autres sons étranges, comme des grognements ou des raclements de gorges peu ragoûtants. Je ne bougeais pas. Vigo non plus, tendu comme un arc à une dizaine de mètres devant moi. Les poings serrés, encore luisants d'Ihra, j'étais en proie au doute. Peut-être avais-je eu tort de me laisser aller à tant de compassion pour cette créature ? Je me trouvais désormais à sa merci. En me retournant lentement, je réalisais combien je me trompais. Je la vis s'enfoncer dans les ténèbres de la caverne. Ofélius dit alors, pensif : « Qui eut pu croire que ces êtres soient capables d'éprouver de la gratitude ? ». J'ignorais alors s'il avait bien été question de gratitude mais j'étais soulagée de ne plus avoir le Nécrophage géant dans le dos. Vigo me rejoignit : « Putain de sort, qu'est-ce qui vient de se passer au juste ? Tu es dresseuse de goule en plus du reste ?! ». Fatiguée par un trop-plein d'émotions, je soupirai : « Non. Un autre esclave vient d'être libéré. Voilà ce qui vient de se passer… ». En levant les yeux vers les siens, je devinais qu'il se culpabilisait un peu de n'avoir pas vu les choses sous cet angle. Il toussota avant de me dire : « Fort bien. Il nous reste à libérer tous les autres à présent. » …

Cette fois, les esclaves n'hésitèrent pas un instant à nous suivre quand nous descendîmes les chercher dans la mine. Et bientôt, ils furent tous réunis dans la cour, les plus vaillants soutenant les faibles. Il y avait là une trentaine de malheureux, toutes races et ethnies confondues. Des Vilans portant des Vorkarems, des humains, des Nortgates, mais parmi eux, un petit groupe attira mon attention. Quatre personnes se tenant un peu à l'écart des autres. Un vieil

homme aux longs cheveux blancs d'une saleté affreuse, entouré de deux hommes et d'une femme, bien plus jeunes. Et ces derniers portaient tous, eux, des cheveux noirs. Quand Vigo grimpa sur un chariot pour s'adresser aux rescapés, Ofélius me dit en aparté : « Il y a des Ereehators de hautes lignées parmi eux, Taïs…

— Les quatre là-bas ?

— Vous le saviez ?

— Pas vraiment. Ils sont… différents des autres esclaves. Ils se tiennent en retrait. Pourquoi se retrouvent-ils ici ?

— Ce sont peut-être des renégats eux aussi. Cela me rassurerait grandement de savoir que tous les Ereehators de ce pays n'ont pas suivi aveuglément le Merca. Je vais… enquêter. ». Il se fit invisible et je devinai sans peine qu'il s'apprêtait à sonder les esprits de ces gens. Dans l'entrefaite, Vigo expliquait aux esclaves quelles étaient nos intentions. Dès qu'il eut commencé à parler de révolte, les visages déjà blêmes affichèrent des expressions d'angoisses et doutes. Des questions fusèrent, un murmure de moins en moins discret courut dans l'attroupement. Vigo sentit qu'il faudrait davantage qu'un sauvetage pour convaincre son auditoire épuisé. Il eut un regard de contrariété vers moi puis parut réfléchir avant de s'adresser à nouveau aux esclaves d'une voix forte, pleine d'assurance : « Je sais que vous avez peur. Je sais aussi que tout ce que vous voudriez maintenant, c'est rentrer chez vous pour retrouver vos familles. Ceux qui en ont encore du moins ! Les autres… Que prévoyez-vous ? ». Le silence se fit à nouveau, l'air grave que posa alors mon ami sur le groupe me fit frissonner quand il poursuivit : « Vous allez vous terrer dans la forêt ? Avec un peu de chance, vous trouverez une vieille cabane ou une grotte où vous abriter. Et ensuite ? Vous gratterez la terre pour vous nourrir ? Les plus alertes pourront chasser bien sûr… Ou être chassés. Et tout recommencera… Je ne vous demanderai pas de nous suivre, non. Je vous poserai une seule question. ». Il avait retrouvé toute l'attention du groupe. En fait, nous étions tous, sans exception, pendus à ses babines. Il marqua un bref temps de pause avant de demander : « Voulez-vous rester d'éternelles proies ou prendre la place des chasseurs ? Je n'attends pas de vous que vous me répondiez aujourd'hui… Nous ne vous offrons pas la liberté. Nous vous offrons une chance de vous battre pour l'acquérir ! ». Il avait presque rugi cette dernière phrase. La force qu'il dégageait alors était impressionnante. Il conclut par : « Cet endroit est à vous désormais. Faites-en votre camp le temps de reprendre des forces et… réfléchissez. Quand vous aurez fait un choix, gardez en tête que nous

serons aux falaises d'Üzgor sous peu et que c'est là-bas que tout commencera. Ne venez que si vous êtes prêts à mourir libres. ». Il sauta au bas du chariot sans dire un mot de plus, laissant les esclaves sidérés par ce qu'ils venaient d'entendre… Il me rejoignit, l'air absent et, tournant le dos aux rescapés, il me dit à voix basse : « Rejoignons les autres à la rivière, assez parlé en vain. ». Je lui souris en rétorquant : « Ce n'était pas là de vaines paroles. C'étaient les mots d'un chef. ». Il m'adressa un regard incertain juste avant que deux Vilans en piteux état nous approchent : « Crochemort ? ». Il se retourna sans montrer son étonnement : « Oui ?

— Les Vilans du clan Mornegriffe te suivront. Et ceux des hautes plaines de Delf aussi. Il y a déjà longtemps que nos clans rêvent de rébellion, c'est même la raison pour laquelle nous nous sommes retrouvés ici. ». Ils échangèrent d'énergiques poignées de main et le Vilan qui avait parlé pour les autres ajouta, un ton plus bas : « Je convaincrai les autres. ». Son compagnon ramassa une épée abandonnée par les gardes dans leur fuite et la tendit à Vigo qui s'en saisit machinalement. Puis il se retourna pour lui présenter sa queue de chien loup au pelage rongé par la gale. Son ami l'imita. L'instant était solennel. Peut-être le plus solennel auquel j'ai pu assister de toute ma vie. Vigo hésita un très court instant avant de trancher les queues des deux esclaves. Tandis que les Vorkarems se rétractaient, ils tombèrent à genoux en retenant des geignements de douleur. J'étais impressionnée mais n'en montrait rien, plantée bras croisés au côté de Vigo qui avait toujours en main l'épée désormais ensanglantée. Il paraissait impassible mais je vis la fourrure de son échine frissonner furtivement. Les deux Vilans se relevèrent et, au premier qui lui fit face, Vigo lui tendit l'épée en disant : « Tiens. Garde-la. Nos griffes et nos crocs ne suffiront pas. »

Chapitre 39 :

Parenthèse d'espérance.

Nous nous apprêtions à quitter les lieux quand Ofélius vint me faire son rapport concernant les quatre Ereehators esclaves. Il avait vu juste. Le plus vieux d'entre eux était d'une lignée qui avait combattu le Merca. Sa vie n'avait été épargnée que pour satisfaire à la perversion du tyran. Ce dernier goûtant de le savoir mourir lentement au fond d'une mine. Je ne pus que penser au père d'Angus, que le Merca avait rendu infirme dans le même esprit d'humiliation. Une pensée, à peine plus forte que l'espoir, me traversa l'esprit. Si tels avaient été les destins d'Ewen et de cet homme, si telle était la cruauté du Merca, il devait subsister d'autres Ereehators retenus captifs ou amoindris. Tous n'avaient pas suivi le félon par soif de pouvoir. Les Ereehators de Lyrkania n'étaient pas tous des traîtres. Et les compter dans nos rangs pourrait s'avérer intéressant. Ofélius me parla ensuite des trois jeunes gens accompagnant le vieil homme. Une même fratrie dont le père avait été assassiné. Leur mère avait, elle, été purement et simplement enlevée pour servir d'épouse au Merca, du fait de sa fécondité et de sa lignée pure. Je savais déjà que les femmes Ereehators fertiles se faisaient rares en Lyrkania et ne fus guère étonnée d'apprendre comme elles pouvaient être traitées. La pauvre femme était morte en couches dès la première grossesse engendrée par le Merca. Elle avait eu cette chance, selon Ofélius, car les pseudo épouses étaient condamnées à enfanter sans cesse jusqu'à ce que mort s'ensuive. Des matrices. Voilà tout ce que voyait l'empereur en elles. Il était aisé de comprendre et de partager la haine des jeunes esclaves Ereehators… Le spectre m'informa également de leur profond désir d'en découdre, même s'ils étaient à bout de forces. Le vieil homme lui aussi était prêt à partir pour Üzgor, c'était l'ultime voyage qu'il souhaitait entreprendre. Même s'il devait mourir avant d'arriver. Sachant tout cela, une idée me vint et je pris un instant pour m'entretenir avec eux. Ils se tenaient toujours à l'écart, assis au sol contre un tas de vieilles caisses. Presque hagards, leur faiblesse physique n'amoindrissait cependant pas l'éclat plein d'espoir de leurs regards. Quand je m'approchais, les plus jeunes se levèrent, inquiets. Je chassais toute mon Ihra en tentant de les rassurer : « Non, restez assis, tout va bien… ». Le plus grand des deux

jeunes hommes bredouilla : « Qui que… qui que vous soyez… Merci. Merci pour…

— Je m'appelle Solène, ne me remerciez pas, j'ai une mission à vous confier. ». Stupeur sur leurs visages, mais le jeune homme prit un peu d'assurance en me demandant : « Une mission ?

— Oui, je sais ce que vous avez traversé par le biais de… Ofélius, montrez-vous ! ». Quand le spectre apparut devant eux, ils ne bronchèrent pas, ce n'était pas un prodige pour de vrais Ereehators. Je repris : « Il vous a sondé et je sais donc que vous souhaitez vous rallier à notre cause.

— C'est vrai. Quelle que soit la mission dont vous parliez, si elle contribue à faire tomber le Merca, nous l'accepterons. ». Ofélius m'écouta d'une oreille interloquée quand j'expliquai au petit groupe ce que j'attendais d'eux. En fait, je voulais simplement leur faire transmettre un message à Ewen et dans le même temps, les mettre à l'abri chez lui, à Torlyth. Mon vrai but étant de ne pas le laisser seul, même s'il était sous la protection des corbeaux. Le message que je leur confiais était, somme toute, simple : « Dites-lui que nous progressons vite et que je ne suis plus seule, que la Lyrkania tout entière est sur le point de se lever… prenez les chevaux laissés par les gardes et je vous fournirai une escorte. ». Je levais les yeux vers les corbeaux qui se chamaillaient sur les hauteurs des palissades quand Ofélius ajouta avec solennité : « Vous êtes désormais les messagers officiels de l'armée des renégats. Félicitations. ». Les rescapés échangèrent des regards incertains mais le vieillard mit fin à leurs doutes en répondant : « Et c'est avec fierté que nous accomplirons notre mission. ». Il me tendit sa main déformée par les années de servitude, je la lui serrai fermement. On eut dit une branche tiède entre mes doigts…

Un peu plus tard, je pris le temps d'expliquer aux corbeaux ce que j'attendais d'eux et ce ne fut pas une mince affaire. Ces jeunes braillards n'avaient pas la vivacité d'esprit d'Ahogur. Vigo m'avait rejointe et observée tout du long avec un sourire goguenard. Quand j'en eus terminé, il me dit : « Je ne peux pas les entendre mais ils n'ont pas l'air très malins, tu leur fais confiance ?

— Ils sont malins, c'est juste qu'ils sont indisciplinés dès qu'ils veulent parler. Ahogur est beaucoup plus sage.

— Ahogur ? Il va falloir que tu m'expliques certaines choses !

— Rejoignons les autres à la rivière, je te raconterai chemin faisant. ». Il faisait encore fort beau et chaud quand nous quittâmes l'enceinte de rondins. Les anciens esclaves nous avaient retenus un long moment, n'en finissant plus de nous remercier. Chacun insistant pour nous serrer la main ou nous serrer dans ses bras. Peu friande de ce genre de manifestations de gratitude, je goûtais d'autant plus le calme qui s'en suivit alors que nous cheminions presque paisiblement vers la rivière en contrebas. Vigo reprit forme humaine, nous marchions côte à côte sous le soleil radieux et mon ami me parut étonnamment détendu. Presque joyeux. Il me questionna sur les corbeaux, je lui racontais ma rencontre avec Ahogur. Mon récit terminé, il me dit d'un air satisfait : « Ils feront de sérieux alliés.

— Je le pense aussi. Ahogur et les siens haïssent les Nécromanciens plus que tout.

— Ça nous fait un point commun.

— Qu'est-ce qui te rend si… heureux ? ». Il pouffa et m'adressa un regard surpris : « Heureux ? Ma foi, tu as peut-être raison… mais c'est peut-être plus que ça.

— C'est-à-dire ? ». Il prit une seconde, les yeux perdus dans l'azur du ciel avant de me répondre : « Pour la première fois… vraiment la première, je crois que nous allons réussir. Que nous allons libérer ce pays du Merca. Et ça… ». Il me troubla en plantant son regard de jade au fond du mien en disant : « C'est à toi que je le dois. ». Je détournais le visage en toussotant : « Non… Même sans moi, tu as déjà essayé. Il fallait bien que tu y croies à ce moment-là.

— Je n'avais pas la même conviction alors… Je courrai comme un poulet sans tête à la recherche de la liberté. Rien d'étonnant à ce que nous ayons échoué… ». Sa belle humeur s'éteignit brusquement, je tentais d'y remédier en lui rétorquant : « Le seul fait que tu sois encore en vie est la preuve que cela n'a pas été un échec complet. ». Il eut un haussement de sourcils avant de soupirer : « Il y a eu peu de survivants pour un grand nombre de pertes. Dont certaines sont… ». Il ne parvint pas à achever sa phrase, l'émotion le gagnait par trop. Il se redressa imperceptiblement en cherchant autour de lui un point où fixer son regard. Nous arrivions en vue de la rivière, il saisit l'occasion de changer de sujet de conversation : « J'espère que Svar n'a pas établi le campement trop loin, je suis rompu et la nuit ne va plus tarder. ». Il n'y avait rien à répondre à cela, je restais donc silencieuse. Pendant un très bref instant, il m'adressa un regard incertain auquel je répondis par un sourire qu'il ne me rendit pas…

Au bivouac, nous trouvâmes Loryann et Svar très absorbés dans une leçon d'écaillage de poisson. Loryann étant bien entendu l'élève attentive. La voir ainsi accroupie au bord de l'eau aux côtés de l'homme ours me tira un petit rire qui n'échappa guère à Vigo : « Ah mais tu sais donc rire ?

— Contrairement à toi, oui.

— Mauvaise que tu es ! En tout cas, la noblesse s'est bien vite faite à la vie de vagabond ! Honnêtement, si on me l'avait dit…

— Je n'y aurais pas cru moi non plus. Comme quoi il ne faut jamais présager des capacités de qui que ce soit. ». Je le gratifiais d'un clin d'œil en débarrassant Terys de son harnachement. Le jour déclinait nettement quand nous nous installâmes tous autour du feu afin de déguster les fruits de la première pêche de Loryann. Svar nous harcela de questions auxquelles Vigo répondait laconiquement. Avant qu'il ne s'en agace, Ofélius prit le relais, trop heureux de raconter nos exploits. Une fois rassasiée, je m'éloignais un peu pour aller m'asseoir au bord de la rivière. J'ôtais mes bottes pour laisser mes pieds tremper dans ses eaux fraîches. Le ciel se parait d'une nouvelle nuit étoilée, l'air embaumait de l'essence des Pins, tout aurait pu se prêter à la paix. Sans doute trop. L'absence d'Angus, telle une ombre jamais très éloignée, s'abattit sur mon cœur. Il y avait si longtemps qu'il n'était revenu me visiter en rêve. Durant la journée, j'arrivais tant bien que mal à faire abstraction de mes inquiétudes mais en cet instant… J'aurais voulu les laisser monter en moi afin de m'en libérer en les vomissant dans la rivière. Ce n'était pas aussi simple. Ça ne l'est jamais. Je pris une profonde inspiration en sentant monter les larmes au bord de mes cils. Être forte. Il fallait que je sois forte. Après tout, n'était-ce pas ce que tout le monde attendait de moi ? Depuis toujours… Il n'y avait qu'à Angus que je pouvais confier ma fragilité. Cette pensée me tordit le cœur. Une larme roula sur ma joue et la goutte me vint au nez. Je songeais alors à cette perle que m'avait donnée Magotte. J'avais surestimé mes capacités à surmonter le chagrin en refusant de l'avaler. Je me levais d'un bond pour aller d'un pas rapide jusqu'à mes sacs de voyage que je fouillais ensuite fébrilement. Vigo m'observa d'un œil curieux mais je l'ignorai sciemment. Et soudain, tout au fond d'une des sacoches, je reconnus du bout des doigts la petite sphère de la taille d'une bille. Je la ramenais devant mes yeux brûlant de larmes contenues et la gobais dans la seconde suivante. Puis je retournai au bord de l'eau où je recueillis un peu d'eau dans mes paumes afin de boire. La perle

Erm'gol avalée, je me figeai dans l'attente de je ne sais quel prodige, en vain. Je ne perçus aucune différence. Le manque, la peine étaient toujours là même s'il est vrai que mes larmes ne coulaient plus. Agenouillée sur la berge, mon regard se perdit sur la campagne désormais ténébreuse. La lumière des étoiles laissait à peine discerner les contours des arbres et des reliefs. J'avais beau entendre les voix tranquilles de mes compagnons non loin, la solitude m'écrasa de toute sa cruauté. Magotte n'avait pas menti. Mon cœur me brûlait mais je ne pleurais plus. Machinalement, je me passais un peu d'eau fraîche sur le visage quand je sentis mon enfant qui commençait à remuer doucement. Je m'étendis mollement sur la rive en glissant mes mains sous mes vêtements jusque sur mon ventre. Je pouvais ressentir les mouvements de mon petit sous mes doigts et dans mes chairs. Je fermais les yeux en fredonnant un air sans paroles qui s'accordait étrangement à la chanson tranquille de la rivière. Le sommeil mit momentanément fin à ma peine…

Angus ne me visita pas cette nuit-là. Mon réveil, au son du ruissellement tout proche se fit cependant en douceur. Quand j'entrouvrais les yeux, j'étais à moitié à plat ventre sur le sol et les premiers effluves qui me vinrent au nez étaient ceux de la terre humide. Je battis des paupières et avisais, à deux ou trois centimètres de mon visage, quelque chose de vert. Un vert tendre inhabituel en Lyrkania. Je me redressais un peu, me frottais les yeux mollement en m'étirant avant de regarder de plus près ce qui avait attiré mon regard. Je vis quelques courts brins d'herbe, à peine sortis de terre. Je n'aurais jamais cru que cette vision me ravirait un jour à ce point. Machinalement, j'examinais le sol autour de moi et réalisais qu'un peu partout émergeait une nouvelle végétation. Fragile, aux prémices de l'éveil. La renaissance de la Lyrkania avait commencé. Je souris en touchant l'herbe du bout des doigts mais m'interrompais bien vite, une envie d'uriner aussi impérieuse que soudaine m'ayant saisie. En cherchant un endroit à l'écart pour m'isoler, je vis que Svar était le seul déjà debout parmi mes compagnons. Nous échangeâmes un petit signe en guise de bonjour. Des souvenirs d'une période pas si lointaine me revinrent en mémoire. Ceux d'un périple sous la neige avec Angus, Colin, Xander, Egon et Bart. Cette nuit passée à la butte aux cerfs. Je revis les visages souriants de mes amis, je me remémorai les plaisanteries et… l'image de la dernière expression de Bart, tandis que le Vorkarem lui tranchait le cou chasse brutalement toutes les autres. En me réajustant, je vis ensuite l'expression déçue de Xander lors de notre dernière entrevue. En me mordant la lèvre inférieure, je rejoignais Svar qui avait réanimé le feu. Vigo, étendu non loin se

réveillait à peine et Loryann, elle ronflait encore paisiblement. Les Vilans étaient sous leur forme humaine et je m'étonnais de voir Svar particulièrement bien vêtu. En m'asseyant auprès de lui, je le taquinai : « Aurais-tu un rendez-vous galant que tu te sois ainsi habillé ?

— Ce sont des nippes que j'ai récupérées sur les soldats que tu as massacrés l'autre fois. Tu sais, quand tu as laissé partir Oundo. ». Il venait de mettre fin à la légèreté que j'avais tenté d'installer entre nous. Il me tendit néanmoins une tasse en souriant exagérément : « Tiens, de la tisane, pour calmer tes nerfs. ». Je la pris avec un sourire forcé qui avait tout du rictus avant de soupirer : « Tu comptes m'en faire le reproche longtemps ?

— Eh bien… Sans doute jusqu'au moment où les Nécros nous le lâcheront aux fesses à nouveau. Et que là, tu seras peut-être mieux inspirée en le tuant ? ». Son ton plus que sarcastique m'agaça, j'étais sur le point de lui répondre vertement quand la voix de Vigo se fit entendre : « Ça suffit Svar. ». L'homme ours roula des yeux en serrant les dents, son regard se fixa sur le foyer devant lui. Je posais la tasse sur le sol en disant : « Non. Ça ne suffit pas. Éclaircissons les choses une bonne fois pour toutes. ». Vigo leva les yeux au ciel en marmonnant tandis que je captais le regard surpris de Svar pour lui dire : « D'après toi, j'aurais dû le tuer pour quelle raison ?

— C'est pourtant évident ! Tu n'as pas remarqué comme il nous a corrigés ? Une douzaine de Vilans dont plusieurs n'y ont pas survécu !

— En tuer un de plus aurait rétabli l'équilibre selon toi ?

— Bien sûr ! Pour ces frères qu'il a tués et pour nous préserver d'avoir à l'affronter à nouveau ! ». La colère, le besoin de vengeance habitaient son regard brun. J'avais connu ce sentiment, je ne pus que ressentir de la compassion pour lui. Mon propre agacement retomba quand je lui demandai tristement : « Et toi Svar ? Combien de Vilans as-tu tués avant de reprendre ta liberté ? Et Vigo ? En gardez-vous le compte ? Y a-t-il un nombre à ne pas dépasser ?

— C'est… c'était différent nous étions sous l'emprise des… Ce n'est pas la même chose ! ». Ulcéré, il se leva, fit quelques pas avant de revenir vers moi pour dire, mâchoire crispée : « Tu essaies de m'embrouiller mais la seule chose que je voie c'est que tu as laissé partir un guerrier qui représente une vraie menace !

— Tu n'en sais rien.

— Quoi ?! ». Je me levais à mon tour pour me planter devant lui et

lui expliquer le plus posément du monde : « J'ai laissé Oundo partir parce qu'au même titre que toi ou n'importe quel autre Vilan, il méritait d'avoir le choix. Peut-être même plus que quiconque puisqu'il est le dernier de son clan. Qu'il soit le plus dangereux des combattants n'ôte rien à sa condition d'esclave. Personne ne peut dire ce qu'il décidera de faire de sa liberté. Personne. ». Son regard cilla, je sentis sa colère s'amoindrir quand il répondit, d'un ton moins sec : « Et s'il nous tombe à nouveau dessus ?

— Je le tuerai moi-même. Tu as ma parole. Mais je préfère croire qu'il ne le fera pas.

— Je n'ai pas cette naïveté.

— Tant pis ! ». Je lui souris en penchant la tête sur le côté, il leva les yeux au ciel en soupirant bruyamment puis remarqua Vigo qui nous observait à distance, bras croisés. Il lui lança : « Quoi ?! Qu'est-ce que tu regardes toi ?! Ça te fait rire ?! ». Loryann s'éveilla en sursaut, ouvrant de grands yeux ronds pleins d'angoisse. Svar saisit l'occasion de mettre fin à toute discussion en lui proposant de la tisane d'un ton encore un peu emporté. Elle acquiesça sans comprendre ce qui venait de se passer et pourquoi la tisane rendait Svar si brusque. Alors que je ramassais ma tasse et que l'homme ours s'éloignait pour préparer les chevaux, elle me demanda, d'une voix encore embrumée par le sommeil : « C'est quel genre de tisane ? ». Je réprimai un petit rire et la rassurai aussitôt…

Chapitre 40 :

Un village.

Nous chevauchâmes tout le jour à travers la forêt désormais uniquement constituée de résineux. Par le chemin des mines nous rejoignîmes, comme prévu, la grande route du Nord. Le crépuscule s'annonçait, peignant le ciel d'un lavis de couleurs pourpres, quand nous arrivâmes en vue d'un village du nom de Paliveen. La première vision que j'en eus me ramena instantanément à Pierre Fendue. Car, tout comme mon village d'enfance, il était niché en bordure de forêt et ceint du même type de mur de rondins. Le deuxième et avant dernier portail avant Üzgor était censé se trouver dans ce petit bourg selon les indications données par Nassuria à Vigo. Un peu rompus par le voyage, nous décidâmes d'œuvrer en toute discrétion et de nous parer de voile d'oubli pour pénétrer dans Paliveen. Les Vilans prirent apparence humaine et c'est à pied, tirant derrière nous nos montures que nous entrâmes dans le village. Deux hommes s'affairant à allumer les lanternes de la porte de l'enceinte, s'immobilisèrent à notre vue. La nuit n'était pas encore tout à fait là mais il faisait déjà sombre et les deux inconnus nous observèrent ouvertement en plissant les yeux. Bien sûr, ne parvenant à discerner nos traits, ces deux hommes à la mise très modeste se questionnèrent l'un l'autre. Ofélius était parti devant, en exploration et nous continuions d'avancer lentement quand l'un de ces hommes s'exclama : « Préviens Marlin ! Je vais chercher Sauge ! ». Aucun de nous ne cilla. Vigo m'adressa un regard de biais cependant avant de souffler : « Je pense qu'on devra bivouaquer un peu plus loin… Hors des murs. ». En progressant entre les petites chaumines basses, je remarquais bientôt les villageois s'interrompant dans leurs dernières corvées du jour pour nous observer et ceux, derrière leurs fenêtres, de plus en plus nombreux. Svar, ironisa : « Je crois que notre réputation nous a précédés… ». Les regards vagues que chacun portait sur nous n'en étaient pas moins oppressants. Je chuchotais entre mes dents : « Ofélius ! » et le spectre se matérialisa devant moi : « Taïs ?

— Vous avez trouvé ce foutu portail ?

— Oh oui ! Oui ! Pardonnez-moi mais…

— Où est-il ?!

— Par ici, suivez-moi ! Vous allez être aussi surpris que moi, j'en suis certain ! ». Il était presque guilleret et cela avait quelque chose d'agaçant pour moi, qui ne comprenais pas pourquoi. En le suivant entre deux habitations, je remarquais que le nombre de villageois dans les rues augmentait étrangement. Comme si tous ces gens se rassemblaient en vue d'un spectacle dont nous étions le clou. Un murmure courrait parmi eux, je ne pus en saisir que quelques bribes : « C'est eux… Je t'avais dit qu'ils passeraient par chez nous ! Ils sont quatre… Magie puissante… Je ne peux pas voir leurs visages… La sorcière, c'est laquelle ? ». Tendue, je dissimulais Kana — juchée sur la croupe de Terys — sous une couverture et intimais à Tethra de se faire discrète en restant sous la terre. Mais bientôt la nervosité qui nous crispait tous se mua en une incompréhension totale. Ofélius nous mena jusqu'à un amas de pierres autour duquel étaient plantés de nombreux piquets soutenant des lanternes. Au bas de l'amas de gravats, des fleurs séchées, des fruits, des coupelles remplies de diverses graines. Un parterre d'offrandes. Alors que nous approchions toujours à pas mesurés, un des hommes aperçus à l'entrée du village s'avança, soutenant une vieille femme voûtée. Ils se plantèrent à quelques mètres devant nous. Notre petit groupe s'arrêta comme un seul homme. Vigo m'interrogea du regard, c'est alors que je remarquais le grand nombre de villageois, massé un peu partout alentour. Je lâchais : « Restez ici. Je vais parler à cette femme. ». Un souvenir brutal me traversa l'esprit. Brutal et funeste. Celui de la vieille femme dans les montagnes de l'Ereehator, cheffe du village des Tangkas. Celle qui avait ordonné la mise à mort d'Algézir… C'est pour le moins tendue que je m'avançais mais une voix d'homme fusant sur ma droite m'arrêta : « Est-ce que c'est vous ? ». En tournant la tête vers l'inconnu, je reconnus auprès de lui le deuxième paysan que nous avions croisé en arrivant. Comme je ne répondais pas, il ajouta : « Je suis Marlin Beckfer, le chef de Paliveen. ». Il ôta le bonnet qui couvrait sa tignasse ébouriffée avant d'incliner humblement la tête. Une autre voix se fit alors entendre, toute proche. Un timbre usé et aigu : « Bien sûr que c'est elle ! J'ai vu sa lumière depuis la colline d'Ober ! Je vous l'avais bien dit ! ». La vieille femme se tenait près de moi désormais, ce n'est qu'alors que je remarquais ses yeux éteints. Elle semblait cependant me dévisager : « Oh n'aie crainte, je ne peux voir que ton aura… Et elle est sacrément brillante ! ». Le chef du village l'interrompit pour me dire sur un ton où se mêlaient la bonhommie et la crainte : « Nous avons pris soin du passage, comme promis par nos ancêtres. Et quand on a commencé à entendre parler de… de ces

choses qui arrivaient dans le Sud, on a compris que c'était vous. Que le temps était venu ! ». Les murmures parmi les gens autour s'intensifièrent, je perçus quelques éclats de rire qui me désappointèrent. Je demandai, incertaine : « Que le temps était venu de… ?

— Le temps du règne de Vérité. La venue du nouveau monarque qui nous libèrera des ténèbres… Et quand le soleil est revenu, c'était la confirmation ! ». Marlin était un homme solide physiquement. Peut-être âgé d'une quarantaine d'années, les épaules larges et les mains épaisses. Tout son être portait la marque du travail acharné de la terre. Je n'aurais pu lui en vouloir d'avoir cru en une histoire prophétique de cet ordre. L'espoir d'une vie meilleure apportée par un homme providentiel. Néanmoins, je lui tendais une main afin qu'au contact de ma peau, il voie nettement que je n'étais pas ce roi attendu. Il hésita à s'en saisir mais quand il le fit, je lus le désappointement sur ses traits burinés. Avec un léger sourire, je lui répondis : « Je ne suis pas celui que vous espériez… Mais il est ici. ». Je fis un petit signe à Vigo afin qu'il nous rejoigne. Quand il fut près de moi, je dis : « Marlin, je vous présente Vigo Flamme Blanche du Clan Crochemort. C'est lui qui va libérer la Lyrkania. Je ne suis que… son aide de camp. ». Ils se serrèrent la main et Marlin remarqua aussitôt la torque au cou de mon ami. En ouvrant des yeux ronds comme des billes, il hoqueta : « Le collier ! Mais c'est donc vrai ! ». Vigo, lui, ne comprenait rien du tout et m'adressait des regards noirs. La vieille femme s'exclama, avec une vigueur surprenante : « Ça aussi je vous l'avais dit ! L'aura blanche de courage c'est lui ! ». La foule autour de nous commença à s'agiter joyeusement, on applaudissait, on riait, on allumait des flambeaux. Une liesse étrange s'emparait de tut le village. Ofélius vint me dire à l'oreille : « Cette auguste dame s'appelle Sauge Nocteer. C'est une descendante d'Ereehator qui a toujours vécu parmi les humains de ce village. Ils lui ont donné le titre de protectrice de la mémoire, c'est cocasse non ? ». Je ne prêtais qu'une attention relative à ces informations et tentai d'en savoir plus auprès de Sauge : « Un instant je vous prie ! Parlez-moi de cette prophétie qui aurait annoncé notre venue…

— Bien sûr, je vais le faire, suivez-moi jusqu'à mon logis pendant qu'ils prépareront la fête !

— La fête ? ». Elle ne répondit pas, je dus me contenter de la suivre et tirant Vigo par le bras derrière moi. Il maugréa : « Mais qu'est-ce que c'est que ce cirque ?! ».

La chaumine de Sauge Nocteer avait beau être modeste, elle n'en était pas moins accueillante. Une seule pièce réchauffée par un modeste foyer central autour duquel étaient disséminés quelques vieux meubles simples. Des poutres au-dessus de nos têtes pendaient de nombreux bouquets d'herbes séchées ainsi que quelques marmites et autres ustensiles de cuisine. Il flottait là un parfum étrange, comme si l'été s'y était attardé longtemps auparavant, oubliant derrière lui des effluves de fleurs éteintes. Svar et Loryann étaient restés au-dehors avec nos chevaux, goûtant les sourires, embrassades et remerciements incessants des villageois. Sauge referma la porte derrière nous et nous invita à nous asseoir auprès du feu en disant : « Posez toutes les questions qui vous viendront en tête, je suis là pour y répondre ! ». Vigo fut le premier à demander, d'un ton un peu agacé : « Dis-nous déjà pourquoi les gens sont si heureux de nous voir !

— Comme je l'ai dit à ta compagne à l'aura si flamboyante…

— Ce n'est pas ma compagne.

— Ah non ? L'enfant qu'elle porte n'est donc pas le tien ?

— Non. ». Ce fut à mon tour d'être agacée, je pestais : « Cessez de parler comme si je n'étais pas là ! Est-ce qu'on peut en venir au fait ?! Dame Sauge, parlez-nous de cette… prophétie.

— En fait, il n'y a que les humains pour penser qu'il s'agit d'une prophétie. ». Elle marqua une pause, un petit sourire animait sa petite bouche ridée. Nous échangeâmes, Vigo et moi, des regards perplexes puis elle poursuivit : « Je suis une descendante d'une haute lignée. La lignée des gardiens. Je suis la dernière encore en vie. Jadis, tous les portails étaient gardés par l'un d'entre nous mais… Le Merca, quand il a découvert l'intérêt de ces portes, a fait tuer tous les gardiens. Certains ont réussi à détruire les portails avant sa venue mais ça ne leur a pas sauvé la vie. ». Elle s'interrompit pour mettre une bûche dans le feu en soupirant puis reprit : « En fait de prophétie, il s'agit de lien. Les gardiens reçoivent de temps en temps les mots de la grande reine.

— La reine Nassuria ?

— Oui madame. Tout comme lui. ». Elle avait pointé son doigt déformé par les ans vers Vigo qui porta aussitôt une main à sa torque. Elle dit alors, d'un ton presque léger : « La reine nous parle pour nous prévenir en cas de danger puisque, de l'autre monde, elle voit tout. Les gardiens ont toujours présenté les choses aux humains comme une

prophétie. Pensez ! Ces gens ne vivent que si peu de temps, comment pourraient-ils comprendre un dessein orchestré depuis des siècles ? Leur existence est un battement de cœur au regard de l'Histoire ! ». Elle se leva et trottina autour de nous à la recherche de quoi préparer une tisane. Ce faisant, elle expliqua : « Il y a un peu plus de vingt ans, elle m'a prévenue que tous les éléments étaient enfin réunis et que tout se mettait en marche. Au moment de votre naissance, je pense. ». Elle avait ébauché un geste dans ma direction avant de reprendre : « Comme elle l'avait fait d'ailleurs pour la vôtre, ami Vilan.

— Je me nomme Vigo.

— Enchantée. Vous étiez la deuxième branche de l'arbre de vérité. Autrement dit, le deuxième élément.

— Et qui était le premier ?

— Oh, c'était il y a plus de quarante ans, quand le Merca a pris le contrôle du pays ! ». Un mot s'échappa de ma bouche dans un soupir : « Angus… ». La vieille femme vint déposer un bol de terre cuite près de moi : « Le père de votre enfant ?

— Oui. Mon époux.

— Il était la première branche. La branche bleue. Vigo est la blanche et vous êtes la verte.

— Je m'appelle Solène. ». Elle me sourit et acquiesça en mettant de l'eau à chauffer. L'expression de Vigo s'était radoucie, il m'interrogea du regard mais je détournais les yeux. Un sentiment étrange m'envahissait. Je ne tardais pas à ressentir les mouvements de mon enfant au creux de mes chairs. Sauge retourna s'asseoir, s'éclaircit un peu la voix avant de dire : « Puisque Vigo possède la torque des Lyrkaners, j'imagine que toi, Solène, tu as déjà fait le choix royal ?

— Oui.

— Parfait. C'est un combat unique qui vous attend… ». Un voile de tristesse s'abattit sur le visage ridé de Sauge. Son regard mort se perdit dans le vide un court instant. Vigo brisa le silence qui menaçait de s'installer en demandant : « Mais cette histoire de roi ? ». Comme si elle s'éveillait brusquement, la vieille gardienne se redressa en s'exclamant : « Oh ça ! Ça fait partie du lot prophétique ! Les humains avaient besoin d'être rassurés. Se battre pour une libération hypothétique n'est pas une motivation suffisante pour eux. Si c'était le cas, le Merca n'aurait pas aussi facilement soumis ce pays. De même,

aucun d'eux ne prendrait le risque de lever une armée, ils ont besoin de suivre celui qui, parce qu'exceptionnel, serait assez fort pour le faire. Ils ont besoin de symbole, de providence. Au fil des siècles, la branche blanche est devenue ce symbole pour eux. L'aura blanche de courage ! La plus haute branche de l'arbre de vérité… Alors qu'en fait, c'est l'arbre tout entier qu'ils devraient vénérer. C'est l'union de toutes ses branches qui… ». Elle s'interrompit, l'eau sur le feu commençait à frémir… Son laïus m'en rappelait un autre. Celui de la reine Nassuria. Une lassitude très nette commençait à s'insinuer en moi. L'idée même de marcher là où la reine avait prévu que je pose mes pas me plongeait dans une forme de contrariété larvée tout à fait désagréable. Quand Sauge déposa quelques feuilles séchées dans mon bol, je soupirai : « Très bien. Tout ceci est fort… instructif. Merci d'avoir répondu à nos questions. Mais pour être tout à fait honnête avec vous dame Sauge… ». Elle s'immobilisa pour me prêter une oreille attentive. Je tentais de dire le plus posément possible : « Ces histoires antiques, les aspirations de la reine ne m'intéressent pas plus que cela. Nous sommes ici pour emprunter le portail et vous seriez bien aimable de nous y conduire dès que possible. ». Surprise, elle eut un court instant d'hésitation avant de répondre : « Oui, bien sûr… Mais vous ne… vous ne voulez pas connaître les détails de votre destinée ? ». Ce simple mot acheva de me contrarier. Je reposais le bol au sol et me levais en rétorquant, mâchoire serrée : « La destinée… Ce plan sur l'avenir dessiné par de vaniteux ancêtres. Un moyen de diriger les crédules du futur vers un but que ces pseudo sages n'ont pas réussi à atteindre eux-mêmes. Ce sera sans moi. Je dessine mon propre plan. ». J'avais modéré ma voix mais je n'étais pas parvenue à réprimer l'amertume de mon ton. Et c'est pleine d'une colère rentrée que je quittais la hutte sous le regard interdit de Vigo. Sauge affichait une expression médusée…

En ruminant ma mauvaise humeur, je me dirigeais vers les ruines où les villageois avaient déposé des offrandes. Je vis la brume rouge d'Ofélius venir vers moi tandis que j'approchais de mon but où une foule de villageois semblait s'être rassemblée. Leurs chants et leurs rires le disputaient à une musique aussi enjouée que discordante. Le spectre ne tarda pas à me questionner : « Avez-vous appris quelque chose de nouveau auprès de Sauge ?

— Pas vraiment. Une autre soupe prophétique…

— Je vous demande pardon ? ». J'ébauchais un geste las et un rictus de lassitude avant de répondre : « Vigo vous racontera s'il le souhaite.

Je suis fatiguée de ces vieilles histoires… ». Je continuais mon chemin, laissant Ofélius derrière moi, incertain. La liesse ambiante, même si elle me paraissait infondée me donnait néanmoins envie de m'y perdre. Je retrouvais bientôt Svar, dansant déjà autour du grand feu de joie qui avait été improvisé au centre de Paliveen. Une bouteille dans une main et une donzelle au bout de l'autre, il tourbillonnait, tout sourire. Il ne me remarqua guère, contrairement à Loryann qui, de l'autre côté du brasier m'interpella en faisant de grands gestes. Elle aussi rayonnait de joie. Je la rejoignis et devinais aisément à ses joues empourprées, son regard un peu flou, qu'elle avait du goûter aux alcools locaux. Elle me présenta plusieurs personnes dont je ne retins ni le nom ni les traits puis me colla une coupe en terre cuite entre les mains en s'exclamant : « Point de massacre ici ! Ces gens fêtent notre venue ! ». Quelqu'un remplit ma coupe sans que j'aie le temps de voir qui mais aux premiers effluves de vin, peu m'importait. Je portais le breuvage à mes lèvres avec une vague intention de m'enivrer et fut surprise de le trouver fort goûteux. Quand on remplit à nouveau ma coupe, j'attrapais l'avant-bras de l'homme maniant le pichet : « Un moment ! Je garde ça ! » et le lui prenait dans un clin d'œil. L'inconnu s'esclaffa en s'éloignant… L'instant d'après, je fendais la joyeuse foule pour trouver un coin moins tumultueux où m'isoler. Un vieux banc fait d'un tronc d'arbre coupé en deux dans sa longueur me fit marquer un temps d'hésitation. Il était en tous points semblable à celui-ci que mon père avait installé devant notre chaumière. En m'y asseyant, je ne pus réprimer un sourire. L'ambiance festive et la musique guillerette m'empêchaient sans doute de me laisser aller à la mélancolie. Reste que je m'installais confortablement pour siroter ce petit vin généreux bien qu'un peu vert. Svar et Loryann papillonnaient parmi les villageois qui semblaient tous vouloir leur offrir nourriture ou boisson. Les voir ainsi heureux me ravissait le cœur, même si je savais que cet intermède ne durerait pas. Et qu'il serait peut-être le dernier pour chacun de nous. Rien n'était gagné. En vidant une troisième coupe de vin, mes réflexions furent interrompues par trois jeunes villageoises venant timidement à moi en un petit groupe serré. Perplexe, je les interrogeais du regard et la plus petite d'entre elles risqua, d'une voix amoindrie par la timidité : « Messire, voulez-vous… manger quelque chose ? Ou plus de… vin de noix ? Nous serions honorées de… nous mettre à votre service. ». Elle baissa les yeux en rougissant et je compris aussitôt. Le voile d'oubli faisait son office auprès d'elles et dans le flou de ma personne, elles imaginaient sans doute un beau seigneur prophétique. Je réprimais un éclat de rire en répondant : « Non, merci, je n'ai besoin de rien… ». À leurs mines déçues, je les pris un peu en pitié et, alors qu'elles s'apprêtaient à repartir, je les interpellai : « Mais, un instant ! Approchez ! ». Elles hésitèrent mais

vinrent néanmoins à moi tandis que je tendais les mains dans leur direction. La plus petite fut la première à glisser sa paume dans la mienne. Elle chancela imperceptiblement en découvrant mes traits. Ses yeux s'écarquillèrent, ses lèvres s'entrouvrirent et me lâcha aussitôt en bredouillant : « Mais vous êtes… vous n'êtes pas… ». Comme je souriais largement, la jeune femme à sa droite, curieuse, attrapa ma main et se raidit quand sa vision s'éclaira. Elle souffla : « C'est de la sorcellerie ? ». Je fis non de la tête alors que la troisième villageoise, bousculait doucement ses amies pour prendre ma main à son tour. C'était une jolie fille au nez mutin et la mine qu'elle fit, tête penchée sur le côté en ajouta à sa beauté piquante. Elle me fixa droit dans les yeux en murmurant : « ça alors… Vous êtes une femme…

— Il semblerait, oui. ». Elle eut une expression étrange en plongeant son regard brun dans le mien. Au point que je perdis l'envie de rire. Les deux autres jeunes femmes s'excusèrent et tournèrent les talons tandis que la dernière n'avait toujours pas lâché ma main et arborait désormais un petit sourire indéchiffrable. Dès que ses amies s'éloignèrent, elle me dit : « Ça me dérange pas, moi. ». Je n'étais pas certaine de comprendre mais sa façon de me regarder m'en rappela une autre. Mylenis. Surprise et incertaine, je toussotais : « Quoi qu'il en soit, je n'ai… besoin de rien… ». Je retirais souplement ma main de la sienne mais elle ne se formalisa guère et demanda : « Même pas un peu de compagnie ? ». L'œillade enjôleuse acheva de me mettre mal à l'aise, je détournai le regard en soupirant : « Non, au contraire… ». Gênée à son tour, elle eut un petit haussement d'épaules avant de retourner vers la foule en liesse. Je suivais des yeux sa silhouette gracile se dessinant devant les hautes flammes du feu de joie. Elle disparut, se mêlant aux danseurs qui tournaient en farandole autour du brasier. Je demeurai seule sur ce vieux banc, un sentiment de vide au cœur. Mais cette fois, Angus n'en était pas à l'origine. Quand Mylenis était revenue dans mes pensées, il me sembla que toute ma vie à Torwin l'avait suivie. Mylenis, Ian, Sylvaine, Georges… et tous les autres. Les Ereehators n'oubliaient jamais rien, c'était bien vrai. Trop vrai. En lutte contre une tristesse rampante, je portais le pichet de vin à mes lèvres pour y boire de longues gorgées. La chaleur de l'alcool envahit ma bouche et ma gorge jusqu'à s'échouer au creux de mon estomac vide. La sensation ne me fut pas agréable. Je vidais cependant le broc en trois lampées à peine, cherchant l'ivresse qui m'embrumerait peut-être autant l'esprit que le cœur. Elle ne vint pas. Contrairement à Tethra qui émergea lentement du sol non loin de moi. Plus personne ne me prêtait attention alentour, j'invitais l'araignée à me rejoindre sur le banc comme je l'aurais fait avec un chien fidèle. Quand elle le gravit pour se poser à côté de moi, je réalisais combien

elle avait grandi. Et comme elle était moins gracieuse que Kana. L'allure de Tethra était à mi-chemin entre l'arachnide et un crustacé tant tout en elle semblait cuirassé. Elle n'en était pas moins affectueuse et délicate dans ses mouvements quand elle venait quémander quelque caresse. Presque distraitement, je grattais la terre qui s'était accumulée dans les jointures de ses articulations et elle parut beaucoup apprécier cette attention. Si bien que je m'absorbais vite à cette tâche, découvrant des étrangetés anatomiques chez cette étrange araignée. Comme la partie antérieure dentelée de ses pattes qui devait lui permettre de creuser aussi efficacement le sol, aussi dur soit-il. J'en étais à ces observations quand Vigo me surprit, comme surgi de nulle part : « Elle est hideuse. ». Je le trouvais planté à côté de moi, sur ma gauche et à mon vague sursaut, il ajouta en s'asseyant : « Je t'ai fait peur ?

— Pas vraiment. Ton odeur ne t'a pas trahi pour une fois. ». Il donna un petit coup de pied dans le pichet vide au sol en ricanant : « Ou bien tes sens sont troublés ! ». Comme pour garder toute mon attention, Tethra s'avança sur ma jambe. Vigo répéta : « Elle est vraiment hideuse ! Pire que l'autre !

— Elle pense sûrement la même chose de toi ! ». Il eut un petit haussement de sourcils et lâcha, dans un sourire : « Sûrement ! C'est tout de même étrange…

— Quoi donc ?

— Cette manie que tu as de t'attacher aux monstres. ». Surprise, je pouffais : « Je ne vois aucun monstre ici… ». Mais quand nos regards complices se croisèrent, j'ajoutais : « Quoi que, à bien y regarder… ». Il pouffa de rire à son tour avant d'émettre un profond soupir. Il avait retrouvé un peu de sérieux quand il me dit ensuite : « Tu sais, j'ai bien compris que toutes ces histoires antiques te rebutent mais… Cette femme, Sauge, il serait peut-être bon que tu écoutes ce qu'elle a à dire. ». Une vague contrariété me revint au cœur, je rétorquai d'un ton las : « Pour entendre quoi ? Que nous sommes investis d'une quête divine ou quelque chose de la sorte ?

— Tu n'y crois vraiment pas ? Que tout ceci soit l'œuvre de puissances qui nous dépassent ?

— La seule puissance à l'œuvre, c'est le désir de Nassuria de revoir la Lyrkania telle qu'elle l'a connue. Et dans quelque temps, peut-être quelques décennies, ce qui lui reste d'Ihra s'éteindra. Ce désir disparaîtra avec elle. Mais la Lyrkania elle, demeurera. Et nous aussi…

Les Premiers n'étaient pas des Dieux, Vigo. Juste des êtres en lutte pour leur survivance. Tout comme nous. ». Il avait une expression indéfinissable au visage en me regardant. Je baissais les yeux sur Tethra qui semblait sommeiller sous mes caresses devenues machinales. L'évidence m'apparut et je lâchais, à mi-voix : « Comme chaque créature vivante en ce monde… ». Un silence serein s'installa entre nous. Silence nécessaire à une réflexion apaisée. Vigo se laissa aller contre le mur derrière nous et ne dit pas un mot jusqu'à ce qu'il aperçoive Svar non loin, chantant à gorge déployée, une fille pendue à son cou. Mon ami émit alors un petit rire étouffé avant de m'annoncer d'une voix calme : « Nous ne franchirons pas le portail ce soir. Je m'en voudrais d'empêcher cet ivrogne de finir toutes les barriques de vin du coin ! ». Il se leva en s'étirant puis ajouta : « Sauge a proposé de nous accueillir pour la nuit mais je crois que je vais plutôt aller me vautrer dans la paille avec les chevaux, à l'écurie.

— Je vais en faire de même, je suis rompue.

— Tu ne veux vraiment pas lui parler ? ». Je me levais à mon tour en portant Tethra comme un enfant contre ma poitrine : « Non. Tu avais raison, je préfère la compagnie des monstres. ». Il me sourit, nous rejoignîmes ensemble l'étable où nos chevaux avaient déjà été menés.

Le lendemain matin, un rayon de soleil filtrant entre deux planches disjointes vint diffuser sa chaleur sur mes paupières. Même si je n'avais pas vraiment abusé du vin la veille, je m'éveillai la bouche pâteuse et l'esprit très embrumé. Juste au-dessus de moi, à deux ou trois mètres de hauteur, Kana avait tissé sa toile dans la charpente et s'y tenait immobile. En m'asseyant mollement dans la paille, je vis, non loin, l'épaule velue et massive de Vigo qui avait repris sa forme animale. Il dormait encore, presque entièrement enfoui dans le fourrage. Dès que je me levais, Tethra émergea du sol poussiéreux de l'étable, s'ébroua, puis vint me quémander quelque caresse. Tandis que je les lui donnais, Kana nous rejoignit. Je me pris à penser que ces deux créatures tenaient peut-être plus du chat que de l'arachnide. Elles me suivirent quand je me glissais silencieusement au-dehors où un soleil resplendissant m'accueillit. Je ne portais que ma chemise et mon pantalon mais la chaleur ambiante me parut déjà cuisante. J'avisais un puits sur ce qui ressemblait à une petite place au cœur du village endormi. En m'en approchant, je ne pus que remarquer les restes des festivités de la veille. Bouteilles et choppes éparses, écuelles sales autour du foyer encore fumant du feu de joie désormais éteint.

Je comptais au moins six fêtards cuvant leurs excès là où ils s'étaient écroulés. Leurs ronflements me tirèrent un sourire tandis que j'atteignais le puits. J'y fis descendre le seau relié à une corde en gestes machinaux. Kana monta sur la margelle pour mieux s'étendre au soleil tandis que Tethra semblait fort circonspecte face à une bouteille vide devant elle. Cet étrange objet roulait quand elle le poussait. Je remontais le seau rempli d'eau fraîche et y plongeais les mains avec délectation. Le calme régnait sur Paliveen, le silence ambiant à peine hanté par quelques chants de volailles au loin. Après avoir bu un peu d'eau, je plongeais ma tête dans le seau. Le contact froid acheva de réveiller mes sens. Quand je ramenais ma tête en arrière pour offrir mon visage aux rayons du soleil, un sifflement lointain attira mon attention. Il s'amplifia brusquement au moment même où je tournais la tête sur ma droite. Et dans la seconde qui suivit, une pluie de douleurs s'abattit brutalement sur moi. Comme une multitude de chocs d'une violence inouïe qui m'écrasa sur la margelle du puits. Désorientée, je vis le seau y retomber tandis que mes genoux se dérobaient sous moi. Je m'écroulais en m'accrochant piteusement aux pierres. Le goût du sang envahit ma bouche tandis qu'une douleur atroce irradiait mon visage. Je tentais d'articuler un cri mais ma mâchoire, bloquée par quelque chose que je n'identifiais pas encore m'en empêcha. Mon corps tout entier était désormais perclus de douleurs terrifiantes qui semaient le chaos dans mon esprit. Une autre vague de sifflements sourds se fit entendre et, par réflexe, je rampais de l'autre côté du puits comme un animal apeuré. Ce n'est que là que je vis ce qui m'avait atteinte : des flèches. Prostrée, je portais une main à ma joue et reconnus aussitôt le projectile planté au travers de ma mandibule. Deux autres m'avaient atteinte aux jambes et dans le dos. À ma première tentative d'ôter la flèche de mon visage, la souffrance fut telle que je renonçais et, dans un mélange de terreur et de rage, je captais puissamment l'Ihra. Les flèches s'enflammèrent jusqu'à tomber en cendres, mais d'autres continuaient de pleuvoir à intervalles réguliers. Mon regard courut alentour, les fêtards endormis l'étaient désormais pour l'éternité, toute la zone autour de moi était hérissée de flèches. En sentant la terre sous moi se faire meuble, je compris que Tethra tentait de me mettre à l'abri mais je ne vis Kana nulle part. Entre deux averses de projectiles, je me relevais. Une fureur sans nom m'habitait quand je repérai de nombreuses silhouettes sur une colline toute proche, juste aux limites du village. Je crachais les restes de flèche calcinée avant de me mettre à courir comme une possédée en direction de mes assaillants. Les multiples douleurs qui ravageaient mon corps n'étaient rien comparées à la colère viscérale qui possédait tout mon être. La terre sèche sous mes pieds nus se consumait instantanément et quand j'arrivais en vue de l'ennemi, je

n'eus aucune hésitation face au nombre d'armures noires se dressant devant moi. Dans un chaos indescriptible, je balayais les premiers que je croisais d'un revers de bras pour me jeter sur les suivants. J'en agrippais un au bras et le ramenais contre moi dans un rugissement indistinct. En sentant son corps fondre, une forme d'excitation cruelle fit encore augmenter ma charge d'énergie. Si bien que ma vision se fit floue, comme si l'environnement se trouvait saturé de lumière. Je pus cependant voir et entendre ces hommes tenter de se regrouper autour de moi tandis qu'ils subissaient les attaques de mes araignées simultanément. J'aurais pu exploser et les anéantir en un claquement de doigts, mais la proximité du village me l'interdisait. Et une faim de violence m'habitait aussi intensément que la souffrance liée à mes blessures. Tout mon être réclamait un paiement sanglant pour cette souffrance. Quand les épées se levèrent pour s'abattre sur moi, je m'élançais et frappais à l'aveuglette. Les lames, déviées par mon Ihra, ne protégèrent pas mes assaillants quand je plongeais mes poings serrés dans leurs poitrines ou que je déchirai leurs gorges d'un revers de la main. Je ne saurais dire combien de temps dura cet affrontement, cette transe meurtrière mais je me souviens avoir poursuivi plusieurs de ces soldats pour les tailler en pièces à mains nues. En moins d'une seconde, je percevais la mort en eux et passais au suivant avec toujours plus de brutalité. Ce furent les voix — les cris ! — mêlées d'Ofélius et Vigo qui me stoppèrent quand elles me parvinrent, comme dans un écho : « Taïs ! Arrêtez ! Taïs ! ». Je venais d'ouvrir la poitrine d'un homme et me trouvais encore arque boutée sur lui quand je les entendis. Comme tirée d'un rêve profond, je me redressais à demi tandis que ma vue redevenait plus nette. La première image qui s'offrit à mes yeux fut une giclée de sang. La seconde, alors que je baissais le regard sur cet inconnu que je chevauchais au sol, fut celle de chairs mortifiées. Je me relevais en chancelant, Vigo accourut mais s'arrêta à bonne distance de mon énergie. Sur son faciès animal, je pouvais lire une profonde inquiétude. Il me demanda, le souffle court : « Tu es blessée ? ». Je découvrais mes mains et tout mon corps couvert de sang avec une certaine stupéfaction. Ofélius flotta autour de moi en disant, dans un débit de parole nerveux : « Chassez votre énergie Taïs ! Vous avez besoin de soin ! ». Soudain hagarde, je regardais alors tout autour de moi… De nombreux cadavres étaient éparpillés çà et là, démembrés, brûlés. J'avais fait cela. Encore une fois. À mesure que mon énergie diminuait, la douleur liée à mes blessures s'intensifiait. Je lâchais : « Ça va aller… Le pouvoir d'Angus va me… ». Je ne pus terminer cette phrase, mes jambes se dérobèrent à nouveau sous moi. Vigo se précipita pour me soutenir, sa fourrure crépita sous la brûlure de ce qui me restait d'Ihra. Quand il me souleva, je voulus protester : « Non

! Je vais… bien ! ». Mais ce n'était pas vrai. Mon visage, mon dos et mes jambes me faisaient atrocement souffrir. Le pouvoir de régénération d'Angus était instantané pour lui mais agissait bien moins vite sur moi, même si nous le partagions. Le Vilan me porta jusqu'à la chaumine de Sauge, presque en courant. Il ne dit pas un mot mais je pus percevoir la tension qui l'habitait. En traversant le village, je pus voir les villageois pleurant leurs morts, dans une incompréhension totale. Quand nous entrâmes dans la petite maison de la vieille femme, elle ne s'y trouvait pas. Vigo me déposa sur un lit en grommelant : « Pourquoi tu ne m'as pas appelé ?! Ils ont réussi à t'atteindre Bordel de bouc ! ». Il m'installa sur le flanc, en lutte contre la douleur irradiant ma mâchoire, j'articulais péniblement : « Ma bouche… Je ne pouvais pas… Ils m'ont eu… par surprise. ». Il s'accroupit près du lit pour examiner mon visage avec contrariété avant de grogner : « Ça n'arrivera plus. Nous avons été négligents. ». Il allait se relever quand je le retins en agrippant son poignet : « Attends… Les… les araignées ?

— Elles vont bien. Kana a fait quelques cocons que j'ai hâte d'ouvrir, les gars sont toujours en vie à l'intérieur. ». Rassurée, ma prise sur lui se relâcha aussitôt. Il marqua un temps d'arrêt durant lequel son regard s'attarda sur mon visage. Son expression s'adoucit un peu quand il décolla délicatement, du bout d'une griffe, une mèche de mes cheveux engluée dans le sang sur ma joue : « Je vais chercher la vieille, elle te soignera. ». Dès qu'il sortit, Ofélius apparut. Je devançais ses reproches en soupirant : « Je sais… je n'aurais pas dû y aller seule… pitié ne… ». Il n'objecta pas, ce qui me surprit. Mais ma souffrance était telle que je n'ajoutais rien. Le vieux spectre se contenta se tirer une couverture sur moi en murmurant : « Le pouvoir des Lorks va accélérer votre guérison mais plus encore quand dame Sauge aura nettoyé vos plaies. ». Une motte de terre se forma juste sous lui dans le sol poussiéreux de la chaumine. Tethra apparut. Dans le même instant, je sentis le toucher délicat de Kana au long de ma jambe. Les deux arachnides, avec mille précautions, vinrent se poser sur moi et se mirent à émettre de la lumière. Ofélius, qui les avait observées, dit dans un demi-sourire : « Ces dames-là sont déjà à l'œuvre quant à elles… ». Peu à peu le mal irradiant de mes plaies s'atténua, tout mon corps envahi par une étrange langueur. Je souffrais moins, avec l'impression qu'un voile recouvrait lentement mes pensées, les rendant plus floues. Je crus être sur le point de m'endormir mais il n'en fut rien, je perçus les voix de Vigo et Sauge quand ils entrèrent dans la maison. Je ne parvenais cependant pas à comprendre clairement leurs paroles. Ma vue s'était brouillée autant que mes réflexions, je ne pouvais que deviner les silhouettes se

penchant sur moi et me manipulant. La voix de Sauge monta dans les aigus plusieurs fois, sûrement sous le coup d'une émotion vive mais je n'aurais su dire laquelle au juste… Un temps indéfinissable s'écoula avant que je ne voie la lumière décliner autour de moi. Des ombres défilèrent devant mes yeux et les voix se turent. J'imaginais qu'on me laissait seule mais une odeur fauve toute proche m'indiqua que Vigo se trouvait toujours non loin. Je tentais de lui parler, en vain. Aucun son ne sortait de ma bouche, mes lèvres, comme le reste de mon être, étaient totalement engourdies. C'est alors que j'entendis la voix grave du Vilan à mon oreille murmurer : « Il faut que tu dormes. Sauge a pansé tes plaies mais il faut que tu dormes maintenant. ». Comme mes yeux restaient ouverts, il ajouta, en posant sa grosse main griffue sur ma tête : « Je dois les aider à organiser la surveillance mais je ne serai pas loin. *Pas plus loin qu'un jet de pierre*… ». Cette dernière phrase me traversa le cœur comme un tison ardent. Mes yeux s'écarquillèrent tandis que Vigo quittait la chaumine… Pas plus loin qu'un jet de pierre… Les mots d'Angus. De grosses larmes perlèrent aux coins de mes yeux et roulèrent presque aussitôt sur mon visage. Angus. Il avait dû ressentir toutes mes blessures et en être perclus d'inquiétude. En me concentrant, je pus fermer les paupières en souhaitant ardemment m'endormir. M'endormir pour espérer le retrouver, le rassurer. Si chaque nuit, je pouvais lutter contre mon envie, mon besoin de le revoir en rêve, en cet instant, je n'y parvenais plus… Et le sommeil ne vint pas quand je l'espérai. Je restais, les yeux mi-clos, étendue sur le dos durant des heures avant qu'il ne se décide à éteindre les derniers feux de mes pensées. Plusieurs fois, Vigo vint à mon chevet avant que je ne sombre. Sa présence ravivait ma peine plus qu'elle ne m'apaisait…

Quand je m'éveillais, la seule pièce de la maisonnette était plongée dans l'obscurité. Mais mes pupilles étaient illuminées par cette lueur jaune générée par mon fils. J'étais seule et tout était silencieux. Seul crépitait le petit foyer récemment chargé de bûchettes. En me redressant à demi, je trouvais Kana posée sur mon ventre et Tethra sur mes jambes. Elles ne brillaient plus et s'agitèrent à mes premiers mouvements. Je les gratifiai de quelques caresses en m'asseyant au bord du vieux lit. Des échos de douleur résonnaient dans tout mon corps mais ils étaient supportables. Je portais une main à mon visage bandé en soupirant. Ma mâchoire me faisait aussi mal qu'après un des entraînements intensifs avec maître Georges. Je me débarrassais cependant de ce bandage qui me serrait trop la tête. Juste après, du bout des doigts, je comptais cinq points de suture sur ma joue gauche. Nouveau soupir plus profond. En me levant, je chancelais, les

blessures de mes jambes encore bien présentes. Pendant une seconde, j'enrageais d'avoir pu me laisser surprendre aussi facilement. Puis je réalisais que je portais à présent une robe, un peu trop grande pour moi. Au niveau des bras et de la longueur car côté poitrine et ventre, elle m'allait parfaitement bien. En me dirigeant vers la porte, j'avisais ma chemise et mon pantalon souillés par mon propre sang. Une évidence me traversa l'esprit : si j'avais été humaine, je serai morte à présent… Avec cette pensée, je poussais le battant de bois grossier pour sortir de la maison, pieds nus. La nuit était là, j'avais dormi tout le jour sous l'influence des mystérieux soins de mes arachnides. Ces dernières me suivirent quand je fis quelques pas mal assurés dans le village. De nombreux habitants allaient et venaient, flambeaux en main, arrachant les dernières flèches encore plantées dans leurs maisons. Affichant tous de mornes visages, regards baissés brillants de peine. Le Paliveen en fête de la veille n'était plus. Plusieurs villageois étaient morts dans l'attaque fourbe des fils du Crépuscule. Quand je voulus me diriger vers le puits, Loryann, comme surgie de nulle part, m'interpella : « Solène ! Vous ne devriez pas être debout !

— Mais si… je vais mieux. Où sont les autres ?

— Svar est avec le forgeron et je viens de laisser Ofélius avec dame Sauge près du portail. Vigo est chez Marlin Beckfer, le chef du village, je vous y conduis si… ». Je hochais la tête en prenant le bras qu'elle me tendait timidement. Elle avait sans doute pensé que je refuserais son aide par fierté mais j'avais encore trop mal pour cela. Loryann lançait des regards dégoûtés vers les araignées qui cheminaient auprès de nous. Je finis par dire à Kana, à mi-voix : « Viens par ici ma belle, fais-toi discrète. ». Elle grimpa prestement sur moi pour tenter d'aller se mettre sur mon épaule, mais elle était trop grande pour cela désormais. Elle finit par se placer sur le haut de mon dos, ses deux pattes avant accrochées à mes clavicules tandis que les autres s'adaptaient à ma taille. Loryann s'était écartée avec horreur. Je fis un petit signe à Tethra : « Allez, toi aussi, discrète… », elle disparut sous la terre. En ramenant ma chevelure sur Kana, je dis à la jeune femme : « Essayez de les ignorer comme elles vous ignorent… ». Elle vint reprendre mon bras dans un rictus, respirant profondément pour tromper sa crainte. En marchant auprès d'elle, j'eus l'impression d'être une vieillarde tant chaque pas faisait résonner la souffrance dans diverses parties de mon anatomie. Afin de n'en rien montrer, je demandais à Loryann : « Combien de villageois ont péri ?

— Sept. Et c'est une étrange coïncidence car sept soldats ont survécu à votre assaut.

— Ceux que Kana a emmaillotés ?

— Oui. Nous n'avons pas réussi à les défaire de sa… toile mais ils gigotent toujours à l'intérieur ! ». Elle eut un air à la fois moqueur et perplexe tandis que nous arrivions devant une chaumière basse d'où me parvinrent des éclats de voix. En entrant, je découvrais l'endroit plein comme un œuf. Une quinzaine d'hommes discutaient âprement autour de Vigo, à nouveau humain, qui affichait un air plus que contrarié. À ma vue, son expression se mua en une inquiétude évidente. Il vint à moi, mettant par la même occasion fin aux échanges avec les villageois. Ceux-ci s'écartèrent pour me laisser le passage, certains ôtèrent même leur coiffe avec déférence. Vigo se planta devant moi en grommelant, le plus discrètement qu'il en fut capable : « Que fais-tu debout ? Tu n'es pas en état…

— Je vais bien.

— Tu n'en as pas l'air, tu es livide. ». Je plantais mon regard dans le sien pour répéter, d'un ton calme : « Je vais bien. ». Il se redressa en soupirant sèchement puis me tendit son bras. Je lâchais Loryann pour le prendre avec un vague sourire. Mais ce sourire s'effaça vite quand je vis les expressions méfiantes des villageois qui se mirent à quitter les lieux, l'un après l'autre. Désappointée, je ne compris pas tout de suite leur comportement. Et cela m'agaçait autant que cela me surprenait. J'interrogeai Vigo du regard mais il se détourna pour parler avec Marlin Beckfer à voix basse. Presque vexée, je me tournais vers Loryann qui eut un air désolé en me disant : « Il ne faut pas leur en vouloir…

— Leur en vouloir ? Pourquoi devrais-je leur en vouloir ? ». Elle se tritura nerveusement les mains en soupirant : « Je crois… je crois qu'ils ont peur.

— Encore heureux qu'ils aient peur, on ne va pas pique-niquer mais mener une bataille !

— Non Solène, ce n'est pas cela. Ils ont peur… de vous. ». J'eus un léger tressaillement de surprise et tout mon corps me rappela qu'il n'était pas encore totalement remis. Je grimaçais en m'appuyant au dossier raide du fauteuil. C'est alors que le chef du village approcha pour m'expliquer : « Sauf vot'respect, la façon dont vous avez… j'ai même pas les mots pour décrire ce que vous avez fait aux soldats ! C'était pour le moins… Brutal ! Et ces gens, ce sont des fermiers pour la plupart, ils n'ont jamais vu un tel massacre ! ». Sous le coup d'une tension nerveuse grandissante, je soufrai encore un peu plus. Je

parvins à articuler, la mâchoire crispée et douloureuse : « Brutal… Vous vous attendiez à quoi ? Vos foutues prophéties décrivaient tout cela comment ? Les sauveurs allaient tomber du ciel avec de jolies petites ailes dorées pour endormir le méchant oppresseur ?! ». Comme je le foudroyai d'un regard noir, l'homme recula, l'air penaud. Vigo intervint : « Elle a raison Beckfer. Je te l'ai déjà dit. Il faut préparer tes hommes à un niveau de violence qui les dépasse pour l'instant.

— Je l'ai bien compris, je sais bien que… qu'on part en guerre mais… ». La mollesse craintive de cet homme m'agaça derechef. Je me levais brusquement et attrapais le bras de Loryann en grommelant : « Mène-moi aux prisonniers. ».

Ma jeune amie n'osa pas dire un mot jusqu'à ce que nous arrivions aux abords d'un petit pré entre deux maisons. J'avisais non loin, dans la vive lumière de plusieurs flambeaux, trois paysans armés de fourches visiblement absorbés dans une âpre discussion. Au sol, alignés dans l'herbe, les sept cocons confectionnés pas Kana se mouvaient vaguement. Loryann m'arrêta soudain pour demander : « Que comptez-vous faire de ces hommes ?

— Des prisonniers ? Je n'en sais rien encore mais si ces trois pitres-là sont censés monter la garde je vais…

— Une minute Solène, je vous en prie… ». Son ton si implorant me surprit. En la dévisageant, je compris qu'elle redoutait les potentiels débordements de ma colère. Je lâchais un profond soupir en roulant des yeux avant de lui dire : « Je ne vais frapper personne, tranquillise-toi… ». Elle n'en crut pas un mot mais nous avançâmes à nouveau sur le pré. Ce faisant, je réalisais que ma mauvaise humeur, entretenue par les douleurs sourdes de mes blessures, influait par trop sur ma raison. En arrivant devant les paysans, ceux-ci cachèrent mal la crainte que je leur inspirais. Du coup de l'œil, je vis Loryann guetter mes paroles quand je m'adressai à eux. Je tempérai aussitôt mes intentions sévères et, avec un geste à peine ébauché, je leur dis : « Laissez-nous, allez donc manger un morceau… ». Ils n'attendaient sans doute que cela pour retourner vers leurs familles car ils s'esquivèrent au petit trot. Je les suivis des yeux tandis qu'ils s'éloignaient et, malgré leurs carrures solides, je ne nier l'évidence… Oui, ces hommes n'étaient que des paysans. Des hommes de la terre, celle qui, en dépit des saisons mornes qu'ils avaient connues, les avait fidèlement nourris. Chichement, mais fidèlement. Et toute leur vie était réduite à cet accord fragile conclut avec la nature. Travailler la terre sans cesse

pour espérer en vivre. Qui étais-je alors pour attendre d'eux qu'ils l'abandonnent pour un espoir de liberté ? La liberté, cette idée mirifique dont ils n'avaient aucune notion et qui n'avait guère sa place entre eux et la terre…

Chapitre 41 :

Libération.

La lune se drapait de longs nuages filandreux quand je m'agenouillais dans les hautes herbes en soupirant ma douleur. Au plus près du premier des cocons, je pus entendre la respiration saccadée du prisonnier qu'il renfermait. Quand je tapotais sur sa tête, il sursauta. Je le questionnai alors d'un ton calme. Quel était son nom, son statut au sein de ce groupe de soldats ? Il se montra loquace, suppliant entre deux réponses qu'on le libère de cette toile où il assurait étouffer. Je n'éprouvais aucune pitié pour lui et passais vite au cocon suivant. Mon espoir était de trouver parmi ces hommes, le plus haut gradé. Et ce n'est qu'au quatrième d'entre eux, que j'obtins satisfaction. Le chef des archers. Je ne prêtais guère attention à son nom, j'avais des questions à lui poser : « Étiez-vous là pour me trouver ?

— Oui, tous les fils du Crépuscule sont à votre poursuite !

— Et comment saviez-vous que je serais ici ?

— Sa sainteté Lockhart disait que… parce que ce village est un des derniers à vouer un culte aux portails, il y avait une chance que… Il a posté des hommes aux alentours de toutes les ruines de la région ! Je vous en prie, libérez-moi, je respire mal ! Par pitié ! ». Les portails. Les Nécromanciens, le Merca lui-même sans doute, savaient donc que je pouvais moi aussi les utiliser. Il nous faudrait désormais nous attendre à un possible comité d'accueil au prochain que nous emprunterions. Nassuria ne pouvait ignorer cela et pourtant, elle gardait le silence. Contrariée par cette idée, je poursuivais l'interrogatoire par : « Lockhart, il est ici ?

— Il est mort. Vous l'avez occis ! Salement… ». Il se remit à supplier, des sanglots non feints dans la voix. Je n'y prêtais qu'une attention très relative, ne pensant désormais qu'aux armes et équipements à récupérer sur les cadavres. Il pleurait quand je tapotai sur le cocon en demandant, d'un ton presque distrait : « Le Merca a-t-il

maintenant conscience que je marche vers lui ?

— Le… mais je ne… Je ne suis que chef archer, je n'sais pas !

— Tu dois bien savoir si quelque chose se prépare à Üzgor ! ». Il marqua une pause, renifla bruyamment avant de lâcher, du bout des lèvres : « Il y a bien… il y a des troupes qui ont été appelées à la capitale…

— Des renforts donc ?

— Oui mais… surtout des troupes spéciales. Des chaînards de guerre, des champions Vilans et tous ces… monstres que le Merca gardait sous le coude en cas d'invasion ! Tout le monde pensait que c'était inutile mais… ». Il se remit à sangloter en implorant ma pitié. Mon esprit, lui, se mit à battre la campagne en imaginant toutes sortes de créatures cuirassées et armées se dressant sur ma route. La souffrance physique fit que j'en éprouvais un furtif sentiment de crainte mais la colère, jamais vraiment éteinte en moi, le dévora dans la seconde suivante. Je me relevais puis m'adressais froidement à Loryann : « Va chercher Marlin, j'ai à lui parler. ». Inquiète, elle acquiesça puis s'en fut à pas rapides. Dès que je me retrouvais seule parmi les prisonniers, je murmurai à Kana, en avisant le cocon du chef archer : « Celui-là reste en vie mais les autres sont inutiles. ». L'araignée bondit au sol, et en mouvements rapides, passa sur chaque captif, au niveau de leurs têtes pour y planter ses crochets. Chacun d'eux se raidit brièvement sans émettre le moindre cri ou gémissement. Quand elle passait au suivant, le précédent était parfaitement immobile. Le sort de ces hommes fut vite expédié, je n'en éprouvais aucune émotion. Je demandai ensuite à mon araignée de dégager la tête de l'archer, elle fit une large ouverture dans sa toile sous le regard terrifié du prisonnier qui geignant pathétiquement. Elle retourna ensuite sur mon dos tandis que je m'accroupissais pour annoncer à l'homme : « Pour chaque villageois mort ici sous vos flèches, vingt soldats du Merca mourront. Et je me ferai un devoir de mettre en charpie chacun de ses Nécromanciens. Tout être vivant qui se dressera contre nous mourra… Comment as-tu dit déjà ? Ah oui… Salement. ». L'archer, le visage blême couvert d'une sueur glacée, se figea. Je lui souris cruellement avant d'ajouter : « Mais toi… Toi, tu vas rester en vie. Je veux que le Merca sache que son armée n'est rien comparée à ma colère… ». Je mentirais si je disais que voir l'effroi déformer les traits de cet homme ne me causait pas un certain plaisir. Et j'aurais poursuivi l'exercice plus avant si Vigo et Marlin n'étaient apparus sur le pré en cet instant…

Le chef du village regarda les cocons inertes sans oser demander si leurs captifs étaient toujours en vie ou pas. Vigo lui, ne s'y intéressa que peu mais prêta une oreille plus qu'attentive à ce que j'avais appris de la bouche de l'archer. Son regard de jade se perdit alentour quand il me dit, croisant les bras : « Il fallait s'y attendre. Il n'allait pas te laisser mettre la Lyrkania à feu et à sang sans réagir.

— Il ne nous reste qu'un portail à franchir, je me chargerai d'Ihra pour le faire.

— Oui, et ceux qui pensaient tendre une embuscade tomberont dans la tienne.

— Précisément. ». Il eut un air satisfait avant de jeter un regard de biais vers les prisonniers en demandant : « Et celui-là ? Pourquoi l'avoir épargné ?

— Il est bon que le Merca sache que nous continuons d'avancer vers lui.

— Que TU continues d'avancer. ». Il marqua une pause face à mon air perplexe puis ajouta, non sans un certain contentement : « C'est notre principal avantage pour l'instant. Moi aussi j'ai interrogé ces gars un peu plus tôt. Le Merca ne s'attend pas à ce que tu sois… accompagnée.

— Certes. Mais si nous n'arrivons pas à lever davantage d'hommes… ». Son air se fit à nouveau sérieux quand il lâcha, presque à mi-voix : « Les gens de Paliveen viendront.

— Ils sont terrifiés !

— Mais ils viendront. J'ai longuement parlé avec Marlin Beckfer. Ce sont de braves gens, des hommes courageux, tu ne peux pas leur en vouloir d'avoir peur. On a tous eu peur un jour, à un moment. Leur foi les aidera à dépasser cette peur.

— Puisses-tu dire vrai. Je trouverai alors enfin une utilité à la bigoterie. ». Il grimaça pour me signifier sa lassitude face à mon entêtement. Comme j'ébauchais un sourire en haussant les sourcils, il me donna un petit coup dans l'épaule en souriant à son tour. Mais là où j'aurais ricané d'ordinaire, mon corps douloureux se rappela à mon bon souvenir. Je ne pus réprimer un geignement en chancelant un peu. Il m'attrapa aussitôt par le bras, inquiet : « Hé ! Je t'ai à peine touchée ! Ça va ? ». Je grommelais que oui, mais il insista pour que je retourne m'étendre. Je protestai : « Il faut récupérer les armes et

l'équipement des soldats pour les villageois ! Et il faut leur donner quelques rudiments de combat avec ces armes !

— Et tu crois sans doute qu'on t'a attendue pour le faire ? ». Presque vexée par sa remarque, il ne me laissa pas y répondre et ajouta : « Le vieux spectre, Svar et moi, on maîtrise la situation. Toi, tu dois encore te reposer avec tes bestioles ! Elles t'ont remise sur pieds mais ce n'est pas suffisant. ». Comme je me rebellais encore un peu, il me surprit en me saisissant prestement pour me charger sur son épaule comme un paquet. Mes blessures me faisaient mal et cette posture me rappelait trop certains moments avec Angus. Je crachais, troublée : « Arrête ! Tu me fais mal ! Pose-moi immédiatement !

— Tant mieux, comme ça tu auras peut-être plus conscience d'avoir besoin de repos ! ». Je ne pouvais me défaire de son emprise, cela me causait trop de mal. Je finis par rendre les armes et le laissais me ramener au lit chez Sauge. Quand il m'y déposa, je retenais un gémissement en grognant : « Il faut renvoyer l'archer à Üzgor, qu'il dise que…

— Je sais. Je m'en occupe. Tais-toi et dors maintenant.

— Mais ?! ». Il tourna les talons et quitta la maison sans me témoigner davantage d'attention. J'en restai frustrée, mais en me laissant aller sur la couche, sourcils froncés, je dus bien admettre qu'il avait eu raison. Kana se déplaça pour se poster sur mes jambes. Ma souffrance lancinante s'apaisa un peu tandis que je m'étendais confortablement. Je soupirai bruyamment en fermant les yeux : « Angus n'aurait pas toléré ça ! ». Mon bienaimé… Sans doute percevait-il un peu de mes douleurs et sans doute cela mettait-il ses nerfs à rude épreuve. Il me fallait le préserver davantage, à distance, puisqu'il ne me visitait plus en songes. Ma mâchoire se crispa, davantage sous l'effet de la peine qu'à cause de la douleur…

Le jour suivant, quand j'ouvris les yeux, j'aperçus la vapeur rouge d'Ofélius s'affairant dans la pièce. Des chuchotements indistincts me vinrent aux oreilles mais je ne m'en souciai guère. Avant de tenter de me redresser, j'étirai doucement mes jambes et mes bras sous la couverture. Ne plus ressentir de souffrance physique me mit du baume au cœur. Je ne pus retenir un profond soupir de soulagement qui alerta aussitôt le spectre. Il vint se pencher sur moi l'air inquiet : « Taïs, le bonjour… Comment vous sentez-vous à présent ?

— Bien, bien… ». Comme je m'asseyais sur ma couche, Sauge apparut, venant d'un coin de la pièce, un bol fumant en mains : « Du lait de chèvre aux noisettes, bien chaud ! ». J'étais à peine assise qu'elle me le tendait déjà sous le nez. Je m'en saisis machinalement, hochant la tête en guise de remerciement. Elle tourna aussitôt les talons en annonçant : « Et j'ai du pain du jour aussi ! Le beurre est un peu clairet mais tout à fait convenable ! ». Ofélius m'observait d'un air étrange. Je le surpris en lui demandant tout à trac : « Est-ce Vigo a renvoyé l'archer ?

— L'archer ? Oh… Oui, oui, aux premières lueurs de l'aube, sous bonne garde.

— Bonne garde ?

— Des villageois très volontaires !

— Et l'équipement ? Les armes ? ». Sauge revenait vers nous, elle me donna une énorme tartine arborant une généreuse couche de beurre. Puis elle se planta devant moi jusqu'à ce que je fasse honneur à sa préparation. Je mordais dans la tranche de pain, tout était fort goûteux mais le lait de chèvre ne fut pas de trop pour faire passer cette bouchée un peu étouffante. Là seulement, la vieille femme nous dit : « Je vais prévenir Vigo de votre réveil, je reviendrai avec du fromage ! » avant de quitter la maison sans plus de manières. Je la suivais des yeux en m'interrogeant sur son changement de comportement. Mais le pain frais et le lait m'avaient ouvert l'appétit, en poursuivant ce repas, je demandai à Ofélius : « Elle n'est plus aussi portée sur la prophétie non ?

— C'est une dame très sage. Elle a compris que vous n'étiez pas très… réceptive aux croyances de Paliveen. Entre autres…

— Tant mieux. ». Je bus une longue lampée de ce délicieux lait où Sauge avait écrasé quelques noisettes, sans plus m'en faire. Mais le vieux spectre me dit, d'un ton presque détaché : « Ne méprisez pas ces gens pour leurs croyances, Taïs, d'autant qu'eux, croient en vous. ». Je me levais pour déposer le bol vide sur l'unique table de la pièce en rétorquant : « Je ne méprise jamais les gens, uniquement les croyances. ». Vigo entra sur ces mots, son allure me surprit. Sous sa forme humaine, il était vêtu de pied en cap d'une de ces armures de cuir noir que portaient habituellement nos ennemis. Sa chevelure rebelle nouée en catogan, il avait fort belle allure. Les mains sur les hanches, je lui souris en disant : « La mise des Nécromanciens te va presque trop bien ! ». Il ébaucha une vague grimace tandis que Sauge

et Svar entraient à sa suite. Ce dernier portait lui aussi la tenue réglementaire des hommes du Merca et ne semblait pas très à l'aise. Il se plaignit de se sentir à l'étroit dans ses bottes mais Vigo le fit taire quand il m'annonça : « Nos plans ont changé.

— Quoi ?

— La reine m'a parlé. Le portail le plus proche d'Üzgor a été détruit. ». Face à mon expression aussi inquiète que contrariée, il poursuivit : « Elle m'a indiqué un autre portail que nous pourrons rejoindre par celui de Paliveen. Il n'est pas aussi proche que l'autre mais… nous n'avons pas d'autre option pour nous rapprocher de la capitale au plus tôt.

— À combien de lieues d'Üzgor se situe cette porte-ci ? ». Il détourna le regard, conscient que sa réponse ne me réjouirait guère et c'est Ofélius qui répondit à sa place : « En menant grand train à cheval… Plusieurs semaines, peut-être un mois. Mais par la route, plus du double, c'est certain. ». Ma main droite se posa sur mon ventre rebondit par réflexe, le spectre ajouta aussitôt : « Vous avez encore le temps, Taïs, tranquillisez-vous.

— Combien selon vous ? ». Il marqua un temps de réflexion très court avant de répondre, du bout des lèvres : « Selon mes calculs, deux mois au moins. ». Plus que jamais, les jours m'étaient comptés. Et, comme s'il avait tout perçu de cette conversation, mon enfant choisit cet instant pour s'éveiller. Je perçus une ruade très nette dans ma matrice. Vigo tira la carte qu'il avait rangée sous son plastron de cuir et la déroula sur la petite table de Sauge en m'expliquant : « Le portail est situé ici, dans l'Est. Il y avait là une grande ville depuis longtemps disparue. C'est la région des landes mortes, c'est ainsi que l'appellent les gens du coin.

— Tout un programme. ». J'avais lâché ces mots dans un soupir. Vigo tenta de balayer ma contrariété et dit, en repliant la carte : « On n'a plus du tout le temps de lambiner à présent. Dès que tu te seras changée, nous partirons, les chevaux sont prêts, nous t'attendons dehors. ». D'un geste, il intima à tout le monde de sortir mais au regard inquiet qu'il me lança en refermant la porte derrière eux, je sus qu'il ressentait la même chose que moi. Contrariété et anxiété… Je rassemblais mes effets sur la table en gestes nerveux puis ôtais la vieille robe que je portais, mâchoires serrées. En me préparant machinalement, je repensais à Nassuria et à la conversation que nous avions eu à propos des choix et des circonstances. Elle avait dit vrai et cela m'agaçait…

Je dus revoir l'agencement de ma tenue car l'ampleur de mon ventre ne me permettait plus de fermer mon pantalon ou mon pourpoint. La chemise d'Angus que je portais était suffisamment grande pour que je n'y sois pas encore à l'étroit mais cela ne durerait guère. Mon gros ceinturon calé sur le bas du pelvis n'était pas d'un confort optimal mais il empêchait encore mon pantalon de descendre. En cet instant, il m'était difficile de m'imaginer ferraillant à nouveau sur un champ de bataille ; même si Ofélius m'assurait, encore et encore, de la solidité physique des femmes Ereehators lors de leur grossesse. Mon corps changeait bien trop vite, je ne le reconnaissais que très peu. Car mon ventre n'était pas le seul à s'être considérablement arrondi. Ma poitrine me semblait plus lourde et plus grosse elle aussi. Alors que j'allais quitter la chaumine, un morceau de miroir près de la porte me fit marquer un arrêt. Je ramenais distraitement ma tignasse folle en arrière et lâchais, en fixant l'éclat jaune dans mes yeux : « Ne te presse pas, Flynn. Par pitié. »

Au-dehors, de nombreux villageois s'étaient rassemblés autour de mes compagnons. Parmi eux, certains avaient récupéré les vêtements et les armes des soldats. Ceux-là me suivirent du regard avec gravité. Je compris qu'il s'agissait de nos nouvelles recrues. Environ une vingtaine d'hommes et une poignée de femmes. Après un bref échange de caresses avec Terys, je montais en selle. Loryann en fit de même, et bien qu'elle portât ses longs cheveux élégamment tressés, je découvris qu'elle aussi avait revêtu une armure de cuir. Et la mine morne qu'elle affichait en disait long sur le fait de porter une mise masculine… Peu après, accompagnés par un cortège de villageois aux visages graves, nous nous rendîmes tous au vieux portail ruiniforme qui nous attendait, déjà activé par le pouvoir de Nassuria. Juste avant de franchir le passage, un passereau vint se poser entre les oreilles de Terys. Comme j'avais une once d'hésitation, l'oiseau se tourna vers moi pour me dire : « Chacun a fait ses adieux, Taïs. Nous pouvons y aller. ». Dans la minute qui suivit, ayant remis pied-à-terre, je franchissais le portail et la première sensation qui me vint de l'autre côté, fut une bourrasque tiède qui me fit plisser les yeux. Je fis encore quelques pas auprès de ma jument en embrassant le paysage du regard tandis que mes araignées me rejoignaient. Une plaine totalement dénuée d'arbre, dévorée de tous côtés par une bruyère épaisse bruissant sous le vent. L'espace d'une seconde, j'aurais pu croire que la forêt tentaculaire de Lyrkania avait fui aux limites de ma vision. Que quelque chose ici l'avait surpassée… L'un après l'autre, mes compagnons me rejoignirent, les hommes de Paliveen ouvrant de grands yeux sidérés en marmonnant je ne sais quelles prières face au

prodige qu'ils expérimentaient. À peine était-il passé que Vigo interpellait Ofélius : « Quelle direction, spectre ? ». La vapeur rouge apparut autour du petit oiseau tandis qu'il répondait : « Je vous dis cela dans un instant. ». Le passereau se raidit et tomba raide mort. Il roula du haut de la tête de Terys jusqu'à son encolure. Je le rattrapais dans un geste réflexe avant qu'il ne chût au sol. Pendant une poignée de secondes, je regardais la dépouille de ce simple moineau au creux de ma paume. Encore chaude mais dénuée de vie. Vigo, le regard perdu au loin, approcha en me disant : « La terre des landes mortes ! Ma foi, ça porte bien son nom, il n'y a rien ici ! ». Je déposais l'oiseau mort au sol en soupirant : « Rien que nous, oui… ».

Peu après nous prîmes la direction du Nord, suivant la vapeur rouge d'Ofélius à travers l'immense étendue de lande battue par les vents. Le soleil, dès qu'il fut à son zénith, ne nous épargna guère. Et si quelques nuages blancs ne s'étaient égarés au ciel, la chaleur eut été plus que pénible. Même si les hommes de Paliveen ne paraissaient pas vraiment en souffrir, rompus aux rudes conditions de travail de tout paysan. Je dus revoir mon jugement sur eux car ils firent preuve d'une résistance physique remarquable tout au long du trajet qui nous mena à notre première halte. Trois heures de marche soutenue à fouler bruyère et rocaille sans émettre la moindre plainte. Quand le spectre vint nous annoncer avoir repéré un ancien campement loin devant, je saisis l'occasion d'offrir un peu de repos aux villageois. Je proposais à Vigo : « Nous devrions aller y jeter un œil, juste toi et moi.

— Pour quoi faire ? ». À mon regard oblique vers les hommes, il comprit. Il donna quelques directives à Svar avant que nous ne partions à la suite d'Ofélius, au petit trot. Et plus nous prîmes de distance, plus l'allure de nos chevaux s'accéléra. Nous arrivâmes bientôt aux abords de ce qui avait dû être — effectivement — un campement. Une poignée de tentes avaient été dressées là, longtemps auparavant. La toile de certaines, à moitié déchirée, battait piteusement dans le vent tiède. En approchant, nous découvrîmes quantité d'objets usuels abandonnés çà et là. Certains brisés, d'autres encore à la place où on les avait posés. Comme cette marmite reposant sur les restes d'un foyer. Tout était maculé de poussière, de traces de pluie passée et de moisissure. Ceux qui avaient installé ce campement l'avaient abandonné en un clin d'œil, c'est du moins la première pensée qui me vint. Nous nous séparâmes pour explorer les lieux, et je pénétrai alors dans la première tente encore debout. Elle me rappela celle de Valoran Keller, le chef de la division des ombres. Une table trônait au milieu et tout autour, des coffres et quelques autres petits meubles. Au sol, un tapis pourrissait, jonché d'une multitude de petits objets tels que des livres, de vieux papiers, de la vaisselle et… une

pipe. Je m'accroupis pour la ramasser. C'était une pièce très fine au fourneau métallique. En la frottant entre mes doigts, je réalisais qu'il s'agissait d'argent plutôt que de simple métal. L'odeur était facilement identifiable. Un objet de valeur, à n'en pas douter. Celui qui l'avait oublié là devait s'en mordre les doigts. Distraitement, mon regard courut au ras du sol et quelque chose sous la table attira mon attention. Une boîte à demi renversée. La pipe toujours en main, je m'agenouillai pour me saisir de la boîte qui acheva alors de déverser son contenu sur la carpette moisie. Des pièces, ainsi que plusieurs bijoux. Surprise, j'examinai un collier dans le creux de ma paume. De l'argent là encore. Rehaussé de pierres précieuses à peine ternies par les éléments. Je m'interrogeai quand Vigo entra en lâchant : « Cet endroit pue la mort. ». En levant les yeux vers lui, je lui tendis le collier. Il eut un air étonné en s'en saisissant. Je me relevais : « Tu as raison, on ne laisse pas de telles choses derrière soi.

— Sauf si on veut sauver un bien plus précieux.

— Tel que ?

— Sa vie. J'ai trouvé de nombreuses armes, des armures laissées au sol. Des bottes et des braies ! Comme si ces gars avaient juste… disparu ! ». Ofélius apparut près de nous, me faisant presque sursauter. Il dit, d'un ton grave : « Ils sont encore ici. Enfin… Juste là. ». Il pointait un doigt vers le sol et face à nos expressions incertaines, il ajouta : « Un Rigalès, Taïs. ». Un frisson me parcourut l'échine à l'évocation de cette créature mi-plante mi-animale. Vigo m'interrogea du regard. En soupirant, je lui demandai : « Une horreur qui ressemble à un arbre avec des branches tentaculaires ? Ça ne te dit rien ?

— Oh, un Rigll !

— Appelle ça comme tu voudras, ça reste une horreur.

— Oui ! Mais je n'en ai jamais vu. Juste entendu parlé dans les légendes.

— Eh bien moi, j'en ai croisé un et j'espérai bien ne plus en voir. Ne nous attardons pas ici. ». Je déposais la pipe d'argent sur la table avant de quitter la tente. Vigo me suivit en arguant : « Mais il y a des choses à récupérer ici avant de partir ! ». Sans tenir compte de ses mots, je questionnais Ofélius sur le Rigalès, sa réponse ne me rassura qu'à moitié : « La créature est en sommeil, elles agissent ainsi quand la nourriture se fait rare. Les hommes de ce bivouac ont péri il y a plusieurs mois déjà. Et je pense que ce sont eux qui l'ont apportée ici.

Elle leur aura échappé et…

— Vous pouvez la voir ?

— Oui, recroquevillée à quelques mètres sous nos pieds. Regardez par ici, on peut voir ses réticules.

— Pardon ?

— Ces entrelacs de racines très fines là… Cela lui permet de capter les mouvements de ses proies potentielles. Mais n'ayez crainte, il faut les fouler pour l'alerter et aucun de vous ne l'a fait. ». Vigo n'avait rien perdu de cette conversation, il conclut : « Très bien, ramassons ce qu'il y a d'intéressant, nous savons où ne pas mettre les pieds. ». Il retourna aussitôt sous la tente, me laissant perplexe. Il m'apparut encore une fois clair que pour lui, plus rien ne comptait que le but qu'il s'était fixé. Et qu'il ne se souciait plus guère des risques encourus dans cette quête. Vigo était en guerre. Mais sans doute l'avait-il toujours été…

Revenir auprès de nos compagnons nous prit bien plus de temps que de les quitter car nous dûmes faire le chemin à pied. Nous avions chargé nos montures d'armes et de matériel divers. Une fois la distribution faite auprès des hommes, nous prîmes le temps de revoir notre itinéraire pour éviter le campement au Rigalès. Ainsi, c'est dans l'après-midi que nous nous remîmes en route pour cheminer jusqu'à la tombée du jour. Au bivouac, avant que le sommeil ne s'abatte sur chacun de nous, les discussions allèrent bon train sur cette mystérieuse créature capable de décimer tout un bataillon. Personne n'en avait jamais vu, les monstres des contes prenaient désormais vie dans les têtes. Je m'en étonnai car dans un pays tel que la Lyrkania, les créatures étranges devenaient la normalité. C'est du moins ce que j'avais pensé, mais sur l'échelle des cauchemars, il n'y avait pas de maître étalon dans l'esprit des Lyrkaniens…

La nuit, douce et étoilée, apporta à chacun le repos attendu et mérité. Et ainsi en fut-il pour les huit autres nuits suivantes que nous passâmes sur les landes mortes. Les journées se succédèrent à un rythme tranquille puisque nous ne croisâmes personne durant cette semaine. Ni être vivant, ni arbre, ni même la moindre colline, la moindre ruine où nous abriter. Mais si les éléments nous étaient cléments, garder la flamme de la sédition vivace dans le cœur des hommes n'était pas chose évidente. Car enfin, la marche n'était pas la première chose à laquelle un combattant pense quand il se lance à l'assaut. Afin de garder notre petite troupe motivée, nous fîmes régulièrement quelques séances d'entraînement à l'épée et à l'arc. Svar

et Vigo formèrent les hommes à un type de lutte bien peu académique qui aurait — en principe — le mérite de les sortir d'un mauvais pas s'ils perdaient leur arme au combat. Je dispensai pour ma part, l'enseignement de base en archerie. Celui-là même que mon père m'avait prodigué. Loryann m'étonna, elle se débrouillait fort bien autant avec une épée qu'au tir à l'arc. Et, un jour qu'elle s'était remarquablement distinguée, je la félicitais avec enthousiasme : « Un très joli tir, vraiment ! Tu t'améliores à chaque jour qui passe !

— Oui, j'aime assez ce genre d'exercice.

— Quand tu planteras une flèche dans le crâne d'une cible, tu verras que c'est encore plus gratifiant ! ». Elle se figea, son sourire disparut instantanément. Je devinai quel était son trouble et, me plantant devant elle bras croisés, je lui demandai : « Tu n'imaginais tout de même pas que je t'entraînai pour tirer sur des pommes à la foire ?

— Non, non… c'est juste que je ne sais pas si… si je serai capable de tirer sur quelqu'un. ». Je marquais une pause silencieuse en la scrutant avec gravité. J'aurais sans doute dû ménager sa sensibilité mais une fois sur-le-champ de bataille, personne ne le ferait. Je lui dis : « Ce qui t'en rendra capable, c'est ton envie de vivre, Loryann. Si tu préfères mourir le moment venu, il y a cependant une chose que tu pourras faire…

— Laquelle ?

— Rien… Ne fais rien. Si tu n'es pas la première à frapper, tu seras la première à mourir. ». Elle serra l'arc contre sa poitrine, je tournais les talons sans plus mot dire.

Au soir du huitième jour, alors que le crépuscule étirait ses couleurs mordorées sur l'horizon, nous installâmes notre campement comme à l'accoutumée, bien trop paisiblement. En débarrassant Terys de sa selle, quelque chose attira mon regard au loin. Dans la lumière déclinante du jour, je n'aurais pu dire si la silhouette horizontale, sombre et longiligne que j'apercevais était celle d'une autre étrange créature, ou bien la ligne des arbres de la forêt reprenant ses droits. Mais en me fiant à ma carte, je n'eus bientôt plus aucun doute. Vigo fut de mon avis quand je l'interrogeai : « Oui, j'attends de revoir la forêt depuis plusieurs jours. J'ai failli croire que le vieux spectre nous avait égarés. ». La voix d'Ofélius tonna non loin : « Ah, je vous en prie ! Je sais encore trouver le Nord sur une carte ! ». Le Vilan l'ignora

ostensiblement, un vague sourire aux lèvres en me disant : « Encore deux jours pour rejoindre la rivière Salaz ensuite deux de plus pour atteindre Orgen.

— Tu connais cette ville ? Orgen ?

— Non. Il faudra être prudents, on nous attend peut-être là-bas. ». Depuis que nous avions franchi le portail de Paliveen, les échanges que j'avais eus avec Vigo tenaient le plus souvent à la logistique et à l'entraînement de nos compagnons. Je le voyais prendre, chaque jour un peu plus, la place de chef qui était la sienne. Les hommes se fiaient totalement à lui et je ne pouvais que les comprendre. Svar quant à lui paraissait prendre enfin les choses au sérieux et Loryann, bien que toujours fragile, s'efforçait de n'en rien montrer. Les voir plus forts et plus résolus jour après jour me remplissait d'une étrange fierté sans doute illégitime. Mais en cette période où je n'avais plus aucune nouvelle d'Angus, le moindre sentiment positif me devenait précieux. Mon fils, de plus en plus souvent actif en mes chairs m'aidait lui aussi à garder confiance en l'avenir. Mais nous n'étions plus seuls, lui et moi, nous étions un parmi les nôtres…

En arrivant sur la berge de la rivière Salaz, nous fîmes une halte qui permit aux hommes de faire varier leur ordinaire en pêchant quelques truites. La végétation alentour était en éveil là aussi. De jeunes plantes d'un vert tendre tendaient leurs feuilles fragiles vers le soleil tandis que de timides violettes diffusaient leur parfum de sous les lourdes frondaisons basses des sapins. En observant la forêt bordant le cours d'eau, je réalisais que bientôt, je n'aurais plus à imaginer quelle avait été la beauté de ce pays. Que bientôt, elle serait de retour. J'en étais à ces réflexions quand Vigo me surprit en surgissant de nulle part : « On approche !

— Quoi ? ». En repartant sur ses pas prestement, il cracha : « Des Vilans approchent ! ». Décontenancée et incertaine, je le suivis aussitôt et découvrais nos hommes se mettant rapidement à couvert dans les fourrés sur l'ordre de Svar. Vigo avança sur la rive, le regard fixé de l'autre côté de la rivière. Je restais à ses côtés, fouillant les environs des yeux sans rien déceler. Mais une puissante odeur fauve envahit bien vite mes narines. Comme je respirai plus intensément, mon ami me demanda, sans même me regarder : « Tu les sens à présent ? ». Je murmurai un oui à peine audible, toute mon attention focalisée sur la recherche de ceux que nous pouvions sentir. Je vis les oreilles pointues de Vigo se tourner un peu vers la droite avant que son regard vert ne prenne la même direction. Bientôt, j'aperçus plusieurs silhouettes entre les arbres. Ma main se posa machinalement sur la

garde d'une de mes épées. La fourrure de l'échine de mon ami se dressa tandis qu'il humait l'air intensément. Les silhouettes se déplacèrent lentement jusqu'à ce qu'un de ces Vilans inconnus s'avance jusqu'au bord de l'eau. Outre sa carrure qui n'avait rien à envier à Vigo et Svar, il avait un faciès rappelant celui d'un molosse. Un vieux molosse à la mandibule prognathe et à qui il manquait une oreille. Un temps indéfini s'écoula durant lequel Vigo et lui s'observèrent en se flairant de loin. Puis l'inconnu lança : « Tu es Crochemort ? ». Deux ou trois secondes passèrent encore avant que mon ami réponde : « Lui-même. ». Six silhouettes étaient restées sous le couvert des bois. Je glissais mes mains jusqu'à mes griffes Nortgate. L'inconnu dit encore : « Nous te cherchons depuis des jours ! ». Comme Vigo ne cillait pas et restait silencieux, l'inconnu écarta la cape miteuse qu'il portait pour en sortir quelque chose. Et ce qu'il tendit devant lui me causa un frisson de surprise. Il avait en main une queue. Certainement la sienne. La fourrure de Vigo s'apaisa. Le Vilan molosse dit quelques mots à ses compagnons par-dessus son épaule et ils quittèrent tous leur abri, tenant devant eux leur queue tranchée… Stupéfaite, je vis mon ami s'avancer dans l'eau vers ses inconnus. J'ébauchais un geste pour le retenir mais la voix d'Ofélius, toute proche, m'arrêta : « Non, Taïs, n'ayez crainte. ». Médusée, je vis le molosse serrer vigoureusement la main de Vigo juste avant qu'ils ne se donnent une accolade virile. Svar et les autres sortirent lentement de leurs cachettes tandis que je restais plantée comme une ahurie. Le spectre m'expliqua, non sans une certaine satisfaction dans la voix : « C'est moi qui ai prévenu notre ami de l'approche de ces Vilans. Bien avant qu'il ne les sente. J'ai eu tout le temps de sonder leurs esprits. S'il y avait eu un quelconque péril, je vous aurais avertie d'abord.

— Et donc ? Qui sont-ils ?

— Des prisonniers en fuite bien sûr. Il semble que les corbeaux narrent vos exploits à toutes les créatures capables de les entendre. Et de créature en créature, les Vilans captifs ont eu vent de tout ceci. La révolte gronde un peu partout en Lyrkania. Ceux-là ont reçu l'aide de jeunes humains qui ont payé le prix de leur trahison malheureusement.

— Vous avez de la compassion pour les humains désormais ?

— Quand ils font preuve de courage… ma foi oui ! ». Nous échangeâmes un sourire entendu, Vigo approchait, accompagné du molosse qu'il me présenta aussitôt. Arthur croc d'acier du clan Crogaar. Nous ne reprîmes pas la route ce soir-là, nos nouveaux compagnons d'armes avaient beaucoup de questions à nous poser, et

beaucoup à nous apprendre sur ce qui circulait à notre sujet. Le Nécromancien fou et le fantôme du renégat. C'était ainsi que l'on parlait de nous. Bien sûr, le pseudo Nécromancien fou avait, par quelque mystérieux sortilège, ramené à la vie le Renégat Vilan qui avait déjà tenté de mener une révolte. De la Nécromancie de bazar, telle que le peuple sait en imaginer. Vigo ne se réjouit pas vraiment d'apprendre que depuis quelques années, on le disait mort… Dans les jours qui suivirent, alors que notre troupe s'enfonçait dans les profondeurs de la forêt, je remarquais vite que les nouveaux venus m'évitaient soigneusement. Autant s'étaient-ils vite liés aux gens de Paliveen, autant semblaient-ils se méfier de moi. Je n'en portais pas ombrage car après tout, je personnifiai précisément ceux qui les avaient opprimés. Et l'idée du Nécromancien fou était fort bien ancrée dans leurs têtes. Ofélius m'expliqua un soir qu'ils craignaient que je ne perde à nouveau l'esprit pour les punir. Vigo et Svar avaient eu beau leur expliquer que rien n'était vrai dans ces histoires, ils ne me faisaient pas confiance. Et je dois dire que la présence de mes amies arachnides ne les rassuraient pas non plus. Mon père et la vie ensuite m'avaient cependant appris que la confiance se gagne et je savais quoi faire pour la mériter.

Il nous fallut cinq jours pour rejoindre la petite ville d'Orgen. Nous installâmes notre campement à trois kilomètres environ, dans une partie accidentée des bois. Après avoir confié le commandement des hommes à Svar, nous partîmes, Vigo, Ofélius et moi — toujours flanquée de mes araignées — en direction d'Orgen. Le spectre ne pouvait partir en exploration à une trop grande distance de ma personne, nous dûmes donc patienter aux abords de la ville sous le couvert de fourrés. C'était une autre de ces bourgades cerclées de palissades de bois fort hautes. Il est vrai que la Lyrkania ne manquait guère d'arbres pour ce faire… Nous ne patientâmes pas plus d'un quart d'heure avant qu'Ofélius ne revienne nous faire son rapport : « Cette ville est tout à fait pittoresque et je n'y ai repéré qu'une poignée de soldats escortant un vieillard. Un Nécromancien totalement sénile, son esprit est d'un chaos indescriptible !

— Cinq soldats seulement ?

— Oui Taïs, le vieil homme n'est sans doute pas un personnage très important à la cour du Merca. ». Je suivais Vigo qui se dirigeait déjà vers la route menant à Orgen avec un sentiment étrange. Mais je ne lui en dis pas un mot quand il reprit sous mes yeux son apparence humaine. Il tira de son sac une chemise qu'il passa prestement en me

disant : « Tu es le voile d'oubli ? Je préfèrerais agir en toute discrétion avant de décider de quoi que ce soit… ». J'acquiesçais en tirant la petite boîte noire d'une de mes poches. Il attendit que je le farde et que j'en ai fait de même pour moi avant de m'enjoindre à le suivre. Nous n'avions pas fait dix pas vers l'entrée du bourg qu'il me demanda presque distraitement : « Ça ne va pas ? Tu as l'air ailleurs…

— Seulement cinq hommes pour protéger un Nécromancien alors qu'ils sont à notre poursuite un peu partout, ça me paraît… bizarre.

— À moi aussi mais on a ça. ». Il pointa vaguement de l'index ses yeux avant de soupirer : « Et puis, pour une fois, on pourrait avoir de la chance. ». Un éclat rieur traversa ses prunelles de jade quand il m'adressa un petit clin d'œil. Je lui souris en retour tandis que nous passions la porte grande ouverte d'Orgen. Et dans l'instant, je compris ce qu'Ofélius avait entendu par « pittoresque ». Car là, au cœur de l'insondable forêt, cette petite ville se payait le luxe de se parer de grandes et hautes maisons coquettes. Avec une particularité surprenante : absolument tout en ces bâtisses était fait de bois, exception faite des vitres, évidemment. Mais tout le reste, des poignées de porte aux tuiles des toits, en passant par les cheminées et les margelles des puits, tout était en bois. Je ne vis pas la moindre pierre taillée nulle part. Pas même à la base des maisons. Remarquant mon regard curieux, Ofélius me dit en aparté : « J'ignore pourquoi et comment mais les habitants de cette ville ont hérité d'un savoir-faire bien connu des Ereehiris : la mogrification du bois. C'est un traitement de la matière qui lui confère des qualités qu'elle n'a pas naturellement. Ainsi, le bois est rendu plus solide que la pierre et totalement ininflammable. ». Un souvenir me revint alors. Le château d'Armansys et sa tour protégée des flammes par un savoir ancien. J'aurais pu jurer qu'il s'agissait de cela, la mogrification. Je regrettai presque de ne pouvoir en parler avec Jonas sur le moment. Puis son emportement et sa propension à la logorrhée me revinrent, le regret s'effaça aussitôt. Mais pas Jonas lui-même. Un rien d'inquiétude me serra la gorge en me demandant s'il se montrerait à la hauteur à présent. Le cadeau d'adieu que je lui avais fait pourrait s'avérer trop lourd à porter. Être un Ereehiris Premier en Ereeven… Le seul, et surtout lui. Vigo m'arracha à l'angoisse qui commençait à m'étrangler : « Hé ?! Tu entends ? ». Il s'était arrêté de marcher et je nous découvrais tous deux plantés devant une auberge. Comme au sortir d'un rêve, je bredouillais : « Oui, oui, je t'écoute…

— On ne dirait pas. Tu m'inquiètes. ». Comme je roulais les yeux en soupirant, il poursuivit : « Le vieux et ses soldats sont à l'intérieur, le spectre est retourné voir. ». Sans y réfléchir, j'avançais sur le seuil de

l'établissement mais quand je m'apprêtais à en pousser la porte, le Vilan me retint par le bras : « Mais qu'est-ce que tu fais ? On n'en parle pas avant ?

— Parler de quoi ? On fait comme d'habitude, non ?

— Solène, regarde autour de toi. ». À ces mots, je réalisais qu'autour de nous, allaient et venaient de nombreux villageois paisibles. En me saisissant de la poignée, je soufflais : « Je serai discrète. ». Il eut un air sombre en réponse, peu convaincu. J'entrais dans l'auberge en levant les yeux au ciel et quand mon regard retomba sur la pièce, je ne compris pas la première chose que je vis. Ofélius, flottant à un mètre au-dessus du sol, comme pétrifié. Dans la seconde suivante, un cliquetis sec se fit entendre et juste après, je reçus un coup à la gorge si violent que j'en fus projetée contre la porte. Elle se referma brutalement sur Vigo qui me suivait. Écroulée au sol, le souffle coupé, je voulus capter l'Ihra en portant une main à ma gorge douloureuse mais mon bras retomba aussitôt comme s'il était soudain fait de plomb. Tout mon corps s'alourdit implacablement tandis que mon menton retombait contre ma poitrine. Un vent de panique souffla sous mon crâne, j'étais incapable de bouger ou de capter la moindre énergie. Mes cheveux tombèrent en rideau noir devant mon visage et je ne pus qu'apercevoir plusieurs bottes courir vers moi sur le plancher. On me souleva sans ménagement au moment même où Vigo, ayant repris sa forme animale, défonçait littéralement la porte pour faire irruption dans la pièce. Ceux qui me tenaient me lâchèrent, je retombais comme une poupée de chiffon, mon visage s'écrasant brutalement contre les lattes. Je ne voyais plus rien, la face couverte par ma tignasse mais je percevais un chaos de sons et d'odeurs qui n'avaient rien de rassurant. Que m'avait-on fait ? J'étais paralysée ! La panique m'envahissait mais mon corps refusait de se mouvoir ! Quelque chose frappa le sol non loin de ma tête, quelque chose venant de sous le plancher. Une fois, deux fois, des coups de plus en plus forts. Et soudain, un fracas et une secousse qui me fit penser à une explosion. Ce qui avait frappé le sol venait de jaillir dans la pièce. L'odeur de terre, les sons… Tethra ! Kana avait quitté mon dos à ma première chute en entrant et dans le brouhaha ambiant, j'imaginais sans peine que les deux arachnides avaient pris part au combat que menait Vigo. Et très vite, tout parut s'arrêter. Je n'entendais plus que la respiration anarchique du Vilan et les tapotements secs des pattes des araignées sur le bois. Elles revinrent vers moi, Kana dégagea les cheveux sur mon visage en mouvements si saccadés que je pouvais sentir sa nervosité. Vigo me surprit en tombant à genoux près de moi pour haleter : « Solène ? Tu es blessée ? Sol… ». Il venait de me retourner et, étendue sur le dos, je pus voir sa face animée d'un regard

furieux tandis qu'il regardait ma gorge. J'aurais voulu le questionner mais je ne pouvais pas parler. Quand il glissa sa grande main griffue sous ma tête, je remarquais deux carreaux d'arbalète plantés dans le haut de son torse. Il prit une inspiration avant de me dire, presque à mi-voix : « Ils t'ont mis un Vorkarem… Comme celui dont tu m'avais parlé, celui qui leur a permis de capturer ton mari… ». Les battements de mon cœur s'accélèrent, des images d'Angus, de Bart, de sa tête roulant au sol se télescopaient sous mon crâne. Ma vision se fit floue, embuée de larmes incontrôlables ; je perdais pied, en proie à une terreur délirante. Kana s'agita près de mon visage et dans mon cou, elle tentait de me défaire du collier de volonté, en vain. Je pouvais lire une forme de désespoir se dessiner sur le faciès de Vigo et ma panique ne s'en trouvait qu'accrue. Il me souleva du sol en se relevant, ma tête bascula en arrière mollement. Je pus alors voir Ofélius toujours pétrifié dans l'air, visiblement aussi paralysé que moi. J'aurais voulu hurler son nom, il était mon dernier recours, il devait savoir, il aurait pu m'aider ! Je devenais folle, prisonnière de ce corps qui ne m'appartenait plus ! Vigo se raidit soudain, le regard perdu droit devant lui. Il demeura ainsi quelques secondes puis se retournant d'un bloc, il se dirigea vers une table et m'y déposa délicatement. À travers le rideau de mes larmes silencieuses, je vis que sa torque était légèrement illuminée, je compris que Nassuria se manifestait à travers lui. Il tendit sa large main au-dessus de mon ventre, l'y posa en douceur avant de dire, d'un ton monocorde : « Libère-là, Flynn. Libère-là comme elle t'a libéré. ». Ma respiration, déjà considérablement oppressée se fit quasi impossible sous l'effet d'une autre chappe d'angoisse. L'air n'arrivait quasiment plus à traverser l'étau d'effroi qui m'écrasait la trachée, mon cœur tambourinait si vite qu'il n'était plus qu'un long écho sourd contre mes tympans. Si je n'avais été pétrifiée, je me serais sans aucun doute débattue comme une furie, comme Bart l'avait fait juste avant de perdre la tête. Cette image ne quittait plus mon cerveau, je ne pouvais plus du tout respirer, je perdais la raison ! J'allais mourir moi aussi ! Mon enfant allait mourir ! Mon âme tout entière hurlait sa peur et son désespoir quand soudain… Au creux de mes entrailles, du fond de cette enveloppe inerte, mon fils s'éveilla. Plus intensément qu'il ne l'avait jamais fait, il rua dans son cocon de chair. Envoyant des coups très nets de tous côtés et à chacun de ces coups, ma peur de mourir se muait un peu plus en une peine indescriptible. Bientôt je ne craignis plus la mort. Pas la mienne, non, la sienne. Ce petit être, fruit de mon seul amour n'aurait pas l'occasion de vivre. Je deviendrais bientôt son tombeau… Dans le chaos douloureux de mon esprit, ma plus vieille alliée alluma un incendie monstrueux. La colère. Et plus cet incendie grandissait, plus je sentais sa chaleur emplir tout mon corps, courir

sous chaque grain de ma peau. Je restais immobile mais je me consumais littéralement de l'intérieur, la souffrance morale se mêlait à la souffrance physique. Si bien que mes yeux se révulsèrent mais même plongé dans le noir, mon esprit se calcinait un peu plus à chaque seconde. Le temps semblait vouloir s'étirer indéfiniment jusqu'à ce que ma propre voix me surprenne. Je hurlais. Je hurlais à m'en déchirer les cordes vocales. De ces hurlements de bête à l'agonie. Mes prunelles se rétablirent tandis que je comprenais que je reprenais le contrôle sur mon corps. Et, en voyant Vigo penché sur moi, l'air effaré, le courage me revint. Dans un geste réflexe, je m'agrippais à la fourrure de sa poitrine. Je découvris alors la peau de ma main rayonnant d'une puissante lumière jaune. Je compris que je n'étais pour rien dans ce qui se produisait. Mon fils, sa lumière, son énergie étaient à l'œuvre. Toujours dévorée par une brûlure sans nom, je pus commencer à me mouvoir jusqu'à me redresser. Vigo m'aida, la face baignée par la lumière que je dégageais. Il me prit par les épaules en bredouillant, d'une voix éteinte : « Qu'est-ce qui se passe ? Ton énergie… le collier… ». Comme je recommençais à respirer normalement, je portais mes deux mains à ma gorge. Mes doigts entrèrent en contact avec une substance visqueuse et quand je les examinais, j'y vis ce qui ressemblait à du métal liquide. Vigo souffla : « Il a… fondu ! ». Les mouvements de mon enfant se calmèrent peu à peu et ma luminosité diminua, suivant leur apaisement. En quelques secondes à peine, ma peau ne brilla plus. Seules mes prunelles restèrent illuminées…

Chapitre 42 :

La dernière porte.

Piteusement assise en tailleur sur une table de l'auberge, je ne réalisais pas encore tout à fait ce qu'il venait de se passer. Les battements de mon cœur, toujours rapides, me gardèrent fébrile pendant quelques secondes avant que mon regard n'explore vaguement les lieux. J'avisais cinq cadavres et un vieil homme blessé, prostré dans un coin de la pièce. Le Nécromancien. Puis mes yeux se posèrent sur Ofélius. Quelque chose le maintenait figé, prisonnier. Vigo me demanda à mi-voix : « Tu te sens mieux ? Il vaudrait mieux, d'autres problèmes ne vont pas tarder… ». Il esquissa un mouvement de tête par-dessus son épaule. Par la porte éventrée, j'avisais au-dehors un attroupement de villageois aux yeux ronds comme des billes. Mais aussitôt après, mon regard revint vers le Vilan et les carreaux d'arbalètes toujours plantés dans sa poitrine. J'en arrachais d'un geste rapide. Il grogna furieusement, crocs apparents : « Arrête ! Je peux le faire moi-même ! ». Je quittais la table pour approcher d'Ofélius, ignorant volontairement les villageois afin de ne pas en rajouter à leur émoi. Ne trouvant aucun artéfact près de lui, j'en déduis que sa pétrification était causée par autre chose. Par quelqu'un. Je me précipitais alors auprès du vieux Nécromancien pour lui ordonner de libérer le spectre d'un ton sec. Aucune réponse cohérente. Le vieillard marmonnait en bavant, son regard gris fixé sur le vide : « Accroche-toi à tes braies, vieux démon… accroche-toi bien à tes braies… accroche-toi… ». Sénile, à n'en point douter, nul besoin de fouiller son esprit pour s'en rendre compte. De profondes lacérations sur ses jambes déversaient un flot de sang épais autour de lui sur le plancher. Il serait bientôt mort, exsangue. Je l'attrapais par les épaules en m'agenouillant et approchais mon visage du sien pour tenter la carte de la douceur : « Hé… Vous m'entendez ? Ohé ? » Comme s'il remarquait seulement ma présence, son regard flou trouva le mien et il me dit, comme si nous étions de vieux amis : « J'ai perdu dix pièces d'argent sur le corniaud de ce bâtard ! Tu te rends compte ?

— Oui, c'est une somme.

— Qu'il s'accroche à ses braies ce vieux cul de truie !

— Qui ça ?

— Qu'il s'accroche, la folle va lui faire payer ! à lui et à tous ses rejetons maudits ! Qu'ils s'accrochent tous ! ». C'était sans espoir. La réalité de cet homme n'était plus la nôtre. Vigo s'impatienta : « Est-ce qu'on va attendre qu'ils sortent les fourches et les flambeaux pour ficher le camp d'ici ?

— Je ne peux pas laisser Ofélius dans cet état ! Nous avons besoin de lui ! ». Il marmonna quelque juron et me surprit en venant attraper la nuque du vieillard pour la briser dans la même seconde. Je sursautais au craquement : « MAIS ENFIN ?! ». Face à mon regard furieux, il se contenta d'ébaucher un geste vers le spectre qui se mouvait à nouveau en pestant : « Par toutes les lunes rouges ! Comment ai-je pu oublier ce tour d'étudiant !!

— Ofélius !

— Taïs, je suis confus ! Je me suis fait prendre comme un novice ! Ce vieux fou ne se souvenait que d'une seule et unique incantation ! Celle de la glace spectrale, pour mon malheur !

— C'est sûrement la raison pour laquelle il a été envoyé avec une si petite escorte, mais pas sans Vorkarem ! Une tentative hasardeuse qui a bien failli réussir.

— Mais j'ai tout vu. L'énergie de votre enfant… C'est prodigieux. Je n'ai jamais vu cela et j'ignorai… Je n'aurais pu imaginer cela possible !

— Moi non plus, croyez-le bien. Mais pour l'heure… ». Je me tournais, le regard grave vers la populace qui s'agitait à l'extérieur. J'ignorai totalement s'il était possible de ramener ces gens à la sérénité mais il fallait le tenter. L'itinéraire le plus court pour notre troupe passait par Orgen et nous avions d'ores et déjà perdu assez de temps. Quand je passais devant lui, Vigo m'interrogea : « Que comptes-tu leur dire ? ». Je ne répondis rien, je n'en avais aucune idée…

La lumière crue du soleil était par moment atténuée par quelques épais nuages blancs quand je fis un premier pas sur le seuil de l'auberge. Un groupe d'une vingtaine de personnes se tenait face à moi et de nombreux autres villageois fuyaient en tous sens aux alentours. La terreur se lisait aisément sur les visages et je n'aimais pas en être la

cause. Mais après ce qui venait de se passer, je ne pouvais que comprendre les réactions de ces pauvres gens. Qu'aurais-je pu leur dire pour les ramener à la paix ? Je savais mieux que quiconque combien les actes marquaient mieux que les mots. Devant moi, je repérai cependant vite un homme d'une cinquantaine d'années qui semblait mieux contenir sa crainte que les autres. Le chef du village, certainement. C'est du moins ce que je pensai en m'adressant à lui d'un ton posé : « Vous n'avez rien à craindre de nous. ». L'homme parut fort surpris et jeta des regards incertains à celui qui se tenait à sa droite. Plus jeune, plus grand et moins âgé, ce dernier fit un pas vers moi pour me dire : « Alors partez. Maintenant. ». Vigo me suivit au-dehors, je vis les visages redoubler d'angoisse. Sous sa forme animale, couvert de sang, il se tint en retrait derrière moi quand je demandais : « Êtes-vous le chef ?

— Je parle pour les autres, oui. Et je sais qui vous êtes.

— Oh…

— De maudits renégats qui semez la mort et la désolation partout où vous passez ! ». Une jeune femme blonde vint s'accrocher à son bras en geignant : « Je t'en prie, tais-toi Pierre… ». Elle était terrorisée, osant à peine lever les yeux vers moi. Je marquai un court silence avant d'annoncer audit Pierre, toujours aussi calmement : « Cette nuit nous traverserons votre village afin de poursuivre notre voyage par le plus court chemin. Vous n'aurez qu'à vous boucler dans le confort de vos maisons et nous ignorer. Aucun mal ne vous sera fait, je vous en donne ma parole.

— Votre parole ? La parole de qui ? Vous n'avez… vous n'avez même pas de visage ! ». Le voile d'oubli, je l'avais oublié. Je m'avançai spontanément vers Pierre en lui tendant une main. Il recula, ainsi que la plupart des villageois autour de lui. Un mélange de lassitude et d'agacement me fit lâcher un soupir sonore. Ofélius vint me murmurer à l'oreille : « Ils sont terrifiés, Taïs, vous ne parviendrez pas à les ramener au calme ainsi… ». Nettement irritée par ce manque de confiance, je m'élançais prestement vers Pierre et me saisis de son visage à deux mains sans que personne n'ait eu le temps de réagir. Des cris fusèrent, la petite foule s'éparpilla comme une volée de moineaux apeurés. Même la femme blonde s'écarta vivement jusqu'à en choir au sol. Entre mes mains, le visage de Pierre se tordit de stupeur. Ses yeux écarquillés distinguaient enfin mes traits quand je lui murmurai entre mes dents : « Maintenant, tu me vois ? ». Une montée de colère m'invita alors à l'effrayer davantage mais je la refusai et repoussais violemment l'homme qui tomba juste à côté de sa femme. Je pris une

seconde pour contrôler mes nerfs avant d'ajouter : « Nous reviendrons à la tombée du jour. Si vous tentez quoi que ce soit pour nous empêcher de traverser Orgen, nous brûlerons tout. ». J'entendis Vigo soupirer juste derrière moi. Un profond soupir désabusé. Je l'ignorai pour tourner les talents en disant à Ofélius : « Pas un mot. Partez devant. ». Il obéit sans dire un mot tandis que je me dirigeai déjà vers l'entrée du bourg. Les villageois fuyaient à mon approche. Un sentiment mêlé de compassion et d'agacement m'habitait quand Vigo me rejoignit. Il marcha silencieusement auprès de moi jusqu'à ce que nous arrivions aux abords de la grande porte. Là, il toussota avant de lâcher : « Nous ne recruterons personne ici. ». J'affectai de ne lui porter aucune attention mais répondais laconiquement : « Grand bien nous fasse, il n'y a pas de guerriers ici… ». Il ne répondit rien dans l'instant mais une poignée de secondes plus tard, il me demanda : « Ton village en terres humaines était un village de guerriers ? ».

Comme prévu, notre troupe se présenta à l'entrée d'Orgen juste après le crépuscule. Nous trouvâmes la grande porte ouverte, éclairée par de hauts flambeaux mais personne pour en garder l'accès. En pénétrant plus avant dans l'enceinte, je remarquai les nombreux piquets de bois enflammés plantés de part et d'autre de la rue principale. On nous avait balisé le chemin. Sans doute dans l'espoir de ne pas nous voir nous en écarter. Nos hommes, humains et Vilans, restèrent silencieux comme nous le leur avions ordonné. Derrière les panneaux de bois, nous pouvions tous apercevoir la lumière des logis où s'étaient retranchés les villageois. Pour la première fois, je pus m'imaginer à la place des Nécromanciens par la peur que nous inspirions. Et je n'aimai pas du tout cette sensation…

Nous n'avions pas quitté les lieux depuis plus de dix minutes que nous pûmes tous entendre les habitants d'Orgen refermer les portes du village derrière nous. Un grincement lourd et sinistre comme l'impression que nous leur avions faite. Vigo ne me dit pas un mot, ne me fit le moindre reproche. Il attendit que nous ayons établi un autre campement à distance du village, une bonne heure plus tard. Et alors que je préparai distraitement ma couche auprès d'un feu, il vint s'asseoir à côté de moi en soufflant bruyamment. Sans m'interrompre, je l'interrogeai du regard et il me dit simplement : « Je n'aurai pas fait mieux. ». Je dépliais ma couverture sans lui accorder plus d'attention mais il poursuivit : « Personne n'aurait pu rallier ces gens à notre cause après ce qu'ils ont vu. Tu n'as pas à t'en vouloir.

— M'en vouloir ? ». Je m'arrêtais pour m'asseoir moi aussi et lui

demander : « Tu penses vraiment que je culpabilise ?

— On dirait bien.

— Détrompe-toi.

— Eh bien quoi alors ? Tu as une mine de six pieds de long depuis… ». En appuyant mes coudes sur mes genoux, je pris ma tête entre mes mains, soudain profondément lasse. Il soupira encore avant d'ajouter : « Tu peux me parler, je crois non ? Même si avec tout ça… On n'a pas eu beaucoup d'occasions de le faire.

— Te parler de quoi ? De cette sensation détestable que j'ai eue en traversant Orgen ? Celle qui me rappelle que la reine avait raison ? Que tout ce qui fait que notre cause est juste c'est… un ensemble de circonstances ! ». Sans le regarder, je pus sentir son désappointement. En m'installant en tailleur, je lui adressai un regard las : « Oublie ça. Je crois juste que… je suis fatiguée. Angus me manque. ». En prononçant le nom de mon bienaimé, un voile de larmes envahit mes yeux. Je sus alors qu'un mot de plus déclencherait un sanglot. Il posa sa lourde main griffue sur mon épaule en murmurant : « Je sais. Je le vois. À chaque jour qui passe. ». Je levai un regard hésitant vers lui, il ajouta alors : « Et c'est pour ça que tu tiendras. ». Il y avait dans son regard bestial, un éclat de confiance indéfectible qui me fit l'effet d'une caresse sur le cœur. Celui-là même qui me manquait tant et que je ne trouvai d'ordinaire que dans les yeux d'Angus.

Après Orgen, nous nous enfonçâmes toujours plus loin dans la forêt durant presque deux semaines. Nous avions franchi deux autres rivières, arpenté des lieues et des lieues sur un relief escarpé. Au fil des jours et des entraînements, nos hommes prirent de l'assurance, affirmèrent leurs compétences naissantes. De solides amitiés se nouèrent entre Vilans et humains, la barrière de la race s'effaçant face à l'espoir de liberté. Avoir le même oppresseur les réunissait dans l'envie de vengeance. Et même s'ils gardaient tous une certaine appréhension à mon égard, je me réjouissais de les voir ainsi unis. Je ne recherchai guère la compagnie, luttant constamment contre la peine qui m'enserrait le cœur après chaque nuit passée sans nouvelle d'Angus. Ofélius s'inquiétait régulièrement de la froideur dans laquelle je me murai. Je l'envoyai paître la plupart du temps, consciente que le seul fait de parler d'Angus, de prononcer son nom, fragilisait l'armure morale derrière laquelle je m'abritais. Il n'insistait pas. Personne n'insistait. Loryann ne me posait jamais aucune question trop

personnelle. Vigo me gardait à l'œil et se contentait d'être là chaque soir pour dormir à mes côtés. Svar quant à lui se révélait à sa nature de meneur d'hommes. Il était devenu la voix de nos soldats. Chacun préférant passer par lui plutôt que de s'adresser à Vigo directement. D'après Loryann, ce dernier les impressionnait autant que je les effrayais. Quoi que nous ayons voulu faire, l'image du Nécromancien fou et du rebelle revenu d'entre les morts persistait en l'esprit de nos compagnons. Un soir, alors que je m'apprêtais à me coucher, Vigo me rejoignit comme à son habitude pour s'étendre auprès de mon feu. Il me surprit en me disant d'un ton léger : « Alors comme ça tu es la fille perdue du Merca ?

— Pardon ? ». Il ricana en s'allongeant à même le sol et reprit : « Oui, certains de nos hommes pensent que tu es une des enfants du Merca.

— C'est ridicule.

— Comment veux-tu qu'ils s'expliquent tes pouvoirs ?

— C'est donc pour ça qu'ils se méfient de moi.

— Entre autres choses. ». Il se remit à ricaner. J'hésitai à ramasser quelque chose pour le lui jeter à la tête mais Ofélius nous interrompit en toussotant. Quand il eut toute notre attention, il nous annonça, avec un petit sourire satisfait : « Mes seigneurs, je vous informe que nous sommes à présent à moins de trois lieues des falaises d'Üzgor. ». Vigo s'étendit en plaçant ses mains derrière sa tête et se réjouit : « Parfait. J'avais pensé à établir notre camp de base dans les ruines de l'ancienne académie, qu'en dis-tu Soley'n ?

— Que pourrai-je en dire ? Je ne connais pas la région.

— Il n'y a qu'une route pour rejoindre Üzgor et la vieille académie a l'intérêt de se situer sur les hauteurs en surplomb. Nous aurons un point de vue idéal sur la route et la ville, rien de ce qui en sortira n'échappera à notre surveillance.

— Cela semble parfait, comme tu l'as dit… ». Je m'étendais à mon tour dans la même position que lui. Tethra émergea à demi de terre entre nous, telle une gardienne muette des convenances. Kana, quant à elle se percha dans l'arbre le plus proche pour une autre nuit de surveillance. Les routines quotidiennes étaient désormais bien ancrées chez chacun de nous. Exception faite d'Ofélius qui vint planer au-dessus de nous en s'étonnant : « Est-ce que vous avez déjà établi un quelconque plan d'attaque ? ». Pour toute réponse, Vigo se tourna sur

le côté, visiblement prêt à dormir, en grommelant : « Bien sûr, un plan d'attaque avec vingt-cinq hommes ! ». À la fois vexé et surpris, Ofélius me lança un regard incrédule. Je bâillais largement et lui dis : « Vous mettez la charrue avant les bœufs maître Ofélius… ». Au moment où je fermais les yeux pour lui signifier la fin de cette conversation, il s'offusqua : « Mais enfin ! Vous devriez tous deux être sur des charbons ardents ! Dois-je vous rappeler que vous avez une guerre à mener ?! ». Sans ouvrir les yeux, je soupirai : « Demain…

— Je vous demande pardon ?

— Rappelez-nous cela demain. Pour l'heure, allez hanter un peu plus loin. » Il grommela quelque chose avant qu'un courant d'air glacé ne nous balaye brièvement, Vigo et moi. Je me redressais, prête à rugir mais le spectre avait disparu. En m'étendant à nouveau, je pestais entre mes dents : « Mort, bavard et susceptible ! ». Mais Ofélius avait planté en mon esprit la graine du souci qui ne tarda pas à germer. J'eus toutes les peines du monde à trouver le sommeil ce soir-là. Nous n'étions certes pas encore assez nombreux pour envisager une attaque mais le moment viendrait vite. Je l'espérais en tout cas. D'autres viendraient. Il fallait qu'ils viennent…

Chapitre 43 :

L'académie.

Une fine brume pâle flottait encore sur la forêt quand nous levâmes le camp, le lendemain matin. Le gros de notre troupe resta sous le couvert des bois quand Ofélius nous guida jusqu'au bord de la falaise, Vigo, Loryann et moi. Et dès que nous eûmes franchi l'orée broussailleuse qui nous dissimulait, mon regard se perdit sur l'immensité du panorama qui s'offrit à lui. Je m'approchai au plus près du bord, bouche bée. À perte de vue, une vallée désertique s'étendait tandis qu'en son centre, une ville aux toits et tours de pierre innombrables se dressait telle une montagne artificielle. On eut pu penser qu'elle avait été déposée là sciemment. Construite à distance des falaises, de sorte qu'elles formaient un premier rempart naturel, une frontière nette entre la forêt tentaculaire et la plaine aride. Cette plaine où je cherchais des yeux tout relief qui nous aurait permis d'approcher en toute discrétion, en vain. La cité fortifiée ne devait se situer qu'à une poignée de kilomètres mais rien, sur cette distance n'aurait pu nous dissimuler à la vue des gardes. Pas un arbre, pas un rocher, pas le moindre dénivelé au sol. Vigo me fit sursauter en posant une main sur mon épaule : « Regarde, là-bas. ». Il pointa un doigt sur notre droite au loin et j'avisai alors, comme émergeant des bois, une construction massive pourvue de nombreuses tours, elle aussi. Il ajouta à mi-voix : « L'académie. ». Mon ami me gratifia d'un large sourire puis il tourna les talons en s'exclamant : « En route ! On a perdu assez de temps ! ».

En un peu plus d'une heure, nous arrivâmes aux abords de murs en ruines que nous aurions pu enjamber sans peine mais Vigo voulut que nous empruntions tous l'ancienne entrée de cette vieille académie militaire. De la grande porte double, il ne restait pas grand-chose à dire vrai. Les larges piliers qui l'avaient autrefois soutenue se dressaient toujours là mais le temps et la végétation avaient rempli leur rôle d'effaceurs de mémoire. Partout des ronces et des broussailles dévoraient patiemment la pierre. Mais quand nous nous avançâmes dans l'enceinte, je dois bien avouer que la hauteur des bâtiments encore debout m'impressionna. Ces lieux avaient dû être pour le

moins admirables du temps où les soldats y étaient formés au combat. Cinq tours avaient résisté au passage des ans et se dressaient encore fort haut dans le ciel. Leurs silhouettes brunes, élancées, et leurs toitures en pointes avaient tout d'énormes lances de guerre. Nous mîmes tous pied à terre devant une imposante construction bordée de colonnes basses qui lui donnait des allures de cloître. De gros arbres aux troncs tordus avaient poussé anarchiquement dans la grande cour où nous nous tenions et Vigo ne tarda à ordonner qu'on les abatte. Il entra dans le grand bâtiment en aboyant encore quelques ordres aux hommes qui obtempérèrent aussitôt. Ofélius le suivit, et après avoir demandé à mes araignées de rester auprès de Terys, je le suivis moi aussi, sans trop savoir pourquoi. Quand je les rejoignais dans l'immense pièce jonchée de feuilles, branches et autres restes de meubles en décrépitude, le spectre et le Vilan devisaient avec gravité. J'entendis Vigo soupirer : « Oui, il y a beaucoup de travail mais nous ne manquons pas de bras.

— Et il est clair que c'est le meilleur site qui soit ! à la fois proche de la ville et hors de portée de flèches. Il faut cependant s'attendre à une visite imminente de fils du Crépuscule, le Merca ne nous laissera pas le temps de nous établir. Enfin, pour ma part, je ne le ferais pas. ». Je choisis cet instant pour leur signifier ma présence : « Il faut poster des hommes dans les tours sans tarder. ». Vigo acquiesça en me demandant de prévenir Svar. Je retournais aussitôt à l'extérieur à la recherche de l'homme ours mais, le voyant fort affairé à établir notre camp, je ne l'interpellai pas. Hommes et Vilans allaient et venaient autour de moi comme ils le faisaient toujours : comme si je n'existai pas. Je lançai alors, sans grande conviction, à la cantonade : « Cinq hommes pour la surveillance ! ». Je vis plusieurs regards se détourner, feindre une surdité subite en pressant le pas pour m'éviter. Un tantinet agacée, j'articulai alors d'une voix forte : « Très bien ! Il me faut cinq hommes pour la surveillance. ». Cette fois, ils osèrent me jeter des regards à la dérobée sans davantage réagir. Je croisais les bras en captant assez d'énergie pour que mes prunelles s'illuminent et ajoutai, un ton plus bas : « Maintenant. ». Loryann apparut, comme sortie de nulle part, manches relevées, un peu essoufflée : « Je suis volontaire ! Je ne suis pas assez forte pour manier la cognée de toute façon ! ». Face à mon air contrarié, elle comprit et ajouta, en aparté : « Je ne crois pas que ce soit la bonne façon de vous faire obéir, Soley'n…

— Tu en connais une autre ?

— Je crois que oui. ». Elle me sourit largement avant de héler plusieurs villageois : « Pascal ! Lambert ! Venez par ici ! Toi aussi Nicolas ! ». Les hommes nous rejoignirent, évitant soigneusement de

me regarder en face. Il y avait quelque chose de risible à cette situation mais sur le moment, je n'aurais su dire quoi. D'un air sévère, je lâchais : « Il en manque encore un. ». Un Vilan non loin me surpris en répondant : « J'en suis ! ». Sans plus mot dire, je les précédais à l'intérieur du bâtiment en disant : « Il faut trouver les accès aux tours. Là-haut vous monterez la garde, vous serez relevés dans une heure. ». Ils me suivirent tous docilement jusqu'à la première porte au fond de la grande pièce encombrée. Là, je leur ordonnai d'explorer les alentours, ce qu'ils firent sans ciller. Le Vilan volontaire m'accompagna quand je franchis la porte dépourvue de battant. Une autre pièce, plus petite et encore plus remplie de végétaux pourrissants. Nous avançâmes péniblement jusqu'à trouver un petit couloir d'où s'élançait un étroit colimaçon. De grosses racines enchevêtrées en bloquaient l'accès. Je m'apprêtais à les carboniser quand le Vilan me devança, les arrachant une à une de ses puissantes mains griffues. Dans l'expectative, je le regardai faire, les poings sur les hanches. Il ne ménageait guère sa peine et bientôt, il se tourna vers moi : « On peut y aller maintenant.

— Bien. ». Il me laissa passer en risquant, du bout des babines : « Je m'appelle Rory… ». Je ne marquais pas d'arrêt en répondant : « Enchantée Rory. ». Je pensais alors cet embryon de discussion finie avant d'avoir commencé mais, en me suivant tandis que je gravissais les marches de pierres déformées, il ajouta : « Moi aussi *votre sainteté*. ». Je m'arrêtai net. Cette appellation était celle des Nécromanciens. Je pris soin de prendre un ton bienveillant quand je me retournais pour lui dire : « Soley'n. Juste Soley'n. Pas votre sainteté. ». Surpris, il ouvrit ses grands yeux bruns avant de hocher la tête. Cette tête qui tenait beaucoup du chien de berger. De ces animaux au pelage blond et aux oreilles tombantes… Un peu plus tard, nous arrivâmes tous deux en haut de l'étroit escalier où une petite porte basse refusa de s'ouvrir. Nous eûmes beau la pousser ensemble, quelque chose la bloquait de l'autre côté. Rory commença à la lacérer de ses longues griffes mais je l'arrêtai : « Non, inutile, cela prendrait des heures ainsi. Recule… ». Il obéit sans conviction et ce n'est que lorsque je me chargeai davantage d'Ihra que son expression se mua en stupéfaction. En dosant la puissance que je libérai, je plaquais mes mains contre le vieux bois épais et envoyai plusieurs vagues d'énergie qui faisaient autant éclater la fibre qu'elle la consumait. J'augmentai un peu la charge de la toute dernière, la porte explosa pour de bon. Un nuage de poussière et d'éclats de bois envahit les lieux, rapidement chassé par un courant d'air tiède venant de l'extérieur. Nous nous avançâmes face à la bourrasque jusqu'à déboucher sur une petite pièce circulaire, juste sous le toit de la tour. Un vent d'été puissant s'engouffrait par deux

larges fenêtres dépourvues de boiseries. Par l'une d'elles, on pouvait contempler Üzgor et sa plaine. Par l'autre, toute l'académie et la forêt épaisse alentour. C'était un point de vigie idéal. Rory me surprit en disant : « Je vais être bien là ! On peut même faire un feu dans ce coin ! ». Il commença à ramasser les branchages pour les briser avant de les jeter dans la minuscule cheminée. En faisant redescendre mon Ihra, je lui dis : « Ce n'est pas ton nouveau logis. Tu es là pour surveiller.

— Oh bien sûr. Pardon. ». Il se planta devant moi l'air penaud. Sa mine tranchait nettement avec sa carrure de lutteur. Je me radoucis un peu : « Garde un œil sur la ville et ne… ». Loryann fit irruption dans la pièce, à bout de souffle : « Soley'n ! Vigo te réclame ! ». Elle s'appuya sur ses genoux, en sueur, avant d'ajouter : « Je vais rester ici moi aussi, Ofélius dit qu'il faut qu'on soit au moins… au moins deux à chaque poste de… surveillance…

— Vous avez trouvé les accès aux autres tours ?

— Seulement deux, avec celle-ci… mais les hommes cherchent actuellement. Je crois que c'est à ce sujet que Vigo vous réclame… ». Je m'engouffrais dans l'étroit couloir sans rien ajouter. En en descendant les marches, je dus à nouveau capter un peu d'énergie afin d'éclairer les lieux avec la lumière de mes yeux. Malgré cela, je trébuchai et glissai plusieurs fois sur les pierres déformées, sans tomber cependant. Mais en arrivant enfin au rez-de-chaussée, j'étais pour le moins agacée. Dans la grande salle principale, des Vilans s'affairaient à rendre l'endroit plus agréable. L'un d'eux en me voyant, fit un geste vers une porte que je n'avais pas remarquée à mon premier passage : « Il t'attend à côté. ». J'opinai avant d'entrer dans une autre pièce envahie par la végétation. Je ne vis d'abord personne puis la voix de Vigo précéda son apparition, de derrière une énorme racine : « Par ici ! ». En avançant péniblement entre les ronces et les autres débris de mobilier pourrissant là, je découvrais un arbre au tronc courbe qui semblait avoir causé l'effondrement du mur par lequel il passait. Comme s'il avait commencé sa croissance dans cette pièce pour la poursuivre au-dehors en repoussant la muraille, jour après jour. Vigo était bien loin de ces considérations naturalistes quand je le rejoignis. Bras croisés, l'air sombre, il me dit tout à trac : « Il faut que nous allions explorer la plaine.

— Pardon ?

— Un terrain aussi plat et dénué de vie cache peut-être des Scolos, je n'ai pas envie de les voir jaillir du sol le jour où nous lancerons notre attaque. Et vu l'étendue de la plaine, il pourrait bien y en avoir

des centaines. ». Je perçus dans sa voix un certain abattement mal dissimulé. Il n'avait cependant pas tort. Mais en entendant nos hommes non loin, une évidence m'apparut. Je lui dis simplement : « Je vais y aller avec Ofélius. Ta présence n'est pas nécessaire.

— Elle l'a été la dernière fois. Je viens.

— Non, écoute, je ne vais pas aller au contact de ces créatures. Il suffit que je m'approche suffisamment de la plaine pour qu'Ofélius puisse explorer les lieux et me rapporter ensuite ce qu'il en est. Je ne courrai aucun risque. ». Il me sonda de son regard de jade, incertain. J'ajoutai alors : « On a besoin de toi ici, tu dois préparer notre camp de base avant l'arrivée d'autres combattants. Tu es leur chef, tu te dois d'être là. ». L'expression de son regard changea, j'y perçus une certaine émotion. Tant et si bien qu'il se détourna en soupirant : « Ton petit ne fait plus des siennes ?

— Quoi ?

— Tu es sûre qu'il ne t'empêchera pas de capter ton énergie ?

— Voilà des jours que nous sommes en accord lui et moi, tu le sais bien. ». Je m'approchai pour poser une main sur son avant-bras dans un élan rassurant. Il baissa les yeux sur ma main, soupira encore avant de lâcher : « Oui, je le sais bien… Tu n'as plus besoin d'être protégée. ». Il y avait une forme de regret dans ses derniers mots mais je n'eus pas le temps de le réaliser qu'Ofélius apparaissait auprès de nous : « Nous ne serons pas partis très longtemps, la route principale est à moins d'une heure d'ici. ». Je pestais : « Toujours en train d'espionner vous, espèce de vieille guenille !

— Je suis partout et nulle part, c'est la principale qualité d'un spectre, Taïs… ». Il s'inclina obséquieusement, un petit sourire animait son visage translucide.

Chapitre 44 :

Marchand de misère.

Par une faille immense entre les falaises, la grande route du Nord offrait le seul et unique passage pour se rendre à Üzgor. Comme l'avait dit Ofélius, nous la rejoignîmes en moins d'une heure. La journée était déjà bien avancée quand nous quittâmes le couvert de la forêt pour emprunter la route. Et bientôt les arbres firent place aux parois rocheuses s'élevant à pic de chaque côté de la route. Y avancer donnait l'impression de cheminer dans un couloir taillé à même la roche par des géants. Ce passage était-il naturel ? J'en doutais, le souvenir du tunnel d'Ereehata, son gigantisme, tout cela ressemblait fort à l'œuvre des Premiers. Je ne questionnai guère Ofélius à ce propos, trop absorbée par la démesure des lieux. Quand nous arrivâmes aux abords de la plaine, mon compagnon spectral me dit : « Je perçois les mêmes artéfacts que ceux qui se trouvaient autour de la Grande Sépulture, ceux qui limitaient le territoire des Scolophides. Mais en plus grand nombre.

— Ce n'est pas une bonne nouvelle.

— Certes, non. Ils sont enfouis profondément dans le sol… ». Je visualisai alors la plaine comme un vaste enclos et une idée me traversa l'esprit. Ofélius réfléchissait à haute voix : « Je pourrai sans doute les récupérer un à un mais… Si je les déplace, les créatures elles aussi pourront se déplacer… non, c'est idiot !

— Pas tant que ça… ». Il m'interrogea du regard, mon idée s'affinait et je pris encore une longue minute avant de lui dire : « Ces artéfacts forment une barrière n'est-ce pas ? Un lieu clos qui garde les Scolos parqués comme du bétail ?

— Oui.

— Dans ce cas, il suffirait de réduire leur zone de mouvement afin de pouvoir nous créer un passage plus large…

— Déplacer chaque artéfact ? Je pourrais le faire mais… cela

prendra un temps fou !

— Pour vous, sans doute mais pas pour elle. ». Je tournais mon regard vers le sol où Tethra attendait, à moitié enfouie dans la terre sèche. Ofélius s'en approcha en triturant sa barbiche séculaire. Il marmonna : « Par le crâne de pluie… Comment n'y ai-je pas pensé ? ». Je descendis de cheval tandis qu'il ajoutait : « Ma foi, cela pourrait fonctionner mais… ». Je vins m'accroupir près de l'araignée qui me regardait de ses multiples yeux presque aveugles. Au premier signe que je lui fis, elle se déterra totalement pour venir quémander une caresse. Ofélius ne paraissait pas totalement convaincu, je lui dis : « Elle est très forte, vous avez vu par vous-même à quelle vitesse elle se déplace sous la terre.

— Oui mais cela sera-t-il suffisant ? Et surtout, comprendra-t-elle ce que vous attendez d'elle ?

— Ne m'avez-vous pas décrit ces araignées comme des créatures exceptionnelles ? ». Il est vrai que je fondai peut-être trop d'espoirs sur Tethra. En lui grattant doucement le dos, je me dis alors qu'un coup de pouce de ma part ne serait pas malvenu. Je captais assez d'énergie pour que ma peau elle-même en soit illuminée puis, positionnant mes mains sur la tête de l'arachnide, je lui murmurai : « Nourris-toi ma belle, prends des forces, il va te falloir brasser beaucoup de terre en peu de temps. ». Elle eut une espèce de frissonnement nerveux juste avant que ses yeux vitreux ne s'emplissent de lumière. Je dirigeai vers elle un flux très lent mais continu d'Ihra. Et dans la première minute, elle se figea sans que rien ne semble advenir. Mais peu à peu, son exosquelette terne parut s'éclairer de l'intérieur. Elle planta sèchement ses pattes dans le sol comme si elle voulait s'y accrocher et je sentis bientôt sous mes paumes, une vibration de plus en plus intense. Concentrée afin de ne pas lui transmettre un flux d'énergie trop puissant, je ne remarquai pas Kana qui s'était approchée de sa congénère. Tethra vibra bientôt si intensément que je m'en inquiétai. Mais afin de ne pas perdre la face devant Ofélius, je n'en montrai rien. Un craquement net me fit cependant perdre un peu de contenance. Il fut aussitôt suivi d'un autre, puis trois, coup sur coup. Et tant d'autres que j'en perdis le compte. Je remarquais alors qu'aux jointures des pattes de l'araignée, la lueur se faisait plus visible. Et quand le premier morceau de carapace se détacha, je compris. D'autres ne tardèrent pas à tomber, un à un, Tethra muait sous mes yeux. Les parties désormais à nu, brillaient d'un éclat intense, comme saturées d'Ihra. Et quand l'araignée fut débarrassée de son ancienne cuirasse, elle n'était plus que lumière. Ofélius bredouilla : « C'est… c'est magnifique… réellement magnifique… ». Je ne pus que constater que l'afflux

d'énergie faisait grandir l'araignée à vue d'œil. Je n'ôtai pas mes mains de son corps, fascinée par le prodige auquel j'assistai. Mais bientôt, Tethra fut deux fois plus grande que Kana. Je le réalisais quand je vis ses étranges yeux arriver à hauteur des miens alors que j'étais toujours accroupie. Je rompais aussitôt le lien qui nous unissait et chassais mon Ihra en contemplant mon œuvre, bouche bée. L'araignée, dont la luminosité diminuait à chaque seconde, s'ébroua plusieurs fois tandis que je me relevais. Kana trépignait autour d'elle, la touchant par instant du bout des pattes. Elle paraissait désormais bien frêle à côté de sa cousine cuirassée. En agitant lentement ses mandibules, Tethra vint encore quémander une caresse. Désormais, je n'avais plus besoin de me pencher pour ce faire, sa tête était à hauteur de mes mains. Ofélius lâcha, sidéré : « C'est ainsi. C'est ainsi que la reine Nassuria a pu faire combattre son araignée légendaire. Elle l'a fait assez grandir pour… ». Il ne termina pas sa phrase, une main plaquée sur la bouche marquait sa stupéfaction. Certains doutes ne m'avaient cependant pas quittée. Tethra reprenait des couleurs plus brunes quand je lui dis, sans conviction : « Maintenant, est-ce que tu seras capable de me comprendre ? ». Son regard aveugle, son faciès sans la moindre expression étaient indéchiffrables. Le spectre, retrouvant un peu de calme, me dit alors : « à présent, elle en serait tout à fait capable physiquement mais… cela reste un animal et la tâche que vous lui destinez est assez compliqué à comprendre, hélas.

— Un animal… ». La solution était peut-être la plus simple. En fermant les yeux pendant une seconde, je me préparai à l'autre vision, celle qui me permettait de voir les auras et de communiquer avec les animaux. Quand je vis celle de Tethra, je ne fus pas surprise de constater qu'elle était d'une teinte similaire à la mienne. Je tentais, par images simples de lui expliquer notre plan. J'accompagnai l'exercice de quelques mots simples : « Ofélius va te montrer des objets sous la terre… Tu devras les déplacer tous, l'un après l'autre, très vite pour que les monstres ne passent pas… Le plus loin possible de la route… ». Quand je revins à ma vision normale, je n'étais toujours pas sûre que l'araignée ait tout compris. Mais je me pris à y croire quand elle se déplaça prestement vers Ofélius pour se planter devant lui, comme au garde-à-vous. Incrédule, le spectre m'adressa un regard circonspect. Je lui lançais, dans un demi-sourire : « Eh bien ? Elle vous attend ! ». Et dès qu'il disparut dans le sol, Tethra le suivit mais cette fois, la terre vibra sous mes pieds quand elle s'enterra, pourtant à quelques mètres de distance. Elle disposait à présent d'une force dont nul n'aurait pu douter. Kana m'escalada pour retourner se poster dans mon dos, je lui murmurai : « Ton tour viendra ma belle, un peu de patience… ». Je m'approchais au plus près de la plaine en restant

cependant dissimulée contre les parois des falaises bordant la route. J'eus beau observer attentivement la surface plane, rien ne vint trahir les activités souterraines de mes amis…

Une longue heure d'attente passa durant laquelle je somnolai, assise au sol. Seules les bourrasques tièdes soufflant par intermittence dans le corridor rocheux m'empêchaient de sombrer. Elles soulevaient des nuages de poussière qui me balayaient impitoyablement. Le vent s'engouffrait bruyamment entre les falaises, comme impatient d'aller mourir sur la plaine. Il charriait les senteurs de la forêt toute proche et quand ces fragrances familières changèrent brusquement, mes sens engourdis s'éveillèrent soudain. Au loin, sur la route s'enfonçant dans les bois, je vis quelque chose approcher. Un attelage lourd avançant paisiblement dans ma direction. Les odeurs que j'avais perçues étaient celles des bovins mais bientôt, d'autres vinrent s'y mêler. Des odeurs typiquement humaines, même si je percevais autre chose de plus ténu. Comme un fond fauve qu'on aurait voulu atténuer. Quand je me relevai, Kana perçut la tension qui m'habitait. J'aurais pu me dissimuler dans une anfractuosité ou derrière un rocher mais je n'aurais pu en faire autant pour Terys. Je choisis donc de remonter en selle et de faire face aux inconnus venant vers moi. Quand je pus mieux discerner l'équipage, autant par mes yeux que par mon nez, j'eus la conviction d'avoir affaire à des marchands ambulants. Et ce qu'ils transportaient nous serait peut-être utile. Deux lourds chariots se suivaient, tirés par des bœufs aux énormes cornes étranges, enroulées sur elles-mêmes telles celles des béliers. Le premier de ces chariots ressemblait à un haut coffre posé sur des roues. Une roulotte sans fenêtres bardée de renforts métalliques et de rivets presque aussi gros que mon poing. L'homme qui tenait les rênes, un gaillard hirsute fumant la pipe portait une longue barbe grise tressée et deux gros anneaux dorés aux oreilles. Son visage — comme l'ensemble de sa mise — maculé de crasse ne me permettait pas de lui donner un âge précis. Même quand il arrêta son attelage à une dizaine de mètres de moi. Il se leva pour m'interpeller en ces termes : « Qu'est-ce que tu fous là toi ? ». D'autres personnes descendirent des chariots, l'air mauvais. Tous plus sales et menaçants les uns que les autres. Certains avaient déjà une arme en main avant même de savoir ce qui les attendait. Je restai stoïque tandis que le conducteur du premier chariot mettait pied à terre pour approcher en me dévisageant avec un petit sourire narquois. À moins de cinq mètres, il s'arrêta, tira sur sa pipe et me demanda, dans un nuage de fumée : « Qu'est-ce que tu nous veux ?

— Je ne le sais pas encore. ». Il eut un haussement de sourcils amusé avant d'ajouter en souriant de toutes ses dents gâtées : « Ah !

Tu comptes nous détrousser ? Fallait le dire tout de suite ! ». Il tira un long couteau à la lame large et courbe de sous son manteau mité et simultanément, tous ses compagnons en firent de même. Ils furent bientôt tous armés d'une impressionnante collection de lames diverses et variées. Plutôt que de les imiter, je choisis alors de jouer la carte de la démonstration. Je captais lentement l'Ihra jusqu'à ce que ma chevelure flotte en halo autour de ma tête. La crinière de Terys en fit de même, sous les yeux médusés des voyageurs. L'homme à la pipe recula, plus aucun sourire n'animait son faciès. Ses compagnons brandissaient désormais leurs armes sans conviction, la peur avait fait place à la hargne. Je m'adressai à l'hirsute d'un ton calme : « Devines-tu qui je suis à présent ? ». Il déglutit avant de pouvoir répondre : « Je crois que oui.

— Que transportez-vous ? ». Il eut un court instant de flottement avant de bredouiller : « Nous avons… nous sommes des marchands, juste des marchands ! Prends ce que tu veux ! De quoi as-tu besoin ? Tu auras ce que tu voudras mais… épargne nos vies… ». Je laissai mon regard errer sur les visages inquiets avant de lâcher : « Vous pouvez ranger vos armes. Je ne vous veux aucun mal. Seules vos marchandises m'intéressent.

— Fort bien ! Fort bien ! Rangez vos lames vous autres ! ». L'homme, soulagé, était brusquement très agité. Il revint vers moi en me tendant la main : « Je suis Bogass ! Nous venons d'Antérith, à l'Est !

— Que transportes-tu au juste ? ». J'ignorai ouvertement sa main tendue afin de garder une certaine distance. Qu'il se montre amical ne me garantissait rien sur ses intentions. Il comprit ma réserve et, rangeant nerveusement sa pipe dans son manteau, il me répondit : « Des étoffes, de la vaisselle en cuivre, des armes et des pièces d'armure de seconde main, du bétail et une belle quantité de spécialités régionales en salaison. ». En regardant à nouveau l'équipage, je ne vis aucune bête et demandai donc : « Du bétail ?

— Oui… ». Il eut un geste vers le premier chariot et, incertaine, je lâchais : « Montre-moi. ». Il eut un vague tressautement : « Quoi ?

— Montre-moi ce bétail. ». Visiblement aussi contrarié qu'inquiet, il hésita un court instant avant d'ordonner à ses compagnons d'ouvrir ce qu'il appela « la cage ». Terys suivit l'homme qui se dirigeait vers l'arrière de la roulotte. Les hommes s'écartèrent à notre approche tandis que la lourde porte de bois riveté s'ouvrait. L'odeur fauve envahit immédiatement mes narines quand je découvrais l'intérieur de

ladite cage et ce qu'elle contenait. Des Vilans. Nombreux et enchaînés. Un frisson glacé courut sur ma nuque en préambule à une colère viscérale. Je restai impassible cependant. Bogass, le marchand, m'expliqua : « C'est une commande spéciale, tous les marchands du pays doivent ramener le moindre Vilan qu'ils croiseraient. Vivant ! On nous a promis un bon prix pour chaque bête, surtout pour les petits. ». Je me raidis et, contenant mal la rage qui montait nettement en moi, je crachai : « Les petits ?! ». L'homme tira violemment sur une des chaînes et des couinements se firent entendre en même temps que plusieurs Vilans tombaient sur le fond sale de la cage. Je vis plusieurs petites têtes animales émerger de l'enchevêtrement de fourrures crasseuses. Pendant une seconde ou deux, je restais pétrifiée de fureur. Bogass, bien loin de se douter de mon état nerveux me dit alors : « Je crois que le Merca veut s'en servir d'otages ou quelque chose dans le genre ! Il a sacrément les pétoches ce vieux renard ! Et en te voyant, on comprend pourquoi… ». La mâchoire si crispée qu'elle en devenait presque douloureuse, j'ordonnai d'une voix éteinte : « Fais-les sortir. ». Il eut un regard surpris, je ne pus contrôler une montée d'énergie qui me fit luire davantage quand j'ajoutais, sèchement : « Libère-les maintenant ! ». Comme ses compagnons ne réagissaient pas, il leur aboya : « Vous n'avez pas entendu tas de crétins ?! Sortez-les de là ! ». Je ne comptais pas moins de dix-huit Vilans quand ils descendirent du chariot. Une dizaine de femmes, cinq enfants et trois hommes d'un âge très avancé. Hagards, complètement désorientés, ils se regroupèrent tous sur le bas-côté de la route, s'accrochant les uns aux autres en une grappe bien miséreuse. Ils empestaient la souillure et la maladie mais ce qui me retournait le cœur n'avait rien à voir avec leur odeur. Bogass attendait d'autres instructions de ma part, bras croisés. Exactement comme si ce qu'il avait fait n'était en rien répréhensible ou malhonnête. Et il me fallut une seconde ou deux pour réaliser que oui, dans le monde du Merca Toris, pratiquer ce genre de commerce n'avait rien de malhonnête. Je décidais alors de ne pas laisser libre cours à ma colère. Mais je voulais cependant que ce marchand de misère garde un souvenir cuisant de notre rencontre… Je mis pied à terre, à sa grande surprise, et marchais vers lui d'un air détaché. Il décroisa les bras, visiblement inquiet, et eut un mouvement de recul quand je vins me planter juste devant lui. Je le dévisageai pendant une poignée de secondes qui lui firent monter la sueur au front. Puis plongea froidement mon regard luminescent dans le sien, je lui dis à mi-voix : « Toi et tous tes traîne-misère, vous allez remonter dans ce chariot… ». J'eus un geste avorté vers la cage, l'homme ne parut pas comprendre. J'ajoutai : « Si tu sais qui je suis, tu n'ignores pas que je pourrais vous pulvériser tous en un claquement de doigt. Mais contrairement à toi, j'éprouve de la pitié pour les faibles. Vous allez

donc tous vous entasser dans ce chariot et abandonner l'autre ici. Ainsi vous pourrez vous rendre en ville et témoigner de ma grande clémence… ». Il avait écouté chacune de mes paroles avec attention. J'avais pu voir passer la contrariété dans son regard torve, juste avant qu'elle n'en soit chassée par la peur. Il hocha nerveusement la tête en reculant, glapit quelques ordres à ses compagnons et quelques instants plus tard, la cage sur roue repartait vers Üzgor. Je la suivis du regard, songeant que, faute d'otages Vilans, le Merca les remplacerait peut-être par ces hommes sans valeur pour lui. Imaginant sans doute qu'ils en auraient pour moi. À tort…

Quelqu'un toussa derrière moi. Une toux bien mauvaise, grasse et sifflante. En me retournant, je constatai que les Vilans n'avaient pas bougé. Je chassai doucement mon Ihra en leur disant : « Je vais vous mettre à l'abri si vous le voulez bien… ». Ils échangèrent des regards incertains, j'ajoutai : « Il doit y avoir de quoi manger dans ce chariot, servez-vous. Allez-y, n'ayez crainte… ». Je dus les encourager encore un peu avant qu'ils ne s'exécutent mais bientôt chacun put combler la faim qui lui tordait l'estomac. Leurs regards se firent moins craintifs, la gratitude commençait à y briller de plus en plus nettement. Une des femmes les plus jeunes vint à moi alors que je restais un peu à l'écart, à surveiller la route. À son approche, je devinai qu'elle tenait beaucoup du loup de par ses hautes oreilles pointues, comme celles de Vigo. Mais ses pattes antérieures dépassant des hardes qui lui servaient de robe, étaient bien plus longues et fuselées que celles de mon ami. Elle arborait un pelage totalement noir et une longue queue qui ondulait à chacun de ses pas. C'est en baissant les yeux qu'elle me demanda : « Puis-je vous parler votre sainteté ?

— Je ne suis pas une Nécromancienne donc pas de *votre sainteté* ni de vouvoiement, s'il te plaît. Mais oui, nous pouvons parler. ». Un peu surprise par ma réponse, elle leva vers moi ses grands yeux de chat d'un jaune d'or soutenu. Je crus voir passer un soupçon de sourire sur sa petite gueule féline avant qu'elle ne dise : « Tu as parlé d'un abri… Les autres voudraient savoir… ». C'est en cet instant même qu'Ofélius réapparut auprès de moi, faisant tressaillir la Vilan. La terre trembla un peu sous mes bottes, Tethra était de retour, elle aussi. Le spectre ne cacha guère sa fierté en m'annonçant : « Mission accomplie, Taïs ! Cette créature est un don du ciel ! Une merveille pure et simple ! Les Scolophides sont désormais tous regroupés dans la partie la plus au Nord, de l'autre côté de la cité ! Si vous aviez pu voir avec quelle rapidité, quelle dextérité elle a…

— Un moment ! ». J'avais dû être très sèche pour couper net la logorrhée dans laquelle il s'était lancé. Je me tournais vers la jeune

femme Vilan pour lui dire, d'un ton radoucit : « Tu peux dire à tes compagnons que si vous le souhaitez, nous avons effectivement un abri pour vous tous. Un endroit où vous serez en sécurité, où vous pourrez vous reposer. Mais si vous préférez retourner vers la forêt, il n'y aura aucune offense…

— La forêt n'est plus un refuge pour nous. ». Elle soutint mon regard et je lus dans le sien une forme de désespoir qui me serra le cœur. Elle ne voulait pas savoir où était l'abri proposé, elle voulait juste que je lui confirme son existence et que je les y mène tous. Je ne pus que lui rétorquer : « Dans ce cas, va prévenir les autres que nous partons dès qu'ils seront prêts. ». Ofélius la laissa s'éloigner, il avait retrouvé son calme quand il soupira : « Que de souffrances cette petite a endurées…

— Autant de raisons de mettre fin au règne de cauchemar. Allons, il est temps de rentrer, la nuit sera bientôt là… ». Bien sûr, je pris le temps de féliciter Tethra à grand renfort de caresses mais elle ne s'attarda guère en surface. Nous nous mîmes en route peu après, la plupart des Vilans s'étaient écroulés d'épuisement dans le chariot mais l'un d'entre eux tint bon afin de diriger l'attelage…

Chapitre 45 :

L’étincelle du chaos.

En arrivant aux abords de l’académie, je constatai que des postes de surveillance avaient été mis en place. Et, le jour déclinant, je remarquai également qu’un grand nombre de torches et autres lanternes avaient été disposées un peu partout. Je craignis alors que cela ne nous fasse prendre le risque d’être trop vite repérés, mon humeur s’en vit aussitôt assombrie. Mais quand nous entrâmes dans la grande cour principale, je fus surprise de trouver la place particulièrement nette. Les hommes n’avaient pas ménagé leur peine. Alors que je mettais pied à terre, j’aperçus Vigo qui sortait du bâtiment principal. Il nous jaugea d’un air méfiant avant de s’avancer. Svar apparut sur ma gauche, comme jaillissant de nulle part : « Mais qu’est-ce que tu nous ramènes là ?! ». Je me contentais de lui sourire pour toute réponse puis je me dirigeai vers l’arrière du chariot pour inviter nos nouveaux compagnons à en descendre. Un petit attroupement d’hommes se fit lentement autour de nous quand les premiers Vilans rescapés se montrèrent. Svar fut le premier à aller vers eux pour les saluer et les rassurer. Vigo, lui garda une certaine réserve et, quand il m’eut rejointe, il croisa les bras en lâchant : « Des vieillards, des enfants et des femmes… Ce n’est pas vraiment comme ça que je voyais notre armée. ». En croisant les bras à mon tour pour singer sa posture, je me tournais vers lui : « Le chariot quant à lui est plein de vivres et autres armes de seconde main. Mais sans doute aurais-tu préféré de l’armement neuf et être servi à table, en livrée ? ». Il roula des yeux en retenant un sourire, j’ajoutai alors : « As-tu au moins noté que j’en suis une, moi aussi, une femme ?

— Non, toi tu es une peste. Ça oui, je l’ai noté dès le début. ». Comme j’ouvrai la bouche en affectant un air faussement outré, il poursuivit, d’un ton plus détendu : « Combien d’hommes as-tu carbonisés pour ce chariot si bien garni ?

— Aucun. ». Il pouffa de rire et pour le coup, j’en fus presque vexée. Mais avant que je ne tente d’argumenter, Ofélius confirma mes dires en se lançant dans le récit de notre escapade. Évidemment, il exagéra

un peu sur la partie que je lui avais moi-même racontée, mais sa manie de trouver de l'épique à toute situation n'était pas une nouveauté. Tout comme ma façon un peu cavalière de l'interrompre : « Fermez-là un peu que je puisse en placer une ! ». Vigo pouffa furtivement face au masque contrarié du spectre mais je ne lui laissai guère le temps de se moquer : « Plutôt que de faire le malin, explique-moi pourquoi tu as fait allumer tous ces flambeaux ? Tu veux donc inviter l'ennemi à casser une petite graine ce soir ? ». Son petit sourire amusé s'élargit un peu, j'avais la déplaisante sensation d'être à l'origine de son amusement. Ofélius toussota, puis, d'un air pincé : « Personne à Üzgor ne peut détecter ces lumières, Taïs, j'y ai veillé.

— Quoi ?

— Il semble que vous ayez oublié que je possède un certain savoir qui…

— Au fait ! Par pitié !

— J'ai disposé des cercles de brume noire tout autour de cette académie. ». Cercles de brume noire. Ces mots résonnèrent étrangement dans ma tête jusqu'à remonter du fond de ma mémoire. L'image d'une des pages du codex m'apparût et je compris. Cela faisait partie des subterfuges utilisés pendant les guerres antiques afin de se dissimuler aux yeux de l'ennemi. Une suite d'incantations tracées en cercles diffusait une épaisse brume noire que même la lumière ne pouvait traverser. Ofélius me jaugeait, presque hautain quand il soupira : « Vous n'utilisez pas assez souvent le savoir du codex, Taïs. C'est un tort. ». Il avait raison et comme toujours, cela m'agaça. Je le foudroyai du regard, ce qui tira un autre pouffement à Vigo. Il me donna une petite tape dans le dos en disant : « Allez, maintenant que tu es rassurée, suis-moi. On a déjà dégagé l'accès au premier étage de ce bâtiment, je crois que ça devrait te plaire. ». Je pris le temps de débarrasser Terys de son harnachement avant de suivre mon ami. Un semblant d'écurie avait été aménagé dans un coin de la cour, j'y laissai ma jument, visiblement fort aise d'y retrouver ses semblables. En suivant Vigo qui me racontait quels efforts avaient fournis nos hommes, je perçus une grande fierté nimbée d'admiration dans sa voix. Il me paraissait plus serein qu'auparavant et cela ne put que me réjouir. Au premier étage du bâtiment principal, un couloir assez large menait à une succession de pièces dont certaines étaient dépourvues de portes. Et au bout de ce couloir, une ouverture en ogive donnait directement sur la plaine. Les quelques torches disséminées çà et là, donnaient presque à l'endroit un côté chaleureux. Vigo s'arrêta devant l'avant-dernière porte et la poussa en me disant : « Votre chambre,

votre sainteté ! ». Je roulai des yeux en entrant dans la petite pièce quasiment vide. Une cheminée de pierre où un feu brûlait déjà et une couverture au sol pour tout mobilier. L'endroit était particulièrement propre compte tenu des circonstances. Pas une feuille morte ni une toile d'araignée. Les poings sur les hanches, je tournais sur moi-même en observant les lieux quand Vigo me demanda : « Alors ? Ça te va ?

— Vous avez tous travaillé d'arrache-pied, on se sent comme chez soi ici mais…

— Mais ?

— Je n'ai pas besoin de chambre. Les gens que j'ai ramenés par contre… Je la leur laisse, les enfants ont besoin d'un coin comme ça pour se reposer et se sentir à l'abri. ». Par une des deux fenêtres sans vitre qui donnaient sur la cour, j'aperçus la jeune Vilan au pelage sombre. Je me penchais aussitôt pour l'interpeller d'un sifflement. Quand elle leva vers moi ses grands yeux jaunes, je lui fis signe de monter. Elle n'hésita qu'un bref instant avant de s'engouffrer dans la bâtisse. Quand je me retournais vers Vigo, il me regardait étrangement, bras croisés. En quittant la pièce pour retourner dans le couloir, je lâchais : « Quoi ? » par-dessus mon épaule. Il me suivit en ricanant mais quand la Vilan nous rejoignit, il se redressa imperceptiblement. Elle s'inclina devant lui en disant d'une voix éteinte par la timidité : « Je sais qui tu es flamme blanche, je te remercie au nom de tous mes…

— Non, non. N'en fais rien. Ce n'est pas moi qui vous ai secourus. ». En se redressant, elle m'adressa un regard où brillait un sourire. Je m'empressais alors de lui annoncer : « Toi et tes amis, vous pouvez venir vous installer ici. La pièce sera un peu petite pour vous tous mais…

— ça ira très bien ! ». Sa réponse avait fusé sous le coup de l'émotion. Elle se reprit pour me remercier encore une fois. Vigo eut un ton étrange en lui annonçant : « Mais vous pouvez vous répartir dans toutes ces pièces ! Les hommes ont déjà fait leurs choix en bas, donc… ». Elle le remercia encore avant de retourner annoncer la bonne nouvelle à ses compagnons d'un pas empressé. Vigo la suivit du regard en se touchant rêveusement la mâchoire. Quelque chose venait de se passer. De son côté du moins. Je lui donnai un petit coup de coude en ricanant : « Eh bien, eh bien !

— C'est une très jolie femelle… ». Je ne pus retenir un éclat de rire en me dirigeant vers la fenêtre au bout du couloir. En passant devant

la dernière pièce dénuée de porte, je bifurquai pour y entrer. La moitié d'un des murs était écroulée, laissant une haute ouverture sur la plaine et le ciel où la nuit s'avançait. Les lieux avaient été débarrassés avec moins de soin, il restait un tas de branchages dans un coin et un vieux lierre anémique liait encore entre elles les pierres de la muraille. D'un air dubitatif, Vigo souffla : « Ce réduit servira de réserve pour le bois…

— Non, je vais dormir là. ». Il haussa les sourcils, étonné : « Vraiment ? Je croyais que tu serais heureuse d'avoir une vraie chambre avec, au moins quatre murs débout ! Nous risquons de rester ici quelque temps avant d'être rejoints par assez d'hommes. Autant que tu aies un coin à toi confortable.

— Eh bien… Je serai très bien ici. Je vais aller chercher mes affaires. ». Je quittai la pièce sans attendre de réponse et, un peu plus tard, je m'y installai à peu près confortablement. Vigo n'avait pas davantage cherché à comprendre, il était retourné à ses activités de meneur d'hommes. Ofélius ne tarda pas à me rejoindre alors que je venais d'allumer un petit feu à même le sol de ma pseudo chambre. En ronchonnant, il passa aussitôt par le conduit de la petite cheminée pour la débarrasser de tout ce qui pouvait l'obstruer. Puis il me conseilla de déplacer le feu dans l'âtre mais, assise en tailleur face à l'ouverture dans le mur, je ne lui prêtai que vaguement l'oreille. Mon regard était fixé sur les lumières d'Üzgor, si proche et si loin. Quelque part, au cœur de cette étrange ville, ce bastion du Mal, il y avait Angus. Mon bienaimé. Mon grand amour. Il était là, quelque part dans les entrailles de cette bête sombre, hérissée de tours. Réduit à un état qui ne lui permettait même plus de me visiter en rêve. Des semaines sans revoir son visage, entendre sa voix. Je m'abîmais dans une contemplation, une torpeur glacée et immobile. Le manque, la colère et la peur se tenaient là, en moi, comme trois soldats pétrifiés dans l'attente. Debout dans les ténèbres du manque, une étincelle de chaos suffisait à les réanimer. Mais en cet instant, ils restaient aux aguets, je refusais de leur laisser la parole. Je ne voulais que rester absente à leurs caprices… Je perçus à peine Kana quand elle quitta mon dos pour explorer la petite pièce. Un cri aigu d'effroi se fit entendre au rez-de-chaussée du bâtiment, aussitôt suivi par des voix d'hommes indistinctes. Je tournais la tête vers la porte et vis bientôt arriver Tethra, suivie peu après par Loryann, plus blême que jamais. L'araignée vint se caler contre moi un peu brutalement tandis que la jeune femme, se tenant à distance me demanda : « Que s'est-il passé ?! Elle a encore grandi ! ». En tapotant le dessus de l'abdomen de l'arachnide, je pouffai : « Il semblerait…

— Elle a fait peur à tout le monde en bas ! Pour un peu, les hommes l'auraient embrochée si je ne les en avais pas empêchés !

— Je doute qu'ils y seraient parvenus. Mais merci à toi cependant de l'avoir… protégée. ». Comme je souriais, amusée, Loryann leva les yeux au ciel en soupirant : « Elle est des nôtres après tout ! Tout comme celle-ci… Mais que fait-elle ? ». Je me retournais à demi pour découvrir Kana, très affairée dans le coin opposé de la chambre à tisser une toile complexe. Je supposais : « Elle prépare son nid pour la nuit je pense… ». Nouvelle grimace de ma jeune amie avant qu'elle ne lâche : « Je vais en faire autant. Loin de ces créatures, dans la tour ! Je vous souhaite la bonne nuit.

— À toi aussi, repose-toi bien Loryann. ». Elle me gratifia d'un petit sourire avant de disparaître dans le couloir. Je me tournais à nouveau vers Tethra pour lui murmurer, en caressant une de ses grosses pattes : « Tu ne serais pas mieux sous terre toi ?

— En fait non. ». La voix qui venait de me répondre était celle de Vigo mais je reconnus le ton instantanément. Le Vilan se tenait dans l'encadrement de la porte, droit et raide, les têtes de loup de sa torque illuminées. Nassuria. Vaguement contrariée, je me relevai en soufflant : « Votre Majesté…

— Si tu refuses toujours de me parler, je peux m'effacer. Mais tu aimerais peut-être en savoir plus sur tes Arachanas ? ». Non sans avoir ostensiblement roulé des yeux, j'ébauchai un geste pour l'inviter à entrer. Par les yeux de mon ami, elle observa la pièce à moitié en ruines et s'arrêta devant Kana qui ne s'était pas interrompue dans son ouvrage : « Celle-ci ne prépare pas son lit mais le tien. Elle y met beaucoup de cœur, c'est un signe qui ne trompe guère sur son attachement à ta personne.

— J'y suis très attachée moi aussi.

— Je n'en doute pas. Et quand je vois celle-ci qui ne te quitte pas des yeux… ». Elle approcha de Tethra avant d'ajouter : « Il est évident qu'un lien fort vous unit… Ces araignées sont d'une fidélité sans borne quand on les traite bien. Et les Arachanis Tethra, en plus de leur force et de leur vélocité sous la terre, ont une caractéristique qui pourrait te servir. ». Je ne demandai pas laquelle, me contentant de croiser les bras dans l'attente de plus d'explications. Explications qui ne tardèrent pas. La reine m'expliqua que les yeux vitreux de Tethra n'avaient rien à voir avec une possible mauvaise vue. Mais que, comme les Erm'gols, elle avait le pouvoir de voir les auras. Et cette capacité lui permettait

de deviner et d'anticiper les intentions d'éventuels assaillants. Ainsi, les Arachanis de son espèce avaient-elles été longtemps utilisées en tant que gardes chez les Premiers. Nassuria marqua une pause avant d'ajouter, sur un ton plus léger : « Il faut cependant faire avec une certaine forme de dépendance affective avec ces créatures. Et cela vaut pour les Arachanas Invisis également. Quand elles sont trop attachées à quelqu'un, en être séparée les mène à la mort.

— Comment ça ?

— Eh bien… Si tu venais à mourir, elles se laisseraient dépérir. Quand tu te lies à ces araignées et que le lien est réciproque, c'est pour la vie. La tienne comme la leur. Cela se comprend par le fait qu'elles n'ont aucun but de reproduction. ». Face à mon expression interdite, elle développa son explication : « Aucun partenaire, aucun petit à protéger. Elles ont été créées pour nous servir et uniquement pour cela. ». Comme à chaque fois que j'avais échangé avec Nassuria, une amertume profonde me saisit. Je rétorquai, entre mes dents : « Avoir disposé d'autant de savoir et de pouvoir et n'avoir créé que des vies d'esclaves… ». Le grand corps de Vigo, dans sa forme animale, se redressa imperceptiblement. Il obéissait au ressenti de la reine que je venais de mettre mal à l'aise. Je vins me camper devant lui pour dire à la souveraine : « Majesté, j'ai deux questions pour vous…

— Je t'écoute.

— Les Premiers de Lyrkania que vous m'avez dépeints comme des êtres épris de justice et de bienveillance, étaient-ils capables, du haut de leur toute-puissance, d'éprouver de la compassion ? De l'empathie ? ». Le regard de mon ami, figé par l'emprise de la reine, resta fixé sur le vide devant lui. Elle ne répondit pas, j'ajoutai donc : « Je crois que non… Cette capacité-là, on ne la trouve que chez les créatures qui ne traitent pas les autres comme de la marchandise, comme des outils utiles à leurs plans… ». Avec un vague rictus, je m'écartais pour retourner perdre mon regard vers Üzgor. Un silence de quelques secondes s'abattit sur nous avant que la souveraine ne dise : « Ce monde avait besoin d'être gouverné pour échapper au chaos. ». Ces mots me piquèrent au vif, je fis volte-face et m'avançais juste sous le nez du Vilan pour cracher : « Mais peut-être pas par vous ! Cela vous a-t-il seulement effleuré ?! ». Elle se tut à nouveau. Au bord de l'implosion, j'ajoutai : « Les Premiers et toute leur descendance ont engendré le chaos qui écrase aujourd'hui la Lyrkania ! Et si vous n'arrivez pas à le voir, c'est que votre sagesse séculaire n'est qu'un mensonge de plus. ». La grosse tête de loup se pencha lentement jusqu'à ce que nos regards se captent et Nassuria me dit : « Je le vois

depuis bien avant ma mort, Soley'n. C'est pourquoi aujourd'hui je veux corriger nos erreurs à travers toi. Ton jugement et tes choix feront la différence car ce monde est le tien. ». Pour la première fois, je vis une forme d'émotion dans le regard habité de mon ami. Une émotion qui n'était pas celle de Vigo mais bien celle du spectre de la reine. Une ombre de désespoir coupable. Bien que troublée, je ne cillais pas. Le Vilan recula et quitta la pièce de ce pas raide qui n'était pas le sien, sans dire un mot de plus. Je le suivis jusqu'au seuil de la porte et le vis, vacillant, retrouver ses esprits dans le couloir. Il s'ébroua vigoureusement avant de s'éloigner. Je demeurai un instant perplexe. Était-elle sincère ou était-ce une autre façon de me manipuler pour m'amener à accomplir son projet ? Je n'étais plus sûre de rien…

Le lendemain, juste après l'aube, des bruissements étranges autour de moi me tirèrent d'un sommeil profond dénué de rêves. Confortablement installée dans le large hamac de toile que m'avait confectionné Kana, j'émergeai mollement au son des murmures d'au moins trois personnes toutes proches. Ofélius était là, dès que j'ouvris un œil, il me salua : « Le bonjour, Taïs. ». En me redressant un peu dans la toile souple, je lui rendu son bonjour dans un marmonnement indistinct. Derrière le spectre, je vis Loryann et la jeune Vilan s'affairant silencieusement. Loryann jetait de nombreux regards inquiets derrière elle, craignant sans doute de voir mes araignées approcher. Mais Kana, postée au plafond juste au-dessus de moi restait immobile. Et en cherchant Tethra du regard, je la trouvais étendue à plat au sol sous le hamac. Peut-être dormait-elle, je n'aurais su le dire, ses huit yeux étant dépourvus de paupières. J'interpellai les filles d'une voix éraillée : « Qu'est-ce que vous fourgonnez ? ». Surprises, elles retournèrent comme un seul homme. Loryann répondit, tout sourire : « Oh ! Trois fois rien ! D'ailleurs nous avions fini ! ». En poussant doucement la Vilan devant elle, elles quittèrent aussitôt ma chambre. Je restai perplexe et, avisant un coffre et un tapis enroulé posé à côté, j'interrogeai Ofélius : « Qu'est-ce que c'est encore que ces manigances ?

— Nulle manigance ici, Taïs. De la gratitude tout au plus. Les diverses marchandises du chariot ont été partagées hier soir, tard dans la nuit. Ceci… ». Il approcha du coffre et l'ouvrit avant de poursuivre : « … est votre part du butin. ». Du fond de ma confortable couche, je pouffai, sans malice : « Un coffre et un tapis !

— Oh pas seulement cela… ». Il se pencha pour plonger une main

dans le coffre et quand il l'en ressortit, elle débordait de pièces d'argent. Le tintement de la monnaie me fit un effet étrange, achevant de me réveiller tout à fait. Je hoquetai : « Quoi ? De l'argent ?

— Une belle quantité ma foi ! Mais il y a aussi quelques bijoux et autres bimbeloteries, de valeur moindre cependant… ». Il fouilla encore le coffre avant d'en tirer une coupe de bronze clinquante à souhait. J'avais soudain un sentiment presque honteux au cœur. En me levant à contrecœur, je dis au spectre : « Ainsi ces gens pensent que je suis vénale…

— Vous vous trompez. Ces gens, surtout les derniers que vous avez sauvés, ne sont pas des ingrats. Tout ce qu'ils ont trouvé de plus précieux pour vous témoigner leur gratitude, c'est de vous garder la part du lion ! Je gage qu'il en sera ainsi à chaque nouvelle prise de guerre. Ils n'ont rien, c'est bien compréhensible !

— Je n'ai pas besoin de tout ceci. Vous le savez très bien, pourquoi ne pas le leur avoir dit ? ». Il eut un petit sourire satisfait alors que j'enfilai mes bottes. Je le houspillai : « Parlez vieux renard spectral ! Je n'aime pas quand vous prenez cet air de contentement là !

— Si je le leur avais dit hier soir, vous n'auriez pas eu l'occasion de leur rendre tout ceci aujourd'hui et de faire encore croître leur admiration. J'ai œuvré pour vous en me taisant, Taïs.

— Ne vous arrêtez pas en si bon chemin dans ce cas et fermez-là plus souvent. ». Il émit un petit rire en disparaissant à travers un mur. Tout en me réajustant, la curiosité me poussa à inspecter le contenu du coffre. Outre une centaine de pièces et quelques bijoux, j'y trouvais des coupes, un ou deux plats, une assez jolie dague et quelques pièces d'étoffe de riche facture. Au fond, une vieille tenture semblait reposer là depuis des lustres. Quand je la dépliai, l'odeur de moisi confirma ma première impression. La scène qui y était tissée présentait une dame richement vêtue chevauchant un cerf à la robe très sombre. L'ensemble du tableau était assez joli pour que je décide de le conserver. Kana m'aida à la fixer au mur tandis que Tethra s'étirait paresseusement sous le soleil qui baignait déjà la pièce. Quand ce fut fait, je rassemblais tout l'argent et les bijoux dans une des pièces d'étoffe pour en faire un petit baluchon. Avant de descendre dans la cour, je demandais à mes araignées de m'attendre sagement afin qu'elles n'effraient personne en bas. Je ne croisai personne dans le bâtiment, et ce, pour une bonne raison. Je trouvais tous les hommes rassemblés en petits groupes un peu partout dans l'académie. Chacun s'entraînant à l'épée ou à l'arc avec application. Deux Vilans

montaient la garde à l'entrée principale, j'aperçus d'autres hommes en haut des tours. Tout était en place, et même si je n'y étais pour rien, j'en éprouvai une certaine fierté qui me réchauffa le cœur. Je cherchais Vigo du regard sans le trouver. J'avisai Svar qui supervisait un petit groupe de combattants et lui demandai de loin : « Où est Vigo ?

— Le grand chef ? Par là-bas ! ». Il m'avait répondu dans un large sourire que je lui rendis dans la seconde en me dirigeant vers un passage couvert épargné par le temps. Au bout de ce corridor bordé de colonnes, je débouchais sur ce qui ressemblait à un cloître de temple rectangulaire dont une grande partie s'était effondrée. La partie centrale, telle une petite clairière d'herbes folles, abritait en son centre une ancienne fontaine aux formes indistinctes. J'y retrouvais Vigo, Beckfer et un des vieux Vilans palabrant on ne peut plus gravement. À ma vue, Beckfer et le vieux Vilan s'interrompirent, Vigo me remarqua enfin : « Ah ! Bien dormi ?

— Parfaitement bien. Et toi ? Tu n'as pas bonne mine.

— Je n'ai pas encore dormi en fait. ». Un son typique et familier se fit entendre en cette seconde. Un ruissellement venant des profondeurs. L'eau ne tarda pas à s'écouler — d'abord faiblement — par ce qui ressemblait à un bec de cygne taillé dans la pierre. Le flot se fit plus intense, presque à former un jet, jusqu'à ce que l'eau ne s'écoule par d'autres orifices dissimulés par la végétation. Quand les hommes se mirent à vouloir débroussailler la fontaine, j'arrêtai Vigo pour lui tendre le baluchon d'argent en aparté. Il s'étonna : « Qu'est-ce que c'est ?

— La part que vous m'avez gardée.

— Oh ça, ce n'est pas moi qui ai décidé de…

— Peu importe. Prends ! Je n'en veux pas. J'ai gardé deux ou trois choses pour agrémenter la pièce qui me sert de chambre mais ça, je n'en ai aucune utilité. ». Sans attendre son assentiment, je prenais sa main pour y coller le paquet. Il eut un haussement de sourcils avant de retourner à son ouvrage en me disant : « Viens plutôt nous aider, cette fontaine est le point d'eau le plus proche. Le spectre en a dégagé les conduits, je ne pensais pas que ça suffirait mais… ». Ofélius apparut derrière nous en disant : « Ne pensez pas mon cher, en matière de science, je m'en charge ! ». Nouveau haussement de sourcils las de Vigo, je lui tapotais alors l'épaule : « Va te reposer, nous nous chargerons de ça. ». Il n'objecta pas et s'en fut aussitôt d'un pas

lourd…

Pendant toute la matinée ensuite, je prêtai main-forte à chaque nouvelle corvée se présentant. Débarrasser une pièce, entasser des branches pour le feu, prendre soin des chevaux et régulièrement, Ofélius tentait de me dissuader. Il arguait qu'une personne de mon rang n'avait pas à accomplir ce genre de tâches, que cela nuirait à mon autorité. La plupart du temps, je ne lui faisais même pas la grâce d'une réponse et il disparaissait en maugréant. J'ignorai s'il avait raison concernant mon autorité mais de mon côté, je pus constater que les hommes appréciaient de me voir participer à leurs travaux. Quelques-uns commencèrent à se faire moins distants, et nos échanges se faisant plus naturels, ils ne tardèrent pas à me questionner sur mes origines. Et toujours revenait le : « Vous n'êtes pas une Nécro alors ? ». Malgré un certain agacement croissant, je me fis patiente et leur expliquais que non, et pourquoi. La plupart de ces gens n'imaginaient même pas qu'un autre grand continent lointain puisse exister. Ils furent curieux d'en apprendre plus sur les contrées humaines et Ereeven. Bien sûr, ils avaient entendu parler des terres Nortgate et des îles d'Orthons mais ils ne les voyaient pas si lointaines, ni aussi grandes. En alignant des bûches contre un vieux mur en ruines, je répondais le plus souvent succinctement à leurs questions quand un cri rageur venant de l'intérieur de l'académie nous surprit tous. Je vis Svar sortir avec tous les signes de la fureur. En baragouinant, il me chercha du regard et dès qu'il m'eût repérée, il aboya : « Soley'n ! Si tu ne tiens pas tes bêtes, je vais leur régler leur compte pas plus tard que maintenant !! ». Sans comprendre, je marchais vers lui qui était resté sur le seuil du bâtiment. Il fulminait et, sous sa forme animale, je dois dire qu'il était plutôt impressionnant. Mais pas assez pour me faire peur. En passant devant le groupe de femmes Vilans qui ramassait des branches, je pus lire sur leurs faciès qu'elles, par contre, n'en menaient pas large. En rejoignant Svar qui beuglait encore, je haussais le ton pour lui dire : « Mais calme-toi et explique-moi ce qui t'arrive ! Tu fais peur à tout le monde bougre de braillard ! ». Il ouvrit brièvement grand les yeux, surpris que je me permette de lui renvoyer sa mauvaise humeur : « Quoi ?! Eh bien, viens voir ce que tes saloperies ont fait ! ». Il me précéda dans la bâtisse d'un pas qui témoignait de sa colère. Et en y entrant, je compris l'origine de sa hargne. Au milieu du hall, le sol était effondré sur une large circonférence. Des gravats dépassaient deux pattes cuirassées que je reconnus sans peine. Svar rugit : « Ta foutue araignée va faire tomber la baraque sur nous ! Fous-là dehors et qu'elle y reste ! ». Je m'accroupis au bord du trou en soupirant. Je ne pouvais en vouloir à Tethra mais il avait raison, je n'aurais pas pu le nier. J'appelai alors doucement l'araignée qui

émergea paisiblement de l'éboulement. Svar eut un moment de sidération, reculant involontairement en soufflant : « Mais qu'est-ce que… ». Alors que je tentais d'expliquer à l'arachnide quelle bêtise elle venait de faire, il me demanda, soudain, très anxieux : « Mais tu l'as… Tu l'as fait grossir encore ?! Elle est énorme !!

— Il le fallait pour qu'elle nous débarrasse des Scolos. Elle va remblayer tout cela… Allez ma belle, au travail. ». Quand je me relevai, elle s'était déjà mise au travail. En la regardant, une idée fulgurante frappa mon esprit. Svar me parlait, s'inquiétant de la dangerosité de mon amie à huit pattes mais je ne l'écoutai plus. Le regard fixé sur Tethra, un sourire se dessina progressivement sur mon visage. Quand j'appelai : « Ofélius ! », l'homme ours sursauta presque, soudain conscient que je ne lui avais prêté aucune attention. Le spectre apparût et, quittant l'endroit pour retourner au dehors, je lui dis : « Je sais comment nous approcher de la ville sans être vus ! Suivez-moi ! ». Je me dirigeais d'un pas résolu vers Terys qui paissait dans une cour avec les autres chevaux. Tyradjeck me questionnait mais l'idée prenait forme sous mon crâne en images animées et je m'en délectais trop pour répondre. Quand j'eus récupéré Terys et son harnachement, je la préparai rapidement dans la cour principale. Svar nous rejoignit, un peu moins furieux mais toujours tendu : « Mais qu'est-ce que tu prépares ?! Tu comptes aller où ?! ». Je m'arrêtai un instant pour siffler entre mes dents et appeler : « KANA ! TETHRA ! ». Svar haussa le ton : « BORDEL SOLEY'N !! ». Comme si la bulle de réflexion qui m'entourait venait d'éclater, je me figeai tandis que Kana sortait promptement par une des fenêtres de ma chambre pour me rejoindre. Tethra s'empressa elle aussi, jaillissant au galop du bâtiment et, causant des grimaces d'effroi sur tous les visages alentour. Je pris une seconde pour dire à Svar et Ofélius : « J'ai un plan pour nous permettre de nous approcher de la ville en toute discrétion. Et vois-tu Svar, ces « saloperies de bestioles » sont la pièce maîtresse de ce plan. L'air buté, il croisa les bras : « Quoi ?! Tu veux nous faire avancer dans des tunnels que celle-ci aurait creusés ?

— Non, on peut être pris au piège dans des tunnels. Enfumés comme des renards ou que sais-je ! Il y a mieux à faire. Beaucoup mieux. ». Je marquai un court silence avant d'expliquer : « Tethra va creuser des tranchées qui serpenteront jusqu'au plus près des murs d'enceinte. Nous pourrons nous y dissimuler avant d'attaquer. Ensuite, je l'enverrai creuser sous la muraille afin de la fragiliser. Le moment venu, je n'aurai qu'à le foudroyer pour qu'il tombe. Kana, quant à elle pourrait obstruer les meurtrières s'il y en a et…

— Oui, oui, d'accord, ça a l'air d'une bonne idée mais il faut

prévenir Vigo et voir ce qu'il en dit.

— Quoi ?

— Il est notre chef. ». J'allais objecter avec véhémence mais je vis, autour de nous, tous ces hommes et ces Vilans qui nous observaient avidement, dans l'expectative. Mon impatience me hurlait d'agir sans attendre l'aval de Vigo mais la raison, elle, me tempéra. Si j'agissais sans en référer au chef, je ne ferais plus partie de cette armée. Kana s'installait dans mon dos quand, le regard au sol, je contrôlai mal ma contrariété en articulant : « Très bien. Je vais attendre. ». Non sans une certaine satisfaction dans la voix, Svar s'éloigna en me disant, par-dessus l'épaule : « Laisse-le dormir encore une heure. Il en a besoin. Je lui parlerai. ». Je restai plantée au milieu de la cour comme une gamine écervelée, entre Terys et Tethra. Ofélius me dit alors : « Vous avez fait le bon choix, Taïs. ». Je jetai un regard incertain vers l'entrée de l'académie et la route s'enfonçant vers la forêt. Pendant une demi-seconde, je me vis enfourcher mon cheval et filer comme le vent. Mais je n'en fis rien…

Même si j'étais convaincue d'avoir fait le bon choix en écoutant la voix de la raison, je restai profondément contrariée par cet incident. Je me retirai dans ma chambre pour y ruminer ma mauvaise humeur. Mes araignées m'y accompagnèrent bien sûr. Et voir la mine dépitée de Svar quand je passai devant lui avec elles fut pour moi une petite revanche tout à fait gratuite. Mais satisfaisante. Je ne restai guère longtemps seule à ronger mon frein, vers midi, une jeune femme brune se présenta à ma porte, un vieux panier dans les bras. Comme je ne la remarquai pas sur le moment, elle toussota pour me signifier sa présence. D'abord surprise par ce visage inconnu, je devinai dans la seconde à qui j'avais affaire. Ce n'était pas difficile, je ne connaissais qu'une seule personne dans le camp doté d'yeux de félin d'un jaune aussitôt soutenu. Sous sa forme humaine, la Vilane était particulièrement jolie. Au point que j'en vins à me demander si la beauté n'avait pas transcendé les diverses espèces qui composaient la sienne au point d'en abolir les barrières. Un peu plus grande que moi, d'un teint de pêche mat et d'une silhouette toute en longueurs harmonieuses, elle n'osa s'avancer que lorsque je l'y eut invitée d'un mouvement de tête. Un petit sourire marqua deux fossettes à ses joues tandis qu'elle disait : « J'ai pensé que vous auriez faim. Il ne faut pas oublier de manger quand on attend un petit. Je vous ai ramené des baies et des noix. Mon amie Magda a fait un ragoût de lièvre tout à fait délicieux avec des champignons et…

— Comment t'appelles-tu ? ». Elle s'était accroupie pour déposer au

sol un petit pot de terre et ma question la figea furtivement. En continuant de vider son panier, sans lever les yeux vers moi, elle répondit : « Tchoula… On devrait bientôt avoir du pain des loups, dès qu'on aura fini de fabriquer le four avec des…

— Tchoula ? Juste Tchoula ? ». Elle se releva enfin la tête pour m'adresser un regard étonné. Je repris : « Tu n'as pas de… particule ? Comme les autres Vilans ? Du genre flamme blanche, griffes noires ou que sais-je ? Patte de velours argentée ! ». Elle réprima un petit rire : « Oh ça, non. Je suis née dans un élevage mais j'ai été placée très jeune. Je n'ai pas connu ma mère, elle ne m'a pas transmis de nom. C'est mon premier maître qui m'a appelée Tchoula. C'est un prénom Nortgate d'après ce qu'on m'a dit.

— Ton maître était Nortgate ?

— Non. ». Elle se rembrunit. Disposant nerveusement la nourriture devant elle, le regard perdu dans le vague. Je vins m'asseoir au sol en soupirant : « Peu importe, merci pour ce festin ! ». Ma question avait été indiscrète, je fis en sorte de la lui faire oublier. J'essayai du moins, lui demandant de féliciter Magda pour le ragoût dès que j'y eu goûté. Mais Tchoula ne souriait plus. Alors que j'avalai un peu de nourriture en surjouant le régal, elle lâcha : « Mon maître était un fils du Crépuscule. Même pas un Nécromancien. Juste un Capitaine de garde à Landsveer, dans l'Est. Il avait un faible pour les femmes Nortgates. Pour toutes les femmes en fait. Mais surtout les Nortgates. Sa maison ne comptait pas moins d'une vingtaine de servantes et autres concubines… ». J'eus de la peine à avaler la bouchée de ragoût tant ce qu'elle me confiait me serrait la gorge. Elle dit ensuite : « Ce sont elles qui m'ont élevée. Et qui m'ont aidée à m'échapper. ». Un éclat de tendresse venait de s'allumer dans son regard doré, je saisis l'occasion : « T'échapper ?

— Oui, il y a une peu plus de deux semaines. Quand la rumeur d'une rébellion s'est amplifiée. Comme je n'ai jamais porté de collier, elles m'ont poussée à fuir, à rejoindre la forêt. Elles ont occupé le maître et j'ai pu m'éclipser assez facilement. Des Vilans en fuite m'ont trouvée et nous avons rejoint un clan en marche vers Üzgor. Malheureusement, nous avons croisé la route des marchands et…

— Ce clan, ce sont les autres qui étaient avec toi dans la cage ?

— Ils ont mis les hommes qu'ils n'ont pas tués à part, pour un autre convoi. Nous, nous n'avions pas grande valeur à leurs yeux. Il y avait de nombreux chariots dans la ville d'Edrith, et nombreux chasseurs de

Vilans ! Il en partait chaque jour pour Üzgor. ». L'évidence m'apparut, nous allions avoir d'autres Vilans à sauver dans les mêmes circonstances. Il devenait urgent de nous poster aux abords de la grande route. Mais cette fois encore, je ne pouvais partir à l'aventure sans en référer à Vigo. J'appelai Ofélius qui apparut dans la seconde et lui racontait ce que Tchoula venait de me dire puis je lui ordonnai : « Transmettez ces informations à Svar sur-le-champ, qu'il réveille Vigo ! ». Le spectre n'objecta pas, lui aussi pensait qu'il nous fallait désormais agir vite. Sauver des Vilans, c'était récupérer des combattants on ne peut plus motivés, ainsi que des vivres et des armes. Il n'y avait pas une minute à perdre…

Dans la demi-heure qui suivit, les choses s'accélérèrent grandement. Ofélius était allé réveiller Vigo lui-même pour tout lui expliquer au plus vite, omettant volontairement de parler du terrassement malheureux de Tethra dans l'entrée de l'académie. Et mon ami eut la même réaction que moi en entendant l'histoire des convois. À peine réveillé, il se précipita dans la cour centrale pour rameuter les hommes qui s'y trouvaient, Svar comprit. Je les rejoignis d'un pas rapide, arrivant au moment où il disait à Svar d'un ton sec : « La prochaine fois qu'il se passe quoi que ce soit, je veux être réveillé à l'instant même ! Et s'il si je ne suis pas là, c'est à Soley'n que tu t'adresses ! On ne peut pas se permettre de passer à côté d'occasions comme celle-ci ! ». Le regard que m'adressa alors l'homme ours trahissait un sentiment profond d'agacement dont je ne tirai, cette fois, aucune satisfaction. Vigo lui ordonna de former un groupe de quelques hommes qui se tiendraient en embuscade à l'entrée des gorges où passait la grand-route. Je dus hausser le ton pour l'interrompre tant il parlait d'une voix forte : « Vigo ! Vigo, attends ! Je crois que j'ai une autre solution qui occuperait moins d'hommes !

— Je t'écoute. ». Il darda son regard autoritaire sur moi, je me radoucis pour lui répondre : « Mes araignées peuvent tendre des pièges qui empêcheront les chariots de passer. Dans un premier temps, je peux me charger des récalcitrants s'il y en a et par la suite, nous pourrons poster des gardes aux abords de ces pièges.

— Toi, seule ? Non, je…

— Non, pas seule, moi et mes araignées. Tethra ! Montre-toi ! ». Un bruit de cavalcade se fit entendre quand l'arachnide dévala l'escalier pour me rejoindre à l'extérieur. En voyant quelle était désormais sa taille, Vigo ouvrit de grands yeux. Je profitais de sa stupéfaction pour

enfoncer le clou : « Tu sais comme elles sont promptes à me défendre, je ne risque rien avec elles. ». Ofélius flotta autour de nous en ajoutant : « Et puis je serai là en renfort… ». Le Vilan soupira bruyamment pour marquer son désaccord avant de me toiser d'un regard incertain. Il finit par lâcher, de mauvaise grâce : « Va poser tes pièges. Je te rejoindrai avec des hommes tout à l'heure. ». En moins de temps qu'il en faut pour le dire, j'étais repartie vers la grand-route…

Ma vision des choses était plutôt simple : Tethra retournerait la terre de la voie jusqu'à la rendre impraticable par des chariots ; et Kana tendrait quelques toiles entre les arbres de sorte de barrer d'éventuels passages entre les arbres alentour. Quand je l'expliquai à Ofélius, il apporta un peu de sa sagesse à mon plan : « Couper l'accès à la ville est certes une bonne idée, mais il faudra laisser un accès vers l'académie. Pour ceux qui souhaiteraient rejoindre nos troupes. ». Il avait raison et je mûris méthodiquement l'idée jusqu'à ce que nous arrivions aux abords de la route. Il me fallut peu de temps pour faire comprendre à Tethra ce que j'attendais d'elle. Et il me semble qu'elle montra beaucoup d'entrain à aussitôt ravager le sol. Mais ce que j'attendais de Kana était un peu plus compliqué et demanderait sûrement plus de temps. Je mis un genou à terre après l'y avoir déposé et, cherchant encore comment lui expliquer les choses, je pris un instant de réflexion. Elle me regardait avidement de ses multiples yeux si brillants, si bien que j'eus l'impression qu'elle savait que j'étais sur le point de lui demander quelque chose. Bien sûr, il y avait un lien entre nous mais il n'était pas aussi instinctif que celui qui m'unissait à Terys. Ofélius approcha et, me voyant en peine, il me dit simplement : « Souvenez-vous des loups lors de notre voyage vers la grotte du Troll, Taïs. ». L'évidence me frappa. Je fermai brièvement les yeux pour me concentrer, choisissant une paire d'yeux parmi ceux de l'arachnide, j'y plongeais mon regard pour communiquer avec elle en images. Je ne pus m'empêcher cependant de lui murmurer quelques mots tandis que je lui montrai ce que j'avais en tête : « Personne d'autre que nous et nos amis ne doivent passer… tends ta toile entre les arbres, protège notre nid… ». D'un geste machinal, je posai une main caressante sur sa tête. Tethra s'éloigna déjà, toute à son office de terrassement qu'une autre évidence m'apparût. Je captai aussitôt l'Ihra que je transmis à Kana. Ofélius nous observait en silence mais du coin de l'œil, je devinai qu'il savait ce que je m'apprêtai à faire. Bientôt, Kana absorba mon énergie et se mit à grandir, se délestant de sa mue plus vite que ne l'avait fait sa semblable. Je veillai à contrôler mon flux afin de ne pas trop la faire croître cependant. Je lui donnai une taille à peu près égale à celle de Tethra. Mais Kana, ses longues pattes et sa silhouette plus élancée, me parut néanmoins plus grande quand j'en eus terminé.

Elle prit à peine le temps de me regarder — ses deux plus gros yeux étaient désormais de la taille d'œufs de poule — avant de faire un bond spectaculaire jusque dans l'arbre le plus proche. Je me relevais, un sourire irrépressible aux lèvres, les yeux rivés sur mon amie qui s'affairait rapidement de branche en branche, faisant craquer et bruisser la forêt environnante au rythme de ses déplacements véloces. Nous étions, Ofélius et moi, proprement subjugués. Il lâcha, comme pour lui-même : « Les légendes ont donc toujours un fond de vérité… C'est hallucinant… ». Je remontais en selle car Terys montrait des signes de nervosité on ne peut plus compréhensibles. Kana bondissait de troncs en branches, en brisant parfois certaines. Elle descendait par moment jusqu'au sol, tirait sa soie et repartait dans la direction opposée à une vitesse littéralement surnaturelle. Bientôt sa toile recouvrit une vaste zone autour de nous, de part et d'autre de la route. Ofélius tenta de la suivre pendant quelques instants mais revint assez vite pour me dire, éberlué : « Elle a parfaitement saisi ce que vous attendiez d'elle ! Il faut être un spectre désormais pour pouvoir avancer dans cette partie de la forêt !

— Et quand on sait que sa toile ne peut être tranchée que par de l'Ereeus, je pense que nous avons là une muraille quasiment impénétrable ! à moins d'y mettre le feu mais…

— Dans ces bois de résineux, ce serait du suicide… Mais voyez, l'autre n'est pas en reste ! ». Ce qui avait été la grand-route du Nord avait tout désormais d'un champ fraîchement labouré mais Tethra n'en avait pas fini. Je la voyais au loin, fourgonnant encore entre les gorges…

Quand elle fut certaine d'avoir verrouillé tout passage entre les arbres, Kana me surprit en s'attelant à une autre tâche. Elle ralentit son allure pour former un tunnel à l'entrée parfaitement circulaire juste derrière moi. Je pouffai, en la regardant : « Elle a vraiment tout compris ! Et rien oublié ! ». Tethra revenait vers nous, Kana s'immobilisa pendant une ou deux secondes pour me regarder et ce fut à mon tour de comprendre ce qu'elle attendait de moi. Je lui fis un signe : « Très bien, je te suis ! Vas-y ! ». Elle reprit son ouvrage, tissant devant nous cette galerie de soie en direction de l'académie. Au bout d'une centaine de mètres, je la stoppai, de peur qu'elle ne s'épuise à la tâche. Nous nous apprêtions à faire demi-tour quand une brise tiède m'apporta des effluves fauves familiers. Ofélius me questionna : « Eh bien ? Nous n'allons pas nous poster près de la voie ?

— Vigo arrive. ». Le spectre tourna son regard au plus loin sur le sentier et il ne tarda pas, tout comme moi, à voir cinq silhouettes

accourant à quatre pattes dans notre direction…

Quatre Vilans furent postés aux abords de la grand-route, juste à la frontière infranchissable qu'avait tissée Kana, côté forêt. Un seul passage étroit permettait de la franchir, destiné à ceux qui auraient souhaité se joindre à nous. Non sans avoir reconnu l'utilité de mes deux amies arachnides, Vigo restait soucieux. Quand je l'interrogeais, il me confia, en aparté : « Nous manquons d'hommes. Ces quatre-là ne suffiront pas à arraisonner les voyageurs.

— Je vais rester ici avec eux.

— Non, j'ai besoin de toi au campement.

— Bien sûr que non. Notre petite armée n'a qu'un seul chef et c'est toi… Ils ne me font pas confiance et je le comprends aisément. Toi-même d'ailleurs…

— Quoi ? ». Une colère outragée pointait dans sa question. Je laissais échapper un petit rire en lui rétorquant : « Tu ne veux pas me laisser aller et venir seule ! Tu ne me fais pas confiance toi non plus.

— Tu dis n'importe quoi ! Tu es la personne en qui j'ai le plus confiance ici ! je veux juste que… tu restes en vie. ». Je l'avais agacé et je mentirais en disant que cela ne m'amusait pas. Je lui donnais un petit coup de coude et, appuyant mes dires d'un regard de biais : « Retournes à l'académie, j'ai ces quatre gaillards et mes araignées, je ne crains rien. Et puis… il y a là-bas une jeune personne qui mériterait que tu t'inquiètes pour elle…

— Qui ça ? Loryann ? Elle a un problème ?

— Mais non, triple buse ! Tchoula !

— Oh… ». L'image de la jolie Vilan dut lui traverser l'esprit car quelque chose luit instantanément dans son regard, et ce n'était plus de la colère. Il gratta distraitement l'épaisse fourrure de sa gorge en toussotant. Puis, en adoptant une contenance qu'il aurait voulue sans doute pleine d'assurance, il me dit : « Très bien. S'il y a un souci, les hommes ont ordre de tirer une flèche enflammée. Je t'en enverrai d'autres dès mon retour.

— Parfait. Va-t'en maintenant ! ». Il me sonda du regard pendant moins d'une seconde, juste assez pour que je puisse y lire de l'affection

inquiète. Et dans l'instant suivant, il s'éloigna rapidement sur le sentier. La fin du jour s'avançait, il faisait déjà sombre sous le couvert des arbres…

Chapitre 46 :

Côte à côte.

Deux jours passèrent sans que nous ne voyions le moindre chariot, le moindre voyageur venant ou allant à Üzgor. Mais à l'aube du troisième, un équipage de trois roulottes fit enfin son apparition, se dirigeant vers la plaine. J'étais désormais flanquée de six Vilans qui restèrent à couvert tandis que je me plaçais au milieu de la voie, devant le mur de soie. Kana était postée dans un grand chêne tout proche et Tethra se tenait sous terre, juste sous mes pieds, elles étaient toutes deux indétectables. Je devais à tout point sembler seule, ainsi en avions-nous convenu. Et le cocher du chariot de tête en fut convaincu quand il fut suffisamment proche. Un autre marchand. Moins véhément qu'avait pu l'être le premier, contrairement à tous les soudards qui l'accompagnaient dans les voitures suivantes. Ces deux dernières n'étant en fait que des cages roulantes où s'entassaient d'autres Vilans. Aux premiers scintillements de mon énergie, les brutes — des chasseurs de Vilans — perdirent de leur superbe mais plus encore quand Kana descendit lentement au long du tronc du chêne pour me rejoindre. Là, ils prirent leurs jambes à leur cou sans tenter quoi que ce soit. Le marchand ainsi que les personnes qui l'accompagnaient en firent autant. Si bien que nous n'eûmes plus qu'à ouvrir les cages en toute quiétude pour en libérer les captifs. Il y avait là quelque chose de risible et mes compagnons ne manquèrent pas d'en plaisanter en ôtant les chaînes de leurs semblables. Cela me tira, à moi aussi, un vague sourire jusqu'à ce qu'ils ouvrent la seconde cage et que, parmi les faciès animaux, sales et épuisés, j'en reconnaisse un qui me pétrifia de surprise. Passé la stupéfaction, je bousculais mes compagnons sans ménagement pour bondir dans le chariot. Écroulée au sol à même la fange pestilentielle, la petite Kaytlinn gisait, inconsciente, gueule ouverte et langue pendante. Je palpais son corps inerte à la recherche d'un battement de cœur en bredouillant : « Non, non… Pas elle… non ! ». Et je le perçus. Faible et lent. Inquiétant. Je ramassais aussitôt l'enfant renard qui me parut bien trop légère. Je la portais jusqu'au bord du chemin. Là, je la déposai délicatement sur un lit de fougère, le visage tordu par l'angoisse. Ernus, un de mes gardes Vilans, me tendit sa gourde sans dire un mot. Je fis couler un peu

d'eau dans la gueule entrouverte de la petite mais elle ne réagit pas. Sans plus m'appesantir, je sifflai et Terys se pressa de me rejoindre. Quand je fus en selle, Ernus me donna Kaytlinn tandis que je m'exclamais, sans même savoir où elle se trouvait exactement : « Tethra ! Tu restes ici ! Tu montes la garde ! Kana ! Ouvre un passage ! vite ! ». Elle obéit dans la seconde et je m'élançais au travers de la brèche au grand galop. La tête et les jambes de la fillette bringuebalaient dans le vent comme celles d'une poupée de chiffon. Je pouvais sentir la main froide de la mort me serrer progressivement le cœur. Mais Terys filait sur le sentier, je n'avais pas besoin de la guider, elle savait exactement où je voulais aller. Ofélius apparut à côté de moi en cours de route et, avec un regard grave sur l'enfant que je serrai contre moi, il me dit : « Je vous précède ! » et disparut. À notre arrivée dans la cour principale de l'académie, Vigo et Svar nous y attendaient, l'air sombre mais je ne vis pas la vapeur rouge d'Ofélius. Quand je mis prestement pied à terre, Vigo reconnu Kaytlinn et son faciès s'assombrit encore un peu plus. Il me la prit des bras en soufflant : « Kay! Kay, réveille-toi ! Kay! ». Mais elle ne réagissait pas. Quelque chose parut se briser en lui, ses yeux s'emplirent de larmes tandis qu'il s'agenouillait sur les pavés usés de la cour. De mon côté, je ne valais guère mieux mais il restait de l'espoir. Kana m'avait suivie. Et elle sentait qu'elle pouvait agir. Elle toucha délicatement la tête de l'enfant du bout de ses longues pattes. Vigo releva tristement la tête dans sa direction et comprit. Il déposa la petite sur le sol et s'écarta un peu en disant à l'araignée : « Si tu peux y arriver, fais-le… ». Sous les regards médusés de toutes les personnes qui assistaient à la scène, Kana vint se placer au-dessus de Kaytlinn en s'illuminant peu à peu. Avec une douceur infinie, elle l'enveloppa d'un fin cocon qu'elle ramena ensuite sous son abdomen. J'entendis les murmures parmi nos hommes, ils s'inquiétaient des intentions de l'arachnide. Je murmurais alors à mon amie : « Dans ma chambre, ma belle… ». Elle obéit aussitôt et s'éloigna en emportant l'enfant renard. Vigo la suivit des yeux en se relevant, je vins poser une main rassurante sur son épaule : « Elles seront mieux là-haut, au calme. Elle va y arriver, elle va la soigner, tu le sais. Comme elle l'a fait pour moi.

— Où est l'autre ? Elles étaient deux pour toi. ». Ofélius apparut subitement pour rétorquer : « Cette petite n'est pas blessée, elle est juste à bout de forces et je pense que ceci pourrait l'aider. ». Il me tendit une fiole que je reconnus aussitôt. Une petite fiole de verre presque noir. Du sang de merle. Une foule de souvenirs me traversèrent l'esprit quand je m'en saisis. Le spectre me dit alors : « Taïs Isylvey'n m'a longuement parlé de ce remède. Je suis convaincu qu'il fonctionnerait sur cette enfant.

— Par tous les cornus… Je l'avais oublié.

— Comme toutes les autres fioles dont ce brave Loth a garni vos bagages.

— Merci… ». Nous échangeâmes un regard intense avant de rejoindre Kana dans ma chambre. Là-bas, nous la trouvâmes installée au plafond, dans sa toile personnelle, les pattes ramenées au plus près du cocon qu'elle semblait couver. Sa luminosité palpitait comme un cœur au rythme tranquille. Vigo, ravagé par l'inquiétude, la regarda intensément en me demandant : « On devrait lui donner de ce remède en même temps que…

— Laisse sa chance à Kana d'abord. Si sa taille et la puissance de ses soins sont liées, tout va très vite s'arranger. ». Le regard qu'il m'adressa alors me transperça le cœur. Je ne pus réprimer l'élan qui me porta à le prendre dans mes bras. D'une de ses grandes mains griffues, il me plaqua contre le lui en retenant un spasme de sanglot. Le visage enfoui dans sa fourrure, je lui murmurai : « Je te le promets Vigo. Tout va s'arranger. ». Nous restâmes ainsi enlacés un court instant. Instant durant lequel nos angoisses respectives luttaient de concert contre l'adversité…

Des heures longues et glacées s'écoulèrent sans que Kana ne quitte sa toile, veillant patiemment sur la fragile créature que nous lui avions confiée. Nous ne quittâmes pas la pièce, Vigo et moi, assis par terre côte à côte dans un silence épais. Chacun cherchant en lui-même cette étincelle d'espoir qui nous empêcherait de nous écrouler. Sous mon crâne, les images de Louise se succédaient sans répit. La douleur de sa perte. La mienne et celle d'Angus. Cette souffrance que je retrouvai en Vigo. Pas plus que les femmes, les plus forts des hommes ne résistaient pas à un tel drame. La perte d'un enfant, qu'il soit de son sang ou pas. La plus cruelle des perspectives. J'en étais à ces tristes réflexions quand la voix de mon ami m'en tira, d'un ton morne : « Kaytlinn est la fille de Tyrel, mon meilleur ami. Et puisque Leyla n'est pas parmi les rescapés de ce convoi, j'imagine qu'elle doit être morte… C'était la mère de Tyrel.

— Il y aura sûrement d'autres convois… ». Je n'eus pas le cœur d'aller au bout de cette phrase. Je ne croyais pas non plus que la grand-mère de la fillette ait survécu. Au soupir profond que je laissais échapper, Vigo me dit : « Tu vois, je crois que je préférais ne rien savoir de ce qu'il leur était advenu. Je pouvais me convaincre qu'elles

allaient bien. Qu'elles avaient réussi à échapper à cette folie… L'ignorance est la meilleure alliée de l'espoir. ». L'image d'Angus entravé me vint brutalement en tête, oppressant ma respiration. Est-ce que j'aurais préféré ne rien savoir des conditions de sa détention ? Il m'apparut que oui. Et mes yeux s'embuèrent. Le regard fixé sur les vieilles dalles fêlées du sol, je luttais contre mes émotions tandis que Vigo ajoutait : « Tyrel m'a sauvé la vie quand j'étais en fuite. Il m'a appris à me débrouiller dans la forêt. C'était un vrai Vilan sauvage, un guerrier hors pair ! Aucun chasseur n'avait réussi à le capturer… Et il est mort… stupidement ! ». En essuyant le bout de mon nez humide, je lâchais : « Je ne connais pas de mort qui ne soit pas stupide.

— Tu n'as pas tort. ». Le silence s'abattit à nouveau sur nous. Nul besoin de lui demander quelle avait été la fin de son ami. Ce qui avait rempli la vie de Tyrel méritait sans doute qu'on s'en souvienne, ce qui l'avait arrêté par contre… Et visiblement, Vigo n'avait pas envie d'en parler.

Quand Kana descendit enfin de sa toile pour venir déposer le cocon devant nous sur le sol, je n'osais le toucher. Vigo, lui, posa une main tremblante sur la soie et, après une seconde ou deux où il se figea, sa grosse tête retomba sur son torse dans une sorte de geignement soulagé. Quand il la releva, ce fut pour regarder l'araignée intensément en hoquetant : « Je retire tout ce que j'ai pu dire à propos de toi. Tu es la plus belle créature qui soit, bestiole ! ». Incertaine, je vins coller mon oreille contre le cocon au niveau de la poitrine de l'enfant. Et dès que je perçus les battements forts et réguliers de son cœur, un sourire irrépressible s'imprima sur mon visage. Ce simple son, témoin de vie chassa toutes mes angoisses. Je me redressai aussitôt pour prendre l'araignée contre mon cœur : « Je le savais ! Tu es une perle, Kana ! Une perle ! ». Elle se laissa aller, ses longues pattes en vrac sur le côté tandis que je la flattais énergiquement et déposais plusieurs baisers sur sa tête. Vigo émit un petit rire ému mais ne put s'empêcher d'ajouter : « Ça, par contre, ne compte pas sur moi pour en faire autant ! C'est… pouah !

— Eh bien quoi, tu viens de dire que c'est la plus belle des créatures et tu fais le dégoûté ?! ». Alors que je relâchai mon étreinte, l'arachnide déchira le cocon avec précaution. Kaytlinn était profondément endormie, gueule fermée cette fois. D'une saleté repoussante mais en vie… Nous l'installâmes dans le hamac de toile qui me servait de lit. Et, pendant quelques instants encore, nous restâmes auprès d'elle, pensifs mais rassurés. C'est Ofélius qui nous tira de nos pensées. Comme souvent, il s'annonça en toussotant et au premier regard que je posais sur lui, il me dit : « Taïs, les autres

rescapés sont arrivés et je me suis permis d'utiliser quelques gouttes de sang de merle pour les remettre d'aplomb.

— Vous avez bien fait. ». Il se dirigea vers mes sacs pour y remettre la fiole puis attendit que Vigo s'en soit allé pour me dire, d'un ton plus grave : « Il faudrait que nous parlions de ce philtre. Ce que vous avez appelé le sang de merle. ». Je caressais distraitement la tête de Kaytlinn : « C'est une composition que je dois à Sylvaine et ma mère.

— En fait, je crois que non.

— Pardon ?

— Si j'en crois les effets décrits par Taïs Isylvey'n et selon les ingrédients dont elle m'a parlé… Il se peut que la recette leur ait été soufflée par la reine elle-même. Je ne vois pas comment sinon, elles seraient arrivées à ce résultat unique. Et par quel cheminement de pensée ? ». Je n'avais jamais envisagé les choses de cette façon mais je pressentais qu'il avait raison. Mais les mots de Vigo à propos de Tyrel me hantaient. Je ressentais une fatigue morale intense et lui dis d'un ton las : « Vous avez sans doute raison. Et il en va sûrement de même pour mon père, sa machine et ses visions. Et pour celles des Aubes… Nassuria est certainement derrière tout cela.

— Cela ne vaudrait-il pas la peine que vous vous entreteniez avec elle pour en être sûre ?

— À quoi bon ? ». Il eut une expression d'incompréhension profonde. J'ajoutais, non sans une certaine amertume : « Si Nassuria a œuvré de loin à travers les siècles pour faire de moi ce que je suis, ce n'est pas un cadeau qu'elle m'a fait. Au contraire. Comme pour tout ce qu'on crée les Premiers, elle ne voyait en moi qu'un outil. L'outil de son projet. ». Le regard d'Ofélius sur moi changea. Il approcha jusqu'à poser une de ses mains fantomatiques sur mon épaule puis, avec un sourire serein, il me dit : « Mais vous n'en êtes pas un. Nous le savons tous les deux. Personne, vivant ou mort, souverain ou gueux, n'est en mesure de décider à votre place ou de vous contraindre à quoi que ce soit… Et je m'en félicite. ». Sans le savoir, le vieux spectre venait de me rappeler les mots de mon père. Ceux qu'il m'avait dit le jour où j'avais quitté la chaumière pour suivre Sylvaine en Ereeven. Un vertige mental furtif me fit baisser les yeux. Pour tromper mon trouble, j'allais m'appuyer au mur en ruines pour perdre mon regard vers Üzgor. Mais mon attention fut vite détournée par une ombre mouvante qui semblait se déplacer sur la canopée vers l'Est. Je crus avoir halluciné, je battis des paupières avant de fixer à nouveau mon

regard sur cette ombre qui n'avait pas disparu. Au contraire, elle se rapprochait lentement, dans notre direction. Interloqué par mon expression, Ofélius approcha, cherchant ce qui concentrait ainsi mon attention. Il lâcha, en avisant la même chose que moi : « Mais… qu'est-ce que cela encore ?

— Allez voir.

— C'est trop éloigné pour l'instant, je ne peux aller aussi loin de votre personne.

— Dans ce cas, guettez le moment où ce sera possible. ». Il se mit à flotter au-dessus des ruines en direction de l'ombre qui semblait de plus en plus étendue à mesure qu'elle approchait. Je tournais les talons pour aller prévenir Vigo et me retrouvais face à Tchoula, sur le seuil de la chambre. Elle tressaillit de surprise, bredouillant instantanément : « Je… j'apporte de l'eau et… de quoi manger pour la petite !

— Elle ne s'est pas encore réveillée mais, s'il te plaît, veille sur elle un moment, je dois parler à Vigo. ». Elle acquiesça, je jetai un dernier regard sur Kaytlinn, puis vers Kana, installée dans sa toile au plafond : « Toi aussi, reste ici et veille sur elle. ». L'araignée ne cilla pas mais je savais qu'elle avait compris. L'instant d'après, je dévalais le vieil escalier et retrouvais vite Vigo dans la grande salle principale. Il parlait avec deux Vilans plutôt chétifs mais à ma mine, il s'interrompit pour me demander : « Quoi ? C'est Kay ?!

— Non, elle est toujours endormie, tout va bien.

— Pourquoi cet air sombre alors ?

— Quelque chose approche, de l'Est. ». Comme il s'élançait en direction de la cour, je l'arrêtai et l'enjoignais à me suivre en haut d'une des tours de guet. Nous y trouvâmes Loryann et un autre garde, s'interrogeant sur ce qu'ils voyaient approcher au loin. La jeune femme fut soulagée de nous voir : « Ah ! J'allais descendre vous chercher ! ». Vigo ne lui prêta guère attention et se posta au bord de la fenêtre, sourcils froncés. Je vis ses narines palpiter tandis qu'il tentait d'identifier cette ombre étrange par son odeur. Je lui dis : « Le vent souffle de l'Ouest, tu ne sentiras rien, c'est bien trop loin. ». Il marmonna un juron puis, comme si sa fureur le disputait à sa frustration, il ordonna à Loryann, sans hausser le ton : « Va prévenir Svar. Qu'il mette les rescapés à l'abri et que les hommes se tiennent prêts. ». Elle fila sans attendre. Nous restâmes silencieux pendant un

court instant, fixant la forme mystérieuse qui semblait onduler sur la cime des arbres lointains. Quelle nouvelle monstruosité le Merca nous envoyait-il ? Après les chaînards et les Scolophides, peut-être des créatures volantes. L'on pouvait tout imaginer en ces circonstances…

L'étrange forme sombre et menaçante resta en mouvement tout le jour. Se déplaçant de façon parfois anarchique, marquant de longues pauses avant de se remettre à avancer vers nous. Exactement comme l'aurait fait un animal égaré. Un très grand animal… Ce n'est qu'en fin d'après-midi qu'elle fut assez proche pour qu'Ofélius puisse la rejoindre. Et il ne tarda guère à revenir vers moi, très agité mais visiblement soulagé : « Ils sont venus, Taïs ! Et ils vous cherchent ! Les cercles de brume les empêchent de nous voir !

— Mais qui ça ?!

— Les corbeaux ! Votre… Ahogur ! ». En reposant les yeux sur la forme mouvante, l'évidence me frappa. Des corbeaux, une nuée de corbeaux volants groupés… Un sourire hanta ma bouche quand je serrai mon poing gauche en captant peu à peu de l'énergie. Je me postai au bord de la haute fenêtre et, tendant mon poing fermé devant moi, j'appelai, presque dans un murmure : « Ahogur… Je suis là, frère corbeau… Viens à moi… ». Au-delà de ma volonté, mon poing se mit à luire plus intensément que toute autre partie de mon corps jusqu'à émettre une lumière largement irradiante. Une forme d'excitation me saisit le cœur en voyant l'ombre au loin se mouvoir par saccades dans plusieurs directions. Et tout à coup, elle parut se ramasser, prenant la forme d'une longue flamme noire qui pointait dans notre direction. Mon cœur battit plus vite, j'appelai encore, d'une voix plus forte : « Je suis là, viens à moi ! ». Vigo était à mes côtés dans la tour mais il se tenait en retrait. Je l'entendis souffler, juste derrière moi : « Aucun Nécro ne peut faire ça… ». Le nuage noir que formaient les oiseaux, avançait désormais rapidement, comme rythmé par les battements désormais furieux de mon cœur, je lançais un dernier appel, presque dans un cri : « Je suis là ! Oui ! Par ici ! … AHOGUR ! ». Et dans les minutes qui suivirent, le son des battements d'ailes et des croassements envahit peu à peu le ciel, juste avant qu'il ne s'assombrisse sous le nombre vertigineux d'oiseaux qui vinrent tournoyer au-dessus de l'académie. Le vacarme était assourdissant mais j'y percevais une expression de joie qui me remplissait de forces nouvelles. Et c'est à grand renfort de cris puissants qu'Ahogur entra dans la tour par la fenêtre opposée à la mienne : « Femme corbeau ! Femme corbeau ! Tes frères sont là ! Nous sommes là ! ». Je mis un

genou au sol devant lui qui émettait des sons gutturaux et des claquements de becs en écartant les ailes. Sans réussir à contenir le large sourire qui éclairait mon visage, je lui dis : « Oui ! Tu es venu, vous êtes tous venus ! Merci Ahogur, merci à toi !

— La guerre ! La guerre ! La mort pour les lumières noires ! La mort !

— Oui, oui. Mais pas tout de suite. Nous devons parler, toi et moi. ». Il s'apaisa dans la seconde, repliant ses larges ailes et s'ébrouant avant de me dire : « Le vieil homme est protégé. Nombreux corbeaux sont restés avec lui.

— Merci à toi pour ça aussi mais… ». Il m'interrompit en poussant un croassement puissant puis, brusquement plus calme, il ajouta : « Nous avons tué toutes les lumières noires dans la forêt. Juste les lumières noires, il y en avait beaucoup ! ». Avec son ton saccadé, il m'expliqua que tout au long de leur périple, ils avaient été rejoints par la plupart des autres corbeaux qu'ils rencontraient. Et que, régulièrement, ils avaient découvert des groupes de Nécromanciens ou de soldats qu'ils s'étaient fait un devoir de massacrer. Le récit de ces attaques ne laissait guère place à l'imagination, Ahogur se réjouissant clairement de la violence avec laquelle ils les avaient taillés en pièces. Et à l'écouter, il avait eu de nombreuses occasions de laisser libre cours à sa haine. Mais cela ne lui suffisait pas, il m'apparaissait clair qu'il ne s'apaiserait qu'à la mort de la dernière des "lumières noires"…

Quand il eut terminé de me narrer quelques-uns des exploits mortifères de son peuple, je pris un temps de réflexion durant lequel mon frère corbeau, du haut de la tour, ramena le calme parmi ses congénères. Toutes les hauteurs alentour, les toits, les arbres, les ruines, se couvrirent d'oiseaux noirs, à la grande stupéfaction de nos hommes qui s'étaient réunis dans la cour, armes en main. Ofélius avait servi d'interprète auprès de Vigo et ce dernier ne tarda pas à me dire : « Si tout ce que cet oiseau vient de dire est vrai, cela expliquerait pourquoi nous n'avons pas encore vu de détachement retourner vers Üzgor.

— Il ne ment pas. Ofélius peut te le confirmer. ». Le spectre hocha la tête, Vigo poursuivit aussitôt : « En tout cas, si tu leur fais confiance, ça me va. Ils pourraient être un véritable atout pour la suite. Je vais aller rassurer nos hommes, il faudra que nous parlions ensuite. En privé. ». Il appuya ses mots d'un regard sombre avant de quitter la tour. Ahogur me questionna sur les Vilans et les humains présents et ce ne fut pas une mince affaire que lui faire accepter que, désormais,

nous ne formions plus qu'une seule et même armée. Mais le corbeau qui avait mené ces innombrables semblables jusqu'à nous n'était pas un idiot, loin de là. Et si Vigo ne pouvait le comprendre, lui avait tout saisi de notre aparté. Et c'est d'un ton particulièrement grave qu'il finit par me dire : « Quand tu parleras au chef des bêtes-hommes, je veux être là. Une seule armée mais trois chefs. ». Je compris qu'il fallait ménager sa fierté pour le moins légitime. Je lui répondis simplement : « Deux chefs. Vigo et toi.

— Faux. Ne me flatte pas femme-corbeau. Les flatteurs sont des fourbes. Nous savons.

— Je ne te flatte pas, je ne suis pas un chef ici et je… ». Ofélius toussota bruyamment pour m'interrompre. Quand je lui adressai un regard noir, il dit : « Taïs, permettez que je m'entretienne un moment avec le… seigneur Ahogur ? Je pourrai lui exposer la situation actuelle ainsi que votre rôle dans tout ceci ? ». Hésitante, je lui laissai le loisir d'ajouter : « Si le seigneur des corbeaux est d'accord bien entendu… ». Ahogur parut le sonder pendant une ou deux secondes avant de croasser : « Je suis d'accord. » en s'ébrouant. Je compris qu'Ofélius m'offrait l'occasion de m'éclipser pour aller parler avec Vigo, je la saisis dans la seconde.

En arrivant dans l'entrée de l'académie, je croisais plusieurs Vilans qui m'indiquèrent où trouver mon ami. Je ne fus pas surprise d'apprendre qu'il était retourné auprès de Kaytlinn. Je le trouvais à son chevet, effleurant son front du bout des griffes. Dès que j'entrai dans la pièce, il se redressa en soufflant : « Elle dort du sommeil du juste on dirait.

— C'est le cas, je pense. Kana l'a soignée mais elle aura besoin de repos cependant… ». Son regard félin était sombre quand il ébaucha un geste pour m'inviter à le suivre tandis qu'il s'approchait du mur éventré donnant sur la plaine. Quand je l'eus rejoint, il sembla chercher dans le lointain la formulation correcte pour ce qu'il avait à me dire. Je tentais de l'aider en amorçant le dialogue : « Alors ? De quoi voulais-tu me parler ? Des corbeaux, j'imagine ?

— Oui et non. En fait… Il est temps de fixer une date. ». J'attendis une seconde ou deux qu'il développe sa pensée mais rien ne venait, je demandai donc : « Quoi ? Une date pour quoi ?

— Pour l'assaut pardi !

— L'assaut ? Tu n'es pas sérieux ?

— Je le suis plus que jamais. Avec tous ces corbeaux, tes araignées et nos hommes, nous…

— … ne sommes pas assez nombreux ! ». Surpris par mes paroles qui avaient fusé sèchement, il me foudroya du regard. Je ne pouvais croire qu'il soit prêt à se jeter dans la bataille au stade où nous en étions : « Une poignée de chaînards suffirait à pulvériser les humains et les Vilans de nos rangs. Et je ne crois pas que les corbeaux pourraient y faire grand-chose !

— Mais toi oui.

— Toutes les informations que nous avons récoltées disent la même chose : le Merka a fait venir des troupes spéciales pour défendre la ville ! Nous ne savons rien de ces troupes ! Leur nombre, leur armement ! Rien ! ». Je vis sa mâchoire de loup se contracter tandis que son regard courroucé se perdait à nouveau au loin. Sous son pelage brun, je devinai les jointures de ses poings blanchir tant il serrait les poings. Il grogna : « Cette attente… Personne ne vient ! Pas un de ceux qu'on a envoyés… Il faudra bien passer à l'action sans eux s'ils ne sont qu'un ramassis de pleutres ! ». Dans son regard, il y avait autant de rage que de peine. Je comprenais sa déception et, dans l'espoir de l'apaiser un peu, je pris un de ses poings crispés entre mes mains en disant : « Vigo… Quelqu'un m'a dit un jour qu'il faut préparer la victoire longuement et ne penser à l'échec qu'un instant. ». Il déplia lentement ses longs doigts griffus, j'ajoutai : « Un peu de patience. Ne pense pas à ce qui nous manque pour l'instant. Si nous devons attaquer avec le peu que nous avons, il nous faudra élaborer un plan plus que solide. En as-tu un ? ». Sans que nos mains se quittent, il détourna la tête en soupirant. Un sourire en coin, je pouffais : « Je me disais aussi ! ». Il darda à nouveau son regard furieux sur moi, j'adoucis mon ton pour lui dire : « Allons, je ne doute pas de tes capacités à mener cette guerre, tu le sais très bien. Mais s'il y a une chose et une seule que j'ai apprise, au prix de nombreuses blessures et de nombreuses pertes, c'est qu'il ne faut pas foncer tête baissée face au danger. Même si on s'imagine avoir une chance… Les chances potentielles ne valent pas un plan solidement ficelé. ». Son expression se fit plus sereine mais le doute luisait toujours au fond de ses prunelles félines. Un peu dépité, il lâcha : « Nous patienterons donc… mais combien de temps ?

— Assez pour accorder nos violons avec Ahogur. Et cela risque de prendre un peu de temps, j'en ai bien peur.

— Le corbeau ? Pourquoi cela ?

— Disons que je le suspecte d'avoir un caractère plutôt… difficile. ». Un croassement puissant nous fit sursauter : « FAUX ! ». Comme prise sur le fait d'une bêtise, je regardai le grand oiseau entrer dans la chambre en se dandinant. Vigo m'interrogea du regard, j'ébauchai un non de la tête alors que le corbeau m'ordonnait : « Traduis mes mots pour lui ! ». Je ne pus que relever un sourcil de surprise qu'il s'adressait déjà à Vigo : « Toi chef des hommes-bêtes, nous te suivrons. Une armée, trois chefs ! Pas deux ! Trois ! Toi conduis les humains et les hommes-bêtes, Ahogur, ceux qui volent et femme-corbeau, les monstres. ». Je tiquais sur ce dernier point et rétorquais au volatile : « Les monstres ? Quels monstres ?! ». Il croassa encore puissamment en pointant son gros bec noir vers le plafond où Kana se tenait immobile : « Ça ! ». Je m'offusquai : « Ce n'est pas un monstre ! ». Ofélius apparut alors à côté de moi pour me murmurer : « Ce n'est guère le moment de discuter de choix lexical, Taïs… ». En ravalant ma contrariété, je traduisis mot pour mot les paroles d'Ahogur à Vigo. Il eut un bref regard vers Kana avant de s'avancer vers l'oiseau pour lui dire solennellement : « Je suis honoré que le peuple des corbeaux se joigne à notre armée… Une seule armée, trois chefs.

— Mais un seul guide : Le Lyrkaner. ». Ces mots que venait de prononcer Ahogur me saisirent de surprise. À mon air stupéfait, il ajouta : « Ceux des airs et ceux des forêts ont déjà combattu ensemble contre le Mal. L'esprit rouge sait. ». Après un rapide coup d'œil à Ofélius, je traduisis les mots d'Ahogur à Vigo qui parut aussi surpris que je l'avais été. L'oiseau n'attendit pas de réponse, il prit son envol à travers le mur pour aller rejoindre ses frères. À peine fut-il sorti qu'Ofélius s'empressa de nous narrer le récit — comme il aimait tant le faire — d'une autre guerre antique où les oiseaux avaient été mis à contribution. Je l'écoutais d'une oreille distraite, Kay venait de se mouvoir dans son sommeil. Et dès qu'il me vit m'approcher d'elle, Vigo en fit de même. La fillette semblait sur le point de s'éveiller, je fis taire le spectre d'un "Tchhhh !" sec. Il nous rejoignit au chevet de l'endormie et murmura : « Elle rêve. Un bien doux songe d'ailleurs…

— Ne faites pas cela.

— Ah ? Pour elle non plus, donc…

— Ne lisez en l'esprit de personne, cela nous fera gagner du temps à tous les deux.

— Je vois. Très bien. ». Il s'effaça, un peu contrarié, et au premier regard que je portais à Vigo, je lui découvrais une expression apaisée. Il me sourit doucement en posant sa grosse main sur mon épaule. Nul

besoin de mots entre nous en cet instant, nous partagions le même soulagement à regarder Kaytlinn sommeiller en paix.

La fillette dormit encore jusqu'au lendemain avant d'ouvrir enfin les yeux. Je me trouvais alors fort affairée au-dehors, entraînant une poignée d'hommes au combat à l'épée. Mais Tchula et Kana étaient restées auprès d'elle. L'araignée me rejoignit rapidement et son comportement étrangement agité m'interloqua aussitôt. Elle venait me tapoter nerveusement, puis, grimpant sans peine aux murs de l'académie, elle s'arrêtait pour me regarder. Elle répéta ce manège deux fois avant que je ne comprenne qu'elle voulait que je la suive. J'abandonnai mes compagnons sans dire un mot et rejoignis la chambre au pas de course. En entrant, je vis Kaytlinn assise au creux de la toile-lit, discutant avec Tchula. Je pris une seconde pour apprécier le bonheur que me causait sa petite voix d'enfant. Une voix cristalline pleine de vigueur et de santé. Quand Kana retourna se poster au plafond au-dessus d'elle, la petite, levant son museau pointu s'exclama joyeusement : « Regarde Tchula ! Elle est revenue !

— Eh oui, je te l'avais bien dit ! C'est sa chambre à elle aussi ! ». Il y avait un sourire dans la voix de la jeune femme Vilan, ce moment plein de douceur me ravit le cœur. J'aurais pu les observer ainsi plus longtemps si Tchula ne m'avait remarquée sur le seuil de la pièce. Elle me sourit largement en s'écartant un peu afin que Kaytlinn me voie à son tour. Et alors que je faisais quelques pas vers elle, l'enfant me surprit en piaillant sa joie de me revoir. Elle bondit hors de sa couche de soie pour venir se serrer contre moi. Je mis un genou au sol pour la prendre contre mon cœur tandis qu'elle disait : « Tchula m'a dit comment tu m'as sauvée ! Comment tu nous as tous sauvés ! ». En étreignant son petit corps velu et frémissant, une foule de souvenirs me traversèrent l'esprit par vagues de sensations. Bastien, Louise, Lucas et Rose… L'émotion m'oppressa un peu le cœur quand l'image de Kaytlinn écroulée sur le plancher souillé de sa cage me vint en tête. Je m'écartais un peu pour prendre sa tête entre mes mains et mieux la regarder. Ses yeux jaunes brillaient d'un éclat vif et même si elle était encore sale, son pelage roux n'avait plus rien de terne. D'une voix une peu éteinte par l'émotion, je lui dis : « Je suis heureuse que tu ailles bien à nouveau ! Tu es rayonnante !

— Je vais mieux mais j'ai toujours aussi faim ! ». Tchula, qui s'était tenue en retrait objecta : « Tu as pourtant mangé toutes les galettes que j'avais apportées !

— Mais j'ai encore faim ! ». Une grosse voix grave derrière nous dit alors : « Je crois que je vais devoir aller chasser alors. ». La fillette se

raidit de surprise en découvrant Vigo dans l'encadrement de la porte. Elle me quitta aussitôt pour lui sauter dans bras, sa queue battant frénétiquement l'air tandis qu'elle exprimait sa joie par de multiples couinements entrecoupés de bribes de phrases. En me relevant, je ne pus qu'apprécier l'expression de joie intense au faciès de Vigo. Et en regardant Tchula, je notais chez elle une émotion non moins intense que je n'identifiais pas sur l'instant. Elle paraissait très heureuse, presque trop, les yeux luisants de larmes contenues….

Mais je n'eus guère le temps de m'appesantir sur ce bel instant. Un bruit de battement d'ailes lourd précéda Ahogur quand il vint se poser sur le bord du mur en ruines sur ma gauche : « Nous devons parler femme-corbeau ! ». Je le rejoignis tandis qu'il me disait : « J'ai vu des choses pendant notre voyage. Des hommes et des bêtes. Même direction que nous, vers les falaises.

— Des lumières noires ?

— Oui mais nous avons tué les lumières noires. Je parle d'autres ! D'autres que nous avons laissés en vie. D'autres qui viennent ici. Qui te cherchent toi et le Lyrkaner.

— Comment sais-tu qu'ils nous cherchent ?

— Les autres oiseaux l'ont dit. Ils entendent les mots humains, tout comme nous. Beaucoup d'humains et beaucoup d'hommes-bêtes comme le Lyrkaner. Petits groupes, partout dans la forêt, plus loin. Certains plus proches mais perdus. ». Un fourmillement de joie s'anima sous ma poitrine. Une excitation proche de la liesse. Ceux que nous attendions, les renforts nécessaires étaient en route ! En réfléchissant à haute voix, je lâchai : « Il faut les ramener par ici… Ils ne verront pas l'académie… ». Ahogur s'ébroua énergiquement en pestant : « Si les humains pas si idiots, mes frères auraient pu les guider ! ». Il émit un son proche du roucoulement pour appuyer sa contrariété. Une idée me vint en tête, je la lui livrai aussitôt : « Tes frères pourraient leur porter un objet ?

— Un objet ?

— Un message, un parchemin écrit qui les guiderait pour venir jusqu'ici ? Sais-tu ce qu'est un parchemin ?

— Oui, mais les corbeaux ne pourront pas leur lire les mots de papier.

— Ce n'est pas vous qui le lirez mais eux.

— Les hommes-bêtes lisent les mots de papier ? ». La perspicacité de cet oiseau dépassait la mienne. Il venait de pointer l'écueil du plan qui s'ébauchait sous mon crâne. Une autre idée vint parfaire la première, je lui dis : « Une carte… Ils devraient pouvoir déchiffrer une carte !

— Oui, les cartes humaines ne sont que les dessins que nous voyons du ciel. Le frère messager les guidera ensuite. ». Ahogur ne pouvait bien sûr pas sourire mais quelque chose passa dans son regard noir si profond. Je le gratifiais d'un petit sourire de biais : « Eh bien mon frère, je crois que nous avons un plan. » Il croassa brièvement avant de me rétorquer : « Prépare les messages, nous attendrons. ». Puis il retourna au-dehors sans rien ajouter. Quand je me retournais, je découvrais Vigo campé non loin derrière moi, patientant bras croisés. Kaytlinn et Tchula n'étaient plus là. Il me jaugea d'un air curieux : « Qu'est-ce que vous manigancez tous les deux ?

— Quelque chose qui va te remplir de joie. Mais d'abord… Avons-nous du papier ici ? De quoi écrire ?

— Un plein coffre près de la grande cheminée en bas. Les hommes s'en servent pour allumer le feu. Que veux-tu en faire ? ». Bien consciente de la curiosité que j'attisais en lui, je ne lui répondis pas et quittais la chambre d'un pas rapide. Il me suivit en me questionnant mais ce n'est que lorsque j'ouvris ledit coffre et y trouvais tout ce dont j'avais besoin, que je lâchais : « Tous ces Vilans que nous avons libérés, ces hommes qui se disaient prêts à nous suivre… Tu avais tort. Ce ne sont pas des lâches.

— Quoi ? ». Tout en préparant de quoi tracer des cartes à genoux au sol, je lui expliquais tout ce que m'avait dit Ahogur et tout ce que nous avions prévu de faire. Désormais aussi excité que moi, il s'agenouilla à ma droite en disant : « Combien faut-il en faire ? Nous irons plus vite à deux ! ». Ofélius apparut à ma gauche : « à trois ! Et je gage que je serai plus doué que vous à cet office ! ».

Moins d'une heure plus tard, sous l'égide du vieux spectre, nous eûmes tracé six cartes identiques que nous roulâmes en parchemin. Les corbeaux choisis par Ahogur — les plus intelligents selon lui — partirent peu après, par deux, à la recherche des braves perdus dans la forêt. Mais selon lui, nous n'avions pas faits assez de cartes, les groupes en errance dans les bois étaient bien plus nombreux. Ofélius décréta, s'adressant au chef des oiseaux : « Je vais utiliser tout le papier qu'il reste pour en faire d'autres. Préparez d'ores et déjà vos frères seigneur Ahogur. ». Mais cette fois, il refusa que nous l'aidions, Vigo et moi, arguant que nous avions d'autres tâches plus importantes

à remplir. Et il n’avait pas tort.

Chapitre 47 :

C’est aujourd’hui.

Le premier groupe de rebelles qui nous rejoignit grâce à l’aide des corbeaux ne comptait que six individus, dont deux Vilans à la queue tranchée. Les quatre autres personnes, des humains qui avaient été leurs soigneurs quand ils étaient encore voués à la lutte. Mais quelques jours plus tard, à la tombée de la nuit, une quinzaine d’hommes se présentèrent à l’entrée de l’académie. D’anciens soldats et quelques paysans. À chaque arrivée, Vigo et Svar interrogeaient longuement les nouveaux venus, récoltant ainsi quelques nouvelles informations précieuses quant aux mouvements des Nécromanciens. Ofélius, de son côté, lisait discrètement en eux afin de s’assurer de leur dévouement à notre cause. L’éventualité d’accueillir un espion du Merca ne pouvant être prise à la légère. Mais au fil des arrivées, nous n’eûmes à écarter personne. Certains des Vilans que nous avions libérés à Vanzirth nous rejoignirent dans la première semaine. Parmi eux, je reconnus Agnar et ses longues tresses blondes qui vint directement vers moi, un large sourire aux lèvres. Mais à quelques pas, il s’arrêta pour s’exclamer : « Eh bien ! Tu vas bientôt mettre bas ! ». J’aurais pu m’offusquer des termes qu’il venait d’employer mais la joie de le revoir en vie, et au rendez-vous, m’en empêchait…

Ma grossesse suivait paisiblement son cours. Mes yeux s’illuminaient toujours dans les moments d’éveil de Flynn, mais ce rayonnement ne m’affectait plus. Mon ventre, bien que nettement proéminent, ne me gênait pas dans mes mouvements et je ne me sentais pas plus fatiguée que d’ordinaire, bien au contraire. Ofélius n’avait pas menti, je me sentais plus lourde certes, mais plus forte aussi. Assez forte physiquement pour tenir le coup moralement, même si c’était une discipline de tous les instants. Je me refusais à compter les jours depuis ma dernière rencontre nocturne avec Angus. Et, à bien y réfléchir, je me refusais à trop penser à Angus tout court. Ma crainte de sombrer dans les affres du manque était beaucoup trop forte, elle aussi. Il était vivant. Là, tout près. Il m’attendait. C’était tout ce que je m’autorisais à penser le concernant. Ofélius l’avait compris, Vigo également. Personne ne me parlait de lui ou ne prononçait son nom.

Mais il était toujours là. Comme ces secrets qui nous façonnent par le silence. Une cuirasse de non-dits, une prison dont on ne veut pas être libéré… Ainsi s'écoula encore une quinzaine de jours durant lesquels nos rangs grossirent presque quotidiennement. Je passais le plus clair de mon temps en poste sur la route mais les convois de marchands se firent de plus en plus rares, de même que ceux de prisonniers. Nous avions fini par réussir à couper Üzgor du reste du monde. C'est, du moins, ce dont nous étions convaincus à cette période. L'enceinte de l'académie se fit vite surpeuplée mais nous comptions de nombreux ouvriers, bûcherons et autres bâtisseurs en nos rangs. Et, spontanément, certains se mirent en quête de réparer ou rebâtir certaines des parties en ruines de ces antiques bâtiments. Ofélius mit à profit leurs talents manuels ainsi que son savoir, et bientôt nous disposâmes de plusieurs armes de siège telles des Scorpions ou des balistes. La forêt nous pourvoyait en bois et nourriture. Pour le reste, tels les armes et les outils, nous avions largement profité des chargements de chaque chariot arraisonné. Les corbeaux des steppes, par petites escouades, étaient retournés dépouiller leurs victimes les moins éloignées. Ils nous ramenaient souvent des cadavres entiers, les petites mains humaines étant plus à même selon eux de, je cite, "décortiquer" les carcasses. Ce n'était guère une tâche plaisante mais les soldats des Nécromanciens étaient fort bien équipés, contrairement à nous. D'autres corvidés avaient rejoint le peuple d'Ahogur. Et ceux-là, plus discrets, faisaient d'excellents guetteurs. Ils gardaient un œil acéré sur les abords d'Üzgor et la plaine. Certains, plus hardis que les autres, tentèrent de survoler la ville mais ils furent abattus dès qu'ils approchèrent des murs d'enceinte. Le Merca savait que nous étions là, tout proches. Et il connaissait nos alliés. Le savoir dans l'attente de notre attaque avait quelque chose d'aussi satisfaisant qu'inquiétant. Nous ignorions précisément ce qui nous attendait derrière les hautes murailles sombres. Mais, de son côté, l'empereur fantoche ignorait ce que nous lui préparions et à quel point nous étions nombreux et résolus.

Un jour que je patientais en compagnie de quatre Vilans non loin de la grand-route, un évènement marqua le début des hostilités. Je jouais aux dés avec Kanaer et Orbas pendant que Yanosh et Stalt faisaient le guet. Au fil du temps, j'avais noué de solides liens avec les Vilans. Contrairement aux humains, ils ne craignaient guère la sorcellerie. Mais en fait, ils ne craignaient quasiment rien. Ils n'éprouvaient pas plus de méfiance à mon égard qu'à celui des corbeaux., même si cette entente ne s'était pas installée du jour au lendemain. Nous étions donc en pleine partie de Maroufle, un jeu dont je ne saisissais pas toutes les règles. Il me semblait d'ailleurs que ces règles variaient en fonction du

joueur lançant les dés. Avec la conviction d'être la dinde de la farce, je prenais cependant plaisir à jouer avec mes deux compagnons griffus. Un cri d'oiseau strident nous fit tressaillir tous trois quand une pie vint s'échouer dans une des toiles tendues entre les arbres par Kana. C'était la première fois que cela se produisait. Les oiseaux, prévenus par Ahogur et les siens, évitaient soigneusement cette partie de la forêt. Kana s'empressa de libérer le volatile, mais au lieu de quitter prestement les lieux, la pie trottina au sol jusqu'à moi. Elle s'agita en poussant des cris qui me vrillaient les tympans. Elle avait, visiblement, quelque chose à me dire. Je m'agenouillai alors devant elle et m'en saisis en lui parlant doucement : « Du calme… du calme… Je ne comprends pas ta langue mais je peux… ». Quand je caressais sa petite tête, elle planta son regard au fond du mien comme si elle savait ce que je m'apprêtai à faire. Et c'était certainement le cas. Je pus assez vite capter les images mentales qu'elle avait en tête, au point d'en avoir vaguement le vertige. Je vis, de très haut dans le ciel, le sol de la plaine tanguer tandis qu'un groupe de personnes s'y déplaçait. L'oiseau avait piqué en flèche et bientôt, je distinguais mieux ces gens qui, malheureusement, n'en étaient pas. Des chaînards, une vingtaine au moins, se déplaçant en colonne rectiligne et à leur suite, deux Nécromanciens à cheval, encapuchonnés. Sous leurs ordres, les créatures de fer s'alignèrent, à quelques mètres des murs d'enceinte. Les cavaliers semblèrent les passer en revue jusqu'à ce qu'une autre colonne de chaînards ne sorte de la ville. Les grandes portes avaient été à peine entrouvertes. Je perdis vite le compte des êtres de chaînes, les souvenirs de la pie tanguaient par trop. Au bord de la nausée, je transmis l'image d'Ahogur à l'oiseau et le relâchais en ordonnant : « Préviens-le ! Vite ! ». Puis je ramassais mes armes sous les regards inquiets de mes compagnons. Quand ils me questionnèrent, je leur répondais, en montant en selle : « Je crois que le Merca en a assez d'attendre ! Je dois parler à Vigo, ne bougez pas d'ici et ouvrez l'œil ! ». Mais au moment de m'élancer, je vis Tethra émerger du sol. Je remis aussitôt pied-à-terre pour la rejoindre et, prenant sa grosse tête entre mes mains, je lui dis, presque dans un murmure : « Toi ma toute belle, tu dois te remettre au travail… Les chaînards ne doivent pas pouvoir avancer sur la plaine, mais la route doit nous rester accessible ! ». Quelque chose passa dans les yeux vitreux de mon amie terrassière avant qu'elle ne disparaisse prestement sous la surface. Kana, qui était en poste dans les arbres, bondit devant moi et une idée me frappa soudain l'esprit. L'araignée attendait mes ordres, je lui dis, en tentant de lui envoyer mentalement ce que j'avais en tête : « Elle aura besoin de toi, ils ne doivent pas avancer. ». Dans la seconde qui suivit, elle bondit sur la route ravagée puis, d'une paroi à l'autre des falaises pour suivre Tethra en surface. J'étais convaincue alors qu'elles avaient tout

saisi de mon plan, c'est au grand galop que je retournais vers l'académie, le cœur battant comme un tambour furieux. Un tambour de guerre.

Quand j'arrivais, une grande agitation régnait entre nos murs. De nombreux corbeaux tournaient en cercle dans l'azur et les hommes s'affairaient de tous côtés à préparer leurs armes. Je croisais Loryann, déjà en armure de cuir, qui m'indiqua où m'attendait Vigo. Je me précipitais donc dans ma chambre et y trouvais effectivement mon ami, ainsi qu'Ahogur, Ofélius et Svar. Ils se tenaient devant l'ouverture du mur donnant sur la plaine. Un peu essoufflée, j'entrais en demandant : « La pie vous a tout dit ? ». Ahogur me répondit aussitôt : « Oui ! Tout montré ! D'autres frères sont partis surveiller ! Beaucoup d'autres frères ! ». En m'avançant entre eux, je lâchais : « J'ai envoyé Tethra et Kana piéger la plaine. Ils n'avanceront pas. ». Svar, tendu, souffla : « Braves bêtes. ». Mais Vigo restait silencieux, en me tournant vers lui, je lus dans ses yeux de félin une rage glacée qui me poussa à l'interpeller doucement : « Vigo ? ». Il n'arracha pas son regard à la plaine quand il me répondit d'une voix plus grave que jamais : « C'est maintenant. C'est aujourd'hui. ». Et quand enfin il tourna la tête vers moi, une force absolue émanait de lui. Je ne pus que répondre, dans un demi-sourire : « Oui. C'est aujourd'hui. ».

Nous avions élaboré depuis longtemps un plan d'attaque mais les données avaient changé. Dès le premier jour, nous étions tous convaincus que le Merca et ses troupes resteraient retranchés à l'abri des murs de la cité. Qu'il tenterait une guerre d'usure à nos dépens. La mise en avant de ses chaînards n'était peut-être qu'une stratégie visant à nous pousser à nous découvrir plus tôt que prévu. Il fallait rester prudents. Après d'âpres discussions, il fut convenu que Tethra affaiblirait les fondations de la muraille comme je l'avais proposé. L'idée étant de forcer les fils du crépuscule à quitter leur retranchement en leur ôtant ce point d'attaque en hauteur. Une fois les murs tombés, ils n'auraient pas d'autres choix. Et s'ils se risquaient sur la plaine, les pièges de mes araignées les y attendraient. La grand-route serait leur unique voie de passage. Un couloir étroit au bout duquel nous avions prévu de les attendre, les lourdes flèches de nos Scorpions pointées vers eux. Nos archers, postés en retrait, feraient pleuvoir l'acier sur l'ennemi et nos guerriers n'auraient ensuite qu'à éradiquer les plus chanceux d'entre eux qui auraient survécu aux flèches. Les corbeaux quant à eux, impatients d'en découdre, seraient les premiers à entrer dans la cité une fois ses murs détruits. Leurs énormes becs noirs comme autant de lames, frapperaient l'ennemi par

là où il s'y attendait le moins : les airs… Tandis que nous discutions, les oiseaux guetteurs revenaient régulièrement nous rendre compte des mouvements de nos adversaires. Et les nouvelles qu'ils ne tardèrent pas à nous rapporter mirent en péril notre stratégie. Les chaînards, postés en lignes devant la ville avaient été rejoints par une multitude de prisonniers en piteux état. À coup de fouets et autres matraques, on les avait attachés par trois, aux créatures d'acier. Des femmes, des enfants, des hommes, de tous âges et de toutes espèces. Ofélius tempéra la colère qui anima mes traits en disant : « Ce ne sont certes pas des méthodes très glorieuses mais ce n'est pas surprenant cependant. Ni inhabituel.

— De quoi parlez-vous ?

— Des otages, Taïs. Le Merca est peut-être le dernier des tyrans mais il n'est pas idiot. Il a eu vent de vos exploits comme tout Lyrkanien et il se doute que vous ne prendrez pas le risque de pulvériser ses chaînards si des innocents se trouvent parmi eux.

— Je peux les pulvériser un à un en épargnant les prisonniers, ça il l'ignore ! ». Le spectre marqua un temps de réflexion avant de me rétorquer : « Et pendant que vous serez concentrée à cette tâche, il pourrait lâcher le gros de ses troupes sur les nôtres. Je le répète, il n'est pas idiot, il sait que vous êtes l'arme la plus dangereuse de notre armée. ». Il avait raison, j'en restais interdite. Un court silence tomba sur la pièce. Vigo fulminait et Ahogur, contrairement à son habitude, se tenait parfaitement immobile sur le bord du mur écroulé. Ofélius se tourna vers la cité puis lâcha d'un ton presque morne : « Mais il y a autre chose que le Merca ignore puisqu'il n'a jamais eu accès au Codex Noctuül… ». Je n'osais le questionner alors. Quelque chose dans sa voix, l'expression si grave de son visage transparent m'inquiétaient. Il se redressa tout à coup pour nous annoncer : « Je sais comment nous débarrasser de ces créatures sans qu'aucun prisonnier n'y perde la vie. Cependant… Quand je l'aurais fait… ». Son regard se posa tristement sur moi et il ajouta : « Il ne faudra plus compter sur mon aide ensuite, Taïs. ». Je ne saisis pas le sens de cette phrase sur le coup, mais il ne me laissa guère le loisir de lui demander des explications, il poursuivit : « Nous devons nous rapprocher, vous et moi, au plus près de ces troupes afin que je puisse… faire ce que j'ai à faire.

— À quoi pensez-vous au juste ?

— Vous souvenez-vous du jour où j'ai libéré votre ami Zirk de sa prison de verre ?

— Oui, bien sûr.

— Cette incantation qui a ramené le verre à l'état de sable fonctionne sur tout autre matériau transformé. L'acier y compris. ». Sous mon crâne, j'eus l'impression de voir poindre un rayon de soleil. C'est dans un demi-sourire que je demandais : « Nous pourrions donc ramener les chaînards à l'état de…

- De minerai et de cendre, oui. Mais pas vous, c'est une incantation qui ne fonctionne qu'avec l'énergie spectrale.

— Ils sont nombreux, vous y parviendrez seul ?

— Oui. Pour une fois, Taïs… ». Il marqua un silence, ses traits s'habillèrent d'un sourire étrange avant qu'il ne reprenne sa phrase pour dire : « Pour une fois, faites-moi confiance. ». La pensée d'une réponse sarcastique me vint mais, je n'aurais su dire pourquoi, je ne rétorquais rien. Je hochais simplement la tête puis, sous le coup d'une émotion que je ne comprenais pas, je dus m'éclaircir la voix avant de pouvoir articuler : « Je dois, de toute façon, retourner auprès des araignées… ». Ahogur se félicita de l'aide providentielle que nous apportait le spectre. Son peuple craignant plus que tout d'avoir à affronter ces chaînards contre lesquels ils ne pouvaient rien. Pour ma part, une intuition aussi angoissante qu'indéfinissable au cœur, j'avais perdu toute envie de me réjouir. Le grand corbeau s'envola à tire d'ailes annoncer la bonne nouvelle à ses frères, tandis que Vigo questionnait Ofélius en aparté. Je quittai la chambre sans plus de cérémonie afin de rejoindre Terys dans la grande cour. Mon esprit était comme embrumé, je n'arrivais pas à comprendre ce que je ressentais. Mais l'agitation fébrile autour de moi me ramena à la réalité du moment et à l'urgence, pour moi, de retrouver mes esprits. Je vérifiais le harnachement de Terys quand Kaytlinn surgit de nulle part : « Soley'n ! Je veux venir ! Je veux me battre ! ». Un sourcil relevé, je la toisais en lâchant : « Non.

— C'est Vigo qui t'a dit de…

— Vigo ne m'a rien dit du tout mais tu devrais aller lui annoncer ça, à lui aussi.

— Pourquoi ? ». Je poussais un profond soupir avant de me tourner vers elle et répondre : « Parce que quand tu l'auras fait, il te ficellera comme un rôti et t'enfermera dans une caisse. Ainsi tu resteras ici, loin du danger.

— Mais ! C'est méchant de me dire ça ! ». Elle n'avait pas tort. En

me radoucissant, je m'accroupis devant elle : « Tu as raison, je m'excuse. Mais je te sais assez intelligente pour comprendre que tu n'as pas ta place dans nos rangs. Que tu es bien trop petite… ». Elle releva haut son petit museau pointu, les yeux soudain brillants de larmes contenues. J'ajoutais, en la caressant derrière ses hautes oreilles : « écoutes… Les enfants n'ont rien à faire sur les champs de bataille. Personne ne devrait y avoir quelque chose à faire d'ailleurs… Mais d'ici quelques heures, des gens vont arriver et ils auront besoin d'aide.

— Tu vas sauver d'autres Vilans ?

— Et des humains aussi. Tu pourrais aider Tchula et ceux qui resteront ici à soigner ces gens ? ». Elle regarda autour de nous d'un air incertain puis, dans un soupir elle céda : « Je suppose que oui… Mais un jour, quand je serai assez grande, tu m'apprendras ?

— Quoi donc ?

— À me battre pardi ! Pour la prochaine guerre ! ». Quelque chose se fêla en moi dans une souffrance aussi brève que ténue. En me relevant, je soufflai : « Je t'apprendrai, oui… ». Même si j'aurais voulu lui dire que cette guerre était la dernière à mener en Lyrkania, je n'en savais rien. J'en doutais, même. Et je ne voulais pas mentir à cette enfant. Elle qui n'avait rien perçut du trouble que sa réflexion m'avait causé. Elle qui prit ma main ensuite pour m'entraîner vivement à sa suite : « Viens ! On va rassurer Tchula, je lui ai dit que je partais me battre avec toi ! ». Ofélius apparut auprès de Terys alors que nous nous en éloignions, je lui lançais, par-dessus l'épaule : « J'en ai pour une minute ! » Et quand je tournais à nouveau la tête sur le seuil de l'entrée de l'académie, j'assistai à une scène que je n'aurais su prévoir. Vigo et Tchula se tenaient là, mains jointes, museaux contre museaux. Échangeant des murmures comme s'ils étaient seuls au monde. Kaytlinn ne parut pas surprise de les voir ainsi proches, elle les interpella sans ambages. Pour ma part, je m'étais arrêtée à bonne distance sous le coup de la surprise. En me voyant, Vigo lâcha Tchoula pour venir à ma rencontre : « Tu n'es pas encore partie ?

— J'allais le faire quand Kay est venue me… ». Je m'interrompais pour le fixer avec insistance, incapable de formuler la foule d'interrogations qui me venaient en tête. Il comprit vite ce qui me perturbait : « Ah, tu ne savais pas pour… ». Mal à l'aise, il détourna les yeux en toussotant, cherchant ses mots pour me dire : « C'est vrai que tu n'étais pas souvent ici ces derniers temps…

— Stop.

— Quoi ?

— Tu n'as rien à m'expliquer ou à m'annoncer. Et tu sais quoi ? Je ne suis même pas vraiment surprise. ». Je mentais éhontément mais il ne sembla pas s'en formaliser. Il eut une ébauche de sourire qui m'attendrit. En lui donnant une petite tape sur le bras, je lui dis à mi-voix : « Je suis contente pour toi. Tu as sacrément bon goût ! ». Ses yeux de jade brillaient d'un nouvel éclat, je tournais les talons sans rien ajouter mais il me retint par le bras : « Attends… Nous nous mettons en marche dans quelques minutes. Nous ne serons pas loin… Je ne serai pas loin. ». Il y avait alors dans son regard toute l'affection, toute la force de ce lien qui nous unissait. Je ne pus que murmurer en réponse dans un sourire : « Je sais… Mais avant que… ». Une idée me traversa l'esprit. Je fis volte-face pour lui dire : « Dans ma chambre, là-haut, il y a quelque chose que j'aimerai que tu prennes. Je serai rassurée que tu l'aies quand le moment sera venu.

— De quoi parles-tu ?

— Une épée. Celle de mon époux. La Briseuse de Rêves.

— Quoi ?! Mais non tu… ». Je l'interrompis en posant mes mains sur son torse : « S'il te plaît. Fais-moi cette faveur. Que la lame d'Angus, comme une part de lui-même, fasse couler le sang de nos ennemis. ». L'émotion le saisit, il baissa les yeux pour me répondre : « Très bien… C'est un honneur. J'en prendrai grand soin.

— Nul besoin ! Elle est en Ereeus, rien ne saurait la briser. Par contre, prends grand soin de toi en évitant de toucher sa lame, elle cause gangrène et infection à chaque blessure. Et attention, ce n'est qu'un prêt ! ». J'avais prononcé ces mots dans un sourire qu'il me rendit en disant : « Je la remettrai à son propriétaire sous peu. ». Émue à mon tour, je ne pus que hocher la tête avant de tourner les talons.

Durant le trajet jusqu'au poste de garde de la grand-route, Ofélius parla peu, contrairement à son habitude. Il se contenta de me décrire succinctement de quelle façon il se débarrasserait des chaînards. Et quand nous rejoignîmes les Vilans à la frontière de toiles, il s'éloigna sans m'attendre dans le défilé que la route traçait entre les falaises. Je ne me formalisai guère et questionnai les gardiens du passage à propos de mes araignées. Ils ne les avaient pas revues depuis qu'elles s'étaient lancées à l'assaut de la plaine. Un peu inquiète, je leur dis : « Elles

n'en ont peut-être pas terminé… En tout cas, tenez-vous prêts, Vigo et les autres ne vont pas tarder. ». Sur ces mots, je leur confiais Terys — qui ne pouvait cheminer sur la voie retournée — et pris la même direction qu'Ofélius, à pied. Je pouvais le voir, immobile entre les énormes murs de roche, juste à la sortie du défilé. Mon avancée jusqu'à lui ne fut guère aisée, mes bottes s'enfonçant constamment dans la terre que le travail de Tethra avait rendue meuble. Mais quand enfin je le rejoignis, son regard pensif était fixé sur Üzgor. Il me dit, sans même me regarder : « Il aurait été plus prestigieux que vous vous présentiez devant eux à cheval…

— Je n'ai que faire du prestige, je lui préfère l'efficacité. Allez, ne perdons pas de temps. ». Il parut être tiré d'un songe quand je me mis en marche devant lui sous un soleil de plomb. Puis il vint flotter à ma droite tandis que j'avançais d'un pas rapide en observant les alentours. On pouvait deviner par endroit que quelque chose avait remué sous la terre mais personne n'aurait pu se douter que les Scolophides n'étaient plus en cause. Sur cette étendue poussiéreuse écrasée de soleil, je cherchais anxieusement la silhouette de Kana, en vain. Ofélius finit par remarquer, par mes traits soucieux, que quelque chose me perturbait : « Que se passe-t-il, Taïs ?

— Je ne vois pas les araignées. Tethra pourrait être sous terre mais Kana…

— Elles sont ensemble. Je peux voir leurs auras toutes proches. ». En un battement de paupières, je pus faire basculer ma vision afin de les voir moi aussi. Sur ma gauche, sous la plaine au long de la route, deux lumières progressaient au même rythme que moi. Comme accolées l'une à l'autre. Je devinai Kana accrochée à Tethra dans un enchevêtrement de pattes, cela suffit à me rassurer. Mon attention retourna vers les chaînards alignés au loin devant nous. Un vent sec nous balayait par intermittence, soulevant de gros nuages de poussière bien au-dessus de nos têtes, là où plusieurs oiseaux tournaient en cercle en nous suivant. Leurs ombres furtives raturaient brièvement le sol de terre jaune dès qu'ils perdaient de l'altitude. Il nous fallut un certain temps pour arriver à une centaine de mètres des créatures qui se tenaient parfaitement immobiles ; pareilles à d'étranges sculptures métalliques aussi difformes que ternes. Là, mon pas se ralentit tandis que je tentais d'en faire le compte mentalement. Mais plus nous approchions, plus mon décompte me paraissait inexact. Comme s'il lisait en moi, Ofélius lâcha, l'air sombre : « 120… Et 360 otages. L'académie ne suffira pas à les accueillir.

— Nous y penserons plus tard. Pour l'heure… Êtes-vous toujours

certain de pouvoir vous débarrasser d'eux malgré leur nombre ? ». Il m'adressa un regard faussement hautain où je crus percevoir quelque chose de profondément triste. Nous n'étions plus qu'à une cinquantaine de mètres de l'ennemi, je détournais le regard sans attendre de réponse, un peu honteuse de toujours douter du vieux Nécromancien. Les pleurs mal contenus et les gémissements des prisonniers entravés commencèrent à nous parvenir. La plupart d'entre eux n'étaient même plus capables de se tenir debout. Ils gisaient à moitié nus aux pieds des chaînards, juste derrière eux. Pendant une demi-seconde, j'eus l'envie de m'approcher davantage mais Ofélius se campa devant moi : « Non. La distance est suffisante pour moi. Restez ici. ». Je me figeai, plus surprise par son ton anormalement autoritaire que par ses paroles. Jamais, même lors de nos régulières prises de bec, il n'avait eu ce ton. Sans élever la voix, en quelques mots, il m'avait stoppée. Ses traits translucides exprimaient alors une résolution que je ne lui avais jamais connue. Je l'interrogeai du regard mais il se contenta de me sourire avant de s'élever dans les airs bien au-dessus de nos adversaires. Le rouge de sa vapeur s'intensifia progressivement tandis qu'il se plaçait à égale distance des premiers et derniers. Et quand il se mit à répéter en boucle la fameuse incantation, sa couleur se fit si soutenue qu'elle donnait presque de la densité à son corps évanescent. Une alarme inexplicable fit alors palpiter mon cœur à un rythme désordonné. La voix d'Ofélius prit peu à peu de l'ampleur jusqu'à ce qu'elle soit proche du cri. Et quand sa vapeur rouge fut semblable à du métal en fusion, il m'adressa un regard qui me fit l'effet d'un coup de tison en plein cœur. L'instant d'après, en proie à une souffrance que je n'aurais pu prévoir, il hurla le dernier mot de l'incantation en écartant brusquement les bras. S'en suivit instantanément une explosion qui me projeta en arrière sur plusieurs mètres. Mon corps tout entier heurta durement le sol, le choc fut si violent que j'en ai eu le souffle coupé. Des cris de terreur s'élevèrent, entrecoupés des pleurs, des geignements. En me redressant, je ne vis d'abord qu'un épais moutonnement de poussière où la terre jaune accablée de soleil se mélangeait à quelque chose de plus sombre. En cherchant à reprendre mon souffle tandis que je me relevais, j'en respirais un peu et cela me causa aussitôt une quinte de toux sèche et douloureuse. Ce goût âcre dans ma bouche, cette irritation dans ma gorge… Du métal. Et de la cendre… De l'acier. Le vent chassa vite les nuages irrespirables. Devant moi, les prisonniers se traînaient, toussaient, hagards, allant les uns vers les autres, complètement désorientés. Mais je ne vis plus aucun chaînards. Une forme de liesse m'envahit la poitrine et, en même temps qu'un sourire ébahi étirait mes lèvres, je m'exclamais : « Il a réussi ! ». Je fis quelques pas afin de vérifier les alentours. Il n'y avait plus la moindre créature d'acier.

J'eus un ricanement nerveux avant d'appeler : « Ofélius ! Vous avez réussi ! Ils ont disparu ! Ofélius ! ». Le vent avait nettoyé la plaine, je pouvais voir distinctement chaque personne autour de moi mais point d'Ofélius. Le mystérieux pressentiment qui m'avait hantée précédemment se fit plus prégnant, plus net. En me tournant en tous sens, je redis, d'une voix éteinte : « Ofélius ? ». Le soleil brillait impitoyablement au ciel mais un froid glacial investit tout mon être. Un froid de mort. Le souvenir de la voix du vieux spectre résonna sous mon crâne comme une sentence : « Il ne faudra plus compter sur mon aide ensuite, Taïs… ». Ma gorge se serra brutalement. Douloureusement. Je chancelais jusqu'à tomber à genoux, les yeux écarquillés. Je ne pouvais croire en ce que me disait mon instinct. Mon cerveau se ralentit soudain comme s'il ne pouvait admettre l'impensable. Ofélius allait revenir. Il allait réapparaître. En relevant lentement la tête, je vis les otages se rassembler par grappes miséreuses, se soutenir les uns les autres. Certains étaient blessés, le corps meurtri par des coups et les autres, à bout de forces, sonnés par l'explosion. Une enfant Nortgate passa devant moi, le visage maculé de poussière et de crasse. Le temps d'un battement de cil, je vis ses prunelles d'ambre baignées de larmes. Et juste après, mon regard s'attarda sur l'affreuse cicatrice qui dévorait la moitié de son visage. Toute la violence et l'injustice de ce monde innommable me frappèrent de plein fouet. Et la flamme avide de la colère se réveilla au plus profond de mon être. Peu importait le nombre de gens que j'avais perdu et que je perdrai, peu importait que cette douleur me déchire encore et encore le cœur à chaque fois ; ce monde n'était qu'un chien enragé aveugle qui se nourrissait de souffrance. Il broyait tout ce qui passait à la portée de ses crocs de violence, de ses mâchoires d'injustice. À chaque heure, à chaque jour qui passait…

Je levais les yeux vers les gigantesques portes noires de la cité. Inertes et monstrueuses. Une larme amère roula sur ma joue tandis que je me relevais. La colère se muait en une fureur glacée que j'avais rarement ressentie aussi intensément. Une image traversa mon esprit tourmenté, je lâchai dans un murmure entre mes dents : « Je mettrai le chien au pas. ». Un cri strident me ramena à l'instant présent, Tethra venait d'émerger du sol ainsi que Kana. Les otages étaient terrifiés. Je dus prendre sur moi pour parvenir à rassurer le groupe le plus proche : « Du calme, elles ne vous feront aucun mal. À présent, rejoignez la forêt par la grand-route, et uniquement par la route ! Faites passer le message entre vous ! Allez pressez vous ! ». Je dus les encourager encore mais ils finirent par se regrouper pour prendre la fuite. Ceux qui le pouvaient se mirent à courir mais au vu du grand

nombre de personnes à évacuer, cela prenait un peu trop de temps à mon goût. Et plus encore quand un bruit sourd se fit entendre derrière moi. Une des portes de la ville s'entrouvrait à nouveau lentement dans un bruit de roulement métallique sourd. Une dizaine de cavaliers jaillit hors de la ville dès que le passage fut assez large. Les rescapés paniquèrent à leur vue, ils s'enfuirent en tous sens, abandonnant parfois derrière eux les blessés qu'ils avaient soutenus. Certains filèrent droit sur la plaine, disparaissant vite dans les pièges dissimulés. La panique était palpable, et à raison. Les soldats abattaient sur eux leurs lances et leurs épées presque au hasard. Dans la confusion, j'ordonnais aux araignées de les arrêter tout en me chargeant d'énergie. Kana en frappa plusieurs avec une rapidité ahurissante, bondissant de l'un à l'autre, mordant, fauchant et emprisonnant indistinctement dans sa toile, cavaliers et chevaux. Tethra, de sous la terre, faisait tomber les destriers afin d'entraîner les hommes dans les profondeurs dès qu'ils touchaient le sol. De mon côté, je devais prendre garde à ne pas toucher d'otage en me lançant à l'attaque, et dans le chaos poussiéreux ambiant, ce ne fut guère chose aisée. Mais vint cet instant où une bourrasque éclaircit ma vision, juste assez longtemps pour que je reconnaisse un des cavaliers. Je ne pus y croire sur le coup mais, fondant sur moi dans un hurlement rageur, je vis Ervyan Toris, les yeux illuminés par une énergie bleue qui ne m'était pas étrangère. Il brandissait une longue épée, de celles qu'on appelait Espadon en terres humaines. Il la brandissait d'un bras puissant tandis que de l'autre, il menait son cheval droit sur moi. Ce même Ervyan que j'avais pourtant privé de ses membres ! En tirant mes épées, je m'élançais, résolue à le tailler en pièces mais quelque chose de lourd et massif jaillit de nulle part sur ma droite pour aller percuter son cheval qui s'écroula au sol avec lui. Je me précipitais sur lui mais m'arrêtais brusquement en découvrant ce qui avait arrêté sa course. Ou plutôt qui avait arrêté sa course. Devant moi, auprès du cheval inerte, je vis Oundo se relever prestement. Oundo, ses prunelles rouges et sa peau plus noire que la nuit. Sa carrure colossale et ses pattes cornues. Ce n'était plus le Vilan de combat perdu qui redoutait la liberté, non. Il avait choisi. Il nous avait choisis, nous. Et la liberté… Nos regards se croisèrent mais je n'eus pas le temps de réagir qu'il repartait déjà à l'attaque d'autres cavaliers. Ervyan s'était relevé prestement, il ramassait son épée quand je m'abattais sur lui. Il repoussa mon attaque avec une force qui me surprit. De plus près, je pus distinguer ses bras et compris instantanément que la Nécromancie avait été à l'origine de leur réapparition. Ses membres, beaucoup plus musclés et larges que ceux d'origines, semblaient faits de métal et de chair mêlés. Comme si sa peau était veinée de cuivre. Et l'Ihra dont il était chargé leur donnait une puissance surhumaine. Cette énergie

bleue qui éclairait ses prunelles. Cette énergie qui ne lui appartenait pas. Ma rage décupla et quand mon adversaire tenta de me frapper de sa longue et lourde épée, je croisais les miennes pour le parer. Mon rayonnement s'était diffusé jusqu'au bout de mes lames, il attaqua l'acier dans la seconde. Ervyan tenta de reculer mais son Espadon était coincé entre mes épées croisées. Nos visages se trouvaient à quelques centimètres l'un de l'autre quand je fis monter brutalement ma charge d'énergie. Cela provoqua une courte déflagration qui le projeta en arrière contre la muraille sombre. À moitié étourdi, il resta assis pendant une seconde ou deux tandis que je marchais vers. Il releva le bras tenant son épée et la découvrit coupée en deux. Il allait se remettre debout quand je bondis en avant pour venir planter mes lames dans ses épaules. Il hurla et j'avoue que ce cri me combla sur l'instant. Littéralement rivé au mur, il ne pouvait plus se relever sans se causer d'atroce douleur. En laissant mes épées plantées, j'avais reculé d'un pas pour contempler mon œuvre. Il m'agonit d'insultes avant de réussir à formuler : « C'est facile pour toi ! Poison ! Traîtresse ! ». Des cris attirèrent mon attention vers la route dont nous nous étions un peu éloignés. Visiblement, les plans avaient encore changé, Vigo et nos troupes s'étaient élancés à l'assaut, le ciel s'obscurcissait sous les myriades d'oiseaux qui s'avançaient vers la cité. Cité dont les portes toujours entrouvertes déversaient un flot continu de cavaliers et de soldats à pieds. Je maudis intérieurement le manque de patience de Vigo. Le fils du Merca éructait toujours sa douleur et ses jurons quand je revins vers lui pour arracher de son corps une de mes épées. Il releva alors la tête avec un regard plein de terreur. Je me penchais pour lui dire : « Trop facile oui. » avant de lui trancher net le bras gauche. Nouveau cri, je récupérais ma seconde épée et lui coupais aussitôt le bras droit. Il s'écroula, face contre terre, je rugis : « Relève-toi ! Cette fois, je n'oublierai pas la tête ! ». Mais il n'en fit rien, gémissant sa souffrance dans des halètements pathétiques. Je m'apprêtais à l'attraper par les cheveux pour le forcer à se redresser mais Tethra jaillit du sol non loin comme si elle eut été montée sur ressorts. Plus urgemment que la mise à mort d'un traître, je devais faciliter l'attaque de nos troupes. J'ordonnais à l'araignée : « Les murs, Tethra ! MAINTENANT ! ». Elle replongea aussitôt sous la terre en direction des remparts tout proches. D'autres cavaliers aux yeux lumineux vinrent tenter leur chance en m'attaquant, je les pulvérisais un à un avec la plus grande précision. Les soldats à pieds, humains, m'évitaient soigneusement, se dirigeant à grand renfort de cris belliqueux vers les assaillants avançant rapidement sur la grand-route. Il restait encore des prisonniers dans le chaos guerrier, je ne pouvais toujours pas faire place nette en une fois. Je dus ferrailler parmi les corbeaux et les autres oiseaux qui fondaient déjà sur l'ennemi en

attendant d'être rejointe par le gros de nos troupes. Mais quand mes compagnons ne furent plus qu'à une centaine de mètres, des sifflements familiers attirèrent mon attention au-dessus de moi. Entre les oiseaux qui virevoltaient anarchiquement, je vis une nuée grise s'abattre sur nous du haut des murs, je hurlais aussitôt à mes amis : « BOUCLIERS !! ». C'était le signal convenu en cas de pluie de flèches et chacun s'en souvint, ils levèrent tous leurs targes au-dessus de leurs têtes. Pas assez vite pour certains, arrêtés en pleine course par une de ces pointes de fer se plantant dans leur crâne. Certaines d'entre elles atteignaient nos ennemis mais cela ne suffit pas à arrêter la cadence de tir des archers. Nombre de soldats échouèrent sur la plaine en voulant échapper aux flèches, y disparaissant aussitôt, comme avalés par le sol poussiéreux. Le brouhaha des cris et des hennissements de chevaux était assourdissant mais je percevais cependant le sifflement précédant la pluie de fer s'abattant sur nous. Les portes d'Üzgor se refermaient et la muraille ne paraissait pas bouger d'un pouce malgré le travail souterrain de Tethra. Je me mis à douter de sa capacité à ébranler un édifice aussi énorme. Sans cesser de me battre, je la rappelai et il fallut quelques minutes avant qu'elle ne réapparaisse, presque sous mes pieds. Là, en captant une forte vague d'énergie je laissais tomber mes épées pour attraper ses deux pattes avant. Elle se figea tandis que je lui transmettais mon Ihra en soufflant, mâchoires serrées : « Pardonne-moi, il t'en faut plus ! ». Je craignais en effet qu'un trop grand transfert d'énergie ne lui soit dommageable mais les archers au-dessus de nous, ne faiblissaient pas et leurs projectiles étaient désormais enflammés. Je vis de nombreux oiseaux tomber, en flammes ou criblés de flèches, la panique commençait à m'écraser le cœur de sa main glacée. Je regardais Tethra une dernière fois dans les yeux, ces yeux vitreux qui me semblèrent si expressifs alors, et fermant les miens, je lui envoyai un flux d'Ihra puissant pendant une dizaine de secondes à peine. Quand je sentis ses pattes trembler intensément sous mes doigts, je relâchais vivement mon emprise en ouvrant grand les yeux. Elle étincelait littéralement, son corps tout entier vibrait de façon anarchique. Et il grandissait. Alors que, la première fois, elle avait perdu une à une chaque partie de sa carapace, cette fois, c'était bien différent. Son enveloppe se fendillait en des milliers de fines nervures luminescentes ; sa mue se craquelait, s'effritait et tombait en poussière à mesure que sa taille augmentait. On eut cru qu'elle n'était plus que lumière alors qu'elle atteignait une taille plus qu'impressionnante, sa tête se trouvant désormais à hauteur de la mienne. Je crus en avoir trop fait, elle ne paraissait plus s'arrêter de grandir. Autour de nous, les combats ne s'étaient pas arrêtés pour autant. Nos énergies nous protégeaient des flèches mais bientôt quelque chose de lourd et brûlant s'écrasa presque à mes pieds en

projetant une multitude d'escarbilles enflammées. En un regard alentour, je vis ces étranges boules de feu ravager les rangs de mes compagnons. En venant s'ajouter à l'archerie, cette riposte étant mortellement efficace. Quand je me retournais vers Tethra pour la renvoyer au travail, je n'avisais plus que l'énorme trou par lequel elle était repartie. Un fugace sentiment de soulagement me traversa la poitrine. Au moins l'énergie ne l'avait pas tuée.

Je tentais tant bien que mal de pulvériser les boulets enflammés avant qu'ils ne touchent le sol par des rayons d'Ihra précis. Mais ils étaient tirés par quatre, je ne pouvais que limiter les dégâts. Kana se lança à l'assaut de la muraille et réussit à perturber une partie des tirs. Ne pouvant la voir d'en bas, je devinais qu'elle avait dû couvrir de toile les archers car leur rythme se fit vite désordonné, même s'il n'en était pas moins intensif. Dans le même temps, des craquements profonds se firent entendre et bientôt une fissure apparut dans le mur à droite des grandes portes. Puis à gauche. Et une autre, un peu plus loin. Tethra était à l'œuvre et cette fois, elle était de taille. Les craquements se firent de plus en plus rapprochés jusqu'à rendre un son de bourdonnement profond. Si bien que tout combattant, de quel bord fut-il, s'immobilisa pour tourner son regard vers les murailles désormais lézardées de toutes parts. Il eut une seconde où les gémissements des blessés et les cris des guerriers se turent. Cette seconde où ceux qui le pouvaient encore, reculèrent en regardant avidement ce monstre de pierre prêt à chavirer. Kana apparut en cet instant au-dessus des portes de la ville puis elle bondit dans ma direction. Le simple appui qu'elle prit alors suffit à ébranler toute la construction. Les énormes battants grincèrent affreusement en chancelant sur leurs gonds démesurés. Des cris résonnèrent à l'intérieur de l'enceinte tandis que certains pans de murs se mettaient eux aussi à tanguer. Quand les premières pierres commencèrent à s'effondrer, cela rendit un vacarme extraordinaire. Une des deux portes tomba vers la plaine dans un son qu'on eut pu prendre pour le dernier râle d'un monstre gigantesque. Le sol trembla sous nos pieds, des tonnes de poussière en volutes épaisses, envahirent tout l'espace à mesure que la muraille s'écroulait sur elle-même. Tout être vivant à proximité s'affaissa spontanément, comme si le monde entier était sur le point de s'effondrer…

Quand le grondement des pierres s'éteignit, on entendit plus que les hennissements furieux des chevaux perdus dans le brouillard

sablonneux, entrecoupé par les toux et les geignements des blessés. Kana me surprit en se précipitant vers moi, je la touchais fébrilement, comme le seul repère visuel à ma portée. Des sons métalliques, des mouvements dans le flou, des flammes aux lueurs voilées, tout n'était que confusion autour de moi. Et brusquement quelqu'un à moins de cinq mètres de moi se releva et poussa un profond rugissement rageur avant d'ordonner à nos troupes de partir à l'assaut. Une bourrasque brûlante fit onduler la poussière, dégageant brièvement la silhouette massive de Vigo qui bondissait en avant vers la cité. Je pus entrevoir le sang maculant sa tête et deux flèches plantées dans le haut de son corps. Dans la seconde qui suivit, le martèlement des pas de nos hommes se mêla à leurs cris et grognements rageurs. Portée par la vague belliqueuse qu'ils formaient, je m'élançais à mon tour et Kana m'imita aussitôt. Afin de ne pas blesser mes compagnons, je fis redescendre mon énergie au minimum et aux premiers chocs, aux premiers bruits des armes s'entrechoquant, mon cœur me fit l'effet d'une pierre incandescente aux creux de ma poitrine. La visibilité n'était pas aisée, je ne pouvais frapper l'ennemi que lorsque j'étais certaine de l'avoir identifié. Pour les Vilans, c'était plus simple, leur flair compensant leur vue atténuée par les fumées et autres retombées. Ils bondissaient — parfois de derrière moi — sur les soldats qui tentaient de s'amasser sur les ruines des remparts. Nos troupes humaines utilisèrent le passage laissé par les portes effondrées tandis que les grands corbeaux prêtaient main-forte aux Vilans. Nous avançâmes péniblement, au prix de pertes conséquentes, au-delà de la muraille. Les soldats étaient nombreux et bien armés mais quand le vent dispersa les nuages de poussière, je constatai vite qu'il y avait très peu de Nécromanciens parmi eux. Et les humains tombaient vite. Oundo les abattait par groupes, les envoyant voler contre les maisons où leurs corps se brisaient tragiquement. Je le vis écraser des têtes, broyer des corps au sol. Ses prunelles rouges, brillaient si elles se gorgeaient du sang versé… J'avais perdu Vigo de vue mais tandis que je venais de décapiter un homme d'un revers d'épée, il apparut auprès de moi, hors d'haleine. Nous n'échangeâmes qu'un bref regard, juste assez long pour que je voie la rage qui l'habitait. Son pelage sombre luisait de sang et la lourde hache qu'il avait en main dégoulinait d'entrailles. Et alors que nous repartions à l'attaque chacun de notre côté, j'eus une pensée-éclair pour Loryann. Où était-elle dans ce chaos ? Avait-elle seulement réussi à entrer dans la cité ? Une masse d'arme s'abattant sur mon épaule gauche coupa douloureusement le fil de mes réflexions. Alors que j'affrontais un lancier, un de ses compagnons m'avait atteinte par surprise. Déséquilibrée par le choc, mon flux d'énergie remonta brutalement, en réflexe de préservation. Mais avant que je ne retrouve l'assurance de mes appuis, Kana fondit sur le fourbe

à la masse et le mordit plusieurs fois au visage. Quand les crochets se plantaient dans son front, le craquement était proprement écœurant. Mais la rage qui m'habitait désormais m'empêchait de ne pas m'en réjouir. Les combats ne se menaient plus en mêlée compacte à présent, je pouvais différencier l'ennemi de mes compagnons. J'en foudroyai de nombreux par des rayons d'Ihra précis, puis utilisais cette méthode pour faire tomber sur eux des pans de bâtisses entiers. En avisant un groupe d'archers un peu en retrait, je lançais sur eux une boule d'énergie qui explosa à leur contact. Les morceaux de corps projetés en l'air retombèrent en une pluie lourde et visqueuse. Je fis également exploser la moindre des machines de guerre que je vis. Celles qui avaient notamment permis de nous lancer des boulets enflammés lors du premier assaut. Il nous fallut plusieurs heures de combat acharné pour voir les rangs de l'ennemi s'éclaircir. Nombre des nôtres étaient tombés mais cela ne faisait que décupler notre élan. Si la moitié des Vilans et les deux tiers des humains n'étaient plus, les corbeaux eux, étaient encore très nombreux. Et plus que jamais assoiffés de vengeance…

Chapitre 48 :

Premier et dernier contact.

J'achevai un soldat à terre en lui plantant une de mes lames dans le cœur quand un cheval surgit de nulle part au grand galop devant moi. Une bouffée de joie fugace me saisit en reconnaissant Terys, montée par Loryann. La jeune femme mit pied à terre dans la seconde en s'exclamant, à bout de souffle : « Ils reculent tous vers la forteresse !!

— Il faut les poursuivre !

— C'est déjà en cours ! ». Elle tendit le bras vers la large rue qui montait vers le cœur d'Üzgor et je vis une quinzaine de Vilans courant à quatre pattes derrière les soldats. Le regard rivé sur eux, je bondis en selle tandis que Loryann me disant d'une voix forte : « Va ! Je rassemble ceux des nôtres qui peuvent encore se battre et nous vous rejoignons ! ». Terys s'élança aussitôt et à mesure que son allure s'accélérait, je fis monter ma charge d'énergie jusqu'à ce qu'elle aussi, en soit saturée. Ainsi nous rejoignîmes puis devançâmes rapidement les Vilans ; assez pour que je pulvérise la majeure partie des soldats en fuite au-devant. Mes compagnons se chargèrent de mettre en pièces les plus chanceux mais ils durent vite reculer quand une nouvelle myriade de flèches s'abattit sur eux du haut de cet autre rempart. Plus modeste que l'enceinte de la ville, il n'en restait pas moins un judicieux point de frappe pour nos ennemis. Mais cette fois, mes frères d'armes disposaient de nombreux endroits où se mettre à couvert. Les maisons de la ville semblaient avoir été toutes désertées par leurs habitants. Pour ma part, saturée d'Ihra, je m'arrêtais devant les portes du château fortifié pour mieux observer d'où tiraient les archers. Je perçus quelques ordres aboyés dans les hauteurs quand les flèches vinrent se briser sur mon énergie. Il y eut encore deux salves avant qu'elles ne cessent soudain. Derrière moi, dans les bâtiments, je pouvais entendre nos hommes se regrouper. Et en tournant la tête par-dessus mon épaule, je vis du coin de l'œil le reste de nos troupes nous rejoignant peu à peu par la grand-rue. Les corbeaux, restés en arrière pour s'assurer de la mort du moindre adversaire, même blessé, se rassemblaient eux aussi. Ils seraient à nos côtés dans les minutes

suivantes. Dans l'intervalle, je m'avançais au plus près de la porte. Et quand je fus à moins d'un mètre, j'entendis nettement au-dessus de moi un cliquetis mécanique que je n'aurais su identifier. L'instant d'après, une cuve déversa son contenu en flot bouillonnant droit sur ma tête. Je ne cillais pas mais Terys, surprise, se raidit un peu en redressant ses oreilles telles des pointes de lance. L'épais liquide huileux ne pouvait nous atteindre, repoussé par l'Ihra. D'autres cris résonnèrent dans l'enceinte de la forteresse juste avant qu'une nuée de flèches enflammées vint déclencher l'enfer autour de nous. Là encore, nous ne craignions rien, néanmoins je sentais ma jument toujours aussi crispée. Le liquide — de la poix sans doute — brûlait intensément mais nous n'avions pas bougé d'un pouce. Kana me surprit en jaillissant de nulle part pour bondir par-dessus les flammes afin d'aller s'accrocher à la muraille. Elle s'apprêtait à partir à l'assaut des archers mais je l'arrêtai aussitôt : « Non ! Attends. ». Avant que les corbeaux ne s'abattent sur nos ennemis, et même si je brûlais d'en découdre encore, mon fils se mouvant en moi me poussa à dire d'une voix forte : « Fils du Crépuscule ! Il vous reste une chance de survivre à tout ceci ! Rendez-vous maintenant et vous serez épargné ! ». Du haut des murs un rire de dément se fit entendre, d'abord étouffé puis plus net tandis qu'un homme se montrait, juste au-dessus de la porte. Il rit à nouveau mais ce rire n'avait rien de naturel, il est proprement glaçant. Puis l'homme, sans doute un Nécromancien si je pouvais en juger par sa longue chevelure sombre et son teint pâle ; l'homme se redressa pour me crier : « Nous sommes bien plus nombreux que vous et mieux armés ! Vos oiseaux et vos monstres ne suffiront pas à nous abattre tous ! Quant à toi, traîtresse à ton sang… Le Merca va te pulvériser comme un insecte ! ». Il poursuivit en me décrivant par quelles affres de souffrances j'allais — selon lui — passer. J'ébauchais un geste las vers Kana et dans la seconde suivante, elle se déplaça vélocement pour se saisir du braillard et le faire passer par-dessus le rempart. Il chut durement en plein dans l'écoulement de poix enflammé. Ses hurlements de douleur me vrillèrent les tympans mais je ne m'attardais guère sur son agonie, j'ordonnai dans un cri : « TETHRA ! LES MURS ! ». Terys recula de quelques pas quand le sol sous ses sabots se mit à trembler. L'araignée était à l'œuvre et bientôt, le dernier rempart entre moi et Angus s'effondra, dans un concert anarchique de cris. Mes compagnons d'armes quittèrent alors leurs cachettes pour se ruer à l'intérieur. Les corbeaux nous rejoignaient, l'air tout entier n'était plus que bruits, hurlements et croassements furieux…

À nouveau, la poussière envahit tout autour de nous. Mais, portés par cette rage guerrière qui nous avait conduits jusque-là, nous nous

étions tous élancés en avant. Quelques flèches ennemies fendirent l'air brumeux, certains les évitèrent de peu mais déjà les sons d'épées et de haches tranchants les chairs, brisant les os se faisaient entendre. Je n'étais pas à l'aise au combat à cheval, il me fallait me pencher constamment et mon ventre proéminent devenait un obstacle. Je bondis au sol et, frappant la croupe de ma jument, je lui ordonnai de filer se mettre à l'abri. Enfin au même niveau que nos adversaires, je fis redescendre un peu mon Ihra afin de ferrailler avec ardeur. Il y avait là davantage de fils du Crépuscule, les corbeaux s'en donnèrent à cœur joie et moi-même, je ne boudais pas mon plaisir. Sans la moindre pitié, sans leur laisser la moindre chance, je les taillais littéralement en pièces, les uns après les autres. Mais toujours, mon regard, entre deux coups, se tournait vers les hauteurs. Les hautes tours de la forteresse. Le Merca était là, quelque part. Ainsi qu'Angus. Alors que nous avancions lentement dans une mêlée bourdonnante, arrachant chaque mètre au prix d'une violence sans nom, je pus bientôt discerner deux énormes portes noires dans le chaos. L'entrée principale du château. Mon rythme de frappe se fit plus frénétique et ma charge d'énergie remonta sans même que je le réalise. Mes coups d'épée se faisaient moins précis mais plus puissants. J'étais désormais obsédée par cette porte qu'il me fallait franchir au plus vite. Cette porte qui cachait mon bienaimé. Flynn s'agitait au creux de mes entrailles, mon cœur battait de plus en plus vite, de plus en plus fort. Un ouragan nerveux me dévastait intérieurement. Le flot incessant des soldats et des Nécromanciens se ruant sur nous m'apparut soudain comme une nuée d'insectes harassants. Sans y réfléchir, je rangeais mes épées dans leurs fourreaux et, serrant les poings pour y concentrer une forte charge d'Ihra, je fermais les yeux un très court instant. Une multitude d'images se bousculèrent en moi, des visages, des créatures, des endroits en Lyrkania jusqu'à ce que je voie nettement Ewen, le père d'Angus. Ses traits ravinés par les ans, son regard bleu fixé sur l'horizon, et cette expression d'angoisse profonde tandis qu'il désespérait de revoir son fils… J'écartais brusquement les bras en rugissant : « POUR EWEN ! » et un rayon d'énergie jaillit directement de mon corps, droit devant moi dans un vrombissement inédit. La largeur et la puissance de ce rayonnement pulvérisa tout sur son passage. Hommes, chevaux, chariots, jusqu'à l'énorme porte noire rivetée d'acier qui vola en éclats innombrables. Cela n'avait duré que quelques secondes à peine mais la déflagration produite avait mis à terre tous ceux qui n'avaient pas été touchés de plein fouet. S'en suivit une brève accalmie où chacun, plus ou moins désorienté, mit une ou deux secondes à comprendre ce qu'il venait d'advenir. Sonnés, incrédules et hagards, les combattants ne tardèrent cependant pas à repartir à l'assaut. De mon côté, toujours habitée par une rage

inextinguible, je me dirigeai au pas de course vers l'entrée du château, béant tel un monstre de pierre éventré. Mais en m'en approchant, je commençais à percevoir des lamentations et des pleurs étranges. Dès que j'eus franchi le seuil, je compris. À l'intérieur du vaste hall, je découvris une foule de miséreux entravés, encadrée par quelques dizaines de soldats. Des otages là encore. Mais à ma vue, lesdits soldats — qui avaient eu tout le loisir de se concerter — jetèrent leurs armes au sol avant de s'agenouiller. Je continuais d'avancer jusqu'à eux d'un pas plus lent en leur demandant d'un ton sec de désigner leur chef. L'un des soldats leva une main gantée tremblante, il balbutia : « Je suis… C'est moi qui… qui donne les ordres, votre sainteté !

— Relève-toi. ». Il obéit en jetant des regards inquiets à ses compagnons. Mais quand je lui parlai, il se raidit : « Mène-moi au Merca. ». Il y eut un instant où il me dévisagea, incrédule. Sans les regarder, j'ordonnai à ses soldats : « Vous autres, sortez. On vous attend dehors. ». Certains ramassèrent leurs armes, je les arrêtai : « Non. Laissez tout cela ici. Il est trop tard pour choisir un camp. Comptez sur votre chance désormais. Sortez. ». Je savais qu'à l'extérieur, la furie des combats ne les épargnerait pas. Qu'ils aient choisi de se rendre in extremis ne comptait plus. Pire, je considérai alors cet acte d'une lâcheté écœurante. Il n'y avait plus de place en moi pour la moindre pitié. Quand je me tournai à nouveau vers le chef des soldats, il suait à grosses gouttes et m'interrogea du regard. Je lui dis simplement : « Faut-il que je répète ? ». Il blêmit et, l'échine voûtée, à la fois par la peur et le désespoir, il m'invita à le suivre d'un geste. Les otages amassés autour de nous s'écartèrent pour nous laisser le passage et, avant d'entrer dans la pièce suivante, je leur lançai, par-dessus l'épaule : « Prenez les armes et battez-vous pour votre liberté si vous en avez encore la force ! »…

Un large couloir bordé de colonnes — qui ne fut pas sans me rappeler ceux du château royal d'Ereeven — fit place à la grande entrée. Et j'y étais attendue. Aux premiers effluves que je sentis, je sus quel assaillant j'allai devoir affronter. Des Vilans. Tous encore sous le joug de leurs Vorkarems. Et leurs maîtres, en retrait, n'avaient pas l'intention de me laisser le temps de réagir. J'avais à peine fait trois pas dans ce corridor mal éclairé que des rugissements belliqueux se firent entendre. Dans l'instant suivant, plusieurs Vilans s'abattirent sur moi comme s'il en pleuvait du haut du plafond voûté. Je n'eus pas le loisir de les compter, le choc entre nous fut trop violent. Je basculais en arrière jusqu'à choir brutalement sur les larges dalles de pierre. Bien sûr, aucune griffe, aucun croc n'avait pu m'atteindre, mais mes assaillants, ignorant la brûlure pourtant intense de mon Ihra ne relâchèrent leur effort que lorsque j'explosai dans un cri rageur. Tout

ce qui se trouvait à moins de cinq mètres se trouva pulvérisé. Les murs absorbèrent la déflagration tant bien que mal. En me remettant sur mes pieds, il me semblait que le château tout entier tremblait. Nombre de Vilans avaient péri mais d'autres s'élançaient déjà sur moi, sous les ordres criés par leurs maîtres. Kana me surprit alors, bondissant derrière moi pour se jeter dans la bataille. En écartant chaque assaillant d'un rai d'énergie, je pus continuer à avancer. Dans la confusion ambiante, j'avais repéré les Nécromanciens aux yeux illuminés, dès que j'en eus l'occasion, je les foudroyai puissamment. Et à chacun d'eux qui tombait, plusieurs Vilans s'écroulaient, comme terrassés de fatigue. Mais les fils du Crépuscule ne faillirent pas à l'idée que je m'étais faite d'eux : ils tentèrent de fuir ou de se dissimuler entre les colonnes de pierre. Je les poursuivais avec une hargne sans borne. Mais le sol jonché de sang et autres morceaux de cadavre ne me facilitait guère la tâche. Kana faisait un carnage parmi les Vilans, je dus rediriger sa sauvagerie vers les Nécromanciens. Leur sort s'en trouva rapidement scellé… Un silence entrecoupé de râles retomba sur le couloir. Une dizaine de Vilans avaient survécu. Certains, à genoux dans des flaques de sang restaient prostrés, le regard vide. D'autres, blessés léchaient leurs plaies et d'autres encore, reniflaient ce qui restait des Nécromanciens, sûrement à la recherche de leur maître. Je fis baisser ma charge d'énergie pour m'approcher de l'un d'entre eux. Et quand je me baissais pour poser une main sur son épaule, un tiraillement sec me traversa les reins. Je grimaçais brièvement, ma chute au sol avait été plus brutale que je ne l'avais cru. Mais alors que j'allais m'adresser au Vilan, une voix tonna derrière moi : « NON ! LAISSE-LE ! ». En me retournant, je découvris Vigo qui venait vers moi d'un pas rapide. Il était couvert de sang mais je n'aurais su dire s'il s'agissait du sien ; la Briseuse de Rêves à sa main, ruisselait, elle aussi. Le faciès animal de mon ami était plus grave et tendu que jamais, il me dit en me rejoignant : « Ils sont détachés de leur maître par la mort, la bête les tient !

— Quoi ?

— Quand le maître meurt, il ne reste que la bête ! Ils n'agissent plus que par instinct. ». Tandis qu'il me parlait, d'autres de nos compagnons, Vilans et humains, firent irruption dans le corridor. Il s'interrompit pour leur ordonner : « Libérez-les ! ». Puis il ramassa une épée au sol, et d'un revers que je n'avais pas vu venir, il trancha la queue du plus proche des blessés. Son Vorkarem se détacha pour revenir à a sa forme initiale. Il en fut ainsi pour tous les Vilans survivants. J'observais cette scène dans l'expectative mais Vigo eut tôt fait de me ramener à l'urgence de la réalité : « Continue d'avancer avec les araignées, il ne faut pas laisser une chance au Merca de

s'enfuir ! Nos hommes investissent déjà le château ! ». La force qui luisait au fond de ses prunelles de jade eut un effet étrange sur moi. Comme si elle me remettait à cette place combattive qui était la mienne. En appelant Kana, je me précipitai vers la porte suivante que je fis voler en éclat sans cesser de courir. De l'autre côté, de nombreux soldats s'étaient massés, ils furent les premiers à mourir dans le bois lourd explosa. Des flèches ainsi que des lances s'abattirent sur moi, comme venues de nulle part. Kana parvint à en esquiver la plupart en s'élevant rapidement vers le plafond dans un bond véloce ; mais une lance l'atteignit à l'arrière de l'abdomen. Pour la première fois, elle émit un son étrange et strident, très bref, sous le coup de la douleur. Ma fureur s'en trouva décuplée et c'est en longues vagues d'Ihra que je balayai tout ce qui se trouvait devant moi. Mes compagnons d'armes me suivaient de près, ils se ruèrent à ma suite à grand renfort de cris rageurs. Dans le chaos, je pris un instant pour rappeler mon araignée auprès de moi afin de la débarrasser de la lance qui la blessait. Ce faisant, j'entendis Vigo hurler : « LA SALLE DU TRÔNE ! DROIT DEVANT !! ». Des nuées de nos hommes le suivirent quand il s'élança vers la dernière grande porte. Je les rejoignais en courant, portée par le flux guerrier, Kana était repartie de plus belle, elle aussi. Mais au moment où la vague informe de combattants que nous formions approcha à moins d'un mètre des hauts battants de bois massif, quelque chose d'énorme les fit exploser en passant au travers. Encore une fois, j'eus la sensation que le château tout entier vacillait. Et en découvrant ce qui s'abattit sur nous, j'eus une demi-seconde de sidération. Pas un, mais deux Trolls. Plus grands que le seul que je n'aie jamais croisé, Urfroïg, je n'eus guère le temps cependant de détailler leur apparence. D'un revers de ce qui semblait être un gourdin de pierre démesuré, l'un d'eux me balaya, ainsi qu'une dizaine d'hommes tout proches. L'Ihra avait beau me protéger de la douleur des coups directs, elle ne m'empêcha pas d'être projetée en l'air comme mes compagnons d'armes. Sur l'instant, je ne pouvais croire que mes pieds ne touchaient plus le sol mais le choc, quand je percutai une voûte du plafond me prouva douloureusement que je ne rêvai pas. Kana me rattrapa in extremis avant que je ne retombe et de là où nous étions, je pus voir les deux Trolls sous un angle cauchemardesque. Des Trolls de pierre, tels que je n'en avais vu que dans les livres. Au moins sept mètres de haut, leurs crânes rocailleux frôlaient le plafond à chaque fois qu'ils se redressaient pour frapper. Nos hommes n'avaient d'autres options que la fuite et, tandis que je cherchai Vigo des yeux, j'assistai à une scène qui reste profondément marquée dans ma mémoire. La fin brutale et affreuse d'Oundo. Lui pourtant si massif et redoutable, écrasé sous un coup de masse impitoyable. Ces gigantesques créatures au corps presque entièrement minéral

poussaient des cris rageurs qui rendaient un son étrange mais puissant, comme des râles de bêtes résonnants des profondeurs d'une caverne. Quand ils s'élancèrent à la poursuite de mes compagnons, ce fut en détruisant une bonne partie des murs autour d'eux. Cette fois, le château tremblait bel et bien sur ses fondations. Il fallait les arrêter. Car s'ils ne décimaient pas eux-mêmes nos troupes, la forteresse nous avalerait tous en s'écroulant sous leurs coups désordonnés. Kana me ramena prestement au sol, je me retrouvais derrière les deux Trolls, au milieu d'un parterre de cadavres démembrés sur lequel pleuvaient les pierres. En me chargeant puissamment d'Ihra, je tirai plusieurs salves dans les jambes des géants. Si cela eut pour effet de les interrompre dans leur poursuite, cela ne parut pas pour autant les effrayer. Ils se retournèrent l'un après l'autre en rugissant leur mécontentement. Un frisson glacé me courut sur la nuque tandis qu'ils revenaient sur leur pas dans ma direction. Les rayons d'énergie que je tirai sur eux avaient beau être puissants, ils ne suffisaient pas à — comme je l'avais pensé — couper leurs membres. Quelle était donc cette matière qui n'était qu'à peine entamée par l'énergie ? Les rayons du soleil entraient déjà par le plafond quand l'un des Trolls se mit à courir vers moi en levant son gourdin. Le sol vibrait sous ses pas lourds quand je serrais les poings étroitement afin de faire jaillir l'énergie par tout mon corps comme je l'avais fait précédemment. En atteignant un niveau de puissance comme je ne l'avais jamais fait auparavant, je ne pus contenir un long cri, entre rage et douleur. Cette concentration de force contracta tous les muscles de mon corps mais la vague d'énergie stoppa net l'élan de mes assaillants. Cela n'avait duré qu'une seconde ou deux et quand je les vis s'écrouler, je cessai brutalement de capter l'énergie ; je retombais à genoux, à bout de souffle, la tête et le corps gourds. Mais alors qu'un frisson profond secouait tout mon être, j'entendis les vagissements rauques des Trolls. En relevant les yeux, je les regardai se mouvoir, tenter de se relever. Au plus proche des deux, je remarquai qu'il manquait un avant-bras et une jambe. Mais il semblait toujours prêt à en découdre…

Je ne pouvais y croire, un souffle de panique me glaça brièvement le sang. Autour de moi, nombre de nos hommes agonisaient ; entassés par endroit comme du bois mort jeté en vrac. Ils gisaient, hagards, cherchant un dernier souffle dans une toux rendue grasse par le sang. Les murs s'écroulaient, tirant parfois un dernier cri aux blessés qui ne pouvaient éviter les débris. Légèrement désorientée, à la fois par l'émotion et l'effort physique que je venais de fournir, je ressentis une sorte de pesanteur douloureuse au creux de mes reins. Mais je n'eus pas le temps de me poser la moindre question, l'un des deux Trolls avait réussi à se relever. En prenant une profonde inspiration, je

captais une puissante charge d'Ihra, prête à affronter à nouveau le colosse de pierre. Mais une partie du plafond et du toit s'écroulant sur lui suffirent à le faire retomber lourdement au sol. Son congénère s'y traînait piteusement en vagissant. Même s'ils n'étaient pas morts, j'avais réussi à les mettre hors d'état de nuire. Je n'en éprouvai cependant aucun soulagement, la captation d'énergie contractait mes muscles, augmentant la douleur qui me vrillait désormais les reins. Vigo et quelques-uns de nos hommes réapparurent au bout du corridor, certains y entrant directement par les ouvertures latérales causées par l'effondrement des murs. En pressant le pas vers moi, mon ami me lança d'une voix forte : « Au trône ! Ce n'est pas fini ! ». Kana me surprit en surgissant de nulle part juste devant moi et pendant un très bref instant, il me sembla lire dans les billes noires qui lui servaient d'yeux, une fureur sauvage inédite. Cette fureur réveilla la mienne et je tournai prestement les talons pour m'élancer vers la salle du trône. C'est presque dans un bond que je franchis les portes éventrées, saturée d'énergie, épées en main. Mais dans la grande salle circulaire où je fis irruption, quelque chose m'arrêta instantanément. Je ne saurai dire si ce fut le bruit étrange de mes pas sur les pavés ou bien les ténèbres presque totales qui régnaient dans cette pièce. Mais surtout, l'endroit semblait avoir été étrangement épargné par les secousses qui avaient ébranlé tout le reste du château. Le plafond, les murs, les nombreuses colonnes formant un cercle en son centre… tout était en place, intact. Dans la semi-obscurité, j'avançai en pas mesurés et remarquai vite le curieux matériau composant tout autour de moi. Des pavés lisses comme du marbre d'un gris bleu profond, ainsi que les larges pierres des murs et la moindre des sculptures. On eut dit une sorte de marbre veiné d'innombrables fils d'Ereeus, aussi fins qu'un cheveu. Plusieurs flambeaux suspendus dans des cages de fer diffusaient une lumière anormalement faible, comme si l'obscurité même absorbait leur luminosité. Comme si elle s'en nourrissait… Je n'y voyais pas grand-chose au-delà du seuil de la porte où le soleil parvenait à entrer par le couloir en ruines. Un crissement puissant me fit tressaillir quand Vigo et les autres tentèrent d'entrer dans la salle à ma suite. Je me retournai d'un bloc et aperçus mon ami au sol, sonné, de l'autre côté sans comprendre. Tandis qu'il se relevait, je vins à lui : « Qu'y-a-t-il ?! ». Il eut un geste pour m'arrêter, je lus sur son faciès animal une frustration rageuse quand il grogna : « Il fallait s'en douter… Il s'est protégé ! ». Puis il fit un nouveau pas en avant et un éclair bleu lui barra instantanément la route, brûlant sa fourrure. Il retint un gémissement en reculant. Autour de lui, nos compagnons se massaient déjà, incrédules. L'un d'eux tendit sa lance, un nouvel arc d'énergie bleu apparut pour la repousser. Vigo se redressa et son regard se figea avant qu'il ne me dise, d'une voix sans timbre : « Il

utilise certains des artéfacts qu'il a dérobés dans le tombeau. Ils n'ont aucun effet sur toi et les araignées mais toute autre créature sera repoussée. ». Le collier de Vigo luisait, Nassuria parlait par la bouche de mon ami. Elle ajouta : « C'est ainsi que cela doit finir. Entre Premiers.

— Le Merca n'est pas un Premier !

— Non, mais Angus en est un. ». Un rire de stentor résonna dans toute la salle du trône. Je me retournai en en cherchant la provenance, en vain. Nassuria me dit encore : « Il te reste peu de temps Soley'n. ». Et à peine eut-elle prononcé ces mots que la douleur latente qui hantait mes reins se fit brutalement plus vive. Je m'arque-boutai en grognant, mâchoires serrées. C'était comme si plusieurs poignards venaient de se planter dans le bas de mon dos. Quand je posais les yeux sur mon ventre, il me parut soudain plus imposant que jamais. Les battements de mon cœur s'affolèrent en comprenant les derniers mots de la reine. Je ne pouvais cependant y croire. Fébrile, je laissai tomber une de mes épées pour palper l'arrondi qui distendait ma chemise pourtant ample. Comment avais-je pu ignorer à ce point l'avancée de ma grossesse ? Mon ventre avait-il donc poussé d'un coup ? Mes pensées s'embrouillaient dans une confusion accrue par la souffrance. Ma respiration se fit saccadée, sous le coup de la panique naissante. Mais une voix grave s'éleva encore dans la salle, comme venant de partout à la fois. Troublée, je ne saisis rien alors des mots qu'elle prononça avant de se remettre à rire. Je ramassais péniblement mon épée en fouillant les alentours ténébreux sans rien y discerner. Kana se déplaçait devant moi en petits mouvements secs, sans jamais trop s'éloigner. Elle aussi cherchait d'où provenaient ces rires caverneux. La douleur diminua progressivement, me laissant presque haletante, mais je retrouvais un peu d'assurance. Assez pour me redresser et prendre une profonde inspiration afin de tenter de capter les auras. Mais je crus halluciner quand elles commencèrent à apparaître tout autour de moi. Jusqu'à dix, je n'aurais sans doute pas réagi mais quand elles furent assez nombreuses pour que j'en perdre le compte, un frisson glacé remonta au long de mon épine dorsale. Trente ? Quarante ? Davantage ? Combien étaient-ils ? Tous alignés au pied des murs de cette salle circulaire, immobiles sous le couvert de l'obscurité. Tous des Nécromanciens, leurs auras brillant d'une intensité bien différente de celles des humains. Mais surtout, chacune de ces émanations colorées semblait couplée à une autre, bien plus petite. Sans doute celle des créatures d'où ils tiraient leur Ihra. Une de mes explosions suffirait à les détruire tous, tyrans et victimes mais il manquait quelqu'un à l'appel du sacrifice. Aucune aura ne se distinguait des autres en intensité. Le Merca n'était pas là, j'en eus

rapidement la conviction. Une montée de rage effaça toute trace de crainte en moi et l'Ihra monta rapidement dans mes veines, sous chaque grain de ma peau. Ma vision se fit floue, saturée par ma propre lumière tandis que je m'avançai au centre de la pièce. Je vis, comme dans un rêve au ralenti, les auras de fils du Crépuscule se mouvoir autour de moi. Je perçus leurs cris comme un écho dans le lointain alors qu'ils se lançaient à mon assaut. Kana se lança dans la bataille sans faillir. L'énergie saturait tout mon être quand je pus enfin voir leurs visages alors qu'ils tentaient de me frapper de leurs épées, haches et autres lances. Et, pendant un instant qui me sembla durer plusieurs minutes, je me perdis dans la contemplation de ces faciès belliqueux qui passaient de la hargne à la sidération en un battement de cils. Aucun de leurs coups ne pouvait m'atteindre, leurs armes rebondissaient sur mon énergie. Leur haine, mêlée de peur et de désespoir étaient si intense qu'il me semble que j'aurais pu la toucher, la recueillir tel le sombre présent d'une violence héréditaire. Le destin existait peut-être finalement. Et le mien me ramenait inlassablement aux racines de cette violence ancestrale. Je baissais les yeux sur mes épées, soudain prise d'une profonde lassitude, d'un désœuvrement sans borne. Puis, risquant un regard par-dessus mon épaule, j'aperçus du coin de l'œil Vigo et les autres se tenant à la porte, pétrifiés d'impuissance… Une sensation étrange me surprit soudainement, m'arrachant à la torpeur dans laquelle j'étais prête à me laisser aller. Mon pantalon était mouillé. Mais à peine en ai-je eu conscience que je sentis un écoulement chaud plus important m'échapper du corps. Les eaux. Je perdais les eaux ! La panique me saisit dans la seconde, je m'écriai : « NON ! PAS MAINTENANT !! » et, sans que j'en aie pleinement conscience, je libérai une déflagration d'Ihra dévastatrice. Au même instant, la douleur me vrilla le corps jusqu'à me mettre à genoux. Mon ventre était dur comme de la pierre et le sang battait si fort à mes oreilles que je n'entendais plus rien d'autre. J'avais fermé les yeux sous le coup de la souffrance et quand je les rouvris, j'étais en sueur et totalement désorientée. Contrairement à ce que j'aurais pu penser, autour de moi, la salle, ses colonnes et ses murs étaient toujours intacts. Leur couleur gris bleu s'était parée de rouge, les Nécromanciens avaient tous été pulvérisés. Et peu à peu l'obscurité se fit moins épaisse, les flambeaux remplirent enfin leur office. Je pus enfin découvrir le trône du Merca à l'opposé de l'entrée. Un immense fauteuil sculpté à même cet étrange marbre. Un fauteuil vide désormais rouge sang. Ceux qui avaient manipulé les ténèbres pour s'y cacher n'étaient plus qu'une bouillie infâme de chairs disloquées s'étalant un peu partout. Derrière moi, Vigo cria : « SOLEY'N ! SOLEY'N ! RELEVE-TOI ! SOLEY'N !! ». Mais j'en étais incapable, les reins perclus de souffrance. Je levai péniblement un bras pour lui faire

un signe que je voulais rassurant. Il cessa de crier momentanément pendant que je cherchai à reprendre mon souffle, que je tentais de contrôler ce mal qui m'écrasait le corps. Je crus y parvenir en haletant : « Flynn… Flynn je t'en prie… Encore un peu de temps… Juste un peu… ». Mais c'est toujours aussi endolorie que je parvins à me remettre sur mes jambes. La respiration encore inégale et courte, je cherchai Kana du regard. Dans la pénombre, j'avisais un léger scintillement vers lequel je me dirigeais à pas mesurés en soutenant mon ventre. Vigo se remit à crier mais je ne saisis pas le sens de ses paroles. En approchant de ce qui avait attiré mon regard, j'eus l'impression de sentir mon cœur se ramasser sur lui-même, se recroqueviller au fond de ma poitrine. C'était Kana qui luisait faiblement dans l'ombre. Kana sur le dos, ses longues pattes ramenées sur elle. Ses pattes au toucher si doux, où des lambeaux de chair s'étaient accrochés. Et entre elles, dépassant hideusement, le bois d'une lance profondément enfoncée dans son abdomen. En m'agenouillant auprès d'elle, je ne pus contenir le sanglot profond qui me secoua le corps. En cette seconde, je n'étais plus que douleur. Physique et morale. Les multiples yeux noirs de mon amie ne luisaient plus telles des billes d'Onyx poli. Mais un faible halo d'énergie l'entourait encore. Le visage baigné de larmes que je n'avais même pas senti couler, je hoquetai : « Tethra…Tethra ! ». En me relevant, je poussai un long cri d'une voix brisée : « TETHRAAA ! ». Un grondement ne tarda pas à se faire entendre dans le couloir, les hommes poussèrent des cris juste avant de s'écarter pour laisser passer l'énorme araignée de terre. Elle jaillit littéralement dans la salle avant de se précipiter vers moi. J'arrachais la lance du corps de Kana et sa congénère vint aussitôt recueillir son corps dans un cocon épais. Elle était mon dernier espoir alors, je lui dis : « Sauve-là si c'est encore possible… Sinon… Mets sa dépouille à l'abri de toute cette folie… ». L'araignée s'en fut aussi promptement qu'elle était apparue. En la suivant du regard, j'avisai Vigo qui me regardait fixement. Et en voyant les hommes revenir à ses côtés, je réalisai combien il nous restait à faire. Combien il ME restait à faire. La douleur s'était faite plus supportable. En calmant ma respiration, j'essuyai mon visage d'un revers de la main et fermais les yeux. Quand je les rouvris, j'étais à la recherche de l'aura du Merca. Et en parvenant à me concentrer, je pus capter des lueurs de plus en plus éloignées jusqu'à percevoir celle qui se détachait de toutes les autres par son étrangeté. Une aura multicolore, inique, à quelques mètres en contrebas de la pièce où je me trouvais…

Il me fallut peu de temps pour trouver une porte dérobée dans la salle du trône, la seule autre porte en fait. Et je ne fus guère surprise

de voir qu'elle donnait sur un escalier en colimaçon s'enfonçant dans les profondeurs de la forteresse. Ma descente ne fut guère longue avant que je n'entende une voix d'homme me dire : « Par ici, oui. Approche. ». Mon pas se ralentit jusqu'à ce que j'arrive devant une porte grande ouverte. La voix dit encore : « Entre, je t'en prie. Ai-je besoin de te dire que je t'attendais ? ». J'étais chargée d'Ihra, une de mes épées en main quand je franchis le seuil. Je me retrouvais dans une autre vaste pièce au plafond de pierre voûté, bien moins haut que celui de la salle du trône. Là encore une obscurité épaisse régnait mais elle ne semblait pas le fait d'une incantation. Je devinai la forme rectangulaire de l'endroit sans en percevoir réellement les limites. Des bruits de pas lourds vers le fond m'alertèrent, je me figeai dans l'expectative. L'homme à l'aura multicolore. Le Merca. Enfin. Mais je ne pouvais pas encore le voir réellement. Il resta un long moment immobile, sans doute à me regarder, avant de dire, d'un ton presque absent : « Une pure merveille… Il n'est pas d'autres termes, une merveille. ». Un flambeau me surprit en s'allumant subitement. Devant lui se tenait le Merca. Je battis des paupières pour retrouver une vue normale et mieux contempler cet ennemi qui avait bouleversé toute mon existence. L'homme était grand, dans les deux mètres. Il portait ses longs cheveux noirs savamment tressés en une large natte dans le dos. Quand il me parla en s'avançant lentement, ses traits me parurent presque cireux, sa peau luisait comme si elle eut été tannée. Il marcha d'un pas tranquille vers moi en disant, comme s'il se parlait à lui-même : « Il y a décidément peu d'intérêt à posséder un don de voyance… J'aurais aimé être surpris par ta venue en ces lieux. ». À mesure qu'il se rapprochait, je pus mieux voir son visage. Et si je n'avais suivi les enseignements Nécromantiques d'Ofélius, j'aurais sans doute ressenti du dégoût face à ce que je découvris alors. Un faciès pâle au teint tirant sur le jaune dont les contours étaient curieusement étirés, comme s'il n'eut été qu'un masque. Les yeux du Merca étaient illuminés de bleu, le bleu énergétique d'Angus. Ma mâchoire se crispa alors qu'il me disait : « Il y a une chose cependant que j'ignorai… Ou devrai-je dire, une personne dont j'ignorai la venue. ». Il s'arrêta à quelques mètres devant moi pour esquisser un geste vers mon ventre, avec un petit sourire oblique. Je ne cillai pas, toute à l'observation de cette personne qu'on disait empereur, à qui on prêtait un pouvoir redoutable. Entre déception et perplexité, je ne décelais rien d'impressionnant chez lui. Pas même dans l'armure d'Ereeus qu'il portait. Je ne voyais qu'un Nécromancien de plus. Pas cet Ereehator avide, ce monstre de ténèbres imposant qu'avait construit mon inconscient. Un homme. Simplement un homme fait de chair et de sang comme ceux que j'avais pulvérisés quelques minutes plus tôt…

Comme je n'avais pas bougé ni prononcé le moindre mot, il s'avança encore : « J'imagine que tu refuseras de m'adresser la parole tant que je ne t'aurais pas parlé de ton époux ? ». Une aiguille de manque me traversa le cœur. Il poursuivit, en joignant distraitement ses gantelets : « Il va bien… C'est tout ce qui t'importe, n'est-ce pas ? ». L'air détendu, vaguement satisfait qu'il affichait dénotait dans la situation que nous vivions. Je n'eus pas l'occasion de m'en trouver troublée car une nouvelle contraction s'annonçait. J'eus beau me concentrer pour résister à la douleur, à mesure qu'elle envahissait tout mon bassin et remontait au long de mes reins, mon corps se voûta peu à peu. Et même en serrant fortement les dents, je ne pus réprimer un court râle quand je me pliais presque en deux. Le Merca croisa les bras, l'expression de son visage se fit plus sombre. En luttant contre mon propre corps pour me redresser, je le foudroyai du regard. Il haussa les sourcils en exhalant un long soupir avant de lâcher : « Le ventre des femmes… le tombeau de toutes les puissances, de tous les rêves. Ce qui est en sort n'est que déception. ». Mon sang battait à mes tympans et le son de sa voix me fut brusquement insupportable. Je captais une vague d'Ihra pour en projeter un rayon vers lui. L'énergie le frappa en pleine poitrine mais il chancela à peine avant de s'écrier : « Je ne m'y attendais guère ! La douleur t'égare, ma toute belle ! Tu as raté ma tête ! ». Puis il toucha son armure à la base de son cou et un heaume se déploya de son dos presque dans la seconde. Là il écarta les bras en disant, d'un ton léger : « Recommences ! Prends le temps de viser cette fois, petite ! ». Incrédule, le corps agité de tremblements douloureux, je relevai un bras pour m'exécuter. Le rayon d'Ihra sembla rebondir contre l'armure d'Ereeus. Et ce, même quand au prix d'un effort intense, j'en augmentais la puissance. Le Merca ricana et ce petit rire me fit l'effet d'une douche froide. Mon bras retomba au long de mon corps tandis que je sentais la contraction s'amenuiser lentement. Le tyran s'approcha encore pour me dire : « Vois-tu… Je n'avais aucune certitude quant à la résistance de cette armure. Les récits du passé enjolivent souvent les choses mais je dois dire qu'en l'occurrence… Ils disaient vrai. Et j'en suis fort aise. ». Le souffle court et le front ruisselant de sueur, je parvins à articuler : « Rends-moi Angus. ». À travers la fine grille de son heaume, je ne pouvais qu'apercevoir les lueurs bleues de son regard. Il me jaugea pendant quelques secondes avant de tourner les talons en soupirant : « Hélas ! Je ne le peux ! Tu dois comprendre certaines choses ma fille… Et d'ailleurs, quand bien même, je te rendrai ton époux… Que se passerait-il pour l'armée de pouilleux que tu as poussée à la révolte ? Que devrai-je faire d'eux ? Toi… Que ferais-tu d'eux à ma place ? ». Son ton était désinvolte, proprement intolérable. Sans même attendre la complète disparition de ma souffrance, je captais une puissante charge d'Ihra et le

rejoignais pour attraper ses épaulières. Là, je relâchai toute mon énergie dans une puissante explosion. La lumière m'aveugla le temps de la déflagration mais je sentis que sous mes mains, il avait à peine tangué. Quand l'éclat fut dissipé, il était toujours debout devant moi, je m'écartais, stupéfaite. Il saisit mon bras au vol pour me ramener à lui et grogner à voix basse : « Posséder un aussi grand pouvoir n'est rien sans l'enseignement de ses secrets… Tu n'es qu'une enfant à qui on a confié un flambeau ! ». Il me repoussa brutalement, au point que je fus sur le point de m'écrouler. Il ajouta alors : « Regarde-toi. Enceinte jusqu'aux yeux, tu tiens à peine debout ! ». D'une voix éteinte, je rétorquai : « Même à genoux, je te…

— Par pitié ! Épargne-moi la tirade du héros ! ». Frustrée d'avoir été interrompue, je me jetais sur lui en augmentant ma charge d'énergie. Il ne se mut qu'à peine quand je tentais d'enserrer son cou entre mes mains luminescentes. Elles étaient ridiculement petites au regard de la largeur de son gorgerin. Mais surtout, rien ne se produisait, mon Ihra ne consumait pas l'armure. Je m'acharnai cependant, mâchoires serrées, au bord du désespoir. J'augmentai ma charge d'Ihra, en vain. La reine Nassuria m'avait parlé de cette armure, de sa résistance à toute épreuve. Du danger potentiel qu'elle présentait pour les Premiers également. Mais le Merca Toris n'était pas un Premier. Et s'il ne quittait pas de lui-même cette armure, je ne pourrais effectivement jamais l'atteindre. Je m'écartais rageusement de lui en crachant : « Puisque tu es un si puissant Nécromancien, pourquoi ne m'affrontes-tu pas à mains nues ?!

— Parce que mon grand âge m'a enseigné la sagesse. Et la prudence. ». Face à ma mine furieuse, il croisa à nouveau les bras avant de me raconter, d'un ton presque paternaliste : « Vois-tu mon enfant, je suis issu d'une longue lignée où s'entremêlent des racines Ereehators et Ereehagens. J'en ai conservé des facultés de clairvoyance que j'ai appris à aiguiser au fil du temps… Ainsi, j'ai eu la vision de ta venue et quel sort serait le mien face à ta colère. Qui me reprocherait d'avoir voulu me prémunir d'un aussi funeste destin ? Et n'est-ce pas là le seul et unique intérêt de ce don de prémonition ? Tordre et remodeler l'avenir à sa convenance ?

— Cesse de m'appeler ainsi, vieux fou !

— Comment donc ? ». Je n'avais plus envie de lui répondre, ses palabres m'insupportaient. En m'essuyant le front d'un revers de manche, je lâchais cependant : « Ma fille, mon enfant… ». Il parut réfléchir un court instant avant de me rétorquer, d'un ton beaucoup plus grave : « Tu aurais pu l'être, pourtant… Tu aurais du l'être, à dire

vrai. ». Je le gratifiai d'un regard noir mais il ne réagit pas, me fixant soudain silencieusement. Mon cerveau tournait en boucles anarchiques à la recherche d'un moyen de l'anéantir, sans y parvenir. Une nouvelle contraction s'annonçait, comme un écho de brûlure montant de mes tréfonds. Et quand elle atteignit son paroxysme, j'eus toutes les peines du monde à ne pas m'écrouler au sol. Je ne retins pas le râle de douleur qu'elle me causa, cette fois. Quelque chose dans mon esprit commençait à vaciller… Un sentiment abyssal de solitude menaçait de m'avaler tout entière. Angus me manquait, son soutien, sa force, son amour… À bout de souffle, j'articulai alors d'une voix sans timbre : « Rends-moi Angus… Rends-le-moi, par pitié… ». Ce dernier mot eut un effet inattendu sur le Merca. Il revint vers moi en disant d'un ton sec : « La pitié est une invention des faibles pris au piège. Elle n'a jamais servi les puissants. Ce mot dans ta bouche est un blasphème. ». Quand il se trouva à quelques centimètres à peine, il se pencha pour me dire à l'oreille : « Dans peu de temps, ton enfant viendra au monde sur le sol froid de cette pièce. Tu seras dans un tel état de faiblesse que tu ne pourras lutter quand je te passerai un Vorkarem au cou. Réalise qu'il n'y a rien que tu puisses faire contre moi, ma fille. Qu'il n'y a jamais rien eu… ». Il marqua une pause en se redressant puis, sur un ton toujours étrangement calme, il ajouta : « Tu n'es arrivée jusqu'ici que par ma volonté… Je t'ai laissé entrer dans ma cité en te donnant l'illusion de t'être battue pour cela. Mais partout dans le pays, mes légions du Crépuscule sont réunies de longue date et marchent déjà vers Uzgor l'heure qu'il est… ». Il s'écarta, croisa les mains dans son dos avant de conclure : « Je suis empereur… Empereur et Nécromancien… Croyais-tu réellement que quelques centaines de renégats suffiraient à me renverser ? ». L'évidence me frappait avec une violence inouïe. Glacée, je réalisai à quel point nous avions été floués. Et à quel point nous nous étions fourvoyés, bercés d'illusions. J'imaginai déjà les innombrables armures de cuir noir s'abattant sur mes compagnons acculés dans la forteresse…

Des larmes amères me montèrent aux yeux en pensant à Vigo, Svar, Loryann et les autres. Comme s'il percevait mes pensées, le Merca lâcha distraitement : « Mes hommes raseront d'abord la vieille académie, bien sûr. Et les corbeaux des Steppes goûteront bientôt à l'acier de notre nouvelle arbalestrie. De fameux engins capables de tirer trois carreaux à la fin. ». La poitrine oppressée par une angoisse impitoyable, je portai une main tremblante à ma gorge. À l'affût de ce premier signe de faiblesse, le tyran me dit alors : « C'est terminé, mon enfant. Tu as échoué. ». Comme je ne réagissais pas, il ajouta, cynique : « Les Ereehagens étaient une lignée sous-estimée, n'est-ce pas ? Le joueur qui connaît toutes les cartes à l'avance, ne perd jamais. ». Un

trait de fureur amère anima ma bouche, je rétorquais d'une voix éteinte : « Tu n'es pas un Ereehagen. Tu n'es qu'une fin de race consanguine vouée à l'extinction… Le dernier renvoi putride d'un festin légendaire… ». Cette dernière image le piqua plus que je ne l'aurais prédit. Il se précipita sur moi et me saisit brutalement par le cou. Surprise, j'ouvris la bouche sans qu'aucun son en sorte. Il pouvait me toucher malgré mon rayonnement ! Mon état de sidération était alors indescriptible et une vague de panique ne tarda pas à me submerger dès qu'il commença à me soulever en ricanant. Un souvenir que je croyais profondément enfoui me revint aussitôt en mémoire, d'une clarté cruelle. La forêt des Arabesques, l'Orthon fou, Jehannette. Pendant une seconde ou deux, je ne parvins plus à savoir à quel moment de ma vie je me trouvais réellement. La prise étroite du gantelet d'Ereeus autour de ma gorge ou la main calleuse de l'Orthon ? Mes pieds ne touchant plus le sol, ma trachée privée d'air. Et cette même panique hideuse qui agitait mes membres de façon désordonnée. Je frappai, captai l'énergie chaotiquement, envoyant des rayons discontinus dans toute la pièce ; je relâchais des déflagrations inégales, en vain. Le Merca vacillait à peine. Il finit par m'attirer avec force contre lui pour m'ordonner, entre ses dents : « Calme-toi furie, il te reste un choix à faire si tu veux vivre, ainsi que ton enfant et ton époux. ». Vivre. Ce simple mot me frappa l'esprit comme un rayon de soleil aveuglant. Entendre ce mot alors que l'asphyxie me guettait était d'une cruauté sans nom. Néanmoins, peu à peu la prise sur ma gorge se desserra légèrement. Je cessai de me débattre mais demeurai tendue, les mains crispées sur le bras d'Ereeus qui me maintenait en l'air. Le Merca attendit que je ne fasse plus le moindre geste avant d'articuler, presque dans un murmure : « Ne gaspille pas ta précieuse énergie… Tu peux survivre à tout ceci, ma fille. Rester en vie n'est-il pas le plus important ? Je t'offre la possibilité de rejoindre ton époux… à mon service. Votre enfant bénéficierait des meilleurs enseignements Nécromantiques. Il pourrait mener la vie d'un prince en ce château, à mes côtés. Il te suffit d'accepter de me servir, de me jurer allégeance et je te conduirai à ton époux… ». Il relâcha mon cou, je m'écroulai au sol en toussant. Là, une nouvelle contraction me surprit et tandis que je me recroquevillai douloureusement, le tyran s'accroupit devant moi : « En voilà un qui est impatient de sortir… Sache que si tu refuses mon offre, je te prendrai tout de même l'enfant avant de t'enfermer ici. Ces lieux sont des vestiges des toutes premières constructions Premières. Ces murs… Ce sol… Tout est indestructible. Même ton araignée de combat ne peut transpercer ces dalles. ». Du fond de ma détresse, je parvins cependant à le foudroyer du regard. Il ricana : « Oui, hé hé hé ! J'ai eu quelques visions de tes bêtes. J'avoue que je t'envie les deux arachnides ! Comment ai-je pu

passer à côté de ces incroyables créatures quand j'ai…

— Quand tu as… pillé le tombeau… du roi ? ». En se relevant, il soupira : « Eh bien, tu es encore assez lucide pour me répondre on dirait… Fais ton choix à présent. Bientôt la douleur de l'enfantement sera telle que tu ne pourras plus guère que hurler en appelant ta mère. ».

Je détournai rageusement le regard en tentant de retrouver une respiration normale. Cette simple attitude de ma part parut le faire à nouveau sortir de ses gonds, il se précipita sur moi et m'attrapa par le col pour me traîner derrière lui en grognant : « J'ai perdu assez de temps avec toi, maudite femelle ! ». Au fond de la pièce, il donna un violent coup de pied dans une porte qui s'ouvrit sur un long tunnel étroit dénué de fenêtres, éclairé par de nombreux flambeaux. Même s'il me tirait à sa suite avec une grande brutalité, je ne ressentais que la douleur de mes contractions. Et tout au long de ce tunnel qui n'en finissait plus, mon esprit troublé cherchait encore un moyen d'ôter l'armure de mon ennemi. Je regrettai amèrement de n'avoir plus écouté Nassuria. Il ne faisait aucun doute pour moi qu'elle, elle seule, aurait su quoi faire. Je m'étais tant fourvoyée par excès de vanité, j'en payais le prix.

Dans le Maelström de sentiments contradictoires que je ressentais alors, une peine immense noyait mon cœur en lourdes vagues. Je pensais à mes amis, mes compagnons d'armes, voués à une fin aussi funeste que brutale. Par ma faute. Mon aveuglement. Eux qui s'étaient levés pour un idéal, qui avaient cru en moi. Un choc violent me ramena à la réalité du moment quand le Merca me jeta, tel un sac, dans la pièce où il venait d'entrer. Il me saisit à nouveau pour me relever en crachant vertement : « Si tu dois accoucher maintenant, fais-le ici, ta mère entendra tes cris ! ». Il me poussa en avant, je butais contre ce que je crus d'abord être une grosse table. Mais en fait, en y regardant mieux, je découvrais ce qui ressemblait en tous points à un tombeau. Massif, rectangulaire, mais taillé dans une matière translucide qui eut pu être du cristal de roche. Je remarquais une multitude de câbles d'acier et de cuivre de toutes tailles, courant un peu partout sur les dalles grises de la pièce ainsi qu'au long des murs. Ces mêmes types de câbles qui entravaient Angus dans sa geôle. Tous semblaient partir — ou rejoindre ? – la sépulture translucide. Je m'attardai ensuite sur ladite sépulture qui semblait contenir un corps. Le cristal était épais et je dus m'approcher davantage, me pencher au-dessus pour mieux voir au travers de la matière. Je vis d'abord une longue robe d'un vert profond, puis des mains fines et pâles, bardées de bijoux précieux. En remontant, mon regard tomba sur un lourd

collier de pierreries reposant sur la poitrine d'une femme richement vêtue et apprêtée. Mais quand mes yeux détaillèrent le visage de l'inconnue, quelque chose en moi frémit. Elle était d'une beauté irréelle. Un visage à l'ovale parfait, écrin diaphane à sa bouche délicate toute en rondeurs. Les longs et épais cils noirs de ses paupières closes reposaient telles deux ailes de papillon sur un lit de soie nacrée. Ce visage, encadré d'une cascade de cheveux noirs aux reflets métalliques… Je connaissais ce visage.

La voix du Merca se fit entendre derrière moi, comme s'il parlait pour lui-même : « Il est vrai que tu ne l'as pas connue. ». Mon cerveau me fit l'effet d'une machine se bloquant brusquement tandis que les battements de mon cœur s'accéléraient encore un peu plus. Je n'arrivai plus à penser, à réfléchir, les yeux rivés sur le visage de cette femme dont les traits me semblaient familiers. Le tyran soupira : « Si j'avais mieux maîtrisé mes capacités à l'époque… Tu n'aurais pas grandi parmi les ignorants. ». Il vint se placer à côté de moi, qui demeurais pétrifiée et, posant son gantelet noir sur le tombeau transparent, il soupira : « Tout aurait été bien différent… ». Il marqua un court silence avant de poursuivre : « Je n'aurai sans doute pas eu à engrosser toutes ces catins de basse lignée. Et je n'aurai pas connu ces innombrables déceptions… Mais j'ignorai ton existence. Son esprit était déjà brisé quand je l'ai trouvée. Entre la vie et la mort, pendue à un arbre en terres humaines… ». Au-delà de la douleur physique, une autre souffrance mettant mon cœur à rude épreuve. Incrédule, je plaquais mes deux mains contre le cristal de la sépulture, dévorant des yeux le visage de cette femme. Je ne parvenai pas à croire en ce que j'entendais. Caressant le cristal de roche, le Merca souffla : « J'ai pu la maintenir en vie mais… Il n'est aucune incantation capable de guérir un esprit disloqué. Il reste prisonnier de son corps… ». Pétrifiée de sidération et d'incrédulité, je parvins à demander, dans un souffle : « Elle… Elle est en vie ? ». Il marqua un temps d'arrêt, me jaugeant à travers la ventaille de son heaume. Puis il serra les poings et chacun des innombrables câbles de la pièce s'illumina brièvement de bleu. Une charge d'énergie semblable à celle d'Angus couru au long de ces câbles jusqu'au Merca lui-même. Il se redressa souplement, je vis ses yeux luire plus intensément avant qu'il ne se déplace au pied du tombeau. Là il actionna un mécanisme et les parois de cristal coulissèrent dans un crissement discret. Une vapeur blanche s'éleva du fond du tombeau. Je m'écartai d'un pas, mes yeux écarquillés toujours rivés sur les traits de la belle endormie. Machinalement, je m'agenouillai auprès d'elle, ne parvenant pas à croire en son identité, ni même à formuler clairement cette pensée. Quand je tendais une main tremblante vers elle, le tyran saisit mon poignet : « Non ! ». En

tournant vers lui mon visage baigné de larmes, j'évacuai lentement toute mon énergie. Il avait raison. J'avais échoué. Mais il me restait un instant à vivre sans violence, sans combat. Ce moment où je rencontrai ma mère…

Chapitre 49 :

L'homme bleu.

Quand la lumière dans mes pupilles s'éteignit, le Merca marqua une longue pause avant de relâcher lentement sa prise sur mon poignet. Et quand je posai une main tremblante sur celle de ma mère, il dit avec tristesse, presque à voix basse : « C'est par un des artéfacts royaux que j'ai pu détecter son énergie… Si j'avais su alors quelle était sa beauté… ». Il s'interrompit, s'éclaircit la voix et fit quelques pas au hasard dans la pièce avant de reprendre d'un ton plus détaché : « Il ne restait que quelques bribes à lire dans son esprit. Assez pour que j'en apprenne un peu sur elle et que je comprenne pourquoi son rayonnement était apparu subitement. Un purificateur ! Ces chiens d'Ereeven avaient réussi là où nous ne faisions qu'échouer ! Mais ces crétins dégénérés n'ont pas dû réaliser qu'ils disposaient d'une telle machine. Sans doute ont-ils cru guérir ta mère d'une quelconque maladie en la soumettant au processus… Alors qu'ils lui avaient rendu toute la puissance de nos ancêtres. Ainsi qu'à toi. Mais pour une raison qui m'échappe, la tienne est restée en sommeil vingt années durant. ». Il s'était à nouveau tourné vers moi, espérant sans doute une explication de ma part. Mais, pliée en deux contre la couche où reposait ma mère, je subissais l'assaut d'une autre contraction. Quand elle s'amenuisa, je tenais toujours la main d'Anthéa. Sa fine main tiède et pâle entre les miennes, écorchées, maculées de sang…

Un chagrin immense m'habitait. Pour elle. Pour mon père qui l'attendait encore, du fond de son éternité spectrale. Et un amour tout aussi immense me submergeait. Mes yeux n'en finissaient plus de déverser un flot continu de larmes silencieuses. La mort était là, encore et toujours. Suspendue au-dessus de ma mère, imminente pour mon fils et mes amis. Et moi. Mais la mienne m'importait peu, elle ne m'effrayait guère. Et quand le Merca me parla à nouveau, je crus l'entrevoir comme la fin du calvaire moral qui me consumait : « Si tu te rallies à moi, je vous installerai, toi et ton époux de la même façon. Plongés dans un sommeil paisible, ensemble. Plus de geôle ou de chaînes pour lui, simplement le repos… auprès de toi. Et je te fais le serment d'élever votre enfant comme le mien. D'en faire un prince !

Mon héritier ! ». Si Ofélius ne s'était pas trompé, je savais que mon fils, s'il venait au monde dans cette salle digne d'un caveau, mourrait quoi qu'il arrive. Sans la présence de son père, il n'avait aucune chance. Mais cela, le Merca l'ignorait. Et moi-même, je n'en n'étais pas tout à fait certaine. Le but du tyran n'était que de récupérer mon énergie en plus de celle d'Angus. Il n'avait que faire de ses héritiers, j'en avais croisé assez pour le savoir. Comme je restai mutique et immobile, les yeux rivés sur Anthéa, il se déplaça dans la pièce jusqu'à une porte. Il y donna deux petits coups puis revint vers moi tandis que ladite porte s'ouvrait. Du coin de l'œil, je vis deux personnes entrer. Au froissement d'étoffe et aux petits pas sur les dalles de pierre, j'identifiai une femme et un enfant. Quand je levai un regard lourd vers elles, je découvris une femme portant un bébé emmailloté dans ses bras, accompagnée d'une fillette. Une fillette d'à peine cinq ans, aux longues nattes noires, richement vêtue. Le Merca fit un geste dans leur direction : « Vois, mes deux dernières filles. La princesse Filaé et, la dernière-née, Olaris. Tu as déjà rencontré certains de mes fils et… ils en ont fait les frais ! J'ai dû doter Ervyan de nouveaux bras ! Quant à Kaerl… ». Il ébaucha un autre geste, la nourrice recula craintivement dans un coin de la pièce avec la petite fille. Leur maître et père reprit son laïus en revenant vers moi : « Je ne te porte pas rancune pour la mort de Kaerl, c'était un sombre idiot imprudent. Les enfants sont ainsi, hélas : ils ne tirent aucune leçon des enseignements de leur père ! Tu as cependant épargné Olek et je t'en sais gré. Mais sans doute ton sang a-t-il parlé ce jour-là… » Il vint se placer auprès de ma mère avant d'ajouter d'une voix lasse : « On ne peut aller contre ses inclinations profondes. Les enfants que m'a donné Anthéa sont plus chers à mon cœur que tous les autres. ». Cette phrase me glaça le sang. Je n'étais pas certaine d'avoir compris, mais une vague nausée me saisit. Comme je dardai mon regard vers le Merca, il devina que je ne voulais pas y croire et dit : « Oui. Son esprit n'est plus, mais son corps et sa matrice fonctionnent encore parfaitement. ». Des images atroces se plaquèrent dans mon cerveau tourmenté. Je retins avec peine un haut-le-cœur. Cela sembla l'amuser : « Ervyan, Olek, Filéa, ainsi qu'Olaris. Et encore cinq autres. Et de toute ma descendance, ils sont les plus courageux, les plus loyaux. Ceux dont je suis le plus fier. ». Une nouvelle contraction me transperça le corps mais cette fois, je poussai un cri plein de rage en me recroquevillant sur moi-même. Un cri qui me délesta davantage du dégoût indescriptible que me causait le Merca plutôt que de la douleur. Ce dernier me demanda encore une fois de faire un choix. Sentant tous les serpents du désespoir écraser mon cœur et enserrer ma gorge dans une étreinte glacée, je posais une main fébrile sur la poitrine de ma mère. Je perçus sa chaleur, je devinai les battements calmes de ce cœur qui ne fonctionnait plus que

mécaniquement. Cette femme, cette enveloppe souillée, profanée, qui emprisonnait un reliquat d'esprit disloqué… Cette femme n'était pas ma mère. Elle ne l'était plus… Ma tête retomba contre un des montants du tombeau. Dans une profonde inspiration, je captais brutalement une puissante charge d'énergie et lâchai dans un souffle presque inaudible : « Je te… libère. » avant de plonger mes doigts incandescents dans sa cage thoracique. Un craquement sinistre se fit entendre, le Merca se mit à hurler sa fureur et sa surprise mais il était trop tard, je tenais le cœur crépitant d'Anthéa entre mes doigts. Dans un sursaut, je l'arrachai à sa poitrine et perçus dans ma paume ensanglantée, son tout dernier battement. Le tyran eut un instant de stupéfaction tandis que je me relevais face à lui. Le cœur de ma mère achevait de se consumer entre mes doigts quand il s'élança sur moi en hurlant. Les câbles autour de nous s'illuminèrent intensément de tous côtés, j'eus à peine le temps d'esquiver l'attaque, éblouie par les éclats lumineux ambiants. Un chaos de lumière s'ensuivit quand je tentai de repousser mon ennemi par de puissantes gerbes d'énergie. Mais il lui fallut peu de temps pour parvenir à m'agripper dans cette pièce plutôt exiguë. Sa fureur était telle qu'il perdit tout contrôle, me jetant de nombreuses fois contre les murs, le sol, le plafond. En cet instant, mon corps tourmenté par l'imminence de l'accouchement n'était plus que douleur, et quoi que mon ennemi eût pu me faire, je n'aurais pu en ressentir davantage. Mais ivre de rage, il n'était plus capable de le réaliser. Dans le chaos de nos échanges de coups, d'esquives et de vaines parades, je compris. Je compris qu'au-delà de ses ambitions mortifères, malgré tous ses efforts pour devenir un surhomme à la puissance inégalée, il n'avait pu échapper à la plus grande des faiblesses humaines. L'attachement. Peut-être même l'amour. Une forme d'amour pervertie, souillée au dernier degré. Et peut-être était-il même conscient de sa propre perversion. Entre deux attaques, il m'agonissait d'insultes ponctuées de cris : « TU L'AS TUEE ! TU ME L'AS PRISE !! ». S'il n'avait accordé qu'une valeur de matrice à ma mère, sa fureur n'aurait pas été celle-ci…

Vint le moment où il parvint à m'attraper par les cheveux quand une autre contraction me figea. Bien que saturée d'énergie, je n'avais plus la force de le repousser. Et quand il prit brutalement ma tête entre ses gantelets, je ne pus que chercher son regard à travers la ventaille de son heaume. Il écumait de colère, je pouvais l'entendre dans sa voix au timbre tremblant quand il me grogna : « Tu as tout gâché, je vais t'écraser comme un cancrelat et je t'arracherai l'enfant du ventre ! ». Et dans la seconde, je le vis s'efforcer de mettre ses menaces à exécution. Il cherchait littéralement à écraser ma tête entre ses mains. Il y mettait toute sa force. Mais mon énergie l'en

empêchait. La pièce se remit à luire de tous côtés tandis qu'il captait davantage d'Ihra, en vain. Une forme de sérénité étrange m'envahit. En posant mes mains sur ses gantelets, je lui dis d'un ton calme : « Tu ne peux pas me tuer… Tu n'es pas un Premier. Et tu n'en seras jamais un. ». Il redoubla d'effort, la lumière bleue autour de nous en était aveuglante. Il geignait, râlait, respirait fort. J'ajoutais, toujours aussi tranquille : « Mais viendra le moment où tu devras quitter cette armure… Tu sais que ce moment viendra… Et que je serai là. Car je suis ce que tu n'es pas. ». Dans un ultime effort, il poussa un rugissement qui se transforma en un cri rauque. La salle se mit à vrombir en s'emplissant de lumière. Pendant quelques secondes, je n'y vis plus rien et le vrombissement ambiant couvrit le hurlement furieux du Merca. Mes yeux et mes tympans me brûlèrent brièvement puis, quelque chose me plaqua violemment au sol tandis qu'une déflagration assourdissante se faisait entendre. Et soudain… Plus rien.

Le visage contre les pavés, je battis des paupières sans comprendre ce qu'il venait de se passer. Ma vue était troublée par l'Ihra mais je ne fis pas baisser ma charge, prête à affronter une nouvelle attaque. En me redressant à demi, je me frottai une oreille encore sifflante. Un silence inquiétant ponctué de crissements curieux s'était abattu sur nous. Quand je retrouvai une meilleure vision, j'avisai le Merca - toujours en armure- étendu non loin de moi. Je perçus des pleurs étouffés au fond de la pièce et en plissant les yeux, je vis la petite Filaé recroquevillée derrière le tombeau de ma mère. Sa mère. Notre mère. Auprès d'elle, l'humaine qui l'accompagnait tentait de calmer le bébé terrifié qu'elle portait étroitement. L'enfant hurlait, mais la fillette, elle, semblait tétanisée. En y voyant plus clair, je me traînais jusqu'au Merca et bientôt, un contact poisseux au sol m'interloqua. En regardant mes mains, je les trouvai ensanglantées. Incrédule, je me pressai pour rejoindre mon ennemi. Il demeurait immobile. En me penchant au-dessus de lui, je vis que plus rien ne luisait à travers sa ventaille. Mais un flot brun épais s'en écoulait. Comme une soupe immonde de sang et de chairs pulvérisées. Les mots de Nassuria me revinrent alors, comme dans un rêve éveillé : « Grâce à des armures d'Ereeus étanches, certains d'entre nous purent quitter les vaisseaux afin d'étudier au plus près la faune et la flore. Mais contenir ainsi notre énergie dans des enveloppes factices s'avéra dangereux. Car la compresser revenait à la concentrer, et l'Ereeus faisait office d'accumulateur. Les… porteurs d'armures, ne pouvaient survivre à la surcharge et finissaient vaporisés en elles… ». Pendant quelques instants, je demeurai assise par terre, hébétée. Ainsi donc, sa propre soif de pouvoir, sa rage délirante avait causé sa fin ? L'œil hagard, je regardai l'armure d'Ereeus qui achevait de se vider lentement de ce

qui restait du Merca. Les innombrables câbles courant partout autour de moi émettaient des crépitements fugaces. Un grand nombre d'entre eux s'étaient rompus sous la charge démesurée d'énergie qu'avait capté le tyran. J'évacuais mon Ihra sans même y penser tant une fatigue intense m'écrasait peu à peu. Une fatigue aussi physique que morale. Je vis la femme se relever et tirer derrière elle la petite Filaé. Mais cette dernière fit de la résistance et lui échappa pour venir se planter devant moi. C'est sa petite voix fluette qui m'arracha au vide mental dans lequel je m'étais abîmée : « Est-ce qu'il est mort ? ». Comme tirée du sommeil, je relevai péniblement la tête, elle répéta : « Est-ce qu'il est mort ? ». Sonnée, je lui découvrais quant à elle, une expression plutôt calme compte tenu de ce qu'elle venait de vivre. D'une voix enrouée par l'épuisement, je lui répondis : « Je crois que oui. ». Elle eut un regard presque sévère vers ce qu'il restait de son père, soupira, puis me tendit la main : « Il faut partir alors. ». Je ne sus réagir sur le coup. Voir cette petite main potelée avait quelque chose d'incohérent dans le cadre où je me trouvais. La fillette réitéra : « Allez ! Il faut partir ! ». Je pris sa main comme par réflexe, mais à peine avais-je perçu la petite paume tiède dans la mienne qu'une contraction, plus intense que toutes les autres me plia en deux. Je ne pus retenir un cri qui affola Filaé. Elle s'exclama : « Lison !! Lison !! Il faut l'homme bleu ! Il la soignera !! Lison ! ». L'humaine qui gardait le nourrisson approcha craintivement : « Non demoiselle, il faut partir ! Vite !

— Elle a mal ! Il faut que l'homme bleu la soigne !! ». L'homme bleu qui soigne. Un regain de vitalité me fit surpasser la douleur, j'attrapais le poignet de Lison au moment où elle avait voulu se saisir de la fillette. En plantant mon regard fiévreux dans le sien, j'éructai : « Conduis-moi…à l'homme bleu ou je te…carbonise ! ». La femme blêmit puis fit nerveusement oui de la tête. Elle m'aida ensuite à me mettre sur mes jambes et m'entraîna à travers le château. Dans ses bras, le bébé n'en finissait plus de hurler, sa nourrice tremblait de tout son corps, le visage ruisselant de larmes. Seule Filaé semblait étrangère au chaos. De ses petits bras, elle tentait de me soutenir en commentant notre avancée : « Mon père m'a interdit d'aller le voir, il l'a interdit à tout le monde ! Mais mon frère Ervyan, c'est l'homme bleu qui l'a soigné ! Avec mon père mais quand même ! C'est sa magie bleue qui soigne ! C'est Ervyan qui me l'a dit ! C'est mon grand frère et c'est pas un menteur ! ». Même si je n'étais guère en accord avec ce dernier point, ces mots d'enfants expliquaient beaucoup de choses.

Nous traversâmes de nombreuses pièces saccagées et de nombreux

corridors déserts ou jonchés de cadavres avant d'arriver devant une porte où la nourrice s'arrêta en bredouillant : « Il devrait y avoir des gardes mais… Les sauvages sont partout et… Par pitié, laissez-nous partir ! Ayez pitié de ces enfants !

— C'est là que se trouve…

— Oui oui ! Derrière cette porte ! Les geôles interdites ! Je vous en prie ! ». Des bruits sourds de combat, des cris rageurs retentissaient au loin, la femme était terrorisée. En retrouvant un peu de contrôle de mon corps, je l'attrapai fermement par une épaule et lui dis : « Calme-toi ! Je ne vous veux aucun mal ! Je ne veux que retrouver mon… Toi, comme ces enfants, vous n'êtes pas nos ennemies, au contraire… ». Sans cesser de pleurer en silence, elle opina du chef. Filaé se précipita aussitôt sur la porte pour tenter de l'ouvrir, en vain. L'anneau qui servait de poignée était énorme et je n'avais plus assez de forces pour m'échiner dessus. Je fis reculer mes compagnes en captant assez d'Ihra afin de faire exploser la lourde porte. Quand ce fut fait, je me retrouvai face à un énième couloir mais avant d'y pénétrer, j'ordonnai à Filaé : « Tu restes ici. Avec Lison et ta petite sœur.

— Mais je veux voir l'homme bleu !

— Tu le verras. J'ai… J'ai besoin de quelqu'un pour garder l'entrée. Pour me prévenir en cas de danger. Tu peux faire ça pour moi ? ». Elle ouvrit la bouche pour protester, sa nourrice gémit : « Demoiselle, je vous en prie… Venez ici… ». L'air soudain triste, elle la rejoignit et s'accroupit avec elle auprès de la porte éventrée.

À mes premiers pas dans le couloir, j'avisais les cachots, de part et d'autre, tous vides. Mais je remarquai surtout les myriades de câbles courant sur le plafond vouté. Je les suivis d'un pas inégal jusqu'au fond de ce corridor aux murs ruisselants d'humidité. Et bientôt, je vis tous ces cordons métalliques se rejoindre à travers les barreaux d'une cellule. Mes douleurs étaient moins présentes mais mon cœur se remit à tambouriner dans ma poitrine comme le galop d'un cheval fou. Presque au ralenti, je m'avançais devant la geôle bardée de larges barreaux d'acier. Je ne tardais pas à y découvrir Angus. Et la vision que j'en eu me brisa le cœur autant qu'il me le remplit de joie. Je tombais à genoux, à bout de forces. Un flot de larmes trop longtemps retenu se déversa sur mon visage. Angus était là, devant moi. Vivant. Vivant mais toujours entravé. À genoux à moitié nu, les bras en croix tendus ainsi par des chaines où s'entremêlaient les câbles qui lui ponctionnaient son énergie. Sa tête pendait devant lui, ses longs cheveux gorgés d'humidité me dissimulant son visage. Et toujours,

autour de son cou le Vorkarem. Mais celui-ci ne semblait pas fonctionner comme ceux des Vilans. Le Merca n'était plus, mais mon bienaimé semblait toujours sous l'emprise du collier. En sanglotant, je l'appelai : « Angus… Angus mon amour… je suis là. J'ai réussi ! Je viens te libérer… ». Mais alors que je voulus faire remonter ma charge d'énergie pour faire fondre les barreaux, une puissante contraction me terrassa. Elles étaient désormais très rapprochées et je savais ce que cela signifiait. Presque roulée en boule au sol, je ne pus retenir un long cri de douleur. Je percevais entre mes jambes, la poussée intérieure de mon enfant, son arrivée était imminente. Du fond de ma souffrance, j'appelai encore Angus mais il restait immobile. La panique s'insinuait à nouveau en moi. Entre mes dents, je gémis : « Flynn je t'en prie… Encore quelques minutes… Flynn… ». Avant de me remettre à appeler Angus entre deux sanglots. Quand la contraction s'apaisa, elle ne me laissa pas assez de répit pour me remettre debout qu'une autre me frappa. Je perdis le contrôle de mon Ihra et, m'accrochant désespérément aux barreaux, je ne parvenais pas à les faire fondre assez vite. La douleur, l'envie d'accompagner la poussée de mon enfant était trop fortes. En mon cerveau tourmenté, je vis l'image de mon corps inerte sur le sol, mon petit mort avant que j'aie pu libérer son père. Je hurlai mon désespoir en me recroquevillant au sol quand tout à coup un cri parut répondre à ce hurlement : « SOLEY'N !! ». Je crus halluciner quand je vis Vigo surgir de nulle part au-dessus de moi. Il posa sa grande main griffue sur mon visage en demandant, le souffle court : « Soley'n, tu m'entends ? Ça va aller, je vais te sortir de là ! ». Je m'accrochais à sa fourrure en protestant : « NON ! Je dois… Il doit être là ! Sans lui l…

— Je le libérerai après t'avoir mise à l'abri !

— NON VIGO NON ! L'enfant va mourir s'il n'est pas là ! ». Mon ami s'immobilisa, incrédule. Je hoquetai : « Je te le jure… Il faut que ce soit… son père qui le… ». Une autre contraction m'interrompit. Le Vilan me souleva, prêt à m'emporter et je ne pus que hurler : « NOOON ! » en tentant piteusement de me débattre. Mais ce ne furent pas mes vaines tentatives qui l'arrêtèrent. Un puissant grondement venait de se faire entendre. Un rugissement profond, inhumain. Vigo s'était figé dans l'expectative et quand un autre rugissement se fit entendre, je le vis ouvrir de grands yeux en direction d'Angus. Mon regard suivit le sien mais je crus perdre l'esprit quand je vis ce qui se passait dans le cachot de mon bienaimé. Tous les filins, chaînes et câbles s'étaient illuminés et, exactement comme si le flux d'énergie avait changé de sens, les halos de lumières bleues semblaient retourner vers Angus en s'intensifiant. Le sol, les murs et tout alentour se mit à vibrer, craquer. Vigo, me portant toujours dans ses bras,

chancela en reculant. Le souffle court, je parvins à me redresser pour voir le corps d'Angus se charger d'Ihra à grande vitesse jusqu'à devenir plus luminescent que jamais. Mon ami Vilan, souffla entre ses dents : « Il faut fuir… ». Il lui fallut une seconde ou deux avant de pouvoir s'éloigner, de plus en plus vite, à reculons. Je protestai vigoureusement mais il ne paraissait rien entendre. La lumière venant de la cellule d'Angus devenait aveuglante, Vigo tourna les talons pour se mettre à courir. Je hurlai : « ANGUS ! » juste avant qu'une énorme déflagration fasse voler en éclats les barreaux de sa geôle ainsi qu'une partie des murs autour. Sous le choc, Vigo trébucha et nous nous retrouvâmes tous deux au sol. Il s'empressa aussitôt de se relever mais quand il se mit en quête de me ramasser, quelque chose d'énorme le percuta. Avant que je n'aie compris ce qu'il se passait, on me soulevait pour me jeter sur ce qui me parut être de la fourrure. Tout était allé très vite et par réflexe, je m'étais agrippée au pelage épais et mouvant sur lequel je me trouvai. La bête qui me transportait rugissait, grognait puissamment en se déplaçant à grande vitesse droit devant elle. Elle heurtait parfois des murs, des portes ou toute chose se trouvant sur son passage. Percluse de souffrance, je ne pouvais que m'accrocher à cet animal furieux jusqu'au moment où, sa course se ralentissant, je pourrais m'en détacher sans craindre le pire. Car, au summum de la douleur, je ne parvenais plus à capter la moindre énergie. Je n'aurais donc pas bénéficié de sa protection si j'avais voulu me défaire de cette étrange monture. Mon fils poussait en mes tréfonds, il me restait peu de temps, je ne pourrai le retenir indéfiniment.

Sous moi, à travers l'épaisse fourrure, je sentais la musculature dense de l'animal rouler sans cesse, se contracter par moment quand il bondissait ou accélérait subitement en rugissant. La tête enfouie dans ses longs poils rugueux, je ne voyais pas la moitié de ce qui nous entourait. Mais vint l'instant où il défonça une porte pour jaillir au dehors dans la lumière aveuglante du soleil. Je perçus des cris, de terreur pour la plupart, fusant au passage de ma monture qui ne semblait pas vouloir cesser de courir. Mais bientôt l'environnement m'importa peu tant le mal qui me déchirait les entrailles devint insupportable. En m'accrochant plus étroitement encore au pelage de la bête, je criais, pleurais, suppliant mon enfant de patienter encore un peu. Mais rien n'y faisait, je me crus sur le point de perdre la raison quand la course de mon curieux destrier se ralentit. Par à-coups ponctués de grognements, il finit par s'arrêter totalement jusqu'à s'écrouler au sol. Il haletait si péniblement que je le crus sur le point de mourir d'épuisement. Dans un dernier espoir, je me laissais glisser au long de son flan et me retrouvai sur un tapis de hautes herbes sèches. Hagarde, j'embrassai du regard les alentours. Nous nous

trouvions dans une petite clairière ceinturée d'arbres. En tournant lentement la tête vers l'animal, je l'identifiai enfin, non sans une profonde sidération. Un ours. Enorme, peut-être trois ou quatre fois la taille du plus gros des ursidés que j'eus pu apercevoir en terres humaines. Mais bien plus que sa taille, la couleur de sa fourrure me stupéfia. Bleu nuit, quasiment noire. Et quand mon regard tomba sur ses griffes aussi longues que des lames d'épées, je lâchais dans un souffle : « De l'Ereeus… Un ours d'Ereeus… ». Je me figeai quand la bête roula sur le côté en soulevant sa grosse tête pour me regarder. Pendant une seconde qui parut s'étirer en longueur, nous restâmes ainsi, les yeux dans les yeux. Mes larmes s'étaient brusquement taries. Ma souffrance s'était faite plus tolérable. En me redressant un peu, je tendais une main vers la gueule écumante de la bête qui approcha simultanément sa tête dans ma direction. Ce que je pouvais lire, ce que je reconnaissais dans ce regard bestial aux prunelles illuminées de bleu me rendait peu à peu toutes mes forces… Quand ma main se posa sur son museau, elle me parut ridiculement petite. L'ours ferma les yeux en expirant et soudain, tout son être se contracta dans un grognement. Au moment même où mon ventre en faisait de même. Je me laissais aller dans l'herbe en serrant les dents pour retenir un autre cri. L'ursidé se leva en rugissant, en proie lui aussi à une douleur profonde. Mais alors que je cherchais à respirer normalement, je le vis émettre peu à peu un rayonnement bleuté que je ne pouvais qu'identifier. Et tandis que je tentais vainement de contrôler la souffrance qui me vrillait les entrailles, l'animal se fit de plus en plus brillant, jusqu'à ne plus être que lumière. Sa luminosité me brûlait la rétine, je dus fermer les yeux avec force un court instant. L'instant-même où ce que j'identifiais alors comme une onde d'énergie balaya tout alentour. Comme une explosion muette qui coucha toute l'herbe autour de nous et fit vaciller les arbres les plus proches.

Un bruit sourd se fit entendre, accompagné d'un bref râle. Mais ce râle n'avait plus rien d'animal. Quand je rouvris les yeux, Angus se tenait là. À quatre pattes, en sueur, complètement nu. Du fond de ma douleur, je ne pus que hoqueter : « Mon… amour…mon amour… ». Il releva la tête pour me regarder. Ce regard, ces iris d'un bleu profond comme le lit d'un fleuve. Je l'avais tant attendu… Mon époux, mon bienaimé… Il se traîna prestement jusqu'à moi pour me prendre dans ses bras en me murmurant des mots-caresses. Pris tout deux d'une fébrilité bien légitime, nous étions à court de vocabulaire pour exprimer ce bonheur d'être à nouveau ensemble. Etroitement serrés l'un contre l'autre, nous n'étions plus que soupirs, larmes, baiser et caresses. Mon cœur aurait pu exploser de liesse en retrouvant la chaleur, la peau de mon bienaimé, le sanctuaire de ses bras et le goût

de sa bouche. Mais nous n'eûmes guère le temps de goûter ses retrouvailles, Flynn s'annonçait. Et nous étions prêts à l'accueillir, enfin ensemble…

ÉPILOGUE

Dans la province des marcheurs de rêves, les orages étaient toujours particulièrement impressionnants. Et ce soir-là, le tonnerre semblait avoir choisi de donner de la voix précisément sur Torlyth et ses abords. Dans le vieux château des Torkenbold, la jeune Filaé ne parvenait pas à trouver le sommeil. Et comme elle en avait pris l'habitude de longue date, elle se glissa hors de sa chambre pour rejoindre une autre pièce où elle savait trouver du réconfort. Elle trouva la porte du petit bureau entre ouverte mais donna tout de même deux petits coups contre le bois. Une voix de femme dit alors : « Entre Fily, tu n'es pas la seule que l'orage incommode. ». L'adolescente s'exécuta et pénétra dans la petite pièce le sourire aux lèvres : « Comment savais-tu que c'était moi ?

— Qui d'autre ? ». La jeune fille rejoignit celle qui l'avait invitée à entrer et enroula affectueusement un bras autour de ses épaules en soupirant : « Tu arrives à écrire avec ce vacarme au dehors ?

— J'ai promis à quelqu'un qui m'est très cher de raconter cette histoire. ». Filaé déposa un baiser dans les cheveux noirs de l'adulte qui ne s'était pas interrompue dans son ouvrage. Puis, parcourant quelques lignes par-dessus son épaule, elle demanda : « Et où en es-tu ? Au couronnement de Vigo ?

— Non, pas encore. J'en suis… Juste après notre première rencontre, figures-toi. ». Tout à coup plus intéressée, la jeune fille se pencha sur le manuscrit avec curiosité. Elle sourit en lisant quelques mots puis commenta : « La naissance de Flynn… Et celle de la légende de l'ours d'Ereeus ! J'ai hâte de lire ta version des choses.

— Ce n'est pas une" version". C'est la vérité. Je n'ai rien enjolivé.

— Les Lyrkaniens, eux, s'en sont chargés.

— C'est normal. Les gens ont besoin de croire en l'incroyable. Cela leur donne une porte de sortie, une raison d'espérer quand tout s'écroule autour d'eux. Et juste après la chute du Merca, par des temps aussi troublés, ils avaient grand besoin de croire en de nouvelles légendes. C'est humain.

— Pas comme nous… Du moins pas comme toi, surtout. Ni Angus.

— L'humanité n'est pas uniquement ce que nous sommes, c'est aussi ce que nous choisissons d'être. » La jeune fille roula des yeux en se redressant : « Et revoilà la grande sœur Solène et ses leçons !

— Estime-toi heureuse, je pourrais être un vieux spectre de deux mille ans qui, en plus, te lorgnerait dans ton bain ! ». Les deux sœurs partirent d'un même ricanement complice au sortir duquel Filaé soupira profondément avant de dire : « J'aurais aimé connaître ce fameux Ofélius tout de même. J'aurais eu tant de questions à lui poser sur nos ancêtres !

— Et il aurait sans nul doute été heureux d'y répondre. ». Solène reposa sa plume sur l'écritoire et son regard se perdit sur les flammes d'un candélabre tout proche. Sentant sa sœur glisser vers la mélancolie, Filaé lui dit : « Son sacrifice l'honorera par-delà les siècles. ». Solène esquissa un petit sourire amer avant de lâcher : « C'était sans doute ce qu'il souhaitait. Prouver au monde et à l'Histoire qu'il n'était pas un traître. Qu'il ne l'avait jamais été.

— Plus personne ne se souviendra de lui comme d'un traître.

— C'était inutile.

— Quoi ? ». Solène se leva pour rejoindre une fenêtre. À l'extérieur, l'orage ne s'était pas calmé. Les éclairs zébraient le ciel noir, la pluie détrempait tout alentour. Comme si elle se parlait à elle-même, Solène ajouta : « C'était inutile de faire un tel sacrifice. Je le savais, moi, qu'il n'y avait aucune traîtrise en lui. Et je n'aurais permis à personne de dire le contraire. Même si j'étais trop bête, ou trop orgueilleuse, pour le lui dire… ». Filaé vint se nicher sous le bras de sa sœur pour la réconforter : « Ne te tourmente plus avec ça. Tu as des soucis bien plus urgents à régler, non ?

— J'imagine que tu fais encore allusion à notre voyage…

— Précisément. J'ai tellement hâte ! Les terres humaines, Pierre Fendue, Ereeven ! Vous nous en avez tant parlé ! Je veux rencontrer ton père ! Et Sylvaine, et…

— Même si à moi aussi il me tarde de les revoir tous, je te rappelle qu'il s'agit d'un voyage diplomatique.

— Je sais cela ! Mais quand vous aurez introduit Vigo auprès des souverains humains et Ereevins, je veux voir tous les lieux que tu as

décrit dans tes histoires ! ça aussi tu me l'as promis, je te le rappelle ! ». En levant les yeux au ciel, Solène soupira entre ses dents : « Moi et mes promesses ! ». Filaé ricana puis elle entraîna sa sœur vers une petite banquette auprès de la cheminée en demandant : « C'est ce qui t'a permis de libérer Angus non ? La promesse que tu lui avais faite.

— Ce n'est pas moi qui ai libéré Angus, c'est son instinct qui l'a fait.

— Oui, je sais, quand son instinct a dépassé sa volonté et qu'il a réveillé l'ours en lui, le Vorkarem n'avait plus aucun effet ! Tu pinailles ! Il n'empêche que…

— Tss tss, arrête de faire ta tête de bois et viens par ici… ». Solène attira l'adolescente contre sa poitrine et toutes deux se turent un long moment. Moment où l'on eut pu penser voir là une mère caresser rêveusement la longue chevelure noire de sa fille dans la chaleur confortable de l'âtre crépitant. La vue de Solène s'embrumait peu à peu sous les assauts lancinants de la fatigue. Et sa jeune sœur semblait sur le point d'y céder elle aussi. Elle bâilla largement avant de dire, dans un dernier sursaut de curiosité : « Tout de même, je ne comprendrai jamais pourquoi vous n'avez pas accepté de devenir souverains de Lyrkania, Angus et toi ! Ce n'est pas une proposition qui se présente souvent au cours d'une vie ! ». Son aînée retint un petit ricanement et, le regard perdu dans les flammes dansantes de la cheminée, elle répondit, d'une voix éteinte : « Je n'ai jamais rêvé à ce genre de choses… Peut-être est-ce un manque d'ambition de ma part mais… J'ai toujours eu la sensation que le pouvoir gangrénait tout. Et que la liberté ne se mesurait pas à la fortune dont on disposait… La vie ne marchande pas ses moments de bonheur. Elle les offre. Même si parfois on doit les lui voler, sans malice. Mais tout l'or du monde ne peut les acheter… Tout ce à quoi j'aspirai c'était vivre libre auprès d'Angus. C'est chose faite. ». Filaé s'était endormie, Solène sourit en murmurant : « Auprès de ma famille. Aussi longtemps que la vie me le permettra… ». En prononçant ces mots, elle eut une sensation étrange. Comme si un courant d'air froid lui passait brièvement sur le cœur. Son sourire s'éteignit. En basculant la tête en arrière, elle ferma les yeux et souffla : « Tant qu'elle ne nous imposera pas un de ses nouveaux caprices… ». Un dernier bâillement précéda son endormissement…

Les deux sœurs avaient depuis longtemps sombré tandis que l'orage, lui, n'avait guère faibli, quand Angus entra dans le bureau. Il marqua une pause, puis remis silencieusement quelques buches dans l'âtre. Il

éteignit ensuite un à un les candélabres avant de tirer une couverture sur les deux endormies. Puis, un petit sourire oblique au visage, il se retira en tirant la porte derrière lui sans bruit…

FIN

Vous voulez en savoir plus sur les aventures de Solène ?

Jetez un œil par ici : https://www.facebook.com/Ahogur/

Et rejoignez la communauté Ahogurienne…

NB :

Cette histoire est un roman autoédité. Ce qui signifie que tout a été fait par l'auteur elle-même. Il est sans doute perfectible mais si vous avez apprécié la balade, pensez à laisser un avis sur la plate-forme où vous l'avez acheté. C'est une des choses que l'auteur ne peut pas faire. Merci d'avance.

Prenez soin de vous et de votre Ihra intérieure.

SJF.

L'illustration de Vigo est de la talentueuse Ophélie Molina que vous pouvez retrouver sur Instagram "Opheliemolina.auteur"

Un grand merci à elle.